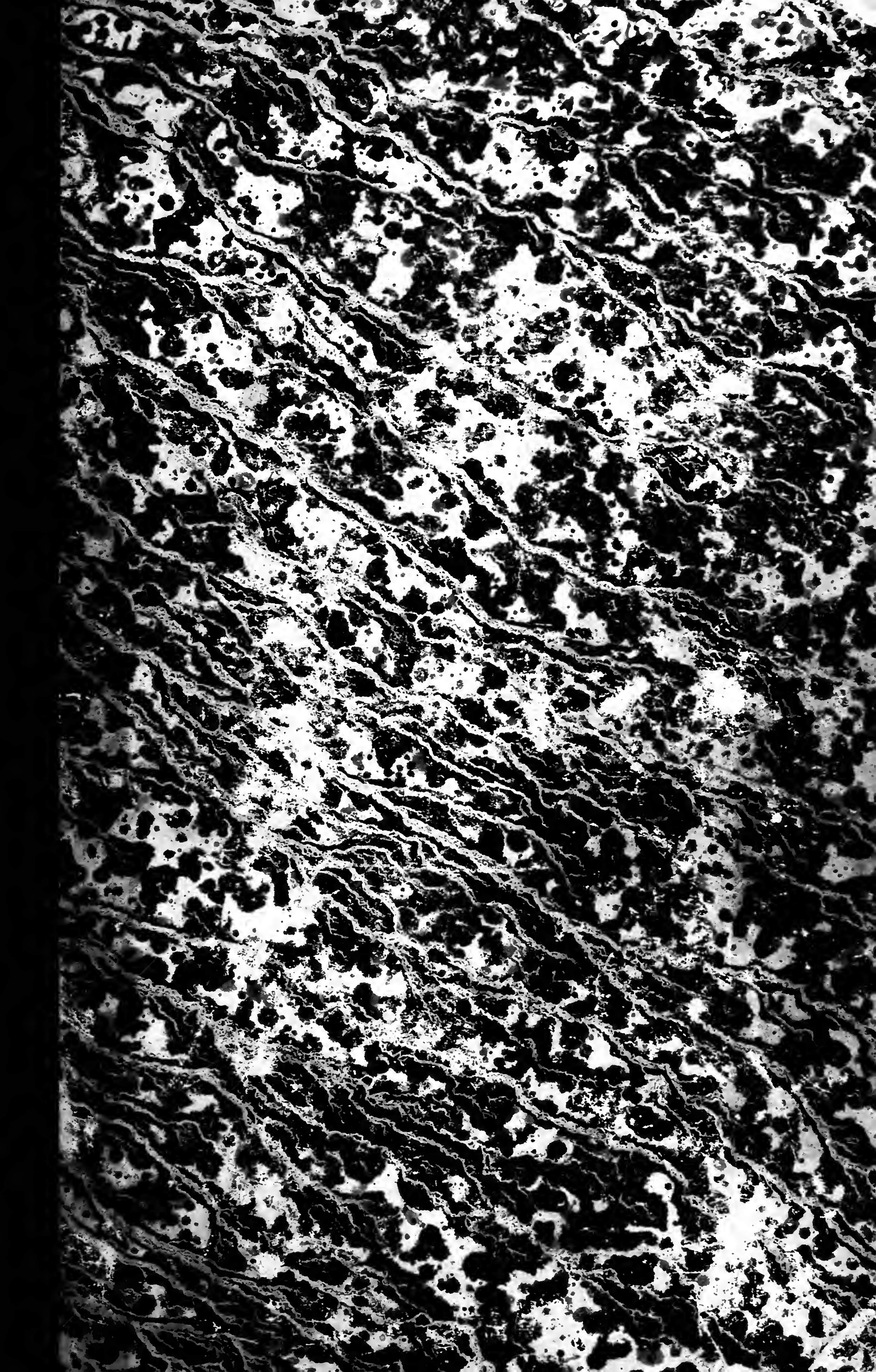
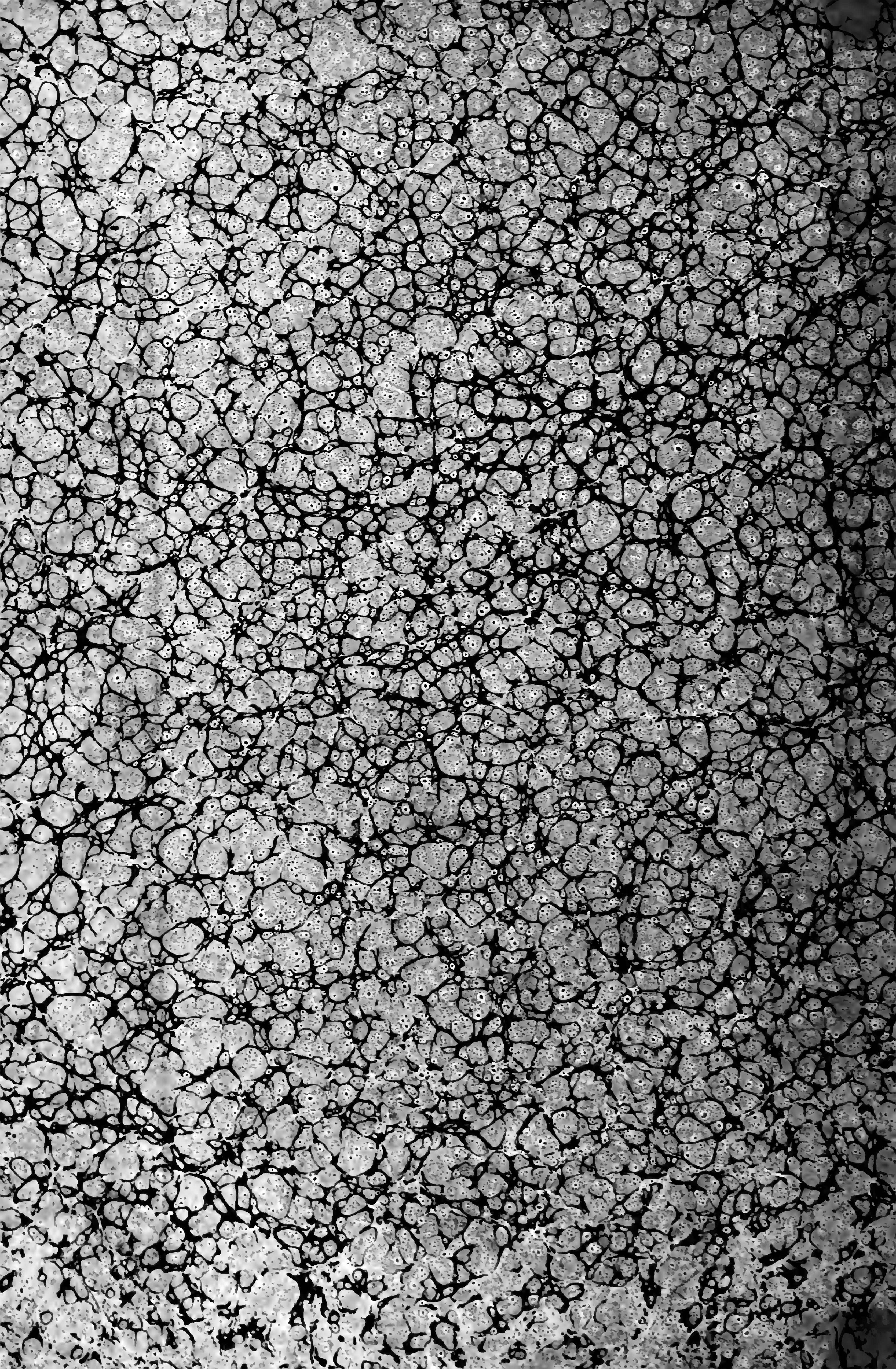
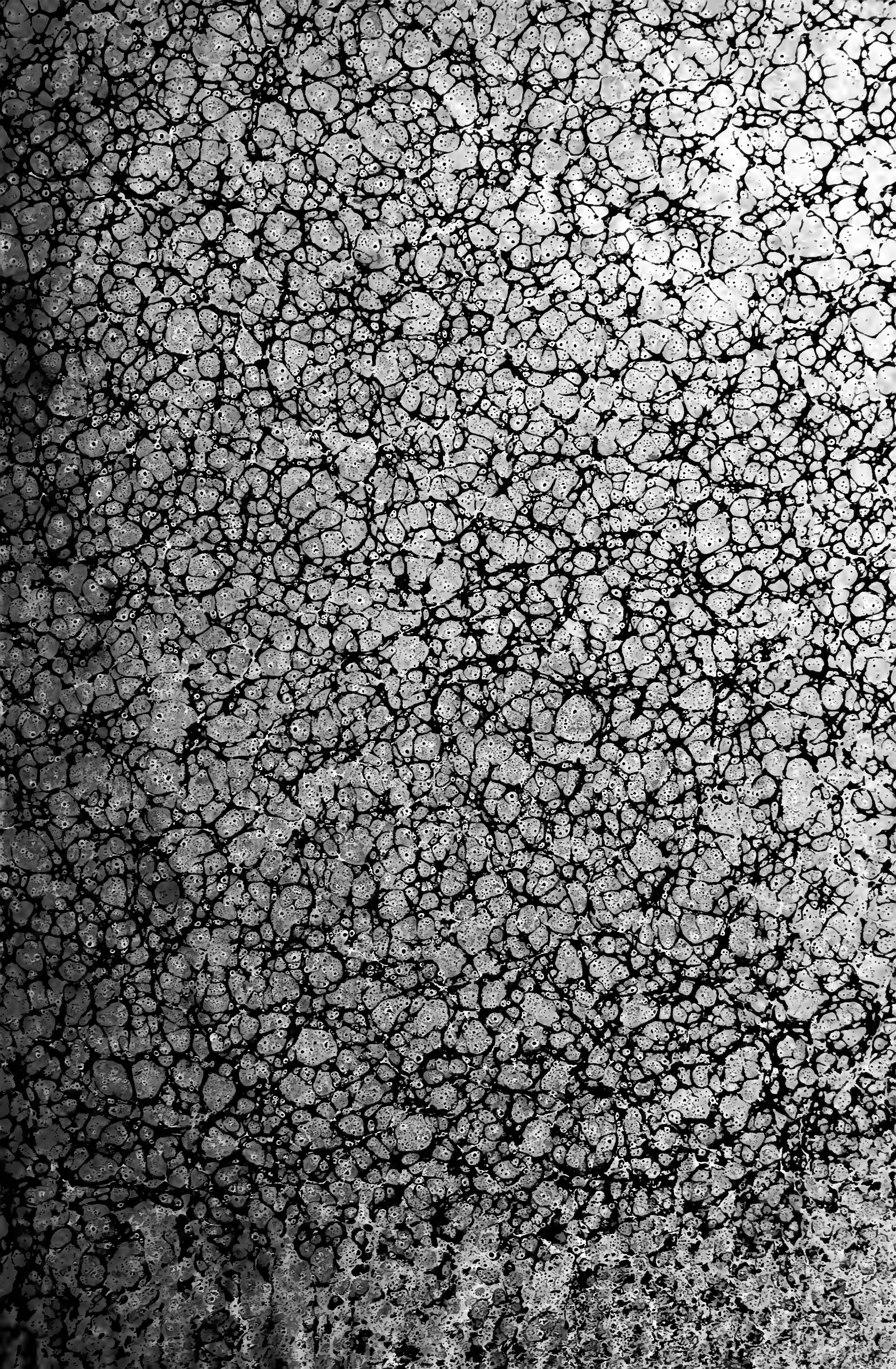






Vigny p. 145

Balzac - p. 321

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
AUDIBERT.
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BEN (Paul).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY-SAINT-VINCENT.
CASTIL-BLAZE.
CHOPIN.
DEBOUT (docteur E.).
DELAVIGNE (Casimir), œuvres posthumes.
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESCHAMPS (Antony).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).

MM.
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LABAT (Eugène).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile).
MARIE DE BLAIS.
MOREAU (Mlle Élise).

MM.
MORREN (Ch.)
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NICOLLE (Henri).
PARFAIT (Noël).
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE, de l'Académie française.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
URBINO DA MANTOVA.
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).
VIGNY (comte Alfred de), de l'Académie française.

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
GAVARNI.

MM.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEHMANN.
MONNIER (Henry).

MM.
MOREL-FATIO.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENTS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 6 fr.
Port : *envoi par la* poste. . . . . 7 fr. 50 c.

ABONNEMENTS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 25 de chaque mois.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
Port : *envoi par la* poste, 20 c. *en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, 50, rue Neuve-des-Petits-Champs.
Dans les départements, chez tous les libraires et les directeurs des postes.

TREIZE VOLUMES ONT PARU.
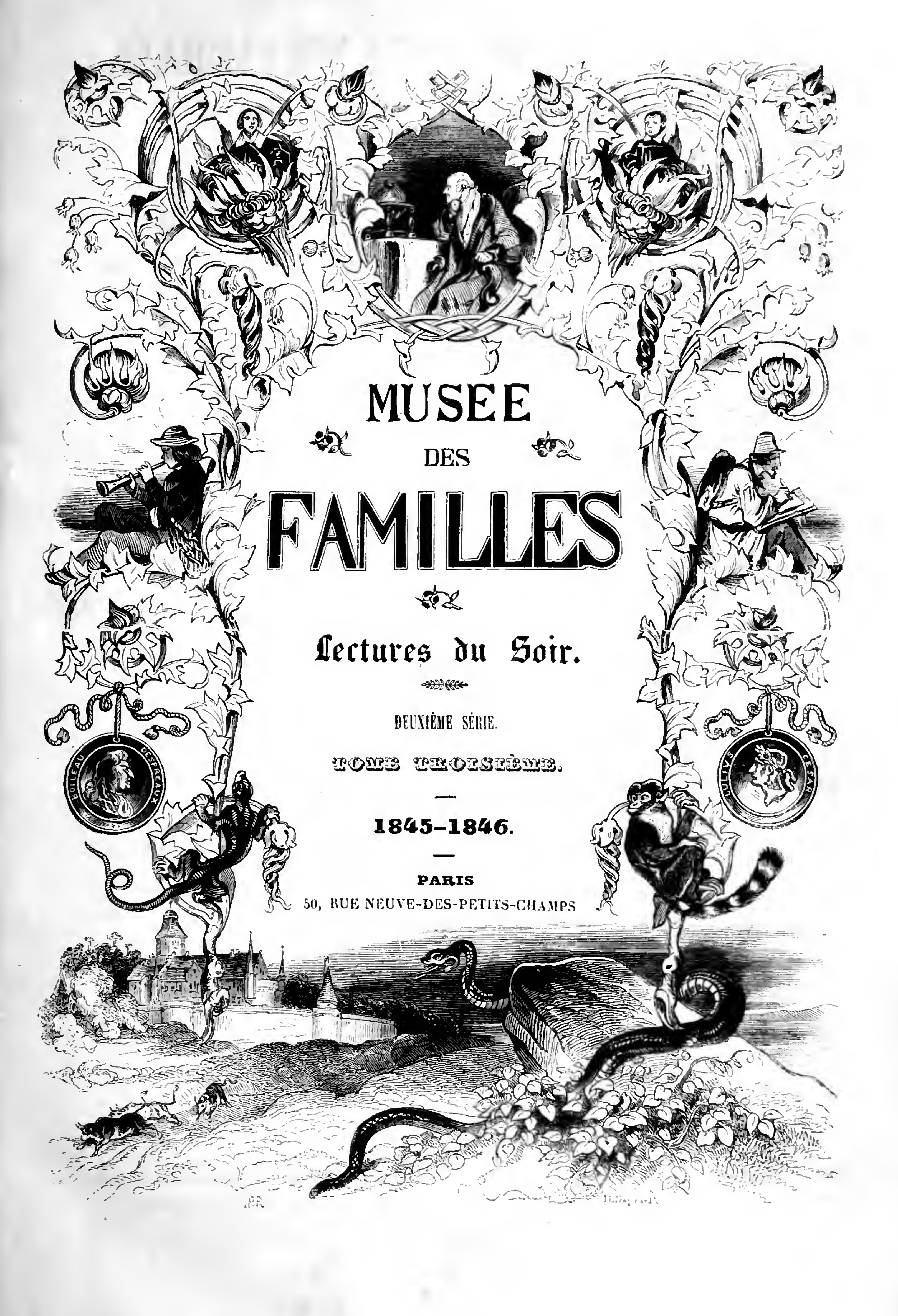
Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr.
{ Relié. . . . . 7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

Nota. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AVIS. Messieurs les abonnés au *Musée des Familles* sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 15 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du numéro.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET Ce., RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.


MUSEE
DES
FAMILLES
Lectures du Soir.
DEUXIÈME SÉRIE.
TOME TROISIÈME.
1845-1846.
PARIS
50, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS
BOILEAU DESPREAUX
JULIUS CESAR

MUSÉE DES FAMILLES.



Un futur millionnaire.

SANS-FEU-NI-LIEU.

Tout le monde, à Paris, se souvient encore du brillant mariage de M. André J..., un des plus riches banquiers de la Chaussée-d'Antin, avec Mlle de V..., fille unique du marquis de V..., ancien ambassadeur et pair de France ; mariage célébré l'hiver dernier avec une si grande pompe à la chapelle du palais du Luxembourg et dans le magnifique hôtel de M. J... Mais tout le monde n'a pas su l'étrange et charmant épisode qui a marqué les fêtes de cet hymen aristocratique, et qui a fait au mari, dans les salons de la banque, une réputation d'originalité sans égale.

C'était le matin du mariage. Les équipages de M. André J... l'attendaient dans la cour, et lui-même attendait ses témoins dans un salon doré du haut en bas, lorsqu'un valet de chambre annonça : *les tailleurs de monsieur.*

Dix tailleurs entrèrent, en effet, chacun portant un gros paquet sous le bras, et tous, comme les augures romains, ne pouvant se regarder sans rire.

Ces dix tailleurs apportaient cinquante costumes de ramoneurs savoyards, tailles variées de huit à quatorze ans, qu'ils déposèrent sur les brillants fauteuils du salon... M. J... examina en connaisseur cette collection de gilets, de vestes et de culottes de bure, se déclara satisfait et distribua deux mille francs aux tailleurs, qui se retirèrent avec un air stupéfait.

Après les tailleurs vinrent les chapeliers avec cinquante bonnets, puis les chemisiers avec cinquante chemises, puis les sabotiers avec cinquante paires de sabots, puis enfin les luthiers avec cinquante vielles. Tous s'en allèrent grandement payés, mais plus ébahis les uns que les autres, et se demandant si c'était une gageure ou une mystification.

M. J... fit alors venir tous ses garçons de bureaux, et leur parla de la sorte :

— Vous allez vous répandre dans tous les quartiers de Paris. Vous inviterez à dîner chez moi tous les ramoneurs que vous rencontrerez. Vous promettrez un louis à tous ceux qui accepteront, et quand vous en aurez cinquante, vous les amènerez ici. Vous trouverez dans ma salle de bain tout ce qu'il faudra pour les débarbouiller des pieds à la tête... Cette opération finie, vous leur ferez prendre ces costumes, chacun suivant sa taille, puis ils se mettront à table dans ce salon, tandis que nos autres convives dîneront dans la salle contiguë.

Les garçons de bureaux restèrent abasourdis, se firent répéter l'ordre pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, et s'en allèrent l'exécuter sans y rien comprendre.

C'était une des matinées les plus rudes de l'hiver. La gelée avait succédé à la neige. Un pâle soleil éclairait le verglas sans le dissoudre... Il faisait un temps à mettre le feu à toutes les cheminées, en un mot un vrai temps de ramoneurs. Les messagers de M. J... n'eurent donc pas de peine à trouver nos savoyards criant à tue-tête :

Haut en bas ! haut en bas !
Ramonez-la, ramonez-la
La cheminée du haut en bas !

D'autres chantaient sur les toits les chansons de la cuisinière ou des *chin chous*. D'autres balayaient la neige en criant au moindre passant : « Un petit sou, mon colonel ! mon général ! mon prince ! mon empereur ! » etc., jusqu'à ce que le petit sou les fît taire ; car nul ne sait et n'exerce mieux que le Savoyard la puissance de l'importunité.

Figurez-vous donc la surprise de nos gamins lorsqu'au lieu de leur donner un sou on leur promettait un louis, à la seule condition de venir faire un dîner de noces... La bonne nouvelle courut de cheminée en cheminée, comme une dépêche télégraphique : en moins de deux heures, on eût à peine rencontré un Savoyard place Maubert ou rue Guérin-Boisseau. Toutes les cheminées qui comptaient sur eux ce jour-là furent menacées d'un incendie.

N'ayant que l'embarras du choix, les émissaires du banquier prirent bravement les plus noirs, les plus sales et les plus déguenillés, et quand ils firent leur entrée dans le bel hôtel de M. J..., on eût dit le palais de Jupiter enlevé d'assaut par Vulcain. Le contraste fut d'autant plus frappant que nos mirmidons se rencontrèrent avec la file d'équipages qui ramenaient le cortége nuptial du Luxembourg. D'un côté, les livrées d'or et d'argent, les habits de soie et de velours, les dentelles et les bijoux, les dandys les plus élégants et les plus jolies femmes de Paris ; de l'autre, les visages couverts de suie et de fumée, les cheveux en broussailles, les haillons sur des corps demi-nus.

Pendant que les brillants convives détournaient les yeux en se demandant ce que cela signifiait,... M. J... fixa sur les Savoyards un long regard mélancolique, et sembla se dire en lui-même : « Le bonheur est-il ici ou est-il là ? »

— Il est ici ! répondirent ses lèvres en se posant sur la main de sa charmante femme.

Et il l'introduisit comme une reine dans son palais, non sans faire signe à ses gens d'avoir soin des ramoneurs...

Une heure après, un ruisseau noir comme de l'encre traversait la cour et allait rejoindre l'égout de la rue... C'était le savonnage des cinquante Savoyards qui au même instant sortaient du bain, comme de la cuve d'Eson, d'autant plus blonds et plus blancs, d'autant plus potelés et plus frais, qu'ils avaient fait littéralement peau neuve, et que celle-ci voyait pour la première fois l'air et le soleil. On eût dit une troupe d'affreux démons convertis en Chérubins ou en Amours.

Cependant l'heure du festin était venue. Mille feux, jaillissant de l'or et du bronze, éclairaient l'hôtel. Après avoir traversé les appartements des époux, enrichis de tout ce que peut rêver le goût d'un millionnaire, les convives venaient de se ranger autour d'une table servie par Chevet, et avaient parfaitement oublié l'apparition des ramoneurs.

Tout à coup, les deux battants d'une grande porte s'écartent. Le salon s'ouvre, illuminé comme la salle, garni comme elle d'un banquet splendide, et comme elle rempli d'une foule de joyeux convives... On eût dit une décoration de théâtre ou le coup de baguette d'une fée.

A la vue de cette double noce, tout le monde poussa un cri de surprise, excepté M. André J... et sa femme, qui échangèrent un sourire d'intelligence. Mais il fallut bientôt en croire ses yeux en même temps que ses oreilles, et reconnaître les affreux petits Savoyards du matin changés en marmots les plus jolis du monde, tous en veste neuve, en sabots neufs, en bonnet neuf, tous dansant et chantant au son de leurs vielles neuves, et s'apprêtant ainsi à manger dans l'argent et à boire dans le cristal...

C'était comme une vision de la Savoie, telle que la représentent les poëtes et les peintres... Il n'y manquait que les cabanes fumantes et les monts couronnés de neige... D'une main M. J... serra celle de sa femme, et de l'autre il cacha ses yeux remplis de larmes...

— Mes amis, dit-il à ses riches invités, pardonnez-moi cette fantaisie. Me trouvant aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai voulu faire partager mon bonheur aux plus malheureux.

Cette noble explication fut applaudie par tous; mais on soupçonna qu'elle ne soulevait qu'un coin du voile, et en attendant le dénoûment de la scène, petits et grands convives dînèrent à qui mieux mieux. Les petits surtout se dédommagèrent en une heure de tous les jours de jeûne qui avaient déjà marqué leur courte vie... Les viandes succulentes, les fins gibiers, les ragoûts exquis, les fruits exotiques, et même les vins de tous les crûs trouvèrent à qui parler! Surveillés toutefois par les valets, pas un n'abusa de l'abondance, et tous avaient à peu près leur raison... Quand M. André J... se leva au milieu du plus profond silence :

— Eh bien, mes enfants, demanda-t-il aux ramoneurs, ai-je atteint mon but? êtes-vous heureux?

Les enfants répondirent par des trépignements et des cris de joie qui ne pouvaient laisser aucun doute.

— Nous nous sommes amusés... pour toute notre vie, s'écria un des plus grands, qui ne croyait pas dire une chose aussi triste...

— Non pas pour toute votre vie! reprit le banquier; car vous pouvez aussi être heureux par vous-mêmes et faire à votre tour le bonheur des autres, si le bonheur est dans la richesse. Je vais vous le prouver en vous contant une histoire qui vous apprendra comment les ramoneurs deviennent millionnaires.

A ce mot électrique, les cent petites oreilles se dressèrent comme celles des jeunes chevaux prêts à courir au combat.

— Oui, mes amis, poursuivit M. André J..., il ne tient qu'à vous d'avoir aussi un grand hôtel, des salons dorés, de fringants équipages, et de dîner chaque jour comme vous venez de le faire... Écoutez l'histoire d'un Savoyard que j'ai connu plus misérable que vous tous. Cette leçon vaut bien un gala de noces.

« C'était donc un petit ramoneur de votre âge. On le nommait Sans-feu-ni-lieu, parce qu'il n'avait plus de père, plus de mère, plus d'asile. Les gens de son village lui donnèrent une râclette et des genouillères, une cage et un épervier, lui mirent un pain sous le bras et un bâton à la main, lui montrèrent la France à l'horizon et lui dirent : « Marche, à « la grâce de Dieu! » Sans-feu-ni-lieu partit assez content, perdit de vue son clocher..., ménagea son pain, le partagea avec son oiseau..., mais en trouva bientôt la fin... Il vécut alors de village en village, chantant pour un sou, dansant pour deux, ramonant une cheminée pour un peu de soupe, et couchant avec les vaches... ou à la belle étoile... Il avait fait ainsi plus de cent lieues, quand il fut surpris par la neige au milieu d'une grande forêt... Il eut beau marcher, marcher, tant qu'il eut de jambes..., il ne put arriver aux habitations. La neige s'amoncela devant lui; la faim se joignit à la fatigue... Il n'avait mangé depuis trois jours que quelques racines... Bref, il se crut abandonné de Dieu, il posa son émouchet à terre, se laissa tomber au pied d'un arbre, cacha ses mains gelées dans sa poitrine, et s'évanouit d'inanition... C'en était fait de Sans-feu-ni-lieu. La neige tombait toujours et commençait à l'ensevelir..., lorsqu'une douleur aiguë le réveille un instant... C'était son épervier qui le mordait à l'oreille... Il croit que son oiseau veut le manger, et cette terreur le ranime...; mais quelle est sa surprise en voyant suspendu au bec de l'animal un quartier de lièvre rôti, tout fumant encore et tout doré!... L'émouchet, affamé, avait ouvert sa cage et s'en était allé dérober cette proie au festin de quelques charbonniers. Vous jugez du régal de l'enfant et de l'oiseau. Sans-feu-ni-lieu vit qu'il ne fallait jamais désespérer de la Providence : il la remercia à deux genoux, jura de s'aider comme Dieu l'aidait, et d'arriver à tout par la patience... Il arriva d'abord à la ville voisine, où il travailla si bien qu'il gagna une vielle. Avec cette vielle, il gagna un habit neuf et entra joyeusement à Lyon. Il y trouva un maître qui ne l'écorcha pas trop. Il mit de côté vingt francs avec lesquels il apprit à lire, à écrire et à compter. Or, un jour qu'il ramonait chez un bourgeois, il voit un garçon de seize ans pleurant à chaudes larmes, parce qu'il ne pouvait faire un grand calcul que lui avait demandé son père... Le ramoneur laisse là la râclette, fait le calcul en cinq minutes, et va chanter sur le toit. Mais en descendant, il trouve le bourgeois qui avait tout découvert. Celui-ci le regarde des pieds à la tête, et lui demande : « Combien gagnes-tu par mois?— « De dix à trente francs, sans compter la vielle. — Eh bien, « tu gagneras cent francs si tu veux travailler chez moi. » Le lendemain, Sans-feu-ni-lieu avait un bel habit et une jolie chambre. Il entrait commis chez le bourgeois, qui était un grand mécanicien... Quand il eut dix-huit ans, ses appointements furent doublés. Bientôt il perfectionna une machine inventée par son maître, et celui-ci lui fit cadeau du brevet, qui lui rapporta cinquante mille francs. Puis, à la mort du père, il s'associa au fils, et tous deux réalisèrent cent mille écus. Vous enviez déjà le ramoneur, mes amis? Eh bien, la faillite d'un confrère le ruina, et il se retrouva encore Sans-feu-ni-lieu... Savez-vous ce qu'il fit alors? Il remonta à la source de sa fortune, il devint sans rougir ouvrier mécanicien, et si bon ouvrier qu'il redevint maître, et qu'au lieu de cinq cent mille francs il gagna un million. C'est avec cette somme qu'il vint à Paris et passa de la mécanique à la finance... Il avait réfléchi que tant de machines ruinaient bien des ouvriers, et il avait juré de n'en plus faire, se souvenant de son premier état... Dieu l'a récompensé de cet honorable scrupule. Aujourd'hui il a décuplé son million, il est un des premiers banquiers de Paris...; mais il n'a oublié ni son origine ni ses malheurs..., et la preuve, mes enfants, c'est qu'il vous a invités à sa noce pour vous raconter son histoire, car Sans-feu-ni-lieu s'appelle aujourd'hui M. André J...; il vient de mettre le comble à son bonheur en épousant la fille du marquis de V... »

— Et ce bonheur, il ne le doit encore qu'à lui-même, s'écria noblement Mlle de V..., qui tendit les deux mains à son mari.

Cette confidence publique, qui n'était point nouvelle pour l'épouse et pour les intimes de M. André, avait été faite par lui avec tant de dignité et de bon goût, que ses plus fiers convives se glorifièrent d'embrasser l'ancien ramoneur, et que la voix des pairs de France se confondit avec celle des Savoyards dans une même et commune acclamation.

— Et maintenant, mes amis, reprit le banquier, il faut que je vous montre, avant de vous congédier, les instruments de ma fortune; vous jugerez par vos yeux qu'ils sont à la portée de chacun de vous.

Tout le monde suivit M. J... dans son cabinet. Il ouvrit son grand coffre-fort de bronze, divisé en deux compartiments.

— Voici mes millions, dit-il, et voilà ce qui les a produits!...

On vit — dans le haut trente portefeuilles gonflés de billets de banque, — et dans le bas un pauvre costume de ramoneur, un émouchet empaillé, une vielle et des sabots, puis des outils de mécanique, des limes, des marteaux, des compas, et des instruments de précision, tous rangés et entretenus soigneusement par M. André lui-même.

— Joignez à cela, mes amis, dit-il, deux autres outils admirables : la PERSÉVÉRANCE, l'ÉCONOMIE, et vous élèverez comme moi votre fortune, dont voici la première pierre.

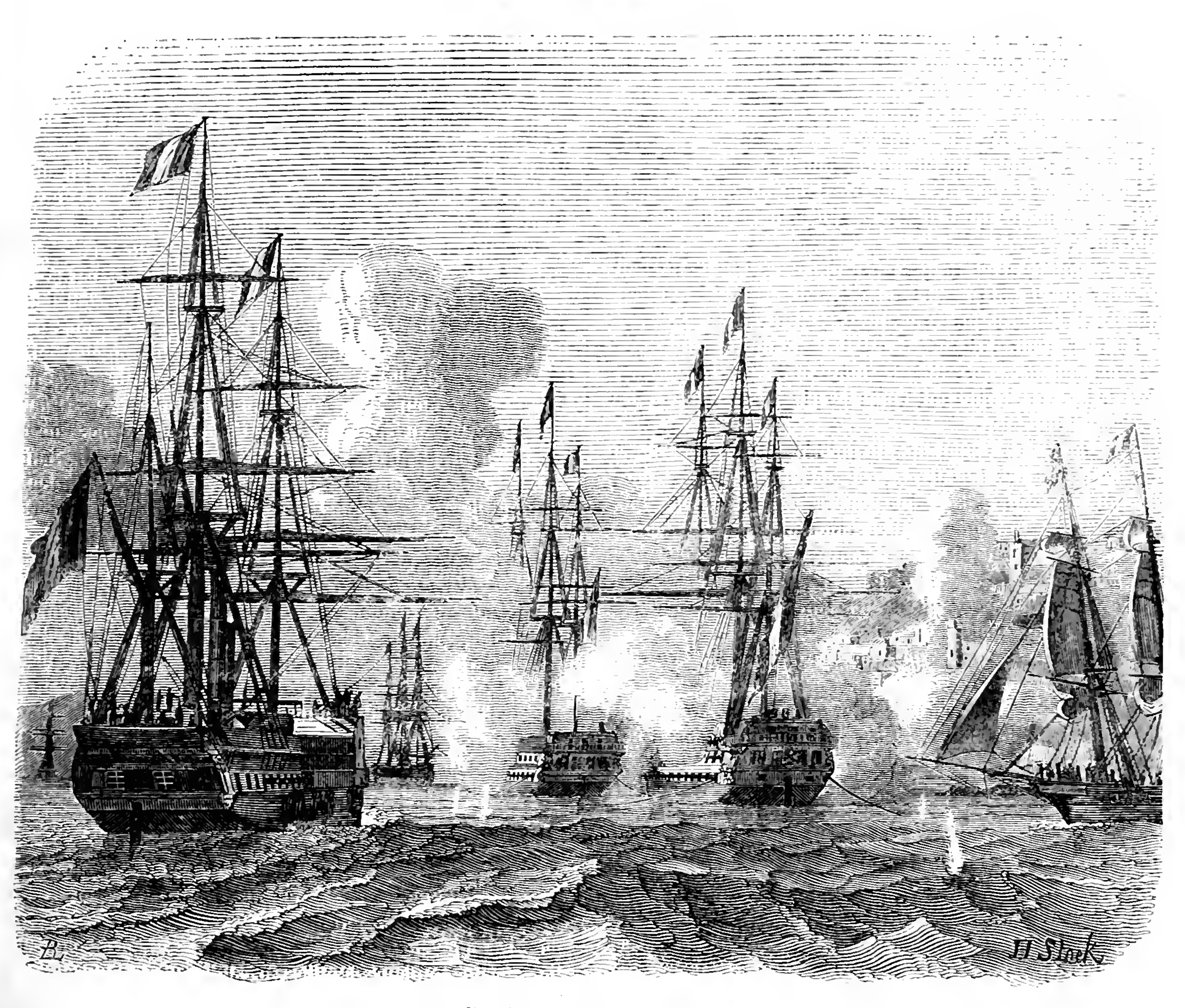
Il remit à chaque enfant un louis et un livret de cinq cents francs sur la caisse d'épargne; et après une nouvelle exécution des danses du pays, nos cinquante Savoyards se retirèrent en criant : « Vive M. André J...! »

Depuis ce jour, tous se sont montrés dignes de leur bonne fortune... Les uns font un commerce, les autres ont un état; plusieurs enfin sont entrés garçons de bureaux chez le banquier, pour y apprendre de plus près comment les ramoneurs deviennent millionnaires. Le plus habile vient de gagner cinq mille francs, en négociant des actions du chemin de fer du Nord.

PITRE-CHEVALIER.

LA MER ET LES MARINS [1].

LA MER.



Bombardement de Tanger.

Qu'est-ce que la mer?

— C'est l'amas des eaux, répond la Genèse.

Les savants nous donneront des définitions moins simples et moins grandioses.

Le grammairien, qui tient à distinguer, nous apprend que le nom de mer s'applique seulement aux eaux qui environnent les continents.

Le naturaliste nous déclare que c'est un assemblage immense d'eau salée.

Le physicien s'emporte, et parle déjà de phénomènes, de marées, de trombes, de pesanteurs, d'équilibre, de courants.

— C'est, dit le chimiste, un volume incommensurable de protoxyde d'hydrogène tenant en dissolution du chlorure de sodium dans la proportion de 4 pour 100, et renfermant en outre des molécules de sulfate d'oxyde de sodium, des atomes presque inappréciables de ce sulfate d'oxyde de magnésium connu par sa déliquescence, et enfin des particles iodurées et ammoniacales.

— C'est une goutte d'eau dans l'infini, s'écrie le philosophe.

Un poëte pourrait être jaloux d'une pareille réponse; mais, s'il est classique, l'arsenal de la mythologie grecque lui est ouvert. Il a le choix entre une multitude de dieux et de déesses : Océan, Thétis et les Océanides, le vieux Nérée, les jeunes Néréïdes, les Tritons, Éole et bien d'autres encore lui fourniront à l'envi des périphrases maritimes. La mer ou plutôt la plaine liquide sera tout à la fois pour lui le sein d'Amphytrite et le domaine de Neptune.

S'il a rompu avec les formes de l'école sans adopter pour son usage quelque mythologie peu connue, s'il ne veut ni de Pratchéta, ni des Vaïous en remplacement des divinités olympiques démodées, la mer deviendra pour lui, tout au moins : la ceinture azurée de l'univers, l'antique berceau du monde, ou, quoique l'expression soit virgilienne, l'onde

(1) Voir le numéro d'août 1845.

amère et l'abime salé; il la fera sourire et chanter comme une jeune reine, il nous dira qu'elle est blonde et pleine d'amour; il la traitera tour à tour d'amante perfide, de marâtre inhumaine, de lionne échevelée. En présence de l'immensité, la mer, s'écriera-t-il, c'est:

Une larme d'enfant qui roule dans l'espace,
Une larme qui fuit, une larme qui passe
Et qu'un soupir du temps desséchera.

Ceci vaut bien la goutte d'eau du philosophe.

Pour le voyageur, pour le spéculateur, pour le commerçant, la mer est une grand'route.

Pour l'homme d'État et le diplomate, c'est une question.

Pour les rois, c'est un empire.

Pour les peuples, un champ de bataille.

Le peintre va vous dire que c'est un magnifique sujet d'étude, à moins qu'il n'y voie simplement un fond de tableau.

Le géomètre avouera que c'est un corps dont on ne peut calculer que la surface, et encore, dans sa naïveté scientifique, il ajoutera que l'opération serait fort difficile.

La mer, pour l'historien, est l'arène où se sont vidées les plus fameuses querelles des temps anciens et modernes; c'est le but vers lequel ont tendu les plus énergiques efforts de l'esprit humain.

L'obstacle, en apparence invincible, lentement vaincu par de téméraires tentatives, est devenu le moyen d'accomplir des entreprises plus téméraires s'il est possible. Car la mer rappelle cette merveilleuse série de voyages, de guerres, de batailles, de découvertes et de conquêtes, qui commence à l'expédition semi-fabuleuse des Argonautes et qui se poursuit de nos jours dans l'Océanie et autour des deux poles.

La mer, c'est la nef *Argo*, que construisit Minerve ellemême.

La mer, c'est Salamine, les guerres puniques, Actium, les incursions des Sarrasins, les invasions des Normands, les croisades, Lépante; c'est le cap Bévésier (*Beachy-Head*), la Hogue, Aboukir, Trafalgar, Navarin, Alger, le bombardement de Tanger et de Mogador. Dans un autre ordre d'idées historiques, c'est Carthage, Rome, Venise, Gênes, le Portugal, l'Espagne de Charles-Quint, la Hollande, la France de Louis XIV et de Colbert, la puissance Britannique. Faut-il parler des chevaliers de Malte; faut-il citer les conquérants du Nouveau-Monde et les flibustiers ses vengeurs?

Au nom de la mer, les âges nous présentent une phalange serrée de héros ou d'hommes de génie qui ont leur place au premier rang parmi les plus illustres renommées de la terre.

C'est la mer qui a fait Christophe Colomb!

Après un tel nom, l'historien pourrait garder le silence; mais il poursuit, écoutons:

— Les marins, dit-il, les grands navigateurs, dont on ne comprend pas tout le génie, seraient en droit de répondre à l'humanité ce que Cortez, méconnu, répondit à Charles-Quint, quand l'empereur, impatienté de le voir se frayer un passage à travers les courtisans, demanda très-haut:

— Quel est donc cet homme?

— Dites à Sa Majesté, répliqua le vainqueur du Mexique, que c'est un homme qui lui a conquis plus de royaumes que ses ancêtres ne lui ont laissé de provinces.

Qu'est-il resté des travaux d'Alexandre, de César, de Charlemagne? Si ces grands guerriers n'avaient jamais existé, quelle lacune laisseraient-ils dans l'histoire du monde? Il en est tout autrement des grands *découvreurs*. Christophe Colomb nous a donné les Amériques; Gama, l'Afrique et les Indes; leurs illustres successeurs ont ouvert à la civilisation, à la science, au christianisme, tous les continents et toutes les îles. Les véritables conquêtes, celles qui restent, celles qui appartiennent non à un peuple, mais à tous les peuples, ont été faites par les marins; nous en avons été dotés par la mer.

Ainsi parle l'historien s'il n'est pas descendu du sommet élevé d'où il doit planer sur les révolutions des empires, et s'il ne s'est pas laissé aveugler par de mesquines considérations fort à la mode aujourd'hui.

La mer sera donc pour lui la source de la plus grande gloire qu'il soit donné à l'homme d'acquérir par des œuvres purement humaines.

Si nous interrogions maintenant le géographe, l'hydrographe, l'astronome, le jurisconsulte, le médecin, aucun d'eux ne resterait court, et chacun pourtant, à son point de vue spécial, vous montrerait la mer sous une face nouvelle; mais nous avons hâte de prendre enfin la parole.

Pour nous, humble romancier, la mer est d'abord un gigantesque théâtre sur lequel s'agitent les passions humaines modifiées par une existence exceptionnelle; puis c'est tout ce qu'elle est pour les acteurs de ce théâtre, pour les marins, pour les populations maritimes; car il faut nous identifier avec nos personnages, nous devons voir ce qu'ils voient, sentir ce qu'ils sentent, penser, aimer, haïr, jouir, souffrir, comme ils pensent, comme ils aiment, comme ils haïssent, comme ils jouissent, comme ils souffrent!

Et pour les marins, la mer n'est pas simplement une carrière, une profession, un métier, ce qui serait déjà beaucoup, puisque autour de ces mots surgissent l'orgueil, l'ambition, l'amour de la gloire, l'espoir de la fortune, l'envie, la paresse, le découragement; la mer est encore: tantôt un asile, une mère nourrice, une seconde patrie; tantôt une habitude et l'objet d'une passion singulière qu'il faut appeler *la passion de la mer*. Pour ceux-ci, la mer est un besoin impérieux, ils ne peuvent vivre sans naviguer; pour ceux-là qu'entraine la nécessité, la mer est une ennemie, la mer est un tourment, c'est l'esclavage, l'exil, la prison, le tombeau.

Dans tous nos ports il y a une hauteur, une jetée ou un bout de rempart qui domine la rade et d'où l'on aperçoit les mouvements des navires; c'est là que s'assemblent les marins ou leurs familles; c'est là qu'on apprend les nouvelles de mer, nouvelles souvent trompeuses, à en juger par les noms de Butte-Menteuse ou de Pointe-aux-Blagueurs, que la sagesse populaire a imposés à ces lieux de rendez-vous.

Il est bien rare que le monticule soit entièrement désert. Vous y rencontrerez au moins de vieux navigateurs en retraite, qu'une longue habitude attire au bord de la mer; car la mer fut leur jeunesse, sur la mer s'écoulèrent leurs meilleures années. Elle leur donna des émotions, des périls et de la gloire, ils viennent à présent lui demander des souvenirs.

Ils étaient athlètes autrefois, ils sont aujourd'hui juges du camp, et, à les croire, tout a singulièrement dégénéré. Les navires ont perdu leurs formes élégantes et leurs pompeux ornements, ils ne marchent plus, ils manœuvrent mal, ils ont un air lourd et embarrassé; les vaisseaux ont l'aspect de catafalques; les frégates n'ont plus d'ailes et ne méritent plus l'honneur de porter le nom de l'oiseau des mers.

Les marins de leur temps, ajoutent-ils, étaient des géants,

ils avaient des allures mâles et fières, ils ne connaissaient que leur bord, et même que certaines parties du bord : un gabier ne descendait jamais de sa hune, un calier ne sortait jamais de la cale. Il y avait tels matelots qui ne se rencontraient pas une seule fois l'un l'autre en quatre ans de campagne; mais aujourd'hui les gens de mer sont des muscadins sans vigueur qui sentent plus souvent la pommade que le goudron!

Les vieux causeurs ne tarissent pas sur les magnifiques escadres qu'ils ont vues jadis dans ces mêmes eaux, et les comparent avec dédain à nos maigres divisions navales. Ils n'ont pas tout à fait tort. Mais il ne faut pas les entendre parler de la marine à vapeur, leur antipathie et leur plastron. La langue maritime, qu'ils n'ont point oubliée, ne fournit pas de termes assez méprisants pour flétrir les machines, les roues, les chaudières, inventions infernales qui, à les croire, porteront le dernier coup à la marine.

Si vous abondez dans leur sens, ils finiront par vous déclarer franchement que la mer elle-même est en décadence. On conçoit qu'adversaires systématiques du progrès, ils n'aspirent pas à voir le jour où l'Océan ne sera que légèrement acidulé comme une sorte de limonade.

Causer ainsi au bord de la mer, critiquer les manœuvres des bâtiments qui mettent sous voiles ou qui viennent au mouillage, est pour nos vétérans une jouissance quotidienne; ainsi la mer est leur distraction, leur spectacle par excellence.

D'ordinaire la butte est peuplée par une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants. La mer les appelle tous. Les uns guettent un canot, les autres un navire; ceux-ci cherchent une espérance, ceux-là recueillent un dernier adieu.

L'ami qui compte sur le retour d'un ami, la mère inquiète, la femme, les enfants du marin absent se rendent tour à tour à la Pointe, et jettent un regard d'attente sur l'horizon.

Si vous veniez alors demander à l'une de ces femmes ce que c'est que la mer, la mer qu'elle regarde ainsi avec des larmes aux yeux, un nom bien cher, n'en doutez pas, s'échapperait de ses lèvres.

A quoi pense-t-elle depuis deux mortelles années chaque fois qu'elle entend parler de la mer? A qui songe-t-elle toutes les fois que le vent souffle avec furie, quand les lames grandissent, se dressent, se tordent et roulent à la grève blanches d'écume comme des coursiers haletants?

Autrefois, lorsqu'il était à terre, elle s'agenouillait pieusement et récitait une prière pour les pauvres voyageurs de la mer; maintenant elle se précipite à genoux, lève des mains suppliantes vers le ciel, et murmure avec effroi le nom bien-aimé. Car la mer, c'est lui; la tempête, le naufrage, c'est lui, toujours lui!

Pressez-la de questions, forcez-la de prêter l'oreille à votre demande réitérée :

— Mon fils, monsieur, mon fils est sur *la Cigale*, annoncée depuis plus d'un mois! Chaque jour, voyez-vous, je viens ici et je pleure; il a fait si gros temps! Et la mer est si grande! et son navire est si petit!

Attendez, on hisse un signal à la tour du large.

— Si c'était lui!

Voyez, elle tremble, elle espère, elle essuie ses larmes, elle s'appuie plus fortement au bras de sa fille.

Non loin d'elles se trouvent bien des indifférents qui sont venus chercher une récréation au lieu où se porte la foule. Que leur fait à eux ce signal qui flotte et désigne un bâtiment caché par la terre? Ils causent froidement; ils calculent les probabilités du retour de tel ou tel navire.

— C'est peut-être *la Cigale*, dit tout haut un flâneur.

— Ou *le Caméléon*, reprend un autre.

— Flamme 3, pavillon 4! ajoute un marin qui regarde dans sa longue-vue; non, ce n'est pas une goëlette, ce n'est pas une gabarre. Je parierais pour *la Sémillante*, qui vient de la Martinique.

La pauvre mère a tout entendu :

— Ah! mon Dieu! murmure-t-elle, si ce n'était pas lui!

A deux pas de là, d'autres cœurs battent pour *la Sémillante*. Un vieux maître décoré, une hôtesse de matelots, deux orphelins qui ont perdu leur mère le mois dernier; le premier attend son fils, l'autre son frère, les autres leur père.

La voile apparait enfin.

— C'est *la Sémillante!*

Un cri de joie, mais aussi des sanglots répondent au nom qu'on vient de prononcer ainsi.

Demain, celle qui compte les heures de retard de *la Cigale*, reviendra seule au bord de la mer. Dieu veuille que le petit navire n'ait été que retardé dans sa route, et que cette même jetée, où tant de fois elle a pleuré sur son fils absent, soit témoin de ses embrassements maternels!

Ainsi la mer est encore le canevas de mille drames intimes, pleins d'angoisses et de mystères, qui commencent le jour de l'appareillage par de touchants adieux, et qui se terminent trop souvent par d'incomparables douleurs.

Au retour d'une longue campagne, combien de fatales nouvelles sont réservées à ceux qui arrivent joyeux dans le port! La mort ou l'oubli ont fauché leurs plus douces espérances : ceux qui les attendaient ne sont plus; d'autres, qui avaient promis d'attendre, se sont lassés; car la mer, c'est l'absence, et malheur aux absents!

Enfin ne faut-il pas qu'il y ait des noms effacés sur le rôle d'équipage? Au sud du cap Horn, un sabord s'est ouvert pour livrer passage à un cadavre; c'était un jeune homme du pays, il avait des parents, des amis, une fiancée qui ne se lassaient pas d'attendre.

Le premier matelot qui mettra pied à terre sera interrogé sur son compte :

— Comment se porte-t-il? Descendra-t-il à terre aujourd'hui? Que fait-il? Vous a-t-il remis une lettre pour nous?

Le matelot balance tristement la tête sans oser répondre. L'inquiétude renaît, les questions se pressent :

— Est-il à bord, au moins?

— Non.

— Est-il débarqué? A-t-il été retenu à Valparaiso? Parlez, monsieur, où est-il?... Vit-il encore?

Hélas! il faut bien qu'on apprenne la vérité : son âme est à Dieu, son corps à la mer!

Nous connaissons force bonnes gens pour qui la mer n'est que le domicile des turbots et des sardines, le séjour des morues et la nourrice des huîtres. Au nom de la mer, l'eau leur vient à la bouche.

Ceux-ci sont des gastronomes; qu'ils ouvrent Brillat-Savarin et qu'ils dînent chez Véry!

Une autre variété de Béotiens connaît surtout la mer par le grand serpent cornu qui fit si longtemps la fortune de l'ancien *Constitutionnel*.

Leur première question est de vous demander des nouvelles de ce fameux reptile, long de quatre myriamètres, si notre mémoire est fidèle.

La seconde question est relative aux baleines.

— Avez-vous vu des baleines? de grosses baleines? de véritables baleines?

— Mais oui, monsieur, tout comme je vous vois.

— Oh ! le bel état que celui de marin ! Il a vu des baleines en vie.

— Il sait le grec, ma sœur !

— Et les requins ? et les marsouins ? comme quoi c'est-il gros ? comme un bœuf, pas vrai ?

— Et les poissons-volants, en avez-vous vu ?

— J'en ai mangé, monsieur.

— Est-il possible que j'aie devant les yeux un homme qui a mangé des poissons-volants ! Décidément, je mettrai mon fils dans la marine.

Voici des gens pour qui les poissons et la mer sont une seule et même chose. Nous en savons d'autres qui, bien pénétrés de leur *Télémaque* et de leur *Robinson*, n'y voient que tempêtes :

— Vous avez assurément essuyé des tempêtes, monsieur le marin ? demandent-ils d'un air bonasse.

— Mais oui, monsieur, mais oui, quelquefois !

— Avez-vous jamais chaviré ?

— Si j'ai chaviré, monsieur, trois fois de suite !

— Bah ! et qu'arriva-t-il ?

— Peu de chose ; nous jouions aux cartes, l'as de pique fut perdu !

Là-dessus, le marin prend son chapeau et s'enfuit.

Ils sont très-intéressants, ces officiers de marine, dit le bourgeois, abasourdi de la réponse.

Dans un autre sens, plus sérieux, et qu'on ne saurait passer sous silence, la mer est l'activité par opposition à l'inaction, le mouvement par opposition au repos. On dit : prendre la mer, être à la mer, tenir la mer, et ces expressions impliquent l'idée d'une des trois phases principales de l'existence maritime.

Le port, la rade, *la mer*, sont en effet trois termes corrélatifs qui répondent chacun à toute une série de faits.

Pour le navire, *le port* représente dix états bien divers, depuis la mise en chantier jusqu'à la démolition complète : la construction, le lancement, l'amarrage bord à quai, le premier équipement, l'armement définitif ; au retour d'une longue campagne, le désarmement, puis la mise en réparation, le bassin, la refonte ; ensuite, si l'on n'a pas besoin de ses services, l'abandon, l'immobilité, le silence, le sommeil ; il est emmagasiné, que va-t-on en faire ? une voile, une caserne ou un ponton ! Pour les bâtiments de commerce, le port est l'époque du chargement et du déchargement. Le port enfin c'est l'agonie, car d'ordinaire le vieux vaisseau vient mourir aux lieux qui l'ont vu naître, la noble carène qui a labouré toutes les mers, le glorieux vétéran qui tant de fois a bravé le feu, l'air, la terre et l'eau, n'est plus qu'un pauvre invalide ; une consultation de praticiens va prononcer sur son sort, une commission d'ingénieurs et d'officiers s'assemble, on le visite, on le sonde, on l'examine froidement, et, s'il est condamné, rien ne le sauvera du fer des démolisseurs.

En *rade*, le navire vit de sa vie propre, il a son équipage, ses officiers, son capitaine ; il est complétement organisé. Au mouillage, sur ses ancres ou sur les ancres d'emprunt d'un *corps-mort*, il stationne ou il attend l'ordre du départ, il est en relâche ou en faction. L'état de rade, peu connu des bâtiments marchands, qui n'ont pas de temps à perdre, est en quelque sorte l'état normal des navires de guerre, comme on le verra plus tard.

Faut-il dire qu'il y a des ports sans rade, et des rades sans ports, et qu'ainsi les deux positions maritimes qu'on indique rapidement ici se confondent souvent entre elles ? mais elles n'en sont pas moins très-distinctes. D'ailleurs, dans ces études, physiologiques avant tout, ce n'est pas à la description purement matérielle, c'est à la peinture pittoresque et morale, à proprement parler, que nous nous attacherons. Dès lors, la différence existe constamment, puisqu'il y a les mœurs de la rade et les mœurs du port bien dissemblables entre elles. Un navire de guerre est-il obligé, faute de trouver un ancrage convenable, de s'amarrer dans un port, si le service de rade est maintenu à son bord, ce sera pour nous un navire en rade. Et, par analogie, nous serons conduits à dire qu'un bâtiment de commerce est au port, chaque fois que nous le verrons effectuer son déchargement ou son chargement, serait-il mouillé sur ses ancres faute d'avoir trouvé un quai bien abrité pour s'y amarrer à l'aise.

Le navire *à la mer*, on le voit maintenant, n'est donc pas simplement un navire à flot.

Pour être à la mer, il faut, en langage de marin, avoir levé l'ancre, avoir franchi les passes, être en cours de voyage.

Aussitôt, à bord, les devoirs et les usages se modifient ; certains soins nouveaux sont nécessaires ; d'autres soins, naguère indispensables, deviennent inutiles. Ainsi, par exemple, plus de batelage, plus de communications, plus de signaux avec la terre.

Alors, si le bâtiment navigue seul, comme nous le supposerons d'abord pour plus de simplicité, le capitaine, maître après Dieu, dispose du sort de tous les gens embarqués sous ses ordres.

Nous venons de nommer le capitaine.

Cette grande figure maritime ne peut être séparée de la mer, car, sur le plus grand des vaisseaux, sur la plus petite des barques, il y a également un capitaine.

Quel que soit son titre ou son grade, qu'on l'appelle commandant, qu'on l'appelle patron, qu'il occupe dans la hiérarchie navale le grade de capitaine de vaisseau (1), de capitaine de corvette (2), de lieutenant de vaisseau (3) ou d'enseigne (4), qu'il soit capitaine au long cours ou simple maître au cabotage, dès qu'il commande, c'en est assez, il est capitaine, il est roi ; ses volontés sont des ordres, ses pouvoirs sont immenses, et, s'il en abuse, nul à bord ne peut lui opposer une résistance légitime.

Cependant, hâtons-nous de le dire, il faut qu'il en soit ainsi.

Du jour où le capitaine ne serait plus pourvu d'une autorité sans bornes, du jour où il subirait à bord le contrôle d'un censeur ou d'un conseil, la navigation deviendrait impossible.

Le régime maritime ne peut être qu'une monarchie absolue, sauf, bien entendu, le recours de chacun par-devant la justice ou auprès des chefs directs du capitaine lorsque le régime maritime cesse, c'est-à-dire lorsqu'on cesse d'*être à la mer*.

Être à la mer, c'est donc enfin être à la discrétion d'un homme que nous allons maintenant regarder face à face, car ici, grâce à Dieu, il n'est que notre égal.

G. DE LA LANDELLE.

(1) Le grade de capitaine de vaisseau correspond à celui de colonel.

(2) Celui de capitaine de corvette correspond au grade de chef de bataillon.

(3) Le lieutenant de vaisseau est assimilé au capitaine des armes spéciales.

(4) L'enseigne de vaisseau est assimilé au lieutenant des armes spéciales.

ESQUISSES DE MOEURS.

LA JOURNÉE D'UN MONSIEUR QUI N'A PAS LE TEMPS (1).



Le réveil de M. Flânanville.

M. Flânanville a bien la quarantaine; il n'est ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni spirituel ni bête. C'est un de ces personnages que l'on ne remarque ni à la promenade ni dans un salon, ni dans un concert ni au bal; de ces gens qui passent partout et qui ne sont positivement déplacés nulle part; que l'on invite à une soirée si l'on craint de manquer de danseurs; à un dîner, pour ne pas être treize à table.

Cependant M. Flânanville a une spécialité : il est l'homme le plus occupé de Paris. Demandez-lui quelque chose, il n'a jamais le temps de rien faire. Priez-le pour une soirée : il ne sait pas s'il aura le temps d'y aller. Demandez-lui ce qu'il pense de la pièce nouvelle : il n'a pas encore eu le temps de la voir.

Quel est donc l'emploi, le commerce, l'art que cultive ce monsieur qui n'a jamais un moment à lui?

Il n'a aucun emploi. Il vit de ses rentes. Il est marié, il a un petit garçon et assez d'aisance pour être heureux.

Sa femme est économe, bonne ménagère, point coquette, et donne les plus grands soins à leur intérieur.

A la vérité, il s'est chargé de faire lui-même l'éducation de son fils.

Mais son fils a près de dix ans, et il ne sait rien.

Vous allez me demander encore ce que fait ce monsieur pour être si occupé.

Je pourrais vous répondre qu'il lit beaucoup de journaux, qu'il est abonné à la *Gazette des Tribunaux*, qu'il a une grande faiblesse pour le dialecte des voleurs; que tout en blâmant les gens qui parlent *argot*, les journalistes qui rapportent ce langage et les auteurs qui s'en servent dans leurs pièces, il lui arrive parfois de s'échapper et de lâcher quelques mots de cette langue dans la conversation. Mais pour bien savoir ce que fait ce monsieur, je trouve qu'il est plus simple de le prendre chez lui au saut du lit, de le suivre pendant toute une journée; nous verrons alors à quoi il passe son temps.

Il est l'heure du déjeuner, ceci me fait souvenir qu'il y a des gens qui ont assez d'audace ou plutôt assez d'estomac pour vous dire : « Déjeunez comme si vous ne deviez pas dîner; dînez comme si vous n'aviez pas déjeuné. »

Cette maxime peut être consolante, mais elle est fort dangereuse.

A Paris, on déjeune bien moins qu'en province et que dans un grand nombre de villes étrangères; c'est-à-dire que pour la plupart des Parisiens, occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, fatigués d'une soirée qui s'est prolongée tard, d'un bal qui a duré jusqu'au matin, ou de la représentation d'un grand drame (lesquels finissent rarement le même jour qu'ils commencent), l'heure du déjeuner arrive et l'on n'a point d'appétit; aussi fait-on ce repas très-vite, très-brièvement et comme une chose dont il faut se débarrasser.

Il est rare de trouver à Paris des gens qui déjeunent comme en Allemagne, en Suisse, en Belgique, où ce repas a presque l'importance d'un dîner, où l'on y mange de la viande, du poisson, des légumes, du dessert, puis du café ou du thé; vous jureriez que c'est un dîner si l'on y servait du potage.

Dans Paris, où nous réservons notre appétit pour le dîner, un grand déjeuner est une chose qui sort de nos habitudes. Le café, ce poison lent que Voltaire chérissait et que Mme de Sévigné traitait si mal, le café est le déjeuner le plus généralement adopté par les Parisiens.

Dans presque toutes les classes on prend du café. La grisette va tous les matins acheter sa petite cruche de lait et sa demi-once légèrement mélangée de chicorée. Le petit rentier en fait autant, en y joignant, le dimanche, un modeste pain mollet, sur lequel il étend avec volupté une couche de beurre frais. La garde-malade veut son café tous les matins. La portière en prend plein une soupière ou un saladier.

Ce qui sans doute surprendra davantage, c'est que l'usage du café ait aussi passé parmi le peuple. C'est cependant un fait avéré. Des artisans, des ouvriers préfèrent souvent le café au lait à un canon avec un morceau sur le pouce, et ceux qui déjeunent ainsi ont le travail plus agile, la tête plus nette que ceux qui prennent leur repas chez le marchand de vin.

Passez au point du jour à la Halle, à la Porte Saint-Denis ou Saint-Martin, vous y verrez une femme enveloppée dans une grande pelisse de toile, dont le capuchon recouvre la tête, assise sur une chaise, les deux pieds posés sur un *gueux*, les deux mains sur un autre *gueux* qu'elle tient entre ses genoux; à côté d'elle est une table couverte de grandes jattes de faïence et une petite fontaine en fer-blanc semblable à celles des marchands de coco. La fontaine, qui est placée sur un réchaud de braise allumée, contient une *espèce* de café au lait tout sucré. Je dis *espèce*, car vous devez bien penser que ce café-là ne sent guère le moka. Cela n'empêche pas qu'il ne s'en fasse une grande consommation. Pour deux sous on vous emplit une des tasses. C'est tout chaud, tout préparé, vous n'avez plus qu'à le boire. Et ce sont les charretiers, les maraîchers et les porteurs de la Halle qui sont les habitués de ces cafés en plein vent.

Mais tout ceci nous a fait oublier M. Flânanville; le café nous entraînait : on se laisse facilement aller avec ce qu'on aime.

Les bonnes ménagères aiment à déjeuner dès qu'elles sont levées, et Mme Flânanville était de ce nombre. A peine hors du lit, elle ordonnait à sa domestique d'apprêter le café, elle n'avait point de cesse que le déjeuner ne fût sur la table. Alors elle appelait son mari.

Mais M. Flânanville est essentiellement paresseux, il a beaucoup de peine à se tirer du lit, même quand il ne dort plus.

Madame dit à sa bonne : — Avertissez donc monsieur que le déjeuner est servi. Il m'a dit hier au soir qu'il avait beaucoup à faire ce matin, et il est déjà tard.

La bonne pénètre dans la chambre à coucher et aperçoit le chef de son maître, dont les yeux sont encore à demi fermés. Elle crie : — Monsieur! le déjeuner est sur la table.

Monsieur étend les bras, bâille, ouvre tout à fait un œil, et murmure :

— Mais qu'est-ce qu'on a donc toujours à m'empêcher de dormir?... Ma femme est cruelle; du moment qu'elle ne dort plus, il ne faut pas que les autres sommeillent! Je faisais le plus beau rêve!... J'allais à cheval dans les airs comme *Roland le furieux*. C'est bon, je me lève; j'y vais.

La bonne va dire à sa maîtresse : — Monsieur se lève.

Au bout d'un quart d'heure personne n'ayant paru, madame envoie son fils Anastase réveiller son père. M. Anastase est très-bruyant, très-gourmand, très-menteur et très-répondeur.

Ses parents le trouvent rempli de moyens. Il a en effet tous les moyens voulus pour devenir un mauvais sujet.

Il entre dans la chambre de son père en tenant à sa main un sac de papier qui est vide. Il souffle dans le sac de façon à l'emplir de vent, referme vivement la main, puis va crever le sac contre l'oreille de son père. Cette fois celui-ci fait un saut de carpe dans son lit, en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! le canon!... on tire le canon! Qu'est-ce qu'il y a donc?... Est-ce qu'Abdel-Kader serait enfin pincé?

M. Anastase rit comme un fou, en murmurant :

— C'est moi qui ai tiré le canon avec un sac de papier. — Ah! c'est vous, monsieur Tanase, qui vous permettez ce bruit à mes oreilles!... vous êtes bien hardi. — Maman veut que tu viennes déjeuner. — C'est terrible! enfin, on n'a pas même le temps de dormir ici!... Tanase, avez-vous fait vos devoirs? — Lesquels? — Ceux que je vous ai donnés. — Tu ne m'as rien donné à faire. — Vous deviez au moins apprendre une fable. — Ah! je la sais ma fable..., tu vas voir.

Et M. Anastase commence à chanter :

Maître corbeau, sur un arbre perché...

— C'est bien, c'est bien..., tu me la diras plus tard; je n'ai pas le temps de l'entendre à présent. — Mais puisque je la sais... — Mais puisque je ne puis pas t'écouter maintenant... — C'est pas la peine de me faire apprendre par cœur, tu ne me fais jamais rien réciter. — Je crois que vous raisonnez, polisson! Allez apprendre par cœur le verbe *raisonner*; vous le conjuguerez entièrement devant moi.

Le petit garçon s'éloigne en faisant la moue. M. Flânanville prend un pantalon; il le rejette, puis va en chercher un autre dans un tiroir; il passe une jambe dans celui-ci, et le rejette encore pour en prendre un autre.

Il en est à son sixième pantalon lorsque sa femme entre dans sa chambre.

— Mon ami, vous ne voulez donc pas venir déjeuner aujourd'hui? — Pardonnez-moi, ma chère amie; mais on n'a donc même pas le temps de s'habiller, ici... — Il y a là un monsieur qui demande à vous parler. — Oh! c'est impossible... Renvoie-le, ma bonne amie; dis-lui de revenir... Il faut que je m'habille, que je déjeune..., et j'ai des courses importantes à faire ce matin. Renvoie ce monsieur.

Madame s'éloigne en haussant légèrement les épaules. Monsieur en fait autant pour mettre un gilet que pour passer un pantalon. Le café, qui était servi depuis longtemps, est donc parfaitement froid quand il vient pour le prendre; mais il y fait peu attention : les hommes très-occupés ne remarquent pas de telles misères.

Monsieur examine son carnet, tout en disant : — Il faut que j'aille consulter un avoué, ou un avocat, ou un clerc de notaire, relativement à notre ferme, dans laquelle on veut percer un chemin... Je crois qu'on n'a pas le droit... Je plaiderai peut-être... — Vous n'avez donc pas consulté? Vous deviez le faire hier. — Je n'ai pas eu le temps. J'irai ce matin. — Et pour ce placement de fonds avantageux, avez-vous vu l'homme d'affaires? — Je n'ai pas eu le temps; je le verrai aujourd'hui. — N'oubliez pas non plus, mon ami, que c'est la fête de votre oncle. Vous savez comme il est susceptible, comme il tient aux égards, aux visites. Si vous n'alliez pas lui souhaiter sa fête aujourd'hui, il serait capable de se fâcher tout à fait; et vous devez ménager votre oncle. — C'est juste; un vieux garçon très-riche, dont nous hériterons. Ah! fichtre! que d'affaires aujourd'hui!

Le petit Anastase se présente d'un air piteux devant son père, et se met à murmurer :

— *Je raisonne, tu raisonnes, il raisonne...*

— Ah! c'est bien, Tanase; je sais ce que c'est. Tu me conjugueras cela une autre fois... Je ne puis pas t'écouter à présent. — Mais, papa, pendant que tu déjeunes...

Je raisonnerai, tu raisonneras, nous raisonnerons.

— Taisez-vous! silence donc!... Est-ce que j'ai le temps de vous entendre? — *Vous raisonnerez...* — Ah! que je t'entende encore raisonner... Va t'habiller, cela vaudra mieux; je t'emmènerai avec moi souhaiter la fête à mon oncle; cela fera plaisir à ce vieillard... En route, je t'apprendrai un compliment pour lui. — Et ma leçon d'écriture? — Est-ce que je puis t'en donner à présent!...

— Si vous n'aviez pas dormi si tard! dit Mme Flânanville. — Ma chère amie, *Deus nobis hæc otia fecit!...* Anastase, traduisez cela à votre mère. — Moi!... est-ce que je comprends ce que cela veut dire? — Ah! c'est juste, tu ne sais pas encore le latin; mais je te l'apprendrai..., oh! je te l'apprendrai! Je veux même que tu deviennes très-fort, que tu traduises Virgile, Ovide et Tibulle... Tibulle est un peu libertin, mais il est bien aimable!... Je t'apprendrai aussi l'italien, pour que tu traduises le Tasse..., délicieux poëte qui exprime un grand amour avec tant de modestie :

Brama assai, poco spera, nulla chiede!...

Dis à ta mère ce que cela signifie.

M. Anastase s'occupe en ce moment à fourrer ses doigts dans son nez en murmurant : — *Que nous raisonnions, que vous raisonniez, qu'ils ou qu'elles raisonnent.*

— Eh! mon ami, comment voulez-vous qu'il m'explique cela? s'écrie la maman. Vous devez toujours apprendre une foule de choses à cet enfant, vous avez voulu vous charger seul de son éducation, mais, si cela continue, ce sera un âne, et par votre faute.

— Est-ce que j'ai le temps de faire tout ce que je me propose! Ma bonne amie, ce vers italien veut dire : il désire beaucoup, il espère peu, il ne demande rien... C'est joli, hein? c'est chevaleresque.

— Le tailleur est là qui apporte un habit neuf pour monsieur. — C'est bien; je n'ai pas le temps de l'essayer en ce moment. Qu'il laisse l'habit et repasse plus tard.

La bonne sort, et Mme Flânanville dit à son mari : — Allez donc achever de vous habiller, mon ami, et surtout n'oubliez pas de porter un bouquet à votre oncle.

— Sois tranquille, ma chère amie... Tiens, si je mettais l'habit qu'on vient de m'apporter pour faire mes visites... Ça ne ferait pas de mal, ceux que j'ai sont vieux et peu à la mode, et on a beau dire, la toilette fait quelque chose sur le vulgaire... et même sur les gens d'esprit. Je n'ai pas envie de me conduire comme Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, et qui était surnommé, par quelques académiciens, *le chevalier de l'ordre de l'Araignee;* il faut que je te conte pourquoi...

— Allez donc vous habiller, mon ami... — Tu sauras que Chapelain avait un habit tellement rapiécé et recousu, que le fil formait dessus comme le travail d'une araignée. On prétend que se trouvant un jour chez le grand Condé, où il y avait une réunion nombreuse, une araignée vint à tomber des lambris; on crut qu'elle ne pouvait venir de la maison parce que tout y était d'une excessive propreté; alors toutes les dames s'écrièrent d'une commune voix que l'araignée ne pouvait sortir que de la perruque de Chapelain. Quoique vieux, il n'avait jamais porté que cette perruque. On prétend qu'il était si avare, quoique jouissant de quinze mille livres de rente... on comptait par livres alors, qu'il essuyait ses mains sur un balai de joncs pour épargner les serviettes. Son avarice fut même cause de sa mort; il aima mieux traverser la rue pleine d'eau, un jour qu'il se rendait à l' cadémie, que de donner un liard pour passer le ruisseau sur une planche qu'on y avait jetée. Le froid le saisit, et il en mourut... A présent, au lieu de mourir, on dit *claquer;* c'est-à-dire ce sont les polissons, les mauvais sujets qui se servent de ces expressions... Anastase, je vous défends l'*argot*, c'est un langage que je ne vous apprendrai jamais..., fi donc!... Je vais m'habiller... On n'a pas une minute à soi, ici!...

M. Flânanville se décide enfin à terminer sa toilette; mais lorsqu'il veut mettre son habit neuf, il ne peut pas entrer dedans, les manches sont trop étroites. Il peste, i. jure après son tailleur.

— Si du moins vous l'aviez essayé devant lui, dit madame, il aurait sur-le-champ r'arrangé cela. — Est-ce que j'avais le temps!

Enfin M. Flânanville est sorti avec un vieil habit et tenant son fils par la main. Madame lui a crié :

A cinq heures le dîner sera prêt.

Et il a répondu : — Mon Dieu! ma chère amie, vous savez bien que je suis l'exactitude même..., à moins que le torrent des affaires ne m'entraîne.

Arrivé dans la rue, M. Flânanville dit à son fils :

— Nous allons prendre par les boulevards; c'est peut-

être un peu plus long, mais le chemin est dallé, bitumé, c'est charmant; on marche comme si on se promenait dans un salon; je ne désespère pas même de voir un jour les boulevards cirés, frottés et mis en couleur.

Le père et le fils se mettent en marche. Sur les boulevards, ils s'arrêtent devant toutes les boutiques de gravures, de caricatures, de tableaux et d'oiseaux. Ils mettent une heure pour parcourir deux boulevards. Arrivés à la Porte Saint-Denis, M. Flânanville dit à son fils: — Tiens, voilà un commerce qui n'existait pas sous Henri IV, qui cependant avait promis la poule au pot à ses sujets. Lis ce qu'il y a au-dessus de cette boutique.

M. Anastase s'arrête devant la boutique, allonge les lèvres, ouvre les yeux, élargit ses narines et épelle:

— *Bou... boubou... bouillons à do... à dodo... à domi...* — Ah! mon fils, vous n'êtes pas fort sur la lecture... — J'aime mieux te réciter mon verbe... — Taisez-vous. Il y a écrit là, mon fils: *Bouillon à domicile!...* Car maintenant, pour prendre un bouillon, il n'est plus nécessaire d'entrer chez un traiteur ou dans un café-restaurant; on cherche une boutique, peu garnie au coup d'œil; on lit: Compagnie hollandaise, *Bouillon à domicile et sur place, à la tasse et au litre.* Et si l'on éprouve une faiblesse d'estomac, on entre, on demande un litre de bouillon ou de consommé..., et l'on consomme... Veux-tu *tortiller* un bouillon? Je veux dire prendre, boire; tortiller est un de ces vilains mots d'argot que je te défends de jamais employer dans la conversation, et qui, dans le dictionnaire des filous, veut dire manger... Entrons prendre un bouillon, ceci est pour ton instruction.

Le père et le fils entrent dans la boutique tenue par la Compagnie hollandaise. Ils s'attablent, et, pendant qu'on les sert, M. Flânanville continue de faire l'éducation de son fils.

— On peut, comme tu le vois, Tanase, prendre un bouillon dans l'établissement, ou l'emporter chez soi: il y a des personnes qui mettent beaucoup moins souvent le pot-au-feu depuis que l'on a la facilité de se procurer du bouillon sans être obligé de manger du bœuf bouilli... Pour les artisans, pour les petits marchands qui n'ont pas le moyen de tenir un ménage, c'est une invention fort utile que celle-ci. Combien de pauvres gens qui ne mangeaient habituellement que de la soupe maigre et qui font gras depuis que le bouillon se vend en détail! Dans les quartiers où il n'y a pas encore de compagnie hollandaise, les habitants vont quelquefois fort loin pour se procurer du bouillon. Je me souviens de m'être trouvé un jour dans un omnibus avec une femme qui tenait à sa main une tasse pleine de bouillon qu'elle venait certainement d'acheter loin de son domicile. C'était un voisinage fort désagréable, qui me faisait trembler à chaque cahot de la voiture..., et d'autant plus que la femme qui tenait la tasse semblait avoir envie de *pioncer* sur mon épaule... *Pioncer* veut dire dormir, dans cet infâme langage qu'on n'a pas craint d'imprimer dans le *Journal des Débats*... Songe bien, Anastase, à ne jamais user de cette locution!... Bref, je dis à cette femme: « Madame, quand on porte du bouillon dans un omnibus, on devrait au moins se prémunir d'une boite en fer-blanc comme les laitières... » Elle me regarda en riant, et j'eus une grande tache sur mon habit.

La leçon paternelle est interrompue par l'arrivée des bouillons flanqués de petits pains. Le petit garçon prend son consommé, tandis que son père lui dit:

— Que ceci te serve de leçon, mon fils, il y a dans Paris des hommes qui se mettent fort bien, qui ont toujours des bottes parfaitement cirées, du linge blanc... du moins celui qui se voit..., qui portent des gants jaunes, une canne à pomme d'argent ciselé, et qui dinent avec un bouillon de quatre sous..., il faut dire vingt centimes maintenant, dans lequel ils trempent une livre de pain..., il faut dire un demi-kilo. Quand vous rencontrez dans les rues de tels individus, ô mon fils, qui vous toisent d'un air insolent, se donnent des manières de lion, de petits maîtres et vous jetteraient par terre plutôt que de se déranger, alors vous pensez avoir vu quelqu'un d'important, quelque haut personnage, et vous êtes loin de vous douter que ce monsieur qui fait tant d'embarras a diné avec un bouillon et un petit ou un gros pain. Défiez-vous de ces gens qui font les riches, les puissants, les arrogants. Ceux que la fortune ou le mérite ont le plus favorisés ont presque toujours des dehors fort simples. Certainement vous êtes bien libre de diner rien qu'avec un bouillon, si tel est votre bon plaisir, ou si vos moyens ne vous permettent pas de prendre autre chose; le ridicule n'est point là. Du reste, l'invention des bouillons à domicile est tout à la fois philanthropique, gastronomique et économique. Il y a des gens qui ont voulu la critiquer, la faire tomber, et pour tâcher de dégoûter les consommateurs, ils ont osé dire que dans ces établissements on faisait du bouillon sans viande et rien qu'avec des os. A cela, les entrepreneurs de bouillons à domicile ont répondu de la façon la plus simple et la plus noble: en vendant à très-bas prix tout le bœuf cuit qui leur a servi à faire du bouillon: *Solon* et *Sénèque* n'auraient pu faire mieux.

M. Anastase a paru goûter le discours de son père et très-satisfait du bouillon. Mais lorsqu'il a fini, M. Flânanville s'empare d'un journal, car le journal se glisse partout, même dans les compagnies hollandaises. Pendant qu'il le lit, son fils, qui s'ennuie dans la boutique où il ne prend plus rien, sort et va se promener sur le boulevard.

Ce n'est qu'après avoir entièrement dévoré le journal, qui est d'une dimension colossale, que M. Flânanville s'aperçoit que son fils n'est plus près de lui. Il sort et regarde de tous côtés. Il s'aventure à droite. Il n'aperçoit point Anastase, il revient sur ses pas et va chercher à gauche. Enfin, après plus d'une heure de courses et de pas dans tous les sens, M. Flânanville aperçoit son fils en admiration devant un théâtre de marionnettes et Polichinelle rossant le commissaire.

Le papa prend son fils par l'oreille en lui disant:

— C'est ainsi que tu me fais perdre mon temps!... quand j'ai tant à faire. — Comme vous lisiez le journal, j'ai pensé que vous n'étiez pas pressé. — Je crois que ce petit drôle se permet encore de raisonner.

— *Je raisonne..., tu raisonnes..., il rai...* — Silence, drôle, et doublons le pas.

Après avoir marché quelques minutes, M. Flânanville aperçoit du monde rassemblé, tous les yeux sont fixés sur le troisième étage d'une maison. Les uns disent: — Il y est! les autres: — Non, il n'y est plus! — Je crains qu'on ne parvienne pas à le prendre... — Oh! quel dommage! tout à l'heure il y a un monsieur qui était sur le point de mettre sa main dessus, lorsqu'il s'est encore échappé.

M. Flânanville s'est glissé parmi les badauds; il écoute ce qu'on dit, et lorsque son fils lui demande ce qu'il y a, il lui répond: — Il paraîtrait que c'est un voleur qui s'est sauvé et que l'on voudrait rattraper... — Oh! un voleur! comment donc est-ce fait, papa? — Eh! mon Dieu! mon cher ami, c'est fait absolument comme tout le monde... Cependant *Lavater* prétend qu'ils ont quelque chose dans les yeux... de plus dilaté... Quand j'aurai le temps, je te ferai étudier *Lavater*. Au reste, nous pouvons nous infor-

mer... Madame, mille pardons, mais celui que l'on cherche a-t-il l'air farouche?

La femme à qui M. Flânanville adressait cette question était coiffée d'un immense chapeau de paille qui pouvait au besoin servir d'auvent; elle portait à son bras gauche un vieux cabas d'où sortaient deux queues de merlan. Elle répond en sortant de son cabas un vieux mouchoir rouge plein de tabac :

— Mais, monsieur... pour farouche, oui, il a l'air pas mal farouche, mais, du reste, ah ! il est bien gentil ! — Ah ! il est gentil... Il est donc jeune? — Je ne sais pas son âge, mais il est tout vert et tout bleu.

— Ah ! papa ! tu ne m'avais pas dit que les voleurs étaient verts et bleus, s'écrie Anastase.—Ma foi, mon cher ami, c'est que je n'en savais rien moi-même... Il faut que ce soit une nouvelle mode..., on voit des choses si singulières dans le monde ! Par exemple, les dames du Japon se dorent les dents, et celles des Indes se les rougissent. Les dents les plus noires sont estimées les plus belles dans le Guzuratte et dans quelques endroits de l'Amérique. Dans le Groenland, les femmes se peignent le visage de bleu et de jaune. Quelque teint frais que puisse avoir une Moscovite, elle se croirait laide, si elle n'était pas couverte de fard. La petitesse des pieds n'a pas d'agrément pour les Chinoises, s'ils ne sont petits comme ceux des chèvres. Dans l'ancienne Perse, le nez aquilin était jugé digne de la royauté. Les mères l'écrasent dans certains pays à leurs enfants. Les Turcs et les Anglais aiment les cheveux roux; on a mis de la poudre dans la coiffure de manière à la rendre entièrement blanche... D'après cela, je ne vois pas pourquoi les voleurs n'auraient point adopté un costume vert et bleu...; ça me paraît assez logique.

M. Flânanville regarde la femme, qui a replacé son mouchoir sur ses merlans, et reprend : — A-t-on été chercher la garde ? — Pourquoi faire la garde ? — Mais pour tâcher de l'arrêter. — Ah ! il se moque de la garde. — Par où donc s'est-il sauvé? — Par cette fenêtre du troisième. — Ah ! mon Dieu ! il faut être bien hardi. — Il a volé ensuite au quatrième et dans les mansardes. — Il paraît qu'il a volé dans toute la maison, ce gaillard-là ! — Mais dans ce moment on ne l'aperçoit plus.

M. Flânanville regarde en l'air. Son fils en fait autant. Ils ne veulent pas s'éloigner sans avoir vu arrêter le voleur vert et bleu. Au bout d'un certain temps, tout le monde s'écrie : « Il est là sur l'arbre ! »

Aussitôt un gamin grimpe à l'arbre en disant : — Je l'aurai !

Et M. Flânanville dit à son fils : — Voilà un gamin qui s'expose beaucoup, c'est un trait de courage qui lui fera honneur... Grave-le dans ton esprit, Tanase !

Bientôt le gamin redescend de l'arbre en criant : — Je le tiens !

En effet, il tenait dans une main un fort beau perroquet vert et bleu.



Le voleur vert et bleu.

— Eh quoi ! s'écrie M. Flânauville, il s'agissait d'un perroquet !... Anastase, nous sommes *floués*...—Qu'est-ce que cela veut dire? papa. — Cela veut dire : trompé, attrapé, fait au même; c'est un affreux mot dont il ne faut iamais te servir... Allons, en route...

Ah! voilà Dupont..., bonjour, Dupont... Comment se portent ta femme, ta fille et tes trois chiens, Dupont? tu es maigri, Dupont; je te trouve le fond des yeux jaune, est-ce que tu couves une maladie?...

Le monsieur auquel Flânanville s'est adressé essaye de placer quelques paroles :

— Tu ne viens pas me voir... Je comptais sur toi, pour

avoir une recommandation près d'un chef de bureau que tu connais...

— Mais, mon cher, est-ce que j'ai le temps!... demande à Tanase si j'ai un moment à moi dans la journée..., des affaires par-dessus la tête!...

Et M. Flânanville bavarde pendant trois quarts d'heure dans la rue avec son ami Dupont : c'est celui-ci qui le quitte, sans quoi il causerait encore.

Le père et le fils se sont remis en marche. Tout à coup M. Flânanville s'arrête en regardant en l'air et s'écrie :

— Le feu!... le feu!... il y a le feu dans cette maison!

Chacun se presse autour de lui, on regarde, on aperçoit en effet un nuage de fumée qui a quelque intensité et qui s'élève assez haut dans les airs.

— C'est dans la maison derrière celle-ci... Oh! sentez-vous l'odeur de la suie!... C'est un feu de cheminée, mais ils sont parfois fort dangereux. Anastase, reste là, je vais chercher les pompiers.

Et M. Flânanville plante son fils au milieu de la rue, court s'informer où est le poste de pompiers le plus voisin et s'empresse d'aller requérir leur secours. Bientôt il revient avec une escouade de pompiers qui traînent avec eux leurs pompes parce qu'on leur a dit que le feu était violent. Ils frappent à la maison que Flânanville leur indique. Celui-ci dit au concierge : —Chez qui est le feu?—Quel feu?... —Celui qu'on voit d'en bas, la fumée s'élève derrière votre maison.—C'est le tuyau du four du fabricant de porcelaine, c'est tous les jours comme cela, il n'y a pas le moindre feu.

M. Flânanville se pince les lèvres. Les pompiers le regardent de travers, il s'esquive et cherche son fils. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'il parvient à découvrir son rejeton dans la boutique d'un pâtissier. Il paye la galette que l'enfant mangeait pour passer le temps et se remet en route avec lui en s'écriant :

— Fichtre! ne nous amusons pas en route! nous avons affaire au faubourg Saint-Germain, nous sommes en retard. J'ai envie que nous prenions un cabriolet pour nous hâter... en voilà justement un qui passe... Oh! eh! cocher... Oui, arrêtez.

M. Flânanville et son fils montent en cabriolet. Le jeune Anastase est très-joyeux d'aller en voiture et son père se dispose à lui raconter l'origine des cabriolets qui, suivant lui, ont commencé par des brouettes, lorsque tout à coup il s'interromp pour dire au cocher :

— Ne prenez pas par là, c'est le plus long; vous n'êtes pas à l'heure, vous ne devez pas tenir à prendre le plus long. Prenez cette petite rue, nous biaiserons, c'est le plus court. — Mais, monsieur, par ce chemin-là il y a presque toujours des embarras de voitures, et on est quelquefois obligé d'attendre longtemps. — Allez donc, je vous réponds de tout.

Le cocher cède aux désirs de son bourgeois, mais, ainsi qu'il l'avait prévu, en tournant devant Saint-Eustache, il est obligé de s'arrêter derrière un fiacre, qui est arrêté par un milord, qui a devant lui une charrette, qui est derrière une citadine, qui est accrochée à un tombereau chargé de pierre, et le tombereau, en voulant aider la citadine à se décrocher, s'est tourné en travers de manière que ce qui restait de passage dans la rue se trouve barré, et que sur une seconde file on aperçoit un porteur d'eau, un camion, un fiacre, un omnibus et plusieurs cabriolets qui attendent leur tour.

Le cocher qui mène M. Flânanville et son fils jure d'une façon très-énergique, en s'écriant : — Là! qu'est-ce que j'avais dit! ça ne manque jamais par ici.

— Oh! cela ne va pas être long, dit M. Flânanville. Cinq minutes s'écoulent. Au lieu de se détacher, les deux voitures semblent plus empêtrées que jamais l'une dans l'autre, et quelques voitures de derrière ayant voulu essayer d'avancer, ont encore augmenté l'embarras en dimiuuant l'espace nécessaire pour parvenir à décrocher celles qui se tiennent.

Le cocher jure plus fort. M. Flânanville lui dit : — Au fait je crois qu'il vaut mieux retourner et prendre un autre chemin. L'automédon met sa tête en dehors de la capote et jure à faire tomber la foudre, en murmurant :

— Oui, retournez donc à présent!... Plus de vingt voitures derrière nous, nous sommes bloqués! Nous v'là ici jusqu'à ce soir... nom d'un nom! d'un nom! d'un nom!...

M. Flânanville regarde à son tour. La rue est entièrement encombrée de voitures, de porteurs de meubles, de brancards, de maraîchers ; enfin, de gens à pied et à cheval qui attendent que le passage soit rétabli, et à chaque minute la bagarre augmente, parce que dans ce quartier populeux et très-fréquenté les curieux, les badauds et les oisifs viennent encore augmenter l'encombrement et qu'il arrive toujours de nouvelles voitures par devant et par derrière.

Bientôt les cochers s'impatientent, les charretiers se mettent en colère, les porteurs de brancards les injurient, les voituriers leur répondent, souvent les piétons prennent parti pour l'un ou pour l'autre, tout le monde crie, et on entend ces phrases :

— Dis donc toi, là bas!... est-ce que tu vas nous faire coucher ici? — De quoi qu'il se mêle celui-là!... Est-ce que tu nous apprendras not' métier? malin! — Si vous aviez appuyé un peu à gauche en faisant reculer le porteur d'eau, on aurait pu passer.

— Voyez-vous *cha!* qu'est-ce *qua voula* que je *recula*, celui-là! pour que mon *tonna* il *soya brisa*. — As-tu fini, charabia! — Allons, fichtre charretier, finissons-en! — Laissez au moins un peu de place pour les piétons, ils vont nous écraser tous!

— *Gnia* pas de danger! Passez donc, ma petite mère, faites vous-même. — Si cette dame passe là, le tonneau pourrait bien y passer... Eh! eh! eh! — Il faut avouer qu'il y a des gens bien manants, bien grossiers. — Veux-tu taire ta coloquinte, toi là-bas...

— Eh hû!... eh hû, dia!... hû dia!... hû dia!... sacré mille...

Ici les jurements deviennent tellement énergiques que M. Anastase a peur et se met à pleurer en disant : Je veux m'en aller.

— Tu as raison, mon fils... d'ailleurs je ne puis pas voir fouetter une bête comme cela, ça me fait mal. Tenez, cocher, voilà vingt sous... nous descendons.

Et M. Flânanville descend du cabriolet avec son fils sans écouter les cris de son cocher qui prétend qu'il devrait au moins lui payer l'heure.

Après avoir manqué dix fois d'être écrasé lui et son rejeton, M. Flânanville est parvenu à sortir de la bagarre; mais il marche au hasard, il ne sait plus où il va tant cette scène l'a impressionné ; enfin, le père et le fils se trouvent, sans trop savoir comment, devant l'entrée des Tuileries.

M. Flânanville et Anastase traversent le jardin, mais alors le papa veut régaler son fils de la vue des poissons rouges qui sont dans le grand bassin. Ce n'est qu'après avoir entendu l'horloge du château sonner cinq heures que M. Flânanville s'écrie :

— Cinq heures! ah bah!... pas possible!... et ta mère qui nous a dit que le dîner serait servi à cette heure-là... Il faut rentrer bien vite..., il faut même prendre une voiture pour ne pas être trop en retard.

M. Flânanville quitte à regret les poissons rouges; il conduit son fils à une place de fiacres, n'en prend pas, parce que cette fois il veut un milord, fait ainsi trois places sans trouver de milord, et finit par prendre un cabriolet. Il se fait conduire chez lui et y arrive à six heures passées.

Le dîner a été réchauffé plusieurs fois; madame est de mauvaise humeur.

— Au moins, dit-elle, j'espère que tu as fait toutes tes visites et n'as pas oublié ton oncle.

— Eh! mon Dieu! cela m'a été impossible, répond M. Flânanville. — Tu n'as pas été chez ton oncle? — Ni chez les autres; demande à ton fils si j'ai eu le temps, si j'ai eu un moment à moi dans la journée. Puisque nous avons été obligés de prendre une voiture pour revenir.

— Ah! ça, c'est vrai! dit M. Anastase; nous avons été *floués* dans nos courses... moi je n'ai pas faim, je n'ai cependant *tortillé* qu'un bouillon et six sous de galette, mais je suis fatigué à en *claquer*..., aussi j'ai bien envie de ***pioncer***!...

Mme Flânanville regarde son fils avec étonnement et dit à son mari : — Ah! quelle horreur!... qu'est-ce que j'entends? grand Dieu! est-ce là l'éducation que vous donnez à votre fils? — Par exemple! je lui ai défendu ces mots-là, au contraire.—Mais si vous ne les aviez pas dits devant lui... —Ma chère amie, quand on est aussi occupé que je le suis, on ne fait pas toujours attention à ce qu'on dit. Mais sois tranquille..., je me charge de l'éducation d'Anastase..., il faut seulement que j'aie un peu de temps à moi.

PAUL DE KOCK.

LES FÊTES DE VENISE (1).

ANNIVERSAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE LA CONJURATION DE MARINO FALIERO.

En l'an de grâce 1354, Venise tout entière pleurait son doge André Dandolo, mort en emportant les regrets universels. Ce prince n'avait pas été seulement l'un des hommes les plus savants de son siècle, le premier et le meilleur historiographe de sa patrie et l'un des plus chers amis de l'immortel Pétrarque; ses qualités personnelles lui avaient encore valu la confiance et la vénération de ses sujets; il les avait gouvernés avec sagesse; ses lumières et sa science profonde l'avaient popularisé même à l'étranger.

Le Conseil des électeurs avait remarqué que la sage administration du dernier prince avait plutôt été le résultat de sa prudence et de la pénétration de son esprit que de ses vertus guerrières, lesquelles sont quelquefois plus nuisibles que profitables à un Etat. Il rechercha donc quelqu'un qui fût digne sous tous les rapports de remplacer Dandolo. Quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, Marino Faliero fut élu à l'unanimité. Ses talents exercés longtemps dans les principales charges de la république, l'activité dont il avait fait preuve dans les ambassades et dans le gouvernement des provinces, son éloquence entraînante et son savoir profond justifiaient amplement un pareil choix.

Au moment de son élection, Marino Faliero se trouvait à Avignon (2), auprès du pape Innocent VI, où il était chargé de conclure un traité de paix avec les ambassadeurs de Gênes et les alliés de cette ville. On lui envoya une députation de douze patriciens pour lui annoncer sa nomination, et lui servir de cortége pendant son voyage.

Faliero partit aussitôt, et, arrivé à l'île de Saint-Clément, il y trouva le Bucentaure et un grand nombre de barques qui venaient à sa rencontre pour le conduire à Venise comme en triomphe. Ce fut le 5 octobre de cette même année 1354 qu'il arriva à Venise. Le lendemain il fut mis en possession de la suprême dignité dans l'église Saint-Marc, puis couronné dans le palais, aux applaudissements de la multitude.

(1) Voir le numéro de mars.

(2) A Rome, orateur près du légat du pape, dit Marin Sanuto. (*Vite de' duchi di Venezia.*) Faliero était chevalier et comte de Val de Marino. (*Le trad.*)

Les commencements de son règne furent heureux. Il parvint à rendre à Venise la tranquillité au dehors, et ces premiers succès furent considérés comme d'un heureux présage. Mais la tempête devait bientôt troubler le calme et la pureté de cet horizon.

En parlant du Jeudi gras, nous avons dit que le soir de ce jour on donnait au palais ducal une fête à toute la noblesse. L'époque de cette fête arrivée, le nouveau doge ne négligea rien pour la célébrer somptueusement. La dogaresse était jeune, belle et spirituelle; aussi fit-elle les honneurs avec une courtoisie exquise. Parmi les nobles invités, se trouvait un jeune homme nommé Michel Steno. Ce jeune patricien se permit, avec une demoiselle qu'il aimait éperdument et qui se trouvait également au bal du doge, certaines privautés qui déplurent à ce dernier. Considérant ces écarts comme un outrage à lui-même et à la dignité du lieu, Faliero fit chasser Steno du palais. Les écuyers, dit-on, exécutèrent cet ordre avec beaucoup de brutalité. Quoi qu'il en soit, Steno, blessé au vif de l'affront public qu'il venait de recevoir, courut de la salle du bal dans celle du collége, et, d'une main tremblante de fureur, il inscrivit ces sanglantes paroles sur le propre siége du doge :

Marin Fallier dalla bella mugier,
Altri la gode e lu la mantien (1).

Ces deux vers ne furent aperçus que le lendemain. Le doge, en les lisant, devint livide de colère, et somma les *avogadori del comune* de rechercher le coupable, et la *quarantia* de le punir sévèrement.

Michel Steno fut arrêté. Il avoua, sans hésiter, qu'aiguillonné par le désir de la vengeance, en se voyant ignominieusement expulsé du festin ducal, sous les yeux mêmes de celle qu'il aimait, il avait voulu rendre outrage pour outrage. On le condamna à deux mois de prison et à un exil d'une année (2).

(1) Navagiero dit que ces mots étaient : *Becco Marino Fallier dalla bella mugier.* (*Historia Veneziana.*) (*Le trad.*)

(2) Michel Steno était chef des Quarante, dit Marin Sanuto. (*Vite dei dogi de Venezia*, p. 631). Il fut battu avec une queue de renard et condamné à deux mois de prison et un an d'exil. (*Le trad.*)

En considérant la jeunesse et l'inexpérience de Steno, la fougue et l'ardeur de sa passion, on trouvera ce châtiment bien rigoureux ; mais le doge ne pensa point ainsi. Il eût voulu pour le coupable une punition plus sévère. Il se considéra comme non moins outragé par l'indulgence des juges que par l'infâme diatribe de Steno; dès lors ce vieillard, modèle de prudence et de sagesse, déploya un caractère tout opposé. La colère fit bouillonner son sang, et lui rendit toute l'impétuosité d'un jeune homme. Cependant, son indignation n'eût sans doute point éclaté si terrible, sans un nouvel incident qui vint y donner une forte impulsion.

Un gentilhomme de la maison *Barbaro* se rendit un jour à l'arsenal, pour demander on ne sait trop quelle faveur à *Bernaccio Isarello* (1) qui en était l'amiral. Sur le refus de celui-ci, le patricien, homme d'un caractère violent et irascible, s'emporta jusqu'au point de le frapper au visage et d'en faire jaillir le sang (2). Isarello s'adressa au



Barbaro souffletant Isarello.

doge pour lui demander justice de cet affront ; mais celui-ci, encore courroucé de la faible satisfaction qu'il avait obtenue, lui répondit qu'il ne pouvait rien faire pour un homme du peuple, puisque lui, doge, n'avait pu obtenir justice pour lui-même. Il est présumable qu'il cherchait, par cette réponse, à irriter l'amiral contre le gouvernement, en

(1) Navagiero le nomme *Bertucci Isdraello*, mais Marin Sanuto ne donne point le nom de l'amiral et dit que *Bertucci Isarello* était un ingénieur et un homme très-adroit qui conspirait avec le doge et l'amiral. (*Le trad.*)

(2) Il lui donna un coup de poing dans l'œil et le blessa avec l'anneau qu'il portait au doigt. (*Id.*) (*Le trad.*)

se ménageant ainsi le bras d'un autre pour servir sa vengeance (1). Rien n'est plus propre, en effet, à exciter à la révolte que la vue des règlements et des lois rendus inutiles entre les mains des magistrats. Les paroles de Faliero produisirent tout l'effet qu'il en attendait. L'amiral désespéré s'offrit de lui-même pour mettre un terme à l'arrogance de la noblesse, pourvu que le doge voulût le seconder dans ses desseins. Loin de repousser cette proposition, le prince le combla d'éloges ; il interrogea Isarello sur les moyens dont il pouvait disposer pour l'exécution, et écouta avec un vif intérêt toutes ses réponses. Il le congédia ensuite sans prendre de détermination, et en remettant l'affaire à une occasion plus favorable (2).

Enhardi par l'accueil du doge, Isarello, qui brûlait d'ailleurs de venger son offense, résolut de laver son affront dans le sang de son insulteur. Mais son projet ne put rester si caché que Barbaro n'en eût vent. Le patricien se tint au secret dans son palais, et écrivit au doge pour l'informer du guet-apens dont il était menacé : « Un tel attentat, ajoutait-il, s'il n'était réprimé, donnerait un exemple funeste pour la sécurité de la noblesse entière. »

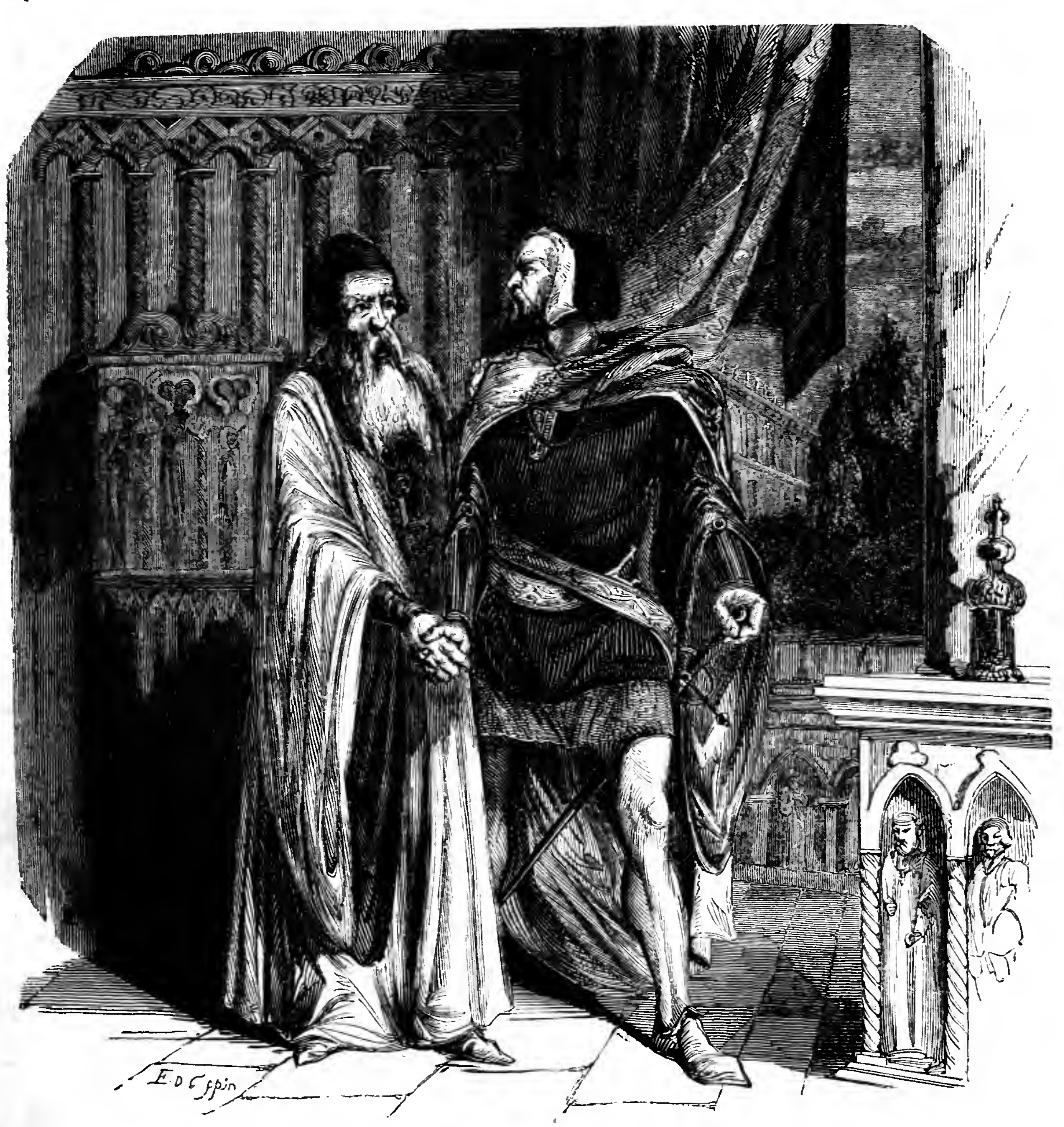
Le doge ne pouvait, sans se trahir, fermer les yeux sur cette affaire. Il cita donc l'amiral par-devant son collége, et là, en présence des magistrats réunis, il admonesta sévèrement Isarello, ajoutant que s'il avait des griefs contre quelqu'un, il devait avoir recours aux voies ordinaires de la justice, ouvertes à tous. Il finit par l'engager à s'abstenir de toute violence coupable que la république de Venise ne laisserait certainement pas impunie. Isarello promit d'obéir, mais le doge s'aperçut bien que ce n'était qu'à contre-cœur, et que sa rancune était plus profonde que jamais. La nuit suivante, il fit introduire Isarello dans ses appartements, et là, seul avec lui, il se justifia de la sévérité qu'il avait montrée au tribunal à son égard. Il amena ensuite la conversation sur le projet de révolte. Isarello lui développa son plan avec beaucoup d'éloquence. Il s'agissait de choisir dix-sept chefs qui se posteraient dans les différents quartiers de la ville, suivis chacun de quarante hommes ignorant ce qu'ils auraient à faire jusqu'au moment décisif (3). Le jour fixé, on sonnerait les cloches de Saint-Marc qu'on ne pouvait mettre en branle sans un ordre du doge. A ce son inattendu, on verrait accourir sur la place les principaux citoyens désireux d'en connaître la cause, ou supposant que ce signal annonçait l'apparition d'une flotte génoise; l'état d'hostilité où l'on était avec la république de Gênes rendait un pareil fait pour le moins fort probable. Une fois les gentilshommes réunis sur la place, les chefs de la révolte devaient les cerner et les tailler en pièces. Après l'exposé de ce plan, Isarello nomma les personnes sur lesquelles il croyait pouvoir compter de préférence ; c'étaient pour la plupart des hommes jouissant

(1) Voici les paroles de l'amiral au doge, qui détruisent cette supposition dictée à l'auteur par son patriotisme · « Messire le doge, si vous voulez devenir seigneur et faire couper en morceaux tous ces gentilshommes, je me sens capable, si vous me prêtez secours, de vous faire seigneur de cette terre ; et alors vous pourrez châtier tous ces gens. — Comment cela peut-il se faire ? » demanda Faliero, et l'amiral exposa son plan. (*Le trad.*)

(2) Avant de congédier l'amiral, le doge envoya chercher Bertucci Faliero, son propre neveu, qui demeurait avec lui dans le palais ducal, et Philippe Calendaro Marin, jouissant d'une grande popularité. Bertucci Isarello, ingénieur et homme très-adroit, se concerta avec eux et organisa le complot. Le résultat de leur conférence fut de faire avertir d'autres citoyens de se rendre au palais, la nuit suivante. (Mar. San., p. 631.) (*Le trad.*)

(3) Ils devaient, dit Sanuto, feindre une dispute afin de donner un motif pour sonner le tocsin, auquel signal ils devaient tous se diriger vers la place où les nobles ne manqueraient pas d'accourir pour connaître la cause du trouble. (*Ibid.*) (*Le trad.*)

d'une grande influence parmi le peuple. Il prononça entre autres un nom qui détermina le doge à se jeter dans la conspiration, dont il commença à espérer la réussite du moment où Philippe *Calendario* (1) en faisait partie. Ce Calendario, à la fois architecte et sculpteur, avait sous ses ordres toute une armée d'ouvriers adroits et robustes. Outre les immenses travaux qu'il avait entrepris pour le compte de particuliers, il avait été chargé par le gouvernement de la construction du nouveau palais ducal; car c'était un homme d'un remarquable talent, et jouissant d'une réputation bien méritée. En effet, que de génie ne fallait-il pas pour asseoir, sur un sol ondoyant comme celui de Venise, les fondements d'un aussi vaste édifice! Quelle hardiesse d'intelligence pour élever le colosse sur des colonnes élancées! Sa loyauté l'avait fait estimer de ses concitoyens, sa justice le faisait aimer de ses ouvriers, et le doge avait raison de compter sur un tel auxiliaire. Enfin Isarello ne négligea rien pour prouver au doge que l'effet de son plan était immanquable, et se fit fort de mener à bien toute cette révolte. La conférence se prolongea jusqu'au matin. En se séparant, le doge et Isarello se jurèrent mutuellement discrétion et fidélité.



Le doge Marino Faliero et Isarello, l'amiral, se jurant fidélité et discrétion.

Pendant les nuits suivantes, ils se rassemblèrent avec d'autres conjurés, et, quoique leur nombre allât grossissant chaque jour, rien ne transpira au dehors; personne ne soupçonna le sujet de ces réunions. Enfin, lorsque tout fut disposé suivant le projet d'Isarello, on choisit pour son exécution le matin du 15 avril (1).

(1) Il y a évidemment méprise entre Philippe Calendario et Bertucci Isarello. (Voir ci-dessus la note (2) p. 8, col. 2e.) (*Le trad.*)

(1) La nuit du 16, pendant laquelle, dit Navagiero (*Ist. Venet.*, p. 1038), on devait ouvrir les cachots privés où se trouvaient les Gé-

Avant d'entamer le récit de cette conjuration, il est nécessaire de faire connaître au lecteur une particularité propre aux usages vénitiens, qui joua un grand rôle dans cette circonstance.

Depuis un temps immémorial, chaque patricien avait, à Venise, un ou deux citadins dont il s'intitulait le protecteur. Ceux-ci lui étaient dévoués corps et âme, et se glorifiaient d'être appelés ses *creature* ou *amorevoli* (créatures ou affectionnés). Des deux côtés on se consacrait mutuellement tous les secours dont on pouvait disposer. C'était un échange réciproque de bons offices entre le maître et ses *amorevoli*. L'histoire ancienne nous donne à la vérité quelques exemples de ces liaisons; mais qui, plus restreintes d'ailleurs, sont loin d'avoir la naïveté de la coutume vénitienne. Les *amants* de la Grèce étaient des jeunes gens d'égale condition, et leurs devoirs ne s'étendaient pas au delà de leur phalange. Au surplus, ces sortes d'intimités ne tardèrent pas à dégénérer et à marquer comme une tache honteuse dans l'histoire. Romulus, dans sa constitution, voulut que chaque patrice se fît le *patron* d'un homme du peuple. Ce législateur d'une ville de bandits avait admirablement compris que le patriciat cesserait d'exister si l'on n'avait soin d'établir une sorte de confédération ou de ligue défensive entre lui et le peuple, qui, sous le titre de *client*, devenait son obligé et servait d'instrument à la puissance du maître.

Sous le régime féodal, le faible crut trouver un appui en se consacrant volontairement à celui qu'il redoutait. Il cherchait un refuge auprès de son tyran, afin de reculer autant que possible l'instant de sa perte, et ne se croyait en sûreté qu'en vouant son bras et sa personne à tous les crimes ordonnés par son protecteur. L'intérêt enchaînait les instincts féroces de celui-ci, et le sentiment de la propriété l'attachait à la conservation des êtres qu'il possédait.

Ainsi, comme on le voit, partout, excepté à Venise, les noms de protecteur et de client ne représentaient que l'idée du pouvoir; d'un côté l'abus, et de l'autre un honteux et dégradant esclavage, à l'exclusion de toute pensée noble et généreuse. A Venise, au contraire, cette institution n'était imposée par aucune loi; elle n'entraînait avec elle aucune idée de suprématie, de féodalité ou de vasselage. L'humanité, la bienfaisance et un sentiment bien entendu de l'intérêt commun, en avaient inspiré la pensée. Bien avant que les gens de guerre, dans leur enthousiasme chevaleresque, eussent créé entre eux des liens d'amitié et de protection mutuelle, en se donnant le titre de frères d'armes, les habitants de Venise avaient organisé une fraternité plus digne de la nature et de la société. Ce besoin ne se fit point sentir aux Vénitiens au milieu des horreurs d'une bataille, de sorte que les devoirs qu'ils s'imposèrent n'impliquaient point le sacrifice de la vie, que réprouvent la justice et la raison. Ils contractèrent ce lien en tenant un enfant sur les fonts baptismaux, ce qui leur faisait conférer le titre de *compare di san Zuane* (compère de saint Jean). Cette parenté spirituelle était l'objet d'un respect tout religieux, et l'on se faisait une telle loi des obligations qu'elle comportait, que l'on ne reculait devant aucun sacrifice, aucun dévouement lorsqu'il s'agissait du *compare di san Zuane*. On pourrait affirmer, sans crainte d'un démenti, qu'il n'y eut jamais d'exemple à Venise d'un individu ayant faussé un serment basé sur cette alliance. Il est donc bien permis d'admirer une institution qui, indépendamment des autres bons effets qu'elle pouvait produire, établissait une sorte d'union religieuse, mariant la plèbe à la noblesse, et donnant ainsi à la république un nouveau gage de concorde et d'unité. Ce qui arriva lors de la conjuration de Faliero le prouvera d'ailleurs suffisamment, et c'est à cet usage que Venise dut, dans cette circonstance, de ne pas voir les eaux de ses lagunes teintes du sang de ses enfants, et le gouvernement qui faisait sa gloire, renversé pour toujours.

Or donc, un des chefs des conjurés était *compare* d'un patricien nommé Niccolò Lioni. L'homme du peuple, qui se nommait *Bertrando Bergamaso* (1), voulant soustraire son protecteur à la mort qu'on réservait à tous les nobles, se rendit chez lui le soir du 14 avril, demandant à l'entretenir d'une affaire de la dernière importance. Après lui avoir fait jurer le secret, Bertrando le conjura de ne pas quitter sa maison le lendemain, le prévenant qu'il courrait de graves dangers s'il en franchissait le seuil. Lioni, stupéfait d'une pareille confidence, lui demanda le motif de cette précaution. Bergamaso refusa longtemps de le lui confier; mais enfin, serré de près, et voyant que son protecteur était déterminé à ne pas suivre son conseil s'il n'en connaissait la cause, il céda à son affection pour Lioni, et lui révéla tout le complot. Niccolò le remercia beaucoup, et continua à l'interroger sur tous les points, afin d'acquérir une connaissance plus parfaite de l'affaire. Lorsqu'il eut satisfait à toutes ces questions, Bergamaso voulut se retirer, mais Lioni ne lui en laissa pas la liberté; il ordonna à ses domestiques de le garder à vue avec le plus grand soin. Alors il se mit à chercher en lui-même un remède à l'effroyable désastre qui allait fondre sur sa patrie. Dans l'impossibilité de s'adresser au doge, puisqu'il était à la tête de la conspiration, il ne trouva rien de mieux que de s'en ouvrir à l'un des principaux sénateurs, Giovanni Gradenigo, dont il connaissait depuis longtemps le patriotisme et l'habileté. (Voir la note précédente.) Il se rendit ensuite, en compagnie de celui-ci, au palais d'un vénérable magistrat, Marco Corner. De là ils s'acheminèrent tous trois vers la demeure de Lioni, afin d'y obtenir de nouveaux renseignements. On dressa procès-verbal de toutes les réponses de Bergamaso, et lorsque les noms des principaux conjurés leur furent connus, ils se transportèrent au couvent de San-Salvatore, et de là envoyèrent querir les avogadors, les conseillers, tous les membres du Conseil des Dix, et enfin les principales autorités, à l'effet d'y délibérer en commun sur les mesures à prendre en un danger aussi imminent (2). Au bout de quelque temps, tous ceux qui avaient été mandés se trouvèrent réunis, et l'on décida à l'unanimité que le procès serait dé-

nois, et les prisons publiques où étaient écroués les bandits, et sonner ensuite le tocsin pendant que l'on crierait dans les rues que l'escadre génoise était dans le port. Puis lorsque les nobles arriveraient sur la place, on les égorgerait tous, on pillerait leurs palais, on déshonorerait leurs femmes et leurs filles, on tuerait leurs fils et l'on remettrait le gouvernement suprême aux mains du doge Faliero. — Marin Sanuto dit le mercredi 1355. (*Le trad.*)

(1) Un certain *Beltrame*, dit Navagiero (*Storia Venez.*), jadis marchand papetier et maintenant fort riche, qui, étant ami intime du messer Niccolò Lioni, lui raconta tout ce qu'il savait du complot, c'est-à-dire tout ce qui ne concernait pas le doge dont il ignorait la participation. Lioni alla chez Faliero et lui révéla ce secret, mais n'obtenant pas de lui des mesures efficaces, il le communiqua au Conseil des Dix. Ceux-ci convoquèrent les principales autorités, firent arrêter les chefs du complot et leur arrachèrent par la torture l'aveu de la complicité du doge, lequel, arrêté à son tour et appliqué à la question, avoua une trahison que révélait déjà, du reste, un écrit trouvé sur lui (p. 1041). Marin Sanuto le nomme *Beltramo Bergamasco* et dit simplement que c'était un habitué de la maison de messire Niccolò Lioni de San Stefano (p. 631). (*Le trad.*)

(2) Ils interrogèrent de nouveau Beltramo, puis firent appeler les chefs des quaranties, les seigneurs de la Nuit, les chefs des *sestieri* (quartier ou sections) et les Cinq de la Paix. (Mar. San., p. 633.) (*Le trad.*)

féré au Conseil des Dix, auquel on adjoignit, vu la délicatesse et la célérité qu'exigeait la chose, vingt nobles choisis parmi les plus riches sénateurs. On transmit ensuite des ordres aux différents corps de sbires, qui furent chargés de l'arrestation de chacun des complices dans leur domicile.

Lorsque tout fut ainsi disposé, la noble assemblée se sépara et quitta le cloître de *San Salvatore* pour se diriger vers le palais ducal dont on fit garder toutes les issues, en faisant défense, sous les peines les plus sévères, de toucher aux cloches de Saint-Marc. A chaque nouvelle arrestation parmi les conjurés, on envoyait de toutes parts des messagers réclamant au nom du gouvernement l'assistance des citadins et des nobles les plus éprouvés, en les prévenant qu'ils eussent à se rendre armés de pied en cap au palais afin d'y protéger la chose publique en péril.

L'exécution de ces dispositions prit une bonne partie de la nuit, et ne put être conduite à terme sans que les conjurés en conçussent quelque alarme. Beaucoup d'entre eux, instruits de ce qui se passait, prévinrent par la fuite l'ordre de leur arrestation, de telle sorte qu'on ne put d'abord mettre la main que sur seize d'entre eux. Au nombre de ces derniers se trouvaient Isarello et l'architecte Calendario, auquel ses mérites et ses talents ne furent alors d'aucune utilité. La République aima mieux perdre un grand artiste que de laisser impuni un crime de haute trahison. Tous deux, à peine arrivés au palais, furent soumis à la torture, et pendus, immédiatement après l'aveu de leur crime, devant cette même fenêtre de laquelle le doge avait naguère assisté aux fêtes du jeudi gras. Les autres prévenus furent relâchés, mais huit ou neuf autres conjurés, que le gouverneur de Chioggia avait fait arrêter et reconduire à Venise, partagèrent le sort de l'illustre artiste et de l'amiral.

Il restait encore à procéder au jugement du chef du complot. Toutes les dépositions étaient contre lui ; il en résultait, à la vérité, que la conjuration n'avait point été imaginée par lui, mais on ne pouvait nier qu'elle n'eût été conduite de son consentement et avec sa coopération. Le crime était donc patent; il ne restait plus qu'une décision à prendre sur son auteur. Si sa dignité commandait le respect, son crime excluait tout égard. Après une longue et mûre délibération, on décida que, quoique le doge fût le chef de l'État, il n'était dans le fait que le premier citoyen de la République, et comme tel soumis à toute la rigueur des lois qu'il avait encourue en se rendant coupable de haute trahison envers sa patrie. Toutefois un semblable jugement exigeait autant de prudence que de formalités (1). On voulut donc le mûrir de telle sorte que la postérité n'y trouvât rien à reprendre et ne fût pas tentée dans la suite de le qualifier de rigueur ou de partialité. Les débats durèrent toute la journée du 15 avril. A la nuit, on fit amener le prisonnier que l'on avait jusqu'alors gardé à vue dans son palais. Faliero parut devant ses juges revêtu de la toge ducale et répondit à l'interrogatoire avec fermeté. Mais accablé par le nombre des accusations, écrasé par des preuves accablantes, il ne put persister plus longtemps dans la négative. Il avoua donc son crime et fut reconduit dans ses appartements. On remit la délibération au lendemain.

Le matin du 16, on procéda au jugement. Tous votèrent pour la mort. La noblesse avait récompensé les services de Faliero en le comblant d'honneurs et en le créant en dernier lieu chef de l'État; Faliero, coupable de haute trahison, cessait d'être pour eux l'homme de la patrie et n'était plus qu'un criminel digne de mort.

Le 17, de grand matin, on ferma toutes les portes du palais. Le Conseil des Dix entra dans l'appartement du doge et fit dépouiller Faliero de tous les insignes du pouvoir. Puis, après cette dégradation, on le conduisit sur un balcon du palais public où le bourreau lui trancha la tête qui alla rougir de son sang cet escalier, lequel avait vu tant de fois les chefs de la République passer triomphants (1).

Aussitôt après l'exécution, l'un des membres du Conseil des Dix se présenta à l'une des fenêtres du palais qui donnent sur la place Saint-Marc, et là, montrant au peuple l'épée ensanglantée qui venait de trancher une vie, il prononça à haute voix ces paroles :

« *E stata fatta giustizia al traditor della patria* (2)! »

Puis les portes du palais s'ouvrirent et il fut donné au peuple de contempler le cadavre du doge gisant encore à la place du supplice. Le soir, ces restes mortels furent placés dans une gondole qui les porta furtivement à leur dernière demeure (3), sur laquelle on inscrivit ce distique formant épitaphe :

« Dux Venetum jacet hic, patriam qui perdere tentans,
« Sceptra, decus, censum, perdidit atque caput (4). »

Dans la salle de la bibliothèque publique, où sont appendus les portraits de tous les doges, on trouve à la place de celui de Faliero un tableau voilé d'une gaze noire sur laquelle on lit :

Hic est locus Marini Falierii decapitati pro criminibus (5).

C'est ainsi que la prudence des gouvernants fit avorter cette conjuration avant même que la ville en eût connaissance. Toutefois les Vénitiens, attribuant cette heureuse issue à l'intervention de la divine Providence, ordonnèrent, afin de perpétuer la mémoire d'un tel bienfait, que tous les ans, le jour de Saint-Isidore, on ajouterait aux cérémonies religieuses de ce jour une procession solennelle de toutes les confréries, à laquelle interviendraient les *comendadori* du doge, portant chacun un cierge renversé pour symboliser en quelque sorte les funérailles du doge Marino Faliero.

C'était à la fois une leçon pour le doge régnant et un haut enseignement pour tous les citoyens. A l'un elle disait : « Tu n'es point le maître de Venise, puisque Venise peut disposer de ta vie ! » et aux autres : « Résistez au désir de la vengeance qui conduisit à sa perte le chef même de la République sérénissime. »

URBINO DA MANTOVA.

(Traduit de l'italien.)

(1) Le Conseil des Dix s'adjoignit, comme on l'a dit, pour cette affaire vingt des principaux personnages de la ville qui devaient assister au Conseil, mais sans voix délibérative. Le tribunal qui prononça l'arrêt du doge se composait donc de tous les membres du Conseil des Dix, des avogadori del comune, des avogadori du Conseil et des vingt notables choisis par les Dix. (Mar. San., p. 634.) (*Le trad.*)

(1) Au haut de l'escalier de marbre sur lequel les doges prêtent serment lorsqu'ils entrent pour la première fois dans le palais. (*Ibid.*) (*Le trad.*)

(2) Justice a été faite au traître à la patrie! — Cependant Sanuto rapporte différemment cette phrase, qui serait ainsi conçue, suivant lui : *E stata fatta la gran giustizia del traditore.* La grande justice du traître a été faite. (*Le trad.*)

(3) *A San Giovanni e Paolo.* (*Le trad.*)

(4) Ci-gît le chef des Vénitiens, qui, en cherchant à perdre sa patrie, a perdu son sceptre, son honneur, sa fortune et sa tête. (*Le trad.*)

(5) Ceci est la place de Marino Faliero décapité pour ses crimes. (*Le trad.*)



CHAPITRE PREMIER.

LA TERRE CLASSIQUE DE LA LIBERTÉ.

— Non, mon cher oncle, disait Émile de Péreuse au vieux baron d'Héricourt en prenant l'attitude d'un martyr exposé aux bêtes féroces, je ne ferai pas lâchement le sacrifice de mon indépendance, de ma volonté d'homme, à l'emploi subalterne de secrétaire d'ambassade.

— Mais tu la sacrifierais bien mieux, ton indépendance, si je consentais à ton mariage ; si je laissais épouser un enfant de seize ans par un étourdi de vingt-deux qui s'en repentirait à vingt-trois.

— Distinguons, mon oncle : ma cousine Marie est la femme de mon choix, je l'aime ; personne ne me l'impose, au contraire. Précisément parce qu'elle est fort jeune, son caractère sera plus souple, plus docile ; elle adoptera mes goûts, mes pensées, se laissera guider par mon expérience, et j'aurai ainsi en partage tout le bonheur de l'amour sans aliéner mon indépendance.

— Je n'oppose que peu de mots à ce beau discours : Marie est ma pupille. Je ne sais ce qu'exige le soin de conserver ta noble indépendance, mais je sais parfaitement ce qu'exige mon devoir. Je ne hasarderai pas le bonheur de Marie. Deux ans d'épreuve ! tu les abrégeras si tu acceptes la place que mon affection t'a ménagée.

— Mon oncle, le temps des épreuves chevaleresques est passé. Que ne me condamnez-vous à passer deux ans sans parler ; ceci était fort à la mode du temps de l'*Astrée*, e m'attacher à la diplomatie rentre assez dans cette méthode.

— Émile ! tu comptes un peu trop sur ma tendresse, et tu oublies que, sous certains rapports, les oncles aussi sont indépendants.

— Si ma résolution n'eût pas été irrévocable, cette phrase me déciderait.

Et Émile, se redressant fièrement, passa deux doigts dans sa chevelure bouclée, avança l'autre bras avec une dignité romaine.

— Je refuse, mon oncle, dit-il, je refuse pour mériter votre estime.

M. d'Héricourt sortit en fermant un peu vivement la porte du salon, et le lendemain Émile était parti pour l'Angleterre.

— Voilà, murmurait-il en s'endormant dans la malle-poste, le malheur d'être l'unique héritier d'un oncle riche et passablement entêté. Je l'aime, au fond..., mais lui céder !... Fi donc ! cela ressemblerait à une spéculation ; et avec une âme noble, un caractère indépendant, on repousse les méprisables calculs.

En mettant le pied sur le paquebot, Émile commença une très-belle apostrophe à la terre de la liberté, qu'il apercevait en perspective. Malheureusement il était à peine à l'exorde de ce morceau d'éloquence, lorsqu'un assez violent roulis produisit son effet accoutumé et l'arrêta court. Vainement l'énergie de la volonté lutta contre une ignoble

souffrance, le philosophe fut obligé d'appeler au secours, et, après s'être jeté vingt fois en travers sur les lits de la cabine, avoir maudit la mer, le vent, le paquebot et un tant soit peu l'Angleterre, il lui fallut, lorsqu'enfin on toucha au rivage, se faire remorquer à terre par deux matelots.

Émile s'était bien gardé de se munir de lettres de recommandation. D'abord, il était parti brusquement; puis, n'était-ce pas se créer des devoirs à remplir, se préparer des chaînes, gêner le libre essor de sa volonté, auquel il serait si heureux de se livrer!

Cependant, jeté seul au milieu de Londres, et parlant anglais de manière à n'être entendu par aucun des habitants de la Grande-Bretagne, Émile, après avoir parcouru Hyde-Park dans tous les sens, déchiffré les inscriptions de Westminster, visité la Tour de Londres, regardé couler la Tamise et bâillé immodérément à l'Opéra, s'aperçut un beau jour, en regardant à travers l'élégant filet qui contenait ses finances, que sa bourse marchait en sens inverse de son ennui.

Il sortit, profondément absorbé par des paraphrases sur ce texte, et, marchant la tête baissée, il se heurta contre un ancien ami de son oncle : celui-ci, établi pour quelques mois à Londres chez des parents, ne le savait point en révolte, et l'accueillit avec le plus affectueux intérêt. Il lui proposa son patronage s'il désirait être présenté dans le monde et profiter de son court séjour pour connaître la société anglaise.

Émile, ne croyant pas sa liberté compromise dans cette occasion, accepta avec effusion des offres si bienveillantes.

D'ailleurs, après quinze jours d'isolement complet, le pauvre Émile ressemblait à ce sauvage de Delille au Jardin des Plantes, et la vue d'un Français opéra sur lui l'effet du palmier sur le pauvre habitant des forêts.

Après un cordial serrement de mains et un joyeux Au revoir, Émile revint chez lui dans une situation d'esprit beaucoup plus satisfaisante :

— Au fait, se disait-il à lui-même, je n'ai vu Londres que sous les rapports matériels : je n'ai eu commerce jusqu'ici qu'avec les choses; c'est maintenant que je vais savourer avec délices tous les raffinements de la civilisation et du luxe, dégagés des entraves dégradantes que, sous d'autres gouvernements, l'usage, les préjugés et les lois placent sans cesse sur votre route. Ici, une sage liberté entourant l'homme moral de sa puissante sauvegarde, il peut exercer sans restriction sa volonté, ses facultés intellectuelles et agrandir ainsi le cercle de ses actions et de ses pensées.

Rentré dans son appartement, Émile se sentit le besoin d'exhaler son contentement, et n'ayant personne à qui parler, il tira son violon de la boîte poudreuse où il gisait depuis son arrivée. Bientôt les plus gracieuses variations se déroulèrent sous ses doigts agiles...

A peine les sons se furent-ils répétés d'échos en échos dans les corridors et les escaliers, que le maître de l'hôtel, rouge et haletant, se précipita dans la chambre, et, saisissant le bras d'Émile comme s'il eût voulu arrêter un coup d'épée prêt à transpercer un homme :



Le violon interrompu.

— Monsieur, s'écria-t-il, ne savez-vous donc pas que c'est aujourd'hui dimanche?

Puis, entraînant Émile vers la fenêtre, il lui montre quelques personnes qui désignaient du doigt la maison avec un air irrité.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Smith?

— Cela signifie... Ignorez-vous qu'on ne doit pas faire de musique le dimanche? vos airs d'opéra vont faire monter le constable et mettre tous les voisins en émoi.

Il arriva de cette explication ce qui arrive toujours en semblable occasion, la résistance enflamma le désir, et Émile, qui n'avait pas songé à la musique depuis quinze

jours, sentit tout à coup qu'il était impossible de vivre le dimanche sans jouer du violon. Aussi se montra-t-il d'abord intraitable, et il aurait exécuté dix concertos sans reprendre haleine, si son hôte n'avait eu l'heureuse idée d'employer la prière et les formules les plus attendrissantes pour sauver l'honneur de sa maison. Émile se laissa fléchir; trouva la journée d'une longueur interminable, et eut la faiblesse de penser tout bas qu'une religion accusée d'intolérance avait bien doucement bercé son enfance, et ne s'était jamais montrée à lui sous des formes aussi rigoureuses.

Le lendemain le nuage s'était dissipé, et Émile s'acheminait joyeusement vers la demeure de M. de Brémont, lorsque, arrêté par un rassemblement dans la rue, la curiosité le fit avancer dans le groupe, qui s'épaississait de minute en minute. Il se trouva enfin pris dans un cercle compact, et un singulier spectacle s'offrit à ses yeux.

Deux hommes, nus jusqu'à la ceinture, la tête entourée par des mouchoirs, les poings serrés et l'œil ardent, s'avançaient l'un sur l'autre avec fureur. Vainement Émile voulut s'échapper, le cercle s'était resserré derrière lui, il fallut se résigner à contempler cette horrible lutte. Bientôt l'un des assaillants asséna un coup si violent à son adversaire entre les deux yeux, que celui-ci tomba à la renverse, en apparence privé de vie.

A l'aspect de cette figure bleue, meurtrie, ensanglantée, Émile, entraîné par un irrésistible mouvement d'horreur et de pitié, s'élança pour secourir le malheureux; mais aussitôt un cri général d'indignation s'éleva dans la foule des spectateurs. Les plus rapprochés se jetèrent sur lui, et son beau mouvement d'humanité allait le faire assommer sur la place, si un constable étant survenu ne l'avait arraché des mains d'une multitude enragée, que sa qualité d'étranger adoucissait très-peu en sa faveur.

Après de longs débats, le pauvre Émile parvint à comprendre qu'il était expressément défendu d'intervenir dans les luttes de ce genre, et qu'à moins d'être complétement ignare dans le grand art de boxer, on savait que c'était l'affaire du combattant de se remettre sur ses pieds ou de passer de cette vie à l'autre, sans gêne et sans obstacle.

On l'entraînait chez le magistrat pour expliquer sa défense, lorsque son estomac réveilla si vivement en lui un souvenir de déjeuner, qu'il tira de sa poche la carte de M. de Brémont, en réclamant avec instance la liberté de se rendre où il était attendu. Lorsqu'on vit sur cette carte l'indication : « Chez sa seigneurie lord Kenmore, Saint-James-Square », la physionomie du constable s'adoucit, et, dégageant Émile de la foule, il le conduisit hors de toute atteinte, et le salua civilement.

A l'heure convenable, M. de Brémont introduisit Émile dans le petit salon de lady Kenmore, où déjà quelques personnes étaient rassemblées; mais, au grand étonnement d'Émile, aucune d'elles ne parut s'apercevoir de son existence. L'aimable maîtresse du logis l'accueillit avec une distinction qui trahissait un peu son origine française; mais bientôt une nouvelle visite détournant de lui l'attention de lady Kenmore, Émile, par contenance, essaya d'adresser quelques mots à sa plus proche voisine. Un regard étonné fut la seule réponse qu'il obtint, et sa position serait devenue intolérable, si lady Kenmore, avertie par un sourire de M. de Brémont, ne l'eût tout à coup tiré de cet embarras en le nommant à chacune des personnes qui composaient le cercle de cette matinée. Alors son bras ayant été convenablement secoué par les hommes, ses profonds saluts aux femmes payés par de légères inclinations de tête plus ou moins gracieuses, il lui fut permis d'écouter des histoires dont les héros lui étaient inconnus, et de glisser des réflexions et des questions qui possédaient dix chances contre une de n'avoir pas le sens commun.

Cependant, comme Émile avait le bonheur d'être habillé à Paris par un excellent tailleur, et qu'il nouait remarquablement bien sa cravate, les hommes lui trouvèrent de la solidité dans le jugement, et les femmes rendirent justice à la bonne grâce aisée de ses manières. Aussi lady Kenmore l'invita à dîner pour le lendemain, et la duchesse de Kingston l'avertit, avec un sourire gracieux, qu'elle donnait un bal le jour d'après.

Émile dîna chez lady Kenmore, emprisonné entre les deux personnages les plus formalistes de l'Angleterre, à qui son ignorance profonde des usages reçus inspirait une pitié très-voisine du mépris, et comme le terme moyen de la durée d'un dîner anglais est de trois ou quatre heures, on peut juger de l'agrément de cette journée pour l'infortuné, obligé de soumettre son indépendance à une si rude contrainte.

— Au moins demain, se dit-il en revenant chez lui un peu étourdi par la durée d'une circulation de vins de France qui avaient excité parmi les convives une intarissable éloquence sans altérer leur gravité, la liberté du bal me permettra de m'amuser à mon gré.

Funeste déception.

Lorsqu'à grand renfort de coups de coude et d'épaule Émile, habitué en France à ce manége, fut parvenu au milieu de la salle de bal, il promena ses regards ravis sur un essaim de jeunes beautés, dont les cous de cygne et les épaules satinées n'étaient dérobés à l'admiration par aucun voile envieux. Pendant quelque temps, incertain parmi tant de merveilles, il n'osait arrêter son choix, lorsque, voyant M. de Brémont s'avancer vers lui, et craignant quelque atteinte à sa liberté, il s'avança vers une aimable figure souriante, dont le doux regard semblait appeler les danseurs; mais à peine eut-il adressé son invitation, que le gracieux visage prit l'expression la plus froide, et un refus sec et laconique fut tout ce qu'il obtint.

— Qu'avez-vous fait? lui dit à demi-voix M. de Brémont, qui le tirait vainement par le bras depuis quelques instants, vous n'avez pas été présenté à cette jeune personne, elle ne peut danser avec vous; mais, tenez, voici la duchesse qui vous envoie désigner une danseuse.

En effet, une des personnes chargées de faire les honneurs du bal s'avança vers Émile, le prit par la main en lui disant à l'oreille:

— C'est une parente de la duchesse de Kingston, il sera poli de lui demander d'être votre danseuse pour la soirée entière.

Émile leva les yeux, et vit devant lui une figure longue, sèche et pâle, dont les formes anguleuses et la tournure provinciale le glacèrent d'effroi; mais, sans qu'on s'inquiétât de son consentement, il fut présenté, nommé, engagé, accepté, et n'eut qu'à s'incliner en silence. Pour comble d'infortune, sa partenaire, en dépit de sa physionomie lugubre, était une danseuse infatigable et une bavarde intarissable. Le malheureux Émile ne put même jouir de sa liberté pendant les intervalles de repos, car alors il était obligé de pourvoir à des exigences multipliées et de renouveler sans cesse de pénibles promenades, qui se terminaient toutes au buffet.

Ses souffrances ne furent cependant pas sans fruit; une tante de sa danseuse, chargée de la chaperonner pendant cette soirée, et charmée de pouvoir, grâce à l'activité d'Émile, se livrer à son goût pour le jeu, l'invita, ainsi que M. de Brémont, à venir passer huit jours dans son châ-

teau, où elle retournait, la saison de Londres s'avançant.

Émile, enchanté de cette occasion de contempler l'aristocratie anglaise sous son plus bel aspect, se hâta d'accepter, et trouva d'assez beaux yeux à sa danseuse.

Mais là, comme à Londres, le chapitre des désappointements l'attendait.

Promenades symétriques le matin, toilette de bal tous les jours, dîners interminables, et musique atroce pour clore la soirée. Pas une heure de liberté! pas un instant de ce doux laisser-aller de la vie de campagne, qui donne même à des indifférents rassemblés l'apparence d'une réunion d'amis. Enfin, le huitième jour arriva, et, malgré l'explosion d'un effroyable orage, malgré la pluie, le vent et la foudre, M. de Brémont déclara que, la mort dût-elle s'ensuivre, il était impossible de rester neuf jours chez des Anglais quand on était invité pour huit.

Les chevaux, épouvantés par le tonnerre, versèrent les deux voyageurs au beau milieu de la route. Émile en fut quitte pour une énorme bosse au front, un œil complétement poché, deux sévères écorchures au genou et un poignet foulé. M. de Brémont n'avait à déplorer que la perte de sa perruque. Donnant le bras à son compagnon, il parvint à le traîner jusqu'à un village voisin, où, dans la plus misérable auberge qui jamais eût servi de refuge à des conducteurs de bœufs fatigués, ils passèrent le reste du jour à faire des compresses et à philosopher sur les coutumes anglaises, tandis qu'on raccommodait leur chaise.

Emile garda sa chambre huit jours, et le premier usage qu'il fit de ses jambes et de ses yeux, fut d'aller assurer son départ pour Paris.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES TYRANS D'UN HOMME LIBRE.

Émile sentit un tel transport de joie en touchant le sol de la France, en pensant qu'il pourrait jouer du violon tant qu'il lui plairait, secourir les blessés quand il en aurait fantaisie, s'asseoir à table à côté d'un ami, prier au bal la plus jolie danseuse, rester un jour de plus à la campagne lorsque l'orage le menacerait, qu'il oublia pendant quelques moments toutes les horreurs de sa position dépendante; mais bientôt une terrible fantasmagorie fit voltiger devant lui la figure irritée de son oncle, la mine boudeuse de sa jolie cousine, et donna un corps aux mille contrariétés de toute espèce qu'il avait ou croyait avoir ressenties, et il arriva, rassemblant toute son énergie pour résister au choc du premier accueil. Mais quelle est sa surprise! M. d'Héricourt lui tend les bras, et parle du voyage sans la plus légère nuance de mécontentement.

— Pendant ton absence, mon cher Émile, lui dit-il enfin, j'ai fait de sérieuses réflexions. Nous autres vieillards, nous avons presque toujours le travers de laisser la marche de nos idées se ralentir comme celle de nos jambes; nous ne savons plus suivre nos contemporains, non pas d'âge, mais de siècle, et nous ne comprenons pas que le temps amenant d'autres mœurs, d'autres sensations, le bonheur ne s'atteint plus par les mêmes moyens. Je conviens donc que tu avais raison de vouloir suivre ta propre impulsion plutôt que ma vieille expérience, qui ne te servirait guère mieux qu'une perruque à la Louis XIV. Loin de vouloir porter atteinte à ton indépendance, je vais l'assurer à jamais. Voici le contrat d'une bonne et jolie terre, dont le revenu dépasse de beaucoup les besoins d'un philosophe. Maintenant tu es complétement maître de ta destinée, et de nouvelles relations vont s'établir entre nous.

Ton appartement était trop près du mien, il en devait résulter de la gêne pour toi et pour moi. Je t'ai fait arranger cette aile entièrement séparée; désormais tu iras, viendras, partiras, resteras, sans que j'en prenne le plus léger souci; car moi aussi je veux vivre indépendant. J'ai assuré ton bonheur; me voilà donc quitte de cette sollicitude qui me faisait veiller sur toi avec un si vif intérêt. Je songerai à moi sans distraction.

Émile, stupéfait, balbutie des remerciements fort incohérents; mais, aussitôt qu'il est seul, il forme avec ravissement cent projets pour essayer sa liberté. Le premier, c'est de voler vers sa cousine et de mettre sa nouvelle fortune à ses pieds.

Mais combien il est difficile d'exécuter ce qui ne présente nul obstacle! et n'a-t-on pas quelquefois envie de penser que Tantale était le plus heureux des hommes? Une réflexion subite arrête l'élan d'amour et d'enthousiasme. Quoi! enchaîner si vite cette liberté dont il n'a pu jouir encore? Au fond, son oncle avait raison : il est bien jeune, et sa cousine est presque un enfant. Il faut avant tout entreprendre ce voyage en Italie qui depuis tant d'années était l'objet de ses plus ardents désirs, et ne donner à l'amour que le temps nécessaire pour faire sa paix avec Marie et obtenir d'avance le pardon d'une nouvelle absence. Il hâte donc une élégante toilette qui lui semble devoir ajouter à l'effet de ses discours pour courir près de sa cousine; mais à l'instant où, les cheveux bien bouclés et le cœur ému, il allait se précipiter dans l'appartement qu'occupent Marie et son institutrice, il se trouve en face de son ami Charles d'Alby et Albert de Bertouville.

Émile s'empresse de raconter à ces deux auditeurs émerveillés sa nouvelle position; mais, impatient de revoir sa cousine, il veut abréger l'entretien, et leur explique le motif de sa précipitation.

— Mais tu ne peux nous quitter maintenant, dit Albert avec gravité, je venais te chercher pour t'emmener à la course au clocher. Cernay tient un pari considérable, c'est notre ami à tous, et dans une journée qui compromet sa bourse et sa vie, tu ne peux te dispenser de lui donner une marque d'intérêt.

— Mais j'irai vous rejoindre; je veux avant tout voir ma cousine.

— Je ne t'accorde pas une minute. Que penserait Cernay? Si ton oncle avait conservé, comme les anciens parlements, le droit de remontrance, passe encore; mais te voilà libre, indépendant, tu peux faire tout ce qui te plaît, et certainement il te plaît de venir avec nous.

— Mais...

— Mais; veux-tu exercer ta liberté, oui ou non? alors suis-nous.

Sans doute Marie était douce, bonne, sensible et sincèrement attachée à son cousin; mais il y a jusque dans nos meilleurs sentiments une petite part pour l'amour-propre, et peut-être serait-il fâcheux qu'elle lui fût enlevée; car l'envie de valoir plus ne naît-elle pas de la pensée qu'on vaut quelque chose? Ainsi Marie, dont le cœur avait tressailli de joie au bruit de l'arrivée de son cousin, fut piquée lorsque la première heure s'écoula sans que le coupable parût; à la seconde, la faute, qu'on était disposée à pardonner, parut très-grave; et à la troisième, Émile était inexcusable.

— Eh bien, ma chère Marie, dit M. d'Héricourt en rentrant, il faut, je crois, nous décider à dîner sans Émile. Je l'ai aperçu au milieu d'un groupe qui se disposait à fêter les vainqueurs de la course dans quelque banquet plus somptueux et plus gai que le simple dîner de famille.

Marie pencha sa tête sur son métier et parut très-occupée à finir une fleur qui n'avançait guère.

— Au surplus, ajouta M. d'Héricourt, je m'applaudis de plus en plus de mes nouvelles conventions avec lui. Peut-être ne le verrons-nous pas bien souvent; mais un jeune homme inoccupé a tant d'affaires!... Allons, ma nièce, imitons-le aujourd'hui; ne songeons qu'au plaisir. Tu sais que tu dois ta soirée à Mme de Servan; je n'ai pu te refuser aux instances de sa fille, quoique cette fête soit bien brillante et bien bruyante pour une si jeune fille et un si vieil homme! mais tandis que tu danseras sous la garde de la bonne Mme Dumont, je prendrai patience en faisant un whist dans un coin. J'avais déposé sur la cheminée de ton cousin l'invitation de Mme de Servan : peut-être nous rejoindra-t-il au bal.

Marie, le cœur gros, les yeux remplis de larmes, suivit son oncle dans la salle à manger; mais le dîner ne fut égayé que par les plaisanteries de M. d'Héricourt sur les suites inévitables d'une course au clocher.

A la fin Marie, appelant la fierté à son aide, releva son beau front, et ses yeux brillants annoncèrent le dessein formel de paraître le soir assez jolie, assez séduisante pour ramener ou punir un ingrat.

Pendant ce temps, Émile, entouré par une douzaine d'amis dont chacun était plus despote et plus entêté que dix oncles, s'était vu entraîné de la course au café de Paris, et du café de Paris au balcon de l'Opéra, pour assister au début d'une danseuse qui lui était parfaitement inconnue.

— Mais je dois retourner dîner chez mon oncle, avait-il répété sur tous les tons.

— Tu ne dois rien; ne te souvient-il plus que tu es libre?

— Mais je veux...

— Tu ne veux pas davantage; cette fantaisie est un reste de mauvaise habitude d'écolier. Use de ton indépendance.

Et un bras passé sous le sien compléta l'argument en l'entraînant malgré lui.

N'était-il pas libre?

Le dîner fini, Emile, malgré les déviations que le vin de Champagne et le punch faisaient subir à la ligne de ses idées, méditait une fuite adroite; mais ses amis l'entraînèrent à l'Opéra pour assurer le succès d'une danseuse qui possédait des titres incontestables à leur intérêt.

Bref, Émile arriva chez Mme de Servan juste à temps pour recevoir des mains du laquais de son oncle le manteau de sa cousine et le lui présenter à sa sortie du bal.

Les deux fiancés se quittèrent furieux l'un contre l'autre, et l'orgueil irrité d'Emile lui rendit le service d'aider son esprit à inventer une foule d'excellentes raisons toutes amenant forcément cette conclusion : que ses amis étaient les plus discrets du monde, et que sa cousine voulait exercer sur lui une insupportable tyrannie.

Émile rentra à cinq heures du matin, ayant fait des efforts inouïs pour s'amuser sans pouvoir y parvenir. Son sommeil fut agité par une foule de rêves incohérents; mais à travers ces images confuses reparaissaient toujours le sourire malicieux de M. d'Héricourt et les yeux courroucés de Marie.

Au réveil, Rome, Venise et Naples s'offrirent dans toute leur splendeur à l'imagination d'Émile, et pensant que ce nouveau voyage serait une très-noble vengeance, il ne songea plus qu'au départ; mais Charles d'Alby en avait décidé autrement.

Sa vie s'employait tout entière à la solution d'un problème difficile : satisfaire de nombreux goûts de dépense avec un revenu plus que modique; et le généreux abandon fait à Émile par M. d'Héricourt lui apparut tout à coup comme une formule algébrique propre à faciliter ses calculs.

Sa famille se composait d'une mère dont le caractère était faible et l'esprit nul; plus, une sœur coquette et jolie qui, même pendant la durée d'un plaisir, songeait avec un regret dévorant au plaisir qui lui échappait. Charles se dit que mieux valait un beau-frère avec quatre cent mille francs, que l'espoir lointain de la maison plus brillante d'un ami.

Son plan fut bientôt arrêté, et sa sœur se promit de le seconder de tout son pouvoir. Il employa toute son adresse à entretenir une sorte d'aigreur entre Émile et sa cousine, et Mlle d'Alby, stimulée par l'espoir d'un mariage avantageux, déploya tout son génie dans la manière adroite dont elle manœuvra pour se trouver sans cesse sur les pas d'Émile.

Un soir enfin, Gertrude d'Alby murmura si tendrement un nocturne à deux voix qu'elle chantait avec Émile, elle accompagna un morceau de violon avec une intention si évidente de le laisser briller à ses dépens; la mère fut si sottement empressée et affectueuse, que tout à coup Emile, averti du danger par sa propre faiblesse, comprit que la fuite était sa meilleure ressource, et il annonça sans affectation son départ pour le surlendemain.

Gertrude pâlit et sembla se soulever avec effort pour regagner, dans un coin du salon, un groupe de jeunes personnes où bientôt l'effroi se manifesta : Mlle d'Alby venait de s'évanouir. Émile, troublé par les pensées qui venaient l'assaillir, s'esquiva dès qu'il le put décemment, et la nuit il rêva que, métamorphosé en cheval sauvage, il franchissait avec rapidité de vastes steppes sans limites.

Il jouissait avec orgueil de sa liberté; le vent se jouait dans sa crinière; il aspirait avec délices le parfum des hautes herbes que froissaient ses pieds agiles; tout à coup un ennemi invisible lance sur lui le fatal lacet; vainement il se débat contre les nœuds multipliés dont il se sent enveloppé; un dernier et terrible effort va terminer sa vie ou rompre ses liens!... il se réveille tout haletant..., et voit avec stupéfaction, devant son lit, Charles d'Alby qui se précipite dans ses bras.

— Qu'est-il arrivé? s'écrie Émile effrayé.

— Il est arrivé! répond Charles avec un accent guttural; ce que j'aurais dû prévoir depuis longtemps!... J'ai eu à soutenir d'horribles combats entre une délicatesse peut-être exagérée et mes affections les plus chères; maintenant le silence me paraîtrait coupable, lorsque d'ailleurs il n'est plus commandé par les mêmes motifs.

Ici Charles s'arrêta par un artifice oratoire, s'assit d'un air sombre près d'Émile, qui l'écoutait avec anxiété, la tête appuyée sur sa main; puis ces mots semblèrent s'échapper péniblement du fond de sa poitrine :

— Ma sœur t'aime... Je me confie à l'honneur d'un ami...

Le pauvre Émile ouvrit trois fois la bouche : aucun son ne sortit.

— Ne me réponds pas, s'écria habilement son interlocuteur, je ne veux pas profiter de l'émotion..., de l'entraînement du moment; mais suspends ton départ; voyons-nous souvent; étudie le caractère de ma sœur, et si tu crois pouvoir lui confier ton bonheur..., (Ici sa voix s'attendrit.) songe à tout celui que j'éprouverai de pouvoir joindre le dévouement d'un frère à l'affection d'uu ami.

En finissant ces mots, il serra convulsivement la main qu'il tenait dans les siennes, et sortit.

Émile, écrasé sous le poids de cette confidence, et convaincu, comme l'ont assuré tous les habiles physiologistes, que la position horizontale est celle qui convient le mieux dans les grandes crises de l'âme, rejeta sa couverture sur

sa tête. Bientôt son imagination lui rendit le service de faire défiler successivement dans cette manière de chambre noire, son oncle, un contrat à la main; sa cousine levant vers lui ses beaux yeux adoucis; le Vésuve, dont la fumée argentée montait en colonne vaporeuse et diaphane vers un ciel d'azur qui se répétait dans le miroir d'une mer unie et calme; le Colysée retrouvant à la clarté douce et incertaine de la lune ses antiques splendeurs; la place Saint-Marc et les gondoles silencieuses. Puis, toutes ces images pâlissaient, s'effaçaient peu à peu, et des contours plus vifs, plus arrêtés, retraçaient les traits de Gertrude animés par l'espérance et la joie; un doux regard cherchait son regard; une voix émue répondait à la sienne; lorsque tout à coup ces beaux yeux se ferment, les lèvres qui laissaient échapper des sons si harmonieux se décolorent, les longues tresses entrelacées de fleurs se détachent et tombent en désordre sur des épaules qui s'affaissent...

— C'est à devenir fou! s'écric Émile en se précipitant au milieu de la chambre.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE PLAISIR ET LE BONHEUR.

Émile employa une partie de la journée à délibérer sur ce qu'il voulait faire, et, comme tous ceux qui ont la prétention de se diriger par leur propre impulsion, il finit par prendre le parti vers lequel il se sentait le moins entraîné. L'humanité, la politesse même ne lui prescrivaient-elles pas d'aller chez Mme d'Alby? il céda à ces considérations secondaires.

Gertrude parut troublée à son aspect; et sa rougeur, son apparente confusion lui donnèrent des grâces nouvelles auxquelles l'amour-propre flatté prêta tant de forces, que le pauvre Émile, à la fin de la soirée, parlait du voyage d'Italie comme d'un projet vague et lointain.

Charles, satisfait de ce premier succès, ne fit aucune allusion à la scène du matin, et se contenta de ne pas quitter son ami d'une minute. Mais lorsque, livré à lui-



Gertrude.

même dans la solitude de son appartement, Émile vit les fenêtres de Marie; lorsque, mettant sa dignité à couvert derrière son rideau, il suivit de l'œil l'ombre légère qui se dessinait sur celui de sa cousine, alors le remords le saisit. Un sentiment sincère l'éclaira sur sa propre faiblesse, et lui fit entrevoir le piége tendu à sa vanité; mais au lieu de comprendre qu'il userait bien plus victorieusement de sa volonté en avouant ses torts qu'en les prolongeant, il recula avec effroi devant cette prétendue dégradation. Enfin, après de longues méditations, il crut trouver un admirable moyen terme.

M. d'Héricourt, enveloppé dans une robe de chambre de molleton, lisait son journal, les pieds sur les chenets, et à demi englouti dans son grand fauteuil à roulettes, lorsque Émile, entrant avec impétuosité, lui demanda son entremise auprès de sa cousine. L'oncle écoute avec beaucoup de froideur le récit animé de griefs qui lui sont fort connus, et posant ses lunettes sur la cheminée:

— Mon cher enfant, dit-il doucement, lorsque j'ai abdiqué toute espèce d'influence sur toi, c'était, tu t'en souviens et je t'en ai averti, pour jouir aussi de mon indépendance, vivre à ma guise, et ne plus m'embarrasser l'esprit de tous les petits incidents qui fourmillent dans la vie d'un jeune homme. Il y a de ce marché à peine huit jours, et déjà,

manquant à l'une des clauses, tu veux que j'intervienne dans tes querelles d'amour ! Je ne suis plus ton guide, tu n'as pas besoin de conseiller; et quant au rôle de confident, je ne puis l'accepter. Je ne me sentais de talent que pour l'emploi de père. Arrange tes affaires toi-même ; et, dût le résultat être peu favorable, tu auras toujours l'immense avantage d'exercer ta volonté, cette noble faculté de l'homme libre... Maintenant, permets-moi d'achever mon journal.

Émile, un peu confus, n'osa pas insister, et rentrant chez lui dans un transport de colère qui n'attendait pour éclater que l'absence de témoins, il arpenta sa chambre à grands pas. Cette marche précipitée lui fit heurter sa malle ouverte dans un coin, et attendant le terme de ses irrésolutions. Ce fut pour lui ce qu'est la lumière soudaine d'un phare pour le pilote incertain et perdu dans l'obscurité, près d'une côte semée d'écueils. Il sonne vivement, se met avec ardeur à rassembler tout son bagage de voyageur, et espère à force de diligence échapper à la surveillance de Charles d'Alby ; mais Albert de Bertouville entra subitement :

— J'allais m'excuser de venir te déranger si matin, mon cher Émile ; mais je vois que je n'avais en effet pas un moment à perdre. J'ai appris que tu projetais un voyage en Italie, et je suis venu te prier de changer quelque chose à ton itinéraire. J'ai reçu l'ordre de me rendre prochainement à Pétersbourg, et je serais heureux de voyager avec toi.

— Mais, mon cher ami, tu me proposes un singulier moyen de voir l'Italie?

— Que t'importe? libre comme tu l'es, tu voyages pour ton instruction et pour ton plaisir? Eh bien ! étudier le Nord ou le Midi, n'est-ce pas le même résultat? et je me flatte qu'une association avec un ami te sera plus agréable qu'une excursion solitaire, dans laquelle tu n'auras personne qui partage tes sensations, écoute tes remarques; l'admiration a besoin de s'exhaler, sinon elle se refroidit et s'éteint. Puis une idée jaillit d'une autre idée, comme l'étincelle sort du caillou sous le fer qui le frappe. Ton voyage, terne, languissant, sera sans aucun fruit.

— Mais, mon cher, enfin, j'aime les arts, tu le sais, et un voyage en Italie...

— Allons donc, routine que tout cela !... Les arts..., l'Italie, sont des mots qu'on a coutume d'atteler ensemble ; mais n'est-il pas mille fois plus piquant pour un amateur éclairé des arts d'aller observer leur progression vers le Nord, que leur décroissance dans le Midi ?

— Mais le climat?...

— Ah ! j'étais sûr que tu allais me jeter le ciel bleu à la tête ! Mon cher ami, tout le monde a vu le soleil; moi, j'en ai la satiété du soleil ! Mais traverser ces belles forêts de pins qui semblent ne devoir jamais secouer leurs blanches chevelures de frimas ; mais parcourir avec la rapidité de la pensée ces larges routes silencieuses et glacées qui conduisent à la ville des géants, voilà de grands et magiques spectacles; voilà ce qui doit causer des émotions neuves et profondes. D'ailleurs l'amitié, dis-moi, n'a-t-elle pas quelques droits? Et ne peux-tu, pour me causer une grande joie, substituer une fantaisie à une autre fantaisie? Car si j'allais au Midi, le mérite eût été grand de m'accorder la permission de faire suivre à ma voiture l'ornière de la tienne !... Un dernier mot, je te laisse la matinée pour réfléchir; ce soir, ton consentement, ou brouillés pour la vie...

Albert sortit avec vivacité, et Émile l'avait à peine perdu de vue qu'il courut à son antichambre.

— Je n'y suis pour personne, cria-t-il de toute la force de ses poumons, sans exception... entendez-vous.

Et deux bons verroux tirés sur lui augmentant sa sécurité, il se mit à réfléchir avec calme à sa situation. Tout à coup, une idée nouvelle illumine son esprit.

— Comment n'avais-je pas songé plus tôt à cette excellente ressource ? se dit-il joyeusement. Je me sauve dans ma terre ! je vais savourer le charme de la propriété et les plaisirs de la campagne pendant ce reste d'automne. D'ailleurs, il était messéant de montrer tant d'indifférence pour le beau présent de mon oncle. Je vais prendre possession ; la chasse, la pêche, les soins à donner à mon domaine rempliront délicieusement mes journées, et j'échapperai ainsi à la sollicitude trop empressée de mes amis; car je veux m'esquiver sans bruit et m'entourer du plus sévère incognito.

Ce plan bien arrêté, Émile donna l'ordre à son valet de chambre de hâter les préparatifs de son départ, et écrivit à son oncle un billet pour l'informer de sa résolution ; puis, jetant un regard de regret sur les fenêtres de Marie, il rassembla quelques livres destinés à remplir le loisir de ses soirées.

Une lettre qu'on vint lui remettre interrompit ses travaux. Il l'ouvrit avec un sentiment d'impatience et de contrariété qui l'eût fait croire doué de la seconde vue, et voici ce qu'il lut.

« Mon cher Emile, l'intérêt constant que vous m'avez toujours montré me fait recourir à vous dans une circonstance qui, malgré sa futilité apparente, peut décider du destin de toute ma vie.

« Vous connaissez la princesse Sercof ; vous savez aussi que j'aime passionnément sa cousine, et qu'elle exerce sur le père d'Isaure une influence sans bornes ; cette influence est au moment d'arracher un consentement refusé jusqu'ici ; mais l'enfant de la princesse, si longtemps malade, doit, dit-on, compléter sa guérison par quelques bains de mer; malgré la saison si avancée, on envoie la princesse à Dieppe. Elle a vainement cherché une habitation convenable.

« Tout à coup, j'ai songé à la belle terre qu'on vient de vous donner à la porte de Dieppe. J'en ai parlé à la princesse ; elle a saisi cette espérance avec transport. Si vous consentez à la louer, elle y passera jusqu'à l'hiver ; elle compte même m'y réunir à Isaure et à son frère, et amener ainsi la conclusion de mon mariage.

« Je ne perdrai pas d'inutiles paroles à vous démontrer les conséquences funestes qu'aurait sans doute pour moi la destruction de ce plan. Vous n'habitez pas votre terre ; mais dussiez-vous abandonner quelque projet champêtre, vous n'hésiterez pas, j'en suis certain, entre la certitude d'amener le bonheur d'un ami, et le sacrifice de vos plaisirs. Je connais votre cœur, mon cher Émile, et c'est à lui que je confie mon sort avec sécurité.

« LUCIEN DE CERNAY. »

— Ah ! c'en est trop ! s'écria Émile en froissant la lettre avec fureur : ma cousine est offensée, mon oncle m'abandonne, mes projets les plus chers sont contrariés, et me voilà enfin chassé de ma propre terre, sous peine de passer pour un être égoïste et inhumain !

Cette énumération de ses griefs contre le sort attendrit tellement le pauvre Émile sur son propre compte, qu'il se laissa retomber sans force près de son bureau, et, la tête appuyée dans ses mains, il se livra à de profondes réflexions, et à un tardif examen de conscience dont le résultat fut une courageuse résolution. Relevant donc son

front avec énergie, il vit devant lui... Charles d'Alby, à qui une malheureuse inspiration avait fait forcer sa porte.

— J'ai appris, mon cher Émile, dit-il d'un air affectueux, l'incartade d'Albert, et j'ai pensé qu'elle avait dû te causer de l'ennui; pourtant, rien de si simple que de te débarrasser de lui en n'allant ni à Pétersbourg ni à Rome, et il me semblait, ajouta-t-il en souriant, que tu penchais vers ce projet. Du reste, ne nous occupons pas de cela maintenant; je te préviens que j'ai disposé de ta matinée. Tu n'as sans doute pas oublié cette délicieuse Polonaise, la comtesse Cerkowitz, dont la maison, temple des arts et de l'élégance, n'est ouverte qu'à un petit nombre d'élus! Eh bien, elle a été tellement ravie du nocturne que tu as chanté l'autre soir avec ma sœur (et il est certain que jamais deux voix ne se sont unies plus harmonieusement), qu'elle a improvisé une charmante matinée musicale pour aujourd'hui, et qu'elle a supplié ma mère d'obtenir de Gertrude et de toi une seconde représentation du nocturne.

Toutes ces flatteries restèrent sans effet, Émile ne l'écoutait pas; il s'avança d'un pas ferme vers son secrétaire, en tira le contrat reçu il y avait bien peu de temps avec ivresse, et le déchira froidement.

— Que fais-tu? s'écria Charles épouvanté.

— Je renonce à mon indépendance pour assurer ma liberté, répondit Émile, je vais de ce pas porter ces lambeaux à M. d'Héricourt, et le supplier de redevenir mon oncle, comme par le passé.

Charles resta pétrifié!... Après un moment de silence, il saisit brusquement son chapeau.

— Un fou, dit-il, ne mérite ni l'affection d'une femme, ni l'intérêt d'un ami; ma sœur, j'espère, saura t'oublier, et pour mieux la persuader, je joindrai l'exemple au précepte... Adieu!...

Emile, appréciant la valeur d'une amitié si promptement dissipée, courut chez M. d'Héricourt; il lui présenta le contrat anéanti, et se précipitant dans ses bras:

— Reprenez vos dons, mon cher oncle, dit-il, et rendez-moi votre tendresse, j'aurai fait un admirable échange.

Les yeux du bon M. d'Héricourt se mouillèrent, et serrant Émile sur son cœur:

— Je ne puis, répondit-il, te rendre ce que tu n'avais jamais perdu; mais je vais, ajouta-t-il en souriant, te proposer un autre échange... Une espèce de manie épistolaire s'est introduite dans la maison; il s'établit des correspondances d'une chambre à l'autre, et voici, en retour de tes papiers, une lettre que je te permets de lire.

Émile, reconnaissant l'écriture de sa cousine, prit avec émotion la feuille ouverte que M. d'Héricourt lui tendait.

« Mon bon oncle, disait Marie, il est convenu qu'on écrit ce qu'on n'ose dire; cependant, une espèce de mauvaise honte m'a tant fait souffrir ces derniers temps, que j'aurais bien su la vaincre, si la crainte de vous affliger ne m'eût rendue muette indéfiniment. Il me faut ne plus me sentir sous votre regard si pénétrant et si tendre, ne plus vous entendre dire avec un si doux accent: Chère Marie!... pour avouer que j'ai eu bien du chagrin. Et pourquoi tout ce chagrin? Parce que j'ai été sotte, extravagante, que j'ai laissé étouffer par la vanité tous mes bons sentiments. Dix fois j'ai bien vu qu'Émile attendait un mot d'encouragement pour revenir à moi, et c'était un mot piquant qui arrivait. Je ne voulais pas lui permettre d'amour-propre, et je sacrifiais tout au mien; je ne voulais pas me souvenir qu'on dit aux hommes en naissant: Soyez fiers, et aux pauvres femmes: Soyez humbles et soumises. C'était bien injuste! aussi je payais cher, je vous assure, mes belles épigrammes, et mon cœur se serrait à m'étouffer, tandis que je ne sais quel mauvais démon me soufflait ces méchantes paroles; et maintenant que le repentir est venu, Émile va partir! Émile aura la pensée que mon orgueil l'a emporté sur mon affection pour lui, sur tous mes souvenirs d'enfance! Oh! mon Dieu! que faire pour éviter ce malheur? Mon bon oncle, vous prendrez pitié de votre petite Marie. Émile saura par vous ce que, j'en suis sûre, j'aurais le courage de lui dire s'il était là, et je serai moins à plaindre pendant son absence. Oh! cette Italie, je la hais! Mais vous, cher oncle, combien je vous aime! »

La voix d'Émile, un peu tremblante au commencement de cette lecture, s'affaiblit tellement peu à peu, que les dernières phrases devinrent inintelligibles; M. d'Héricourt le prit doucement par la main, et l'entraina chez Marie; elle était devant ce métier qui servait de prétexte à ses rêveries.

— Mon enfant, lui dit-il, j'ai trouvé nos courriers trop lents, j'apporte la réponse.

Émile se précipita aux pieds de sa cousine.

— Marie, s'écria-t-il, ne haïssez pas l'Italie, car je voudrais la voir un jour avec vous, et je sens que je ne pourrai plus aimer que ce que vous aimez.

Marie lui tendit la main en pleurant.

— Le seul pays où je ne pourrais pas vivre, dit-elle, c'est celui qui nous verrait brouillés; mais cela n'arrivera pas, reprit-elle avec son naïf sourire, car maintenant je demanderai pardon avant d'avoir tort.

Émile couvrit de baisers la petite main qui lui était livrée; puis se levant d'un air grave:

— Mon oncle, dit-il, s'il en est temps encore, je suis prêt à prendre l'emploi que vous me destiniez; rien ne me coûtera pour obtenir Marie.

— Mon cher enfant, dit M. d'Héricourt, j'ai parlé d'une épreuve... eh bien, tu l'as subie victorieusement, je n'en veux pas d'autre. Ne nous quittons plus, et raconte-moi les vicissitudes de tes quinze jours de liberté.

Émile fit, avec assez de gaieté, le récit de ses douleurs, et des exigences de ses amis.

— Je me réserve la morale, se hâta d'ajouter M. d'Héricourt, c'est que des liens respectés et chéris, des affections vives et sûres, sont des tyrans moins absolus que les caprices et l'égoïsme mal déguisé de prétendus amis.

D'ailleurs, déjà ton cœur te l'a révélé, la plus noble comme la plus douce manière d'exercer sa volonté, c'est de la soumettre quelquefois à ceux qu'on aime; car non-seulement on partage le bonheur qu'on donne, mais on jouit intérieurement du mérite de son sacrifice.

Maintenant, après la leçon la récompense. Tu voudras bien accepter comme dot la terre que tu repoussais avec tant de désintéressement; nous ferons tous ensemble le voyage que tu souhaites, et pendant ce temps tu prêteras ton château à la princesse, pour ne pas porter malheur à ton mariage, en réduisant au désespoir un amour vrai, ou de calcul, peu nous importe.

— Mon cher oncle, s'écria Émile en serrant tendrement les deux mains de M. d'Héricourt dans les siennes, mettez le comble à vos bontés; permettez-moi d'être seulement le fermier et non le propriétaire de vos généreux dons. Au lieu de cultiver les hommes je cultiverai les champs, et j'y recueillerai, j'en suis certain, plus de bonheur.

— Soit, quant à la culture bien entendu, car la terre n'est plus à moi; mais n'exagérons rien pour que nos sentiments soient durables. Charge le monde de ton amusement, il remplira très-bien sa tâche. Ne demande ton bonheur qu'à nous, il sera certain.

MARY TELLER.

LES CONTES DE LA FAMILLE.

(KINDER UND HAUSMÄRCHEN : CONTES POUR LES ENFANTS ET POUR LA MAISON.)

PAR LES FRÈRES GRIMM.

PRÉFACE.



'histoire de ces contes formerait elle-même un conte charmant, si elle n'était vraie d'un bout à l'autre.

Il y avait une fois deux frères très-savants, ce qui se voit souvent en Allemagne, et très-unis, ce qui ne se voit presque nulle part. Ces deux frères portaient un nom célèbre depuis plus de cent ans : ils s'appelaient Grimm.

Ils firent leurs études ensemble à l'Université de Gœttingue, aimés de leurs professeurs et de leurs camarades, l'aîné instruisant le plus jeune dans leurs travaux, le plus jeune amusant l'aîné dans leurs jeux. Ils se partageaient tous les prix à la fin de l'année ; mais ils triomphaient sans envie, car leur modestie égalait leur mérite, et il était encore honorable de vaincre après eux.

Quand nos enfants furent des hommes, et nos écoliers des docteurs, ils se dirent : « Qu'allons-nous faire ? Le commerce étouffe l'esprit ; le barreau dessèche le cœur ; la médecine est une loterie ; la diplomatie, une école de mensonge ; la guerre, un coupe-gorge. Les voyages lointains nous sépareraient, et puis nous aimons tant notre pays ! Restons ensemble à Gœttingue et soyons professeurs. Nous aimerons nos élèves comme nos maîtres nous ont aimés, et nos élèves nous aimeront comme nous avons aimé nos maîtres. »

Ce qui fut dit fut fait, et les deux frères s'attachèrent à l'Université de Gœttingue, dont ils devinrent bientôt la lumière et la gloire.

Cependant, tout en instruisant les autres, ils continuèrent de s'instruire eux mêmes. La science n'est-elle pas un escalier sans fin, qui se perd dans les cieux ? Nos professeurs s'arrêtèrent prudemment à un échelon, mais au plus solide et au plus varié : l'étude de la vieille langue, de la vieille littérature et des vieilles coutumes germaniques. Ils s'y livrèrent avec une ardeur toute filiale, et publièrent des travaux du plus grand prix, notamment une grammaire qui ferait rougir nos grammaires françaises, un livre merveilleux sur la mythologie des peuples du Nord, et un traité des origines et des institutions de l'Allemagne, véritable monument national.

Bref, du nom illustre qu'ils portaient, nos deux savants firent un nom populaire.

Or, tout en fouillant leur mine souterraine, MM. Grimm en firent jaillir des rayons qui offusquèrent le gouvernement... Il y a des gouvernements-hiboux qui ont peur du soleil. Un jour l'aîné reçut une lettre qui lui enlevait du même coup son titre et sa place, les honneurs et la fortune...

Il court chez son frère, et lui dit :

— Je suis destitué, je n'ai plus que ton foyer pour asile et ton cœur pour soutien

— Alors embrassons-nous, frère, répond le cadet, car je suis destitué aussi.

Et voilà nos professeurs, déjà consolés, se demandant pour la seconde fois : « Qu'allons-nous faire ? »

La même idée leur vint à tous deux en même temps :

— On nous chasse de la grande maison de l'Université, allons vivre sur les grandes routes. On nous ôte le sceptre des professeurs, prenons le bourdon des pèlerins... Nous en savons et nous en avons déjà dit bien long (1) sur les vieilles traditions de notre pays, mais les bonnes femmes, les pâtres et les mendiants en savent encore plus long que nous... Allons les visiter et les interroger. Nous parcourrons ainsi toute l'Allemagne, et nous en

(1) MM. Grimm avaient commencé avant leur destitution à publier les Contes familiers de l'Allemagne.

réunirons tous les contes populaires. Nous écouterons les mariniers du Rhin, les chasseurs de la Hesse, les charbonniers de la Forêt-Noire, les aventuriers de la Bohême, les vignerons du Palatinat. Nous ferons parler les anciennes cathédrales et les anciens palais. Nous dénicherons les légendes au sommet des tourelles, sous la pierre des tombeaux oubliés, dans les ogives et les meurtrières des vieux *burgs*, entre la ruine croulante et le lierre qui la festonne. Nous graverons tout cela dans notre mémoire; nous en ferons un livre sans égal, et ce sera le couronnement léger de notre imposant édifice.

Bientôt les deux frères sortirent de Gœttingue, leur bâton à la main. Ils regardèrent où soufflait le vent et ils se dirigèrent de ce côté,— non sans avoir dit adieu à Mme Bettina d'Arnim, l'illustre protectrice de leur disgrâce.

Charmant voyage qu'un voyage à pied, ainsi fait à deux, à loisir et à plaisir, avec un crayon pour bagage et la fantaisie pour guide... Victor Hugo l'a dit il y a trois ans, tout en suivant au bord du Rhin les traces des frères Grimm : « A pied ! on s'appartient, on est content, on est tout entier aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie, la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre. A chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée ; car il n'est point d'imagination plus ailée, plus riche et plus joyeuse que celle d'un homme à pied. *Musa pedestris !* »

Ainsi nos deux frères parcoururent l'Allemagne dans tous les sens, se levant avec le soleil et marchant dans la rosée, écoutant les moissonneurs à l'ombre pendant la chaleur, et les fileuses à la veillée sur la pierre de l'âtre, consolant la veuve du batelier entraîné par les ondes dans les tourbillons de Pfaffermüth ou de Groswerth, descendant jusqu'au fond de ces gouffres où les mineurs habitent avec les esprits de la terre, partageant tour à tour la table ou le lit du pauvre et du riche, reçus partout comme des génies familiers et populaires, payant à chaque conteur son récit, avec l'obole du pèlerin ou le sourire de l'amitié.



Chanteur de légendes.

Que de pots de bière et de flacons de vin du Rhin échangés [illegible] les villages et dans les châteaux contre autant d'h[illegible]s de fées ou d'enchanteurs, de récits à faire rire du [illegible] au soir ou à faire trembler du soir au matin !

Les sonneurs d'Aix-la-Chapelle leur racontèrent comment le diable donna un million d'or aux bourgmestres de cette ville pour bâtir leur église, à condition qu'il enlèverait la première âme qui en franchirait la porte, et quel bon tour lui jouèrent lesdits bourgmestres en faisant entrer d'abord un loup dans ladite église. Puis ils leur montrèrent le fauteuil de pierre où dort depuis sept cents ans le spectre de Barberousse, transporté de Syrie en Allemagne par les bergers du Cydnus.

En fait de spectres, combien n'en virent-ils pas de milliers autour du beffroi de la cathédrale de Cologne, des

vingt-sept clochers qui lui servent de satellites, et des sept montagnes qu'on embrasse de son campanile!

Ils recueillirent autant de légendes qu'il passe de flots dans le Rhin, autant de contes qu'il réfléchit de belles villes et de jolis villages, de montagnes couvertes de grappes d'or et de forêts échevelées, — tout en suivant le cours du grand fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, et en interrogeant l'écho des innombrables ruines qui laissent tomber dans ses ondes les derniers fleurons de leurs créneaux.

Ils rencontrèrent successivement l'ombre de César, de Charlemagne, de Roland, d'Othon, des quatre électeurs, de Charles-Quint, de Frédéric, de Napoléon. Ils entendirent gazouiller, comme des oiseaux dans leurs nids, ces fabliaux merveilleux qui peuplent les vieux châteaux gothiques de belles filles et de chevaliers, d'ondins et de gnomes, de tous les esprits des rochers, des bois et des fontaines.

Il ne tint qu'à eux de causer la nuit avec le chasseur noir monté sur son grand cerf à sept andouillers; avec les six pucelles du marais Rouge; avec Wodon, le Dieu qui avait dix bras et dix mains; avec la pie qui racontait l'histoire de sa grand'mère; avec les joyeux marmousets de Zeitelmoos; avec Évrard le Barbu, qui remettait en chemin les chasseurs égarés; avec cet ange et ce démon de Gernsback, qui avaient placé leurs chaires sur les deux rives en face l'une de l'autre; avec les fées de la Wisper, petites et fourmillantes comme des sauterelles; avec ce diable Urian, qui laissa bêtement tomber aux portes d'Aix la montagne qu'il apportait de Leyde pour écraser la ville impériale; avec cette légion d'aventuriers dont parle le poëte cité tout à l'heure, « personnages à demi-enfoncés dans l'impossible, et tenant à peine par le talon à la vie réelle, qui vont et viennent dans tous les contes de bonnes femmes, perdus au milieu des bois sur leur lourd cheval, suivis de leur lévrier efflanqué, regardés entre deux branches par des larves, et accostant dans l'ombre tantôt quelque noir charbonnier assis près d'un feu, qui n'est autre que Satan entassant dans un chaudron les âmes des trépassés; tantôt des nymphes à demi nues qui leur offrent des cassettes pleines de pierreries; tantôt de petits hommes vieux qui leur font retrouver leur fiancée sur une montagne, endormie dans un lit de mousse, au fond d'un beau pavillon tapissé de coraux et de coquilles; tantôt quelque puissant nain *qui*, disent les vieux poëmes, *tient parole de géant.* »

A Velmick, dans la nuit du 18 janvier, ils entendirent sonner sous terre la cloche que le seigneur de Falkenstein avait jetée dans son puits avec le prieur-chapelain.

Du haut de la terrible tour de la *Souris* (*die Maus*), ils virent les fantômes de Gela, fiancée de Barberousse, et d'Hildegarde, épouse de Charlemagne, herboriser dans les vallons pour les pauvres et les malades; et ils apprirent comment le géant Kuno *avait fait manger le chat par la souris*, en élevant ses tourelles au-dessus du burg de *die Katz* (le chat).

Ils n'oublièrent point le *village des barbiers*, peuplé jadis par les Figaros que le diable laissa tomber de son sac en allant raser l'empereur Barberousse; ni les ravins de Saint-Goar et de Lurley, où d'un coup de pistolet l'écho fait sept coups de canon; ni Lorch, où la fée Ave imagina l'art de la draperie pour vêtir son amant, le frileux Heppius; ni le Falkenburg, tout plein des souvenirs de Guntran et de Liba, ces deux époux séparés par la jalouse pucelle du château de la forêt, qui, après s'être peignée près d'une tombe ouverte, y fit tomber l'infidèle en le touchant de sa main glacée; ni la Mansethurm, où l'évêque Hatto fut mangé par les rats pour avoir laissé mourir de faim le peuple de Mayence; ni le Rœmer de Francfort, où Charlemagne passe chaque nuit la revue des empereurs autour de la table de cuir; ni le Schwalbennest (nid d'hirondelles), où Bligger, le féroce burgrave, tomba raide mort sous l'excommunication du pape; ni le gros tonneau de Heidelberg qui contient cinq cent soixante-six mille quatre cents bouteilles de vin; ni tous les manoirs de ce pays fabuleux, où les statues dorment le jour immobiles, et s'éveillent la nuit pour errer dans les décombres.

Quels contrastes observés par nos voyageurs dans cette longue course, depuis les ballades gracieuses du Rhin jusqu'aux effroyables histoires des montagnes où Gœthe a placé le sabbat de ses sorcières; depuis les bois inexplorés de la Bohême jusqu'aux célèbres ombrages de la Forêt-Noire; depuis ce Danube dont les rives tremblent encore du passage d'Attila et des Huns, jusqu'à cette Moselle qui va jeter les idées françaises dans ce Rhin qui veut rester allemand, comme nous allons infuser dans notre langue rebelle les naïfs récits des professeurs germains.

Parmi les conteurs que nos pèlerins mirent à contribution, les plus savants et les plus diserts furent ces musiciens et chanteurs ambulants qu'on voit encore sur les grandes routes d'Allemagne avec l'ancien costume national, le pourpoint à crevés, la fraise et le petit manteau, le large chapeau orné de la pipe de terre, les longs cheveux sur le cou, le violon sur l'épaule et le chien sur les talons (comme celui dont nous offrons à nos lecteurs le portrait scrupuleux), journaux vivants et chroniques parlantes du pays, infatigables buveurs de bière qui ne connaissent pas plus le fond de leur estomac que le fond de leur mémoire.

Après ces chanteurs, vinrent les commères, si même elles n'eurent pas le premier rang, car qui oserait disputer la palme du conte aux commères de village?

Il en est une surtout que les frères Grimm écoutèrent pendant un mois entier..., et qu'ils écouteraient encore, sans la nécessité de borner toute chose. Cette brave femme dont la langue a trouvé le mouvement perpétuel, cette descendante des fées et des nains, qui a tout appris sans rien oublier, habite un petit village de la Saxe aux environs de Cassel. Nos auteurs lui doivent leurs meilleurs récits, et dans leur reconnaissance ils ont publié son portrait, que nous ferons graver à notre tour. Nos jeunes lecteurs trouveront certes que la bonne femme de Saxe est bien digne de l'immortalité.

Quand MM. Grimm rentrèrent au logis et déposèrent le bâton de voyage, après avoir fini cette patiente cueillette de légendes et de traditions, ils firent soigneusement un bouquet des plus fraîches et des plus parfumées, et ils publièrent leur recueil sous le simple titre de *Kinder und Hausmärchen* (*Contes pour les enfants et pour la maison*).

Ce fut un succès, une vogue, une fureur, dont rien ne peut donner l'idée... Après le premier volume, il en fallut un second, et six éditions parurent coup sur coup, tirées à des milliers d'exemplaires. Grands et petits savouraient à l'envi le livre national. Les vieillards y retrouvaient leurs souvenirs les plus purs; les enfants leurs rêves les plus merveilleux; les poëtes leurs fantaisies les plus charmantes; tous une lecture délicieuse et irrésistible.

Les contes du chanoine Schmidt, si aimés pourtant, furent abandonnés pour les contes des frères Grimm. Et cette supériorité s'explique d'elle-même; les contes du chanoine Schmidt ont été faits par lui, tandis que ceux des frères Grimm ont été faits par tout le monde. Or, quel homme pourrait lutter d'imagination avec tout un peuple, et avec un peuple comme les Allemands?

Eh bien! chose incroyable! les contes du chanoine Schmidt sont le livre le plus populaire en France, et les contes des frères Grimm n'ont pas encore eu l'honneur d'une traduction!

Cette bonne fortune était réservée aux lecteurs du *Musée des familles*, — enfants grands et petits, — à qui nous allons donner successivement les chefs-d'œuvre les plus amusants des professeurs de Gœttingue, illustrés avec toute la fantaisie et toute l'*humour* qu'ils comportent, et traduits en collaboration avec M. N. Martin, ce poétique enfant de l'Allemagne adopté par la France, ce gracieux auteur d'*Ariel*, des *Cordes graves*, et des excellentes études germaniques publiées dans l'*Artiste* et dans la *Revue de Paris*.

Nous choisissons d'abord, comme échantillons, un

conte domestique, un conte satirique, un conte philosophique et un conte fantastique. P. C.

L'AÏEUL ET LE PETIT-FILS.

Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres. Ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient guère, et ses genoux chancelaient. Un jour, à table, ne pouvant plus tenir sa cuiller, il répandit de la soupe sur la nappe, et même un peu sur sa barbe. Son fils et sa bru en prirent du dégoût, et désormais le vieillard mangea seul, derrière le poêle, dans un petit plat de terre à peine rempli. Aussi regardait-il tristement du côté de la table, et des larmes roulaient sous ses paupières; si bien qu'un autre jour, échappant à ses mains tremblantes, le plat se brisa sur le parquet. Les jeunes gens grondèrent, et le vieillard poussa un soupir. Alors ils lui donnèrent pour manger une écuelle de bois. Or, un soir qu'ils soupaient à table, tandis que le bonhomme était dans son coin, ils virent leur fils, âgé de quatre ans, assembler par terre de petites planches.

— Que fais-tu là? lui demandèrent-ils.

— Une petite écuelle, répondit le garçon, pour faire manger papa et maman quand je serai marié...

L'homme et la femme se regardèrent en silence...; des larmes leur vinrent aux yeux. Puis ils rappelèrent entre eux l'aïeul qui ne quitta plus la table de famille.

LE DOCTEUR UNIVERSEL.

Il y avait une fois un pauvre paysan nommé *Écrevisse.* Ayant porté une charge de bois chez un docteur, il remarqua les mets choisis et les vins fins dont se régalait celui-ci, et demanda, en ouvrant de grands yeux, s'il ne pourrait pas aussi devenir docteur?

— Oui certes, répondit le savant; il suffit pour cela de trois choses : 1° procure-toi un abécédaire, c'est le point principal; 2° vends ta voiture et tes bœufs pour acheter une robe et tout ce qui concerne le doctorat; 3° mets à ta porte une enseigne avec ces mots : *Je suis le docteur universel.*

Le paysan exécuta ces instructions à la lettre. A peine exerçait-il son nouvel état, qu'une somme d'argent fut volée à un riche seigneur du pays. Ce seigneur fait mettre les chevaux à sa voiture et vient demander à notre homme s'il est bien le *docteur universel.*

— C'est moi-même, monseigneur.

— En ce cas, venez avec moi pour m'aider à retrouver mon argent.

— Volontiers, dit le docteur; mais Marguerite, ma femme, m'accompagnera.

Le seigneur y consentit, et les emmena tous deux dans sa voiture. Lorsqu'on arriva au château, la table était servie; le docteur fut invité à y prendre place.

— Volontiers, répondit-il encore; mais Marguerite, ma femme, y prendra place avec moi.

Et les voilà tous deux attablés. Au moment où le premier domestique entrait portant un plat de viande, le paysan pousse sa femme du coude et lui dit :

— *Marguerite, celui-ci est le premier.*

Il voulait dire le premier plat; mais le domestique comprit le premier voleur, et comme il l'était en effet, il prévient en tremblant ses camarades :

— Le docteur sait tout! notre affaire n'est pas bonne; il a dit que j'étais le premier!

Le second domestique ne se décida pas sans peine à entrer à son tour; à peine eut-il franchi la porte avec son plat, que le paysan, poussant de nouveau sa femme :

— *Marguerite, voici le second!*

Le troisième eut la même alerte, et nos coquins ne savaient plus que devenir. Le quatrième s'avance néanmoins, portant un plat couvert (c'étaient des écrevisses). Le maître de la maison dit au docteur :

— Voilà une occasion de montrer votre science. Devinez ce qu'il y a là-dedans.

Le paysan examine le plat, et, désespérant de se tirer d'affaire :

— *Hélas!* soupire-t-il, *pauvre Écrevisse!* (On se rappelle que c'était son premier nom.)

A ces mots, le seigneur s'écrie :

— Voyez-vous, il a deviné! Alors il devinera qui a mon argent!

Aussitôt le domestique, éperdu, fait signe au docteur de sortir avec lui. Les quatre fripons lui avouent qu'ils ont dérobé l'argent, mais qu'ils sont prêts à le rendre et à lui donner une forte somme s'il jure de ne les point trahir; puis ils le conduisent à l'endroit où est caché le trésor. Le docteur, satisfait, rentre et dit :

— Seigneur, je vais maintenant consulter mon livre, afin d'apprendre où est votre argent.

Cependant un cinquième domestique s'était glissé dans la cheminée pour voir jusqu'où irait la science du devin. Celui-ci feuillette en tous sens son abécédaire, et, ne pouvant y trouver un certain signe :

— *Tu es pourtant là-dedans*, s'écrie-t-il avec impatience, *et il faudra bien que tu en sortes!*

Le valet s'échappe de la cheminée, se croyant découvert, et crie avec épouvante :

— Cet homme sait tout!

Bientôt le docteur montra au seigneur son argent, sans lui dire qui l'avait soustrait; il reçut de part et d'autre une forte récompense, et il fut désormais un homme célèbre.

Mettez ensemble un peu de hasard et beaucoup d'aplomb, vous aurez presque toute la science des sorciers.

PITRE-CHEVALIER ET N. MARTIN.

(La suite au prochain numéro.)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 SEPTEMBRE AU 12 OCTOBRE.)

ACADÉMIES : Les pommes de terre. MM. Lemaire, Royer-Collard. — *Essais* de M. Saint-Marc Girardin. — M. Charles Labitte. — **BEAUX-ARTS** : Grands-prix et envois de Rome. Statue de Beethoven et de Jean Bart. — *La Fièvre des Chemins de fers.* — **LIVRES** : *la Finlande, les Bretons, les Premières feuilles, les Roses de Bourgogne.* — **THÉATRES.**

Toutes nos académies savantes sont absorbées depuis deux mois par la maladie des pommes de terre. Cette question est fort intéressante assurément, mais comme Mercure n'est pas grand agriculteur, il attendra que l'Institut passe à d'autres exercices. Nous avons remarqué dans un Mémoire cette admirable naïveté d'un industriel : « Les pommes de terre gâtées, dit-il, sont encore bonnes pour faire de la fécule; *mais il ne faut pas attendre qu'elles soient tout à fait pourries, car alors il est très-difficile de les broyer.* » (Textuel.) Nous engageons nos lecteurs à s'abstenir d'ici à longtemps de la fécule de pommes de terre.

— La mère de la célèbre dynastie des Arago, vient de mourir à Estagel, petit village des Pyrénées-Orientales, d'où les invitations réitérées de ses enfants n'avaient jamais pu l'arracher.

— L'Académie de beaux-arts a nommé M. Lemaire, sculpteur, à la place de M. Bosio. — Quelques jours après, l'Académie française, la Chambre des pairs et la Sorbonne perdaient M. Royer-Collard, ce patriarche des doctrinaires, qui balança pendant la Restauration la gloire politique de M. de Chateaubriand, et qui, depuis 1830, passait sa vie à faire des mots profonds à l'Institut et au Luxembourg. C'est M. Royer-Collard qui appelait les oisifs : *la réserve de la France.* MM. de Broglie et de Rémusat se disputent son fauteuil.

— Nous ne pouvons quitter l'Académie française sans parler des *Essais de litté-*

rature et de morale, que vient de publier un de ses plus jeunes et de ses plus illustres membres, M. Saint-Marc Girardin. Ces deux volumes, nouveau trésor de la Bibliothèque Charpentier, renferment la plupart des petits chefs-d'œuvre semés depuis vingt ans par le spirituel et savant professeur dans les colonnes du *Journal des Débats*, à la Sorbonne et à l'Académie française. Deux de ces morceaux sont en quelque sorte l'alpha et l'oméga de la brillante et laborieuse carrière de M. Saint-Marc Girardin : le premier est un *Eloge de Bossuet*, qui fut couronné par l'Institut au concours de 1827; le second est cette biographie si élégante et si fine de M. Campenon, prononcée par le lauréat d'il y a dix-huit ans le jour de sa réception parmi ses anciens juges. N'y a-t-il pas là toute une leçon de justice et de persévérance à l'adresse de notre génération littéraire? Cette génération n'a pas aujourd'hui de maître plus dévoué ni de modèle plus accompli que M. Saint-Marc Girardin. La preuve en est à chaque page des *Causeries en Sorbonne*, la partie la plus substantielle et non la moins charmante des *Essais littéraires*. On sait les actives et hautes fonctions que l'auteur remplit à la Chambre des députés. Eh bien, les combats de la politique et les succès de la tribune ne sauraient arracher le professeur à sa chaire et à son auditoire. « J'aime par-dessus tout, s'écrie-t-il, le droit et le devoir qui m'est départi de causer avec les jeunes gens, de leur faire aimer le bon et le beau en littérature et en morale. » Noble et généreux exemple pour tant de professeurs que les affaires ont enlevés à l'enseignement! — Nous ouvrirons bientôt notre galerie des *Cours de la Sorbonne*, par le portrait et l'analyse des leçons de M. Saint-Marc Girardin (1). Que nos jeunes lecteurs, en attendant, lisent et méditent les *Essais*.

— Les deuils se succèdent rapidement à l'Université : après M. Royer-Collard, mort octogénaire, voici M. Charles Labitte, professeur de poésie latine au collége de France, qui descend dans la tombe à trente-neuf ans. M. Labitte était une des plus solides espérances de la Faculté.

— Les concours pour l'École des beaux-arts ont eu lieu. M. Thomas, de Nantes, a remporté le prix d'architecture; M. Guillaume, le prix de sculpture; M. Charles Benouville, le prix de paysage. M. Léon Benouville, le prix de peinture historique, vivement disputé par M. Cabanel. Les tableaux de ces deux derniers, *le Christ au prétoire*, feront époque dans les grands prix. Ils surpassent tous les envois faits par les élèves de Rome, envois aussi faibles cette année que les concours ont été forts à Paris. Il faut pourtant distinguer *Mutius Scævola*, énergique statue de M. Gruyère; — quelques détails du grand tableau d'*une Martyre sous Dioclétien*; — *la Salmacys*, de M. Biennourry; — *une Femme chantant et jouant de la harpe*; — et *l'Orphée aux enfers*, dessin remarquable de M. Hebert.

— Le vent a soufflé aux beaux-arts pendant toute cette saison; après les fêtes splendides de l'inauguration de la statue de Beethoven à Bonn, sont venues les fêtes, moins brillantes, mais non moins populaires de l'inauguration, à Dunkerque, de la statue de Jean Bart, ce chef-d'œuvre de M. David, que nous avons reproduit dans notre numéro de mars dernier. A défaut du gouvernement, les Dunkerquois ont honoré le terrible ennemi des Anglais, d'arcs de triomphe, d'illuminations, de concerts et de trophées. Le fameux carillon de Dunkerque s'est uni aux canons du port et à la musique militaire. Il y a eu une curieuse procession de matelots et de *matelottes*, — pêcheurs et pêcheuses, en grand costume, portant leurs filets sur le dos. On lisait sur une maison de la rue Royer : *Ici, le 17 avril 1702, est mort Jean Bart dont le nom ne mourra jamais!*

— La fièvre des spéculations sur les chemins de fer s'est emparée de tout le monde. On ne se dit plus dans les rues de Paris : — *Comment vous portez-vous ?* mais : — *Avez-vous des actions du Nord? Avez-vous des actions de Lyon?* Dernièrement, un rentier du faubourg Saint-Germain reçoit brusquement la démission de son valet de chambre : — Pourquoi me quittes-tu, François? — J'ai fait quelques économies. — Eh! comment cela? — En jouant sur le chemin du Nord? — Combien as-tu gagné? — Mais à peu près *trois cent mille francs*. — Tu peux me quitter en effet, s'écria le rentier, car mon valet serait plus riche que son maître. On avait grand tort de dire : Les rois s'en vont. — S'ils s'en étaient allés, les voilà qui reviennent. Les rois de France à cette heure sont MM. les banquiers.

— Voici la saison que les libraires appellent la *rentrée*. Les publications littéraires reprennent peu à peu leur cours. M. Jules Labitte ouvre la marche avec *la Finlande*, par M. Léouzon Le Duc, un des plus savants et des plus curieux ouvrages qui aient paru depuis longtemps. C'est un voyage littéraire, politique et moral, à travers un monde inconnu. Personne, en effet, ne s'était encore occupé sérieusement de ces pays et de ces peuples finnois, exclus par leur climat, par leur langue et par leurs mœurs, du mouvement et de l'attention de l'Europe. L'œuvre de M. Le Duc est donc à la fois une œuvre de justice, de courage et de talent. Il a bravé, pour l'accomplir, toutes les rigueurs de ces régions hyperboréennes; il s'est rompu à toutes les difficultés d'une langue primitive, à toutes les privations d'une existence sauvage. Aussi, tel est le cachet original empreint dans son livre, que chaque page est pour le lecteur une surprise saisissante. Nous renonçons à en tracer l'analyse, il faut le lire d'un bout à l'autre pour se figurer tout ce qu'il y a d'étrange et de naïf, de sublime et de gracieux, d'inattendu et de varié dans les mœurs, les usages, les poésies de la *Finlande*, et surtout dans sa grande épopée du *Kalewala*, traduite et commentée par notre auteur. Si cette publication ne posait pas M. Le Duc au premier rang parmi nos critiques et nos moralistes, elle le rangerait parmi nos écrivains les plus amusants, car nous ne sachions pas un roman nouveau qui nous ait captivé comme la *Finlande*. Du reste, M. Le Duc publie en même temps un roman des plus vifs et des plus spirituels : *Une saison de bains au Caucase*, imité du célèbre écrivain russe Lermontoff.

— M. A. Brizeux, le Virgile armoricain, s'est enfin décidé à laisser paraître chez Masgana, le poëme des *Bretons*, auquel il travaillait depuis tant d'années. C'est aussi doux, aussi fin, aussi délicieux que *Marie*; et c'est beaucoup plus fort et plus énergique : toute la vie si poétique des Bas-Bretons, et tous les paysages si sévères ou si frais qui l'encadrent, sont résumés dans les vingt-quatre chants du poëte. Pas un enfant de la Bretagne ne lira sans pleurer le *Pardon*, les *Noces de Nona*, les *Lutteurs*, la *Baie des Trépassés*, les *Pèlerins*, la *Charrette de la Mort*, le *Convoi du Fermier*, les *Fileuses*, les *Réfractaires*, etc. Et tout étranger qui aura ce poëme dans sa bibliothèque fera, sans quitter le coin de son feu, le plus charmant voyage en basse Bretagne; car, mieux que jamais et mieux que personne, M. Brizeux a exprimé ici, dans une coupe grecque, les fleurs les plus pures et les parfums les plus exquis de l'Armorique.

— Les *Premières feuilles*, poésies de M. Henri de Bornier, promettent et tiendront des fruits. Il y a là une facilité entraînante, un sentiment délicat, un enthousiasme ardent, qui annoncent la muse. Témoin, ces vers sur Chateaubriand :

Fidèle à son zéole, on le voit, rare exemple!
Rester jusqu'à la fin splendide, sans pareil,
Poëte devant l'art, chrétien devant le temple,
Aigle sous les feux du soleil.

— Des feuilles aux fleurs, il n'y a pas loin. Disons donc que les *Roses de Bourgogne*, publiées à Auxonne, par Mme Marie de Blays, forment un bouquet de petites nouvelles qui n'ont de la province que son charme naïf, et qu'on dirait parisiennes à leur style aisé, à leurs piquants détails, à leur correction rare. Ce charmant volume eût fait, il y a cinquante ans, la réputation d'une femme. Aujourd'hui même, il ne sera pas absorbé dans la foule, et il saura bien aller droit aux cœurs purs, aux âmes d'élite, à tous ces amis inconnus des poëtes, et particulièrement aux jeunes filles à qui nous le recommandons avec confiance. Nous voulions encore parler des *Fables religieuses et morales* de Mme Caldelar; mais l'abondance des matières, cette impitoyable ennemie des auteurs, ajourne celui ci au prochain numéro.

— Aux approches de la saison froide, le gai génie des théâtres secoue ses grelots.

Et d'abord le théâtre élégant par excellence, les Italiens viennent de rouvrir leur cage dorée à leurs rossignols ordinaires. *Les Puritains* avec Mario, Lablache, Ronconi et Grisi, ont été couverts de bravos et de fleurs. En voilà pour six mois de vogue et de fanatisme! Heureux directeur que M. Vatel! mais aussi directeur habile, qui a le talent d'enchaîner la mode!

Les pièces fantastiques se succèdent au boulevard du crime, où la *Biche au bois* règne encore. Le Vaudeville renaît plus malin sous la direction de M. Hippolyte Cogniard.

Les Français ont donné une comédie, *l'Enseignement mutuel*, en attendant *Féline*, par l'auteur de la *Ciguë*. Le *Ménétrier* de M. Labarre attire à la salle Favard tous les amateurs de belle musique. Le Grand-Opéra fait le diable à quatre avec le ballet de ce nom. Mais, il faut l'avouer, le théâtre le plus suivi en ce temps de vacances, est le théâtre enfantin de M. Comte. Au lieu d'être le plus petit de tous, il serait le plus grand, qu'il ne pourrait encore loger la foule imberbe qui assiége ses portes pour aller trembler et rire à cette merveilleuse féerie des *Sept-gores*, dont se souviendront tous les collégiens de 1845.

P.-C.

(1) Cette promesse servira de réponse aux honorables abonnés qui nous ont demandé pourquoi nous avions interrompu notre série des *Cours publics dans un fauteuil*. C'était tout simplement à cause des vacances de la Faculté. La série se rouvrira naturellement avec les Cours. Nous reprendrons aussi la *Galerie des prédicateurs*, pendant l'Avent et le Carême.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 21 Batignolles.

LES PEINTRES CÉLÈBRES[1].

APELLES.

Le Triomphe d'Alexandre, d'après Lebrun. (Tableau du Louvre.)

Apelles était de Cos; il naquit sous ce beau ciel à la lumière duquel, six cents ans auparavant, Homère avait ouvert les yeux. Sa patrie, ainsi que la Vénus qu'il devait peindre, sortait du sein des mers, pareille à une corbeille de fleurs; dès son enfance le beau avait frappé ses regards, il s'y était habitué comme à une chose familière; aussi, aux premiers essais de son pinceau, l'école attique reconnut-elle qu'elle allait posséder le plus grand de ses maîtres passés et à venir.

(1) Voir le tome XII, page 23.

Apelles vit la fin du siècle de Périclès et le commencement du siècle d'Alexandre, c'est-à-dire tout ce qu'il y a eu de plus grand, peut-être, dans le monde. Ses contemporains étaient Protogène, sur lequel il n'avait, disait-il, qu'une supériorité, celle de savoir ôter à temps la main de dessus ses tableaux; Amphion et Asclépiodore, auxquels il se reconnaissait inférieur, au premier pour l'ordonnance, et au second pour les mesures; enfin Aristides de Thèbes, par l'étude duquel il apprit à peindre l'homme moral, c'est-à-dire à ne faire du corps qu'une enveloppe diaphane, à travers laquelle on aperçoit l'âme et ses passions.

Apelles est le point culminant de l'art grec; en lui tout est réuni, sentiment, ordonnance, exécution : ses portraits traduisent si exactement la ressemblance des personnes qu'ils représentent, qu'un devin eût prédit ce qui devait arriver à ces personnes, comme s'il eût étudié leur destinée sur elles-mêmes : si les raisins de Zeuxis trompent les oiseaux, les chevaux d'Apelles font hennir les cavales; enfin chez lui, comme chez Homère, Diane se mêle à la troupe dansante des jeunes filles qui célèbrent un sacrifice en son honneur, et il rend à l'aide du pinceau si heureusement la description du poëte, que le poëte est vaincu.

Parmi les priviléges ordinaires du génie, Apelles avait celui de beaucoup produire. Il est vrai de dire qu'il ne passait pas un jour sans travailler, sinon à ses tableaux, du moins à ses esquisses ou à des dessins; aussi ce qu'il a fait est innombrable. Ceux de ses tableaux qui étaient les plus connus sont : *la Pompe sacrée de Mégabise*, pontife de Diane à Éphèse; *Clitus se préparant au combat et prenant son casque des mains de son écuyer*; *l'Homme efféminé*, qui appartenait aux Samiens qui le gardaient comme un trésor; son *Ménandre*, roi de Carie, qui était la propriété des Rhodiens. Ses chefs-d'œuvre étaient dispersés par toute la terre : Alexandrie avait son *Gorgosthènes*, le tragédien; Ephèse avait son *Alexandre le Grand tenant la foudre*, qui avait été payé vingt talents attiques, non point que l'auteur eût fixé le prix à ce tableau, mais parce que, lorsqu'il s'agit de l'estimer, on le couvrit de pièces d'or, et que toutes ces pièces firent ensemble 48,000 francs de notre monnaie (1). Enfin Rome avait ses *Dioscures*, sa *Victoire* et son *Alexandre le Grand*, sa *Bellone enchaînée au char du roi de Macédoine*, si bien que du temps de Néron on voyait encore ces deux tableaux dans la partie la plus fréquentée du Forum d'Auguste; seulement, à la tête du vainqueur de Darius, Claude avait fait substituer celle du vainqueur d'Antoine.

Outre ces tableaux, on connaissait encore d'Apelles un *roi Antigone*, qu'il avait peint de profil parce qu'il était borgne; un *Néoptolême* combattant à cheval contre les Perses; *Archélaüs* en compagnie de sa femme et de sa fille; un *Hercule*, vu de dos et retournant la tête, dont le visage, quoique inachevé (on ignore pour quelle cause), était aussi expressif que s'il eût été exécuté avec le fini le plus précieux; enfin son chef-d'œuvre, la *Vénus Anadyomène*, qui fut dédiée par Auguste dans le temple de son père César, mais qui, endommagée par l'humidité, s'écailla et tomba en morceaux ; si bien que Néron, quelque temps après qu'il fut monté sur le trône, se trouva forcé de lui en substituer un autre de la main de Dorothée.

Comme s'il eût deviné le sort qui attendait ce tableau, Apelles était à Cos, sa patrie, occupé à peindre une seconde *Vénus* qui, d'après son opinion, devait être encore supérieure à la première, lorsque la mort le surprit. La tête et la poitrine seulement étaient finies, le reste n'était qu'ébauché; mais ce qui en existait fut unanimement reconnu si merveilleux, qu'aucun peintre n'osa accepter la tâche d'achever ce chef-d'œuvre interrompu.

Comme Zeuxis, Apelles eut son Parrhasius et son Timanthe; l'un se nommait Protogène et était de Caunus, l'autre se nommait Aristide et était de Thèbes.

Protogène était resté longtemps pauvre et dans l'obscurité; car, toujours mécontent de ce qu'il avait fait, il retouchait sans cesse, et il était arrivé à l'âge de cinquante ans, assure-t-on, qu'on ne connaissait encore de lui que ses peintures navales du Propylion; mais enfin parut le *Jalistus*, dont parlent Cicéron, Pline et Strabon, et qui, de leur temps, était à Rome dédié au temple de la Paix. Jalistus était le fondateur de Rhodes, comme Cadmus de Thèbes et Thésée d'Athènes, et le peintre avait choisi le moment où Jalistus reçoit de la ville, sa fille, la palme due aux bienfaiteurs des peuples.

Rhodes seule possédait ce tableau ; mais la Grèce tout entière le connaissait si bien, que le roi Démétrius Poliorcète étant venu assiéger la ville, n'osa y mettre le feu, de peur de brûler ce chef-d'œuvre; et, pour épargner une peinture, il se retrancha une victoire.

Ce ne fut pas le seul hommage que Démétrius rendit à Protogène : comme l'atelier du peintre était dans un des jardins du faubourg de Rhodes, c'est-à-dire au milieu même du camp des assiégeants, le roi apprit que Protogène (qui alors travaillait à un tableau représentant un satyre amoureux et jouant de la double flûte) n'avait point interrompu son ouvrage malgré le tumulte du siége; il le fit appeler aussitôt et lui demanda d'où lui venait une pareille tranquillité. Alors Protogène répondit qu'il savait bien que Démétrius faisait la guerre aux Rhodiens, mais non aux arts. La réponse plut au roi, et pour que Protogène pût continuer de travailler avec tranquillité, il mit des sentinelles à sa porte, et de temps en temps l'envoyait chercher pour causer avec lui; mais voyant que de cette façon il lui faisait perdre trop de temps, il finit par aller le visiter lui-même entre deux assauts. Cette circonstance, comme on le pense bien, ne contribua point médiocrement à la réputation de ce tableau.

Protogène fit encore une *Cydippe*, un *Thépolême*, *Philisque*, l'auteur tragique, méditant; *un athlète; le roi Antigone*, père de ce même Démétrius Poliorcète, dont il était devenu l'ami; et enfin *la mère du philosophe Aristote, qui lui persuade d'entreprendre une série de tableaux représentant les actions principales d'Alexandre le Grand.*

Ce dernier tableau porta la renommée de Protogène à un si haut degré, qu'Apelles, qui ne le connaissait que de réputation, résolut d'aller lui faire une visite à Rhodes qu'il habitait. Nous avons déjà dit quelle était l'opinion du peintre de Cos sur celui de Caunus, et ces éternelles retouches dont l'accusait Apelles étaient d'autant plus inutiles qu'Apelles seul avait la main plus sûre que Protogène.

Apelles débarqua à Rhodes, et se rendit droit à l'atelier de Protogène. Le peintre était absent. Une vieille était seule préposée à la garde d'une tablette immense destinée à un tableau et sur laquelle il n'y avait encore rien de peint. La vieille, interrogée, répondit que Protogène était absent, et demanda ce qu'il y aurait à lui dire à son retour. Apelles, pour toute réponse, prit un pinceau, le trempa dans la couleur, et traça sur toute la longueur de la tablette un trait d'une telle hardiesse et d'une telle ténuité, qu'on

(1) C'était ce tableau qui lui faisait dire orgueilleusement qu'il y avait au monde deux Alexandre; l'un invincible, qui était fils de Philippe; et l'autre inimitable, qui était fils d'Apelles.

eût dit qu'il avait été tiré avec un crayon et à l'aide d'une règle, puis il dit à la vieille :

— Quand Protogène rentrera, vous lui montrerez ce trait, et voilà tout.

Mais lorsque Protogène rentra, avant même que la vieille eût ouvert la bouche, il s'écria :

— Apelles est venu !

Alors Protogène prit le même pinceau et conduisit sur le trait déjà tracé un linéament d'une autre couleur, mais si subtil que la couleur primitive le débordait de chaque côté; puis il dit à la vieille que si l'étranger revenait, elle n'avait qu'à lui montrer la tablette et à lui dire : Voilà ce que vous cherchez.

Apelles ne manqua pas de revenir, et la vieille obéissante s'acquitta de sa commission. Mais pour être surpassé, Apelles n'était point vaincu; il reprit le pinceau, et, le trempant dans une troisième couleur, il traça un troisième trait qui tranchait par le milieu les deux autres lignes, ne laissant plus d'espace intermédiaire où tracer un quatrième linéament si subtil qu'on le supposât ; en voyant cette miraculeuse fermeté de pinceau, Protogène s'avoua vaincu et, cessant la lutte, courut sur le port chercher son rival.

Dès lors Protogène ne voulut rien peindre sur cette tablette qu'avait deux fois retouchée Apelles, et le tableau blanc (à l'exception des trois lignes tracées) resta ainsi un objet d'étonnement pour les curieux et presque d'incrédulité pour les artistes ; si bien qu'on le vit à Rome, dans la maison qu'Auguste possédait au Palatin, au milieu des chefs-d'œuvre de l'école grecque, jusqu'au moment où, avec les plus beaux tableaux, cette maison fut consumée par un incendie. La maison fut rebâtie moyennant une contribution volontaire d'un denier par personne, tant Auguste était populaire à cette époque ; mais les chefs-d'œuvre qui la décoraient, et parmi lesquels étaient *l'Apollon des sandales* (1) et *le Jupiter tragédien*, furent à tout jamais perdus.

C'est ainsi qu'on peut voir aujourd'hui encore dans la Farnésine, au milieu des gracieuses compositions de Raphaël, la tête colossale du Jupiter Olympien charbonnée par Michel-Ange.

Le second rival d'Apelles était Aristide, auquel il prit, comme nous l'avons dit, l'expression des grandes passions; en effet Aristide, auquel, selon Pline, on reprochait seulement un peu trop de dureté dans les couleurs, s'était appliqué surtout à rendre les perturbations de l'âme dans les crises suprêmes. Ainsi son plus beau tableau était celui qui représentait une ville prise d'assaut, et qui avait pour sujet une mère blessée et mourante, vers laquelle son enfant se traînait; mais, comme c'était au sein même que la mère avait été frappée, le peintre avait exprimé sur son visage la crainte que son enfant ne suçât son sang au lieu de son lait. Après la prise de Thèbes, ce tableau fut transporté par Alexandre le Grand à Pella, sa patrie.

Outre ce tableau, Aristide peignit encore des *Quadriges en course*; un *Suppliant*, dont on croyait entendre la plainte; un *Bacchus* et une *Ariadne*, dans lesquels on distinguait l'ivresse du dieu et l'ivresse de la femme ; une *Biblis morte d'amour pour son frère Caunus*, au moment même où elle venait d'expirer ; un *Tragédien accompagné d'un jeune garçon*, qui resta suspendu au temple d'Apollon jusqu'à ce que le préteur Marcus Junius, vers l'époque des jeux apollinaires (qui, selon Macrobe, se célébraient tous les ans à Rome au mois de juillet), l'ayant donné à restaurer à un peintre, ce peintre le gâta, soit par maladresse, soit par jalousie ; un *Vieillard qui montre à un enfant à jouer de la flûte*, dédié au temple de la Foi, que les vieux Romains avaient bâti sur le Capitole, à côté de celui de Jupiter Très-Bon et Très-Grand, afin de faire comprendre que celui qui manquait à sa parole manquait aux dieux ; une *Bataille* dans laquelle il y avait plus de cent figures, et qui lui fut payée par Mnason, tyran d'Élate, mille drachmes par figures ; et enfin une figure représentant un malade, que le roi Attale paya cent talents, c'est-à-dire 240,000 francs de notre monnaie.

Et cependant Apelles dépassa tout cela ; les rois se disputaient ses ouvrages, et peut-être plus d'une fois, comme fit Charles V pour le Titien, Alexandre le Grand ramassa-t-il son pinceau ; car Alexandre était non-seulement le protecteur, mais encore l'ami d'Apelles, et il fallait que cela fût pour que celui-là qui avait tué Clitus dans un moment de colère donnât Campaspe à Apelles dans un moment de pitié.

Aussi est-ce à Apelles que s'arrête la période ascendante de l'art grec. Zeuxis avait déjà trouvé le grand, Apelles chercha le beau ; après ces deux maîtres, qui vécurent à soixante ans de distance à peu près l'un de l'autre, les autres peintres, n'ayant plus rien à inventer, imitèrent, et la décadence commença avec l'imitation.

Et puis aussi, faut-il le dire, cet état florissant de l'art, qui allait sans cesse grandissant du siècle de Périclès au siècle d'Alexandre, fut peut-être dû (car les choses s'enchaînent entre elles) à l'état florissant de la politique. En effet, comme nous l'avons dit plus haut, ce flot de barbares qui, à la suite de Xercès, était venu inonder la Grèce, de Troie à Salamine, avait été refoulé par Thémistocles, Pausanias et Cimon, et avait laissé, en se retirant, la capitale de l'Attique presque détruite ; mais après les généraux qui avaient fait la Grèce libre, vint l'homme d'État qui devait faire Athènes grande, et Périclès devait semer les chefs-d'œuvre sur cette terre engraissée par le sang de l'ennemi.

Les Grecs, pour avoir sans cesse devant les yeux le danger auquel ils avaient échappé, et pour que ce danger entretînt le patriotisme dans la jeunesse, avaient décidé qu'on ne relèverait ni les temples abattus, ni les maisons brûlées; mais après trente-cinq ou quarante ans, ces ruines commencèrent à fatiguer les yeux, et Périclès, comme Néron, vit moyen de faire sortir de la ville détruite une ville plus belle. Alors Athènes fut le rendez-vous de tous les artistes : on vit s'élever à la fois des temples, des théâtres, des aqueducs et des ports ; le Parthénon, l'Odéum et le Céramique jaillirent de terre ; Phidias, l'auteur du *Jupiter Olympien*, Praxitèles, l'auteur de la *Vénus de Cnide*, Scopas, l'auteur de l'*Apollon palatin*, luttèrent ensemble.

Il y eut bien au milieu de tout cela la guerre du Péloponèse entre Sparte et Athènes, qui dura vingt-sept ans, je crois, et dont Thucydide nous a laissé l'histoire ; mais, comme le dit Winkelmann, ces guerres entre villes d'un même pays, entre peuples voisins, entre hommes parlant la même langue et adorant les mêmes dieux, ressemblaient plutôt à des querelles d'amour, qui ouvrent l'esprit et enflamment le cœur, qu'à ces luttes mortelles dont elle était sortie victorieuse mais sanglante. En effet, Athènes et Sparte luttaient non-seulement avec l'épée, mais avec le maillet et le pinceau : comme aux temps plus rapprochés de nous, où les républiques de l'Italie rivalisaient entre elles de grandes actions et de grands monuments, Sparte et Athènes déployaient leurs plus grandes ressources pour faire pencher la balance chacune de son côté ; et tandis qu'Athènes élevait son Parthénon, son Odéum et son Céra-

(1) Ainsi nommé parce qu'il avait été d'abord placé dans le quartier de Rome appelé des Sandaliarii, *Hist. de la Peinture*, t. I.

mique, Sparte achevait, avec les dépouilles de Salamine, son portique des Perses, où, mêlées aux statues des libérateurs de la patrie, étaient sculptées les images des généraux barbares qu'ils avaient vaincus.

Puis, pendant tout le temps que dura cette guerre (et Diodore de Sicile prend soin de nous le dire), pas un instant les artistes ne perdirent de vue le grand jour où leurs ouvrages, exposés aux yeux de toute la Grèce, étaient soumis au jugement de leurs contemporains : ces jours étaient ceux des jeux olympiques, qui revenaient tous les cinquante mois, et ceux des jeux isthmiques, qui revenaient tous les trois ans. Alors, d'une convention unanime, du cap Ténare au mont Paugie, de Céphalonie à Chios, toutes les hostilités cessaient ; les armes sanglantes étaient déposées pour revêtir les habits de fête ; de toutes les parties de la Grèce on s'acheminait joyeusement vers Elis ou vers Corinthe ; et pour que nul ne fût privé d'un spectacle si attendu et si désiré, pendant ce grand jour il y avait trêve, même pour les bannis ; ainsi confondus dans cette grande fête artistique, les Grecs de tous les partis et de toutes les nations oubliaient un instant les malheurs passés et les maux à venir, pour ne penser qu'à la splendeur que le concours de tant de grands hommes allait répandre sur la patrie.

Aussi les grands hommes, exacts au rendez-vous donné, parurent-ils presque tous à la fois. Vers la soixante-quinzième olympiade, le philosophe Phérécide commença d'écrire en prose ; vers la quatre-vingt-unième olympiade, Hérodote, quittant la Carie, vint lire en Elide son histoire aux Grecs assemblés. Vers le même temps, Eschyle, reposé de la bataille de Salamine, donnait la première tragédie régulière qui eût été faite depuis la soixante-unième olympiade, époque où l'art dramatique avait été inventé ; Épipharmes, poëte et philosophe, faisait jouer les premières comédies, et Simonide, excité par les vers d'Homère qu'avait, dans la soixante-neuvième olympiade, commencé de chanter le rapsode Cynéthus de Syracuse, achetait par ses poëmes et ses élégies cette protection de Castor et de Pollux qui lui valut le surnom d'*aimé des dieux*. Alors tout marchait à la perfection, qui est le but de tout ; dans la bouche de Gorgias, l'éloquence, qui jusque-là n'avait été qu'un instinct, devenait une science ; Athénagoras ouvrait son école et donnait des leçons publiques de philosophie à Athènes ; Pindare et Corinne se disputaient le prix de la poésie, qu'enlevait cinq fois Corinne ; Sophocle succédait à Eschyle, et Euripide à Sophocle ; enfin lorsque éclata la guerre du Péloponèse, Socrate avait déjà quarante ans, Hippocrate en avait trente, Aristophane en avait quinze, Antisthène était né et Platon était sur le point de naitre.

Enfin quatre cent trente-un ans avant le Christ, cinquante ans après l'expédition de Xercès, l'année même où Phidias achevait sa statue de *Pallas*, la guerre fut déclarée entre Sparte et Athènes ; et telle était la richesse de cette dernière ville que, lors de son alliance avec Thèbes contre Lacédémone, on leva sur elle et sur son territoire une contribution de 5,700 talents attiques, c'est-à-dire de 13,800,000 francs de notre monnaie.

Ce fut la première année de cette guerre qu'eut lieu, sur le théâtre d'Athènes, le combat d'Euripide, de Sophocle et d'Euripion, dont chacun avait fait une tragédie de *Médée*. Euripide l'emporta sur ses rivaux, et, au dire de Plutarque, l'amour des Athéniens pour les jeux scéniques était tel, que les représentations successives des *Bacchantes*, des *Phœnisses*, d'*OEdipe*, d'*Antigone* et d'*Electre*, leur coûtèrent plus cher que ne leur avait coûté la guerre contre les Perses. Trois ans après la représentation de *Médée*, Eupolis donna ses comédies. Dans la quatre-vingt-septième olympiade, Aristophane fit jouer ses *Guêpes*, et pendant l'olympiade suivante, on représenta la *Nuées* et les *Acharniens*. Ces représentations portèrent le goût des Athéniens pour ces spectacles à une telle rage, que, vers la fin de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire au moment où Athènes était ruinée, il fut fait une distribution d'argent d'une drachme par tête, pour que les citoyens qui n'avaient pas de quoi manger pussent tromper leur faim en assistant aux représentations théâtrales.

Et tout marchait du même pas : Phidias faisait son *Jupiter Olympien*, Polyclète sa statue de *Junon d'Argos*, Scopas sa *Niobé* (1), Ctésilaüs son *héros blessé mourant*, chez lequel, au dire de Pline, on pouvait voir ce qui lui restait d'âme dans le corps ; et Myron ses bœufs magnifiques, que l'empereur Auguste avait fait ranger autour de l'autel placé dans l'avant-cour du temple d'Apollon bâti sur le mont Palatin.

Après vingt-sept ans, la guerre du Péloponèse avait cessé, mais pour faire place à celle entre Thèbes et Lacédémone, dans laquelle Athènes, délivrée de ses tyrans par Thrasybule, fut l'alliée de Sparte ; enfin, vers la cent quatrième olympiade, c'est-à-dire 363 ans avant le Christ, les batailles de Leuctres et de Mantinée amenèrent cette glorieuse paix, ensanglantée par la mort d'Épaminondas.

C'était l'époque où fleurissaient Parrhasius, Zeuxis, Pamphile et Thimante. Nous avons dit quels étaient ces grands hommes, nous avons énuméré les chefs-d'œuvre qu'ils avaient produits ; ils s'éteignaient au moment où la Macédoine, restée jusqu'alors dans l'obscurité, commençait à s'élever par le génie de Philippe, et quelques-uns d'eux virent encore peut-être, avant de fermer les yeux, ce fol incendie du temple de Diane, qui éclaira la naissance d'Alexandre.

Appelles était né à cette époque. Comment le roi de l'art fit alliance avec le roi de la guerre, comment le grand homme devint l'ami du héros, on l'ignore : seulement, ce qu'on sait, c'est qu'Alexandre visitait familièrement Apelles, puisqu'un jour qu'Alexandre parlait de peinture dans son atelier, et raisonnait à tort et à travers sur les arts, Apelles lui conseilla en souriant de se taire, attendu que les petits garçons qui broyaient les couleurs dans un coin riaient de l'entendre parler ainsi : observation qui n'empêcha point Alexandre de lui donner Campaspe, la plus belle de ses esclaves, qui lui avait servi de modèle pour sa *Vénus Anadyomène*, et de rendre une loi qui concédait au seul Apelles le droit de le peindre.

Enfin, 335 ans avant le Christ, comme Darius Codoman, continuant l'œuvre de ses prédécesseurs (qui depuis cent cinquante ans tenaient en servitude la Grèce d'Asie et attaquaient la Grèce d'Europe, tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec l'or et l'intrigue), rêvait une troisième invasion, Alexandre (après avoir détruit Thèbes, à l'exception de la seule maison de Pindare) lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents cavaliers, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante-dix talents, prend des vivres pour quarante jours, dit adieu à Apelles, part de Pella sa patrie, longe les côtes d'Amphipolis, passe le Strymon, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur le rivage de l'Asie-Mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, sou-

(1) Une épigramme grecque attribue la *Niobé* à Praxitèles, mais Pline dit positivement qu'elle est de Scopas.

met la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halicarnasse, s'empare de la Galatie, traverse la Cappadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses, qu'il chasse devant lui comme une poussière; monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sidon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, trainant à son char son commandant Bœtis, comme fit autrefois Achille à Hector; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie à Jéhovah et à Isis, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mariotis, arrive sur son bord septentrional, et, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr qui tombe, et à Carthage qui s'élève, et charge l'architecte de lui bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie, tandis qu'il fera une pointe dans le désert pour aller prier au temple de son père, Jupiter Ammon.

C'était l'âge des merveilles: tout insensé que parût un pareil ordre, Alexandre est obéi, et l'architecte trace une enceinte de quinze mille pas, à laquelle il donne la forme d'un manteau macédonien; dresse son plan par deux rues principales, dont l'une aura onze cents pas, l'autre cinq mille pas de longeur, toutes deux cent pas de large; et la ville s'élève, non pas peu à peu, comme ont coutume de s'élever les villes, mais sort tout armée comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Le jeune vainqueur revient, et trouve sa ville bâtie et habitée: elle a des dieux dans ses temples, un peuple dans ses rues, des vaisseaux dans ses ports. L'Égypte nouvelle va succéder à la vieille Égypte, à cette Égypte mystérieuse descendue de l'Éthiopie avec le Nil, et qui n'existe plus que dans les ruines d'Éléphantine et de Thèbes. Memphis la troyenne, qui leur a succédé, va bientôt passer à son tour; si bien que la belle cité grecque n'a pas de rivale à craindre, et que, sûr de ses destins, son fondateur peut marcher à de nouvelles victoires.

Couchée entre son lac et ses deux ports, baignant ses pieds dans le golfe Cyrénaïque et mirant son front dans la mer de Syrie, Alexandrie écouta le retentissement de ses pas, qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre; une bouffée du vent oriental lui apporta le bruit de la bataille d'Arbelles, elle entendit comme un écho sombre de la chute de Babylone et de Suse; elle vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis, puis enfin cette rumeur lointaine se perdit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius.

Huit ans après, Alexandrie vit entrer dans ses murs un char funèbre roulant sur deux essieux, autour desquels tournaient quatre roues à la persane, dont les rayons et les jantes étaient dorés: des têtes de lion d'or massif, dont la la gueule mordait une lance, formaient l'ornement des moyeux, et il y avait quatre timons, à chacun desquels était attaché un quadruple rang de jougs, et quatre mulets étaient attelés à chaque joug; chaque mulet avait sur la tête une couronne d'or, des sonnettes d'or aux deux côtés de la mâchoire, et autour du cou des colliers chargés de pierres précieuses; sur ce char était une chambre d'or voûtée, large de huit coudées et longue de douze: le dôme était orné de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes; au-devant de cette chambre régnait un péristyle d'or soutenu par des colonnes d'ordre ionique, et dans ce péristyle étaient appendus quatre tableaux. Le premier de ces tableaux représentait un char richement travaillé: un guerrier y était assis tenant en main un sceptre magnifique, et autour de lui marchait la garde macédonienne et le bataillon des Perses, avec leur avant-garde formée par les Hoplites. Le second tableau se composait du train des éléphants armés en guerrre, portant sur leur cou les Indiens, et en groupes les macédoniens couverts de leurs armes. Dans le troisième, on avait figuré le corps de cavalerie imitant les manœuvres et les évolutions du combat. Enfin le quatrième représentait des vaisseaux en ordre de bataille et prêts à attaquer une flotte que l'on voyait dans le lointain. Au-dessus de cette chambre, c'est-à-dire entre le plafond et le toit, tout l'espace était occupé par un trône d'or, carré, orné de figures en relief d'où pendaient des anneaux d'or, et dans ces anneaux d'or étaient passées des guirlandes de fleurs qu'on renouvelait tous les jours, au-dessus du faîte était une couronne d'or d'une assez grande dimension pour qu'un homme de haute taille pût tenir debout dans le cercle qu'elle formait, et lorsque la lumière du soleil frappait dessus, elle lui renvoyait ses rayons en éclairs. Enfin, dans cette chambre, qui formait le centre du char, était couché sur des aromates, le cadavre d'Alexandre.

Celui qui se disait un dieu avait fait à Babylone un excès de table, et la mort, à trente-deux ans, était venue lui rappeler qu'il n'était qu'un homme.

C'était un des dix capitaines que la mort de leur général avait fait roi, et un des quatre qui devaient conserver leur royaume, qui menait le deuil. Dans ce grand partage du monde accompli autour du cercueil, Ptolémée, fils de Mayus, qui se vantait d'être le frère d'Alexandre, et qui était certainement l'un de ses plus chers favoris, avait pris pour lui l'Égypte, la Cyrénaïque, la Palestine, la Phénicie et l'Afrique; puis, comme un palladium qui devait pendant trois siècles et demi conserver l'empire chez ses descendants, il avait détourné de sa route le corps d'Alexandre, et le ramenait demander une tombe à la ville à laquelle il avait donné un berceau.

Voilà donc ce que vit Apelles. Quoiqu'on ignore l'époque précise de sa mort, il est certain qu'il survécut à Alexandre, puisque Pline raconte, comme une preuve de son habileté à saisir la ressemblance, qu'une tempête l'ayant jeté sur la côte d'Égypte, et contraint de débarquer à Alexandrie, d'autres peintres, jaloux de lui, subornèrent le bouffon du roi, qui l'invita faussement à venir souper avec son maître: sans doute Ptolémée, tout auteur (1) et tout amateur des sciences et des arts qu'il fût, n'aimait point personnellement Apelles, car à peine l'eut-il aperçu, qu'il se leva furieux, et, montrant à l'artiste ses *vocatores*, il lui demanda lequel d'entre eux l'avait invité de sa part. Apelles alors prit au foyer un charbon éteint, et commença de tracer un portrait sur la muraille; mais avant même que la tête ne fût finie, Ptolémée l'arrêta; aux premiers traits il avait reconnu son bouffon.

ALEXANDRE DUMAS.

(*Prochainement les peintres d'Italie.*)

(1) Ptolémée avait écrit une relation des campagnes d'Alexandre qui a été perdue.

LE DRACK, LÉGENDE DU QUERCY.

Un jeune enfant, à la vesprée,
S'en allait jouant dans le val;
Sur la pelouse diaprée
Un guerrier survient à cheval.

— Où vas-tu si tard dans la plaine,
Tout seul ainsi, petit enfant?
Viens au bois pour reprendre haleine.
— Non; ma mère me le défend.

— Tu n'en diras rien. — Oh! ma mère
Sait ce que je fais sans le voir.
— Quel est son métier? — Lavandière;
Entendez d'ici son lavoir.

— Mais ne crains-tu pas, mon bel ange,
Le loup qui rôde par les champs?
— Beau cavalier, le loup ne mange
Que les petits qui sont méchants.

— Cependant, si tu veux m'en croire,
Il ne faut pas trop s'y fier:
On dit que quand la nuit est noire.....
— Que dit-on, seigneur cavalier?

— Qu'il est plus sûr d'aller ensemble;
Avec moi ne crains aucun mal;
Tu dois être las, il me semble:
Veux-tu monter sur mon cheval?

— J'en ai peur: il a l'œil si rouge!
Il est noir, noir comme la nuit!
Et puis, voyez! toujours il bouge,
Et ses pieds ne font aucun bruit!

— C'est que, sur le sol qu'il effleure,
Il a peine à se contenir:
Il peut aller, en moins d'une heure,
Au bout du monde et revenir.

— Alors, oh! que de belles choses
On pourrait voir en un moment!
— Plus qu'au printemps il n'est de roses,
Et d'étoiles au firmament!

Ce sont les fleurs les plus étranges,
Et des fruits d'un goût sans pareil;
Des orangers tout plein d'oranges
Dans des champs tout pleins de soleil.

Ce sont des rois, ce sont des reines,
Assis au milieu de leur cour;
Ce sont des villes si sereines
Que dans la nuit il y fait jour.

On voit tout ce qui peut surprendre:
Des hommes de toutes couleurs;
Des oiseaux qui se laissent prendre
Avec la main comme des fleurs.

Ici, dans des forêts sauvages,
Paissent des troupeaux d'éléphants;
Là, les perles, sur les rivages,
Servent de jouet aux enfants.

On voit les monts, on voit les plaines
Où l'or se trouve par monceaux;
La mer, où nagent des baleines
Aussi grandes que des vaisseaux!

Eh bien! ce merveilleux spectacle,
L'univers! va s'offrir à toi,
En un moment et par miracle,
Si tu veux venir avec moi.

Et l'enfant, que le charme enivre,
Près du cavalier vient s'asseoir:
— Vous dites, si je veux vous suivre,
Que je peux revenir ce soir?

— Oui, ce soir même, enfant; mais songe
Qu'il est déjà tard; tu m'entends.
Partons: vois l'ombre qui s'allonge!
Bientôt il ne serait plus temps.

Et son œil, plein d'inquiétude,
Suit du val le sentier battu;
Rien ne trouble la solitude,
Mais l'écho du lavoir s'est tu!

L'enfant alors: — Pour que je monte,
Approchez-vous de l'escalier
Que cette croix ici surmonte.
La voyez-vous, beau cavalier?

Le cheval recule et se cabre...
— Comme il a frémi tout à coup
Votre cheval! Tirez le sabre,
Peut-être qu'il a vu le loup!

— Il l'a vu, sans doute; et je tremble:
Que deviendrais-tu là, tout seul?
Viens, cher enfant; allons ensemble
Derrière cet épais tilleul.

Et l'enfant, tendant sa main blanche,
Suit le cheval, cède à l'attrait...
Le cavalier vers lui se penche,
Le jette en croupe et disparait.

Un long cri traversa la plaine!...
La mère accourt; soins superflus:
Pour l'aller voir à la fontaine,
Son pauvre enfant ne revint plus.

S. PÉCONTAL.

(1) Le Drack est le ravisseur d'enfants, le roi des aulnes du Quercy.

ÉTUDES SOCIALES.

LES CRÈCHES.

Dans ce Paris plein, comme on l'a dit, de grandeur et de misère, s'il est quelque chose qui console de bien des contrastes, c'est la charité. Quand, dans sa voiture dorée et blasonnée, le riche passe emporté mollement, nous regardons

ce pauvre homme pliant sous le faix, que le brillant équipage vient d'éclabousser, et nous nous écrions : « Que d'injustices ici-bas ! » Mais si le pauvre homme vous dit : « Ma femme avait froid l'hiver dernier, ce riche que vous venez de voir lui a apporté une couverture ; mes enfants avaient faim, c'est par lui que Dieu leur a donné le pain de tous les jours. C'est lui qui nourrit ma famille, qui m'a fait trouver l'ouvrage dont je manquais. » Alors, loin de blasphémer, on bénit et la résignation du pauvre et la bonté du riche, et l'on dit : « Puisque Dieu a voulu que les biens de ce monde soient inégalement partagés, qu'il laisse ces biens aux mains de ceux qui en font un bon usage. »

Ces derniers mots formulent à peu près l'idée qui m'est venue à l'esprit en visitant dernièrement une de ces fondations éminemment charitables, je veux dire l'une des crèches du premier arrondissement de Paris.

Depuis quelque temps déjà, dans chaque arrondissement un ou plusieurs asiles reçoivent, pendant la journée, les jeunes enfants des ouvriers pauvres ; après l'asile, vient l'école primaire ; après l'école primaire, l'apprentissage. Mais une lacune existe au moment le plus important de ces jeunes existences. L'asile ne reçoit son petit peuple que depuis l'âge de deux ans accomplis à six ans. Jusqu'à la deuxième année, que faire de cette petite créature qui, plus que jamais, a besoin de sa mère, et plus que jamais cependant la gêne et l'entrave dans ses travaux?

Celle-ci laissera l'enfant dans sa pauvre demeure, glacée l'hiver, brûlante l'été, quitte à le retrouver bleu de froid le soir ou à demi étouffé dans ses langes

Cette infortune, enfin révélée par un honnête homme, a ému dernièrement bien des cœurs. Je n'insisterai pas sur la fondation de la première crèche à Chaillot. Je ne parlerai pas du zèle de ceux qui contribuèrent avec M. Marbeau à créer cette crèche. Vous trouverez tous ces détails contés d'une manière touchante dans un petit livre qui se vend au profit de l'institution. Je vous dirai seulement que l'œuvre a prospéré, qu'une seconde, puis une troisième crèche se sont établies, et je vous raconterai ma visite à l'une d'entre elles.

Ma curiosité un peu tardive avait été excitée à la nouvelle de ces deux fondations, postérieures de quelques mois à la première. Je gagnai la rue Saint-Lazare, dépassai l'hôtel du chemin de fer, et demandai dans quelques boutiques voisines des renseignements sur ce que je cherchais. Nulle part on ne put me l'indiquer. — Je ne connais pas. — Ce n'est pas dans ce quartier. — Voyez à Chaillot.

Cet obstacle, qui m'eût arrêté en toute autre circonstance, me fit persévérer ; cette simplicité même me charmait. Qui donc dans Bethléem eût pu indiquer aux bergers et aux Mages l'étable où venait de naître Jésus-Christ? De porte en porte, j'arrivai au numéro 144. Doutant à demi de ma mémoire, à demi certain que c'était là, j'entrai. Je cherchai un bâtiment neuf, point ; une galerie, une entrée, quelque chose qui se fît remarquer. Rien de tout cela. A gauche, un atelier, deux, trois ateliers ; à droite, encore le travail ; seulement un petit tableau que je finis par apercevoir, portait ces mots modestes :

CRÈCHE DE SAINT-LOUIS D'ANTIN.

Un simple escalier de bois bien ordinaire, mais parfaitement propre, conduisait au premier ; je le montai, et, ouvrant une porte vitrée, je me trouvai dans la crèche.

Je demandai la permission de jeter un coup d'œil.

— La crèche est l'œuvre de tous, me répondit la première berceuse, tous sont admis à la visiter.

J'avais sous les yeux plus de vingt enfants, les uns endormis, les autres éveillés ; les uns tranquilles, les autres jouant, d'autres criant, mais aussitôt calmés par des soins attentifs. Il n'y avait là rien d'apprêté, rien que de naturel ; quatre berceuses, revêtues d'un costume simple qui n'est plus celui de la ville et pas encore celui de la campagne, moins sombre que celui des sœurs, mais qui en garde l'austérité. Puis, dans cette grande pièce, bien nette, bien claire, vingt et quelques berceaux en fer qui, emboîtés d'un côté dans le mur, et soutenus de l'autre par un pied également en fer, fiché dans le sol, ne risquent pas d'être renversés, et, malgré cette solidité, peuvent cependant être mis en mouvement par un souffle. Dans ces berceaux garnis de rideaux blancs, de couvertures blanches, de jeunes enfants, l'un à bonne grosse figure, l'autre un peu amaigri ; celui-là en petit vêtement gris d'indienne, celui-ci avec de petits bas reprisés, cet autre en brassière bleue, tous en habillements bien mesquins sans doute, mais aussi tous si propres que, s'il y a encore là de la pauvreté, du moins on n'y retrouve plus la misère.

Je restai une heure à considérer les moindres détails.

Un gros garçon éveillé, mais *bien sage*, me regardait en ouvrant ses grands yeux étonnés.

Une petite fille s'agitait et rejetait sa couverture ; la berceuse venait et d'une voix doucement grondeuse :

— Eh bien ! mademoiselle, voulez-vous bien rester tranquille ; est-ce qu'on se conduit comme ça devant les messieurs !

On ouvrit une porte, je passai dans la lingerie, non moins bien tenue que le reste. Puis je vis la liste des fondatrices et celle des inspectrices, et quel fut mon étonnement quand je retrouvai presque tous les mêmes noms sur ces deux listes ! Oui, ces femmes pieuses qui ont donné leur or d'abord, qui ont sacrifié un bijou pour sauver une famille de la misère, ont compris qu'il fallait plus encore, et chacune d'elles a son jour d'inspection. Oui, des mères de nobles familles, des femmes du monde, des dames de haut lieu, celles que les ouvriers appellent de *grandes dames*, viennent tour à tour inspecter leur fondation. Un enfant pleure en attendant l'instant où sa laborieuse mère va venir l'allaiter. Une inspectrice est là, elle le prend dans ses bras pour le calmer. Cette inspectrice, c'est Mme la comtesse de Montjoie, Mme Muron, Mme la comtesse de Kersaint ; vienne la mère, elle va lui rendre son enfant. Touchantes sollicitudes, par combien de reconnaissance vous êtes payées ! Le peuple souffre, et ceux qui souffrent sont sensibles plus que tous les autres.

Après la liste des inspectrices et des fondatrices, on me montra encore celle des enfants inscrits ; le registre où les inspectrices inscrivent chaque jour l'état dans lequel elles trouvent la crèche, puis le registre des visiteurs. Sur ce dernier, parmi de touchantes pensées, j'ai trouvé ces vers d'un de nos meilleurs poëtes, M. Émile Deschamps :

Pauvres enfants, chers petits anges,
Lorsque, pour le travail, après chaque repas,
Vos mères vous laissaient au logis, n'est-ce pas,
Qu'en proie à des terreurs étranges,
Vous sangiotiez ; et puis, qu'à force d'être seuls,
On vous retrouvait froids et muets dans vos langes,
Comme des morts dans leurs linceuls ?...
Maintenant plus d'absence aux longues agonies ;
Car la crèche, agréable aux yeux de l'Éternel,
Avec ses chants, ses fleurs, ses images bénies,
Vous garde souriants jusqu'au sein maternel.

Et vous, riches, donnez, donnez, pour que la crèche
L'hiver, soit toujours chaude, et l'été toujours fraîche.

J'avais oublié un tableau encore, celui des médecins qui

donnent gratuitement leurs soins quotidiens à la crèche; puis la liste des prescriptions hygiéniques qui, avec une prudence toute maternelle, défendent les bonbons, les gâteaux hors des repas, les joujoux peints, etc.

J'allais partir, quand je m'aperçus que chaque lit portait un écriteau. J'en demandai la raison.

— Toute personne qui fournit un berceau complet a son nom attaché à ce berceau, afin que le pauvre sache à qui il a obligation.

— Et que coûte le berceau?

— Berceau, rideaux, couvertures, le tout coûte trente-huit francs.

Mettons quarante; n'est-ce pas de la charité au rabais? Avoir son nom inscrit sur une bonne œuvre pour quarante francs!

Je fis encore une fois le tour de la salle pour voir les noms des personnes qui avaient donné des berceaux.

Combien je fus surpris et touché en lisant les plaques suivantes sur différents lits :

Les élèves de l'institution Loubens. — Monsieur le curé de Saint-Louis d'Antin. — Madame la comtesse de Cumont. — Les ouvriers et les apprentis de MM. Jouaust et Guiraudet. — Mademoiselle d'Artigues. — Mademoiselle de Vercy, etc., etc.

Ainsi, sur le terrain commun de la charité, jeunes écoliers joueurs, pieuses mères de famille, digne prélat, laborieux ouvriers, jeunes filles aussi bonnes que belles, s'unissent fraternellement pour faire le bien!

Et savez-vous le résultat de tout ceci? Ces pauvres mères qui jadis ne pouvaient suffire à élever leurs enfants, pour avoir ces pauvres petits lavés deux fois le jour, peignés une fois, tenus toujours avec une extrême propreté, toujours soignés, rafraîchis, réchauffés à temps; pour les faire garder quatorze heures, car la crèche est ouverte depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à huit heures et demie du soir; enfin, pour avoir leurs nourrissons aussi bien traités que le pourraient être ceux des meilleures familles, et cela sous la surveillance de l'élite de la société, ces mères ne payent que vingt centimes! Encore ce prix n'est-il exigé que pour conserver à la mère le droit de dire : « Je n'ai pas renoncé à mon enfant; c'est par moi qu'il reçoit ces soins que mes mains ne peuvent lui prodiguer. Si je travaille pour lui le jour, je le reprends le soir, et la nuit je ne le quitte pas. Je suis toujours bien sa mère.

Par la même excellente raison, la crèche est fermée les jours de fêtes et les dimanches, pour que la mère et l'enfant se retrouvent en ces jours de repos.

Et maintenant, si ces lignes ont eu pour vous quelque intérêt, allez et voyez par vous-mêmes. Et quand vous aurez vu, si vous êtes comme nous *des hommes de bonne volonté*, aidez aux bons par votre parole comme nous tâchons de le faire par notre plume. Car les trois crèches déjà fondées sont toutes trois dans un seul arrondissement de Paris; les onze autres, parmi lesquels les plus pauvres, en manquent encore et les attendent, comme les attendent aussi toutes nos villes manufacturières, les travailleurs de nos villages et les pêcheurs de nos côtes.

ADOLPHE DELAHAYE.

Juillet 1845.

P.-S. Depuis que cet article est écrit, de nouvelles crèches se sont fondées à Paris, à Belleville, etc., les grandes villes s'occupent d'imiter la capitale, et le vœu de l'auteur sera bientôt rempli dans toute la France.



Vue de la crèche de la rue Saint-Lazare, n° 144.

HISTOIRE DE LA DANSE.

PREMIÈRE PARTIE.



Danse égyptienne autour du bœuf Apis.

I. — DE LA DANSE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

La danse est sans contredit le plus ancien des arts ; on pourrait même ajouter qu'il en est le plus noble.

C'est du moins ce qu'ont affirmé tous les auteurs qui ont écrit sur la danse, et notamment le philosophe Lucien, qui nous a laissé un ouvrage remarquable sur ce sujet.

D'après ce philosophe, l'origine de la danse remonte à la naissance de l'univers. Il faut avouer qu'il en est peu de plus anciennes. L'assemblée des astres, la conjonction des planètes et des étoiles fixes, leur harmonie, ont servi de base aux préceptes de cet art.

Ce qui est certain, c'est que la danse avait primitivement un caractère purement religieux ; elle était exclusivement consacrée au culte de la Divinité ; les prêtres seuls avaient le droit de se livrer à ce pieux exercice.

Les choses ont bien changé depuis, comme vous voyez.

Les Égyptiens, ce peuple si longtemps considéré comme le plus vieux et le plus sage de l'antiquité, faisaient un tel cas de la danse, et l'employaient si fréquemment dans les mystères des initiations, qu'ils appelaient ***dessauteurs*** ou infidèles à la danse ceux qui trahissaient ces mystères.

Ils avaient deux danses particulièrement célèbres, dont Platon, Lucien et d'autres auteurs nous ont rapporté des

merveilles. La première a été nommée *la danse astronomique*. Nous la retrouverons plus tard en Grèce, où elle fut transportée par le divin Orphée, et en Italie, où elle fut apportée par Pythagore. Les chœurs des tragédies grecques et romaines nous en ont appris tous les mouvements.

Dans cette danse, un autel, placé au centre, représentait le soleil; les danseurs, figurant les signes du zodiaque, les sept planètes, les constellations, exécutaient les différentes révolutions des corps celestes, en tournant à l'entour.

Mais la danse la plus fameuse, la plus solennelle de toute l'Égypte, était celle que l'on célébrait en l'honneur du dieu Apis.

Bien que je ne puisse supposer qu'il y ait parmi mes lecteurs des gens qui ne connaissent pas ce dieu cornu, il n'est pas hors de propos, je pense, de donner ici quelques détails sur ce divin quadrupède, car la race en est complétement perdue.

Le dieu Apis était un bœuf, mais ce n'était pas un bœuf comme un autre.

Il fallait qu'il eût le poil du corps noir, sur le dos la figure d'un aigle, celle d'un escargot sous la langue, les poils de la queue doubles, et, sur le côté gauche, une marque blanche semblable à un croissant.

On comprend qu'un pareil bœuf ne pouvait naître à la façon vulgaire des autres bœufs, ses semblables; une génisse devait l'avoir conçu d'un coup de tonnerre.

Le dieu, une fois trouvé, était nourri pendant quarante jours sur les bords du Nil, et servi par des femmes qui n'avaient pour ornement que la simple nature. De là on le conduisait à Memphis.

A son entrée à Memphis, la grande danse des prêtres d'Égypte commençait. Le sujet ou ballet était l'histoire d'Osiris, la première divinité d'Égypte. Pendant la marche, on peignait par des mouvements lents ou passionnés et au son de mille instruments la naissance miraculeuse du dieu, les folâtreries de son enfance, ses amours et son mariage avec Isis. Ensuite on représentait la conquête et la civilisation des Indes par Osiris, le retour de ce conquérant en Égypte, la mort de ses perfides frères, punis de sa main.

Au moment où la procession arrivait au temple, les danses redoublaient de vivacité; le peuple lui-même témoignait son enthousiasme et se livrait à tous les transports d'une folle allégresse.

Mais, hélas! le dieu Apis, tout dieu qu'il était, avait ses jours comptés; bœuf, il ne devait vivre que ce que vivent les bœufs, et la divinité ne tardait pas à se changer en victime.

Le jour venu, les prêtres saisissaient le dieu, et le menaient jusqu'au bord du Nil, où ils lui demandaient fort révérencieusement la permission de le noyer. Le plus ordinairement le dieu ne faisait aucune objection; on procédait immédiatement au sacrifice. On dansait à sa mort comme on avait dansé à son apothéose; seulement ces danses funèbres étaient aussi lugubres que les premières avaient été gaies.

II. — DE LA DANSE CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux prirent un grand nombre de coutumes aux Égyptiens pendant le séjour qu'ils firent parmi ces peuples; ils leur empruntèrent notamment plusieurs danses; ces danses étaient également des danses religieuses.

La première danse sacrée dont il est parlé dans la Bible est celle de la prophétesse Marie. Après le passage de la mer Rouge, Marie prit un tambour, et toutes les femmes la suivirent en dansant.

Quelques années plus tard, Aaron, son frère, entra lui-même en danse, mais, cette fois, bien mal en prit à ceux qui l'imitèrent; trois mille personnes en moururent. Il est vrai que ce n'était point au Dieu d'Israël que s'adressaient ces hommages, mais bien à un veau d'or. C'était un souvenir et une imitation du culte qu'ils avaient vu rendre en Égypte à un bœuf; le premier pas dans le crime est toujours timide.

La danse la plus célèbre dont parle l'Écriture est la danse de David devant l'arche. « David ayant appris, dit le texte, « que le Seigneur avait béni Obededom et toute la maison « de ce pieux lévite depuis que l'arche y était entrée, eut « la confiance de la faire transporter à Jérusalem. Lorsqu'on « se fut rendu à la maison d'Obededom, David, environné « de sept chœurs de musique, faisait arrêter l'arche, portée « par les sacrificateurs, à chaque sixième pas, et faisait im- « moler un bœuf et un bélier. Pendant ce temps-là, il « dansait devant l'arche de toute sa force, parmi les cris « de joie et au son des trompettes. »

Plusieurs des commentateurs de la Bible, et entre autres le docte Dom Calmet, bénédictin, ont profondément disserté sur cette danse. Ce dernier en a laissé une description aussi détaillée que s'il y eût assisté; il en a même fait graver le dessin.

D'après le texte, David était vêtu d'une simple chemise de lin, ce qui lui attira de vifs reproches de la part de Michol, la fille de Saül, qui l'avait vu passer de sa fenêtre. David lui répondit que la chemise répondait suffisamment de la pureté de ses intentions, et que le vent seul était coupable en cette circonstance.

Du reste les Juifs avaient une passion désordonnée pour la danse; Dieu lui-même la leur permettait. « O vierge « d'Israël, dit-il à son peuple pour lui annoncer la fin de « la captivité, je te rendrai tes tambours, et tu retourneras « danser dans tes joyeuses assemblées. » On voit en effet par le psalmiste que ces danses étaient toujours accompagnées du son des instruments et surtout du tambourin. Jérémie, faisant des vœux pour le rétablissement de Jérusalem, demandait également le retour de ses chants et de ses danses. Enfin, les trois temples de Jérusalem, de Garizim et d'Alexandrie, avaient tous un lieu nommé *chœur*, disposé comme une espèce de théâtre, et destiné à la danse. Les premières églises chrétiennes, celles de Saint-Pancrace et de Saint-Clément, par exemple, ont été construites sur ce modèle.

Les Juifs avaient aussi des danses politiques. La plus célèbre est celle qui fut instituée par les Machabées pour solenniser la restauration du temple. Quand la belle Judith eut coupé le cou à Holopherne, les Juifs firent une fête publique, terminée, dit le Napolitain Zuccaro, célèbre professeur en l'art gymnastique, par une espèce de bal que Judith elle-même présida. C'était trop juste.

Le peuple organisait assez souvent des danses aux environs des villes. Les filles de Silo dansaient à l'ombre des palmiers, quand les jeunes gens de la tribu de Benjamin, à qui on les avait refusées pour épouses, les enlevèrent de force, sur l'avis des vieillards d'Israël.

« Voici la fête du Seigneur, dit le texte, allez vous ca- « cher dans les vignes, et quand les filles de Silo dan- « seront *selon l'usage*, sortez de votre embuscade, pre- « nez chacun une épouse, et fuyez vers la terre de Ben- « jamin. »

On voit par là que Romulus connaissait son histoire sainte, et que l'enlèvement des Sabines n'est qu'un véritable plagiat.

III. — DE LA DANSE CHEZ LES GRECS.

De l'Égypte et de la Judée il nous faut passer en Grèce. La Grèce est le berceau de la poésie et des arts, la patrie du goût, la terre classique du plaisir et de la beauté. Là, les Grâces, mêlées aux nymphes des bois, frappaient la terre en cadence à la douce et mélancolique clarté de la lune; les chastes vierges descendaient en dansant du Cythéron, portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées; les filles de Sparte, couvertes de leur seule pudeur comme d'un voile, imitaient dans leurs jeux les jeux sanglants de Mars; les bacchantes bondissaient de joie autour du vieux Silène.

Il est certain qu'aucun peuple ne professa jamais un plus grand culte pour la danse; ils la faisaient naître avec l'amour, dont elle est toujours restée la compagne; Apollon lui-même, par la voix de sa prophétesse, en dictait les lois.

Tous les poëtes à l'envi célébraient l'excellence de cet art.

Homère, en parlant des plaisirs les plus honnêtes, ne parle que du sommeil, de l'amour et de la danse; et encore cette dernière, suivant lui, est-elle le seul qui mérite le nom d'*irréprochable;* il en représente l'image sur le bouclier de son héros.

Hésiode, qui avait vu lui-même, au lever de l'aurore, les Muses danser en chœur autour de l'autel de leur père, et *leurs pieds délicats fouler en cadence les bords semés de violettes de la fontaine d'Hippocrène*, assure que la danse est le plus beau présent que nous aient jamais fait les dieux.

Pindare donne à Apollon le titre de danseur, et consacre à l'immortalité les noms de ceux qui excellent dans cet art.

Platon, ce poëte d'une autre espèce, ce philosophe austère et profond, n'hésite pas à placer la danse avant toutes les sciences, et veut qu'on s'occupe à régler le corps avant de former l'esprit. Il considère la danse comme une discipline qui doit conduire l'homme à la vertu. La raison qu'il en donne, est que cet art dissipe la tristesse, qui est, suivant lui, la passion la plus dangereuse. On a aujourd'hui, il est vrai, des idées un peu différentes sur les passions.

Enfin Socrate, le plus sage des hommes, au dire d'Apollon qui devait s'y connaître, non content de donner des éloges à la danse, voulut encore l'apprendre; il était pourtant dans un âge très-avancé. Le plus sage des hommes prit Aspasie pour professeur.

Épaminondas lui-même désira s'initier aux secrets de la danse. L'histoire n'a pas dédaigné de nous transmettre le nom de son maître; on le nommait Calliphron.

On accordait alors à la danse une portée bien autrement élevée que celle qu'on lui attribue de nos jours. La danse n'était plus seulement un art purement religieux, les prêtres grecs la considéraient comme un puissant moyen de moralisation.

Agamemnon, prêt à partir pour Troie, ne crut pouvoir mieux faire pour engager Clytemnestre à rester pendant son absence dans la ligne de ses devoirs, que de placer auprès d'elle un danseur, qui lui rappelât sans cesse par ses exercices et ses danses les obligations qui lui étaient imposées. Malheureusement... on sait ce qui arriva. Clytemnestre commença par tromper son mari; puis, pour réparer sa faute, elle l'assassina. Sans aucun doute Agamemnon avait fait choix d'un mauvais danseur.

Les Grecs avaient un grand nombre de danses; ces danses étaient ou publiques ou privées; les danses publiques étaient ou religieuses, ou lyriques, ou scéniques. Il y avait deux sortes principales de danses religieuses : les *dyonisiaques*, danses turbulentes, vives, expressives, ordinairement consacrées à Bacchus; les *corybantiaques*, qui, plus graves, se célébraient en l'honneur de Jupiter. Les danses lyriques se divisaient également en deux branches : les *gymnopédies*, dans lesquelles les jeunes gens, entièrement nus, représentaient tous les mouvements gymnastiques, comme ceux de la lutte ou du pugilat, et les *pyrrhiques*, dans lesquelles, armés de toutes pièces, ils simulaient l'image de la guerre.

Une des danses grecques les plus anciennes était la *danse des matassins* ou *des bouffons*. Les danseurs, vêtus de corselets, armés de l'épée et du bouclier, la tête couverte de morions dorés, les jambes garnies de sonnettes, se livraient à toutes sortes de contorsions comiques ou guerrières, qui portaient successivement la gaieté ou l'effroi dans l'âme des spectateurs.

Les danses armées remontaient également à une très-haute antiquité. Ces danses s'exécutaient avec l'épée, le javelot et le bouclier. Les Grecs les appelèrent d'abord *danses memphitiques*, et les disaient inventées par Minerve, pour célébrer la victoire remportée par les dieux sur les Titans. Ces danses étaient graves et austères. Elles étaient presque tombées en désuétude, lorsque Pyrrhus en renouvela l'usage et leur donna son nom. Les jeunes guerriers grecs se livraient avec ardeur à la danse pyrrhique, pour se désennuyer de la longueur du siége de Troie; toutes les évolutions militaires entraient dans cette danse; aussi plusieurs auteurs, et notamment Lucien, n'hésitent-ils pas à attribuer à cet exercice le triomphe des Grecs et la ruine de la ville de Priam.

Donc, ce n'est pas l'amour qui perdit Troie.

Les danses armées étaient nombreuses. En voici une dont le détail nous a été fidèlement transmis par un historien.

« Ensuite les Œniens et les Magnètes parurent, et dan-
« sèrent la *carpœa* sous les armes. Voici le thème ordi-
« naire de cette danse : un homme s'avance, quitte la cui-
« rasse et le bouclier et se met à semer et à labourer; mais
« au milieu de ce travail, il se retourne à chaque moment,
« comme s'il craignait quelque ennemi; tout à coup un
« voleur se présente; à peine le laboureur l'aperçoit, qu'il
« court à ses armes et combat devant ses bœufs, le tout au
« son des instruments. Le voleur finit par lier l'homme et
« enlever les bœufs. D'autres fois le laboureur a la victoire,
« il se saisit du voleur, l'attache avec ses bœufs, et le con-
« duit ainsi, les mains liées derrière le dos. »

Dans les *panathénées*, c'étaient des danseuses armées de toutes pièces qui représentaient, en procession et au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans.

Par opposition aux danses armées, les Grecs avaient aussi des danses que l'on peut appeler danses pastorales.

Celles inventées par le dieu Pan se dansaient dans les forêts; elles étaient vives et gaies; les danseurs étaient de jeunes filles et de jeunes garçons, couronnés de branches de chêne, et portant des guirlandes de fleurs, qui leur descendaient de l'épaule gauche et étaient rattachées sous le côté droit.

On trouve la description d'une de ces danses dans le roman de *Daphnis et Chloé;* voici la traduction naïve d'Amyot.

« Ce vieillard, ayant si bien et si gentiment fait son de-
« voir de danser, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé,
« lesquels incontinent se relevèrent et dansèrent le conte
« de Lamon, Daphnis contrefaisant le dieu Pan, et Chloë
« la belle Syringe. Il lui faisait sa requête, et elle s'en
« riait: elle s'en fouyait, et il la poursuivait, courant sur le

« bout des arteuils (orteils) pour mieux contrefaire les pieds « de chèvre de Pan ; elle faisait semblant d'être lasse de « courir ; et, au lieu de se jeter entre des rouseaux, elle « s'allait cacher dans les bois ; et Daphnis, prenant la grande « flûte de Philétas, en tira un son languissant comme celui « d'un amoureux, un son passionné comme d'un qui veult « toucher, un son de rappel, comme d'un qui va cherchant. » En tout trois sons.

Le renouvellement des saisons, les moissons, les vendanges, tous les événements de la vie rustique servaient ainsi de thème aux danses pastorales.



Dryas dansant la vendange.

« Cependant Dryas, dit encore Amyot, dansa une danse « de vendanges, faisant des mines, comme s'il vendangeait « le raisin, le portait dans des paniers, le foulait dedans la « cuve, entonnait le vin dedans les vaisseaux et comme « s'il eût bu du vin nouveau. »

Autrefois, comme aujourd'hui, les repas étaient terminés par des fêtes ; on faisait venir des musiciens et des danseurs, et souvent les convives se confondaient avec eux, quand les vapeurs du vin commençaient à échauffer les imaginations.

L'invention de ces danses est attribuée à Comus par Philostrate, à Terpsychore par Diodore, et suivant d'autres à Bacchus. C'est l'origine de nos bals. Si le bal est un mal, il faut avouer du moins que nous ne manquons pas de précédents pour faire excuser notre faute.

Parmi ces danses, une des plus remarquables est la *danse des Lapithes*, inventée, croit-on, par Pirithoüs ; elle avait pour objet de représenter les combats des Centaures et des Lapithes, ce qui en faisait un exercice excessivement pénible et difficile, pour ceux surtout qui jouaient le rôle des Centaures. Aussi fut-elle dans la suite complétement abandonnée aux paysans.

En voici une autre que nous trouvons décrite dans Xénophon :

Les danseurs étaient au nombre de quatre : un Syracusain, qui dirigeait les autres, une joueuse de flûte, une danseuse exercée aux sauts périlleux, et un jeune homme qui jouait de la lyre. La danseuse commença par exécuter quelques tours extraordinaires avec des cerceaux et des épées ; le jeune homme dansa ensuite une danse noble et gracieuse ; ils furent imités ou plutôt chargés d'une manière grotesque par un parasite qui était au nombre des convives, espèce de bouffon qui, chez les anciens, servait de jouet à l'assemblée et payait son écot en grimaces et en quolibets. Le Syracusain ferma la danse par une sorte de pantomime qu'il exécuta avec la danseuse, et dont le sujet était tiré des amours d'Ariane et de Bacchus.

En Grèce, chaque événement de famille était célébré par une danse particulière. La *danse de l'hymen*, que l'on dansait pendant les mariages, était une danse douce, gracieuse et modeste, exécutée par une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles couronnées de fleurs. Homère dit qu'elle était une de celles gravées sur le bouclier d'Achille. Mais la *danse des funérailles* était la plus brillante, surtout lorsqu'il s'agissait d'un homme fameux par sa naissance, sa fortune ou ses dignités. Tous ceux qui faisaient partie du convoi étaient vêtus de longues robes blanches ; ils portaient des couronnes et des branches de cyprès. Deux rangs de jeunes garçons marchaient en dansant devant le char funèbre ; deux rangs de jeunes vierges l'entouraient. Le chant des prêtres accompagnait les danses ; le convoi était fermé par des pleureuses couvertes de longs manteaux noirs.

Deux danses particulières aux Grecs méritent encore une mention ; la première, nommée l'*ascoliame*, consistait à sauter avec un seul pied sur des outres pleines d'air et frottées d'huile ; dans la seconde, nommée la *dipode*, il était permis d'employer les deux pieds.

Indépendamment de ces danses, communes à toute la Grèce, il en était beaucoup d'autres particulières aux différents peuples qui habitaient cette contrée.

Dans l'île de Délos, les nautoniers, après avoir mordu l'écorce d'un olivier, avaient coutume de danser autour d'un autel en se frappant à grands coups de fouet Qui sait si le jeu du *sabot*, qui amuse tant nos enfants, ne tire pas de là son origine et ne partage pas ainsi, avec le jeu de l'oie, l'honneur d'être renouvelé des Grecs?



Danse du fouet.

La danse des Crétois, inventée par Rhéa, s'exécutait en frappant de grands coups de lance sur des boucliers. On sait l'usage qu'en firent les Corybantes et les Curètes ; ce fut par elle qu'ils sauvèrent Jupiter, en empêchant ses vagissements de parvenir aux oreilles du vieux Saturne, cet ogre mythologique, qui le cherchait pour le dévorer.

Mais de tous les Grecs, les Lacédémoniens furent, sans contredit, ceux qui donnèrent le plus de soin à l'art de la danse.

« Les Lacédémoniens, dit Lucien, ne font rien sans l'assistance des muses ; ils combattent au son de la flûte et « en mesure, et marchent d'un pas réglé. Chez ces peu- « ples, la flûte donne le premier signal du combat, et ils « ont toujours été vainqueurs quand ils ont été conduits « par la flûte. »

A quoi tient pourtant la valeur !

Les danses usitées à Sparte étaient fort nombreuses.

La *caryatique*, qui s'apprenait à Carye, dans la Laconie, avait été enseignée aux Lacédémoniens par Castor et Pollux.



Danse des corybantes.

La *danse du collier* leur était propre ; c'est à Sparte même qu'elle avait été inventée. Dans cette danse, dit Lucien, le chœur était conduit d'un côté par un jeune homme qui dansait avec la vigueur de son sexe, comme il devait le faire par la suite à la guerre ; une troupe de jeunes garçons le suivait en répétant ses pas. Derrière eux, venaient des bandes de jeunes filles dansant d'une façon lente et modeste, comme il convient aux femmes ; tout à coup, à un signal donné, les jeunes gens se retournaient vivement, et représentaient ainsi (dit toujours Lucien), l'union de la force et de la faiblesse.

La *danse de l'hormus* était d'une autre espèce ; elle était évidemment empruntée à la danse astronomique des Égyptiens. De jeunes filles et de jeunes garçons, se tenant alternativement par la main, dansaient en rond, pour imiter le mouvement des astres. Cette danse était accompagnée de chants, et ces chants étaient divisés en *strophes*, *antistrophes* et *épode*. Pendant qu'on chantait les strophes, les danseurs tournaient d'orient en occident, c'est-à-dire de droite à gauche ; ils tournaient d'occident en orient pendant les antistrophes, et s'arrêtaient brusquement pendant l'épode. Homère donne une description de cette danse dans sa peinture du bouclier d'Achille ; il représente les jeunes filles vêtues de robes de gaze et couronnées de fleurs ; les garçons portent des vêtements d'étoffes lustrées, des épées d'or et des baudriers d'argent ; au centre, deux sauteurs font des bonds merveilleux.

Il y avait encore à Sparte une danse fort renommée et très-ancienne ; on l'appelait la *danse de l'innocence*. Cette danse était exécutée par de jeunes filles nues devant l'autel de Diane. Ce fut là que Thésée et Pâris virent pour la première fois Hélène, et formèrent le projet de l'enlever ; ce qu'ils firent tour à tour.

Lycurgue en profita pour exclure à l'avenir tous les étrangers du spectacle de cette danse.

Ce grave et profond législateur, qui régénéra Sparte, ne dédaigna point de modifier quelques danses et d'en instituer de nouvelles. La *gymnopédie* est de son invention. Cette danse était composée de deux chœurs, l'un d'hommes faits, l'autre d'enfants ; ils dansaient nus et armés de javelots, d'épées et de boucliers ; ceux qui menaient les chœurs étaient couronnés de palmes.

Les vieillards avaient aussi des danses particulières en l'honneur de Saturne.

On comprend, d'après tout ce qui précède, combien les danses armées durent être particulièrement en honneur à Lacédémone. Les *pyrrhiques* y étaient dansées avec l'appareil le plus guerrier.

Les Athéniens aimaient aussi beaucoup la danse, surtout celle qui s'exécutait après les repas. De toutes leurs danses, Platon n'en approuvait qu'une seule, grave et majestueuse; mais les Athéniens n'en faisaient usage que pour la forme. Ils préféraient les *ménades*, danses furibondes dans lesquelles les danseuses étaient travesties, ou les *lamprotères*, danses folâtres, dont parle Homère dans le seizième livre de l'*Odyssée*.

Ils mirent à la mode la danse pyrrhique, non pas celle des Lacédémoniens, mais une danse particulière dans laquelle, au lieu de glaives et de javelots, les danseurs ne portaient que des thyrses, des bouquets, des fleurs et des flambeaux. Apulée nous en a donné la description.

Ils avaient encore une danse nommée l'*emmélie*, qui devait être dansée très-gravement. Les anecdotes sont rares dans l'histoire ancienne, surtout comme on les veut aujourd'hui; cependant en voici une, telle quelle, que nous avons lue dans Hérodote au sujet de cette danse :

Clysthène, roi de Sycione, désirant marier sa fille, avait invité tous les hommes riches et puissants de la Grèce à se rendre à Sycione pour y disputer la main de la belle Agariste. Smyndiride de Sybaris, Laocède d'Argos, Laphanès d'Arcadie, étaient au nombre des prétendants; mais on remarquait surtout deux Athéniens, Mégaclès, fils d'Alcmène, et Hippoclide, qui passait pour le plus riche, le plus agréable et le plus beau des Athéniens. Le dernier jour des fêtes était arrivé; Hippoclide, que jusqu'alors Clysthène semblait préférer, fait tout à coup apporter une table; il y monte et se met à danser l'emmélie, non pas gravement, comme ce devait être, mais à la manière de la *sycinnis*, autre danse d'un genre bouffon complétement abandonnée aux histrions et aux baladins.

— Fils de Tisandre, dit Clysthène, tu viens de danser la rupture de ton mariage.

— Ma foi, seigneur, répondit le jeune homme, Hippoclide ne s'en soucie guère.

Et depuis ce temps, ajoute l'historien, cette réponse est passée en proverbe.

Qu'on doute encore de l'esprit des Athéniens!

Nous avons rapproché à dessein l'histoire de la danse à Athènes et à Lacédémone, pour qu'on puisse apprécier d'un coup d'œil le caractère distinctif des deux nations.

Les Grecs, on le voit, excellaient dans la danse religieuse et dans la danse lyrique; cependant leur plus beau titre de gloire est d'avoir inventé la danse scénique.

Quelques auteurs s'efforcent en vain d'en attribuer l'honneur aux Égyptiens. Le ballet, né en Égypte si l'on veut, ne fut transporté sur le théâtre qu'en Grèce. Là encore, il est vrai, et comme il est facile de le reconnaître à la division des chœurs des tragédies grecques en strophes, antistrophes et épodes, il eut longtemps pour objet de représenter le cours des astres; mais il perdit bientôt même jusqu'à cette similitude avec les cérémonies égyptiennes. Thésée fut l'auteur de cette innovation. Dans ces danses, instituées en l'honneur de la mort du Minotaure, on voyait Ariane remettre aux mains du héros le fil libérateur, et les mouvements confus des danseurs, tournant en rond et dans des sens contraires, peignaient les détours inextricables du labyrinthe. On nomma cette danse la *danse de la grue*, parce que, dit Plutarque dans la Vie de Thésée, les danseurs s'y suivaient à la file, comme font les grues lorsqu'elles volent en troupe.

Les ballets des Grecs furent constamment attachés à leurs tragédies et à leurs comédies, dans lesquelles ils remplacèrent les chœurs chantants; mais ils ne furent jamais employés que comme intermèdes entre les actes ou les pièces, et n'avaient aucune espèce de rapport avec l'action principale.

Les Grecs avaient quatre espèces de danseurs : les ***hylarodes***, les ***simodes***, les ***lysiodes*** et les ***magodes***; ces derniers se servaient de timbales, s'habillaient en femmes, et en remplissaient les rôles, ainsi que ceux des hommes ivres et des débauchés; c'étaient les bouffons proprement dits.

Quelquefois aussi des citoyens, même des plus notables, montaient sur le théâtre et exécutaient des danses en présence du public. Eschyle et Sophocle nous en fournissent un exemple. C'était après la victoire de Salamine. Sophocle prit le masque d'une des suivantes de Nausicaa et dansa au son de la lyre autour des trophées.

On voit par là que les danseurs se servaient alors de masques, comme les autres acteurs.

IV. — DE LA DANSE CHEZ LES ROMAINS.

Longtemps les Romains ne connurent que les danses sacrées, parmi lesquelles la plus célèbre était la *danse des Saliens*.

Cette danse barbare avait été instituée par Numa Pompilius en l'honneur de Mars. Ce roi, qu'il faut considérer comme le fondateur de la religion à Rome, choisit, parmi les plus nobles de ses sujets, douze prêtres qu'il nomma ***saliens***, du sel qu'on jetait dans le feu lorsqu'on brûlait les victimes. Ces prêtres, revêtus de riches broderies d'or, armés de cuirasses d'airain, portant le javelot d'une main et le bouclier de l'autre, dansaient dans le temple pendant les sacrifices, et dans les marches solennelles. Leur chef portait le nom de ***præsul***, mot qui voulait dire alors sauteur, comme plus tard, et l'on verra pourquoi, il signifia : prélat.

Toutes les autres danses étaient bannies de la république, et c'était une honte à un Romain de se permettre ce plaisir.

Cicéron fit de vifs reproches au consul Gabinius pour avoir dansé en public. Il est vrai que, plus tard, il défendit Muréna, accusé de la même faute; mais il donna pour raison que l'atrocité même du délit en détruisait la vraisemblance; Cicéron était un grand avocat!

Peu à peu cependant, l'art de la danse pénétra au sein de l'empire; il était écrit que la danse ferait le tour du monde bien avant la liberté. Mais ce n'était plus cet art si chaste et si pur dont les Grecs avaient fait leur culte et leurs délices : le plus noble des arts s'était complétement émancipé en chemin.

Comme les Grecs, les Romains eurent leur ***danse des vendanges***; Tacite nous en a laissé la description pour l'édification de la postérité.

C'était dans des jardins magnifiques, à la lueur des torches, aux portes de Rome. On croyait voir les pressoirs remplis; les dames romaines, couvertes de peaux de bêtes, appelant Bacchus à grands cris, semblaient fouler les raisins sous leurs pieds nus. Au milieu d'elles, Messaline, échevelée, agitait le thyrse sacré, tandis que Silius, son favori, se couronnait de lierre.

Malheureusement Claude voulut se mêler à ces sortes de fêtes; il ordonna qu'on lui amenât les principaux acteurs et les fit tous décapiter. Cet empereur ne savait pas s'amuser.

Comme les Grecs, les Romains eurent leur ***danse de l'hymen***; mais cette danse subit une étrange modification entre leurs pieds; les historiens ont cru devoir lui donner une désignation particulière; ils l'appellent la ***danse nuptiale***. Le caractère de cette danse était tel que, sous Ti-

bère, le sénat chassa de Rome, par arrêt solennel, tous ceux qui faisaient profession de l'enseigner. Cinquante ans à peine plus tard, Domitien exclut du sénat même des pères conscrits qui s'étaient avisés de la danser en public. Il n'est pas prouvé que, dans la suite, elle n'ait pas été exécutée par des empereurs.

Comme les Grecs, les Romains eurent leur *danse des funérailles;* c'était, ou jamais, l'occasion de rire et de plaisanter; ils y introduisirent un bouffon. Ce bouffon, nommé l'*archimime*, revêtu des habits du défunt, couvert d'un masque qui reproduisait ses traits, imitant son air et sa démarche, et représentant, dans une sorte de pantomime animée, ses faits et ses habitudes, marchait en avant du cercueil.

Nous ne parlons ni des *saturnales*, ni des *bacchanales* : on ne peut parler de tout.

A ces danses, les Romains en ajoutèrent deux autres de leur invention.

La première se nommait la *danse de Flore*.

Un jour Caton rencontra quelques femmes qui la dansaient : Caton n'osa passer.

L'autre est la *danse du premier jour de mai*.

Des jeunes gens des deux sexes sortaient de la ville au point du jour, et allaient, en dansant avec des instruments, cueillir dans la campagne des rameaux verts. Ils les rapportaient de la même façon et en ornaient les portes des maisons de leurs parents. Ceux-ci les attendaient dans les les rues avec des tables couvertes de mets. Ce jour-là, les travaux cessaient; tout le monde portait un rameau vert; n'en point avoir était une honte. Cette danse, dont la trace s'est perpétuée jusqu'à nous, commença d'abord avec l'aurore et se termina avec le jour; mais bientôt elle se prolongea fort avant dans la nuit.

C'est le moment de passer à autre chose.

La danse théâtrale fut à Rome l'occasion d'une gloire nouvelle. A la vérité, si l'on en croit les auteurs, les Romains poussèrent cet art à un point de perfection qui laissa bien loin derrière eux même les Grecs, leurs modèles.

Du temps de Cicéron, la poésie dramatique était encore seule en possession du théâtre; Esope et Roscius, les deux plus grands déclamateurs de l'antiquité, semblaient lui assurer, par leur talent, une vogue éternelle. Mais tout ce qui ne s'appuie que sur les hommes tombe avec eux. Ils moururent; la tragédie et la comédie les suivirent dans la tombe.

Ce fut alors que deux danseurs célèbres, deux Grecs, Pilade de Cilicie et Bathylle d'Alexandrie, tentèrent d'introduire la danse sur la scène romaine. L'expérience en avait déjà été faite, mais ce n'avait été qu'une gageure. Un nommé Livius Andronicus, Grec de naissance, comme presque tous les acteurs de Rome, bon poëte d'ailleurs, excellent tragédien, ayant perdu la voix par accident, prétendit exprimer par les gestes les idées qu'il avait jusque-là traduites à l'aide de la parole. Le peuple avait paru charmé de cet essai.

La nouvelle tentative n'eut pas un moindre succès; à partir de ce moment, on cessa complétement de parler et de chanter sur les théâtres d'Italie, et la *pantomime* y régna seule en souveraine.

Ce genre nouveau, composé des trois éléments de la danse grecque, l'*emmélie*, la *sycinnis* et la *cordace*, légèrement modifiés, prit le nom de *danse italique*.

Pilade et Bathylle firent comme tous les amis; après avoir été longtemps unis, ils devinrent rivaux et se séparèrent. Chacun avait son théâtre, et, par suite, l'art de la pantomime se divisa en deux écoles qui eurent également leurs partisans et leurs détracteurs.

Bathylle excellait à peindre les grâces et la volupté; les dames romaines s'éprirent de lui au point qu'elles ne pouvaient, au milieu même des spectacles publics, modérer l'expression de leur engouement. Juvénal rapporte, et lui seul pouvait rapporter, les transports que Bathylle excitait dans le rôle de Léda.

Pilade était plus réservé, et en même temps plus fier. Son insolence devint telle qu'Auguste se vit dans la nécessité de le bannir; mais il ne tarda pas à revenir; et son prestige était si grand qu'à la suite d'une lutte avec un de ses élèves, nommé Hylas, qui avait voulu lui disputer sa renommée dans le rôle d'Agamemnon, le même empereur qui l'avait envoyé en exil le combla de présents et le décora du titre de *décurion*, qu'on ne donnait jamais qu'aux sénateurs.

Hylas, au contraire, fut, par ordre, fouetté dans tous les lieux publics de Rome.

Pilade et Bathylle avaient fondé des écoles; après eux, elles furent dirigées par leurs élèves. On ajouta aux représentations toute la pompe dont elles étaient susceptibles. D'abord un seul pantomime représentait plusieurs personnages dans une même pièce; bientôt on eut des troupes complètes; tragédie, comédie, satire, tout fut traité par elles. Les acteurs principaux étaient accompagnés d'un chœur magnifiquement vêtu et d'un nombreux orchestre qui les secondait. L'enthousiasme qu'ils excitèrent parmi les Romains, dit Baron dans ses lettres sur la danse, égala presque le fanatisme des guerres civiles. Les factions du théâtre, distinguées par des livrées diverses, ensanglantèrent Rome. L'empire, dans lequel Pilade et Bathylle avaient déjà introduit une dissension ridicule à leur sujet, se trouva de nouveau divisé entre les *bleus* et les *verts*. Cette fois plusieurs personnages importants y perdirent la vie.

Effrayés de ces désordres qui se renouvelaient sans cesse, Tibère, Caligula, Néron, chassèrent successivement de Rome tous les pantomimes; mais ils étaient obligés de les y rappeler presque aussitôt. Les Romains ne pouvaient plus se passer d'eux. On publia plusieurs édits pour défendre aux sénateurs de leur rendre visite, aux chevaliers de leur faire cortége, aux dames romaines de *leur donner le pas* (c'est l'expression que je trouve dans l'auteur que je transcris); mais ces édits même furent inutiles : trois impératrices, Messaline, Domitia et Faustine, ne cessèrent de donner le pas aux pantomimes.

Trajan se montra plus sévère et parvint à purger Rome de ces auteurs de troubles et de discordes; mais ce bannissement ne se prolongea guère au delà de son règne. Sous ses successeurs, quelques-uns obtinrent l'emploi de prêtre d'Apollon, toujours brigué par les plus puissantes familles; et quand Constance chassa les philosophes de Constantinople, sous le prétexte d'une famine, il y conserva trois mille danseurs.

A la vérité, ces danseurs étaient d'une habileté merveilleuse. On les appelait les *sages des pieds et des mains*.

Suidas, Aristophane, Eustathius citent une célèbre danseuse, nommée Empuse, qui avait un telle mobilité et tournait avec tant de prestesse que ses jambes et ses bras se dérobaient bientôt aux yeux des spectateurs les plus attentifs, et l'on finissait par ne plus la voir. Ils la comparent à la roue d'un char.

Prenant leur comparaison au sérieux, je soupçonne fort que la célèbre Empuse faisait tout bonnement la *roue* comme nous la voyons faire de nos jours à des baladins sur nos places publiques, et qu'elle s'en allait disparaître

ainsi dans la coulisse ; ce qui explique tout naturellement comment on finissait par cesser de l'apercevoir.

Les danseurs plus sérieux triomphaient par l'intelligence et la clarté de leur jeu. Aussi quelles études n'exigeait-on pas d'eux !

« Un danseur, dit Lucien, doit connaître le rhythme et la « musique, pour cadencer ses mouvements ; la géométrie, « pour dessiner ses pas; la philosophie et la rhétorique, pour « peindre les mœurs et émouvoir les passions; la peinture « et la sculpture, pour grouper et dessiner les personnages. « Quant à l'histoire et la mythologie, il doit savoir parfaite- « ment tout ce qui s'est passé depuis le chaos et la naissance « du monde jusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte. » Qu'on s'étonne après cela, comme Diderot, que les grands danseurs soient si rares !

L'effet qu'ils produisaient sur leur public devait nécessairement répondre à leur mérite. Lucien rapporte que les habitants d'une ville grecque, après une représentation de l'*Andromède* d'Euripide, devinrent fous, mais réellement fous de tragédie. La fièvre les prit, et ils se mirent à courir les rues, pâles, maigres, nus, déclamant à haute voix, avec d'effrayantes contorsions, un certain monologue de la pièce. L'approche de l'hiver et un saignement de nez abondant parvinrent seuls à dissiper cette étrange maladie.

Quelquefois, à la vérité, ces danseurs se laissaient emporter par la passion et sortaient des limites d'une *imitation* sage et réglée. C'est ce que Lucien appelle une imitation vicieuse.

Pilade s'oublia un jour, dans le rôle d'Hercule, au point de lancer des flèches sur les spectateurs eux-mêmes.

« Je me rappelle, dit Lucien, avoir vu donner dans un « excès semblable un danseur qui avait pourtant joui jus- « que-là d'une grande célébrité, qui était d'ailleurs très- « intelligent et méritait à tous égards qu'on admirât fort « ses talents. Il représentait Ajax furieux d'avoir été vaincu « par Ulysse, et de fait il entra dans une fureur si réelle « qu'il déchira l'habit de l'un de ceux qui battent la me- « sure avec une sandale de fer, arracha à un flûteur son « instrument, et en frappa Ulysse, qui était près de lui en- « core tout fier de sa victoire, de façon à lui fendre la tête. « De là, il prit sa course, descendit sur le milieu du théâtre « et alla s'asseoir dans l'endroit destiné aux sénateurs, « entre deux personnages consulaires qui, renonçant sou- « dain au plaisir de voir la fin du spectacle, levèrent le « siége et gagnèrent la porte au plus tôt.

« Pendant ce temps-là, continue Lucien, les spectateurs « sautaient, criaient, jetaient leurs habits bas; mais c'é- « taient des gens du peuple, des hommes d'un esprit borné, « qui ne connaissaient pas les lois de la décence. »

Quoi qu'en dise Lucien, cette scène était parfaitement dans le goût non-seulement de la populace, mais encore de la noblesse ; car les Romains avaient fait à cette époque de prodigieux progrès dans la science des émotions. Les meurtres simulés ne leur suffisant plus, des criminels prenaient les habits et le masque des principaux acteurs, au dénoûment des pièces, et étaient véritablement empoisonnés ou égorgés à leur place. Martial cite un acteur qui, dans le rôle de Scévola, se brûla effectivement la main sur un brasier. D'après Tertullien, les personnages de Dédale, de Lauréolus et d'Orphée étaient réellement, le premier dévoré par un ours, le second crucifié, et déchiré par un vautour ; le troisième écartelé et mis en pièces par des bacchantes. Toutes choses, suivant moi, assez contraires aux lois de la décence.

Les Romains faisaient aussi danser des nains difformes, monstres à grosse tête, que Suétone désigne sous le nom de *distorti*. Domitien s'en servit dans un spectacle d'une effroyable immoralité qu'il donna sur un théâtre public. D'autres nains, miniatures bien proportionnées, pygmées remplis de gentillesse, dansant et jouant des castagnettes, figuraient aussi dans les ballets. Pour les obtenir, on plaçait des enfants en bas âge dans des espèces de moules où se consumait ainsi toute leur jeunesse; on en manquait beaucoup, mais ceux-là on les tuait.

Après de pareilles excentricités, que peut-il rester à dire? Tout, si l'on veut moraliser (ce dont Dieu nous garde! convaincu que, dans l'esprit de nos lecteurs, c'est déjà fait) ; mais rien, si l'on ne veut que décrire et raconter; car les Barbares, qui arrivèrent sur ces entrefaites, guérirent singulièrement les Romains du goût de la danse.

HIPPOLYTE ÉTIENNEZ

(La suite prochainement.)



Danse romaine des *distorti*.

L'ABBAYE DU VERGER.



Jeanne de mon Mirel partageait son temps entre la prière et le travail.

I. — LE RIDDER DE RAKENGHEM (1).

A l'époque du traité de Cambrai, surnommé la *paix des dames*, parce qu'il fut conclu par la duchesse d'Angoulême et Marguerite d'Autriche, un grand nombre de seigneurs flamands cessèrent de prendre part aux affaires publiques et se retirèrent dans leurs châteaux. Ils avaient compris que la prospérité de leur pays dépendait de sa réunion définitive à la France. La renonciation de François Ier à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois brisa leurs espérances. Fatigués de la domination espagnole, quelques-uns entrèrent au service du roi de France; d'autres, plus sages, accrochèrent leur harnais de guerre aux murailles de leur salle d'armes et ne franchirent plus les limites de leurs domaines. Ce furent, en général, ceux qui avaient passé leur vie dans les camps.

Parmi ces derniers, on comptait un vieux capitaine nommé Jean de Mirel. Ses vassaux ne le désignaient jamais autrement que par le titre de *margrave*, mot flamand qui signifie à peu près comte des marches. Son château s'élevait à une lieue environ de l'endroit où fut bâtie depuis l'abbaye du Verger, au milieu d'immenses marais que les gens du pays nomment des *claires*, à cause de la transparence des eaux. C'est le lit fécond de ces marais qui fournit des tourbes à une quantité de villages des frontières de Flandre et d'Artois depuis un temps immémorial. Jean de Mirel, ou plutôt le margrave des Claires, était le rejeton d'une de ces races nobles, mais obscures, dont l'antiquité remontait aux temps les plus reculés. Ses domaines immenses, quoique peu productifs, se composaient de bois et de marais à peu près inhabités. Ils formaient une étendue de plus de vingt lieues de tour. Les Claires, divisées par chaînes qu'interrompaient les bois de Bloquerre, de Puy, du Quesnoy, d'Ubia, commençaient au Bac-aub-en-Cheul et baignaient les villages de Brunemont, Paluel, Arleux, Marquion, Sauchy-Cauchy, Sauchy-Lestrées, Écourt-Saint-Quentin, l'Écluse, etc. Tout cela était peuplé de tourbiers, de pêcheurs, de bûcherons, de chasseurs, gens rudes et farouches, mais portant au margrave un respect qui allait jusqu'à l'adoration.

Jean de Mirel était un homme pieux et loyal, et sa rude bienveillance s'harmoniait parfaitement avec le caractère des gens qui l'entouraient. Il professait un culte admiratif pour François Ier et une profonde haine contre les Espa-

(1) *Ridder*, mot flamand qui signifie *chevalier*.

gnols. Il passait son temps à la chasse, comme presque tous les gentilshommes du Nord, et n'avait guère d'autre compagnie que celle de ses deux enfants.

Le premier, Jean de la maison Mirel, ou plutôt *Jean de mon Mirel,* comme disent encore par abréviation les habitants des frontières de Flandre, était un homme d'une trentaine d'années, mais à la gravité de ses traits on lui en eût donné davantage. Quoiqu'il fût grand et robuste, il n'avait jamais songé à rejoindre son père à l'armée. Il était resté auprès de sa mère et de sa sœur, et comme le vieux margrave était rentré dans ses foyers à la mort de sa femme, qui eut lieu peu de temps avant la paix des dames, Jean n'eut point à lutter contre les désirs de son père.

Mais par quel motif un jeune homme habile dans le maniement des armes et dans tous les exercices qui composaient alors l'éducation d'un gentilhomme, préférait-il une vie oisive aux vaillantes occupations de l'armée et aux plaisirs de la cour? Pourquoi Jean de mon Mirel, dans ses courses journalières au milieu des bois et des claires, au lieu de se livrer au plaisir de la chasse, recherchait-il les lieux les plus solitaires, et, déposant son arquebuse, se livrait-il à la lecture et à la méditation jusqu'au coucher du soleil? Durant l'absence du margrave, le vénérable prieur de l'abbaye d'Enchin venait souvent au manoir de Brunemont apporter des consolations à la châtelaine isolée. Il prit en amitié les deux enfants et s'efforça d'élever leur âme par des études sérieuses. Jean surtout trouva dans la lecture des livres saints une pâture pour son imagination ardente, et, grâce aux leçons du prieur, il porta bientôt dans l'examen des dogmes de la religion une intelligence éclairée et pleine de conviction.

Jeanne, sa sœur, resta ce qu'elle avait toujours été, une douce et pieuse jeune fille, partageant son cœur entre sa mère infirme et son frère, et son temps entre la prière et le travail. Lui, de son côté, dépouillait en présence de cette enfant son flegme habituel; lorsque son regard humide se posait longuement sur Jeanne, il y avait dans ce grave et doux regard un sentiment presque paternel.

A l'époque où commence l'épisode dramatique de ce récit, Jean de mon Mirel avait trente ans. A quoi devait aboutir son existence méditative ? C'est ce que l'on ignorait, et son père lui-même professait pour lui une sorte de respect qui l'empêchait de le questionner à cet égard. Quant à Jeanne, c'était alors une belle fille blonde, moulée d'après les plus beaux types de femmes flamandes. On devinait néanmoins sous cette riche apparence une constitution faible et délicate.

Le vieux margrave touchait au dernier période de l'existence, mais il avait conservé cette vigueur de corps et cette fermeté d'esprit qui indiquent une vie et des mœurs pures. La chasse au courre était devenue trop fatigante pour lui, mais il montait encore à cheval et chassait au vol. Lorsqu'il partait dès l'aube, le teint animé par son coup du matin, la contenance du vieux gentilhomme frappait d'admiration. Sa belle barbe blanche tombait sur son justaucorps taillé à l'ancienne mode flamande par haine des pourpoints et des manteaux espagnols.

Ses compagnons ordinaires de promenade et de chasse étaient d'abord sa fille Jeanne, qu'il avait habituée à l'exercice du cheval, et un gentilhomme du voisinage, le ridder (chevalier) de Rakenghem. Le ridder, véritable type de la gentilhommerie flamande au seizième siècle, était un joyeux garçon, grand amateur de chasse, brave jusqu'au dernier soupir, si l'occasion s'en fût présentée, mais las, comme tous ses compatriotes, d'une lutte inutile contre une domination supérieure. Il préférait vivre tranquille, plutôt que de prendre part aux révoltes fomentées dans les Pays-Bas par des esprits ardents, et qui devaient un jour attirer aux Gantois un rude châtiment de la main de Charles-Quint. Et ce jour n'était point éloigné; il allait se lever avec la prochaine aurore. L'empereur, se confiant habilement dans la loyauté chevaleresque de François Ier, traversait la France, et l'on annonçait son entrée dans Cambrai pour le lendemain.

L'intimité du margrave des Claires et du ridder de Rakenghem avait du reste un motif sérieux. Le ridder avait demandé Jeanne en mariage. Heureux de fixer sa fille près de lui, le vieillard accepta. Et puis, le ridder lui tiendrait en quelque sorte lieu de fils, car Jean de mon Mirel ne paraissait point devoir changer de manière de vivre.

Lorsque Jean connut les intentions du ridder, il le prit à part et causa longtemps avec lui. Cet entretien secret ne fut connu de personne, mais toujours est-il que le ridder se retira fort ému, pénétré de reconnaissance et d'admiration pour son futur beau-frère, dont il baisa respectueusement la main en partant.

Depuis ce jour, comme le mariage devait être célébré prochainement, le ridder de Rakenghem quittait chaque matin la tour du Forestel, son habitation, située à une lieue de la résidence du margrave, dans les claires d'Arleux, pour venir au château de Brunemont, et il ne remontait à cheval qu'à la nuit close. Jeanne accompagnait son fiancé jusqu'au seuil de la porte, lui tendait sa main, et lorsqu'elle lui avait dit: « Bonsoir, ridder, Dieu vous garde! » la porte se refermait. Le ridder de Rakenghem enfonçait alors ses éperons dans les flancs de son cheval et traversait au grand galop l'avenue du manoir, emportant les douces paroles de Jeanne comme un talisman contre les dangers de la route. Il fallait qu'il trouvât son chemin à travers les fondrières et les marécages voisins des claires, mais le ridder ne craignait ni le diable ni les hiboux : c'était un hardi cavalier qui savait trouver une langue de terre ferme pour les pieds de son cheval.

Un soir de février de l'an 1539, le ridder partit plus tard que de coutume du château de Brunemont. L'arrivée de Charles-Quint, qui devait passer le lendemain à Cambrai pour aller châtier les Gantois révoltés, occupait tous les esprits. La conversation s'était animée d'une exaltation inaccoutumée, car l'approche des Espagnols échauffait le sang du vieux margrave, et sa haine enthousiaste contre les dominateurs réveillait son ardeur. On ne s'était donc séparé que vers le coup de minuit, après être convenu d'une chasse au vol pour le lendemain matin.

Jeanne accompagna comme de coutume son fiancé jusqu'au seuil du château. Elle entr'ouvrit la porte, la nuit était d'une obscurité profonde et le vent, s'engouffrant dans l'avenue, poussait des mugissements dans les rameaux dépouillés des ormes. La jeune fille jeta un coup d'œil timide vers le préau et tressaillit.

— Mon Dieu! fit-elle, comme la nuit est noire!

— Adieu, Jeanne, à demain ! répondit le ridder en serrant autour de sa robuste taille les plis d'un épais manteau.

— Prenez garde à vous, ridder! les chemins sont effondrés, méfiez-vous de rouler dans les claires.

— Je songerai à vous, Jeanne, et Dieu et monsieur saint Julien me protégeront... Bonsoir et à demain !

Il pressa son cheval qui traversa le préau et l'avenue à bride abattue. Grâce à l'habitude qu'avait le cavalier de parcourir ces lieux déserts, tout alla bien durant quelque temps. Le ridder franchit une demi-lieue, chevauchant sur des langues de terre ménagées par les tourbiers entre

les claires. Mais bientôt il s'aperçut que son cheval ralentissait sa course et semblait glisser à chaque pas, puis il s'embourba et refusa positivement d'avancer. Le ridder eut beau lui labourer les flancs de ses éperons, il ne fit que le fatiguer. Il y avait donc impossibilité physique. Le ridder plongea son œil perçant dans l'obscurité afin de voir en quel lieu il se trouvait : la nuit était si profonde qu'on distinguait à peine les objets. Seulement il aperçut au loin sur le ciel sombre, dans la direction d'Arleux, une tache rougeâtre pareille à la réverbération d'un incendie. Cette découverte lui causa quelque inquiétude.

Voyant donc qu'il ne pouvait triompher de l'obstination de son cheval, il mit pied à terre. Mal lui en prit, car il enfonça soudain jusqu'au-dessus du genou dans une bourbe tellement épaisse qu'il se trouva pour ainsi dire cloué à terre : ses grandes bottes semblaient rivées au sol. Le ridder était un homme hardi et prudent à la fois, comme le sont les Flamands ; il repoussa de suite un mouvement de colère insensée et s'efforça d'observer avec calme et sang-froid le lieu où il se trouvait.

Ce moyen lui réussit mieux que le premier. Il finit par apercevoir une clarté pâle pareille à celle que jette la surface de l'eau dans les nuits sombres. Le cheval avait donc dévié de sa route et s'était enfoncé dans les terrains bourbeux au bord des tourbières. Cette clarté d'acier dépoli n'était donc autre chose qu'une des vastes claires qu'on rencontre de Paluel à Brunemont.

Le ridder chercha à s'orienter. Le résultat de ses réflexions fut qu'il ne s'était pas beaucoup écarté de sa route et qu'il se trouvait probablement au bord de la *claire des Rios* (1), ainsi nommée parce que de nombreux ruisseaux s'échappent de son vaste bassin. A quoi lui servait-il d'avoir constaté sa position ?

Heureusement pour lui il se souvint alors qu'un affûteur de Brunemont, nommé Van-Hoëk, rôdait presque toutes les nuits dans ces environs. Cet homme demeurait sur les domaines du margrave, mais son humeur farouche et vagabonde l'entraînait toujours hors des occupations régulières. Tantôt il giboyait avec les chasseurs à la hutte ; tantôt, caché dans le creux d'un aune chevelu, il affûtait son arquebuse entre deux branches et attendait que quelque grasse loutre vînt barboter au bord de la claire.

Le ridder mit donc ses deux mains à sa bouche en forme de porte-voix et cria de toute la force de ses robustes poumons :

— Van-Hoëk ! Van-Hoëk !

Mais rien ne lui répondit, rien excepté la rafale qui se lamentait dans les oseraies des claires.

Pour surcroît de malheur, le vent depuis une heure soufflait d'Écosse, comme on dit en Flandre, ce qui signifie qu'il venait du Nord. Le temps tournait à la gelée, et le ridder de Rakenghem sentait une humidité glacée lui pénétrer les jambes. Son cheval n'était pas plus à l'aise, et poussait à diverses reprises des hennissements plaintifs.

Le cheval fut plus heureux que l'homme, car on entendit une voix du milieu de la claire des rios s'écrier d'un ton rude :

— Ohé ! qui va là ?

— C'est moi, Van-Hoëk ! répondit le ridder.

— Qui diable chevauche à cette heure dans les bourbes au risque d'aller boire son dernier coup ? reprit Van-Hoëk. Est-ce point vous, monsieur le ridder de Rakenghem ?

— Oui, c'est moi, mon homme. Moi et mon cheval nous sommes embourbés. Viens m'aider ; la nuit est noire.

— Noire tout de même ! dit Van-Hoëk. Je suis à vous, seigneur ridder.

Le profil aminci d'une barque glissa silencieusement sur le sombre miroir de la claire des rios et disparut derrière une touffe d'oseraies. Un instant après, l'affûteur sauta sur l'étroit sentier dont s'était écarté le cheval du ridder. Il prit trois ou quatre fagots abandonnés par des tourbiers et les jeta sur la bourbe ; il se fraya ainsi un chemin à peu près solide jusqu'à l'endroit où se trouvait le ridder. Il saisit le cheval par la bride, le tira vigoureusement, et après l'avoir excité de la voix et du geste, il parvint à le remettre sur le chemin. Il prêta ensuite son aide au cavalier qui, parvenu à dégager une de ses jambes au risque d'abandonner sa botte, posa le pied sur les fagots et parvint, en s'attachant au poignet vigoureux de Van-Hoëk, à reconquérir le libre exercice de son autre pied.

Cette opération terminée, le ridder de Rakenghem récompensa Van-Hoëk et remonta à cheval.

— Si vous retournez à la tour du Forestel, seigneur ridder, dit Van-Hoëk en s'éloignant, vous n'aurez pas besoin de torche pour éclairer votre route.

Et il étendit le bras vers Arleux.

Le ridder de Rakenghem se souvint alors de cette réverbération rougeâtre qu'il avait aperçue au ciel ; il tourna de nouveau son regard dans cette direction.

L'incendie, car on ne pouvait plus douter de la nature de cette clarté, avait fait d'immenses progrès. Le vent du nord chassait vers le sud des nuages de fumée épaisse d'où sortaient des flammes gigantesques. On les voyait ondoyer comme le panache d'un casque et lécher le ciel de leurs langues sanglantes. Des flots d'étincelles bondissaient en pétillant de ce vaste foyer qui répandait dans la nuit sombre, sur les plaines et les marécages, une lueur fantastique et lugubre.

— Le feu est aux maisons d'Arleux, s'écria le ridder de Rakenghem.

— Ma foi oui, répondit tranquillement l'affûteur ; c'est la ferme de Monté-Couvé qui brûle... Il faut bien que tôt ou tard ce qui a été bâti par le diable retourne au feu (1).

(1) Mot espagnol qui signifie rivière. On trouve encore fréquemment dans le patois actuel de la Flandre d'harmonieux mots espagnols qui brillent enchâssés dans ce rude idiome comme des diamants sur le manche de fer d'un poignard de Tolède. Ce sont, avec les monuments religieux, les derniers vestiges de cette domination féconde qui a prêté à la Flandre toute la poésie dont elle étincelle aujourd'hui.

(1) Ce passage fait allusion à une légende très-répandue en Flandre et que l'on applique, je crois, à plus d'une habitation. Voici la version la plus connue, telle qu'elle nous a été dite un jour en cheminant de Marquion à Arras :

A deux lieues de Vire-en-Artois, frontière de Flandre, il existe une vieille et vaste ferme au pignon de laquelle il manque une brique. Mon compagnon de route, brave cultivateur qui s'en allait vendre un chariot de grains à la ville, me le fit observer et me conta ce qui suit :

« Il y avait une fois un fermier riche, très-riche ; mais des bandits survinrent, lui volèrent son argent, lui ravagèrent ses champs et incendièrent sa maison. Il se trouva sans un sou pour payer ses fermages et reconstruire sa ferme. Abrités, lui, sa femme et ses enfants, dans une mauvaise étable qui avait échappé aux flammes, ils perdaient le temps en vaines lamentations, oubliant le sage proverbe qui dit : *Aide-toi et Dieu t'aidera*. Enfin, exaspéré par le malheur, le fermier s'écria dans un moment d'aberration :

« — Je donnerais mon âme au diable s'il voulait rebâtir ma ferme avant que le coq ne chante !

« A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme de mauvaise mine, vêtu en maître maçon, entra et dit au fermier :

« — Tu m'as promis ton âme si, avant le chant du coq, la ferme était rebâtie : j'accepte le marché ; songe à tenir le tien !

« Le pauvre fermier, frappé de terreur, n'avait pas eu le temps de répondre, que déjà le maître maçon s'était évanoui, quoique la porte fût restée fermée.

« On entendit alors un grand vent auquel se mêlaient des voix étranges et le bruit des truelles frappant contre les briques. Le fermier, tremblant, mit l'œil à l'une des fentes de la porte et vit, à la

Le ridder sourit, car en dépit de la superstition populaire, les titres de propriété constataient que la ferme de Monté-Couvé avait été bâtie par un de ses aïeux et non par le malin esprit.

— Et qui donc a mis le feu ? dit-il.

— L'avant-garde espagnole qui marche déjà vers Douai, repondit Van-Hoëk. Les coquins ont pris la traverse sous prétexte d'abréger le chemin, mais en réalité pour faire la maraude... Ils ont déjà ravagé Paluel... Alors moi, Van-Hoëk, j'ai senti mon sang s'échauffer et j'ai poussé ma barque sur la claire qui baigne Arleux... Bien pensé !... Dès que j'ai entendu venir mes hommes, je me suis affûté derrière un saule et j'ai lâché une arquebusade dans le ventre du chef... Les gredins ont commencé par se venger en mettant le feu à la ferme de Monté-Couvé... Je n'en sais pas davantage... De sorte que je suis cause en partie de l'incendie, mais une maison bâtie par le diable, il n'y a pas grand mal, n'est-ce pas, monsieur le ridder ?

— Tu oublies, drôle, que cette ferme est une de mes propriétés.

— Pardon, seigneur, mais je n'avais pas mauvaise intention, répondit naïvement l'affûteur ; la preuve, c'est que je voulais seulement tuer un Espagnol.

— Et qu'ont fait les gens d'Arleux ?

— Ils ont pris leurs fourches et leurs faux.

— Monte en croupe derrière moi, s'écria le ridder, ces braves gens ont peut-être besoin d'un coup de main.

L'affûteur courut querir son arquebuse laissée dans sa barque et sauta en croupe derrière le ridder de Rakenghem. Aussitôt, le cheval reposé partit au galop malgré sa double charge.

L'incendie éclairait les chemins et colorait de ses fauves reflets les murs sombres de la tour du Forestel, manoir du ridder. A l'aide de ce sinistre fanal il n'y avait aucun danger de se tromper de route. Aussi nos voyageurs arrivèrent-ils bientôt à Arleux. Ils jugèrent prudent de prendre un chemin détourné pour entrer dans le village. Cette précaution ne fut point inutile, car ils aperçurent une bande de soldats espagnols groupés à peu de distance de l'incendie. Une bande de paysans était attroupée au pied de l'église. Ils semblaient discuter vivement ; leurs gestes animés indiquaient qu'il se passait quelque chose d'important.

En apercevant le ridder de Rakenghem ils poussèrent des cris de joie et le supplièrent de se mettre à leur tête. Celui-ci s'informa de tout ce qui s'était passé, et voyant qu'une collision devenait inévitable, il examina les forces des deux partis. Les soldats espagnols étaient peu nombreux, mais bien armés, tandis que les gens d'Arleux, quoique en nombre beaucoup plus considérable, n'avaient guère d'autres armes que leurs instruments de travail. Cependant quelques huttiers et affûteurs étaient arrivés avec leurs arquebuses de chasse.

Le ridder n'ignorait point que le sort d'un combat dépend souvent de la manière d'engager l'action. Il ordonna donc une arquebusade générale, en recommandant qu'on se repliât immédiatement sur la tour du Forestel si les Espagnols faisaient mine d'user de représailles. Ceux-ci étaient trop loin pour que cette décharge leut fit aucun mal, mais ils crurent leurs adversaires beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient et battirent en retraite vers les lieux boisés des claires.

Le procédé du ridder de Rakenghem avait eu un plein succès. Il se retira satisfait et comblé de bénédictions.

— C'est égal, dit le vieux Van-Hoëk en franchissant le sombre portail de la tour du Forestel, je me trompe fort si nous n'avous point une affaire demain. Je connais les Espagnols ; ils sont comme les loups : quand ils ne se croient point en nombre, ils courent chercher du renfort pour revenir à la charge.

Le ridder ne répondit point, mais il devint pensif. Dès qu'il fut rentré, il changea d'habits et se coucha tout vêtu. Le château de Brunemont n'était point éloigné du passage des détachements d'avant-garde des troupes espagnoles, et l'isolement du manoir pouvait tenter les bandes en maraude. Qui donc défendrait Jeanne et le margrave contre ces hordes indisciplinées ? Jean de mon Mirel était seul en état de commander les gens du château, mais il ignorait ce qui se passait alors et partait dès l'aube pour ne rentrer qu'à la nuit close.

Ces réflexions engagèrent le ridder de Rakenghem à ne prendre de repos que juste ce qu'il en fallait pour réparer ses forces, et à partir pour le château de Brunemont avant le lever du soleil.

II. — LA CHASSE AU FAUCON.

Le ridder se leva avant que l'aube eût blanchi les brumes des claires. Il s'arma d'une bonne arquebuse et monta à cheval accompagné de Van-Hoëk. Il avait gelé durant la nuit, et le passage des marais était beaucoup plus facile que la veille. L'affûteur trouva donc le temps convenable pour la chasse, et quitta le ridder à la claire des Rios.

Le fiancé de Jeanne poursuivit son chemin et ne tarda pas à arriver au manoir de Brunemont. Il ne jugea point à propos de raconter au margrave ce qui s'était passé la veille. A l'âge du vieux soldat (il avait alors quatre-vingts ans), toute émotion violente peut devenir mortelle.

Jeanne, le margrave et le ridder de Rakenghem montèrent à cheval, suivis d'un seul valet de fauconnerie. Ils se rendirent vers un lieu favorable à la chasse du faucon et nommé le Plat-Marais. C'était à mi-chemin du manoir de Brunemont et de la claire des Rios. Au nord du Plat-Marais, on voyait s'élever la sombre bordure du bois du Quesnoy, lequel s'étendait jusqu'à deux ou trois portées de fusil d'Arleux. Ces bois avaient pu servir de retraite aux soldats espagnols, aussi le ridder, qui ne s'était point séparé de son arquebuse, se promit-il bien de surveiller les buissons qui nouaient les marécages à la lisière du bois.

lueur de flammes rougeâtres, une bande de diables noirs travaillant à rebâtir la ferme. Et les murs s'élevaient avec une rapidité surnaturelle, et l'on voyait grandir à vue d'œil une ferme magnifique.

« Le fermier, désespéré, demanda pardon à Dieu et s'arracha les cheveux de désespoir. Sa femme pleurait, et les enfants poussaient des cris déchirants. La seule servante qui leur fût restée fidèle conservait un peu de sang-froid, et réfléchissait au moyen d'échapper au vœu fatal.

« Mais la ferme, vaste et belle, était déjà bâtie jusqu'au toit. Le jour ne paraissait point. Bien qu'il fût à peine minuit, le pauvre fermier allait à chaque instant voir à la porte ; il faisait nuit noire.

« — Mon Dieu ! s'écriait-il, le coq ne chantera point, et les diables en sont déjà au pignon de la maison !

« — Attendez, not' maître, répliqua soudain la servante ; Dieu a entendu vos prières, et peut-être me donnera-t-il moyen de sauver votre âme et de gagner une belle ferme.

« Elle courut au poulailler, et se prit à contrefaire le coq. Aussitôt le coq chanta.

« Tout à coup les flammes s'éteignirent, et les diables prirent la fuite dans l'obscurité en poussant des hurlements de rage.

« Le fermier et sa famille remercièrent le bon Dieu, et dès que le jour fut venu, ils virent une grande et belle ferme sur les ruines de l'ancienne ; mais en regardant au pignon, ils s'aperçurent qu'il y manquait une seule brique, la dernière. Il était temps !

« — Vous voyez, ajouta gravement mon compagnon de route, qu'il manque en effet une brique au pignon de cette maison. »

On m'a affirmé que les maçons avaient pu oublier de poser cette brique ou qu'elle s'était détachée dans un coup de vent. Qui doit-on croire ? Toujours est-il que les fermes auxquelles il manque la dernière brique du pignon ont en Flandre fort mauvaise réputation.

Le temps était sec et froid, mais la gelée n'avait cristallisé que l'épiderme des flaques les plus tranquilles qui entourent les grands bassins. Le vent du nord ridait tristement la surface de la claire des Rios et poussait des plaintes monotones dans les aunaies et dans les roseaux. Un ciel gris comme une plaque d'étain couvrait ce sombre paysage, que n'égayait pas même un blafard rayon du soleil d'hiver. C'est à peu près le seul aspect de la Flandre durant la mauvaise saison.

Dès qu'ils furent arrivés au Plat-Marais, les chasseurs suivirent chacun séparément la rive d'un des nombreux fossés qui sillonnaient ce marécage, de manière à embrasser le plus de terrain possible et à faire lever les hérons. Ils portaient sur le poing un oiseau de proie bien chaperonné et faisant vaillamment sonner sa sonnette.

La fauconnerie, comme on le sait, était un des plus vifs amusements de nos ancêtres. Cette chasse avait ses principes, ses règles non moins compliquées que celle du cerf, du loup et du renard. Il existait dans la fauconnerie sept vols différents qui voulaient leur oiseau de proie particulier : le *gerfaut* pour le milan, le *sacre* pour le héron, le *tiercelet de gerfaut* et plus souvent le *faucon* pour la corneille, le *faucon de rivière* pour les oiseaux d'eau, l'*émérillon* et le *hobereau* pour les champs, le *lanier* pour le lièvre et le *tiercelet* pour la pie. Il y avait encore : le *faucon pèlerin*, le *faucon gentil de passage*, le *faucon niais*, le *faucon royal*, le *faucon sort*, le *faucon de repaire*, le *faucon hagard* et le *faucon branchier*. Chacun avait des qualités à utiliser et des vices à dompter ; mais on ne peut contester que des oiseaux de leurre ne soient plus difficiles à dresser que des limiers. Il fallait les choisir, puis les affaiter, les acoutumer au leurre ; apprendre à les lancer, à les forcer de s'élever de terre, faire ses observations, les instruire aux différents vols, les maintenir en santé, les mettre en mue, connaître leurs nombreuses maladies, les moyens de les guérir et de les panser après le combat.

La chasse du héron est peut-être une des plus intéressantes, parce que le héron se défend au point de faire à son ennemi de mortelles blessures. Le vol prend ainsi le caractère d'une lutte. Quelquefois un gerfaut, dans l'ardeur du choc, se casse la cuisse ou la patte, se froisse l'aile ou se démonte une serre pour vouloir trop avillonner son gibier.

Outre les faucons, on se servait encore, pour le vol de la perdrix, du canard et du lapin, de quatre espèces d'autours : l'*autour branchier*, l'*autour niais*, l'*autour passager* et l'*autour fourcheret*. Parmi les diverses sortes de faucons et d'autours, les niais sont les meilleurs ; car, comme on les prend au nid, il est plus facile de les dresser. Il faudrait du reste un cours complet de fauconnerie pour dire à quel point la chasse au vol peut intéresser et justifier les soins que demandent les oiseaux de leurre.

Les chasseurs n'avaient pas encore exploré la moitié du Plat-Marais, que le chien du valet de volerie tomba en arrêt devant un héron, qu'on ne tarda pas à découvrir au bord d'une eau vive. Debout sur une de ses longues pattes, il levait la tête d'un air inquiet au-dessus des roseaux. Jeanne la première l'aperçut, et lui jeta un *hausse-pied* pour le forcer à s'essorer ; c'est-à-dire qu'elle lui envoya le sacret qu'elle tenait sur le poing, afin qu'il vînt le chatouiller. Le héron s'enleva en effet, et le sacret, qui est fort petit, essaya un instant une lutte inutile et fit mine de prendre motte.

Le ridder de Rakenghem n'attendit pas qu'il fût à terre pour déchaperonner son sacre et le lancer du poing. On nomme cet oiseau, qu'on jette au secours du premier, *tombisseur*. Le *teneur*, c'est-à-dire celui qui termine le combat, est ordinairement un gerfaut. C'est un oiseau fier et hardi, le plus fort après l'aigle ; il a le manteau fauve, le bec et les jambes bleus, les griffes ouvertes et les doigts longs. Le vieux margrave portait sur son poing un magnifique teneur, bien atrempé et bigarré d'aiglures. Deux grosses sonnettes pendaient à côté de ses clefs ou doigts de derrière.

Le tombisseur du ridder commença à voler en rondon, décrivant des cercles rapides autour du héron, qui, tenu en haleine et tournant aussi pour faire face à l'ennemi, montait lentement sans oser s'essorer. Nonobstant, le sacre ne se sentait point de force à attaquer franchement un adversaire aussi redoutable, et peu à peu il se mit à chevaucher le vent.

— Votre oiseau va ventolier, ridder ! s'écria le margrave ; affriandez-le pour qu'il revienne au leurre, et vous ferez bien de l'abaisser, car il est trop gras.

Le margrave déchaperonna soudain son teneur, qui vola en pointe vers le ciel et finit par disparaître dans les nuages. Le héron, se croyant libre, se mit alors à voler en long pour prendre la fuite ; mais il fut soudain empêché par le tombisseur, qui, se voyant secondé du gerfaut, cessa de ventolier, et revint exécuter autour de l'ennemi ses cercles fatigants, qu'il brisait parfois pour le souffleter du bout de ses pennes. Le héron ne put alors ni s'essorer dans la crainte du gerfaut, qu'il savait bien être au-dessus de lui, ni filer en long à cause du tombisseur.

Le vol touchait à son plus haut intérêt. Effectivement le gerfaut, après avoir fourni son dernier degré ou temps d'élévation, commença son esplanade. En regardant attentivement, on pouvait l'apercevoir immobile au sein des nuages et paraissant gros comme un hanneton. Il demeura là quelques minutes, puis on le vit grossir avec une rapidité inimaginable. Il faisait sa descente et fondait en rondon, c'est-à-dire qu'il tombait sur son gibier pour l'assommer. Une flèche chassée par un arc donnerait à peine une idée de la vitesse avec laquelle le gerfaut, les ailes en arrière, fendait l'air du bout de son bec pour dérompre sa proie. Le héron prévit le coup et tendit son bec vers le gerfaut ; tous deux tombèrent rudement à terre. Le héron était mort ; mais le gerfaut, enferré dans le long bec de sa victime, se débattait dans les convulsions de l'agonie. Le tombisseur, qui avait voulu profiter du moment où le teneur faisait sa descente pour attaquer le héron sous le ventre, reçut un tel soufflet, qu'il tomba à cinquante pas, étourdi de ce terrible choc.

Jusqu'alors la chasse n'avait point été troublée, mais au moment où les chasseurs se précipitaient vers le gerfaut, une voix lointaine s'écria soudain :

— Ridder, prenez garde à vous !

Cette voix semblait sortir du sein d'un aune large et trapu, planté isolément entre le Plat-Marais et la claire des Rios.

Les chasseurs, surpris, relevèrent la tête, mais ils ne virent personne.

— C'est la voix de l'affûteur, dit le margrave. Pourquoi ne se montre-t-il pas, et que signifie ce cri d'alarme ?

— Holà ! monsieur le ridder de Rakenghem, répéta la voix qui partait du saule, les Espagnols vous ont reconnu. Piquez droit, vous et les vôtres, vers la claire des Rios ; il n'y a pas de temps à perdre !

— Les Espagnols ! fit le vieux margrave.

— C'est aujourd'hui que Charles-Quint entre à Cambrai, répondit le ridder, et ces Espagnols sont sans doute quelques détachements d'avant-garde qui vont à la maraude. Nous n'avons rien à craindre, ce me semble ; néanmoins

l'avis de cette voix inconnue, que ce soit celle de Van-Hoëk ou d'un autre, me paraît bon à suivre.

— Monsieur, répliqua le margrave en redressant sur sa selle sa taille raide, voûtée par les années, quand tous les Espagnols du monde seraient ici, je ne bougerais point. Je suis sur mes terres, et je voudrais bien voir qu'un de ces misérables...

Le ridder haussa imperceptiblement les épaules et promena un regard inquiet vers la sombre lisière des bois du Quesnoy.

— Hâtez-vous! hâtez-vous! cria Van-Hoëk.

Le fiancé de Jeanne fit une seconde tentative pour décider le margrave à pousser vers la claire des Rios; mais le vieillard l'interrompit par un geste qui n'admettait point de réplique, et s'écria :

— Jeanne, venez derrière votre père; je vous défends de fuir... Toi, Robert, dit-il au valet de volerie, va chercher mon arquebuse. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au ridder, l'espace est libre, faites comme bon vous semblera.

Et, croisant les bras sur sa poitrine, le vieillard attendit froidement la manifestation du danger. Le ridder, désolé d'avoir froissé sa susceptibilité, se trouva dans une singulière perplexité. Il craignait que sa présence n'attirât sur Jeanne et son père une partie de l'animosité que sa conduite de la veille avait excitée parmi les Espagnols, et, d'un autre côté, il ne pouvait fuir vers la claire des Rios, de peur que le margrave n'attribuât cette sage précaution à la crainte et ne rompît la promesse qui devait l'unir avec Jeanne.

La voix de l'affûteur vint le tirer de cette incertitude, en s'écriant :

— Armez-vous, il est trop tard!

Au même instant, on vit se glisser entre les buissons du bois du Quesnoy une troupe d'hommes costumés à l'espagnole et armés en campagne. Ils s'arrêtèrent un moment pour causer à voix basse, et leurs regards semblaient se diriger vers le ridder de Rakenghem. Jeanne attira aussi leur attention.

— Camarades, dit l'un d'eux, cette fille est sa femme ou sa sœur sans doute; enlevons-la, on nous payera une bonne rançon.

— Il y a eu du sang de versé, il faut du sang avant tout! répondit un autre.

Ce colloque n'alla pas plus loin. Les soldats se mirent en marche, profitant des buissons qui pouvaient les masquer et des moindres inégalités du sol. Arrivés aux dernières limites du bois, un des maraudeurs s'avança et coucha en joue le ridder. Mais avant qu'il eût allumé sa mèche, un coup d'arquebuse partit du saule placé entre le Plat-Marais et la claire des Rios, et l'Espagnol tomba mort.

— Bien, Van-Hoëk! très-bien, mon vieux! s'écria le margrave. Si ce drôle de Robert m'avait apporté mon arquebuse, les coquins verraient beau jeu.

Les Espagnols poussèrent un cri d'étonnement; ils ne savaient d'où partait ce coup qui venait de terrasser un des leurs. Cet incident les alarma, et ils restèrent quelque temps indécis, ne sachant s'ils devaient se replier vers le bois ou continuer l'attaque. Mais un d'eux s'élança en avant et mit l'arquebuse à l'épaule. Une seconde détonation sortit du sein de l'aune de la claire des Rios, et le soldat tomba sur le dos en poussant un cri de mort. Un autre s'avança aussitôt, mais le ridder, qui avait gardé son coup d'arquebuse pour une occasion pressante, prouva qu'il était aussi bon tireur que vaillant homme, et cassa l'épaule à son ennemi.

— Bien tiré, ridder! s'écria le margrave. Allons, mon ami, je vois que ceci n'est point une plaisanterie. Puisque je suis désarmé, nous ferons bien, je pense, de suivre l'avis de Van-Hoëk, qui nous prêtera sa barque pour échapper à ces misérables. Avant la fin du jour, nous aurons armé nos hommes et fait une battue en règle. J'apprendrai à ces gredins à respecter le pays, et nous verrons s'il en reste un pour aller se vanter d'avoir mis le pied sur mes domaines.

Le margrave, sa fille et le ridder piquèrent des deux vers la claire des Rios; mais ils avaient à peine traversé la moitié du Plat-Marais, qu'une terrible arquebusade se fit entendre, et une grêle de balles passèrent en sifflant au-dessus de leur tête.

— Ces drôles devraient au moins apprendre à tirer juste avant d'endosser une casaque de soldat, dit le vieux margrave avec ce flegme qui n'abandonne jamais le Flamand dans le plus imminent danger... Ferme, ne ménagez pas les chevaux! Nous aurons notre tour.

Les maraudeurs avaient compris quelle faute immense ils venaient de commettre en se présentant séparément aux coups de leur invisible ennemi, et ils se précipitèrent tous en avant, bien résolus à couper la retraite aux fuyards. L'avantage était à eux, car, pour regagner le château de Brunemont, il fallait suivre un chemin difficile, dont l'une des crêtes est adossée au bois du Quesnoy. D'un autre côté l'Agache, petite rivière qui vient des prairies de Marquion, de Brichambault et de Palluel, fermait le Plat-Marais en s'en allant rejoindre la Scarpe au lieu où s'élève aujourd'hui le hameau de l'Abbaye-du-Verger. Il ne restait aux fugitifs que la claire des Rios et la barque de Van-Hoëk.

Les Espagnols n'avaient qu'une portée d'arquebuse à parcourir pour barrer le passage aux fugitifs; mais au bout de cinq minutes il fut évident que les chevaux gagnaient du terrain. Les maraudeurs s'en aperçurent et changèrent de tactique. Ils envoyèrent une arquebusade qui ne parut pas d'abord mieux dirigée que la première, mais dont on vit un instant après les terribles effets. Le cheval du margrave ralentit soudain sa course, puis le vieillard pâlit, chancela sur la selle; Jeanne et le ridder se précipitèrent vers lui en s'écriant :

— Au nom du Ciel! qu'avez-vous?

— J'ai trois balles dans la poitrine, répondit l'octogénaire d'une voix éteinte mais calme. Ridder, sauvez ma fille..., sauve ta femme.

— Il faut avant que je vous venge, s'écria le ridder en s'agenouillant, l'arquebuse à l'épaule, de manière à protéger à la fois le vieillard expirant et sa fille, qui lui soutenait la tête et lui présentait sa croix d'or pour l'aider à mourir.

Dans le même instant un cri éclatant sortit du bois du Quesnoy, et trois coups d'arquebuse couchèrent sur l'herbe trois Espagnols. L'un fut tiré par le ridder, l'autre par Van-Hoëk, et le troisième partit du sein du bois, de l'endroit même où avait retenti ce formidable cri.

La terreur s'empara alors des Espagnols, et ils s'arrêtèrent au milieu du Plat-Marais, ne pouvant ni avancer ni reculer, car ils étaient pris entre trois feux. Deux de leurs ennemis échappaient à leurs regards, et, quoiqu'ils n'eussent que trois hommes à combattre, ils avaient déjà perdu six de leurs camarades. Tandis qu'ils discutaient sur le parti qu'ils devaient prendre, trois nouveaux coups de feu leur ravirent autant de compagnons.

Le margrave n'avait point encore rendu le dernier soupir; la vengeance qui s'accomplissait le retenait sur le seuil

de la mort. Jeanne pleurait et récitait lentement les prières des agonisants. Le ridder, à genoux comme une statue sur son bloc, aux pieds du moribond, rechargeait son arquebuse avec une telle précision, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'un tir à l'oiseau. Seulement sa joue était pâle, son œil étincelant et ses fortes mâchoires serrées l'une contre l'autre au point de gonfler les muscles de sa joue.

Tout à coup de longs cris retentirent non loin du bois, et une quarantaine de soldats, reste de l'avant-garde intimidée la veille par l'attitude menaçante des gens d'Arleux, se précipitèrent vers leurs camarades, qui poussèrent un hurra de joie. Le ridder ne bougea point; il vit bien que tout était perdu, mais il était de ces hommes qui suivent leur idée comme le bœuf son sillon. Cependant il tourna un peu la tête et dit à sa fiancée :

— Jeanne, recommandez votre âme à Dieu!

Puis il tira son coup d'arquebuse. Un homme tomba, et il rechargea derechef son arme, tandis que deux messages de mort sortaient, l'un du saule de la claire des Rios, l'autre du bois du Quesnoy.

Les maraudeurs avaient enfin pris un moyen infaillible pour se débarrasser de ces trois ennemis acharnés, ils lâchèrent une arquebusade générale dans le saule de la claire des Rios. Les branches volèrent en éclats et un homme tomba à terre. C'était Van-Hoëk. Il ne poussa pas un gémissement, mais il grommela entre ses dents :

— Bon! j'ai mon compte... Maintenant que les autres fassent leur devoir.

Et l'affûteur, qui n'avait point abandonné son arquebuse, se traina jusqu'à sa barque, laissant derrière lui une large trace de sang. Deux détonations lui apprirent qu'il était vengé.

— Ça fait toujours plaisir, murmura-t-il en se couchant au fond de son bac.

Pendant ce temps, un homme sortant du bois du Quesnoy, à l'endroit d'où étaient partis plusieurs coups d'arquebuse, se dirigeait en rampant vers l'aune de l'affûteur. Ce lieu était favorable pour tirer en s'abritant derrière le tronc, et l'on avait encore la ressource de fuir en barque. L'homme parvint à son but avant que les Espagnols eussent rechargé leurs armes; alors il se redressa de toute sa hauteur, et l'on vit le sombre visage de Jean de mon Mirel.

— La place n'est pas bonne, monseigneur, lui cria Van-Hoëk. Venez sur mon bac, et poussez au large.

Jean de mon Mirel ne répondit point, mais il montra d'un geste désespéré le groupe que formaient au milieu du Plat-Marais son père expirant, sa sœur et le ridder de Rakenghem, qui rechargeait encore son arme.

La ténacité de cet homme qui persistait à combattre, bien qu'il fût seul à côté d'un moribond et d'une jeune fille, irrita les maraudeurs. Ils trouvèrent plaisant de le cribler de balles et utile de s'en débarrasser. Soixante canons d'arquebuse se dirigèrent donc vers le ridder, qui, sans se déconcerter, se mit en devoir de faire feu en même temps que ses ennemis.

Et dans ce moment où la mort était inévitable, on ne vit pas sa main trembler, bien qu'elle soutînt depuis plus d'une heure une lourde arquebuse. Mais le ridder de Rakenghem avait dans sa large poitrine un vrai cœur flamand, un cœur qui ne bat trop vite ou trop lentement que lorsque la vie s'en échappe. Le vieux sang des frontières coulait dans ses veines, il descendait de ces hommes valeureux qui firent des prodiges pour la défense de leurs libertés dans les guerres de Flandre au moyen âge.

A cet instant suprême il tourna un regard d'adieu vers Jeanne, et lui dit d'une voix triste et douce :

— Au revoir, Jeanne, nous ne serons unis qu'au ciel.

— Que la volonté de Dieu soit faite! répondit-elle.

Et par une sainte pudeur elle abaissa sur son visage de madone son voile pour mourir.

D'un commun accord les deux fiancés entonnèrent à haute voix le *De profundis*, et le vieux margrave y mêla sa voix expirante. Avec l'aide de sa fille il avait essayé de s'agenouiller. Tous trois étaient donc dans l'humble posture de la prière ; mais le ridder de Rakenghem, tout en chantant à genoux le chant de mort, tenait toujours braquée sur ses ennemis son arme menaçante.

La majesté de ce spectacle imposa tellement aux Espagnols qu'ils hésitèrent à tirer ; mais avant qu'ils eussent pris un parti, une épouvantable décharge de mousqueterie éclata de tous les points du Plat-Marais. Les coups de feu semblaient sortir de terre; on ne voyait personne, seulement les bourreaux devinrent victimes, car une trentaine d'Espagnols roulèrent dans la poussière. Les autres oublièrent de faire usage de leurs armes. Et d'ailleurs, sur qui auraient-ils tiré? on ne voyait dans le Plat-Marais que le ridder, le margrave et Jeanne stupéfaits de voir tomber ceux dont ils attendaient la mort.

En regardant attentivement on aurait pu distinguer çà et là, depuis le bois du Quesnoy jusqu'aux rives de l'Agache, des têtes noires et des canons d'arquebuse dépassant les crêtes des fossés qui zèbrent le Plat-Marais dans toute sa longueur. Les défenseurs inattendus étaient en partie des gens du château de Brunemont prévenus par le valet de volerie. Le reste se composait de huttiers et d'affûteurs des claires, attirés par la mousqueterie et qui, en voyant le danger que courait leur seigneur déjà blessé, s'étaient approchés en rampant du lieu du combat avec l'adresse et l'agilité d'hommes habitués dès longtemps aux surprises de guerre et de chasse. On en aurait pu compter une soixantaine ; il en était venu du Haut-Broeklandt, des Fonds-Mariva, de la claire des Rios et autres lieux plus éloignés encore.

Un silence mortel suivit cette détonation, on entendit un instant après les gémissements des blessés. Les Espagnols, pâles de frayeur, ne savaient où fuir ; leurs ennemis formaient autour d'eux une enceinte invisible et gardaient un silence de mort. Le ridder de Rakenghem continuait seul, avec un flegme imperturbable de charger et décharger son arquebuse, et à chaque coup un homme tombait.

Chacun des maraudeurs était alors trop occupé de son propre salut pour penser à venger son compagnon. Ils se formèrent, au nombre de vingt-cinq, en bataillon serré et partirent au pas de charge vers le bois du Quesnoy. Mais une nouvelle explosion plus épouvantable que la première se fit entendre, et cette fois ils eurent en outre à essuyer le feu des veneurs forestiers du margrave, gens d'une adresse consommée. Tous les Espagnols tombèrent, à l'exception d'un seul, qui battit l'air de ses bras et promena autour de lui un œil hagard et insensé.

Van-Hoëk l'aperçut du fond de sa barque, il se souleva péniblement, et épaulant son arquebuse, il fit feu en murmurant avec l'expression d'une haine profonde :

— Tiens! ce n'est pas pour moi, mais c'est pour le margrave.

Le coup partit, et l'Espagnol, après avoir fait un bond comme un daim blessé, tomba à côté de ses compagnons d'armes; pas un seul n'était demeuré debout. Au reste, ces gens-là savaient mourir; après le premier cri arraché par la douleur, ils s'embossaient dans leur cape et attendaient silencieusement la mort.

Dès que l'œuvre sanglante fut terminée, on vit des

hommes se dresser de tous les côtés du Plat-Marais comme s'ils fussent sortis de terre. A l'exception des gens du château et des veneurs forestiers, ils portaient presque tous le costume des huttiers affûteurs, c'est-à-dire le large feutre, la casaque de toile bleue et les longues guêtres de cuir. Ces gens avaient un aspect rude et farouche. La plupart mouraient sans avoir jamais franchi les solitudes sauvages des claires, excepté pour vendre, une fois l'an, quelques fourrures dont le prix leur servait à acheter de la poudre et du plomb.

Ces hommes, donnant alors des signes d'une douleur sombre et contenue, entourèrent le margrave octogénaire dont la poitrine percée de trois balles laissait échapper des flots de sang. Il était soutenu par son fils Jean de mon Mirel et par le ridder de Rakenghem. Jeanne priait et s'appuyait défaillante à l'épaule de son frère.

— Mes amis, dit le vieillard en tournant un regard affaibli vers le cercle pressé de ses vassaux, vous m'avez vengé; merci!... notre sol a encore une fois bu du sang espagnol... Mes amis, que Dieu vous garde; adieu!

— Adieu, monseigneur! répondit la foule d'une seule voix.

Le margrave des Claires étendit alors une main défaillante au-dessus de son fils, de Jeanne et du ridder pour les bénir; puis il baisa la croix de son poignard et rendit le dernier soupir.

Personne ne bougea, mais Van-Hoëk qui, malgré une large blessure à la cuisse, s'était traîné jusqu'aux pieds de son seigneur expirant, poussa un sanglot rauque et guttural qui fit tressaillir la foule. On vit alors plus d'une larme couler sur des joues bronzées qui n'avaient jamais été mouillées que par l'eau du ciel.

Après cet élan de douleur on construisit à la hâte une civière où fut déposé le corps du vieillard, et le funèbre convoi, gardant un religieux silence, prit, à pas lents, le chemin du manoir de Brunemont.

L'endroit où furent exterminés les maraudeurs espagnols garde encore aujourd'hui le nom pittoresque et bizarre de : *Où les hommes ont été tués*. Un chemin qui passe par là et va se perdre dans les bois d'Ubia porte le même nom par extension. Seulement il est peu de gens du pays qui sachent l'origine de cette appellation.

La troupe de veneurs, huttiers et affûteurs eut bientôt quitté le Plat-Marais, et le convoi arrivait à peine sur les rives de l'Agache, que déjà des nuées de corbeaux et de choucas fondirent sur les cadavres encore chauds. C'était bien souvent alors l'unique et triste sépulture des gens de guerre.

C. HIPPOLYTE CASTILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES CONTES DE LA FAMILLE[1].

PAR LES FRÈRES GRIMM.

ROSE-D'ÉGLANTIER (2).

Au bon vieux temps vivaient un roi et un reine, qui disaient chaque jour : « Ah! si Dieu daignait nous accorder un enfant! » Et pourtant l'enfant ne venait jamais. Il arriva qu'un jour, tandis que la reine se baignait, une grenouille mit sa tête hors de l'eau, et lui dit :

— Tes désirs seront satisfaits; tu mettras au monde une fille.

Ce que la grenouille avait prédit arriva; la reine mit au monde une fille, une fille si belle que le roi ne se sentit plus de joie, et commanda une grande fête. Il y invita nonseulement ses parents, ses amis et ses connaissances, mais encore les fées, afin de rendre celles-ci douces et favorables à l'enfant. Ces fées étaient au nombre de treize dans le royaume; mais comme le roi n'avait que douze assiettes d'or à leur faire servir, l'une d'elles ne put pas être invitée. Les conviés arrivèrent, et, lorsque la fête toucha à sa fin, les fées firent chacune à l'enfant un don merveilleux : l'une lui donna la vertu, l'autre la beauté, la troisième la richesse, et chacune des autres un présent précieux. La douzième venait à peine de faire son cadeau, que la treizième entra dans la salle. Elle voulait se venger de n'avoir point été invitée, et, sans regarder ni saluer personne, elle cria d'une voix forte :

— La fille du roi doit, dans sa quinzième année, se piquer avec un fuseau et tomber morte.

Cela dit, elle se retourna et quitta la salle. Tous les assistants étaient saisis d'épouvante; mais la douzième fée, à qui il restait encore un vœu à faire, et qui, impuissante à détruire le charme jeté par sa rivale, pouvait du moins en adoucir la rigueur, s'empressa d'ajouter :

— Mais cette mort que devra subir la jeune princesse, ne sera qu'un sommeil qui durera cent ans.

Le roi, dans l'espoir de préserver sa chère enfant d'un sort si cruel, donna l'ordre de faire disparaître les fuseaux dans toute l'étendue de son royaume.

Cependant les dons faits par les fées à la jeune fille portaient tous leurs fruits, et elle était si belle, si sage, si aimable, si intelligente, que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

Mais il arriva que le jour même où la jeune princesse eut quinze ans, le roi et la reine étaient absents du palais. La jeune fille, restée seule, parcourut le château en tous sens, visita tous les cabinets et toutes les chambres, et monta enfin dans une vieille tour. On y arrivait par un escalier fort étroit, qui aboutissait à une petite porte. Il y avait sur la serrure une vieille clef, toute couverte de rouille. La jeune princesse ne l'eut pas plutôt tournée que la porte s'ouvrit, et qu'elle aperçut dans un cabinet étroit une vieille femme occupée à filer.

— Que fais-tu donc là, bonne vieille mère? demanda la jeune fille.

— Je file, répondit la vieille en hochant la tête.

— Que cela tourne drôlement! dit la jeune fille, qui prit le fuseau et voulut essayer de filer.

(1) Voir le numéro d'octobre dernier. — *Les Contes de la Famille* paraîtront le mois prochain chez MM. Jules Renouard et Comp.

(2) Ce conte, un des plus charmants tableaux des frères Grimm, n'est autre que *la Belle au Bois dormant*, traitée à la façon allemande. On verra combien cette version surpasse celle de Perrault en poésie naïve et en exquise fantaisie.

Mais à peine eut-elle touché le fuseau, que le charme jeté par la méchante fée opéra, et que la jeune princesse se piqua au doigt.

Dès qu'elle se fut fait cette légère blessure, elle tomba dans un sommeil profond. Et ce sommeil étendit son influence sur tout le palais : le roi et la reine, qui venaient de rentrer, s'assoupirent, ainsi que toutes les personnes dont se composait la cour. Et les chevaux aussi s'endormirent dans l'écurie, les chiens dans leurs niches, les pigeons sur le toit, les mouches contre le mur. Et le feu lui-même, qui flamboyait dans l'âtre, arrêta soudain ses flammes et s'endormit ; et les viandes cessèrent de rôtir ; et le cuisinier, qui allait prendre aux cheveux le marmiton qui avait gâté une sauce, oublia tout à coup sa colère et s'endormit. Et le vent enfin cessa de souffler, et il n'y eut plus même une seule petite feuille qui frissonnât encore à la cime des arbres voisins.

Qui pourrait dire les rêves étranges qui traversèrent ce long sommeil de Rose-d'Églantier? Elle eut des visions de naufrages, d'ogres, d'enfants et de sorcières. Le monde réel et le monde fantastique passèrent tout entiers devant son imagination.

Cependant une haie d'épines se mit à pousser autour du château, et tous les ans elle devenait plus haute, et enfin elle cacha si bien tout le palais, que les passants cessèrent de l'apercevoir. On ne vit plus même les étendards plantés au sommet des toits. Mais le bruit se répandit bientôt dans le pays qu'un sommeil magique s'était emparé de la belle Rose-d'Églantier, car on appelait ainsi la jeune princesse, si bien que de temps en temps arrivaient des princes qui voulaient se frayer un passage à travers la haie afin de pénétrer dans l'intérieur. Mais leurs efforts étaient impuissants, car les rameaux se tenaient enlacés comme autant de mains, et les malheureux jeunes gens demeuraient suspendus parmi les épines, et périssaient misérablement. Après beaucoup d'années, un prince arriva de nouveau dans le pays, et un vieillard lui parla de la haie d'épines, en l'assurant qu'il devait se trouver derrière un palais dans lequel une jeune princesse d'une merveilleuse beauté, appelée Rose-d'Églantier, gisait endormie, et avec elle toutes les personnes dont se composait la cour. Ce vieillard se souvenait d'avoir entendu dire à son grand'père qu'un grand nombre de princes avaient déjà essayé de se frayer un passage à travers cette haie, mais qu'ils étaient restés suspendus aux épines, et qu'ils avaient péri malheureusement. Le jeune homme répondit :

— Cela ne doit pas m'effrayer ; je veux pénétrer dans le palais et voir la belle Rose-d'Églantier.

Le vieillard eut beau le détourner de son dessein, le jeune homme fut inébranlable.



Les rêves de Rose-d'Églantier.



Les rêves de Rose-d'Églantier.

Il se trouvait que ce jour même complétait les cent ans pendant lesquels devait durer le charme jeté par la méchante fée. Aussi, dès que le jeune prince s'avança vers la haie d'épines, celle-ci se changea en une innombrable quantité de fleurs ravissantes qui s'entr'ouvrirent d'elles-mêmes afin de lui livrer passage ; puis quand il fut entré, elles se refermèrent de nouveau en haie brillante derrière lui. Il entra dans le palais ; au milieu de la cour étaient étendus les coursiers et les lévriers, tous en train de dormir ; sur le toit étaient posés les pigeons, la tête abritée sous leurs ailes ; et quand il pénétra dans les appartements, les mouches dormaient contre les murs ; dans la cuisine, le cuisinier avait toujours la main levée comme s'il voulait saisir le marmiton, et la servante était assise tenant encore un poulet

qu'elle semblait vouloir plumer. Il continua d'avancer, et dans la grande salle il vit tous les courtisans endormis sur leurs siéges ; et plus haut le roi et la reine également immobiles sur leur trône. Il continua de marcher, et tout était si calme qu'on aurait pu entendre le bruit de sa respiration; enfin il arriva dans la tour et ouvrit la porte du petit cabinet dans lequel sommeillait Rose-d'Églantier. Elle était si belle qu'il ne pouvait détourner d'elle ses regards; il se pencha vers son gracieux visage et y déposa un baiser. A peine ce baiser eut-il effleuré sa joue, que Rose-d'Églantier ouvrit les yeux, se réveilla, et le regarda avec un charmant sourire. Puis ils descendirent ensemble, et le roi se réveilla, puis la reine, puis les courtisans, et tous s'entre-regardèrent avec de grands yeux; et les coursiers se levèrent dans la cour en secouant leur crinière; les chiens de chasse se mirent à sauter et à aboyer ; les pigeons qui étaient sur le toit dégagèrent leurs têtes de dessous leurs ailes, regardèrent autour d'eux et s'envolèrent dans la campagne ; les mouches sautillèrent sur les murs; le feu se ranima dans l'âtre, se mit à ronfler et à cuire les mets ; les rôtis pétillèrent, et le cuisinier pinça l'oreille du marmiton qui poussa un cri; et la servante dépouilla le poulet de ses plumes, et on célébra avec la plus grande pompe les noces du jeune prince et de Rose-d'Églantier, qui vécurent heureux jusqu'à la fin.

Le Succès est fils de l'A-propos et de la Persévérance.

LES QUATRE FRÈRES HABILES.

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait quatre fils; quand ceux-ci furent grands, il leur dit : — Mes chers enfants, il vous faut quitter la maison pour vous lancer dans le monde, car je n'ai rien à vous donner. Partez donc, apprenez un métier et cherchez à faire votre chemin.

Les quatre frères prirent leur bâton de voyage, dirent adieu à leur père et sortirent de la ville. Quand ils eurent marché quelque temps, ils arrivèrent au croisement de deux routes, formant quatre chemins opposés. — C'est ici qu'il faut nous séparer, dit l'aîné des frères; mais, avant d'aller tenter la fortune chacun de notre côté, promettons de nous retrouver tous ici dans quatre ans, à pareil jour et à pareille heure. Ce serment fut échangé solennellement, et chacun des quatre frères prit une des quatre routes.

Or, l'aîné ne tarda pas à rencontrer un homme qui lui demanda où il allait. — Je vais je ne sais où, apprendre je ne sais quel métier, répondit-il. L'homme reprit alors : — Viens avec moi, et sois voleur. — Non, repartit le frère, ce métier n'est pas honnête, et c'est une chanson qui se termine par une corde au cou. — Ah ! dit l'homme, il ne s'agit point ici d'avoir peur de la potence : je t'apprendrai à trouver des choses introuvables et à ne redouter aucun rival. Ces paroles malheureusement décidèrent notre voyageur, et, grâce aux leçons de son maître, il devint un voleur si adroit, que rien n'était plus en sûreté dès qu'il voulait l'avoir.

Cependant le deuxième frère avait aussi rencontré sur sa route un homme qui lui demanda ce qu'il allait apprendre dans le monde. — Je ne le sais pas encore, répondit-il. — Alors suivez-moi, et devenez astronome : il n'y a pas de métier au-dessus de celui-là. — Plus rien de caché pour l'œil qui lit dans le ciel ! Ces belles promesses séduisirent notre jeune homme, qui devint bientôt un astronome si habile que, lorsqu'il eut terminé son apprentissage, son maître lui donna un livre et lui dit : — Avec cela, tu peux voir tout ce qui se passe dans la terre et dans le ciel.

Le troisième frère reçut les leçons d'un chasseur consommé, qui l'instruisit de tous les secrets de son art. Quand il le quitta, son maître lui donna un fusil, en lui disant : — Tout ce que tu coucheras en joue avec cette arme, tu seras sûr de l'atteindre.

Enfin le plus jeune rencontra un inconnu, qui lui proposa de devenir tailleur. — Je n'y verrais pas d'inconvénient, répondit le jeune homme, s'il ne fallait rester assis les jambes croisées du matin au soir, tirer l'aiguille sans relâche et se brûler les doigts avec le fer à repasser. — Tu ne m'as pas compris, dit l'inconnu : l'état que je t'enseignerai n'aura rien de ces misères, je ferai de toi un tailleur comme on n'en voit pas. Notre jeune homme se laissa persuader et suivit l'inconnu, qui lui enseigna en effet la couture transcendante. Lorsqu'ils se séparèrent, son maître lui donna une aiguille, en lui disant : — Avec ceci tu pourras rattacher ensemble tous les morceaux que tu voudras, fussent-ils fragiles comme un œuf ou durs comme de l'acier, et ton ouvrage sera si net, qu'on n'y découvrira pas la moindre trace.

Quand les quatre années convenues furent écoulées, les quatre frères se rencontrèrent au même jour et à la même heure au croisement des deux routes, et, après s'être tendrement embrassés, ils se rendirent ensemble à la maison de leur père. Ils lui racontèrent leurs aventures et comment ils avaient appris chacun un métier.

En s'entretenant de la sorte, ils s'étaient assis en face de la maison sous l'ombrage d'un grand arbre. — Or çà, dit le père, je veux vous mettre à l'épreuve, et juger de ce que vous savez faire.

En même temps il leva les yeux, et demanda au second de ses fils : — Là-haut, au sommet de cet arbre, entre deux branches, se cache un nid de pinson : dis-moi combien d'œufs s'y trouvent ? — L'astronome prit son verre, regarda vers la cime de l'arbre, et dit : — Il y en a cinq.

Le père s'adressant alors à l'aîné : — Toi, reprit-il, va nous chercher ces œufs, sans que la mère qui les couve s'en aperçoive. — L'habile voleur grimpa sur l'arbre, et déroba sous le ventre de l'oiseau, sans l'éveiller, les cinq œufs, qu'il apporta à son père.

Celui-ci les prit, en posa un à chaque coin de la table et le cinquième au milieu; après quoi, il dit au chasseur : — Tu vas me les couper en deux tous les cinq d'un même coup de fusil. — Le chasseur plaça son arme contre son épaule, et d'un seul coup, ainsi que le désirait son père, il fit des cinq œufs dix parties égales. — A ton tour maintenant, continua le vieillard en se tournant vers son plus jeune fils, recouds ensemble ces œufs, de telle sorte que les petits qui s'y trouvent, à moitié éclos, n'éprouvent aucun dommage. — Le tailleur prit son aiguille et fit ce qui lui était commandé.

Quand ce travail fut achevé, le voleur dut encore aller replacer les œufs sous le ventre de la mère. Celle-ci continua de les couver sans se douter de rien, et quelques jours après elle vit éclore ses petits, qui avaient au cou une petite raie rouge : c'était la place où le chasseur avait partagé les œufs et où le tailleur les avait recousus.

— Mes enfants, dit alors le vieillard, je dois avouer que vous avez bien employé votre temps, et que chacun de vous connaît à fond son métier : il m'est impossible de décider qui de vous quatre est le plus habile. Puissiez-vous seulement trouver bientôt l'occasion de vous faire connaître, et puisse l'aîné d'entre vous employer honnêtement sa dextérité !

Peu de temps après, le bruit courut dans le pays que la fille du roi avait été enlevée par un dragon. Le roi en avait

perdu le repos, et il fit savoir que celui qui lui ramènerait sa fille deviendrait son gendre. Les quatre frères se dirent entre eux : Voilà une bonne occasion pour nous, et ils firent le projet de rendre la liberté à la fille du roi.

— Je saurai bientôt où elle est, dit l'astronome. Puis il regarde à travers son instrument, et s'écrie : Je la vois ! elle est assise bien loin d'ici, sur un rocher au milieu des mers, et le dragon qui l'a ravie est à ses côtés.

Aussitôt il va trouver le roi, lui demande un navire pour lui et pour ses frères, et fait voile avec eux vers la prison de la jeune fille.

Quand ils y arrivèrent, le dragon dormait, la tête appuyée sur les genoux de la princesse. Le chasseur dit : — Je n'ose pas tirer, je pourrais tuer la captive du même coup que le monstre. — Essayons un peu notre talent, dit le voleur ; et il se mit à dégager la princesse avec tant de légèreté et de promptitude, que le monstre ne s'aperçut de rien et continua de ronfler.

On devine avec quelle joie ils regagnèrent le navire et ramèrent vers la pleine mer ! Mais le dragon, ne trouvant plus la princesse à son réveil, prit son vol à la poursuite des ravisseurs, et bientôt son souffle enflammé résonna dans l'air au-dessus d'eux.

Par bonheur, au moment où il allait fondre sur le navire, le chasseur le couche en joue, et lui envoie au milieu du cœur une balle qui le fait tomber mort sur le pont du bateau. Mais telle était l'énorme pesanteur du monstre, que sa chute fait voler le navire en éclats, et qu'il reste à peine à nos cinq passagers quelques planches pour se tenir sur l'abîme. Ce fut alors que le tailleur employa son talent. Il saisit sa merveilleuse aiguille, rattache les planches au moyen de quelques gros points, se place sur cette espèce de radeau, et recoud de la sorte les diverses parties du navire. Quand tout fut ainsi réparé, il ne fallut pas longtemps à nos voyageurs pour regagner le port.

On se figure la joie du roi en revoyant sa fille chérie ! Fidèle à sa parole, il dit aux quatre frères : — Un de vous doit épouser la princesse ; c'est à vous de décider lequel y a le plus de droit.

Alors un vif débat s'engage entre les quatre frères ; l'astronome dit : Si je n'avais pas vu où était la jeune fille, tous vos talents n'auraient servi de rien : c'est donc à moi qu'elle doit appartenir. — Le voleur reprend : Que nous aurait importé ton verre, si je n'avais pas enlevé la princesse de dessous la tête du dragon ? C'est donc à moi de l'épouser. — Le chasseur à son tour : Vous auriez été tous, et la princesse avec vous, mis en pièces par le monstre, si mon fusil ne vous eût sauvés de la mort ; c'est donc à moi d'être son mari. — Enfin le tailleur : Et si mon aiguille enchantée n'eût pas recousu ensemble les mille morceaux du navire, n'auriez-vous pas tous été noyés misérablement ? C'est donc à moi que revient la princesse.

Après ce débat, le roi reprit la parole : — Vous avez tous en effet les mêmes droits, c'est incontestable, dit-il ; mais comme ma fille ne peut pas avoir quatre maris, elle n'épousera aucun de vous ! Je vais seulement, pour vous récompenser, vous donner à chacun une part de mon royaume.

Ce jugement plut d'abord aux quatre frères, qui se dirent : Un profit assuré vaut bien mieux que toutes nos querelles pour un profit incertain. Le roi remit donc à chacun une portion de ses États, et ils vécurent assez longtemps avec leur père dans la richesse et le bonheur... Mais un jour le voleur ayant entrepris de dépouiller les autres, ceux-ci le dépouillèrent lui-même, et lui firent subir le sort qu'il méritait.

Ce sera, si vous le voulez, la morale de cette histoire.

LES MESSAGERS DE LA MORT.

Il y a bien longtemps, bien longtemps, un géant passait sur la grande route. Tout à coup un inconnu s'élance en face de lui en criant : — Halte-là ! — Comment ! dit le géant, un nain, que j'écraserais entre mes doigts, oserait me barrer le chemin ! Qui donc es-tu pour t'exprimer avec une telle audace ? — Je suis la Mort, répond l'inconnu ; personne ne me résiste, et toi aussi tu dois obéir à mon commandement. — Mais le géant ne tint pas compte de ces paroles, et il engagea une lutte avec la Mort.

Ce fut un combat long et acharné. A la fin pourtant, le géant asséna un coup si violent à la Mort, que celle-ci tomba sur une pierre. Le géant poursuivit son chemin, et la Mort gisait vaincue sur le sol, et si faible qu'elle ne pouvait se relever. — Qu'arrivera-t-il, pensait-elle, si je reste étendue ainsi dans un coin ? personne ne mourra plus sur la terre, et elle s'emplira de tant d'habitants, qu'ils finiront par n'y plus trouver place.

Cependant un jeune homme vint à passer, un jeune homme frais et brillant de santé ; il chantait et regardait autour de lui. A peine eut-il aperçu la pauvre victime, qu'il s'approcha d'elle avec compassion, lui aida à se relever, lui fit boire dans sa gourde un vin généreux, et ne la quitta que lorsqu'elle eut repris ses forces. — Sais-tu bien qui je suis ? dit-elle alors en se redressant ; sais-tu bien qui tu as aidé à se remettre sur ses jambes ? — Non, repartit le jeune homme, je ne te connais pas. — Je suis la Mort, reprit-elle, tu sais que je n'épargne personne, et je ne puis même pas faire d'exception en ta faveur ; mais pour te prouver ma reconnaissance, je te promets de ne pas venir te prendre à l'improviste ; je t'enverrai mes messagers avant de venir te chercher moi-même. — Merci, répondit le jeune homme, c'est toujours cela de gagné ; je saurai du moins à quoi m'en tenir. — Cela dit, il continua sa route joyeux et content, et vécut sans souci.

Mais la jeunesse et la santé s'en allèrent bientôt ; puis vinrent les maladies et les douleurs de la vieillesse. — Je ne mourrai pas, pensait toutefois notre homme, car la Mort doit m'envoyer d'abord ses messagers ; je voudrais seulement voir finir ces mauvais jours de maladie. — A peine fut-il de nouveau bien portant, qu'il recommença son joyeux train de vie. Mais voilà qu'un jour quelqu'un lui frappe sur l'épaule ; il se retourne, et voit la Mort debout devant lui. — Suis-moi, lui dit-elle ; l'heure de quitter le monde est venue. — Comment ! répond le vieillard, voudrais-tu manquer à ta promesse ? Ne m'as-tu pas promis de m'envoyer tes messagers avant de te présenter toi-même ? Je n'en ai vu aucun. — Silence ! s'écrie la Mort ; ne les ai-je pas dépêchés vers toi l'un après l'autre ? Ne te souviens-tu pas de la fièvre qui vint te coucher dans ton lit ? Est-ce que la goutte ne t'a pas tordu tous les membres ? N'as-tu pas entendu bourdonner tes oreilles ? les maux de dents ne sont-ils pas venus te gonfler les joues ? les ténèbres ne se sont-elles pas abaissées devant tes yeux ? Et, mieux que tout cela, est-ce que mon frère bien-aimé, le Sommeil, ne t'a pas averti chaque jour de songer à moi ? Ne gisais-tu pas alors dans la nuit comme si tu eusses été déjà plongé dans les ombres éternelles ?
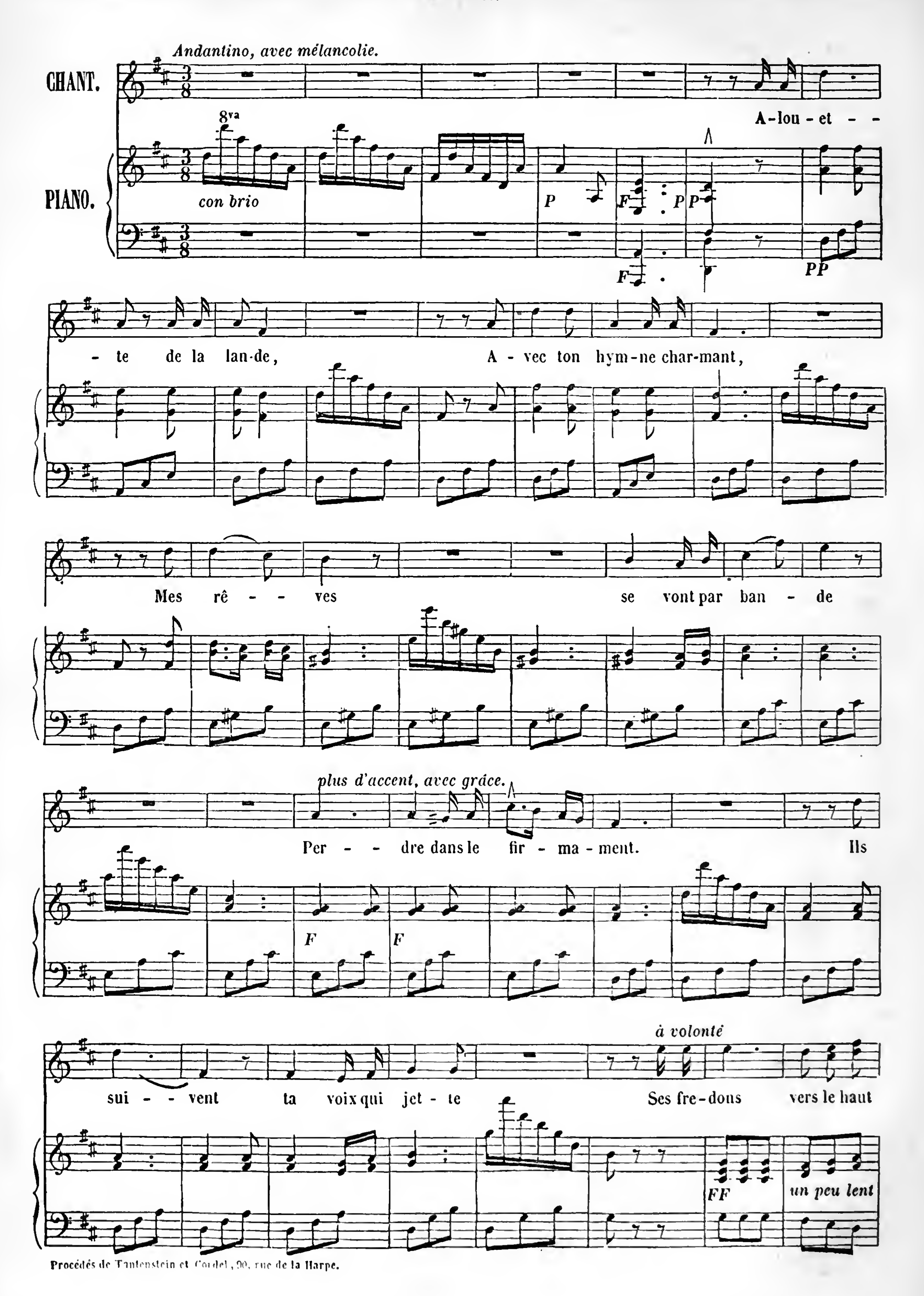
Notre homme ne sut que répondre ; il s'abandonna à sa destinée, et suivit la Mort.
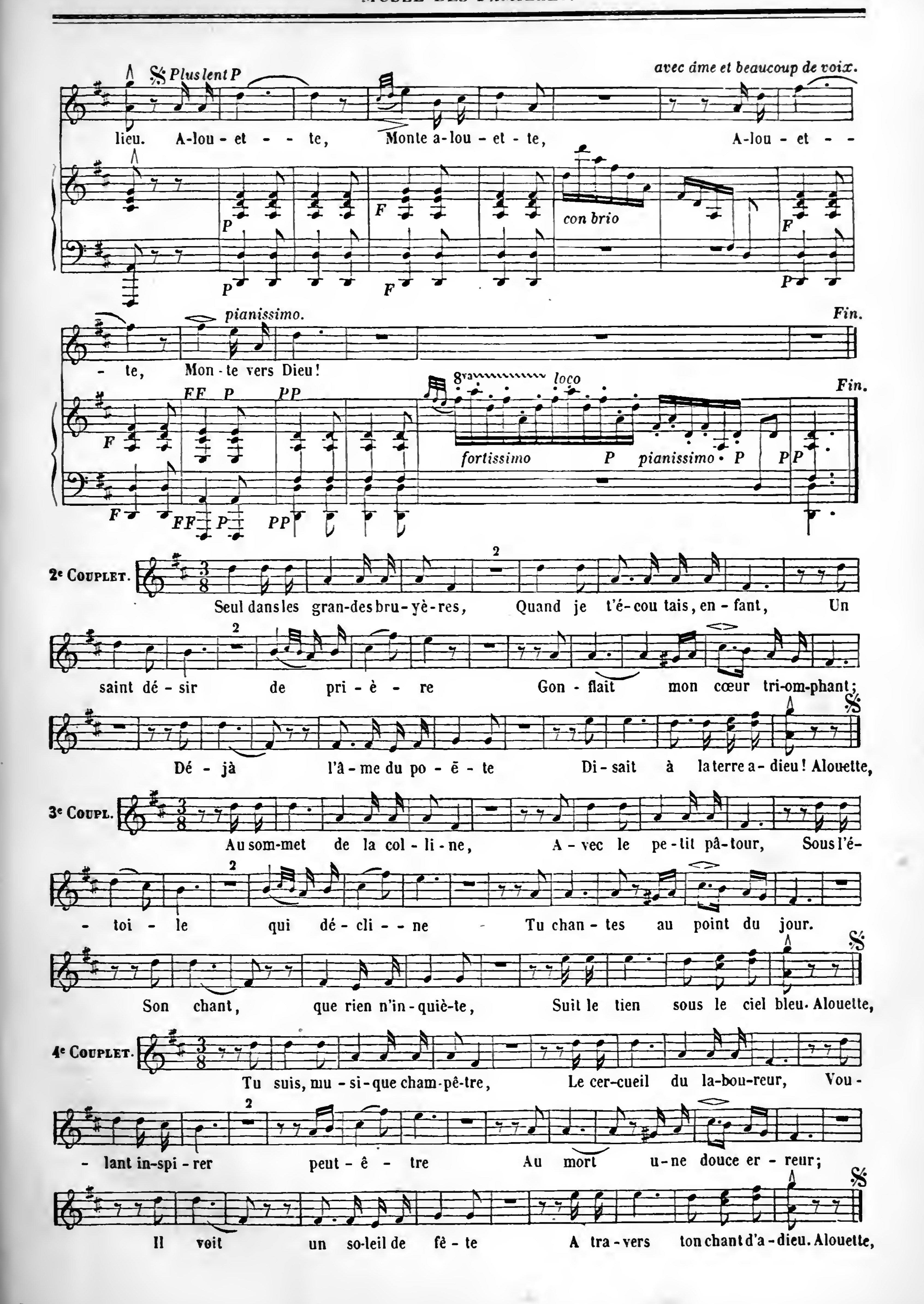
Les messagers de la Mort sont les Douleurs de la Vie. Le sage les reconnait et comprend leur langage.

PITRE-CHEVALIER ET N. MARTIN.

PAROLES DE M. H. DE LA MORVONNAIS. **Monte, Alouette!** MUSIQUE DE M. P. SCUDO.

Romance.




Plus lent P
avec âme et beaucoup de voix.
lieu. A-lou - et - - - te, Monte a-lou - et - te, A-lou - et - -
con brio
pianissimo.
Fin.
- te, Mon - te vers Dieu!
loco
fortissimo
pianissimo
2e COUPLET.
Seul dans les gran-des bru - yè - res, Quand je t'é - cou tais, en - fant, Un
saint dé - sir de pri - è - re Gon - flait mon cœur tri-om-phant;
Dé - jà l'â - me du po - ë - te Di - sait à la terre a - dieu! Alouette,
3e COUPL.
Au som-met de la col - li - ne, A - vec le pe - tit pâ - tour, Sous l'é-
- toi - le qui dé - cli - - ne Tu chan - tes au point du jour.
Son chant, que rien n'in - quiè - te, Suit le tien sous le ciel bleu. Alouette,
4e COUPLET.
Tu suis, mu - si - que cham - pê - tre, Le cer-cueil du la-bou-reur, Vou -
- lant in-spi - rer peut - ê - tre Au mort u-ne douce er - reur;
Il voit un so-leil de fê - te A tra - vers ton chant d'a - dieu. Alouette,

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 OCTOBRE AU 12 NOVEMBRE.)

SCIENCES ET ARTS : *Le Krisnah.* — Découverte de deux chefs-d'œuvre. — L'Eldorado de Bahia. — Inauguration du chemin de fer d'Orléans à Tours. — NÉCROLOGIE : L'amiral Ver-Huel ; Urhan ; Armand Gouffé — Le congrès médical. — Le czar Nicolas à Paris. — LES THÉATRES. — LES SALONS. — LES LIVRES NOUVEAUX.

L'influence des vacances s'est fait sentir jusque dans les académies, qui ont la prétention d'être sans vacances. Pendant tout le mois d'octobre, les entreprises scientifiques ont été dans le marasme, comme dirait Odry-Bilboquet. Enregistrons cependant la nomination de M. Petitot, à la place de M. Bosio, dans la chaire des beaux-arts, et la candidature si éminente et si infaillible de M. Macarel, professeur de droit administratif, au fauteuil de M. Berriat Saint-Prix, Académie des sciences morales et politiques.

— Les nouvelles des arts et des découvertes sont plus abondantes. M. le comte d'Orsay, ce Parisien qui règne sur la fashion de Londres, a donné au musée du Louvre le fameux tableau du *Krisnah*, que tous les musées européens nous envieront comme un spécimen inestimable de la peinture chinoise.

— On va satisfaire au vœu de la France entière, en élevant aux quatre cent cinquante braves tombés à Djemmâa-Ghazaouat, un monument sur lequel tous leurs noms passeront à la postérité.

— Le 12 octobre, a été fondue, dans la fonderie royale de Munich, la poitrine de la colossale statue de la Bavière. On a employé à cette œuvre près de quarante mille livres de métal, et il a fallu un feu alimenté pendant quarante heures pour mettre la masse en fusion. Vers minuit, le métal est devenu liquide. La fonte a complètement réussi, et les spectateurs de cette belle opération n'ont pu retenir les démonstrations d'une joie bruyante. La poitrine de la *Bavaria* est la plus grande pièce qui ait été exécutée en bronze dans les temps modernes. Or, qu'on se figure le poids total d'une statue dont la poitrine seule pèse quarante mille livres! Il n'y a que l'artiste-roi, de Bavière, pour exécuter de tels monuments.

— On vient de découvrir en Italie deux chefs-d'œuvre dérobés depuis des siècles à l'admiration publique. Le premier est une *Cène des apôtres*, vaste fresque d'un couvent de Florence, peinte et signée par Raphaël, en 1514. On a trouvé, en achevant le nettoyage, cette date et le nom du grand peintre sur la bordure de la tunique d'un des apôtres. M. Raoul Rochette a officiellement annoncé cette heureuse nouvelle à l'Académie des beaux-arts. La fresque est merveilleusement conservée. Elle appartient à la première manière de Raphaël, qui avait à peine vingt et un ans lorsqu'il l'exécuta durant son premier séjour à Florence. La seconde découverte a été faite à Orvietto (États Romains). Depuis longtemps, le jour de l'Assomption, on tirait dans la cathédrale de cette ville un feu d'artifice légué par une dame qui avait cru devoir cet étrange hommage à la sainte Vierge. Une épaisse couche de suie, résultant de cette opération, avait fini par dérober entièrement une fresque admirable de Luca Signorelli. Instruits par des vieillards de l'existence de ce chef-d'œuvre, deux peintres allemands, MM. Bothe et Pfannenschmidt, sont parvenus à le remettre en lumière dans toute sa perfection. La ville d'Orvietto les a récompensés par la bourgeoisie honorifique, et renoncera désormais sans doute à enfumer sa cathédrale avec des feux d'artifice testamentaires.

— Mais une découverte qui fait plus de bruit que tous les chefs-d'œuvre du monde, c'est celle des mines d'or et de diamants de Bahia, dans le Brésil. La première once d'or et la première pierre furent trouvées, il y a dix-huit mois, dans cette province déserte, et l'on y compte aujourd'hui plus de quarante mille habitants, qui se disputent, le fer à la main, les richesses de cet Eldorado. Un seul paquebot a dernièrement emporté de Bahia 2,666,000 fr. de diamants bruts. Un esclave avait découvert le premier cet immense trésor. Il se trahit en allant vendre au loin sa charge de diamants, et l'on mit à sa suite des espions qui arrivèrent aux filons précieux. Ils furent d'abord exploités par des aventuriers, voleurs, assassins, repris de justice, apportant avec eux le brigandage et l'incendie. Puis vinrent des spéculateurs réguliers qui improvisèrent une population de sept villages ; et maintenant des armées entières de mineurs fouillent dans tous les sens les montagnes de Sincura et les bords de Paragassu. Le point central est la bourgade de Lancoës, qui compte à elle seule vingt mille âmes. L'échange des diamants se fait le dimanche à Paragassu, contre des armes, des vêtements et de l'or apportés par les marchands de Bahia. Les pierres de Paragassu sont généralement brunes et irrégulières ; celles de Lancoës sont blanches ou d'un vert léger, et de forme octaèdre. On les recherche par-dessus toutes. Il faut creuser le sol d'un à quatre mètres pour arriver au *cascaille* ou gisement. Le prix courant varie à Bahia de 67 à 134 fr. le karat du pays, qui est de sept et demi pour cent moins fort que le karat français. La mine donne à peu près mille quatre cent cinquante karats par jour. Le Brésil entier ne donnait auparavant que six ou sept kilogrammes par année. Les trois cinquièmes du nouveau produit vont en Angleterre; le reste se partage entre le Brésil, la France et l'Allemagne; mais tous les lapidaires ne suffiront pas à tailler la moitié des pierres de Sincura. On voit d'ici quelle baisse énorme et universelle vont éprouver les diamants. Toutefois les gros diamants pourront se maintenir, car la nouvelle mine n'en a encore donné que de petits. On sait qu'il n'y a dans le monde que cinq ou six diamants qui pèsent plus de vingt grammes : celui d'Agra, le plus gros de tous, va jusqu'à cent trente-trois grammes ; — celui du rajah de Mathon, soixante-dix-huit grammes ; — celui de l'empereur du Mogol, soixante-trois grammes ; — celui de France, le Régent, le plus joli de forme, vingt-huit grammes. Il pesait quatre-vingt-sept grammes avant la taille, qui a coûté deux années de travail. — Jusqu'ici la mine de Sincura forme une colonie indépendante au sein du Brésil. L'empereur lui laissera probablement les lois qu'ont improvisées ses habitants.

— En attendant que les diamants nous pleuvent, voici le merveilleux spectacle que nous avons rencontré le 30 octobre, sur les rives de la Loire, en revenant d'un voyage en Vendée. Pendant que le bateau à vapeur sur lequel nous remontions le fleuve soufflait et fumait péniblement en faisant à peine quatre lieues à l'heure, une espèce de navire aérien, long de deux à trois cents pieds et articulé comme un scarabée immense, nous est apparu sur les coteaux de la Loire, faisant miroiter au soleil l'or et les peintures de sa carcasse, déployant et traînant dans le ciel un panache en tourbillon, mêlé de flammes et de fumée, réveillant de ses mugissements diaboliques les innombrables échos des deux rives, tantôt suivant la rive gauche avec la rectitude d'une flèche, tantôt franchissant un pont léger pour gagner la rive droite, et sur l'une comme sur l'autre filant avec une vitesse de quinze lieues à l'heure, sans s'arrêter autre part qu'aux abords des villes qui le saluaient d'acclamations joyeuses. Cette vision n'était autre chose que l'inauguration de la première voie d'Orléans à Tours, officieusement essayée par M. Makensie, en compagnie d'une centaine de personnages anglais et français. Parti d'Orléans à huit heures du matin, ce convoi d'élite, après quelques poses le long de la route, est arrivé à Tours vers midi, au bruit des fanfares militaires et des cris du peuple des campagnes, accouru de tous les points de la Loire pour contempler ce miracle du génie humain. Un somptueux banquet a eu lieu à Tours. Puis le convoi, reparti à deux heures et demie, est rentré à cinq heures et demie dans la gare d'Orléans.

On assure que cette première voie sera en activité dans quelques semaines, et que les deux voies fonctionneront au printemps prochain.

Les chemins de Rouen au Havre et de Paris au Nord seront inaugurés aussi vers la même époque.

— Un homme vient de mourir, à qui il n'a manqué qu'un caprice de la gloire,

pour avoir la popularité de Jean Bart. C'est le vice-amiral comte Ver-Huel, pair de France. Voici un des moindres exploits de ce loup de mer de l'Empire : Lors du fameux projet de descente en Angleterre, Ver-Huel, conduisant une flottille à Dunkerque, fut attaqué par les forces supérieures du célèbre amiral Sidney-Smith. Le combat fut acharné de part et d'autre; mais accablées par le nombre, trois chaloupes canonnières françaises allèrent s'échouer à la côte. Que fait alors Ver-Huel, décidé à enlever à tout prix cette proie aux Anglais? Il se jette dans un canot, traverse tout le champ de bataille sous une pluie de boulets rouges, et va commander le feu de ses trois canonnières, jusqu'à ce qu'elles soient dégagées par sa flottille victorieuse. Cet homme avait eu cent combats pareils; Napoléon l'avait comblé d'honneurs, et il vient de mourir presque ignoré! Le bruit que font les marchands d'actions de chemins de fer à la Bourse, a couvert le dernier soupir d'un des plus grands hommes de mer de notre époque...

— En même temps que l'amiral Ver-Huel, M. Peltier, l'ingénieux et savant physicien, enfant de son courage et de ses œuvres, est mort dans cette humble retraite de la rue Poissonnière, d'où il observait avec tant de patience et de succès les phénomènes météorologiques. La société philomatique, dont il était l'honneur, lui a fait de dignes funérailles, et M. Milne-Edwards, de l'Institut, a raconté sur sa tombe les efforts et les triomphes de sa vie laborieuse.

— Deux autres morts, bien différentes, ont encore eu lieu le même jour: celle de M. Chrétien Urhan, le puritain de l'orchestre de l'Opéra, et celle de M. Armand Gouffé, le joyeux chansonnier du Caveau. Quel étrange dialogue auront eu ces deux âmes, si elles ont fait route ensemble vers l'autre monde! Figurez-vous un duo du couplet bachique et de l'hymne des Séraphins. Instrumentiste à l'Opéra depuis longues années, M. Urhan n'en était pas moins un catholique des premiers âges. Il se résignait, pour vivre, au service de Satan, comme les martyrs d'autrefois se livraient aux bêtes féroces. Il faisait chaque soir sa partie en conscience, mais une fois cette partie achevée, il fermait les yeux, la bouche, les oreilles, et son âme s'en retournait au ciel. En vain les danseuses pirouettaient dans leurs maillots couleur de chair; en vain les belles dames se penchaient décolletées sur le bord des loges; en vain madame Stoltz et Duprez exhalaient dans les *Huguenots* ou dans la *Favorite* toutes les ardeurs de la passion; M. Urhan, la tête inclinée, les mains sur les yeux, ne voyait rien, n'entendait rien, ne savait rien, et ne s'éveillait de son extase mélancolique qu'au signal de l'archet de M. Habeneck. On assure que Fanny Elssler, Carlotta Grisi, Taglioni elle-même, cette céleste danseuse, n'ont pas obtenu un seul regard de cet anachorète, qui passait à leurs pieds la moitié de sa vie. Pendant ces conversations avec les anges, Urhan, qui était un savant compositeur, avait surpris et noté quelques chants d'en haut; mais personne n'a su interpréter ici-bas ces mélodies transmondaines, de sorte que ce grand artiste est mort littéralement incompris. — Représentez-vous au contraire le fondateur le plus débraillé du Caveau, mais débraillé noblement à la façon de l'ancien régime; un poëte de table, qui faisait des chansons sur tout, comme M. Jovial, et qui eût improvisé un couplet sur les débris du monde : tel était Armand Gouffé. Un de nos amis, qui en fait de bons vers eût pu lui rendre raison, nous le dépeignait ainsi, au moment du succès de *Phrosine*, c'est-à-dire au plus joyeux point de sa joyeuse vie: grand et bel homme, figure ouverte et souriante, politesse aimable envers tout le monde, habit à la française, culotte courte et bas irréprochables, cheveux poudrés à frimas, main fine et blanche, un chien bichon sur le bras gauche, et des gimblettes dans la main droite. C'est dans ce gracieux appareil qu'Armand Gouffé lançait ces couplets, qui vivront aussi longtemps que le vin de son pays (Il était de Beaune).

Francs buveurs que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec moi venez boire et rire,
Plus on est de fous, plus on rit, etc.

Et la fameuse boutade, *Que j'aime à voir un corbillard!*

Malgré sa passion pour le corbillard, Gouffé n'y est monté qu'à quatre-vingts ans, après une longue et douce vieillesse, c'est-à-dire après une chanson continuelle, au milieu du vignoble natal.

—Les temps sont passés, où Molière se moquait des médecins avec tant d'esprit et de succès. Que dirait aujourd'hui l'auteur du *Malade imaginaire*, s'il assistait au Congrès que viennent de former à Paris les membres les plus éminents ou les plus actifs de toutes nos Facultés de médecine? Il serait stupéfait, non-seulement de la science spéciale, mais des connaissances universelles, et surtout de la vive éloquence des successeurs de MM. Purgon et Diafoirus. C'est vraiment une chose imposante que ce concile de docteurs, assemblé pour régler l'enseignement et l'exercice de la médecine, et remuant à ce propos les plus graves intérêts de la société. On est tenté seulement de se demander, pendant ces longues séances, ce que deviennent les malades de ces messieurs? Les uns peuvent mourir tandis qu'on discute sur les meilleurs moyens de les sauver; et les autres seront obligés de se guérir tout seuls, ce qui serait fort dangereux... pour la médecine.

—Les médecins nous rappellent Sa Majesté l'impératrice de Russie qui rétablit sa santé à Palerme, tandis que sa fille, la grande-duchesse Olga, éblouit de ses charmes tous les yeux qui la contemplent, et que mille bruits indiscrets font voyager le czar Nicolas *incognito*, jusque dans les rues de Paris. Le fait est que, depuis plusieurs mois, l'ambassade russe tient un vaste appartement prêt à recevoir un personnage mystérieux dans notre capitale. Rien ne manque aux originales magnificences de ce palais en expectative, pas même le simple matelas de crin et de cuir de Russie qui forme la couche habituelle du géant du Nord. En attendant que Nicolas vienne occuper cet appartement, une partie de la population parisienne s'est persuadé qu'il se promène comme un bourgeois du Marais sur l'asphalte des boulevards; et aucun pouvoir humain ne saurait arracher cette conviction de la tête obstinée de nos braves gens! Si vous possédez les avantages d'une stature colossale et d'une physionomie guerrière, vous ne pouvez plus vous montrer dans les lieux publics sans y produire une sensation impériale.

— Le voilà! c'est lui! le voyez-vous?

— Qui?

— Eh parbleu! le czar de toutes les Russies!...

Et les yeux et les lorgnons de se braquer sur quelque grand monsieur, fort étonné d'exciter un intérêt si général.

— Pourquoi sommes-nous suivis et regardés par tant de monde? me demandait hier un officier de mes amis, au foyer de l'Opéra; est-ce que j'ai mis mon paletot à l'envers, ou quelque gamin m'a-t-il attaché une inscription entre les deux épaules?

—Non, mon cher, lui répondis-je, mais tu as six pieds de taille et trois pouces de moustaches. Tu poses à cette heure en empereur Nicolas!

Un personnage ayant la tête nue et le corps dans un manteau de fourrure, était occupé l'autre soir à regarder l'eau couler sous le Pont-Royal. Un jeune poëte que nous pourrions nommer l'aborde en tapinois, déroulant un grand papier attaché d'un ruban rose.

— Sire! j'ai reconnu Votre Majesté! Pardonnez à mon audace, et acceptez cet hommage à votre gloire!

En même temps, le jeune homme s'éloigne discrètement, et le personnage au manteau déroule une pièce de quinze cent soixante-treize vers : *Au petit-fils de Pierre le Grand!!!*

Le petit-fils de Pierre le Grand n'était autre qu'un ex-écuyer de l'Hippodrome, aujourd'hui figurant dans les chœurs militaires du Cirque-Olympique, et qui ce soir-là cherchait à gagner un rhume de cerveau pour se faire une voix de basse-taille.

Ces reconnaissances ne sont pas toujours aussi flatteuses. Le tambour-major de la deuxième légion a été assailli nuitamment par des réfugiés polonais, qui l'ont accablé de coups de poings..., destinés au tyran de la Pologne.

L'empereur Nicolas ne viendra réellement à Paris que lorsque les badauds auront cessé de croire à sa présence. Son incognito se trouvera ainsi assuré par les efforts mêmes qu'on aura faits pour le trahir. En fait de diplomatie, la Russie a toujours pris la France pour dupe.

— Le Théâtre-Italien a donné la première représentation du *Nabuchodonosor* de Verdi, en présence de cette brillante société, résumé de toutes les sommités du monde européen, que M. Vatel a le privilége de réunir à ses fêtes. L'opéra

nouveau a obtenu un succès d'enthousiasme. Dérivis et M[lle] Brambilla, qui y débutaient, ont inégalement réussi. Dérivis a fait d'énormes progrès à Milan; mais son émotion paralysait sa belle voix, qui a pris sa revanche aux représentations suivantes. M[lle] Brambilla a triomphé sans conteste, et d'un bout à l'autre de son rôle. Ajoutons que Ronconi dans *Nabuchodonosor* s'est surpassé lui-même et comme chanteur et comme comédien.

— Le Vaudeville, où la rentrée d'Arnal dans *Robinson* a ramené la foule, vient de fustiger le travers du jour, l'agiotage, dans une pièce intitulée : *la grande Bourse et les petites bourses*. Cette bluette a pris de l'importance en servant de début à un jeune artiste du plus grand avenir, M. Tétard, que le directeur du Vaudeville a enlevé judiciairement, et judicieusement, à la scène des Délassements - Comiques. Nous avions prédit à M. Tétard qu'il prendrait rang parmi les célèbres comiques dont il sculpte les portraits-charges avec tant d'esprit et de vérité. Il ne pouvait mieux réaliser notre prophétie, qu'en jouant comme il vient de le faire dans les *Petites Bourses* et dans les *Intimes*, et en méritant les bravos du public à côté d'Arnal et de Bardou.

—Mais l'événement dramatique du mois est le succès des *Mousquetaires* de M. Alexandre Dumas, notre illustre collaborateur, au théâtre de l'Ambigu-Comique. Voici une scène qui donnera quelque idée de l'intérêt saisissant de la pièce, et qui fait tous les soirs crouler la salle d'applaudissements. La femme du roi Charles I[er] est *incognito* chez Cromwell; celui-ci, avec sa fourberie puritaine, se déclare le sujet le plus soumis de Sa Majesté, mais l'engage à presser le départ du roi :

— S'il ne quitte pas l'Angleterre il est perdu, dit-il; les temps sont mauvais pour la royauté. La reine soutient le contraire, et ce terrible dialogue s'établit entre les deux personnages :

— Madame! je suis l'homme de la fatalité ! il y a dix ans j'allais m'embarquer pour l'Amérique. J'avais le pied sur le navire, quand le roi m'ordonna de rester en Angleterre, où le destin m'attendait! Que Sa Majesté parte!

— Pourtant!

— Madame! à l'âge de quinze ans, une femme m'est apparue, tenant à la main une tête coupée et couronnée. Elle prit la couronne sur cette tête, et elle la posa sur la mienne ! Que Sa Majesté parte!

— Vous avouez donc...

— Madame! ma nourrice avait à l'épaule une tache de sang qui lui descendait jusqu'au sein; de sorte qu'en suçant son lait, j'avais l'air de boire du sang! Que Sa Majesté parte! Qu'elle parte !

La reine épouvantée se résigne. Cromwell lui remet un sauf-conduit, au moyen duquel dans deux heures elle pourra rejoindre Charles I[er] et gagner la France avec lui. La reine sort. — Et que dit Cromwell resté seul:

— Dans deux heures, il sera trop tard, mais le conseil n'en aura pas moins été donné!...

Le succès des *Mousquetaires* a été pour M. Dumas l'occasion d'un bon mouvement de conscience. On sait que M. Auguste Maquet fait une partie des œuvres de M. Dumas, sans être nommé : Chacun prend son plaisir où il le trouve. Suivant l'usage, le nom seul de M. Dumas devait être offert aux bravos du public de l'Ambigu. M. Maquet s'était résigné d'avance à l'anonyme. Or, au quatrième acte, M. Dumas, voyant applaudir les plus beaux traits de son ami, dit tout bas à Mélingue : — Je n'ai jamais laissé nommer personne avec moi, mais aujourd'hui, vous pouvez nommer Maquet; c'est une marque d'amitié que je veux donner à lui seul... Le moment venu, en effet, Mélingue jette au public applaudissant et trépignant les noms d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet. On se figure la charmante surprise de celui-ci! il faillit, dit-on, s'évanouir de joie. Ce trait ne fait pas moins d'honneur à M. Dumas que les meilleures scènes des *Mousquetaires*.

— La saison des fêtes parisiennes s'est ouverte solennellement au ministère des finances, à l'occasion du mariage de M[lle] Laplagne avec M. Durrieu, receveur-général. Ministres, ambassadeurs et hommes d'Etat étaient là en famille, et chacun allait tour à tour du contrat à la corbeille. Celle-ci était composée tout à la fois avec la plus grande richesse et avec la plus grande simplicité. On reconnaissait à ce luxe de bon goût la délicatesse exercée de la main maternelle, — comme on reconnaissait le tact exquis de son esprit, à la grâce parfaite de la fiancée et à la haute distinction du futur. Le signal donné par M. Laplagne a été entendu. Les salons se rouvrent peu à peu. Tout le monde parisien va rentrer en danse.

— Le jeune et déjà célèbre auteur des *Mystères de Londres* et des *Amours de Paris* publie, sous ce titre, *Les Contes de nos pères*, toutes les petites histoires qu'il contait si lestement avant de faire de superbes romans en dix volumes. Cela sent sa jeunesse et sa Bretagne d'une lieue, c'est-à-dire que cela est frais, naïf, gracieux et amusant au possible. M. Bertall s'est chargé d'enrichir le tout de gravures touchantes ou spirituelles; de sorte que les sens ne jouissent pas moins que l'esprit à cette lecture, et qu'on y pleure d'un œil tandis qu'on y sourit de l'autre. Les *Contes de nos pères* feront, à l'époque des étrennes, les délices de nos enfants.

— A nos enfants aussi les *Fables morales et religieuses* de M[me] Caldelar, riche volume illustré par M. Lorsay. Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce livre, c'est d'assurer qu'il justifie son titre. Les mères de famille n'en demanderont pas davantage. Ajoutons cependant que l'élégance de la forme répond souvent à la solidité du fond, témoin cet apologue-maxime, qui résume heureusement toute la vie humaine:

Un jour par le Destin aux quatre âges divers
Quatre instruments furent offerts.
L'Enfance prit le kaléïdoscope;
Du prisme s'empara la Jeunesse aussitôt;
L'Age mûr sagement fit choix du télescope.
A la Vieillesse, pour son lot,
Il demeura le microscope.

— A côté des beaux livres parus, nous pouvons annoncer un beau livre à paraître : ce sont les *Poëtes contemporains de l'Allemagne* que le chantre d'*Ariel* et des *Cordes graves*, M. N. Martin, va publier dans quinze jours chez le savant éditeur Jules Renouard. En attendant que nous leur rendions compte de cette brillante revue de l'Allemagne poétique, nos lecteurs s'en formeront une idée par cette remarquable peinture du Rhin :

« Le Rhin est l'image la plus majestueuse de la vie humaine. Vous l'avez vu, à sa source, descendre du mont Gothard, pareil à l'enfant qui doute de ses forces et craint de quitter l'abri du seuil natal, au moment de parcourir une longue carrière. Cependant il s'enhardit à chaque pas et prend goût à sa course aventureuse. Ce n'est déjà plus l'enfant, c'est l'adolescent qui s'élance avec une curiosité avide, c'est le jeune homme qui se précipite tête baissée dans les hasards. En vain le lac de Constance espère le retenir dans la molle étreinte de ses eaux dormantes, il ne daigne pas même s'y mêler, ni lui prendre une goutte de son onde qu'il franchit d'un bond superbe. C'est seulement à Bonn que le noble fleuve paraît suspendre sa course pour se reposer un peu de tant de travaux. Il s'éloigne à regret de ce beau pays, témoin des exploits de sa jeunesse, pour descendre toujours plus lentement désormais vers la mer, c'est-à-dire vers la mort, où vont s'engourdir les hommes, les fleuves et les choses. Le dernier trait, et le plus frappant de ce symbole, c'est que le Rhin après tant d'efforts, de bienfaits et de gloire, vient s'engloutir de vieillesse dans les sables de la Hollande, à quelques pas de l'Océan qui aurait dû le recevoir tout entier. C'est ainsi que Napoléon est allé mourir à Sainte-Hélène, au lieu de trouver à Waterloo le seul trépas qui fût digne de son destin! »

— Encore un mot sur un livre qui n'a aucune prétention littéraire, et qui s'adresse tout simplement à l'estomac : *Science du bien vivre*, ou *Monographie de la cuisine*, par M. Paul Ben. C'est une nouvelle *Physiologie du goût*, moins transcendante que celle de Brillat-Savarin, et mise à la portée de toutes les maîtresses de maison. Il y a là des causeries spirituelles, des théories utiles, de la pratique plus utile encore, des gravures à foison, des chansons avec leur musique, de tout enfin, et d'autres choses encore. La *Science du bien vivre* réussira certes auprès des gourmands; c'est-à-dire qu'elle obtiendra un succès universel.

— Une charmante matinée musicale a été donnée le 30 octobre, chez M. Erard. Le beau poëme biblique de *Ruth*, par M. Alexandre Guillemin, a inspiré à M. César-Auguste Franck une musique savante et tout à fait digne des paroles. La première audition de cette œuvre a eu un véritable succès. M[lle] Mondutaigny a chanté le rôle principal avec talent. Nous avons admiré aussi la voix sympathique et puissante de M[me] Moisson, qui a prêté un grand charme au personnage de Noëmi. Les suffrages d'une assemblée d'élite, où nous avons remarqué M[me] la princesse Belgiojoso, MM. Spontini, Liszt, Antoni Deschamps, Vartel, etc., décideront sans doute les auteurs à se produire devant un public plus nombreux.

— M[me] Ollion, née Delisle, vient de publier deux quadrilles qui se recommandent à tous les pianos élégants : Ce sont le *Parisien* et la *Chaîne d'or*, ouvrages aussi gracieux et aussi distingués que leurs titres.

— L'auteur du *Cavalier hadjoute*, de *la Fleur de l'âme* et de la belle romance *Larmes du cœur*, insérée dans le 12[e] volume du *Musée*, M. Joseph Vimeux, vient aussi de publier deux charmantes mélodies : *Pauvre fille, pauvre colombe*, et *le Vagabond* (pour basse); ces nouvelles romances sont dignement interprétées par MM. Audran et Tagliafico, dans les premiers salons qui ouvrent la saison musicale.

P.-C.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE DES POUPÉES, DES MARIONNETTES

ET AUTRES JOUETS DE L'ENFANCE,

CHEZ LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

Socrate jouant à la clochette.—Aristote jonglant avec des globules argentés.—Antigone faisant la toilette à sa poupée.—Caton faisant aller un pantin.—Cornélie habillant les Gracques en soldats romains.—Saint Jérome à cheval sur un dada.—Newton soufflant des bulles de savon.



Les choses les plus frivoles en apparence ont souvent leur côté sérieux; souvent, si elles amusent, c'est pour instruire; telles qu'une fleur qui, sous sa parure d'un jour, cache un fruit délicat ou une graine féconde. Ceci est applicable surtout à la bagatelle historique. Ce n'est pas seulement par les grands faits que se révèle l'histoire; les petits événements, les petites institutions, les petites créations sont aussi ses organes; elle a ses colosses, mais elle a encore ses miniatures. Et que de faits se sont rencontrés qui, chétifs en apparence, étaient néanmoins dépositaires de grands secrets! A ceux qui les négligeaient, l'histoire se montrait ingrate, inabordable; pour eux, son sanctuaire était fermé, ses oracles étaient muets. Aussi le P. Lupi, à qui appartient cette dernière pensée, et dont les recherches savantes nous ont fourni l'idée mère et les principaux développements de ce travail, le P. Lupi, en parlant des poupées et des marionnettes, croyait non-seulement intéresser ses lecteurs, mais encore ne pas être indifférent à l'utilité de la science.

Voilà, n'est-il pas vrai, un début bien grave pour un sujet dont le titre semblait annoncer tout le contraire. Toutefois, ne vous effrayez pas trop, enfants, vous pour qui, surtout, j'écris ces choses! Le jour de l'an est un jour essentiellement gai; je me garderai bien d'assombrir, par une mine trop sérieuse, le sourire qu'il fait naître sur vos lèvres; je sèmerai de fleurs les aspérités même de la route à travers laquelle je vais vous conduire.

Donc il s'agit de l'antiquité, au point de vue des poupées et des marionnettes.

Les anciens n'étaient pas plus misanthropes que nous; ils l'étaient moins peut-être, car le monde de leur temps ayant moins vécu que le nôtre, était moins riche d'ennuis et de désespoirs. Les anciens étaient, comme nous, excellents pères. Ils aimaient leurs enfants, ils les choyaient, ils les amusaient; rien n'était épargné pour eux; aussi, dès l'antiquité, les joujoux avaient-ils de l'importance. Si l'on en croit Varron, Perse et saint Jérôme, cet homme si grave et d'une vertu si austère, ils étaient variés à l'infini. C'étaient des globules d'or ou d'argent, c'étaient des clochettes d'airain, c'étaient surtout des *poupées*, des *poupées* de carton, ou de bois précieux, ou d'ivoire. « Qu'on leur « donne, dit saint Jérôme, toutes les douceurs les plus « exquises, ce qu'il y a de plus suave au goût, de plus frais « dans les fleurs, de plus radieux dans les pierreries, de « plus charmant dans les poupées.

La civilisation antique, dans tout ce qui regarde la spécialité des poupées, n'avait donc rien à envier à la délicatesse moderne. Au contraire, combien d'enfants de nos jours, au milieu de leurs jouets les plus splendides, eussent jalousé peut-être le destin plus fortuné des petits Grecs et des petits Romains!

Chers enfants, mes lecteurs, vous qui savez déjà tant soit peu d'histoire, vous qui déjà vous êtes fatigué les yeux sur plus d'un auteur grec et latin, vous êtes-vous jamais figuré le grave Socrate, le divin Platon, le vieux Caton surtout, la grande personnification du sérieux antique, courant les rues de Rome et d'Athènes un hochet à la main et agitant la clochette! Cela vous fait rire? c'est qu'en effet cela est fort plaisant.

Toutefois, nous n'osons garantir qu'il en ait été ainsi. Les grands hommes se ressemblent quelquefois, et l'on sait que Newton dédaigna, lui, tous les jouets de l'enfance, et en particulier les bulles de savon, avec lesquelles il ne se réconcilia enfin que lorsqu'il y vit un moyen d'expérimenter et de justifier ses théories scientifiques.

Mais voici un autre tableau. C'est l'appareil du sacrifice offert à Vénus par les jeunes filles avant de contracter mariage. Là se révèle d'une manière plus manifeste le grand rôle de la poupée dans les amusements de l'enfance. A vrai dire, ce n'était point pour elle un hochet arbitraire, c'était comme le symbole de sa spécialité, comme son caractère naturel et distinctif. Aussi la grande offrande, le solennel sacrifice des vierges romaines à Vénus, au moment de se marier, n'était autre chose qu'une *poupée* (1).

Par là elles espéraient se rendre la déesse favorable et obtenir d'elle un hymen fortuné; c'est la pensée de J. Bond, pensée originale et singulière dans la manière dont il l'exprime (2).

(1) « Veneri donatæ à virgine pupæ (Perse, Satire II). — Solebant virgines nupturæ suas *pupas*, imagunculas puellares Veneri offerre. » (Lubin in Pers., Sat. III.)

(2) « Mos fuit ut virgines nupturæ suas pupas Veneri donarent, inde sperantes faustum futurum sibi matrimonium, ut brevi, Veneris beneficio, »

Par là aussi, ajoute Plaute, le commentateur de Perse, elles disaient adieu au passé, rompaient à jamais avec l'enfance, et avec les habitudes dissipées et folâtres, et protestaient qu'à l'avenir, retirées dans le sanctuaire de leur famille, elles seraient tout entières aux occupations graves, au sérieux de la vie (1).

C'est une chose bien remarquable chez les anciens que la fréquence des sacrifices. Ils accompagnaient tout acte important de la vie; on ne les omettait point, surtout lorsqu'on désertait une profession pour en embrasser une autre ou pour se livrer au repos. Ainsi, ce n'étaient pas seulement les jeunes filles qui sacrifiaient leurs poupées à Vénus, les jeunes garçons, parvenus à l'âge de puberté, consacraient aux dieux pénates les jouets de leur enfance, ces globules d'or ou d'argent dont nous avons parlé (2).

Les athlètes, renonçant à leur art, consacraient leurs cestes, témoin le fameux Véjanius, qui tant de fois mérita dans l'arène les applaudissements des Romains (3).

Horace, lui-même, disant adieu à la poésie, suspend sa lyre aux murs du temple (4).

Les joujoux, les poupées surtout, étaient si bien dans l'opinion des anciens l'attribut distinctif de l'enfance, que non-seulement on les lui prodiguait pendant la vie, mais qu'on n'osait même l'en séparer après la mort. Entrez dans ce tombeau dont la voie est encore jonchée de fleurs, levez cette pierre que recouvre une inscription dorée; un jeune enfant y repose, et auprès de lui une petite clochette à la voix argentine, une poupée splendidement parée, et tous les joujoux de sa vie. « Va, mon fils, lui avait dit sa mère, « la mort te ravit à mon amour; mais, qu'arrivé aux champs « du bonheur, tu aies de quoi charmer ton enfance et rap« peler à ton cœur ton séjour parmi tes amis de la terre! »

Comme cette coutume est touchante et pleine de suave poésie!... Elle fut conservée par les chrétiens des premiers siècles, et c'est dans leurs tombeaux qu'on doit prendre l'idée des tombeaux antiques. Telle est en effet la remarquable réflexion de M. Raoul Rochette : « Il est beau« coup d'objets qui, n'étant pas de pur ornement ou d'une « nécessité absolue, expriment certainement des idées sym« boliques, et quand ces objets apparaissent ou matérielle« ment antiques, ou positivement imités de l'antiquité, il y « a tout lieu de croire que c'est par un effet des mêmes « opinions, ou par une tradition des mêmes habitudes fu« néraires que de pareils objets, fournis d'abord par les « tombeaux antiques, se rencontrent dans les cimetières « chrétiens. »

Or, c'est dans ces cimetières que des jouets d'enfants ont été trouvés. Ils étaient nombreux et variés, attachés soit au dedans soit au dehors des sépultures des enfants des deux sexes. On les conserve aujourd'hui dans le *Museum christianum* du Vatican.

Les jouets d'enfants consistaient d'abord en poupées d'ivoire ou d'os, telles qu'il s'en rencontra un grand nombre dans le cercueil de Marie, fille de Stilicon, et femme de l'empereur Honorius, lequel fut découvert intact, en

(1) « Erat consuetudo ut puellæ matrimonium ducentes pupas Veneri, ut felix faustumque esset, condonarent, tanquam *jam puerilibus ineptiis valedicturæ.* »

(2) Quùm primùm pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit. (Perse, sat. V.)

(3) . . . . Vejanius *armis*
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro
Ne populum extremâ toties exoret arenâ. (Hor., lib. I, ep. I.)

(4) Nunc arma defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit. (Od., lib. III, XXVI.)

1544, dans le cimetière du Vatican. Le corps de cette jeune princesse reposait enveloppé de riches tissus d'or; à ses côtés, une cassette d'argent renfermant les objets de toilette qui avaient été à son usage; puis enfin des poupées d'ivoire, dont la présence ne peut s'expliquer ici que par cet usage ancien, suivant lequel les jeunes filles consacraient leurs poupées à Vénus. Du reste, si ce trait de mœurs chrétiennes, si frappant par son rapport avec les coutumes antiques, n'avait d'autre preuve que la circonstance à laquelle nous l'avons rapporté, peut-être pourrait-on douter de la valeur que nous lui attribuons. Mais, sur ce point, les exemples sont si nombreux, que le savant Boldetti, qui s'est occupé à les recueillir, est pleinement d'accord avec nos assertions. Buonarotti lui-même, à qui sa position avait permis d'observer, dans le Musée Carpegna, de ces poupées d'os provenant des catacombes et des cimetières Saint-Calixte et Sainte-Priscille, ne fait pas difficulté d'y reconnaître l'imitation de l'antiquité, et avoue que toute autre explication est impossible.

L'invention des poupées n'est donc pas nouvelle; c'est, comme tant d'autres, un héritage de l'antiquité.

Il en est qui se sont évertués à chercher l'idée philosophique qui a présidé à l'invention des poupées. Ils ont voulu y voir une révélation instinctive de ce sentiment de sa propre excellence que l'homme porte au fond de lui-même, et qui, malgré lui, domine tous les autres. Selon eux, l'homme a inventé les poupées parce que, toujours raisonnable, même lorsqu'il s'amuse, il est porté à rechercher ce qui est le plus digne de sa nature. Or, quoi de plus digne de l'homme, dans l'ordre de ses amusements, que ces imitations de lui-même, que ces types qui reproduisent ses traits, ses allures et tout son extérieur!... Nous n'envisagerons point, nous, la question sous ce point de vue; elle ne nous parait point mériter cette importance. Ce qui attire notre attention, ce sont ces soins si dévoués, si minutieux des petites filles pour leurs poupées. Elles les choient, elles les caressent, elles les parent; tous leurs trésors leur sont consacrés. Leurs poupées, c'est là leur vie, leur gloire, leur bonheur. Aussi le docteur Gall n'a pas dédaigné d'appliquer son regard observateur à ces habitudes de l'enfance, et, palpant la tête de la petite fille, il y a senti s'élever déjà la bosse de l'amour maternel. Quel trait de lumière!

Jusqu'ici nous n'avons considéré la poupée que dans son immobilité. Allons plus loin: la voilà qui s'anime, qui s'agite. La poupée s'est transformée en marionnette.

Les marionnettes! que ce nom éveille de joyeuses sympathies! Quel est l'enfant qui, mille fois dans sa vie, n'a vu jouer les marionnettes? Si les sombres menaces de Croquemitaine, si la voracité gloutonne de Gargantua laissent dans son esprit des souvenirs de terreur ou d'admiration, les marionnettes ne lui rappellent que des heures d'hilarité et de bonheur. Que de fois, dressé sur la pointe du pied, l'œil fixe, la bouche béante, il oublia, auprès du théâtre ambulant, et l'école, et ses leçons, et les commissions de sa mère!... A ses yeux, était-il quelque chose de plus joli, de plus beau, de plus ravissant, de plus digne de son admiration tout entière?

Eh bien! ces merveilleuses marionnettes, non plus que les poupées, ne sont une invention moderne. C'est encore un présent des siècles anciens.

Athènes et toutes les cités de la Grèce connaissaient les marionnettes. C'était le spectacle du petit peuple, et il n'était pas rare d'y voir les grands eux-mêmes et les citoyens les plus honorables.

Telle était dès lors leur popularité, que les grands historiens n'ont pu les passer sous silence, et que les poëtes et les prosateurs philosophes y ont cherché des termes de comparaison pour rendre plus saisissables leurs principes et leurs théories humanitaires.

Xénophon, dans son livre intitulé *du Festin*, met en scène Socrate dialoguant avec un bateleur. « Pourquoi, lui « demande le philosophe, t'attacher à un métier aussi ché- « tif que celui de faire jouer des marionnettes? — Il faut « vivre, répond le bateleur, et ce métier m'en donne les « moyens, car le peuple est assez simple pour accourir au « spectacle que je lui présente et s'y amuser. » Socrate n'eut rien à répliquer. Il connaissait sans doute l'axiome fondamental: *Prius est vivere.*

Mais ici une réflexion se présente; nous n'avons pas beaucoup gagné sur nos ancêtres. Si le peuple d'Athènes et de Rome se pressait si fort au jeu des marionnettes, en est-il autrement de nos jours? Tant il est vrai que le peuple est toujours enfant, que toujours il sera enfant!

L'étude la plus curieuse au sujet des marionnettes antiques, c'est celle de leur forme. La perfection en était poussée très-loin, et l'on voit par là que les ressources de la mécanique étaient dès lors prodigieusement développées. Tel de nos artistes qui se targue aujourd'hui d'un brevet d'invention ou de perfectionnement, aurait passé peut-être, à cette époque reculée, pour un homme d'un talent mesquin ou du moins d'un talent fort ordinaire.

Si, d'après le principe de M. Raoul Rochette, nous demandons aux souvenirs des cimetières et des catacombes des notions sur les marionnettes antiques, nous verrons qu'elles ressemblaient tout à fait à celles de notre temps.

C'étaient, dit Buonarotti, de petites statuettes aux articulations brisées, et auxquelles un fil distribué avec art communiquait une mobilité merveilleuse (1).

M. Raoul-Rochette, à la huitième planche de son mémoire, en donne un spécimen; et pour dire la vérité, la figure qu'il y représente ne serait pas indigne de figurer parmi les acteurs des théâtres ambulants qui couvrent nos modernes Champs-Élysées.

Boldetti, plus fécond en recherches comme en découvertes, donne aussi dans son ouvrage le dessin de deux marionnettes trouvées dans les cimetières chrétiens, et y joint leur description.

Selon lui ces deux marionnettes avaient de hauteur environ six pouces (*di circa sei in piu once*), d'épaisseur une palme, et elles étaient composées du buste, du cou, des jambes et des bras disjoints, mais rendus mobiles dans toutes leurs parties par un fil de métal (*mobile in ciascuna sua parte*).

Boldetti ajoute que c'était là le jouet des petits enfants, et les vrais acteurs des théâtres de marionnettes (2).

Telles sont les données que nous offrent sur la forme des marionnettes les tombeaux chrétiens. Ces données sont parfaitement conformes à celles que nous ont transmises les auteurs les plus anciens. On peut consulter à ce sujet Hérodote au livre d'*Euterpe*, Aristote au livre du *Monde*, Marc-Aurèle et Favorinus.

Le poëte Horace confirme les récits et descriptions de tous ces auteurs, lorsque s'élevant, dans ses satires, contre

(1) « Io credo che possano essere alcune, come certi burattini d'osso, colle gambe et braccia staccato, et de attacarsi insieme, in che si muovano con un filo di rame. »

(2) « Con queste imaginette giucando i fauciulli, soleano divertirsi muovendole con fili a guisa (dicemo cosi) di busattini teatrali. »

les hommes au caractère flottant et sans énergie, il les compare aux marionnettes :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.
(Satir. VII, lib. II.)

(Vous vous laissez conduire comme cet instrument de bois qu'un fil étranger fait mouvoir.)

Toutefois, il faut le dire, les commentateurs ne sont point d'accord sur l'interprétation de ce vers du poëte latin. Nous les laisserions volontiers se débattre à l'aise, si la question par eux agitée ne nous offrait une révélation nouvelle sur un certain jouet bien commun de nos jours et bien apprécié, bien chéri des enfants.

Il en est donc qui prétendent que le vers que nous avons cité ne doit s'entendre en aucune manière des marionnettes, qu'Horace a voulu y parler seulement de la *toupie* ou *turbot*, cet instrument léger qui tourne sur lui-même, et que l'enfant fait mouvoir à l'aide d'un fouet bruyant. Ils ajoutent que le vers en question doit être rapproché de ces vers de Virgile, auxquels, selon eux, il est impossible de donner un autre sens :

..... Ille actus habenâ
Curvatis fertur spatiis.

(Chassé par le fouet, il décrit des courbes dans l'espace.)

Quoi qu'il en soit, nous ne prendrons parti pour personne. A défaut du témoignage d'Horace, tant d'autres sont pour nous ! Seulement, il résulte de cette controverse un fait intéressant pour notre thèse, c'est l'antiquité de la *toupie*. En vérité, c'est le cas de le dire, il n'est rien de nouveau sous le soleil. Peut-être vendait-on à Athènes ou à Rome la plupart des joujoux qu'étalent aujourd'hui avec orgueil nos marchands de nouveautés.

Jusqu'à présent les divers écrivains que nous avons interrogés ne nous ont donné sur la forme des marionnettes qu'une idée générale. Ils ne sont point entrés dans cette analyse détaillée, nécessaire pourtant, pour juger de leur perfection. A nous donc de creuser plus avant et de recourir à de nouvelles sources.

Aristote, au livre déjà cité, nous offre sur ce sujet des données curieuses. Il parle de marionnettes si parfaitement confectionnées qu'elles agitent tantôt la tête et les mains, tantôt les épaules et même les yeux, quelquefois tous les membres ensemble ; et cela avec une certaine gentillesse et une harmonie de mouvement ravissantes.

Cardanus va plus loin. Il assure avoir vu des marionnettes qui pouvaient défier les plus habiles danseurs. Aucun geste, aucune espèce de tours qui leur fussent étrangers (1).

C'est en Italie surtout que le génie des marionnettes, si je puis m'exprimer de la sorte, a remporté les plus belles couronnes. La gloire dont il avait entouré Archimède et Etésilius y suscita des artistes célèbres. On y vit surgir entre autres le fameux Commandinus, auquel la poésie consacra des vers :

O come l'arte imitatrice ammiro
Onde con modo inusitato et strano
Muovesi il legno, e l'uom ne pende innuolo !!

Les Italiens ont hérité plus immédiatement que nous des antiquités romaines et grecques, et il est à croire que dans leur héritage, les marionnettes et la manière de les faire jouer ont été comprises. Nulle part, en effet, les marionnettes ne méritent plus d'attirer la foule à leurs théâtres qu'en Italie. Là, elles jouent non-seulement des farces et des proverbes, mais des charades, mais des vaudevilles, mais des drames, voire même des tragédies, et tout cela avec une gentillesse mignonne, une délicatesse fine, une suavité tendre, et aussi une gravité noble, une majestueuse dignité. On ne peut se faire une idée de tout ce que ces spectacles en miniature ont de charmant et de délicieux. Pour faire juger par un seul trait de l'habileté de leurs acteurs, on a vu un Polichinelle fumer sa cigarette avec autant de grâce et d'aplomb que le lion le plus fringant du boulevard des Italiens ou du Palais-Royal.

Toutes ces marionnettes intéressantes auxquelles les anciens vouaient un culte si empressé, étaient faites ordinairement de bois, d'os, de carton ou d'ivoire. Cependant, les artistes voulurent attacher leur gloire à des monuments plus solides. Ils firent des marionnettes d'or et d'argent. Et qu'on ne pense pas que l'excellence du travail fut compromise par le prix de la matière ; au contraire, il grandit en perfection, et son triomphe dans les difficultés nouvelles le fit briller d'un plus vif éclat. Pétrone, contemporain de Néron, raconte que, dans un festin donné par Trimalcion, on apporta sur la table une statuette d'argent qui, ainsi que les autres marionnettes, avait les articulations brisées et mobiles. Elle fit devant les convives une foule d'évolutions curieuses. Les sentiments de Trimalcion à cette vue sont remarquables.

— Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, infortunés, voilà donc ce que c'est que l'homme ! — Rien ! — Ainsi nous serons tous quand le trépas nous aura enlevés à la terre.

Heu ! heu ! nos miseros, quàm totus homuncio nihil est ?
Sic erimus cuncti postquam nos auferet Orcus.

Après avoir étudié l'histoire des poupées et des marionnettes, on se demande naturellement quel est le nom de l'homme fameux qui, le premier, les inventa. Sur ce point, nous n'avons guère que des incertitudes. Il en est des marionnettes, à peu près, comme du vieil Homère, plusieurs auteurs se disputent la gloire de les avoir découvertes ; Platon l'attribue à Dédale, ce mécanicien si célèbre de l'antiquité (1).

Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, l'attribue à Architas de Tarente ; Plutarque, dans sa *Vie d'Alexandre*, à Eudoxe. On conçoit la difficulté de se décider dans une question de cette nature ; nous la laisserons donc telle quelle sur le tapis ; ce sera assez pour nous de jouir du bienfait, sans nous inquiéter de connaître la main qui le distribue.

Longtemps les marionnettes ont amusé d'autres enfants que ceux de notre belle France. Pour trouver l'époque où elles commencèrent à s'introduire et à se populariser chez nous, il faut remonter seulement au dix-septième siècle. C'est alors que Jean Brioché et son fils y jetèrent les fondements de leur gloire.

Voilà donc notre grave question terminée. N'est-il pas vrai qu'elle a eu quelque intérêt ? De même que la nature, l'histoire ne se montre pas moins admirable dans les petites créations que dans les grandes. Les unes et les autres sont le fruit du génie des peuples. Les grandes révèlent leur majesté et leur puissance, les petites leurs mœurs douces et polies ; et qu'on y fasse attention, c'est à ces dernières surtout, c'est à elles seules peut-être qu'il faut s'adresser pour avoir une appréciation juste de la civilisation. On peut rencontrer de grands faits, de grandes institutions chez les

(1) « Qui nullum saltationis genus non æmulabantur, gesticulantes miris modis, *capite, cruribus, pedibus et brachiis.* » (*De rerum varietate*, lib. XIII, cap. LXIII; et *De subtil.*, lib. XVII.)

(1) « Dædali statuas... quoniam nisi ligentur discedunt atque aufugiunt, ligatæ permanent. » (*Dialog. de Memnon.*)

peuples même les plus barbares; les petites perfections, les petits chefs-d'œuvre n'appartiennent qu'aux peuples civilisés; et plus la perfection est grande, plus le chef-d'œuvre est détaillé, plus il est fini, et plus aussi le degré de civilisation est avancé.

LÉOUZON-LEDUC.



Jeune Grecque offrant sa poupée à Vénus.

Horace et Virgile fouettant une toupie.

Le tombeau de Marie, fille de Stilicon et femme de l'empereur Honorius, ouvert en 1544, dans le cimetière du Vatican.

IBRAHIM-PACHA, FILS DE MÉHÉMET-ALI.

Puisque cet illustre personnage, qui sera le premier homme de l'Orient après la mort de son père, vient étudier et visiter la France, comme autrefois Pierre le Grand, c'est le moment de tracer son portrait et sa biographie au passage.

Et d'abord, que de révolutions dans cette simple nouvelle: « Ibrahim-Pacha, le fils du vice-roi d'Égypte, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Nézib, vient en France prendre les eaux des Pyrénées! » Comme les dieux et les rois, les Turcs et les Arabes s'en vont, ou plutôt ils viennent à nous. Il y a quarante ans, un pacha était pour notre imagination un grand lama, couvert d'or et de pierreries, caché au fond d'un harem avec cent femmes et mille esclaves, recevant tous les matins, au milieu des nuages du narguileh, un tribut de têtes ennemies que le *zabil* versait à ses pieds. Tout cela n'existe plus que dans les *Mille et une Nuits*. Les pachas d'à présent s'affublent, comme nous, de paletots-sacs et de pantalons à sous-pieds. Ils ont déroulé leurs turbans de cachemire pour se commander des bonnets grecs dans la rue Saint-Denis. Ils sont en extase devant les tuyaux de poêle que nous portons sous prétexte de coiffure. Ils fument sur l'asphalte du trottoir des cigares à vingt-cinq centimes, et se font servir, en guise de têtes de chrétiens, des têtes de veau à la poulette. Ils se marient au premier arrondissement de Constantinople ou du Caire, sont fidèles à leur épouse comme des bourgeois du Marais, et font élever leurs enfants suivant la méthode Jacotot... Les deux inconvenances les plus affreuses devant Mahomet étaient naguère de boire du vin et d'avoir chez soi des ta-

bleaux. Or, il faut voir à cette heure les secrétaires de l'ambassade turque avaler nos vins de Champagne frappés à la glace! Et ils ne font qu'imiter en cela leur dernier maître, le sultan Mahmoud, qui du vin était passé à l'eau-de-vie, de l'eau-de-vie à l'alcool, et de l'alcool à l'éther. « Lorsqu'on prend de la civilisation, disent-ils, on n'en saurait trop prendre. » Quant aux tableaux, Rechid-Pacha, l'ambassadeur ottoman, aujourd'hui premier ministre, posait, la veille de son départ, chez M. Maxime David, le miniaturiste privilégié des grands personnages; et comme Son Excellence se connaît en chefs-d'œuvre, elle a fait lithographier son portrait à trois cents exemplaires, pour le distribuer à Constantinople et à Paris! Si Rechid s'était passé une telle fantaisie il y a vingt ans, le Grand-Seigneur lui aurait envoyé le cordon de soie, avec ordre de se pendre.

Mais revenons à Ibrahim-Pacha, qui, en attendant qu'il se fasse peindre, se mire dans les sources vives des Pyrénées, et au lieu du vin de Champagne, qu'il a trop aimé, savoure à jeun deux ou trois litres d'eau ferrugineuse.

La vie de cet homme et celle de son père forment cependant un admirable conte oriental.

L'islamisme, resserré de siècle en siècle depuis Soliman, allait périr sous les étreintes de la Russie, lorsqu'en 1769, —en cette année qui vit naître Napoléon, Canning, Cuvier, Schiller et Walter Scott,—la Cavale, petite ville de la Macédoine, patrie d'Alexandre et de Ptolémée, donna le jour à un enfant inconnu. Seizième fils d'un pauvre chef de la garde des routes, cet enfant perdit bientôt son père et fut recueilli d'abord par un oncle, puis par le gouverneur de sa bourgade natale. Un négociant de Marseille, M. Lion, remarqua sa gentillesse et lui donna des soins qui gagnèrent à jamais son cœur à la France. Dès ce moment, l'orphelin rêva de hautes destinées. Il se souvint d'un songe qu'avait eu sa mère lorsqu'elle le portait dans son sein, et que des bohémiens lui avaient expliqué en prédisant à son enfant le comble de la puissance. Un jour donc (il avait alors quinze ans), son protecteur ne pouvant obtenir l'impôt d'un village voisin : — Donnez-moi six hommes, lui dit-il. Le gouverneur le regarde avec surprise, et, frappé de sa résolution, lui accorde sa demande. Le jeune capitaine part avec sa petite troupe, va droit à la mosquée du village invoquer le prophète, mande les quatre principaux rebelles sous un prétexte qui les intéresse, les fait garrotter par ses hommes, et les amène ainsi à la Cavale, en contenant du poignard les habitants ameutés. Le lendemain les prisonniers furent libres..., mais l'impôt était payé.

Ce trait d'habile audace plut tellement au gouverneur, qu'il maria son protégé à l'une de ses parentes. Celle-ci lui donna bientôt un fils (1789), et l'Égypte dut tressaillir à cette naissance, car le père s'appelait Méhémet-Ali, et l'enfant Ibrahim-Pacha.

Méhémet faisait avec succès le commerce des tabacs, lorsque le gouverneur de la Cavale l'envoya avec trois cents hommes contre les Français qui occupaient Alexandrie. On sait l'affaire d'Aboukir, l'assassinat de Kléber, et l'évacuation de l'Égypte, abandonnée aux Turcs, aux Mameluks et aux Albanais. Méhémet, jeté seul et nu, après la bataille, sur le rivage égyptien, résolut dès lors, en riant dans sa barbe, de renverser les Turcs par les Mameluks, les Mameluks par les Albanais, et de se rendre maître de l'empire.

Pour exécuter une telle entreprise, il fallait une énergie et une habileté à jouer sous jambe tous les Richelieu et tous les Talleyrand de l'époque, il fallait en même temps un renard et un lion, un général et un diplomate, un créateur et un administrateur; il fallait en un mot l'homme qui disait, en écoutant la lecture de Machiavel : « Les Turcs en savent plus long, et j'en sais plus long que les Turcs. »

Notez que Méhémet-Ali ne savait pas encore lire. Il n'en disait pas moins vrai, et la conquête et l'organisation de l'Égypte ont justifié cette immense gasconnade!

L'aventurier de la Cavale séduisit et chassa coup sur coup quatre vice-rois. L'expulsion de Kourschyd fut son chef-d'œuvre. Les cheiks, adroitement soulevés, se présentent chez Méhémet :

— Nous ne voulons plus obéir à Kourschyd, nous allons le déposer aujourd'hui.

— Et qui mettrez-vous à sa place?

— Vous-même, parce que vous aimez le bien!

Méhémet feint de refuser, les cheiks insistent; il accepte; on lui jette la pelisse d'honneur et on le promène à cheval dans le Caire. Le voilà enfin vice-roi! La Porte apprend qu'à défaut du droit, notre homme a la force en main; et elle confirme son usurpation, faute de pouvoir la punir.

En s'élevant au trône d'Égypte, Méhémet avait fait un chef-d'œuvre; en s'y maintenant, il fit un miracle. C'est ici qu'il trouva dans son fils Ibrahim un instrument digne de lui-même. Il le méconnut d'abord cependant, et lui préféra Toussoun, son frère cadet, jusqu'à la mort de celui-ci.

— Je n'eus une entière confiance en Ibrahim, disait-il depuis, qu'en voyant sa barbe s'allonger et grisonner.

Il l'employa d'abord aux levées de l'impôt; car il fallait de l'argent pour acheter l'Égypte! Ce pays est à l'encan, disait Méhémet, celui qui donnera la dernière bourse et le dernier coup de sabre, y restera le maître.

Le dernier coup de sabre du vice-roi fut pour ses bons amis les mameluks, devenus ses tyrans après avoir été ses complices. C'était le 1er mars 1811; tous les mameluks se trouvaient réunis au Caire pour voir donner la pelisse du commandement au fils de Méhémet. Ils arrivèrent à la forteresse dès le matin, dans leurs plus brillants costumes et sur leurs plus beaux chevaux. Le pacha, dit son biographe, les reçoit avec son affabilité ordinaire, et le défilé commence vers la ville. Un corps de delhis marche en avant, et les mameluks viennent à la suite. Or, au bout du chemin taillé dans le roc, la porte du Caire s'ouvre aux delhis et se referme sur les mameluks, qui se trouvent pris entre des murs infranchissables. En même temps, le canon donne le signal de leur mort, et des Albanais embusqués de toutes parts les fusillent comme des bêtes fauves dans une caverne. De plusieurs milliers qu'ils étaient, pas un seul n'échappa. Retiré dans son harem pendant cette exécution, le vice-roi n'avait point ce calme altier que lui a prêté M. Vernet dans son tableau. Il était pâle, inquiet, effaré; il ne se rassura qu'à la vue des têtes de ses victimes. Alors il demanda un verre d'eau et remercia le prophète...

Ce massacre d'une armée est affreux, sans doute; mais il ne faut pas le juger avec nos idées européennes. Entre le pacha et les mameluks c'était une guerre à mort : s'il ne les eût pas tués ce jour-là, ils l'eussent tué le lendemain.

Ainsi débarrassé de ses ennemis du dedans, le vice-roi chargea Ibrahim d'exterminer ses ennemis du dehors, et le jeune pacha déploya dans cette mission le courage et l'habileté paternelles. Avant sa première campagne contre les Arabes Wahabites, il alla jurer sur le tombeau du Prophète, à Médine, de ne point remettre son cimeterre au fourreau qu'il ne l'eût trempé dans le sang du dernier rebelle; il promit en outre d'immoler, après sa victoire, trois mille moutons sur le mont Arafât, et il fit en attendant, à Mahomet, une libation de cent bouteilles de rhum et de champagne, dont on l'avait gratifié au Caire. Il avait alors vingt-six ans et toute la ferveur musulmane qu'il n'a plus. Combien de fois, depuis, il a bu des flots de champagne

avec ses soldats, au lieu de les sacrifier ainsi au Prophète! Il faut dire que l'anathème du Coran porte particulièrement sur le vin rouge; et voilà pourquoi l'eau-de-vie, les vins blancs, et surtout le champagne, ont tant de succès en Orient depuis quelques années. Quoi qu'il en soit, Ibrahim fit honneur à son serment; il mit à feu et à sang tout le Nedjed, décapita ou jeta dans les fers les chefs Wahabites, reçut le titre de *Pacha des Villes Saintes*, et rentra en triomphe au Caire après trois années d'absence.

Un grand changement s'était opéré chez le père et chez le fils. Les fatigues de la guerre avaient blanchi les cheveux blonds et la barbe rouge d'Ibrahim, et Méhémet avait appris à lire et à écrire avec une esclave lettrée de son harem.

A partir de ce jour, l'Égypte fit des pas de géant dans la civilisation. Le vice-roi se souvint qu'un Français, M. Lion, avait instruit et soigné son enfance; qu'un autre Français, M. Mengin, lui avait ouvert les portes du Caire en payant ses soldats. Il choisit donc la France pour modèle et les Français pour instruments de toutes ses entreprises. Il appela M. Lion en Égypte, et celui-ci étant mort à Marseille, il envoya 10,000 fr. à sa sœur; il confia l'éducation militaire de son fils à M. Selve, ancien officier de l'Empire, aujourd'hui major-général égyptien sous le nom de Soliman-Pacha. Et durant vingt ans, le génie inculte et orgueilleux d'Ibrahim s'est assoupli, sous la direction de notre compatriote, à toutes les ressources de la tactique et à toutes les règles de la discipline.

Il est donc tout naturel de voir aujourd'hui le fils du vice-roi rendre visite à la France, surtout après le voyage qu'un de nos princes vient de faire en Égypte.

Lorsque le capitaine Selve forma son premier camp d'instruction, sur les limites de la Nubie, loin des yeux fanatiques des Turcs, Ibrahim ne fut pas l'adversaire le moins acharné des innovations françaises. Figurez-vous, en effet, le vainqueur des Wahabites obligé, pour étudier la charge en douze temps, de prendre place à son rang de taille (il est de petite stature), à la queue d'un bataillon commandé par un chrétien! Eh bien! non-seulement notre compatriote dompta l'orgueil d'Ibrahim et de ses soldats, mais il s'en fit aimer à tel point, qu'il obtint d'eux tout ce qu'il voulut. Il parvint à enrégimenter des Turcs, à faire porter la carabine à des *fellahs* (cultivateurs), à substituer le simple commandement aux coups de cravache!

De son côté, Ibrahim fit un autre tour de force; ce fut l'admission des Arabes aux grades, qui étaient le privilége des Turcs. Il obtint ce résultat par une supercherie curieuse. — Nous manquons de caporaux, dit-il un jour en riant à ses soldats; le grade de caporal à qui courra le mieux! Convaincus de leur supériorité sur les Arabes, les Turcs acceptent la plaisanterie de leur général, et voilà le concours ouvert à toutes jambes. Mais les Arabes arrivent les premiers et enlèvent le grade à la force du jarret. Ils peuvent s'élever aujourd'hui jusqu'au rang de capitaine; et Ibrahim les porterait plus haut sans le dicton prudent de son père: — N'oublions jamais que nous ne sommes que quinze mille Turcs en Égypte!

En ce moment, Ibrahim a sous la main cent trente mille hommes organisés à l'européenne, et peut en lever le double sur les Bédouins, les ouvriers des ports, les écoles militaires et les gardes nationales; car (ô abus de la civilisation française!) il y a des gardes nationaux, bizets et non bizets, sur la terre des Pharaons! Les petits-fils des Ptolémées (*infandum!*) ont leurs factions au pied des pyramides, leur conseil de discipline et leur *Hôtel des haricots!*

On connait la guerre de Morée, si funeste à l'empire ottoman! Après avoir promené son sabre victorieux sur toute cette contrée, Ibrahim vit, en 1827, la flotte de son père brûlée avec la flotte turque à Navarin. Il n'en fut pas moins reçu en triomphe au Caire, et, deux ans après, Méhémet avait ressuscité sa marine. Deux Français étaient encore là: M. de Cerizy et Besson-Bey.

Grâce à eux, trente et un bâtiments, montés par seize mille hommes, garnissent le port d'Alexandrie!

Pour suffire à ces immenses travaux, le vice-roi a des moyens à lui. Il confisque toutes les propriétés de son empire, et voici comment: il demande aux *moultezims* et aux ulémas leurs titres, sous prétexte de les vérifier; puis quand il les tient, il les garde, et jette une aumône à ceux qui crient trop haut. De cette façon, l'Égypte n'est plus qu'un vaste domaine exploité par et pour un seul homme (1). Méhémet a aussi le monopole de toutes les industries et de tous les commerces; ses sujets ne consomment, n'achètent et ne vendent rien qui ne sorte de ses royales manufactures. Joignez à cela les subsides perçus de tous côtés par une armée formidable, espèce de pompe aspirante et foulante, qui tire jusqu'à la dernière piastre de la sacoche du dernier fellah. Telle est aujourd'hui l'Égypte, nation d'esclaves, incarnée dans un despote de génie; monarchie orientale habillée à l'européenne, où la misère se drape de civilisation, où le revenu se décuple quand la population se décime (2); œuvre la plus gigantesque et spectacle le plus fantastique qu'aient offert les sociétés modernes.

La dernière conquête d'Ibrahim a été celle de la Syrie, convoitée depuis si longtemps par le vice-roi. Profitant d'une querelle avec le pacha de Saint-Jean-d'Acre, le fils de Méhémet prit, en 1831, cette ville que Napoléon n'avait pu prendre. La Porte, effrayée, voulut l'arrêter avec cinquante mille hommes. Il les extermina à Konieh, et ouvrit à son père la route de Constantinople. Moment décisif, où Méhémet n'avait qu'à marcher pour saisir et relever l'empire ottoman! Mais il s'arrêta ébloui, désenchanta l'Europe sur sa puissance, et perdit une occasion qui ne se retrouvera plus. Toutefois la nouvelle et grande victoire d'Ibrahim à Nezib, en 1839, assure à son père la moitié de la Syrie pour le présent, et la Syrie entière pour l'avenir..., si l'Angleterre ou la Russie n'est pas le troisième larron.

Il nous reste à faire le portrait de notre illustre visiteur; le voici tel qu'un homme qui le voit de près nous le communique: Ibrahim-Pacha a cinquante-six ans, mais en porte davantage; il est de taille médiocre (environ cinq pieds deux pouces), mais largement constitué. Son visage allongé, sanguin-bilieux, est gravé de petite vérole; son nez gros, mais accentué, se recourbe sur ses épaisses moustaches; son énorme barbe blanche, partant comme une cascade de deux grosses lèvres, descend jusqu'au milieu de sa poitrine et lui donne une physionomie de lion qui lui sied à merveille. Un génie sauvage et ardent étincelle dans ses yeux d'un gris clair. Il tient habituellement la main gauche sur la poignée de son sabre, à la manière orientale. Son abord est grave et imposant pour ne pas dire terrible. Il doit être magnifique à voir lorsqu'il entraine ses soldats à la bataille, en leur criant de sa forte voix: « *Jah! volète! aferim!* (Allons, enfants, courage!) » On conçoit l'ascendant napoléonien qu'il exerce sur eux. Dans l'intimité, la sévérité d'Ibrahim s'oublie, dit-on, jusqu'à l'hilarité familière. C'est un des plus vaillants buveurs de vin de Champagne qu'on ait jamais vus; il sait affronter un excès de table, comme un excès de fatigue ou de péril. En campagne, il couche avec ses soldats sur la terre nue,

(1) *Biographie des Contemporains illustres*, par un homme de rien.

(2) Le revenu est monté, sous Méhémet, de 1 à 7, tandis que la population a diminué d'un tiers. L'histoire jugera sévèrement ce fait.

et arrive à son but à travers le feu ou la glace, comme à travers les balles et les coups de sabre. Clot-bey assure qu'il est aussi clément après la victoire que féroce pendant le combat. Son intelligence n'est pas moins active que sa personne. Il écrit et parle toutes les langues de l'Orient, et sait à fond l'histoire de son pays. Il déteste les flatteurs, mais il s'attache vivement à ses amis; son bonheur est de se délasser le soir avec eux des travaux du jour, entre sa pipe, son eau-de-vie et son café. Ibrahim porte le *tarbouch* (nouveau bonnet égyptien), le gilet brodé, la ceinture de cachemire, l'ample dolman et les culottes bouffantes. A Marseille et à Toulon il s'est montré couvert d'or et de pierreries. L'étiquette du divan s'observe chez lui même en voyage. Il salue le premier ses inférieurs, en portant la main droite sur la poitrine ou à la hauteur de la bouche. Ceux qu'il reçoit, laissent à sa porte des souliers qu'on leur prête tout exprès, et se retirent à reculons pour ne pas lui tourner le dos. Le café se prend solennellement dans sa chambre, au



Portrait d'Ibrahim-Pacha.

signal qu'il donne à haute voix, en de petites tasses posées sur des coquetiers d'or ou d'émail, quelquefois ornés de diamants. Il offre de sa main le chibouk (la pipe) aux grands personnages qu'il veut honorer; les autres le reçoivent de ses serviteurs, qui posent d'abord la noix à terre, puis, faisant décrire un cercle au tuyau, amènent gracieusement le bouquin à la hauteur des lèvres. Quand le fumeur se retire, la pipe est enlevée de la même façon.

On dit que suivant le rit musulman, Ibrahim ne salue pas les dames; mais il fera sans doute une exception pour les Parisiennes, car voici la preuve qu'il est très-galant : Interrogé par le mari d'une jolie femme, et devant celle-ci, sur le nombre de ses épouses : « Je n'en aurais qu'une, répondit-il, si elle était aussi belle que la tienne. »

C. DE CHATOUVILLE.

DEUX NUITS AU MEXIQUE.

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN VOYAGEUR.



Le bivouac interrompu. Combat d'hommes et de singes.

— Ah parbleu! voici un excellent endroit pour y établir notre bivouac! m'écriai-je en mettant pied à terre, et étendant mes bras et mes jambes engourdis par une longue course.

C'était en effet un de ces sites privilégiés de la nature, où les fées se plaisent, dit-on, à prendre leurs nocturnes ébats; un vallon, ou plutôt un ravin solitaire, ombragé par de grands acajoux et tapissé de la riche et vivace végétation de ces régions tropicales : un petit ruisseau, tombant de cascade en cascade du haut d'un rocher, se frayait un passage à travers les hautes herbes, indiquant par son cours la pente insensible du terrain, qui, un peu plus loin, s'abaissait tout à coup.

— Voici un excellent endroit pour y établir notre bivouac!

Mon compagnon de voyage fit un signe d'assentiment. Quant à nos muletiers et domestiques mexicains, véritable engeance de fainéants, ils commencèrent sans mot dire, et avec une insouciance toute nationale, à faire les dispositions nécessaires pour passer la nuit. Les misérables! je crois, Dieu me le pardonne! que s'ils nous avaient vus prêts à nous coucher dans quelque bourbier, côte à côte avec un alligator, ils nous auraient laissés faire, sans prendre la peine de nous adresser une observation. Ces métis mexicains, moitié Indiens, moitié Espagnols, quelquefois croisés de sang nègre, sont devenus par habitude tellement

indifférents aux inconvénients que présentent leur sol et leur climat, qu'ils ne paraissent pas comprendre que nous autres étrangers puissions avoir la peau moins dure et le sang plus impressionnable, et que les niguas, les moustiques et le *vomito prieto* ne sont pas des bagatelles ; sans parler des serpents, des scorpions, des crocodiles et autres créatures de cette espèce, qui infestent leur étrange, sauvage et pourtant magnifique pays.

J'étais venu au Mexique avec un de mes amis, Valentin de Nerville : c'était un jeune gaillard de six pieds de haut, taillé comme un Hercule, avec des épaules à renverser un mur. Nous avions beaucoup entendu vanter la beauté du pays ; mais nous fûmes d'abord un peu désappointés, et nous arrivâmes à la capitale sans avoir rien vu, à l'exception de quelques parties de la province de Vera-Cruz, qui pût justifier les descriptions enthousiastes qu'on nous avait faites des merveilles pittoresques du Mexique. Mais à quelque distance au sud de Mexico, l'aspect du pays changea tout à coup et réalisa nos plus vives espérances. Les vallées se peuplèrent de forêts de palmiers, d'orangers, de citronniers, de bananiers; les terrains bas et marécageux étaient couverts d'acajoux et d'immenses fougères. La nature entière était sur une échelle gigantesque ; les montagnes se perdaient dans les nues, et le sol, profondément accidenté, était sillonné en tous sens de *barrancas* ou ravins, quelquefois nus, le plus souvent garnis d'une végétation aussi variée que vigoureuse. Le ciel était de ce bleu foncé particulier aux tropiques, azur brillant qui semble bruni d'or. Mais, comme je l'ai dit plus haut, ce climat ardent et ce sol si riche ont aussi leurs inconvénients : des insectes et des reptiles de toute espèce, des fièvres mortelles, rendent les basses terres inhabitables pendant huit mois de l'année. Cependant on trouve de grandes étendues de pays qui sont comparativement exemptes de ces fléaux; ce sont de véritables jardins d'Eden, où la vie seule, le sentiment de l'existence au milieu de cette nature enchantée est une jouissance positive et réelle : le cœur semble bondir de joie et l'âme se dilater à l'aspect de ces régions d'une magnificence féerique.

La plus célèbre de ces heureuses contrées est la vallée d'Oaxaca, dans laquelle on distingue surtout les deux districts montagneux de Mistecca et de Tzapoteca. Nous nous trouvions alors dans cette immense vallée, qui a près de trois cents lieues de longueur et pour horizon les plus hautes montagnes de l'Amérique centrale. Nous étions redevables à l'obligeance de notre ministre de toutes les facilités nécessaires pour voyager dans un pays qui était, à cette époque, bien rarement visité par des étrangers ; nous étions munis de nombreuses lettres de recommandation pour les alcades et les autorités des villes et villages clairsemés dans les provinces méridionales du Mexique ; nous devions avoir des escortes au besoin, et trouver partout, suivant la formule, aide et protection. Mais comme ni les autorités, ni le ministre de Sa Majesté très-chrétienne ne pouvaient faire qu'il y eût des auberges et des maisons là où il n'en existait pas, nous étions fort souvent obligés de coucher à la belle étoile, sans autre ciel de lit que la voûte du firmament. Et c'était vraiment un beau spectacle que ce ciel des tropiques avec ses constellations toutes nouvelles pour nous et ses étoiles prodigieusement grossies par l'effet de l'atmosphère. Mars et Saturne, Vénus et Jupiter avaient disparu ; on voyait encore la grande et la petite Ourse, puis au loin, dans les profondeurs de l'espace, le navire Argo et le brillant Centaure, et par-dessus tout le glorieux symbole du christianisme, la colossale Croix du sud, se détachant dans tout son éclat sur un sombre fond d'azur.

Nous voyagions à la mode mexicaine, c'est-à-dire avec un certain luxe : notre suite se composait d'une demi-douzaine de mulets, conduits par une couple d'*arrieros* ou muletiers, d'un *topith* ou guide, avec un cuisinier et un ou deux autres valets. Tandis que ces derniers suspendaient nos hamacs aux branches inférieures d'un arbre (car, dans cette partie du Mexique, il n'est pas très-prudent de coucher sur la terre, à cause des serpents et autres animaux malfaisants), notre *cocinero* alluma du feu contre le rocher, et, au bout de quelques instants, un iguane que nous avions tué dans la journée avait été mis à la broche, et tournait devant la flamme pétillante. C'était quelque chose d'assez curieux à voir que cette bête hideuse, moitié lézard, moitié dragon, se tordant à la lueur du feu, et son aspect eût suffi pour ôter l'appétit à plus d'un gastronome ; mais nous savions par expérience qu'il n'y a rien de meilleur qu'un iguane rôti. Nous fîmes donc un excellent souper, après quoi nous grimpâmes dans nos hamacs ; les Mexicains s'étendirent par terre, la tête appuyée sur les selles de leurs mules, et maîtres et gens ne tardèrent pas à s'endormir.

Il pouvait être environ minuit, lorsque je fus réveillé par un indéfinissable sentiment de malaise et d'oppression : on eût dit que nous n'étions plus dans l'air atmosphérique, mais au milieu d'exhalaisons délétères. En effet, de l'extrémité inférieure du ravin dans lequel nous étions, des vapeurs épaisses et méphitiques s'avançaient lentement vers nous et déjà nous avaient complétement enveloppés : c'était le *vomito prieto*, la fièvre jaune elle-même, incorporée sous la forme d'un brouillard. Au même instant, et comme je faisais des efforts pour respirer, il me sembla voir une sorte de nuage s'abattre et se fixer sur moi, et des milliers d'aiguillons acérés pénétrèrent à la fois dans mes mains, dans mon visage, dans mon cou, dans toutes les parties de mon corps qui n'étaient pas protégées par un triple rempart de vêtements. J'étendis machinalement les bras, et fermant les mains, je saisis des centaines de moustiques. L'air était littéralement obscurci par un innombrable essaim de ces insectes, dont le bruissement monotone était assourdissant, et dont les piqûres venimeuses et redoublées causaient une douleur insupportable : c'était une véritable plaie d'Égypte.

Nerville, dont le hamac était suspendu à quelques toises du mien, ne tarda pas à donner signe de vie : je l'entendis se débattre, tempêter et jurer avec une vivacité et une énergie que j'eusse trouvées très-comiques en toute autre circonstance ; mais la situation n'était rien moins que plaisante. La torture (je ne saurais l'appeler autrement) occasionnée par les piqûres incessantes des moustiques, et l'effet des vapeurs pestilentielles qui s'épaississaient de moment en moment autour de nous, m'avaient mis dans un état d'excitation fébrile ; j'étais tour à tour brûlant et transi de froid, ma langue était sèche, le sang faisait battre mes paupières, et mon cerveau semblait être en feu.

Le bruit sourd d'un corps tombant résonna sur la terre : c'était Nerville qui sautait à bas de son hamac.

— Malédiction ! s'écria-t-il ; où sommes-nous donc? sur terre ou sous terre ? ce doit être ici, c'est à coup sûr leur purgatoire mexicain. Holà ! muletiers ! Pablo ! Matteo !

En ce moment un cri perçant, un cri qui exprimait la terreur portée à son plus haut degré, retentit à quelques pas de moi. Je m'élançai hors de mon hamac, et à peine étais-je sur mes pieds que deux blanches et sveltes figures de femmes passèrent auprès de moi avec la rapidité de l'éclair, criant d'une voix déchirante :

— *Socorro! socorro! por Dios!* au secours! au secours! pour l'amour de Dieu!

Au même instant, nous vîmes bondir sur leurs pas trois ou quatre corps noirs et indistincts, qui ne ressemblaient à rien de terrestre. Ils avaient bien à peu près la forme humaine; mais leur aspect était si étrange et si repoussant, que cette rencontre soudaine, dans un ravin sauvage, au milieu de l'obscurité qui nous environnait, n'était rien moins que rassurante. Nous demeurâmes, pendant une seconde, immobiles de surprise; mais un nouveau cri, plus perçant encore que le premier, nous rendit toute notre présence d'esprit. Une des femmes, tombée, soit accidentellement, soit de fatigue, était étendue par terre : le vêtement de sa compagne était déjà dans les mains d'un de ces fantômes ou diables, quels qu'ils fussent, lorsque Nerville, s'élançant sur le monstre, lui porta un coup terrible de son *machetto* (1). En même temps, et sans que je puisse expliquer comment cela se fit, je me trouvai aux prises avec une autre de ces créatures. Mais la partie n'était pas égale : nous avions beau frapper, nos adversaires étaient protégés par un cuir épais et revêtu de poils rudes et hérissés, dans lequel nos couteaux, quoique pointus et affilés, pouvaient difficilement pénétrer. D'un autre côté, nous nous trouvions enlacés dans de longs bras nerveux et velus, terminés par des mains et des doigts dont les ongles étaient aussi aigus et aussi forts que les serres d'un aigle. Je sentis ces horribles griffes s'enfoncer dans mon épaule : le monstre, m'attirant fortement à lui, m'étreignait dans un embrassement semblable à celui d'un ours; son mufle hideux, moitié homme, moitié brute, effleurait mon visage, et la colère s'y manifestait par toutes sortes de grincements de dents, de roulements d'yeux et de grimaces convulsives.

— Grand Dieu! voilà qui est intolérable! à moi, Nerville!

Mais Nerville, malgré sa force de géant, était aussi impuissant qu'un enfant dans l'étreinte de ces terribles antagonistes. Je l'entrevoyais à quelques pas de moi, se débattant contre deux d'entre eux et faisant des efforts surhumains pour ressaisir son couteau, qui était tombé ou qui lui avait été arraché de la main.

— Ah! celui-ci compte! dis-je en plongeant, avec toute l'énergie du désespoir, mon *machetto* dans le flanc de mon ennemi.

Mais ce triomphe faillit me coûter cher. Le monstre, poussant un hurlement de douleur et de rage, me serra avec un transport de fureur contre son corps nauséabond; ses griffes aiguës, pénétrant plus avant dans mon dos, déchirèrent mes chairs : cette sensation était insupportable; ma vue se troubla, et je me sentis prêt à défaillir. Tout à coup *paf! paf!* deux, puis successivement une douzaine de coups de feu, accompagnés d'un concert de clameurs, de hurlements et de rires sauvages. A ce bruit, le monstre qui m'étouffait tressaillit et lâcha légèrement prise : un bras passa devant ma figure, un éclair de lumière fut immédiatement suivi d'une détonation et d'un cri terrible, et je tombai par terre, délivré de l'étreinte de mon adversaire, mais sans connaissance.

Quand je revins à moi, je me trouvai étendu sur quelques couvertures, sous une espèce de berceau de feuillage. Il faisait grand jour, l'air était embaumé du parfum des fleurs, les oiseaux-mouches étincelaient dans les rayons du soleil. Un Indien, debout à mes côtés, et dont la figure m'était inconnue, me présentait une noix de coco remplie de quelque liquide; je la saisis avidement et la vidai d'un trait. Ce breuvage (c'était un mélange de jus de citron et d'eau) acheva de me ranimer; et, me soulevant sur mon coude, quoique avec beaucoup de peine, je promenai mes regards autour de moi et me trouvai au milieu d'une scène de vie et de mouvement, que je cherchais vainement à rattacher à mes souvenirs encore confus. J'étais sur un coteau, sur lequel était établie une sorte de camp. Des mulets et des chevaux erraient en liberté, tandis que d'autres, attachés à des arbres ou à des buissons, mangeaient le grain qu'on avait placé devant eux. Les uns portaient des selles riches et commodes, les autres des bâts, destinés selon toute apparence au transport d'une multitude de sacs, de caisses, de porte-manteaux, qu'on voyait épars de tous côtés. Çà et là des fusils et des carabines étaient appuyés contre les troncs d'arbres; plusieurs individus chargeaient des bagages sur les mulets; d'autres fumaient, étendus par terre, et un groupe assez nombreux entourait un feu où se faisait la cuisine. A peu de distance de moi était une autre couche semblable à la mienne, occupée par un homme enveloppé dans des couvertures, et qui me tournait le dos.

— Qu'est-ce que tout ceci? dis-je. Où suis-je? où est Nerville? et notre guide? que sont-ils tous devenus?

— *Non entiendo*, répondit mon ganymède au teint basané, secouant la tête avec un sourire bienveillant.

— *Adonde estamos?* repris-je en espagnol; où sommes-nous?

— *In el valle de Chihuatan, diez leguas de Tarifa.* Dans la vallée de Chihuatan, à dix lieues de Tarifa.

En ce moment, l'individu qui était couché sur l'autre lit fit un mouvement et se retourna de mon côté. Sa figure était comme une masse informe de chair saignante, sillonnée de nombreuses balafres. Il était impossible d'en distinguer les traits; mais un vague pressentiment ne me permit pas de maîtriser plus longtemps ma curiosité :

— Qui êtes-vous? qui donc êtes-vous? m'écriai-je.

— Je suis Nerville, répondit une voix lamentable; du moins je l'étais, si ces diables ne m'ont pas métamorphosé.

— Bon Dieu! repartis-je en réprimant avec peine une violente envie de rire; l'ont-ils donc scalpé tout vif? ce n'est pas là Nerville.

L'Indien, qui était allé donner à boire à cette figure hétéroclite qui prétendait s'appeler Nerville, ouvrit une valise qui était par terre; il en tira un petit miroir, et, me l'apportant, il le présenta devant mon visage. Ce fut alors seulement que je compris que ce masque de chair humaine qui m'avait répondu pouvait bien être en effet Nerville. Il était peut-être encore moins défiguré que moi. Mes yeux étaient presque fermés; mes lèvres, mon nez, toute ma figure, étaient prodigieusement enflés et parfaitement méconnaissables. Cette vue de ma propre image, en me forçant à faire un triste retour sur moi-même, me rendit peu à peu la mémoire, et les événements de la nuit se représentèrent successivement à mon esprit. Mais ces femmes, cette lutte avec des bêtes, des monstres, des diables incarnés, étaient encore une énigme pour moi. Ce n'était pas une vision, un rêve; mon dos et mes épaules se ressentaient encore des blessures infligées par leurs griffes, et je m'aperçus que diverses parties de mon corps étaient enveloppées de bandages mouillés. Je recueillais mon espagnol pour demander à mon Indien l'explication de ce mystère, lorsque je remarquai un mouvement extraordinaire dans le petit camp : tout le monde s'empressait à la rencontre d'un groupe de gens qui débouchaient des hautes fougères, et parmi lesquels je reconnus nos *arrieros* et nos valets. Ils avaient au milieu d'eux quelque chose qu'ils paraissaient traîner par terre; plusieurs femmes, jeunes pour la plupart, précédaient cette troupe, se retournant de temps en temps

(1) Couteau mexicain.

pour regarder derrière elles avec des gestes qui exprimaient à la fois l'horreur et le triomphe. Elles avaient toutes à la main des rosaires, dont les grains circulaient rapidement entre leurs doigts, et elles baisaient fréquemment la croix ou se signaient sur la poitrine.

— *Un zambo muerto! un zambo muerto!* crièrent-elles en s'avançant de notre côté.

— Ils ont tué un *zambo!* répéta mon Indien, transporté de joie.

La petite troupe s'approcha de nous; les femmes se rangèrent de côté, poussant des éclats de rire, faisant des gambades et des signes de croix, et répétant:

— *Un zambo! un zambo muerto!*

Le groupe s'ouvrit et nous laissa voir, étendu sans vie sur la terre, un de nos antagonistes de la nuit précédente.

— Bon Dieu! qu'est-ce que cela? nous écriâmes-nous en même temps, Nerville et moi. Est-ce un démon?

— *Perdonen vos senores*, c'est un zambo. Ce sont de terribles singes que ces zambos!

— Des singes! exclamai-je.

— Des singes! répéta le pauvre Nerville, se soulevant à l'aide de ses mains. Des singes, par Jupiter! nous nous sommes escrimés avec des singes, et ce sont eux qui nous ont accommodés de cette façon! Eh bien! Valentin de Nerville, mon ami, c'était bien la peine de venir au Mexique pour faire le coup de poing avec un singe! un vilain singe avec une queue! Mais il y a là de quoi perdre un galant homme de réputation! avec un singe!

Et le ridicule de cette idée surmontant toutes ses autres sensations, il se laissa retomber sur sa couche, en proie à un bruyant accès d'hilarité.

J'eus, je l'avoue, quelque peine à me persuader que ce corps mort, étendu devant moi, n'eût jamais été habité par une âme humaine. C'était une chose humiliante à voir que l'étroite affinité, l'air de famille qui existait entre ce singe monstrueux et notre propre espèce: sans la queue, qui avait particulièrement excité l'indignation de mon ami, j'aurais pu me figurer que j'avais sous les yeux le cadavre de quelque chasseur des *prairies* de l'Amérique du Nord, vêtu de peaux de bêtes. Il ressemblait à un homme robuste et de forte taille; et il y avait même, dans l'expression de ses traits, plus de mauvaises passions humaines que d'instinct animal. Ses pieds et ses cuisses étaient ceux d'un homme musculeux; les jambes un peu trop arquées et dépourvues de mollets, quoique j'aie vu des nègres qui n'étaient guère mieux partagés sous ce rapport: les nerfs et les tendons des mains formaient des saillies noueuses, et les ongles étaient aussi longs que des griffes de tigre. Nous devions donc nécessairement succomber dans notre lutte contre ces brutes: il n'y avait pas de puissance capable de leur résister. Les bras velus de celui-ci étaient comme des faisceaux de cordes, tout muscles et tout nerfs, et ses longues mains étaient si fortement jointes, que les efforts de cinq ou six Indiens ne purent les séparer.

Ce qui restait encore d'obscur dans nos aventures nocturnes fut bientôt éclairci. Notre guide, soit ignorance, soit étourderie, nous avait laissé établir notre bivouac dans le voisinage presque immédiat d'un des marécages les plus dangereux de tout le canton. A peine étions-nous endormis, qu'une caravane de voyageurs mexicains était survenue et s'était installée à quelques centaines de mètres de nous, mais sur un terrain plus élevé, où elle avait été à l'abri des exhalaisons pestilentielles du marécage et des moustiques qui nous avaient assaillis. Pendant la nuit, deux des femmes, s'étant un peu écartées du camp, avaient été surprises par les *zambos* ou hommes des bois, communs dans quelques parties du sud du Mexique: se trouvant séparées de leurs compagnons, elles s'étaient enfuies au hasard, et avaient pris, fort heureusement pour elles, la direction de notre bivouac. Leurs cris et les éclats de rire diaboliques des *zambos* avaient amené les Mexicains à notre secours. Les singes avaient disparu après la première décharge d'armes à feu: plusieurs d'entre eux avaient dû être blessés; mais celui que nous avions devant les yeux était le seul qui fût resté sur le champ de bataille.

Les Mexicains au milieu desquels le hasard nous avait jetés étaient du Tzapoteca, et faisaient le commerce de cochenille; c'étaient les meilleures gens qu'il fût possible de rencontrer. Ils croyaient ne pouvoir pas faire assez pour nous; les femmes surtout, et particulièrement les deux que nous avions voulu soustraire aux violences des singes, ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance.

On nous prodigua tous les soins imaginables: on nous éventait avec de grandes feuilles de palmier, des boissons rafraîchissantes étanchaient notre soif et réparaient nos forces; nos blessures, pansées avec soin, étaient enveloppées de compresses et de bandages, nos membres et nos visages, enflammés par les piqûres des moustiques, étaient lavés avec du baume et des jus exprimés des plantes; en un mot, il eût été impossible de trouver des gardes-malades plus empressées et plus ingénieuses. Nous ne tardâmes pas à ressentir l'effet de ces tendres attentions, et bientôt nous pûmes nous mettre sur notre séant: nous évitions néanmoins de nous regarder l'un l'autre, car nous ne pouvions nous habituer à l'aspect repoussant de nos traits enflés, meurtris et marbrés de taches violâtres. De l'éminence sur laquelle nous nous trouvions, nous pouvions voir l'affreux marécage sur les bords duquel nous avions campé: les vapeurs qui s'en élevaient incessamment, comme d'une immense chaudière, formaient une couche épaisse, au-dessus de laquelle on apercevait, çà et là, la cime de quelques grands arbres. Les vautours et d'autres oiseaux carnassiers tournoyaient au-dessus de ce gouffre infect, ou bien se perchaient au sommet des palmiers gigantesques qui s'épanouissaient comme d'énormes ombrelles. Du marécage même on entendait sortir les cris confus et discordants des alligators, des grenouilles monstres et des myriades de bêtes immondes auxquelles il servait de repaire.

L'air était devenu lourd et étouffant; il nous semblait entendre, par intervalles, les roulements d'un tonnerre éloigné. Les Mexicains délibéraient entre eux sur la possibilité de continuer leur voyage, auquel notre position paraissait être le principal obstacle. D'après ce que nous pûmes saisir de leur conversation, il leur répugnait beaucoup de nous abandonner dans cette partie dangereuse du pays, à la merci d'un guide qui ne méritait évidemment aucune confiance. Cependant il paraissait que quelque circonstance impérieuse ne permettait pas de faire un plus long séjour en cet endroit. Quelques-uns des Mexicains, les plus âgés, qui semblaient avoir la direction de la caravane, vinrent à nous et nous demandèrent si nous nous sentions en état de supporter la fatigue du voyage; ils ajoutèrent que, d'après certains signes qu'on remarquait sur la terre et dans l'air, ils craignaient un orage, et que l'habitation ou l'abri le plus proche était encore à plusieurs lieues de distance. Grâce aux soins de nos aimables infirmières, nos souffrances étaient bien calmées: nous ressentions seulement une certaine faiblesse et un appétit assez vif. Nous répondîmes que, dans une demi-heure, nous serions prêts à nous mettre en route, et ayant ordonné à nos gens de nous apporter à manger, nous nous disposâmes à faire

honneur à notre déjeuner, tandis que nos muletiers, ainsi que les Mexicains, s'occupaient à charger leurs bêtes et à tout préparer pour le départ.

Nous commencions à peine notre repas, lorsque nous vîmes un homme qui descendait en courant du haut de la colline, avec une branche d'arbre dans chaque main.

— *Siete horas!* (Sept heures, et pas davantage!) cria-t-il du plus loin qu'il put se faire entendre.

— Sept heures! répétèrent en chœur les Mexicains sur tous les tons possibles d'étonnement et d'alarme. *La Santissima nos guarde!* il nous en faut plus de dix pour gagner le village.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dis-je, la bouche encore pleine, à Nerville.

— Le diable m'emporte si j'y comprends rien! Quelqu'une de leurs jongleries indiennes, je présume.

— *Que es esto?* (Qu'est-ce?) demandai-je alors assez négligemment.

— *Que es esto!* répéta un vieillard dont la chevelure grise, s'échappant en boucles de dessous son *sombrero*, retombait sur ses épaules, et dont la physionomie, bien que portant l'empreinte des ravages du temps, était régulière et expressive. Ce qu'il y a? Dans sept heures l'ouragan!

— Partons! partons! *Por la Santissima!* (pour l'amour de la très-sainte Vierge!) s'écrièrent les Mexicains, poussant deux rameaux verts jusque dans notre visage.

— D'où viennent ces branches? demandai-je.

— De l'arbre qui annonce la tempête! En route! en route! nous n'avons pas un instant à perdre!

Et tous, maîtres, muletiers et valets, s'agitaient, couraient çà et là dans le plus grand désordre et en donnant



Mexicains annonçant l'orage.

les signes de la frayeur la plus vive. On emballait pêle-mêle les vivres et les effets, on chargeait les mulets, on se hâtait de monter; et, sans nous laisser, à Nerville et à moi, le temps de nous reconnaître, on nous arracha brusquement à notre déjeuner, on nous hissa sur nos montures, et nous nous trouvâmes en selle sans trop savoir comment. Il n'y avait pas trois minutes que l'alarme avait été donnée, que toute la caravane était en route, formant une longue ligne irrégulière.

La rapidité et l'excitation de cette marche précipitée ne tardèrent pas à nous faire entièrement oublier nos souffrances, et bientôt nous ne songeâmes plus à la fièvre, aux *zambos* ni aux moustiques. Il y allait maintenant de notre vie, et nos chevaux semblaient avoir le sentiment instinctif de la gravité des circonstances.

Dans la confusion qui avait accompagné la levée du camp, on nous avait en effet montés sur des chevaux au lieu de nous placer sur nos propres mules, et ces chevaux étaient de nobles animaux. Ils semblaient surmonter en se jouant les divers obstacles que nous rencontrions dans notre chemin: monts et vallées, marécages ou ravins, c'était toujours la même sûreté de pied, la même aisance de mouvements; ils effleuraient avec la légèreté du chat les terrains mous, gravissaient avec la souplesse du serpent les montées âpres et escarpées, et s'élançaient de toute leur vitesse aussitôt que la nature du sol le permettait. Cependant leur allure semblait être toujours la même, et nous nous serions trouvés, sur nos larges selles espagnoles, aussi confortablement que dans des fauteuils, si nous n'avions été sans cesse obligés de baisser la tête et de nous

courber pour éviter les lianes et autres plantes rampantes qui, entortillées ensemble, et souvent entremêlées de grosses pointes épineuses de la longueur du bras, se balançaient en longs festons en travers du chemin : ces formidables épines croissaient sur les arbres, dont elles hérissaient le tronc comme autant de baïonnettes, et elles eussent transpercé un homme d'outre en outre. Nous avancions cependant, toujours à la file, suivant les deux guides qui marchaient en tête, et traversant des endroits par lesquels un chat sauvage aurait eu peine à se frayer un passage, d'épais fourrés de mangliers, de mimosas, de hautes bruyères et de cactus aux longues feuilles armées d'aiguillons. De temps à autre, quelque accident de terrain nous permettait d'embrasser de l'œil toute la colonne de marche, qui offrait l'aspect le plus pittoresque. Mais, à vrai dire, nous n'avions guère le temps de nous occuper du pittoresque, et nos compagnons avaient soin de nous le rappeler. *Vamos, por Dios, vamos!* (Avançons, pour l'amour de Dieu !) criaient-ils aussitôt qu'un de nous semblait ralentir le pas; et, à ces mots, nos chevaux s'élançaient en avant avec un redoublement d'ardeur.

Nous avancions toujours, montant et descendant, nous enfonçant dans les profondeurs des ravins, traversant des marais fétides, puis gravissant de nouveau des pentes abruptes. Cette *vallée* d'Oaxaca n'est pas plus une vallée que les Vosges ou les Pyrénées : partout ailleurs on l'appellerait une chaîne de montagnes. A chaque pas surgissent des pics de deux mille pieds d'élévation au-dessus du sol et de quatre à cinq mille au-dessus du niveau de la mer ; mais ces inégalités s'effacent et disparaissent en quelque sorte lorsqu'on les compare aux cimes nuageuses qui entourent la vallée de tous côtés. Et quel magnifique cadre que ces montagnes, avec leur riche variété de formes et de couleurs ! Ici resplendissant comme de l'or bruni, là passant au bronze foncé, se diaprant plus bas de toutes les nuances de vert, de cramoisi, de pourpre, de violet et de jaune, de blanc et d'azur, produites par des millions de paullinies, de convolvulacées et d'autres plantes en fleurs, réseau brillant sous lequel le sol a disparu : sur leurs flancs s'élève le majestueux palmier, sultan de ce harem, qui domine de son turban verdoyant toute cette luxuriante végétation ; puis les acajoux, les *chicozapotes*, et, plus bas encore dans les ravins, les cactus, semblables à de grands candélabres, et les énormes chênes noueux. C'était un changement continuel de plantes, d'arbres et de climats. Depuis cinq heures que nous étions en selle, nous avions déjà changé trois fois de température, et nous nous trouvions alors sous les feux de la zone torride, baignés de sueur, rôtis et bouillis à la fois par une chaleur de 45 degrés Réaumur. Nous étions au milieu d'un monde nouveau de plantes et d'animaux. Le *borax*, les mangliers et les bruyères atteignaient ici à la hauteur des arbres des forêts, tandis que ceux-ci s'élançaient dans les airs comme des clochers. Les massifs que nous traversions étaient peuplés de tigres noirs ; on y voyait aussi des iguanes de trois pieds de long, des écureuils doubles en dimensions des écureuils d'Europe, des sangliers, des jaguars, des singes de toute espèce et de toute dénomination, qui, perchés sur les branches des arbres, nous accueillaient par toutes sortes de démonstrations hostiles.

Mais quel est cet objet qu'on aperçoit là-bas, à droite, qui se détache en blanc sur le bleu foncé du ciel et sur les flancs bronzés des rochers?

— C'est une ville.

— Et son nom?

— Quidricovi.

Nous avions bien fait cinq à six grandes lieues, et nous commencions à croire que nous avions échappé à l'ouragan, dont la seule idée avait si fort terrifié nos amis les Mexicains. Nerville, qui chevauchait en grognant, exprima l'opinion qu'il n'y aurait pas de mal à laisser souffler nos montures pendant quelques minutes. Il est certain que la rapidité de notre marche et le changement continuel de pas, nécessité par l'inégalité de la route, ou plutôt du sentier, que nous suivions, étaient devenus horriblement fatigants pour les hommes et pour les bêtes. Quant à la conversation, il ne pouvait en être question.

— *Vamos! por la santissima Madre, vamos!* crièrent nos guides, et ce cri fut répété par les Mexicains sur un ton aigre et sauvage qui fit tressaillir nos chevaux. Ils s'élancèrent de nouveau en avant. Nous poursuivons à travers les broussailles, les lianes et les ronces, qui nous fouettent, nous déchirent et mettent nos vêtements en lambeaux. Pour peu que cela dure, nous serons tous nus. C'est une véritable course au clocher. Toute la troupe est pêle-mêle ; mais Nerville et moi, qui avons été les moins pressés de repartir, nous nous trouvons former l'extrême arrière-garde.

— *Vamos! por la Santissima! las aguas! las aguas!* crièrent encore une vingtaine de voix.

— La peste soit des braillards, avec leurs *vamos!* Nous ne devons plus guère avoir que deux lieues à faire pour arriver au *rancho* ou village dont ils nous parlaient, et les apparences n'ont encore rien de bien alarmant. Il est vrai que l'air semble s'épaissir un peu ; mais ce n'est rien, ce ne sont que les exhalaisons d'un de ces maudits marécages dont nous approchons encore, car on peut entendre la musique des grenouilles monstres et des alligators. En voilà justement deux qui, pour nous voir, élèvent hors de la vase leurs longs museaux effilés. Le voisinage, à ce qu'il paraît, n'est pas très-sûr ; heureusement le sentier est bon et ferme, tracé avec soin, évidemment par des Indiens : il n'y a que des Indiens qui puissent voyager, vivre et travailler habituellement dans cette atmosphère pestilentielle. Dieu soit loué ! nous en voilà dehors, nous foulons encore une fois le sol de la forêt, nous nous retrouvons au milieu des palmiers et des acajoux.

Mais tout à coup un nouveau paysage, plus riche, plus brillant que tout ce que nous avions vu, se déploie à nos yeux enchantés. De chaque côté se dressent d'énormes montagnes, celles de gauche dans une ombre profonde, celles de droite revêtues d'une robe de lumière, sur laquelle les couleurs les plus vives se jouent avec une étincelante mobilité, chaque arbre, chaque branche, chaque feuille paraissant frémir et scintiller dans l'atmosphère transparente. A nos pieds se déroule la vallée dans toute sa magnificence tropicale, comme une nappe de verdure et de fleurs, parsemée de palmiers, dont quelques-uns s'élancent à cent cinquante et cent quatre-vingts pieds de haut : des milliers, des millions de convolvulus, de bignonias, de paullinies, de dendrobiums, grimpant des fougères aux troncs des arbres, des troncs aux branches et des branches au sommet, retombent en grappes fleuries et pendent en gracieux festons sur les parois des rochers. Cette vue ravissante nous frappa comme un tableau féerique au moment où nous sortions de l'obscurité de la forêt.

Mais nous n'eûmes pas le temps de nous livrer à l'admiration qu'un pareil spectacle était fait pour nous inspirer.

— *Misericordia! misericordia! audi nos peccadores! Misericordia! las aguas!* s'écrièrent à la fois tous les Mexicains, accompagnant ces exclamations de gestes qui indiquaient la terreur et le désespoir.

Nous regardâmes autour de nous.

— Qu'y a-t-il? nous ne voyons rien; rien, si ce n'est un nuage qui commence à poindre entre ces deux contreforts qui s'avancent dans la vallée comme deux grands promontoires.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demandâmes-nous.

— *Por la santa Virgen!* répondirent une douzaine de voix, avançons, avançons : ce n'est pas le moment de causer. Nous avons encore trois bonnes lieues à faire, et l'ouragan sera ici avant une heure.

Et ils recommencèrent à hurler en chœur : *Misericordia! audi nos peccadores!* et à se recommander à la très-sainte Vierge et à tous les saints du paradis.

— Sont-ils donc fous, avec toutes leurs litanies? s'écria Nerville. Et quand vos *aguas* arriveraient, poltrons que vous êtes! elles ne vous fondront pas. Vous n'êtes faits ni de sel ni de sucre. Qu'importe une averse de plus ou de moins?

Cependant, en jetant les yeux autour de nous, nous fûmes involontairement frappés du changement soudain qui s'était opéré dans l'apparence du ciel. Ce riche fond d'azur que nous admirions naguère encore, s'effaçait sous une morne teinte grise. La nature même de l'air avait changé; il avait perdu sa légèreté et son élasticité, il semblait peser sur nous comme du plomb. Bientôt le nuage sombre, continuant de s'élever à l'horizon, dépassa le sommet des montagnes, puis s'étendit comme un rideau sur toute la vallée. Nous apercevions toujours sur la droite les toits et les murs de Quidricovi, qui paraissaient maintenant très-rapprochés.

— Pourquoi ne pas aller à Quidricovi? criai-je à un des voyageurs, qui se trouvait en ce moment à portée de ma voix; nous ne devons pas en être très-éloignés.

— Nous en sommes à plus de quatre lieues, répondit l'homme à qui je m'étais adressé, secouant la tête et regardant avec inquiétude le nuage orageux qui s'avançait toujours, de plus en plus sombre et menaçant. On eût dit de quelque monstre fabuleux, projetant au loin son ombre gigantesque sur les monts et les vallées, sur les plaines et les forêts, et portant partout les ténèbres et la terreur. A droite et derrière nous, les montagnes, encore éclairées par le soleil, reflètent sa lumière dorée; mais sur la gauche et devant nous, tout est triste et noir.

Les habitants de l'air, les hôtes des bois poussent des cris et des hurlements confus, voltigent et bondissent de tous côtés, comme s'ils cherchaient un refuge contre quelque danger qui approche. Nos chevaux eux-mêmes s'arrêtent tout à coup, hennissent, se cabrent, puis s'élancent de nouveau. Le monde animal est agité et évidemment en proie à quelque terreur panique. La forêt regorge d'êtres vivants. Les vautours qui, quelques minutes auparavant, tournoyaient au haut des airs, ont cherché un abri dans le feuillage des acajoux : singes et tigres, oiseaux et reptiles, tout ce qui a vie, court, fuit, se précipite.

— *Vamos! por la Santissima!* En avant, ou nous sommes tous perdus!

Et nous avançons, nous doublons le pas, nous précipitons notre course. Quartiers de rochers, ronces et broussailles, troncs d'arbres renversés, rien ne peut nous arrêter : nous franchissons tous les obstacles, fuyant, avec toute l'énergie du désespoir, devant un danger dont la nature n'est pas bien définie, mais que nous sentons être grand et imminent. Jetant un rapide regard en arrière, nous apercevons pour la dernière fois le disque du soleil, d'un rouge de sang, qui disparaît l'instant d'après derrière le formidable nuage.

Nous avançons toujours. On ne sent pas un souffle d'air, et cependant la nature entière, plantes et arbres, hommes et bêtes, semble frissonner d'appréhension. Nos chevaux, haletants, se précipitent en avant, les naseaux ouverts, les yeux hagards, couverts de sueur et tremblants de tous leurs membres; ils n'obéissent plus au frein; leurs écarts et leurs bonds désordonnés ressemblent à ceux d'un tigre poursuivi par les chasseurs.

Les Mexicains continuaient sans intermission leurs litanies et leurs exclamations. L'épouvante était sur tous les visages. Pendant quelques instants, un calme extraordinaire, un silence de mort régna autour de nous : on eût dit que les éléments retenaient leur haleine et rassemblaient leurs forces; c'était comme le prélude de quelque effroyable explosion. Puis on entendit un bruit sourd et indistinct, qui semblait sortir des entrailles de la terre. L'avis était significatif.

— Arrêtez! arrêtez! criâmes-nous aux guides. Arrêtez et mettons-nous à l'abri quelque part.

— En avant! nous répondit-on; en avant, pour l'amour de Dieu!

Le Ciel soit loué! le chemin s'élargit, nous arrivons à une descente qui nous conduit encore une fois hors des bois. Si l'orage avait éclaté tandis que nous étions parmi les arbres, nous aurions couru le risque d'être écrasés par la chute des branches. Nous voilà tout près d'un *barranca.*

— *Alerto! alerto!* vociférèrent les Mexicains. *Madre de Dios! Dios! Dios!*

Et vraiment c'était le cas d'appeler Dieu à leur aide. Le nuage s'entr'ouvrit et darda des langues de feu, dont l'éclat livide contrastait horriblement avec les épaisses ténèbres du sein desquelles elles s'échappaient. Cette décharge électrique fut immédiatement suivie d'un coup de tonnerre qui sembla ébranler la terre, puis d'une pause, pendant laquelle on n'entendait que le souffle de nos chevaux qui, après avoir traversé le *barranca* de toute leur vitesse, commençaient à gravir le flanc escarpé d'un petit coteau. Le nuage se déchira de nouveau : pendant une seconde tout fut éclairé. Un autre coup de tonnerre assourdissant; puis, comme si les portes de sa prison se fussent ouvertes tout à coup, arriva l'ouragan dans toute sa fureur et toute sa puissance, brisant, broyant, balayant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les arbres de la forêt se balancèrent pendant un instant sur leur base, comme s'ils eussent voulu faire un effort pour soutenir le choc de la tempête, mais ce fut en vain : l'instant d'après, des arpents entiers de ces grands arbres étaient cassés, déracinés, hachés en morceaux, avec un fracas semblable à la détonation de cinq cents pièces d'artillerie; ce n'était plus une forêt, mais un vaste abattis, un chaos, un océan de branchages et de troncs mutilés, bouleversés comme les vagues de la mer, ou lancés dans l'air comme des pailles légères : l'atmosphère n'offrait plus qu'un immense tourbillon de poussière, de feuilles et de branchages.

— Dieu ait pitié de nous! Nerville, où êtes-vous? Pas de réponse. Que sont-ils devenus?

Mais l'ouragan semble encore redoubler de violence. Les montagnes résisteront-elles? Non, par le Tout-Puissant! La terre tremble, la colline sur le flanc de laquelle nous sommes, a été ébranlée... L'air est suffocant, plein de poussière, de salpêtre et de soufre : il est impossible de respirer. Autour de nous tout est noir comme la nuit. On ne distingue rien, on n'entend que le mugissement de la tempête, les éclats redoublés de la foudre, et le craquement des arbres qui tombent en s'entre-choquant de tous côtés.

Tout à coup l'ouragan s'arrête, et tout se tait : mais ce calme subit a quelque chose de sinistre. On dirait d'une pause soudaine au milieu d'une bataille, alors que les combattants se préparent à se charger de nouveau.

Un coup de pistolet a éclaté, puis un second, puis un troisième, puis des centaines, puis des milliers. Ce sont les eaux, *las aguas*; les balles ne sont autre chose que des gouttes de pluie, mais quelles gouttes! Elles sont de la grosseur d'un œuf. Elles frappent avec la force d'énormes grêlons, elles nous étourdissent et nous aveuglent. Bientôt on ne peut plus distinguer les gouttes : les réservoirs du ciel sont ouverts; ce n'est plus une pluie, mais un déluge, une cataracte, un Niagara. La colline, minée par les eaux, cède et s'affaisse sous moi; en moins de dix secondes, je me trouve au milieu du *barranca*, converti en torrent; j'ai été enlevé de mes étriers, je ne sais comment, et mon cheval est allé je ne sais où. J'aperçois à peu de distance de moi, Nerville, également démonté et luttant contre les eaux qui déjà sont à la hauteur de notre ceinture; elles charrient de grosses branches et des arbres entiers, qui menacent à chaque instant de nous entraîner avec eux ou de nous briser contre les rochers. Nous évitons cependant ce double danger, et nous faisons de violents efforts pour gagner le flanc du ravin; mais il est si escarpé, que nous ne pouvons guère espérer, lors même que nous réussirions, de l'escalader sans aide. Et d'où nous viendra cette aide? Les Mexicains ont disparu; peut-être sont-ils tous noyés ou tués. Ils étaient au-dessus de nous sur la colline, ils ont dû être balayés avec d'autant plus de force, et probablement emportés par l'inondation. C'est là sans doute aussi le sort qui nous attend. Affaiblis par la fièvre et par les fatigues de la nuit précédente, épuisés par notre longue course, nous ne sommes pas en état de soutenir longtemps cette lutte inégale contre les éléments déchaînés. Pour un pas en avant, nous en faisons deux en arrière. Cependant l'eau monte toujours, elle atteint presque nos aisselles et nous soulève.

— C'en est fait, Nerville! recommandons notre âme à Dieu et mourons avec courage.

Nerville était presque à mes côtés. Il ne me répondit rien, mais me regarda avec un sourire calme et mélancolique; puis, cessant les efforts qu'il avait faits jusqu'alors pour résister au torrent et gagner le bord, il jeta les yeux en haut et autour de lui, comme pour dire un dernier adieu à ce monde. Le courant l'emportait rapidement vers moi, quand tout à coup il poussa un hourrah sauvage, et recommença à lutter plus énergiquement que jamais contre les eaux, s'efforçant de tenir pied sur le lit glissant et inégal du torrent.

— *Tenga! tenga!* crièrent à la fois une douzaine de voix qui semblaient appartenir aux esprits de l'air.

Au même instant, quelque chose siffla à mes oreilles et me fouetta assez vivement la figure. Avec l'instinct d'un homme qui se noie, je saisis le *lasso* qu'on nous avait jeté : Nerville fit de même. Le *lasso* fut aussitôt tendu, et à l'aide de ce point d'appui, nous parvînmes à gagner le bord et commençâmes à escalader péniblement le flanc du ravin, formé de roches qui n'offraient que des plans très-inclinés, sur lesquels il était difficile de prendre pied. Pourvu que ce *lasso* soit solide! la tension est effrayante. Sur quelques points de notre périlleuse ascension, les rocs sont presque perpendiculaires et aussi unis qu'un mur : nous sommes obligés de nous cramponner de toute notre force au *lasso*, qui semble s'allonger, craquer et s'amincir sensiblement. Entre nous et une mort terrible sur les pointes des rochers et dans les eaux écumantes qui mugissent sous nos pieds et réclament leur proie, il n'y a qu'une lanière de cuir. Mais le *lasso* tient bon, et le plus fort du danger est passé; nous avons à peu près pied, nous rencontrons çà et là une saillie du roc, une racine d'arbre, pour nous y accrocher. Encore une secousse imprimée au *lasso*, un dernier et violent effort, et *viva!* On nous saisit sous les bras, on nous hisse en haut, nous nous trouvons pendant un moment sur nos pieds, puis nous retombons épuisés par terre, au milieu des Mexicains, des mulets, des muletiers, des guides et des femmes, tous réunis et à l'abri de la tempête dans une espèce de caverne naturelle.



Le torrent.

Au moment où le monticule s'était affaissé sous Nerville et sous moi, qui étions un peu en arrière de nos compagnons de voyage, ceux-ci avaient eu le bonheur de prendre pied sur une large plate-forme de granit, dépendant du précipice qui flanquait le ravin, et ce plateau leur avait offert un refuge inespéré sous quelques grands rocs qui formaient, en se projetant, une sorte de voûte. C'est de là qu'en regardant dans le ravin, ils nous avaient aperçus nous débattant contre le torrent; et c'est alors qu'en nouant plusieurs *lassos* au bout l'un de l'autre, ils étaient parvenus à nous porter secours et à nous tirer de cette affreuse situation. Mais ce secours était-il arrivé à temps

pour nous sauver la vie ? C'était une question encore douteuse. Nous étions étendus là, immobiles, semblables à deux corps inanimés, n'ayant qu'une faible et indistincte perception de ce qui se passait autour de nous. La fatigue, la fièvre, l'immersion dans l'eau froide au moment où nous étions baignés de sueur, les souffrances de toute espèce que nous avions endurées depuis vingt heures, nous avaient jetés dans un état complet de prostration et d'anéantissement.

Cependant la violence de l'ouragan s'était apaisée ; il avait poursuivi sa carrière et porté plus loin ses fureurs, laissant partout la désolation sur son passage. Les Mexicains se remirent en route, à l'exception de quatre à cinq qui restèrent avec nous, ainsi que nos muletiers et nos domestiques. Le village vers lequel on se dirigeait n'était plus éloigné que d'une lieue ; mais cette distance était encore au-dessus de nos forces. Ces braves gens nous firent avaler des cordiaux, nous dépouillèrent de nos vêtements trempés d'eau et en lambeaux, et nous enveloppèrent dans une quantité de couvertures. Nous tombâmes dans un sommeil profond, qui se prolongea toute la soirée et la plus grande partie de la nuit, et qui nous ranima si bien, qu'une heure environ avant le jour nous pûmes reprendre notre marche, lentement, il est vrai, et souffrant cruellement de tous nos membres meurtris, à chaque mouvement un peu rude des mulets sur lesquels nous étions accrochés plutôt qu'assis.



La caravane en marche. Paysage mexicain.

La route que nous suivions serpentait à travers des collines et des vallons. Nous sortîmes bientôt de la zône qui avait été ravagée par l'ouragan de la veille, et après une heure de marche environ nous nous arrêtâmes au bord d'une descente assez rapide, au pied de laquelle, nous dirent nos guides, était la terre promise, le *rancho* tant désiré. Tandis que nos muletiers, avant de s'engager dans cette descente, examinaient les sangles de leurs bêtes et s'assuraient que leur bagage était solidement attaché, Nerville et moi, enveloppés dans de grands manteaux mexicains, suivions des yeux l'étoile du matin, qui s'abaissait, de plus en plus pâle, à l'horizon. Tout à coup l'orient commença à s'éclaircir, et un point lumineux parut dans l'ouest; ce n'était qu'un point, pas plus gros qu'une étoile, et cependant ce n'était pas une étoile; sa couleur était beaucoup plus rose. L'instant d'après, un autre point brillant se montra près du premier, et s'étendit bientôt, comme une espèce de langue de feu qui semblait lécher la crête argentée de la montagne couronnée de neige. Pendant que nous contemplions ce spectacle, cinq, dix, vingt sommets se colorèrent de cette même teinte rosée; en un moment ce fut comme autant de bannières de pourpre déployées dans le ciel, tandis que des lames d'or, des gerbes étincelantes, jaillissaient tout à l'entour, s'élançant de cime en cime, comme des signaux qui s'allument. Il y avait à peine cinq minutes que les sommets lointains des montagnes

nous apparaissaient comme de grands fantômes blanchâtres, se dessinant vaguement sur le fond sombre du firmament étoilé; maintenant toute cette immense chaîne en feu offrait l'image d'une multitude de volcans revêtus d'une lave enflammée, élevant leurs têtes au-dessus des ténèbres qui couvraient encore leurs flancs et leur base, — témoignages visibles de la toute-puissance de celui qui dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut.

En haut, tout était grand jour et soleil; en bas, tout était nuit noire. Çà et là, des faisceaux de lumière, faisant irruption par les interstices des montagnes, tombaient au milieu des ombres, brisaient leurs masses, les refoulaient au fond de la vallée, les déchiraient et les dispersaient comme de légers tissus de toile d'araignée. A mesure que le flanc des montagnes s'illuminait, on voyait apparaître et se développer successivement les différents plans du plus riche tableau ; d'abord le bleu-indigo des tamarins et des *chicozapotes*, puis le vert brillant des cannes à sucre ; plus bas, le vert foncé des nopals; plus bas encore le blanc, le vert et le jaune doré des massifs d'orangers et de citronniers, et au-dessus de tout, les majestueux palmiers-éventails, les dattiers et les bananiers; tous étincelant de millions de gouttes de rosée, qui les couvraient comme un voile de gaze semé de diamants et de rubis. Et pourtant la vallée voisine était encore plongée dans une obscurité profonde.

Nous étions assis, muets et immobiles.

Bientôt le soleil s'éleva dans le ciel, et un torrent de lumière inonda toute la vallée, qui était à quelques centaines de pieds au-dessous de nous. Elle offrait un de ces ravissants paysages que nos froides imaginations du Nord ont peine à comprendre; magnifique jardin de cannes à sucre, de cotonniers et de nopals, entremêlés de bouquets de grenadiers et d'arbousiers, d'orangers, de figuiers, de citronniers, géants de leur espèce, chaque arbre formant de la base au sommet une pyramide de fleurs. Tout était lumière, fraîcheur et beauté; chaque objet semblait danser et se réjouir dans l'atmosphère claire, élastique et tiède. C'était un paradis terrestre sortant des mains du Créateur, et nous ne pûmes d'abord apercevoir aucune trace de l'homme ni de ses œuvres. Enfin nous découvrîmes le village presque à nos pieds, avec ses maisonnettes de pierre revêtues de verdure et de fleurs et presque cachées parmi les arbres. L'église elle-même semblait sortir du milieu d'un bouquet d'orangers; des lianes et des plantes rampantes à fleurs étoilées tapissaient ses murs et grimpaient jusqu'à la petite croix qui surmontait sa tour blanche et carrée. Comme nous regardions, les premiers signes de vie se montrèrent dans le hameau : une fumée bleuâtre s'éleva en spirale, et la cloche du matin invita les fidèles à la prière. Nos Mexicains tombèrent à genoux et se signèrent en répétant leur *Ave Maria*. Nous nous découvrîmes involontairement, et murmurâmes des actions de grâces au Seigneur qui ne nous avait pas abandonnés à l'heure du danger et qui se manifestait si visiblement dans ses œuvres.

Les Mexicains se levèrent.

— *Vamos, senores !* dit l'un d'eux, saisissant la bride de mon mulet. Allons, messieurs ! notre déjeuner nous attend au *rancho*.

Et nous descendîmes lentement dans la vallée.

A. BORGHERS

(*Traduit de l'anglais.*)

L'ABBAYE DU VERGER[1].

III. — JEANNE ET LES LOUPS.

Après les funérailles du margrave des Claires, le manoir de Brunemont devint triste et silencieux. Le vieillard dont la joyeuse humeur donnait la joie aux gens de la maison n'était plus, et dès lors chacun tombait dans une mélancolie oisive.

Et puis le ridder, respectant la douleur de Jeanne, ne venait plus que deux fois par semaine au château. On n'entendait plus le galop de son cheval retentir à l'aube et au soleil couchant sur le sol caillouteux de l'avenue. Il attendait que les larmes eussent cessé de couler avant de parler d'union heureuse et de tranquilles félicités du coin du feu. Et cette retenue prouvait qu'il n'était point seulement un homme brave comme l'acier, mais encore un cœur initié aux pures délicatesses de l'âme. En effet, comment parler des joies domestiques à ceux qui, les yeux pleins de larmes, contemplent près du foyer éteint le fauteuil vide et tiède encore où s'asseyait un père?

Le ridder de Rakenghem quittait pourtant chaque jour la tour du Forestel et errait aux alentours du château de Brunemont. Il tâchait de patienter ainsi jusqu'à ce que la douleur de Jeanne s'apaisât, et que la sérénité de l'âme lui revînt avec le premier rayon du soleil de mai, ou plutôt avec la consolation, cet autre rayon qui vient de Dieu. En attendant, il contemplait à travers les brouillards le toit qui abritait sa fiancée; ou bien il se plaisait à parcourir les lieux où naguère il accompagnait à la chasse le vieux margrave et sa fille. Mais lorsqu'en suivant les rives chevelues de l'Agache, il passait près du Plat-Marais, on le voyait détourner la tête avec un sentiment douloureux, comme un fils qui découvre le lit où mourut son père. Quelques jours avaient suffi pour nettoyer complétement le champ de bataille; les corbeaux, les choucas et les loups s'en étaient chargés. Les forestiers et les affûteurs en avaient vu rôder deux ou trois bandes du côté de la claire des Rios et du bois du Quesnoy.

La tristesse du ridder de Rakenghem eût été bien plus grande encore s'il avait pu voir les ravages que la douleur causait à la santé de Jeanne. Mais quand la jeune fille entendait le galop du cheval dans l'avenue, elle se hâtait de passer de l'eau fraîche sur ses beaux yeux rougis par les larmes et de réparer le désordre de sa chevelure; de sorte

(1) Voir le numéro de novembre 1845.

que le ridder, en entrant, voyait sa fiancée, sinon gaie, du moins calme et en apparence résignée; et il augurait bien du temps qui cicatrise toutes les plaies de l'âme.

Mais s'il avait pu voir Jeanne seule dans sa chambre, les cheveux dénoués, agenouillée devant son prie-Dieu et pleurant, il aurait eu peur que cette douleur n'atteignit comme un ver le calice de cette fleur de santé peinte aux joues de la fille du margrave. En effet, ce n'était point une douleur vulgaire. Quand ceux que nous aimions ne sont plus, nous savons seulement alors, au vide qui se fait en notre cœur, quelle place ils y occupaient.

Cette douleur finit par prendre un caractère alarmant, car Jeanne fit, comme Niobé, de ses yeux deux fontaines. Elle pleurait sans cesse, et bien souvent, ivre de larmes, elle ne savait plus ce qui faisait tomber tant de pleurs sur sa joue; et les lignes pleines de son col et de son visage couraient maintenant fuyantes et amaigries. Son œil, d'un bleu céleste, acquérait la transparence du cristal, tandis qu'elle pâlissait comme une rose du Bengale qui s'étiole. Parfois sa peau neigeuse se colorait d'une pourpre pareille à celle de ces fleurs d'été que la canicule fait éclore pour les dévorer le lendemain.

Jean de mon Mirel vit d'abord dans ce chagrin, que lui, homme fort, domptait par la prière, une effusion naturelle à l'âme tendre d'une jeune fille. Nonobstant, lorsque Jeanne, pâle et fiévreuse, s'alanguit chaque jour, d'ardentes inquiétudes vinrent l'assiéger jusque dans le for de ses méditations. Il cessa ses courses solitaires et studieuses dans les sites sauvages des claires et ne quitta presque plus le château. Là il veillait sur sa sœur avec une sollicitude presque paternelle.

D'ailleurs, depuis la mort de son père, Jean de mon Mirel semblait plus sérieux encore que de coutume. Son front grave et serein roulait des projets mystérieux qu'il nourrissait depuis dix ans. Le vénérable prieur de l'abbaye d'Enchin faisait au manoir de très-fréquentes visites, et il avait avec Jean de mon Mirel de longues et secrètes conférences.

Préoccupé par ses réflexions, Jean oubliait quelquefois sa sœur. Mais une nuit qu'il méditait agenouillé, son grand front dans ses deux mains, il entendit une toux stridente et opiniâtre qui semblait venir de la chambre de Jeanne. Ce bruit le fit tressaillir, et il s'en alla, pieds nus, coller son oreille à la porte de la jeune fille. La toux continuait. Une sueur froide couvrit son visage.

— Ma sœur, ma sœur! s'écria-t-il, qu'as-tu donc?

— Oh! rien! répondit Jeanne; je brûle et j'ai froid.

— Couvre-toi bien, répondit-il, ce ne sera rien.

Il regagna son lit, mais il ne dormit point, et de sombres inquiétudes troublèrent pour la première fois la placidité de son cœur. Le lendemain, dès que Jeanne fut levée, il courut s'informer de sa santé. Elle était mieux, et même elle se trouva si bien qu'elle résolut de sortir. Jean lui offrit de la faire accompagner ou de l'accompagner lui-même, mais elle refusa, disant qu'elle voulait faire seule la surprise d'une visite au pauvre Van-Hoëk, encore malade de la blessure qu'il avait reçue au combat du Plat-Marais, et lui porter du bouillon, du vin, un peu d'argent, et sa douce et bienfaisante présence.

Ce petit projet avait tellement séduit Jeanne qu'elle retrouva ses fraîches couleurs et sa gaieté d'autrefois. Jean de mon Mirel, ravi de la voir ainsi, ne voulut point la priver du plaisir de porter un peu de joie à de pauvres gens. D'ailleurs le temps était sec, froid, convenable à la promenable, et la hutte de l'affûteur s'élevait à mi-chemin du manoir et de la claire des Rios. Cela faisait à peine un quart de lieue; il n'y avait pas de quoi la fatiguer.

L'habitation de Van-Hoëk était située non loin des rives de l'Agache, dans un des lieux les plus solitaires qui avoisinent le Plat-Marais. Cette chaumière s'accroupissait au milieu d'une pâture peuplée de saules rabougris dont on a coutume de rogner les branches jusqu'au tronc, ce qui leur fait peu à peu une énorme tête sur un corps maigre et difforme. Le soir, au clair de lune, on les prendrait pour des nains fantastiques dansant dans la prairie des rondes irrégulières. L'été, lorsque la pâture s'émaillait de marguerites et de boutons d'or, lorsqu'on voyait de grandes vaches rousses meugler d'un air pensif et doux ou paître dans l'herbe jusqu'au ventre, quand une chevelure verte et touffue poussait sur la tête contrefaite des aunes, quand la mousse du chaume se moirait comme un tissu de velours aux rayons du soleil de mai, alors la chaumière de l'affûteur était vraiment ravissante à voir avec son toit brun et ses murs blanchis à la chaux qu'on apercevait à travers un flottant rideau de verdure. Mais l'hiver, la maisonnette semblait frissonner, les aunes prenaient des poses lamentables, quelques saules pleureurs pleuraient dans l'eau verte de l'Agache des larmes cristallisées, et un duvet glacé couvrait l'herbe et le squelette amaigri des arbres.

L'intérieur de la chaumière était plus triste encore que l'extérieur, mais on y remarquait cette excessive propreté qui donne aux plus misérables masures de Flandre un air d'aisance et de bonheur. Au-dessus du buffet de chêne poli par l'usage et le frottement, on voyait luire des plats d'étain, de cuivre et de grossière poterie. C'est dans l'ordre et la netteté de cette espèce d'étagère que la ménagère flamande place son orgueil. Deux arquebuses soigneusement huilées pendaient accrochées au-dessus du manteau de la cheminée. Un vaste feu de tourbe joignait sa clarté aux faibles rayons que le jour envoyait à travers une petite croisée à vitraux étroits et crasseux. Il en résultait un jour faux qui donnait un éclat merveilleux au buffet et à tous ces objets polis par le frottement, étagés contre la muraille.

Le lit de Van-Hoëk remplissait un enfoncement ménagé à l'un des coins de la salle. Au fond de cette alcôve on voyait pendre à la muraille un vieux crucifix grossièrement sculpté et surmonté d'un rameau de buis bénit. Deux images de la Vierge accompagnaient ce pieux trophée. Il y avait encore un rameau de buis à la fenêtre, mais en dehors, sans doute pour préserver la maisonnette de l'orage (1).

Jeanne quitta le château et marcha vite, d'abord parce que l'air était vif, et ensuite parce que les pieds deviennent légers et infatigables lorsqu'ils courent à une bonne action.

Elle arriva rouge et essoufflée à la chaumière de l'affûteur, frappa un petit coup à la porte, tira la chevillette et ouvrit.

Nous ne saurions exprimer la surprise de Van-Hoëk à une visite aussi inattendue. Il se frotta les yeux comme s'il rêvait; mais sa femme avait déjà reconnu la fille du margrave, et exprimait sa joie à la manière bruyante des bonnes femmes de Flandre, lesquelles ne sont pas aussi sobres de paroles que leurs maris (2).

(1) Au dimanche des Rameaux, les fermiers flamands ne manquent point de faire bénir une grande quantité de buis. Ils en mettent d'abord à leur fenêtre pour préserver la ferme de l'orage. Ils font ensuite une tournée dans la campagne, s'agenouillent dans chaque champ qui leur appartient, y plantent une branche de buis et prient Dieu de préserver leurs récoltes de la grêle.

(2) On raconte dans le Nord une anecdote qui peint, avec exagération il est vrai, la taciturnité des paysans de Flandre.

Deux campagnards s'en allaient de Lille à Douai. Dès qu'ils eurent

Jeanne s'assit sur un escabeau et écouta, le sourire aux lèvres, les remerciements diffus de la femme de l'affûteur. Van-Hoëk plaçait de temps en temps dans la conversation un rauque monosyllabe; mais outre qu'il n'était point parleur, l'émotion lui serrait la gorge. Il voulut que sa femme reconduisît Jeanne jusqu'au château, regrettant que sa blessure l'empêchât de marcher, parce qu'il avait entendu hurler des loups durant toute la nuit. Jeanne le remercia en riant et partit seule.

Lorsqu'elle eut traversé la pâture, elle prit un petit sentier qui conduisait au château par un chemin un peu plus long que celui qu'elle avait suivi en allant à la chaumière. Ce sentier côtoyait une langue de terre remplie de buissons, nommée les *fourcières*. C'est un lieu triste et sauvage en hiver.

Jeanne se repentit d'avoir pris ce chemin qui allongeait sa course plus qu'elle ne croyait d'abord, et se retourna pour découvrir un sentier qui lui permît de regagner les rives de l'Agache. Mais en tournant la tête, elle aperçut, à une centaine de pas derrière elle, deux énormes loups qui la suivaient lentement. La terreur lui ôta la voix et lui paralysa les jambes; elle s'arrêta, et les loups s'arrêtèrent également, fixant sur elle leurs yeux étincelants et affamés. Elle fit un violent effort et se mit à courir aussi vite qu'elle put, mais en courant elle entendit derrière elle un bruit pareil au trot de deux gros chiens sur un sol battu et durci par la gelée. Les loups la suivaient.

Jeanne poussa des cris perçants et redoubla de vitesse. Un cri clair et puissant, un cri d'homme, répondit à son appel, mais il venait de si loin qu'elle n'osa tourner la tête dans la crainte d'apercevoir le terrible profil des deux loups. Elle continua de courir en appelant du secours; mais les loups n'avaient pas besoin de se presser pour suivre la jeune fille, et l'on entendait toujours le sinistre tapotement de leur trot égal et tranquille.

Cette voix qui avait répondu à Jeanne était celle du ridder de Rakenghem. Au moment où sa fiancée sortait de la cabane de Van-Hoëk, le ridder se trouvait précisément au sommet d'une colline située au bord du bois du Quesnoy et qui domine les claires de Brunemont et du Bac-aub-en-Cheul. De là, son œil rêveur pouvait suivre dans la brume le profil raide des toits du château, aspect cher à son cœur. L'Agache et la Scarpe se déroulaient comme deux rubans verdâtres entre des rives poudrées de grésil, et la claire des Rios étincelait comme une plaque de plomb fondu à travers une vapeur légère. Le ridder, dominant toute la vallée, n'eut point de peine à découvrir Jeanne, à entendre ses cris et à en apercevoir la cause. Deux loups, deux énormes loups la suivaient; et le ridder connaissait la ruse de ces animaux : trop lâches, lorsqu'ils ne sont pas en nombre, pour attaquer l'homme tant qu'il demeure debout, ils le suivent vite ou doucement selon qu'il va vite ou doucement, s'arrêtent quand il s'arrête, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de frayeur et de fatigue. Au premier faux pas tout est fini, car, dès que l'homme est à terre, ils se jettent dessus et l'étranglent (1).

Le ridder poussa un long cri pour avertir Jeanne qu'elle avait un défenseur, mais il eut beau lui faire signe de ne point user ses forces dans la crainte d'un accident, et d'aller moins vite pour qu'il eût le temps de la rejoindre, elle n'osa se retourner : la vue des loups l'eût fait tomber, et bien qu'elle ne connût point les détails que nous venons de donner, un vague instinct l'avertissait de prendre garde à une chute.

De son côté, le ridder courait avec l'agilité d'un chevreuil. Ses pieds ne posaient point et semblaient dévorer l'espace. Mais un obstacle insurmontable auquel il n'avait point songé se présenta devant ses pas : la claire des Rios. Il s'arrêta désespéré sur la rive, cherchant de l'œil une barque. A cette époque de l'année les tourbiers ont enfoncé leurs bacs au fond de l'eau afin de les mieux conserver, et les claires ne sont guère fréquentées que par les huttiers et affûteurs, gens qui rôdent la nuit seulement ou tout au point du jour. Van-Hoëk s'y trouvait presque perpétuellement, mais à cette heure Van-Hoëk gisait blessé sur son grabat, et son bac était amarré sur l'autre rive. Le ridder jeta vers Jeanne un regard désespéré et s'arracha les cheveux. Mais en la voyant serrée de près par les deux loups, il n'écouta que son courage et résolut de faire le tour de la claire en passant par le Plat-Marais, et de gagner les rives de l'Agache d'où il pourrait peut-être se servir de son arquebuse. Ce détour doublait la distance.

Pendant ce temps, Jeanne courait toujours, éperdue, hors d'haleine. Le sang lui refluait au cœur, et son haleine courte et brûlante s'échappait en sifflant de sa poitrine. Elle sentit soudain les forces lui manquer, et, de peur de tomber, elle s'arrêta brusquement. Les loups firent encore quelques pas et s'arrêtèrent aussi, mais à une distance plus rapprochée que la première fois. Jeanne ne les vit pas, elle les pressentit.

Un sourd grognement la fit reprendre sa course.

On ne peut se figurer quelle force la frayeur mettait aux jambes de cette frêle créature. Elle volait plutôt qu'elle ne courait, mais sans direction, sans but, sans autre but du moins que celui de fuir une mort atroce; et cette course insensée allongeait son chemin, et bien que le château fût à peine éloigné de dix minutes de marche, il lui arrivait de s'en écarter imprudemment lorsque la griffe des loups, frappant sur un caillou sonore, retentissait à son oreille. D'autres fois elle sentait avec d'indescriptibles défaillances de cœur les plis flottants de sa robe s'entrelacer entre ses jambes et la menacer d'une chute.

Un faux pas la contraignit de s'arrêter une dernière fois. Les deux loups étaient bien plus près d'elle encore qu'à son autre halte. Ils s'agitaient en poussant de petits gémissements d'impatience et passaient avec bruit leurs langues altérées sur leurs mufles amaigris.

La mort était proche, Jeanne le comprit. Alors, joignant les mains, levant les yeux au ciel, elle adressa mentalement à Dieu une de ces prières comme en trouve le naufragé qui, après avoir nagé sans découvrir la terre, sent ses forces défaillir et le linceul glacé des flots se refermer sur sa tête.

Ce que Jeanne dit à Dieu dans ce moment suprême, personne n'aurait pu le savoir, car ses lèvres ne remuèrent

dépassé la forêt de moulins à vent qui avoisine la porte, l'un des deux se tourne vers l'autre, et lui montrant les blés :

— *Touneau dé grace!* dit-il, *que biaux blés!*

L'autre garda le silence jusqu'à la porte de Douai, pendant sept lieues. Se tournant alors vers son compagnon :

— *Et guernus qui sont!* lui répondit-il.

(1) On raconte qu'un ménétrier revenant, le violon sous le bras, d'une kermesse voisine où il avait bourré ses poches de gâteaux, s'aperçut, en rase campagne, qu'il était suivi par un énorme loup. Il se mit d'abord à fuir de toute la vitesse de ses jambes, mais le loup courait aussi vite que lui. Alors le pauvre diable, sentant ses forces diminuer, s'avisa de laisser tomber ses gâteaux tout en courant. Le loup s'arrêta pour les dévorer, mais il l'eut bientôt rejoint. Le ménétrier était hors d'haleine; sur le point de tomber de lassitude, il se retourne, saisit son violon d'une main convulsive et le racle en désespéré. L'instrument rendit de si horribles sons que loup épouvanté s'enfuit et court encore.

Le bonhomme regagna son village en déplorant amèrement la perte de ses gâteaux.

point. Mais vœu ou prière, la voix de son cœur dut être plus solennelle que la parole d'un mourant dont l'âme va s'échapper. C'était l'agonie dans la force.

Les deux loups s'agitèrent.

Jeanne laissa retomber ses bras, jeta les yeux vers le manoir paternel à peine éloigné de cinq minutes de chemin, et reprit la fuite.

Sa course était beaucoup plus lente, car la force, quelle que soit sa surexcitation, a son terme. Les deux loups, au contraire, prévoyant sans doute la chute prochaine de leur victime, marchaient un peu plus vite. Jeanne entendit leur trot devenir de plus en plus distinct. Bientôt même elle vit une ombre pointue courir devant ses pieds. C'était l'ombre allongée des oreilles des loups que le soleil couchant faisait réfléchir sur la terre ; et pour dernière et terrible preuve que les loups prévoyaient l'heure de la curée et gagnaient du terrain, elle vit bientôt l'ombre de la tête entière, avec sa gueule entr'ouverte et sa langue pendante, glisser en bondissant devant ses pas.

Durant les divers incidents que nous venons de raconter, le ridder de Rakenghem, maudissant le hasard fatal qui l'avait fait sortir à pied ce jour-là, courait comme un forcené sur les rives de la claire des Rios ; et tout en courant il suivait Jeanne et les loups du regard, mesurait la distance et secouait désespérément la tête.

Il vit la jeune fille s'arrêter une première fois d'abord, et songea que s'il tirait un coup d'arquebuse, ce bruit pourrait être entendu des loups et les effrayer. Mais aussi, dans le cas contraire, il perdrait du temps à recharger son arme sur laquelle il comptait plus que sur toute autre chose ; et il courut plus vite que jamais.

Quand Jeanne adressa à Dieu sa prière mentale, le ridder avait tourné la claire et entrait dans le Plat-Marais. Il eut alors une seconde fois la tentation de décharger son arquebuse, mais il y résista et tâcha d'y suppléer par ses cris, quoique la rapidité de sa course assourdit sa voix. Il fut bientôt contraint de courir sans crier afin de ménager son haleine.

Deux portées d'arquebuse le séparaient encore de sa fiancée, lorsqu'il faillit rouler dans l'eau. Il se cramponna à un arbrisseau et vit avec désespoir l'eau verte et glacée de l'Agache couler devant ses pas. L'Agache est étroite, mais profonde et encombrée de roseaux, ce qui la rend fatale aux nageurs. Les rives étaient alors en cet endroit hautes et escarpées. Le ridder calcula qu'en se jetant à la nage, il risquait de mouiller la poudre de son arquebuse et perdait un temps infini à gravir la crête dure et glissante à cause du grésil; et pour trouver un pont il fallait aller jusqu'au pied de la grille de l'avenue du château.

Il se tordit les mains.

Ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jeanne ; les ombres des loups, rendues gigantesques par l'effet du soleil couchant, dépassaient de la tête les pieds alourdis de la jeune fille.

Deux fois il porta son arquebuse à l'épaule..., mais la laissa retomber. Il espérait que Jeanne, en fuyant, se rapprocherait de la rivière, et une espèce de fatalité poussait la jeune fille à s'en écarter, bien qu'elle dût traverser le pont pour entrer au château.

Le ridder de Rakenghem, laissant tomber ses bras, vit bien alors que tout était perdu, et il s'écria dans un naïf et profond désespoir :

— Hélas! je passerai ma vie seul, car ma fiancée va être mangée des loups!

Mais l'homme qui, en chantant à genoux le *de profundis* devant soixante bouches à feu tournées contre lui, déchargeait encore son arquebuse sur les ennemis, ne devait point renoncer à sa tâche. Le ridder de Rakenghem possédait ce patient courage qui poursuit son œuvre, même quand le dernier rayon d'espoir s'est éteint.

Il prit sa course vers le pont.

La pauvre Jeanne, comme une biche percée au flanc, perdait ses forces de minute en minute. L'ombre des loups grandissait devant elle, et leurs grognements d'impatience redoublaient à mesure que l'instant de la curée approchait.

Une sueur glacée couvrit le front de Jeanne, elle tourna un œil fixe et horriblement ouvert du côté de la grille du château et se rapprocha instinctivement des rives de l'Agache. Un pont s'offrit devant ses pas, elle le traversa.

Les loups redoublèrent de vitesse, et craignant sans doute que leur victime ne leur échappât, ils sautèrent par dessus l'Agache pour abréger le chemin. Jeanne tourna involontairement la tête et les vit efflanqués et nerveux, grands comme des ânons, bondir à trois pas de distance. Elle poussa un cri, heurta contre le seuil de la grille et tomba en embrassant les barreaux. Ses yeux se fermèrent, elle sentit des griffes ardentes déchirer sa robe, mais soudain un coup de feu retentit et l'un des loups roule blessé à mort, tandis que l'autre s'enfuyait en hurlant.



Le ridder, Jeanne et le loup.

Bien que la gueule du loup touchât déjà la gorge de Jeanne, la main du ridder de Rakenghem n'avait pas tremblé ; il avait atteint le crâne de l'animal.

Quand Jeanne reprit ses sens, elle était soutenue par

son fiancé. Le loup, déjà mort, gisait sanglant à ses pieds.

— Merci, ridder! lui dit-elle en pressant sa main large et nerveuse. Vous m'avez sauvé la vie.

Elle ouvrit lentement la grille et la referma sur elle. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et, fixant sur son fiancé un regard plein de reconnaissance et de douleur, elle lui dit :

— Ridder, il ne faut plus venir au château de Brunemont...

En achevant ces mots, elle s'enfuit et disparut derrière les arbres de l'avenue.

Le ridder de Rakenghem resta un instant debout collé contre la grille dans une stupéfaction profonde. Mais comme la nuit venait, il mit son arquebuse en bandoulière. Il reprit tristement le chemin du Forestel, se demandant en quoi il avait pu déplaire à Jeanne et pour quel motif elle l'engageait à ne plus venir au château de Brunemont.

IV. — L'ABBESSE.

Jeanne, en rentrant au château, se jeta dans les bras de son frère et lui raconta les événements que l'on vient de lire; mais à certain point de son récit, elle se pencha vers l'oreille de Jean de mon Mirel et lui parla à voix basse. Cette confidence parut faire sur lui la plus vive impression, c'était un sentiment de bonheur auquel se mêlait quelque regret.

— Songes-y bien, dit-il, tu pourras t'en repentir, et peut-être trouverait-on moyen de te dispenser...

— A quoi bon? interrompit Jeanne avec un doux et mélancolique sourire. Mon frère, êtes-vous aveugle, et ne voyez-vous donc point sur mon visage des traces qui ne présagent rien d'heureux?...

Elle crut en avoir trop dit, et s'enfuit dans sa chambre où elle se coucha, brisée par les horribles émotions de cette journée.

Jean de mon Mirel demeura consterné.

— La volonté de Dieu soit faite! murmura-t-il.

Il était de ces hommes qui s'abandonnent aux ordres de la Providence, convaincus qu'elle veille paternellement sur nous. Quand la souffrance présente était trop vive, il avait recours à la prière, source profonde d'où jaillissent les consolations.

Le lendemain matin il sortit pour s'en aller à la tour du Forestel. Son front était chargé de rides comme lorsqu'on va porter un triste message à un ami.

En franchissant la grille de l'avenue, il vit à terre le cadavre du loup hideusement contracté par la mort, et frissonna en pensant au péril qu'avait couru la pauvre Jeanne.

Un bruit de pas lui fit relever la tête, il vit le ridder de Rakenghem, dont le visage, ordinairement ouvert, était alors sombre comme une nuit de décembre. Ses traits offraient un mélange de tristesse amère et d'anxiété douloureuse.

— Salut, ridder, dit Jean de mon Mirel en lui tendant la main. J'allais précisément à la tour du Forestel pour vous voir.

— Et moi, répondit le ridder de Rakenghem, je venais au château de Brunemont.

Et il avança le bras pour ouvrir la grille; mais Jean de mon Mirel l'arrêta, et lui saisissant la main :

— Ridder, lui dit-il, n'allez pas plus loin, je sais pourquoi vous venez.

— Si vous le savez, dit le ridder, à quoi bon m'arrêter?

— C'est pour vous épargner une entrevue douloureuse.

Le fiancé de Jeanne tressaillit, et Jean de mon Mirel reprit avec émotion :

— Monsieur le ridder de Rakenghem, Jeanne n'oubliera jamais que vous lui avez sauvé la vie, et moi, que je vous dois une sœur. Votre nom sera toujours prononcé dans nos prières comme celui d'un bienfaiteur...

— Où en voulez-vous venir? interrompit le ridder alarmé par ce préambule.

— Écoutez-moi, répondit Jean de mon Mirel, et soyez homme : il faut renoncer à Jeanne, elle ne sera ni à vous, ni à personne...

Le ridder chancela sur ses robustes jambes et s'appuya contre un des piliers qui soutenaient la grille.

— Monsieur, monsieur! s'écria-t-il, de quel droit venez-vous délier les promesses de votre père?

— Il y a des promesses plus sacrées que celles d'un père.

Le front du ridder de Rakenghem rougit de colère, et il s'écria en faisant un pas en avant :

— Je ne connais rien au monde, monsieur, de plus sacré que la parole d'un gentilhomme! Tant pis pour vous, si vous pensez autrement!

Un triste et doux sourire effleura la lèvre de Jean de mon Mirel, qui répondit :

— Je pense autrement.

— Honte à vous, alors! s'écria le ridder, vous n'êtes point le fils de votre race!

A cette grave insulte Jean de mon Mirel baissa la tête sur sa poitrine avec une mélancolique résignation et ne prononça pas un mot.

— Monsieur, riposta le ridder, vous n'êtes pour rien dans tout ceci; c'est à Jeanne elle-même que je veux demander l'explication de cette étrange conduite.

Et il fit mine d'ouvrir la grille. Jean de mon Mirel l'en empêcha :

— Votre présence la tuerait, lui dit-il d'un ton calme.

— Arrière! s'écria le ridder de Rakenghem, votre père ne m'aurait jamais fermé sa porte. Il y avait plus de loyauté dans le cœur du vieux margrave... J'entrerai, vous dis-je, vous n'avez pas le droit de m'en empêcher. Vous ne comptez pour rien dans tout ceci!... Ce n'est pas vous qui avez sanctionné mes fiançailles par une parole de gentilhomme!... J'ai plus fait pour Jeanne que vous!... Elle m'appartient plus qu'à vous, car je lui ai sauvé la vie, et vous n'êtes que son frère!... Arrière, vous dis-je! Je veux entrer, dussé-je passer sur votre corps!...

Le ridder, hors de lui, dégaina son épée et l'agita impétueusement.

Jean de mon Mirel avait écouté ces violentes paroles avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant. Il s'attendait à ces sanglantes récriminations arrachées par le désespoir, et il opposait un front calme à la menace, un doux sourire à l'insulte. On l'eût pris pour un médecin écoutant tranquillement les injures d'un malade à qui la fièvre fait dire des paroles insensées. Mais lorsqu'il vit l'arme du ridder à deux doigts de sa poitrine, il fit un pas en arrière et mit l'épée à la main.

— Fort bien! s'écria le ridder, voilà ce que je voulais! Allons, en garde!... défendez-vous!

Il poussa une botte furieuse contre la poitrine de son adversaire. Jean de mon Mirel se détourna pour éviter le coup.

— Vous êtes fou! s'écria-t-il. Rengaînez! pourquoi répandre du sang?

— Défends-toi, te dis-je, ou je te cloue au pilier! s'écria

le ridder, rendu plus furieux encore par le calme de son adversaire.

En achevant ces mots, il se mit à ferrailler avec une telle violence, que Jean de mon Mirel se vit contraint de se mettre sérieusement sur la défensive.

Comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, la fureur du ridder de Rakenghem nuisit à la justesse de ses coups, tandis qu'au contraire le sang-froid de Jean de mon Mirel ne le quittant pas un instant, il lui fut facile de parer les bottes de son ennemi. Mais, loin de profiter de l'avantage que lui donnait son calme pour le blesser, il saisit un moment propice, et fouettant adroitement l'épée du ridder, il la fit voler à dix pas.

— Tuez-moi donc! s'écria le ridder un peu confus, je serais honteux d'être épargné par vous.

— A Dieu ne plaise, répondit doucement Jean de mon Mirel en rengainant, à Dieu ne plaise que je tranche une aussi précieuse vie! Ramassez votre épée, ridder, et gardez-la pour une meilleure occasion. Oubliez cette ridicule querelle, il ne peut en exister entre nous, et donnez-moi la main.

— Monsieur, répondit le ridder avec cet entêtement qui formait un des points saillants de son caractère de Flamand, je ramasserai mon épée, mais ce sera pour me battre de nouveau contre vous jusqu'à ce qu'un de nous deux périsse!... A moins que vous ne m'expliquiez le motif de notre rupture.

— Eh bien! dit Jean de mon Mirel, revenez d'aujourd'hui en un an au château de Brunemont, et vous aurez l'explication que vous demandez. Si elle ne vous satisfait point, je vous donne ma parole de gentilhomme que je me battrai avec vous jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— J'accepte, répondit le ridder de Rakenghem. Adieu donc, monsieur; dans un an je viendrai régler nos comptes.

— Adieu, ridder, que le Seigneur soit avec vous! répondit doucement Jean de mon Mirel.

Le ridder de Rakenghem ferma l'oreille à cette courtoise parole, et fut détacher son cheval retenu par la bride à un arbre voisin; puis, montant en selle, il rabattit son feutre sur son front sombre, et partit au triple galop pour la tour du Forestel.

Jean de mon Mirel le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparut dans les aunes des Claires.

— Quel dommage! murmura-t-il en soupirant, ma pauvre Jeanne eût été si heureuse avec un si brave cœur!

Et il rentra dans l'avenue en essuyant une larme.

Quelques jours après cette rencontre, des bandes d'ouvriers maçons, charpentiers et autres, arrivèrent de toutes les villes voisines. Ces hommes s'arrêtèrent à une demi-lieue du château de Brunemont, autour d'une prairie semée d'arbres fruitiers, et qu'on nommait, à cause de cela, le Verger. Ils abattirent d'abord quelques arbres, et se construisirent une espèce de camp sur les domaines du margrave des Claires, autour de ce lieu riant et fertile auquel l'Agache, avec sa bordure de frais peupliers, forme une enceinte naturelle.

Le lendemain on vit cette troupe laborieuse s'agiter en tous sens, les terrassiers ouvrirent dans le verger d'immenses tranchées, les carriers se répandirent dans les bois d'Ubia, du Quesnoy, de Bloquerre et de Puy, pour en extraire d'énormes blocs de pierre, que des bœufs traînaient sur des chariots ou que des bateaux amenaient par l'Agache. On vit bientôt s'élever avec une magique rapidité les vastes murailles d'un édifice qui promettait d'être aussi magnifique qu'étendu.

Un an après, les travaux étaient terminés, les ouvriers de tout genre avaient levé leur camp, et l'on voyait s'élever, dans ces prairies jadis solitaires, les toits imposants d'une superbe abbaye que les gens des frontières commencèrent à nommer *l'abbaye du Verger*, parce qu'on l'avait bâtie dans des pâturages ombragés de pommiers.

Durant cette longue année, le ridder de Rakenghem ne tenta pas une seule fois d'entrer au château de Brunemont. Il n'en approchait même pas. Seulement, à travers la brume, on l'apercevait quelquefois assis immobile sur son cheval comme une statue équestre, au sommet de cette colline d'où il avait vu Jeanne poursuivie par les loups. Ce lieu lui était cher.

De là, on apercevait aussi les toits de l'abbaye du Verger. Sans s'en rendre compte, l'aspect du monastère lui serrait le cœur. Il était temps que le jour des éclaircissements arrivât.

Ce jour vint. Le soleil se leva magnifique; le printemps avait empiété sur l'hiver. Dès que l'aube frappa les vitraux du Forestel, le ridder jeta son manteau sur ses robustes épaules, et s'élança sur son cheval qui l'attendait tout sellé dans la cour.

Bien que les chemins fussent défoncés par les pluies qui terminent quelquefois l'hiver, le ridder mit à peine une demi-heure pour arriver au château de Brunemont. Il ouvrit la grille de l'avenue, elle était couverte de rouille, et les gonds rendirent un grincement sinistre. Les arbres de l'avenue commençaient à bourgeonner, et le printemps saturait l'air d'effluves embaumés. L'aspect de ces arbres séculaires, qu'il n'avait pas vus depuis un an, lui serra le cœur. Il se souvint que du temps du vieux margrave, c'était avec de bien autres pensées qu'il traversait cette avenue. Au bout de la sombre voûte des arbres, le manoir, éclairé par un rayon de soleil, semblait lui sourire, et l'avenir souriait aussi. L'herbe courte du préau était plus douce qu'un tapis sous les pieds de son cheval, et les cris joyeux de la meute saluaient son arrivée. Temps passé! Heureux temps!

Il releva son front incliné, et regarda tristement le château. Toutes les fenêtres étaient fermées, un silence de mort régnait dans la cour, et l'herbe encadrait les pavés. Il frissonna, il lui prit une crainte vague de ne trouver personne. Et, dans la crainte d'apprendre trop tôt un malheur, il n'osa frapper son cheval qui, lui aussi, marchait triste et morne.

Il lui fallut cependant traverser le préau et la cour d'honneur. Les pieds de sa monture, en frappant les pavés barbus, rendirent un bruit sourd auquel un écho solitaire répondit tristement. Le ridder mit pied à terre, et attacha son cheval à un anneau rouillé de la muraille.

— Dans le bon temps, pensa-t-il, cet anneau n'était point rouillé. La bride s'y nouait assez souvent pour rendre brillant ce fer grossier.

Il se dirigea vers la porte, elle était fermée. Il souleva en soupirant le marteau et le laissa retomber. Le bruit en retentit longuement dans les vastes corridors, mais personne ne vint. Le ridder poussa la porte, elle s'ouvrit seule. Il traversa lentement la galerie sonore, puis le vestibule désert, et arriva dans la salle où jadis le vieux margrave, assis dans son grand fauteuil au coin de la cheminée, près du perchoir de son faucon favori..., (ce faucon était mort le même jour que lui, et comme lui mort victorieux...), l'attendait chaque jour pour vider en causant un pot de bière forte, — et où Jeanne travaillait près de la fenêtre...

Le ridder ouvrit brusquement la porte; il avait un instant espéré de voir encore Jeanne assise à sa place, mais la place était vide. Il tourna plus lentement les yeux vers celle du

margrave, et vit un homme assis dans le fauteuil héréditaire; c'était Van-Hoëk.

— Je vous attendais, monsieur le ridder, dit l'affûteur en se levant; si vous le voulez, nous partirons de suite.

Le ridder ne répondit point, mais il suivit machinalement son guide, qui, arrivé à la porte, lui tendit l'étrier, saisit la bride du cheval, et prit à grands pas le chemin de l'avenue dont il ferma la grille à double tour.

Tant de pensées lugubres agitaient alors le fiancé de Jeanne, qu'il se laissa conduire sans même adresser une question à son guide. Sa tête inerte s'abandonnait au mouvement du cheval, et ses bras vigoureux pendaient comme s'ils eussent été paralysés. Il chevaucha ainsi durant un grand quart d'heure. Tout à coup un éclair sinistre illumina sa face immobile.

— Van-Hoëk! s'écria-t-il d'une voix rauque, est-ce qu'elle est morte?

— Non, répondit l'affûteur, vous allez la voir.

— Va plus vite alors, fit-il en s'animant.

— C'est inutile, nous sommes arrivés.

En levant les yeux, le ridder vit devant lui le portail de l'abbaye du Verger. Il était ouvert à deux battants. L'affûteur attacha le cheval et dit au ridder qui avait mis pied à terre :

— Suivez-moi.

Ils traversèrent une vaste cour entièrement déserte, et comme le bruit de leurs pas s'amortissait sur le sable, ils purent entendre les graves accords d'une musique religieuse. Un instant après Van-Hoëk ouvrit une porte, et laissa le passage libre au ridder de Rakenghem, qui se trouva soudain dans une magnifique chapelle toute pleine de monde.

Dans le premier moment, ses yeux éblouis ne purent distinguer les détails du tableau; mais lorsque les battements de son cœur se furent apaisés, il put observer ce qui se passait autour de lui. On célébrait la messe. Le prieur de l'abbaye d'Enchin officiait assisté de quelques hauts personnages du clergé de Douai et de Cambrai. L'archevêque de cette dernière ville occupait une des stalles du chœur, à côté de lui se tenait une religieuse portant le costume des carmélites. Elle s'appuyait d'une main sur une crosse abbatiale. C'était sans doute l'abbesse de la nouvelle communauté, car une foule de religieuses emplissait le chœur. L'abbesse paraissait faible et défaillante, un bénédictin de l'abbaye d'Enchin la soutenait. Le reste de l'église était envahi par les gens des Claires, depuis Palluel jusqu'à Brunemont. Leur attitude était grave et triste.

Le cœur du ridder se serra. Sans s'en rendre compte, il ne pouvait détacher ses yeux de l'abbesse et du bénédictin. Il lui était impossible de voir les traits de la première, dont le visage était tourné vers l'autel; quant au moine, un vaste capuchon lui couvrait la tête, de façon qu'on n'apercevait guère que sa longue barbe noire.

Au bout d'un quart d'heure la messe fut terminée. L'abbesse, toujours soutenue par le bénédictin et suivie des religieuses, passa dans une grande salle attenante à la sacristie. La foule se répandit dans la cour.

Le ridder était resté seul au fond de l'église, plongé dans ses méditations, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son bras. Il se retourna, et vit près de lui le bénédictin.

— Venez avec moi, dit le religieux.

— Qui êtes-vous donc? s'écria le ridder.

Le bénédictin releva son capuchon, et le ridder put voir la grave et calme figure de Jean de mon Mirel.

— Je vous dois une explication, dit-il avec un doux et triste sourire, hâtez-vous de me suivre si vous voulez l'avoir complète.

— Guidez-moi donc, répondit rudement le ridder.

Le bénédictin prit le devant, traversa la sacristie et entra dans une petite salle de côté.

L'abbesse du nouveau monastère était assise ou plutôt couchée dans un vaste fauteuil placé près de la fenêtre qui l'éclairait tout entière. Son voile était relevé, et le ridder ne put retenir un cri de douloureuse surprise en reconnaissant Jeanne.

Sa surprise n'avait pas seulement pour motif les habits monastiques dont il voyait sa fiancée revêtue, il existait dans ses traits de quoi exciter un triste étonnement. Sa figure n'offrait plus qu'un galbe amaigri, laissant percer des pommettes recouvertes d'une peau blanche comme la cire. Ses lèvres, ses cheveux eux-mêmes semblaient avoir pâli, et ses yeux, rayonnantes étoiles, étaient éteints; ils s'ouvraient larges et déserts sous l'arcade saillante des sourcils. Quand le ridder entra, elle souleva difficilement une main osseuse et défaillante, et lui fit signe de s'asseoir; mais lui ne put que tomber à genoux, et se traîner ainsi près d'elle en s'écriant d'une voix pleine de larmes :

— Jeanne, Jeanne, dans quel état vous retrouvé-je!

Les lèvres pâles de la jeune abbesse esquissèrent un faible et doux sourire, et elle répondit d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine :

— Ridder, je suis heureuse que Dieu m'ait laissé vivre assez pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et vous assurer que je ne l'ai jamais oublié...

La fatigue la força de faire une pause durant laquelle elle abandonna une de ses blanches mains au bénédictin et l'autre au ridder.

— Mon ami, dit-elle à ce dernier, vous n'avez pu oublier ce terrible jour où je fus poursuivie par deux loups; durant cette horrible fuite, l'épuisement me força de m'arrêter plusieurs fois. A la dernière de ces haltes, voyant bien qu'il n'y avait plus d'espoir qu'en Dieu, je fis vœu de me consacrer à son culte si j'échappais à cette affreuse mort. Ce sacrifice était peu de chose, je portais déjà mon mal là...

Elle indiqua sa poitrine affaissée.

— Dieu m'entendit sans doute, reprit-elle, car il vous envoya et j'échappai au danger... Vous dûtes me trouver bien ingrate lorsque vous me vîtes refermer sur vous la grille de l'avenue... Je souffrais autant que vous, et, cachée derrière un arbre, je vous regardai partir...

Une rougeur légère colora les joues de la mourante, et elle continua :

— Mais songez-y, j'avais un vœu à accomplir, et ne valait-il pas mieux éviter une scène douloureuse?... Et puis vous m'eussiez vue dépérissant chaque jour... cela vous eût fait bien mal..., tandis qu'ainsi, tout d'un coup...

La voix de la malade devint si faible, que le ridder, contenant ses sanglots, dut approcher son oreille pour entendre.

— Mon frère, dit-elle, s'opposa à l'accomplissement de mon vœu tant qu'il crut mon mal curable, mais lorsqu'il vit que nulle puissance humaine ne pouvait me sauver, il pensa comme moi qu'il valait mieux pour vous renoncer à un projet qui n'eût mis qu'une morte dans votre couche nuptiale. Votre bonheur m'était trop cher pour le sacrifier à la joie d'être votre épouse un instant...

Les sanglots du ridder soulevèrent sa poitrine puissante et bondirent hors de sa gorge. Deux grosses larmes roulaient sur les joues de Jean de mon Mirel, qui essayait vainement de prier.

— Si vous pleurez ainsi, murmura Jeanne en essayant

de leur presser les mains, vous allez me rendre faible pour mourir. Soyez homme, ridder!

Elle dut s'arrêter, oppressée qu'elle était par l'approche de la mort.

— J'avais encore bien des choses à vous dire..., fit-elle, mais il n'est plus temps, mon ami... Voici mon reliquaire qui pend sur ma poitrine..., c'est un médaillon qui me vient de ma sainte mère que je vais rejoindre...; il contient un morceau de la vraie croix, et fut rapporté de Palestine par un de nos ancêtres... Quand je serai morte, ridder..., dans un instant, vous le prendrez... C'est ce que j'ai de plus précieux...; portez-le en souvenir de moi... Adieu, mon frère; vous qui êtes fort d'âme..., consolez-le... Vous prierez Dieu pour moi... Adieu, ridder..., adieu, mon ami...; mon avant-dernière pensée est pour vous..., et l'autre... pour... pour Dieu!...

Elle se tut et ferma les yeux. Quelques instants après, son frère et le ridder, inquiets de ne plus l'entendre parler et respirer, levèrent les yeux vers elle, tout était fini. La première abbesse de l'abbaye du Verger était morte le jour même de l'inauguration du couvent. On en choisit une autre parmi les nobles dames qui composaient le nouveau monastère. Jeanne fut inhumée dans la chapelle de l'abbaye. Sa statue sépulcrale se voit encore aujourd'hui enfoncée en terre jusqu'à la ceinture, devant le cabaret du *Pot qui mousse*. Chaque enfant passant par là lui jette une pierre sans trop savoir pourquoi. Mais leurs grands-pères leur ont souvent conté leurs exploits durant la Révolution, et ces enfants, fiers aujourd'hui d'avoir un maître d'école qui leur enseigne les principes de l'égalité absolue, crèvent les yeux de Jeanne de mon Mirel parce que ce fut une châtelaine.

Jean de mon Mirel mourut, dans un âge fort avancé, prieur de l'abbaye d'Enchin. Il avait abandonné ses biens et ses titres à un parent rapproché, qui continua jusque sous Louis XV la race des margraves des Claires. Contrairement aux règles du monastère, son corps fut transporté à l'abbaye du Verger, à côté de celui de Jeanne. Les démolisseurs de 93 ont posé face contre terre sa pierre sépulcrale, et en ont fait un banc où viennent s'asseoir les ivrognes du *Pot qui mousse*.

Il exista longtemps à l'armée de François Ier un brave capitaine surnommé le *capitaine Sombre*, sans doute à cause de la mélancolie profonde que l'on remarquait sur ses traits. Il avait pour varlet un homme rude et farouche, parlant fort mal le français, et que l'on connaissait sous le nom peu harmonieux de Van-Hoëk. Le capitaine Sombre mourut sur le champ de bataille en vrai gentilhomme. Le chirurgien qui vint s'assurer de sa mort trouva sur sa poitrine un reliquaire en argent, contenant un morceau de bois qu'on supposa être du bois de la vraie croix. Cette relique fut déposée dans une église des frontières, où elle est encore.

C. Hippolyte CASTILLE.



Les loups et les chiens du ridder.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

VINGT-QUATRE HEURES A LA TRAPPE DE BELLEFONTAINE.

Envoi. Grande nouvelle! Sacre d'un abbé. Arrivée à la Trappe. La réception. Le silence éternel. Le père Marie-Bernard. Visite du couvent. La cour. Les cloîtres. Le cimetière. Mort et funérailles du trappiste. *Le chapitre des Coulpes.* Le réfectoire. Le dortoir. L'office de nuit. *Le Salve, Regina.* Les ateliers et le travail. Bonheur et santé des trappistes. Erreurs et préjugés. Paysage. *La voiture de monseigneur!* Les cent vingt moines. *L'histoire du comte de la Forêt-Divonne.*

A MADAME LA MARQUISE DE MALESTROIT DE BRUC,
AU CHATEAU DE LA NOE.

Paris, 25 novembre 1845.

Madame,

Lorsque assis à votre noble foyer, où rayonnent toutes les vertus et toutes les gloires bretonnes, où sourient toutes les grâces et toutes les distinctions françaises, je vous ai raconté mon pèlerinage du mois dernier à la Trappe de Bellefontaine, j'avais (pardonnez-moi cette franchise) l'esprit distrait par mille sentiments, dont le plus vif était ma reconnaissance pour votre charmante hospitalité. D'ailleurs, le moyen de ramener intérieurement, sur l'étroit horizon de mes souvenirs, mes yeux éblouis par ce panorama de dix lieues qu'on embrasse de la colonnade grecque de votre château? Néanmoins vous avez alors écouté mon récit avec une attention si profonde et si flatteuse, qu'au moment de le compléter aujourd'hui à tête reposée, — sans autre horizon que ce coin de ciel parisien qui tient dans un carreau de fenêtre, sans autre diversion que ce bruit de cent mille voitures auquel on s'habitue comme vos meuniers au tictac de leur moulin, — je me fais, madame, un devoir précieux de vous dédier le tableau dont vous avez agréé l'esquisse.

J'avais déjà vu la Trappe de Bellefontaine en des circonstances trop chèrement douloureuses pour être livrées au public. Vous savez que mon plus intime ami d'enfance, esprit éminent et cœur généreux s'il en fut, repose dans le cimetière de ce couvent, enveloppé de la robe blanche des frères de chœur, et couvert de la petite croix noire qui confond tous les citoyens de cette république sacrée. Encore agité de ces émotions impérissables, je dinais, le dimanche 26 octobre, chez Mme la marquise de la Bretèche, — en ce château du Couboureau, non moins célèbre par sa gracieuse hospitalité, que par ses perspectives rivales de celles de Clisson, — lorsqu'on m'annonça que le sacre du nouvel abbé de la Trappe, fixé d'abord au 12 novembre, aurait lieu le surlendemain, 28 octobre. Je savais que cet abbé était un personnage arraché volontairement au grand monde, qu'un intérêt mystérieux s'attachait à sa naissance, à son histoire et à son élection même... Je savais enfin qu'une consécration abbatiale est la plus curieuse et la plus rare cérémonie qui se puisse voir en France au dix-neuvième siècle... Je résolus donc de me trouver, à tout prix, le 27 octobre, à Bellefontaine, avant l'arrivée de l'évêque d'Angers, dont la réception ne serait pas le moindre épisode de la fête. Je voulais aussi étudier à fond, pour nos lecteurs, ce fameux ordre de la Trappe, sur lequel on n'a jamais donné que des détails faux ou incomplets.

Je partis le soir même pour Mortagne, après avoir salué dans l'ombre la colonne mutilée de Torfou. Au lieu de gratter sur ce monument les noms ineffaçables de Bonchamps, de Charette, de Lescure et d'Elbée, pourquoi n'y avoir pas ajouté le nom de Kléber, ce glorieux vaincu des géants vendéens? Il est temps d'écrire enfin cette grande histoire de l'Ouest autrement qu'avec les petites passions contemporaines! A Mortagne, la Sèvre me déroba ses charmes sous un impénétrable brouillard. En vain le soleil essaya de venir à mon aide, la jolie rivière refusa obstinément de lever son voile. Je ne fis que traverser Chollet, et j'arrivai, le 27, à trois heures, au monastère de Bellefontaine.

Il est situé à deux lieues de Beaupréau, près de cette fameuse lande de Bégrolle, où tant de Vendéens tombèrent le 16 octobre 1793, à côté de MM. d'Elbée et de Bonchamps blessés à mort. Grâce au labeur infatigable des moines, cette lande inculte, inondée de sang, se couvre aujourd'hui de moissons dorées. Et peut-être, dit M. Muret, la charrue du trappiste heurte encore des débris d'armes et des ossements de soldats. Le religieux prie alors pour ces chrétiens inconnus, sans se demander s'ils étaient blancs ou bleus.

Ce touchant spectacle de la prière dans le travail, en pleine campagne, frappe inévitablement le voyageur, aux approches du couvent. Les frères convers sont épars dans les champs, courbés sous leurs épais frocs bruns, maniant la pioche, le soc ou la faucille, et arrosant la terre de leurs sueurs fécondes. Tout à coup la cloche de l'église sonne. A cette voix du ciel, les moines se redressent, les bras s'arrêtent, les instruments tombent, et les cœurs s'élèvent à Dieu. Ces muettes invocations se renouvellent d'heure en heure.

Le voyageur se sent déjà transporté loin de notre siècle et de notre monde; mais c'est bien autre chose lorsqu'il franchit le portail de l'abbaye! Il entre alors de plain-pied dans le moyen âge, et toutes les merveilles de l'ancienne foi revivent à ses yeux.

Une foule d'invités et de curieux affluant ce jour-là au couvent, la cérémonie de la *réception* était supprimée. Voici en quoi elle consiste: Tout homme (1) qui se présente à la Trappe, clerc ou laïque, prince ou mendiant, croyant ou impie, est accueilli, nourri et logé pendant trois jours. Le portier le salue du nom de frère, sans lui demander qui il est ni d'où il vient; il le débarrasse de son bagage et de son bâton de pèlerin, et se prosterne devant lui sur les mains en implorant sa bénédiction. Puis il le conduit dans la salle de réception, où les deux frères de semaine, sans lui adresser la parole, tombent aussi à ses pieds, le front contre terre. Ceux-ci le conduisent à la chapelle, y font une prière mentale, le ramènent à la salle de réception, lui lisent un passage de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et le confient au père hôtelier qui, seul avec les portiers et l'abbé, rompt l'éternel silence du cloître. Il offre d'abord aux étrangers l'ordinaire de l'hôtellerie: des légumes, des œufs, des fruits et du vin, modeste mais excellent repas, toujours servi à tous, et souvent des mains de l'hôtelier même; après quoi il se met à leurs ordres pour la visite du couvent.

(1) Les femmes ne sont admises à la Trappe que lorsqu'on y consacre une nouvelle église. Mais en dehors du couvent, la charité des religieux ne distingue point les sexes.

Le père Marie-Bernard, hôtelier de Bellefontaine, est un type accompli de bonne grâce et de bienveillance, d'esprit et de distinction. Dans son fin sourire, dans ses belles manières et dans son aimable conversation, on reconnaît à la fois l'homme de mérite et l'homme du monde. Ami intime de celui que nous pleurions, il m'a comblé de prévenances que je n'oublierai jamais. Ne pouvant me loger à l'hôtellerie, déjà pleine de prêtres des environs, son premier soin fut de mettre à ma disposition la maisonnette du garde, où je trouvai un bon lit de plume, quatre murs blanchis avec soin, une belle Vierge dorée dans sa niche, et une petite fenêtre au soleil levant.

Après avoir pris possession de ce gîte, je me hâtai de visiter le monastère, avant qu'il fût encombré par la foule. L'hôtellerie, qui est près du portail, se compose de la salle de réception, d'une salle à manger, et de quelques chambres pour les voyageurs. Toutes ces pièces sont blanchies à la chaux, garnies de simples meubles, de chaises de paille, et ornées de gravures et d'inscriptions religieuses. La table commune, disposée en fer à cheval, peut recevoir trente ou quarante convives. Une pancarte, affichée au-dessus, invite les étrangers à ne s'adresser qu'au père hôtelier, tout autre religieux ne pouvant leur répondre ; à garder eux-mêmes le silence dans l'église, au réfectoire, au dortoir, au chapitre, à la cuisine et dans les cloîtres ; à ne point chercher à voir, à ne pas même reconnaître les amis ou les parents qu'ils auraient dans le monastère.

Ce renoncement des trappistes à leur propre famille est sans doute leur plus cruel sacrifice. Toutes les lettres qu'on leur adresse sont ouvertes par l'abbé, qui les confisque ou les leur remet, suivant qu'il le juge à propos. Lorsque l'un d'eux a perdu son père ou sa mère, s'il est assez fort pour étouffer cette douleur, on lui annonce à part la fatale nouvelle ; si l'on se défie de son courage, la communauté réunie au chapitre apprend qu'un frère vient de perdre un de ses parents. L'orphelin, dit la règle, évite ainsi une *distraction fâcheuse*, et tous prient pour le mort sans savoir son nom.

De la porte de l'hôtellerie, on embrasse la cour du monastère, dont l'aspect est tout à fait celui d'une grande ferme. Les écuries sont à gauche, les remises et les granges à droite ; au milieu, les meules de paille et de foin ; dans le fond, les ateliers de forge, de menuiserie, de charpente, etc. Car les trappistes fabriquent eux-mêmes tous les objets qu'ils emploient. Mais l'agriculture est leur état et leur travail essentiel, et personne n'en pousse aussi loin qu'eux la perfection. On voit les uns toucher les bœufs ou les vaches, les autres préparer leur nourriture et leur litière, ceux-ci conduire la charrue, ceux-là ployer sous le faix des récoltes, d'autres surveiller la basse-cour, d'autres le jardin, d'autres le bois ; — tout cela avec une ardeur et une activité qui ne se reposent que dans la prière, au milieu d'un silence à peine interrompu par quelques signes à la manière des sourds-muets ; — et tout cela encore pour héberger et nourrir chaque année des centaines de voyageurs et des milliers d'indigents. Car chaque trappiste ne dépense personnellement qu'environ cent quarante francs par année !

Que diraient, à cette vue, les badauds qui, sur la foi de Rabelais, se figurent tous les moines comme des fainéants égoïstes et intempérants ?

De la cour, l'hôtelier me conduisit dans les cloîtres, longues galeries cintrées qui servent aux processions, aux méditations particulières et aux lectures publiques. Ils forment un carré autour du cimetière, qui doit être le centre et pour ainsi dire le salon du couvent. Les yeux et les pas y aboutissent de tous les points : de la chapelle, du chapitre, du réfectoire, du dortoir, etc. C'est que toutes les pensées et tous les vœux des trappistes y aboutissent également. Ces hommes-là n'existent qu'en vue de la mort. Jeunes et vieux passent une partie du jour à contempler la fosse où ils aspirent. Ce cimetière est véritablement le champ du Seigneur, comme disent les Allemands. Ces rangs de tombes vertes sont bien des sillons disposés pour une moisson prochaine. Les corps y germent dans la corruption pour en sortir incorruptibles. Pas d'autre ornement que l'épais gazon, de petites croix noires, et des inscriptions comme celle-ci, qui m'est chère entre toutes : *Ici repose le père Pierre-Marie-Bernardin, décédé le..., d'âge trente-trois ans, de profession un jour.* Dans la mort comme dans la vie, le nom de la famille et du monde disparaît. A côté de cette tombe de mon ami, la dernière fermée, s'ouvrait la fosse, toujours béante, qui attend le premier qu'appellera le Seigneur. C'est surtout au bord de cette fosse que viennent méditer les trappistes, et voilà ce qui a fait dire à tort qu'ils creusaient chaque jour leur tombe. Ils ne se disent point non plus entre eux : *Frère, il faut mourir*, puisqu'ils ne se parlent jamais. Cette allocution appartenait à des *frères du bien-mourir*.

J'ai vu la mort d'un trappiste, ce spectacle si envié par M. de Chateaubriand ! Voici ce que j'ai remarqué à travers mes larmes et ce que mon émotion a laissé dans ma mémoire. Après avoir reçu à l'infirmerie tous les secours de la science et de la charité (1), le mourant est revêtu de son habit religieux, porté dans le chœur de l'église, étendu sur un lit de paille et de cendre, les yeux tournés vers le saint-sacrement. Tous les frères s'agenouillent autour de lui, et psalmodient les prières des agonisants. Ensuite, cet homme muet depuis si longtemps prend la parole au bord de la tombe, et tandis que la cloche tinte sa dernière heure, élevant avec effort « une voix qui résonne déjà entre ses ossements », il appelle ses égaux et ses supérieurs à la pénitence, il leur montre, du seuil de l'éternité, le néant de cette vie ; il leur enseigne enfin à mourir comme lui-même, heureux de quitter la terre d'exil pour la véritable patrie. Quand ses compagnons ont ainsi recueilli son dernier soupir, ils lui ferment les yeux, mais ils ne le quittent pas. Ils restent un jour et une nuit près de son corps, récitant à deux chœurs ces lamentables psaumes dont les cris douloureux se marient si bien à l'écho des voûtes saintes, au demi-jour de la lampe funèbre, et aux visions qui surgissent autour d'un cadavre. L'heure des obsèques arrivée, le mort est replacé dans la chapelle, ayant son froc blanc pour tout linceul, la tête rasée, hors du capuchon, les pieds nus sur les dalles, une croix de bois entre les mains. Il demeure ainsi pendant tout le service, dont on se figure la terrible solennité ; puis, quatre religieux l'emportent sur leurs bras, et les autres le suivent jusqu'à la tombe ouverte au cimetière. Là, si le mort était prêtre, on lui met une étole par-dessus son froc, et dans ce froc, pour toute bière, on l'inhume après de longues oraisons. A ce moment du dernier adieu, tous les frères, en même temps et trois fois de suite, se jettent la face contre terre, dans la rosée, dans la neige ou dans la fange, en

(1) C'est une grande erreur de croire que les trappistes méprisent la santé au point de laisser les malades sans secours. Affranchis des rigueurs de la règle, ceux-ci reçoivent au contraire, jusqu'au dernier moment, les soins les plus éclairés et les plus délicats. Il y a des médecins du premier mérite dans toutes les maisons de l'Ordre, notamment à la Trappe du Perche, où s'est retiré l'un des plus célèbres docteurs de Paris. Les pauvres en savent quelque chose à dix lieues à la ronde. La règle s'adoucit pour les trappistes malades, non-seulement jusqu'à leur permettre toute espèce de nourriture, excepté les friandises, mais jusqu'à les autoriser à causer avec l'infirmier dans un parloir attenant à l'infirmerie, et jusqu'à recommander à ce dernier de soigner son frère souffrant, comme si c'était Jésus-Christ.

criant d'une seule et forte voix : *Domine, miserere super peccatore!* (Seigneur, ayez pitié du pécheur!) Après quoi, l'un d'eux ouvre une fosse nouvelle, tandis que les autres comblent celle du défunt. — Jamais je n'avais senti à ce point la vanité de la dépouille humaine! Quand la terre tombe sur une bière, elle jette encore un bruit sourd, dernière apparence de vie. Ici la terre tombe sans bruit sur ce corps enveloppé de laine. On cesse de l'entendre en même temps qu'on cesse de le voir... Il s'engloutit dans l'éternité, comme une pierre dans l'eau. C'est le néant dans tout son néant!

Il n'y a qu'un pas du cimetière au chapitre. Dans cette vaste salle aux murs blancs garnis d'inscriptions, au long banc circulaire, avec un pupitre au milieu, les frères se réunissent chaque jour pour se *proclamer*, c'est-à-dire pour se confesser à haute voix. C'est ce qu'on appelle le *chapitre des coulpes*. Et chacun dénonce ici, non-seulement ses fautes, mais encore celles d'autrui; et quelles fautes, s'il vous plaît? d'être resté une minute de trop au chauffoir, d'avoir croisé ses jambes ou appuyé ses coudes sur ses genoux, ou adossé ses épaules au mur, d'avoir laissé choir ses outils ou de s'être blessé en travaillant. Cette solidarité des coulpes est le nerf de la discipline. Tout frère *proclamé* doit remercier son accusateur et prier pour lui jusqu'au soir. Si l'accusateur s'est mépris, il fait à deux genoux réparation à l'accusé. Toute cette cérémonie est, du reste, fort curieuse. D'abord, les religieux se prosternent tous ensemble; puis, chacun vient à son tour sur le *tapis*, se prosterne de nouveau, se confesse publiquement, reçoit à genoux une pénitence de l'abbé, et se retire, à moins qu'on ne le proclame. Si, dans ce cas, il protestait par un seul geste, fût-il accusé à tort, toute la communauté s'humilierait jusqu'à terre pour expier tant d'orgueil!

C'est aussi au chapitre qu'a lieu chaque samedi le lavement des pieds. Deux religieux, à tour de rôle, rendent cet humble office à tous les autres. Ils arrivent ceints d'un linge blanc, le bassin d'une main et la cruche de l'autre. Ils commencent par l'abbé, et continuent, selon l'ancienneté de profession, jusqu'au dernier frère, celui-ci versant l'eau, celui-là essuyant les pieds, et tous deux saluant et salués avant et après l'opération. Pendant ce temps-là, la communauté chante en chœur le récit évangélique du lavement des pieds des apôtres par Jésus-Christ. Cette scène et ce chant sont une admirable représentation de la charité chrétienne.

On n'est admis au dîner des trappistes, leur seul repas, que par une insigne et rare faveur. Toute l'austérité de leur vie se résume dans ce tableau saisissant. Une chaire et un crucifix, trois rangées de tables et de bancs grossiers, des cruches de terre, des écuelles et des cuillers de bois, voilà tout leur réfectoire; — une lecture édifiante, des légumes cuits au sel, jamais de viande, ni de poisson, ni d'œufs, ni de beurre, ni d'épices, ni de vin (1), huit onces de pain bis, quelques fruits, du lait et de l'eau, voilà toute leur réfection. Pendant une partie de l'année, ils y ajoutent, le soir, quatre onces de pain. L'abbé mange à part, mais comme les autres. Sa table occupe le haut bout; celles des frères de chœur longent les murs latéraux; celle des frères convers est au milieu. De longues psalmodies à deux chœurs ouvrent et ferment le repas. Tant qu'il dure, les religieux tiennent leur capuce rabattu et leurs yeux baissés comme pour un acte honteux. De temps en temps, l'abbé sonne, le lecteur se tait, tout mouvement et tout bruit cesse, et chacun réprime par une oraison l'aiguillon de l'appétit. Quelquefois un frère va quêter à genoux sa nourriture; un autre, souvent une tête blanche, baise successivement les pieds de tout le monde; un troisième se tient la face contre terre devant l'abbé, jusqu'à ce que celui-ci le relève. Mais ces pénitences sont assez rares. Lorsqu'un hôte est admis au dîner des trappistes, le supérieur lui donne à laver à l'entrée de la salle. On m'a dit que des crânes et des ossements humains étaient peints à fresque sur les murs du réfectoire de Mortagne. Au fait, Méhul plaçait bien une tête de mort sur son piano pour exalter sa verve, et les Égyptiens d'autrefois mangeaient bien autour d'un cadavre...

Après avoir donné presque tout le jour au travail et au jeûne, les trappistes donnent presque toute la nuit à la prière, surtout les frères de chœur. En toute saison, ils se couchent de sept à huit heures, et se lèvent de minuit à une heure et demie, suivant la solennité du lendemain. Leurs lits, cercueils anticipés, se composent d'une planche nue, d'un traversin de paille, et d'un rideau de séparation, car ils n'ont plus de cellules. Il va sans dire qu'ils dorment tout habillés. Relevés à l'heure indiquée ci-dessus, ils traversent leurs cloîtres comme des fantômes au plus profond de la nuit; ils se rangent dans leur chapelle éclairée d'une seule lampe comme un tombeau; et tandis que le monde entier dort et pèche, tandis que la nature elle-même repose, ils continuent l'hymne de la nature à Dieu, ils veillent et prient pour le monde entier.

Cet office nocturne à la Trappe est d'un effet musical et religieux dont toute la magie du plus grand opéra, dont toutes les solennités d'une cathédrale ne sauraient donner l'idée... Éveillé par ces voix fortes et graves qui remplissent tout le monastère et dominent le silence universel, l'étranger tressaille à l'hôtellerie dans son lit moelleux, et se demande s'il est au ciel ou sur la terre, s'il entend des anges ou des hommes... Les paroles et les airs de ces hymnes catholiques sont si admirables et si divinement appropriés à l'heure!... *Profana dum silent loca, divina templa personent!* Ce sont alternativement des éclats d'allégresse et des lamentations déchirantes, des élans d'actions de grâces et des cris de miséricorde, des accents inouïs de repentir, d'amour et d'adoration, toutes les merveilles de l'ancien Testament et tous les miracles du nouveau. Figurez-vous de tels chants, à une heure du matin, sous les sombres arceaux du sanctuaire, aux pâles reflets de la lampe et des ornements de l'autel, dans la bouche de cent vingt moines, en robes noires et blanches, tour à tour debout et immobiles, à genoux et le front sur les dalles, jusqu'au moment où les premières clartés de l'aurore arrivent à ce poétique appel des laudes : *Ecce jam noctis tenuatur umbra, lucis aurora rutilans coruscat!*

L'office de nuit finit à quatre heures. Le reste de la journée se partage entre la méditation, la prière et le travail, lequel est toujours de cinq à six heures au moins (1). A sept heures du soir, a lieu le fameux *Salve, Regina*.

Les hôtes qui ne pourraient assister à l'office de nuit, se le représenteront d'après le *Salve, Regina*, chanté aux derniers rayons d'un jour d'automne ou de printemps, par toutes les voix des moines réunies en une seule voix, et sur un *crescendo* qui devient une clameur sublime à ces paroles : *Ad te clamamus, exules filii Evæ..., gementes et flentes in hac lacrymarum valle!* (Nous crions vers vous, Marie, enfants d'Eve, exilés et gémissant dans cette vallée de larmes!) La Sainte Vierge est la reine et la patronne

(1) La viande, le sucre et le vin ne sont tolérés qu'à l'infirmerie comme remèdes.

(1) Pendant l'été, il y a sept heures de travail au lieu de cinq, et pendant les moissons davantage encore.

des trappistes, l'amour céleste de ces cœurs déshérités des terrestres amours. On ne saurait croire tout ce qu'ils mettent de passion brûlante et de langueur douloureuse dans cette invocation du *Salve, Regina*. Ce n'est pas seulement un chant, c'est une pantomime des plus expressives : gémissements tirés du fond des entrailles, exclamations à briser la voûte du temple, et puis interruptions mornes et silences accablés, prostrations soudaines jusqu'à terre, et supplications étouffées par les sanglots... J'ai remarqué là une voix de coryphée qui surpasse en force et en douceur tout ce que j'ai ouï sur les théâtres.

J'écoutais encore ce chant du *Salve*, que déjà les frères avaient disparu dans l'ombre. Bientôt je les entendis psalmodier au chapitre le *Miserere*. Abattus tous ensemble comme par la foudre, au signal du supérieur, ils restent ainsi durant tout le psaume. Puis, à un second signal, ils se relèvent dans leurs frocs blancs, et l'on dirait des ressuscités dans leurs suaires. Alors chacun d'eux va se mettre à genoux devant l'abbé, en reçoit l'eau purifiante et gagne la planche de son lit.

Je terminai mon exploration du couvent par la visite aux ateliers, à la forge, où se fabriquent tous les outils, à la menuiserie, où se confectionnent tous les meubles, à la cuisine et à la boulangerie, qui nourrissent le pauvre et le pèlerin, à la laiterie, connue des hôtes par des fromages délicieux, à l'imprimerie, où, trop pauvres pour acheter des presses, les religieux composent leurs livres de chœur avec des caractères volants. J'admirai à la bibliothèque plusieurs de ces livres, et des manuscrits dignes du moyen âge, rangés avec plusieurs milliers de volumes de théologie, d'histoire et de haute littérature.

J'ai déjà dit que, sauf quelques exceptions de rigueur, le trappiste ne parle à ses frères qu'en mourant, pour les inviter à le suivre. Cet éternel silence est observé jusque dans le travail le plus actif. Les religieux se rendent aux ateliers processionnellement, leurs outils sous le bras, commencent leur tâche au signal du directeur, la suspendent et la finissent de même, et n'échangent que des signes rares et rapides. Ces exercices seraient représentés assez exactement par ceux d'un régiment bien discipliné.

Après le tableau d'une vie si laborieuse et si austère, qui ne se figurerait les trappistes comme autant de spectres livides et décharnés? Il n'en est rien cependant. Les passions et le luxe font plus de victimes dans le monde qu'ici la continence et les privations. La plupart des visages de la Trappe sont maigres, il est vrai, mais sains et vigoureux. Ceux des vieillards, et même des octogénaires, brillent surtout d'un éclat vermeil. Les maladies et les morts précoces sont chez eux assez rares. Les exemples de longévité y sont très-fréquents au contraire. Toutes les épidémies, et le choléra lui-même, les ont respectés. Enfin, dans aucune réunion d'hommes, la mortalité n'est aussi faible qu'à la Trappe. Tant il est vrai que la paix de l'âme est la première santé du corps, que les besoins sont toujours en rapport avec les désirs, et que la régularité dans la vie la plus dure est préférable au désordre dans la plus douce existence. Après tout, ces maximes d'hygiène et de morale n'ont rien de nouveau. Le christianisme n'a fait que diviniser ici les humaines doctrines de Lycurgue et de Pythagore.

C'est encore une erreur de voir dans les trappistes de grands coupables entraînés d'une fougue à une autre, des excès mondains à une pénitence sauvage.

D'abord, malgré toutes leurs austérités, les trappistes n'ont rien de fougueux ou de sauvage ni dans le fond, ni dans la forme. Ils résolvent le problème de se montrer sociables même en dehors de la société et jusqu'au milieu du silence. Un sourire fraternel anime tous leurs signes entre eux, et ce sourire prend une mansuétude infinie, si leurs signes s'adressent à un étranger, par exemple, à un voyageur qui les interroge sur son chemin. Sauf la parole et le bruit, ce sont les travailleurs les plus heureux et les plus délibérés qu'on puisse voir. L'expression dominante de leur physionomie est le calme intérieur, le dévouement à tous et l'amour de leur état... On a, du reste, remarqué de tout temps que les règles les plus sévères sont celles qui attachent le plus fortement les religieux, en les séparant irrévocablement du monde. Les termes moyens n'engendrent que des résultats médiocres. Dans leurs rapports continuels avec les pauvres, les malades et les pèlerins, les trappistes sont, en la personne de leurs hôteliers et de leurs aumôniers, tout ce qu'on peut imaginer de plus aimable et de plus affectueux. Convaincus, suivant le grand principe de la solidarité chrétienne, qu'ils font pénitence pour les gens du siècle, ils comblent ceux-ci de toutes les aises et de toutes les douceurs dont ils se privent eux-mêmes. En un mot, l'hospitalité et la charité ne tiennent pas moins de place dans leur vie que la prière et le travail. C'est avec ces vertus, décuplées par l'obéissance, que les moines ont défriché et civilisé la moitié du globe, créé par l'action ou par l'exemple toutes les communes, tous les gouvernements et toutes les armées. Qui oserait dire, après une telle œuvre, qu'ils sont devenus inutiles au monde, — quand on les voit aborder l'Afrique barbare comme ils avaient abordé l'Europe païenne? La charrue et la charité des trappistes de Staouëli ne feront-elles pas plus pour la civilisation de l'Algérie française que le sabre de nos soldats et la cupidité de nos colons? L'histoire du passé est là pour garantir de l'histoire de l'avenir.

Quant aux grands coupables, ils étaient nombreux à la Trappe au temps où le diable se faisait ermite, où les courtisans et les officiers de Louis XIV mouraient sous le froc, où Mlle de La Vallière finissait à la Visitation, et Rancé à la Meilleraie, où Saint-Simon faisait des retraites avec Bossuet chez l'illustre réformateur. Mais aujourd'hui que le diable meurt dans l'impénitence, les célèbres pécheurs sont des exceptions à la Trappe. Elle est moins un port de salut pour les naufragés qu'une arche d'abri pour les justes. Elle se peuple surtout d'enfants du monde qui fuient de bonne heure la contagion, de jeunes prêtres effrayés des périls du sacerdoce, et de vieillards qui veulent terminer saintement une pieuse vie.

D'ailleurs, il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'être reçu trappiste. Les épreuves sont assez longues et assez rudes pour décourager les vocations capricieuses.

L'entrée de Bellefontaine, du côté de la route, est triste et nue; mais la porte opposée débouche sur un paysage qui explique le doux nom de l'abbaye. C'est un ravin sinueux et solitaire, tapissé d'une herbe épaisse, où les bestiaux beuglent de joie, et bordé d'un bosquet naissant, déjà plein d'ombres mystérieuses. L'été, un ruisseau y gazouille sur les fleurs; l'hiver, un torrent y roule entre les cailloux. Une chapelle de la Vierge, ouverte à tous et à toute heure, s'élève près de cette source d'eau vive, au centre de la fraiche Thébaïde. Un vieux pont de bois de l'effet le plus pittoresque en est à la fois la limite et l'issue. J'ai passé là une heure délicieuse à marcher dans les feuilles mortes et à écouter la cloche du monastère, tandis que le soleil disparaissait derrière les arbres dépouillés...

Lorsque je rentrai au couvent, la nuit tombait, mais un grand mouvement animait la cour. Une foule de curieux s'y condensait... Prêtres, laïques et paysans arrivaient en voiture, à cheval et à pied. Les moines, silencieux et em-

pressés, faisaient toutes sortes de préparatifs... L'hôtelier m'annonça l'approche de monseigneur Angebault, l'évêque d'Angers, qui devait présider la cérémonie du lendemain, et que le nouvel abbé allait recevoir à la tête de son troupeau... Bientôt, en effet, le garde du cloître accourt en criant : « *La voiture de monseigneur !* »

Soudain, les cloches sonnent à grande volée, l'abbaye semble tressaillir d'allégresse. Les moines épars disparaissent comme par enchantement, et reparaissent aussitôt, défilant deux à deux, en grand costume, l'abbé en tête, vêtu d'une chape blanche à broderies d'or, escorté de l'abbé-général de Mortagne, de l'abbé de la Meilleraie et de l'abbé de Staouëli, venu tout exprès d'Afrique. La croix et le dais, l'encensoir et le bénitier les précèdent, portés par cinq frères en surplis de mousseline. La procession traverse toute la cour et s'arrête à l'entrée du couvent, l'abbé récipiendaire sur le seuil, les abbés assistants à ses côtés, et tous les moines derrière eux, sur deux lignes dont l'extrémité se perd dans l'ombre.

Admirable occasion pour juger le coup d'œil général et les divers aspects de la communauté! J'ai déjà dit qu'il y a cent vingt moines à Bellefontaine. Les frères de chœur, ou pères, qui ouvraient la marche, ont la tête rase, sauf une mince couronne au-dessus des tempes ; ils portent une robe blanche sur laquelle ils mettent une ceinture de cuir et un scapulaire brun pour le travail ; tout cela était recouvert en ce moment de la robe de chœur ou *coule* blanche, aux larges plis, aux manches pendantes, au capuchon pareil. Les frères convers, ou travailleurs, ont la tête rase sans couronne ; ils portent en brun tout ce que les frères de chœur portent en blanc. Leur coule a la forme d'un grand manteau, et reçoit le nom de chape. Les uns et les autres ont les jambes entortillées de laine blanche ou brune, de gros souliers aux pieds, et sur la peau, m'a-t-on dit, une chemise de serge, espèce de cilice permanent. Le costume, comme la règle, ne varie en rien pour aucun supérieur. Les trappistes réalisent une égalité que les plus purs républicains rêveraient à peine. Là toutes les distinctions disparaissent sous le même froc, et les noms les plus illustres sous les noms de frère Pierre ou de frère Paul. Là le dernier paysan peut s'asseoir un demi-siècle à côté du plus grand seigneur, sans savoir seulement comment celui-ci s'appelait dans le monde.

Tout en contemplant ces deux files de moines blancs et noirs, je demandai à un habitant du pays l'histoire du nouvel abbé. La voici dans sa simplicité touchante.

— Il y a trente-six ans, une des plus nobles familles du Jura était dans l'allégresse. M. le comte de Laforêt-Divonne, officier des gardes du roi, venait d'avoir un fils, un héritier de sa fortune et de son nom. Tout ce qu'on peut rêver de bonheur humain fut prédit à cet enfant. Toutes les fées qui promettent la gloire et la richesse suspendirent leurs dons à son berceau. Le futur comte reçut une éducation qui lui assurait la palme dans toutes les carrières... Mais au moment où elles allaient s'ouvrir devant ses pas, il quitta le monde et sa famille à seize ans, étouffant les rêves paternels sous les plis d'un froc. Le comte de la Forêt serait mort de chagrin, si Dieu ne lui eût envoyé un second fils... Il reporta toutes ses espérances sur celui-ci, et lui donna une éducation plus brillante encore qu'au premier ; mais à seize ans aussi, cet enfant imita l'autre, et s'ensevelit à son tour au couvent... Cette fois, M. de Divonne mourut, j'imagine ; du moins on n'entendit plus parler de lui ; et la pieuse comtesse offrit à Dieu son nom et sa fortune éteinte, ses deux fils morts et vivants tout à la fois.

— Et l'un de ces deux fils?... demandai-je à mon interlocuteur.

— Vers le milieu de cette année, poursuivit-il, l'abbé de la Trappe de Bellefontaine, appelé à Rome, se démit de sa charge pour celle de procureur de l'ordre. Il fallut donc élire un nouveau supérieur. Tous les moines, spontanément, jetèrent les yeux sur le frère Augustin-Marie qui, bien qu'âgé à peine de trente-six ans, donnait depuis vingt ans à la communauté l'exemple de toutes les vertus : l'élection eut lieu le 30 juin dernier, en présence d'un notable laïque du pays, suivant l'usage. Au premier tour de scrutin, le frère Augustin-Marie eut toutes les voix, moins la sienne, unanimité bien éloquente au milieu de cent vingt hommes qui n'avaient pu s'entendre. Mais loin de se glorifier d'un tel honneur, le jeune père s'en afflige et s'en épouvante. On sait que les abbés ont le rang, l'autorité et les insignes des évêques. Ils étaient même plus puissants qu'eux par le fait au temps de l'opulence des couvents. Se voyant donc élevé ainsi au trône épiscopal, lui qui n'avait quitté le monde que pour s'humilier, le frère Augustin prie les trappistes de recommencer l'élection... Nouvelle épreuve et nouvelle unanimité. Cette fois, l'humble élu se jette à genoux, les mains jointes, se traîne aux pieds de ses frères en pleurant, et les conjure l'un après l'autre d'épargner une telle charge à sa faiblesse. Mais la troisième épreuve confirme les deux autres, et dom Augustin se soumet à la volonté de Dieu. Or, au moment même où cette scène avait lieu dans le chapitre, par un de ces rapprochements dont la Providence a le secret, trois femmes arrivées de l'autre bout de la France, pâles et tremblantes de fatigue et d'émotion, frappaient à la porte du couvent, sans rien soupçonner de ce qui s'y passait. Arrêtées en dehors par la barrière infranchissable à leur sexe, elles annoncent au portier qu'elles sont la mère et les deux sœurs du frère Augustin-Marie, que l'une ne l'a pas vu depuis vingt ans, que les autres ne l'ont jamais vu, et qu'elles le supplient de venir les embrasser. Si le trouble des trois pèlerines était déjà difficile à décrire, comment raconter ce qu'elles devinrent, en apprenant que leur fils et leur frère était abbé depuis cinq minutes!... Toutes les trois tombèrent à genoux, n'ayant que la force de lever les mains au ciel..., et dom Augustin les trouva noyées de larmes lorsqu'il vint les relever en les embrassant. Il comprit sans doute alors que pour supporter de telles émotions, ce n'était pas trop de toutes les vertus abbatiales!...

— Mais enfin, ce père Augustin? m'écriai-je, attendri moi-même ; ce comte de la Forêt-Divonne?...

— Est devant vous, à la tête de la communauté, dit mon interlocuteur en me montrant le nouveau supérieur de Bellefontaine.

— Et son frère cadet?...

— Est devant vous aussi, au dernier rang des moines de chœur. Ces deux transfuges du monde suivent le même chemin dans la solitude. L'un ouvre la marche, l'autre la ferme, et tous deux se portent envie : l'abbé au frère de chœur, parce que celui-ci est le dernier sur la terre ; le cadet à l'aîné, parce que celui-ci arrivera le premier au ciel...

Je cherchais à distinguer dans l'ombre les deux visages fraternels, lorsque des pas de chevaux ébranlèrent la route, un grand bruit se fit dans la cour, les cloches redoublèrent leurs volées, et tous les religieux se prosternèrent...

L'équipage de l'évêque venait de s'arrêter devant le portail.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 NOVEMBRE AU 12 DÉCEMBRE.)

L'éloge de Larrey. — Ferney-Voltaire. — Le manteau du comte Roy. — Les voleurs volés. — Le club du cercueil. — Un roman en action. — Les loteries. — Les étrennes. — L'architecture amusante. — Les métiers parisiens. — La Séance annuelle de l'Académie. — Une nouvelle à laquelle *Mercure* prend le plus vif intérêt.

L'événement académique de ce mois est l'éloge de Larrey, le fameux médecin des armées impériales, prononcé par M. Pariset à l'Académie de médecine. Cet éloge est tout simplement un chef-d'œuvre. L'on n'écrit et l'on ne dit pas mieux à l'Académie française : nous regrettons d'arriver trop tard pour citer le discours de M. Pariset que tout le monde en Europe sait déjà par cœur.

— M. Griolet, le célèbre député-manufacturier de Paris, vient de sauver, en l'achetant à haut prix, le domaine de Ferney-Voltaire. Ceci prouve qu'il y a des négociants qui ont le sentiment des arts, et cette action de M. Griolet compense bien des niaiseries et bien des cruautés du vandalisme industriel !

— Voici le contraste frappant de la générosité de M. Griolet : des voleurs, introduits chez M. le comte Roy, pair de France, et le plus riche propriétaire du royaume, ont enlevé son manteau brodé d'or, ne trouvant rien autre chose à prendre. Or, jugez de la mystification de ces voleurs, lorsqu'ils ont vu que l'or du manteau de M. le comte était de faux or !

— Chacun est original à sa manière, l'originalité des Anglais vaut bien celle de M. Roy. Il existe à Londres (West-House), un *Coffin-club* (Club du cercueil). Moyennant une cotisation hebdomadaire, chaque affilié reçoit une belle et bonne bière qu'il garde précieusement chez lui. Un de ces messieurs, ayant fait son lit de la sienne, ne s'en est séparé qu'avec le plus grand regret, au profit d'un confrère qui en avait besoin pour aller dans l'autre monde.

— Il est décidé que Mercure sera cosmopolite aujourd'hui ; après les excentricités françaises et anglaises, voici une fantaisie moscovite qui est un roman complet. Il y avait le mois dernier une comtesse russe, célèbre par sa naissance, par son esprit, par sa fortune et par sa beauté. Fille de la maison princière des Palhen et veuve du comte de Somaïlof, elle remarqua dans la foule de ses courtisans un jeune homme sans fortune et sans nom, mais que son mérite et sa distinction personnels faisaient aux yeux de la noble dame l'égal des plus grands seigneurs. C'était M. A. Perry, docteur médecin, d'une famille honorable de Bordeaux. A l'amour qu'il osait à peine exprimer, Mme de Somaïlof répondit : — Non-seulement je vous aime, mais voici ma main, ma puissance et mes millions, si vous voulez me permettre de m'appeler Mme Perry ! — Le docteur crut d'abord rêver ; — mais il fallut bien croire ses yeux et ses oreilles. Et comment douter d'une passion capable de dominer ainsi le préjugé ? — Les fiançailles furent arrêtées en Italie, et chacun partit pour la France. Au moment de s'embarquer, Mme de Somaïlof dit à M. Perry : — Nous ne sommes encore que deux amis, je peux mourir dans cette traversée : acceptez ce gage de bon souvenir. C'était un million et demi en portefeuille. — M. Perry refusa noblement : — Si je vous perdais, répondit-il, votre souvenir vaudrait mieux que cela, et je ne veux pas autre chose. — Bref, le mariage a été célébré l'autre jour à Paris, et M. Perry règne à cette heure dans l'hôtel ou plutôt dans le palais Somaïlof (car peu de maisons royales sont aussi splendides), et en prenant possession de ce palais, il en a trouvé les richesses innombrables marquées à son chiffre, par les soins délicats de Mme Perry. Il va sans dire que ce Pactole a débordé sur les membres les plus chers et les moins aisés de la famille de l'époux, le tout avec cette façon de donner qui double le prix de ce qu'on donne, — même en donnant à pleines mains comme la fille des Palhen. Tout Paris qui avait tenu cette histoire pour un conte, a été obligé d'y croire samedi dernier, en voyant M. et Mme Perry dans leur grande loge aux Italiens. Une telle aventure, au milieu de nos tripotages de bourse, ne ressemble-t-elle pas à une page éblouissante de poésie dans un livre de comptes-faits ?

— L'exposition et le succès des loteries de Monville, de Petit-Bourg et de l'Asile-Fénelon, rappellent les plus beaux jours de cette ancienne loterie, que les portiers et les rentiers du Marais regrettent si amèrement. — M. Victor Hugo, dont les moindres paroles ont une portée philosophique, faisait un de ces dimanches dans son salon une observation très-profonde sur l'ancienne loterie. — C'était, disait-il, la fortune à venir de tous les pauvres. En l'abolissant, on leur a ôté l'espérance. Je ne sais si c'est bien moral, mais c'est évidemment très-cruel. » Et voilà ce qui fait le succès des loteries de bienfaisance. Les hommes sont des enfants ; — qu'y faire ? — les traiter en enfants !

— Quelle meilleure occasion d'appliquer notre maxime, que le jour de l'an, c'est-à-dire le jour des étrennes ? Tout le monde, en effet, n'est-il pas enfant ce jour-là ? — Allez plutôt voir les charmantes bagatelles qui encombrent les bazars de Susse et de Giroux : livres dorés, — bronzes, — plâtres, musique, — tableaux, — boîtes, — meubles superflus, joujoux utiles, pour tous les âges, entre deux mois et quatre-vingts ans ; depuis les statuettes charmantes de Barye et de Pradier, jusqu'aux polichinelles fumant des cigarettes, — dernier perfectionnement du polichinelle antique, célébré par M. Le Duc en tête de ce numéro.

— En fait de joujoux utiles, — la merveille de l'exposition - Giroux est, sans contredit, l'*Architecture amusante* de M. Bullier, le menuisier mathématicien. M. Bullier est un de ces hommes de mérite qu'une humble position dérobe au monde ; il ne lui manque qu'une occasion pour sortir de la foule. — Cousin du savant Carnot, savant lui-même, autant qu'on peut le devenir en faisant sa propre éducation, sous-officier impérial couvert de blessures, c'est lui qui a construit, en simple bois, les plans morcelés de villes et de monuments qui ont amusé le duc de Bordeaux, et ceux qui amusent encore le comte de Paris. Les dynasties passent, le ciseau et le compas restent. — C'est encore M. Bullier qui a sculpté aux Tuileries un cabinet gothique d'une perfection telle que sa main seule peut en démonter les pièces. Mais le chef-d'œuvre de cet artiste-artisan est son modèle d'architecture en mille pièces, si justement appelée amusante. Avec cette boîte magique, l'enfant ou l'homme le plus ignorant peut élever et démolir au coin du feu des centaines d'édifices divers. L'ouvrier apprend la coupe des pierres, l'artiste le jeu des ombres, l'écolier la géométrie et la stéréométrie, etc.

— Quant aux étrennes des dames, les chefs-d'œuvre de l'utile et de l'agréable sont les *Métiers parisiens* dont *le Musée* a donné un dessin dans le numéro de mai 1844. Tout Paris en peut voir un fort joli modèle en palissandre, offert par l'inventeur, Mlle Chanson, à la loterie de Monville.

— Point de nouveaux succès aux théâtres. Au lieu d'aller voir les éléphants et les ours plus ou moins littéraires qui s'y produisent en cette saison, — asseyez-vous, mesdames, devant vos pianos, et jouez les quadrilles à six mains de M. Aristide Hignard : innovation musicale des plus heureuses et qui deviendra célèbre dans les bals de cet hiver. M. Hignard a mis ainsi tout un orchestre dans le piano. Jouez aussi sa brillante valse de *Miranda*, une des fantaisies les plus adorables qui puissent bercer la tête d'une jolie valseuse au-dessus de l'épaule d'un jeune cavalier.

— A demain la séance annuelle de l'Académie française et la distribution des prix de poésie et de vertu, dont parlera le prochain *Mercure*.

— Encore une nouvelle à laquelle Mercure porte le puls vif intérêt :

Le Théâtre-Français vient de recevoir, à l'unanimité, un drame en trois actes, en vers, de M. Galoppe d'Onquaire, auteur d'*Une Femme de quarante ans*, et de votre très-humble serviteur. P.-C.

MODES.

Depuis notre dernier bulletin (n° de mars 1845), que de révolutions dans les modes d'hommes! Lorsque, l'hiver dernier, les badauds et les niais qui essayent les premières modes au profit des tailleurs adoptèrent les pantalons sans sous-pieds, à jambes d'éléphants, les gilets ouverts jusqu'au ventre et descendant en proportion, les habits-vestes en queue de morue, à la taille indéfinie, et les petits chapeaux anglais, suprême effort du tuyau de poêle vers le ridicule; — un homme d'esprit de notre connaissance s'écria à cette vue : — Voilà une mode qui obtiendra un succès colossal, car c'est la plus absurde qu'on ait imaginée depuis les incroyables du Directoire! — Notre ami était un prophète! A l'heure qu'il est, les jeunes gens les plus distingués ont exactement la tournure de leurs domestiques de l'année dernière. Pour compléter la ressemblance, ils portent, en guise de cannes, une petite baguette à battre les habits. Espérons que cette saturnale de la garde-robe ne se prolongera pas au delà du carnaval. Déjà les habits s'allongent timidement. Les gilets remontent peu à peu; et les chapeaux commencent à reprendre figure humaine. Les pantalons conservent la ganse ou le cordonnet de soie, et s'obstinent à proscrire les sous-pieds. Ceci a du moins une sorte de raison : c'est fort laid, mais plus commode. Du reste, Les cravates longues cèdent la place aux cravates courtes. Les gilets droits en piqué blanc, brodés ou unis, triomphent en soirée. Les gilets de casimir noir, bleu ou vert, à petites basques et à boutons dorés, font merveille le matin.

Arrivons aux dames, c'est-à-dire à la grâce et à l'élégance. D'abord les chapeaux à la Paméla sont morts... Qu'ils reposent éternellement! Leurs successeurs ont toutefois gardé leur forme surbaissée et quelque chose de leur petitesse. Ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux. Les capotes en satin gris sont très comme il faut le matin, avec des ornements de couleur tranchante; ainsi que les robes-redingotes ouvertes, avec revers en cœur sur une chemisette brodée. Cependant les corsages droits sont de meilleure compagnie. Affaire de caprice. Mais voici les deux grandes innovations : 1° les *caracos* en velours, avec petites basques arrondies dans le genre des surcots moyen âge; 2° les manteaux-visites; mais ici distinguons s'il vous plaît! Il y a le manteau grec, échancré du cou, à larges manches, relevées de passementerie : — assez gracieux. Il y a le manteau, dit pèlerine, serré à la taille, avec grand collet : — très-disgracieux. Il y a enfin le manteau russe, sans taille ni ceinture, à manches avec parements doublés de couleur vive comme le corps du manteau : — assez majestueux. En tout ceci, la passementerie et les boutons dominent à l'excès. Les passementiers vont s'enrichir comme des administrateurs de chemins de fer. En fait d'élégance, n'oublions pas une nouvelle amazone Louis XIII avec corsage à petites basques. Cette simple révolution a fait de l'amazoe une toilette délicieuse, — surtout si l'on y joint le chapeau à forme ronde, à larges bords relevés sous une plume flottante. Voulez-vous une grande parure de soirée ou de bal? Choisissez du moiré blanc garni d'une grecque, ou de la gaze ornée de dentelles, le tout à corsage plat, avec grandes basques sur les banches.

Les enfants élégants portent, avec grand succès : — les garçons le gilet arrondi du devant, orné de passementerie, et le feutre rond à bords relevés; les filles, le caraco comme leurs mères, le manteau russe et le chapeau de pluche grise ou bleue. Les Anglais y ajoutent force plumes, mais les Français ne sont pas obligés d'en faire autant. ANNA DE B.....



Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA TYPOGRAPHIE.



Portraits de Gutenberg, Fust et Schœffer.

DEPUIS L'INVENTION JUSQU'A L'AN 1500.

Le but de la série d'articles que nous commençons dans le *Musée des familles* est de suivre dans ses développements et dans ses transformations successives l'art admirable dont Gutenberg, Jean Fust et Pierre Schœffer s'attribuent la paternité; nous apprécierons sa valeur morale et nous donnerons une idée de ses procédés matériels. Cette étude, dont nous tempérerons autant que possible la sécheresse en fuyant la technicité, fera briller dans tout son jour la gloire des inventeurs; car, si les siècles ont apporté quelques perfectionnements de détails dans l'art typographique, le principe est resté intact; au point qu'après quelques jours, quelques heures peut-être d'observations et d'épreuve, un ouvrier compositeur du temps d'Alde Manuce ou de Jean Amerbach serait en état de travailler utilement dans l'imprimerie de Firmin Didot ou de Lacrampe...

Cette histoire se rattache intimement à l'histoire intellec-

tuelle et littéraire des temps modernes, dont elle peut servir à fixer l'ère véritable; ce n'est pas que la découverte de l'imprimerie ait beaucoup servi, comme on l'a trop répété, la cause de l'affranchissement de la pensée; son rôle n'était pas là. En effet, instrument docile, mais inerte, elle a transmis indifféremment aux masses les doctrines des oppresseurs comme les plaintes des opprimés; semblable au chemin de fer qui, s'il peut rapidement porter sur la frontière une armée nationale, peut également conduire au cœur même du royaume les étrangers et l'invasion.

D'ailleurs, il faut le dire, la pensée n'a jamais été réellement asservie que dans une certaine limite; les censures de tous les temps n'ont égratigné que son côté le plus extérieur et le plus terre à terre; les grands philosophes et les sublimes poëtes surent toujours soustraire leurs ailes aux ciseaux et aux tenailles. Dante, Abailard, Rabelais, Montaigne, Bacon, Descartes, Pascal, Molière, Locke, Leibnitz, Newton, Rousseau, de Maistre, Chateaubriand se sont-ils trouvés supprimés ou seulement amoindris?

L'imprimerie n'a point eu ce caractère de propagande exclusivement protestante et révolutionnaire qu'on cherche à lui attribuer; nous en trouvons l'irrécusable preuve dans ce fait que nulle des grandes puissances temporelles et spirituelles, pape, empereur ou roi, ne s'en alarmèrent ni ne la combattirent.

Dès 1467, Udalric de Mayence, Hans, Conrad Suvenheim et Arnold Pannarts s'établirent à Rome sous la protection du pape Paul II, qui les logea dans le palais des Maximis. Ils y imprimèrent en 1467 *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, une Bible latine et les *Offices* de Cicéron. Il existe un arrêt du Parlement de Paris, en date de 1462, qui proclame l'excellence de la nouvelle découverte, et un privilége de l'empereur Maximilien, qui la qualifie de *chose merveilleuse et presque divine.*

D'ailleurs, l'inattendu, la singularité et l'admirable simplicité de l'art typographique frappèrent seuls les esprits; on ne soupçonna même pas qu'il y eût autre chose là qu'une heureuse modification dans le mode de propagation des œuvres écrites; longtemps après Gutenberg, les esprits sérieux et les savants à barbe grise préféraient les manuscrits aux plus belles impressions; lorsque Fust vint à Paris pour la première fois, il apporta six ou sept exemplaires magnifiques de sa Bible latine, dite de 1462; ils étaient tirés sur peau de vélin premier choix, avec illustrations et lettres ornées peintes au pinceau en couleur et en or; pour compléter l'illusion, les caractères qui avaient servi pour composer ce chef-d'œuvre imitaient scrupuleusement la forme de l'écriture usuelle; et Fust ne parvint à vendre les Bibles de sa collection qu'en les faisant passer pour manuscrites. Cependant les acheteurs se convainquirent bientôt qu'il n'en était rien; ils devinrent furieux et poursuivirent ce grand homme d'abord comme voleur et faussaire, puis, ce qui devenait plus grave, comme magicien. Fust pouvait aisément se justifier, mais en dévoilant un secret qu'il voulait garder précieusement. Il ne lui restait donc d'autre parti que la fuite; aussi retourna-t-il diligemment à Mayence, où il attendit en sûreté le résultat des poursuites dirigées contre lui. Le Parlement fut saisi de l'affaire; ses délibérations durèrent plusieurs mois; sur ces entrefaites, divers ouvriers imprimeurs, Martin Crantz, Ulric Gering, natif de Constance, et Michel Friburger apportèrent leur industrie à Paris et fonctionnèrent publiquement dans les salles basses de la Sorbonne; c'est alors qu'intervint l'arrêt auquel nous faisions allusion plus haut, qui lava complétement Jean Fust des imputations de ses ennemis, et rendit hommage à l'excellence de son art.

D'un autre côté, Polydore Virgile, l'un des hommes distingués du quinzième siècle, ne craignait pas, en 1499, de s'exprimer en ces termes (1):

« Cecy (les bibliothèques) fut jadis un grand bénéfice du
« ciel, octroyé aux mortels : mais qui ne doit estre esgallé
« en rien à celuy de nostre temps, auquel on a trouvé une
« maniere nouvelle d'escrire, par laquelle un seul homme
« imprimera plus en un jour que plusieurs ne sçauroient
« escrire tout le long d'une année... De parler plus d'icelle
« j'en fais surseance, me suffisant d'avoir monstré et l'in-
« venteur et le lieu d'où avant elle nous a esté aportée,
« laquelle a esté de grand proufit au commencement
« *comme chose admirée pour sa nouveauté*, mais la-
« quelle comme j'estime *sera avilie pour estre trop com-*
« *mune et divulguée.* »

On conçoit que, sous l'influence de pareilles idées, l'imprimerie ne put devenir de longtemps une spéculation lucrative; à peine les frais d'exploitation se trouvaient-ils couverts; les premiers imprimeurs qui, de 1462 à 1470, se répandirent dans les principales villes d'Europe, étaient de simples ouvriers qui cherchaient seulement à utiliser leur travail manuel pour gagner au jour le jour un modique salaire. Après eux, grandit une seconde génération plus intelligente, plus lettrée; les imprimeurs furent de savants hommes qui, passionnés pour ce qu'on appelait alors les belles-lettres, ne voyaient dans l'exercice de leur profession qu'un moyen d'arracher à un oubli éternel les chefs-d'œuvre de l'antiquité qui les avaient séduits. Leur gloire, gloire réelle et pure, consistait à livrer aux érudits, aux doctes de leur siècle, des éditions irréprochables dans lesquelles les textes favoris étaient soigneusement restitués, rectifiés, expurgés, commentés, expliqués; la qualité d'imprimeur impliquait alors celle d'helléniste ou de latiniste consommé; la pléiade antique n'a pas eu de scoliastes plus amoureux et plus entendus que les Elzevirs, les Alde, les Estienne, les Junte et les Amerbach.

Un imprimeur parisien, Jean Camusat, se modelant sur le célèbre Jean Froben, poussa plus loin la conscience et le fanatisme littéraires : il s'était fait un devoir de ne s'occuper que de livres d'une valeur intrinsèque incontestable, et parmi les meilleurs il faisait encore un choix; ainsi Tacite pouvait avoir ses sympathies, mais pour rien au monde il n'eût réimprimé Ennius; Térence faisait ses délices, mais Plaute lui paraissait grossier et trop indigne d'une nation polie. Aussi cet homme estimable eût-il pu dire comme Mozart à propos de *Don Giovanni* : « *J'imprime* pour moi et deux ou trois de mes amis. »

Par une conséquence nécessaire de cet état de choses, tout imprimeur était libraire, du moins en thèse générale; les édits et règlements de Louis XIV sur leur corporation semblent encore considérer comme une exception rare la séparation de ces deux professions.

En résumé, c'est par une illusion d'optique que l'on attribue généralement à la découverte de l'imprimerie ce qui n'appartient réellement qu'à la dernière période du dix-neuvième siècle; *la presse*, *quatrième pouvoir de l'Etat*, est née avec le gouvernement constitutionnel, dont elle est une des manifestations extérieures; c'est une forme extraordinaire et spéciale du régime sous lequel nous vivons; il ne nous appartient pas de rien prophétiser quant à sa durée; mais ce que nous pouvons affirmer et soutenir, c'est que rien de semblable n'exista dans le passé.

(1) Chaque fois que nous avons jugé utile de citer des ouvrages originairement écrits en langue latine, nous nous sommes servi du texte de la traduction la plus accréditée, sauf à la redresser lorsqu'elle nous paraissait réellement éloignée du véritable sens.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les inventeurs eux-mêmes et leurs contemporains virent dans l'art typographique une découverte peut-être plus curieuse qu'utile, et ne lui attribuèrent pas une importance sociale beaucoup plus grande que nous n'en attachons à l'électro-chimie et à la dorure par le procédé Ruolz.

Rien n'est d'ailleurs plus confus, moins explicable et moins authentique que l'histoire des premiers essais du quinzième siècle; on verra bientôt, si nous sommes assez heureux pour rendre visibles et tangibles à nos lecteurs les objets que nous allons décrire, que le principe et ses déductions les plus immédiates et les plus saillantes n'étaient rien par eux-mêmes, si les accessoires n'étaient pas simultanément créés tout d'une pièce; pour concevoir la première tentative à peu près réussie, il faut supposer l'existence de ces accessoires, non pas en germe ou seulement informes, mais complets et parfaits. Nous le répétons, à part certaines consolidations, certaines améliorations dans des détails minimes, la typographie n'a pas marché depuis Fust et Schœffer. La Bible dite des quarante-deux lignes et *les Offices* de Cicéron imprimés par Jean Amerbach ont exigé autant d'invention et de génie dans les matériaux d'exécution que les plus splendides éditions illustrées de nos jours; bien mieux, les typographes d'aujourd'hui n'ont rien trouvé qui ne dût être connu dès le jour où la première page imprimée fut produite. Nous n'exagérons rien; car le caractère mobile étant donné, plus ou moins régulier, plus ou moins juste, mieux ou plus mal combiné, à quoi servait-il sans la facilité de le rassembler en pages uniformes, surtout de l'y maintenir, difficulté qu'on ne soupçonne plus maintenant que le long usage a dissipé la faculté d'étonnement, mais qui était tout un monde à franchir? et, tous ces obstacles aplanis, quel profond praticien, quel chimiste inspiré trouva la clef de voûte sans laquelle l'édifice s'écroulait, ou, bien plutôt, n'existait pas, qui donc trouva l'encre d'imprimerie?

Plus nous envisageons la question à ce point de vue, qui est le véritable, et plus nous constatons sûrement que la force de génie surhumaine qui coordonna cette masse de découvertes prodigieuses ne se peut être manifestée en un seul jour. Il est impossible de méconnaître ici la lente élaboration des siècles; le doigt du temps se manifeste évidemment. Cela se passe ainsi de toute éternité; une idée germe sourdement, travaille, étend ses fortes racines sous le sol dont elles aspirent le suc; elle grandit parmi les herbes sauvages dont nul ne la distingue encore, elle pousse mille rameaux; puis un jour la fleur éclôt splendide et odorante, et l'on se persuade qu'elle a poussé comme cela pendant la dernière nuit. La vapeur a été découverte vingt fois avant la découverte définitive de James Watt, et pourtant c'est à lui qu'en revient le légitime honneur, puisque lui seul a été assez fort pour faire reconnaître sa puissance. Ainsi Gutenberg et les autres profitèrent de travaux antérieurs qu'ils complétèrent et qu'ils menèrent à maturité. Et ce que nous disons là n'atténue en rien leur mérite; l'invention consiste moins dans une idée laissée stérile et sans souffle vital que dans le développement et la fécondation du germe abandonné. Dans un autre ordre de faits, les grands poëtes ont ainsi procédé : Homère a sucé vingt Iliades antérieures dont il a fait la sienne; Dante Alighieri absorbe dans son poëme vingt Divines Comédies, œufs desséchés gisant sur un sable aride, mais où son ardent génie a fait éclore la poésie, la grande aigle aux ailes éployées.

Puis il arrive un instant fatal et climatérique où toute idée fertile est dans l'air; chacun la respire par tous les pores; mais les uns la dédaignent ou la méconnaissent, ou la subissent instinctivement, sans rien chercher au delà; un ou deux hommes seulement la comprennent, s'en emparent; elle est à eux de par le droit du plus fort, de par le droit du génie...

Mais avant de pénétrer plus profondément dans le cœur du sujet, il nous faut, de toute nécessité, faire bien comprendre sur quelle base repose l'art typographique, et circonscrire d'une manière très-exacte la limite de l'invention chez Laurent Coster de Haarlem, Gutenberg, Fust et Schœffer.

Depuis longtemps sans doute on était possédé de cette idée qu'une figure, qu'un dessin quelconque, sculpté en relief sur un morceau de bois ou sur une plaque de métal couverte d'un enduit humide et coloré, se décalquerait parfaitement sur un plan uni comme l'est une feuille de parchemin ou de papier, qu'ainsi le même dessin, la même figure fourniraient un nombre illimité d'exemplaires identiques. Voilà quel est le principe élémentaire de toute impression. L'application offrait une difficulté unique, mais qui dut paraître longtemps insurmontable; on avait reconnu tout d'abord que l'encre ordinaire ne pouvait être d'aucun usage : à la fois trop pâle et trop fluide, elle ne gardait pas avec précision les contours de la ligne sculptée, et ne pouvait donner qu'une épreuve effacée et confuse, tout au plus propre à représenter les capricieux dessins que font les nuages quand le vent souffle. Il fallait donc trouver une composition noire et résistante, épaisse sans empâtement, liquide sans fluidité, qui pût s'étendre avec régularité sur la surface entière de la gravure à reproduire, sans couler dans les vides calculés pour rester blancs, et qui, sous une forte pression, ne s'étalât point en taches indécises.

L'encre d'imprimerie, connue dès Gutenberg, remplit toutes ces conditions; c'est un mélange d'huile et de noir; on convertit cette huile en vernis par la cuisson et on la broie très-exactement avec du noir qui se tire de la poix résine brûlée dans une bâtisse spéciale nommée *sac à noir;* les huiles de noix et de lin sont les seules propres à faire de bonne encre; les autres font maculer l'impression et jaunissent rapidement.

A qui revient l'honneur de cette invention remarquable? Nul ne le sait; mais dès lors la gravure sur bois fut créée.

Le plus ancien spécimen de cet art est *l'Enfant Jésus sur les épaules du géant saint Christophe*; cette estampe porte la date de 1423; on n'en connaît plus guère que deux épreuves, l'une chez lord Spencer à Londres, la seconde à la Bibliothèque royale de Paris.

Rien de plus rude, de plus grossier, de plus rustiquement naïf que ces premiers essais; mais ils se perfectionnèrent rapidement; les contours devinrent moins heurtés, la perspective s'améliora; on expliqua le sujet par des inscriptions taillées en relief dans la marge ou au bas de l'estampe; l'explication devint longue et verbeuse, la poésie s'y introduisit; l'espace devint grand pour le texte, restreint pour le dessin, et l'on arriva insensiblement à des notions qui guidèrent le hardi génie de Gutenberg vers la découverte qui l'a illustré.

Les Chinois ont mis ces procédés en usage dès les temps les plus reculés, en les appliquant non pas seulement aux gravures et aux dessins, mais encore à l'écriture, c'est-à-dire à l'impression des livres.

C'est ici que prennent place les travaux prétendus de Laurent Coster de Haarlem, en qui les Hollandais persistent à voir le père de l'art typographique.

Voici sommairement, mais exactement, toutes les notions reçues concernant ce personnage :

Jean-Laurent Coster naquit à Haarlem vers **1370.** Il était garde ou concierge du palais royal de cette ville. Entre autres contes ridicules, ses panégyristes ont affirmé qu'il descendait de la maison princière de Brédérode, chose, ce nous semble, fort indifférente dans l'espèce. On raconte que Laurent Coster, se promenant dans les forêts qui environnent Haarlem, imagina de tailler en bois de hêtre des lettres isolées, dont il imprima des sentences et des maximes tirées de l'Écriture-Sainte, pour l'instruction de ses petits-enfants; il perfectionna peu à peu ses procédés, monta un atelier, et imprima divers livres, entre autres le *Speculum humanæ salvationis ;* ensuite il inventa les matrices et la fonderie. Mais la veille de Noël 1441, pendant que Coster et toute sa famille étaient à la messe de minuit, un de ses ouvriers, nommé Jean Fust, s'enfuit en emportant la collection des poinçons et des matrices, et alla s'établir à Mayence où il s'associa Gutenberg et Schœffer. Le premier ouvrage qui sortit de cette nouvelle officine fut le *Doctrinæ Alexandri Galli* (Mayence, 1442). Coster mourut peu de temps après; ses fils, André, Pierre et Thomas Coster, continuèrent et accrurent la nouvelle industrie, qui prospéra malgré le nouveau vol dont ils furent victimes : un autre ouvrier, nommé Frédéric Corselles, suivit l'exemple de Jean Fust, et passa en Angleterre, où il fit connaître l'imprimerie, vers l'année 1559.

Nous avons réuni dans les quelques lignes ci-dessus toutes les fables accréditées avec une rare audace par les écrivains hollandais des siècles derniers. Chaque mot, chaque fait, chaque date porte en soi la preuve matérielle de sa fausseté.

Jean Fust ne fut jamais ouvrier; c'était un riche orfévre de Mayence; des actes authentiques établissent que dès 1437 il habitait cette ville, dans laquelle d'ailleurs il était né. Il déroba bien peu les poinçons et les matrices de l'imprimerie de Haarlem, car cette intéressante partie de l'art typographique lui resta bien longtemps étrangère; le mérite ne lui en revient même pas, comme nous le verrons tout à l'heure, et l'invention des matrices, au surplus, ne date sérieusement que de 1452.

Il n'existe pas un seul ouvrage portant le nom de Laurent Coster ou de ses enfants. A la vérité, la même objection se présente pour Gutenberg, qui n'a pas attaché son nom à un seul monument (nous expliquerons ce phénomène en temps et lieu); mais du moins il existe, en faveur du gentilhomme strasbourgeois, une tradition contemporaine et vivante, tellement précise, tellement vraisemblable, tellement incontestée, qu'on ne peut, sans injustice, se refuser à la tenir pour vraie.

L'histoire de Laurent Coster est, au contraire, une fiction toute moderne, inventée par des écrivains néerlandais, pour le besoin de leur gloire patriotique; ils ont métamorphosé les tentatives incertaines de Laurent Coster en créations complètes et supérieures; ils ont appuyé leurs affirmations sur des documents entachés de faux et d'interpolation, ou même, ce qui est plus fort, parfaitement imaginaires et fantasmagoriques; ils ont exalté l'opinion publique



Système de Coster. Imprimerie sur bois.

incalculable, matériel sans cesse croissant et d'une conservation embarrassante et difficile; nulle régularité, par conséquent nulle élégance dans les types employés; matière première peu abondante et d'un prix élevé; corrections inexécutables, outrées, dispendieuses; nécessité d'imprimer page à page, soit des frais sans bornes de tirage (quatre fois, huit fois, seize fois, vingt-quatre fois plus considérables, selon le format, que par le mode actuel); en somme, dépense de temps et prix de revient aussi élevés, sinon plus considérables, que ceux des manuscrits.

Erasme, jaloux comme il était de l'illustration de sa patrie, eût difficilement ignoré des faits si glorieux pour elle, et les eût même probablement acceptés sans un bien scrupuleux examen; il faut convenir que ce silence conclut médiocrement pour les Coster. Les Hollandais diront à cela que c'est un malheur de plus dont est victime cette intéressante famille, si outrageusement volée et revolée par d'indignes ouvriers.

Expliquons-nous maintenant sur le second vol dont se plaignent les infortunés Coster. Outre que ce Frédéric Corselles avait tort grandement de leur dérober un secret déjà divulgué par toute l'Europe, il faut qu'Adrien Junius et le savant Bornhonius, les deux Homères de ces autres Pélopides, aient mis en avant quelque chose comme une très-fausse date. A les en croire, Frédéric Corselles porta l'imprimerie en Angleterre vers 1459 : comment donc alors le premier livre imprimé dans ce pays est-il marqué du millésime MCCCCLXXXXI? De deux choses l'une : ou les frères Coster ne furent volés qu'en 1490 ou 91, époque où l'art typographique était connu dans quatre ou cinq cents villes différentes, et alors le dommage fut minime ; ou bien la date de 1459 est la bonne, et les secrets costériens n'étaient pas assez merveilleux pour enfanter un résultat quelconque.

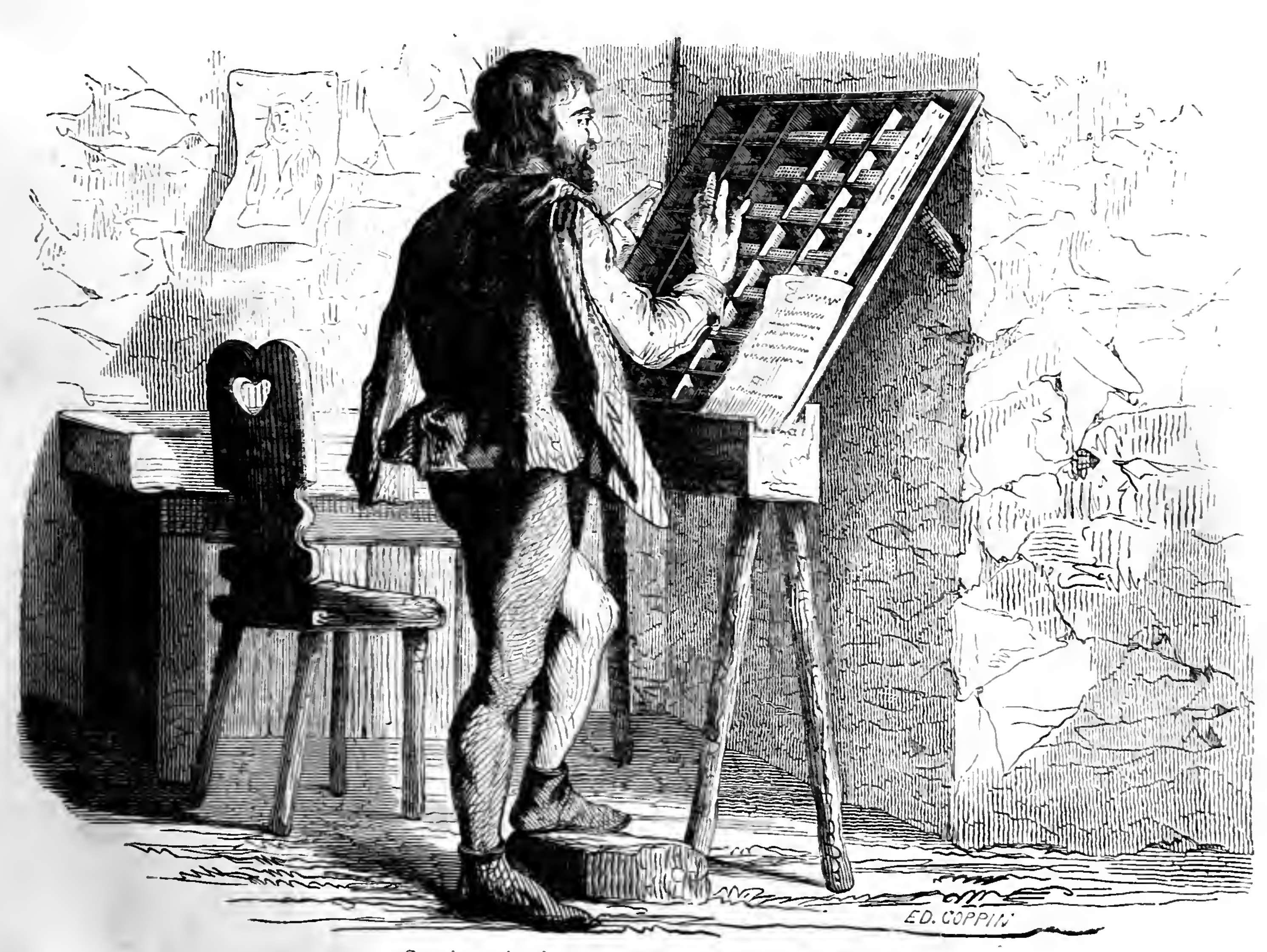
Nous ne dirons qu'un mot des livres qu'on leur attribue : ils sont indubitablement sortis des presses de Nicolas Ketelaer et de Gérard de Leempt, qui florissaient à Utrecht de 1473 à 1492.

Reste le *Speculum humanæ salvationis*, la pierre angulaire du système hollandais. Ce livre fameux, que nous n'avons pu nous procurer, en dépit des recherches les plus actives, se composait, au dire des divers auteurs, de deux cents pages imprimées sur le *recto* seulement et collées *verso* sur *verso*, de manière à ne pas laisser de pages blanches, ce qui caractérise essentiellement le mode de tirage sur planches gravées; Junius lui-même convient que le *Speculum* fut effectivement taillé sur bois à la manière des anciennes estampes, ce qui nous rejette vers la Chine, bien loin de Gutenberg et de Schœffer.

Un jour, le doyen Malenkrot prétendit avoir retrouvé les maximes de l'Écriture-Sainte, premiers essais de Laurent Coster; c'étaient de petites bandes de parchemin collées soigneusement une à une sur du papier blanc. Mais le vénérable professeur reconnut depuis que sa religion de savant avait été surprise, et que cette collection curieuse résultait d'une fraude aussi pieuse que hollandaise, assez adroitement pratiquée par des imprimeurs contemporains.

En résumé, il est possible que Jean-Laurent Coster de Haarlem ait réellement imprimé le *Speculum*, mais ce au moyen de planches gravées en relief; par conséquent, cette tentative reste tout à fait en dehors du procédé typographique tel que l'a compris Gutenberg, et tel que nous allons le définir.

On devine les inconvénients sans nombre de la méthode de Coster : autant de planches gravées que de pages dans un volume, c'est-à-dire travail immense, perte de temps



Système de Gutenberg. Caractères mobiles.

au point de l'amener à dresser une statue à Coster, décoré du titre piquant de *Cadmus néerlandais*. Et maintenant, lorsqu'on veut discuter, les Hollandais répondent imperturbablement : « La preuve que Laurent Coster a inventé l'imprimerie, c'est que nous lui avons élevé des statues. »

Quant à l'atelier de Laurent Coster et de ses enfants, avouons qu'il a bien du malheur, car ni Erasme ni aucun des contemporains ne l'a connu ni n'en a fait mention ;

Ce qu'on appelle communément la découverte de l'imprimerie consiste dans l'invention du *caractère mobile ;* il n'y a plus de pages d'un seul morceau ; chacune des lettres est détachée, isolée, mobile ; on obtient les mots en mettant l'une contre l'autre les lettres nécessaires ; chaque ligne, en juxtaposant les mots ainsi composés ; chaque page, en superposant les lignes ; cette opération s'appelle *composition.*

Désormais, plus d'entraves ; lorsqu'une page est imprimée, les lettres qui ont entré dans sa formation servent à composer d'autres pages, et ainsi de suite à l'infini. Plus de gravure spéciale pour chaque ouvrage ; les caractères employés dans une œuvre profane vont tout à l'heure se combiner pour le texte des Saintes-Écritures ; latin, français, espagnol, italien, anglais, tout se compose et s'imprime avec la même collection de signes ; un assortiment de deux cent mille lettres environ suffit à la reproduction de toutes les bibliothèques du monde.

Cette magnifique simplification, qui est à elle seule l'art typographique tout entier, semble devoir être attribuée à Gutenberg, peut-être même à Fust ; mais tout admirablement ingénieuse que fût cette méthode, elle soulevait les objections que chacun de nos lecteurs vient de faire sans doute. Deux, trois, quatre ou cinq cent milles lettres à sculpter en relief, n'est-ce donc rien que cela ? Et cette irrégularité de dessin dont nous accusions les pages gravées ne subsiste-t-elle pas dans le système nouveau ? En effet ; c'étaient là de graves imperfections ; ajoutez à cela que d'aussi petits objets qu'une lettre, un *a* ou un *e* par exemple, sculptés à l'extrémité d'une petite tige de bois de hêtre, manquaient de symétrie, de parallélisme et d'aplomb ; d'où il suit qu'à l'impression les mots étaient mal alignés, les mots *dansaient,* comme on dit en termes du métier ; les lettres n'approchaient pas assez l'une de l'autre et laissaient à travers les mots du blanc désagréable à l'œil ; les caractères étaient forcément d'une grosseur au-dessus de la moyenne et ne se prêtaient pas à l'emploi d'un autre format que l'in-folio démesuré. En somme, ces essais étaient encore empreints d'une grande barbarie.

L'œuvre était incomplète, ce que deux hommes de génie avaient entrepris, un autre homme de génie pouvait seul l'achever ; il parut, cet homme providentiel : ce fut Pierre Schœffer de Gernsheim.

Ainsi donc à cette trinité, Gutenberg, Fust et Schœffer, revient tout l'honneur de la découverte de l'imprimerie, que nous appellerons désormais et invariablement typographie ; le mot *imprimerie* est à la fois trop général, trop vague et trop restreint ; car il s'applique également à toute nature d'impression, même à des arts tout à fait étrangers, comme l'apprêt des étoffes d'habillement et d'ameublement, et ne désigne pas nettement, comme le mot *typographie*, la reproduction de l'écriture par des types invariables et cependant mobiles (τυπως, γραφειν) ; puis il exclurait de notre travail les arts accessoires, mais indispensables à la typographie, le frappage des matrices, la fonderie, la stéréotypie et la clicherie, dont nous aurons nécessairement à nous occuper.

L'Allemagne fut le berceau des trois inventeurs ; Jean Gutenberg vit le jour à Strasbourg, Fust et Schœffer à Mayence ; nous allons esquisser rapidement leur existence, et faire connaître dans quelles circonstances le hasard les réunit.

Jean Sulgeloch, seigneur de Gansfleich et de Gutenberg, naquit en 139., à Strasbourg, alors ville libre impériale, d'une famille patricienne, mais peu riche ; il étudia ce qu'on appelait alors les sciences occultes, c'est-à-dire la physique, mais surtout la chimie ; ses études le conduisirent à des résultats sans doute intéressants ; car en 1431, il forma avec quelques bourgeois de Strasbourg une association ayant pour but d'exploiter « *certains secrets tenant du merveilleux* », dans lesquels la typographie était comprise, ce qu'affirment légèrement peut-être les biographes modernes. Le fait est que nous n'avons aucune donnée exacte sur ce point ; nous supposons pourtant qu'il était question de tout autre chose, car l'association donna des bénéfices, ainsi qu'il résulte du procès intenté à Gutenberg en 1432 par André Dryzehn, fils de Pierre Dryzehn, l'un des associés, qui venait de mourir ; cet André réclamait la part de son père dans les bénéfices de la société, et les tribunaux lui donnèrent gain de cause. C'est alors que Gutenberg alla s'établir à Mayence ; il y acheta une maison et se fit accorder le droit de bourgeoisie ; son titre de *bourgeois de Mayence* a seul causé l'erreur longtemps accréditée qui lui donnait Mayence pour patrie ; il est bien constaté aujourd'hui que Strasbourg le vit naître ; aussi cette ville lui a-t-elle érigé une statue due au ciseau du célèbre David, et inaugurée en 1841.

Nous rétablissons ici la véritable orthographe du nom de Gutenberg, trop souvent défiguré par les divers auteurs qui l'ont appelé Guttemberg, Gutemberg, Guttenberg, ou même Cuthemberg, comme Polydore Virgile ; Gutenberg est le seul nom conforme à l'étymologie et à l'orthographe allemande (*gute*, bonne, *berg*, montagne, du nom d'une de ses seigneuries).

Jean Fust était un riche orfèvre de Mayence ; or, dans ce temps-là, quiconque disait orfèvre, disait artiste, sculpteur et ciseleur ; la première pensée de l'art nouveau vint-elle de lui et la communiqua-t-il à Gutenberg dont l'esprit ingénieux et fertile pouvait lui venir efficacement en aide ; ou bien, comme on l'assure, Gutenberg, privé des ressources nécessaires, ne vit-il dans Fust qu'un intelligent bailleur de fonds, c'est ce qu'il n'est pas facile d'éclaircir. Il n'en est pas moins vrai qu'ils s'associèrent, et tirèrent parti de l'invention des caractères mobiles en imprimant la fameuse Bible latine dite *des quarante-deux lignes*, qui, fatalité décevante pour la curiosité des bibliophiles, ne porte ni date ni nom d'imprimeur.

On affirme, sur la foi du *Trithemianarum historiarum Breviarium* (Mayence, 1515, année de la bataille de Pavie), que la brouille entre Gutenberg et Fust survint à propos de cette Bible ; Fust réclamait ses avances, que le débit du livre n'avait pu couvrir, et Gutenberg se trouvait hors d'état de les lui rembourser ; bref ils se séparèrent en 1452 ; Gutenberg rentra dans la retraite, et l'établissement tout entier resta aux mains de Fust.

L'atelier de ce dernier renfermait alors un ouvrier jeune, intelligent, bien fait, passionné pour son art autant que pour la belle Christine, la fille de l'orfèvre ; c'était Pierre Schœffer de Gernsheim. Il osa rêver une alliance bien disproportionnée ; mais, en homme de cœur, il voulut la réaliser non par des moyens vulgaires ou honteux, mais par sa seule vertu et par l'éclat de son talent. Électrisé par les beaux travaux de son maître et de Gutenberg, dont il enviait le génie, il tenta de placer tout d'un coup l'art typographique à des hauteurs inespérées ; il eut confiance, il chercha, et de ses méditations naquit la *fonderie en caractères.*

Par bonheur, Jean Fust était un homme réellement supérieur ; il comprit la beauté et la hardiesse de cette découverte ; loin d'en profiter pour lui seul et de jalouser son auteur, il l'associa à sa maison, et peu de temps après, combla ses vœux en l'unissant à la belle Christine.

La mémoire de ce fait véridique, quoique un peu romanesque, est conservée dans une note finale du *Trithemianarum*, etc., ainsi conçue :

« Ce présent ouvrage de chronique a été achevé d'imprimer en 1515, en la noble et fameuse ville de Mayence « (où l'art de l'Imprimerie a été premièrement inventé) « par Jean Schœffer, petit-fils d'honneste homme Jean Fust, « citoyen de Mayence, premier auteur de cet art, qui le « trouva par son invention, et qu'il commença d'exercer « en 1450, induction treizième, étant empereur Frédéric III, et archevesque de Mayence Thierry Pincerna de « Ehrbach, prince et électeur. En 1452, il perfectionna cet « art avec l'aide de Dieu et de Pierre Schœffer de Gernsheim, qui trouva plusieurs choses nécessaires pour l'augmentation de cet art, auquel, pour récompense de tous « ses travaux et inventions, il donna sa fille Christine Fust « en mariage. »

Voilà sans doute un témoignage irrécusable, cette note ayant été vraisemblablement rédigée par l'imprimeur lui-même, fils de Christine et de Schœffer.

L'invention de Schœffer est réellement les colonnes d'Hercule de la typographie ; elle frappe surtout par sa simplicité sublime ; le dessin en creux d'une lettre quelconque étant fixe dans un moule *ad hoc*, on obtient très-rapidement, en y coulant du métal en fusion, autant de lettres du même type qu'on le désire, dix mille, cent mille, un million, toutes exactement semblables de modèle et de forme, puisqu'elles viennent d'un seul type une fois gravé, et d'une justesse d'alignement parfaite.

Gutenberg tressaillit de joie en voyant ainsi porté au plus haut degré de perfection l'art qu'il avait créé. Il voulut à toute force sortir de son repos ; grâce aux bons offices de Conrard Hanequis, échevin de Mayence, il ouvrit en 1455 un atelier qu'il dirigea seul ; il se réconcilia néanmoins avec Fust, s'approvisionna de caractères fondus par Pierre Schœffer, reconnaissant ainsi noblement le génie de l'élève. Gutenberg fut imprimeur aussi habile qu'il avait été grand inventeur. Le *Psautier*, qui sortit de ses presses en 1461, sera considéré dans tous les temps comme le chef-d'œuvre de la typographie. Vers cette époque, l'électeur Ernest de Gotha le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre et lui assura une pension suffisante avec une retraite à Gotha ; Gutenberg, vieux et brisé par les secousses de sa vie agitée, accepta avec empressement ; il se retira près du duc et s'y éteignit doucement en juin 1463. Son imprimerie devint la propriété de Conrard Hanequis.

Le secret de l'art nouveau avait été jusqu'alors fidèlement gardé, et personne n'en avait pu pénétrer le mystère. Mais en 1462, l'électeur de Saxe, soutenu par Paul II, fondit sur la ville libre de Mayence et la dépouilla de tous ses priviléges. Cette révolution dans le gouvernement causa une émigration générale ; les ateliers se fermèrent, et les ouvriers dispersés portèrent leur industrie en différents pays. Paris et Rome profitèrent d'abord de cette divulgation.

Dans ces circonstances, Fust voulut lui-même voir la France, et nous avons dit quelle fortune il y rencontra ; sa Bible de 1462 lui joua de mauvais tours, et il revint promptement à Mayence.

Comme tous les premiers livres imprimés, cette Bible était nue et sans aucun ornement imprimé, c'est-à-dire sans premières pages, sans titres, sans chapitres ni grandes lettres. On les laissait en blanc pour les faire faire à la main ou en miniature, afin que les livres passassent toujours pour des manuscrits. Ils n'étaient ni chiffrés ni signaturés au bas des pages par les lettres de l'alphabet, comme on le fit quelques années après ; cela donnait bien de la peine au relieur qui, s'il n'était exact ni intelligent, risquait fort de transposer les feuilles.

Complétement rassuré par les bonnes dispositions du roi Louis XI et du Parlement, Fust revint à Paris en 1464, y gagna quelque argent, et se disposait en 1466 à en aller jouir dans sa patrie, quand il mourut de la grande peste qui ravageait alors notre pays.

Pierre Schœffer, désormais seul chef de l'imprimerie de Mayence, la fit prospérer, et l'agrandit bientôt en la réunissant à celle de Conrard Hanequis. Ils imprimèrent ensemble *les Offices* de Cicéron et *la Cité de Dieu*, livres qui eurent un succès prononcé, c'est-à-dire un grand débit. Malgré la propagation rapide de la typographie, les presses de Mayence avaient une supériorité réelle et une renommée générale. L'office de Martin Crantz à Paris ne nuisait nullement aux intérêts de Schœffer, qui avait dans cette ville des gens à ses gages chargés de vendre les produits de son atelier (1).

Pour compléter l'histoire de la typographie du quinzième siècle, il ne nous reste qu'à indiquer quelles villes se pourvurent d'imprimeries de 1462, époque de la dispersion, jusqu'à l'an 1500.

De 1462 *à* 1480. — Rome, Paris, Strasbourg, Venise, Rutlingen, Cologne, Nüremberg, Augsbourg, Spire, Ratisbonne, Naples, Parme, Bologne, Vérone, Louvain, Ulm, Padoue.

Pierre Mauser, natif de Rouen, y établit la première imprimerie en 1476.

(1) Ceci résulte d'une ordonnance de Louis XI que nous allons transcrire en partie. Ce morceau est curieux à plus d'un titre, en ce qu'il donne la mesure de la bienveillance de Louis XI pour la typographie, et que c'est le premier monument judiciaire ou législatif qui fasse mention de cet art :

Lettres qui accordent une exemption de droict d'aubayne en faveur de deux habitants de Maïence, inventeurs de l'imprimerie, pour encourager cet art.

Paris, 21 avril 1475.

Louys, etc. De la part de nos chers et bienamés Conrart Hanequis et Pierre Scheffre, marchands bourgeois de la cité de Maïence en Allemagne, nous a esté exposé qu'ils ont commis à Paris plusieurs gentz pour vieulx livres vendre et distribuer, et, entre autres, depuis certain temps en ce commirent et ordonnérent pour eux un nommé *Herman de Stathœn*, natif du diocéze de Munster en Allemagne, auquel ils baillérent et envoyérent certaine quantité de livres pour iceulx vendre là où il treuveroit au profict desdits Corart Hanequis et Pierre Scheffre, auxquels ledit Stathœn seroit tenu d'en tenir compte, et est cet iceluy Stathœn allé de vie à trespas en nostre dicte ville de Paris ; et pour ce que, par la loi générale de nostre royaume, toustes fois que aucun estranger va de vie à trespassement, sans lettres de naturalité, tous les biens qu'il a en nostre dict royaume, nous compétent et appartiennent par droit d'aubenage, nostre procureur ou autres nos officiers ou commissaires furent prendre, saisir et arrester tous les livres et autres biens qu'il avoit avec lui, et les deniers qui en sont venus, ont été distribuez, aprés lesquelles choses ledit Conrart Hanequis et Pierre Scheffre se sont tirés par devers nous et les gens de nostre conseil.

Nous, ayant considération de la peine et labeur que lesdicts exposans ont prins pour le dict art et industrie de l'impression, et au profict et utilité qui en vient et peut venir à toute la chose publique, tant pour l'augmentation de la science que autrement, et combien que toute la valeur et estimation desdicts livres et autres biens qui sont venus à nostre cognoissance ne montent pas de grand chose ladicte somme de 2,425 escus et 3 sols tournois, à quoi lesdicts exposans les ont estimés, néantmoins, pour les considérations susdittes et autres à ce nous mouvants, sommes libéralement condescendus de faire restituer auxdicts Conrart Hanequis et Pierre Scheffre ladicte somme de 2,425 escus et 3 sols tournois, et leur avons accordé et octroyé, accordons et octroyons par ces présentes, que sur les deniers de nos finances ils ayent et prennent la somme de 800 livres pour chacun an, à commencer la première année au premier iour d'octobre prochain venant, et continuer d'an en an d'aller en avant jusques à ce qu'ils soient entièrement payés de ladite somme de 2,425 escus et 3 sols tournois. Si vous mandons, etc.

Par le roy, l'évesque d'Evreux et plusieurs autres présens.

Ensuite vinrent : Vicence, Trévise, Pavie, Lyon (1478), Bruxelles (1478), Mantoue, Zwool, Bresse, Langres, Reggio, Sienne, Modène, Erford, en Allemagne ; Vienne (en Dauphiné).

L'imprimerie de Genève débuta, en 1478, par *le Traité des anges*, du cardinal Ximenès ; c'est à Pignerol que parurent pour la première fois *les Satires* de Juvénal en latin, in-folio, 1479.

Amerbach s'établit à Bâle en 1458 et fit venir pour le seconder Jean Froben, qui lui succéda par la suite. Ce dernier se distingua par une probité scrupuleuse et refusa constamment d'imprimer les libelles qui firent la fortune des typographes de Hollande.

La petite ville d'Essling, si célèbre dans un autre siècle et à des titres plus terribles, se distingua de 1475 à 1477 par une singulière spécialité ; elle n'imprima que des livres contre les Juifs, entre autres *Petri Nigri de Judeorum perfidiâ tractatus*, et un *Traité contre les Juifs*, par le frère Pierre Bruder, de l'ordre des Frères prêcheurs.

De 1480 *à* 1500. — Londres (1481) ; Bruges imprima Ovide en 1484 ; Florence fit paraître en 1482 le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme ; Pise, Ferrare, Crémone, Valence ; Abbeville commença à imprimer en 1486, et fit paraître en 1497 *l'Histoire de la papesse Jeanne*, in-folio avec gravures, imprimée par Laurent le Rouge, de Valence.

Séville (1491), Dôle (1492), Ingolstadt, Turin.

La ville de Salonique en Grèce avait une imprimerie dès 1493.

Angoulême (1493). Dans cette même année, l'*Imitation de Jésus-Christ*, par *Thomas à Kempis*, vit le jour à Lunebourg pour la première fois.

Madrid (1494), Tolède, Toulouse, Eichstadt, Tubingen, Anvers, Haguenau, Fribourg, Barcelone, Pampelune, Grenade, Pise, Westminster, Deventer, Montferrat, Heidelberg, Provins (1497), Burgos et Bombery (1499), Caen et Bourges (1500) (1).

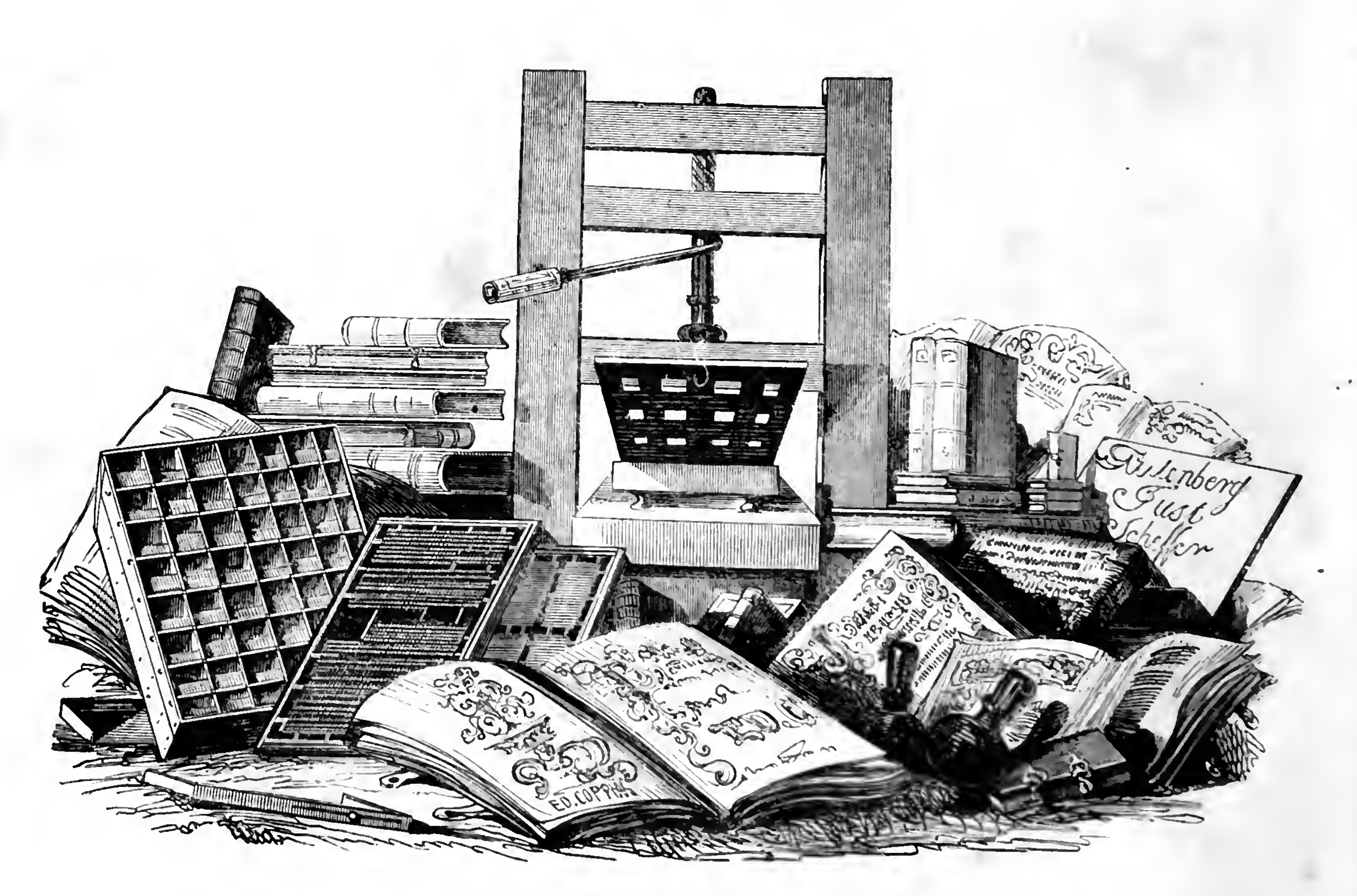
Cet immense développement de la typographie rendit un grand service à la religion pendant ce siècle, en n'imprimant guère que des Bibles et les œuvres des Pères, qui commencèrent dès lors à se répandre universellement.

Dans le prochain article, nous mettrons nos lecteurs au courant des détails de la typographie et de l'aspect matériel des livres jusqu'aux Elzevirs, aux Alde et aux Estienne.

AUGUSTE VITU.

(1) L'auteur eût pu signaler, dans cette savante énumération, plusieurs villes de Bretagne, et même de Basse-Bretagne, pays aussi avancé jadis en civilisation qu'il est arriéré aujourd'hui. L'art typographique y était cultivé avec succès depuis plusieurs années, lorsqu'en 1480 l'évêque de Nantes fit imprimer à Vannes, chez François Henner de Hailbrun, un bréviaire sur vélin, format in-12, « orné de singularités », et paginé en chiffres arabes. Avant cette époque, les prêtres allaient lire à l'église des bréviaires manuscrits attachés avec des chaînes de fer. Travers pense que le Bréviaire de Vannes fut le premier qui parut en France et même en Europe ; mais son patriotisme exagère peut-être. En 1493, Etienne Larcher, imprimeur à Nantes, publia *les Lunettes des princes*, poësies de Jehan Meschinot, grant maistre d'hostel de la Royne Anne.

(*Bretagne ancienne et moderne*, de M. Pitre-Chevalier.)



Attributs de l'ancienne imprimerie.

ÉTUDES MORALES.

L'ALGÉDOR.

LÉGENDE.



La bohémienne montrant du doigt à Emma, où croît l'algédor.

I.

Ce soir-là, la bonne Berthe chantait, tout en faisant tourner son rouet au coin du feu. Il faut vous dire que Berthe passait pour la meilleure, comme elle était la plus respectée des femmes de Francheville, en l'an de grâce 1330. Francheville est un joli village du Lyonnais, dans la position la plus pittoresque qu'on puisse imaginer, bâti sur le penchant d'une colline, avec des bois au-dessus, des prairies en bas jusqu'au fond de la vallée, des vignes, des troupeaux et un horizon de montagnes en perspective. Entre toutes les chaumières de Francheville, la chaumière de la bonne Berthe était la plus propre, la plus coquette et la mieux située. L'aurore la saluait de son premier regard, un noyer la protégeait de son ombre, un frais ruisseau murmurait à deux pas. Pour d'autres pays, Berthe n'en avait jamais vu, ce qui ne l'empêchait pas de trouver le sien le plus beau de tous, et la bonté de Dieu inépuisable. Elle avait cependant connu des jours encore plus heureux, du temps de son défunt mari, de son *pauvre Georges*, comme elle disait; mais il avait plu au Ciel de le lui prendre, et depuis elle était seule au monde, avec un fils qui était bien le plus gentil enfant de quinze ans qu'on pût voir, au point que les autres mères en étaient jalouses. Et pourtant la beauté d'Henri était encore rehaussée par sa douceur, sa grâce et son obéissance à sa vieille mère.

Cela dit, nous allons vous raconter par quelle suite d'aventures il parvint à trouver l'algédor.

C'était par une soirée d'automne bien triste et bien sombre; le vent gémissait dans les bruyères, de larges gouttes de pluie tombaient jusque dans l'âtre; le tonnerre grondait dans le lointain, et parfois le ciel semblait se déchirer aux reflets brûlants de l'éclair.

En ce moment on frappa à la porte de la cabane. Henri crut entendre la voix d'un homme qui demandait l'hospitalité. La porte s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces.

— Salut, bonne mère, dit-il en entrant; ne vous effrayez pas si je vous surprends si tard. Je suis le comte de La Cadière, dont vous avez sans doute entendu parler quelquefois. Une importante affaire m'avait amené dans ces montagnes; l'orage a dispersé ma suite, et je suis heureux d'avoir rencontré un toit hospitalier; au surplus, bonne mère, je n'ai jamais oublié de récompenser un bienfait.

Pendant que Berthe ranimait le feu mourant, Henri considérait le chevalier. Sa taille était haute, ses épaules larges, et lorsqu'il eut quitté le casque où venaient se réfléchir les lueurs de l'éclair, ses cheveux noirs flottèrent en boucles épaisses, ajoutant à la majesté de sa personne; jamais Henri n'avait vu ce seigneur, dont le nom pourtant ne lui était pas inconnu. Il passait dans le pays pour un maître généreux autant que respecté, et du haut de la colline qui dominait Francheville, on pouvait, par un ciel bien pur, apercevoir les tours de son château.

De son côté, le comte de La Cadière admirait cette blonde et naïve figure que l'enthousiasme naissant environnait d'une auréole. Après avoir fait honneur au petit souper préparé par Berthe, il rompit le silence.

— Bonne mère, est-ce là toute votre famille?

— Hélas! noble seigneur, Dieu a pris son père, mon pauvre Georges; depuis dix ans bientôt, je suis restée seule avec mon Henri.

— Votre Henri! je suis charmé qu'il porte ce joli nom; je me sens de l'affection pour votre fils. Henri, voulez-vous venir avec moi?

— Avec vous! s'écria Berthe en pâlissant; mais, mon bon seigneur...

— Oui, avec moi, dans mon château de La Cadière; je ferai de votre fils un page, un gentil page qui me suivra à la guerre, à la chasse, partout. Plus tard, il sera mon écuyer, il montera comme moi un beau cheval de bataille. Henri, voulez-vous venir?

Henri ne répondait rien, mais son cœur battait violemment, sa tête était en feu. Page! gentil page! écuyer! De la guerre, de la gloire, des vassaux, des castels, de longues épées, des chevaux de bataille... Le sentiment lui revint, Berthe pleurait.

« Ma mère! oh! ma mère! sois tranquille, je ne te quitterai pas! »

Le comte sourit à la vue de ces épanchements.

—Ecoutez, bonne mère, songez qu'en me refusant, vous refuserez pour votre fils la gloire, la richesse, le bonheur peut-être. Il viendra avec moi, mais il pourra vous visiter toutes les semaines. Je suis père, et je sais ce que c'est que de voir son enfant. Maintenant je vais dormir sur cette paille; rassurez-vous, j'ai connu des lits plus rudes; adieu jusqu'à demain matin. Henri, préparez-vous à m'accompagner.

Cette fois-ci, la pauvre Berthe n'osa plus rien dire, elle se contenta de pleurer. Elle voyait bien qu'il fallait se résoudre, et qu'Henri, tout en lui disant: « Je ne partirai pas », ne pouvait s'empêcher de tressaillir aux promesses du comte.

S'arrachant aux caresses de son fils:

— Va dormir, dit-elle, et demain... demain, je serai veuve pour la seconde fois!

II.

Le soleil s'était levé plus radieux que d'habitude, l'oiseau chantait déjà sur la branche, tout était joyeux dans la nature, tout, excepté le cœur de Berthe, qui allait quitter son enfant. Déjà le noble chevalier est sorti, il vient de remettre son casque, il a sellé son cheval, il a laissé dans un coin de la chaumière, — est-ce par oubli?—une bourse toute pleine de belles pièces d'or.

Qui pourrait dire la séparation déchirante de la vieille mère et de son fils?

—Adieu, mon enfant; que la Vierge et les saints te conduisent! Pour moi..., j'ai assez vécu, je puis mourir!

La pauvre Berthe prononça bien bas ces dernières paroles, tandis que nos voyageurs s'éloignaient rapidement.

Ils arrivèrent, sans rien dire, en face du château de La Cadière; un beau château assurément, avec ses tours massives, ses fossés, ses mâchicoulis, ses créneaux et le pavillon rouge écartelé d'azur qui flottait sur la tour du beffroi; rien n'y manquait, pas même le nain qui donna du cor à l'approche des voyageurs. A ce son, le jeune homme sortit de sa rêverie et regarda le manoir qui garnissait toute la perspective de sa majestueuse façade. Quelle différence entre ce féodal édifice et la chaumière de Francheville; entre cette avenue de chênes séculaires et le noyer modeste sous lequel il allait s'asseoir! Que ces hommes d'armes sont imposants avec leurs haches et leurs pertuisanes! Henri faisait mentalement toutes ces réflexions pendant que le pont-levis s'abaissait sous ses pas. Il entra avec le comte dans la grande cour, et là une jeune fille vint se jeter au cou du noble seigneur.

—Mon père!...

— Ma fille! mon Emma! » s'écrièrent-ils ensemble, pendant que le page, tremblant, attendait l'ordre du châtelain. Mais tout entier à son amour paternel, le comte de La Cadière oubliait en ce moment son protégé de la veille.

Personne n'était plus capable qu'Emma de justifier cette tendresse. A peine âgée de quatorze ans, elle était déjà belle, elle était plus que belle, elle était pleine de grâces et de séductions. Sans doute les ménestrels du temps comparaient ses yeux à des escarboucles, son sourire à un rayon du soleil levant, ses lèvres roses à deux bandes de corail, le son mélancolique de sa voix aux soupirs de la brise dans les forêts enchantées. Ils avaient raison; jamais le luth n'avait résonné sous des doigts plus parfaits; jamais mantille n'emprisonna de taille plus légère; jamais toque de velours ne se posa sur une plus riche chevelure.

Henri la contemplait avec admiration, un sentiment tout nouveau faisait battre son cœur, le rouge montait pour la première fois à son front, et lorsque le soir il se retrouva seul, rêvant sur sa couche modeste à sa mère, à son village, à tout ce qu'il aimait au monde, une image plus gracieuse encore vint se mêler à toutes les autres, un nom bien doux vint errer sur ses lèvres, un nom qu'il devait répéter désormais dans tous ses songes.

III.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque. Le beau page était devenu un écuyer vaillant à la guerre, à la chasse, aux tournois. Sa bonne mine était renommée à l'égal de son courage, et plus d'une noble dame ne pouvait s'empêcher de rougir en l'abordant. Pour la vieille Berthe, chaque fois qu'elle revoyait son fils, c'étaient des transports et des exclamations sans fin, dans lesquels elle faisait entrer tous les saints du calendrier. Il est inutile d'ajouter qu'Henri était toujours aussi tendre, aussi empressé

pour sa mère, et toujours aussi amoureux de la belle Emma. Or, écoutez ce qui arriva sur ces entrefaites.

Le comte de La Cadière était parti pour aller combattre à un tournois qui se donnait à Vienne en Dauphiné. Henri l'avait accompagné dans ce voyage avec la plus grande partie de sa suite; mais sa fille, souffrante, était restée au château. Chaque jour on attendait le comte, et chaque jour, du haut de la tourelle la plus élevée, les yeux d'Emma interrogeaient toutes les routes. Un matin qu'elle regardait ainsi, un nuage de poussière s'éleva au loin dans le vallon, et dans le sein de ce nuage elle crut voir jaillir des reflets d'armes et flotter des panaches. C'était assez; elle descendit à la hate, appelant à grands cris Alice, sa gouvernante, puis elle fit baisser le pont-levis et s'élança sur le chemin, dans l'impatience d'embrasser son père. Mais elle n'aperçut rien qu'une troupe de bohémiens vagabonds, aux vêtements bizarres, au teint basané. Leur chef paraissait être une vieille femme, de grande taille et très-droite malgré son âge. Une écharpe rouge était nouée autour de sa tête, laissant s'échapper quelques mèches de cheveux grisonnants; sa robe, semée de paillettes d'or, dissimulait mal ses formes amaigries; dans ses yeux noirs et enfoncés éclatait un feu sombre. S'avançant seule vers Emma, elle prit le bas de son voile, le porta à ses lèvres, et dit :

— Que Dieu vous protége, noble demoiselle; souffrez qu'on nous donne ici un refuge pour la nuit. Le réduit le plus humble sera bon pour le bohémien.

— Entrez, dit Emma, entrez avec tous vos compagnons; ce n'est pas vous que j'attendais, à vrai dire, mais à la place de tout ce que j'aime, le Ciel m'envoie une bonne action à faire. Entrez, vous trouverez dans ces murs asile et protection.

En achevant ces mots, la jeune châtelaine s'éloigna précipitamment, puis elle revint accompagnée de plusieurs domestiques portant du pain, des fruits et quelques flacons d'un vin généreux. Elle parcourut elle-même les rangs immondes des bohémiens, veillant à ce qu'aucun d'eux ne fût oublié dans la distribution, donnant des caresses aux plus jeunes et d'affectueux sourires à tous. La reconnaissance brillait dans ces yeux sauvages et sur ces figures bronzées par les feux du Midi.

— Ce n'est pas une femme, c'est un ange! se disaient-ils tout bas, pendant que leur chef ouvrait une cassette mystérieuse. Elle en tira des bijoux, des essences, des sachets parfumés, des écharpes soyeuses, des colliers de perles...

— Tenez, noble demoiselle, et que Dieu joigne à nos tributs ce qu'il n'est pas au pouvoir des bohémiens de vous donner! Nous avons vu bien des pays, mais il nous restait à rencontrer une dame aussi belle, aussi bonne que vous. Tenez, ces objets sont plus précieux qu'on ne le croit dans vos climats glacés. Le bohémien est misérable, et pourtant plus d'un chevalier donnerait son château pour cette cassette.

— Gardez vos présents, ils vous serviront peut-être à toucher des cœurs plus durs. Le bonheur de faire du bien est une assez douce récompense. Je veux seulement vous acheter ce beau collier. Je m'en parerai aux jours de grande fête. Maintenant, reposez-vous et dormez tranquilles jusqu'à demain.

Emma se retirait lentement, lorsque la bohémienne la retint avec force :

— Arrêtez, noble dame; il ne sera pas dit que vos bienfaits resteront sans récompense.

Et elle poursuivit d'un accent inspiré, qui captiva l'esprit de la jeune fille :

— Il fut un temps où le plus fier potentat aurait embrassé mes genoux pour avoir un trésor dont, seule peut-être en Europe, je connais l'existence. Je devais révéler ce trésor à la plus belle et à la plus pure d'entre les filles des hommes. Le Ciel me dit que c'est vous. Ecoutez-moi donc.

— Parlez ! s'écria la châtelaine, quel est ce trésor?

— Par l'âme de mon père, il y a longtemps que je le posséderais moi-même, si l'innocence pouvait rentrer dans mon âme. Hélas ! il est inutile de former ce vœu, jamais la pauvre Gildara ne retrouvera la paix de ses jeunes années, jamais je ne serai digne du mystérieux ALGÉDOR!

— L'algédor! je ne comprends pas, bonne mère...

— Oui, vous êtes la plus belle et la plus pure ! Pour vous je trahirai le secret que je croyais emporter dans la tombe.

« Dans mon beau pays d'Orient, continua la bohémienne avec une exaltation que rien ne saurait exprimer, sur la montagne de Serendih, il croît une fleur plus charmante et plus suave que toutes les autres. Celui qui la porte sur son sein ne peut avoir à redouter ni maladies, ni douleurs. La mort seule est plus puissante que ce talisman sans égal. Autour de son blanc calice s'étend une auréole d'un rouge vif nuancé de vert. Mais la main qui la cueille doit être innocente, le pied qui foule la montagne de Serendih doit être libre; le cœur qui reçoit ce bouclier divin doit n'avoir jamais palpité de coupables désirs.

— L'algédor ! répétait Emma, fascinée par la devineresse, je ne connaissais pas ce doux nom; pourtant j'ai passé bien des nuits à lire des légendes et des histoires miraculeuses.

— J'ai dit, noble dame, et que ne puis-je vous prouver que Gildara n'a jamais menti! Mais, hélas ! acheva la bohémienne, comme si elle eût voulu détruire l'effet de ses premières paroles, et avec le trouble d'une pythonisse qu'abandonne l'inspiration, hélas! l'Orient est bien loin, l'algédor se fane sur sa tige ignorée. A défaut de ce talisman, Dieu vous récompensera et vous bénira. Adieu! tâchez d'oublier ce que vient de dire la pauvre bohémienne. On en rirait dans votre Europe incrédule!

Emma ne riait certes point. Le récit merveilleux de Gildara avait absorbé cette jeune imagination, habituée à voyager au pays des chimères. Déjà la nuit enveloppait le château de son ombre, et la chronique rapporte qu'Emma restait encore toute pensive.

Les bohémiens partirent, le comte de La Cadière revint. Sa fille le reçut avec sa tendresse accoutumée; mais un souvenir habitait désormais son cœur et occupait tous ses rêves. Elle y revoyait l'algédor enchanté, la blanche fleur à la verte auréole, parfois même sa main s'apprêtait à la cueillir. Vain effort! le réveil chassait toujours une illusion trop douce.

Sous le poids de cette angoisse, les joues d'Emma se fanèrent, l'éclat de ses yeux pâlit, une lente consomption menaçait de flétrir cette autre fleur d'où s'exhalaient tant de parfums célestes. Vainement son père appela-t-il au secours de sa fille les médecins les plus célèbres : que pouvaient leurs remèdes contre un mal qui avait sa racine dans le cœur? Vainement l'homme de Dieu qui recevait ses plus secrètes confidences s'efforça-t-il de calmer par de douces paroles les angoisses de sa pénitente.

— Je sens, disait-elle, je sens, mon père, que j'en mourrai, Dieu me punit sans doute d'avoir ouvert mon cœur à des rêves impies, d'avoir écouté cette païenne; mais quand je ne serai plus, consolez ceux qui resteront, dites-leur que j'ai enfin trouvé l'algédor, la fleur enchantée qui rend à jamais heureux!

— Non, ma chère fille, non, vous ne mourrez pas!

Elle ne mourut pas en effet. Le jeune écuyer, qui l'adorait depuis longtemps sans oser le dire, Henri vint à bout de découvrir la cause des douleurs d'Emma. La vieille gouvernante lui révéla tout, malgré la défense de sa maîtresse, car elle trouvait qu'un couple si charmant était fait pour s'aimer; puis, n'était-ce pas bien triste de voir mourir si gentille demoiselle, sans essayer de tous les remèdes qui pouvaient la rappeler à la vie?

IV.

Le couvre-feu venait de sonner, tout dormait au château de La Cadière, tout, excepté la triste Emma. Debout à sa fenêtre, elle contemplait au milieu d'une vague rêverie le spectacle si beau d'une nuit d'été. Quelques nuages dorés par les lueurs naissantes de l'aube erraient dans l'immensité des cieux, comme des ilots balancés à la surface d'une mer argentée. Les yeux de la jeune fille suivaient dans l'espace leurs capricieuses évolutions, lorsqu'une voix pure et fraîche s'éleva des fossés du château; elle chantait sur un mode mélancolique :

Châtelaine dolente
D'un secret désespoir
Au fond de son manoir
Se mourait de mort lente.

Mais un pauvre vassal,
Qui dans l'ombre l'adore,
Apprend qu'il est encore
Un remède à son mal.

Sur la terre et sur l'onde
Il va prendre l'essor!
Il aura l'algédor,
Fût-il au bout du monde!

Mais un gage d'amour
Abrégerait sa route;
Doux ange qui l'écoute,
Est-ce trop en retour?...

La voix cessa de se faire entendre. Grande était la surprise, l'émotion d'Emma; son secret n'existait plus désormais; sans doute Alice l'avait trahi; bien plus, un simple écuyer osait lui faire une déclaration! Mais en interrogeant son cœur, la pauvre affligée trouva mille motifs de pardonner au téméraire qui allait se dévouer pour elle. Si l'on en croit même la chronique, une bague détachée de sa main fut pour Henri ce gage de reconnaissance qui devait l'encourager et le soutenir dans la recherche de l'algédor.

V.

D'après les récits de la bohémienne, c'était dans l'Asie qu'il fallait chercher la fleur mystérieuse; Henri tourna donc du côté de l'Asie. Après un bien long voyage rempli du souvenir d'Emma, il arriva dans la grande ville d'Alep et se fit conduire chez le gouverneur.

—Noble émir, j'ai traversé l'Europe et l'Asie, cherchant partout la fleur enchantée, l'algédor; on m'a dit qu'elle croissait dans ce beau pays.

— Chrétien, que le Ciel t'éclaire, car ton cœur est celui d'un infidèle, et ton bras est faible devant ceux des vrais musulmans. Tu parles de fleur enchantée : apprends qu'elle est dans nos murs. Demain, si tu l'oses, demain dans la plaine d'Yacoub tu peux combattre, mais sans espoir de la conquérir. »

Henri sortit tout pensif; cette réponse lui paraissait obscure, il apprit toutefois bientôt le sens des paroles de l'émir.

La fleur enchantée dont il parlait était la belle Zaïda, la fille du vieux sultan d'Alep; un oracle révéré voulait qu'elle fût fiancée au plus beau comme au plus brave des enfants de l'Islam, les plus nobles cavaliers de l'Asie étaient accourus pour se disputer cette conquête.

Henri soupira; ce n'était pas là l'algédor qu'il cherchait. Pourtant il se rendit dans la plaine d'Yacoub, il fit plus, il combattit en l'honneur de la dame de ses pensées, et fut vainqueur de tous ses rivaux. On le conduisit devant le trône où siégeait la belle Zaïda à côté de son père.

« Fils d'un infidèle, lui dit le vieux sultan, j'ai donné ma parole, elle sera sacrée : que ton front ceigne le turban, et ma fille est à toi. Lève les yeux et juge de la récompense qui t'attend!

Henri leva les yeux; la belle Zaïda venait d'ôter son voile. Un cri d'admiration s'élevait de toutes parts; on attendait avec anxiété la réponse du vainqueur.

—Prince, j'ai voulu prouver ce que peut le bras d'un chevalier chrétien; juge de ce que peut son amour. Pour celle que j'aime je refuse la main de ta fille. Calme-toi, je refuserais l'empire du monde. Assez d'autres, sans renier leur croyance, se disputeront un si beau prix; pour moi, rien ne m'arrêtera désormais dans ces lieux; je retourne chercher l'algédor.

Quoiqu'on ne comprît pas bien ces dernières paroles, il était évident que c'était un blasphème. Les vieux ulémas se regardèrent, mais Henri était beau, jeune et amoureux; on lui pardonna sa victoire, et la belle Zaïda ne put s'empêcher de soupirer pendant qu'il s'éloignait sans même détourner la tête.

Il partit d'Alep, traversa le désert avec d'incroyables fatigues et arriva dans la Perse. On n'y avait pas entendu parler de la fleur enchantée; un disciple de Zoroastre voulut prouver par les similitudes et les différences que ce pouvait être la logique; Henri le laissa au milieu de sa démonstration et poursuivit son voyage. Après la Perse venait l'Inde, il pouvait espérer quelques renseignements des brachmanes; il s'avança dans la direction de l'Inde. La route était longue, les rivières étaient débordées, les forêts presque impraticables; mais l'amour triomphe de tout. Après six mois de périls et de fatigues, il arriva dans l'empire des Mogols. De tous les colléges de brachmanes, le plus renommé était celui de Guélaor; de tous les brachmanes de ce collége, aucun ne pouvait être comparé au vieux Misouf. Sa bouche était un puits de science, et son œil perçait les abîmes. Henri se fit indiquer sa cellule; c'était l'heure du dîner, il le trouva mangeant avec sérénité des pois secs dans une écuelle de bois.

— Vénérable brachmane, vous à qui rien n'échappe, apprenez-moi où je pourrai trouver la montagne de Serendih, et la fleur enchantée, le mystérieux algédor?

— Mon fils, je n'ai pas entendu parler de la montagne de Serendih, non plus que de l'algédor; mais je puis vous apprendre où se trouve la fleur enchantée. Brama lui-même l'apporta dans notre monde, après avoir accompli sa sixième incarnation. Entrez dans notre collége, méditez pendant dix ans sur nos livres sacrés. Alors, si vous en êtes jugé digne...

Henri ne le laissa pas achever; il s'éloigna en gémissant de Guélaor et du vieux Misouf. Le sultan d'Alep lui paraissait bien plus raisonnable. L'Inde ne possédait pas l'algédor, il n'avait donc plus qu'à revenir en Europe pour y mourir de désespoir aux pieds d'Emma.

Un voyageur lui parla du Khorassan, il essaya de cette dernière ressource. Arrivé dans ce pays, il lui sembla que l'air y était plus doux et la nature plus belle que partout

ailleurs. On lui montra le palais du khan, il était bâti sur une colline délicieuse, et tout brillant de marbre et de porphyre. Une galerie de cent vingt colonnes d'albâtre l'entourait de ses frais arceaux, des fontaines jaillissantes murmuraient nuit et jour sous cette enceinte. Tout autour, à quelque distance, un bois d'orangers déployait son rideau d'ombre et de parfums; une multitude d'esclaves richement vêtus se pressaient dans ses vastes cours. Sans aucun doute, l'algédor avait dû passer par là, du moins c'est ce que pensait notre jeune homme, en attendant l'audience du souverain. Aussi, dès qu'il parut:

« Grand prince, s'écria-t-il, je vois bien que Dieu vous a donné le talisman précieux que je cherche depuis si longtemps. J'ai parcouru la Perse, la Syrie, le Kurdistan, l'immensité des Indes; nulle part je n'ai vu de pays aussi beau, de monarque aussi riche que dans le Khorassan. Veuillez me donner des guides pour que j'aille cueillir sans retard le céleste algédor.

Chrétien, tu parles d'algédor, je ne sais ce que tu veux dire; pour le reste, la vérité vient de parler par ta bouche. Mon royaume est riche, et je suis plus riche encore. Dix mille hommes composent ma garde noire et veillent, nuit et jour, autour de mon palais; mille jeunes beautés, belles comme les houris du saint prophète, remplissent mon harem. L'Arabie n'a pas de coursiers plus rapides que les miens; les diamants de Golconde pâlissent à côté de mes aigrettes. Si c'est là le talisman dont tu veux parler, Dieu le donne à ceux qu'il aime.

— Voilà un bonheur de païen, se dit tout bas Henri. J'aimerais mieux un sourire d'Emma que toute sa garde noire. Mais comment oser reparaître à ses yeux?

Pendant dix jours il erra, plongé dans ces réflexions. Le matin du onzième, il arriva au pied d'une montagne escarpée, et la regardait en soupirant. Un marchand juif, qui passait sur la route, lui demanda respectueusement la cause de son émotion.

—En regardant cette montagne, je souhaitais que ce fût celle de Serendih, je souhaitais d'avoir à la gravir, fût-elle dix fois plus haute, pour y trouver la fleur enchantée que je cherche depuis si longtemps.

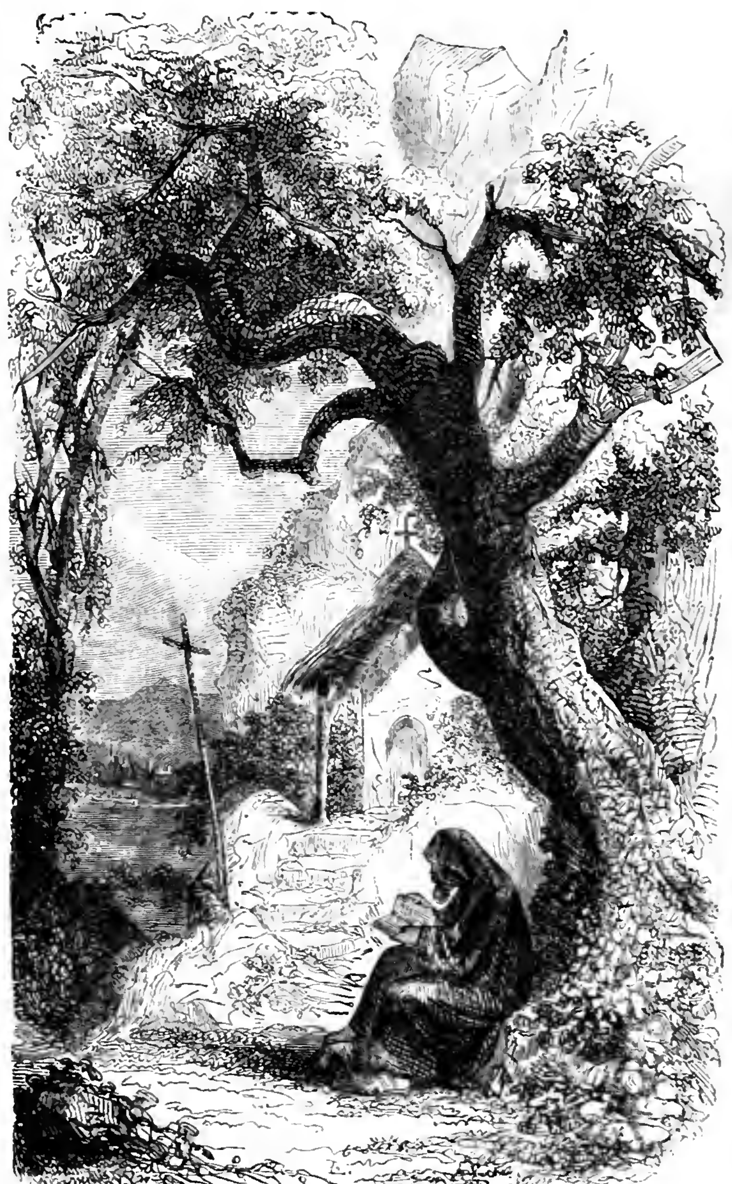
— Noble seigneur, félicitez-vous, car vous touchez au terme de vos désirs. Voici la montagne dont vous parlez. A son sommet se trouve une grosse pierre blanche, et dans le creux de cette pierre, à l'heure de midi, vous verrez une fleur s'épanouissant sur la roche dure; hâtez-vous de la cueillir, une heure plus tard vos recherches seraient inutiles.

Henri ne se le fit pas dire deux fois; il quitta sa riche armure, qui aurait pu le gêner, et la remit en garde, avec son cheval, entre les mains du juif compatissant, puis il monta jusqu'au sommet de la montagne. Mais c'est en vain qu'il chercha de tous les côtés; point de blanche pierre, point de fleur mystérieuse. Il redescendit à la fin, pensant qu'il s'était peut-être égaré dans sa route. Désespoir! Le juif avait disparu avec le cheval confié à sa garde. Ce dernier coup était cruel.

— Je renonce à poursuivre une chimère, s'écria Henri douloureusement; puis il reprit le chemin de l'Europe, déguisé en pèlerin. Il passa par Jérusalem, pleura sur le tombeau du Sauveur, et obtint, par charité, place sur un vaisseau qui faisait voile de Jaffa pour Venise.

VI.

A peine débarqué à Venise, Henri continua sa route. Il était déjà arrivé sur ces montagnes qui bornent Lyon du côté du nord, et s'abaissent en pente douce jusqu'aux portes de la ville. A cette époque elles n'étaient pas encore couvertes des beaux vignobles dont la richesse leur a fait donner plus tard le nom de *Mont-d'Or*, mais on y jouissait déjà de cette perspective enchanteresse que ne saurait oublier celui qui l'a vue, et dans les premières vapeurs du soir, tout l'horizon s'éclairait d'une teinte plus adoucie et plus conforme à la disposition d'esprit de notre voyageur. A ses pieds, la Saône endormie entre ses îles, sur lesquelles la tour de la Belle-Allemande (1) jetait parfois une ombre mélancolique: plus loin, derrière une colline boisée, le cours majestueux du Rhône, le vieux Lyon tout hérissé de clochers et de tours, la chapelle de Fourvières, les montagnes du Vivarais, les plaines du Dauphiné, et dans le fond de la scène, immobile sur sa base de granit, la silhouette neigeuse du Mont-Blanc; Henri contemplait ce panorama magique, lorsque la nuit, plus sombre, le força à chercher un asile.



Tout près de là, sur un plateau verdoyant, un saint homme, un ermite avait construit sa cellule. A l'encontre des anciens solitaires qui ne trouvaient pas d'endroit assez affreux pour y faire pénitence, le père Jérôme (car c'était son nom) avait su réunir dans le choix de sa demeure le pittoresque et l'utile. Un rocher à pic la garantissait des vents du nord, une haie vive courait autour de son petit jardin; quelques arbres disposés en berceaux inclinaient leurs cimes du côté de la plaine, qu'on apercevait de ces hauteurs; une source d'eau claire et limpide jaillissait au

(1) Cette tour, dont le nom rappelle une tradition touchante, se trouve à une demi-lieue de Lyon.

pied du rocher. Je dois pourtant dire que cette dernière circonstance paraissait assez insignifiante au père Jérôme, grâce à certaine cave bien fournie sur laquelle la langue des médisants trouvait à s'exercer. Quoi qu'il en soit, tous rendaient justice à sa charité, à son indulgence, et à ce que, dans notre siècle, on eût appelé sa douce philosophie.

Ce fut à son ermitage qu'Henri crut devoir demander l'hospitalité. Il frappa, et le père Jérôme se hâta d'ouvrir sa porte. Sa taille était haute, et l'âge ne l'avait pas encore courbée; sa figure respirait la douceur, ses yeux étaient pleins de vivacité; enfin, le sourire imperceptible qui venait souvent errer sur ses lèvres, donnait parfois à sa physionomie une expression de finesse et d'innocente raillerie. Dès qu'il aperçut le jeune homme:

—Entrez, mon fils, dit-il, et reposez-vous jusqu'à demain sur ce lit de fougère; voyez, le mien n'est pas plus doux, mais on y dort tranquille. Vous partagerez auparavant mon repas du soir, l'appétit vous le fera trouver bon.

Henri s'inclina plein de reconnaissance pour son hôte; ils mangèrent en silence, et, après les grâces, l'ermite s'endormit sur sa couche modeste. Son compagnon, moins heureux, ne put reposer; aussi, dès le point du jour, il se leva et se disposait à partir, non sans remercier avec effusion l'homme charitable.

—Mon fils, vous oubliez que je n'ai fait que remplir un devoir; c'est là ma récompense, en attendant que Dieu daigne m'en donner une autre; voilà trente ans que je demeure dans cet ermitage, j'ai eu le bonheur de rendre service à beaucoup d'infortunés. Hier encore, j'ai donné asile à deux pèlerins comme vous.

— Pèlerin ! je ne le suis pas, mon père, aussi Dieu n'a pas béni mon voyage. Adieu, le récit de mes aventures ne doit pas attrister les autres.

— Mon fils, peut-être aurais-je pu vous donner quelques consolations.

— Il n'en est pas, mon père, sans espérance, et je ne puis plus en avoir. Une noble demoiselle (pardonnez ! Dieu sait si je l'aimais avec pureté), une noble demoiselle se mourait d'un désir qu'elle n'osait avouer à son père. Pour la sauver, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru le monde, cherchant partout le talisman qui devait la ramener à la vie, aujourd'hui je reviens...

— Mais ce talisman, mon fils ?

— Peut-être que son nom n'est pas parvenu jusqu'à vous; moi-même, avant ce jour fatal, je n'avais pas entendu parler de l'algédor ?

— L'algédor?

— Oui, l'algédor, cette fleur mystérieuse qui doit préserver de tous les maux celui qui la possède. Mais non, je le vois bien, la bohémienne nous avait trompés, une pareille fleur n'existe pas dans ce monde... Vous souriez, mon père !...

— Je pensais, mon fils, que rien n'est impossible à Dieu. Qui sait s'il n'aura pas pitié de votre amour, qui sait si vous ne trouverez pas le trésor que vous cherchez?

— De grâce! ne flattez pas un malheur sans remède!

— Écoutez, l'histoire nous raconte qu'un pauvre homme, à la suite d'un songe, se mit en route pour chercher le bonheur. Il visita successivement tous les pays sans pouvoir y trouver ce qu'il avait rêvé. A la fin, désespéré, malade, il revint au foyer de ses pères, et ce fut là...

— Je comprends, bon ermite, ce fut là qu'il trouva le bonheur. Mais quel rapport voyez-vous entre son histoire et la mienne?

— Venez, mon fils.

L'ermite ayant dit ces derniers mots, ouvrit une petite porte et introduisit son hôte dans un jardin soigneusement cultivé. Au centre du jardin se trouvait une plate-bande garnie de mille fleurs. Henri les dévorait des yeux.

— Voyez, reprit l'ermite, voilà bien des fleurs; elles sont comme les hommes, celles qui brillent le plus ne sont souvent pas les plus précieuses. Tenez, par exemple, à côté de cette belle rose, vous n'auriez jamais remarqué cette fleur modeste, qui semble vouloir refermer son calice d'un jaune brun. Et cependant, ajouta-t-il avec solennité, et cependant on ne la trouve ni dans la Syrie, ni dans la Perse, ni dans les Indes, ni dans le Khorassan!...

— Mais l'algédor, mon père, l'algédor?

— Eh bien ! mon fils, l'algédor est comme le bonheur, on le cherche bien loin et on le trouve tout près; cette fleur modeste que je viens de vous montrer, c'est celle que vous cherchez avec tant de patience.

— Oh ! bon ermite !...

— Calmez-vous, et permettez à un vieillard, qui ne vous reverra peut-être pas, de vous dire encore quelques paroles. Dieu a été bon pour vous, il vous a conduit hier soir sur ces montagnes, et demain il n'eût plus été temps. L'algédor ne fleurit qu'une fois toutes les cinq années, et seulement pendant l'espace d'un jour. Vous serez donc reconnaissant envers Dieu. De plus, il faut que vous appreniez que cette précieuse fleur donne la santé et la richesse; mais la santé de l'âme, mon fils, la sagesse, la patience et la charité: n'oubliez pas que, sans ces vertus-là, l'algédor ne servirait qu'à faire des infortunés. Allez maintenant; je vois votre impatience et je vous pardonne, car moi aussi j'ai été jeune !... Si les vœux d'un pauvre ermite peuvent contribuer à la félicité, vous serez heureux, vous et votre Emma !...

VII.

Le jeudi 6 juin de l'année 1331, le château de La Cadière présentait un spectacle inaccoutumé. Une foule de gentilshommes voisins et de vassaux remplissaient ses vastes cours; devant la grande porte, sur la pelouse que bordait l'avenue, s'allongeaient d'immenses tables chargées de vins, de fruits et de toutes sortes de viandes; autour de ces tables se pressaient plusieurs centaines de malheureux, hommes, femmes, enfants et vieillards. Jamais peut-être ils n'avaient assisté à pareille fête, aussi profitaient-ils de cette bonne fortune avec toute l'insouciante joie que donne trop souvent la pauvreté.

Un pèlerin s'était mêlé à leurs rangs, et paraissait écouter avec intérêt une conversation animée qui venait de s'engager au centre d'une des tables.

— Je vous dis, maître André, que notre demoiselle ne se marie que pour obéir à son père; souvent j'ai entendu dame Alice causer là-dessus, et si je révélais même tout ce que je sais à ce sujet...

— Quel mariage ? demanda le pèlerin.

— Il paraît que vous sentez furieusement l'étranger, reprit l'orateur. Apprenez donc que le comte de La Cadière doit marier aujourd'hui sa fille à un noble baron du Dauphiné, le seigneur de Rocheville. Avec la meilleure volonté du monde, ajouta-t-il en remplissant son verre, je ne pourrais dire du mal du futur. Il y a trente ans, ce devait être un assez beau garçon; et puis, le vin de sa noce est un vin de roi. Mais n'importe, la fiancée est bien pâle, bien triste, et je doute qu'elle lui fasse longtemps honneur.

— Sait-on quelle est la cause de cette tristesse?

— Il y avait ici l'année dernière, au château, un jeune écuyer, le fils de quelque grande dame mystérieuse, que le comte de La Cadière semblait avoir adopté, et qui méri-

tait bien vraiment d'être aimé pour sa bravoure, sa générosité et sa bonne mine. Notre noble maîtresse, à ce qu'il paraît, n'avait pu se défendre pour lui d'un peu d'affection. Tant il est, qu'un beau jour le bel écuyer disparut, et que, depuis ce temps, le comte n'a pu venir à bout de rendre un peu de gaieté à sa fille. Fasse le Ciel qu'il n'ait pas choisi pour cela le pire des remèdes! Mais pardon, voici la noce qui sort du château, et pour rien au monde je ne voudrais manquer *à la bonne offrande!*

D'après une ancienne coutume du Lyonnais, les seigneurs, en se mariant, devaient recevoir de chacun de leurs vassaux un présent quelconque, et c'était pour obéir à cet usage, qu'Emma venait de paraître sur la pelouse, accompagnée de son père, du baron de Rocheville et de tous les autres invités. Elle était triste, si triste, que c'était pitié de la voir avec une couronne de fleurs sur la tête et une longue robe blanche, qu'on eût volontiers prise pour un linceul. Malgré sa tristesse, elle essayait de sourire, et recevait avec bonté les offrandes de toutes ces pauvres gens. C'était du blé, des fruits, des fleurs, de blancs agnelets, des tourterelles, et je sais que pour mon compte je les aurais préférés aux plus riches bijoux.

Le pèlerin s'avança comme les autres. Un large chapeau cachait sa figure, mais Emma vit sa main trembler pendant qu'il lui présentait une boîte de modeste apparence. Elle l'ouvrit en tremblant elle-même.

Au fond de la boîte, dans un peu de terre, s'épanouissait une fleur.

— Merci, bon pèlerin, lui dit-elle de sa voix la plus douce, je veux garder votre présent, il me portera bonheur.

— Gardez-le, noble dame, il m'en a coûté assez cher pour vous l'apporter; mais j'ai reçu déjà une bien belle récompense, ajouta-t-il en montrant sur une de ses mains l'anneau qu'Emma n'avait pu lui refuser le soir de son départ.

VIII.

Vous devinez tous ce qui arriva dans ce moment solennel, l'évanouissement d'Emma, la surprise des assistants, la douleur du baron de Rocheville, l'effroi du comte de La Cadière et la joie mêlée de terreur d'Henri. Peu à peu on s'expliqua; ceci se passait au temps de la chevalerie la plus pure : le prétendu, qui avait toujours été galant homme, trouvant les titres de son rival préférables aux siens, abandonna toute prétention sur sa belle fiancée; le comte de La Cadière, de son côté, se laissa fléchir; bref, au bout d'un mois, le pauvre écuyer chaussa les éperons d'or et devint l'époux de la châtelaine, à la grande satisfaction de tous ceux qui connaissaient leur histoire. Les noces furent somptueuses, et la bonne Berthe faillit mourir de joie.

Il semblerait que notre histoire dût finir là ; que désirer en effet de plus pour nos deux héros? Ils s'aimaient de jour en jour davantage; tout prospérait dans leurs domaines; une charmante famille croissait autour d'eux, comme de jeunes rameaux à l'ombre des grands chênes. C'était, dans les enfants, la même beauté, la même grâce, la même bonté, tout cela baptisé des plus doux noms, Adalbert, Edvige, Marie, en attendant celle qu'on devait nommer Berthe, comme la sainte qui était maintenant dans le ciel. Mais il était écrit que l'affliction viendrait encore les visiter.

Un matin Emma ne trouva plus l'algédor dans le reliquaire où elle le mettait pendant la nuit.

Personne, au château, ne put savoir ce qu'il était devenu. Sans doute il y avait là quelque tour de l'esprit malfaisant. La douleur d'Emma fut grande comme la perte qu'elle venait de faire. Henri s'efforçait de la consoler, tout en ne voyant lui-même dans l'avenir que tristesse et malheurs. Le premier jour fut bien long à s'écouler, et le soir il se disait tout bas :

— Que va-t-il nous arriver demain?...

Le lendemain passa, et avec lui d'autres jours, sans que rien parût changé dans la nature. Le soleil était toujours aussi beau, les collines aussi vertes, Emma aussi douce et ses enfants aussi bénis de Dieu. Mais la joie ne pouvait revenir dans son cœur :

— Allons trouver le père Jérôme, il y a bien longtemps que nous ne l'avons vu ; peut-être saura-t-il nous consoler.

— Allons, dit Emma, et les voilà en route.

Ils trouvèrent le vieillard assis devant sa porte, se réchauffant aux feux du matin.

— Mon père, s'écria Henri, priez Dieu qu'il ait pitié de nous!

— Que vous est-il donc arrivé, mon fils?

— Oserai-je vous le dire? Cette fleur enchantée, l'algédor...

— Vous ne l'avez plus...

— Pardonnez, mon père, à deux infortunés; le Ciel nous est témoin qu'il n'y a pas de notre faute...

— Je le crois, mon fils, et je vous pardonne. Mais ne vous laissez pas trop abattre; vous savez que Dieu est disposé à secourir l'infortune. L'avez-vous toujours bien servi?

— Je n'ose, hélas! le dire, mon père; pourtant je n'avais jamais oublié ce que vous m'aviez dit en me donnant l'algédor. Il nous conservait la santé du corps, je me suis efforcé d'y joindre celle de l'âme.

— Bien, mon fils, car c'est ce qu'il y a de plus précieux, et pour cela vous aurez encore à bénir la Providence. Vous avez perdu l'algédor, mais je puis le remplacer avantageusement.

— O Ciel! serait-il possible?...

— Écoutez : lorsque vous êtes venu chercher un asile dans ma cellule, je fus touché de votre douleur, et le Ciel m'inspira, je crois, une ruse innocente. Je vous donnai une fleur qui n'était rien, en y joignant un conseil qui était tout. Vous avez perdu la fleur, mais vous avez observé le conseil, Dieu n'en demande pas davantage. Il a mis à la portée de tout le monde un algédor, qui ne se flétrira pas, je l'espère, dans vos âmes. La sagesse, voilà sa tige, la patience et la charité, voilà ses riches couleurs. Elles sont plus éclatantes que celles de la rose, et cette fleur n'a pas d'épines. Vivez heureux, et que vos enfants apprennent de vous cette maxime.

Algédor signifie bon conseil. Rien n'est plus facile à trouver qu'un bon conseil, pour celui qui veut s'y conformer. N'allez pour cela ni dans l'Inde, ni dans la Perse, ni dans le Khorassan; si vous avez un ami fidèle, consultez-le; si vous n'avez pas d'ami, adressez-vous à votre conscience.

Xavier LANÇON.

LES PEINTRES CÉLÈBRES[1].

CIMABUÉ. — GIOTTO.

Jean de Cimabué naquit à Florence, en 1240, d'une famille noble qui portait aussi le nom de Gualtieri. Son père, reconnaissant en lui un esprit vif et facile, voulut qu'il reçût une éducation lettrée, et, à cet effet, l'envoya chez un de ses parents qui était professeur des novices au couvent des dominicains de Sainte-Marie-Nouvelle; mais Cimabué, au lieu d'apprendre à décliner les substantifs et à conjuguer les verbes, passait toute la journée à illustrer les marges de ses livres de dessins à la plume, représentant tout ce qui lui tombait devant les yeux; de là sans doute chez lui cet amour du dessin d'après nature, qui lui fit dépasser bientôt les maîtres grecs, qui n'étaient que des copistes.

Ces maîtres grecs avaient été appelés à Florence pour peindre, non pas la chapelle des Gondi, comme le dit par erreur Vasari (car cette chapelle ne fut bâtie qu'en 1550, c'est-à-dire environ un siècle après), mais une crypte qui était au-dessous de cette chapelle. Comme on avait fait grand bruit de ces peintres, et que la lutte commençait à s'engager entre les peintres nationaux et eux, la nouvelle de leur arrivée avait pénétré jusque dans les dortoirs de Sainte-Marie-Nouvelle; il en était résulté dans l'esprit de Cimabué une telle curiosité, qu'au risque de punitions, qu'on ne lui épargnait pas, aussitôt qu'il pouvait se sauver il courait à la chapelle, où du reste on était sûr de le retrouver, essayant d'imiter avec des plumes, des crayons, de la craie, ce qu'il voyait fait. Un pareil dégoût pour la grammaire et une si visible disposition pour la peinture déterminèrent enfin son père à lui permettre de troquer ses plumes contre des pinceaux; dès lors l'enfant fut heureux, et au lieu d'être obligé de le contraindre à travailler, comme on faisait par le passé, on était forcé de l'arracher à ses dessins lorsque venait l'heure de se mettre à table ou au lit.

Grâce aux études acharnées, et surtout à l'habitude qu'il avait prise d'étudier non pas les tableaux de ses devanciers, mais tout ce qui s'offrait à lui, hommes, chevaux, meubles, arbres, maisons, paysages, il arriva bientôt, non-seulement dans le dessin, mais encore dans le coloris, à surpasser ses maîtres, et à se faire pardonner même par son père la carrière qu'il avait choisie, si peu en harmonie qu'elle fût avec sa naissance et les idées aristocratiques de sa famille.

Cependant le talent du jeune homme, tout supérieur qu'il fût pour le dessin, pour l'animation des têtes, pour les plis des vêtements, pour la composition même des sujets, à celui de ses prédécesseurs, ne se développait pas du côté gracieux; c'était quelque chose de raide et de sévère comme le siècle où il vivait. Aussi ses meilleures têtes n'étaient-elles ni celles des femmes, ni celles des jeunes gens; c'étaient celles des hommes où la virilité avait empreint sa force, ou celles des vieillards où l'âge avait empreint sa majesté. Aussi le premier ouvrage de lui qui fit vraiment époque fut-il un *saint François*, pour lequel (chose inaccoutumée alors) il avait pris modèle. Ce *saint François* était peint sur fond d'or, et entouré de vingt tableaux représentant toute l'histoire de sa vie, avec des figurines aussi sur fond d'or; et il eut un tel succès qu'il valut à Cimabué force commandes, et entre autres, de la part des moines de la Vallombrose, une grande *Notre-Dame* tenant l'Enfant Jésus dans ses bras et entourée d'anges en adoration; et de la part du gardien des Minori Conventuali de Pise, un grand *crucifix* de bois, qui réussit avec tant de bonheur qu'il lui valut la demande d'un second *saint François*, auquel Cimabué apporta plus d'attention encore qu'au premier, si bien, dit Vasari, qu'une fois achevé il fut tenu par le peuple pour une chose fort rare, attendu qu'il avait donné au saint un air de tête tellement nouveau, qu'il sortait de tout ce qu'on avait fait jusque-là; en outre, les plis des vêtements avaient une tournure nouvelle, pleine de naturel et de grâce qu'on n'avait jamais remarquée jusqu'alors non-seulement chez les artistes grecs, mais encore chez les artistes italiens qui avaient précédé Cimabué. Ce ne fut pas tout. L'abbé de Saint-Paul, sur la rive d'Arno, profitant de ce que Cimabué était à Pise, lui commanda un tableau de *sainte Agnès* tout entouré, comme celui qu'il avait fait de *saint François*, d'autres petits tableaux représentant les différents événements de la vie de cette sainte.

Cependant la renommée de Cimabué grandissait; c'était déjà beaucoup que d'avoir été appelé à Pise, qui, comme Sienne, plus hâtive dans son organisation politique, avait donné des peintres nationaux quand Florence n'avait encore que des Grecs ou des imitateurs des Grecs. Mais il obtint un honneur plus grand, il fut appelé à Assise, où nous verrons tour à tour se rendre tous les grands peintres, car Assise est le sanctuaire de l'art, Assise est le Saint-Pierre du treizième et du quatorzième siècle.

Là, Vasari raconte que Cimabué travailla avec les maîtres grecs, puis ensuite seul, il indique même quelles sont les fresques qu'il exécuta; mais les travaux récents et consciencieux de Rumohr et de Rio démontrent que c'est sans le moindre fondement que les fresques dont parle Vasari sont attribuées à Cimabué.

Mais ce qui est incontestable, c'est le succès immense qu'obtint la grande *Madone* entourée d'anges, qui se trouve encore aujourd'hui à Sainte-Marie-Nouvelle, et qui, quoiqu'elle n'eût encore été vue par personne, enfermée qu'elle était dans l'atelier du peintre, fut montrée par les Florentins à Charles d'Anjou comme une des merveilles de leur ville; et, qu'on le remarque bien, ce ne fut point le peintre qui apporta humblement son tableau chez Charles d'Anjou, ce fut Charles d'Anjou qui alla en grande pompe visiter le tableau dans l'atelier du peintre. Or, pour qu'on sache bien la mesure de l'honneur qui était fait à Cimabué, disons un peu ce que c'était que Charles d'Anjou, et quel était le rôle qu'il jouait alors en Italie.

Charles, en sa qualité de fils de France, avait eu pour apanage le comté d'Anjou; de là le nom ajouté à son nom. Par sa femme, quatrième fille de Raymond de Béranger, qui n'avait point eu de fils, il était souverain de Provence, quoiqu'il n'eût épousé qu'une quatrième fille, parce que les trois sœurs aînées de sa femme avaient épousé les souverains de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Charles

(1) Voyez les numéros d'août 1844, d'octobre 1844 et de novembre 1845.

d'Anjou se trouvait donc deux fois frère de saint Louis, et beau-frère de Henri III et de Richard, comte de Cornouailles. Or, comme la Provence était le plus grand fief de la couronne de France, Charles d'Anjou était donc, après les rois d'Europe, le plus grand prince de la chrétienté.

Maintenant, après avoir jeté un coup d'œil sur sa position, voyons ce qu'il était comme homme. « C'était, dit Villani, un guerrier sage et prudent dans les conseils, fort dans les armes, inébranlable dans l'adversité, ferme et fidèle dans ses promesses, magnanime et plein de hautes pensées, sévère et redouté de tous les rois du monde; du reste parlant peu, agissant beaucoup, ne riant presque jamais, pudique comme un religieux, zélé catholique, juste, mais chez lequel la justice, par la férocité naturelle de son regard, prenait l'apparence de la haine. Sa taille était grande et nerveuse, sa couleur olivâtre, son nez long; si bien que plus qu'aucun autre seigneur de son temps, il paraissait fait pour la majesté royale; d'ailleurs ne dormant presque point, et ne prenant jamais plaisir ni aux mimes, ni aux troubadours.



Madone de Cimabué. — Tableau du Louvre.

Voilà l'homme auquel une des fêtes les plus grandes que crurent donner les Florentins, fut de le conduire à l'atelier de Cimabué.

Ce fut vers le mois de juillet 1267 que cette visite eut lieu : Charles se rendait à Naples où il était appelé par Clément IV, et ne faisait que passer par Florence autant pour voir cet homme extraordinaire, peut-être, que pour voir la *Madone* de Cimabué. Toute la ville le suivit, et cela en si grande joie, que les environs de la maison du peintre (qui était située dans les jardins hors de la porte Saint-Pierre) prirent, de la grande gaieté qui éclata ce jour-là autour d'elle, le nom de *Borgo allegri* ou de Bourg joyeux, qu'ils ont conservé depuis cette époque; une nouvelle enceinte ayant été formée, ils se trouvèrent enclavés dans les murs de la ville.

Cette visite faite, Charles d'Anjou s'en alla faire trancher la tête de Conradin à Naples.

Quant à Cimabué, il acheva son tableau, qui eut un tel succès, que les principaux de la ville le portèrent en procession solennelle, accompagnés de trompettes et de toutes sortes d'instruments, à l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, à laquelle (comme nous l'avons dit) il était destiné.

Cimabué avait alors vingt-sept à vingt-huit ans. A partir de ce moment la vie de Cimabué fut une suite de triomphes; de sorte qu'il mourut à l'âge de soixante ans, croyant tenir le sceptre de la peinture, qui, au dire du Dante, lui fut ravi par Giotto.

Il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-del-Fiore, dont il avait aidé Arnolphe de Lapi à faire le plan, et l'on grava sur son épitaphe ces deux vers latins:

Credidit ut Cimabos picturæ sceptra tenere,
Sic tenuit vivens; nunc tenet astra poli.

C'était, dit un auteur contemporain (puisque cet auteur

écrivait en 1334 et avait par conséquent pu connaître Cimabué, qui était mort vers 1300), un homme noble de naissance, instruit dans son art plus qu'homme du monde, et si fier et si arrogant, que si quelqu'un lui faisait remarquer un défaut dans un de ses tableaux et qu'il reconnût que ce défaut était réel, quand même le défaut eût été indépendant de sa volonté, comme venant par exemple ou des couleurs, ou du bois employés, il abandonnait à l'instant même ce tableau, et, si cher qu'il lui fût, le retournait contre le mur et ne le voulait plus voir.

Le portrait de Cimabué, fait par Simon Memmi et tracé de profil, se voit à la grande chapelle de Sainte-Marie-Nouvelle, dite des Espagnols dans l'*Histoire de la Foi;* c'est celui de l'homme qui a le visage maigre, la barbe petite, roussâtre et pointue, et qui, selon l'usage du temps, est coiffé d'un capuchon qui lui encadre la tête.

Maintenant prenons toute chose à sa juste valeur, et mettons de côté l'argument de Vasari et l'injustice du père Della-Valle; faisons la part des deux flambeaux qui commencèrent d'éclairer l'art à sa naissance, et examinons Cimabué non pas comme l'unique restaurateur de la peinture, mais comme le successeur heureux et progressif de Giunta de Pise et de Guido de Sienne.

Comme nous l'avons dit, Florence était en arrière de ses deux voisines, Pise et Sienne, non-seulement dans les progrès de l'art, mais encore dans la marche politique des nations. Vers la fin du onzième siècle, Pise, déjà établie en république et puissante sur terre et sur mer, bâtissait son dôme; Sienne, protégée par la Vierge, à laquelle elle s'était donnée, était florissante dès le commencement du treizième siècle; Florence seule accomplissait sa genèse, et ne devait atteindre l'apogée de sa puissance que dans le quatorzième et le quinzième siècle.

On comprend donc, dans une époque où les amours-propres municipaux étaient excités au plus haut degré par le voisinage des villes rivales, ce que dut être l'apparition longtemps attendue d'un homme dont les premiers essais promettaient de faire oublier Giunta et Guido, dont Pise et Sienne faisaient parade depuis près de cinquante ans, en reprochant à Florence sa stérilité. En effet, Florence n'avait encore donné le jour qu'à un seul peintre, des œuvres duquel rien n'a survécu, et dont on retrouve seulement le nom cité dans les archives du Chapitre; ce peintre, qu'écrasait la réputation de Giunta et de Guido, s'appelait Fidanza.

Aussi les premiers essais de Cimabué (qui sans l'égaler encore aux deux peintres que nous venons de citer, leur promettaient au moins un rival) furent-ils accueillis avec tout l'enthousiasme de l'espérance. Giunta et Guido imitaient servilement les Grecs, Giunta surtout; on sut donc un gré infini à Cimabué des efforts qu'il faisait pour s'en écarter, car ses efforts, tout craintifs qu'ils étaient, promettaient quelque chose de nouveau; et une invention quelconque, dans cette époque primitive, était une supériorité.

Aussi n'y eut-il plus de limites à l'enthousiasme lorsque, par son *saint François*, Cimabué eut égalé au moins ses adversaires, et lorsque sa *Madone* les surpassa; et cependant tout ce progrès se bornait à un ton plus clair dans les chairs, à un air plus noble dans les physionomies, à des plis moins raides dans les vêtements; c'est surtout entre la *Madone* de la Trinité et celle de Sainte-Marie-Nouvelle que cette différence est visible; il y avait progrès réel, et deux ou trois têtes d'anges même sont les premières où l'on remarque cette grâce enfantine et céleste que les successeurs de Cimabué perfectionnèrent sans doute, mais qu'ils empruntèrent de lui.

Cela explique les éloges de Ghiberti, de Dante et de Villani, qui met Cimabué au nombre des hommes illustres de Florence. Ses succès et surtout ses innovations firent mourir de chagrin un vieux peintre, nommé Margaritone, qui avait eu lui-même de grands succès en suivant la manière grecque, et en modelant en relief, avec une pâte qu'il dorait ensuite, les auréoles de ses saints et les couronnes de ses *Madones;* le pauvre vieillard expira en se plaignant d'avoir vécu assez longtemps pour voir porter atteinte à l'art qu'il avait reçu pur de ses pères, et qu'il comptait léguer pur à ses enfants.

Maintenant, passons à ce Giotto qui devait, au dire de Dante, enlever à son maître le sceptre de la peinture, et qui était né une année avant que Margaritone ne mourût.

Un jour que Cimabué s'en allait de Florence à Vespignano, marchant tristement et la tête basse (car il se faisait déjà vieux, et n'avait point d'élèves à qui léguer l'œuvre de régénération commencée par lui), il vit un petit pâtre de dix à douze ans qui, tout en gardant son troupeau, dessinait sur une ardoise. Il s'approcha de lui et vit que ce qu'il dessinait était une de ses brebis, dont il avait reproduit avec un bonheur étrange non-seulement la forme, mais encore la pose : il prit alors l'ardoise des mains de l'enfant, la regarda un instant avec attention, puis, se retournant vers le petit berger :

— Veux-tu venir avec moi? lui dit-il.

— Avec vous? demanda l'enfant; qui êtes-vous?

— Je suis peintre.

— Et vous m'apprendrez à dessiner? s'écria l'enfant avec joie.

— Oui.

— Eh bien, demandez à mon père la permission de m'emmener, et je vous suis.

— Conduis-moi donc chez lui, dit Cimabué.

Et l'enfant, joyeux et sans se le faire redire, toujours courant devant le maître, le conduisit à une petite ferme qu'habitait et qu'exploitait son père. Cimabué se nomma, exposa sa demande, qui lui fut accordée, et l'enfant, confiant et joyeux comme on l'est à son âge, vint à Florence et le même soir fut installé dans l'atelier de Cimabué.

Cet enfant, c'était Giotto.

La semence tombait en bonne terre, et l'élève était digne du maître. Habitué à dessiner d'après nature, Cimabué l'encouragea à continuer ses études; c'était une de ces organisations heureuses qui ont l'instinct du beau ; aussi comprit-il à la première vue tout ce qu'il y avait de faux et de défectueux dans la manière des Grecs.

Aussi ce fut d'abord dans les portraits que Giotto excella : il fit ceux de Dante et de Corso Donati qu'on vient de retrouver dans la chapelle du Bargello; celui de Brunetto Latini, maître de Dante; et celui de Clément V, le fameux Bertrand de Goust, élu par Philippe le Bel dans la forêt de Saint-Germain (1). Puis, comme sa renommée grandissait avec son talent, il fut successivement appelé dans toutes les villes de l'Italie : à Assise, pour peindre à fresque la vie de saint François; à Pise, pour y peindre au Campo-Santo six tableaux de la vie de Job; à Rome, pour y peindre à Saint-Pierre les cinq histoires de la vie du Christ, l'ange qui est au-dessus de l'orgue, et le grand crucifix de la Minerve; à Avignon, pour y peindre toute une chambre du palais des papes qui venait d'y être bâti; à Vérone, pour y

(1) Vasari dit que ce fut le portrait de Clément IV que fit Giotto; mais la chose est impossible, Clément IV était mort cinq ans avant que Giotto ne fût né.

peindre, dans le palais des seigneurs Della Scala, le portrait de ce fameux Can Grande, que Dante devait immortaliser par deux vers ; à Ravenne, pour y peindre, sous les yeux et avec les conseils de Dante, différents traits de la vie de Jésus-Christ ; à Arezzo, pour y peindre, dans la grande chapelle de l'évêché, un *saint Martin* qui coupe son manteau en deux pour le donner à un pauvre ; à Lucques, pour y peindre un *Christ dans les airs*, et les quatre saints protecteurs de la ville, saint Pierre, saint Martin, saint Régulus et saint Paulin, lesquels s'occupent à raccommoder un pape et un empereur, probablement Frédéric de Bavière et Nicolas V, l'antipape. Puis il revint à Florence, où un message du roi Robert de Naples, adressé à son fils Charles de Calabre (lequel message lui recommandait de lui envoyer Giotto à quelque prix que ce fût), le trouva occupé à exécuter à fresque, pour le couvent des dames de Faenza, quelques peintures tirées de l'Ancien-Testament. Alors il partit, tout fier d'être appelé ainsi par un roi, et, arrivé à Naples, peignit dans le monastère de Sainte-Claire plusieurs sujets de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ainsi que l'histoire de l'Apocalypse, et toute une chapelle du château de l'Œuf. Ce fut l'époque heureuse de sa vie, car le bonheur de l'artiste est dans l'orgueil satisfait, et là chaque jour le sien éprouvait quelque satisfaction nouvelle, puisque chaque jour le roi le venait voir travailler, causant familièrement avec lui, tantôt échangeant avec lui de joyeuses et plaisantes reparties, tantôt approfondissant des questions d'art ou de théologie ; aussi fit-il là force chefs-d'œuvre que le roi Alphonse détruisit ensuite, et parmi ces chefs-d'œuvre il y avait une salle pleine de portraits de grands hommes au milieu desquels Giotto, avec la naïve confiance du génie, avait mêlé le sien.

Enfin il lui fallut partir, mais c'était à regret qu'il s'éloignait de cette ville dont le roi avait voulu le faire le premier; aussi s'arrêta-t-il à Gaëte pour couvrir encore quelque muraille, et peindre un crucifix au pied duquel il se représenta comme priant ; à Rimini, où Malatesta était seigneur et où il fit, dans l'église de Saint-François, force belles peintures que Gismondo, fils de Pandolphe Malatesta, jeta bas lorsqu'il fit rebâtir cette église ; et en outre, dans le cloître de la même église, une composition que Vasari regarde comme son chef-d'œuvre, et qui, en effet, devait convenir admirablement au pinceau à la fois chaste et expressif du Giotto. C'était l'histoire de la bienheureuse Micheline.

Comme les lecteurs français surtout, chez lesquels cette sainte est peu connue, pourraient ignorer le fait que reproduisit le pinceau de Giotto, nous allons le raconter.

Une des épreuves qui furent envoyées à la belle Micheline, pendant qu'elle accomplissait sur cette terre le pèlerinage de vertu qui la conduisait au ciel, fut de mettre au jour un enfant si parfaitement noir que, quelque confiance que son mari eût de sa chasteté, cette confiance reçut un si rude coup qu'il l'accusa d'adultère.

Le moment représenté par Giotto est celui où la belle Micheline, la main sur les saints Évangiles, les yeux sur les yeux de son mari, jure que l'enfant, si insolite que soit la couleur sous laquelle il se présente, n'est et ne peut être que de lui.

Le succès du peintre fut complet; il y avait une si grande pudeur dans cette femme obligée de défendre publiquement son honneur par un serment, il y avait dans le regard qu'elle fixait sur son mari une si grande expression de douloureuse chasteté, que chacun était prêt à jurer avec l'accusée qu'elle était innocente, pour dissiper le dernier voile de doute et de suspicion qui couvrait le front du soupçonneux époux.

Il va sans dire que sainte Micheline fut crue sur parole, et cela avec d'autant plus de remords de la part de ceux qui l'avaient soupçonnée, que le Seigneur lui fit la grâce de ne plus lui envoyer d'épreuves du même genre.

Mais ce n'est pas seulement dans l'expression des figures que Giotto avait non-seulement surpassé tout ce qui s'était fait jusqu'alors, mais encore s'était surpassé lui-même; c'était dans le dessin des mains et des pieds, ce grand écueil des peintres primitifs, c'était dans l'ajustement des habits, dans les plis des manteaux, et enfin dans l'introduction de cette grâce inconnue jusqu'alors, et dont Giotto est l'unique créateur.

Ce tableau achevé, Giotto s'arrêta encore quelque temps à Rimini ; il résulta de ce séjour deux autres fresques qui ne sont point inférieures à la première, et dans lesquelles on remarque pour la première fois l'emploi des raccourcis. Il sortit enfin de la ville, s'arrêtant presque à la porte pour peindre à Saint-Cataldo un *saint Thomas d'Aquin*, qui fait la lecture à ses frères ; puis il continua sa route, couvrit en passant à Ravenne toute une chapelle de peintures, et revint à Florence, où l'évêque de Sainte-Marie-del-Fiore l'attendait pour élever le magnifique campanile de la place du Dôme, l'une des plus merveilleuses choses que l'architecture du moyen âge nous ait laissées ; et cependant, tel qu'il est, le campanile est incomplet ; une pyramide de cinquante brasses devait le surmonter encore en s'élançant de sa plate-forme ; mais les architectes italiens dissuadèrent Giotto de suivre son premier modèle, en lui disant que cette pyramide superposée était dans le goût allemand, et par conséquent indigne du goût italien.

Ce chef-d'œuvre valut du reste à Giotto le titre de citoyen de Florence et une rente annuelle de cent florins d'or.

Giotto n'eut pas la joie de voir achever le campanile ; à son retour d'un voyage à Milan, il tomba malade et mourut, à la grande douleur de tous ceux qui, l'ayant connu, l'aimaient pour lui-même, et de tous ceux qui, ne l'ayant pas connu, l'aimaient pour son génie. Comme son maître Cimabué, il venait d'atteindre sa soixantième année; comme lui aussi, il fut enterré dans le dôme.

Quant à Giotto, son mérite n'a soulevé aucune controverse, et chacun, contemporain ou postérité, s'est plu à rendre hommage à son génie. Nous savons déjà ce qu'en pensait Dante, dont il était l'ami ; maintenant, voyons ce qu'en pensait Pétrarque. L'opinion du poëte est suprême : c'est celle qu'il exprime dans son testament.

« Passons à d'autres dispositions (dit-il) : Je donne et lègue à monseigneur François de Carrara, seigneur de Padoue, comme la chose la plus digne de lui être offerte entre toutes celles que je possède, un tableau représentant l'histoire de la bienheureuse vierge Marie, œuvre de l'excellent peintre Giotto, tableau qui m'a été envoyé par mon ami Michel de Vannis de Florence, tableau enfin dont les ignorants ne comprennent peut-être pas la beauté, mais devant lequel les maîtres de l'art s'inclinent dans une religieuse stupéfaction. »

De son côté, Boccace, dans *le Décameron*, sixième journée, quintième nouvelle, dit qu'il n'y a rien dans la nature que Giotto n'imite jusqu'à l'illusion. C'est aussi l'opinion exprimée par Michel-Ange en face d'une *Mort de Notre-Dame*, dont le corps est entouré par les apôtres, que Giotto peignit pour les frères Umiliati de Borgo-Ognissanti. Jean Villani le met au-dessus de tous les peintres pour la perfection de son dessin. Enfin Vasari dit que c'était une merveille, pour le temps où Giotto vivait, que surtout n'ayant en quelque sorte point eu de maîtres, ses œuvres eussent pu atteindre à une pareille perfection.

Aussi Giotto fit-il révolution par toute l'Italie que, comme un apôtre de l'art nouveau, il parcourut tout entière, la palette et le pinceau à la main, et en laissant partout sa parole matérialisée par l'exemple.

Malheureusement de tous ces travaux exécutés à Avignon, à Milan, à Vérone, à Ferrare, à Rimini, à Ravenne, à Florence, à Assise, à Rome, à Naples, à Padoue, à Lucques et à Gaëte, la plus grande partie a disparu, soit dans la chute des édifices eux-mêmes, soit pour faire place aux peintures des siècles postérieurs, car il y eut une époque en Italie où ce furent les murailles qui manquèrent aux peintres, et où l'on fut obligé de superposer les chefs-d'œuvre; et des autres il ne reste plus que des fragments que l'on puisse regarder comme authentiques. Les seules pages à peu près complètes qui soient restées sont les peintures de la petite chapelle de l'Arena de Padoue, la voûte qui est au-dessus de Saint-François à Assise, les fresques du Campo-Santo à Pise, et le tableau (le seul signé de son nom) que possède l'église de Sainte-Croix de Florence, et qui représente le *Couronnement de la Vierge*.

Ceux qui voudraient étudier les progrès que Giotto a fait faire à l'art, n'ont qu'à examiner avec soin ce tableau : ils y verront que de là aux maîtres grecs il y a un abîme; qu'un retour vers eux, possible encore après la mort de Cimabué, est impossible après celle de Giotto; que le voile qui couvrait le beau est levé, et que la voie qui mène à la perfection est ouverte.

En effet, le type grec a complétement disparu : la Vierge et l'Enfant Jésus sont délicieux, l'Enfant Jésus de jeunesse et de naïveté, la Vierge de maternité et de pudeur; quant aux anges des quatre compartiments qui tiennent des instruments de musique entre les mains, ils sont délicieux, et leur pose et leurs formes rompent tout à fait avec les lourdes et disgracieuses figures des maîtres byzantins. Quant au progrès de l'exécution matérielle, il est au moins égal au progrès de la pensée; le coloris en est plus beau, plus clair et plus transparent qu'il ne s'est montré encore dans l'école florentine, car pour celui des écoles de Sienne et de Pise, nous n'en parlons pas, tant, vers la même époque, il est plombé dans les ombres, et jaunâtre dans la lumière.

Quant aux Christ en croix qu'on attribue à Giotto, et dont le nombre s'élève par toute l'Italie à soixante ou quatre-vingts peut-être, nous ne les croyons pas de Giotto lui-même, mais copiés d'après lui par son élève Puccio Capanna, qui, au dire de Vasari, fit pour toute l'Italie force copies de celui que Giotto avait exécuté sur bois pour les frères Umiliati de Borgo-Ognissanti à Florence.

ALEXANDRE DUMAS.

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL[1].

M. SAINT-MARC-GIRARDIN
PROFESSEUR DE POÉSIE FRANÇAISE A LA SORBONNE.

Voici le moment de revenir aux Cours publics, car jamais ils n'ont fait plus de bruit qu'à présent. Nous laisserons toutefois les tapageurs du collége de France se dédommager du silence de M. Quinet en allant brailler à la Sorbonne au cours de M. Lenormand, et nous, qui avons horreur des tumultes de la foule — *Odi profanum vulgus et arceo*, — nous entrerons avec la jeunesse studieuse au cours de poésie française de M. Saint-Marc-Girardin, qui saura nous instruire et nous amuser sans nous casser bras ou jambes.

Suivant notre usage, nous tracerons le portrait du professeur avant d'analyser ses leçons. Si nous pouvons rendre ce portrait parlant, nous serons sûr de plaire à nos lecteurs.

M. Saint-Marc-Girardin est né à Paris, le 21 février 1801. Il fit ses études à l'institution Hallays-Dabot, dont il fut le meilleur élève, en attendant qu'il en devînt le meilleur maître. Le lycée Napoléon, dont il suivait le cours avec ses camarades, est devenu depuis le collége Henri IV. Avant le jeune Saint-Marc, MM. Victor Leclerc et Villemain avaient brillé aux concours généraux. Le jeune Saint-Marc y fut couronné comme eux, et se fraya ainsi à leur suite la route qui devait le mener au conseil royal. Un de ses plus terribles concurrents lui venait alors du collége Bourbon. C'était M. Vitet, qui l'a rejoint l'année dernière à l'Académie. « Dans la vie des colléges, a dit quelque part M. Labitte, la rhétorique est l'année des grandes victoires. Le jeune Saint-Marc battit la plupart de ses rivaux; et comme pour s'habituer tout de suite au succès qui en tout devait lui être facile, il revint de la Sorbonne au collége Henri IV, avec ce prix de discours qu'avait naguère manqué M. Villemain, et avec ce prix de vers latins que M. Sainte-Beuve allait avoir l'année d'après. »

Ceci prouve, soit dit en passant, que les triomphes du collége ont bien leur valeur. Les paresseux et les sots, qui sont partout en majorité, ont mis l'opinion contraire à la mode; mais soyez sûrs qu'au collége comme ailleurs, à l'œuvre on connaît l'ouvrier, et qu'un bon écolier contient un homme de talent, si la société sait l'en faire sortir. Toutes les fois que vous entendrez un esprit-fort de salon se moquer des lauréats universitaires, priez simplement ce monsieur de se retourner, et vous reconnaîtrez le renard à qui l'on a coupé la queue..., c'est-à-dire un écolier qui n'eut jamais de prix.

Ce prix de vers latins est une date importante dans la vie de M. Saint-Marc. C'était en 1816. Les événements de l'année précédente ayant empêché le concours général (les jeux de Bellone mettent toujours les Muses en déroute), on décida que les élèves exclus par leur âge auraient cette fois le bénéfice d'une année. Notre élève profita de cette justice et concourut, mais quand on vint à l'application, sa composition fut écartée. Il se plaint à un de ses parents, M. Hochet, secrétaire du Conseil d'État. M. Hochet montre les vers exclus à M. Villemain. M. Villemain les trouve excellents, et note seulement, avec cette malice du critique qui pointe sous la robe du professeur, je ne sais quelle faute de quantité échappée à la précipitation de la plume. Le futur lauréat accourt chez l'illustre protecteur, et, ne le trouvant point, lui laisse quelques lignes d'explication. Ces

(1) Voir les numéros de février et d'avril 1845.

lignes, nettes et lumineuses, révèlent à M. Villemain l'avenir de son protégé.

— Jeune homme, lui dit-il, vous savez par cœur la correspondance de Voltaire.

C'était vrai! A l'âge où l'on flotte encore dans les brouillards, M. Saint-Marc planait déjà dans la lumière. Le bon sens avait mis le frein à son imagination. M. Villemain le fit rentrer au concours, et il remporta le prix.

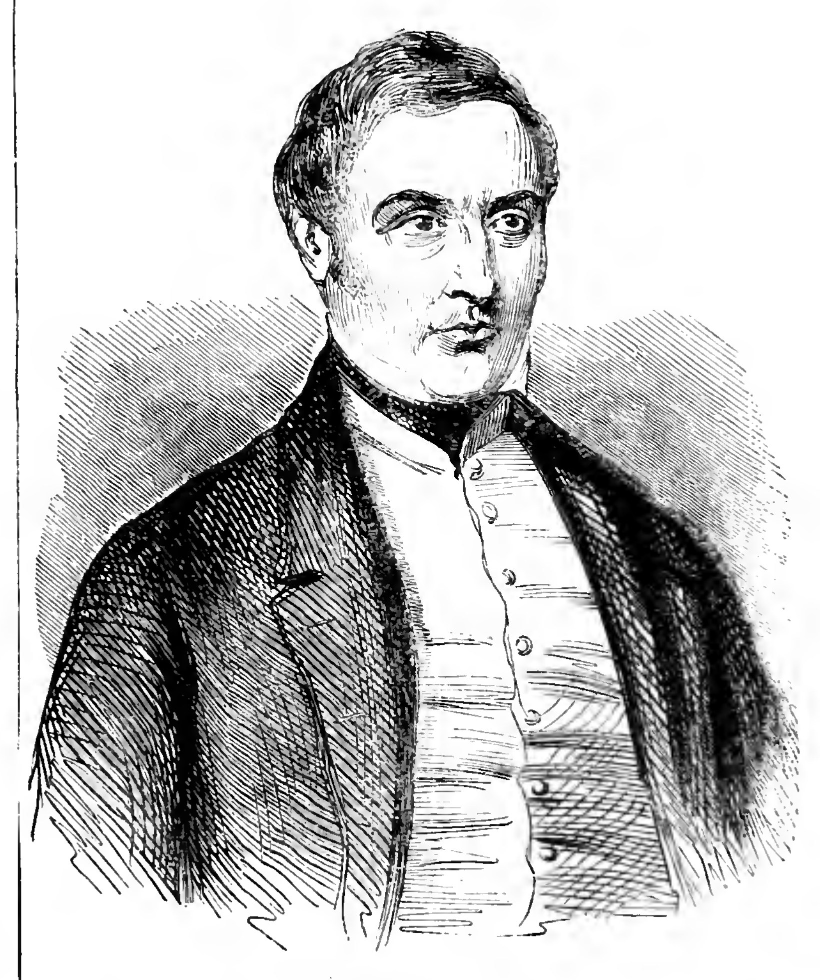
Au sortir du collége, en 1820, M. Saint-Marc-Girardin entra dans la littérature par la polémique. C'était aller droit à son but et suivre sa vocation sans perdre une minute. Combien peu d'hommes en ont fait autant! Qui ne commence en effet son état par l'école buissonnière? M. Saint-Marc n'écrivit pas même une tragédie, ce premier péché de toutes les intelligences! Sa plume alerte, judicieuse et tempérante s'essaya d'abord dans le petit journal *l'Écho du soir*. Bientôt son *Éloge de Lesage* obtint un accessit à l'Académie. Il abandonna son droit commencé, et concourut pour l'agrégation dès 1823; de sorte que cet habile professeur et ce législateur éloquent a probablement l'honneur de n'être point avocat. C'est là, de notre temps, une véritable distinction. Suppléant dans les colléges de Paris, M. Saint-Marc devint suspect de libéralisme, et alla exercer, sur le Rhin, en Belgique et en Suisse, cette intelligente badauderie qui consiste à voir pour voir et à s'instruire sans étudier, comme il l'a si bien dit lui-même.

En 1826, il reparut avec avantage dans l'Université. Cette réintégration fait le plus grand honneur à M. de Frayssinous. M. Saint-Marc se permit alors un de ces traits d'audace qui ne réussissent qu'aux Achilles. Nommé professeur à la Société des bonnes-lettres, il improvisa sa première leçon et se fit applaudir de tout son auditoire. On reconnut le disciple de M. Villemain, qui allait devenir son émule.

La nouvelle école faisait déjà très-grand bruit dans le monde. M. Saint-Marc, qui fit toujours moins de bruit que de besogne, cria tout de suite haro « sur le monstrueux, masqué d'énergie! » Curieux et plaisant souvenir de guerre, aujourd'hui que la paix est signée, — aujourd'hui que M. Saint-Marc a été reçu à l'Académie par M. Victor Hugo! Tant il est vrai que de part et d'autre le soleil de la vérité finit toujours par sortir des nuages du malentendu! Au reste, le critique du *Mercure* et du *Journal des Débats* prévoyait sans doute que cette lutte de mots se terminerait par une accolade, car il frappait sur les ultra-classiques et sur les ultra-romantiques avec le même bon sens, raillant le *tatouage du style* aussi bien que le *néant des périphrases*, et s'arrangeant pour avoir tellement raison, comme parle M. de Sacy, qu'on ne pût lui donner tort sans se faire injure à soi-même...

La plume de M. Girardin fut bientôt taillée des deux bouts, littéraire aujourd'hui, politique demain, et toujours un peu politique en littérature et très-littéraire en politique. Au moment même où son *Éloge de Bossuet*, couronné par l'Académie, révélait tout ce qu'il y a de vigoureux et d'ingénieux (1) dans ce style jusqu'alors brillant et léger, le jeune triomphateur s'élevait du feuilleton des *Débats* au premier-Paris, sous les auspices de M. de Féletz. On se souvient de ce qu'était alors le *Journal des Débats*, rédigé par M. de Chateaubriand! M. Saint-Marc s'y montra le digne lieutenant d'un tel capitaine, pendant les dernières années de la Restauration. Il n'épargna pas à celle-ci les avertissements salutaires ni même les prophéties redoutables. Ce fut lui qui, en 1829, après le fameux article de Béquet: *Malheureuse France! malheureux roi!* caractérisa la funeste trinité ministérielle en trois mots, qui rappellent le *Mane, thécel, pharès* : il appela M. de Polignac *Coblentz*, M. de Bourmont *Waterloo*, et M. de la Bourdonnaye 1815. Puis, les défiant d'aller jusqu'aux coups d'État : *Savez-vous bien*, leur disait-il, *qu'il y pourrait périr encore des trônes et des dynasties?* Hélas! il ne croyait pas dire si vrai. On sait comment ses adversaires se chargèrent, en 1830, de réaliser sa prédiction!

La révolution de Juillet fit du journaliste qui l'avait annoncée un homme politique. Nommé maître des requêtes, et produit chez MM. de Talleyrand, Molé, de Broglie, etc., M. Saint-Marc s'éleva en même temps dans l'ordre universitaire, sans pourtant renoncer à ses travaux de critique et de polémique dans les *Débats*. Toujours souple, étincelant et varié, traitant les affaires sur ce ton de causerie qui les débrouille mieux que les grandes phrases, il révéla le premier les charmantes fantaisies d'Hoffmann, il enrichit de ses improvisations *la Revue française* et *la Revue de Paris*, et monta enfin dans la chaire de M. Guizot, comme professeur suppléant d'histoire. Bientôt, grandissant à chaque épreuve, il devint professeur titulaire en Sorbonne, député, conseiller d'État et membre du conseil royal.



M. Saint-Marc-Girardin.

Mais avant de quitter le journaliste, citons en passant un de ses petits chefs-d'œuvre, cette satire des héros du lendemain de juillet, *les Solliciteurs ou l'Insurrection intrigante*, page digne de La Bruyère, et dont la finesse caustique va bien plus avant que les ïambes furieux de *la Curée*:

« Les bataillons d'habits noirs s'élancent de tous les côtés pour faire le blocus des ministères. Les six chevaux des diligences soufflent, attelés à tant d'intrigues. Tout se remue, s'ébranle, se hâte, le nord, l'orient, l'occident. Et pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné... Les victimes abondent, il y en a de toutes les époques. Les héros aussi pullulent. Les uns se sont battus en

(1) Expressions de M. V. Hugo dans sa réponse à M. Saint-Marc.

personne, lisez le journal où leurs noms sont cités ; mais ne lisez pas l'erratum du lendemain, car les belles actions rapportant quelque chose, tout le monde veut les avoir faites, et il y a des exploits qui ont cinq ou six maîtres... Ceux qui ne se sont pas battus ont aussi leurs titres : l'un a un parent mort à l'attaque du Louvre, l'autre est cousin d'un élève de l'École Polytechnique. L'Intimé aujourd'hui ne dirait plus : « Monsieur, je suis bâtard de votre « apothicaire. » Il serait bâtard d'un des vainqueurs de la Bastille, oncle d'un des braves du pont de la Grève, et à ce titre, l'Intimé demanderait une place de receveur-général. »

Et plus loin : « Hippias, le 24 juillet, s'est foulé le bras en tombant de cheval. Il est resté six jours dans sa chambre. Le septième jour, il est sorti, le bras en écharpe, et le huitième, il a été nommé administrateur-général. Ajoutons qu'il a renvoyé le valet qui l'accompagnait le jour de sa chute. »

Ce fut à Saint-Yriex, en 1834, que M. Saint-Marc fut élu député pour la première fois ; il avait précédemment remplacé M. Laya comme professeur de poésie française à la Sorbonne. Nous avons déjà dit (1) combien il aime sa chaire et son auditoire. Il y est rivé depuis dix ans par un tel charme et par de tels succès, qu'aucun honneur, aucun emploi ne sauraient l'en arracher... Orateur et rapporteur infatigable à la Chambre, administrateur assidu au conseil de l'Université, rédacteur en *service extraordinaire* au *Journal des Débats*, il trouve le temps de faire son cours avec une exactitude et un soin que laissent à désirer beaucoup de suppléants oisifs. Et hier encore nous lui entendions dire : « S'il me fallait opter entre ma chaire et le conseil royal, je garderais ma chaire. » Admirable exemple, unique, hélas ! à la Faculté de Paris ! car de tous les professeurs hommes d'État, M. Girardin seul est resté à son poste.

Il est vrai que personne n'enseigne avec plus de grâce et de facilité, avec plus d'esprit et de bonheur. La parole de M. Girardin est, comme ses idées, d'une limpidité transparente. C'est le bon sens en robe et le naturel en chaire. M. Villemain ne s'était pas trompé : cet écolier, qui lisait si bien Voltaire, en a réellement retrouvé la langue. Il n'y a pas jusqu'à la belle physionomie de M. Saint-Marc qui ne vienne compléter cet ensemble par une expression toujours ouverte et par un sourire toujours lumineux. Chez lui tout est fin sans subtilité, abondant sans exubérance, et malicieux avec bonhomie. Il pousse le scrupule, à cet égard, jusqu'à trembler que son portrait ne lui donne l'air ténébreux et farouche qu'on a mis à la mode.

— Laissez-moi surtout, disait-il à nos dessinateurs, laissez-moi l'air d'un bon bourgeois de Paris.

Homme de famille (2) autant qu'homme d'État, M. Girardin, dans sa chaire, est moraliste autant que littérateur. Derrière les livres qu'il étudie, il cherche le cœur en même temps que l'esprit humain. Il ramène les théories littéraires à la pratique de la vie. Pour lui plus que pour personne, le style c'est l'homme ! N'allez pas croire toutefois que ses discours ressemblent à des sermons ; loin de là ! Sa morale procède par constrastes et souvent par plaisanteries. Elle admet la médisance, cet inépuisable amusement, et surtout l'à-propos, ce criterium du succès ! Par exemple, en expliquant les poëtes et les philosophes des deux derniers siècles, il faut voir le journaliste professeur fustiger nos rêveurs incompris, nos dévouements de contrebande, nos génies en prospectus, nos réformateurs, qui oublient de se réformer ! Rien d'excellent pour dégriser une tête exaltée, soit en politique, soit en littérature, comme une leçon de M. Girardin.

J'avoue, dit M. Labitte, que l'enthousiasme est souvent froissé par cette inexorable logique. — Et ce n'est pas nous qui défendrons M. Saint-Marc contre une critique aussi amicale. Notre professeur de poésie oublie quelque peu d'en prêcher l'usage pour en combattre les abus. A force de vouloir des poëtes raisonnables, il les transformerait en prosateurs. La fantaisie est notre dixième Muse, et c'est la tuer que de lui couper les ailes... Mais il faut le dire, ceci est la faute de notre temps non moins que celle de M. Saint-Marc-Girardin... En voyant tant de maîtres de la jeunesse pousser à l'exagération, cet esprit simple et droit n'a pu se défendre d'exagérer la simplicité même. Le mal n'est pas grand après tout, car notre âge réclame le frein bien plus que l'aiguillon. Et d'ailleurs M. Labitte à son tour est allé trop loin quand il a reproché à M. Saint-Marc de passer sous silence tous nos poëtes lyriques d'aujourd'hui. S'il a commis cette injustice ou cet oubli envers les chefs-d'œuvre de M. Victor Hugo, nous l'avons vu, en 1838, lorsque parut *Jocelyn*, quitter Voltaire pour M. de Lamartine, et louer en pleine chaire, deux jours durant, notre grand poëte et son œuvre, avec une chaleur et un abandon qui prouvent que la folle du logis garde un petit coin chez le professeur.

Un autre jour, l'éloquence de M. Girardin s'est attendrie jusqu'aux larmes... Il venait de lire à ses auditeurs la retraite des dix mille par Xénophon. Il voulut rapprocher de ce modèle antique un chef-d'œuvre moderne, et il choisit naturellement la retraite de Moscou par M. de Ségur. Xénophon avait captivé l'esprit et enlevé l'admiration du maître et des élèves. M. de Ségur fut plus heureux encore, il fit battre leur cœur et excita chez eux une émotion profonde... Aux premières lignes, M. Saint-Marc frissonna... A la première page, il devint pâle... A la seconde, sa voix s'affaiblit et trembla... A la troisième, des larmes tombèrent sur le livre... A la quatrième, le livre lui-même roula du haut de la chaire. Et l'auditoire entier pleurait comme le professeur ! Voilà de ces triomphes qui suffiraient à la gloire d'un poëte ; on sent donc combien celui-ci flatta l'historien de la campagne de Russie ! Il va sans dire que le lecteur et les disciples se remirent au bruit d'un tonnerre d'applaudissements...

M. Saint-Marc, épris de la littérature du dix-huitième siècle, lui a consacré plusieurs années de son cours. Depuis 1840, il a traité des passions au Théâtre français. Là surtout le moraliste a brillé de tout son éclat, et le critique a montré toute sa finesse. C'est une véritable découverte, et des plus heureuses, que d'aborder ainsi l'histoire littéraire, non plus par siècles ni par auteurs, mais par les ressorts même de l'humanité. Quand le maître, prenant l'amour ou la jalousie, en suivait l'expression chez tous nos grands poetes dramatiques, en expliquait les dévouements ou les crimes, en distillait les pleurs et en traduisait les sanglots, ses leçons résumaient, pour ainsi dire, tout l'intérêt des scènes émouvantes qu'il passait en revue... On eût dit que la toile se levait tour à tour sur le théâtre de Molière couvert de marquis, sur le théâtre d'Arouet plein de philosophes, sur le théâtre de Beaumarchais fourmillant de révolutionnaires, sur le théâtre de Talma couronné de rois et de reines. C'était un spectacle inouï, composé de tous les grands spectacles des deux derniers siècles. Aussi

(1) *Mercure* de novembre dernier.

(2) M. Gutzkow, dans ses *Lettres de Paris*, s'exprime ainsi sur ce point : « Les dernières heures que je passais à Versailles appartenaient à M. Saint-Marc. Je le trouvai au milieu de sa famille, devant le feu, entouré de ses chers petits enfants, qui, à huit heures, venaient gentiment donner la main et dire bonsoir. Je compris qu'en France aussi on peut être heureux parmi les siens. »

quels concours et quels succès! Imprimées en *Cours de littérature dramatique*, ces leçons ont ouvert d'emblée à M. Saint-Marc les portes de l'Académie française.

Le professeur s'occupe encore, cette année, de poésie dramatique. Il passe en revue les tragédies d'Euripide et de Sophocle, comparées aux pièces de Sénèque et aux imitations du Théâtre français. *L'OEdipe* et l'*Antigone* lui ont déjà fourni les rapprochements les plus instructifs et aussi les plus malicieux. Car, à propos des chefs-d'œuvre, le critique sabre d'autant mieux les médiocrités. Le diable n'y perd jamais rien, comme dit le proverbe. Ennemi des paradoxes, M. Saint-Marc tient à donner raison aux proverbes.

A tous ses mérites littéraires, le cours de M. Saint-Marc joint un autre mérite, qui devient depuis deux ans un phénomène. Il est à la fois célèbre et modeste, populaire et tranquille. Quand les maitres les plus suivis de la Sorbonne et du collége de France ont tant de peine à dominer l'enthousiasme ou la réprobation de leurs élèves; quand M. Quinet se retire étouffé par les bravos, comme cet amateur de jardins écrasé par l'ours son ami; quand M. Lenormand ne maintient plus sa liberté qu'à force de sergents de ville, rien de curieux comme de voir M. Girardin manier à plaisir ses jeunes auditeurs... Et cependant jamais il ne leur a fait une concession, ni une flatterie... Ce n'est pas lui qui épouserait la popularité, cette courtisane fallacieuse !... Il la captive en la taquinant...; il dompte ses colères par une plaisanterie; il la cravache avec tant de grâce qu'elle en rit la première... Personne ne donne plus vivement la férule aux travers, aux ridicules, aux engouements de la foule, et la foule revient tous les jours tendre la main avec un nouvel empressement. Il faut remonter, pour trouver dans notre littérature un pareil tour de force, jusqu'aux roués du dix-huitième siècle applaudissant *Figaro*, jusqu'aux courtisans de Louis XIV riant aux *Fâcheux* de Molière.

Et M. Saint-Marc n'a pas besoin d'un caprice royal pour appuyer son franc-parler. Il ne veut pas même, il a horreur de l'intervention administrative... « Moi seul », dit-il comme Médée. Et c'est assez, il le sait bien !

Au temps des grandes émeutes, un jour que les écoles rugissaient dans tout le quartier latin, M. Saint-Marc allait s'élancer en chaire, lorsqu'un personnage vêtu de noir l'aborde solennellement...

— Qui êtes-vous, monsieur?

— *Un inspecteur* de la police.

— Que venez-vous faire ici?

— Surveiller vos élèves qui doivent faire du bruit. J'ai déjà répandu mes agents dans l'amphithéâtre.

— Ah ! et combien sont-ils, vos agents?

— Une trentaine.

— Eh bien, monsieur, veuillez les faire sortir devant moi, l'un après l'autre, afin que je m'assure qu'il n'en reste pas un seul.

— Cependant, monsieur, s'il y a une émeute?

— Je me charge de la calmer... Obéissez vite, ou j'annonce à tout le monde que la police ayant envahi la salle, je ne ferai pas mon cours aujourd'hui. A chacun son système, monsieur ; moi, c'est par la liberté que je maintiens l'ordre.

L'inspecteur se hâta de renvoyer sa troupe ; mais il resta lui-même aux portes de l'amphithéâtre... Il s'attendait à le voir éclater comme un volcan... Jugez de sa stupéfaction... Il entendit à peine quelques murmures étouffés par des éclats de rire... Il comprit que l'orateur avait mis les rieurs de son côté, et que ces agents-là valent mieux que ceux de la police... Il salua avec admiration M. Saint-Marc quand il le vit sortir au milieu des acclamations...

Et comment le professeur gouverne-t-il ainsi son auditoire? par la diversion, ce frein des enfants grands et petits. Il éteint les émeutes les plus menaçantes avec un bon mot, comme les sorciers qui apaisent les tempêtes avec une goutte d'huile.

En 1832, il osa nommer les révoltes de Paris *une contrefaçon des barricades*, et il se fit applaudir de ceux même qui venaient de casser les réverbères...

Un jour qu'il devait parler dans la petite salle, ses élèves se font ouvrir de force la grande, et les voilà, tout enivrés de leur triomphe, prêts à se venger sur les premières paroles du maître. M. Girardin commence ainsi, avec un sourire narquois :

— *Et maintenant que nous voilà dans le grand amphithéâtre...*

Une explosion de rires l'interrompit, et chacun remit, pour claquer des mains, sa clef forée dans sa poche...

Un autre jour, quelques mutins avaient mis leurs chapeaux, et refusaient de les ôter devant les sommations de la salle. Les rumeurs allaient dégénérer en clameurs...

— Messieurs, dit M. Girardin, du ton de la plus grande politesse, je demanderai à ceux qui sont découverts la permission de me coiffer.

Les factieux rougirent jusqu'aux oreilles, et les chapeaux tombèrent par enchantement.

Un chef d'émeute entrait dans l'amphithéâtre, le poing sur la hanche, en frappant du pied.

— *Quel est ce tyran de mélodrame?* dit M. Girardin.

Et le tyran disparait comme par une trappe de théâtre.

Il est vrai que ces charmants moyens ne sont pas à la portée de tout le monde. Ils exigent tout l'esprit de la bonne foi, toute l'adresse de l'expérience et tout l'aplomb de la renommée. UN BACHELIER DE PARIS.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

VINGT-QUATRE HEURES A LA TRAPPE DE BELLEFONTAINE (1).

A MADAME LA MARQUISE DE MALESTROIT DE BRUC,
AU CHATEAU DE LA NOE.

Réception de l'évêque. — Un Voyage au moyen âge. — Le Souper des moines en vacances. — *La Polka*. — La Veillée chez le garde. — Histoire de la Trappe. — Rancé. — La Réforme. — 1793. — Opinion de Napoléon sur les Trappistes. — Noviciat et vêture. — Le Sacre de l'abbé de Divonne. — Interrogatoire. — Prière des morts. — Investiture. — Intronisation. — Diner de cent cinquante couverts.

Deux grands-vicaires descendirent d'abord de la voiture épiscopale, puis monseigneur Angebault, noble et belle tête blanche, parut en robe violette, la queue traînante, la croix d'or au cou, l'anneau pastoral au doigt. Après avoir donné sa bénédiction à la communauté et à la foule agenouillée, il s'agenouilla lui-même sur un prie-Dieu de velours à crépines d'or. Puis ses officiers le vêtirent sur place d'un rochet brodé, d'une riche étole, et lui mirent en main sa crosse épiscopale... Alors, toutes les cloches s'arrêtèrent et toutes les voix se turent ; l'abbé récipiendaire s'avança vers mon-

(1) Voir la première partie dans le numéro de décembre 1845.

seigneur et lui adressa un discours plein d'éloquente modestie, le remerciant des grâces divines qu'il allait répandre sur sa propre insuffisance... Je sentis à cette improvisation quels trésors d'intelligence le comte de Divonne avait enfouis à la Trappe, et comment la douleur de son père avait dû être inconsolable... Chose remarquable et touchante! cette jeune voix, qui se tait depuis vingt ans, a conservé toute la rudesse de l'accent natal. La réponse de l'évêque fut ce que sont toutes les paroles de monseigneur Angebault, un modèle de cette onction pénétrante qui est l'éloquence du cœur... Aussitôt, les moines lui offrirent l'eau bénite et l'encens, il donna l'accolade à l'abbé qui devenait son égal, se plaça avec lui sous le dais, dont les abbés assistants prirent les bâtons; et, traversant les deux files de robes noires et blanches qui se replièrent à sa suite, d'une main tenant sa crosse au sommet enroulé de feuilles d'or, et de l'autre bénissant encore toutes les têtes inclinées à droite et à gauche, il dirigea la longue procession vers l'église, au nouveau bruit des cloches remises en branle et des chants joyeux de toute la communauté.

Figurez-vous, si vous pouvez, ce tableau que je n'oublierai de ma vie, mais qu'il me serait impossible de rendre : cet évêque en cheveux blancs, ce groupe de quatre abbés, ce défilé de cent vingt moines, le crâne hors du capuce, les mains jointes sur la poitrine, et les voix montant au ciel... Joignez-y la multitude agenouillée par terre, des troupes de femmes blanchissant sur les hauteurs voisines, le demi-jour fuyant et le silence mystérieux d'un soir d'automne, les dernières rougeurs du couchant encadrées dans l'arche du portail, les premières étoiles épanouies sur l'azur derrière la flèche du cloître, les cloches réveillant à toute volée les échos du val de Bellefontaine; et ne direz-vous pas ici comme j'ai dit en commençant, que c'était là un voyage en plein moyen âge, à quatre ou cinq cents ans du dix-huitième siècle?...

J'allais, au sortir de la chapelle, emporter cette vision, quand une douce main me retint sur la porte.

— Restez, me dit tout bas le père Marie-Bernard ; vous souperez avec monseigneur, les trois abbés et une dizaine de frères en vacance ; vous serez seul laïque, et cette réunion vous intéressera.

C'était m'offrir de toucher ma vision du doigt... J'acceptai avec la plus vive reconnaissance.

Une demi-heure après, j'étais à table entre l'abbé-général de Mortagne et un jeune frère de la Meilleraie. J'avais en face de moi l'évêque et les abbés... Le récipiendaire n'était point là; il se livrait sans doute au jeûne et à la prière. Sur les dix religieux qui complétaient la réunion, il n'y en avait pas non plus un seul de Bellefontaine. Nous étions servis par l'hôtelier et par son acolyte. Le souper se composait d'œufs et de légumes, de riz et de pâtisseries, de fruits et de vin rouge. La table était éclairée par des bougies dans des flambeaux argentés.

Mon frac noir m'aurait embarrassé peut-être au milieu de toutes ces robes blanches, mais l'évêque eut à peine dit le *Benedicite*, que mes voisins engagèrent avec moi la conversation la plus aimable. Ils me parlèrent voyages, histoire, littérature et même journaux. (Cette lecture est un privilége des abbés.) Le frère Joachim, de la Meilleraie, m'avoua qu'il s'appelait naguère M. Beauchêne, et je reconnus un des avocats les plus brillants du barreau d'Angers.

— Ma vocation ne date pas de loin, nous dit-il en souriant de la meilleure grâce. Je suis mort au monde le jour où la polka est née dans la capitale de l'Anjou. Je l'ai dansée jusqu'à minuit, dans un grand bal, la veille même de mon départ pour la Trappe.

Un trappiste parlant de la polka ! Jugez si ma vision s'évanouit à ces mots! Mais en retombant ainsi du moyen âge au dix-neuvième siècle, je ne faisais que passer d'un étonnement à un autre. Mes convives ne m'épargnèrent pas les contrastes de ce genre, et, sauf la retenue de leur appétit et de leurs paroles, je pus me croire dans un cercle d'hommes du monde déguisés en religieux. Je ressemblais à ce lièvre de la fable qui avait retourné la lunette. Ce qui me paraissait maintenant une illusion, c'étaient ces grands frocs et ces têtes rases, et cette cloche du couvent qui tintait le *Miserere*...

Mais bientôt chacun se tut pour écouter l'abbé de Staouëli, homme énergique et pâle, sec et musculeux, aux traits fortement accentués, au regard sombre et pénétrant. Il nous raconta l'installation des trappistes dans la campagne d'Alger, leurs travaux de défrichement et de construction, leurs rapports avec les colons et les Arabes, le respect de ceux-ci pour leurs robes blanches, la sympathie de l'armée et surtout du maréchal gouverneur, leur espérance de faire un peu de bien dans cette nouvelle patrie, d'y mourir en travaillant à la vigne du Seigneur, et de sentir un jour les racines de la croix descendre dans leurs tombeaux...

A ce mot, j'examinai la figure maigre et livide du narrateur, ses joues remplies d'ombres et ses yeux cerclés de noir; je remarquai qu'il n'avait pas goûté d'un seul mets, et j'interrogeai mon voisin sur sa santé...

— Depuis deux mois, me répondit-il à l'oreille, l'insomnie dévore ses nuits et la fièvre ses jours. En ce moment, sa main brûlerait la vôtre comme un fer rouge. Il n'en suit pas moins ses travaux et ses pèlerinages... Il ne s'arrêtera qu'en touchant son but ou la tombe. C'est une foi à transporter les montagnes, une volonté à soulever le monde... Le climat d'Afrique a déjà tué ses frères les plus vigoureux... Lui-même n'est soutenu que par son courage, mais ce courage fait reculer la mort !

Je restai transi d'admiration, comme dit Montaigne, et je me demandai ce que sont, près d'un tel conquérant, ceux qui frappent avec l'épée.

Le souper fini, l'évêque récita les grâces, les frères échangèrent le baiser de paix, et chacun gagna son lit. Tout dormait déjà dans le couvent si agité naguère, pas un bruit n'y troublait la profondeur du silence. Le clocher, les édifices, le bois et la campagne nageaient dans un éblouissant clair de lune...

En rentrant chez le père Coton (c'est le sobriquet du garde, mon hôte), je trouvai la famille assemblée autour du grand foyer vendéen. Le père, assis à droite de l'âtre, coiffé d'un bonnet qui justifiait amplement son nom ; la mère, à côté de lui, filant une *quenouillée* de lin, et les filles à l'autre bout, achevant quelque ouvrage pour les bons pères. Il y avait sur cet intérieur propre et aisé, comme un reflet du calme et de la sérénité du cloître. Un soldat de Larochejacquelein anima la veillée par ses souvenirs de la *guerre des géants*, et par ses regrets nullement dissimulés de l'ancienne cour, où il avait été reçu dans son costume de villageois et embrassé par toute la famille royale. Je reconnus dans ce vieillard la noble indépendance des Vendéens, ces républicains de la monarchie... Il avait dit à Charles X *de bonnes vérités pour sa gouverne;* mais Charles X avait ri de son franc parler, et l'avait oublié le lendemain, et le lendemain, c'était le 26 juillet 1830!...

Je me retirai à onze heures dans ma petite chambre aux blanches murailles, et je m'endormis sous l'œil de la madone aux habits dorés, en faisant une lecture de circon-

stance dans *la Trappe mieux connue*, par l'abbé Péquinot.

Ce simple et savant ouvrage résume parfaitement l'histoire de l'ordre. Trois grands noms la dominent : saint Benoit comme régulateur, saint Bernard comme fondateur, et Rancé comme réformateur. La première trappe fut établie en France, vers 1140, dans la vallée de ce nom, par Rotrou II, comte du Perche. Après trois siècles de prospérité, les trappistes, comme tous les moines, tombèrent dans le relâchement, jusqu'à l'époque où Rancé devint leur abbé commendataire. On nommait ainsi les abbés qui n'en avaient que le titre et les revenus, et qui s'amusaient dans le monde pendant que leurs frères s'amusaient au couvent.

La vie et la conversion de Rancé sont assez célèbres pour qu'il suffise d'en rappeler quelques circonstances. Armand le Bouthillier de Rancé naquit en 1626, d'une des plus illustres familles du royaume. Le cardinal de Richelieu fut son parrain. A huit ans, il lisait les poëtes de la Grèce et de Rome, et il concourait avec des barbons pour un bénéfice. Le père Caussin, son examinateur, lui présenta *l'Iliade* qu'il traduisit à livre ouvert. Le jésuite crut qu'il lisait sur le latin placé en regard du texte. Il mit dessus les gants du bambin; mais celui-ci continua sans broncher sa traduction. Alors le père l'embrassa avec enthousiasme, et Rancé eut le bénéfice. A douze ans, il publia une version d'Anacréon avec un très-savant commentaire; il vainquit Bossuet dans son examen de licence. Il brilla bientôt à l'hôtel Rambouillet, et lâcha la bride à toutes ses passions et à tous ses talents. Tantôt à la cour de Versailles, tantôt à sa magnifique terre de Veretz, près de Tours, il allait de fête en fête et de plaisir en plaisir. « Un jour, dit M. de Chateaubriand, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage, à l'imitation des chevaliers de la Table-Ronde; ils firent une bourse en commun et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe. Un autre jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière; il fut frappé; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière :

— Que serais-je devenu, dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment?

Ce fut là son premier mouvement de conversion. Prêtre depuis 1651, il n'en continua pas moins sa vie désordonnée, « chassant le matin comme un diable, et prêchant le soir comme un ange », portant, au lieu de la soutane de bure, un justaucorps de velours violet, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt, l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, les cheveux sur les épaules, frisés et parfumés. « S'il prenait un justaucorps de velours noir, avec des boutons d'or, il croyait beaucoup faire, dit dom Gervaise. Pour la messe, il la disait peu. »

Ce fut alors qu'il se lia avec cette belle duchesse de Montbazon, qui voulait qu'on la jetât dans la rivière à trente ans, *comme n'étant plus bonne à rien*. Elle abusa, dit-on, de la bourse autant que de la passion de Rancé. Le fait est que cette passion absorba sa vie entière. « Il passait souvent, continue le père Gervaise, les nuits au jeu ou avec elle. Cette familiarité fit bien des jaloux. On en pensa et l'on en dit tout ce qu'on voulut, peut-être trop... »

Tout à coup Rancé apprend que Mme de Montbazon est malade. Il accourt effrayé, s'élance dans son appartement, et qu'y trouve-t-il? la tête adorée, déjà séparée du corps par les médecins! Tel fut son délire, à cette vue, qu'il jura de quitter le monde, emporta le crâne de la duchesse, et passa trente-sept ans à le contempler dans la solitude.

Il faut dire que ce récit, popularisé par Daniel Larroque, a été démenti par Saint-Simon. Suivant ce dernier, Rancé assista à la mort de son amie, la vit recevoir les sacrements, et fut si touché de son repentir, que, déjà tiraillé entre Dieu et les hommes, il résolut d'être enfin tout à Dieu. « Il ne serait pas néanmoins invraisemblable, dit M. de Chateaubriand, qu'après le décès de Mme de Montbazon, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait tant aimée. » Bossuet ne faisait-il pas allusion à cette relique, lorsque envoyant au réformateur ses oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Mme Henriette, il lui disait en son style formidable : « *Vous pouvez les regarder comme deux têtes de mort assez touchantes.* » On a prétendu enfin qu'après la mort de Rancé lui-même on montrait encore à la Trappe, dans la chambre de ses successeurs, le crâne de Mme de Montbazon; mais ce fait est repoussé avec énergie par tous les supérieurs de l'ordre, jusqu'à M. le comte de Divonne inclusivement.



M. le comte de la Forêt-Divonne, abbé de la Trappe de Bellefontaine, installé le 28 octobre 1845.

Quoi qu'il en soit, Rancé ne put oublier la belle duchesse. Retiré à Veretz, il passa les jours et les nuits à l'appeler par son nom. Il demanda aux sciences occultes un moyen

de ressusciter son fantôme (1). Puis voyant qu'*elle était allée à l'infidélité éternelle*, il quitta ses habits de cour pour le froc de bure, et il entreprit de réformer ainsi que lui-même l'ordre perverti dont il était abbé.

Lorsqu'il arriva à la grande Trappe, elle ressemblait à une prison ravagée par des bandits. Les planchers étaient pourris et rompus, les escaliers remplacés par des échelles, les toits concaves et pleins d'eau, le dortoir habité par les oiseaux de nuit, la chapelle en ruine, le jardin et les champs en friche, les salles changées en écuries, les cloîtres en celliers, le réfectoire en jeu de boule. Chacun se logeait où il pouvait et où il voulait. Plus de règle, ni de travail, ni de prière, ni de silence. Les frères passaient les jours à boire et à manger, à chasser et à rire, pêle-mêle avec les séculiers et surtout avec les séculières. Leur négligence avait converti une eau vive en marais qui empestait l'air, si bien qu'ils n'étaient plus que sept à dépenser le reste de leurs revenus.

Il était plus difficile de débrouiller un tel chaos que de créer une nouvelle abbaye... Rancé y parvint cependant, mais avec quelles peines et quels périls! Ses moines l'insultèrent, le battirent, voulurent l'empoisonner et le jeter dans les étangs. Un colonel de cavalerie lui offrit main-forte. Il refusa, jurant de vaincre avec les armes spirituelles. Il obtint enfin la retraite des sept démons, moyennant une pension viagère, et il les remplaça par des frères de l'Étroite-Observance de Cîteaux, qui purgèrent cette étable d'Augias. Rancé s'imposa comme à eux-mêmes toutes les rigueurs de sa réforme, qui devint et qui est encore la règle de toutes les maisons de la Trappe. L'amant de Mme de Montbazon mourut à soixante-dix-sept ans, sur la paille et sur la cendre, dans la quarantième année de sa dure pénitence...

Lors de la suppression des maisons religieuses, en 1590, toutes les communes voisines des couvents de la Trappe en demandèrent la conservation. Les rapporteurs à l'Assemblée nationale convinrent que la religion seule remplissait l'âme des frères, que la plupart étaient d'une piété calme et touchante, et que tous aimaient du fond du cœur leur état, « *qui, en effet, doit bien avoir ses charmes.* » (Textuel.) Si la Révolution avait osé faire une exception, elle aurait donc épargné les trappistes ; mais il fallut les envelopper dans la règle générale, et dom Augustin de Lestrange, leur futur abbé, les assemblant dans la fameuse grotte de Saint-Bernard, les décida à le suivre aux monts hospitaliers de l'Helvétie.

Les moines arrosèrent de larmes le tombeau de Rancé, et se mirent en route avec un sac de nuit pour chacun, une charrette pour les faibles et les malades, un bâton pour les forts, et la grâce de Dieu pour tous... Ils firent ainsi les centaines de lieues qui les séparaient du terme de leur pèlerinage.

Spectacle édifiant au milieu de l'orgie révolutionnaire, que cette solitude ambulante où se pratiquaient sur les grands chemins tous les exercices de la règle : le silence, la lecture, l'office de jour et de nuit, le chapitre des coulpes, et le travail même, qui consistait à faire de la charpie pour les malheureux qu'on allait adopter sur la terre étrangère...

Souvent raillés et persécutés le long de la route, menacés plus d'une fois de la prison et de la mort, les moines passent enfin la frontière sains et saufs. Ils gagnent alors un bois écarté, s'y embrassent avec effusion et remercient Dieu à deux genoux... Puis ils l'implorent pour la terre qui les chasse et pour celle qui les accueille. Enfin ils arrivent d'étape en étape, c'est-à-dire de prière en prière, jusqu'à la Val-Sainte, au canton de Fribourg. Là, ces humbles conquérants plantent une croix de bois, centre et base de leur nouvel empire, et ils fondent le monastère qui a donné tant de colonies à l'Angleterre, à la Belgique, au Piémont et à l'Espagne.

Dès que Napoléon fut sacré par le pape, Augustin de Lestrange vint lui demander le rétablissement des trappistes.

— Rentrez en France, répondit le grand homme, *il faut un asile aux douleurs irréparables et un refuge aux imaginations exaltées !*

Et lui-même dota de sommes considérables toutes les trappes de son vaste empire. Malheureusement, les despotes sont capricieux. Napoléon persécuta bientôt pour son indépendance l'homme qu'il avait si bien reçu, il l'incarcéra, mit sa tête à prix, dispersa son troupeau, et M. de Lestrange, après avoir erré jusqu'au fond de l'Amérique, ne revint en France qu'en 1817.

Ce fut alors que les trappistes réintégrés se partagèrent entre les couvents de Mortagne dans le Perche, de Meilleraie en Bretagne, et de Bellefontaine en Vendée.

Dire combien leurs commencements furent misérables serait chose impossible. Il ne restait plus de la grande Trappe qu'un amas de débris où croassaient les oiseaux de proie, où les bêtes fauves avaient creusé leurs tanières. Le lierre et la ronce festonnaient les ruines de la chapelle. Les tombes mêmes avaient été violées et la cendre des morts jetée au vent. Il fallut loger le roi des rois dans une grange qui dut lui rappeler Bethléem. Les frères eux-mêmes gîtèrent comme ils purent dans les étables, et souffrirent ainsi les glaces de l'hiver et les ardeurs de l'été. Cependant ils avaient leurs bras et leur courage, ils se mirent à l'œuvre avec la patiente adresse des castors, et ils relevèrent pierre à pierre leurs couvents démolis. Aujourd'hui les nouvelles églises sont consacrées, et les édifices en parfait état ; les terres, rachetées pièce à pièce, les landes fertilisées ont retrouvé leurs épis d'or ; et les religieux des trois monastères, à côté de leurs lits de planches, de leur tombe ouverte et de leur pain bis, ont des aumônes pour tous les pauvres, des soins pour tous les malades, un bon feu, un bon lit et une bonne table pour tous les voyageurs.

Il va sans dire que le nombre des moines s'est accru d'année en année depuis trente ans. Il se décuplerait à Bellefontaine, s'il n'était limité par l'espace et par les difficultés de l'admission. Nous l'avons déjà dit, n'est pas trappiste qui veut. La longueur du noviciat en est la meilleure preuve.

L'aspirant n'est d'abord admis qu'à l'hôtellerie comme simple observateur. S'il persiste, on lui fait renouveler sa demande et on lui permet de suivre les exercices du couvent. S'il persiste encore, on l'appelle au chapitre devant toute la communauté.

— Que demandez-vous ? (*quid petis ?*) lui dit le supérieur.

— La miséricorde de Dieu et la vôtre, répond-il, la face contre terre.

(1) « Un jour qu'il se promenait dans l'avenue de son château, il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour. Il y vole. Le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il reprend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent, il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui, qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole. »

Néanmoins, il conserve encore longtemps les habits séculiers ; puis il revêt la robe des novices. On lui explique chaque jour les sévérités de la règle ; on lui fait renouveler tous les trois mois ses pétitions solennelles ; on lui rappelle à chaque fois qu'il est encore libre et combien ses engagements seront rigoureux. A la dernière fois enfin, on lui répète qu'ils vont devenir irrévocables, et on lui laisse encore huit jours pour rester ou se retirer. Alors seulement il est admis à la vêture. Il s'y présente avec l'habit qu'il portait autrefois : en frac, s'il appartenait au monde ; en soutane, s'il tenait au clergé ; en uniforme, avec ses armes et ses décorations, s'il était militaire. Cette dernière circonstance est particulièrement saisissante, car le renoncement à la gloire est ce qui coûte le plus à l'homme.

— Que demandez-vous? lui dit pour la dernière fois l'abbé.

— La miséricorde divine, répond-il encore.

Aussitôt ses cheveux tombent sous le rasoir, ses habits et ses insignes sont déchirés et brûlés... Le froc de laine les remplace, et sera désormais son linceul, comme on le lui indique en récitant les prières des morts... Mais souvent l'abbé refuse au novice la profession pendant de longues années. Après six ans d'épreuves les plus édifiantes, et à cause de l'ardeur même de sa vocation, mon ami, le frère Bernardin, n'a pu faire ses vœux qu'en mourant, sur le lit de paille et de cendre.

On sait que la révolution de Juillet a respecté tous les couvents de la Trappe, sauf l'exclusion des étrangers de la Meilleraie, et quelques visites domiciliaires, fort inutiles, en 1832. Là où l'on cherchait des fusils et de la poudre, on ne trouva de caché que des cilices et des disciplines. Quant aux Irlandais chassés de Bretagne, ils ont formé dans leur pays un établissement qui prospère de jour en jour.

Bercé par les souvenirs de cette lecture, je rêvai toute la nuit de robes blanches et de robes noires. Le lendemain les cloches du couvent me réveillèrent au point du jour. J'allai voir le soleil se lever dans les grandes bruyères, et arriver, des quatre points de l'horizon, le concours de prêtres, de châtelains et de paysans qui affluaient pour la cérémonie. Toutes les opinions, comme toutes les classes, s'y étaient donné rendez-vous. D'un côté, venaient M. de Rivière, parti le matin du Couboureau, M. Tristan-Martin, le savant fils du lieutenant de Charette, M. le marquis de Civrac, descendant de l'accusé de 1833, M. Moricet, qui reçut dans ses bras Cathelineau assassiné ; de l'autre côté, s'avançaient les officiers de la garnison de Beaupréau, courtoisement invités par les révérends pères, et MM. les bons gendarmes qui s'invitent eux-mêmes à toutes les fêtes.

En descendant de leurs humbles équipages, les pasteurs villageois donnaient l'accolade aux religieux, puis, tirant de leur sac de nuit surplis et bonnets carrés, la plupart faisaient en plein air leur toilette sacerdotale... Tous ceux qui voulaient déjeuner trouvaient leur couvert à l'hôtellerie.

Enfin huit heures sonnèrent et la grande cérémonie commença. Quand j'entrai dans la chapelle, les cent vingt moines occupaient leurs stalles dans la nef, les frères blancs le long du mur, et à leurs pieds les frères noirs. Au centre étaient assis une centaine de prêtres en surplis et en bonnets carrés. Les deux bas-côtés étaient occupés par tous les assistants laïques, au premier rang desquels l'hôtelier m'avait réservé une place excellente.

A gauche du maître-autel, décoré des armes épiscopales, le trône de l'évêque s'élevait sous un dais de soie rouge. A droite était dressée une table entourée de mousseline, et supportant des objets symboliques, dont le sens me fut expliqué plus tard : c'étaient un pain et un baril dorés, un pain et un baril argentés. On y voyait aussi les gants de l'abbé récipiendaire, en peau blanche brodée d'argent, sa mitre en argent moiré, et sa crosse en ébène à feuilles d'ivoire.

L'évêque, outre ses officiers ordinaires, était entouré de plusieurs frères de chœur, l'un porte-crosse, l'autre porte-mitre, celui-ci porte-livre, celui-là porte-queue, etc. L'abbé Augustin-Marie avait le même cortége, sans compter les deux abbés assistants. Toutes ces coules blanches, aux larges plis, faisaient un merveilleux effet dans le chœur, à côté des ornements d'or et d'argent éclairés par un beau soleil, dont les rayons traversaient, comme des regards curieux, le kaléïdoscope des vitraux.

Après s'être fait habiller par ses officiers sur son trône, l'évêque donna les ordres mineurs à deux jeunes frères. Chacun d'eux alla sonner la cloche, en signe de leur entrée au service du Seigneur, et puis fermer à clef les portes de la chapelle, en signe de leur emprisonnement dans le sanctuaire.

Cette courte cérémonie achevée, l'évêque renouvela sa toilette au grand autel, et les abbés assistants firent celle du récipiendaire à l'un des autels latéraux. Des deux côtés, c'étaient les mêmes ornements : les sandales brodées, l'aube de dentelle, le mantelet de soie, l'étole et la chape. Mais tout était rouge et brodé d'or pour l'évêque, tout était blanc et brodé d'argent pour l'abbé. Celui-ci, dépouillé seulement de sa coule, avait gardé son froc et son scapulaire. Les supérieurs assistants s'habillèrent à leur tour et pareillement devant deux autres autels.

Quand les quatre personnages se trouvèrent en grande tenue, on mit un fauteuil devant l'autel, et l'évêque s'y assit la mitre en tête et la crosse à la main. Alors les trois abbés en chape, entourés des aînés du couvent, se présentèrent solennellement à monseigneur, et lui demandèrent de vouloir bien ordonner le nouveau supérieur de Bellefontaine. M. Angebault reçut le procès-verbal de l'élection, et le père Augustin se prosterna devant lui sur la dernière marche de l'autel. Aussitôt le porte-livre, agenouillé, ouvrit le *Pontifical romain* qu'il appuya sur sa tête, et le dialogue suivant s'établit entre le vieux prélat et le jeune abbé. (Il va sans dire que nous traduisons tout ceci du latin) :

— Voulez-vous observer et faire observer à vos frères la règle reconnue à Notre-Dame de la Trappe?

— Je le veux (*volo*).

— Voulez-vous observer et faire observer à vos frères la charité, la sobriété, l'humilité et la patience?

— Je le veux.

— Voulez-vous distribuer aux pauvres et aux étrangers tout le fruit de vos travaux et de ceux de vos frères?

— Je le veux.

— Voulez-vous rester et maintenir vos frères dans l'obéissance et dans la fidélité à notre saint Père le pape et à ses successeurs, à l'évêque de ce diocèse et à ses successeurs?

— Je le veux, etc., etc.

Le récipiendaire baise la main de monseigneur, se relève et regagne l'autel latéral. Nouvelle toilette de part et d'autre. Cette fois la chasuble remplace la chape, et l'évêque et l'abbé commencent la messe en même temps. Cette double cérémonie est d'une solennité particulière.

Au bout d'un quart d'heure, l'abbé, toujours avec ses assistants, revient au bas du maître-autel. Il se couche de son long sur les marches, avec tous ses ornements, comme un mort renversé dans sa bière. Puis l'évêque entonne les

prières funèbres, et toutes les voix de la communauté les psalmodient à deux chœurs. Elles récitent ainsi lentement le *Miserere*, le *De profundis* et les *litanies*. Il faut avoir entendu ces voix solennelles et terribles, pour s'en figurer l'effet dans un tel moment, sur cet homme enseveli dans l'argent et dans la soie, devant ce prélat et ces officiers ruisselants d'or, en présence de cette multitude en fête, au milieu de cette chapelle éblouissante de soleil! C'étaient toutes les lamentations de la pénitence et de la mort, au sein de toutes les splendeurs de la richesse et de la vie. Jamais le renoncement au monde ne fut représenté par des contrastes plus saisissants.

L'abbé ressuscite enfin, mais pour s'humilier... il donne à laver à monseigneur, et les deux messes continuent. Bientôt un frère va prendre les pains et les barils dorés et argentés sur la table, deux autres frères l'escortent, portant d'énormes cierges allumés. L'abbé revient entre eux s'agenouiller aux pieds de l'évêque et lui présente les barils et les pains. Celui-ci les reçoit, les bénit, et ils sont déposés sur l'autel. Cette offrande, m'a dit un prêtre, est le symbole du saint sacrifice. Elle pourrait bien être aussi le souvenir de l'hommage féodal que les abbés rendaient jadis aux évêques.

A partir de ce moment, le prélat seul continue la messe, l'abbé la suit devant un prie-dieu, au centre du chœur, toujours entre ses deux assistants. La communion arrive, et c'est là le sublime de la cérémonie. L'abbé va le premier recevoir l'hostie des mains de l'évêque, les abbés assistants le suivent, et tous trois regagnent leurs places. Alors le premier frère blanc quitte sa stalle, salue le second frère et lui donne le baiser de paix. Le second frère salue le troisième et l'embrasse à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier novice... Au fur et à mesure, et dans le même ordre, les frères vont s'agenouiller et communier, quatre par quatre, au pied de l'autel. Puis ils restent prosternés dans le chœur, qui se trouve ainsi tout plein des cent vingt robes noires et blanches. Aucune parole ne rendrait un tel tableau; il y faudrait le pinceau de Ribera ou de Lesueur.

La communion finie, les moines regagnent leurs stalles, comme ils les avaient quittées, et l'on procède à l'investiture de la mitre, de la crosse, des gants et de l'anneau.

Pour la quatrième fois, l'abbé s'incline devant le prélat, le porte-mitre et le porte-gants à sa droite, le porte-crosse et le porte-anneau à sa gauche. Monseigneur le coiffe de la mitre en lui disant:

« Reçois le casque de la force, avec les défenses de l'un et de l'autre Testament (*cornibus utriusque Testamenti*,) afin que, le visage orné et la tête armée, tu apparaisses terrible aux ennemis de la foi. »

Puis lui remettant la crosse d'ivoire : « Reçois le bâton pastoral pour conduire et châtier ton troupeau.

« Reçois les gants qui doivent conserver tes mains sans tache, suivant le précepte et l'exemple de Jésus-Christ.

« Reçois l'anneau, signe d'alliance et de fidélité, et reste uni au Sauveur, comme l'Église, son inséparable épouse. »

L'abbé se relève alors, investi de tous ses insignes; moines, prêtres et assistants se lèvent comme lui, et l'évêque, suivi des supérieurs et des officiers de l'autel, le conduit au fauteuil abbatial, où il l'intronise à la tête de la communauté.

« Reçois, lui dit-il, le libre et plein pouvoir de gouverner ce monastère selon sa règle et selon la loi divine. »

Aussitôt toutes les cloches sont mises en branle, et toutes les voix entonnent le chant triomphal du *Te Deum*.

Le fauteuil abbatial étant juste en face de moi, je pus observer à l'aise le comte de Divonne. C'est un bel homme, aussi jeune que son âge, au visage brun, maigre et coloré, au nez très-effilé, aux pommettes saillantes, à l'œil noir et profond, aux lèvres minces et serrés comme par le silence. L'émotion qu'il dominait à peine empourprait vivement ses joues, et donnait à toute sa personne une expression de modeste abattement.

Je reconnus l'humble moine qui avait repoussé le sceptre avec tant de larmes, mais aussi l'homme de cœur et d'esprit capable de le porter avec douceur et fermeté. Son jeune frère, qui l'avait accompagné pendant toute la cérémonie, était debout à sa droite, les yeux baissés et les mains jointes. Vous sentez avec quel intérêt je l'examinai aussi. Il porte encore ses cheveux de dix-huit ans, et il réunit tout ce qui fait les idoles du monde. Il a préféré l'obscurité du cloître, aux portes duquel il a laissé, m'a-t-on dit, un million. Eh bien, je ne fus pas tenté de le regretter pour lui, tant il me parut heureux de son sacrifice!

Après le *Te Deum*, l'abbé intronisé donna la bénédiction aux assistants, au clergé et à la communauté. Puis, chaque frère vint à son tour baiser à genoux son anneau et l'embrasser dans son fauteuil. Lui-même alla recevoir à l'autel l'accolade de l'évêque; après quoi tous deux se déshabillèrent en même temps. Quittant l'argent et la soie qu'il ne doit plus revêtir que pour aller en terre, le comte de Divonne reprit sa coule de grosse laine blanche, et adressa un discours de remerciement à monseigneur Angebault. L'évêque y répondit par une allocution pathétique, et tout le monde laissa le nouveau pasteur avec son troupeau. Il était près de midi. La cérémonie avait duré environ trois heures.

Une heure après, un dîner de cent cinquante couverts était dressé dans le réfectoire des moines.-Prélats, curés, militaires, châtelains et paysans s'y assirent pêle-mêle. L'hôtelier servit les petits, tandis que les portiers servaient les grands. On mangea tout ce qu'un couvent peut apprêter de légumes, d'œufs, de fruits, de pâtisseries et de fromages; le tout sans porcelaine et sans argenterie, mais non sans abondance et sans délicatesse. Un religieux lut en chaire avec à-propos les impressions d'un visiteur à la Trappe, et au bout de vingt minutes de réfection, monseigneur Angebault donna le signal du départ... Les appétits qui n'avaient pas eu le temps de se satisfaire commencèrent ainsi l'apprentissage de la pénitence...

J'allai faire mes adieux à la tombe de mon ami, pendant que la foule s'écoulait par toutes les routes, et je partis à mon tour, après avoir embrassé l'abbé de Divonne et le père hôtelier, — emportant de Bellefontaine un souvenir ineffaçable, avec la plus pressante invitation d'y revenir bientôt.

Je ne sais, madame, si j'ai réussi à vous faire partager l'intérêt du souvenir. Quant à l'invitation, j'aurai une charmante raison pour m'y rendre : c'est que le château de la Noë est sur la route du couvent de Bellefontaine.

PITRE-CHEVALIER.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 DÉCEMBRE AU 12 JANVIER.)

THÉATRES : *Diogène*, à l'Odéon. — Histoire et anecdotes. — ACADÉMIES : Les prix Montyon et Gobert. — M. de Rémusat. — NÉCROLOGIE : Mme Delaroche. — MM. Charlet et Mennechet. — Les chemins de fer européens. — Les chasses. — Les reliques. — NOUVELLES DIVERSES.



Diogène, d'après Rembrandt.

L'événement littéraire du mois est le succès du *Diogène* de M. F. Pyat au second Théâtre-Français. Le tableau ci-dessus semble avoir été fait par Rembrandt pour représenter la scène capitale de la nouvelle comédie, celle où Diogène, vi-

sité dans son tonneau par le cortége d'Aspasie : Alcibiade, Démosthène, Lysippe et toutes les célébrités d'Athènes, leur porte sa lanterne au visage sans trouver un seul homme dans ces illustres bipèdes. C'est le cas de rappeler l'étrange vie du philosophe cynique, dont les principaux traits ont été mis en scène par M. Pyat avec cette verve mordante qu'on lui connaît.

Diogène était fils d'un changeur de Sinope, ville de l'Asie Mineure. Il suivit d'abord l'état de son père, et si bien ou plutôt si mal, que tous deux furent condamnés pour altération de monnaie. Diogène s'enfuit a Athènes, où il se fit disciple d'Antisthène, malgré celui-ci, qui le mit à la porte à coups de bâton. Diogène rentra par la fenêtre, et lui dit qu'il ne trouverait jamais de bâton assez dur pour sa peau. On sait qu'il poussa la doctrine de Socrate jusqu'au cynisme, vivant littéralement comme un chien, couvert de quelques haillons, logé dans un tonneau, avec une besace pour tout bagage et une écuelle pour tout mobilier. Encore, voyant un jour un chien boire à une fontaine, il brisa son écuelle comme chose superflue. Il mendiait sa nourriture aux passants, et quelquefois aux statues, pour s'habituer aux refus, disait-il. Une fois il demanda une mine (90 fr.) à un prodigue : « Pourquoi tant exiger de moi quand tu n'attends des autres qu'une obole ? — C'est que les autres pourront encore me donner demain, pendant qu'il ne te restera pas même une obole. » Le riche Midias l'ayant souffleté en pleine rue, lui dit d'aller toucher 3,000 drachmes chez son banquier. Le lendemain, il s'arme d'un gantelet d'athlète, assomme Midias et lui rend les 3,000 drachmes. Il raillait tous les autres philosophes, et surtout Platon. On sait que ce dernier définit l'homme un animal à deux pieds sans plumes : Diogène jeta un coq plumé dans son école, en disant : «Voilà l'homme de Platon.» Pris dans sa vieillesse par des pirates, Diogène fut acheté par le Corinthien Xéniade, dont il éleva les fils à la façon d'Achille. Il revint finir ses jours au gymnase de Corinthe, où il eut sa fameuse rencontre avec Alexandre. « Demande-moi tout ce que tu voudras, dit le conquérant. — Ote-toi de mon soleil, répondit le cynique. — Et Alexandre de s'écrier : Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Un matin, on le trouva mort sur la place. Il avait quatre-vingt-dix ans. On l'enterra près de la porte de Corinthe, et l'on mit sur sa tombe un chien en marbre de Paros. Ses plus célèbres disciples furent Cratès et Menandre.

M. Pyat, dont la comédie est la plus rude satire que notre scène ait vue depuis Molière, a fait du cynique le seul honnête homme d'Athènes, et flétrissant par lui les lâches et les voleurs de tout temps, déguisés en Athéniens, il a donné au philosophe le prix de la vertu dans l'amour d'Aspasie. Voilà certes de la hardiesse, si jamais il en fut ! Eh bien ! tout cela est si généreux dans le fond et si excellent dans la forme, que tout cela a été applaudi sans opposition.—Qu'on dise encore que les œuvres philosophiques et littéraires sont impossibles au théâtre!— Il est vrai que M. Bocage s'est surpassé dans le rôle de Diogène. Il faut le voir en son tonneau sur l'Agora, pour se figurer jusqu'où peuvent aller la chaleur et la finesse, la profondeur et la naïveté dans le jeu d'un comédien.

M. Pyat, qui fait à Sainte-Pélagie *ses six mois de Jules Janin*, a appris le succès de *Diogène* par le directeur même de sa prison, qui est resté à l'Odéon jusqu'à minuit pour rapporter la bonne nouvelle à son pensionnaire... Et comme un bonheur ne vient jamais seul, on répète déjà au Palais-Royal une parodie qui pourrait bien valoir la pièce en son genre, si elle est, comme on nous l'assure, de MM. Vitu et Théodore de Banville. Nous n'en voulons pour garantie que les nouvelles poésies de ce dernier, — les *Stalactites*, que nous venons de lire en épreuves et qui sont tout uniment des chefs-d'œuvre de rhythme, de sentiment et de fantaisie. On ne faisait pas mieux les vers en pleine Grèce, et si Diogène cherchait aujourd'hui, non-seulement un homme, mais encore un poëte, il éteindrait certes sa lanterne en lisant les *Stalactites*.

— La Bretagne a eu les honneurs de la vertu à la séance annuelle de l'Académie française, en la personne de Jeanne Jugan, domestique à Saint-Servan, près Saint-Malo, et d'Anne Le Scars, femme Le Taridec, native d'Ergué-Armel (Finistère). La première, sans autre richesse que le travail de ses mains, a trouvé moyen de fonder et d'entretenir un véritable hospice pour soixante-cinq pauvres et malades, tous logés, nourris et soignés par elle-même. La seconde a élevé dans sa petite ferme, de 80 fr. d'arrérages, seize enfants trouvés ,— et non-seulement élevé, mais instruit, placé et doté convenablement. — Comment cela ? s'est écrié M. Dupin. La Providence est grande. Anne et Jeanne sont infatigables, éloquentes. Elles ont, outre leur travail, les prières et les larmes. Elles ont leur panier qu'elles emportent sans cesse à leur bras, et qu'elles rapportent toujours rempli par la charité publique.

De telles vertus ne mériteraient pas seulement le prix Montyon, mais les priviléges d'une sorte de noblesse qui en consacrerait et en perpetuerait la tradition dans les familles.

— M. Ponsard a reçu dans cette séance son prix tragique de 10,000 fr , non sans quelques restrictions assez rudes de M. Villemain sur le mérite de *Lucrèce*. Le premier prix Gobert, de 9,000 fr. de rente, a été continué à M. Aug. Thierry, et le second, de 1,000 fr., à M. Bazin.

— M. de Remusat, l'elegant disciple de M. Royer-Collard, vient d'être installé sans concurrence dans le fauteuil académique de son maître.

—Tous les arts ont pris le deuil de Mme Paul Delaroche, fille d'Horace Vernet, que la mort vient d'enlever, à trente ans, dans la fleur de la jeunesse, du talent et de la vertu. Beauté idéale, musicienne consommée, femme angélique, madame Delaroche est morte deux fois pour son mari. Après lui avoir fermé les yeux, il lui mettait toutes ses bagues aux doigts, suivant sa dernière volonté, lorsqu'il la sentit respirer, remuer, renaître à la vie. Cruelle joie, qui devait doubler la douleur; le lendemain, madame Delaroche expirait pour la seconde fois et sans retour ! Quelle gloire peut consoler un homme d'une semblable épreuve !

— Le Béranger de la peinture, Charlet vient aussi de mourir avant l'âge. Ce nom, si justement populaire, n'a pas besoin d'éloges; mais la vie et le caractère de Charlet méritent une étude spéciale. On la trouvera dans le prochain numéro du *Musée*, avec un des derniers chefs-d'œuvre échappés à la main défaillante de Charlet.

—Encore une mort prématurée, des plus regrettables ! c'est celle de M. Edouard Mennechet, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les Contes charmants. Ancien secrétaire des rois Louis XVIII et Charles X, M. Mennechet avait sacrifié en 1830 ses intérêts à sa fidelité, en refusant une belle position que lui offrait M. de Talleyrand. « Je vous croyais un homme d'esprit ! s'écria le diplomate. — Vous saurez que je suis un homme de cœur ! » répondit l'homme de lettres. Cet héroïsme est chose rare de nos jours. Depuis 1830, M. Mennechet, déployant un talent égal à son courage, avait publié le magnifique *Plutarque français*, une excellente *Histoire de France*, des *Contes* et des *Comédies* exquises. Enfin, il avait fondé, on sait avec quel éclat, les *Matinées littéraires* où tout Paris allait l'entendre. Le cours qu'il y professait va paraître. Nous en rendrons compte à nos lecteurs, à qui d'avance nous le recommandons en toute sécurité. Si M. Mennechet n'était pas mort à cinquante ans, il avait sa place marquée à l'Académie française. Il était complétement le *vir bonus dicendi peritus* de Cicéron ; l'homme chez lui valait l'auteur. C'est un témoignage que lui rendent les larmes d'un compatriote et d'un ami. Puisse-t-il adoucir un peu l'inconsolable douleur de sa famille !

— Puisque les chemins de fer sont toujours la *furia francese*, voici un relevé qui intéressera tout le monde : c'est celui de la grande ligne vertébrale qui se forme en Europe depuis l'embouchure du Tage jusqu'à Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale.

Voici le dénombrement et les longueurs des tronçons qui composeront cette ligne gigantesque :

1° De Lisbonne à Madrid, par Alcantara, Almaraz, Talavera, Escalona, kilomètres 560

2° De Madrid à la frontière de France près Bayonne, par Calatayud et Pampelune.................... 400

3° De Bayonne à Bordeaux...... 180

4° De Bordeaux à Orléans par Angoulême, Poitiers, Tours......... 460

5° D'Orléans à Paris, ouvert à la circulation depuis 1843. 133

6° La grande ligne du Nord, de Paris par Creil, Clermont, Amiens, Arras, à Lille et Valenciennes..... 336

7° De la frontière de France, ou plutôt de Valenciennes à Bruxelles. 84
8° De Bruxelles à Liége, exécuté par le gouvernement belge......... 76
9° De Liége à Aix-la-Chapelle et à Cologne; livré à la circulation depuis 1843........................ 166
10° De Cologne par Minden, Hanovre, Hidelsheim à Brunswick; en construction...................... 336
11° De Brunswick par Magdebourg à Berlin; terminé........... 160
12° De Berlin à Stettin, sur la mer Baltique; totalement terminé...... 144
13° De Stettin par Stolpe, Dantzig, Elbing à Kœnigsberg; en exécution sous la conduite des ingénieurs du gouvernement prussien........... 385
Longueur totale de la grande ligne européenne, de Lisbonne par Madrid, Bayonne, Bordeaux, Orléans, Paris, Bruxelles, Aix-la-Chapelle, Cologne, Hanovre, Brunswick, Berlin, Stettin, Dantzig à Kœnigsberg, trois mille quatre cent vingt kilomètres. 3,420

Outre cette grande vertèbre de fer, nous voyons encore se former à travers l'Europe deux autres lignes longitudinales non moins importantes, mais beaucoup moins avancées. La première serait la ligne centrale partant de l'embouchure de la Loire et passant par Paris, arrivant au Rhin près Mayence, traversant les provinces intérieures de l'Allemagne, c'est-à-dire la Hesse, la Turinge et la Saxe, coupant la Silésie et passant par Breslau. Cette grande ligne arriverait sur le territoire polonais, près Wielun, pour se souder, à Petrickau, avec la ligne de Varsovie à Cracovie, qui est aujourd'hui en construction. De Varsovie, cette grande ligne centrale européenne devra se prolonger à travers la Lithuanie et la Russie Blanche jusqu'à Moscou et au delà, pour rencontrer la grande artère navigable des États de l'empereur, la mère des eaux de la Russie, le Wolga (en russe, Matuchka-Wolga).

Quand toutes ces lignes seront exécutées, et cela ne tardera guère, au train dont elles marchent, il est évident qu'une grande révolution s'opérera dans les communications des peuples. Les guerres, par exemple, deviendront très-difficiles ou très-courtes, et le commerce international prendra des dimensions et une activité qui effrayent l'imagination; à moins cependant que les viaducs de ces belles lignes, s'écroulant comme vient de faire celui de Barentin sur le chemin du Havre, n'engloutissent des milliers de voyageurs sous leurs debris, et que les catastrophes de chemins de fer ne déciment les populations, comme autrefois la guerre, la peste et la famine...

— Les chasses sont très-nombreuses et très-brillantes depuis que le soleil veut bien nous payer l'arriéré de la dernière saison. En Vendée surtout, on chasse le loup, le cerf et le sanglier avec tout l'appareil et toute l'ardeur du moyen âge. Fatigués de l'inaction d'une longue paix, les fils de ces grands capitaines vendéens que Napoléon nommait des géants, déchargent le trop-plein de leur bravoure sur les petites et grosses bêtes du Bocage et des Marches angevines. Les derniers beaux jours des mois d'octobre, de novembre et de décembre 1845 ont vu, dans le parc Soubise et dans la forêt de Vezin des équipages de chasseurs, de piqueurs et de chiens qui se comptaient par centaines, et qu'un brillant cortége de châtelaines accompagnait en calèche, à travers dix et quinze lieues de pays, jusqu'au solennel et terrible moment du dernier soupir de la bête. A la tête de ces infatigables cavalcades figure ordinairement le général de La Rochejaquelein, avec sa merveilleuse balafre de la Moskowa; et rien qu'à voir la superbe façon dont il lance et domine ses chevaux et ses chiens, dont il manie la carabine et le couteau de chasse, on reconnaît ce digne frère du héros vendéen, dont l'Empereur fit malgré lui un de ses meilleurs capitaines.

— Le prince Albert, mari de la reine Victoria, a dernièrement acheté 3,800 fr. l'habit que portait l'amiral Nelson à la bataille de Trafalgar. On a rappelé à cette occasion le prix excessif de quelques reliques illustres. L'habit de Charles XII à Pultawa fut vendu, en 1825, à Edimbourg, 560,000 francs; en 1816, lord Shaffesbury paya 16,550 fr. une dent de Newton qu'il porte encore sur une bague. Un Anglais offrit, sous la Restauration, 100,000 fr. d'une dent d'Héloïse, lorsqu'on transporta ses restes aux Petits-Augustins. Le crâne de Descartes, ô contraste! fut donné à Stockholm, en 1820, pour 99 fr.! une canne de Voltaire a été vendue 500 fr.; une veste de J.-J. Rousseau, 959 fr.; sa montre en cuivre, 500 fr.; la perruque de Kant, 200 fr.; celle de Sterne, 5,350 fr. On se souvient enfin que le chapeau de Napoléon à la bataille d'Eylau a été acheté, en 1835, 1,920 fr. par le docteur Lacroix. Il résulte de ce relevé que les Anglais ont toujours eu la palme entre les amateurs de bric-à-brac.

—Quoi de nouveau encore? Que le carnaval secoue déjà ses grelots plus follement que jamais; — qu'on danse à corps perdu chez M. de Rambuteau et chez M. de Rothschild, dont, par parenthèse, l'acteur Tétard vient de faire la plus mirobolante charge en plâtre doré, couronnée d'une locomotive, avec cette inscription: *Nord. Roi de la Banque!* — que le grand événement de la cour est la défection de trois illustres noms légitimistes, notamment de la duchesse de Gr..., disgraciée, dit-on, par la duchesse d'Angoulême, pour avoir attenté au cœur du duc de Bordeaux? — que l'ambassadeur de Maroc est le lion de Paris, en attendant que les Parisiens retournent bombarder son maître? — qu'on fait queue au café Frascati, boulevard Montmartre, pour contempler la belle limonadière, exposée aux amateurs par son honnête époux, moyennant un petit verre ou une demi-tasse? — que, pour le même prix à peu près, pour 1 franc, on peut voir cent chefs-d'œuvre de MM. Ingres, Delaroche, Vernet, Scheffer, Charlet, Coignet, etc., exposés au bazar Bonne-Nouvelle, au profit de la Société des artistes? — que les étudiants et les congréganistes se battent au cours de M. Lenormand, à coups de bonnets de soie et de bonnets de coton? — que Mme Ollion, née Delisle, vient de livrer aux chanteurs et aux pianistes une nouvelle mélodie et le brillant quadrille du *Rappel?* — qu'il vient de partir de Poitiers, de la main de M. de Lattre, une satire intitulée: *Statistique de la France*, qui rappelle à la fois toute la vigueur de l'esprit de Boileau et toutes les richesses de sa rime? — enfin que l'auteur de la jolie fable *La Chenille et le Papillon*, publiée dans notre numéro de juin 1845, M. de Bouffret, vient de faire paraître, chez M. Vaton, un nouveau recueil de poésies et un recueil de comédies, qui méritent les suffrages de tous les gens de goût?

Les poésies de M. de Bouffret sont intitulées: *Variétés poétiques*, et les comédies sont intitulées: *Comédies*, tout court. On voit que l'auteur craint les titres prétentieux: première preuve de bon goût. Ici, d'ailleurs, le sac est assez richement rempli pour n'avoir aucun besoin des séductions de l'étiquette. Les *Variétés poétiques* renferment près de quatre-vingts sujets, très-divers, en effet, de forme et de fond. On ne saurait passer plus lestement *du grave au doux, du plaisant au sévère.* Nous avons remarqué surtout l'*Épître sur l'esprit des femmes*, la *Journée de printemps*, l'*Arbre et le jardinier*, les *Yeux*, l'*Hypocrisie*, le *Spéculateur*, la *Prière*... Arrêtons-nous; nous allions tout citer. Les *Comédies* sont au nombre de huit, toutes en vers, excepté deux. La *Rivalité supposée* serait un charmant lever de rideau pour le Théâtre-Français..., et le *Diable boiteux* ferait fortune au Vaudeville. Jugez par là de la souplesse du talent de l'auteur! Joignez à ce talent le ton parfait et le tact exquis de l'homme du monde, et vous aurez une idée des *Comédies* de M. de Bouffret. Faites mieux encore, lisez-les, relisez-les; et, quand vous les saurez par cœur, jouez-les dans votre salon. Vos amis se croiront au théâtre... du temps de Marivaux.

ŒUVRES DE GAVARNI.

Voici un nom populaire, si jamais il en fut! Les lecteurs du *Musée* doivent surtout le connaître, eux qui ont eu les premiers essais et peut-être les premiers chefs-d'œuvre de Gavarni. A propos, on nous assure que ce joli nom n'est qu'un pseudonyme. En ce cas, le véritable nom de Gavarni pourrait bien être Molière, ou plutôt Poquelin, puisque Molière aussi est un pseudonyme. Ne criez pas à l'exagération, ouvrez plutôt les deux premiers volumes des *Œuvres choisies de Gavarni*, que vient de publier l'éditeur Hetzel; ou si vous êtes une demoiselle mineure, priez votre père ou votre mère de les ouvrir pour vous; — et dites-nous ensuite si depuis *Sganarelle* et *Pourceaugnac*, on a fait de meilleures comédies que ces comédies au crayon: les ***Enfants terribles***, ***Traduction en langue vulgaire***, les ***Actrices***, les ***Fourberies de femmes***, ***Clichy***, ***Paris le***

soir, etc. Toute la vie parisienne, c'est-à-dire tous les abus du dix-neuvième siècle, sont passés en revue dans ces gravures parlantes; — parlantes à double titre, car au bas de chaque croquis, le dessinateur se fait écrivain dans une inscription qui est toujours un trait sanglant.—Ecoutez cette légion d'enfants terribles, philosophes sans le savoir, qui révèlent à chacun ses fautes ou ses sottises, ses vices ou ses ridicules.

— *Qu'est-ce donc qui l'a inventée la poudre, monsieur? que papa dit que ce n'est pas vous.*

— *N'est-ce pas, monsieur Prud'homme, qu'il ne faut pas mettre un H à omelette? Là, vois-tu, maman.*

— *C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner? Monsieur, papa n'y est pas.*

— *Je le dirai, Gugusse, que t'as encore pris dans le petit pot du rouge que maman se met!*

Et ce mot lâché en pleine table, au moment où l'amphitryon va offrir une aile de poulet à son hôte:

— *Mère, est-ce que c'est le crevé de ce matin, que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui?*

— *Est-ce que c'est vrai, monsieur d'Alby, que tu couperais des liards en quatre? Sapristi! comment donc que tu peux faire?*

Et ce dialogue aux Tuileries entre une petite fille et un monsieur qui désire faire les yeux doux à sa mère :

— *Petit amour, comment s'appelle madame votre maman? — Maman n'est pas une dame, monsieur, c'est une demoiselle.*

Et cet autre dialogue entre deux mendiants :

— *J'ai demandé au sortir de Vêpres, j'ai rien eu. — Moi, j'ai demandé où on danse, j'ai pas mal eu.*

Il faut voir les figures qui lancent ces traits et celles qui les reçoivent! Elles en disent quelquefois plus que les légendes elles-mêmes, et l'on ne sait lequel est le plus malin de la plume ou du crayon de Gavarni.

Depuis dix ans, toutes ces petites merveilles avaient été semées par l'auteur en vingt recueils plus ou moins éphémères. M. Hetzel a eu l'excellente idée de les réunir en volumes, avec des préfaces charmantes de MM. Gautier, Laurant-Jan, Lireux et Léon Gozlan. Le spirituel éditeur a été récompensé par un succès universel. Les *Œuvres de Gavarni* sont aujourd'hui dans toutes les mains..... majeures.— En voici un charmant échantillon, emprunté à la prison pour dettes de Clichy.



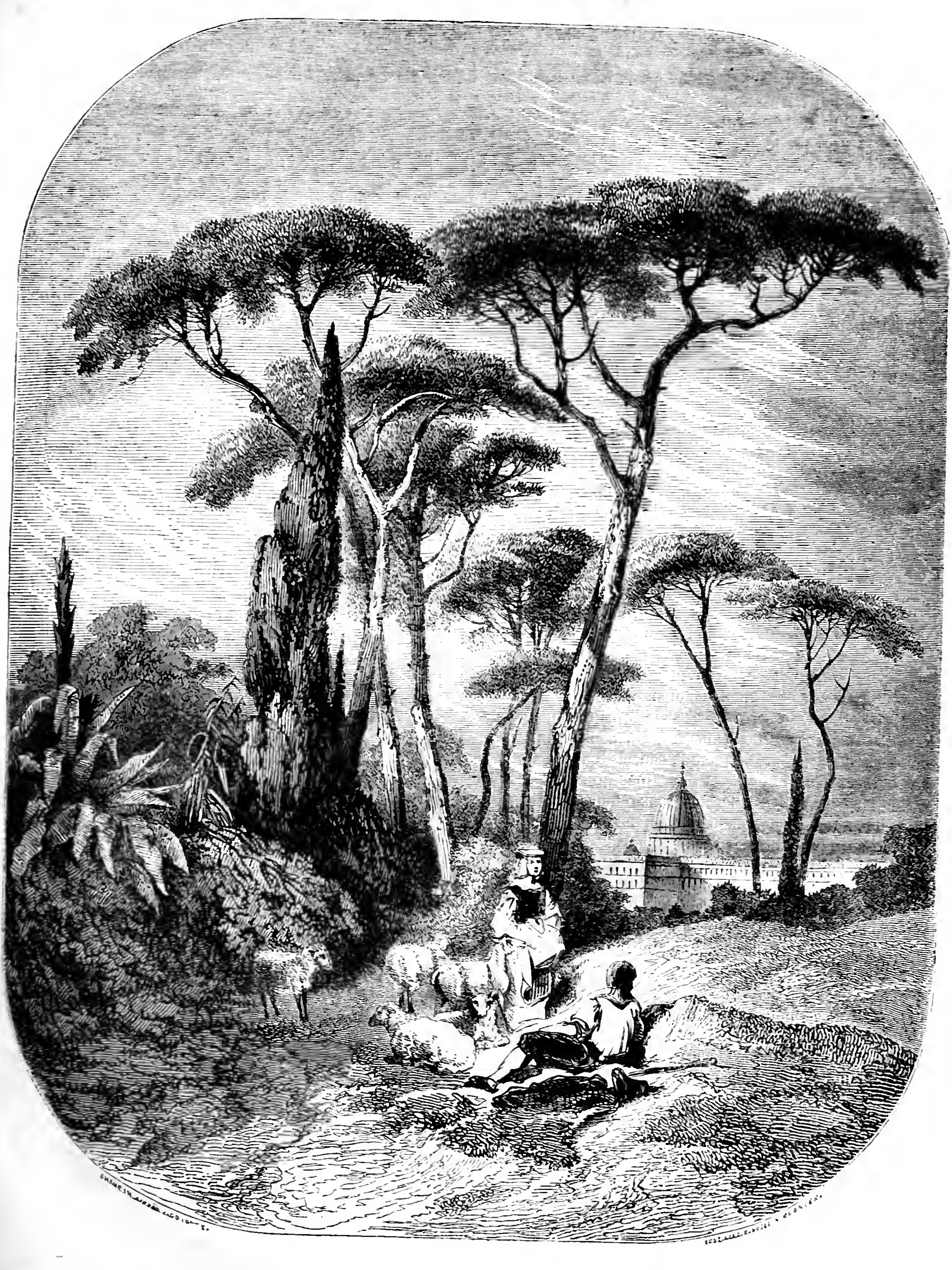
CLICHY, PRISON POUR DETTE.

— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre. Il a tiré sur moi le 1er mars; on m'a ramassé le 5 avril; voilà comment ça se fait.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24 Batignolles.

SIMPLE VOYAGE EN ITALIE.



Vue d'Italie. — Tableau de M Coigniet. (Salon de 1845.)

Nous visiterons l'Italie comme nous avons visité la Suisse, sans pompe, sans apprêts, en gens simples, qui veulent surtout voir, se divertir et s'instruire aussi chemin faisant, s'il est possible.

Après tant de visiteurs illustres, tant de touristes de toute condition et de tout âge, poëtes, philosophes, historiens, artistes, archéologues, parcourir l'Italie sans prétention, avec des vues, je n'ose dire bourgeoises, mais tout au moins simples et familières, est peut-être le moyen le plus sûr de ne pas se traîner sur la trace d'autrui.

Peut-être les lecteurs du *Musée* se souviennent-ils encore que, pour faire notre voyage en Suisse (1), nous n'avions que peu de temps et peu d'argent à dépenser : il en sera de même de notre voyage en Italie. C'est pourquoi nous n'avons rien de mieux à faire que de nous mettre en chemin dès à présent, afin d'atteindre notre but le plus vite possible. Toutefois, comme nous prétendons voyager à la fois avec économie et conscience, nous devons dire d'avance que notre intention est de négliger les accessoires, les détails, ces prétendues curiosités oiseuses, qui ne manquent guère dans la plupart des voyages, pour nous attacher surtout aux points importants et aux choses vraiment intéressantes et mémorables.

I. — LA SAVOIE. LE VOITURIN. LE MONT CENIS.

Mais à peine avons-nous franchi les barrières de Lyon, qu'une question grave, décisive pour l'ensemble de notre voyage, s'est dressée devant nous : Pour nous transporter en Italie, quelle route choisirons-nous? Deux voies nous sont ouvertes; celle de terre et celle de mer. La voie de mer est représentée par les paquebots à vapeur français qui font le service de Marseille à Naples; la voie de terre, par les Messageries, qui se rendent en Sardaigne en traversant paisiblement ces fameuses montagnes qui ne s'abaissèrent qu'à regret devant l'armée d'Annibal.

N'en déplaise à la plupart des touristes qui adoptent généralement aujourd'hui le trajet par mer, et se rendent tout d'un trait de Marseille à Gênes, à Livourne, souvent même à Naples, nous préférons l'ancien mode de transport, c'est-à-dire la route par terre; nous croyons ainsi arriver plus naturellement au pays des surprises et des merveilles vers lequel nous tendons.

Arriver en Italie par mer, c'est la brusquer, pour ainsi dire l'envahir plutôt qu'y aborder. Un conquérant ou un commerçant s'embarquera, je le conçois, sans s'inquiéter s'il livre aux brises de la Méditerranée un grand nombre d'émotions dispersées et perdues sans retour. Mais, croyez-nous bien, un artiste, un poëte, ou même un simple rêveur, s'en ira toujours par les montagnes.

Nous voici déjà en pleine Savoie, triste pays criblé de rochers, à peine rafraîchi par quelques rivières mornes et malsaines, qui dorment au milieu de leurs rives arides. Il nous faut traverser la Maurienne, où nous rencontrons parfois des villages entièrement goîtreux. Pauvres habitants! qu'ont-ils fait au Ciel pour avoir reçu en partage cette patrie ingrate et vraiment marâtre, qui semble ne les avoir mis au monde que pour végéter et souffrir? Mais, tout en plaignant le sort de ces populations malheureuses, nous admirerons les beautés sans nombre répandues sur cette montée du Cenis, ces torrents qui tombent en pluie dans les vallées, ces rochers suspendus qui semblent vouloir nous fermer le passage, et s'élargissent tout à coup d'eux-mêmes, comme les arbres des jardins d'Armide; cette route qui s'enfonce comme un ruban dans des précipices, et laisse parfois à peine assez d'espace pour les roues de l'équipage du voiturin.

Car, pour qu'on le sache bien, c'est en voiturin que nous faisons cette traversée du mont Cenis. Le voiturin est un entrepreneur d'un genre particulier, qui, pour une somme fixée d'avance, s'engage à vous transporter d'un lieu à l'autre, et à vous nourrir et vous coucher pendant la durée du voyage. On conçoit que les gîtes qu'il vous choisit, les repas qu'il vous offre ne sont pas toujours les plus sensuels, ni les plus délicats. On est plus d'une fois obligé de coucher sur la dure et de dîner à la lacédémonienne. Ensuite, on voyage à petites, et à très-petites journées : sept ou huit lieues par jour représentent *le maximum* de ce qu'un voiturin, même avec un attelage en bon état, est à même d'entreprendre. Pourquoi donc avons-nous choisi ce lent et laborieux équipage de préférence à tout autre? Vous le comprendrez, si vous aimez les lacs, les beaux arbres, les cimes couvertes de mousse, les lieux pittoresques, enfin, si vous avez fait avec nous le voyage de Suisse.

Grâce à l'allure pacifique des bêtes que notre Automédon mène du train des brebis que l'on conduit au pâturage, nous avons pu descendre de voiture suivant notre bon plaisir, nous arrêter devant chaque perspective, nous reposer sous les *toits de refuge* que la charité chrétienne a semés le long de ces montagnes tristes et farouches, écouter le bruit des cascades, étudier un point de vue, dessiner, herboriser même, si tel est notre goût. Pouvions-nous voyager de la sorte dans quelque voiture officielle qui, ayant à transporter des dépêches en même temps que nous, ne nous eût guère permis ces stations, ces haltes si douces, si essentielles même à quiconque sait voyager? Du reste, nous aurons à revenir sur le compte du voiturin, qui joue un certain rôle dans un voyage en Italie. Nous le retrouverons, dans la suite, infiniment plus rusé, plus insidieux que celui qui vient de nous conduire : le voiturin savoyard étant, en général, loyal, honnête et rangé de sa nature.

Mais voici deux jours et plus que nous cheminons sur cette route étroite, au milieu des rochers, des brouillards, des neiges, sans soleil, presque sans ciel, n'ayant que de loin en loin de brusques échappées de lumière.

Cependant, nous sentons la pente escarpée que nous avons suivie jusqu'alors s'adoucir par degrés; puis, au bout de cette vallée étroite, bordée de deux rangs de hautes montagnes couvertes de sapins et de neige, nous apercevons tout à coup un point lumineux, un reflet de soleil, un rayon vif et pur qui s'étend et s'élargit par degrés : — ce rayon, ce point lumineux dans l'espace, c'est l'Italie. Là commence une campagne admirable, un paysage dont nous pouvons déjà pressentir les beautés; enfin, cette plaine de la Lombardie, si riche, si variée, qui s'étend jusqu'à l'Adriatique.

Regretterons-nous maintenant les fatigues et les aspérités de la route que nous venons de suivre? Certains voyageurs prétendent que le mont Cenis et la Maurienne sont des ombres excellentes pour faire valoir l'admirable tableau que déploie le premier aspect de la nature italienne. Il est certain que, pour éprouver ce transport d'extase, ce premier saisissement de bonheur que produit la vue de cette campagne lombarde si délicieuse, et qui commence au pied même des montagnes que nous venons de franchir, il est presque indispensable d'avoir passé par les horreurs des sites de la Savoie. Du reste, l'entrée en Italie par le mont Cenis n'est pas la seule qu'il faille recommander. On sait tout ce qu'il y a d'imposant et de magnifique dans ce passage du Simplon, ce chef-d'œuvre de l'industrie moderne, que l'on a comparé avec raison aux plus célèbres monuments romains. Les avalanches, les torrents, les amas de neige, toutes les sublimes beautés de

(1) Voir les numéros de janvier et de février 1845.

la Suisse se retrouvent sur cette route que tant de voyageurs poëtes ont célébrée.

Mais n'oublions pas que nous avons enfin franchi les monts. Une allée imposante, qui fait face au beau dôme de la *Superga* et a plus de deux lieues d'étendue, nous conduit à l'une des villes les plus considérables de l'Italie, à Turin, la capitale du Piémont, ville ancienne et que Pline regarde comme la cité la plus vieille de la Ligurie. Toutefois avant d'entrer dans cette ville, si régulière, si riche en grands et spacieux édifices, recueillons-nous un instant; car, après le chemin rude et montueux que nous venons de faire en quelques pages, il nous est assurément bien permis de reprendre haleine.

II. — TURIN. LA PIAZZA CASTELLO. LA SUPERGA.

Fidèles à notre plan, nous ne ferons que nommer, sans nous y arrêter, certains lieux que nous rencontrerons, plus célèbres dans l'histoire que curieux à visiter; tels que Rivoli, Marengo, Castiglione. Dans l'une des iles Borromées, que nous nous proposons de visiter dans la suite, on remarque un magnifique quinconce composé de lauriers aux troncs élancés, et aussi gros que les plus forts peupliers d'Italie. Peu de temps après la bataille de Marengo, un jeune général français, au teint jaune et sec, et dont on devinera le nom sans peine, visita cette île, et inscrivit sur l'écorce de l'un de ces lauriers un seul mot : *battaglia.* Quand le voyageur passe par Marengo ou Rivoli, qu'a-t-il de mieux à faire que d'écrire aussi *battaglia* sur les murs de ces villes, et de passer outre?

En entrant à Turin, nous commencerons à faire preuve d'une franchise dont nous ne nous départirons pas dans le cours de nos pérégrinations.

Et d'abord, avouons sans détour qu'au premier aspect la ville de Turin n'a rien qui séduise. La correction semble seule avoir présidé à la construction de ces édifices alignés au cordeau, bâtis, pour la plupart, sur le même plan, ayant juste le même nombre de cheminées, de fenêtres et de portes. Il y a sans doute de belles rues à Turin, si l'on veut accorder ce titre de *beau* à ce qui est spacieux et symétrique; mais dans ces deux issues si larges, que l'on appelle la rue du Pô et la rue Neuve, on ne peut s'empêcher de désirer un simple accident d'architecture, une diversité quelconque dans un toit, une façade, un chambranle, quelque chose enfin qui procure à la vue une certaine distraction.

Pour apprendre à aimer et admirer l'architecture italienne, ce n'est pas à Turin qu'il faut s'attacher. Mais on n'en éprouve pas moins une impression de surprise et de grandeur, quand on se trouve sur la grande place appelée *Piazza Castello,* où l'on remarque le palais des ducs de Savoie, qui est réuni à celui du roi par une galerie que l'on peut comparer à celle de notre Louvre; puis le palais du prince de Carignan, et enfin, le Grand-Théâtre, que l'on regarde avec raison comme un des plus vastes et des mieux construits de l'Italie. Si l'on joint à la vue de ces monuments imposants, du moins par leur masse, celle du Pô, fleuve impétueux qui bouillonne à l'extrémité de l'une des rues principales; des visites dans les principales églises, qui, sans être de premier ordre, ne laissent pas d'offrir plus d'un morceau précieux de sculpture et d'architecture, on comprendra que nous n'ayons pas à regretter le temps qu'il nous a fallu séjourner à Turin pour, de là, prendre notre course vers les autres villes d'Italie qui nous appellent de loin et semblent nous tendre les bras.

Mais avant de prendre congé de Turin, nous ne pouvons nous dispenser de faire une visite à cette curieuse église appelée *la Superga,* et que nous avons déjà saluée en passant. On suit, toujours en montant, une route charmante, d'abord sur la chaussée entre le Pô et une branche du fleuve détournée pour donner de l'eau au village *della Madonna del Pilone;* puis on chemine au milieu des bois, parmi les émanations des arbustes en fleurs. Après deux heures de marche, on se trouve sur le plateau où a été construite l'église de la Superga, d'où l'on découvre une admirable perspective, toute cette campagne de Turin que l'on prendrait pour un jardin cultivé.

Déjà, en contemplant cette église, nous pouvons avoir l'idée des formes élégantes et gracieuses de l'art italien. Quoi de plus léger et de plus hardi que ces huit colonnes qui forment le péristyle de l'église; et cette rotonde intérieure si claire, si limpide, que, dans les beaux jours d'été, elle semble inondée par la lumière du soleil! Rappelons seulement que cette église fut construite pour l'accomplissement d'un vœu fait en 1706, par Victor-Amédée, quand les Français assiégeaient Turin. Le tableau où le vœu est représenté est considéré comme un chef-d'œuvre; on admire aussi deux bas-reliefs, dont l'un représente l'Annonciation, et l'autre la naissance du Sauveur. Ainsi, nous voilà déjà au milieu des merveilles; des marbres d'une délicatesse extrême, des vierges divines, une église construite, on peut le dire, dans les nues, puisqu'elle est située au sommet d'une montagne de trois lieues, et réalise ainsi le phénomène fabuleux de cette ville aérienne que le facétieux Ésope s'était un jour engagé à construire.

Cependant, nous n'en sommes encore qu'à la préface de notre voyage; car, pour beaucoup de pèlerins un peu trop exclusifs, il faut l'avouer, l'Italie véritable ne commence qu'au delà de Turin. Reprenons donc notre course buvons une dernière fois de ce vin d'*Asti,* qui est, par parenthèse, le seul vin d'Italie qu'un palais français puisse se permettre de déguster, et rendons-nous à Gênes, la première ville importante qui se présente à nous, d'après la loi de l'itinéraire régulier et fidèle que nous nous sommes tracé.

III. — GÊNES. PALAIS DORIA. L'ANNONZIATA. SCÈNES DE MŒURS.

Il y a de cela cent ans et plus : un homme de petite taille, aux jambes courtes, au ventre proéminent, à la physionomie vive et mobile, se dirigeait aussi vers la ville de Gênes, qu'il s'apprêtait à visiter à la fois en érudit, en historien et en artiste. Cet homme, beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être, et qui a eu parfois, au milieu d'un savoir éminent, des éclairs de vivacité et d'esprit dignes de Voltaire, s'appelait le président de Brosses. Que ne pouvons-nous le suivre, ce vif et gai président, dans les diverses excursions qu'il entreprend vers toutes les parties de l'Italie en compagnie de son docte et modeste ami Sainte-Palaye, l'un des hommes les plus véritablement instruits du dix-huitième siècle!

Si nous osions conseiller un livre aux voyageurs en Italie, si nous ne pensions pas que tout le bagage des relations, des guides et des descriptions, est à peu près superflu, nous indiquerions assurément les lettres du président de Brosses, écrites seulement pour ses amis et réimprimées de nos jours avec un grand zèle, sous ce titre un peu romanesque : *l'Italie il y a cent ans.* On peut dire que, dans ces lettres précieuses et d'un style si heureusement négligé, l'Italie se retrouve tout entière avec ses mœurs, ses costumes, ses arts, ses monuments observés et

décrits de main de maître. On y remarque ce grain de censure qui nous semble indispensable dans toute relation véridique, surtout lorsqu'il est répandu par un esprit vraiment supérieur.

Entrons donc à Gênes par le faubourg de San-Pietro-d'Arena avec le président de Brosses, que nous avons pour un moment choisi pour cicerone. Saluons avec lui ce phare très-élevé, construit par ordre du roi Louis XII pour guider la nuit à l'entrée du port. On sait que, d'après la tradition, Gênes est appelée communément *la ville des marbres*. « Il n'y a que les plus menteurs qui disent et les niais qui croient que Gênes est tout bâti de marbre, s'écrie l'impétueux président qui, dans une lutte d'intrigue et de plume, ne craignit pas de tenir tête à Voltaire lui-même ; en tout cas, ce ne serait pas une grande prérogative, puisqu'on n'a guère ici d'autre pierre, et qu'à moins d'être polie, elle n'est pas plus belle que d'autres. »

Ainsi tombe de lui-même ce témoignage de certains voyageurs qui feraient volontiers croire que Gênes est une cité toute fabuleuse, construite sur le plan du palais d'Aladin. Le fait est que l'aspect général de Gênes est sombre, triste ; plusieurs rues sont étroites, mal éclairées ; d'autres sont d'un aspect ridicule. « Gênes est tout peint à fresque, dit notre savant cicerone du dernier siècle, les rues ne sont autre chose que d'immenses décorations d'opéra. Les maisons sont tout autrement élevées qu'à Paris ; mais les rues sont si étroites qu'elles n'ont guère pour la plupart qu'une aune de large, quoique bordées de maisons à sept étages ; de sorte que si, d'un côté, cette ville est beaucoup plus belle pour les bâtiments que Paris, elle a le désavantage de ne pouvoir montrer ce qu'elle vaut par le méchant emplacement... »

Voici pour les mauvais côtés de la ville ; mais elle en a aussi d'admirables. Citons en première ligne la rade, que plusieurs personnes mettent au-dessus de celles de Naples et même de Constantinople. Il est certain qu'il est peu de spectacles plus magnifiques et plus imposants que celui de ces maisons de campagne disséminées en amphithéâtre et qui semblent se confondre avec les édifices de la ville elle-même, comme des perles éparpillées autour d'un diadème. Les palais de Gênes sont célèbres dans le monde entier. Mais nous ne saurions donner même un simple aperçu des richesses qu'ils renferment. Qu'il nous suffise de rappeler qu'on y voit des morceaux d'élite des Carrache, du Guide, de Rubens, de Van-Dyck, du Dominiquin, du Caravage, etc...

Bien que nous n'ayons guère l'intention de chercher en route les enseignements de l'histoire, il faut cependant que nous nous arrêtions quelques instants pour visiter le palais du fameux Doria, qui tient tout un côté de la rue. On se souvient encore du grand rôle que joua au seizième siècle cet amiral, dont le nom s'est trouvé mêlé à l'histoire des deux monarques les plus puissants et les plus belliqueux de l'Europe. N'étant encore que simple particulier, Doria entretenait déjà une flotte de vingt-deux galères qui lui valut l'honneur de voir les empereurs et les républiques se disputer sa faveur. Il suivit d'abord le parti de François I[er], mais bientôt il déserta sa cause et se joignit à l'empereur Charles-Quint pour l'aider à chasser les Français de l'Italie.

Du reste, la figure du vieux doge s'est conservée dans les jardins du palais, où l'on voit un grand bassin de marbre d'où partent toutes sortes de jets d'eau et où l'on a semé à profusion les nymphes, les tritons et les monstres marins. Au milieu de ce cortége mythologique s'élève un Neptune, le trident à la main, la face menaçante, et ce *gros diable de Neptune*, comme dit de Brosses, n'est autre que le vieux doge lui-même.

C'est de là qu'il conduisit un jour Charles-Quint à bord d'une galère où il lui offrit le plus magnifique repas qui ait jamais été servi de mémoire de souverain. On n'y fit usage que de vaisselle d'or et d'argent, et afin que personne ne pût jamais se vanter d'avoir mangé dans la même assiette ou touché au même plat que l'empereur, le doge, après le repas, fit jeter à la mer tout le service sous les yeux de son auguste convive. Charles-Quint fut étonné, et quiconque connaît le caractère des nobles génois, qui n'eurent pendant longtemps, malgré leurs énormes richesses, ni habits, ni équipages, ni jeux, ni tables, ni chevaux, partagera sans doute l'étonnement de l'empereur. Mais il est bon d'ajouter aussi que, suivant le témoignage de la chronique, le doge avait eu la précaution de faire tendre d'avance près du vaisseau des filets dans lesquels on repêcha toute cette vaisselle précieuse dès que l'empereur fut parti.

On remarque dans le palais Doria, outre les magnificences de l'intérieur, des plafonds et des tableaux de Perino del Vaga. Mais rien n'est plus curieux peut-être que ces jardins situés de l'autre côté de la rue et formés par des terrasses immenses construites en marbre de Carrare. On voit à Gênes un grand nombre de ces jardins plantés sur ces sortes de constructions qui, bâties ou ménagées exprès à côté des appartements, réparent à grands frais le défaut d'air qui règne dans la ville. En voyant cette verdure, ces fleurs, ces arbres qui se trouvent ainsi de plain-pied avec des édifices d'une élévation considérable, on songe malgré soi aux fameux jardins de Babylone.

Après avoir successivement visité les églises de Gênes, qui semblent vouloir rivaliser entre elles d'éclat et de richesse, les unes revêtues de marbre blanc et noir, les autres remplies de lampes d'argent qui restent éveillées le jour et la nuit, et pour la plupart toutes brillantes de jaspe, d'or et de pierreries, nous nous arrêterons surtout dans l'église de *l'Annunziata*, qui est considérée comme la plus belle de toutes sous le rapport de la construction et de l'ordonnance générale. Elle est soutenue par deux rangs de colonnes jaspées de blanc et de rouge, et on admire aux chapelles des croisées des pilastres d'agate qui sont des merveilles de magnificence. Mais au milieu des œuvres des grands maîtres qui décorent ces temples, ne nous sera-t-il pas permis de rappeler avec un certain orgueil qu'une des statues les plus admirées est sortie de la main d'un sculpteur français ? Le Saint-Sébastien du Puget, que l'on remarque à Sainte-Marie-de-Carignan, est considéré par les connaisseurs comme une des œuvres les plus sublimes de l'art moderne.

Mais que les édifices, les palais, les églises ne nous fassent pas oublier un point du voyage qui, trop souvent, reste dans l'ombre dans la plupart des relations, nous voulons parler de l'extérieur, des mœurs, de la physionomie de la population, qu'il est aussi curieux et intéressant de connaître que les palais et les églises de chaque ville. On a souvent parlé du caractère génois ; on s'est étendu longuement sur l'astuce, l'obliquité naturelle du caractère national. Nous pouvons assurer que ce fond de ruse, s'il est vrai qu'il existe à un aussi haut degré qu'on le prétend, se trouve uni à un penchant très-prononcé à la crédulité, qui, du reste, n'est pas toujours inconciliable avec la feinte et l'artifice.

Mais tout ce que nous pourrions dire sur les instincts du peuple ne vaudrait pas une scène de mœurs nationales qui se passe en ce moment sous nos yeux et montre assez où en sont aujourd'hui, en fait de civilisation et de lumiè-

res, les descendants des Christophe Colomb et des Doria.

Nous nous trouvons sur la *Piazza amorosa*, et bientôt nous voyons déboucher de l'une des rues principales un brillant équipage dont les harnais sont entièrement dorés, ornés de housses, de franges et de plumets, comme ceux des chevaux des traîneaux russes. Les domestiques sont à l'avenant, le cocher, habillé comme un maréchal de France, tient les rênes, en velours rouge; derrière lui se trouvent deux héduques avec de longues barbes et des bâtons à pomme d'argent. Dans la voiture, on remarque un homme d'une quarantaine d'années, la tête haute et effrontée, vêtu d'un habit de soie, deux longues chaînes de montre, épée d'acier, poudre, claque, éventail dans la main gauche. Il est entouré de petites fioles d'or et d'argent, de plats, de bassins, de boîtes et de caisses de toutes grandeurs. Il fait arrêter sa voiture au milieu de la place, et quand la foule déguenillée et bruyante qui se presse autour de lui s'est un peu calmée, il fait entendre à la multitude le discours suivant que nous abrégeons, mais dont nous pouvons garantir l'authenticité quant au fond et à la plupart des détails :

— Nobles citoyens de cette célèbre ville de Gênes, qui a reçu dans tout le monde le surnom de la Fière, la Superbe, la Brillante, la réflexion est le plus beau privilége qui distingue l'homme de la bête. C'est par la réflexion que votre illustre compatriote et concitoyen Christophe Colomb a découvert un nouveau monde. A quoi ne doit-on pas s'attendre si vous continuez à réfléchir avec autant d'attention que vous l'avez fait jusqu'à présent? Certes, ce n'est pas le hasard ou une simple curiosité qui vous a conduits ici, mais bien plutôt la réflexion, peut-être même un décret du Ciel, ou bien la volonté de notre bienheureuse Signora (ici l'orateur fait une profonde révérence et les assistants élèvent leurs bonnets); car sans son appui, toutes les réflexions ne serviraient de rien. Moi-même, qui pendant plus de vingt ans ai réfléchi jour et nuit sur l'art de rendre les hommes heureux, je ne dois mes faibles connaissances qu'au secours de la bienheureuse mère de Dieu. (Nouvelles révérences et nouveaux signes de croix.) Or, comme je vois que vous avez non-seulement l'amour de la réflexion, mais encore celui de la dévotion, il est de mon devoir de m'occuper de votre bien-être corporel avec l'affection qu'un père peut avoir pour ses enfants. D'après cela, si quelqu'un d'entre vous éprouve un mal quelconque, une maladie, une souffrance ou à la tête, ou aux pieds, ou au cœur, ou à l'estomac, ou aux oreilles, ou aux dents, ou aux poumons, il n'a qu'à prendre quelques gouttes de ce spécifique et il sera pour toujours délivré de son mal, etc.

Aussitôt hommes et femmes se pressent autour de sa voiture, et lui, ouvrant sa pharmacie avec une imperturbable gravité, se met à distribuer, avec autant d'attention que s'il eût eu affaire à des princes ou à des ambassadeurs, des fioles, des pilules et des opiats, en ayant soin de faire d'avance déposer le payement dans un plat d'argent. Dès qu'il ne se présente plus de malades, *il signor ciarlatano* (est-il besoin de le nommer?) emballe ses boîtes et ses fioles d'un air empressé, comme s'il avait un long voyage à faire ou comme s'il était attendu en quelque autre lieu avec impatience. Cependant, si nous nous rendons à la place la plus voisine, nous retrouverons le même homme, monté sur la même voiture, entouré de malades et débitant dans les mêmes termes le discours que nous lui avons entendu prononcer. Il en sera de même les jours suivants, tant que les patients se présenteront et que son éloquente improvisation fixera l'attention de la foule.

A cette scène de mœurs publiques et qui nous semble représenter fidèlement le côté simple et crédule de la population génoise, il serait curieux peut-être d'opposer un tableau d'un tout autre genre, mais qui fournit aussi de curieux renseignements sur ce peuple italien que l'on ne saurait mieux étudier que dans les actes de sa vie extérieure.

Il y a un siècle à peine qu'un voyageur rendait compte, en ces termes, d'une cérémonie publique dont il venait d'être le témoin :

« Le hasard nous a fait arriver à Gênes le plus beau jour de l'année. Toutes les rues sont illuminées de lampions du haut en bas. On ne peut se représenter la beauté de ce coup d'œil. Tout le monde, hommes et femmes, en robes de chambre ou en vestes et en pantoufles, courent les rues et les cafés... Le jour de la Saint-Jean est un des cinq de l'année où le doge a la permission de sortir pour aller à la messe en cérémonie. Les troupes ouvrent la marche; les grenadiers, avec de gros bonnets, marchent les premiers, suivis des Suisses de la garde, en culottes à la suisse, fraises, etc., vêtus de rouge, galonnés de blanc; ensuite les pages du doge, magnifiquement habillés d'un pourpoint de velours rouge, les chausses et les bas verts, le manteau rouge doublé de satin vert, et la toque rouge; le tout entièrement chamarré d'or, tant en dedans qu'en dehors. Ensuite venait, accompagné de deux massiers, un sénateur portant sur son épaule l'épée de la république, démesurément longue, dans un fourreau de vermeil. Le général des armes, en épée et en robe de palais, marchait immédiatement devant le doge, qui était vêtu d'une robe longue de damas rouge sur une veste de même couleur, et coiffé d'une *vastissime* perruque carrée. Il portait à la main une espèce de bonnet carré, rouge, terminé par un bouton au lieu de houppe. Les sénateurs, deux à deux, marchaient à la suite du doge. Ils se rangèrent de chaque côté du chœur dans des fauteuils; l'archevêque avait son trône et son dais du côté de l'épître, près de l'autel, et le doge, son trône et son dais de l'autre côté, près de la nef. Le doge ne marche pas sans un écuyer qui lui donne la main. Les chanoines étaient en soutane et en rochet. Ce qui me plut davantage, ce fut un abbé à talons rouges et un éventail à la main, qui, pendant la communion, joua supérieurement de la serinette. »

En lisant les détails d'une pareille fête, croirait-on en être séparé d'un siècle seulement, et ne semble-t-il pas plutôt que l'on assiste à l'accomplissement de quelque solennité du moyen âge? Ainsi, le peuple de Gênes, qui se pressait il y a cent ans encore sur les pas du cortége des doges, s'agite aujourd'hui et se rassemble autour de la voiture d'un charlatan. Sans chercher un rapprochement puéril ni forcé, ne peut-on pas dire que depuis un siècle ce peuple n'a guère changé de superstition?

Mais c'est assez nous arrêter à Gênes; et en raison des villes qu'il nous reste à visiter, les voyageurs, qui connaissent le prix du temps, pourront peut-être nous accuser à bon droit d'avoir séjourné bien longtemps dans la ville des marbres.

IV. — LES AUBERGISTES. PAVIE. MILAN. LES ÉGLISES. LES THÉATRES.

C'est encore le président de Brosses qui s'écrie, en sortant de la ville de Gênes, que parmi les plaisirs que la ville peut procurer, on doit compter pour un des plus grands celui d'en être dehors; et pour justifier cette boutade, il énumère les friponneries insignes qu'il lui a fallu subir de la part des marchands, des aubergistes, des valets, et de tous les Génois à qui il a eu affaire, et qu'il qualifie, dans son langage énergique, de *vermine de républicains*.

La plupart des voyageurs se plaignent dans leurs relations de la rapacité et de la mauvaise foi des aubergistes. Sans vouloir ici en rien nous porter caution pour les aubergistes d'Italie, ni en général pour ceux d'aucun pays, nous dirons, pour en finir avec cette question, qu'il y a souvent un peu de la faute des étrangers qui séjournent dans certaines auberges qu'ils qualifient, non sans raison sans doute, de *cavernes de brigands*. Pourquoi tombent-ils précisément dans ces cavernes? On peut affirmer qu'il n'est guère de ville d'Italie qui ne contienne au moins un bon hôtel, c'est-à-dire une maison honnête et réglée, où l'on est à peu près sûr de ne payer les choses qu'au tarif ordinaire. Quoi de plus simple que de s'adresser à cet hôtel, qu'il est si facile de connaître d'après les renseignements des voyageurs précédents, ou même d'après les habitants du pays?

Ce que nous disons des aubergistes s'applique aussi bien aux voiturins. Oui, sans doute, le *vetturino* italien n'a guère d'autre pensée ni d'autre but que de friponner le voyageur qu'il conduit, et là-dessus, le préjugé ordinaire n'est que trop bien fondé. Mais avec un peu de prudence et surtout quelques avis préalables, il est aisé de déjouer les artifices même du plus cauteleux ou du plus retors des conducteurs napolitains ou génois. Règle générale, ne vous fiez en rien à aucune des paroles de celui qui vous transporte; considérez comme autant de mensonges et de duperies toutes les belles protestations de zèle et de promptitude qu'il essayera de vous faire. Contentez-vous de dresser avec lui un contrat que vous ferez signer à lui ou à son maître, où toutes les conditions du voyage seront indiquées en détail, l'heure et le jour du départ, l'heure et le jour de l'arrivée, le nombre des repas que vous aurez à faire, tout, jusqu'à *la bonne main* dont vous fixerez le chiffre, avec un supplément facultatif soumis au plus ou moins de zèle apporté à l'exécution de l'engagement. Nanti d'un pareil traité, vous pouvez vous mettre en route en toute sécurité, et vous défieriez Sinon lui-même, dans le cas où il lui prendrait fantaisie de sortir de l'enfer des imposteurs pour vous transporter, à titre de voiturin, de Gênes à Milan.

Nous voici donc en route pour Milan, et nous ne nous arrêterons en chemin, devant la sombre et antique Pavie, que pour visiter cette fameuse Chartreuse fondée par les Visconti, où ils ont répandu avec tant de profusion les merveilles et la variété de leur luxe. Comment décrire un pareil édifice, où l'on trouve un maître-autel tout de pierres précieuses orientales; où l'albâtre, le jaspe-sanguin et le lapis-lazuli se font à peine remarquer parmi d'autres pierres plus belles; où les chapelles sont recouvertes de mosaïques comparables aux plus belles tapisseries; où l'on voit enfin un plafond du plus beau bleu d'outre-mer, parsemé d'étoiles d'or? Toutefois, dans cette église tant vantée, on chercherait vainement quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui font souvent, dans d'autres villes, un séjour divin de telle chapelle obscure. Un tableau du Pérugin est presque le seul morceau qui mérite de fixer l'attention au milieu de cette profusion de toiles et de statues. C'est pourquoi, le premier vertige, le premier moment d'éblouissement une fois dissipé, nous poursuivrons notre route sans nous arrêter plus longtemps dans cette riche église dont la vue ne nous a guère procuré plus de plaisir que l'aspect d'un magnifique écrin.

Mais nous admirerons sans réserve le chemin qui conduit de Pavie à Milan, et que l'on a justement comparé à une grande allée de jardin bien sablée, bordée de deux rangs d'arbres et de canaux de chaque côté. Tout le pays est beau et vert à plus de dix lieues à la ronde. Déjà, nous pouvons apprécier dans toute leur beauté ces plaines de la Lombardie si riantes et si fertiles. La vigne n'est plus, comme en France, attachée tristement à un maigre échalas et disposée suivant la loi d'une froide monotonie, qui donne tant de tristesse aux sites de nos pays vignobles. Elle est entrelacée avec les oliviers et forme, en courant d'un arbre à un autre, de ravissants festons de verdure. C'est donc par une route enchantée que nous arrivons à Milan, la capitale de la Lombardie, la ville d'Italie la plus élégante et la plus agréable à habiter sans contredit, si l'on n'y sentait de toutes parts et dans les moindres détails de la vie le triste fardeau du joug autrichien.

Mais nous voici dans l'intérieur de la ville, empressons-nous de mettre à profit le temps que nous pouvons lui consacrer. Après avoir rendu justice à la beauté de certaines rues, à l'air d'aisance et de propreté répandu dans tous les quartiers, et qui devrait, par parenthèse, faire rougir plus d'une de nos villes de France, nous irons droit au monument fameux que l'on considère comme une des merveilles de l'Italie. On devine que nous voulons parler du *Dôme*, de cette cathédrale qui est, après Saint-Pierre de Rome, la plus grande église du monde, sans en excepter Sainte-Sophie de Constantinople.

C'est en effet le plus vaste morceau de gothique que l'on puisse voir, mais bien que nous fassions surtout profession de simplicité dans notre voyage, nous n'irons pas jusqu'à fuir les impressions qui pourraient nous élever au-dessus de la contemplation ordinaire des objets. D'ailleurs, en Italie, on a beau chercher à conserver sa froideur d'homme du Nord, il est bien difficile d'échapper à l'enthousiasme.

Nous ne craindrons donc pas de choisir un beau clair de lune pour aller contempler ce fameux dôme, en nous plaçant du côté du *palazzo Reggio*. Là, nous jouirons d'un admirable spectacle en suivant du regard ces forêts d'aiguilles, ces pyramides de marbre blanc, si gothiques et si minces, s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre d'un ciel du Midi, couvert de mille étoiles scintillantes. Un homme d'esprit a dit, en parlant du *Dôme* de Milan : « Cette architecture brillante est du gothique sans l'idée de la mort, c'est la gaieté d'un cœur mélancolique. » Cette phrase un peu paradoxale exprime parfaitement les sensations qu'on éprouve devant cet étonnant édifice qui, tout en étant du style gothique, ne communique cependant pas de ces images tristes et solennelles que l'on trouve sur la façade de Saint-Ouen de Rouen, des cathédrales de Reims, d'Anvers, de Cologne et de Cantorbéry. Pour être sincère, nous déclarerons, tout en rendant justice aux beautés sans nombre contenues dans cette cathédrale, qu'elle étonne plus qu'elle ne plaît, qu'on la voudrait moins étendue, afin d'en mieux saisir l'ensemble, et qu'enfin l'œil se perd plus d'une fois dans ce monde de moulures, de pilastres, d'ogives et de statues. Toutefois, ces critiques ne viennent à l'esprit que plus tard, et devant cet étonnant ouvrage de plusieurs siècles, la première impression est l'étonnement, l'admiration, la sensation du grand et du merveilleux.

Nous visiterons aussi les autres églises de Milan, toutes curieuses par certains côtés, mais en en plaçant plusieurs dans la même journée. Nous admirerons l'élégante architecture de *Saint-Fidèle* et celle de *Saint-Laurent*, si hardie et si singulière. Nous passerons surtout de longues heures dans la galerie de tableaux de la Brera. Sans entrer dans les détails des tableaux et des peintres, nous dirons seulement qu'un tableau de Raphaël, fait dans sa première manière et représentant *le Mariage de la*

Vierge avec saint Joseph, nous y attend. Voilà de ces œuvres qu'il faut se contenter d'indiquer dans un voyage tel que le nôtre. Un touriste allemand a dit « qu'il aimait mieux décrire la chute du Rhin à Schaffouse que l'expression de la madone de Raphaël. » Nous ne décrirons donc pas cette vierge de Raphaël, non plus que la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, ce grand peintre qui fut, pour ainsi dire, le père de tous les autres, et fut en même temps un des hommes les plus spirituels et les plus singuliers de son temps. La copie de cette *Cene* est partout. Napoléon en a fait faire une en mosaïque. Mais hélas ! comment ne pas gémir en songeant aux indignités que ce chef-d'œuvre a eues à subir? Un prieur de couvent, désirant sans doute raccourcir le chemin qu'il avait à faire pour se rendre au réfectoire, fit percer une porte dans le mur, ce qui détruisit une partie des pieds du Sauveur. Ensuite, pendant les guerres de la Révolution, cette salle servit tour à tour de magasin à foin, d'écurie, d'hôpital et de prison. Les soldats se moquèrent du Christ et des apôtres et leur jetèrent des pierres. Plus tard, l'humidité détériora le mur, et ce fut seulement sous la vice-royauté du prince Eugène qu'on s'occupa de sauver ce qui restait du tableau; encore la restauration fut-elle mauvaise et contribua presque à altérer les traits du pinceau de Léonard. Ainsi, on peut dire que l'un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne a failli périr en grande partie par la faute des hommes.

Après avoir visité les églises, les cloîtres, les palais, tous les lieux où nous appelaient quelques chefs-d'œuvre, nous nous transporterons devant l'arc-de-triomphe construit à l'entrée de la route du Simplon, commencé par Napoléon et continué par l'empereur François. On y a remplacé partout la figure du vainqueur d'Austerlitz par celle de l'empereur d'Autriche. De là, plusieurs contre-sens assez singuliers. Ainsi, dans la scène où Napoléon prête serment à la constitution accordée au royaume d'Italie, il se trouve, par suite de ce changement de personnes qui a vraiment quelque chose de dérisoire, si l'on songe au sort des provinces lombardes, que ce serment est prêté par l'empereur d'Autriche. Il semble que le marbre, en refusant de se plier à ce changement de destination, ait voulu protester contre cette sorte d'apostasie qu'on lui imposait.

Mais n'oublions pas que Milan est, avec Naples, la première ville d'Italie pour la musique, si même les Milanais ne surpassent pas, en fait de dilettantisme, les Napolitains qui, comme l'a dit spirituellement l'auteur des *Promenades dans Rome*, sont *trop Africains* pour sentir la musique tendre et passionnée. Voici qui nous conduit tout naturellement au fameux théâtre de *la Scala*, renommé non-seulement parce qu'il est un des plus vastes que l'on connaisse, mais aussi parce qu'on y entend les meilleurs chanteurs que l'Italie peut fournir. C'est là que s'est faite la renommée des Pasta, des Rubini, des Tamburini, des Lablache. Mais vous entendez souvent parler de succès, de transports, de triomphes sans fin en faveur de tel virtuose ou de tel compositeur. Pour vous édifier sur le sens réel de ces scènes d'enthousiasme, ne faites que cette simple question : « Est-ce à Milan que ces idoles ont été consacrées? » S'il en est ainsi, vous pouvez y croire, car le parterre milanais est peut-être le premier du monde pour l'entente de la musique; on y trouve, avec l'ardeur et l'impétuosité des intelligences italiennes, un mélange de finesse française et de bon sens allemand qui assure sa supériorité. Mais il arrive souvent que l'on confond les succès de Modène, de Ferrare ou même de Florence avec ceux de Milan ou de Naples, et de là certains mécomptes qui surviennent à l'égard de tel ou tel *demi-dieu* du chant qui se trouve être, à son arrivée à Paris, un artiste au-dessous du médiocre.

Quant au théâtre de la Scala considéré comme architecture, il n'a rien de remarquable à l'extérieur. La façade a été construite vers 1778, époque où l'architecture était loin de prospérer en Italie, et ne se ressent que trop du mauvais goût et de la mesquinerie du temps. A l'intérieur, on se trouve dans une enceinte d'une magnificence vraiment extraordinaire, bien que la première impression ne soit pas toujours favorable. On ne songe pas à restaurer les peintures assez fréquemment, et l'éclairage ordinaire est loin d'être suffisant. Mais les jours de fête, ou, comme on dit à Milan, *les jours de gala*, on jouit d'un coup d'œil éblouissant.

On peut, du reste, se convaincre à ce théâtre qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'on rapporte en France des licences des loges italiennes qui servent, suivant le rapport de certains voyageurs, à la fois de salle à manger, de salon de réception, de salle de jeu, etc... S'il est vrai que les spectateurs italiens aient jamais eu l'habitude de dîner au spectacle, l'aristocratie milanaise actuelle est beaucoup trop élégante et délicate pour ne pas avoir depuis longtemps renoncé à cet usage. Mais il est certain que les loges de théâtre servent toujours de lieux de réception. Les nobles milanais n'ayant pas voulu ouvrir leurs salons pour ne pas avoir à y admettre les officiers de la garnison autrichienne, reçoivent dans leurs loges leurs amis ou les étrangers de distiuction. La plupart des loges ne pouvant guère contenir que sept ou huit personnes, il est d'usage que le dernier venu se place sur le devant à côté de la maîtresse de la maison ou plutôt de la loge. A mesure qu'un nouveau venu se présente, il remonte d'un cran sur les banquettes, où l'on se trouve placé obliquement comme dans les omnibus. A *la Scala*, le fameux précepte de l'Évangile trouve son application naturelle : les derniers sont les premiers; et ces déplacements, qui pourraient sembler étrangers à nos usages français, ne choquent en rien les Milanais; la vanité même dans les classes élevées n'étant que bien rarement admise.

Parmi les scènes secondaires, il en est une qui nous semble mériter particulièrement les honneurs du compte-rendu. Ce théâtre, d'un genre particulier, a le bon esprit de ne point distribuer d'affiches, ce qui du moins n'expose pas son public aux mécomptes et aux séductions trompeuses. La comédie que nous venons de voir représenter avec une simplicité et un naturel admirables, a pour héros, ou, pour parler le langage du pays, pour *protagoniste*, un Piémontais qui représente un personnage analogue à celui de notre Pourceaugnac, berné, joué, raillé, battu, exposé à toutes sortes de mésaventures. Il faut savoir que les Milanais, qui en sont toujours aux rivalités et aux aversions du moyen âge, font jouer à leurs voisins du Piémont le même rôle que les Anglais aux Irlandais et les Berlinois aux habitants de Meissen, c'est-à-dire le rôle de dupes et de victimes. Après la comédie est venu un ballet, et, bien que les danseurs et les danseuses fussent en général de fort petite taille, il était impossible de s'élever plus haut, d'exécuter des entrechats plus hardis, des pirouettes plus longues. On les eût pris pour des sylphes ou des démons, à voir avec quelle facilité ils voltigeaient, se disloquaient, laissant de bien loin derrière eux les grands danseurs et les virtuoses de premier ordre que nous avions vus figurer la veille à *la Scala*. Ce spectacle si curieux est celui du fameux *Gerolamo*, et nous venons d'assister à une représentation de marionnettes.

Arnoult FRÉMY.

(*La suite prochainement.*)

HISTOIRE DE LA DANSE.

DEUXIÈME PARTIE (1).



Danse de chevaux, aux trompettes et aux clairons.

V. — DE LA DANSE SACRÉE CHEZ LES CHRÉTIENS.

Ainsi que nous l'avons vu, tous les peuples de l'antiquité célébraient le culte de leurs dieux par des danses sacrées. Les premiers chrétiens adoptèrent ces coutumes en les purifiant.

Pendant les persécutions, des congrégations nombreuses d'hommes et de femmes se retiraient dans les déserts, à l'exemple des thérapeutes, et dansaient les jours de fêtes.

Quand l'orage fut passé, ils bâtirent des temples, et, dans ces temples, des chœurs, espèce de théâtres comme on en voit encore à Rome dans les églises de Saint-Clément et de Saint-Pancrace. Tous les fidèles, prêtres ou laïques, s'y réunissaient pour danser. Les évêques mêmes, suivant Scaliger, ne furent nommés *præsules* que parce que, comme le chef des prêtres saliens, ils avaient l'honneur d'ouvrir la danse.

(1) Voir le numéro de novembre 1845.

On dansait aussi devant la porte des églises et dans les cimetières.

La fête des Agapes ou festins de charité, instituée dans la première Église en mémoire de la cène, pour cimenter l'union des chrétiens qui avaient abandonné le judaïsme et de ceux qui avaient renoncé au paganisme, était également entremêlée de danses.

Dans le principe, les pontifes eux-mêmes encourageaient ces singulières pratiques. Les Pères de l'Église le témoignent en plusieurs endroits de leurs écrits. On cite, entre autres, ce mot de saint Grégoire de Naziance à l'empereur Julien, qui, tout philosophe et stoïcien que l'histoire nous le représente, semble, d'après cela, avoir été un des plus chauds partisans de la danse : « Si vous vous livrez à la « danse, si votre penchant vous entraîne dans ces fêtes, « que vous paraissez aimer avec fureur, *dansez, j'y con-* « *sens;* mais pourquoi renouveler les danses licencieuses « de la barbare Hérodiade? Que n'exécutez-vous plutôt ces « danses respectables du roi David devant l'arche? Ces

« exercices de piété et de paix sont dignes d'un empereur « et d'un chrétien. »

Bientôt pourtant de graves abus s'introduisirent dans ces danses; leur but sacré ne suffit pas à les sauver de la corruption; il fallut les défendre.

La fête des Agapes fut supprimée la première, en l'année 397, par résolution du concile de Carthage, sous le pontificat de Grégoire le Grand.

En 744, un décret du pape Zacharie défendit l'usage de la danse dans toute l'étendue de l'Église.

Odin, évêque de Paris, porta une prohibition spéciale contre les danses exécutées dans les cimetières.

Enfin Dieu lui-même manifesta sa réprobation d'une manière éclatante. « Vers le milieu de l'année 1373, dit Mézeray, le peuple fut attaqué d'une passion maniaque ou frénésie inconnue aux siècles précédents. Ceux qui en étaient « atteints se dépouillaient tout nus, se mettaient une couronne sur la tête, et, se tenant par la main, ils allaient « par bandes, dansant dans les rues et les églises, chantant « et tournoyant avec tant de raideur, qu'ils en tombaient « par terre hors d'haleine. Ils s'enflaient si fort par cette « agitation, qu'ils eussent crevé sur place, si on n'eût pris « le soin de leur serrer le ventre avec de bonnes bandes. « Ce qui était surprenant, c'est que ceux qui les regar-



La danse de saint Jean.

« daient avec attention étaient bien souvent surpris de la « même frénésie, que le vulgaire nomma *la danse de « saint Jean.* »

Mais malgré toutes ces défenses et l'espèce de sanction que le Ciel lui-même avait pris soin de leur donner, les danses n'en continuèrent pas moins comme devant, et, chose singulière, les pontifes et les dignitaires de l'Église ne furent pas les derniers à donner le mauvais exemple.

Un évêque, dit l'histoire, propriétaire d'un vaste terrain près de la Baltique, le céda à une troupe de braves gens, dont la joyeuse piété venait bondir en ce lieu. Il leur accorda autant d'espace qu'ils en pourraient embrasser en se tenant par la main et en dansant en rond. Ceux-ci y élevèrent une ville et la nommèrent *Dantzich*, en souvenir de son origine.

Le dernier concile, convoqué d'abord par le pape Paul III, à Mantoue, en 1537, et ensuite à Trente, en 1545, se termina en décembre 1561, sous Pie VI, par un grand bal, auquel prirent part tous les cardinaux.

Le père Ménétrier, jésuite, qui vivait au dix-septième siècle, raconte, dans son *Traité des ballets*, avoir vu, dans quelques cathédrales, le jour de Pâques, les chanoines prendre les enfants de chœur par la main et danser dans le chœur de l'église avec eux.

A la même époque, les prêtres et tous les habitants de Limoges dansaient en rond dans le chœur de l'église Saint-Léonard, en chantant:

Sant Marciau, pregan (priez) per nous,
Et nous espingaren (sauterons) per bous.

Le traducteur des œuvres de Noverre nous dit qu'un de ses amis lui avait assuré qu'étant au collége à Huy, près de Liège, lui et ses camarades dansaient publiquement dans le chœur de l'église collégiale, à certaines fêtes; après quoi on donnait à chacun d'eux, en récompense de son talent, un petit pain tout chaud. Nul doute que les professeurs ne partageassent ce plaisir, comme les bonnes d'enfants ont coutume de partager les tartines de leurs marmots.

En Espagne, les moines mettaient des masques et dansaient dans l'église à plusieurs fêtes solennelles.

Enfin, bien que les papes eussent depuis longtemps proscrit les danses sacrées, le cardinal Ximenès les ramena dans la cathédrale de Tolède en rétablissant la danse des *muss arabes*, instituée par Isidore, évêque de Séville, et qui se dansait dans la nef.

De nouvelles danses furent même ajoutées aux anciennes. Beaucoup de vieillards se rappellent encore les *brandons*, espèces de danses qu'on dansait, le premier dimanche de carême, sur les places publiques, autour de feux qu'on y allumait, et les *baladoires*, que l'on dansait le premier jour de l'an et le premier jour de mai. Ces danses étaient fort licencieuses et avaient soulevé plusieurs fois contre elles les saints canons de l'Église; mais le Parlement de Paris, malgré son fameux arrêt du 3 septembre 1667, fut impuissant à les détruire, et il fallut que la révolution supprimât Dieu lui-même pour les abolir tout à fait.

Elles tenaient bon, comme vous voyez.

VI. — BALLETS AMBULATOIRES.

Ces danses furent l'origine de fêtes assez bizarres, auxquelles on a donné le nom de *ballets ambulatoires*, et parmi lesquelles il faut compter la fête des Fous, celle des Anes, de la mère Sotte, la procession d'Arles et tant d'autres, dont on trouve la description dans nos vieux historiens.

Ces ballets consistaient en promenades et en danses que l'on exécutait tantôt sur la mer, tantôt sur les places et dans les rues des villes. C'était une imitation de la pompe tyrrhénienne décrite par Appian Alexandrin.

Une des plus célèbres fut celle dans laquelle on célébra, à Lisbonne, la canonisation du cardinal Charles Borromée.

« Un vaisseau richement orné, dit M. Castil-Blaze, flottant sous des voiles de diverses couleurs, des cordages de soie, des pavillons magnifiques, portait l'image du saint, sous un dais de brocart d'or. Il se présente dans la rade; tous les vaisseaux du port, en superbe appareil, s'avancent à sa rencontre et lui rendent les honneurs militaires; on le ramène en grande pompe au bruit de toute l'artillerie des forts. Les châsses des patrons du Portugal, portées par les grands de l'État, et suivies de tous les corps religieux, civils et militaires, reçurent le nouveau saint à son débarquement. La marche commença : quatre chars, d'une grandeur extraordinaire, étaient distribués sur la ligne immense du cortége. Le premier représentait le palais de la Renommée, le second la ville de Milan, le troisième le Portugal et le dernier l'Église. Autour de ces machines roulantes, des troupes de mimes et de danseurs exécutaient, au son des instruments, les actions les plus remarquables du saint, et ceux qui étaient sur le char de la Renommée marquaient par leurs attitudes qu'ils allaient prendre la volée pour les apprendre à l'univers. »

J'avoue que je me représente mal ces attitudes.

La fameuse procession de la Fête-Dieu que le roi René d'Anjou, comte de Provence, établit à Aix en 1462, était également un véritable ballet ambulatoire, composé d'un grand nombre de scènes allégoriques, appelées *entremets*.

Ces entremets étaient une espèce de spectacle mimique, avec des machines et des décorations où l'on voyait des hommes et des bêtes représenter une action. Quelquefois des jongleurs et des bateleurs y faisaient leurs tours et dansaient au son des instruments. On leur donnait ce nom, parce qu'ils avaient été imaginés pour occuper agréablement les convives d'un grand festin pendant l'intervalle des services. Les entr'actes de nos premières tragédies étaient remplis de cette manière; on peut voir dans les œuvres de Baïf les entremets de la tragédie de *Sophonisbe*. Plus de quinze cents bateleurs, saltimbanques, comédiens et bouffons, firent leurs tours et prouesses à la cour plénière, tenue à Rimini, pour armer chevaliers des seigneurs de la maison de Malatesta et d'autres. C'est de ce mot que nous avons fait, par corruption, *intermèdes*.

La fête de la procession d'Aix était donc composée de deux parties bien distinctes, la procession et les entremets; elle durait deux jours.

« Le premier jour, continue M. Castil-Blaze, auquel nous empruntons la plus grande partie de ces détails, la Renommée, à cheval, ayant des ailes à la tête et sur le dos, parcourait la ville en sonnant de la trompette. Une troupe de chevaliers armés de lances la suivait tambours battants, enseignes déployées. Le duc et la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes, venaient ensuite. Ceci était une malice du bon roi René, à l'endroit du général des troupes de sa sainteté Pie II, qui s'était laissé battre par le comte Piscinnino, commandant de l'armée du fils du roi, autrement dit le duc de Calabre; elle dura trois siècles. Saturne et Cybèle, Mars et Minerve, Neptune et Amphitrite, Pluton et Proserpine, et beaucoup d'autres divinités dont l'énumération serait trop longue, chevauchaient après le duc et la duchesse d'Urbin; les faunes, les dryades, les tritons, les suivants de Diane, dansant au son du tambourin, des fifres et des crotales, précédaient un char magnifique, représentant l'Olympe, et dans lequel on voyait Jupiter, Junon, Vénus, l'Amour, les Ris, les Jeux et les Plaisirs. Les trois parques fermaient la marche. Parmi toutes ces puissances mythologiques, on remarquait les acteurs qui, le lendemain, devaient jouer les entremets dans les rues, tels que *lèis Razcassètes, lou Jué d'oou Cat, lèis Tirassouns*, etc.; puis les bâtonniers et les troupes réglées que la ville d'Aix avait en disponibilité. »

Les entremets du grand jour méritent une description particulière. Il y en avait de plusieurs sortes.

Ici, des diables à longues cornes, avec des masques hideux, couverts d'une jaquette à flammes rouges, où pendent une centaine de clochettes, tourmentaient le roi Hérode. On voit que les deux journées avaient un caractère bien différent. Une grande diablesse, et ce n'était certainement pas la moins acharnée, faisait partie de la troupe dansante. Hérode parait les coups de fourche avec son sceptre et se démenait comme un possédé. Il ne parvenait à échapper à ses adversaires qu'en sautant hors du cercle qu'ils formaient autour de lui.

Plus loin, d'autres diables — on en mettait partout — s'efforçaient d'enlever une âme vigoureusement défendue par son ange gardien. Les historiens ne nous ont point appris comment était vêtue la pauvre âme, mais l'ange gardien avait pour cuirasse une planche et des coussins. Bien lui en prenait, car les démons, tout ange qu'il fût, lui frappaient le dos à grands coups de massue. Enfin, comme de juste, la victoire restait au bon génie, qui exécutait alors une danse joyeuse, en serrant sur son cœur la

petite âme, *animula*, qu'il venait d'arracher aux démons.

Notez que les acteurs qui jouaient le rôle de diable avaient grand soin, le matin, d'asperger leur têtière d'eau bénite, dans la crainte de voir, comme cela était arrivé une fois, un véritable suppôt de l'enfer se mêler à leur troupe et prendre part à leurs jeux.

Les Juifs dansant autour du veau d'or; la reine de Saba, suivie de ses dames d'atours; les innocents, représentés par des enfants qui tombaient aux pieds d'Hérode, et se traînaient dans le ruisseau à chaque coup de fusil que ce roi faisait tirer par ses grenadiers; les Mages, suivant naïvement une magnifique étoile portée au bout d'une perche, formaient les sujets d'autant d'entremets.

On voyait aussi les apôtres aidant Jésus-Christ à porter sa croix; saint Siméon, en mitre et en chape, tenant un panier d'œufs à la main; saint Luc, coiffé d'une têtière de bœuf, avec de belles cornes, des cornes de deux pieds; saint Christophe, respectueusement entouré des *Razcassètes*, se peignant et se grattant les uns les autres, pour représenter les lépreux; puis la Mort, la terrible Mort, armée de sa faux, qu'on rencontre toujours à la fin de toutes choses, et qui suit les joyeux cortéges comme le corbeau suit les armées.

Le prince d'Amour, ses mignons, chevaliers, porte-enseignes, le roi de la Basoche et sa cour, l'abbé de la ville, chef des artisans, assistaient à la procession avec leur suite nombreuse, leurs musiques et leurs bâtonniers. De grandes corbeilles de fleurs étaient portées par les varlets du prince d'Amour, qui distribuait des bouquets aux dames. Alors, comme aujourd'hui, il était fort onéreux d'être prince d'amour.

On comprend avec quel soin les dames se paraient de leurs plus belles toilettes pendant ces joyeux jours de fête. Dans le siècle dernier, ce siècle des poufs, des chignons et des frisures, l'encombrement était tel à Aix, que des légions poudreuses de perruquiers s'y rendaient de plus de vingt lieues à la ronde, et étaient obligés de se mettre à l'œuvre plus d'une semaine avant l'événement, pour avoir le temps de parer toutes les têtes. Des milliers de dames, coiffées avec le plus brillant appareil, frisées, graissées et poudrées, la tête couverte de fleurs, de plumes et de pompons, se résignaient à passer plusieurs nuits, les coudes appuyés sur une table et le front dans les mains, pour ne pas déranger le galant édifice et pouvoir l'exhiber au jour convenu dans toute sa fraîcheur.

Le roi René, dit-on, composa lui-même ce ballet: la mise en scène, les airs de danse, les marches, tout était de lui, et cette musique a toujours été fidèlement conservée et exécutée. Aujourd'hui encore, les ménétriers provençaux la jouent sur le galoubet avec accompagnement de tambourin, en faisant le tour de l'arène où doivent combattre les lutteurs.

La procession d'Aix, dont les frais généraux se payaient avec les revenus que le roi René avait destinés à cet objet, fut maintenue dans toute sa pompe jusqu'à la Révolution; mais à cette époque, elle fut emportée avec toutes les autres traditions que nous avait laissées le moyen âge. Une seule représentation extraordinaire en fut donné depuis, en l'honneur de la princesse Pauline Borghèse, en 1805 ou 1806.

Un ballet ambulatoire non moins célèbre fut celui qui eut lieu, au commencement du dix-septième siècle, à Notre-Dame de Lorette, à l'occasion de la béatification d'Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Voici les détails de ce ballet, tels qu'on les trouve dans un ouvrage du temps.

« Le 3 janvier 1610, après l'office solennel du matin et du soir, sur les quatre heures après midi, deux cents arquebusiers se rendirent à la porte de Notre-Dame de Lorette, où ils trouvèrent une machine de bois d'une grandeur énorme qui représentait le cheval de Troie. Ce cheval commença dès lors à se mouvoir par des ressorts secrets, tandis qu'autour de ce cheval se représentaient en ballets les principaux événements de la guerre de Troie. Ces représentations durèrent deux bonnes heures, après quoi on arriva à la place de Saint-Roch, où est la maison professe des jésuites. Une partie de cette place représentait la ville de Troie avec ses tours et ses murailles. Aux approches du cheval, une des murailles tomba, et les soldats grecs sortirent de cette machine, puis les Troyens de leur ville, armés et couverts de feux d'artifices, avec lesquels ils se livrèrent un combat merveilleux. Le cheval jetait des feux contre la ville, la ville contre le cheval, et l'un des plus beaux spectacles fut la décharge de dix-huit arbres couverts de semblables feux.

Le lendemain, d'abord après le dîner, parurent sur mer, au quartier de Pampuglia, quatre brigantins richement parés et dorés avec quantité de banderoles et de grands chœurs de musique. Quatre ambassadeurs, au nom des quatre parties du monde, ayant appris la béatification d'Ignace de Loyola, pour reconnaître les bienfaits que toutes les parties du monde avaient reçus de lui, venaient lui faire hommage et lui offrir des présents avec les respects des royaumes et des provinces de chacune de ces parties. Toutes les galères et les vaisseaux du port saluèrent ces brigantins. Étant arrivés à la place de la Marine, les ambassadeurs descendirent, et montèrent en même temps sur des chars superbement ornés; et, accompagnés de trois cents cavaliers, ils s'avancèrent vers le collége, précédés de plusieurs trompettes. Après quoi, les peuples des diverses nations, vêtus à la manière de leur pays, faisaient un ballet très-agréable, composant quatre troupes ou quadrilles pour les quatre parties du monde. Les royaumes et les provinces, représentés par autant de génies, marchaient avec les nations et les peuples différents devant les ambassadeurs de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, dont chacune était escortée de soixante-dix cavaliers. La troupe de l'Amérique était la première : entre ces danses, il y en avait une plaisante de jeunes enfants déguisés en singes, en guenons, en perroquets. Devant le char étaient douze nains montés sur des haquenées. Ce char était traîné par un dragon. La diversité et la richesse des habits ne faisaient pas le moindre ornement du ballet, quelques-uns des acteurs ayant sur eux pour plus de deux cent mille écus de pierreries.

VII. — ORIGINE DES GRANDS BALLETS.

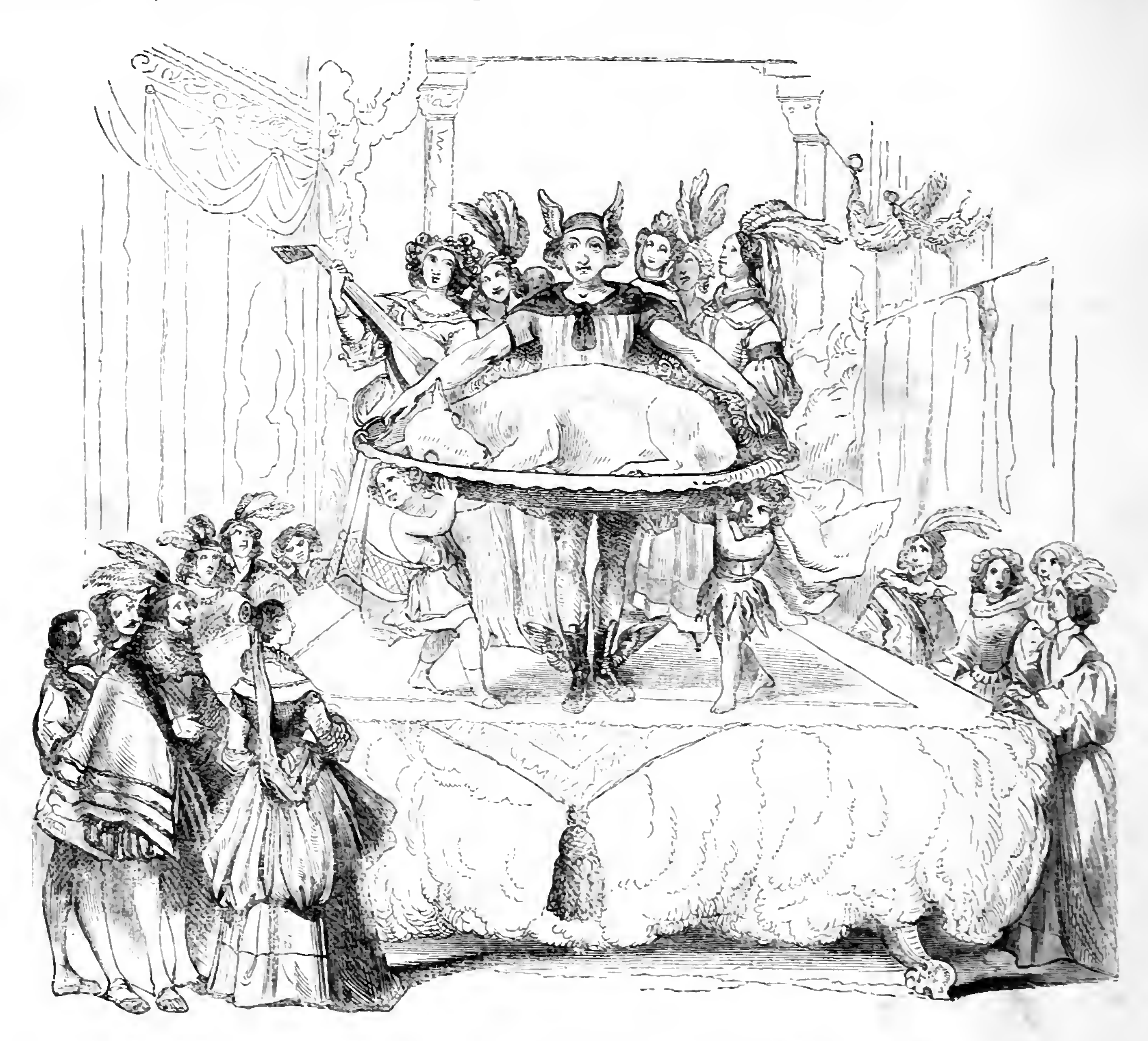
La danse sacrée était donc la seule qui eût survécu aux danses grecques et romaines. En effet, toutes les autres danses avaient disparu avec l'invasion, et ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle qu'on chercha à en faire de nouveau l'accompagnement des fêtes et des plaisirs.

Simplicius, tel est le nom de celui qui tenta le premier cet essai. Cet homme, d'un talent éprouvé dans plus d'un genre, comptait, pour réussir, sur la protection du cardinal Riatti, neveu du pape Sixte IV, et connu par son goût éclairé pour les arts. Mais Sixte IV n'était rien moins qu'un danseur, et la tentative avorta.

La gloire de restaurer la danse était réservée à un simple gentilhomme de Lombardie, nommé Bergonzio di Botta.

Ce gentilhomme avait été chargé d'organiser, dans la ville de Tortone, une fête en l'honneur de Galéas, duc de Milan, et d'Isabelle d'Aragon, son épouse ; c'était en 1489; voici comment il la composa.

Dans un magnifique salon, entouré d'une galerie où étaient distribués plusieurs joueurs de divers instruments, on avait dressé une table tout à fait vide. Bergonzio prenait la chose de loin. Au moment où le duc et la duchesse parurent, on vit Jason et les Argonautes s'avancer fièrement sur une symphonie guerrière. Ils portaient la fameuse toison d'or, dont ils couvrirent la table en guise de nappe, après avoir dansé une entrée noble qui exprimait leur admiration à la vue d'une princesse si belle et d'un prince si digne de la posséder. Cette troupe céleste céda la place à Mercure ; il chanta un récit dans lequel il racontait l'adresse dont il venait de se servir pour ravir à Apollon, qui gardait en ce moment les troupeaux d'Admète, un veau gras dont il faisait hommage aux nouveaux mariés. Bien que ce veau fût le produit d'un vol, ceux-ci l'acceptèrent; il y a des gens qui acceptent tout. Pendant qu'on le mettait sur la table, trois quadrilles qui le suivaient exécutèrent une entrée.



Origine des grands ballets : fête chez le duc de Milan.

Diane et ses nymphes succédèrent à Mercure ; la déesse faisait suivre une espèce de brancard doré sur lequel on voyait un cerf : c'était, disait-elle, Actéon qui était trop heureux d'avoir cessé de vivre, puisqu'il allait être offert à une nymphe aussi aimable et aussi sage qu'Isabelle. Nous doutons fort que ce fût là la véritable pensée d'Actéon.

Dans ce moment, une symphonie mélodieuse attira l'attention des convives. Elle annonçait le chantre de la Thrace ; on le vit jouant de sa lyre et chantant les louanges de la jeune duchesse. « Je pleurais, dit-il, sur le mont Apennin, la mort de ma tendre Eurydice. J'appris l'union de deux amants dignes de vivre l'un pour l'autre, et j'ai senti pour la première fois depuis mon malheur quelques mouvements de joie. Mes chants ont changé avec les sentiments de mon cœur, une foule d'oiseaux a volé pour m'entendre ; je les offre à la plus belle princesse de la terre, puisque la charmante Eurydice n'est plus. »

C'était là, si je ne me trompe, une belle et bonne infidélité ; mais si les morts vont vite, c'est surtout lorsqu'ils se font oublier.

Des sons éclatants interrompirent cette mélodie. Atalante et Thésée, conduisant avec eux une troupe leste et brillante, représentèrent par des danses vives une chasse à grand bruit. Elle fut terminée par la mort du sanglier de Calydon qu'ils offrirent au jeune duc en exécutant des ballets de triomphe.

Un spectacle magnifique succéda à cette entrée pittoresque. On vit, d'un côté, Iris sur un char traîné par des paons, et suivie de plusieurs nymphes vêtues d'une gaze légère, qui portaient des plats couverts de ces superbes oiseaux. La jeune Hébé parut, de l'autre, portant le

nectar qu'elle verse aux dieux ; elle était accompagnée des bergers d'Arcadie, chargés de toutes espèces de laitage, et de Vertumne et Pomone, que servirent toutes sortes de fruits.

Dans le même temps, l'ombre du délicat Apicius sortit de terre. Il venait prêter à ce superbe festin toutes les finesses qu'il avait inventées, et qui lui avaient acquis la réputation du plus voluptueux des Romains.

Ce spectacle disparut, et il se forma un grand ballet composé de tous les dieux de la mer et des fleuves de Lombardie ; ils portaient les poissons les plus exquis, et ils les servirent en exécutant des danses de différents caractères. Puis vinrent Orphée, les Amours, les Grâces, la Foi conjugale, qui mit en fuite Hélène, Cléopâtre, etc.

Lucrèce, Pénélope, Thomiris, Porcie et Sulpicie les remplacèrent en présentant à la jeune princesse les palmes de la pudeur qu'elles avaient méritées pendant leur vie. Leur danse noble et modeste fut adroitement coupée par Bacchus, Silène et les Egypans, qui venaient célébrer une noce si illustre, et la fête fut ainsi terminée d'une manière aussi gaie qu'ingénieuse. Notez que c'est le narrateur qui le dit.

Cette fête bizarre, qui rappelle, mais sur un plan plus vaste, plus riant et mieux ordonné, le festin de Trimalcion, dans Pétronne, eut un succès prodigieux en Italie ; on en répandit la description dans toutes les villes; les imitateurs surgirent en foule ; ce fut l'origine des *grands ballets*.

Les anciens, à la vérité, semblent bien avoir eu quelque chose d'à peu près semblable. Leurs danses, si l'on s'en souvient, représentaient une action qui, jadis, avait été exprimée par un récit en vers, mais dont, depuis, les paroles avaient disparu pour ne laisser subsister que les gestes et les mouvements dont les acteurs accompagnaient dans l'origine leur déclamation. Quelques programmes de ces représentations nous sont même parvenus. Ici, c'est une Ériphanis, éprise de Ménalque, qui le poursuit en vain et fait partager sa douleur aux bois et aux montagnes ; les arbres s'arrachaient les feuilles, les montagnes se déchiraient le flanc de désespoir ; là, c'est une Calice qui, ne pouvant vaincre l'indifférence d'Érasius, se précipite dans la mer, toujours sensible aux peines des amoureux ; plus loin, c'est un jeune Boréus, enlevé par les nymphes, et que redemande à grands cris sa famille désolée ; tant déjà, dès ce temps-là, la réputation des nymphes était détestable. Mais tout cela ne nous offre pas encore exactement l'idée que nos pères attachaient aux grands ballets.

Les grands ballets se divisaient en ballets historiques, fabuleux et poétiques ; tantôt les ballets poétiques représentaient des objets de la nature, comme *les Saisons*, *les Ages*, *les Éléments* ; tantôt ils faisaient allusion à quelque événement, comme *les Plaisirs troublés*, *les Proverbes*, ou à quelque usage particulier, comme *les Cris de Paris*, *les Passe-temps du carnaval* ; quelques-uns enfin étaient de pur caprice, comme le ballet des *Postures*, *les Moyens de parvenir*.

Les grands ballets étaient généralement en cinq actes; chaque acte était composé de trois, six, neuf, ou même douze *entrées* ; on appelait entrées, un ou plusieurs quadrilles de quatre, huit, et jusqu'à douze danseurs revêtus le plus souvent du même costume, et qui, par leurs gestes, leurs attitudes, exprimaient l'intention du ballet.

Le grand ballet, né en Italie comme nous venons de le voir, devint donc un spectacle des plus à la mode; mais il fut exclusivement réservé pour les plaisirs des monarques et des princes ; chacun d'eux voulut en introduire l'usage dans sa cour.



La Verita raminga.

Un des plus célèbres est celui de *la Verita raminga*, la Vérité vagabonde, qui fut représenté à Venise. Dans ce ballet, la Vérité paraît sous la figure d'une femme pauvre, maigre, harassée, poursuivie et maltraitée par des avocats

des procureurs, des plaideurs, un médecin, un apothicaire, un cavalier et un capitan fanfaron. On aurait pu y ajouter des journalistes, mais ils n'étaient pas encore inventés. Une entrée de villageois terminait la première partie; ces villageois voient la vérité sans la craindre, sans la fuir, mais aussi sans s'intéresser à elle. Aujourd'hui les villageois connaissent mieux le prix de la vérité, c'est pour cela qu'ils la cachent. Dans la deuxième partie, un négociant, un financier, des femmes jeunes, belles et coquettes, s'éloignent tour à tour de la Vérité, jusqu'à ce qu'enfin la muse du théâtre l'aperçoit; elle l'accueille, lui fait changer non-seulement d'habit, mais aussi de maintien, de geste et de langage, et la revêt enfin de ce manteau brillant et de couleurs diverses, sous lequel, depuis, elle nous la montre chaque jour pour *castigare ridendo mores*.

La cour d'Angleterre eut aussi un ballet fameux. Brantôme rapporte que le grand-prieur de France et le connétable de Montmorency étant venus, à leur retour d'Écosse, saluer la reine Élisabeth, Sa Majesté leur donna un souper après lequel les dames de la cour jouèrent un ballet. Le sujet était *les Vierges sages* et les *Vierges folles* de l'Évangile. Les danseuses formèrent deux quadrilles; les premières avaient des lampes allumées et pleines d'huile; les lampes des autres étaient vides; toutes ces lampes étaient d'argent parfaitement travaillé. Les dames invitèrent les Français à danser avec elles, et la reine elle-même, de la meilleure grâce.

Enfin la France eut bientôt, elle aussi, ses danses propres et ses ballets.

VIII. — INTRODUCTION DU GRAND BALLET EN FRANCE.

Ce fut Catherine de Médicis qui, la première, introduisit le grand ballet en France. Avant elle, les tournois étaient les seules fêtes où les cavaliers pussent déployer l'adresse et la galanterie, et les dames la grâce et la beauté; mais, depuis le tournoi fatal où Henri II perdit la vie, en 1559, ces dangereux divertissements furent très-rares. Il n'y en eut que quatre jusqu'en 1612, et encore l'un d'eux fut-il ensanglanté par la mort de Henry de Bourbon, marquis de Baupréau.

D'abord ces ballets, dans lesquels le récit se mêlait à la danse, étaient composés sans goût. Baltasarini, plus connu sous le nom de Beaujoyeux qu'il prit ensuite en France, apporta le premier une certaine régularité dans ce genre de spectacle. Le maréchal de Brissac, gouverneur du Piémont, avait envoyé cet Italien à Catherine avec une bande de violons. La reine l'avait nommé son valet de chambre, et dès lors il était devenu l'ordonnateur de tous les festins, ballets, concerts et représentations de la cour.

Ce fut lui qui, en 1581, composa le fameux *Ballet comique de la reine*, pour les noces du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine, belle-sœur du roi. Beaulieu et Salmon, maîtres de musique de Henri III, composèrent la musique, Lachénaye, aumônier du roi, donna les paroles, Jacques Patin, peintre du roi, fournit les décorations.

Voici comment le journal de l'Estoile rend compte de cette fête.

« Les habillements du roi et du marié étoient semblables, « tant couverts de broderies, de perles, pierreries, qu'il « n'étoit possible de les estimer; car tel accoustrement y « avoit qui coûtoit dix mille écus de façon; et toutefois, « aux dix-sept festins qui de rang et de jour à autre, par « ordonnance du roi, furent faits depuis les noces par les « princes et seigneurs parents de la mariée, et autres des « plus grands de la cour, tous les seigneurs et dames chan« gèrent d'accoustrement, dont la plupart étoient de toile « et drap d'or et d'argent enrichis de broderies et de pier« reries en grand nombre et de grand prix.

« Le mardi 10 octobre, le cardinal de Bourbon fit son « festin en l'hôtel de son abbaye de Saint-Germain-des-« Prés, et fit faire à grands frais, sur la rivière de Seine, « un superbe appareil d'un grand bac accommodé en forme « de char triomphant, dans lequel le roi, princes, princes« ses et mariés devoient passer du Louvre au pré-au-Clercs « en pompe solennelle. Ce beau char devoit être tiré sur « l'eau par d'autres bateaux déguisés en chevaux marins, « tritons, dauphins, baleines et autres monstres marins en « nombre de vingt-quatre. En avant des quels étoient por« tés à couvert, au ventre des dits monstres, trompettes, « clairons, cornets, violons, hautbois et plusieurs musi« ciens d'excellence, même quelques tireurs de feux arti« ficiels, qui, pendant le trajet, devoient donner maints « passe-temps tant au roi qu'à cinquante mille personnes « qui étoient sur le rivage.

« Mais le mystère ne fut pas bien joué, et ne put-on faire « marcher les animaux ainsi qu'on l'avoit projeté. De façon « que le roi ayant attendu depuis quatre heures du soir « jusqu'à sept, aux Tuileries, le mouvement et achemine« ment de ces animaux, sans en apercevoir aucun effet, « dépité, dit qu'il voyoit bien que c'étoient des bêtes qui « commandoient à d'autres bêtes.

« Et, étant monté en coche, s'en alla avec les reines et « toute la suite au festin qui fut le plus magnifique de tous. « Nommément en ce que le dit cardinal fit représenter un « jardin artificiel garni de fleurs et de fruits, comme si c'eût « été en mai ou en juillet ou en août.

« Le dimanche 15, festin de la reine dans le Louvre, et, « après le festin, le ballet de Circé et de ses nymphes. »

Ce ballet, représenté dans la grande salle de Bourbon par la reine, les princesses et tous les seigneurs de la cour, avait commencé à dix heures du soir et il n'était pas fini le lendemain à trois heures du matin. Lorsqu'il fut terminé, la reine et les princesses, qui y avaient figuré sous la forme de naïades et de néréides, donnèrent des médailles d'or à devises aux seigneurs, qui, sous la figure de tritons, avaient dansé avec elles. C'était bien le moins qu'il pût arriver entre naïades et tritons.

Mais le journal continue :

« Le lundi 16, en la belle et grande lice dressée et bâtie « au jardin du Louvre, se fit un combat de quatorze blancs « contre quatorze jaunes, à huit heures du soir aux flam« beaux.

« Le mardi 17, autre combat à la pique, à l'estoc, au « tronçon de la lame, à pied et à cheval.

« Le jeudi 19, fut fait le ballet des chevaux, au quel les « chevaux d'Espagne, coursiers et autres en combattant « s'avançoient, se retournoient, contournoient au son et à « la cadence des trompettes et clairons, y ayant été dressés « cinq mois auparavant. »

Ceci, soit dit en passant, pourrait naturellement m'engager à dire quelques mots sur la danse des animaux, et notamment sur celle des éléphants dont parle Pline dans son histoire, ou sur celle des serpents qui excite à un si haut point l'étonnement des Européens dans l'Inde. Mais, malgré tout le désir que j'en ai, je m'abstiens. Restons donc sur nos chevaux, puisque nous y sommes, et disons seulement que les Romains connaissaient parfaitement ce genre de spectacle; ils en attribuaient l'invention aux Sybarites.

Le *pas*, pour un cheval, se compose d'une *cabriole*, d'un *saut* et d'une *courbette*.

HIPP. ETIENNEZ.

LES FÊTES DE VENISE [1].

ANNIVERSAIRE DE LA TRANSLATION DU CORPS DE SAINT MARC A VENISE.

Une tradition, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, portait que le Saint-Esprit avait jadis annoncé à saint Marc, par l'entremise d'un ange, que ses os reposeraient un jour au milieu des lagunes de Venise. On prétendait en outre que la République, du moment où elle aurait les restes de l'évangéliste pour palladium, atteindrait au plus haut degré de sa splendeur et de sa puissance pour s'y maintenir à jamais.

Cette prophétie était pour les Vénitiens un motif irrésistible de chercher, par tous les moyens, à acquérir cette précieuse relique que quelques moines gardaient avec soin dans Alexandrie. Si les progrès de la navigation et de fréquentes expéditions vers ces parages rendaient facile l'accomplissement de ce projet, la ténacité des moines alexandrins, bien plus que leur piété, y formait un obstacle insurmontable. Tous les efforts des Vénitiens restèrent donc longtemps sans résultat, lorsque enfin le hasard effectua ce que la volonté de tout un peuple n'avait pu réaliser jusque-là.

En 828, deux marchands, *Rocco di Malamocco* et *Rustico di Torcello*, partis sur des bâtiments qu'ils avaient eux-mêmes frétés, jetèrent l'ancre dans le port d'Alexandrie. Leur première visite fut pour l'église où reposait le corps de saint Marc. Ils remarquèrent que les moines chargés de la garde des reliques étaient fort tristes. A leurs questions ceux-ci répondirent que les Sarrasins venaient d'enlever du temple quantité de marbres d'un prix inestimable, pour les employer à la construction d'un palais destiné au calife d'Alexandrie. Les Vénitiens parurent affligés et s'indignèrent hautement contre ce rapt sacrilége; puis ils manifestèrent avec adresse de nouvelles craintes pour l'avenir.

— Qui sait? disaient-ils; les infidèles ne se contenteront peut-être point de ce premier succès; ils peuvent revenir à la charge et aller un jour jusqu'à s'emparer du corps de saint Marc. Cette seule idée les faisait frémir de colère et de terreur à la fois. Ne serait-il pas plus prudent de leur confier, à eux, ces restes sacrés, afin qu'ils les missent en lieu de sûreté, à l'abri des mécréants?

La proposition était sage et méritait considération; aussi produisit-elle quelque effet sur l'esprit des religieux, sans toutefois les déterminer encore à se dessaisir de cette bienheureuse relique, source inépuisable d'énormes revenus pour la communauté. Les Vénitiens eurent beau prodiguer toutes les ressources de leur éloquence afin de prouver à ces moines que leur reconnaissance, celle de la République et les récompenses célestes indemniseraient amplement l'église de ce pieux sacrifice, les révérends pères ne se laissèrent ébranler que par des espérances plus positives, par l'offre que les marchands leur firent d'une grosse somme en bons écus d'or au coin de la République.

Cet obstacle surmonté, il restait encore d'autres difficultés à vaincre. Il fallait cacher cette soustraction aux fidèles d'Alexandrie et aux préposés du port qui ne l'auraient certes pas permise. On substitua secrètement, pendant une nuit, le corps de saint Claude à celui de saint Marc; puis, pour éluder la vigilance des employés des portes de la ville, on plaça la sainte relique au fond d'un panier qu'on emplit ensuite jusqu'aux bords de quartiers de chair de porc. L'horreur bien connue des Mahométans pour cet animal immonde fit qu'à la vue de ce panier ils détournèrent les yeux, en criant aux porteurs de passer promptement. Ce fut ainsi que les marchands vénitiens parvinrent à embarquer heureusement le dépôt sacré que la République convoitait depuis si longtemps.

On leva l'ancre aussitôt, et le vaisseau sortit du port.

Le voyage fut d'abord heureux : le temps était calme, les vents favorables; mais bientôt une tempête furieuse vint compromettre la sûreté du navire. Les marins, heureusement, ne redoutaient pas un naufrage; le corps de saint Marc était là pour les sauver. Cette confiance doubla leurs forces et leur courage; ils y puisèrent pour leurs manœuvres une énergie qui les tira du danger. Enfin, après une longue tourmente, les flots se calmèrent, et les voyageurs parvinrent à Venise où ils firent annoncer, avant leur arrivée, de quel précieux fardeau ils revenaient chargés. A cette nouvelle, le doge, le clergé et le peuple en foule accoururent sur la plage afin d'y recevoir ces dépouilles, objet de tous les souhaits. Une brillante procession accompagna jusqu'à la chapelle ducale le corps du saint qui fut placé dans un coffre sous le maître-autel.

La joie des Vénitiens, devenus possesseurs de ce trésor, est indicible. A partir de ce jour, saint Marc fut proclamé le patron de la ville. L'image du saint et de son lion ornèrent les armoiries de tous les monuments publics, le drapeau des flottes, le coin des monnaies. Ce tout-puissant mobile fit accomplir toutes les entreprises qui devaient amener la prospérité de la République.

Les législateurs, pour entretenir le foyer d'une aussi féconde dévotion, instituèrent une fête qui se célébrait tous les ans le 31 janvier, jour mémorable de l'arrivée à Venise du dépôt désiré. Cette fête fut observée jusqu'à nos jours, mais elle ne consistait que dans une messe solennelle où assistaient le doge et toute la seigneurie.

Nous ne saurions décrire les cérémonies qui témoignèrent de l'allégresse des Vénitiens au premier jour de l'institution. Toujours est-il que la République les trouva, sans doute, encore insuffisantes, puisqu'elle se détermina à dédier un nouveau temple à saint Marc afin d'y déposer ses

(1) Voir les numéros de mars et de mai 1845.

restes. L'emplacement choisi à cet effet fut celui de la petite église de Saint-Théodore, jusqu'à ce jour le seul patron de Venise. Ce choix était heureux, il avait le mérite de joindre le nouveau temple au palais ducal déjà en construction, réalisant ainsi le précepte de David qui voulait que la justice fût étroitement alliée à la paix et à la religion. L'église fut promptement achevée, mais dès 976 un affreux incendie la détruisit presque entièrement. Il fut aussitôt décidé qu'un nouveau temple serait construit, lequel surpasserait tous les autres en richesse et en magnificence. Quoiqu'il y eût dès lors à Venise d'excellents artistes, on en consulta de tous les pays, car, dans une affaire d'une telle importance, on estima qu'il était plus sage de mettre en concours les avis du plus grand nombre. A cette époque Constantinople était le foyer de l'art chrétien, et les plus grands maîtres semblaient s'y être donné rendez-vous. On fit venir de cette métropole des architectes renommés, et on leur commanda le projet d'une église qui n'eût pas sa pareille au monde. L'ordre fut exécuté, l'un des dessins approuvé, et l'œuvre colossale commença en 977 sous les auspices du doge Pierre Orseolo. L'aire était trop mesquine, on agrandit l'ancien emplacement, et il offre encore aujourd'hui un développement égal à celui du Jupiter Capitolin à Rome. L'évêque de Venise en posa la première pierre sous les yeux du doge et du peuple. Le travail dura près de trois siècles pendant lesquels on ne cessa de faire venir de Grèce les marbres les plus rares et les plus précieux.

Il serait trop long de parler ici des colonnes de porphyre et des merveilleuses sculptures qui ornent le temple au dedans et au dehors. La façade, quoique moins estimée que le reste au point de vue architectural, se recommande toutefois à la curiosité par les gracieuses fantaisies et les arabesques sans nombre qui la décorent. On y aperçoit, parmi les statues et les bas-reliefs, les héros du christianisme mêlés à ceux du polythéisme; les créations mystiques y coudoient les sensuelles imaginations de la mythologie. Il y a un peu de tout, dit Temanza, mais ce tout est un trésor, un écrin des plus beaux joyaux de l'art. Parmi les statues, il s'en trouve des premiers siècles de la République, puis de toutes les époques jusqu'au célèbre Sansovino. On ne doit pas non plus oublier la mosaïque remarquable qui figure également sur la façade. Le sujet qu'elle représente est tout à fait de circonstance. C'est la translation du corps de saint Marc, et l'on y admire l'habileté de l'artiste qui a su donner tant de vérité, de ressemblance et de spontanéité à la physionomie et à l'attitude de ses personnages. Au milieu de la façade on voit l'effigie de saint Marc avec son lion ailé en bronze doré. Le portrait de ce lion se multiplia à l'infini, non-seulement dans la ville, mais encore dans tous les pays dépendant de la République. Pour les Vénitiens, le lion, c'est-à-dire le nom de saint Marc, s'identifia tellement avec celui de l'Etat, qu'il produisait sur eux plus d'effet que le nom des victoires remportées par la République. Ils y attachèrent un sentiment de respect et d'affection tout à la fois qui, aujourd'hui, les fait encore palpiter de tendresse ou de douleur, en en contemplant les images. Ce qui eut lieu en 1796, lorsque la reine de l'Adriatique, en déposant sa couronne, dut aussi renoncer à son glorieux emblème, prouve tout l'attachement que les sujets d'une république si déplorablement anéantie avaient conservé pour ce lion de Saint-Marc dont le seul prestige avait décidé tant de victoires.

Par le traité de Campo-Formio, la Dalmatie devait passer à l'Autriche. En conséquence, le général Rukovina reçut l'ordre d'en prendre possession. Le 22 août 1796 il arrivait avec sa flotte et débarquait mille hommes de ligne à Pettana, à un mille et demi de Perasto. Les Dalmates, consternés et voyant qu'il ne restait plus d'espoir, voulurent au moins rendre les derniers honneurs au grand gonfalon de Saint-Marc. Les habitants de Perasto et des environs se rassemblèrent donc devant le palais du capitaine commandant. Ce dernier, suivi de douze gardes nationaux armés, de deux enseignes et d'un lieutenant, se rendit dans la salle où se trouvaient le gonfalon et le drapeau de campagne que, depuis plusieurs siècles, la République avait confiés à la fidélité des braves Dalmates. Ces gardes étaient chargés d'enlever les deux bannières, mais, au moment d'y porter la main, ils s'arrêtèrent, le cœur leur manqua et ils ne purent que pleurer. Le peuple qui les attendait sur la place ne savait que penser de ce retard. Il envoya un des juges du pays pour en savoir la cause; mais le juge, aussi ému que les autres, à la vue du lion ailé, fondit en larmes et resta cloué au sol. Enfin le capitaine vint le premier à bout de maîtriser son émotion; il arrache les deux drapeaux du mur, les fixe sur deux piques, les met dans la main des enseignes qui, seulement alors, franchissent le seuil de la salle et descendent sur la place suivis de leurs compagnons. A peine le peuple aperçoit-il les deux étendards chéris que sa douleur fait explosion simultanément; hommes, femmes, enfants, tous éclatent en sanglots. Ce n'est plus dans toute cette multitude qu'une plainte universelle, déchirante, infinie.

A ce moment le fort amène à son tour le drapeau bien-aimé et en salue la déchéance de vingt et un coups de canon. Deux vaisseaux stationnant dans le port répondent à cette salve, et tous les bâtiments marchands à l'ancre dans la rade font entendre un lugubre et dernier adieu à la principauté de Venise.

Les deux étendards furent placés alors sur un plateau que le lieutenant reçut en présence des juges, du commandant et du peuple, puis on s'achemina tristement vers l'église où le clergé tout entier, son abbé en tête, attendait. On lui remit le dépôt sacré qui fut respectueusement placé sur le maître-autel. Le capitaine commandant et monseigneur l'abbé prononcèrent ensuite chacun un discours souvent interrompu par les sanglots des assistants. Tous deux accusèrent le sort qui leur enlevait le paternel gouvernement de Venise; toux deux ne trouvaient d'autre consolation à leur immense douleur que la conscience d'avoir, eux et leurs compatriotes, toujours servi la République avec zèle, fidélité et dévouement. L'un et l'autre terminèrent en disant que le plus noble tombeau pour leur reine, c'était le cœur de ses sujets. Cette naïve et mélancolique éloquence arrachait des larmes à tous les yeux.

Quand ces deux touchantes élégies eurent cessé de remplir de tristesse les voûtes du temple, le capitaine le premier, et tout le peuple après lui, baisèrent le drapeau, qui fut ensuite religieusement déposé dans une caisse sous le maître-autel, tandis que le dernier cri de désespoir de tout un peuple allait peut-être demander au Ciel cette vengeance dont les Anglais furent le bras, et dont l'instrument fut un rocher aride battu par les flots de l'Océan.

URBINO DA MANTOVA

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. ALFRED DE VIGNY.

M. le comte Alfred de Vigny est né à Loches, en Touraine, d'une ancienne et noble famille. Il fut élevé en Beauce, au vieux château du Tronchet, que possédait son grand-père. Il acheva ses études comme tout le monde dans un collége de Paris. L'enfance de M. de Vigny fut entourée du grand bruit de guerre dont Napoléon remplissait alors toute l'Europe. « J'appartiens, a-t-il dit dans *Servitude et Grandeur militaires*, à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons... J'aimai toujours à écouter, et, quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux, je trouvai la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés suspendus dans son vieux château. Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat... Je fus donc, sur la fin de l'Empire, un lycéen distrait. Le tambour étouffait à nos oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion-d'Honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants... Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collége, reparaissait en uniforme de hussard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Nos maîtres eux-mêmes ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'étude à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. Il me prit alors plus que jamais un amour désordonné de la gloire des armes, passion d'autant plus malheureuse, que c'était le temps où précisément, comme je l'ai dit, la France commençait à s'en guérir... »



M. le comte Alfred de Vigny.

Tous ces rêves, en effet, s'évanouirent avec l'Empereur, et M. de Vigny, qui avait pris l'épée pour la porter sur les champs de bataille, fut réduit à mener la vie de garnison, de 1815 à 1823. Ne nous en plaignons pas, comme il le fait lui-même. Un grand poëte vaut mieux aujourd'hui qu'un grand capitaine. Successivement lieutenant de cavalerie dans une compagnie rouge, puis officier dans un régiment d'infanterie, puis capitaine du 55e de ligne, il ne

quitta le service qu'en 1828, fatigué de ne connaître de la vie militaire que la servitude sans la grandeur. Il s'était déjà fait un nom, en donnant le premier l'essor à la nouvelle école par la publication de ses *Poëmes antiques*, écrits de garnison en garnison et pour ainsi dire du bout de l'épée. N'ayant alors d'autre lecture qu'une Bible, enfermée pendant les marches dans le sac d'un soldat, inscrivant au hasard ses pensées sur un album, il composa ainsi, entre l'exercice et la parade, ses premiers chefs-d'œuvre : *Moïse, le Déluge, la Neige, la Sérieuse*, etc. Réunies bientôt avec l'épopée d'*Éloa*, ces poésies ouvrirent avec éclat l'ère littéraire de la Restauration, et M. de Vigny, qui en quatorze ans n'avait pu devenir colonel dans l'armée, devint tout à coup général en littérature. Il était déjà illustre en 1826, lorsque son admirable roman de *Cinq-Mars* le rendit populaire.

Après avoir renouvelé la poésie et le roman, M. de Vigny renouvela le théâtre, en produisant l'*Othello* de Shakspeare dans toute sa farouche beauté. A la suite du *More de Venise* vint la *Maréchale d'Ancre*, qui réussit à l'Odéon comme *Othello* avait réussi au Théâtre-Français.

Ainsi couronné d'une triple palme, M. de Vigny donna le plus noble exemple, en renonçant à toutes les ambitions qui pouvaient l'écarter de la littérature; et enfermé depuis lors dans une solitude méditative et laborieuse, vivant pour sa pensée et par sa pensée, au milieu d'un cercle d'amis dévoués à l'art comme lui-même, il a mis le comble à sa renommée par la publication de deux nouveaux ouvrages, dans lesquels la philosophie la plus généreuse et la poésie la plus exquise se trouvent mariées avec une originalité puissante. On reconnaît *Stello* et *Servitude et Grandeur militaires*. *Stello* a paru doublement, sous la forme romanesque et sous la forme dramatique ; et toute la jeunesse de ce siècle a frémi et pleuré devant le sublime orgueil et les fatales douleurs de *Chatterton*. Aucun type ne survivra plus fortement à notre âge matérialiste, que ce type de la pensée pure et de la poésie idéale.

Depuis dix ans l'opinion publique ouvrait à deux battants les portes de l'Académie à l'auteur de *Stello*. Il n'a été élu que l'année dernière, après une longue résistance, et il vient d'y faire son entrée solennelle le 29 janvier.

Au discours élégant et profond de M. Alfred de Vigny, qui restera comme un monument académique, M. Molé a répondu, on ne sait pourquoi, par une satire éloquente, en passant sous silence les plus beaux titres du récipiendaire, ses poésies. Nos lecteurs nous sauront gré de réparer cet oubli, en mettant sous leurs yeux le chef-d'œuvre suivant :

DOLORIDA.

Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures
Ils suivent le compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc celui que sa douleur attend ?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour ; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.
Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme ;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.
Trois heures cependant ont lentement sonné ;
La voix du temps est triste au cœur abandonné,
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence ;
Et la lampe luttait, sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la terre encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;
Un grand froid la saisit, mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs ;
Elle reste immobile, et sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.
Que le silence est long ! Mais on entend des pas ;
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure,
Qui de quelque malheur semble apporter l'augure ;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se traîne sa faiblesse ;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur les genoux, il parle à demi-voix :
« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,
Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci ;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir ; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit : je vais mourir ; que la fin de mes jours
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.
— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?
— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée ;
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;
Du trépas dans mes yeux vois la triste lueur.
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !
— La mort n'est que la mort, et n'est pas la vengeance.
— O dieux ! si jeune encor tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia, loin de toi, ton image adorée ;
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi ;
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,
Plus touchants par mon crime, et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
Je fus bien criminel. Mais, hélas ! j'ai vingt ans !...
— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?
— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs ;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs ;
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines.
Mais je t'appelais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh ! parle, mon cœur fuit ! Quitte ce dur langage,
Qu'un regard !... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?
— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé !...

Comte ALFRED DE VIGNY.

LA TRÈS-VÉRIDIQUE HISTOIRE
DES
DIX-NEUF INFORTUNES DE JANNOT LE HARPONNEUR.

Un jour, c'était vers la fin du mois de septembre dernier, ma pauvre vieille mère paraissait un peu plus gaie que de coutume, ce qui fut cause que, après déjeuner, nous restâmes à table un quart d'heure de plus qu'à l'ordinaire. Je profitai de l'occasion pour la consulter sur un projet qui me tourmentait depuis longtemps.

— Mère, lui dis-je, c'est une bien belle chose que les voyages.

— Hé! hé! répondit-elle en hochant la tête, oui..., quand on en est revenu.

— On acquiert de la gloire, de la célébrité! on fait progresser la science! Regarde M. L....n, il a découvert deux espèces d'écureuil en faisant une seule fois le tour du monde; M. d'O....y a trouvé un dauphin d'eau douce dans un fleuve de l'Amérique; M. R....n a découvert le pinchaque, qui est presque une nouvelle espèce de tapir; M. G...y s'est assuré que l'*equus bisulcus* de Molina n'est point un cheval, mais un cerf; un autre, M. Mar...s, a décrit une souris des neiges; un autre, M. B.....s, a rapporté des Cordillères une nouvelle espèce de hanneton; M. Mac..d a importé trois mouches de la Belgique! Tous ces gens-là ont ainsi rendu d'immenses services à leur pays, et ont acquis une gloire immortelle, une célébrité européenne.

— Ha! ha! Je ne les connais pas, ces messieurs, mais cela m'est bien indifférent.

— Dis donc, bonne mère: si ce n'était le chagrin de te laisser, triste et aveugle, livrée aux soins d'étrangers, j'aurais bien envie de voyager aussi, d'aller au Brésil, par exemple.

Ma pauvre mère bondit sur sa chaise en entendant ces derniers mots; elle tourna de mon côté ses yeux à jamais fermés à la lumière, étendit vers moi sa main tremblante, chercha mon bras en tâtonnant, le saisit avec force comme pour me retenir, et elle dit:

— Mon Dieu! mon Dieu! ai-je bien entendu? Quoi! tu voudrais quitter ton pays, tes amis, ta famille, pour courir après une vaine fumée qui n'a rien de réel ni d'utile?

— Songe donc, mère, que les moufettes sont si mal connues! Quelle gloire pour celui qui débrouillerait leur synonymie sur les lieux mêmes où elles vivent!

— Eh! qu'importe les moufettes? Je gage que sur trente-quatre millions de Français, il ne se trouverait pas dix personnes qui voulussent se donner la peine de se baisser pour en ramasser une dans le ruisseau de la rue. Tiens, petit (notez que le petit de ma mère a cinq pieds cinq pouces et cinquante-six ans), je trouve que tu deviens doublement bête, comme un classificateur et un nomenclateur, depuis que tu t'es fourré cette malheureuse science dans la tête. Tu étais si gentil autrefois, avec tes jolis cheveux blonds bouclés, tes petites mains blanches et potelées dont tu me caressais la figure, tes petits mots charmants que tu commençais à peine à pouvoir articuler. Alors, tu ne pouvais pas encore marcher, et je te portais dans mes bras, et tu pleurais quand on voulait t'enlever de dessus mon sein! Aujourd'hui...

En achevant ces mots d'une voix émue, la pauvre vieille femme passa sa main sur ses yeux aveugles pour me dérober une larme.

— Je comprends, mère, et je sens dans mon cœur que j'ai eu tort de parler ainsi. Autrefois tu me portais avec bonheur dans tes bras parce que je ne pouvais marcher, aujourd'hui c'est à moi à diriger tes pas, puisque la lumière des cieux t'est fermée. Je le ferai avec joie, avec bonheur et toujours. Allons, donne-moi le bras et partons, nous allons voyager ensemble.

— Vois-tu, mon enfant, ne me parle plus d'autres voyages que ceux que tu peux faire avec moi. Regarde ton camarade Jannot, le beau garçon, comme nous l'appelions autrefois, quoiqu'il eût le nez un peu court et les lèvres un peu grosses: il avait les mêmes pensées que toi, il est parti par amour pour la science, et depuis quatre ans on n'en a pas eu de nouvelles. Mais où vas-tu me conduire?

— Nous allons voyager au jardin.

— A la bonne heure; voilà qui est raisonnable, et je pense pouvoir te le prouver. Dis-moi: connais-tu tous les êtres que tu peux trouver dans ton jardin? sais-tu leurs formes, leur nature, leur organisation, leurs propriétés, leurs mœurs, les lois générales et spéciales qui les régissent, leurs rapports entre eux, leur utilité dans la nature et pour l'homme, leurs habitudes, leur intelligence, leur instinct?

— Non, mère.

— Eh bien! mon ami, si, au péril de ta vie, tu partais pour une terre étrangère afin d'étudier des êtres que Dieu a placés à deux mille lieues de toi, tandis que tu ne connais pas ceux qui t'entourent et que tu as toujours eus sous la main, tu me ferais absolument l'effet de l'astrologue qui tombe dans un puits en observant les astres.

J'admirai combien l'amour maternel est ingénieux, car c'était pour la première fois de ma vie que j'entendais la vieille mère parler science. Sans croire à ses sophismes inspirés par l'affection, je pris la ferme résolution de ne voyager, quant à présent, que dans mon jardin, qui a vingt pas de largeur et trente de longueur. Et ne vous imaginez pas que ce voyage n'ait pas ses dangers, ses écueils et ses tempêtes. Plus d'un écrivain, vous le savez aussi bien que moi, a fait naufrage sans même sortir de son cabinet, et s'est noyé à tout jamais dans son encrier. Nonobstant cela, je mets à la voile, je pars, et je prie bien humblement mes lecteurs de ne pas faire chavirer ma frêle nacelle scientifique.

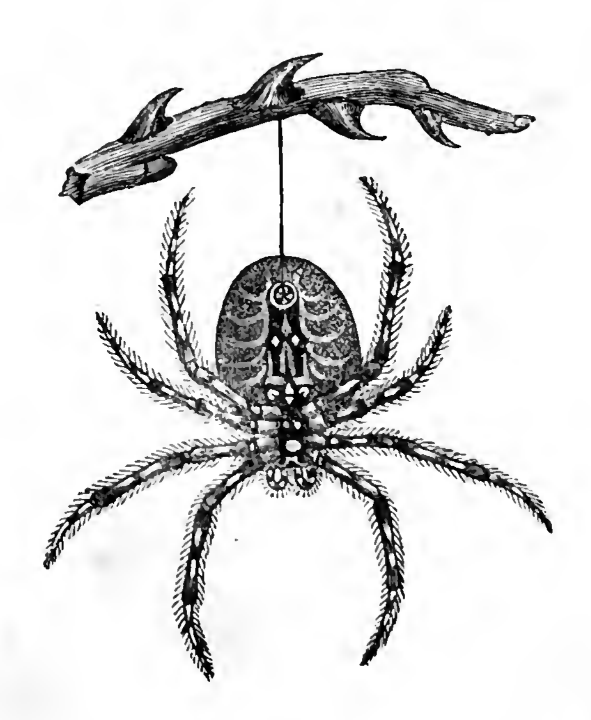
La première chose que j'observai fut une toile d'araignée, que je reconnus, à la vue de son propriétaire, être celle de l'ÉPEIRE DIADÈME (*epeira diadema*, Walck.). Cette toile était suspendue verticalement entre deux arbres et formait un réseau régulier, composé de spirales concentriques, croisées par des rayons droits partant d'un centre commun. Les fils soyeux étaient très-fins, et ils avaient à peine une force suffisante pour arrêter une grosse mouche ordinaire; tandis que les toiles de quelques épeires exotiques sont assez fortes pour arrêter des colibris et autres petits

oiseaux. Comme l'araignée était placée en embuscade au milieu de sa toile, c'est par elle que je commençai mes observations.

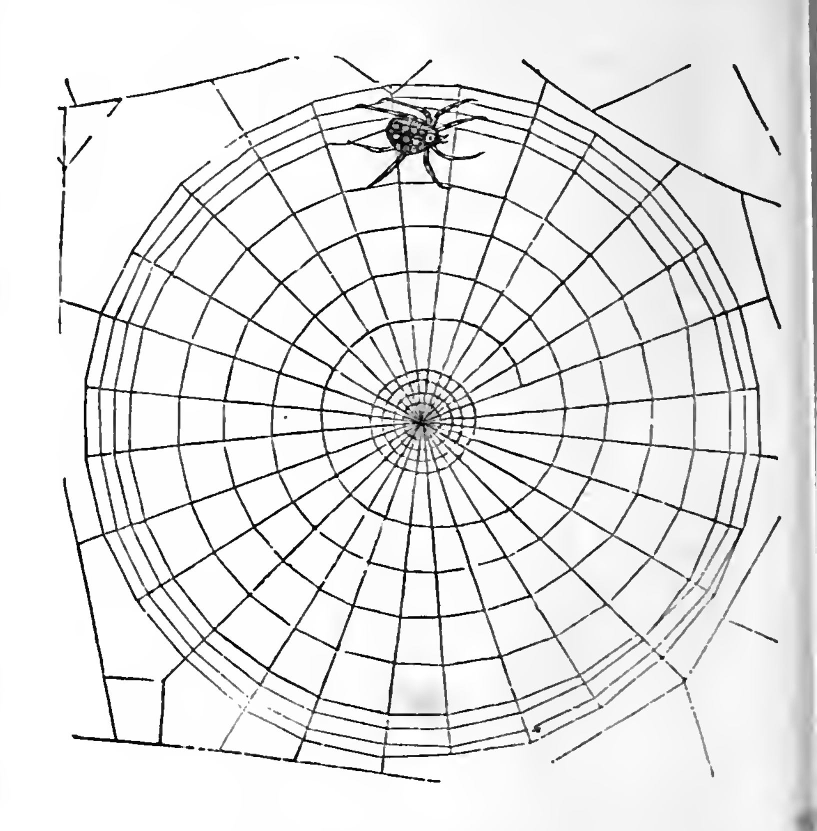
L'épeire diadème, si commune dans nos jardins en automne, peut être considérée comme le type de son genre. Elle appartient, selon Latreille, à l'ordre des araignées pulmonaires, famille des fileuses et section des orbitèles. Les crochets de ses mandibules sont gros, repliés le long de leur côté interne; les filières extérieures, placées vers l'extrémité de l'abdomen, sont presque coniques, peu saillantes, disposées en rosette; la première et la seconde paires de pattes sont les plus longues, la troisième est la plus courte. Elle a, sur son thorax ou corselet, huit yeux, dont quatre intermédiaires formant un carré, et les autres rapprochés par paire, une de chaque côté, ainsi 8 $\substack{oo\\oo}$ 8.

Ses mâchoires sont droites, dilatées dès leur base en forme de palettes. Le thorax est fortement tronqué en avant. L'abdomen a, de chaque côté, près de sa base, une élévation charnue en forme de tubercule peu ou point apparent en avant; il est très-gros, ovale allongé, avec une rangée longitudinale de points jaunes ou blancs, traversée par trois autres lignes semblables en croix et une raie festonnée de chaque côté. Quant à la couleur, il varie beaucoup : il peut être rougeâtre, mélangé de rouge et de brun, entièrement noir avec les taches et les points jaunes ou blancs.

La plupart des araignées, peut-être toutes, ont les crochets des mandibules percés d'un trou par lequel, lorsqu'elles mordent, elles font couler une liqueur venimeuse qui peut sur-le-champ faire mourir une mouche, mais qui, au moins en Europe, n'a pas assez d'énergie pour causer à l'enfant le plus délicat des accidents aussi graves que ceux que produit la piqûre d'un cousin. C'est donc bien à tort que certaines personnes se donnent le ridicule d'être *horriblement* effrayées à la vue d'une araignée. Un de nos astronomes célèbres, M. Delalande, n'avait pas ce ridicule-là, car il mangeait autant d'araignées qu'il en pouvait attraper, et il leur trouvait, disait-il, un goût de noisette délicieux. Je connais encore maintenant un homme, du reste très-aimable, qui est fort enchanté quand un ami, invité par lui à diner, lui fait la galanterie de porter, pour le dessert, une boîte pleine d'araignées et de cloportes.



Mais revenons à mon voyage. La toile dont je vous ai parlé était suspendue entre deux arbres éloignés de plus de cinq mètres l'un de l'autre, et séparés par un petit ruisseau qui coulait entre eux deux, et que l'épeire n'avait certes pas pu traverser. Comment avait-elle donc fait pour attacher aux branches de ces deux arbres les câbles qui soutenaient sa toile? Rien de plus simple.



Toile de l'épeire diadème.

Par un instinct vraiment admirable, elle était montée sur l'arbre et s'était placée au bout d'une branche; là, elle se tient ferme sur ses pattes de devant, et, avec ses pattes postérieures, elle tire de ses mamelons un fil très-long qu'elle laisse flotter dans l'air. Ce fil, très-léger, est poussé par le moindre vent vers un corps solide, c'est-à-dire vers une branche du second arbre, contre laquelle il se colle de suite à l'aide du gluten dont il est enduit, et voilà un pont de communication établi. Pour s'assurer que le fil est solidement fixé, l'épeire le tire à elle de temps en temps, et lorsqu'elle en est certaine par la résistance qu'elle éprouve, elle le bande et le colle à l'endroit où elle se trouve. Alors il faut placer sous ce premier cordage, dans une position presque parallèle, un second câble; car c'est entre les deux que la toile doit être tendue verticalement. Pour y parvenir, l'épeire se suspend à un fil qu'elle allonge à mesure qu'elle descend. Aussitôt qu'elle a rencontré une feuille ou autre corps solide, à un demi-mètre, plus ou moins, au-dessous du câble, elle colle un fil, puis elle l'allonge à mesure qu'elle remonte à son câble. Au moyen de ce dernier, elle traverse sur l'autre arbre, toujours en allongeant le second fil, mais en ayant le soin qu'il ne se colle pas au premier. Arrivée au second arbre, elle coupe le câble, mais en le retenant avec ses pattes; puis elle fixe un second fil, auquel elle se suspend, et elle l'allonge en se laissant descendre jusqu'à ce qu'elle rencontre un corps solide, auquel elle fixe à la fois et son fil et le second câble; elle tend celui-ci comme le premier, et voilà les bases solides de sa toile parfaitement établies.

Vous remarquerez qu'en agissant ainsi la toile sera toujours dans une position verticale, car, en descendant des deux extrémités du premier câble pour fixer les deux extré-

mités du second, elle s'est toujours laissée tomber le long d'un fil, et son corps suspendu lui a servi de l'instrument que les maçons appellent un fil à plomb.

Les deux câbles, quoique plus gros et plus forts que les autres fils, peuvent néanmoins ne pas offrir une solidité suffisante s'ils ont une grande longueur. Pour leur en donner davantage, elle leur ajoute des bras de force, c'est-à-dire quelques nouveaux fils qui s'attachent aux câbles à de certains points par une de leurs extrémités, tandis que l'autre va se fixer à quelques feuilles de l'arbre. Ces bras de force servent encore à tendre les câbles et à empêcher la toile de tomber si les câbles étaient rompus par un accident.

Toutes ces préparations terminées, l'épeire va se placer au milieu du câble de dessus, elle y attache un fil, elle s'y suspend et l'allonge jusqu'à ce qu'elle rencontre le câble de dessous, auquel elle le colle. A côté de ce fil, à un ou deux travers de doigt de distance, plus ou moins, elle fixe un second fil qui croise le premier et s'y attache vers le milieu de sa longueur, et ce milieu devient le centre de la toile, d'où un grand nombre de fils rayonneront comme on le voit dans la figure que nous donnons.

Lorsque tous les rayons, partant du centre commun, sont placés et attachés soit aux câbles, soit à des bras de force plus ou moins obliques, il s'agit de former le réseau qui doit arrêter les moucherons au passage. Pour cela, elle tend de nouveaux fils concentriques, en cercles ou en spirale, très-rapprochés les uns des autres, et rien n'est curieux que de la voir fixer ces fils aux rayons. A mesure qu'elle tourne autour de sa toile, le fil sort de sa filière; l'épeire s'arrête à chaque rayon, mesure de l'œil la distance pour rendre les cordes d'arc à peu près parallèles, puis, avec une patte de derrière, elle saisit le fil près du mamelon, le tend et le pousse contre le rayon au point juste auquel il faut qu'il se colle. La toile achevée, l'araignée construit souvent entre deux feuilles, qu'elle rapproche face à face, près d'une des extrémités du câble supérieur, une petite loge de soie où elle se cache quand elle se croit menacée d'un danger; elle s'y met à l'abri de la pluie et y passe la nuit.

Pour chasser, l'épeire se place au centre de sa toile, et là, elle attend avec une patience admirable qu'un moucheron vienne par étourderie se jeter dans ses filets. Elle s'aperçoit de sa capture à l'ébranlement que l'insecte donne à la toile en se débattant; aussitôt elle s'élance vers lui, le saisit avec ses crochets, et l'emporte avec la même rapidité pour le dévorer au centre de sa toile, si c'est un petit moucheron qui ne puisse lui faire aucune résistance. Si c'est une mouche un peu forte, elle l'attaque avec précaution, la mord pour l'empoisonner, puis elle la saisit avec ses quatre pattes de derrière, la place près des mamelons de sa filière, la fait tourner cinq à six tours et la couvre ainsi d'une cinquantaine de fils qui entourent la pauvre mouche et lui forment un maillot qui lui serre le corps et les membres au point qu'elle ne peut plus faire le moindre mouvement. Dans cet état, l'araignée l'emporte et la mange avec la plus grande facilité. En ce cas, j'ai vu les six mamelons de la filière produire à la fois plus de cinquante fils extrêmement fins et parfaitement distincts les uns des autres.

Si l'insecte pris dans les filets est gros, une guêpe, par exemple, et que la toile soit menacée d'être déchirée, l'épeire sacrifie sa voracité à sa prudence : au lieu d'essayer d'emmaillotter l'animal, elle se hâte de couper elle-même les fils qui le retiennent et de le délivrer de ses chaînes.

Comme ces araignées tendent leur toile dans des endroits passagers, il arrive très-souvent qu'un homme, un chien, un oiseau ou un accident quelconque la déchirent entièrement, et cela arrive au moins une fois par jour. Si la toile n'est qu'un peu endommagée, l'araignée se borne à la raccommoder; si le dommage est très-grand, elle la reconstruit tout entière. Il m'est arrivé bien souvent de détruire complétement, deux ou trois fois par jour, ce réseau qui lui coûte tant de travail et de peine, et toujours, quelques heures après, je le trouvais rétabli. Comment, me disais-je, peut-elle tirer de ses filières une aussi grande quantité de soie? Il me semblait qu'après avoir, dans un très-court espace de temps, employé plus de matière soyeuse que son abdomen tout entier ne pourrait en contenir, ses réservoirs sécréteurs devaient être épuisés, comme le croient les naturalistes. Il n'en est rien cependant, et voici pourquoi. Lorsque ce malheur arrive à l'araignée, elle se cache pour éviter le danger; mais bientôt après, lorsqu'elle n'est plus menacée, elle revient sur le lieu du désastre, ramasse avec le plus grand soin jusqu'au plus petit débris, au plus petit fil de sa toile détruite, et le mange. Cette soie passe de son estomac, sans que je puisse dire comment, dans le réservoir qui communique avec les mamelons de ses filières, et elle se trouve de suite propre à être employée à la fabrication d'une nouvelle toile. Je pense, mais sans en être certain, que ce réservoir est l'organe que Tréviranus a pris pour le foie, d'autant plus que dans les essais qu'il a tentés sur la liqueur que fournit cet organe, il l'a trouvée alcaline, et a reconnu la présence d'une certaine quantité d'albumine.

Cette observation m'a conduit à en faire une autre : l'épeire s'accouple vers la fin de l'été, et pond, en automne, un très-grand nombre d'œufs d'un beau jaune, enveloppés dans un cocon d'un tissu serré. Ce cocon est lui-même entouré d'une épaisseur considérable d'une bourre de soie lâche et jaunâtre. Au printemps suivant, les petits éclosent, et alors ils sont jaunes avec une tache brune sur l'abdomen; ils restent ensemble jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour vivre de proie chacun isolément. Je me suis demandé de quoi ils vivaient pendant ce premier temps, et une observation minutieuse et certaine m'a appris qu'ils ne se nourrissent pas d'autre chose que de la soie et de la bourre du cocon qui les renfermait.

Chacun est maître chez soi, et j'ai souvent reconnu chez l'épeire la vérité de cet axiome. Quand vient la fin de la saison, et que, dans mon jardin, je me lasse d'observer ces araignées aussi féroces qu'industrieuses, j'ai pour habitude de les faire se dévorer les unes les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une. Je ne choisis pas la plus grosse, mais celle qui me paraît la plus alerte et la plus courageuse pour être mon bourreau d'office. Avec un bâtonnet je prends une de ses voisines, quelquefois deux ou trois fois plus grosse, et je la porte sur sa toile. Il faut voir, quand celle que je transporte devine mon intention, quelle frayeur la saisit dès qu'elle approche de la toile fatale! elle se laisse tomber par terre et fait la morte; elle glisse tout à coup le long d'un fil; elle va et vient sur mon bâtonnet avec l'égarement de la peur, enfin elle emploie tous les moyens imaginables pour éviter une lutte qu'elle craint à l'égal de la mort. Dès qu'elle est déposée sur la toile de son ennemi, elle fuit à toutes jambes; mais mon bourreau s'élance à sa poursuite, l'atteint, la perce de ses crochets empoisonnés, l'emmaillotte et la mange, le tout en aussi peu de temps que j'en mets à vous le raconter. Je n'ai jamais vu que l'araignée étrangère, quelque grosse qu'elle fût, ait été vainqueur de la propriétaire de la toile, et il est même bien rare qu'elle lui oppose une véritable rési-

stance. Cependant quelquefois elles se mordent mutuellement, et le vainqueur meurt peu de temps après avoir dévoré le vaincu.

Il y a quelques années qu'on a fait des essais industriels sur la soie qui enveloppe le cocon de l'épeire diadème, et l'on s'est assuré que, préparée et cardée convenablement, sans avoir le brillant de la soie du ver-à-soie, elle en avait la force. Aussitôt les gobe-mouches du temps de publier des mémoires, des plans d'ateliers, de métiers, de dévidoirs, etc., pour préparer cette nouvelle richesse de la France. J'ai lu plus de vingt brochures sur ce sujet. Malheureusement ces industriels n'étaient pas aussi gobe-mouches que je l'ai dit, car jamais ils n'ont pu trouver le moyen d'attraper assez de mouches pour élever et nourrir quelque trentaine de milliers d'araignées, qui auraient pu fournir une once de mauvaise soie. Si c'était aujourd'hui!... ils n'auraient pas attrapé plus de mouches, mais ils auraient attrapé des actionnaires, et, qui sait? cela aurait peut-être fait du tort aux agioteurs des chemins de fer, et le mal ne serait pas grand.

Je vous disais donc... J'en étais là lorsque ma sonnette fit un carillon du diable. Un homme, tatoué au visage, chauve, borgne, manchot, boiteux et bossu, pousse la porte, entre, me voit au jardin, se précipite à ma rencontre, et, sans avoir le temps de me reconnaître, je me trouve dans les bras..., c'est-à-dire dans le bras, car il n'en avait plus qu'un, de cet homme en guenilles et à moitié mutilé. Après les premières embrassades, je jugeai à propos de demander à cet excellent ami quel était son nom.

— Quoi! tu ne reconnais pas ton ami de collége Jannot?

— Toi, Jannot! Jannot le beau jeune homme?

— Hélas! oui, autrefois; mais aujourd'hui Jannot le harponneur.

Je me retourne vers le banc où j'avais assis ma bonne vieille mère, et, dans l'effusion de ma joie, je m'écrie :

— Eh bien! mère, c'est Jannet, c'est lui en chair et en os; le reconnais-tu à sa voix?

— Oui, oui, je l'entends, et je suis bien contente de son retour. Cela ferait grand plaisir à sa mère, si le chagrin de son départ n'avait pas fait mourir la pauvre femme il y a trois ans! Mais je n'en persiste pas moins dans mes idées.

Après dîner, je m'avisai, pour la première fois, d'examiner mon pauvre ami, que j'avais vu si fashionable, si beau, si complet (passez-moi le mot), quatre ans auparavant. Il s'aperçut du regard scrutateur que je jetai sur ce qui restait de son ancienne personne.

— Que veux-tu, me dit-il, j'ai perdu tout ce qui me manque dans mes voyages, et, en compensation, j'ai rapporté la misère sans acquérir la science après laquelle je courais : je vais te conter cela. Je ne te dirai pas aujourd'hui mes longues pérégrinations autour du globe, mais seulement les accidents qui m'ont réduit à l'état où était le célèbre maréchal Rantzau, qui n'avait qu'un de ce dont les autres ont deux. Par où veux-tu que je commence : par l'oreille, par l'œil, par le bras, par la jambe ou par la bosse?

— Hélas! mon cher, commence par où tu voudras.

— En ce cas, je vais procéder par ordre de dates.

Tu sais que, il y a près de cinq ans, je m'embarquai, au Havre, sur *le Discret*, joli petit bâtiment de commerce frété d'une cargaison de librairie achetée au poids du papier dans les rebuts des magasins de Paris, et destinée pour la Guyane française. Mon intention était d'aller dans l'Amérique tropicale pour étudier des mammifères d'autant plus intéressants, que leur synonymie est très-embrouillée en Europe. Tu comprends que je veux parler des moufettes.

— Des moufettes! s'écria ma vieille mère avec une émotion visible; des moufettes! De grâce, mon cher Jannot, ne nous parlez pas de vos stupides moufettes; il n'y a rien que je haïsse au monde comme les odieuses moufettes! J'ai les moufettes en horreur!

— Soit; n'en parlons plus. Nous sortîmes très-heureusement de la Manche, et, pour distraire les ennuis d'une longue navigation, je me mis à bouquiner dans la cargaison du navire. Chaque soir je m'endormais doucement au moyen des excellents ouvrages de nos sommités scientifiques et littéraires, et je passai la ligne sans baptême et sans malencontre. Seulement je remarquai que le capitaine, au lieu de pointer le compas vers l'ouest, le pointait constamment vers le sud depuis que nous avions passé les Açores; mais comme je n'entendais rien à la navigation, cela ne m'inquiétait pas, et ce fut là ma première infortune.

Un jour, par un calme plat, comme j'étais sur le pont, j'aperçus de très-loin quelque chose de noirâtre qui flottait sur les ondes et qui semblait s'approcher de nous. Je fis remarquer cet objet au capitaine, qui braqua sa lunette du côté que je lui montrais avec mon doigt.

— C'est une baleine ou un énorme cachalot, me dit-il.

— Une baleine ou un cachalot! m'écriai-je avec joie. Quoi! dès les premiers jours de navigation j'aurais le plaisir de voir un cachalot, un énorme cachalot!

— Martin, dit le capitaine en se retournant vers un vieux matelot, n'avons-nous pas quelque harpon à fond de cale?

— Oui, capitaine; mais il n'y a pas à bord un seul homme qui sache s'en servir.

— En ce cas, profitons de la brise qui s'élève, laissons là le monstre et filons quelques nœuds.

Cette résolution me désespérait, car j'aurais donné tout au monde pour voir de près un cachalot. Le désir rend ingénieux et menteur dans bien des circonstances, et j'en fus la preuve.

— Capitaine, dis-je avec toute l'assurance d'un naturaliste effronté qui n'aurait jamais quitté le Jardin des Plantes, je connais beaucoup le cachalot, j'en ai fait une étude approfondie, et, de plus, c'est moi qui ai rédigé l'article *Pêche de la baleine* dans le Dictionnaire de d'Orbigny. Tenez, voilà ce que c'est : le cachalot, *physeter macrocephalus* de G. Cuvier, est un mammifère cétacé, qui diffère essentiellement de la baleine par ses mâchoires, munies de dents et non de fanons. Sa tête est très-volumineuse et fait au moins la moitié de la longueur de l'animal; elle est excessivement renflée, surtout en avant; la mâchoire supérieure manque de dents, ou, si elle en a, elles sont très-petites et cachées dans la gencive; mais la mâchoire inférieure, étroite, allongée et s'enchâssant dans un sillon de la supérieure, est armée de chaque côté d'une rangée de dents coniques et d'une grandeur énorme. C'est dans de grandes cavités placées sur sa tête que se trouve cette sorte d'huile qui se fige et devient dure comme de la cire blanche en se refroidissant. Nous autres savants, dis-je en me rengorgeant comme un académicien de la veille, nous donnons à cette matière le nom de *cétine*, mais, dans le commerce, elle est connue sous le nom de *sperma-céti*, de *blanc de baleine*, *adipocire*, etc. C'est aussi le cachalot qui, dit-on, élabore dans ses intestins cette substance odorante que vous appelez *ambre gris*. Quoi qu'il en soit, ce monstrueux animal n'a qu'un évent, qui se dirige vers le côté gauche, sur le devant de son museau qui est comme tronqué presque carrément. L'œil gauche est aussi un peu plus petit que le droit, ce qui fait que les habiles harponneurs attaquent toujours l'animal de ce côté.

— Parbleu, me répondit le capitaine, il me paraît que vous entendez très-bien cette partie-là ; voulez-vous le harponner?

— Volontiers, répondis-je, mais d'une voix un peu émue, parce que le monstre s'était approché de nous, et que je pouvais déjà juger de sa grandeur qui dépassait soixante pieds.

Le capitaine ordonna aussitôt qu'on descendît les deux canots à la mer, et Martin me mit à la main un vieux harpon rouillé, monté sur un manche qui me parut celui d'un balai. A la boucle du harpon on attacha une ligne de la grosseur du petit doigt et longue de quelques centaines de brasses. Je t'avoue, mon cher, que je n'étais pas trop rassuré et que je sentais battre mon cœur plus fort que de coutume ; mais la vanité parisienne l'emporta sur la prudence, et, moi sixième, je descendis dans le petit canot. Pendant qu'un des matelots tenait le gouvernail, et que les quatre autres ramaient avec le moins de bruit possible, je me tenais fièrement debout sur l'avant, avec mon harpon à la main.

Nous approchâmes tout près de l'horrible monstre sans qu'il eût l'air de nous apercevoir. Grand Dieu ! j'en frissonne encore quand j'y pense. Figure-toi, si tu le peux, une gueule rouge de vingt pieds d'ouverture et de quinze de profondeur, dans laquelle une chaloupe montée de douze hommes serait entrée tout entière. Quand je fus à quatre pas de cette épouvantable gueule, je ne me sentis plus, et il ne me resta plus que le courage désespéré de la peur. Je brandis mon harpon en l'air, et je le lançai entre l'œil fauve et la nageoire de l'animal de toute la force qui me restait. Alors il ouvrit son effroyable gueule, bondit et éleva la moitié du corps à trente pieds au-dessus de la surface des ondes, comme une tour prête à nous tomber sur la tête ; je fermai les yeux, puis je sentis une affreuse secousse ; il me sembla que j'étais broyé, coupé en deux entre ses énormes mâchoires, et je m'évanouis. Ma frayeur fut si grande que ma bile se mêla avec mon sang, et depuis ce moment-là ma peau est toujours restée jaune comme celle d'un sauvage des bords du Missouri. Ce fut là ma seconde infortune.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai étendu tout de mon long dans le grand canot, entre les mains de nos matelots qui s'efforçaient de me rappeler à la vie. Dès que j'eus ouvert les yeux, et qu'ils furent rassurés sur mon existence, ils se mirent à rire insolemment et à se moquer de moi avec toute la grossièreté des gens de mer. On me monta à bord, où le vieux requin de capitaine me reçut avec un sourire plus piquant encore, en me complimentant ironiquement sur mon adresse et sur mon courage. Il me raconta que le cachalot, après avoir submergé notre frêle embarcation, était bravement parti avec mon harpon, sans exercer d'autre vengeance. Un de mes cinq matelots m'avait soutenu à la surface de l'eau pendant que les autres avaient gagné à la nage le grand canot qui venait à mon secours. Le capitaine, dans sa gaieté, me nomma Jannot *le harponneur*, et depuis ce temps-là je suis connu dans toute la marine française sous ce malheureux nom. C'est la troisième de mes infortunes.

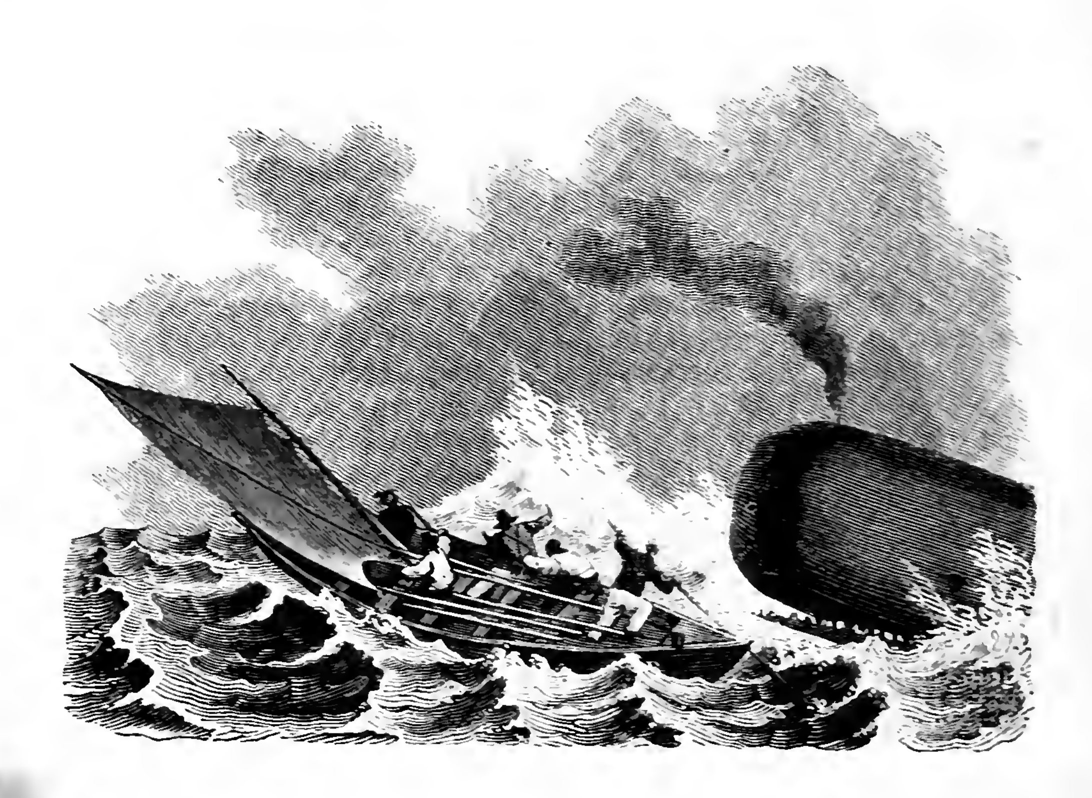
Nous continuâmes notre voyage avec un temps très-favorable, mais toujours en nous dirigeant vers le sud, ce qui m'étonnait beaucoup. Quand nous eûmes atteint le 18e degré de latitude australe, nous profitâmes d'un calme pour faire une manœuvre à laquelle je ne m'attendais guère. Sur le commandement de notre capitaine, que je vis pour la première fois sortir de sa chambre avec deux pistolets à sa ceinture et une hache d'abordage à la main, les matelots se mirent tranquillement à jeter notre cargaison de livres à la mer, et j'eus la douleur de voir les œuvres les plus nouvelles de presque tous les romanciers de Paris dispersées et déchirées par les requins avant d'être entièrement submergées, et périr ainsi misérablement un an plus tôt qu'elles l'auraient fait chez l'épicier, si elles n'étaient pas sortis de Paris. Puis, six pièces de canon, cachées à fond de cale sous les ballots de livres, furent montées dans l'entrepont, dont on décloua les sabords, et deux cents chaînes de six pieds de longueur, munies chacune de cadenas, de menottes et de carcans, furent apportées sur le pont où on les dérouilla tant bien que mal. Après cela, on mit le cap au sud-est au lieu de le mettre à l'ouest. Hélas ! je m'aperçus alors, mais trop tard, que, croyant m'être embarqué sur un honorable navire marchand, j'étais monté sur un infâme vaisseau négrier. Ce fut là ma quatrième infortune, et elle était d'autant plus grande que je n'osai pas m'en plaindre devant l'honnête compagnie avec laquelle je me trouvais compromis.

Nous arrivâmes, sans faire de mauvaise rencontre, dans un petit port sans nom à quelque distance au sud de Loango ; je formai, aussitôt que je pus apercevoir la terre inhospitalière d'Afrique, le projet de m'évader à la première occasion, et de gagner à pied, avec un guide que j'espérais trouver, le comptoir européen le plus près. Pendant que nos gens faisaient la traite, moi, sous le prétexte de chasser et de recueillir des objets d'histoire naturelle, tous les jours je descendais à terre, armé, comme un véritable forban, d'un coutelas, de deux pistolets et de mon fusil double. Je ne tardai pas longtemps à m'apercevoir que je trouverais difficilement un guide, parce que je n'entendais pas un mot de la langue sauvage du pays. Cependant, un jour que je me promenais tristement sur le rivage, je vis un pauvre nègre esclave que nos négriers avaient enchaîné à un rocher pour venir le reprendre après une excursion qu'ils avaient été faire dans l'intérieur du pays. Je m'approchai de la triste victime pour la considérer, quand, à ma grande surprise, ce malheureux se mit à me parler dans un jargon mêlé de français, d'anglais, d'un peu de portugais, d'espagnol et d'italien, etc., dont je comprenais quelques mots. Il me dit, tant bien que mal, moitié gestes et moitié paroles, qu'il avait servi longtemps d'interprète à des négriers anglais et français, à Loango.

Aussitôt une idée lumineuse me passa par la tête, et je compris tout le parti que je pouvais tirer de cet homme. Je lui demandai à combien de distance nous étions du premier comptoir européen, et il me dit qu'il y en avait un à trois journées de marche. Je le fis jurer sur un fétiche qu'il m'y conduirait fidèlement si je le délivrais de ses fers, ce qu'il accepta. Avec quelque peine je rompis, au moyen de mon coutelas, l'anneau qui le retenait par un pied, et nous partîmes aussitôt.

Nous nous dirigeâmes au sud-est, en nous éloignant de la côte pour n'être pas rencontrés par mes bons amis les négriers qui, dans ce cas, nous auraient fusillés tous les deux sans autre forme de procès. Nous marchâmes pendant trois jours à travers le désert, couchant dans des cavernes ou des cases abandonnées, et vivant du gibier que j'abattais à coups de fusil. Il me semblait, vers la fin du troisième jour, que, loin d'entrer dans un pays habité, la contrée devenait encore plus déserte qu'avant. Ce jour-là je vis plusieurs autruches, et mon guide, qui me montrait beaucoup de reconnaissance et de fidélité, en prit une fort jeune dans un buisson. C'était la première fois, depuis que nous étions ensemble, que je lui permettais de s'éloigner de moi jusqu'à demi-portée de mon fusil, quoique je fusse

bien certain qu'il n'abuserait pas de la liberté que je lui avais rendue. Tu sais d'ailleurs combien je suis négrophile, et avec quelle éloquence je parlais, dans nos clubs philanthropisants, en faveur de l'abolition de l'esclavage. Il est vrai qu'alors je n'avais pas encore bouquiné dans la cargaison de rebut de notre navire, que, par conséquent, je n'avais pas encore lu les admirables élucubrations du docteur V...y, et que j'ignorais que les nègres ne sont pas de notre espèce. Quoi qu'il en soit, nous mangeâmes l'oiseau, et nous le trouvâmes excellent. Je commençais à me consoler de ma pêche au cachalot; mais cette consolation ne devait pas durer.



La pêche au cachalot.

L'autruche (*struthio camelus*, Lin.) est le géant des oiseaux, et atteint jusqu'à sept et huit pieds de hauteur. Elle est commune dans tous les déserts sablonneux de l'Afrique, vit en grandes troupes, pond des œufs presque de la grosseur de la tête d'un enfant, et pesant jusqu'à trois livres. On a dit, mais à tort, que dans les pays très-chauds elle en abandonne l'incubation à la chaleur du soleil, mais qu'elle les couve au delà et en deçà des tropiques. Il est certain qu'elle les couve partout, même avec le plus grand soin, et que le mâle partage avec la femelle les soins de l'incubation. Ses ailes, courtes, garnies de plumes lâches et flexibles, ne lui permettent pas de voler, mais elles lui aident à courir; le bec est court, large, plat, émoussé à la pointe; son œil grand, à paupières munies de cils; ses jambes et ses tarses très-élevés, et ses pieds munis de deux doigts seulement. Tout le monde connaît l'élégance de ses belles plumes à tiges très-minces, dont les barbes, quoique garnies de barbules, ne s'accrochent point ensemble. L'autruche vit d'herbage et de graine, et, quoi qu'en dise G. Cuvier, son goût n'est pas plus obtus que celui des autres oiseaux. Si elle avale, comme il le dit, des cailloux, des morceaux de fer et de cuivre, c'est pour aider, dans son estomac, à la trituration des aliments, et tous les oiseaux en font autant; seulement, comme ils sont infiniment moins grands, au lieu d'avaler des petits cailloux, comme l'autruche, ils avalent des grains de sable plus ou moins gros et proportionnés à la capacité de leur estomac.

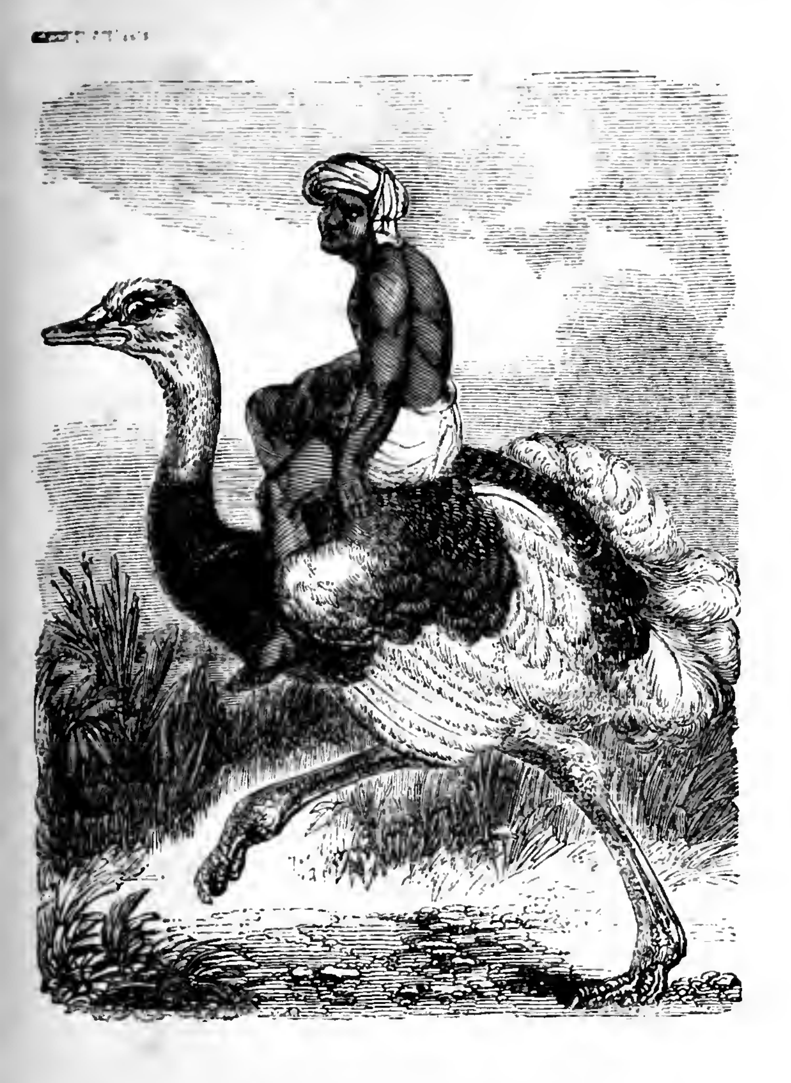
Vers le soir, mon nègre me fit signe de garder le silence et de me baisser, pour ne pas effrayer, me dit-il, une jeune autruche qu'il apercevait dans de hautes herbes et qu'il espérait saisir comme la première. Je fis ce qu'il me dit, et me bornai à le suivre des yeux. Je le vis se glisser dans l'herbe avec la plus grande précaution; tantôt il rampait comme un serpent, tantôt il marchait à quatre pattes comme une panthère; ensuite il s'arrêtait un moment pour observer l'oiseau, puis il recommençait sa manœuvre. Il arriva ainsi à quatre pas de la haute touffe d'herbe. Alors



L'esclave de Loango.

il s'élança d'un bond, et je vis une énorme autruche se lever tout d'un coup, ayant à cheval sur son dos mon fidèle nègre qui la talonnait de toute sa force pour lui faire hâter sa fuite. Elle courait avec une si grande vitesse que le meilleur coursier arabe n'aurait pas pu l'atteindre, et je fus si stupéfait de ce spectacle, que je ne pensai pas même à lâcher un coup de fusil à mon drôle pour lui faire mes adieux. J'avais bien lu dans deux ou trois relations de voyageurs que les nègres montent des autruches apprivoisées et s'en servent pour voyager, mais jusqu'à ce moment je ne l'avais pas cru. Je me trouvai seul, abandonné et

perdu dans d'immenses déserts remplis de bêtes féroces, et ce fut là ma cinquième infortune.



L'autruche et l'esclave de Loango.

Je restai fort longtemps plongé dans le désespoir; mais enfin je réfléchis que la désolation ne me conduirait à rien de bon, et je repris un peu de courage. J'avais encore quelques heures de jour, je les mis à profit pour sortir de la vaste plaine sablonneuse où je me trouvais, et dans laquelle je ne devais espérer aucun abri, soit pour me préserver de l'atteinte des animaux féroces, soit pour passer la nuit. Je me mis donc aussitôt en marche en me dirigeant vers une forêt que j'apercevais dans le lointain, et j'y arrivai à la nuit tombante. Je suivis un petit sentier frayé, qui me conduisit auprès d'un arbre très-gros, sur lequel je vis une cabane de feuillage très-artistement faite. On pouvait y monter au moyen des chicots de branches cassées qui formaient comme une échelle, mais ne sachant pas quelle sorte de gens l'habitaient, je t'avoue que j'hésitai un instant. Enfin je réfléchis que j'étais parfaitement armé, que la cabane ne pouvait contenir que deux ou trois personnes, et je connaissais la lâcheté des nègres de cette partie de l'Afrique. En conséquence je pris mon coutelas entre mes dents, j'armai mon fusil et mes pistolets, et je montai bravement.

Il n'y avait personne dans la cabane, où je n'aperçus que quelques fruits épars sur le plancher, et un lit de mousse, de foin et de feuilles sèches. Je mangeai les fruits et je me couchai, car j'avais grand besoin de repos. Pour éviter toute surprise, je laissai mes pistolets à ma ceinture, et je plaçai mon fusil entre mes jambes. Malgré tous mes chagrins je m'endormis profondément, et il faisait grand jour quand je me réveillai le lendemain matin.

Mais, ô mon ami, juge de ma terreur lorsque je vis, en ouvrant les yeux, un être aussi singulier qu'horrible, accroupi à côté de mon lit, et me considérant attentivement. Dans le premier moment je me demandai si ce n'était pas plutôt un diable sorti de l'enfer qu'une créature humaine, qui me regardait ainsi. Figure-toi un être de cinq pieds de hauteur à peu près, noir comme du charbon, ayant toutes les formes humaines, et le corps, excepté le ventre, les fesses, les mains, la figure et la poitrine, entièrement couvert de poils longs et rudes. Sa tête était hérissée de cheveux en désordre qui lui tombaient sur le front et les épaules; ses oreilles, faites comme les nôtres, étaient rougeâtres, fort grandes, à conque écartée de la tête; ses yeux, un peu rapprochés, étaient vifs et brillants, son front court était rejeté en arrière comme celui d'un idiot. Son nez écrasé, son museau avancé et sa figure ridée donnaient à son visage assez de ressemblance avec celui d'une vieille Hottentote. Ses bras, assez longs pour atteindre le bas de sa cuisse, se terminaient par de grosses mains faites comme celles d'un homme, mais à pouce un peu plus court. Enfin ses pieds étaient plus longs, plus larges et plus plats, munis d'un pouce opposable aux autres doigts. J'ai appris plus tard que cet être étrange se nommait, dans le pays, *kojas morou*, ce qui signifie littéralement, dans la langue de Loango, *homme des bois*. Dans le Congo, où il se trouve également, on le nomme *enjoko*, ou *le muet*, et Buffon, selon son habitude, a défiguré ce nom, ainsi que Cuvier, qui le nomme *chimpanzé*, tandis qu'en Guinée son nom est *kimpézey*, mot qui signifie *homme des forêts*.

— Je le connais, dis-je en interrompant Jannot le harponneur; c'est le *troglodites niger*, Geoff., *simia troglodytes*, Lin., le *joko* et le *pongo* de Buffon.



Le kimpézey.

— C'est cela même, reprit Jannot. Si le docteur V...y fait du nègre une autre espèce que la nôtre, en compensation M. Les..n enrichit la famille humaine de l'orang-outang et du kimpézey, total : quatre espèces. Tu ne peux te figurer combien je fus effrayé quand je vis cette horrible bête,

dont j'avais pris le domicile sans le savoir, jeter sur moi des yeux très-expressifs, se lever, s'approcher et se pencher sur mon lit dans l'intention de me témoigner sa bonne amitié par une cordiale embrassade. C'était, je crois, une femelle. Je repoussai le monstre avec horreur, en le frappant de toute ma force, et, dans ma frayeur et ma surprise, j'oubliai de me servir de mes pistolets. Le kimpézey, se voyant maltraité, entra dans une colère affreuse, et alors commença une lutte corps à corps vraiment épouvantable. Je m'aperçus de suite que cet animal, quoique plus petit que moi, était au moins six fois plus fort; il me renversa sur le plancher et, avec ses dents, me saisit une oreille qu'il me coupa net, comme tu peux le voir, et qu'il me cracha à la figure. Je me croyais perdu, quand le plus heureux des hasards me sauva. Le singe, en me saisissant, mit la main sur la détente d'un de mes pistolets, qui partit sans nous blesser ni l'un ni l'autre. L'animal, effrayé par le feu, la fumée et la détonation, se précipita hors de la cabane et se sauva en poussant des cris aigus. Quoique souffrant, je ramassai mes armes, je descendis lestement de l'arbre, et je me mis à courir vers la plaine, tout enchanté d'en être quitte pour une oreille. Cet accident est ma sixième infortune.

Déjà j'approchais des bords de la forêt et je me croyais sauvé ; mais hélas! je comptais sans mes hôtes des bois, comme tu vas le voir. Je m'arrêtai un moment pour respirer dans une clairière, lorsqu'une pierre lancée par un bras vigoureux siffla dans les airs, à six pouces de l'oreille qui me restait. Je me retournai vivement, et je vis une douzaine de kimpézeys qui me poursuivaient, armés de pierres et d'énormes bâtons. Ces animaux sont éminemment grimpeurs, et d'une agilité surprenante quand ils sont sur des arbres, mais, et ce fut fort heureux pour moi, il n'en est pas de même sur terre ; ils marchent avec assez de difficulté, en s'aidant d'un bâton. Malgré cela, ceux qui me poursuivaient faisaient des bonds si prodigieux, qu'ils ne pouvaient tarder de m'atteindre, si je n'eusse un peu refroidi leur ardeur en abattant d'un coup de fusil celui qui était à la tête de la troupe. Tous s'arrêtèrent pour porter secours au blessé, et, pendant ce temps-là, je gagnai de l'avance.

Il faut que je te cite un passage que j'ai lu sur ces singuliers animaux : « Presque toutes les fois que les voyageurs en ont rencontré, dit l'auteur, le mâle et la femelle marchaient ensemble, d'où on peut penser, avec quelques naturalistes anglais, que cet animal est monogame et ne change pas de femelle. Quand il est à terre, il se tient debout et marche avec un bâton qui lui sert à la fois d'appui et d'arme offensive et défensive ; il se sert aussi de pierres qu'il lance avec adresse pour repousser l'attaque des nègres, ou pour les attaquer lui-même s'ils osent pénétrer dans les lieux solitaires qu'il habite. Ces animaux vivent en petites troupes dans le fond des forêts ; ils savent fort bien se construire des cabanes de feuillage pour s'abriter des ardeurs du soleil et de la pluie. Ils forment ainsi de petites bourgades, où ils se prêtent un mutuel secours pour éloigner de leur canton les hommes, les éléphants et les animaux féroces. Dans ces attaques, si l'un des leurs est blessé d'un coup de flèche ou de fusil, ses camarades retirent de la plaie, avec beaucoup d'adresse, le fer de la flèche ou la balle ; puis ils pansent la blessure avec des herbes mâchées, et la bandent avec des lanières d'écorce. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ces animaux, ce qui, à mon avis, dénote chez eux une intelligence très-perfectionnée, c'est qu'ils donnent une sépulture à leurs morts. Ils étendent le cadavre dans une crevasse de la terre, et le recouvrent d'un épais amas de pierrailles, de feuilles, de branches et d'épines, pour empêcher les hyènes et les léopards d'aller les déterrer pendant la nuit. Le voyageur Batel raconte qu'un négrillon de sa suite ayant été enlevé par des kimpézeys, vécut douze à treize mois en leur société, et revint gros et gras, en se louant beaucoup du traitement de ses ravisseurs. »

— Dis-moi vrai, mon cher Jannot ; as-tu lu ce passage dans un livre de la cargaison de ton vaisseau ?

— Je crois que oui.

— Ah ! diavolo, c'est contrariant!

— Pourquoi cela ?

— C'est que ce passage est de moi. C'est égal, c'est égal, continue ton récit.

— Ma foi, mon ami, si ton livre était là, il ne pouvait être en meilleure compagnie : de l'histoire naturelle immensément, depuis certaines annales du Muséum en 60 volumes in-4°, jusqu'au modeste abrégé universitaire de géologie in-18 ; de l'érudition de collége considérablement ; de la philosophie Cousin en masse ; de la littérature Hugo beaucoup ; et de la politique transcendante, écrite dans de misérables galetas, encore plus. Mais puisque tu le veux, je reviens à mes infortunes.

J'avais perdu de vue depuis un quart d'heure les animaux qui étaient à ma poursuite et je m'en croyais débarrassé, lorsque, tout à coup, je les vis me barrer le chemin et se disposer à m'attaquer corps à corps. J'en abattis un avec le coup de fusil qui me restait à tirer, car je ne m'étais pas donné le temps de recharger. Je tirai encore sur la troupe mes deux pistolets qui ne produisirent aucun effet, et je me vis réduit à mon coutelas pour me défendre, car ces affreuses bêtes avançaient avec leurs bâtons noueux. Malgré toute ma résistance c'en était fait de moi si, dans l'instant même où j'allais être assailli, quinze à vingt coups de fusil n'étaient partis d'un fourré de gommiers et n'avaient jeté par terre quatre ou cinq de mes assaillants ; les autres se lancèrent sur les arbres voisins et disparurent en un clin d'œil en sautant de branche en branche.

J'étais délivré de ma septième infortune, mais hélas ! c'était pour tomber de Charybde en Scylla, comme dirait un classique. Mes libérateurs n'étaient autres que l'équipage du négrier *le Discret*, qui, le capitaine à sa tête, s'était mis sur mes traces aussitôt qu'on s'était aperçu de ma fuite avec l'esclave nègre. L'intention de ces honnêtes gens était de s'assurer de ma discrétion relativement à leur petit négoce de contrebande, et ils ne pensaient pas qu'il y eût de moyen plus infaillible pour cela que celui de m'envoyer, de douze pas, sept à huit balles dans la tête.

Cette résolution prise par eux, l'exécution ne pouvait tarder d'arriver. L'on m'avait dépouillé de mes habits, placé un bandeau sur les yeux et fait mettre à genoux sur le sable, sans que j'eusse dit une seule parole pour ma défense, car, outre que j'en comprenais parfaitement l'inutilité, le malheur, auquel je n'étais pas encore accoutumé, m'avait dégoûté de la vie, et je serais mort sans regret. Le capitaine avait déjà fait charger les armes et placé ses hommes en un peloton, lorsque, au lieu de commander le feu, il partit d'un grand éclat de rire et s'approcha de moi.

— Parbleu, lieutenant, dit-il en se tournant du côté d'un sacripant à barbe rousse, regardez-moi le nez épaté, le museau avancé et les grosses lèvres de ce boule-dogue, ne trouvez-vous pas qu'il a un peu la figure d'un Congo ?

— En effet, capitaine, il y a de l'analogie.

— Eh bien, sa face hétéroclite lui sauve la vie. Qu'il se relève, qu'on lui ôte son bandeau, qu'on lui mette les menottes, et partons.

Je t'ai dit, mon cher, que la mort ne m'effrayait pas, et cependant l'émotion que j'éprouvai pendant que j'étais à genoux, à attendre le commandement « feu ! » cette émotion, dis-je, fut si violente, que mes cheveux blanchirent en vingt-quatre heures et tombèrent en huit jours. Depuis ce temps-là je suis chauve, et je pense que je peux regarder cet événement comme ma huitième infortune.

Je ne comprenais pas comment mes grosses lèvres et mon nez un peu camard avaient pu me sauver la vie ; mais je ne tardai pas à savoir le mot de l'énigme. Dès que nous fûmes arrivés au navire, la première chose que fit le capitaine fut de me faire enlever mes habits qui furent remplacés par un pagne de sauvage ; on me riva un anneau à la jambe, et on y attacha une chaîne de six pieds de longueur, dont une extrémité fut cadenassée à un anneau fixé au vaisseau. En un mot, on me traita comme un esclave nègre, et l'on me logea avec eux dans l'entrepont. Le lendemain, un vétérinaire gascon, qui remplissait à bord l'office de chirurgien, vint me soumettre à une torture affreuse. Il commença par me percer le cartilage formant la cloison médiane du nez, puis il plaça dans le trou un petit bâtonnet dont les bouts dépassaient d'un demi-pouce de chaque côté de mon nez. Ensuite, au moyen de deux aiguilles fines et attachées ensemble, il me tatoua deux étoiles sur chaque joue, un soleil sur le front et une lune sur le menton ; puis il passa sur les piqûres de la poudre de vermillon, d'où il résulte que ces figures bizarres ne s'effaceront jamais. Il me laissa ainsi pendant quelques jours, jusqu'à ce que mon visage fût désenflé et mes piqûres parfaitement guéries, ainsi que mon oreille et mon nez, toujours orné de son bâtonnet. Alors on apporta un énorme baquet rempli d'une teinture d'un brun noirâtre, et l'on me plongea dedans à plusieurs reprises. Avec une éponge on eut soin de me passer cette infâme liqueur sur le visage et sur ma pauvre tête chauve, et cette opération fut répétée pendant cinq jours de suite ; au bout de ce temps-là, j'étais noir comme le plus noir des enfants de l'Afrique, et la teinture contenait un mordant si solide, que je n'ai repris ma couleur naturelle que plus de six mois après. Avec un morceau de peau de mouton noir, couverte de sa laine frisée, on me tailla une perruque que le maudit vétérinaire me colla si adroitement sur le crâne, qu'il n'y avait pas la plus petite différence entre un nègre de Guinée et moi.

Jusque-là je ne devinais pas où cette farce de carnaval devait aboutir ; mais un jour le capitaine descendit auprès de moi.

— Jannot le harponneur, me dit-il en ouvrant le cadenas de ma chaîne, tu vas me suivre sur le pont ; mais souviens-toi bien que s'il t'arrive de dire le moindre mot, de faire le moindre geste qui puisse faire deviner que tu es un Congo du quartier Saint-Jacques à Paris, je te casse la tête d'un coup de pistolet, et je fais jeter ta carcasse à l'eau pour engraisser les chiens de mer.

Je connaissais trop bien le capitaine pour douter un instant qu'il exécutât ponctuellement ce qu'il me promettait, et je me décidai à obéir à ses ordres, faute de pouvoir faire autrement ; je me résignai donc à être nègre jusqu'à nouvelle occasion. Je le suivis sans rien dire, et je trouvai sur le pont deux ou trois boers hollandais du cap de Bonne-Espérance, qui étaient venus en contravention et clandestinement, du nord de la colonie, pour acheter des esclaves de contrebande. Ils me trouvèrent assez mal tourné pour un nègre ; j'avais, disaient-ils, les talons trop courts, les mollets trop bas, le nez trop long, les mâchoires trop courtes et le front trop bombé, mais, nonobstant ces défauts, ils m'achetèrent pour la somme de trois cents francs. Ils me firent descendre dans leur petite embarcation avec d'autres esclaves, et nous mîmes à la voile pour gagner l'embouchure d'Oliphants-rivier, parce que leurs habitations étaient situées au pied des montagnes d'Elands-Kloof. Tu m'avoueras que je peux bien compter mon esclavage pour une infortune ; c'était la neuvième.

Comme le vent nous fut constamment favorable et que notre petite bagarre nageait comme un cygne, nous ne mîmes que quinze jours pour faire notre traversée. J'avais une si grande frayeur d'être reconduit à mon capitaine négrier, si on venait à me reconnaître, que, pendant tout ce temps-là, je n'ouvris pas la bouche. Mais, aussitôt que nous fûmes à terre, je me jetai aux pieds de mon boer, et, dans cette humble attitude, je me mis à lui raconter mes malheurs. Hélas ! il ne comprenait pas plus le français que moi le hollandais, et il crut que je lui parlais une langue du Congo. Conçois-tu, mon cher ami, qu'on puisse prendre la langue harmonieuse de Lamartine pour du congo ? Si je lui avais donné du Victor Hugo, encore passe ! Pour me faire relever et couper court à mon éloquence, il m'appliqua sur les épaules cinq ou six coups vigoureux d'une grosse courroie de peau de rhinocéros, et les autres esclaves et moi nous nous mîmes tristement en route pour le suivre dans son habitation, à onze ou douze lieues de là. Ce fut ma dixième infortune.

Je ne te dirai pas, mon ami, toutes les misères que j'ai éprouvées à Bakoven, nom que portait la ferme de mon boer. Il te suffira de savoir qu'il m'avait commis à la garde d'un troupeau de cinquante bœufs à demi sauvages et de cent moutons hébétés, que j'étais obligé de conduire tous les jours au pâturage à une assez grande distance. Pour défendre ces animaux indociles contre la voracité des hyènes, des lions et des léopards, mon maître m'avait donné un arc et des flèches dont je ne savais nullement me servir, et une sorte de lance longue de cinq pieds, de la grosseur du pouce, et que les Hottentots nomment sagaie. Toutes les fois que le léopard me prenait un agneau, et cela n'arrivait que trop souvent, mon maître, aussitôt que j'entrais à la ferme, ne manquait jamais de m'appliquer cinquante coups de courroie sur le dos, afin de stimuler ma surveillance, et de renforcer ma vocation pour l'état de berger.

Quelquefois, quand les pâturages autour de la ferme étaient carrow, c'est-à-dire brûlés par la sécheresse, j'étais obligé de conduire mon troupeau jusqu'à une ou deux lieues de la ferme, sur le bord de quelque rivière. Alors je couchais à la belle étoile et ne rentrais à l'habitation que tous les deux ou trois jours. Mon boer avait parmi ses esclaves une jeune Hottentote de dix-neuf ou vingt ans, nommée *Natzi*, assez gentille comparativement à ses compagnes. Elle était chargée de m'apporter aux champs ma triste pitance, consistant en lait aigre et en quelques lambeaux de chair d'éléphant, de rhinocéros ou de zèbre, desséchée au soleil ; alors nous ne manquions jamais de faire, par gestes, une conversation au moyen de laquelle nous avions fini par nous comprendre assez bien. Natzi était coquette : un bâtonnet comme le mien, mais en ivoire bien poli, lui traversait le nez ; de beaux anneaux de cuivre pendaient à ses oreilles et ornaient ses bras et ses jambes ; elle portait avec grâce, un peu sur le côté de la tête, une belle rosette de plumes mêlées à des piquants de porc-épic ; son kros, ou manteau, était d'une propreté intacte ainsi que son pagne orné avec profusion de grains de verroterie, et tout son corps était soigneusement enduit chaque jour avec de la graisse de mouton et poudré avec du bou-

kou. Natzi comprit que ces derniers soins de toilette ne me plaisaient pas, et dès ce jour elle cessa de s'oindre la peau; je lui en sus gré, parce que j'en conclus qu'elle m'aimait, ce qui flattait plus ma vanité que mon cœur.

La jeune Hottentote, qui jusque-là avait constamment refusé de se marier, avait un caractère ferme et déterminé.



Natzi, jeune fille Hottentote.

Elle crut que je l'aimais, parce qu'elle prit ma politesse parisienne pour des signes d'amour. Elle fut délibérément en parler au boer, et le prier de nous marier le plus tôt possible. Celui-ci, qui ne demandait pas mieux, parce que les enfants de Natzi devaient augmenter ses esclaves, envoya chercher une façon de sorcier hottentot qui demeurait dans le voisinage, et me fit comparaître devant lui avec Natzi. Quand on m'eut fait comprendre ce dont il s'agissait, je voulus y mettre opposition; mais le boer, à grands coups de courroie, me fit promptement passer mes velléités de désobéissance et de célibat. Une demi-heure après je fus marié selon le rit hottentot, et l'on m'envoya coucher dans la cabane de ma tendre épouse. Pendant un mois je jouis de toutes les douceurs de la lune de miel, et je fus adoré par ma femme. Mais un accident, que j'aurais dû prévoir, vint jeter une grande perturbation dans mon ménage.

La rosée des nuits, la transpiration, le grand air et le temps qui mord sur tout, mordirent aussi sur ma couleur qui, de noire qu'elle était, tourna d'abord au bistre foncé, du bistre au brun, et du brun foncé au brunâtre. Les coups de courroie aidant, mon dos était devenu fuligineux et ensuite d'un roux jaunâtre, d'où mon épouse conclut que j'avais une maladie de peau très-désagréable, et qu'elle aurait beaucoup mieux fait de rester fille que de se marier avec moi. Cette pensée la tenait constamment de mauvaise humeur, et son caractère, naturellement acariâtre, s'aigrit au point qu'elle passait toutes ses matinées à pleurer, et tout le reste du jour à crier ou à faire le diable à quatre. Un matin, par surcroît de malheur, ma perruque de peau de mouton se décolla sous sa main brutale, vola à dix pas de moi, et laissa mon pauvre crâne chauve exposé aux injures, non du temps, mais de ma femme, qui entra dans une fureur de lionne à ce spectacle inattendu. Ce fut là ma onzième infortune, qui me détermina à prendre une grande résolution.

Le lendemain, de bon matin, sous prétexte de conduire mon troupeau aux champs et de le défendre contre un lion qui, depuis quelques jours, dévastait la contrée, je m'emparai d'un fusil, je plantai là les bœufs, la ferme, le boer et ma chère femme; j'enfilai sans rien dire la route du Cap, et je marchai pendant quinze jours, au milieu de fatigues et de dangers de tous genres, me nourrissant de gibier, de racines, de sauterelles et de fourmis blanches, comme un pauvre boschjesman marron. Enfin j'arrivai à la ville aussi blanc que je le suis aujourd'hui, parce que les rivières que je fus obligé de traverser à la nage, et les torrents de pluie qui m'inondèrent en route, achevèrent d'enlever le peu de teinture qui me restait.

Je ne te dirai pas comment je fus assez heureux pour trouver au port un navire français dont le capitaine, homme plein d'humanité, m'accueillit, me refit ma garde-robe, et m'emmena aux Grandes-Indes avec lui, en qualité de matelot. C'était peu pour le savant naturaliste, c'était beaucoup pour le pauvre esclave d'un boer africain. J'ai parcouru avec cet excellent homme le Bengale, le Malabar et le Coromandel. Dans cette dernière partie de l'Inde, je trouvai un rajah puissant auquel je plus; il me prit à son service, et je crus ma fortune faite quand je me vis le costume indien et un turban pour cacher ma tête chauve. Un jour, quatre de mes camarades de service me proposèrent une promenade sur un beau lac bordé par une antique forêt vierge. Nous montâmes dans un canot, et nous traversâmes le lac. Comme il faisait une chaleur étouffante, l'exercice de la rame nous eut bientôt fatigués; nous gagnâmes une petite baie enfoncée dans la forêt, nous amarrâmes le canot à un arbre magnifique qui ombrageait les ondes transparentes, et mes quatre camarades descendirent à terre pour aller dormir sur le gazon frais du rivage. Quant à moi, j'avais une si grande frayeur des panthères, des tigres et autres animaux féroces, qui passaient pour être très-communs dans cette partie de l'Inde, que je résolus de faire ma sieste sans sortir de l'embarcation, dans laquelle je m'étendis de mon long. J'avais remarqué, un peu avant de me coucher, quelque chose d'assez gros qui flottait à quelques pas du canot, et même semblait s'en approcher doucement; mais je remarquai aussi que cet objet était couvert d'écailles et avait deux gros yeux jaunes, ce qui me tranquillisa. J'étais sûr que ce n'était pas un tigre, et je savais que la panthère craint l'eau. Je ne doutai pas que ce ne fût la tête d'un gros poisson qui venait humer l'air à la surface des ondes, et, n'ayant ni harpon ni hameçon pour le prendre, je ne m'en occupai plus et je m'endormis tranquillement.

Je ne sais combien il y avait de temps que je sommeillais, quand je sentis quelque chose qui me serrait la taille et qui me saisit la jambe gauche. Je me réveillai en sursaut et j'ouvris les yeux... Croyez, mon ami, qu'un homme ne meurt pas de terreur, puisque j'ai survécu à cet affreux moment. J'avais le corps étreint dans les horribles replis d'un serpent de la grosseur d'une moyenne poutre et de trente-cinq à quarante pieds de longueur; mon pied gauche était déjà enfoncé presque jusqu'au genou dans son épouvantable gueule, et je sentais mes côtes et mes autres os qui commençaient à craquer, tant il me serrait la poitrine. Je vis sa tête: c'était la même que j'avais aperçue flotter, un

moment avant, auprès du canot. Heureusement que la terreur qui me glaçait le cœur ne m'ôta pas la faculté de crier, et aussitôt la forêt retentit des cris aigus de mon désespoir. Mes braves compagnons ne m'abandonnèrent pas dans ma détresse, et, au péril de leur vie, ils accoururent à mon secours. Deux attaquèrent le monstre hideux à coups de hache, un autre lui enfonça à plusieurs reprises son crick dans les flancs, tandis que le quatrième cherchait à l'assommer en le frappant avec une rame du canot.

Le serpent, qui voulait bénignement m'avaler tout vivant en commençant par un pied, comme une couleuvre fait à une grenouille, entra en fureur quand il se sentit blessé. Il me broya la jambe entre ses dents, puis il redressa sa tête en sifflant d'une manière horrible, en menaçant ses assaillants de sa gueule ensanglantée. Mais dans le moment où, m'ayant quitté, il allait s'élancer sur l'un d'eux, il reçut sur la tête un coup de rame qui l'étourdit, et il eut le corps partagé en tronçons avant d'avoir eu le temps de se remettre. Il mourut en ouvrant une gueule baveuse et fétide, armée de dents longues, crochues, et aussi fortes que celles d'une panthère.

C'était le serpent que les Malais nomment *oular sawa*, et les naturalistes python molure (*python molurus*, Gray, *coluber molurus*, Lin., *boa castanea*, Schneid., etc.). Ce gigantesque ophidien a la tête déprimée, surtout dans la partie antérieure du museau qui est large et arrondi ; l'orifice des narines regarde le ciel ; il a le dessus et les côtés de la tête d'un blanc fauve glacé de rose ; le front et le museau jaune ou vert, une tache brune en fer de lance sur la nuque, et plusieurs taches noires dont une commence à la narine, s'étend vers l'œil, sur la tempe, et va finir au coin de la bouche. Le dessus de son corps est jaunâtre, avec une longue série de taches brunes glacées de jaune, ou noires à reflets bleuâtres ; les côtés du corps sont d'un blanc grisâtre, et le ventre est blanc.

Ce terrible animal attaque principalement les cochons, les cerfs muntjacs, et d'autres mammifères de cette taille. Il se tient de préférence dans les endroits marécageux ou inondés, sur le bord des étangs et des lacs. Là il se met en embuscade, en enroulant sa queue autour d'un arbre, submergeant son corps dans l'étang, et ne laissant mollement flotter que sa tête hors de l'eau. Quand un malheureux animal vient pour se désaltérer, il le saisit à l'improviste, l'enlace de son corps, le presse contre un tronc d'arbre, lui broie les os et les pétrit de manière à assouplir et allonger beaucoup son cadavre, le couvre d'une bave gluante et l'avale. Si l'animal est trop gros pour être avalé en entier, il n'en engloutit que la moitié ; l'autre moitié reste dans sa gueule béante jusqu'à ce que la première en soit digérée. Comme toutes les couleuvres, il a les mâchoires dilatables et disposées de telle manière qu'il peut avaler un objet considérablement plus gros que lui. Du reste, il ne se nourrit que de proie vivante, et il a cela de commun avec tous les serpents.

J'en reviens à l'histoire qui constitue ma douzième infortune. Mes camarades me transportèrent dans un de ces hôpitaux que la charité indienne entretient dans toutes les villes, et, grâce aux soins généreux que me prodigua un chirurgien européen, ma jambe guérit assez promptement, mais je restai boiteux pour toute ma vie. Quand le rajah me vit marcher en clochant, il me dit qu'il méprisait autant un homme estropié qu'un éléphant sans queue, et il me fit jeter à la porte de son palais sans me payer mes gages. Ce fut là ma treizième infortune.

BOITARD.

(La fin au prochain numéro.)

A PROPOS DU CHAPTAL.

Notre à-propos est déjà de l'histoire ancienne. Voilà tout à l'heure deux mois qu'il nous vint en tête ; nous l'écrivons aujourd'hui, que le lecteur nous le pardonne.

Il y avait fête ce jour-là parmi les Parisiens. Il semblait que leur rêve fût réalisé ; Paris était port de mer. Les canotiers de la gare de Bercy, des parages de Saint-Cloud et de l'archipel de Neuilly, tous braves jeunes gens, enfants du plancher des vaches, qui jouent le dimanche au marin le plus sérieusement du monde, pouvaient se faire illusion. On lançait dans la Seine, au port d'Anières, un véritable bateau à vapeur construit en fer et de la force de 250 chevaux. Le *Chaptal* est le nom qu'on lui a donné.

Dès le matin, on vint pour nous prendre, mais nous nous en défendîmes. Le port de mer où notre enfance s'est passée nous a laissé des souvenirs trop précieux de pareilles cérémonies, pour que nous puissions nous risquer jamais à assister à leur parodie.

C'est que, dans une ville maritime, un lancement de navire est un événement. Ouvriers, peuple et bourgeois, tout le monde en parle à l'avance, et, le jour venu, l'on met ses beaux habits. Les fanfares sont prêtes ; les autorités en grand costume vont au-devant du clergé qui s'avance, la bannière déployée et la croix en tête, pour donner le baptême au vaisseau. Les dames en toilettes élégantes sont assises dans la tente réservée, que la marine a pris soin d'orner de ses plus beaux pavillons. Les matelots assez heureux pour en avoir obtenu la faveur grimpent lestement et joyeusement sur le navire, passent leurs têtes par les sabords et se préparent à crier de vigoureux *vive le roi!* en agitant leurs chapeaux en l'air lorsque le bâtiment s'ébranlera. L'ingénieur se pose devant la masse imposante que ses calculs et ses plans ont élevée et préparée pour ce grand jour. Il a le porte-voix du commandement à la main, et sur l'echelle graduée qui plonge dans l'eau, il guette le moment où la mer aura atteint la hauteur nécessaire. C'est l'instant de son triomphe, tous les yeux sont tournés vers lui, et les ouvriers attendent, la hache levée, ses ordres pour couper le dernier câble.

Un navire, pour un marin, c'est plus que le cheval pour le cavalier. Ce sera, dans les combats, l'honneur de la France, ce sera le piédestal d'une grande gloire ou le tombeau de cœurs généreux. C'est à lui que l'on confiera ses espérances et ses craintes, et c'est lui qui vous ramènera le bonheur ou le désespoir. Quand il sera bien loin, berçant, la nuit, dans ses entreponts, le sommeil de tous ceux qui l'habitent et qui sont votre père, vos fils, vos frères, votre époux ou votre promis, ne le suivrez-vous pas? votre pensée et votre cœur ne seront-ils point avec lui? Aussi tout le monde est là, tout le monde veut le voir lancer, tout le monde l'ira visiter, afin d'en bien connaître l'emménagement : on vit mieux avec les absents lorsqu'on sait se représenter les lieux qu'ils habitent et les objets extérieurs qui les entourent.

D'ordinaire, afin de rendre la cérémonie plus imposante, on attend une occasion solennelle, la présence d'un prince ou d'un roi.

Nous garderons toujours mémoire du lancement du *Suffren*, ce noble vaisseau dont le nom se trouve déjà mêlé aux glorieux souvenirs de notre marine ; c'était en 1829, au mois de septembre. Le duc d'Angoulême, dans un voyage qu'il faisait alors en Normandie, avait voulu visiter le port militaire de Cherbourg. La mise à la mer du vaisseau faisait partie du programme des fêtes que la ville donnait au dauphin.

Ce jour-là, il faisait grand vent, et les nuages, chassés avec trop de violence, retenaient la pluie dans leur linceul ; tout était noir au ciel, tout était gris sur la terre. Une heure avant le lancement, la tente préparée pour le duc et sa suite, la tente d'honneur, fut enlevée par une rafale. On n'eut que le temps de la relever et d'en mieux assurer les étais. C'était presque un présage, un avertissement d'en haut. La bourrasque semblait défendre au Bourbon de poser le pied sur le port de la Manche. Ne dirait-on pas en effet que la fatalité est attachée au port de Cherbourg ? Tous les souverains qui l'ont successivement visité ont vu leur puissance s'écrouler et le malheur arracher la pourpre de leurs épaules : Louis XVI est mort sur l'échafaud, Napoléon à Sainte-Hélène et Charles X dans l'exil.

En 1829, le dauphin, précédé de son piquet d'honneur, entouré d'officiers, le chapeau à la main, reçu par les fanfares et les *vivat* des ouvriers du port, prit place devant la cale du *Suffren*.

Déjà, l'art du constructeur dédaignait l'armature de bois qu'on nommait berceau ; le navire était pris dedans, comme un enfant dans ces petits appareils à roulettes qui servent à lui faire faire ses premiers pas, qui le soutiennent et lui permettent d'avancer en même temps. Lorsque le câble était coupé, toute la machine se mettait en mouvement ; le navire, soutenu de chaque côté, voyait alors glisser avec lui, sur le plan incliné et sur deux poutres parallèles à la rainure où s'engage la quille, ce lourd berceau protecteur de sa marche chancelante. Il entrait dans la mer avec lui, et ne s'en débarrassait qu'après. Maintenant le navire, quels que soient son rang, sa force ou son tonnage, s'avance seul et sur son propre équilibre.

Les premiers commandements de l'ingénieur avaient déjà vu tomber les béquilles du vaisseau. Ce dernier ne paraissait plus tenir à rien. L'ingénieur s'approcha du Dauphin.

— Monseigneur, lui dit-il, quand vous voudrez voir le *Suffren* partir, veuillez agiter votre mouchoir.

Et tout aussitôt il alla se poser de nouveau devant son œuvre.

— Maintenant ! ordonna le duc en déployant son mouchoir blanc.

L'ingénieur n'était point encore remonté sur le quai, que déjà le *Suffren* glissait tranquillement, comme un conquérant qui va prendre possession de sa conquête : le *Suffren* prenait possession de la mer.

Le moment où cette immense construction, haute comme une maison de Paris, caserne immense, forteresse flottante, qui portera dans ses vastes flancs une population de douze cents matelots, et qui pour parler empruntera la voix puissante de cent vingt canons, le moment où cela passe devant vos yeux, en équilibre sur une quille de moins de deux pieds, est un moment de religieux silence ; c'est de la crainte, de la terreur et de l'admiration tout à la fois. Il suffirait d'une erreur de calcul, d'une mesure fausse de quelques centimètres, pour voir l'édifice tomber et vous écraser, vous présents à dix pieds de lui, sous ses débris. Mais non, le voilà qui plonge dans l'eau bouillonnante, il laisse la fumée du frottement se dissiper derrière lui, et les petites barques qui l'attendaient se balancent sur les flots qu'il vient de soulever ; les marins qui les montent se tiennent d'une main à quelque cordage pour saluer de l'autre en criant hurrah ! au nouveau venu. Un instant après tout est dit, la foule se retire, la cale est vide, et le lendemain, à cette même place, on entreprendra quelque nouveau navire par vingt-et-unièmes.

En 1830, tout était bien changé : ce même duc d'Angoulême entrait de nouveau dans le port de Cherbourg, cette fois, à la suite de la dynastie tombée. Le canon n'annonçait pas leur présence. Deux voitures, aux stores baissés, étaient entourées d'un petit nombre de fidèles de la garde royale qui les escortaient, se tenant en rangs pressés auprès des portières, penchés sur leurs chevaux, et semblant redouter encore l'écho de l'orage qui venait de gronder à Paris.

Le drapeau tricolore, qui, depuis la veille, flottait sur la porte des arsenaux et à l'entrée du port militaire, avait été descendu par les ordres du préfet maritime. Les ouvriers du port, qui le matin encore essayaient les paroles de la *Parisienne* qu'un journal avait envoyées, les ouvriers se turent ; ils semblaient comprendre ce grand malheur qui passait, et tous se découvrirent sur le passage de la voiture du roi.

Le navire attendait la famille royale ; il venait d'Angleterre et portait à son grand mât les deux pavillons d'Henri IV et d'Angleterre.

Le roi descendit le premier ; il salua les personnes qui se trouvaient là, et mit le pied sur le pont volant qui réunissait le bâtiment au quai. Mme la duchesse d'Angoulême vint après ; son visage était triste, néanmoins elle retenait ses pleurs. Il semblait que sa fierté se révoltât à l'idée de les montrer devant ce peuple qu'elle accusait de tous ses malheurs, et à qui son cœur, généreux cependant et bienfaisant, n'avait jamais pu pardonner le drame sanglant du Temple.

La duchesse de Berry, vêtue d'une amazone de drap noir, un feutre gris sur la tête, et laissant flotter son voile vert au vent, marchait assez résolument, tenant son fils par la main et précédée de Mademoiselle. Tout dans leur mise indiquait la grande hâte de leur départ, la précipitation de leur fuite. La nécessité les avait surpris au milieu de la tranquillité. Le duc de Bordeaux portait un pantalon blanc, une petite veste sur laquelle tranchait un col entouré d'une cravate noire nouée à la Colin.

Quant au Dauphin, il fermait la marche. On eût dit qu'il avait essuyé déjà trop d'infortunes et que cette dernière, comblant la mesure, dépassait sa raison ; il ne semblait pas la comprendre.

Charles X fit appeler l'officier supérieur de la garde royale qui lui avait servi d'escorte. L'officier obéit, et lorsqu'il fut sur le pont, le roi se tourna, la tête découverte, du côté du quai, adressa un signe d'adieu à ses soldats, puis il ouvrit ses bras, et tint leur chef un instant embrassé contre sa poitrine.

Bientôt le navire quitta le bord : ce fut alors un moment de morne et religieux silence. Plus d'une larme fugitive glissa, le long des joues, sur la moustache des soldats. L'émotion gagna les dames présentes et plusieurs agitèrent leur mouchoir en signe d'adieu.

Un instant après, le bâtiment avait quitté le port, ses voiles tombaient et le vent les enflait. La garde royale reprit, au grand trot et sans s'arrêter, la route de Valognes. La foule s'écoula : le drapeau tricolore, qu'un sentiment de haute convenance avait un instant dérobé, fut arboré de nouveau, et tout fut dit.

Henri NICOLLE.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 JANVIER AU 10 FÉVRIER.)

ACADÉMIES : Les eaux de Vernet. — LE CARNAVAL : Les bals masqués. — Anecdotes. — Les plaisirs du monde. — Bains russes. — Bals de la Liste civile et des artistes. — THEATRES.

Il y a longtemps que Mercure n'est entré à l'Académie des sciences. Il n'aurait vu que du feu à la polarisation de la lumière. Mais voici une nouvelle scientifique dont il doit faire part à ses lecteurs. Comme tout le monde peut avoir mal à la poitrine, tout le monde s'intéressera à la lettre écrite par le docteur Lallemand à M. Arago, sur l'établissement thermal de Vernet (Pyrénées), illustré à cette heure par la présence d'Ibrahim-Pacha.

Nulle part, fait observer M. Lallemand, on ne peut administrer en hiver les eaux thermales, pas même dans les localités les plus favorisées du ciel. Cependant, s'il est une saison dans laquelle il soit plus utile de lutter contre les affections de poitrine, c'est l'hiver, parce qu'alors elles sévissent plus cruellement, et que les rechutes sont plus faciles et plus fréquentes. Il faut traiter ces affections pendant la saison qui leur est la plus contraire, afin que la convalescence coïncide avec les conditions atmosphériques les plus propres à consolider la cure. Mais, pour que les eaux thermales puissent être administrées en hiver, il faut que tout l'établissement soit tenu à une température constante d'environ 20°, effet qu'on ne peut obtenir à l'aide des cheminées et des poêles, qui d'ailleurs nécessitent des courants d'air, et ne peuvent être maintenus au même degré d'activité la nuit comme le jour. Il n'y a que le système de chauffage par l'eau, celui que M. Duvoir a appliqué avec tant d'avantage à la Chambre des pairs, qui remplisse toutes ces conditions. Mais ce système serait trop dispendieux, si la température de l'eau circulant dans les tubes devait être entretenue au moyen du combustible. Il faut donc recourir à l'eau thermale elle-même. Pour cela, il faut que la source ait au moins 60°, et qu'elle soit très-abondante; il faut aussi qu'elle soit plus élevée que le bâtiment, pour pouvoir y circuler partout ; il faut encore que les appartements des baigneurs soient unis à l'établissement thermal. Il faut enfin que l'établissement thermal pour l'hiver soit dans un pays tempéré. D'après l'auteur de la communication, l'établissement de Vernet réunirait tous ces avantages.

Plusieurs praticiens avaient déjà imaginé divers moyens de faire respirer aux malades de l'air chargé de principes médicamenteux. Ces essais n'ont pas été suivis de succès, parce que la respiration avait lieu à travers des tubes plongeant dans les vapeurs destinées à pénétrer dans les poumons. Il en est toujours résulté une gêne dans la respiration, qui ne permettait pas de prolonger la tentative au delà de quelques minutes.

Pour obvier à cet inconvénient, M. Lallemand a imaginé de faire vivre les malades dans l'atmosphère même des eaux sulfureuses, en leur réservant un immense local, dans lequel la vapeur, arrivant par en bas et s'échappant par le haut, entretient la température de ce courant continu à 18 ou 20°. Dans le principe, on n'y reste qu'une heure ou deux, matin et soir ; mais on s'y habitue bientôt, de manière à y rester douze heures par jour sans la moindre incommodité. Dès les premiers jours, les malades éprouvent un effet sensible. En ce moment, affirme le docteur, il y a dans l'établissement plusieurs phthisiques qui sont guéris depuis trois ou quatre ans, et qui y reviennent passer les plus mauvais jours de l'hiver.

M. Lallemand déclare qu'il s'agit de phthisies tuberculeuses, qui ont été dûment constatées par l'auscultation, et dont quelques-unes étaient parvenues à la troisième période.

Si ces faits heureux se confirment, la France aura dérobé à l'Italie son climat libérateur. Il n'y avait déjà plus de Pyrénées, suivant Louis XIV ; suivant M. Lallemand, les Alpes n'existeront plus.

— Les bals masqués jouent cette année leur va-tout, car on parle de les supprimer l'année prochaine. Sur cette crainte, tout le monde veut aller les voir une dernière fois, et c'est à qui ira s'encanailler une heure ou deux, surtout au bal masqué de l'Opéra. Les déguisements, les nez et les barbes postiches, y défigurent des visages qui rougiraient fort d'être reconnus. C'est le malheur qui est arrivé samedi à un de nos honorables puritains de la Chambre. Il se reconnaîtra ici, sans que nous le nommions, et il nous saura gré de lui rendre l'incognito qu'il avait perdu.

Alléché par les étranges merveilles qu'on raconte des bals de l'Opéra, et dont le bruit parvient souvent jusqu'aux bureaux du Palais-Bourbon, notre personnage avait pris, entre deux votes, la résolution de voir les choses de ses propres yeux. Il confia son hardi projet à un de ses neveux, jeune *tigre* fort au courant des folies du jour, et celui-ci se chargea de commander le faux nez et le costume qui devaient sauver l'honneur de la représentation nationale. Le costume fut un habit de marquis au grand complet ; ce dont le député se scandalisa tout d'abord, étant de ceux qui représentent l'élégance française en redingote vert-pomme.

— Mais on me prendra pour un *vil courtisan!* » s'écria-t-il indigné, mettant la main dans son gilet de poil de chèvre.

— Tant mieux ! puisqu'il s'agit de vous déguiser ! répondit le neveu avec une flatterie ironique. Et, pendant que le puritain se résignait à devenir marquis, le jeune tigre se métamorphosait en dame de la halle. Nouvelle réclamation de l'honorable à la vue de cette témérité ; mais on le calma cette fois par des *raisons de convenance*, et on partit pour le bal. Là, quand l'oncle eut tout inspecté dans la salle, le neveu, qui était venu pour agir, lui proposa d'entrer en lice. On passe du foyer à la salle ; on circule parmi les quadrilles, on se mêle à la foule joyeuse ; et, en se voyant examiné à travers son nez de carton, le député frémit pour son département.

— Allons ! dit le jeune homme, il faut vous déguiser jusqu'au bout ; et le meilleur moyen de sauver votre dignité, c'est de la perdre tout à fait!... Vous êtes mon cavalier, je suis votre dame ; en avant deux, et haut le pied!...

Voilà le représentant national en danse, et suivant son neveu, *non passibus æquis*.

Celui-ci se croit si bien obligé de donner l'exemple, et cette folie lui monte tellement à la tête, qu'il se comporte en digne habitué de l'Opéra, et attire l'attention d'un honnête sergent de ville.

— Que fais-tu, malheureux, répète l'honorable en le retenant.

— Je vous déguise, mon oncle, je vous déguise, soyez tranquille.

— Mais tu me déguises trop! reprend le député avec effroi.

Et le déguisement, en effet, allait si loin que le sergent de ville arrêta danseuse et cavalier. Force fut alors au marquis de suivre la dame de la halle au poste voisin, où il ne fallut pas moins, pour les relâcher tous les deux, que la reconnaissance du sexe de l'un et de la médaille de l'autre.

Cette petite aventure a fait grand bruit dans les bureaux de la Chambre.

— Mercure aussi a voulu voir les bals masqués, et voici un accident arrivé à son compagnon d'exploration.

Il faut que vous sachiez d'abord que ce compagnon est l'un des officiers les plus fiers de France et de Navarre, M. le vicomte ... de T.***, pour ne pas l'appeler par son nom. Figurez-vous un raffiné du temps de Charles IX, avec une taille de six pieds, des moustaches analogues et l'assurance que peuvent donner trois duels terminés avantageusement. Inutile d'ajouter que personne n'est plus chatouilleux que M. le vicomte sur le point d'honneur, et que si l'on a le malheur de le heurter du coude, il faut s'empresser de lui faire ses excuses.

Nous nous promenions donc tous deux au milieu des pierrettes et des débardeurs de l'Opéra, quand soudain mon ami reçoit une secousse violente et laisse échapper un épouvantable juron, tandis que son visage rougit jusqu'aux oreilles.

— Eh bien! qu'avez-vous donc, lui dis-je, et que vous est-il arrivé?

— Ce qui ne m'était jamais arrivé encore, répond-il en se retournant vivement; la plus sanglante injure qu'un homme d'honneur puisse recevoir... après un soufflet.

— C'est-à-dire l'opposé d'un soufflet? repris-je.

— Diamétralement, mon cher! un affreux coup de pied... dans les reins!

— Le terme est honnête, mais la chose ne l'est pas. Et quel est le pierrot qui vous a gratifié de ce présent?

— C'est un pierrot, en effet, car j'en ai vu les manchettes; mais voilà tout ce que j'en ai remarqué par malheur, et je vais chercher le misérable jusqu'à demain.

— Vous ne le trouverez pas, et vous le prenez sur un ton trop dramatique. A la guerre comme à la guerre, mon ami, et au bal masqué comme au bal masqué!

— Je le trouverai, et je lui couperai la gorge! s'écria le vicomte, en homme convaincu de son déshonneur, et décidé à le laver dans le sang!...

Je lui prêchai en vain la moralité du carnaval; il fallut le suivre dans ses singulières recherches. Il va sans dire qu'elles furent parfaitement inutiles, et que la tête de mon officier ne fit que s'en exalter davantage.

— Il faut pourtant que je me venge, morbleu!... s'écria-t-il d'une voix étouffée..... par le coup de pied qui lui restait sur le cœur. Puisque je ne peux mettre la main sur mon ennemi, je vais m'en prendre à tous ses confrères; et le premier qui aura le malheur de lui ressembler saura ce que pèse un coup de pied,... n'importe où!

Parlant ainsi, M. de T... avise un pierrot qui se dandinait au milieu d'un quadrille...

— Tiens!!! dit-il, lui rendant ce qu'il avait reçu, et se campant derrière lui en homme qui attend une provocation.

Mais quelle est la surprise du vicomte, lorsqu'il voit le pierrot se détourner à peine en criant: « Merci! » et lui adresser, pour toute réponse, un joyeux ricanement, accompagné de la grimace et du geste familiers aux gamins...

— Voilà ce que vaut une injure au bal masqué! dis-je à mon ami, confondu et calmé comme par enchantement. Profitez, pour l'avenir, de cette leçon, qui vaut bien un coup de pied, sans doute.

— Quand vous lirez l'histoire de ces folies, nous serons en carême... Ainsi passent les plaisirs du bal masqué... Ce n'est pas à dire que le carême ferme à Paris les maisons où l'on s'amuse. Tout au contraire! On va danser plus que jamais jusqu'à Pâques. Et cet hiver aura été un des plus joyeux qu'ait vus Paris depuis longtemps.

C'est donc le moment de retracer le tableau *véritable* de ce qu'il est convenu d'appeler les plaisirs du monde.

Vous connaissez, de réputation du moins, ces sortes de bains nommés *bains russes*, où l'on passe, à travers tous les agréments du massage, des glaces du pôle nord à la chaleur des tropiques? Ces bains sont l'image des plaisirs du monde, et le détail d'une soirée parisienne suffira pour vous en convaincre. Après avoir mal dîné sur les sept heures (votre cuisinier craint toujours de vous charger l'estomac quand vous devez aller au bal), vous digérez plus mal encore entre les mains d'un coiffeur et d'un valet de chambre, et vous vous habillez en raison inverse des exigences de la température. Cette opération, terminée à dix heures, vous quittez (première épreuve du bain russe) votre chambre bien chaude pour une voiture parfaitement glacée. Vous y passez dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, suivant la longueur de la distance, l'état de vos chevaux et l'humeur de votre cocher. Vous arrivez, froid comme un marbre, au rendez-vous du plaisir, et vous repassez alors (second bain russe) des rigueurs de l'hiver aux douceurs de l'été. Bientôt la chaleur augmente ainsi que la foule, et le massage se complique avec un bain de vapeur. Ballotté du salon à la chambre à coucher, de la chambre à coucher au cabinet, pressé, coudoyé, foulé, étouffé de plus en plus, vous passez trois ou quatre heures à percher sur l'orteil, à regarder et à écouter par dessus l'épaule de quelque géant, à recevoir et à rendre des coups de pied et des éclaboussures de sorbets, à écraser votre chapeau et le chapeau de votre voisin, à rougir comme une écrevisse dans l'eau bouillante, et à respirer comme un damné dans l'enfer... Alors il est d'usage que quelque dame se trouve mal, et l'on vous prie d'entr'ouvrir la fenêtre qui est derrière vous. Ceci constitue votre troisième bain russe, et vous procure naturellement un gros rhume de cerveau. La fenêtre refermée, d'ailleurs, vous vous dédommagez en retombant dans la fournaise, et vous recommencez à cuire de plus belle, c'est le mot, jusqu'à ce que votre femme ou votre fille vous donne le signal du départ. Quatrième bain russe en attendant votre manteau dans l'antichambre, en attendant votre voiture au bas de l'escalier, en attendant le réveil de votre portier et de vos domestiques, misérables qui dorment profondément et chaudement, loin des plaisirs mondains inventés pour vous seul!... Bref, vous vous couchez au moment où le bruit du matin ne permet plus de fermer l'œil, et le lendemain vous avez le choix entre une courbature, un rhumatisme, une fluxion de poitrine... ou de nouveaux plaisirs.

Cette cohue de la plupart des sociétés parisiennes vient de deux causes: la manie de recevoir tout le monde, et la manie d'aller chez tout le monde. Quand on veut renfermer une chose dans une autre, il est d'usage de proportionner le contenant au contenu. Ainsi ne font point les gens qui ouvrent leurs salons et ceux qui viennent les remplir; peu leur importe la grandeur de l'appartement, pourvu qu'on y soit les uns sur les autres. Chacun compare philosophiquement sa maison à la maison de Socrate, et veut qu'elle soit toute pleine d'amis; moi, je la compare vulgairement à ces culottes du comédien, qui ne convenaient au ci-devant jeune homme que lorsqu'il lui était impossible d'y entrer. Ainsi on se dispute une chaise dans un salon, comme une stalle de banquette au théâtre; on désire que sa voisine se trouve mal, afin de lui dérober sa place. On en laisse si peu à la circulation de la livrée, qu'on embrasse domestiques et plateaux au passage. On passe des heures entières dans l'antichambre, sans pouvoir approcher l'amphitryon. Il n'y a pas jusqu'aux immenses salons des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville et de l'ambassade anglaise, où l'on n'étouffe au milieu des plaisirs du bal.

— Parlez-nous, pour l'espace et les aises, des bals de la Liste civile et des artistes, qui prennent pour salle un théâtre, avec toutes ses loges et toutes ses galeries pour y épancher le trop-plein. Le bal de l'Association des artistes à l'Odéon a été surtout magnifique; s'il y avait moins de diamants qu'au bal de la Liste civile, il y avait plus de beaux yeux. Et quel diamant égale les feux d'une jeune prunelle? La toile du fond, peinte exprès pour cette fête et représentant un quadrige entouré des personnifications des arts, a excité l'admiration générale.

La foule se presse toujours à l'exposition du bazar Bonne-Nouvelle, improvisée par la même Association. Les tableaux de M. Ingres y obtiennent un tel succès, que le maître est, dit-on, réconcilié avec le public, auquel il refusait depuis sept ans la vue de ses tableaux; cela est de bon augure pour le prochain Salon du Louvre.

— Un événement étrange s'est passé l'autre jour au Théâtre-Italien. On avait substitué sur l'affiche *la Somnambula* au *Matrimonio segretto*. Les spectateurs furieux ont demandé le directeur, ont jeté leurs étuis de lorgnettes sur la scène, et se sont livrés à toutes les excentricités qui étaient jusqu'ici le privilége de l'Ambigu-Comique. Enfin M. Vatel a paru, et sa parole habile a calmé cette tempête. Mais quel sera désormais le théâtre des gens comme il faut, si le public des Italiens se permet de telles violences? La reprise du *Matrimonio segretto* n'en a pas moins obtenu un grand succès.

— L'Opéra-Comique a trouvé aussi un succès de vogue dans *les Mousquetaires de la reine*, de MM. Saint-Georges et Halévy. *Carlo Beati* a été moins heureux au Vaudeville, malgré le jeu désopilant d'Arnal. *Les Pommes de terre malades* font toujours fureur au Palais-Royal.

Au Théâtre-Français, on a pu voir dans le drame de *Jean de Bourgogne* jusqu'où s'élève l'admirable énergie de M. Beauvalet et de Mme Volnys, jusqu'où va la finesse élégante de M. Leroux, le jeune sociétaire; combien la diction de M. Maubant est juste et sa tenue distinguée; enfin que Mlle Rimblot est la digne élève de M. Beauvalet. P.-C.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24 Batignolles.



Artilleur à cheval, dessiné par Charlet, quelques jours avant sa mort.

ARTISTES CONTEMPORAINS

NICOLAS-TOUSSAINT CHARLET.

Nicolas-Toussaint Charlet naquit à Paris en 1792. Son père, dragon dans les armées de la République, lui donna pour parrain François Dubois, maitre d'armes de son régiment. Sa mère n'était guère remarquable que par une grande gaieté, une profonde sensibilité, et surtout par un attachement fanatique à l'empereur Napoléon. Malgré la médiocrité de leur position, les parents de Charlet ne négligèrent pas de lui faire donner de l'éducation, et ils le placèrent dans un lycée de Paris. L'enfant qui, dans la maison paternelle, avait contracté les goûts et les habitudes militaires, put très-difficilement se plier à la studieuse discipline d'un collége, et très-souvent son carré de papier, délivré pour un thème ou pour une version, était sacrifié à la représentation d'un vieux troupier de la République, ou d'un grognard de la garde. Néanmoins, le temps des études de Charlet ne fut pas entièrement perdu pour la littérature, comme on l'a dit, et quoiqu'il ne pût passer pour un érudit, il connaissait passablement ses auteurs classiques.

Nous citerons un fait qui le prouve. Lors de sa plus grande célébrité, un de ses plaisirs était d'improviser en *charge*, avec ses amis, des drames et des tragédies, et certes il était facile de voir dans ces simples jeux qu'il n'était pas neuf sur les points les plus difficiles de la littérature; mais son caractère perçait souvent, et on le voyait, au milieu de la tirade la plus ambitieuse, s'arrêter net pour s'écrier en riant : « Mon Dieu! que c'est donc amusant d'être bête! »

Sorti du collége, les parents de Charlet obtinrent pour lui une petite place de huit cents francs d'appointements à la mairie du deuxième arrondissement. Le jeune homme, emporté par son goût pour les arts, ne chercha jamais à obtenir de l'avancement, et le temps qu'il dérobait à son bureau, il le passait dans l'atelier de Gros, chez lequel il fit la connaissance de Géricault; on sait comment tous deux furent, en talent et en célébrité, les héritiers du maître, mais avec un génie et une manière tout à fait différents.

La révolution de 1815 arriva, et, après avoir payé de sa personne à la barrière de Clichy, Charlet vit tomber tout à

française dans ces jours de grandes [...] dévouements : il n'était pas de ceux [...] ressortir une grande figure par l'ob[...] ils laissent les masses ; son crayon é[...] protestation contre l'oubli impardon[...] séquestre l'activité et l'abnégation d[...] les grandes choses.

Ce n'est pas seulement un admirab[...] que Charlet, c'est aussi un grand et [...] Combien ses nombreuses *charges* ne [...] connaissance intime de nos passions [...] Comme Molière, il a le tact de la bon[...] fine critique, et même, dans ses cari[...] santes, il attaque toujours le ridicule, [...] aux personnes. Il était bon jusqu'à [...] dans son amitié, généreux jusqu'à la [...] il n'a connu un sentiment de haine [...] à voir la simplicité de ses manières, [...] ni son mérite, ni sa célébrité. Son es[...] d'une gaieté imperturbable, un peu [...] terie et à l'épigramme inoffensive. [...] rapporter qu'un ami auquel il avait [...] mal de lui. « Je sais bien, dit-il, que [...] très-mauvaise langue ; que voulez-v[...] maladie, et l'on ne peut pas en vouloi[...] malades. » Le lendemain, L. vint lui [...] d'argent ; Charlet n'en avait pas. Il fit [...] petit dessin, représentant des *Joueur*[...] le vendre, mit l'argent dans sa poche [...] de Charlet.

Son atelier était le rendez-vous d'[...] flâneurs, à peine de sa connaissanc[...] monie, venaient chaque jour lui fair[...] Pour se débarrasser des plus ennu[...] charge sur un album déposé chez so[...] avant de répondre si monsieur y ét[...] consultait l'album, reconnaissait le [...] dait en conséquence.

— Je vous payerai tout ce que vous voudrez, et si 1,500 francs pouvaient vous être agréables?...

— Je vous l'ai dit, je ne peins plus.

L'individu ne se tient pas pour battu; il voit dans l'atelier un habit de grenadier de la vieille garde; il l'endosse sans dire mot; il couvre sa tête d'un vieux bonnet à poil, saisit un fusil et prend une de ces attitudes que Charlet savait si bien rendre.

« Eh bien! me reconnaissez-vous, monsieur Charlet?

— Oh! parbleu oui, répond l'artiste : vieille garde! »

Et Charlet fit le tableau; et ce tableau était l'enseigne d'un cabaretier! Et l'enseigne fit la fortune du maître!!

Que dirions-nous, que chacun ne sache, du talent de cet artiste? Ses productions ne sont pas de celles qui vont s'enfouir dans le salon d'une vanité enrichie, ou qui sont claquemurées dans un Musée officiel : elles tapissent, pour ainsi dire, la voie publique; elles sont constamment sous le coup de la critique; le feuilletoniste, le rapin, l'ouvrier, peuvent exercer leur verve; et tout le monde admire! tout le monde se reconnaît dans ces francs et pétulants écoliers à blouse bleue, à calotte grecque; le *tourlourou* conscrit, l'invalide en exercice, le troupier galant; toute cette armée ancienne et moderne se mire dans ses dessins comme dans une glace fidèle. L'homme du peuple, si souvent odieusement travesti, ne réclame pas ici contre la ressemblance; c'est bien lui, avec sa rudesse, il est vrai, son gros tablier de cuir et ses mains calleuses, mais avec ses franches et loyales allures, son bras prêt à défendre la patrie, sa bourse ouverte à tout venant.

Charlet, même dans ses œuvres les plus comiques, a toujours copié fidèlement la nature, non pas en cherchant des monstruosités exceptionnelles, comme on le fait souvent de nos jours, mais en prenant le caractère général pour type.

Dans sa vie privée, Charlet était d'une simplicité qui allait jusqu'à la bonhomie. En sortant des brillants salons du jeune et malheureux duc d'Orléans, dont l'amitié l'honorait, Charlet quittait l'uniforme d'aide de camp, avec lequel il avait suivi le prince dans sa campagne de Belgique, et, endossant la blouse d'artiste, il allait, tous les jeudis, dîner dans une chaumière à quelque distance de la barrière du Mont-Parnasse. Dans cette guinguette il trouvait presque tous les hommes de lettres du faubourg Saint-Germain, parmi lesquels figuraient plusieurs de nos célébrités littéraires, et même un homme qui, depuis, fut ministre. Notre artiste avait entraîné la joyeuse société dans cette très-modeste maison, uniquement parce qu'elle était toute la fortune d'un pauvre invalide nommé Saguet.

Il serait impossible d'énumérer le nombre prodigieux des œuvres de Charlet. Ses dessins, ses aquarelles, ses sépias, ses lithographies se trouvent partout. Mais, parmi ses peintures, les plus remarquables sont : l'*Episode de la guerre de Russie*, le *Passage du Rhin*, et son dernier tableau, *le Ravin*, exposé au salon de 1843. Ces trois chefs-d'œuvre de vérité, de nature et d'effet, prouvent suffisamment que le génie de Charlet pouvait atteindre à la plus haute poésie de la peinture.

Si cet homme extraordinaire eût vécu plus longtemps, on l'eût vu avec surprise peut-être se placer à un rang assez distingué parmi les écrivains; on en peut juger par les deux premières livraisons d'un ouvrage qu'il publia peu de temps avant sa mort, et qui porte pour titre : *L'Empereur et la Garde impériale*. On en pourra juger encore par des lettres de lui, qui doivent être publiées incessamment dans le journal *l'Artiste*.

Ce fut en 1843 que Charlet sentit les premières atteintes de la funeste maladie de poitrine qui vient de le conduire au tombeau le mois dernier, à l'âge de cinquante-trois ans. Nul n'a supporté avec plus de courage et de philosophie les longues souffrances d'une lutte désespérée contre la mort; il n'a pas cessé un instant de conserver cette gaieté spirituelle dont il restera le type à tout jamais.

Professeur de dessin à l'Ecole Polytechnique, dans les derniers jours de sa vie on le montait mourant à son fauteuil. Dès qu'il y était parvenu, ses yeux s'animaient par degrés, la parole lui revenait, et sur son pâle visage brillaient encore la vie et le génie. Entouré de ses nobles élèves, qui l'adoraient, il retrouvait la force et répondait avec l'élan qui le caractérisait à leurs généreuses sympathies. Ses idées, ses démonstrations ne se ressentirent jamais de ses souffrances; mais une fois la leçon donnée, cette énergie factice s'éteignait par degrés, et on le remportait chez lui mourant. Là il essayait encore de reprendre la vie en se faisant apporter ses crayons.

Il travaillait, quelques heures à peine avant la dernière qui ait sonné pour lui, à réunir, dans un seul monument à la Grande Armée, toutes les pages qu'il lui avait dédiées çà et là. Il terminait un Napoléon à cheval : « *Oh! pour le* « *coup* », dit-il en appelant sa femme, « *tiens, regarde, cela vaut Géricault.* »

Ce fut sa dernière œuvre et son dernier souvenir. Géricault, ainsi que nous l'avons dit, avait été son camarade.

Parmi ses nombreux amis, M. David, grand artiste comme lui, sorti des mêmes rangs, élevé dans les mêmes principes, est venu adoucir de tristes et douloureux moments. Le célèbre sculpteur a noblement rempli sa mission, et, grâce à sa généreuse amitié, les obsèques du peintre populaire ont été dignes de lui.

Charlet a laissé sans fortune une femme et deux enfants. Puisse son nom couvert de gloire leur venir en aide! Et pourrait-on l'oublier, le narrateur fidèle de notre gloire passée? Son souvenir est indissolublement lié aux plus belles pages de notre histoire; il sera durable comme elle!

LOUISE LENEVEUX.

Nous ajouterons à l'intéressante notice de Mme Leneveux, la lettre suivante, écrite par Charlet, quelque temps avant sa mort, à M. de la C..., qui a bien voulu la communiquer à l'*Artiste*.

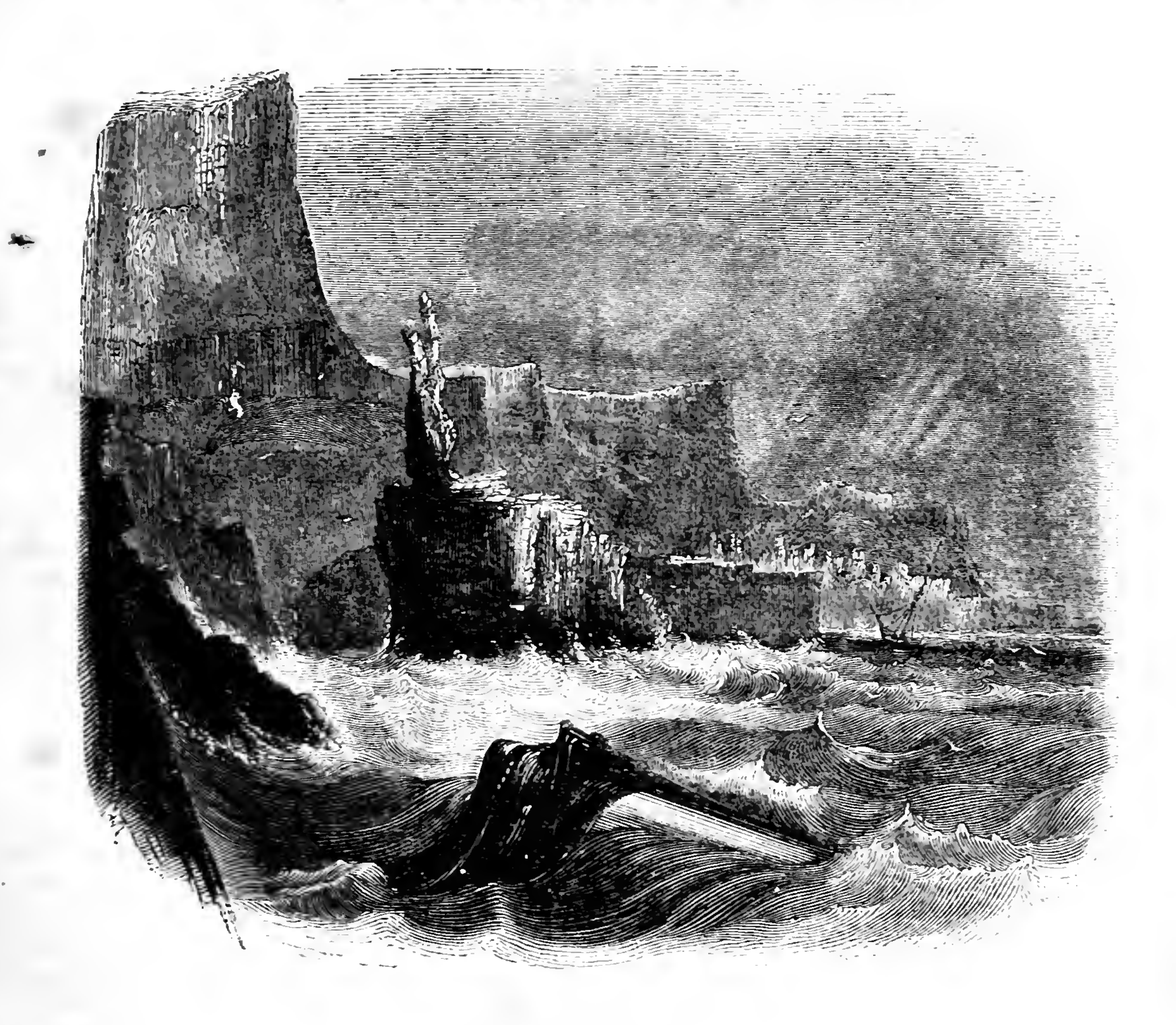
« Ne pouvant, quant à présent, me livrer à des travaux de peinture qui me fatiguent, je me suis remis à crayonner. Il m'est venu en tête de faire une Galerie militaire depuis 92, en y joignant même quelques hommes de Louis XVI : les gardes-du-corps, suisses, gardes-françaises, etc., ceux qui ont figuré dans les principaux événements de la Révolution. J'y mets l'Empereur dans toutes les phases de sa vie, à l'École militaire, à Toulon, et jusqu'à Sainte-Hélène... J'ai évité le froid costume, en donnant, ou du moins en cherchant bien à donner le caractère à chaque époque, puis en mettant une action qui se rattachât au temps. Il me faudra deux ans pour exécuter cette collection vraiment nationale... J'y mettrai les Vendéens et l'armée de Condé, noblement vue, en philosophe qui a fait ses écoles et acquis à ses dépens, comme tous les cœurs un peu honnêtes. »

Non-seulement cette lettre explique merveilleusement l'œuvre suprême de Charlet, mais la dernière phrase montre combien le libéralisme de cet homme était élevé et généreux. Cette phrase pourra étonner bien de petits esprits, mais elle grandira le nom de Charlet devant toutes les opinions impartiales.

N. B. L'artilleur à cheval que nous donnons en tête de ce numéro a été dessiné par Charlet quelques jours avant sa mort.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE DERNIER DES STURLE.



Vue d'Islande.

Il existe dans les annales de l'Islande une époque de guerre civile et d'anarchie désignée sous le nom de *temps des Sturle*. Les Sturle formaient une race puissante dont l'histoire est longuement racontée dans la *Sturlunga saga*. Cette ambitieuse famille, cause en grande partie de la décadence de l'Islande, s'éteignit, vers le commencement du treizième siècle, au milieu des luttes qu'elle avait soulevées et dans lesquelles elle prenait une part très-active. Les hommes de la race des Sturle, cités pour leur force et leur indomptable énergie, s'amoindrirent peu à peu, laissant chaque jour quelques-uns de leurs partisans sur la sanglante arène des batailles. La dispersion fut bientôt complète, des meurtres isolés achevèrent leur perte, et de cette puissante génération il ne resta plus qu'un seul homme, le farouche Styr. Poursuivi par d'implacables vengeances, il réunit les restes épars de ses partisans, et, accompagné de son fidèle ami, le blond Thormod, il alla s'établir au nord du Borgarfiordür (1). Styr éleva une forteresse au sommet d'une colline sauvage, Thormod bâtit sa demeure au fond d'une vallée voisine, sur les bords d'un lac qu'entouraient de verts pâturages. La bonne intelligence ne régna pas longtemps entre les deux fugitifs.

(1) District d'Islande.

Styr se repentit d'avoir choisi pour résidence une colline entourée de bruyères incultes, parmi lesquelles ses vaches maigres trouvaient à peine une chétive nourriture. Du haut de sa forteresse, il contempla avec envie les nombreux troupeaux de Thormod qui paissaient dans le creux de la vallée. Dès lors on remarqua dans les paroles qu'il adressait à son ami une étrange amertume, et, un soir, les serviteurs de Thormod ne trouvèrent point leur maître assis à la table à sa place accoutumée. Il ne revint plus, et l'on présuma qu'il était tombé la nuit au fond de quelque précipice. A dater de cet événement tragique, les manières rudes de Styr prirent quelque chose de plus sauvage encore, et on ne le vit plus s'a andonner à la joie lorsqu'il vidait sa profonde coupe de corne (1). Il quitta sa forteresse et vint prendre possession de la demeure et des troupeaux de Thormod, mais l'opulence ne lui rendit pas la tranquillité de l'âme. Il paraissait agité d'une fièvre continuelle, on l'entendait dans le silence de la nuit proférer des paroles terribles, et, bien que depuis deux cents ans la race des Sturle eût embrassé le christianisme, on le soupçonna de professer un culte secret pour les anciennes divinités du

(1) Les anciens Islandais buvaient dans des coupes faites avec des cornes d'animaux.

Nord. On l'entendit invoquer le puissant nom d'Odin ; quelques-uns prétendirent même qu'il tenait caché dans une caverne, pratiquée entre deux rochers escarpés, une statue du dieu Thor, et qu'il allait quelquefois la nuit lui sacrifier des bœufs ou des agneaux. Il ne sortait plus de sa demeure que vêtu d'une longue jaquette noire et armé d'une forte hache ; quand il marchait ainsi le soir, au sommet des rochers, l'œil hagard et les sourcils contractés, il semblait un homme poursuivi par la malédiction du Ciel.

Quelque temps après, une passion d'un autre genre vint agiter l'âme de Styr : dans ses courses aventureuses il avait quelquefois rencontré une jeune fille que l'on nommait Katla la Blanche. Ses yeux étaient bleus comme un lac dans les jours d'été, et elle possédait tant de majesté dans sa démarche, que lorsqu'elle parcourait la vallée au clair de la lune, on l'eût prise pour la *fille du roi des Aulnes*. Katla était fille unique du vieux Magnus Gudmundur, chef d'une famille riche et vaillante du Borgarfiordür.

Styr envoya quelques-uns de ses partisans demander la jeune fille en mariage ; mais le vieillard répondit que jamais sa race ne se mêlerait à la race des Sturle, génération fatale aux libertés de l'Islande.

Lorsqu'on lui rapporta cette hautaine réponse, le bouillant descendant des Sturle frémit de colère ; il décrocha son bouclier d'azur (1), le teignit en noir, ceignit sa large épée, et frappant la terre du bois de sa lance, il poussa un jurement terrible emprunté aux formules du paganisme. Bien que la nuit fût à peine à la moitié de sa course et que les étoiles brillassent encore au ciel, il réveilla aussitôt ses partisans plongés dans le sommeil.

— Levez-vous, compagnons ! s'écria-t-il, il faut qu'au point du jour nous foulions les bruyères du Borgarfiordür. En avant ! demain nous nous battrons à coups d'épée, demain nos glaives se teindront de sang !

A ce bruyant appel, les partisans de Styr s'élancèrent de leurs couches, saisirent leurs armes et se réunirent autour de leur chef. La troupe partit alors et parcourut en silence les ravins obscurs et les hautes collines. Ils marchaient tantôt dans les plaines, tantôt au bord des précipices, à la lueur mourante des astres et des torches incendiaires.

Avant le lever du soleil, ils arrivèrent dans le Borgarfiordür et surprirent Magnus encore endormi ; ils pénétrèrent dans sa demeure, égorgèrent ses deux fils, mirent le feu à sa maison, et entraînèrent avec eux la blanche Katla. Ils revinrent au déclin du jour ; mais au lieu de rentrer dans l'ancienne demeure de Thormod, Styr s'enferma dans sa forteresse solitaire et célébra sa victoire par un festin somptueux. On immola des bœufs et des agneaux ; les tables de chêne furent chargées de viandes et la bière coula à flots dans les cornes profondes. Styr fit asseoir la fille de Magnus à sa droite, mais elle ne voulut point manger, et les pleurs ne cessèrent point de couler de ses beaux yeux. Néanmoins, sa tristesse n'arrêta point la joie des convives, et à la fin du repas un scalde vagabond chanta les exploits de la race des Sturle. Sa voix se mêla aux sifflements de la rafale et fit entendre des accents plus sauvages qu'harmonieux. Il raconta avec enthousiasme les hauts faits de cette génération guerrière ; mais lorsqu'il en vint à parler de l'avenir, sa langue resta muette et sa harpe silencieuse ; puis il se sentit tourmenté d'un esprit prophétique et s'écria que la race des Sturle s'éteindrait lorsque le dernier de ses rejetons se souillerait du meurtre d'un ami. A ces mots, Styr se leva l'œil en feu, prêt à frapper l'audacieux de son épée ; mais refoulant ses orageuses passions, il emplit sa coupe et la vida d'un seul trait.

Le festin se prolongea jusqu'au milieu de la nuit ; exalté par l'ivresse, Styr osa parler de mariage à Katla. Piqué du froid dédain de la jeune fille, il s'approcha d'elle d'un air menaçant, quand soudain frappé d'épouvante, il lui sembla voir la forme d'un ange armé d'une croix se dresser entre lui et la fille de Magnus. Au même instant, il tomba comme s'il eût été frappé par une main invisible, et ses compagnons, le croyant ivre mort, le portèrent sur sa couche.

Le lendemain, Styr se réveilla, résolu à ne point différer son union avec la fille de Magnus, et fit venir un prêtre afin de célébrer son mariage. Voulant aussi que ses noces fussent somptueuses, il rassembla quelques-uns de ses compagnons pour aller à la pêche.

Ils partirent et arrivèrent sur les grèves lorsque les derniers rayons du soleil doraient la crête des vagues. Malgré leur activité, la lune montrait déjà son disque pâle à l'horizon, avant qu'ils eussent lancé leur barque au milieu des flots. La pêche ne fut point favorable, longtemps ils tendirent leur filet sans que le moindre poisson s'y trouvât pris. Dans l'espoir de rencontrer des eaux plus poissonneuses, ils dirigèrent leur barque vers une petite baie étroite encaissée entre deux rochers. Cette baie se trouvait à l'abri du vent, les flots y étaient calmes et il y régnait une tranquillité merveilleuse. Cette vue rendit l'espoir aux pêcheurs ; ils apprêtèrent de nouveau leur filet, et Styr lui-même le jeta dans les flots ; lorsqu'il voulut le retirer, il sentit qu'il pesait beaucoup plus que de coutume, mais à peine le filet fut-il hors de l'eau, qu'il vit que ce poids inconnu n'était autre chose qu'une grosse pierre.

— Par le marteau de Thor ! s'écria-t-il avec rage, il faut qu'un magicien ait jeté un sort sur nos filets.

A peine achevait-il ces mots, que la barque s'agita comme si elle eût frémi ; puis le miroir de l'eau se rida et il en vit sortir la chevelure verte et les blanches épaules d'une *femme de mer*. La *Havfrue* (1) fixa sur Styr ses yeux glauques qui brillaient d'un éclat malicieux et surnaturel, et avant qu'il fût revenu de sa surprise, elle lui chanta les paroles suivantes d'une voix pareille au murmure des vagues, lorsqu'elles bruissent musicalement dans les rochers.

— Le vent retient sa douce haleine dans le creux des montagnes ; la lune détache de sa couronne les rayons argentés qu'elle jette sur les flots dansants ; l'air est pur comme le souffle d'une jeune vierge ; le ciel ressemble à un manteau d'azur brodé d'or ; les phoques et les baleines se jouent au sein de leurs humides demeures ; les *mermaid* (sirènes) quittent leurs grottes profondes pour venir chanter avec les vagues. Les flots sont calmes ; tout est calme dans la nature, excepté le cœur du meurtrier.

La femme de mer jeta alors loin d'elle le peigne d'or avec lequel elle peignait en chantant sa verte chevelure ; ses yeux malins prirent soudain une expression menaçante, et s'approchant davantage, elle posa sa main blanche sur le bord de la barque. Aussitôt, comme si cette frêle main eût possédé une force irrésistible, la barque chavira et précipita Styr et ses compagnons dans les flots.

Tous gagnèrent la côte à la nage ; lorsqu'ils furent arrivés sur la grève et qu'on se fut assuré qu'il ne manquait personne, Styr d'une voix sourde demanda à ses compagnons s'ils avaient vu et entendu *Havfrue*. Ils le regardèrent avec surprise et lui répondirent que la barque avait

(1) Les *Sagas* représentent les anciens guerriers de l'Islande armés d'un bouclier teint en bleu et d'une lance garnie d'or.

(1) Divinité du Nord, qui offre une grande analogie avec les sirènes. On trouve encore ce nom dans les traditions danoises, suédoises et norvégiennes, antérieures à l'établissement du christianisme.

chaviré en touchant contre un rocher sous-marin. Néanmoins Styr, en s'éloignant, ne put s'empêcher de jeter un regard sur la baie : les flots étaient calmes et rien ne s'offrait à la surface des eaux.

Styr reprit dès lors toutes ses superstitions païennes. Il crut voir dans l'étrange aventure qui venait de lui arriver un signe de la colère des dieux ; il rêva au moyen de les apaiser. A la chute du jour il saisit sa hache, franchit l'enceinte de sa forteresse, et fut choisir le plus bel animal de ses troupeaux. C'était un superbe taureau noir et sans tache. Il lui passa une forte corde dans les cornes, et se dirigea vers une chaîne de collines arides.

Après deux heures de marche, il arriva dans une plaine au milieu de laquelle s'élevaient d'énormes quartiers de rochers rangés en cercles à peu près à égale distance l'un de l'autre (1). Styr entra dans l'enceinte de la *chambre de géants* et se dirigea vers un amas de roches plus grosses encore et placées au centre les unes sur les autres. Il s'arrêta ensuite au bord d'une caverne dans laquelle la lune répandait une clarté indécise. Le sol de cette grotte était couvert d'ossements blanchis, parmi lesquels on distinguait plusieurs membres humains, et la terre était humide de sang comme celle de l'antre de Cacus. Bien qu'il eût souvent visité ce lieu, Styr frissonna ; il entra nonobstant, et se trouva en présence de l'autel de Thor. La statue du dieu était gigantesque et grossièrement sculptée en bois. Thor était assis sur une borne ; sa tête, surmontée de deux cornes en forme de croissant, ses longs cheveux et sa barbe hérissée lui donnaient un aspect redoutable. D'une main, il tenait les sept planètes et la petite Ourse ; de l'autre, il levait son marteau avec lequel il protégeait jadis les dieux contre les attaques des géants (2). Styr leva la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux du dieu qui semblaient lui jeter un regard courroucé ; néanmoins il se raffermit, et tirant la corde qui attachait sa victime, il s'écria en levant sa hache :

— *Je te dévoue à Thor* (3).

Mais le taureau fit un bond si puissant qu'il évita le coup, entraina Styr hors de la caverne, brisa sa corde et s'enfuit en poussant des beuglements moqueurs et surnaturels.

Styr le poursuivait depuis longtemps, quand il s'aperçut qu'au lieu d'un animal choisi parmi ses troupeaux, celui qui fuyait devant lui n'était autre que Gloesir (4), le taureau gris des marécages. A cette vue, il tomba le visage contre terre et s'évanouit d'épouvante et de fatigue.

Lorsque Styr ouvrit les yeux, il se trouva au sommet d'une colline couverte de bruyères ; une douzaine de nains aux traits irréguliers dansaient autour de lui en se tenant par la main, et réglaient leurs pas silencieux sur les accords d'une lyre d'argent qu'un *Hosgspelar* (5) caché dans les roseaux d'une cascade voisine faisait vibrer doucement. Styr voulut s'enfuir, car il se rappela que ceux qui dansaient avec les Elfes tombaient en langueur et mouraient (1). Mais lorsqu'il voulut sortir du cercle magique, les nains tourbillonnèrent autour de lui avec tant de rapidité qu'il lui fut impossible de fuir. Alors il recula et tout à coup la fille du roi des Aulnes s'avança vers lui ; elle était pâle comme la patronne des glaciers ; une robe tissue de fils de la vierge et blanchie avec le clair de lune l'entourait de ses plis aériens.

— Viens, Styr, lui dit-elle, repose-toi ; la rosée de la fatigue découle de ton front. Repose-toi et prends part à nos jeux.

— Non, répondit Styr, je veux partir, car celui qui danse avec les Elfes languit et meurt.

— Si tu veux danser avec moi, répliqua-t-elle, je te donnerai des éperons d'or et une tunique en soie.

— Laisse-moi, les nornes (Parques) n'ont pas encore filé toute la trame de mes jours (2).

Il voulut s'enfuir, mais la fille du roi des Aulnes lui tendit sa main blanche et glacée et l'entraîna dans le cercle. En vain voulut-il résister, il fut contraint de se laisser aller au torrent qui l'emportait. Mais tandis qu'il dansait, une idée lui vint : il se rappela le dieu dont il abandonnait le culte, et dégageant subitement une de ses mains, il fit le signe de la croix. Au même instant la harpe cessa ses accords, la fille du roi des Aulnes le repoussa rudement, rejoignit les Elfes qui abandonnaient la colline, et il vit la troupe dansante disparaître peu à peu dans un brouillard.

Styr respira longuement et promena ses regards autour de lui pour découvrir sa forteresse, mais il ne vit que le ciel et les bruyères. Il descendit alors la colline et rencontra les *petits hommes de la montagne* (3). Styr leur demanda sa route, mais les nains se prirent à rire, et l'un d'eux lui répondit d'une voix semblable au bruit que fait l'argent en tombant sur la pierre.

— Nous ne te dirons pas ton chemin, car nous méprisons les traîtres. Lorsque le blond Thormod est tombé du haut de la roche escarpée, nous l'avons reçu dans nos bras et déposé doucement sur le gazon du précipice. Puis, lorsque Katla, la blanche fille de Magnus revint le soir de visiter ses pâturages, nous avons attiré ses pas dans ce lieu et Katla a emmené Thormod dans la maison de son père.

Le nain se prit à rire d'un air sardonique et moqueur, et tous ensemble répétèrent :

— Va, traître ! va de la colline à la plaine et de la plaine à la colline ! marche toujours, ou, si tu le veux, demande ta route au hasard ; nous ne te dirons pas ton chemin.

Styr marcha, marcha longtemps, et ce ne fut qu'au lever de l'aurore qu'il arriva enfin au pied des murs de sa forteresse. Lorsqu'il entra, il était pâle comme un linceul, et ses partisans lui demandèrent :

— D'où venez-vous ? votre visage est plus blanc que l'écume des mers !

— Hélas ! répondit Styr d'une voix faible, je viens de la colline à la plaine et de la plaine à la colline. Plaignez-moi ; j'ai dansé avec les Elfes, je sens une invincible langueur dans tous mes membres.

— Il faut que notre chef ait perdu la raison, murmurèrent entre eux les partisans, ou qu'il ait bu dans une coupe bien profonde.

(1) On voit en Danemarck, près de Saro, une de ces enceintes, longue de soixante-dix pieds, large de douze et haute de trois. Elle se compose de quatre-vingt-neuf blocs. Les païens y célébraient, dit-on, de mystérieuses cérémonies. Elles sont formées, rapporte M. Marmier dans son *Histoire d'Islande*, comme les dolmen de Bretagne, de blocs de pierre énormes ; et le peuple qui n'a pu comprendre comment ces masses colossales avaient pu être transportées dans un même lieu et rangées symétriquement, attribua ces constructions à une force surhumaine, et les appela *chambre des géants*.

(2) A Upsal, dit la Chronique rimée de Suède, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale, on voyait jadis un temple doré où le peuple allait rendre hommage à trois dieux. Le plus élevé des trois était Thor. On le représentait assis et nu comme un enfant, tenant à la main les sept planètes et la petite Ourse ; à ses côtés, étaient Odhan (Odin) et Frigga. (*Scriptores rerum succicarum medii ævi*, t. I, p. 252.)

(3) Formule qu'on employait avant d'égorger les victimes.

(4) Etre surnaturel de la mythologie islandaise.

(5) Esprit des eaux. Les Hogspelar habitaient les cascades et les torrents.

(1) Superstition populaire.

(2) Les Volkslieder de l'Allemagne, les Kamperiser du Danemarck et les Folkvisor de la Suède offraient plusieurs ballades dans le genre de ce passage de notre récit.

(3) Génies bons et compatissants qui se plaisent à remettre en son chemin le voyageur égaré.

— Vous vous trompez, répondit froidement Styr qui les avait entendus. Je n'ai approché aucune coupe de mes lèvres depuis hier, et je ne boirai plus longtemps avec vous. Reconduisez Katla la blanche à son père Magnus; je n'ai plus maintenant d'autre fiancée que la cruelle Hela (1).

On s'aperçut alors que Styr dépérissait à vue d'œil, le feu de ses regards s'éteignait, et ses bras, jadis si vigoureux, pouvaient à peine soutenir sa hache de combat.

Sur ces entrefaites, les messagers qu'il avait envoyés vers Magnus lui apportèrent l'ordre de comparaître devant l'*Althing* (2), pour rendre compte des ravages commis dans le Borgarfiordür. Cette circonstance sembla éveiller l'ancienne ardeur de Styr; il arma tous ses partisans, revêtit sa noire tunique, saisit sa hache et partit. Il arriva en peu de jours au Thingwellir (3). Le vieux Magnus Gudmundur y était déjà à la tête de six cents de ses partisans.

Quand Styr s'y présenta suivi des siens, les glaives s'agitèrent, et il devint impossible au lögsögumadr (4) de rendre sa sentence. La confusion augmenta; Styr osa même s'avancer au milieu de l'arène et leva sa hache sur les cheveux blancs du vénérable Magnus. Peut-être eût-il accompli le meurtre si un vieux juge ne s'était écrié soudain d'une voix terrible et menaçante:

— Honte et malédiction sur toi! honte à celui qui vient souiller l'enceinte sacrée de l'Althing!

Les deux parties convinrent enfin de terminer leur différend par un combat dans lequel le dernierd homme des Sturle lutterait contre un des partisans de Magnus.

(1) Déesse de la mort, reine des enfers.

(2) Assemblée nationale où les quatre provinces d'Islande étaient représentées chacune par trois députés. L'Althing était régi par un président. On portait devant cette assemblée toutes les questions d'intérêt général et l'on jugeait aussi les actes de violence.

(3) C'était un ravin profond et sauvage, entouré de roches escarpées, au sein duquel l'Althing avait lieu. Les représentants s'y abritaient sous des tentes.

(4) Président de l'Althing, narrateur de la loi; il savait les lois par cœur et les récitait chaque année au peuple.

Le lendemain donc, au point du jour, les troupes se trouvèrent en présence au milieu d'une plaine immense. Styr sortit d'abord des rangs et s'avança pour soutenir le défi; son regard avait encore son orgueilleuse fierté; mais on observa que son visage était d'une pâleur effrayante. Une incompréhensible lenteur régnait dans ses mouvements, et il put à peine se traîner jusqu'à la lice.

Le vieux Magnus s'écria alors:

— Compagnons, voici l'homme qui a tué mes deux fils et incendié nos demeures; je donne ma fille Katla à celui qui noircira son glaive du sang de ce traître!

Cent épées sortirent du fourreau; mais on vit tout à coup un jeune homme aux cheveux blonds, au bouclier d'azur et à la lance dorée, se précipiter dans l'arène et courir au devant de son adversaire.

Styr ne l'eut pas plutôt aperçu qu'un tremblement convulsif parcourut tous ses membres.

— Lâche! s'écria le jeune homme, je suis Thormod! je ne t'avais pas abandonné dans le malheur, et, pour récompense, tu m'as précipité du haut d'une roche lorsque je marchais près de toi sans défiance. Dieu a conservé ma vie afin que je vinsse te demander compte de tes crimes!

A ces mots, il tira sa lance pour frapper Styr à la poitrine, mais avant qu'il eût abaissé le bras, le dernier des Sturle tomba mort.

On pensa naturellement que Styr était mort d'épouvante à la vue de l'homme qu'il croyait avoir assassiné; cependant, lorsque huit jours après Thormod conduisit à l'autel la blanche fille de Magnus, les vieilles femmes, en les voyant passer, se disaient à l'oreille:

— Voici le blond Thormod! son bras est fort et son cœur plein de courage; mais il n'a pas eu besoin de combattre pour vaincre, car le farouche Styr est mort parce qu'il a dansé sur la colline avec les Elfes!

C.-Hippolyte CASTILLE.



LA TRÈS-VÉRIDIQUE HISTOIRE

DES

DIX-NEUF INFORTUNES DE JANNOT LE HARPONNEUR.



Chasse à l'hippopotame.

Pendant que j'étais souffrant à l'hospice, un tchatourvédi me prit en affection et résolut de m'initier dans les saints mystères de la religion de Manou.

— Je t'avoue, mon cher Jannot, que je ne sais ce que c est qu'un tchatourvédi.

Le *tchatourvédi* est un brahmane qui a étudié les quatre *Védas* ou livres saints ; tandis que le *trivadi* n'en a étudié que trois et le *dvivédi*, deux ; en un mot, c'est un savant théologien. Comme son instruction était toujours précédée de quelques petites pièces de monnaie qu'il mettait dans ma main, je l'écoutais avec la plus grande patience.

Il m'expliqua d'abord ce que c'était que les quatre Védas, ou livres comprenant toute la religion indienne. Dans l'origine, ils ne faisaient qu'un seul corps de doctrine, révélé par Brahma lui-même, et qui se transmettait par la tradition orale. Mais un sage nommé Vya'sa écrivit cette doctrine et la divisa en quatre parties ou *Védas*, nommées *Ritch*, *Yadjouch*, *Sâman*, et *A'tharvan'a*. Cependant, quelques savants docteurs doutent que l'*a'tharvan'a* soit véritablement un *Véda*, et voici la raison qu'ils en donnent. Le *Ritch-Véda*, disent-ils, tire son origine du feu ; le *Yadjouch-Véda*, de l'air ; le *Sâman-Véda*, du soleil. Or, quelle serait donc l'origine de l'*A'tharvan'a ?* Il ne peut pas en avoir ! — Voilà, j'espère, ce qui s'appelle puissamment raisonner !

— En effet, mon cher Jannot, nos docteurs de Sorbonne ne diraient pas mieux.

—Eh puis, mon ami, ce qui a jeté un peu de confusion dans les *Védas*, c'est probablement que les perdrix in-

(1) Voir le numéro de février.

diennes n'ont guère plus de cervelle que les aigles de Paris.

— A propos de quoi les perdrix se trouvent-elles ici?

— C'est tout simple. Le *Yadjouch-Véda*, par exemple, fut, dans son origine, enseigné par le sage Vais'ampa'yana. Or, un certain jour, dans un petit mouvement de vivacité, le sage assassina bravement son neveu, le propre fils de sa sœur. Il fut ensuite trouver un de ses disciples, et le pria de prendre la moitié du péché sur son compte, ce que celui-ci refusa tout net. Vais'ampa'yana, furieux de ce manque d'égards, lui ordonna aussitôt de lui rendre la science qu'il lui avait inculquée. Le disciple obéit et se mit à vomir la science sous formes corporelles; et à mesure qu'il en vomissait des fragments, des perdrix qui se trouvaient là, et qui étaient aussi les disciples de Vais'ampa'yana, les avalaient; elles les rendirent, mais par un passage indécent à nommer, et qui les souilla; d'où ces textes ont pris le nom de *Védas noirs*.

Le disciple, qui se nommait Ya'djnawalkya, ne perdit pas la tête après son vomissement; il eut recours au soleil; cet astre, sous la forme d'un cheval, lui envoya une nouvelle révélation, qui est, pour cette raison, nommée le *blanc Yadjouch-Véda*.

— Et que disent ces védas?

— Mon savant brahmane m'a endormi si souvent avec le *Ritch-Véda*, que je peux, si cela t'amuse, te citer presque littéralement l'histoire de la création du monde et des dieux, ou celle très-pittoresque du dernier déluge; car les Indiens croient que la terre a éprouvé plusieurs cataclysmes.

« Originairement, cet univers n'était qu'AME (Brahma); rien autre chose n'existait, d'actif ou d'inactif. LUI eut cette pensée : *Je veux créer des mondes*. C'est ainsi qu'il créa les mondes divers, l'eau, la lumière, les êtres mortels et les eaux. L'eau est la région au-dessus du ciel, et que le ciel soutient; l'atmosphère contient la lumière; la terre est mortelle, et les régions au-dessous sont les eaux. LUI eut cette pensée : *Voilà donc des mondes; je veux créer des gardiens des mondes*. Ainsi il tira des eaux et forma un être revêtu d'un corps.

« Il le regarda, et de cet être ainsi contemplé la bouche s'ouvrit comme un œuf; de la bouche sortit la parole; de la parole procéda le feu. Les narines s'étendirent; par les narines, le souffle de la respiration passa; par le souffle de la respiration, l'air fut propagé. Les yeux s'ouvrirent; des yeux sortit un rayon lumineux; de ce rayon lumineux fut produit le soleil. Les oreilles se dilatèrent; des oreilles vint l'ouïe; de l'ouïe, les régions de l'espace. La peau s'étendit; de la peau sortit le poil; du poil furent produits les herbes et les arbres. La poitrine s'ouvrit; de la poitrine procéda l'esprit, et de l'esprit, la lune. Le nombril s'épanouit; du nombril vint la déglutition; de celle-ci, la mort. Un autre organe apparut; à cet organe les eaux doivent leur origine.

« Ces déités étant ainsi formées, tombèrent dans ce vaste océan; et elles vinrent à LUI avec soif et faim; et elles s'adressèrent ainsi à LUI : *Accorde-nous un corps plus petit, dans lequel habitant, nous puissions manger des aliments*. LUI leur offrit la forme d'une vache; elles dirent : *Cela n'est pas suffisant pour nous*. Il leur montra la forme humaine, et elles s'écrièrent : *Très-bien! ah! admirable!*

« LUI leur fit occuper leurs places respectives. Le feu, devenant la parole, entra dans la bouche; l'air, devenant souffle, pénétra dans les narines; le soleil, devenant vue, pénétra dans les yeux; l'espace devint ouïe, et occupa les oreilles; les herbes et les arbres devinrent les cheveux et la barbe, et s'implantèrent dans la peau; la lune, devenant l'esprit, entra dans la poitrine; la mort, devenant la déglutition, pénétra par le nombril, et l'eau occupa la vessie. » Telle fut l'origine d'un grand nombre de dieux.

— Mais, mon bon Jannot, tout ce que tu me débites là est d'une bêtise atroce.

— Va dire cela à un membre de la Société asiatique, et tu seras gentiment reçu! Puisque l'*Aitarcya-A'ran'ya*, ou deuxième livre du *Ritch-Véda*, ne te plaît pas, je vais te donner quelque chose de mieux. Tu n'as pas lu le Mahâbhârata?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien, voilà : Waïvaswata, ou le fils du soleil, est le septième Manou (dieu) de la théogonie indienne. Ce monarque-dieu se livrait aux plus rigoureuses austérités, sans que mon brahmane ait bien su me dire pourquoi un dieu avait besoin de faire pénitence. Un jour qu'il se livrait à ses pratiques de dévotion sur les bords riants et fleuris de la Virini, un petit poisson, un goujon sans doute, lui adressa la parole pour le prier de le retirer de la rivière, parce qu'il y était sans cesse exposé à la voracité des poissons plus gros que lui. Waïvaswata le prit et le plaça dans un vase plein d'eau, destiné à des poissons rouges. Il finit par grossir tellement, que le vase ne pouvait plus le contenir, et le Manou fut obligé de le transporter successivement dans un lac, puis dans le Gange, et enfin dans la mer, le poisson continuant toujours à grossir. Chaque fois que le Manou le changeait de place, le poisson, tout énorme qu'il était, devenait facile à porter, et fort agréable à toucher et à flairer. Lorsqu'il fut dans la mer, il dit au saint personnage : « Dans peu, tout ce qui existe sur la terre sera détruit; voici le temps de la submersion des mondes; le moment terrible de la dissolution est arrivé pour tous les êtres mobiles et immobiles. Tu construiras un fort navire, pourvu de cordages, dans lequel tu t'embarqueras avec les sept richis, après avoir pris avec toi toutes les graines. Tu m'attendras sur ce navire, et je viendrai à toi, ayant sur la tête une corne qui me fera reconnaître. »

Waïvaswata obéit; il construisit un navire, s'y embarqua et pensa au poisson, qui se montra bientôt. Le saint attacha une forte corde à la corne du poisson, qui fit voguer le vaisseau sur la mer avec la plus grande rapidité, malgré l'impétuosité des vagues et la violence de la tempête. L'ouragan était si furieux, que, pendant un grand nombre d'années, Waïvaswata ne pouvait distinguer ni le ciel ni la mer. Enfin il fit aborder le vaisseau sur le sommet le plus haut d'Himavat (des Himalayas), où il ordonna aux richis (saints) d'amarrer le navire. « Je suis Brahma, seigneur des créatures, dit-il alors; aucun être ne m'est supérieur, et je m'en vante. Sous la forme d'un poisson, je vous ai sauvés du danger. Manou, que voici, va maintenant opérer la création. » Ayant ainsi parlé, il disparut, et Waïvaswata, après avoir pratiqué de nouvelles austérités, se mit à créer tous les êtres. Cependant Brahma se réserva la création de l'homme, si les Védas ne tombent pas dans une triple contradiction.

Du reste, mon cher, je ne finirais plus si je voulais te raconter toutes les superstitions et les légendes stupides du peuple le plus immuable qu'il y ait sur la terre, sans même en excepter les Chinois. Les Indiens croient à la métempsycose. Les âmes des saints, c'est-à-dire des prêtres, montent droit au ciel, et vont se fondre dans celle de Brahma, pour jouir d'une béatitude éternelle; celles des brahmanes, quand elles ne montent pas au ciel, vont animer le corps

des bœufs, des vaches et autres animaux vénérés ; celles des kchatryas, ou des rajahs et nababs sont emprisonnées dans le corps de certaines espèces de singes fort considérés; celles des vaisyas, bourgeois, négociants ou industrlels, passent dans le corps d'animaux immondes, pour se purifier par une nouvelle vie de misère ; celles des soudras ou parias.... Ma foi, mon cher, ces pauvres parias sont oubliés en Orient comme en Occident ; il n'est pas du tout question de leur âme dans les Védas, et on ne voit guère figurer leurs noms que sur les rôles des corvées et contributions.

Et cependant, si je m'en rapportais aux portières et aux bonnes femmes de Bénarès, les parias auraient aussi une âme ; mais elle irait habiter les corps fantastiques des ràkchasas, génies malfaisants très-nombreux et dont on connaît plusieurs sortes ; les uns, comme Ravana, sont des géants monstrueux, peu à craindre pour les hommes, parce qu'ils sont constamment occupés à faire la guerre aux dieux, qu'ils croquent de temps à autre, sans cependant en diminuer le nombre d'une manière sensible ; les autres, comme Hidimbha, hantent les forêts et les cimetières ; ainsi que les vampires, ils sont avides du sang des jeunes filles, qu'ils sucent pendant la nuit, ou ils mangent les petits enfants, à la manière de nos ogres croque-mitaines.

Si tu veux te donner la peine de lire le Manava-dharma-sastra (ou les lois de Manou), voilà ce que tu apprendras sur ces êtres fantastiques : Les sept pradjàpatis, ou seigneurs des créatures, après être sortis des mains de Brahma, créèrent sept autres Manous, les dévas ou dieux, et des maharchis doués d'un immense pouvoir. Ils créèrent en outre : 1° les *yakchas*, gardiens des trésors, comme nos gnomes ; 2° les *rakchasas*, dont je viens de te parler ; 3° les *pisalchas* ou vampires ; 4° les *gandharbas* ou musiciens célestes, qui font partie de la cour d'Indra, roi du firmament ; 5° les *absaràs*, bayadères ou courtisanes du ciel d'Indra, et leur naissance est assez curieuse pour que je te la raconte. Comme Vénus, elles sortirent de la mer dans l'instant où les dévas et les asouras la barattaient pour en faire du lait de beurre ; 6° les *asouras*, sans cesse en guerre contre les dieux ; 7° les *nagas*, qui ont la queue et le corps d'un serpent, avec une tête humaine ; 8° les *sarpas* ; 9° les *souparnas*, oiseaux divins, dont le chef, nommé Garouda, sert de monture à Vichnou, etc., etc. ; sans oublier cependant les *pitris*, qui habitent dans la lune.

— Tu me permettras, Jannot, de trouver toutes ces histoires fort ridicules.

— Et cependant, mon cher, elles sont la base fondamentale de la religion la plus absurde, la plus ancienne et, ce qui est plus singulier, la plus durable qu'il y ait eu sur la terre. Les Védas, ou livres de prières, remontent au moins à trois mille deux cents ans, c'est-à-dire au temps de Moïse ; et peut-être même plus haut, si, ainsi que le dit certain auteur, l'*écriture* a devancé la *parole*, ce qui serait vraiment fort gentil !

— Et surtout fort extraordinaire.

— Hé non ! hé non ! Je me rappelle qu'en lisant, bouquinant et furetant dans les ouvrages de la cargaison de mon navire négrier, il m'a très-souvent été démontré qu'on peut écrire sans pensées ; or, la pensée, mon cher, c'est la parole. Si tu vas écouter certain professeur d'analyse de l'École normale, il t'apprendra que « *l'homme ne pense que parce qu'il parle* ; » moi, pauvre Jannot, je croyais tout juste le contraire, c'est-à-dire, que *l'homme ne parle que parce qu'il pense*. Mais je suis revenu de mon erreur, ce qui a beaucoup augmenté mon estime pour les perroquets du Jardin des Plantes, et beaucoup aussi ma compassion pour les sourds-muets de nos campagnes, auxquels je supposais un peu plus de pensées qu'à des huîtres, avant de savoir ces belles choses.

— Mon cher voyageur, ne pourrais-tu nous tenir quittes de ta philosophie métaphysique ?

— Ça me va ; mais cependant, mon cher ami, je te jure que, quoique voyageur et venant de loin, je te dis la pure vérité. Quoi qu'il en soit, la couleur jaunâtre de ma peau me donnait de l'inquiétude, car je n'avais aucun protecteur, et je craignais que quelque avare nabab anglais ne fît semblant de me prendre pour un Indien, afin de me mettre au nombre de ses esclaves.

— De ses domestiques, tu veux dire ?

— De ses esclaves, je dis.

— Bah ! laisse donc ! Les Anglais, si fermes soutiens de l'abolition de l'esclavage des nègres, si tendrement négrophiles, si déterminés à soutenir les droits imprescriptibles que les noirs africains ont à la liberté ! ce n'est pas possible, mon cher.

— Qui te parle de noirs africains, de nègres et de négrophiles ? Est-ce que je suis un nègre, moi ?

— A plus forte raison.

— Du tout, du tout. Les Anglais sont négrophiles, j'en conviens ; mais une philanthropie noire n'a rien de commun avec une philanthropie jaune, comme c'est prouvé par le fait, puisqu'il n'est pas un de ces braves nababs anglais qui n'ait au moins une centaine d'esclaves indiens jaunes ou blancs, et non pas noirs. Mais si les Anglais n'ont pas poussé à la réforme de l'esclavage dans l'Inde, ils n'en ont pas moins bien mérité de l'humanité en proscrivant, autant qu'il était en leur pouvoir, ces horribles sacrifices humains, qui s'obtenaient en fanatisant de malheureuses jeunes femmes, au point de les déterminer à se brûler volontairement avec le cadavre de leur mari. Quand je dis volontairement, il ne faut pas me prendre tout à fait à la lettre, car j'ai été témoin d'une de ces abominables cérémonies dans le Coromandel, et je puis t'affirmer que la pauvre jeune femme fut brûlée vive bien malgré elle, malgré ses cris de détresse, et malgré les efforts désespérés qu'elle fit pour échapper à ses bourreaux. Quoiqu'on eût pris la précaution de l'enivrer avec une forte dose d'opium et d'autres liqueurs, la frayeur dissipa son étourdissement, et elle sortit trois fois du milieu des flammes en poussant d'horribles hurlements ; trois fois les prêtres la rejetèrent dans le fatal brasier avec une férocité dont tu ne peux te faire une idée : c'était un spectacle aussi affreux qu'indescriptible.

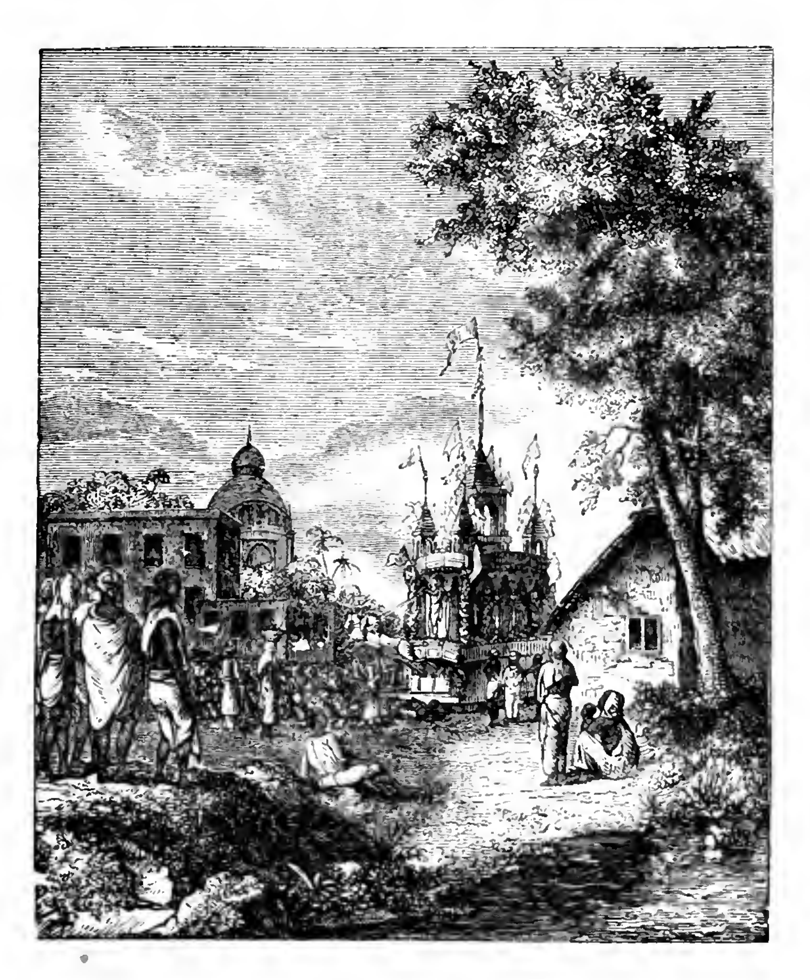
— Et le peuple indien, que faisait-il ?

— Il chantait des cantiques à Indra, le dieu suprême, et il maudissait la malheureuse à cause de ce qu'il appelait sa rébellion contre le Ciel.

— Ma foi, mon cher Jannot, je commence à comprendre pourquoi les Anglais n'ont pas ce que tu appelles la philanthropie jaune ; un tel peuple est digne de l'esclavage, et une telle civilisation, tout antique qu'elle est, ne vaut pas la sauvagerie des noirs enfants de la Guinée et du Congo. Laissons là ces horreurs, et revenons-en à l'histoire de tes infortunes.

J'errai longtemps dans l'Inde, tantôt vivant d'aumônes, tantôt du travail de mes mains, et toujours misérablement. Un jour que j'étais à Bénarès-la-Sainte, j'assistai à un *sasti*. Les Indiens nomment ainsi le sacrifice qu'un homme fait de sa vie pour plaire à une des trois ou quatre millions de

divinités qu'on adore dans ce pays-là, et pour gagner le ciel tout droit, sans que l'âme ait besoin de passer dans le corps d'un ou de plusieurs animaux pour s'épurer. Mais, malheureusement pour moi, je ne savais pas alors ce que c'était qu'un sasti. Tout le peuple était assemblé sur une place publique et semblait attendre avec une vive impatience un grand événement. Comme un véritable badaud de Paris, je me mêlai à la foule, et j'attendis avec la même impatience que les autres, sans savoir quoi. Tout à coup on ouvrit les portes d'un temple de Brahma, et il en sortit un immense chariot, devant lequel celui qui transporta les cendres de Napoléon aux Invalides ne serait qu'un joujou d'enfant. Dans ce chariot, qui s'élevait en forme de chapelle ou de pagode, étaient les statues des six Manous (dieux), descendants de Swâyambhouva, savoir : Swarotchicha, Ottomi, Tamasa, Raivata, le glorieux Tchakchoucha, et le fils de Vivaswat (*Lois de Manou*, liv. I, vers 61 et 62). L'on devait promener processionnellement ces images dans la ville. Aussitôt la foule se précipita vers le temple, chacun saisit une partie de la corde attachée au char, et trois mille personnes au moins se mirent à tirer la lourde machine, qui se mit en mouvement pour parcourir la ville.



Un sasti indien.

Je ne jugeai pas à propos de m'atteler à la voiture, mais je me mêlai à quelques dévots qui marchaient à côté d'elle, et, dans le but d'obtenir quelques aumônes des prêtres ou brahmanes qui suivaient le cortége, j'imitai leur religieux recueillement. Mon costume et la couleur bilieuse de mon teint me faisaient prendre pour un Indien de la troisième caste, c'est-à-dire pour un Vaisya, car voici ce que dit le Véda des lois de Manou : « Pour la propagation de l'espèce humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, Brahma produisit le noble brahmane, le kchatriya, le vaisya et le soûdra. » Cette physionomie indienne fut une chose fort heureuse pour moi, comme tu vas le voir, car sans cela on m'aurait assommé.

Je remarquai qu'un des dévots qui marchaient à côté de moi, c'est-à-dire à quatre pas en avant du char, se retournait souvent pour examiner les roues larges et massives sur lesquelles roulait la lourde machine. Cet homme pâlit et se mit à crier : « *sasti ! sasti !* » puis tout à coup il va tomber en trébuchant positivement devant la première roue et le corps en travers du char. Je crus qu'il avait eu un éblouissement et que sa chute était le résultat d'un accident; je me précipitai aussitôt vers lui, je le saisis par une jambe, et j'allais le tirer de dessous la roue qui avançait lentement, quand un brahmane, furieux de ma bonne action, s'élance sur moi et, dans sa sainte fureur, me frappe sur la tête avec son bâton de vilva ou de palâsa (1) ; il me prit à bras le corps et me jeta sous le char, à côté du sasti, tandis que les chants des prêtres, les tam-tams, les tambours, les trompettes, les clairons, les flûtes et les hautbois faisaient un tintamarre épouvantable pour étouffer les cris douloureux de la victime. Fort heureusement pour moi, je ne perdis pas la présence d'esprit, et au moment où la roue du char écrasait le malheureux dévot, qui poussait des hurlements épouvantables, je fis un soubresaut qui me jeta tout à fait sous le char dans le sens de sa longueur, et les quatre roues passèrent sans me broyer le ventre et la colonne vertébrale. Cependant je ne fus pas assez leste pour empêcher qu'elles ne me frottassent un peu trop fort les épaules, d'où il est résulté que j'eus une omoplate fracassée, et que je suis resté bossu pour toute ma vie. Ce fut ma quatorzième infortune.

Mon sasti ne toucha pas beaucoup les pieux Indiens, parce que, n'ayant pas eu le bonheur d'être tué sur la place, ils en conclurent que j'avais commis quelque péché offensant pour la sainte trinité indienne, Brahma, Vichnou et Siva ; en conséquence, ils me laissèrent mourant sur le pavé. Quelques soudrâs, qui suivaient le char de loin, parce que les hommes de leur caste sont trop impurs pour oser approcher des choses saintes, eurent pitié de moi ; ils me ramassèrent et me portèrent à l'hôpital. Quand je leur demandai pourquoi les dévots m'avaient abandonné.

— C'est que c'est la *coutume immémoriale*, et on n'y peut rien changer jusqu'à la consommation des siècles, car la coutume immémoriale, en toute chose, est déclarée sainte par le srouti (la révélation), par le smriti (la tradition), et par les Védas de Manou.

Ceci t'explique parfaitement, mon cher ami, pourquoi la demi-civilisation de l'Inde est restée stationnaire, et pourquoi elle le restera toujours.

Dégoûté à tout jamais des absurdités d'un peuple lâche et cruel par fanatisme, je résolus d'employer toutes les forces qui me restaient pour tâcher de revenir en Europe. Dès que je fus guéri, je me mis en route, et, à travers toutes sortes de misères, j'arrivai en Perse. Là, je trouvai une caravane qui se rendait en Egypte par la Syrie et l'isthme de Suez; je me fis conducteur de chameaux, et, clopin-clopant, j'arrivai au Caire, mais sans un sou dans ma poche, et sans aucun moyen de payer ma traversée pour revenir en France.

Je fis par hasard connaissance d'un jeune lord anglais fort riche, venu exprès de Londres en Égypte pour chasser le lièvre dans les plaines d'Alexandrie. Je lui racontai mes quatorze infortunes, et celle du cachalot lui plut tellement,

(1) De *ægle marmelos* ou de *butca frondosa*. Les brahmanes, selon les lois de Manou, ne peuvent pas porter de bâton fait d'un autre bois. Celui d'un guerrier ou kchatriya doit être de vata (*ficus indica*), ou de khadira (*mimosa catechu*); celui d'un marchand ou vaisya doit être de pilou (*careya arborea*), ou d'oudoumbara (*ficus glomerata*). Quant au pauvre soûdra ou paria, la loi de Manou ne daigne pas en parler.

que depuis il ne m'a jamais appelé que John le harponneur. Comme il cherchait un domestique, il voulut bien me prendre à son service, malgré ma bosse et ma jambe courte. Tu comprends, mon ami, que lorsqu'on a été l'esclave d'un paysan africain, on peut bien glisser sur les désagréments de la domesticité européenne. Cependant je regarde ce contrat de servitude que la nécessité me contraignit de faire, comme une de mes infortunes, et c'est la quinzième.

Mon jeune lord prit un jour fantaisie d'aller faire une excursion dans la haute Égypte, non pas pour visiter les ruines de Thèbes ou de Luxor, non pas pour aller voir les célèbres cataractes, non pas pour découvrir les sources du Nil, mais pour une chose qui lui paraissait bien plus importante, pour aller chasser des crocodiles et des hippopotames. Je t'avoue, mon cher, que ce ne fut pas sans chagrin que je me disposai à quitter la magnifique maison turque que mon maître avait louée au grand Caire, parce que, outre que nous y étions logés très-confortablement, j'avais quelque funeste pressentiment d'une nouvelle infortune.



Intérieur d'une maison turque.

Tu sais, mon cher ami, que les crocodiles sont des reptiles sauriens ou grands lézards aquatiques, qui forment une petite famille très-naturelle divisée par G. Cuvier en trois genres, savoir : les caïmans, les gavials et les crocodiles proprement dits. Ces derniers se distinguent aisément des premiers par les quatrièmes dents de la mâchoire inférieure qui passent dans une échancrure de la mâchoire supérieure, et ne sont pas logées dans un creux de cette mâchoire comme dans les caïmans ; ils diffèrent des gavials par leur museau plus gros et plus court, non allongé en forme de bec.

Le *chamsès* des anciens Égyptiens, le *temsach* des Égyptiens modernes, le *crocodile* d'Hérodote, ce père des historiens antiques, le *lacerta crocodilus* de Linné, le crocodile du Nil, en un mot, est un animal horrible, qui atteint jusqu'à trente pieds de longueur. Son énorme corps, verdâtre et taché de noir, est entièrement couvert d'une épaisse et dure cuirasse d'écailles et de plaques carénées qui le mettent à l'abri de la flèche et même de la balle du fusil. Pour le blesser il faut le frapper à quelque joint ou dans les parties mal armées. Sa gueule énorme est garnie de soixante-huit dents coniques, pointues, plus grosses et plus longues que celles du plus grand lion. Sa queue est comprimée sur les côtés, et lui sert de gouvernail pour nager. Ses larges pieds ayant de l'analogie avec ceux d'un crapaud, ont leurs doigts palmés. Sa force lui donne de l'assurance pour l'attaque, et sa voracité est insatiable. Comme les anciens Égyptiens en avaient peur, ils en firent

un dieu et lui élevèrent des temples selon l'usage de tous les peuples fétichistes, et, quoi qu'on en dise, les anciens Égyptiens n'étaient rien autre chose. Les crocodiles, en général, se tiennent ordinairement dans les eaux douces, et en sortent quelquefois pour venir se chauffer et dormir au soleil sur le sable du rivage, ou s'embusquer dans les roseaux pour saisir au passage les animaux dont ils se nourrissent, les entraîner dans le fleuve, les y noyer, et les dévorer ensuite. Dans l'antiquité ils étaient si nombreux dans tout le cours du Nil, que les femmes n'osaient pas aller puiser de l'eau sur ses bords, ni les hommes s'y laver les pieds. Depuis qu'on se sert d'armes à feu, ces terribles animaux se sont retirés vers la haute Égypte, et ils ne sont guère communs aujourd'hui qu'au-dessus des grandes cataractes.

Quant à l'hippopotame (*hippopotamus amphibius*, Lin.), il appartient à l'ordre des mammifères pachydermes, et, après l'éléphant et le rhinocéros, c'est le plus grand des quadrupèdes. Il paraît avoir été bien connu dès la plus haute antiquité, et sans affirmer, comme l'a fait Buffon sur la foi de Bochart, qu'il est le *béhémoth* dont il est parlé dans le livre de Job, il est certain que le plus ancien des historiens, Hérodote, l'a décrit d'une manière très-reconnaissable. Cet animal énorme atteint quelquefois jusqu'à onze pieds de longueur sur dix de circonférence. Ses formes sont massives, ses jambes courtes, grosses, et son ventre touche presque à terre; ses pieds ont tous quatre doigts munis chacun d'un petit sabot; sa tête est énorme, terminée par un large muffle renflé; sa gueule est démesurément grande, armée de canines énormes, longues quelquefois de plus d'un pied; ses yeux sont petits, ainsi que ses oreilles; sa peau est nue et d'une grande épaisseur, d'un roux tanné, ou noirâtre.

Cet animal est très-lourd, marche mal sur la terre, mais il nage et plonge avec une extrême facilité. Lorsqu'il vient sur le rivage pour paître, car il ne se nourrit que de végétaux, s'il entend le plus petit bruit et se croit menacé du moindre danger, il gagne aussitôt le fleuve, s'y plonge, et ne reparaît à la surface qu'à une très-grande distance. Il est très-farouche, et néanmoins il n'attaque pas l'homme s'il n'en est pas insulté; cependant, en cas d'agression, il se défend avec autant de courage que de brutalité, et malheur à l'homme qu'il saisirait, car il le couperait infailliblement en deux d'un seul coup de dent. Mais, le plus souvent, sa stupidité ne lui permet pas de distinguer son agresseur de la chaloupe ou du canot qui le porte, et lorsqu'il a renversé l'embarcation ou brisé le bordage, il ne porte pas plus loin sa vengeance. Cet animal était autrefois assez commun dans le Nil, surtout aux environs de Damiette; mais il a fait comme le crocodile, depuis l'invention des armes à feu, il a fui vers la haute Égypte.

Milord se mit dans la tête l'idée de faire son voyage à cheval, quoiqu'il y eût beaucoup moins de danger pour nous de remonter le fleuve en bateau. Il obtint du vice-roi un firman; d'Ibrahim-Pacha une petite escorte de cavalerie; et tous ses domestiques, au nombre desquels j'étais, montèrent sur des chameaux dont quelques-uns portaient des vivres et des bagages. Pour éviter d'être inquiétés par les Arabes, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver s'ils nous eussent reconnus pour des chrétiens ou, comme ils disent, des *roumi*, nous prîmes tous le turban et le costume de mamelouks. Je ne te dirai pas ce qui nous arriva pendant notre long voyage, et je viens de suite au funeste événement qui fut ma seizième infortune.

Un jour, nous élevâmes nos tentes sous des palmiers qui ombrageaient les bords verdoyants du Nil, et milord nous déclara que son intention était de camper quelques jours en ce lieu, parce que des Arabes lui avaient dit qu'on y voyait tous les jours des hippopotames et des crocodiles. Nous étions donc, selon les idées du maître, sur le théâtre de nos exploits de chasse. La vérité est que pendant les trois jours que nous sacrifiâmes au repos, nous, nos chevaux et nos chiens, nous entendions à chaque instant dans les roseaux qui bordent le fleuve, tantôt la voix douce et flûtée des crocodiles, tantôt les hennissements des hippopotames que nos Arabes appelaient *foras-l'bar*, ce qui signifie, je crois, ainsi que le nom grec *hippo-potame*, *cheval de rivière*. Milord, qui était infatigable, passa son temps à espionner ces dangereux animaux, à étudier le terrain, et à combiner son plan d'attaque. Je croyais bénévolement que nous allions assaillir ces monstres à coups de fusil et de loin, et j'attendais avec impatience le moment de commencer une chasse qui me promettait beaucoup de plaisir; mais lorsque milord m'eut fait part de ses projets, j'avoue que je changeai complétement d'idée. Notre jeune homme, dans ses pensées chevaleresques, ou plutôt originales et folles, avait décidé que nous les attaquerions avec des armes courtoises, c'est-à-dire avec le yatagan ou poignard, et la lance. D'une chose amusante il faisait tout simplement un combat dangereux.

Au lever de l'aurore du quatrième jour, il vit sortir du Nil et se cacher dans une immense touffe de roseaux un énorme hippopotame. Milord disposa aussitôt son monde pour l'attaquer, et voici quelles étaient ses dispositions. Pour empêcher cet animal de rentrer dans le fleuve, il arma ses domestiques de fortes lances et de yatagans, et nous envoya faire un long détour pour gagner le rivage et nous placer entre le Nil et les roseaux, de manière à former un cordon et à couper la retraite au monstre en cas de besoin. Quant à lui, armé absolument comme nous, il monta sur un excellent cheval arabe et se fit accompagner par deux Arabes bien montés qui eurent le courage de le suivre. J'avoue qu'en prenant mon poste, j'étais fort peu rassuré; mais comme nous étions une quinzaine, je ne voulus pas paraître poltron devant mes camarades qui, je le crois, n'étaient pas plus tranquilles que moi.

Milord partit alors au galop avec ses deux cavaliers et ses chiens de chasse pour attaquer le monstre de trois côtés à la fois, et nous nous mîmes tous en même temps à pousser de grands cris, dans l'intention de le faire rebrousser chemin s'il cherchait à gagner le fleuve. Je ne peux vous peindre, mon ami, l'épouvantable mêlée qui eut lieu une minute après. L'hippopotame vint droit à moi. Un de mes camarades et moi nous lui présentâmes nos lances pour lui barrer le passage, mais il les brisa entre ses dents comme s'il eût rompu deux brins de paille, et le choc fut si violent que nous en fûmes renversés. Il fut assailli au même instant par nos chiens et nos cavaliers. Les chevaux, dans le premier moment, hennirent de frayeur en apercevant le monstre, et ils reculèrent en soufflant et ouvrant les naseaux; mais, rassurés et excités par leurs maîtres, ils revinrent aussitôt à la charge, se précipitèrent sur lui et l'attaquèrent eux-mêmes avec fureur en le frappant des pieds de devant, et le mordant comme faisaient les chiens. Un cheval arabe a véritablement un instinct admirable, dont nos chevaux d'Europe ne peuvent nous donner aucune idée.

Mon camarade et moi, renversés l'un près de l'autre, fûmes saisis de la crainte d'être foulés aux pieds par le monstre ou par les chevaux; nous aperçûmes à deux pas un gros tronc d'arbre renversé, et nous nous glissâmes auprès pour en être protégés. Mais, hélas! à peine le tou-

chions-nous, que le prétendu tronc d'arbre se mit à ramper et nous ouvrit une gueule aussi grande et aussi terrible que celle de l'hippopotame. Dans notre épouvante, nous avions pris le corps d'un crocodile pour un tronc d'arbre.

J'avais ouï raconter que certains nègres osaient attaquer cet animal en lui enfonçant verticalement entre les deux mâchoires, au moment où il ouvre la gueule, un bâton armé d'un fer pointu aux deux bouts; le monstre, en voulant la fermer, s'enferre lui-même et reste ainsi bâillonné et impuissant à nuire. Ce conte me revint à l'esprit à l'instant même où le crocodile, se tournant de mon côté, ouvrait la gueule pour me saisir. Prompt comme l'éclair, je pris mon long poignard par le milieu de la lame, et le lui enfonçai verticalement entre les mâchoires. Mais mon yatagan n'était pointu que d'un côté; le manche glissa sur la langue épaisse de l'animal; ses mâchoires se refermèrent; ma main droite ainsi que mon poignard restèrent dans sa gueule, et il les emporta dans le fleuve où il se plongea après nous avoir passé sur le corps et déchiré avec ses griffes. C'est depuis ce jour-là que je suis manchot, et je le serai probablement toute ma vie, à moins qu'il ne me repousse un nouveau bras, comme aux écrevisses et aux salamandres. Ce fut ma seizième infortune.

Pendant ce temps-là, l'hippopotame se défendait vaillamment et pour ainsi dire sur mon corps; mais, harcelé par les chiens, assailli par les chevaux, frappé par les cavaliers, ne pouvant, à cause de sa pesanteur, ni esquiver les coups ni saisir un de ses ennemis, criblé de coups de lance et même de coups de poignard, il ne put gagner le fleuve; il succomba sous mille blessures, et en tombant il écrasa mon camarade. Rien ne peut te donner une idée de cette scène d'horreur digne du pinceau de Rubens, et qui se passa en moins de temps que je n'en ai mis à te la raconter. J'étais estropié, un homme était tué, mais ces bagatelles n'empêchèrent pas les Arabes de chanter victoire. Je dois dire, à la louange de milord, que, loin de partager le plaisir du triomphe, il fut longtemps inconsolable d'avoir, par son imprudence, causé ce funeste accident, et depuis il ne fut plus tenté de faire des chasses chevaleresques. Son chirurgien pansa ma plaie avec beaucoup d'adresse; on me plaça sur le chameau le plus doux, et nous revînmes au Caire où je fus guéri au bout de trois mois.

Milord me fit alors venir auprès de lui et me dit :

— Jannot, un crocodile et un hippopotame sont encore plus dangereux à harponner qu'un cachalot, comme tu en as fait la triste expérience. Je suis la cause de ton malheur, mon pauvre John le harponneur, et je dois le réparer autant qu'il est en mon pouvoir. Si mon service te plaît, tu peux rester auprès de ma personne toute ta vie; si tu aimes mieux retourner dans ta belle patrie, il ne tient qu'à toi; mais dans un cas comme dans l'autre, et à dater de ce jour, je te fais une pension viagère de deux cents livres sterling (cinq mille francs), et en voici le premier trimestre, ajouta-t-il en me mettant une bourse pleine de guinées dans la main. Mon intention est de retourner bientôt en Angleterre, et aussitôt arrivé je ferai régulariser le contrat de cette pension.

Je fus si touché de cette bonté de milord, que les larmes me vinrent aux yeux, et je lui jurai du fond de mon cœur de ne jamais le quitter.

Il n'y avait pas huit jours que je jouissais de ma petite fortune, et déjà nous faisions nos préparatifs de départ, lorsque mon maître fut invité à déjeuner chez un négociant anglais établi au Caire. On servit du café assez médiocre, que notre hôte nous donna pour du moka. Milord, tout en le déclarant fort bon, par politesse, soutint que ce ne pouvait être du café d'Arabie, et il s'éleva entre eux une assez vive discussion.

— Parbleu! dit le négociant, nous en aurons le cœur net; milord, vous partez pour l'Europe, eh bien, au lieu de prendre la Méditerranée et de passer par le détroit de Gibraltar, vous prendrez la mer Rouge et vous passerez le détroit de Babel-Mandel. Je vous accompagnerai avec une livre de mon café jusqu'à Moka, et nous le comparerons sur les lieux. Une proposition aussi originale ne pouvait que plaire à mon maître, aussi l'accepta-t-il avec empressement.

Un mois après nous prenions le café de Moka à Moka même, et trois autres mois après nous flottions, sur un navire anglais, au beau milieu de l'Océan Pacifique. Ce n'était guère la route la plus courte pour aller en Angleterre; mais voici ce qui était arrivé. Le capitaine de ce navire, que nous avions rencontré en station dans un port d'Arabie, était un ami de mon maître, et l'invita à déjeuner à son bord le matin même du jour où il devait partir pour faire le tour du monde, par ordre pressé de l'amirauté. Après le déjeuner, les deux amis commencèrent une partie d'échecs, et le vent s'éleva avant que la partie fût finie. On mit à la voile, et milord aima mieux rester sur le navire et faire le tour du monde que de renoncer à sa partie, qu'il perdit, et aux nombreuses revanches que le capitaine lui offrit très-gracieusement tant que nous fûmes sur son bord, et voilà pourquoi nous nous trouvions sur l'Océan Pacifique au lieu d'être dans la Manche.

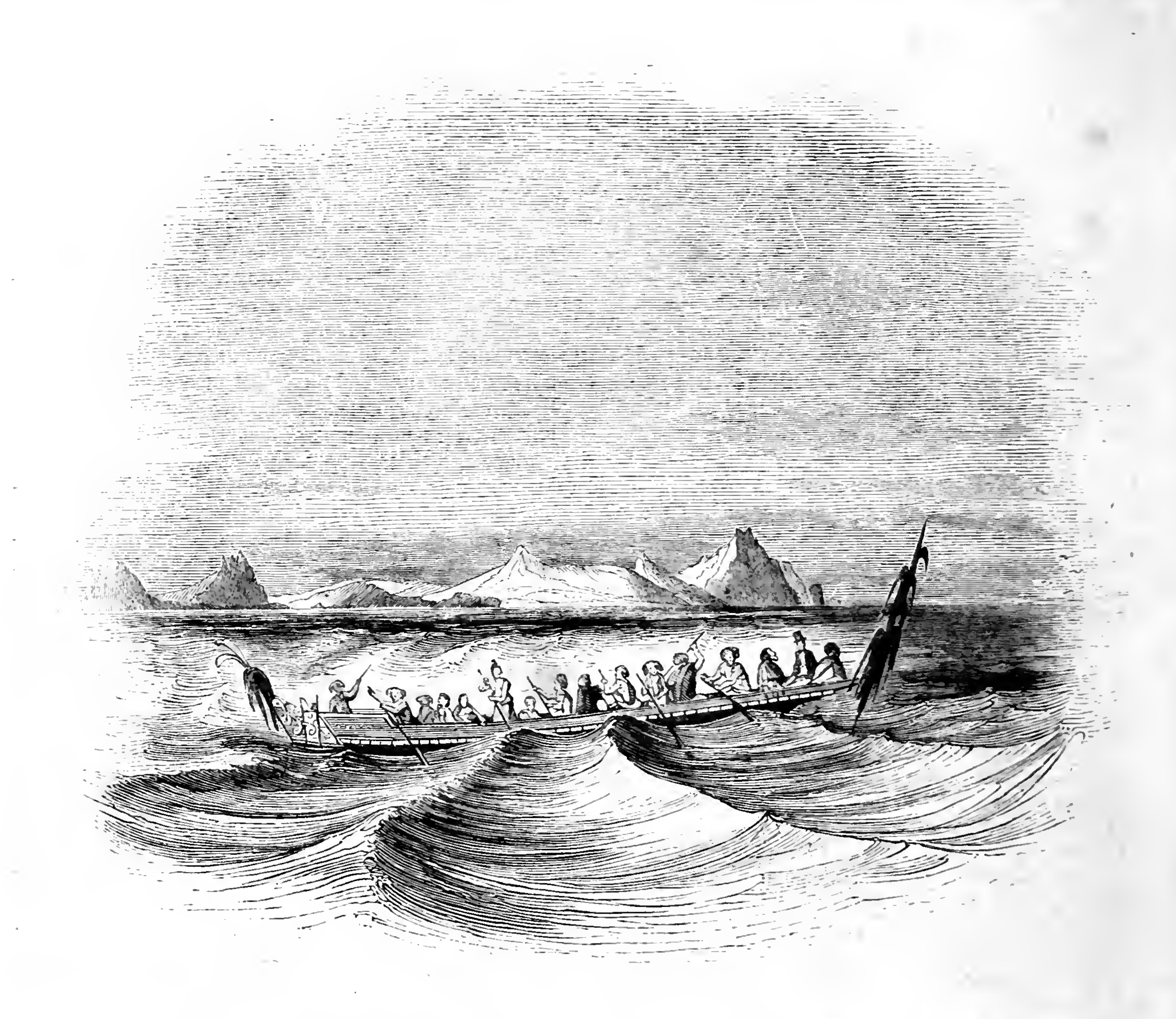
J'étais un jour à côté de milord, qui fumait tranquillement sa cigarette sur le pont, lorsque nous vîmes s'approcher des flancs du navire, mais avec beaucoup de circonspection, une pirogue très-élégante venant de Vanikoro, dont nous n'étions pas loin, et montée par une douzaine de citoyens français marquisins. C'étaient, ma foi, de très-beaux hommes, à haute stature, bien proportionnés et à formes herculéennes. Leur peau était d'un jaune bistré clair, à peu près comme la mienne; leur tête large et leurs traits fortement accentués. Ils avaient les yeux gros, à fleur de tête, pas excessivement doux, et recouverts par d'épais sourcils; leurs oreilles étaient remarquablement petites, leur nez gros et épaté, leur bouche grande, fermée par de grosses lèvres. Leur costume me paraissait assez à l'avenant de leur figure : sur leurs cheveux, rudes et hérissés, était posée une sorte de casque tressé en feuilles de palmier, et enrichi de plumes et de coquillages; un court jupon ou *maro* leur tombait jusqu'au genou, et l'étoffe en était faite avec l'écorce de l'arbre que tu connais sous le nom de broussonetier ou mûrier à papier; un long manteau de la même étoffe, accroché sur le haut de la poitrine et couvrant leurs larges épaules, retombait derrière eux avec assez de grâce; presque toutes les parties nues de leur corps étaient tatouées en bleu et en rouge, et offraient les dessins les plus bizarres et les plus compliqués; enfin leurs longues lances, leurs boucliers d'osier et surtout les colliers de dents humaines qui leur pendaient au cou, annonçaient chez eux des habitudes guerrières et féroces.

Un matelot anglais qui parlait le marquisin, langage qui n'est rien autre chose qu'un léger dialecte du taïtien, les héla dans leur langue, et, sans plus hésiter, ils vinrent s'amarrer au flanc du navire pour échanger, contre des couteaux, les fruits à pain, les cocos, les bananes, les cochons et les volailles qu'ils avaient apportés. Ils nous apprirent que le gouverneur Bruat était actuellement dans leur île, et ils nous offrirent galamment de nous conduire dans leur pirogue si nous voulions lui aller rendre visite

— Eh bien! John le harponneur, me dit milord, que penses-tu de cela?

A l'idée de revoir des Français, mon cœur battit avec violence dans ma poitrine, et j'acceptai avec empressement cette malheureuse invitation. Mon maître proposa au matelot qui servait d'interprète de nous accompagner, un autre Anglais se joignit à nous, et tous quatre nous descendîmes dans la pirogue, qui aussitôt fit force de rames pour s'éloigner du navire. Pendant cette courte navigation, je remarquai que notre embarcation se dirigeait vers la partie la plus déserte de l'île de Vanikoro; cela me donna quelque inquiétude et j'en fis part à milord. Mais il se moqua de mes craintes, et me fit observer que nous étions trop bien armés pour redouter dix à douze misérables sauvages.

Nous abordâmes sur une côte stérile, déserte, montagneuse, où la civilisation française n'avait encore empreint aucune trace. Les sauvages qui nous servaient de guides dans les étroits défilés où ils nous enfonçaient, marchaient un peu en avant, en causant entre eux d'un air fort animé,



et nous remarquâmes que de temps à autre de nouveaux venus grossissaient leur troupe, au point qu'avant d'avoir fait une demi-lieue, ils étaient au moins une soixantaine. Alors ils ralentirent leur marche, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'eux. Sans y mettre d'affectation, ils parvinrent, tout en marchant, à nous isoler les uns des autres et à nous serrer de près dans les groupes qui environnaient chacun de nous. Tout à coup, à un signal donné par un chef, ils se précipitèrent, nous enlevèrent nos armes, nous attachèrent les pieds et les mains, et nous couchèrent sur le gazon, les uns à côté des autres. Milord seul essaya de faire de la résistance, et elle lui valut dans la poitrine un coup de lance qui l'étendit raide mort. Si la douleur que me causait la malheureuse fin d'un aussi bon maître, et, avouons-le, la frayeur que j'éprouvai, m'eussent laissé la liberté d'esprit nécessaire, j'aurais certainement admiré la prestesse avec laquelle ils nous dépouillèrent en un tour de main. Ce fut là ma dix-septième infortune, et elle était grande, car elle m'enlevait à la fois le meilleur des amis et mes cinq mille francs de rente.

Mais que devins-je, grand Dieu! quand je vis ces abominables insulaires allumer un immense foyer, découper milord avec toute l'adresse qu'un boucher de Paris met à dépecer un mouton, et étendre ses membres encore palpitants sur les charbons du brasier pour en faire un épouvantable repas! Après avoir hurlé, chanté et dansé pendant la cuisson de mon pauvre maître, l'un d'eux, avec son couteau, arracha l'œil droit, qui lui paraissait cuit à point, le mit très-proprement sur une feuille de bananier, et fut en faire hommage à un chef, qui le mangea avec beaucoup de satisfaction; car on sait à Vanikoro que les meilleurs morceaux humains, ceux dont la saveur plaît le plus

à un palais marquisin, sont l'œil et la joue; mais l'œil est le morceau le plus honorable, et se nomme le *manger du chef*. Le cuisinier d'office enleva ensuite l'œil gauche, et le présenta de la même manière à un autre chef; mais ici il y eut une discussion très-vive.

Il se trouvait encore, en troisième, un autre chef qui éleva des prétentions sur l'œil gauche. Il en résulta une querelle, et déjà ils saisissaient leurs lances pour la vider, quand je vis le cuisinier leur parler avec force gestes et force grimaces. Je ne pouvais comprendre ce qu'il disait, mais je jugeai qu'il avait beaucoup d'éloquence, car les deux chefs s'apaisèrent sur-le-champ et reprirent leurs places autour du foyer. Quand il eut fini son discours, le cuisinier, le couteau à la main, s'approcha de nous autres pauvres prisonniers, et nous considéra l'un après l'autre très-attentivement, sans doute pour voir auquel des trois il donnerait une fatale préférence; je crois même qu'il nous tâta les côtes pour reconnaître lequel était le plus gras. Cette revue nous fit passer un frisson jusqu'à la moelle des os. Enfin il s'approcha de moi, me mit un genou sur la poitrine, me posa la main sur le front pour me maintenir la tête appuyée sur la terre, puis, avec la pointe de son couteau, il m'arracha l'œil gauche de son orbite, et le porta tranquillement cuire sur des charbons ardents. Ceci fut ma dix-huitième infortune, et tu sais maintenant comment je suis devenu borgne.

Pendant cette cruelle opération, je poussais des hurlements affreux, et elle n'était pas encore achevée, que j'avais entièrement perdu connaissance, de manière que je ne sais pas comment cette scène d'anthropophagie s'est terminée.

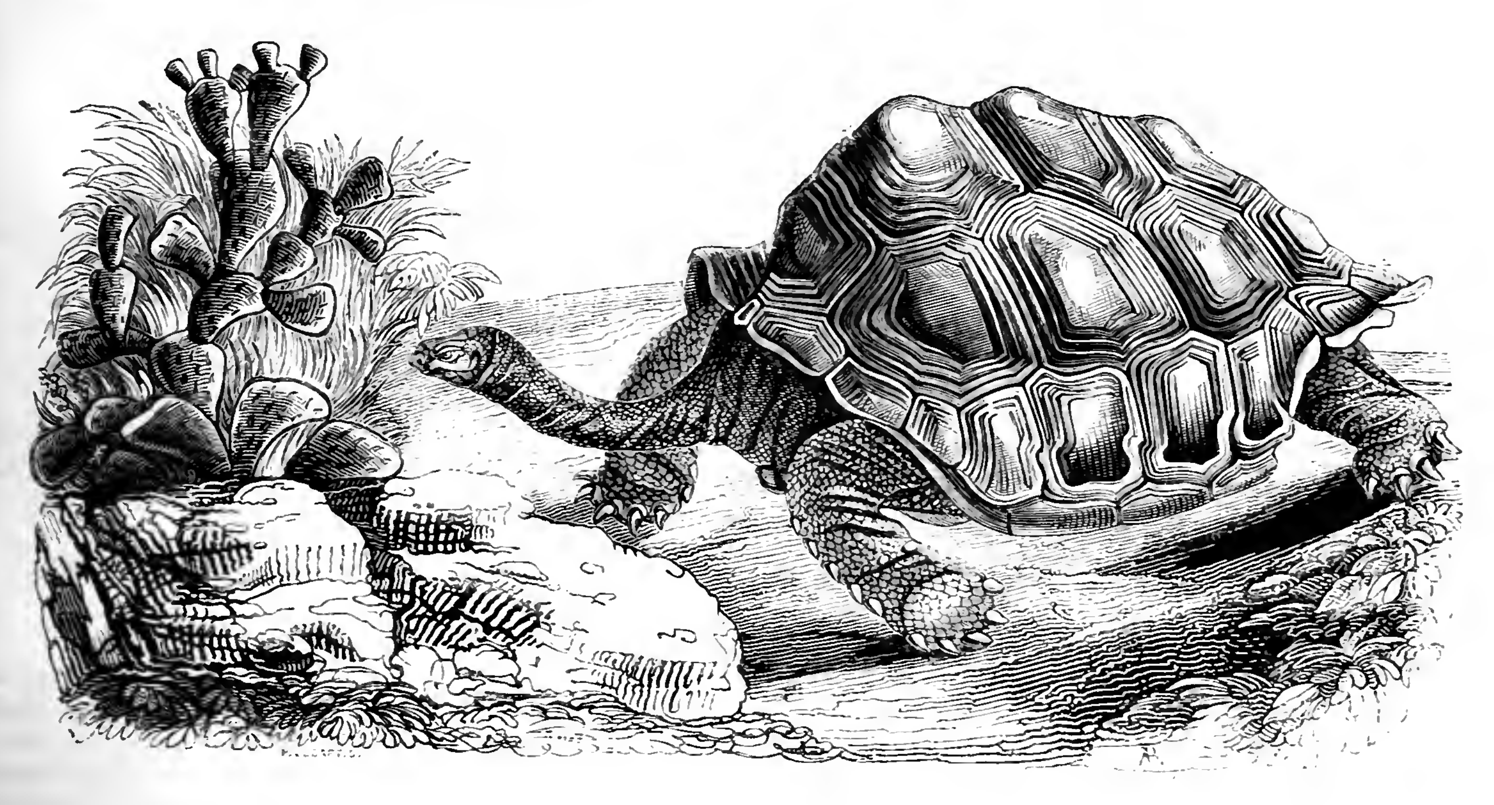
Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une petite maisonnette fort propre et dans un lit assez bon, entouré de soldats français et soigné par un chirurgien de la marine royale. On me raconta qu'au moment où nous descendions du vaisseau anglais dans la pirogue, M. le gouverneur Bruat, qui nous observait avec une excellente lunette, eut quelque soupçon de la perfidie des sauvages, surtout quand il les vit diriger l'embarcation vers le point de la côte le plus désert. Il envoya aussitôt une compagnie de soldats pour nous protéger, mais ils arrivèrent trop tard pour sauver milord. Quand je fus parfaitement rétabli, on me renvoya en France sur un bâtiment de l'État, et ce fut à Rochefort, où j'ai des parents, que j'appris la mort de ma pauvre mère. Cette nouvelle fut la dix-neuvième et la plus cruelle de mes infortunes.

— Et j'espère, mon ami, qu'elle sera la dernière, dis-je à Jannot le Harponneur.

— Oui, oui, dit ma vieille mère en hochant la tête d'un air d'incrédulité, il faut espérer que ce sera la dernière. C'était une bonne, une excellente femme que votre mère, et elle ne manquait pas de bon sens, quoiqu'elle aimât un peu trop les proverbes populaires; en voici un, par exemple, qu'elle répétait très-souvent: « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

BOITARD.

FIN.



Tortue.

BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES.

L'EMPEREUR NICOLAS.

Vous avez déjà sûrement entendu dire que l'empereur de Russie est le plus bel homme de ses États; l'expression est exacte et l'éloge mérité. Sa taille est fort élevée, bien proportionnée, et ses traits sont d'une régularité parfaite. Ce qui le rend bien plus remarquable à mes yeux, c'est l'expression noblement sérieuse de son visage, la majesté de ses attitudes, l'harmonie enfin de toute sa personne. Représentez-vous la grandeur personnifiée. Celui qui apercevrait l'empereur Nicolas pour la première fois, le vît-il au milieu d'un état-major nombreux, entouré d'officiers-généraux portant le même uniforme que lui, le reconnaîtrait pour le czar, pour le chef d'une grande nation. Il en est qui assurent qu'il doit à l'habitude du commandement ce jeu de physionomie, ces airs de tête si souverainement

majestueux; je ne suis pas de leur avis. J'ai vu d'autres souverains pouvant dire aussi : Je le veux, sans craindre la Charte et la presse, et pourtant ils sont loin de porter empreintes sur leur front auguste la volonté, la force et la puissance. Il faut que la nature ait fait un peu plus pour l'empereur Nicolas que pour les autres.

Tout jeune, il se faisait distinguer par les mêmes qualités extérieures au milieu des nombreux enfants de Paul Ier. Jamais pourtant, je crois, de plus beaux rejetons ne s'assirent sur les marches d'un trône. Leur mère, l'impératrice Marie, était fort belle ; la plupart de ses enfants lui ressemblaient. A présent même qu'elles ne sont plus, on se souvient de la beauté d'ange de quelques-unes des grandes-duchesses : la reine de Wurtemberg, la femme de l'archiduc Palatin sont toujours citées comme le type de la plus suave beauté. Voici comment je l'ai appris. Un soir, j'entends annoncer dans un salon aristocratique une jeune femme qui faisait son entrée dans le monde sous les auspices d'un grand nom, d'une fortune colossale et d'une flatteuse réputation de beauté. Lorsqu'elle fut partie :

— Comment la trouvez-vous? demandai-je à une femme âgée dont j'avais l'honneur d'être connu.

— Délicieuse! me répondit-elle, ravissante! Elle a les yeux et le sourire de la feue reine de Wurtemberg.

Le czar actuel ne semblait nullement destiné à régner. Troisième fils de l'empereur Paul, deux frères devaient passer avant lui; peut-être même devait-il voir le sceptre porté par la main d'une sœur. La loi salique ne pouvait être sitôt établie après le glorieux règne de Catherine II, c'eût été de l'ingratitude; ce règne donnait pour quelque temps encore raison aux femmes.

Ce ne fut donc pas vers le grand-duc Nicolas que se tournèrent les regards des courtisans ambitieux. La prédilection de l'impératrice, sa grand'mère, se porta naturellement sur l'aîné de sa race, sur celui qui devait un jour continuer l'œuvre de civilisation qu'elle avait si habilement conduite. Ainsi l'on peut dire que l'empereur Alexandre fut encore un peu l'impératrice Catherine.

Les autres princes furent confiés à des gens d'intentions bonnes et honnêtes; mais peu capables, sous certains rapports, de former des rois. Toutes les qualités que l'empereur Nicolas possède à cet égard, il les doit donc à lui-même. Rien n'a été épargné pour fausser son jugement, pour troubler en lui cette voix intérieure qui, chez l'enfant surtout, demande de la justice, de la raison dans ceux qui le dirigent. Ainsi, puni, humilié, on va jusqu'à dire frappé dans l'intérieur de ses appartements, à peine avait-il passé le seuil d'une salle de réception que tout lui était permis, et qu'il voyait s'incliner obséquieusement devant lui ces mêmes individus qu'un instant auparavant il craignait comme des juges. Fatale contradiction! Il advint de ce système ce qui devait en advenir : les précepteurs perdirent leur influence, leur autorité; l'indépendance naturelle du jeune prince prit le dessus sans qu'aucune intervention de famille vînt en modérer les effets.

La mort de Paul Ier, l'avénement d'Alexandre au trône, les difficultés mystérieuses des premières années de son règne, attiraient invinciblement, et sans partage, l'attention de tous. L'empereur de Russie doit ses défauts à ces différentes causes.

Cependant Alexandre, marié à une princesse de Bade, perdait ses enfants, et le grand-duc Constantin se trouvait dès lors appelé à régner après lui. La brusquerie de ses manières, les inégalités, l'irritabilité de son humeur ne laissaient pas que de donner des inquiétudes sur l'avenir de la Russie. Dieu sembla regarder ce pays d'un œil miséricordieux : vivement épris d'une belle et jeune femme, Constantin désirait l'épouser; il vint en sujet soumis demander l'agrément de l'empereur. La personne était Polonaise, ce qui compliquait encore la question. La réponse de l'empereur, comme l'on devait s'y attendre, fut d'abord un refus. Mais Constantin leva toutes les difficultés en préférant le bonheur au trône.

— J'y renonce, s'écriait-il, j'y renonce avec joie en faveur de mon frère.

Au grand contentement d'Alexandre, l'acte de renonciation fut dressé, signé, déposé au Sénat, et, depuis ce jour, le grand-duc Nicolas fut considéré comme l'héritier présomptif de l'empire.

Ici se révèle une nuance fine et délicate du caractère de ce prince. Au lieu de chercher à s'immiscer dans les affaires publiques, ainsi qu'aurait pu l'y autoriser sa position nouvelle, il demeura totalement étranger à la direction du gouvernement. Marié en 1817, époux et père parfaitement heureux, il trouvait dans son intérieur ses jouissances les plus grandes. La grande-duchesse, sa femme, était une princesse accomplie. Bonne, belle, gracieuse, on la reconnaissait facilement pour la fille de cette reine de Prusse, si grande dans le malheur que Napoléon lui-même, ébloui de sa gloire, ne sut pas la comprendre. A Sainte-Hélène, il a dû lui rendre justice, j'en suis certain.

En 1816, après la tourmente qui avait jeté pendant quinze ans les peuples les uns contre les autres, l'Europe se mit à respirer, lasse de tant de sacrifices. Les souverains, revenus chez eux, pouvaient travailler à guérir les blessures faites à leurs peuples par la guerre. Nul ne s'y appliqua avec plus de soin que l'empereur Alexandre. On sait qu'il ne fut pas secondé, et ce fut le motif de la profonde tristesse qui s'empara de lui.

Tout à coup, en 1825, une nouvelle circula dans le public et y fit une vive impression : l'impératrice, dont la santé délicate donnait des inquiétudes sérieuses à ses médecins, allait partir pour la Crimée, et l'empereur devait y passer l'hiver avec elle. La famille impériale, quoique profondément affligée de ce projet, n'osa pourtant faire une objection. Il est vraisemblable même qu'elle espéra beaucoup du climat du Midi, de l'éloignement des affaires, pour vaincre les tristes dispositions d'esprit du souverain, du fils et du frère le plus aimé qui ait jamais porté une couronne. Le départ devint officiel. Le jour, l'instant arrêté, les adieux entre les illustres affligés furent déchirants. L'impératrice mère éprouva un de ces serrements de cœur qui portent avec eux de si terribles appréhensions.

Nécessairement la position du grand-duc Nicolas avait dû changer par l'absence de l'empereur. Désormais il avait une large part dans les affaires. Il l'avait acceptée loyalement; il remplit sa tâche de même. Chaque jour un courrier chargé d'une relation détaillée de tous les actes accomplis en son nom était envoyé à Alexandre par son frère, qui répondait à son tour par des observations sur les corps d'armée qu'il visitait dans ses différentes courses.

Cet état de choses ne devait pas durer longtemps. On apprit que l'empereur était souffrant. Bientôt la gravité de son état ne fut plus un mystère. Les courriers se succédaient avec rapidité. La crainte était dans tous les cœurs, son nom sur toutes les lèvres, lorsqu'une lettre, écrite par l'impératrice sa femme, vint donner de l'espoir à sa famille comme à tout le peuple dans l'attente.

En reconnaissance de cette bonne nouvelle, des prières publiques furent ordonnées à l'église de Casan pour le lendemain, 9 décembre. La famille impériale, la cour, les

populations émues, s'y portèrent avec un égal sentiment de foi confiante.

Déjà les prières étaient commencées, lorsqu'un officier, les vêtements couverts de givre, les traits bouleversés, s'avance à travers la foule et remet au grand-duc Nicolas un pli cacheté de noir. Sans prononcer une parole, il reste devant lui, immobile, la tête baissée; car il a promptement détourné la vue des yeux interrogateurs du grand-duc. Tremblant, le prince ouvre la lettre; son regard, troublé, hésite, cherche, puis s'arrête enfin sur ces mots tracés par la main de l'impératrice Élisabeth : « Notre ange est au ciel!... »

Jamais la vérité n'emprunta d'expression plus touchante! La lettre s'échappe de la main de Nicolas, un profond gémissement se fait entendre pendant que ses genoux fléchissent et qu'il tombe prosterné sur le marbre du parvis. La stupeur est générale: les chants cessent, le service divin est interrompu; un lugubre silence s'établit.

C'est ainsi que la noble famille, la cour, le peuple apprirent que le czar de Russie s'appelait désormais Nicolas Ier.

Les premiers moments de celui-ci furent absorbés par une douleur profonde. Il comprit néanmoins que son devoir exigeait qu'il la surmontât, et l'histoire lui tiendra compte de la grandeur de ses procédés envers un frère vivant, comme de l'amertume sincère de ses larmes sur un frère mort.

Le Sénat, instruit de la foudroyante nouvelle, se rassemble sans perdre de temps, afin de procéder à l'ouverture des différents paquets que l'empereur défunt lui avait remis avec injonction de n'en prendre connaissance qu'à sa mort. C'était, outre l'acte d'abdication du grand-duc Constantin, l'ordre formel de faire à l'instant même reconnaître le grand-duc Nicolas comme souverain de toute la Russie.

Porté à l'obéissance par la conviction du bien qui devait en résulter, le Sénat se rendit en corps au palais pour faire part à qui de droit de ces pièces irrécusables et sans appel. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'on vit le grand-duc repousser impérieusement une couronne que personne ne semblait pouvoir lui contester!

— Non, messieurs, répondit-il aux discours qui le traitaient déjà de roi, il n'en peut être ainsi. Vous me dites que l'acte de renonciation du grand-duc Constantin établit mes droits d'une manière absolue; je ne suis pas de votre avis : qui peut me répondre que ce prince ne regrette pas maintenant une résolution prise il y a déjà bien des années? Quant à moi, j'agirai dans le sens de cette supposition. Afin que toute facilité soit donnée à mon frère pour ressaisir le sceptre, demain la garde entière le saluera empereur à mon exemple.

La chose se passa telle que Nicolas l'avait annoncée.

De son côté, le grand-duc Constantin ne demeurait point en reste. Ayant appris à Varsovie la mort d'Alexandre, à l'instant même il renouvela la renonciation, y joignant une lettre qui ne pouvait laisser à son frère aucun doute. Le grand-duc Michel, porteur de ces dépêches, fut le premier à saluer son frère du titre d'empereur.

Le 24 décembre, Nicolas publia une relation exacte de ce qui s'était passé entre le grand-duc Constantin et lui. Il déclarait en même temps accepter la couronne, datant son règne du 7 décembre. Il indiquait le 26 pour la prestation du serment.

L'esprit de révolution aristocratique qui fermentait en Russie depuis quelques années avait aussi choisi ce jour-là pour jeter le gant à l'absolutisme. Il fut convenu parmi les conjurés qu'ils tâcheraient de décider quelques troupes, dont leurs officiers disposaient, à refuser le serment au nouvel empereur : ils devaient mettre en avant le prétexte de rester fidèles au grand-duc Constantin, en ayant l'air de considérer Nicolas comme un imposteur que l'éloignement de son frère enhardissait à l'usurpation.

A mesure que les régiments sortirent de leurs casernes et vinrent se ranger sur la place du palais d'hiver, on chercha à les ébranler sous ce prétexte. Les uns résistèrent, quelques autres fléchirent; l'émeute grandit, les chefs courent d'un escadron à un autre pour tâcher de les animer. Des paroles inquiétantes sont prononcées par ces hommes; les vociférations y succèdent; des menaces de mort se font même entendre. Les généraux restés fidèles comprennent enfin qu'il ne dépend plus d'eux de maintenir la discipline; ils frémissent de leur responsabilité. Après un conseil tenu entre eux, le général B... se détache pour aller instruire l'empereur d'un état de choses dont jusqu'alors ils avaient voulu dissimuler la gravité. Il entre chez l'empereur, qui était entouré de toute sa famille :

— C'est, dit celui-ci, un moment d'erreur, dont je ne veux point avoir connaissance. Ils vont s'apaiser. Un quart d'heure de réflexion, et j'en réponds.

— Non, sire, reprit le général B..., loin de là; l'exaspération augmente, et les dernières paroles que j'ai entendues étaient des menaces... Permettez que nous agissions, ou tout est à craindre.

— Vous croyez? allons donc! dit l'empereur.

D'un regard il prit congé des siens, et s'achemina vers la porte, à la suite du général B..., avec cette fermeté dont il devait donner tant de preuves. A cette vue, l'impératrice éperdue se jette à genoux sur son passage :

— Arrêtez! s'écrie-t-elle en saisissant la main de l'empereur, arrêtez!

On la voit employer les supplications les plus tendres pour le retenir. Ses enfants l'entourent aussi, le pressent, le sollicitent; à travers les larmes et les sanglots, les craintes les plus vives lui sont manifestées; les suppositions les plus sinistres lui sont retracées sous toutes les formes, avec les couleurs les plus sombres et les angoisses les plus poignantes. Son cœur fut déchiré, mais ne faiblit pas un instant. Il releva l'impératrice, cherchant à la rassurer par quelques mots; puis, détournant la tête, il sortit, calme et résolu. L'impératrice était retombée à genoux, élevant les mains au ciel pour lui demander la conservation de celui qu'elle aimait plus que la vie. Depuis ce jour, depuis cette heure, elle est sujette à un tremblement nerveux qui lui fait hocher la tête d'une manière sensible.

Lorsque l'empereur parut, au lieu de la soumission qu'il pensait inspirer, il trouva la rébellion agressive. Les insurgés, soutenus par la lie du peuple, s'ébranlent; ils commencent le feu. L'empereur l'essuie courageusement, puis, aussitôt après, il harangue les coupables. Ses efforts demeurent sans succès. Il fait approcher le métropolitain, à la tête de son clergé, qui parle à son tour le langage du devoir et de l'indulgence. Les soldats restent inflexibles. Une nouvelle décharge vient prouver leurs intentions. Alors, toute autre ressource épuisée, l'ordre est donné de répondre au feu par le feu. La mêlée s'engage; mais une heure après tout était fini : les chefs de la révolte se trouvaient au pouvoir du nouvel empereur.

Il paraîtrait que le souvenir de cette journée terrible pesait encore de tout son poids sur l'esprit comme sur le cœur de Nicolas à l'époque de son sacre. Cette cérémonie eut lieu à Moscou le 3 septembre 1826. Le soir, entre l'heure du dîner et celle qui devait appeler l'empereur aux fêtes de la ville, seul avec ses frères (car le grand-duc Con-

stantin avait voulu affermir par sa présence la couronne sur un front si bien fait pour la porter), seul, dis-je, avec ses frères et le général B... :

— Savez-vous, s'écria-t-il d'un air mélancolique et pénétré, savez-vous que c'est un lourd fardeau qu'un sceptre impérial; la force d'un homme ne suffit pas pour le porter dignement. Il faut y être aidé par la bonne foi et la vérité de ceux qui nous entourent. Vous, continua-t-il en se retournant vers ses frères, je suis bien sûr de votre assistance; mais vous serez un peu comme moi, vous ne saurez pas grand'chose. C'est à toi, Alexandre, acheva-t-il en prenant la main du général B..., c'est à toi de me dire toujours la vérité! Promets-le-moi!

. . . .

Quoi que j'eusse résolu de ne point empiéter sur l'histoire, je me suis laissé aller à vous retracer ces traits qui peignent le caractère de l'empereur Nicolas; maintenant je laisserai de côté les événements de son règne pour ne vous parler que de sa vie privée, de ses rapports intimes avec sa famille, la noblesse et son peuple. Je commencerai ce tableau d'intérieur au moment où la cour rentre en ville, c'est ordinairement vers le 5 ou le 8 novembre.

Tous les membres de la famille impériale habitent le même palais : cette magnifique résidence, située sur le quai, en face et à peu de distance de la Néva, est connue en Europe sous le nom de palais d'hiver. C'est là que l'impératrice, quoique toujours souffrante, est plus qu'ailleurs, peut-être, l'âme de son intérieur. C'est un mot étrange que celui-là appliqué à l'existence d'une souveraine; je le maintiendrai cependant; car il est ici parfaitement à sa place. Autour d'elle viennent se ranger avec autant d'amour que de respect, son fils aîné, le grand-duc héritier, sa femme et deux charmants enfants; ses trois autres fils, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel; la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtemberg, son époux, leurs enfants, et la grande-duchesse Olga, non encore mariée.

Il y a quelques mois à peine, un ange de beauté et de douceur, la grande-duchesse Alexandra, unie au prince de Hesse, jetait sur cet ensemble tout le charme de l'âme la plus tendre, de l'esprit le plus séduisant; mais à dix-huit ans elle a été enlevée à ce monde dans toute sa fraîcheur et son éclat comme une fleur atteinte par la faucille. Ici la mort fut l'impitoyable moissonneur. A présent, une morne tristesse a remplacé cette quiétude et ce bonheur dont jouissaient en Russie les princes du sang impérial. C'est donc leur genre de vie avant ce cruel événement que je vais vous tracer. Depuis leur douleur, la santé plus que chancelante de l'impératrice a détruit cette harmonie, cette régularité d'existence qu'il faudra du temps pour rétablir, mais que la force des choses ramènera sans doute.

L'hiver, l'empereur se lève avant le jour ; il prend du thé chez lui et se met ensuite à travailler avec les différents ministres auxquels il a donné rendez-vous. A dix heures, il descend chez l'impératrice où il trouve ses enfants réunis. Après avoir passé auprès d'eux une demi-heure, il se rend au conseil de l'empire, ou bien continue son travail avec les chefs d'emploi qu'il a mandés à cet effet. Tous les jours, infailliblement, on voit Nicolas dans les rues de sa capitale. Ordinairement, c'est d'une heure à trois. Soit qu'il aille visiter une école de cadets ou un établissement de charité, soit qu'il se rende à une manœuvre ou qu'il s'empresse d'accomplir un acte de politesse envers quelque grande dame de la société, il traverse en voiture découverte les quartiers les plus populeux. Quoique cela lui donne fort à faire, il est constant qu'il est toujours le premier à saluer le noble ou le serf, n'importe celui qui porte les yeux vers lui. Quand il sort à pied, il en est de même. Je l'ai vu parcourir dans toute sa longueur la perspective de Newsky sans cesser un instant de faire le geste qui constitue le salut militaire.

On est tellement accoutumé à cette façon d'agir que son apparition ne cause jamais cette émotion curieuse qui, en d'autres pays, encombrerait le passage du souverain (fût-il même roi constitutionnel), s'il se mêlait aussi familièrement aux habitudes de ses sujets. On ne craint point l'empereur cependant. Nul ne se sauve ni ne s'écarte à sa venue. Après l'avoir salué, il est d'usage de passer tranquillement son chemin.

Les jeunes grands-ducs ne jouissent pas des mêmes prérogatives. Ils se promènent à pied, quelque froid qu'il fasse, et leur cortége se grossit à mesure de tous les gamins qu'ils rencontrent à tous les coins de rue. Il faut, du reste, rendre justice à cette escorte improvisée : elle revêt un certain air de dignité qui n'est point dans ses habitudes ordinaires. De leur côté, les grandes-duchesses sortent avec leur mère ou leurs demoiselles d'honneur. On les voit affronter en traîneau la neige et le froid le plus rigoureux. Il serait fort inconvenant de ne point les saluer ; au reste, personne n'y manque, pour mille raisons dont la meilleure est, sans contredit, leur beauté et l'affabilité dont elles font preuve dans toutes les occasions.

A trois heures, le dîner impérial est servi. La famille seule y est généralement conviée ; pourtant quelques grands dignitaires ont parfois l'honneur d'y être admis. La tenue habituelle de l'empereur ne change nullement, qu'il soit seul avec les siens ou que le cercle habituel se trouve augmenté de deux ou trois personnes. Il ne quitte jamais la redingote militaire. Pour la rendre moins gênante, il en détache les lourdes épaulettes que son oukase prescrit. C'est la seule contravention qu'il se permette à ses propres ordres. Vienne le soir, son uniforme pourra lutter de rigidité avec celui du premier officier récemment sorti des arrêts encourus pour crime de négligence.

Jamais, pas plus un jour que l'autre, l'empereur ni les grands-ducs ne sont autrement qu'en habits militaires. La seule distraction qu'ils peuvent apporter à cette règle c'est de changer souvent d'uniforme. Ils n'y manquent pas.

Le dîner est court. La table impériale n'a rien de somptueux. Le repas terminé, selon que l'empereur est content ou peu satisfait des rapports qui lui sont faits par le gouverneur des jeunes princes, il joue avec eux (ils ont douze et onze ans), ou les tient à distance par un regard pendant qu'il cause avec l'impératrice ou les autres personnes de son entourage.

Chaque semaine on remet à l'empereur des notes écrites, fournies par les divers professeurs qui concourent à l'éducation de ses fils. L'on m'a assuré que lorsqu'il en est mécontent, les corrections populaires ne leur sont pas épargnées. Ce dont je puis répondre, c'est qu'il est d'une grande bonté pour eux lorsque leur conduite le mérite.

Vers quatre heures et demie, l'empereur remonte chez lui. Il s'occupe dans son cabinet, souvent seul, parfois avec l'héritier du trône, jusqu'à l'heure où se décide l'emploi de la soirée. Quand n'est pas encore arrivée la saison des bals, tous les membres de la famille impériale vont souvent au spectacle. Le Théâtre-Français, l'Opéra italien ou allemand les attirent volontiers. Par cette raison, la société y est fort assidue. Ils ont au théâtre plusieurs loges contiguës, ce qui leur donne la facilité d'aller se faire des visites pendant les entr'actes et de changer de place quand cela leur plaît.

Aux différentes représentations où je les ai vus, ils semblaient fort attentifs à la scène.

Depuis le mois de janvier, c'est, entre les grands seigneurs russes, à qui aura l'honneur de recevoir son souverain. Il ne faut pas croire que cela soit donné à tous. L'étiquette exige que l'amphitryon soit revêtu de quelque grande charge. Alors, non-seulement l'empereur, mais l'impératrice, mais tous les princes et princesses de la famille vont assister aux fêtes brillantes qui leur sont offertes, se mêlant à la société comme de simples particuliers. A son tour, outre les réceptions solennelles qui s'effectuent quatre fois par an : le 6 décembre, le jour de l'an, à Pâques et pour la fête de l'impératrice, l'aimable souveraine donne presque tous les dimanches, dans le palais d'Etnitchkoff, des bals où elle réunit l'élite de la cour et de la ville. Le carême venu, à 8 heures du soir, l'empereur quitte ses travaux pour revenir chez l'impératrice, où il trouve réunies à sa famille la demoiselle d'honneur de service et quelques personnes reçues sur le pied d'une intimité parfaite. Son arrivée fait cesser le jeu ou la lecture commencée. A moins qu'il ne veuille s'associer à l'un ou à l'autre, on se rassemble autour de lui pour causer.



L'empereur Nicolas.

A neuf heures, le souper est annoncé, et c'est à dix que l'on se sépare; ainsi l'exigent les médecins qui soignent l'impératrice.

Pourtant le soleil devient chaud, les neiges fondent, les lilas, du jour au lendemain, se montrent couverts de bourgeons et de feuilles; la Néva a traîné ses glaçons brisés jusqu'à la Baltique; le palais d'hiver, habité six mois par ses hôtes illustres, prend un air d'animation qui annonce qu'il va être abandonné. En effet, les fourgons, les voitures, les chevaux se croisent à toute heure, stationnent à ses différentes issues. Vers le commencement de mai, un jour, une heure sont indiqués, et ce jour, à cette heure, la famille

impériale quitte sa résidence d'hiver pour le palais de Tzarkoë-Célo, que l'on appelle avec quelque raison le Versailles de la Russie. La cour revient seulement vers le 15 assister à une revue de la garde qui se passe au Champ-de-Mars avec toute la pompe que l'on peut attendre d'un pays essentiellement militaire.

Les goûts de l'empereur se rapprochent en ceci de ceux du grand-duc Michel : la tenue des régiments, la précision de leurs exercices, la spontanéité de leurs manœuvres tiennent une grande place dans ses délassements. Il s'en occupe avec un redoublement d'activité à Tzarkoë-Célo pendant les deux mois qu'il y passe. Cela tient les troupes en haleine et les prépare à merveille pour le camp qui doit les réunir vers la fin de juin à portée de la résidence de Péterhoff. C'est à cause de cela que la famille impériale ne manque jamais de quitter à cette époque le magnifique palais de Tzarkoë-Célo pour le cottage qui doit la recevoir sur les bords du golfe de Finlande. Du reste, il est aisé de comprendre qu'elle préfère Alexandrie à tout autre séjour. Figurez-vous une chaumière dans le goût anglais, réunissant par conséquent, sous les apparences les plus rustiques, tout le confortable possible. Ce n'est à l'entour que fleurs et que verdure : elle est posée au milieu d'un parc immense dont les accidents de terrain livrent à la fois aux regards charmés la mer en face, Pétersbourg avec ses coupoles dorées à droite, et Cronstadt et ses flottes à gauche. Si votre imagination vous sert bien, vous aurez une idée de cet ensemble, incomparable selon moi.

A Péterhoff également il existe un beau palais. N'étant pas habité, il perd extrêmement de son intérêt aux yeux des voyageurs qui n'ont eu ni le temps ni l'occasion de se mettre au fait des grands événements qu'il rappelle. Sa situation lui fait dominer la mer. Ses salles de réception sont belles et ornées dans le style Louis XV. Elles font un bel et noble effet lorsque, le 1er de juillet, jour de la fête de l'impératrice, un bal, qui réunit indistinctement l'aristocratie et le peuple, fait briller ses girandoles, éclaire l'or et les peintures qui couvrent ses murailles. Les fenêtres ouvertes, les balcons découpés laissent voir les jardins rafraichis par des cascades magnifiques, et la féerique illumination qui fait ressortir à l'envi les arbres séculaires, les statues d'or et les nappes d'eau qui se détachent les unes sur les autres.

Vous ne devez pas croire que le palais soit exclusivement réservé aux fêtes. C'est là que l'empereur a son cabinet de travail; tous les matins, après son déjeuner, il traverse à pied le parc d'Alexandrie, les jardins de Péterhoff, pour se rendre au palais, où les ministres et les généraux l'attendent. Il y passe une partie de la journée. Bien des fois j'ai rencontré les princesses, à pied ou à cheval, venant le prendre vers l'heure du dîner. Quand il ne va pas au camp passer une revue ou donner une alerte, on le voit, de six à sept heures, en char-à-bancs ou en calèche découverte, avec toute sa famille, suivi par d'autres voitures où sont placés les aides de camp, les demoiselles d'honneur de service, même quelques personnes invitées. Toute cette brillante compagnie va prendre le thé dans un des chalets jetés au milieu des parcs qui entourent Péterhoff. Quelquefois elle se dirige vers le palais de la duchesse de Leuchtemberg, qui n'est qu'à une demi-heure de distance. Trop heureuse d'échapper à l'étiquette, cet esclavage des rois, on voit ici toute cette famille souveraine jouir à plein cœur des plaisirs bourgeois autorisés par la campagne. On joue à colin-maillard, à la mer agitée, enfin à tous les jeux qui charment les années de l'enfance. L'empereur se mêle à ces folies intimes avec un entrain qui ne le laisse pas du tout en arrière des jeunes grands-ducs. Quand, après la promenade, on rentre chez l'impératrice, on fait de la musique ou bien l'on danse sans cérémonie. Ces petites soirées improvisées sont charmantes de laisser-aller et de bonne humeur ; elles font beaucoup d'envieux, et il y a de quoi.

Les premiers jours d'août on s'agite de nouveau, la garde impériale a quitté ses tentes. Ses manœuvres, après dix jours de marche, la ramènent à Tzarkoë-Célo, qui est leur point de départ. L'empereur doit la passer en revue avant de renvoyer les régiments dans leurs garnisons respectives; puis, le soir, un grand bal réunira les officiers au palais de Bopcha, qui en est voisin. La cour doit s'y rendre pour vingt-quatre heures; ce déplacement, qui s'accomplit régulièrement chaque année, quoique annuel, met tout le service en émoi.

Le signal du départ définitif de Péterhoff se fait peu attendre maintenant. Le 1er septembre, on se retrouve de rechef installé à Tzarkoë-Célo pour deux mois. Ce nouveau séjour est coupé par un voyage à Gatchina, où l'on mène pour le coup vie impériale tout à fait. Les chasses, la comédie, les bals parés en font les frais. Le grand château de briques rouges, les prairies à perte de vue, les tranquilles étangs, les mélancoliques rangées de peupliers reprennent alors pour quelque temps une apparence de vie qui leur manque complétement le reste de l'année. Quant à moi, si j'avais eu à choisir, j'aurais voulu venir à Gatchina pour y penser dans le silence et la solitude. Mais peut-être le devoir des princes est-il de tout animer autour d'eux.

On vous dira que l'empereur est violent : c'est vrai, je vous en ai déjà prévenu; c'est son éducation qui en est coupable. Autrement dirigée, ce défaut eût disparu sans aucun doute. Je n'en veux pour preuve que ce fait, dont je puis garantir l'exactitude.

Après une revue à ce même camp de Tzarkoë-Célo, dont je viens de vous parler, Nicolas se laissa aller vis-à-vis de l'un de ses officiers-généraux à des paroles blessantes au dernier point. Le lendemain le vieux soldat, navré, lui envoya sa démission, sans un mot de commentaire. L'empereur, frappé du laconisme de cette démarche, réfléchit à sa conduite, et de sa propre main il manda le général dans sa tente pour l'heure où tout l'état-major vient à l'ordre. A peine est-il arrivé que l'empereur l'aperçoit et s'approche de lui :

— S..., lui dit-il, je te fais des excuses de la manière dont je t'ai traité hier; j'espère que tu l'oublieras; quant à moi, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour te le faire oublier.

L'empereur Nicolas n'a sûrement jamais de sa vie pénétré plus avant dans le cœur de ses sujets qu'en cette circonstance. Le bruit de cette démarche se répandit avec rapidité dans toutes les classes, excitant l'admiration de tous ceux qui en eurent connaissance.

Une autre fois, mais plus tard, il devait de même rencontrer publiquement la vive sympathie de ses sujets. La mort de sa fille la grande-duchesse Alexandra lui a fourni la triste occasion d'apprécier à quel point il est aimé. Lorsque, accompagnant la dépouille mortelle de cette jeune et belle princesse, de Tzarkoë-Célo à la forteresse de Pétersborg, Nicolas a passé au travers des populations éplorées, accourues de dix lieues à la ronde pour mêler leurs larmes à sa douleur, il aurait pu se dire ce mot qui renferme probablement l'avenir de son pays : « Avec le cœur de son peuple, un souverain peut tout. »

L. de MONCASTRE.

DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

AUX BORDS DU RHIN.

I.

Les pires conseillers, les plus méchants guides pour un touriste, sont assurément l'indifférence d'un esprit froid, la misanthropie et l'amertume d'un cœur désabusé de tout, même de la nature. Se mettre en route avec un parti pris de dénigrement et de critique, est un dessein qui ne peut prendre racine que dans une âme vulgaire, séduite par le médiocre avantage de sembler originale à tout prix Je préfère encore l'artiste, le poëte moins judicieux que passionné, qui, s'abandonnant à la fougue d'une admiration sans discernement, impatiente et fait sourire quelquefois, mais ne mutile et n'avilit jamais ses modèles.

Ce qui vaudrait mieux encore, c'est la vérité, c'est le juste sentiment de la grandeur, de la beauté des choses, régularisé en quelque sorte, et contenu par l'expérience, par la sagacité d'un voyageur ardent, mais sensé, et plus épris de la nature même ou des œuvres des hommes, que des vanités de l'hyperbole et des créations de sa plume.

Nous ne pensons pas que les objets sur lesquels s'exerce la pensée de l'artiste aient besoin, sortant des mains de Dieu, des embellissements de la prose ou des exagérations du style; loin de là, au milieu des descriptions brillantes et recherchées, dans la savante peinture desquelles notre littérature tend de plus en plus à oublier le drame pour le tableau, l'homme pour le théâtre, j'ai constamment observé que ce genre d'études est susceptible d'intéresser sans le secours de l'étrange, de l'imprévu, et avec les plus simples éléments. Ainsi, les déceptions, si parfois elles atteignent un honnête voyageur de bonne foi, proviennent, à notre sens, des conteurs qu'il a écoutés, des récits qu'il a lus, des erreurs qu'il lui faut redresser, des prestiges dont il doit rabattre.

Il n'existe assurément aucune comparaison entre les rives poétiques du Rhin et les plaines de la Beauce, dont la monotonie est devenue proverbiale; cependant, prenez la route de Chartres par un beau jour de juillet, contemplez du haut d'une diligence ou d'un moulin à vent, aux feux étincelants du soleil qui s'abaisse, l'or ondoyant des blés mûrs, que le vent agite et fait moutonner comme les flots d'une mer, vous serez saisi, au milieu de cet océan de vermeil, comme sur l'autre océan d'azur, de l'éclat de la lumière et du sentiment de l'immensité. Si l'on parcourait ainsi les bords du Rhin, sans préventions trop favorables, sans posséder en soi des peintures toutes faites et des admirations théoriques, l'on rencontrerait souvent de ces émotions soudaines et de ces élans spontanés; mais les idées préconçues et les comparaisons que l'on a dans l'esprit font que l'on est souvent trompé dans son attente. L'on comptait sur un certain spectacle et l'on en trouve un autre.

Le Rhin, sur lequel la France a les yeux tournés avec regrets, avec espoir, représente trois causes d'intérêt: les souvenirs historiques qui s'y rattachent et en font la poésie; le caractère particulier du paysage et des sites; enfin la question de nationalité que le congrès de Vienne a suspendue peut-être en croyant la résoudre. Ainsi, d'un côté, la nature, exposée aux fictions, aux arabesques de la légende; de l'autre, les cités, les mœurs, les hommes, subordonnés, sous le crayon des observateurs, à toutes les illusions fortuites, à tous les mensonges intéressés que comporte une question politique.

Ces erreurs, les déceptions qu'elles entraînent, on les pressent en mettant le pied sur le territoire prussien, lorsqu'on aborde le Rhin par la Belgique : Aix-la-Chapelle, la ville de Charlemagne, le berceau des empereurs carlovingiens, Aix-la-Chapelle est étranger à nos mœurs et a oublié notre langue. En y pénétrant, l'on se sent brusquement plongé dans la vieille Allemagne. Tel est, au surplus, le caractère de la plupart de ces villes, qu'un patriotisme aveugle nous représente comme françaises par le cœur, par le souvenir, par les regrets : ce sont là de vaines chimères au moyen desquelles on consola longtemps notre gloire humiliée, et qui, d'ailleurs, présentent les chances d'une popularité facile ; mais il faut l'avouer enfin, quelques détours que l'on prenne : ce qu'il y a de plus allemand dans toute l'Allemagne, ce sont les villes du Rhin. C'est là que sont épars les grands souvenirs de l'histoire, c'est là que se transmet le vieil esprit germanique dans toute sa ferveur : c'est à Hernsheim, c'est à Manheim que Schiller passa une partie de sa jeunesse; les marécages de Worms ont nourri le dragon des *Niebelung;* Bonn a donné le jour à Bethowen; Francfort à Goëthe; Gernsheim vit naître Schaëffer, et Mayence Guttemberg; c'est à Francfort qu'on élisait les empereurs, c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les couronnait; Mayence et Cologne étaient régis par des électeurs puissants, qui étendaient la main sur les trônes de l'Allemagne; c'est des bords du Rhin que s'élança Frédéric Barberousse; c'est à Worms, enfin, que fut consacré Luther, c'est-à-dire la réforme religieuse et la littérature nationale ; toute leur histoire est là, et ils se souviennent. Ces cités que l'on veut croire françaises, sont en quelque sorte le berceau sacré de l'unité germanique.

De là vient l'intérêt qui s'empare du voyageur, lorsqu'il visite ces anciennes villes féodales; les grands noms de Charlemagne, d'Othon, de Frédéric Barberousse, de Charles-Quint s'offrent sans cesse à sa pensée; il se laisse entraîner à ces séductions de la poésie des anciens âges, que ne lui offriraient ni l'élégante et moderne capitale de la Bavière, qui attend l'illustration de ses artistes naissants, ni Vienne avec ces belles bâtisses neuves, entourée de jardins anglais parsemés de kiosques; ni Berlin, caprice d'un encyclopédiste couronné à qui Voltaire enseignait le bon goût. La nationalité allemande a le Rhin pour emblème.

Cependant, quand on en parcourt les rives, on est souvent dans la nécessité de recourir à l'imagination; le temps, la guerre et le mauvais goût des badigeonneurs pires encore, ont fait plus de ruines ici qu'en aucun lieu : la coupole d'Aix-la-Chapelle où brillaient les fameuses colonnes de granit de l'impératrice Hélène, et que Léon III consacra, au milieu de trois cent soixante-cinq évêques, parmi lesquels il y en eut deux qui, suivant la légende, se soulevèrent de leurs tombeaux pour remplacer leurs confrères absents, cette coupole, qui vit s'asseoir tant d'empereurs sur le siége en marbre de Charlemagne, est

dans un état de délabrement déplorable. Les vieux cintres byzantins ont été ridiculement affublés d'empâtements jansénistes, sur lesquels s'enroulent des macarons, des guirlandes et des fleurettes en plâtre entremêlées de peintures que désavouerait le dernier des élèves de Vanloo. Il se prépare ici un projet de restauration, nouveau sujet de crainte; mais on ne pourra faire pis. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville, élevée sur les débris d'un palais impérial dont les Romains avaient marqué la place, procure aux curieux une déception plus amère encore; les traces des oripeaux du Congrès de 1748 y sont partout écrites, rongées de cette moisissure que défient les grandes choses construites pour des siècles, mais qui s'attache aux vieilleries et les pulvérise. Toutefois, au milieu des portraits de souverains allemands réunis dans cette salle, entre Charlemagne, François I[er] et Joseph II, l'on rencontre, royalement adossée aux augustes panneaux, l'image du protecteur de la Confédération du Rhin, de Napoléon, et celle de Joséphine. On la retrouve de même au Musée de Mayence, entre celle du duc régnant de Nassau, et le portrait de M[lle] Sabine Heinefetter, une comédienne fort bien nourrie; ces Allemands sont hospitaliers.

La position de notre empereur, dans ces contrées, a besoin qu'on l'explique. Sur les deux rives du Rhin, ce nom est aussi populaire qu'en France; le portrait de l'empereur règne sans opposition chez les particuliers comme dans les lieux publics, et les princes eux-mêmes ne craignent pas d'en décorer leurs châteaux. On n'attache à ce nom aucun sens politique; il n'est plus un emblème de la France ou un symbole des idées françaises : Napoléon figure là comme un ancien et très-glorieux souverain du pays, entre Charles-Quint, Joseph II, et le père de Marie-Louise; on l'a relégué dans le domaine de l'histoire, on en fait une sorte de héros quasi-national, et l'on peut supposer que, dans la suite des temps, les Allemands s'approprieront par la légende ce nouveau Charlemagne, qu'ils feront naître, comme l'ancien, à Andernach ou à Aix-la-Chapelle. Du reste, ils n'établissent aucune relation d'idées entre le règne de Napoléon et la France actuelle; de là l'illusion de bien des voyageurs. Parlez de l'Empereur aux bonnes gens du Rhin qui ont admiré et servi leur prince en sa personne, vous risquerez de les croire Français; parlez-leur du présent et de l'avenir de la France, vous les trouverez purement Allemands.

Après le retour de l'île d'Elbe, quand la Chambre des représentants voulait obtenir de l'Empereur des garanties libérales, les royalistes lui prêtaient dérisoirement cette réponse burlesque : « Ne me parlez pas de faire des concessions, cette faiblesse a perdu mon oncle! »

Et chacun de se demander quelles concessions avait pu faire le cardinal Fesch...; mais l'oncle auquel ils faisaient allusion, c'était l'époux de la tante de Marie-Louise, c'était Louis XVI. Cela était plaisant; eh bien, cette raillerie est aujourd'hui prise au sérieux en Allemagne, dans certaine classe qui considère en Napoléon le gendre de l'empereur d'Autriche. En général, ce pays a du respect pour les têtes couronnées, et n'étaient les prétentions libérales des gens avancés, que déguisent mal des questions religieuses fort élastiques, dans un pays d'où l'unité chrétienne a été bannie depuis Luther, le roi de Prusse n'éprouverait pas plus d'opposition que le grand-duc de Toscane. Mayence fait exception et se souvient d'avoir été française; plus tard nous dirons pourquoi.

Au surplus, ces discords qui se maintiennent sourdement entre les Prussiens et leur prince n'ont rien d'étrange: la querelle des jeunes peuples contre les anciens trônes se poursuit d'une manière lente et fatale, et s'il y a lieu de s'en occuper, c'est pour signaler l'erreur où nous entraînent ces signes d'effervescence. La lutte est entre le principe et le fait; elle a pour prétexte une utopie d'unité que chacun sape en croyant la défendre. Mais la France n'est pour rien là-dedans : les riverains du vieux fleuve sont plus Allemands que leurs souverains; voilà tout. Si la vérité n'a rien qui nous flatte, du moins l'aveu ne saurait réjouir la cour de Berlin : le vœu de l'Allemagne est de laisser à chacun de nous une écaille.

Revenons à Aix-la-Chapelle : ce que son antique église, si honteusement mutilée, offre de plus remarquable, c'est le trésor de ses reliques. Il y a, dans la sacristie, une grande armoire bise, barbouillée d'anges rococos et de guirlandes ridicules. Un prêtre que j'avais longtemps attendu entra précipitamment, tira d'un coffre deux ou trois clefs, et entr'ouvrit les battants de l'armoire, dans laquelle les rayons du soleil se précipitant, se brisèrent sur les facettes étincelantes d'une quantité de châsses, de ciboires, de bas-reliefs, de reliquaires en or constellés de pierreries. J'en fus ébloui tout à coup; ce buffet contenait les débris d'un soleil. A peine avais-je eu le temps d'entrevoir, que l'abbé rejoignant à demi les panneaux d'un air défiant, me demanda brusquement si j'avais donné quatre francs.

— Non, répondis-je, on ne m'a rien demandé, mais je suis tout prêt à me conformer à l'usage.

— Donnez quatre francs, interrompit, en refermant l'armoire, le bon vicaire qui attendit que j'eusse satisfait le sacristain.

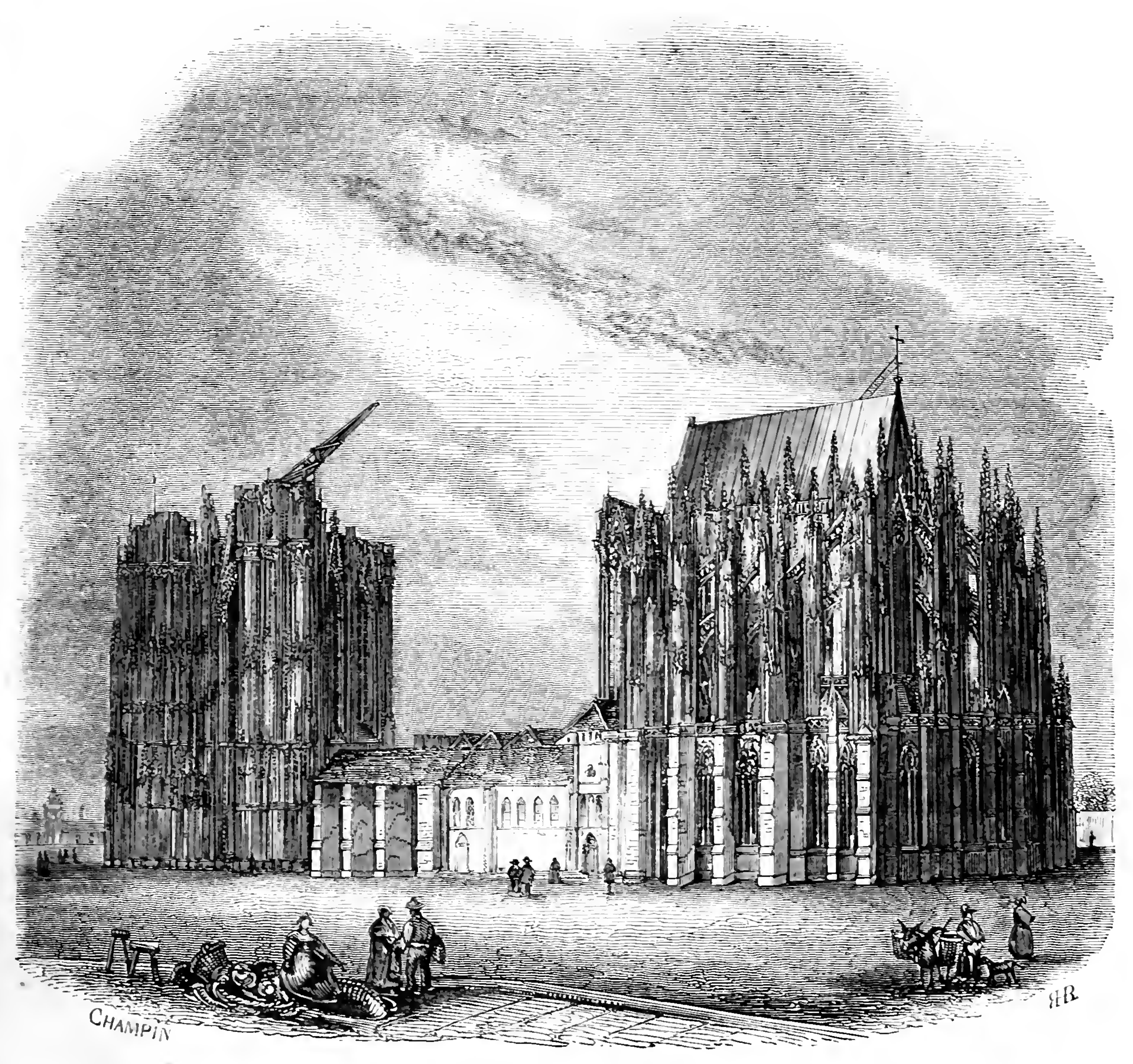
Ainsi, l'on vend *donnant-donnant* la vue des restes de Charlemagne. L'os de son énorme bras est enchâssé dans un brassard de cristal dont les plaques sont soudées avec des lames d'or; son crâne, brun et luisant, que des mains vulgaires ont poli, est emboîté dans une grosse tête en argent battu; son cor de chasse, fait d'une dent d'éléphant, gît à côté de la tête; on voit aussi la croix qu'il portait pendue à son cou, et près de deux admirables châsses d'argent, incrustées d'or et de pierreries, l'une byzantine et l'autre gothique, les bas-reliefs en or qui garnissaient le fauteuil en marbre du grand empereur. A peine me fut-il permis de jeter un coup d'œil sur ces raretés : le vicaire qui les montrait et les nommait successivement, les faisait disparaître avec une rapidité cruelle; mes prières furent inutiles, il referma l'armoire et s'enfuit, me laissant ébahi, mécontent, et ne gardant de toutes ces merveilles qu'une impression à la fois vague et profonde; je n'avais eu qu'une vision fugitive, j'avais vu éclater dans les ténèbres un éclair sculpté.

En quittant la sacristie avec moi, le sacristain m'offrit de me montrer la chaire, moyennant un demi-florin; il me fit voir aussi le sépulcre romain de Charlemagne, lequel représente l'enlèvement de Proserpine; je ne puis que nommer ces objets, si minutieusement décrits par Victor Hugo. Après quoi, je fus livré à un commissionnaire qui, moyennant certains kreutzers, me conduisit auprès d'un suisse. Celui-ci, pour un florin, me guida par un escalier délabré, jusqu'à la galerie de la coupole d'Othon III, où se trouve le trône tumulaire du héros carlovingien; quatre plaques de marbre de Paros, dénuées d'ornements. Il y avait là deux dames, l'une âgée, l'autre jeune, et un jeune homme qui contemplait ce monument dans une attitude respectueuse : le suisse nous invitait à nous asseoir sur ce siége auguste, et je ne sais quelle religieuse pudeur nous clouait à notre place; ce que voyant, la jeune femme escalada les quatre degrés sur lesquels le trône est élevé, et s'y

plongea sans cérémonie, en s'écriant avec toute la gracieuse intrépidité de la sottise qu'une jolie bouche a coutume de déguiser : « Les dames sont partout à leur place. »

Je saluai ma patrie en la personne de cet aimable représentant de l'esprit français si bien retrempé dans la chevalerie du vaudeville, et je gagnai la rue.

C'était l'heure du départ pour Cologne : impatient de découvrir le Rhin, je m'acheminai vers la station du chemin de fer à travers des rues tirées au cordeau, bordées de maisons roses et proprettes, revêtues pour la plupart d'un cailloutage simulant du granit. Dès que je fus arrivé au bureau des voitures, les employés de l'administration, mi-partie de Prussiens et de Belges, se hâtèrent de me demander, non mon passe-port, mais où en était chez nous la question des jésuites. Il fallut leur improviser un premier-Paris du *Constitutionnel* qui parut les réjouir infiniment. Ces sortes de renseignements sont sollicités partout, et par les gens du peuple. Ici, comme en Belgique, les basses classes sont fort occupées de politique ; ce texte éternel des esprits lourds et de l'oisiveté loquace les captive et les stimule. Ils se font à cet égard des illusions réjouissantes ; la plus singulière est celle qui leur représente les trois pouvoirs de la France aux genoux de M. Eugène Sue, attendant ses lumières, pratiquant ses théories, et prenant le *Juif errant* pour manuel d'économie politique. La contrefaçon reproduit ce livre sous tous les formats, depuis l'in-4° solennel jusqu'à l'in-18 en papier d'almanach que l'on débite à quarante centimes. Pour peu que le célèbre romancier soit affamé de banquets et d'ovations, il n'a qu'à promener sa gloire à travers les Flandres ; le veau rôti le cherchera sans cesse, et les populations empressées dételeront ses chevaux à la porte des villes.



La cathédrale de Cologne.

La cloche du chemin de fer me délivra de ces politiqueurs fastidieux, et bientôt nous commençâmes à franchir ces grandes plaines monotones qui séparent Aix-la-Chapelle de Cologne. J'avais d'abord le projet de descendre à Dusseldorf, mais le pays que nous traversâmes a un aspect si tristement septentrional que je ne me sentis pas le courage de l'affronter longtemps. A travers ces terrains bas, marécageux, entremêlés de joncs, de saules nains et de houblons, on songe involontairement aux steppes de la Russie ; ce sol blême semble attendre la neige et en avoir conservé

les reflets; çà et là des flaques vertes réfléchissent un ciel bouleux; les oiseaux sont rares, le silence est partout, et l'on n'aperçoit dans les champs que quelques cigognes mélancoliques. A deux lieues de Cologne, on arrive au point culminant d'un plateau peu élevé, et, après avoir passé entre deux maisons de campagne chargées de fleurs dont les murs sont drapés, et au milieu desquelles s'épanouissaient comme en famille deux ou trois têtes blondes de jeunes filles, on découvre tout à coup le Rhin, fuyant à perte de vue sur la droite, couché sur l'herbe qu'il semble fouler à peine, entre deux rives si bien aplaties, qu'il paraît non pas enfermé dans son lit, mais déroulé sur le sol comme une immense pièce de moire gris de perle. L'œil le perd dans les brumes lointaines au fond desquelles il se confond avec elles. Deux ou trois clochetons épars dans la plaine attirent l'attention, parmi lesquels on distingue une sorte de tour massive, coiffée d'un objet si étrange, que, de cette distance, on ne saurait l'assimiler qu'à un pot dans lequel est plongée la hampe d'un pinceau. Cet objet est la cathédrale de Cologne, dont la tour inachevée porte depuis deux siècles la tige inclinée d'un énorme pied-de-chèvre.

II.

Pour se rendre du débarcadère de Cologne au quartier où se trouvent la plupart des hôtels, il faut traverser toute la ville, qui est d'une étendue fort grande, remplie de monde, et dont les rues sont bordées de maisons anciennes pour la plupart, ayant pignon sur le devant, et d'une architecture très-ornée. Ce premier aperçu de la cité d'Agrippine est séduisant; les rues forment un dédale tout à fait imprévu, et se distinguent par une variété charmante. La première observation qu'il me fut donné de faire, des hauteurs de l'omnibus au sommet duquel on m'avait juché, fut celle-ci : presque tout le monde, à Cologne, se nomme *Farina*, et plus ou moins Jean-Marie, mais inévitablement J.-M. Farina. Tous ces *Farina*, vous le devinez, sont parfumeurs. Chacun d'eux a trouvé moyen de faire savoir, sur son enseigne, qu'il est le seul descendant autographe du véritable inventeur de l'eau de Cologne, et d'insinuer par là que ses rivaux sont des faussaires. Leurs arguments à tous m'ont paru également concluants. L'un exorne sa boutique d'un portrait vénérable, encadré dans une perruque superbe, autour duquel serpente une légende. Un autre a peint un voyageur au long cours, vêtu à la Louis XV, qui débarque en tendant les bras à la terre à laquelle il semble dire : ô terre trois fois heureuse, je t'apporte la félicité des cieux en bouteille! Un troisième a fait peindre la maison de Farina l'ancien; celui-ci se met sous la protection de la pourtraiture d'un alambic à vieille encolure cabalistique, ... *à preuve*. Celui-là, paysagiste, offre une vue de la ville de Cologne, telle qu'on la voit sur les plus anciens flacons. Il en est qui se bornent à de grands tableaux de littérature probante, en lettres jaunes sur fond bleu, dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir; et tous d'ajouter : *au seul véritable,... l'unique neveu,... le descendant du filleul,... le véritable acquéreur,...* etc., etc.

Chacun de ces industriels possède, parmi les *facchini* du port ou du débarcadère, et parmi les garçons de place, des créatures qui s'emparent des étrangers, se disputent l'honneur de les conduire *au bon coin*, vantant leurs patrons respectifs, et montant parfois l'enthousiasme de leurs plaidoiries contradictoires, jusqu'à la preuve à coups de poing. Ceci prouve que le nombre des badauds est infini. Ce commerce est très-considérable dans tout le Nord : on trouverait difficilement en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Suisse et dans toute l'Allemagne, un rouleau d'eau de Cologne portant une autre adresse que celle de l'un de ces seuls vrais Farina plus ou moins (Jean-Marie).

Je me suis laissé conter que la première concurrence qui atteignit l'inventeur de la chose en question, eut pour auteurs des gens qui débutèrent par parcourir l'Italie dans le but d'y aviser un homme du nom de Farina. C'est au milieu d'un champ où il gardait des moutons, qu'ils rencontrèrent ce mortel prédestiné. On le décrasse, on paye son nom fort cher, on le commandite, on le fait roi fainéant d'une boutique superbe, et trois Farina pur-sang en expirent de douleur.

Cette singularité, de trouver à Cologne autant d'eau de Cologne, me frappa comme un fait unique. J'avais demandé des choux de Bruxelles dans la capitale de la Belgique où ils sont inconnus. Je savais qu'on ne trouve pas de laitage en Suisse, point de pêches à Montreuil, guère de raisin dans les sapins de Fontainebleau; que Montmorency n'a des cerises que les jours où il en va chercher au marché des Innocents où on les fabrique; que Romainville est sans lilas et Fontenay sans roses; l'expérience m'avait montré combien le poisson est rare au bord de la mer, et que les huîtres d'Ostende naissent au rocher de Cancale qui n'existe presque plus, même à Paris. De telles épreuves rendent incrédule, et je l'étais; l'eau de Cologne m'a vaincu.

Je me livrais à ces réflexions, bien plus importantes qu'on ne le pense, développant avec complaisance le côté inutile de la question, soin si fort recommandé aux écrivains, aux orateurs politiques de toutes les couleurs, et ces idées me souriaient d'autant plus que nul souci ne venait m'atteindre; j'avais abdiqué mon propre gouvernement; j'ignorais absolument où me conduisait l'omnibus qui avait enlevé d'autorité ma malle, et m'avait enjoint de la suivre. C'est là que je reconnus, pour la première fois, l'avantage d'ignorer la langue du pays; si je l'avais sue, il eût fallu indiquer le lieu de ma destination, et dire où je prétendais m'arrêter; or, je n'en savais rien du tout.

Quand la voiture, veuve de tous ses voyageurs, fut lasse de me promener, elle s'arrêta. Ma malle fut déposée proprement sur le pavé; je me déposai sur ladite malle, et l'omnibus s'en alla au petit pas. J'étais sur un quai. Le Rhin courait sous mes yeux. A gauche était un pont de bateaux; à droite, la tour de Baïen terminait la perspective des maisons; derrière moi s'élevaient de hautes murailles noires égayées par des enseignes d'hôtelleries. Au delà du Rhin, dont la largeur étonne, le soleil du soir dorait les édifices et les jardins du bourg de Deutz. Pendant que j'étais là, j'entendis quelqu'un derrière moi qui parlait allemand; je ne me détournai point. La même voix poursuivit en anglais, ce qui ne m'émut guère; enfin l'on articula presque à mon oreille, en français qu'un accent prononcé travestissait à l'allemande :

— Eh bien, voilà l'heure; allons-nous dîner?

C'est bien à moi que s'adressait ce discours, émané d'une bouche que je n'avais jamais vue. Comme je regardais d'un air ébahi l'étranger, vêtu confortablement, mais sans élégance, en bon jeune bourgeois du Rhin, il répéta du ton le plus naturel du monde :

— Oh, c'est bien l'heure...

— Pensez-vous? lui dis-je.

— Ia, ui, ui.

— Alors, partons.

Des commissionnaires se précipitèrent sur ma malle; *mon ami* les éloigna d'un air dédaigneux, saisit le coffre par un bout, me fit signe de le prendre de l'autre, et nous fûmes ainsi à la recherche d'un hôtel. Notre homme allait

toujours tout droit, tant et si bien que la courroie me coupait les doigts. Nous étions, quand cela m'advint, sur une grande place au centre de laquelle s'élèvent un massif corps de garde, et la Bourse qui sert parfois, le soir, de salle de concert. En face de ce monument, aussi laid que doit l'être une Bourse, s'élève l'hôtel du *Rhin*, où je m'arrêtai.

Ayant annoncé l'intention de dîner, je fis, sans m'en douter, une injure mortelle, impardonnable à mon hôte... en lui demandant de la bière. Mon compagnon, qui paraissait s'intéresser vivement à moi, me toucha le coude; mais il était trop tard, le blasphème était prononcé. A ce mot, les garçons, si j'ose qualifier ainsi ces petits messieurs en habit noir qui m'avaient reçu d'un air si important, s'éloignent de nous; le maître, un grand et gros gaillard, assez grossier d'ailleurs, devient rouge comme un coq, et d'un air menaçant me fait en allemand une si insolente réponse, que mon compagnon va se promener dans la rue et m'abandonne. L'hôte, enfin, daigna m'injurier en français, et me demander si je prenais sa maison pour une brasserie. J'eus beau lui représenter que les vins du Rhin me rendaient malade, et que je ne pouvais supporter l'eau en mangeant, il fut intraitable, et me signifia que j'eusse à boire son vin ou à ne rien boire du tout; bref, malgré toute la mansuétude que j'opposai à son indignation, il me laissa partir. J'eus l'imprudence de lui laisser mon bagage, et j'allai chercher fortune ailleurs. Mon compagnon me rejoignit et me fit entendre que dans tous les hôtels je recevrais un accueil semblable; l'orgueil des aubergistes sur ce point est inflexible : or, il n'est rien qui approche de la sotte vanité et de la susceptibilité des bons Allemands.

Mon commensal improvisé me fit traverser le Rhin, et me conduisit à Deutz où nous nous attablâmes dans un jardin en face de la rivière. Le soleil allait se coucher, la foule des promeneurs émaillait au loin la rive; des étudiants, des bourgeoises guillerettes buvaient de la bière autour de nous, et un orchestre faisait retentir sur le Rhin des valses de Strauss. Au loin les édifices de Cologne, ruisselants d'une chaude lumière, se miraient dans le fleuve où ils semblaient baigner. Cette scène flamande était d'une gaieté, d'une couleur admirables. Mon singulier compagnon commandait, ménageant avec soin la bourse commune et jouissant avec naïveté du plaisir qu'il m'avait procuré. Il m'avait abordé, autant que je pus le comprendre, parce qu'il n'aimait pas à dîner seul. Il voulut à toute force me réconcilier avec le vin du Rhin qui lui déliait la langue, et nous passâmes une soirée fort plaisante, à nous promener bras dessus bras dessous. Ce brave garçon possédait bien cinquante mots de la langue française et tenait à babiller sans cesse. Il me parlait donc en allemand où je n'entends rien, je répondais en français qu'il ne comprend pas, et nous étions toujours d'accord. Cela dura ainsi trois heures sans le fatiguer, ce qui m'inspira cette réflexion judicieuse : comme nous n'aimons rien tant que nos propres paroles, et rien moins que la contradiction, il n'est rien de tel pour bien s'entendre que de ne pas se comprendre, et rien ne nous agrée comme les discours inintelligibles, parce que nous leur prêtons le sens qui nous plaît. Telle est peut-être la cause du succès de la plupart des philosophes et des modernes socialistes.

Mon homme partait pour Bonn le soir même; je le conduisis au bateau; il me sauta au cou, me donna rendez-vous chez lui à Nuremberg, et disparut.

Cologne est abondamment pourvu de monuments et de galeries de peintures qu'on ne visite pas sans perdre beaucoup de temps. Le caractère formaliste des habitants, leur amour de l'importance et du despotisme bourgeois, multiplient les entraves et les sottes formalités. Pour visiter, à l'Hôtel-de-Ville, la salle de la Hanse, vieux galetas gothique qui répond mal à la célébrité dont il jouit, il me fallut solliciter la mansuétude du bourgmestre, qui me fit valoir la haute faveur dont on m'honorait, et les difficultés périlleuses qu'il trouvait apparemment à prendre une vieille clef dans un tiroir, pour ouvrir la porte d'un vieux taudis où de vieux bouquins, pêle-mêle entassés, masquent des vitraux peints, et où des rayons poudreux vont s'élever devant les statues des sept villes. La cour de cet Hôtel-de-Ville est fort curieuse; elle est environnée d'arcades soutenant des frises romaines d'une antiquité pure : la tour qui surmonte le monument est une des plus singulières que j'aie vues; le portail est de la renaissance, la décoration intérieure du dix-septième et du dix-huitième siècle : une des salles est tapissée de paysages d'après Wouvermans, en tissu des Gobelins, dont mon guide me vantait l'incontestable mérite, en ces termes : « L'effet en est vraiment *illusoire* », phrase qu'il avait lue dans la traduction du *Rhin* du docteur Schreiber, par le sieur Scharwz de Cologne. Ce qu'on montre avec prédilection aux étrangers, à l'Hôtel-de-Ville, ce sont certains tableaux de Mesquida, représentant des sujets historiques à l'usage de l'amour-propre du lieu, lesquels sont les croûtes les plus fades que l'on puisse voir.

La fameuse cathédrale de Cologne jouit de cette grande réputation qui, souvent, poétise les grandes choses qui n'existent pas. Quelle merveille que ce *Münster!* s'il était seulement un peu bâti! Ce fantastique édifice a donné lieu à un dicton populaire : pour exprimer l'idée d'une chose interminable ou impossible : « Elle aura lieu, dit-on, quand la cathédrale de Cologne sera achevée. »

C'est renvoyer l'exécution assez loin. J'avais lu de nombreuses notices sur cette église, qui a vieilli à l'état de projet, sans pouvoir me rendre compte de la réalité. Aussi, comme son achèvement est une des ambitions, un des rêves du roi de Prusse et de son peuple, je l'ai soigneusement explorée.

Le temple actuel se compose d'un chœur, d'une abside et d'une seule des murailles latérales des basses-nefs; tout le reste est en planches provisoires. La contre-nef de droite n'existe pas; le vaisseau tout entier est à construire, et, quant aux flèches, destinées à s'élever à cinq cents pieds, la base de l'une en a déjà deux cent trente, et celle de l'autre vingt-cinq. Le portail, en conséquence, n'est pas commencé. Les proportions du monument sont énormes : il s'agit de quatre cents pieds de long, sur cent soixante-un de largeur; la hauteur de la nef, à en juger par celle du chœur, sera considérable. Il y a six cents ans que Conrad de Hochstedten fit entreprendre ce travail, qui fut abandonné vers 1500. L'unique mur de basse-nef qu'elle possède est percé de magnifiques verrières, représentant des apôtres et des princes d'Allemagne. Derrière le chœur, elles reproduisent les portraits en pied de Maximilien, de Charles-Quint, de Louis XII et de François I[er]. C'est près de là que l'on foule une pierre carrée, dans laquelle est scellé un pesant anneau, tombe obscure et modeste de Marie de Médicis, que Richelieu, trop bien instruit peut-être des circonstances de la mort de Henri le Grand, maintint dans un exil perpétuel. Le chœur de Cologne est orné d'une manière odieuse, et ridiculement peinturluré. Un artiste de l'école de Munich exécute en ce moment, sur les tympans qui surmontent les arceaux, des figures d'un ton criard, d'un style fade et d'un goût pesant. Derrière les stalles, on entrevoit des débris de peintures dont la restauration sera difficile. Outre le monument des trois rois, merveille d'or-

févrerie souvent décrite, et à l'aide de laquelle se pratique une spéculation assez dégoûtante, vu la sainteté du lieu, il faut remarquer encore le tableau *dit* des patrons de la ville, *saint Géréon et ses guerriers*. Ce gothique, d'une couleur vive et éclatante, d'un moelleux inconnu parmi les artistes du temps, et d'un dessin digne de la vieille école florentine, est d'un auteur inconnu. On l'attribue, soit à un Guillaume Kalf, qui n'était, je pense, qu'un armurier; soit à Van Herle, ce qui est impossible; soit à Steffen, opinion qui a pour appui celle d'Albrecht Durer. Quoi qu'il en soit, ce monument est d'une grande importance. Le trésor de la cathédrale est splendide; comme il a été décrit à diverses reprises, nous n'en parlerons pas.

En ce moment, les travaux se poursuivent avec activité, d'après le plan primitif que l'on possède encore; mais dans l'état précaire et agité où se trouve actuellement l'Allemagne, au milieu des dissidences qui de toutes parts éclatent, n'est-il pas téméraire d'espérer l'achèvement d'une de ces œuvres que la foi des âges de simplicité et d'unité chrétienne a seule menées à fin? Sous un roi romantique à la façon de nos marchands de pendules et de prie-Dieu gothiques en palissandre, l'esprit d'imitation peut produire quelques stériles ouvrages de mode. Mais ce qu'on ne saurait singer longtemps, c'est une croyance, c'est la persévérance que donne seule une pensée ardente et sincère. On rajuste les créneaux de Stolzenfels, et on le badigeonne en vieux, quand on a lu Walter Scott : mais on n'achève pas la cathédrale de Cologne, quand on ne sait plus épeler dans le livre où lisaient saint Sébalt, Erwin de Steinbach, Pierre de Montreuil, maître Arnold et Nicolas de Büren.

Cologne compte encore un grand nombre d'églises dont les flèches, les tours et les dômes festonnent agréablement l'horizon, quand on contemple la ville des jardins de la rive droite. L'une des plus curieuses est Saint-Géréon, ornée d'une frise et d'une corniche entièrement composées de têtes de morts. Dans la crypte, on foule encore des mosaïques romaines assez curieuses. Saint-Pierre, que personne ne visite, renferme un beau tableau de Rubens qui, dit-on, fut baptisé là. Le sujet de cette composition est le crucifiement du prince des apôtres. Cette peinture, que les victoires de l'empire avaient amenée à Paris, y exerça la pédanterie des critiques, comme elle exerce encore celle des Zoïles germaniques. Les partisans du bon goût se croient en droit de reprocher à Rubens de s'être mépris sur le choix de la situation où il a représenté le saint (attaché à la croix, la tête à terre et les pieds en haut). D'autres jugeurs, tout aussi outrecuidants, en disent autant du tableau de Guido Réni qui représente, au Vatican, le même sujet, compris de même. Le supplice de saint Pierre n'offrant que cette circonstance remarquable et qui distingue sa mort de celle de tous les autres martyrs, il faudrait être aussi inepte qu'un critique, et aussi froid que le bon goût des rhéteurs d'académie, pour sacrifier la clarté et le fait à un préjugé puéril. Que j'aime à voir des penseurs comme le sieur Schreiber ou feu Dupaty faire la leçon à Guide et à Rubens!

Le plus curieux des monuments de Cologne me paraît être Sainte-Marie-du-Capitole, fondée par Plectrude, mère de Charles-Martel. Un antique bas-relief, scellé dans le mur derrière le chœur, la représente en pied. Les monuments de l'époque mérovingienne sont fort rares: le chœur, le péristyle et l'une des croisées de cette basilique sont du huitième siècle. Cette architecture est d'une austère simplicité : des blocs tout unis tiennent lieu de chapiteaux; les colonnes, à la fois hautes et massives, portent des cintres que le poids des siècles a surbaissés; les seuls ornements consistent en certaines galeries à colonnettes, sous lesquelles le jour ne pénètre pas et qui forment un double chapelet de piliers clairs et de trous d'ombre. A l'intersection des transepts s'élève une petite coupole à trois étages de fenêtres à plein cintre, sans arabesques. De temps en temps, aux clefs de voûte, sont appendus quelques masques grossièrement indiqués, la bouche béante et les traits symétriquement épatés, comme certaines figurines de Palenqué ou de Mitla.

Les monuments de ce style sont communs au bord du Rhin, où le goût gothique est plus rare que le byzantin. Sainte-Marie-du-Capitole est le plus antique, le plus simple, et en quelque sorte le plus sauvage de tous, et le plus sinistre. Il n'a pas de portail, l'entrée est latérale; l'édifice, assez analogue à une forteresse, était soigneusement enchâssé au milieu des cloîtres et des bâtiments capitulaires. Sainte-Marie possède un tableau à double face d'Albrecht Durer, l'un des plus importants de ce maître, assez rare dans nos musées français. *La Mort de la Vierge* et *la Dispersion des Apôtres* sont remarquables et comme composition, et comme couleur, et comme style, ce qui est moins commun dans la vieille école allemande.

La tradition des onze mille vierges de sainte Ursule a donné lieu à l'église placée sous ce patronage. La légende est peinte le long des murs, et les parois de la partie inférieure de la nef sont tapissées de crânes et d'ossements de ces saintes qu'il est permis de considérer comme apocryphes, puisque l'Église, à l'exception de sainte Ursule, ne les a pas reconnues. Dans le *Calendarium coloniense seculi IX*, on trouve la mention du martyre de onze jeunes filles, « *Sanctarum XI. M. Virginum, Ursulæ, Senciæ, etc...* » La lettre M qui suit le chiffre signifie *martyrum* et non *millia*, comme on l'a cru, et la preuve, c'est que la légende nous transmet les noms de toutes ces femmes, qui sont au nombre de onze, sans plus. Telle est l'origine de la fameuse tradition des onze mille vierges.

Très-las à la suite de ces excursions, et de diverses autres qu'il faut passer sous silence de peur d'arriver à la monotonie en traitant une série de sujets trop analogues, je fis choix, non loin du *Münster*, d'un cabaret de maigre apparence, pour y déjeuner, espérant que ce lieu modeste ne dédaignerait pas la boisson nationale. Hélas,

Tout prince a des ambassadeurs;

ce petit guinguettier est plus fier qu'un gros; il fallut boire de l'eau toute nue. Je sortis de là très-calme, avec deux belles grandes pièces de monnaie fausses, que l'hôte avait eu l'adresse de me glisser en échange d'un napoléon. Comme l'erreur me fut signalée après quelques minutes, je m'empressai de retourner chez mon hôte. Il fut si indigné de voir qu'on m'avait trompé, montra une assurance si candide, si lourdement vertueuse, il me fit un si bel éloge de sa conscience, de sa délicatesse, que je me retirai en le saluant avec respect, tout honteux d'avoir été volé par un si honnête homme.

A quelques pas de là, je passai près d'une maison en construction, où des maçons me crièrent des injures en me menaçant du poing, je ne sais trop pourquoi; les passants les encourageaient, et je craignis un instant d'avoir affaire à ces drôles qui avaient reconnu en moi un Français; crainte d'autant mieux fondée que, deux officiers s'étant arrêtés, parurent prendre à ce petit spectacle un plaisir d'assez mauvais goût. Je me rendais dans la rue de l'Étoile, au logis Jabach : c'est ainsi qu'on nomme la maison de Rubens, où mourut la mère de Louis XIII. C'est un grand hôtel d'un style pesant et pauvre, sale, délabré, et tout

empuanti de marchands. Une servante, que je saluai comme si elle eût été la feue reine Médicis, m'avait permis de monter les degrés, où je rencontrai un monsieur qui se mit à m'invectiver en allemand. Mon peu d'intelligence de ce doux langage me rendait fort patient; je le saluai comme j'eusse salué Rubens. Mais lui, me voyant bénin, m'intima l'ordre de descendre, ce qu'il appelait *démonter*, assaisonnant cette injonction de quelques injures françaises. J'obéis, en m'inclinant avec mansuétude, et me rendis dans la rue, où j'étais à épeler les inscriptions gravées sur le mur, quand mon malotru ressort avec un de ses commis, et commence contre moi une catilinaire illustrée de gestes fort impolis. Son compagnon me riait au nez en haussant les épaules. Poussé à bout, j'arrive à lui, et la main à la hauteur de mon visage et du sien, je lui demande rudement ce qu'il me veut.

— Oh! rien *tu tut!* s'écria le commis avec un effroi comique.

— Eh bien, ajoutai-je, en lui montrant le bureau, ôtez-vous de là... et vite!

Il me donna la satisfaction de le chasser devant moi dans sa propre maison où je rentrai. Le patron avait prudemment pris les devants. Quand je ressortis, des visages me contemplaient derrière une porte vitrée, effarouchés comme ceux des naïades du Rhin, quand Louis XIV chevauchait innocemment au pied du mont Adule, entre mille roseaux.

De retour à l'hôtel, je demande la note; on me fait payer le dîner que j'avais refusé de prendre la veille, sous ce faux prétexte qu'il était commandé. Les réclamations furent superflues; l'aubergiste du *Rhin* tenait à se venger d'avoir été pris pour un brasseur. Sachant que je me proposais de prendre le chemin de fer de Bonn, et que je n'avais pas de temps à perdre, il m'offrit l'arbitrage de la justice. Je supposai que la justice du lieu tient des auberges comme tout le monde, et je payai ce fripon. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un des garçons, après avoir pris, contre moi, part à ce débat, me suivit jusqu'à la porte, où il me tendit la main. C'est un devoir, à mon sens, que de consigner ces sortes de détails, pour l'édification de ceux qui se proposent de voyager : si de tels accidents étaient peu ordinaires, on en supprimerait le récit; mais, à moins que l'on ne soit très-prudent, très-circonspect, la vie est émaillée de ces sortes de fleurs le long des rives enchanteresses du Rhin. Les bons Allemands me sont presque partout apparus doués de cette gentillesse. Ce pays tout entier n'est qu'une auberge, desservie par les juifs les plus rapaces et les plus rogues. Avec eux, il faut tout prévoir, tout stipuler d'avance. Tout homme à qui vous demandez un renseignement, une indication, se transforme à l'instant en mendiant. Intéressés jusqu'à la bassesse, ils sont en outre d'une vanité pointilleuse insupportable. Les étudiants même et de jeunes artistes vous tendent quelquefois la main; ils recevront votre aumône sans rougir, et vous diront que l'Allemagne vous dédaigne.

Leur vorace orgueil mange de tout, cherche sa pâture partout, et se manifeste avec une suffisance impatientante. Nos artistes, aux fêtes de Bonn, ont fait l'expérience de leur morgue, de leur humeur provoquante, quand ils sont en nombre; de l'improbité qui règne dans les établissements publics, et de leur grossière inhospitalité.

Il est à remarquer que la France, indulgente pour tous les peuples voisins qu'elle voit en beau, et parmi lesquels elle se plaît à reconnaître des sympathies imaginaires, est par eux chargée du fardeau de leurs vices naturels, qu'elle a parfois la bonhomie d'assumer. Les Anglais nous accusent d'égoïsme, les Italiens de légèreté, les Espagnols de fanfaronnade, les Russes de duplicité, les Allemands de fatuité et surtout de loquacité. Or, pour s'en tenir à ces deux derniers points, je ne connais rien de plus infatué, de plus glorieux que les bons Allemands. Quant à leur loquacité, rien n'en approche parmi tous les peuples du monde; j'en prends à témoins tous ceux qui l'ont affrontée. Ce sont les seules gens que j'ai ouïs se vanter quatre heures d'horloge sans fatigue, les seuls aussi qui ne se puissent louer avec satisfaction, s'ils ne déblatèrent en même temps contre personne. On a beaucoup à souffrir de leur épaisse et rustique ironie, qu'il faut essuyer, même parmi les gens des classes distinguées.

Qu'elle est grande l'erreur des écrivains ou des voyageurs qui, après avoir traversé silencieux ces contrées, ne s'attachant qu'à la poésie de l'histoire et des ruines, sans se mêler aux hommes, s'en reviennent en rêvant des alliances futures, des transactions pacifiques et une fusion des opinions, des intérêts et des esprits! La vieille Allemagne nous redoute par souvenir, et la jeune nous hait par jalousie, comme on déteste le modèle que l'on copie, quand on ne l'avoue pas.

A Bonn, j'ai vu des étudiants, cette jeunesse que nous croyons enthousiaste, pleine de feu et d'amour pour les belles et les nobles choses. Quelle différence, mon Dieu, de ces écoliers si vantés, avec les nôtres que l'on célèbre peu, avec les nôtres si précoces toutefois sous le rapport du jugement, si ardents aux bonnes études, si gracieux et si spirituels dans leurs plaisirs! Je m'étais logé au bas de la ville, non loin du bac, chez une brave femme qui héberge, nourrit et désaltère quantité d'élèves de l'Université. Quelques traditions françaises des époques héroïques et fabuleuses de notre siècle se sont perpétuées dans son langage; elle nous accueille comme des souvenirs de jeunesse et chérit ses jeunes locataires comme ses enfants légitimes. Ceux-ci se réunissent volontiers dans la salle commune pour y prendre leurs repas, voire pour travailler. Ces messieurs m'observèrent longtemps du coin de l'œil en chuchotant, et je conjecturai que l'on me chercherait querelle, comme il arrive souvent pour les intrus qui pénètrent dans le sanctuaire de la basoche. Après une demi-heure, deux de ces jeunes gens s'approchèrent de moi peu à peu, et l'un d'eux m'adressa la parole en allemand. Je répondis en latin; mais il fut impossible de s'entendre à l'aide de cette langue; mes interlocuteurs n'étaient pas de force. J'eus à constater plus d'une fois, à cet égard, la faiblesse de messieurs les étudiants. Bientôt, survinrent trois camarades, parlant notre langue avec facilité, qui engagèrent l'entretien par une interminable série des questions les plus oiseuses et parfois les moins discrètes. L'une des premières fut celle-ci, que chacun vous adresse sur ces bords du Rhin si fort parcourus des curieux :

— Vous *faites* dans le commerce; que vendez-vous?

Ils ne peuvent s'imaginer qu'un homme puisse voyager sans vendre. Puis, les plus fatigantes, les plus puériles interrogations. — D'ou venez-vous? — Comptez-vous vous coucher de bonne heure? — Boit-on de bonne bière à Paris? — Vous voudriez bien avoir la rive gauche du Rhin? — Êtes-vous chasseur? — Avez-vous vu la statue de Gutenberg? — Connaissez-vous M. Paul de Kock? — La Seine est-elle aussi large que le Rhin? — M. Eugène Sue est-il gras..., ou *petit?*... etc.

Je répondais, tout courant, comme au catéchisme; puis, impatienté, je dis au plus vorace de mes inquisiteurs :

— Je trouve que vous questionnez...

Il comprit et s'abstint; mais dès lors il commença la

guerre contre la France, à laquelle il reprit successivement l'Alsace, la Flandre, la Lorraine, et jusqu'à la Franche-Comté. C'est alors seulement, et pour cause, que j'entrai en révolte. Ma première campagne fut contre le vin du Rhin que j'immolai au bourgogne. Grâce à plusieurs digressions de ce genre, je finis par les chasser du territoire. Frère Jean des Entommeûres n'eût pas mieux fait.

En résumé, cette brillante jeunesse (et je renouvelai l'expérience à Heidelberg) s'occupe peu de notre littérature, n'entrevoit notre politique que sous un horizon brumeux et reculé; s'occupe très-médiocrement d'art, de philosophie davantage, et se claquemure dans un romantisme suranné. Ce goût se traduit jusque dans leurs costumes : ceux d'Heidelberg arrangent leur visage à la mode du moyen âge, et portent des façons de pourpoints dont les manches à crevés laissent bouillonner la chemise. S'agit-il de leur politique nationale, ils se jettent dans la violente hyperbole et acceptent avec gravité les plus frénétiques exagérations. En voici un exemple : L'émeute de Leipzig était toute récente, suscitée par *les Amis des lumières*, pendant une revue du prince Jean, qui fut contraint de fuir devant les factieux, et qui ne put rétablir l'ordre qu'en employant la force; déplorable extrémité dont les conséquences sont toujours fort tristes. A cette nouvelle, le grand poëte Freiligrath, qu'ils comparent à Victor Hugo (c'est se gêner trop peu), s'indigne, et sa strophe lugubre accourt souffler la flamme dans les âmes patriotes. L'échauffourée eut lieu le 15 août. Le poëte reçoit la visite de *la Nuit de la Saint-Barthélemy*, qui lui tient à peu près ce langage :

« Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy,
« Mon pied est teint de sang, et ma tête est voilée!
« Un pouvoir souverain de l'Allemagne
« M'a fêtée douze jours trop tôt.

« Quinze cent soixante et douze! Ah! comme la fumée « de la poudre noircit les murailles! Ah! comme il se pen- « chait à sa fenêtre, le roi Charles IX, l'arquebuse au « poing; horreur! animant de ses cris les bourreaux sti- « pendiés! Il regarda tomber sur le sol les huguenots « égorgés sans défense!

« Il y eut cette fois moins de sang. — Qu'importe? La « balle siffla, des victimes tombèrent. — Treize, ou trente « mille, que fait le nombre? Le feu partit sur l'ordre d'un « prince; des cris d'angoisses sillonnèrent mes ténèbres; « le meurtre, fidèle esclave qui frappe dans le dos, etc.

« Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy, etc. »

Ces jeunes gens me traduisirent ces vers pour me les faire admirer; ils les redisaient avec un air de mélodrame, le poing serré, le sourcil sur les cils, la bouche en fer à cheval, et les dents croisées en ciseaux.

C'était pitié.

— Chez nous, leur dis-je, on est moins théâtral, et l'on agit. A Paris, on ne fouetterait pas un chat pour votre émeute, et l'on rirait de votre poëte.

— Vous êtes si légers en France...

— Il n'appartient pas à tout le monde d'être lourd. Mais nous possédons cette unité que vous rêvez dans la discorde; nous sommes libres, et vous ne l'êtes pas.

La vanterie germanique prit le dessus, et ils me prouvèrent qu'ils sont plus libres, plus heureux que nous.

— Alors pourquoi jetez-vous l'anathème aux tyrans? pourquoi vociférer à tout propos le choral de Luther et le chant des brigands de Schiller?

Je les laissai noyés dans cette argumentation, et quand je gagnai le quai pour prendre l'air, je les entendis de loin criant tous à la fois. J'avais fourni matière à l'ébattement général et simultané des langues; c'est tout ce qu'ils souhaitaient; le tumulte protégea ma fuite. Le fleuve courait majestueux, emportant la mobile image des étoiles; les lumières de la rue montueuse et endormie s'éteignaient une à une, et les éclats lointains de la voix des étudiants attardés descendaient intermittents sur la rive, et se perdaient dans les ombres silencieuses de la vallée du Rhin.

FRANCIS WEY.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 FÉVRIER AU 10 MARS.)

ACADÉMIE DES SCIENCES : — La jeune fille électrique. — La coquetterie en action. — La montagne en travail enfante une souris. — Chaleur précoce. — Comète à deux têtes. — Éclipses. — *Annuaire* de M. Arago. — Anecdotes curieuses — THÉATRES. — Le théâtre Alexandre Dumas, etc. — LIVRES, L'*Histoire du peuple de Lyon*. — *Le Glaive rhunique*. — *Les Chants populaires de la Bretagne*. — *La Quiquengrogne*. — La *Bibliothèque religieuse*. — Une bonne charge. — Concert Bessems.

Cette fois, l'Académie des sciences a manqué d'être le théâtre des merveilles. On a cru que M. Arago allait faire concurrence à l'auteur des *Mille et une nuits*. MM. Comte, Robert Houdin, Risley et la naine de Lilliput, ont été menacés d'une éclipse totale par le passage d'un phénomène à trois queues. Voici l'histoire, ou plutôt le roman.

Il y avait une fois une jeune fille de treize ans, nommée Angélique Cottin, pauvre villageoise du département du Finistère, ouvrière dans une fabrique de gants en filet pour dames. Cette jeune fille vint à Paris le mois dernier, et les journaux se mirent à raconter qu'elle n'était ni plus ni moins qu'une torpille intelligente, une pile de Volta en chair et en os, une machine électrique organisée.

Elle fait éprouver, disait son médecin, à tous les corps qui l'approchent, et avec lesquels elle est mise en contact par un conducteur (tel qu'un fil de soie ou l'extrémité de ses vêtements), un mouvement de répulsion qui les déplace et tend à les renverser; en même temps, elle éprouve une attraction instantanée et irrésistible qui l'entraîne vers les objets qui fuient devant elle.

Vous voyez d'ici le bouleversement physique et moral que la petite personne devait produire partout où elle passait. Vous la trouviez aimable, et vous vous approchiez d'elle en souriant : tout à coup vous étiez lancé contre le mur, la tête la première ou les pieds en haut. Vous vous releviez épouvanté, et vous vouliez fuir à toutes jambes; mais la jeune fille courait après vous comme l'aimant après l'acier, et vous relançait de nouveau jusqu'à extinction de forces et d'électricité. C'était la coquetterie mise en action, telle que la définit le poëte :

Dès que vous la suivez, le trompeuse vous fuit;
Dès que vous la fuyez, la fantasque vous suit.

Grande rumeur à l'Académie des sciences, qui nomme une Commission pour vérifier le prodige.

Malheureusement, mademoiselle Angélique n'est pas plutôt amenée devant cette Commission, que voilà son électri-

cité qui l'abandonne, et que de tous les corps qu'elle devait mettre en danse, pas un seul ne bouge de sa place. Les académiciens les moins fermes sur leurs jambes touchent les vêtements et la main de la jeune fille sans faire la moindre culbute, et s'éloignent ou se rapprochent d'elle sans qu'aucun pouvoir la précipite dans leurs bras.

On divisait les phénomènes annoncés en trois classes : premièrement, disait-on, quand la jeune fille s'assied sur une chaise et pose ses pieds à terre, la chaise est projetée avec une violence extraordinaire contre la muraille, tandis qu'Angélique est jetée d'un autre côté.

M. Arago a bien vu, dans une première expérience, se produire des mouvements d'une extrême violence. Mais, à cette expérience, on oppose les résultats obtenus par un jeune physicien, qui ne brille ni par une force herculéenne, ni par une habileté de prestidigitateur, et qui pourtant aurait effectué, par un simple tour de main, des mouvements tout à fait analogues.

La seconde série des phénomènes était relative à l'action exercée par l'aimant. On annonçait que la jeune Angélique savait parfaitement distinguer le pôle sud du pôle nord, par la sensation de chaleur produite lorsque le pôle nord touchait sa main gauche. La Commission de l'Académie n'a pas pu constater la réalité de cette observation.

Enfin, la troisième série des phénomènes était la plus extraordinaire, la plus merveilleuse. Ce n'était plus la jeune fille qui devait s'asseoir sur la chaise pour la projeter : des guéridons, des tables, des coffres, sur lesquels trois hommes seraient assis, devaient être mis en mouvement par le simple contact de ses vêtements. Bien plus : « Nous avons touché le guéridon, disait le médecin d'Angélique, avec le bas de sa robe et avec son tablier, l'expérience a toujours réussi. *Nous lui avons tenu les mains et les pieds*, toujours le contact de ses vêtements a suffi pour ébranler la masse de meubles et les trois hommes. »

Encore un coup, rien de pareil n'a été constaté par la Commission, et les parents et le médecin confondus se sont retranchés dans une intermittence du pouvoir électrique. Les torpilles, en effet, sont elles-mêmes sujettes à ces moments d'oubli. Résignons-nous donc à attendre de nouvelles expériences, avant de croire tout à fait que mademoiselle Cottin a voulu assister au carnaval parisien sous prétexte d'électricité.

— Les savants expliquent de diverses manières les chaleurs prématurées qui font éclore nos lilas et fleurir nos arbres un mois plus tôt que de coutume. Les uns attribuent cette précocité charmante du printemps de 1846 à un trou formé dans le soleil par l'explosion d'un volcan ; les autres en voient la cause dans la fameuse comète à deux têtes qui effectue son passage... au-dessus des nôtres ; d'autres, enfin, s'en prennent aux éclipses de lune et de soleil dont nous sommes menacés pour cette saison. Peu nous importent les causes, pourvu que les résultats soient heureux, pourvu que les gelées ne viennent point tuer nos fruits dans leurs germes, que les pommes de terre malades se guérissent à ce beau soleil, et que les raisins de la Guyenne et de la Champagne en retrouvent les rayons cet automne pour se changer en vins délicieux.

— A propos d'éclipses, M. Arago vient de publier dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour 1846, une notice pleine d'intérêt sur la fameuse éclipse de 1842, observée par lui-même à Perpignan. Rien de plus curieux que les effets produits sur les animaux par la transition de la lumière à l'obscurité : on reconnaît à ces anecdotes l'habileté de M. Arago à rendre amusantes les choses les plus abstraites.

M. de C..., de Perpignan, priva, à dessein, son chien de nourriture, à partir de la soirée du 7 juillet. Le lendemain matin, au moment où l'éclipse totale allait avoir lieu, M. de C... jeta un morceau de pain au pauvre animal, qui commençait à le dévorer lorsque les derniers rayons du soleil disparurent. Aussitôt le chien laissa tomber le pain ; il ne le reprit qu'au bout de deux minutes, après la fin de l'obscurité totale, et le mangea alors avec une grande avidité.

Des chevaux, des bœufs et des ânes, attelés à des charrues, à des charrettes, et portant des fardeaux, s'arrêtèrent tout court quand l'éclipse totale arriva, se couchèrent et résistèrent obstinément à l'action du fouet ou de l'aiguillon. Des moutons, dispersés sur la prairie, se réunirent précipitamment comme dans un danger. Des bœufs qui paissaient librement, se rangèrent en cercle adossés les uns aux autres, les cornes en avant, comme pour résister à une attaque. Quant aux chevaux de diligence qui couraient sur les routes, ils donnèrent tout aussi peu d'attention au phénomène que les locomotives des chemins de fer.

Des chauves-souris, croyant la nuit venue, quittèrent leurs retraites ; un hibou sorti d'une tour de Saint-Pierre à Montpellier, traversa en volant la place du Peyron ; à Venise, des oiseaux voulant s'enfuir et n'y voyant pas, allaient se heurter contre les cheminées des maisons ou contre les murs, et, étourdis par le coup, ils tombaient sur les toits, dans les rues ou dans les lagunes ; des poules abandonnèrent subitement le millet qu'on venait de leur donner, et se réfugièrent dans une étable ; une poule entourée de ses poussins s'empressa de les appeler et de les couvrir de ses ailes ; des canards qui nageaient dans une mare se massèrent et se blottirent dans un coin.

Les insectes n'échappèrent pas aux impressions que l'éclipse produisit sur les quadrupèdes et sur les oiseaux. M. Fraisse aîné, de Perpignan, s'était assis devant un petit sentier tracé par des fourmis. « Elles travaillaient, dit-il, avec leur vivacité accoutumée ; toutefois, à mesure que le jour diminuait, leur marche se ralentissait ; elles paraissaient éprouver de l'hésitation. A l'instant où le soleil disparut entièrement, les fourmis s'arrêtèrent, mais sans abandonner les fardeaux qu'elles traînaient. Leur immobilité cessa dès que la lumière eut repris une certaine force, et bientôt elles se mirent en route. »

Des abeilles qui avaient quitté leur ruche en grand nombre, au lever du soleil, y rentrèrent même avant le commencement de l'éclipse totale, et attendirent pour en sortir de nouveau que l'astre éclipsé eût repris tout son éclat.

Un pauvre enfant de la commune de Sièyes gardait son troupeau. Ignorant complétement l'événement qui se préparait, il vit avec inquiétude le soleil s'obscurcir par degrés, car aucun nuage, aucune vapeur, ne lui donnaient l'explication de ce phénomène. Lorsque la lumière disparut tout à coup, le pauvre enfant, au comble de la frayeur, se mit à pleurer et à appeler *au secours !*.... Ses larmes coulaient encore lorsque le soleil donna son premier rayon. Rassuré à cet aspect, l'enfant croisa les mains en s'écriant : *O beou souleou* (ô beau soleil !)

— Les cent voix de la Renommée racontent déjà des merveilles du nouveau théâtre que M. Alexandre Dumas, notre collaborateur, va ouvrir sur le boulevard du Temple. On assure qu'il n'y aura pas à Paris un théâtre plus spacieux, plus confortable et plus élégant. La salle sera plus grande que celle de l'Opéra ; elle pourra contenir deux mille quatre cents personnes commodément assises ; toutes les places, depuis les premières jusqu'aux plus infimes, seront numérotées et pourront être louées ; les premières coûteront 5 fr., les dernières 12 sous.

La salle pleine fera 4,200 fr. sans location, 5,000 fr. avec location. Les premières places seront sans communication avec les dernières. Il y aura un salon derrière chaque loge et une vaste galerie, garnie de fleurs et de tableaux, réservée aux premières loges, aux avant-scènes et aux baignoires. On arrivera à ces places par des escaliers particuliers. La scène aura deux fois et demie la largeur de son ouverture ; elle sera absolument dans les mêmes conditions que celle de l'Opéra. Un traité est déjà passé avec MM. Séchen et Cᵉ, qui seront en même temps machinistes et décorateurs.

On sait déjà que M. Dumas doit son privilége à M. le duc de Montpensier. Le nouveau théâtre s'appellera, dit-on, par reconnaissance, Théâtre-Montpensier.

— Le carême est favorable aux publications, et surtout aux publications sérieuses ; nous indiquerons celles qui nous semblent mériter l'attention générale.

M. de Chateaubriand a dit dans ses *Etudes Historiques* : « Ce n'est qu'avec l'histoire de nos provinces qu'on peut faire une bonne histoire de France. » Depuis quelques années, beaucoup d'hommes de talent se sont voués à cette œuvre consciencieuse. Nul ne s'en acquitte avec plus de mérite et de succès que M. Alphonse Balleydier, auteur de l'*Histoire politique et militaire du peuple de Lyon pendant la révolution française*. Nous ne pouvons parler ici que de la moitié de cet ouvrage dont la publication dure

encore; mais ce premier volume donne une idée suffisante de la manière de l'auteur. C'est un mélange de calme et d'énergie, d'exactitude et d'élégance, d'érudition et d'intérêt, qui sans rien ôter à l'Histoire de sa gravité, lui prête le charme du conte et l'émotion du drame. Et quel drâme, en effet, que la révolution française à Lyon, de 1789 à 1795! Nous ne savons de comparable à cela que la même révolution dans l'Ouest de la France.

Or, en tous les récits que nous venons de lire et qui vont jusqu'au fameux siége de Lyon, M. Balleydier s'est constamment tenu à la hauteur de son sujet. Il n'est pas un historien célèbre qui ne signât avec honneur le massacre du château de Poleymieux, — les Troubles de septembre, — le Portrait, la Vie et la mort de Challier, —le Tableau et les Séances des sections lyonnaises, — toute la lutte de la Montagne et de la Gironde dans le Midi, enfin les préparatifs et le commencement du grand siége.

L'*Histoire du peuple de Lyon* obtient dans cette ville un succès légitime, qui trouvera de l'écho dans tout le reste de la France. Nous reviendrons sur cet excellent ouvrage, lorsque le second volume aura paru; en attendant, nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

— Nous leur recommandons aussi la quatrième édition des *Chants populaires de la Bretagne*, que M. de La Villemarqué publie chez l'éditeur Franck, successeur de Brokhaus et Avénarius. Un livre arrivé en si peu de temps à sa quatrième édition n'a pas besoin d'éloges. Cependant M. de La Villemarqué n'est pas au bout de la noble mission qu'il s'est donnée. Les chants bretons qu'il a si patiemment recueillis et si habilement popularisés seront bientôt, non-seulement dans toutes les bibliothèques, mais dans toutes les mains françaises. Quelques-uns même seront un jour dans toutes les bouches, grâce à la musique originale dont l'auteur a enrichi sa publication. Cette révélation authentique du génie breton emprunte un cruel intérêt aux circonstances qui en effacent les derniers vestiges dans le pays. Quand les chemins de fer auront achevé d'assimiler la Bretagne à la France, le recueil de M. de La Villemarqué deviendra un monument inestimable.

— Il faut appliquer le même éloge au grand drame religieux de la Suède, que vient de traduire et de commenter M. Léouzon Le Duc, avec cette exactitude et cette élégance qu'il avait déjà montrées dans la reproduction du *Kalewala* de la Finlande. *Le Glaive rhunique*, par le poëte Nicander, est la lutte en action du paganisme scandinave contre le christianisme dans les pays du Nord. On y trouve réuni, grâce aux notes de l'ingénieux traducteur, tout ce que la science, l'histoire et la poésie nous ont légué de positif et d'intéressant sur ces peuples si mal connus. Aucune lecture n'est plus remplie d'instruction, de surprises et d'intérêt. C'est un voyage complet dans un monde ignoré. Aussi *le Glaive rhunique* réussit-il auprès des gens du monde, tout autant qu'auprès des érudits et des critiques. Il a valu à M. Le Duc une haute mission dans le Nord, qui lui permettra de compléter ses curieux travaux sur ces contrées. Notre savant collaborateur n'achèvera pas ce voyage sans en adresser aux lecteurs du *Musée* les plus intéressantes impressions.

— Et maintenant vous souvient-il de cette *Quiquengrogne*, si longtemps annoncée par les éditeurs de M. Victor Hugo, et qui devait former le pendant de *Notre-Dame de Paris*, — si un tel chef-d'œuvre peut jamais avoir un pendant? Que signifie ce titre rébarbatif de *Quiquengrogne?* se demandaient depuis quinze ans tous les lecteurs de notre grand poëte, — c'est-à-dire tous les lecteurs du monde. Et le grand poëte semblait renoncer à satisfaire l'impatience universelle; — si bien que ses éditeurs eux-mêmes avaient cessé d'annoncer la *Quiquengrogne*. Or, voici qu'un jeune homme de talent, aussi inconnu que M. Victor Hugo est célèbre, s'est chargé de donner un corps à ce fantôme de roman, et un très-joli corps, ma foi! en deux volumes in-8°, couverts d'élégant papier beurre-frais. Ce spirituel usurpateur, M. Emile Chevalet, a dédié sa *Quiquengrogne* à M. Victor Hugo lui-même, — qui l'en a remercié par une lettre charmante, préface toute trouvée pour l'ouvrage! Vous voyez d'ici l'empressement des cabinets de lecture à se ruer sur cette proie! Tout ce qui sait par cœur *Notre-Dame de Paris* veut dévorer la *Quiquengrogne*... Et voilà M. Emile Chevalet aux prises avec un million de juges aussi impitoyables qu'affamés... Eh bien! telle est la modestie des explications de l'auteur, telle est la conscience de son travail, tel est le charme entraînant de son récit, qu'il n'est pas écrasé par la comparaison, qu'il triomphe des préventions les plus sévères, et qu'en fermant son livre on engage tout le monde à l'ouvrir. C'est ce que nous faisons nous-même sans plus d'analyse, afin de vous laisser le plaisir de voir de vos propres yeux se réaliser cette *Quiquengrogne* que vous avez entrevue sur tant de couvertures jaunes et gris de lin. M. Chevalet peut maintenant appeler ses romans comme il lui plaira... Il tient ses lecteurs, et il a tout ce qu'il faut pour les garder.

Mais revenons aux livres sérieux, et parlons de la belle *Bibliothèque religieuse* (édition Curmer) que le *Musée des Familles* a prise sous son patronage. C'est déjà dire que tous les volumes qui la composent peuvent être mis avec confiance dans les mains de la jeunesse. Il y a là, d'ailleurs, plus d'un chef-d'œuvre consacré par l'admiration des siècles: *la Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même; l'*Éducation des filles*, par Fénelon, charmant oracle des mères; le *Traité de la vie chrétienne*, par saint Bernard; les *Lettres de saint Jérôme*, l'*Esprit de saint François de Sales*, l'*Esprit de Bossuet*, les *Saintes de France* recueil de légendes tour à tour gracieuses et terribles, qui forment une véritable histoire nationale au point de vue catholique. Tous ces ouvrages sont enrichis d'encadrements coloriés dans le goût du moyen âge. Rien de plus solide et de plus brillant à offrir à la jeune fille pieuse, à poser sur le velours d'un prie-Dieu gothique, à ranger sur le rayon des livres de chaque jour. Et la *Bibliothèque religieuse* est à la portée de tout le monde par l'étonnante modicité de ses prix: ce qui n'est pas le moindre mérite de cette belle collection.

— Les nouveautés se succèdent rapidement sur les théâtres, d'autant plus rapidement que leur succès ne les maintient guère sur l'affiche. La *Scaramuccia* de M. Ricci fait cependant bonne figure aux Italiens, sous la perruque mirobolante et l'incroyable costume de Lablache, cet énorme comédien. La *Chasse aux fripons* de M. Camille Doucet, malgré ses vives allures et ses jolis vers, n'a obtenu aux Français qu'un succès honorable pour l'auteur, c'est-à-dire indifférent pour le théâtre; car il est malheureusement de plus en plus vrai de dire que les pièces littéraires ne sont pas les pièces lucratives. Mlle Rachel seule fait mentir ce fâcheux proverbe: elle vient de galvaniser, par son merveilleux talent, une élégie en cinq actes, la *Jeanne d'Arc* de M. Alexandre Soumet. Mais, il faut l'avouer, la vogue la plus triomphante est en ce moment à la Porte-Saint-Martin, où le *Michel Brémond* de M. Viennet, sous la figure inspirée de Frédérik Lemaître, attire à la fois la multitude et les gens du monde.

— Les concerts spirituels et non spirituels retentissent de tous côtés. Les amis de la grande musique et du vrai talent ont remarqué entre tous le concert donné le 14 février dernier par M. Bessems. M. Bessems a déjà un très-beau nom parmi nos violonistes les plus distingués; mais il n'aurait qu'à faire comme tant d'autres un petit tour dans le Nord pour en rapporter une célébrité européenne.

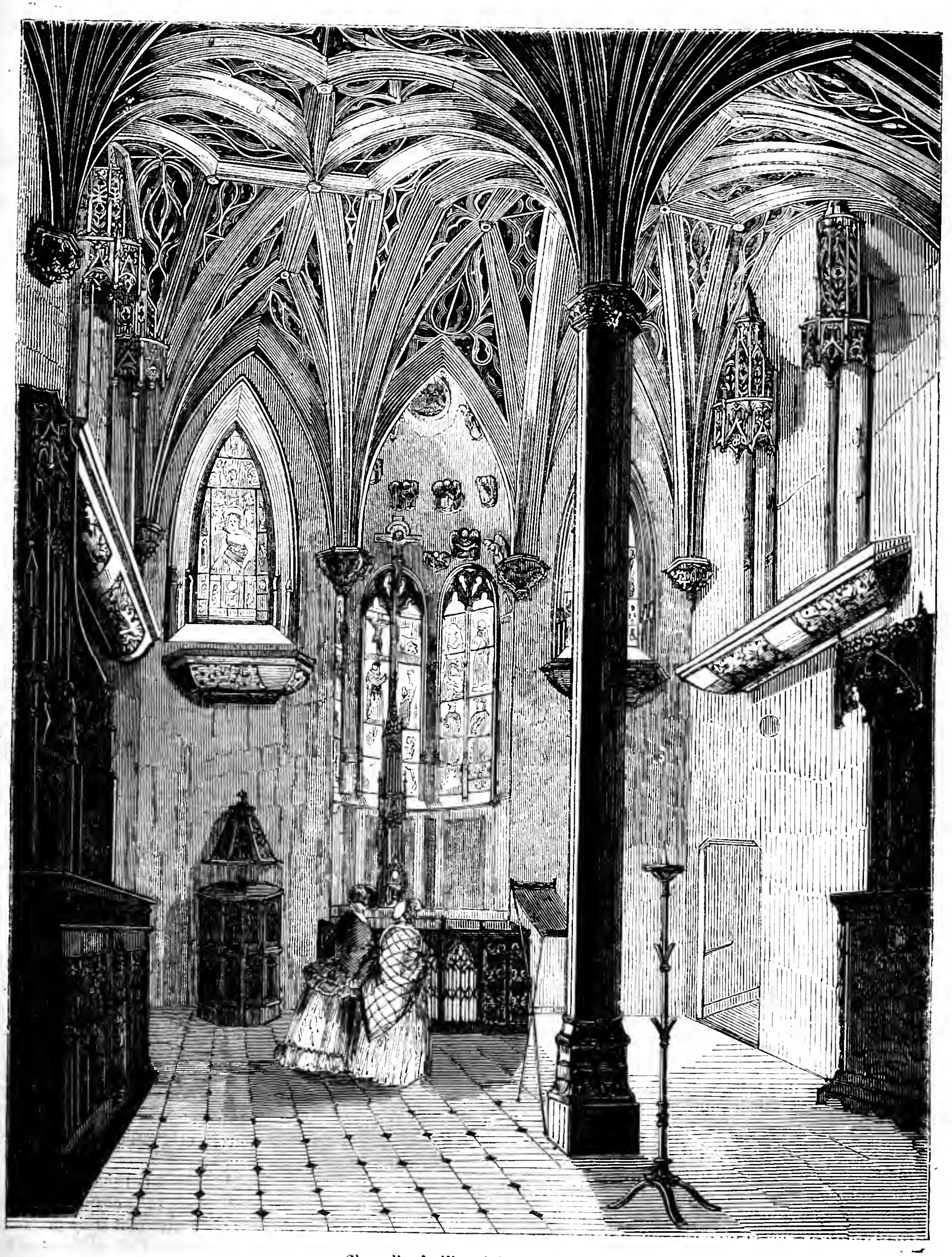
— Nous avions prédit qu'on danserait jusqu'à Pâques. Tout Paris se charge de justifier notre prédiction. Aux bals parés et travestis ont succédé les bals entremêlés de musique, et les bals à tombolas. Par exemple, on tirait, l'autre jour, une loterie dans une soirée d'artistes. Tout à coup entre un commissaire de police, armé de son écharpe, et qui se met en devoir de saisir les lots... Stupéfaction et réclamation générales... Inflexibilité du magistrat de la police: — Les loteries sont interdites, mesdames... Avez-vous une autorisation en règle?—L'amphitryon convient qu'il n'y a pas même songé... Et le commissaire de police arrache les plus beaux lots aux dames qui venaient de les gagner... Les cavaliers s'apprêtent à la résistance... Le commissaire menace... La foule tient bon.. On va en venir aux mains... lorsque les plus furieux partent d'un éclat de rire en reconnaissant Levassor sous l'habit du commissaire!... Le spirituel acteur était payé pour faire des charges... L'amphitryon en avait eu pour son argent... Le plaisant, dit-on, c'est que lui-même n'était pas dans le secret!

— Le Cercle catholique a donné une grande soirée littéraire, où nous avons entendu, avec 300 personnes, un discours de M. Rapetti, et un poëme très-remarquable de M. Jules de Francheville.

PITRE-CHEVALIER.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

MUSÉE DE L'HOTEL DE CLUNY[1]



Chapelle de l'hôtel de Cluny.

Semblables aux pieux artistes du moyen âge, qui commençaient leurs œuvres par une prière, nous dirigerons nos premiers pas vers la vieille chapelle des abbés de Cluny, où nous attendent tant de souvenirs sacrés et profanes. Traversons donc rapidement cette cour d'honneur, toute

(1) Voir les numéros d'avril et de mai 1845.

remplie jadis d'hommes d'armes, de religieux et d'écoliers en robe courte, la dague et la plume à la ceinture; marchons à travers ces salles basses, où l'on dressait autrefois la table, tantôt frugale et tantôt splendide, des abbés et de leurs hôtes; passons par cette porte dont une face est cintrée en ogive et l'autre en anse de panier, caractère transitoire si remarquable et si peu remarqué. Entrons dans ce jardin où l'on n'a d'autre ombrage que celui des vieux murs, laissons à notre droite ces deux figures en pleurs qui ont été détachées de la porte Saint-Antoine, et qui semblent, comme des *Jérémides*, donner des larmes aux misères d'une autre Jérusalem; jetons un regard sur les tympans des croisées, où l'on aperçoit à peine quelques restes confus des armoiries de la famille d'Amboise : c'est ainsi que s'efface et disparaît l'aristocratie des grands noms, et que toute gloire contestée tombe enfin dans l'oubli; admirons la légèreté de cette saillie que forme le chevet de la chapelle, et qui se termine, avec tant de hardiesse, par un encorbellement assis sur un pilier au monogramme de Charles VIII, ce qui indiquerait que les constructions, interrompues par la mort de Jean de Bourbon, avaient été commencées de ce côté, si l'architecture ne l'attestait pas suffisamment; levons la tête, et nous apercevrons, audessous de l'ancienne toiture de plomb, ces abominables gargouilles qui, les jours de mauvais temps, inondaient nos bons aïeux en leur faisant la grimace; montons cet élégant escalier à vis, taillé à jour, qui se trouve devant nous, poussons cette lourde porte où sont sculptés en demi-bosse des sujets religieux, et nous sommes dans la chapelle.

Inclinons-nous devant la majesté de ses hautes ogives, et découvrons-nous, là où s'est agenouillé Georges d'Amboise, priant Dieu de lui donner la tiare; où s'est agenouillée aussi Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, demandant à Dieu de la laisser régner sur la France; mais Dieu n'écouta point leurs prières intéressées : Georges mourut cardinal, et Marie repartit pour l'Angleterre. Un autre cardinal-ministre, Charles de Lorraine, vint encore prier à deux genoux sur les dalles de cette chapelle, et humilier son front naguère si orgueilleux. C'était en 1565, après le fameux concile de Trente, où furent repris un à un tous les articles du droit canon, et où l'on voulut guérir cette grande plaie de l'Église, la pluralité des bénéfices et le mariage des prêtres, que la réforme avait rendue toute saignante en y posant le doigt; mais l'Église d'alors ressemblait à ces malades opiniâtres qui repoussent les remèdes qui leur déplaisent et gardent leurs infirmités. Ce grand concile donc venait de se terminer après un sommeil de vingt-un ans divisé en vingt-cinq sessions (1), lorsqu'à son retour le cardinal de Lorraine, tout fier des succès qu'il y avait eus, voulut, au mépris des ordonnances, entrer dans Paris environné de ses hommes d'armes et de la petite cour qui le suivait partout, montrant en cela que de tout temps il y a eu des ministres disposés à se placer audessus des lois. Mais François de Montmorency, qui était l'ennemi des princes lorrains depuis que Catherine de Médicis, soumise à leur influence, lui avait fait céder sa charge de grand-maître de France au duc de Guise, se servit de sa qualité de gouverneur de Paris pour se venger d'une manière éclatante : il attendit le cardinal dans la rue Saint-Denis, où il le chargea avec tant de fureur, qu'il se réfugia tout éperdu dans l'arrière-boutique d'un épicier de la rue Trousse-Vache, et qu'il n'échappa aux actives recherches des archers qu'en se blottissant sous le lit d'une servante; de là il se sauva nuitamment dans l'hôtel de Cluny, puis il se retira peu après dans son diocèse, emportant avec lui le souvenir d'une grande offense, qui aurait dû être celui d'une grande leçon. Quant au maréchal de Montmorency, il eut sans doute raison de faire respecter la police d'une ville qui lui était confiée, mais avec quelle énergie ne fait-on pas son devoir lorsqu'il se trouve d'accord avec ses intérêts!

(1) Paul Sarpi, plus connu sous le nom de Fra Paolo, dit dans son *Histoire du Concile de Trente*, livre VII, que « ce concile dormait si « profondément, qu'on ne savait pas s'il était vivant ou mort. »

Découvrons-nous, car c'est encore au pied de ce même autel qu'Angélique Arnauld, cette abbesse de Port-Royal qui sut faire revivre dans son ordre la discipline de saint Bernard, vint implorer la protection de Dieu contre une puissance occulte dont les coups, pour être cachés, n'en étaient que plus sûrs et plus redoutables; mais que pouvait espérer une faible femme poursuivie par une faction qui venait d'immoler Henri IV sous le prétexte de sa religion? En vérité, il y a des hommes qui ne parlent de Dieu que pour le braver plus en face.

Mais ne l'oublions pas, c'est ici même que les Valois (rameau d'Orléans-Angoulême) ont conquis leur couronne sur cette Marie d'Angleterre, dont nous parlions tout à l'heure. Elle savait que son mariage d'un instant avec un vieillard qui mourait sans postérité masculine ne lui laissait aucun droit; seulement, elle pensait qu'en France toute jolie femme est reine, et que ses beaux yeux valaient bien un sceptre. Peu s'en fallut qu'elle n'eût raison, et que le jeune duc d'Angoulême, ce gros garçon qui devait tout gâter, au dire de Louis XII, ne s'éprît sérieusement des dix-huit printemps et de la bonne mine de la reine douairière; mais les regards d'une mère, cette providence des enfants, veillaient sur les actions du duc, et Louise de Savoie se connaissait trop bien en fait de coquetterie pour se laisser prendre au petit manége d'une princesse britannique. Elle faisait donc surveiller celle qui voulait à tout prix jouer le rôle de reine-mère, lorsqu'elle apprit que Marie devait recevoir secrètement à l'hôtel de Cluny Charles Brandon, fils de sa nourrice et son premier amant; aussitôt elle en avertit le duc d'Angoulême en l'exhortant à venger son amour outragé, et à sauver la couronne de France prête à tomber en des mains étrangères à l'aide des moyens les plus bas; car l'ambition est mauvaise conseillère. Le jeune duc courut à l'hôtel de Cluny, et, s'étant fait ouvrir aussitôt toutes les portes des appartements, il surprit la reine avec son favori. L'instant était propice, et Louise de Savoie l'avait deviné avec cet instinct de femme qui vaut mieux bien souvent que les combinaisons des hommes d'État : elle jugeait qu'une femme qui déshonore son deuil n'est plus ni reine ni femme, que ce n'est rien; aussi avait-elle suivi son fils, accompagnée des quatre seigneurs les plus influents et d'un prêtre : les seigneurs constatèrent le fait, et le prêtre le consacra en mariant la reine et son amant dans cette vieille chapelle où nous sommes à présent, et devant cet autel poudreux qui est là, devant nous... De ce mariage par ordre naquit le père de Jeanne Gray, de cette infortunée princesse qui descendit du trône pour monter sur l'échafaud; son aïeule en était descendue par un mariage; il est vrai que c'était en France, et que l'on n'y aime que les aventures qui finissent bien.

Les désordres de la Ligue ayant fait abandonner l'hôtel, des comédiens vinrent s'y fixer, et la chapelle leur servit de salle d'accessoires; il n'y avait point là de profanation, les comédiens étaient en paix avec l'Église (1), et le temps

(1) Chronique de Metz, année 1437.

n'était pas loin où l'on voyait des curés tenir salle ouverte et diriger les représentations des mystères.

L'origine de notre théâtre est toute sacrée, car c'est à Constantinople, au quatrième siècle, que ces représentations des sujets tirés de l'Écriture sainte furent imaginées par saint Grégoire de Nazianze, dit le *Théologien*, qui voulait les opposer au théâtre grec ; mais ce fut bien inutilement ; et, quoiqu'on s'y exerçât en Italie, en Allemagne, puis en France, cet art resta toujours dans l'enfance. Banni de toute l'Europe, il est allé s'éteindre au fond de la Calabre, où, il n'y a pas longtemps encore, les bergers se promenaient, pendant la semaine sainte, en représentant la naissance et la mort de Jésus-Christ.

Quoiqu'on ait pris plus tard l'inhumaine coutume d'excommunier les acteurs, ils n'en sont pas moins tous sortis, comme on le voit, du giron de notre sainte mère Église. Toutefois, ces comédiens furent bientôt chassés de l'hôtel de Cluny en vertu du privilége des confrères de la Passion, qui leur donnait le droit de jouer, exclusivement, toutes les moralités et mystères de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, avec une *farce au bout pour récréer les spectateurs*. La bonne chose qu'un privilége pour les paresseux et les maladroits ! Avec cela on ruine un confrère intelligent et actif qui peut faire mieux.

Mais cette chapelle n'est pas seulement intéressante par les souvenirs qui s'y rattachent, elle l'est encore par sa structure. Où vit-on jamais réunies, dans un si petit espace, tant de merveilles de l'art ? où verra-t-on un pilier plus svelte, plus gracieux et plus solide à la fois que ce charmant palmier dont le sommet supporte la retombée de ces quatre voûtes ogives aux proportions si belles, si imposantes ? et ces douze dais de pierre, sculptés avec tant de finesse et de goût, qui décorent les murailles, où l'on voyait jadis les statues de la famille d'Amboise ; puis ces ornements en ressaut, formant corniche, et cette poterne à jour qui décore un des angles de la chapelle, ne sont-ce pas là des chefs-d'œuvre d'un autre âge, que nous admirons, mais que nous n'imitons plus ?...

Ces sculptures sont assez généralement attribuées à Paul Ponce : on se trompe cependant, car ce sculpteur florentin ne vint en France que plus tard ; d'ailleurs, le style de la chapelle, on le reconnaîtra facilement, n'a pas subi l'influence du goût italien : cette pièce est toute gothique, sauf le pilier, dont la forme dodécagone est byzantine, et la poterne à jour, qui est d'un travail plus récent. Cette chapelle est une des dernières inspirations tombées du ciseau de ces confréries d'artistes qui donnaient leurs œuvres moyennant une fondation de messes ; aussi vivaient-ils misérablement : leur récompense n'était pas de ce monde ; et ils semblaient défier cette foule d'artistes étrangers, accoutumés au luxe et à la mollesse, qui bientôt allait nous inonder de toutes parts,— en disant : « Ils feront autrement, mais feront-ils mieux ?... »

Cependant, les Allemands s'étaient rendus célèbres depuis longtemps dans la sculpture sur bois, dans le travail de l'or, du cuivre et du fer ; les Italiens dans l'orfévrerie, et les Arabes dans le damasquiné. Chaque nation, comme on le voit, a son savoir, son industrie, et, avec des aptitudes si différentes, un peuple doit toujours dépendre d'un autre d'une manière quelconque. Voilà de quoi nous apprendre à ne pas être trop fiers de nos talents, puisque nous ne pouvons les réunir tous, et qu'il nous reste toujours quelque chose à envier. Pendant plusieurs siècles, nous n'avons pas été égalés dans la peinture sur verre, mais, au quatorzième siècle, nous fûmes surpassés par l'Allemagne, et, lorsque cet art fut abandonné chez nous, Van Linge le transporta en Angleterre. La Réforme, en abolissant le culte des images, dont la sublime morale prenait le chemin des yeux pour entrer dans le cœur, avait porté un coup mortel à la peinture sur verre, et, pendant que cet art disparaissait peu à peu, les épiscopaux lui ouvraient à deux battants les portes de leurs temples ; c'est là qu'il fallut l'aller chercher, lorsqu'en 1826 on voulut le réédifier (1).

Le musée de l'hôtel de Cluny renfermant un très-grand nombre de vitraux de toutes les époques, on ne nous saura sans doute pas mauvais gré de nous arrêter un instant sur l'histoire de la peinture sur verre ; ce sera d'ailleurs notre méthode : chaque objet aura son livre et chaque art son histoire ; à côté du *pourquoi* nous mettrons toujours le *parce que* ; certes, ce n'est pas chose facile, mais tant pis pour nous, nous aimons les difficultés qui peuvent être utiles à nos lecteurs.

On a beaucoup recherché quelle avait été l'origine de la peinture sur verre, et on lui attribuait communément celle des mosaïques dont les *quadratarii* romains couvraient le sol et jusqu'aux murailles des édifices, quoique l'on ne comprît pas trop leur analogie ; mais l'antiquaire Buonarota, dont les recherches sont malheureusement peu connues, nous l'apprend d'une manière certaine : cet art a pris naissance chez les premiers chrétiens, qui se servaient dans leurs repas de fragments de vases de verres sur lesquels on peignait des sujets religieux, afin d'avoir constamment sous les yeux, même lorsqu'ils vaquaient aux besoins de la vie, le symbole sacré qui les unissait, ou les vérités saintes qu'ils devaient propager. Le verre était une matière fort rare alors ; ces fragments, pour être des débris tombés de la table des grands, n'en devaient pas moins sembler extrêmement précieux, ce qui explique pourquoi on en fit choix plus tard, lorsque l'on rechercha ce qui pouvait rendre l'intérieur des églises plus magnifique. C'est sous le règne de Caligula que le verre a remplacé les pierres transparentes dans la clôture des fenêtres. Les baies des premières églises étaient closes avec des pierres plates transparentes, comme le girasol ou pierre du soleil, le lapis-lazuli et la pierre d'iris, qui imite les couleurs de l'arc-en-ciel. D'après Grégoire de Tours et Fortunat, les premières églises qui possédèrent des vitraux enchâssés dans des rainures de bois furent celles de Brioude et de Tours, et elles étaient peintes de deux ou trois couleurs, afin d'imiter les feux du soleil levant ; les vitraux représentant des figures sont du onzième siècle. Le vitrail de la chapelle offre aux regards un très-beau panneau représentant un *Portement de croix* du quinzième siècle, c'est-à-dire de l'époque où cet art était à son apogée ; aussi les tons en sont très-moelleux, les têtes ont beaucoup de sentiment, et le jour qu'il tamise est plein de mystère. Les deux autres panneaux sont du seizième siècle ; le verre alors ne se teignait plus dans la masse, on se bornait à appliquer les couleurs, ce qui explique pourquoi les vitraux peints de cette manière deviennent si pâles lorsqu'ils ont subi l'influence hygrométrique de l'air.

Tout auprès de cet autel, où l'on voit des arabesques d'un bel arrangement, on remarque des bâtons de chantre, dont un, parfaitement exécuté, représente à son sommet une fuite en Égypte ; et un autre, plus curieux à cause de son ascétisme, est terminé par une *croix vivante*. Cette

(1) Toutefois, les artistes anglais que M. de Chabrol a fait venir à cette époque se sont trouvés bien au-dessous des espérances qu'ils avaient fait concevoir, et les trois figures qu'ils ont exécutées à Sainte-Elisabeth, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, ont paru à tout le monde, excepté cependant à M. Brongniard, être du plus fâcheux effet.

coutume venait des Hébreux, qui tenaient le bâton de pasteur en mangeant l'agneau pascal.

Le flambeau de fer placé près de là, qui se compose de faisceaux et de porte-cierges divergents, présente beaucoup d'intérêt, non pas seulement à cause de sa forme à la fois si simple et si élégante, mais par l'usage auquel il servait : le cierge pascal, que l'on y allumait depuis le samedi saint jusqu'à l'Ascension, faisait connaître, au moyen des petites tablettes de cire que l'on y attachait, outre les fêtes mobiles, l'épacte, le cycle solaire et la lettre dominicale, tous les événements qui intéressaient l'Église; les calendriers et les gazettes n'ont pas eu d'autre origine, et, au lieu de prendre le chemin de la Bourse et des cafés, les nouvellistes du moyen âge prenaient tout simplement le chemin de l'église.

Les deux chaires surmontées d'un dais, que l'on voit adossées aux murailles, sont du quinzième siècle ; le style en est gothique, et l'exécution en est belle ; elles sont l'œuvre de ces patients *imagiers* ou *folliagiers*, ou même *huchers*, qui, primitivement, avaient appris leur art dans les couvents, et conservaient depuis les habitudes de leurs anciens maîtres en se réunissant par confréries d'artisans.

Le banc d'œuvre à trois stalles, placé près de là, est d'un style transitoire; le goût italien s'y révèle dans les pilastres chargés d'arabesques et de détails d'un très-bel arrangement. Ne semblerait-il pas que ces stalles si propres, si luisantes et si riches, attendent encore ces bons religieux de Cluny, qui priaient si commodément et avec beaucoup de ferveur sans doute, d'abord pour les morts, puis pour les vivants? mais à présent leurs lèvres restent muettes au fond du cercueil, et c'est au tour des vivants à prier pour eux.

Le grand rétable en bois doré attaché à la travée du milieu est un travail flamand, remarquable par la finesse de l'exécution de son ciel d'architecture et l'ajustement de ses compartiments; la composition est aussi fort curieuse : les personnages y abondent, il y en a partout; la foule est aux fenêtres, elle est dans la rue, dans le cénacle, dans l'église; à l'église, le Christ apparaît dans l'eucharistie, c'est le miracle de la présence réelle à la messe des cardinaux; au cénacle, on sanctifie la Pâque chrétienne; et dans la rue, enfin, c'est un prince régnant qui abaisse son caractère devant celui d'un évêque. Pauvre humilité chrétienne, combien de fois n'as-tu pas gémi ! N'est-ce pas seulement au pied des autels qu'on doit s'agenouiller, et un prélat eût-il jamais dû recevoir pour lui-même un hommage qui n'appartient qu'à la Divinité?...

Les peintures que l'on voit aux parois du sanctuaire ont été exécutées sur pierre, et sans aucune préparation apparente; toute la richesse de couleur de l'encaustique s'y montre unie à la solidité des anciennes fresques. Le style laisse à désirer; toutefois, la figure de sainte qui est à gauche a du sentiment et du mouvement; mais c'est à tort que ces peintures ont été attribuées à des artistes italiens, elles appartiennent évidemment à l'école flamande.

Les salles que nous allons parcourir en sortant de la chapelle semblent avoir été placées sous l'*invocation* de trois reines et d'une favorite qui fut reine plus que toutes les autres : c'étaient Anne de Bretagne, Louise de Savoie, Catherine de Médicis et Diane de Poitiers : à chaque instant leur souvenir s'offre à l'esprit sous mille formes diverses, soit par des objets qui ont été à leur usage, soit par leur chiffre, sculpté en entrelacs sur des écussons fleurdelisés, soit enfin par de séduisantes allégories où elles ont été divinisées sous le pinceau du Primatice ou le ciseau de Germain Pilon.

Quant à la gracieuse image d'Anne de Bretagne, elle n'apparaît nulle part dans ce musée, ni peinte ni sculptée ; mais sa présence n'y semble pas moins réelle : comme une puissance occulte, son influence s'étend partout, sur l'art breton, qui s'y trouve si largement représenté, et enfin sur l'art tout entier, que l'on vit refleurir sous son règne. Cependant, on voudrait pouvoir contempler cette blonde tête, au front vaste et saillant, qui fut tant aimée de Louis XII, puisque son amour pour elle lui fit quitter sa première femme. Il ne l'aimait pas, il est vrai ; toutefois, Jeanne de France était si bonne et si vertueuse qu'il ne pouvait la répudier sans se couvrir de honte. Mais sous un pape tel qu'Alexandre Lenzoli, qui, par ambition, s'était fait appeler Borgia, du nom de sa mère, lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut élu, un lien sacré pouvait se rompre sans pudeur ; toute ambition et toute honte, quelles qu'elles fussent, restaient effacées par l'ambition et par la honte du pontife. Néanmoins, Louis sacrifia à sa nouvelle épouse ses anciennes galanteries, qui le rendaient si heureux autrefois; il l'aima sans partage, et malgré son avarice. (Au moins se plaisait-on à lui prêter ce défaut dans les farces de tréteaux qui se jouaient alors, où on le représentait comme un malade entouré de médecins en consultation ; sur leur déclaration, on faisait avaler au moribond de l'or potable, et aussitôt il se frottait le ventre et l'estomac, comme un homme qui vient de boire une liqueur délectable ; puis, se sentant guéri, il poursuivait l'apothicaire, en lui faisant signe qu'il voulait encore goûter de ce remède, pour lequel il semblait éprouver une soif inextinguible.) Malgré cette avarice donc, Louis avait abandonné à Anne les revenus de son duché de Bretagne; mais aussi, jamais l'argent d'une province ne reçut un plus digne emploi, car il se répandit en largesses sur tout le royaume ; elle s'acquit un droit inaltérable à la reconnaissance universelle, et, lorsqu'elle mourut, « tous les peuples de France, « dit un écrivain du temps, ne pouvoient se saoûler de la « plorer et regreter. »

Parmi les meubles blasonnés qui se voient dans le musée de l'hôtel de Cluny, on en distingue quelques-uns portant des écus partis, affectés aux armoiries de femmes; le plus important est l'écu mi-partie de lis et d'hermine qui formait les armes particulières d'Anne de Bretagne et de son duché après le mariage de cette princesse avec Charles VIII, car l'écu de France était immuable, au moins depuis Charles V ; Louis XI, il est vrai, portait un cygne sur un champ de gueules, Charles VIII avait pris le cerf dans ses armes; Louis XII, un porc-épic, puis des abeilles d'or sans nombre; François Ier, une salamandre; Henri IV, la massue d'Hercule, et Louis XIV, enfin, un soleil avec la devise *Nec pluribus impar ;* mais ce n'étaient que des armoiries de fantaisie. Cette blanche hermine de Bretagne, que le musée nous présente en plus d'un lieu, c'est pour nous la reine Anne à la taille inclinée comme la tige d'un lis (1), et, quoiqu'à proprement parler son image n'y existe nulle part, nous la retrouvons partout, imposante par son orgueil, et touchante par sa bonté.

En passant le seuil de la chapelle, nous entrons dans la chambre de la reine Blanche ou de Marie d'Angleterre, qui était venue passer dans cet hôtel l'époque de son deuil. Nous ferons remarquer cependant que, pour les reines, l'usage de porter le deuil en blanc avait cessé au règne

(1) Brantôme nous apprend qu'elle boitait ; mais si peu, dit-il, que c'était plutôt un agrément qu'une infirmité.

précédent, où Anne de Bretagne, en perdant Charles VIII, se vêtit tout de noir pour mieux faire juger de l'immensité de ses regrets : dès lors cette partie du cérémonial fut changée; mais le peuple, qui tient à ses habitudes, n'en continua pas moins à donner le nom de *reines blanches* aux veuves de nos rois.

Charles-Quint et François I[er] visitèrent ces lieux : sans doute ce fut avec étonnement que l'on vit la Droiture cheminer de compagnie avec la Mauvaise-Foi, et toutes deux être de bon accord.

Cette salle, décorée du temps de Henri II et restaurée depuis, est dans le goût italien; à la travée du milieu, il y



Crédence et vases du musée de Cluny.

a une espèce de fronton profilé en rouge : c'est là qu'était placé le lit de Marie d'Angleterre, muet témoin de ses rêves de gloire et d'amour; mais, de ces doux songes, il n'y a que l'amour qui soit resté ; chez les femmes ce sentiment n'est pas toujours une illusion, tandis que toute gloire est vaine.

Ici siégeait en 1793 la section des Cordeliers, et certes, parmi celles qui se sont le plus signalées au jour de nos discordes civiles, on peut la mettre au premier rang; elle sympathisait avec le club du même nom, et Danton, Camille Desmoulin ont souvent marché à leur tête. La volonté de ces hommes ardents était suivie dans la section comme au club; souvent même, avant de faire une proposition à la Convention, ils l'essayaient dans ces assemblées tumultueuses, puis ils lui trouvaient des champions, et ensuite le décret projeté était enlevé de vive force : ce qui nous prouve qu'il y a des succès parlementaires qui ne sont pas de meilleur aloi que les succès littéraires; d'ailleurs, ce n'est que trop vrai, pour réussir il faut souvent plus d'adresse que de véritable mérite. Combien de fois la voix puissante de Danton, de ce tribun fait à la taille des Gracques, a-t-elle fait vibrer les échos de cette salle si paisible aujourd'hui! combien de fois Camille Desmoulin y est-il venu bégayer une maxime de morale pour appuyer une mesure sanguinaire, et combien de fois tous deux y ont-ils été salués par les acclamations et les applaudissements de cette foule de

sectionnaires aveuglés! vains triomphes qui n'ont pu conjurer l'orage, car ces hommes sont morts ainsi que meurent bien souvent les héros de la rue, dans la rue.

Marat aussi est venu s'asseoir sur les bancs qui garnissaient cette salle, et plus d'une fois, après la séance, il y crayonna, sur l'épaule même d'un sectionnaire, un article pour son journal *l'Ami du peuple*; puis, lorsqu'il tomba sous les coups de Charlotte Corday, on donna à cette assemblée le nom de section de Marat, comme on avait donné à Montmartre celui de Mont-Marat; mais ce n'est pas la seule extravagance qu'on eût commise à son sujet: le cœur de Marat, placé dans une urne, fut porté processionnellement au jardin du Luxembourg, dans l'avenue des Chartreux, où on lui avait dressé un autel avec cette légende sacrilége: « *Sacré cœur de Jésus, sacré cœur de Marat, vous avez les mêmes droits à nos hommages...* » Et l'on se proposait d'ouvrir des temples à cette divine Raison que l'on outrageait... quelle aberration!...

Les vitraux de cette salle, qui proviennent du château d'Ecouen, ont été exécutés par Bernard Palissy; sans doute ce n'est pas dans cette partie qu'il réussissait le mieux, mais s'il n'a pas égalé les Jean Cousin et les Pinaigrier dans leur art, nul n'a approché de lui dans le sien (1).

Tournons nos regards vers cette large cheminée dont le chambranle est orné de moulages en bronze; à présent que l'industrie a étouffé l'art sous son mercantilisme, nous avons trop rarement occasion d'admirer de pareils ouvrages pour que nous n'en profitions pas; c'est qu'alors on ne confiait de tels travaux qu'à des architectes ou à des sculpteurs en renom: aussi ne se réunissait-on jamais, dans les demeures seigneuriales, que sous le vaste manteau d'une cheminée sortie des mains d'un Philibert Delorme, d'un Jean Goujon ou d'un Germain Pilon. Les frères Trabuchi auxquels nous devons ce beau monument de terre cuite, connu sous le nom de *Lanterne de Démosthène* (2), que le premier Consul a fait élever dans le parc de Saint-Cloud, au milieu même de tant de chefs-d'œuvre, parmi lesquels il se distingue encore, les frères Trabuchi, disons-nous, sont les derniers qui, dans cette partie, aient su, par une heureuse alliance de l'art avec l'industrie, produire des ouvrages dignes des anciens; depuis eux, nous n'avons plus que des artisans plus ou moins adroits, plus ou moins inventifs, mais qui sont tout à fait étrangers à l'art.

Sur cette cheminée, on voit un bas-relief de marbre représentant Diane de Poitiers, personnifiée dans la déesse de la chasse; ce travail, qui est dans la manière de Jean Goujon, peut, sans exagération, être attribué à ce maître. La belle figure en bois placée au-dessus a été sculptée par Duquesnois, plus connu sous le nom de François Flamand; elle représente l'*Enfant Jésus* bénissant le monde; en vérité, rien n'égale la grâce naïve de cette délicieuse création, ni la souplesse de ses formes, ni le moelleux de ses chairs.

La grande glace placée derrière l'*Enfant Jésus* est une des premières qui soient venues en France avec les Médicis; elle provient de ces fameuses manufactures de Venise qui faisaient l'admiration du monde entier. Pendant longtemps ces objets de luxe ont été d'un prix excessif; toutefois, Colbert ayant nationalisé cette industrie, ils devinrent d'un usage assez commun. Avant cette époque, on se servait de miroirs en métal ou en jais, et, quoiqu'ils nous paraissent insuffisants, il n'est point de coquette qui ne fût heureuse de s'y voir. L'encadrement de cette glace, taillé à la meule, est d'une grande richesse et d'un fini précieux; mais, quelle qu'en soit la valeur, on peut être certain que l'imagination en décuplera le prix, car toutes les dames de la cour de Henri II sont venues sourire devant cette glace, et le sourire d'une grande dame vaut toujours son prix, même après qu'il s'est effacé.

Entre tous les meubles qui garnissent cette salle, il faut préférer le grand coffre vénitien, sculpté en haut relief sur fond or dans le beau style de la renaissance; il servait à l'usage des épousées, dont il renfermait le trousseau; une mère le gardait précieusement pour sa fille, et celle-ci pour la sienne, en y plaçant toutefois quelque secrète instruction sur son nouvel état et sur les devoirs qu'il lui imposait; en sorte qu'en rappelant une mère bien-aimée à son enfant, ce meuble transmettait encore le souvenir de ses vertus.

On remarque au-dessus de ce coffre deux sculptures; l'une représente Diane de Poitiers sous la figure de *Vénus* s'appuyant sur un dauphin, qui fait ici allusion à Henri II, parce qu'il l'aimait avant de monter sur le trône; et l'autre est Catherine de Médicis, personnifiée dans l'épouse de Jupiter; ce genre de flatterie était ce qu'il y avait de plus fort, et, malgré son exagération, on la goûtait beaucoup, car, en fait de flatterie, la plus forte semble toujours la meilleure. Ces deux ouvrages, qui proviennent d'un château des bords de la Loire, sont attribués à Germain Pilon; mais nous ne les croyons pas du même maître, parce que le style en est tout à fait différent: la *Vénus* est trop froide, et le mouvement d'abduction de la jambe droite ne nous paraît ni assez heureux, ni d'assez bon goût pour appartenir à ce sculpteur. La figure de *Junon* seulement rappelle sa manière par la beauté des chairs, le moelleux de ses contours et le mouvement; cependant la composition nous semble un peu tourmentée, et le style de Germain Pilon est plus calme et plus simple.

Il y a dans cette salle un bas-relief en faïence émaillée, du quinzième siècle, qui est extrêmement curieux par sa matière et par son exécution, assez bonne pour le temps; il représente *la Vierge et l'enfant Jésus*. Les émaux, il est vrai, sont fort anciens, mais l'art d'émailler sur terre, beaucoup plus récent, n'a été inventé qu'au commencement du quinzième siècle, à Florence, par Lucas della Robbia, l'auteur du bas-relief qui est sous nos yeux. Ce procédé se perfectionna dans la Romagne, à Faenza, dont la célèbre manufacture s'était attaché Raphaël et Michel-Ange; cependant on n'y employait que deux couleurs, le blanc et le noir. Le portrait de Clément VII, attaché à la travée du fond, est en émail de Limoges, où cet art s'agrandit encore, car on remarque dans ce médaillon l'emploi de trois couleurs, le blanc, le bleu et le carmin, pour les chairs. Ce n'est que sous le règne de Louis XIV, que le célèbre Petitot éleva cet art au niveau de la grande peinture. L'exil fut le prix de ses travaux; ce n'est pas tout d'être glorieux pour mériter de donner son nom à son siècle, il faut encore être juste.

CHARLES TISSOT.

(La suite prochainement.)

(1) Voir notre article *Histoire de la porcelaine*, Musée d'août 1844.

(2) Nous apprenons avec peine que ce monument, le plus extraordinaire qu'aient produit nos arts céramiques, menace ruine; se pourrait-il que nos inspecteurs de l'art négligeassent à ce point un ouvrage envié de l'Europe entière, et dont Napoléon lui-même était si jaloux, qu'il donna ordre d'en briser les modèles, afin qu'on ne le reproduisît point?... Avant de couvrir de ruines les lieux illustrés par nos pères, il faudrait pouvoir égaler leurs travaux.

ÉTUDES DRAMATIQUES.

LES PETITS THÉATRES DE PARIS.

I.

LE BOULEVARD DU TEMPLE.

La critique, la critique dramatique surtout, est fille de notre époque. Autrefois, le public était juge souverain en matière de théâtre et de littérature; aujourd'hui la muse du feuilleton, jeune muse inventée récemment par un homme de beaucoup d'esprit, tient, à défaut de lyre, le sceptre et la main de justice. Comme jadis Clio, elle enregistre les victoires et conquêtes contemporaines. Grâce à elle, on sait sans sortir de chez soi comment pleure Mlle Georges, comment rit Alcide Tousez, comment se mouchent Ligier et Frédérick Lemaître. Nous avons une description exacte de la perruque de Talma, et on a noté la déclamation suave de Mlle Mars avec des dièzes à la clef.

Mais tandis que le feuilleton du lundi nous initie à tous ces secrets, tandis qu'il analyse pour nous avec soin l'émotion de Bouffé et l'organe de Beauvallet, tandis qu'il compare le jeu puissant de Mme Stoltz aux douleurs infinies de la Malibran, et qu'ouvrant pour nous la porte interdite aux profanes, il nous fait pénétrer dans ce monde de soleil et de fange, de rire et de pleurs, d'impuissance et de génie qui s'appelle le théâtre, il reste un autre monde plus curieux, une autre coulisse plus fermée, un autre désert plus inexploré, qui cependant, plus que l'autre encore, est riche en émotions, en surprises, en antithèses cruelles, en horizons nouveaux et pittoresques. Nous voulons parler des petits théâtres.

Ce qui peut donner l'idée la plus juste de Paris au dernier siècle, ce ne sont ni les hôtels princiers de l'île Saint-Louis, ni le foyer de la comédie, plein pourtant de traditions, ni le foyer de la danse, où le buste de la Guimard sourit encore au souvenir des aventures d'autrefois. Si quelque chose à Paris pouvait nous rappeler ce temps de noblesse et d'insouciance, de grandeur et de vice, d'esprit facile et vraiment français, ce serait cette belle esplanade que nos édiles nous ont laissée devant les petits théâtres du boulevard du Temple. En vain Paris se fait grave et triste, les jeunes gens, autrefois gais et spirituels, ont eu beau prendre pour défaut habituel l'économie sordide; le drap noir du deuil a remplacé la soie, le velours et l'or; les filles d'Opéra se marient, mettent à la Caisse d'épargne et sollicitent des demi-bourses pour leurs enfants. On a introduit une parcimonie prudente jusque dans la débauche; mais le boulevard du Temple est seul resté gai, libre, insouciant, joyeux, facile à vivre comme autrefois. Les marchands de fruits avec leur lanterne de papier rouge, leurs oranges de Malte et leurs propos avenants, rappellent les anciennes poissardes, si célèbres au temps du jeune Fronsac; les jolies grisettes du Marais fredonnent un refrain à la mode en revenant de l'atelier, et, sans paraître écouter les propos galants qu'on leur jette au passage, se pavanent avec une fierté modeste sous leur joli petit bonnet chiffonné, leur guimpe unie et leur tablier de foulard. La lumière qui dore çà et là le feuillage; le bruit, la foule, la vie sur cette promenade fraîche et ombragée, tout invite à la flânerie et au doux nonchaloir.

Et pourtant, hélas! le boulevard du Temple n'est plus rien aujourd'hui auprès de ce que nos pères l'ont vu il y a quelques années encore. Comme la Rome des empereurs, il est veuf de ses héros et de ses gloires; il a vu, comme Niobé, ses meilleurs fils tomber en un jour à ses côtés. Il lui reste Déburau et la parade dans la salle; Gilles et Arlequin; Colombine et le combat à la hache; mais il a perdu la grande, la seule, la vraie parade, la parade en plein vent, échevelée, riante, ivre à moitié, qui se barbouille de lie et n'a que faire du sel attique! Les belles bâtisses éclairées au gaz, les théâtres réédifiés en fer, les trottoirs d'asphalte ont remplacé les échopes, les cafés borgnes et les baraques de bois, si bien qu'en contemplant tristement cette nouvelle rue de Rivoli, le vieux Brazier s'écriait avec douleur : « Ils m'ont gâté mon boulevard du Temple. » Parodie ingénieuse du mot de Nodier sur Napoléon : « Le malheureux!... il m'a gâté mes Alpes! »

Nos pères ont vu commencer et grandir ce boulevard dont le nom est européen. Semblable à une kermesse parisienne, il rappelait alors ces fêtes de ballets et de féeries dans lesquelles le plaisir sollicite les yeux de tous côtés. Telles étaient les merveilles de ce caravansérail, qu'on y croirait à peine aujourd'hui, dans un temps où Tom-Pouce et les Indiens Ioways ont pu faire courir tout Paris. Alors les sauvages se comptaient à la douzaine; les géants étaient plus communs que les vaudevilles; à chaque pas on marchait sur un nain. Sans bourse délier, on pouvait voir des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse mieux que le Huron du café des aveugles, des mangeurs de sabres, des femmes pesant huit cents livres et des carrosses à six chevaux traînés par des puces. De blondes jeunes filles dansaient sur des barres de fer rouge comme une almée sur des tapis de roses. C'est là que brillèrent le chien Munito, et Bobèche, et Rousseau, paillasse classique, et Rose, et la célèbre Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent!

L'homme squelette déclarait d'une voix éteinte qu'il n'avait jamais éte malade, et le père Rousseau, le patriarche de la grosse gaieté, lui répondait par son éternel refrain :

C'est dans la rade de Bourdeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qu'étiont dedans,
Vrai Dieu! c'était des bons enfans.

Le père Rousseau avait une figure rouge, pleine et bourgeonnée; ses clignements d'yeux, sa tournure grotesque, ses grimaces, sa voix rauque et brisée, ses prodigieux quolibets, débités avec une hardiesse perdue depuis, et entremêlés de hoquets avinés; tout en lui étonnait et charmait naïvement. C'était le peuple, hâbleur, fainéant, ivrogne, querelleur, bon et brave par-dessus le marché. C'était tout à la fois, et dans un seul homme, le bon sens, la fantaisie et la passion vulgaire. C'était Turlupin et Polichinelle; c'était Mascarille et c'était Falstaff. En le voyant, on comprenait le chariot fabuleux de Thespis.

A côté de Rousseau, et grands encore après lui, Bobèche

et Galimafré, ces niais illustres, enchantaient la foule. On peut dire de Bobèche, et bien plus justement, ce qu'on a dit des conteurs arabes : il tenait ses auditeurs suspendus à ses lèvres. Sous la perruque rousse et la veste écarlate, personne n'a égalé la verve caustique de ce grand Jocrisse. Son sourire en disait plus que ses paroles, son geste était merveilleux d'à-propos et de bêtise ; il a rendu célèbre comme le petit chapeau de l'Empereur son tricorne gris surmonté d'un papillon symbolique. C'est lui et non pas Arnal, non pas Ravel, non pas même MM. Duvert et Lauzanne, ces vaudevillistes incroyables, c'est lui tout seul qui a créé ce genre excessif et paradoxal auquel nous donnerions l'épithète nouvelle de *supercoquentieux*, si nous ne craignions les foudres académiques ; ce genre qui consiste à détourner la langue et le sens des mots de toutes les voies usitées, et à pousser sans vergogne la périphrase de Delille jusqu'à l'hyperbole la plus sauvage. Si Bobèche n'avait pas existé, Odry ne dirait pas aujourd'hui *ce viscère* pour désigner le cœur.

Quant à Galimafré, c'était un niais académique, un Gilles pompeux. Il débitait la parade, comme Montfleury et Mlle de Beauchateau débitaient, à l'hôtel de Bourgogne, les alexandrins mélodieux de Racine. Cette emphase naïve et cette enflure si bouffonne faisaient de lui un Cassandre inimitable ; seuls aujourd'hui Lepeintre jeune et le père Laplace des Funambules en peuvent donner une idée. Dans la célèbre parade intitulée *le Voyage*, au moment où Paillasse rend compte de ses excursions, Galimafré faisait rire aux larmes. Voici le texte :

PAILLASSE.

Oui, Rotterdam..., chez Mlle Virginie, Mlle Cécile, Mlle Malaga...

CASSANDRE.

Dans la Virginie, dans la Sicile, à Malaga !

Dans cette réplique si simple, si peu comique en elle-même, Galimafré mettait tant d'outrecuidance, tant de pitié pour l'ignorance de Paillasse, tant d'orgueil de son



Bobèche et Galimafré.

propre savoir, qu'il arrivait aux dernières limites du grotesque. Son auditoire riait littéralement à se décrocher les mâchoires.

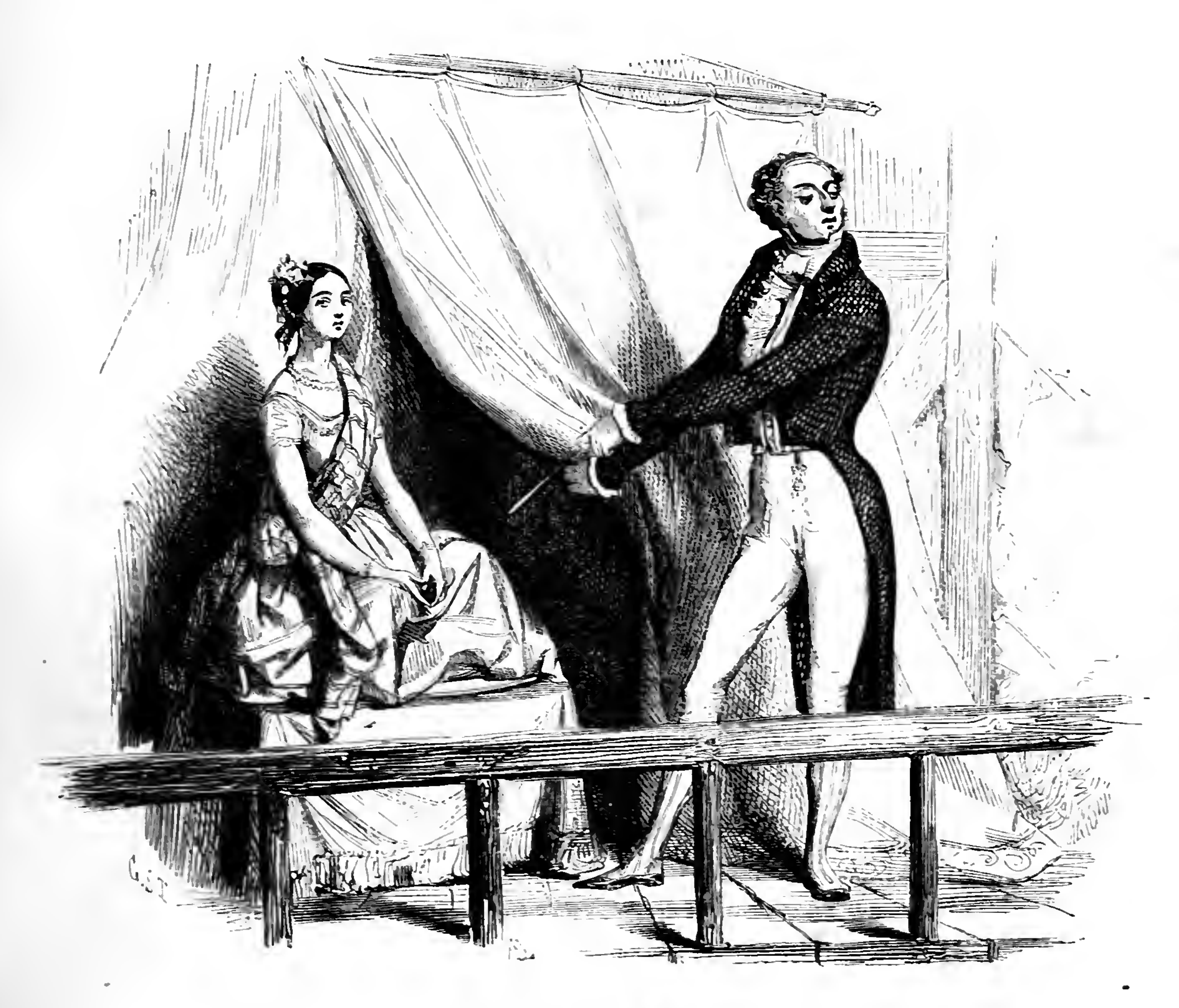
Las un jour d'avoir dépensé si longtemps, sans compter, plus d'esprit, d'imagination et de style qu'il n'en faut pour faire la réputation de vingt vaudevillistes, Bobèche voulut enfin connaître les grandeurs et la fortune. Lui, le premier comédien de l'époque, il renia la vaine gloire et la popularité menteuse ; il jeta bravement par-dessus les moulins son tricorne gris, sa perruque rouge et sa veste rouge ; il rendit la liberté au papillon captif que depuis si longtemps un lien de fer retenait au sommet de l'illustre tricorne. Sa main, cette même main qui avait donné et reçu avec gloire tant de soufflets dramatiques, tint le sceptre directorial, et Bobèche se constitua monarque absolu d'un théâtre de province, à Rouen, je crois. Il ne revint jamais de cette île d'Elbe. Seul parmi tous les rois de ce temps, Jocrisse n'a pas eu sa restauration.

Galimafré, lui, se fit garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Là il ne perdit rien de la dignité grave qui convenait

à son emploi. On le voyait remuer un châssis ou disposer un praticable avec la fière résignation de Samson tournant la meule chez les Philistins. C'est ainsi que Bobèche et Galimafré se sont éteints loin l'un de l'autre. Paillasse a quitté Cassandre et son service sans verser de pleurs ni réclamer de gages; il a rompu avec ce bon maître, malgré les bons traitements et les coups de pied traditionnels qu'il en avait reçus, et Cassandre a laissé partir Paillasse. Cassandre a pu renoncer à ce digne valet qui lui témoignait tant d'affection et le jetait si souvent par terre. Après cela que peut-il y avoir d'éternel en ce monde, et comment pourrait-on s'étonner des révolutions qui brisent les trônes et partagent les empires?

De quoi s'étonner en effet, lorsqu'on a vu dans leur grande gloire les deux célèbres danseuses du boulevard du Temple, Mlle Rose et la jeune Malaga, et qu'on cherche en vain aujourd'hui un spectateur reconnaissant qui se souvienne même de leur nom?

La jeune Malaga était une charmante jeune fille aux cheveux abondants, à la bouche fraîche et souriante, aux yeux pleins d'expression. Née funambule, elle aimait avec passion son art, dans lequel elle avait su introduire cette chasteté de gestes et de poses qu'on admira tant plus tard dans Marie Taglioni. La jeune Malaga était parfaitement décente et pudique, et, chose peut-être étrange pour une danseuse, elle se conduisait bien. Son père, vieillard respectable, à



Paraissez, jeune Malaga !

grandes manières, ressemblait à un grand seigneur déchu, et avait conservé dans sa misère les grandes traditions aristocratiques. C'était lui qui faisait le *boniment*. On appelle *boniment*, en termes de petits théâtres, la démonstration emphatique, l'énumération pompeuse des merveilles offertes au spectateur et l'invitation pressante à en jouir; le tout fait à la porte avec force métonymies, paronomases, antonomases, antithèses, catachrèses et hyperboles, par un orateur populaire, payé tant par jour aux frais de l'administration. Le boniment a été un art complet; il a eu sa poétique, ses règles, son répertoire, ses rengaînes et ses audaces. Mais ce grand art s'est perdu de jour en jour; et maintenant on ne dit plus à la porte d'aucun théâtre :

« Entrez, messieurs! Nous donnerons aujourd'hui, par « extraordinaire, une représentation du *Festin de Pierre* « ou *l'Athée foudroyé*, comédie en cinq actes du grand « Corneille, avec changements à vue, engloutissement et « pluie de feu au cinquième acte. Le citoyen d'Hauterive « jouera don Juan avec toute sa garderobe. Premier acte, « habit-veste, culotte en satin vert-pomme brodée en or et « en diamants. Deuxième acte, qui se passe à la campagne, « habit gorge de pigeon doublé de saumon, avec la veste « gris de souris effrayée. Quatrième acte, habit mordoré « pour recevoir le commandeur, avec la veste de toile d'argent, jabot et manchettes en dentelles de Flandre. Faites « voir l'habit du quatrième acte! Cinquième acte, il se repent, tout en velours noir!... etc. »

Le père de Malaga excellait à faire le *boniment*. Il apportait dans l'exercice de ces fonctions une dignité et une conviction qui étaient d'un puissant effet sur son public en plein vent. Après avoir détaillé aux spectateurs les merveilleux exercices qui leur seraient offerts, le vénérable orateur achevait son discours en ces termes :

« Maintenant, messieurs, nous allons vous présenter la « jeune Malaga elle-même, et vous pourrez vous assurer « par vos propres yeux que sa beauté n'est point une chi- « mère ! Paraissez, jeune Malaga ! »

Mais n'oublions pas Mlle Rose, dont la gloire est intimement liée à celle de Malaga. Ces deux charmantes danseuses partagèrent les faveurs de la foule au théâtre des Patagoniens et au spectacle nommé *le théâtre de la jeune Malaga*. Rose avait un brillant, une désinvolture, un *humour* inimitables. Nulle danseuse n'a porté plus follement les habits de soie bariolés, les tresses pendantes ornées de pièces d'or et le beau collier de verre des femmes vénitiennes. Nulle n'a su se renverser avec plus de grâce en faisant chanter les mille clochettes du tambour de basque. Rose était une habile danseuse ; mais elle fut avant tout une funambule comme Malaga, et toutes les planches du monde ne valaient pas à ses yeux une bonne corde tendue. Elle regardait la terre avec le souverain mépris que professent pour notre élément les marins et les oiseaux. Rose était plus brillante que Malaga ; mais la jeune Malaga avait en elle plus de charme et de poésie ; l'une représentait la danse échevelée et folle du Midi ; l'autre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la danse *idéaliste*. A elles deux, elles formaient un tout complet et charmant qui satisfaisait à la fois l'esprit et les sens, comme autrefois la Camargo et Mlle Sallé, comme depuis Fanny Elssler et Marie Taglioni, comme à présent la Cerrito et Lucile Grahn.

Mlle Rose a renouvelé et rajeuni les célèbres exercices de la *belle Tourneuse*, qui ont fait tant de bruit en leur temps, et elle a pour un moment hérité de son surnom. Voici comment les contemporains racontent les exercices de la *belle Tourneuse* : Elle avait, disent-ils, un air très-imposant et très-noble. Elle s'avançait seule sur le théâtre et dansait d'abord une sarabande ; puis elle demandait des épées de longueur aux cavaliers, et s'en piquait trois dans le coin de chaque œil. Alors elle s'enlevait avec une vigueur inouïe, et tournait pendant un quart d'heure au moins avec une rapidité telle, que les yeux en étaient éblouis et fatigués. « Lorsqu'elle me rendit mon épée, qui était très-lourde, ajoute le narrateur, je remarquai que la pointe en était un peu ensanglantée. » M. Bonnet, ancien payeur des gages du Parlement, qui dédia, en 1723, au duc d'Orléans une *Histoire générale de la Danse sacrée et profane*, *suivie d'un parallèle entre la peinture et la poésie*, s'exprime en ces termes au sujet des exercices de la *belle Tourneuse* :

« J'aurais cru que ces danses auraient été surnaturelles, si l'abbé Archambaut, qui a beaucoup d'érudition, ne m'avait fait souvenir qu'elles tiraient leur origine de la danse sacrée des Saliens, prêtres de Mars, instituée chez les Romains, que j'ai rapportée en son lieu ; comme celle des ballets des Suisses, qui se fait au bruit et au cliquetis des sabres, tire son origine de la danse pyrrhique. »

Non-seulement Mlle Rose exécutait comme la *belle Tourneuse* le tour des épées, mais elle allait jusqu'à tourner plus de vingt minutes sur elle-même en posant la pointe des épées sur sa gorge ou dans ses narines.

Alors Rose, presque oubliée maintenant, était le sujet de toutes les conversations ; et sa camarade Malaga était arrivée à une telle célébrité, que tous les vaudevillistes d'alors s'empressaient de consacrer sa gloire par leurs flonflons poétiques. On venait de donner à l'Odéon, avec un grand succès, *les Trois Philibert* de Picard. La Porte Saint-Martin joua une parodie intitulée *les Trois Philiberles*. Mlle Jenny Vertpré, fort jeune alors, jouait le principal rôle dans ce vaudeville, et représentait une jeune femme nouvellement mariée, à laquelle son mari détaille d'avance tous les plaisirs de la capitale. Voici le couplet qui se chantait sur l'air du vaudeville des *Deux Edmond*, air que Béranger illustra par sa chanson *Vieux habits ! vieux galons !*

LE MARI.

Aux Français nous verrons *Zaïre*,
A Feydeau nous verrons *Zémire*,
Iphigénie à l'Opéra.

LA FEMME.

Ça m'ennuiera (*bis*).
J'aime mieux *Fanchon la vielleuse*,
Abraham et *la Pie voleuse*,
Et puis la jeune Malaga.
Au moins ça m'amusera (*bis*).

Outre ses bateleurs et ses Jocrisses, outre ses hardies danseuses de corde, ses animaux vivants, ses marionnettes commençant à midi ; outre ses cabinets de physique, ses cafés dramatiques et son salon de figures qui existe encore, le boulevard du Temple a eu deux curiosités qui valaient à elles seules toutes les autres, Fanchon et Louise Masson. Le boulevard a gardé la mémoire de ces figures poétiques que nous voyons aujourd'hui à travers la gaze transparente de la rêverie, comme Esméralda et Mignon.

Fanchon était une jolie fille de Savoie qui parcourait les cabarets du boulevard et chantait des couplets au dessert. On connaît sa touchante histoire, son innocence méconnue par son père, qui la maudit, ne pouvant se figurer qu'on pût gagner tant d'or avec une vielle ; ses longues amours, si longtemps malheureuses, avec un jeune gentilhomme, dont la mère fut touchée enfin par tant de constance. MM. Bouilly et Joseph Payn firent, avec l'histoire de Fanchon, un vaudeville intitulé *Fanchon la vielleuse*, qui fut joué avec le plus grand succès au théâtre du Vaudeville. Cette pièce, rhabillée par M. Gustave Lemoine et M. Dennery, il y a quelques années, sous le titre de *la Grâce de Dieu*, attira beaucoup de monde à la Gaîté.

Quant à Louise Masson, elle avait été une reine de théâtre ; elle avait régné un jour comme régnaient les courtisanes sous l'ancien régime. Après avoir jeté à ses folles fantaisies la fortune d'un roi, après avoir épuisé tous les luxes de chevaux et d'équipages ; après avoir eu un salon comme Aspasie et comme Ninon, déchue enfin et misérable, vêtue d'une robe de gaze en hiver, la pauvre Louise venait chanter pour quelques sous sur ce même boulevard qui avait vu tous ses triomphes. Un ancien comédien de province l'accompagnait, et ils chantaient les duos du *Tableau parlant* et de *Blaise et Babet*. Louise râclait une mauvaise guitare. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait la quête en disant :

— Messieurs, ayez pitié de Mlle Louise Masson, qui a fait courir tout Paris chez Audinot, dans *la Belle au Bois dormant !*

Voici la liste des principaux théâtres qui ont existé sur le boulevard du Temple et dans ses environs depuis l'année 1791, où la liberté absolue du théâtre fut proclamée. Ce sont :

Le *Théâtre d'Audinot*, qui devint l'Ambigu-Comique ;
Le théâtre des *Délassements-Comiques* ;

Le *Théâtre patriotique*. C'est celui des *Associés* qui avait pris ce titre au moment de la Révolution. Il fut depuis le *Théâtre de Mme Saqui*, puis le *Théâtre de M. Dorsay*. En dernier lieu, il a pris à son tour le titre de *Délassements-Comiques ;*

Le *Théâtre des élèves de Thalie*, qui servit aux élèves de l'Opéra pour la danse, et fut appelé plus tard *Variétés amusantes ;* Lazzari en était directeur quand la salle fut incendiée en 1798;

Le *Théâtre de Nicolet;*

Le *Théâtre du Lycée dramatique*. Cette petite salle en bois fut appelée plus tard *Théâtre des Patagoniens*, et, plus tard encore, servit aux exercices de mesdemoiselles Rose et Malaga, et de plusieurs autres danseuses et danseurs de corde ;

Le *Théâtre du café Yon*, qui était situé à côté de la maison où Fieschi a placé sa machine infernale. On y chantait des ariettes et l'on y représentait les vaudevilles et opéras à trois personnages, tels que *la Clochette*, *la Servante maîtresse*, *l'Enrôlement supposé*, *les Chasseurs et la Laitière*, *le Devin de village*.

Il y avait encore, rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, un petit théâtre nommé *Théâtre du Marais*, sur lequel Baptiste aîné créa *Robert chef de brigands;* rue Notre-Dame-de-Nazareth, un spectacle nommé *Théâtre d'émulation;* et, boulevard du Temple, au coin de la rue d'Angoulême, une toute petite salle dont le nom ne nous est pas parvenu.

Nous dirons un mot de ces différents théâtres et des principaux d'entre les petits spectacles qui ont existé à Paris, quand nous nous occuperons de ceux qui les ont remplacés. Nous disons remplacés, car tous les théâtres que nous venons de nommer sont, hélas! transformés ou morts, oubliés ou méconnaissables.

Mais si Mlle Rose ne se montre plus en équilibre sur un chandelier et la jeune Malaga à la crapaudine sur un plat d'argent; si le farouche Golo n'est plus convaincu d'avoir persécuté la vertueuse Geneviève, et Cadet-Roussel d'être esturgeon; si cet âge d'or n'est plus, si toute cette belle fantaisie est morte, les théâtres qui sont nés de toutes ces cendres ne sont ni moins étranges ni moins curieux à étudier que leurs devanciers sur le fantastique boulevard du Temple. C'est là le royaume de la fantaisie; elle y règne et y régnera toujours fatalement, car c'est son droit. La fantaisie est morte, vive la fantaisie!

Les petits théâtres qui existent aujourd'hui sur le boulevard, sont : les Folies-Dramatiques, le spectacle des Funambules, les Délassements-Comiques, Lazary et le théâtre Beaumarchais.

Quoique presque tous ces théâtres ou spectacles aient été, à des époques plus ou moins éloignées, consacrés au ballet et à la pantomime, que jouent seuls aujourd'hui l'Académie royale de musique et les Funambules, nous ne donnerons point ici l'histoire de la pantomime et des types grotesques en France. Cette partie de notre travail sera mieux placée dans l'article que nous destinons au petit théâtre actuel de la Foire Saint-Laurent.

De tous les petits théâtres actuels que nous avons nommés, le plus curieux, le plus original, le plus vivant est, à coup sûr, le théâtre ou plutôt le spectacle des Funambules, pour parler comme l'exigent les règlements *ad hoc*. Les Funambules existent nécessairement, parce qu'ils répondent à un besoin de l'esprit; ce besoin de rompre violemment avec la prose de la vie réelle pour se reposer et errer au hasard dans le poëme d'une comédie idéale. C'est ce besoin, ou ce sentiment, comme on voudra l'appeler, qui a produit la pantomime et le ballet, la féerie du *Pied de Mouton* et le théâtre fantastique de Shakspeare ; c'est lui qui a produit et baptisé les Léandres, les Valères, les Clitandres, les Aramintes, les Isabelles, les Éliantes et les belles Dorimènes, qui font porter par de petits pages la queue de leur robe dorée.

Tout le monde a rêvé une heure au moins dans sa vie au milieu de cet univers de poésie et d'enchantements créé par le divin poëte anglais ; tout le monde s'est plu à s'égarer dans ce pays impossible, où tout est charme, lumière, harmonie, fantaisie imprévue ; dans ce pays où les héroïnes de dix-sept ans se promènent au clair de lune, en habits de pages, dans des forêts de France, où l'on trouve des sangliers redoutables, des sonnets attachés aux arbres et des bergers en casaque vert-pomme. Des chaudronniers anglais, des fées amoureuses et des lutins de l'air y jouent la comédie pour des ducs d'Athènes et des princes de Lacédémone. Heureux théâtre, à qui le clair de lune sert de rampe et de lustre, les fleurs de comparses, et qui a pour orchestre la chanson du bouvreuil et la chanson des étoiles, la brise murmurante, les feuillages et les ruisseaux, toutes les voix de la nature !

Certes, par le vaudeville et le mélodrame qui court, ce serait là un art et une tragédie peu goûtés sur nos théâtres. Mais si quelque chose peut en donner une idée confuse et rappeler au rêveur ce splendide poëme, comme un portrait vague et un peu effacé rappelle une personne aimée, ce serait à coup sûr cet incroyable, ce fabuleux, cet impossible spectacle des Funambules, ce théâtre sans pareil qui ressemble à tout et ne ressemble à rien, qui n'a eu ni modèles ni imitateurs, et qui allie si bizarrement, dans des œuvres sans nom, l'ignoble au sublime, le gracieux au grotesque, le doux au terrible, la rêverie au drame, la fantaisie à l'action. Ce serait enfin ce spectacle unique si souvent raconté et si rarement compris, qui a exercé de notre temps, et quelquefois en vain, tant de plumes savantes. L'effet produit sur l'âme et sur l'esprit par cette poésie tout exceptionnelle, tout en dehors des combinaisons accoutumées et des idées reçues, est tellement étrange, tellement compliqué et insaisissable, qu'il devient très-difficile d'analyser ses propres sensations et surtout de les faire passer dans l'esprit des autres. Nous essayerons cependant d'accomplir cette tâche laborieuse, persuadé, malgré notre infériorité, que nous serons assez heureux pour initier nos lecteurs à quelques détails négligés ou inaperçus jusqu'à présent par les critiques.

Tout dans le spectacle des Funambules est bizarre et inusité, à commencer par son origine. Ce fut d'abord un théâtre de chiens savants. Barbets, caniches, molosses, lévriers, bassets, épagneuls, dogues, mâtins, carlins et gredins, tel était le personnel de la troupe, troupe complète avec premiers rôles et doubles, sociétaires et pensionnaires, jeune premier, roi, père noble, comique, frontin, soubrette, amoureuse, corps de ballets et figurants des deux sexes ; une véritable république de comédiens organisée sur le modèle de la Comédie-Française et de l'Académie royale de musique, avec d'heureuses modifications cependant. Les plus habiles écrivains d'alors ne dédaignèrent pas de composer des canevas pour ces hardis comédiens, qui, pareils aux acteurs anglais, excellaient à rendre les œuvres franches, simples, dans lesquels la passion se développe sans entraves avec un parti pris violent, sans toutes ces barricades de petits moyens, ces échafaudages de finesses, ces roueries d'enchevêtrement dans lesquels s'enferma plus tard la petite comédie sentimentale. Nous sommes assez heureux pour pouvoir donner ici quelques échan-

tillons des drames que fit vivre le génie de ces célèbres mimes.

Une jeune princesse russe (épagneule à longues soies) est retenue prisonnière dans un château, sous la garde d'un tyran (boule-dogue) :

La Trinité se passe,
Marlborough ne revient pas.

Et « Anne, ma sœur Anne ». L'amant (jeune caniche) rôde avec désespoir au pied de la tour où gémit l'idole de sa flamme :

Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par mer
Ou par trahison.

Bientôt il rassemble son armée pour faire le siége du château !

Amis, secondez ma vaillance.

Et, grâce à la valeur de ses braves soldats (barbets, caniches, lévriers et bassets), il défait l'armée ennemie (danois, griffons, carlins et roquets).

Le fort est emporté et la princesse délivrée par son chevalier :

Chantons, célébrons sa victoire.

Et le tyran (boule-dogue) emmené prisonnier ***avec tous les honneurs dus à son rang.***

Dans ce drame, comme on le voit, l'action, action héroïque et chevaleresque, marche rapidement à son but, selon le grand précepte dramatique : ***Semper ad eventum festina.*** En voici un autre non moins terrible et plus touchant, dans lequel le poëte a fait vibrer de préférence la corde sentimentale. Après la terreur la pitié. φόβος καὶ ἔλεος.

Monsieur et madame Denis (un griffon et une épagneule), lui avec son habit de velours et sa culotte en bouracan, elle mise en satin blanc (comme on s'en souvient) passent dans une rue, suivis de Carlin, leur jockey, qui porte le serin



M. et Mme Denis, avec leur jockey et le serin de madame.

de madame. (Exposition naturelle, simple, large comme celles de Shakspeare, et prise au cœur même de la vie réelle.) Entre le guet (troupe de caniches), qui arrête un déserteur (autre caniche). (Nœud fortement serré; l'action tragique s'engage d'une façon puissante.) A peine arrêté, le déserteur passe devant un conseil de guerre. (Assemblée de barbets). Il est condamné à mort. (Péripétie féconde en émotions poignantes. Le poëte a légèrement indiqué qu'une passion malheureuse pour Mme Denis a seule poussé le héros à une légèreté coupable.) Cinquième acte, le déserteur est conduit sur le préau aux sons d'une musique lamentable. Il est fusillé, et tombe en murmurant un nom qu'on n'entend pas. Quelques minutes avant l'instant fatal, il a parlé bas à un de ses anciens frères d'armes (caniche comme lui). On suppose qu'il l'a chargé de couper une mèche de ses cheveux et de la porter à l'ange trop aimé. (Dénoûment bien plus terrible que celui d'***Antigone***, parce qu'il est plus vrai et plus simple. L'intérêt ne peut s'épar-

piller sur plusieurs personnages, et la catastrophe a lieu sous les yeux du spectateur, moyen tragique dont l'effet ne saurait être douteux.)

On voit combien notre poëte est ici supérieur au grand Racine, qui, emprisonné par les langes de son époque, n'a point osé mettre en action la mort d'Hippolyte.

Mais, hélas! comme Bobèche, comme Galimafré, comme mesdemoiselles Rose et Malaga, les chiens savants quittèrent un beau jour ce public enthousiaste qui les avait tant aimés.

Les illustres artistes furent remplacés par des paillasses obscurs et sans gloire, des femmes sauvages, des avaleurs de sabres, l'*homme géant* et *le joueur de harpe*, etc. Mais un jour, n'importe qui (le nom du protecteur est resté en blanc dans le livre de l'histoire), n'importe qui, disons-nous, fit entrer, grâce à son influence, au théâtre des chiens savants, un paillasse encore plus obscur et inconnu que le reste de la troupe.

Ce Gilles s'appelait tout bonnement Jean-Gaspard Déburau.

C'est ici que commence la véritable histoire des Funambules.

THÉODORE DE BANVILLE.

(*La fin prochainement.*)

LE VINGT-QUATRE MARS MIL-HUIT-CENT-QUATORZE.

PETITE RECTIFICATION D'UNE GRANDE ERREUR.

Tous les auteurs qui ont écrit sérieusement l'histoire de Napoléon se sont gravement trompés sur un fait d'autant plus important, qu'on peut en tirer des déductions sur le véritable caractère d'un des plus grands hommes qui aient pesé sur l'Europe entière.

Tous, en racontant ce qui s'est passé à Fontainebleau dans la nuit du 14 mars 1814, ont fait du roman et débité une fable qui a eu d'autant plus cours, que personne, hors le baron Yvan mon père, et moi, ne pouvait la réfuter. Mille fois mon père m'a raconté jusqu'aux plus petits détails de cette scène douloureuse : mais pendant toute sa vie, il n'eut jamais d'autres confidents que moi, et le lecteur en comprendra facilement la raison quand il aura lu cette notice. Maintenant que mon père n'existe plus, je regarde comme un devoir de rétablir la vérité des faits si légèrement dénaturés par des hommes qui ont la prétention d'avoir tout vu, de tout savoir, et qui, par un amour-propre mal entendu, compromettent les historiens.

Sur le point de partir pour la trop mémorable campagne de Russie, Napoléon eut une sorte de prévision des revers qui devaient lui arriver, et il fut saisi par la crainte de tomber lui-même entre les mains de ses ennemis. En conséquence, il fit venir dans son cabinet son chirurgien favori, le docteur baron Yvan, et après lui avoir fait part de ses craintes, il lui demanda s'il ne pourrait pas faire préparer un poison assez actif pour tuer promptement et sans trop de douleur. Il ajouta qu'il le porterait constamment sur lui, dans un cachet, pour en faire usage si la fortune le réduisait à cette extrémité. Mon père voulut lui faire quelques observations, mais l'empereur lui ordonna d'un ton si impératif d'exécuter ses ordres, qu'il fut obligé d'obéir.

Le baron Yvan fit de suite venir M. Rouyer, pharmacien-major de la maison de l'Empereur, et fit préparer immédiatement devant lui une poudre composée de belladone et d'ellébore blanc. La composition peu active de ce poison est, comme on le voit, une conséquence des idées qu'avait mon père quand il osa faire des observations à l'Empereur.

Cette préparation fut placée dans un cachet et remise à Sa Majesté. Pendant la désastreuse campagne, Napoléon perdit ce bijou, et, revenu à Paris, il ordonna de nouveau à son docteur de lui préparer la même dose de poison. Cette fois le bijoutier de la couronne fit une petite cassolette dans laquelle M. Rouyer mit le composé que l'Empereur devait toujours porter dans la poche de son gilet, et qui fut encore plus vite perdue que le cachet.

Dans la soirée du 14 mars, après l'abdication, l'Empereur fit mander auprès de lui les officiers de sa maison, et, voulant récompenser tous ceux qui lui étaient restés fidèles, il distribua à chacun une part des deux millions en or qu'il avait déposés au Trésor. Puis, tout le monde en pleurs se retira, et l'Empereur ne garda auprès de lui que l'homme qu'il appelait alors son ami, le docteur Yvan.

Il lui demanda brusquement s'il le suivrait à l'île d'Elbe. Mon père, que des affaires de famille, pour lui de la plus haute importance, attachaient à Paris, hésita dans sa réponse et balbutia la demande d'un congé de deux ou trois mois. L'Empereur interpréta mal cet embarras, et lui dit avec bonté : « Mon cher Yvan, vous êtes fatigué de la « guerre : restez chez vous. Vous n'avez jamais songé à « votre fortune ni à celle de votre famille : je donne à cha- « cun de vos enfants cent mille francs. Quant à vous, mon « ami, prenez cette croix de commandeur de la Légion- « d'Honneur, comme récompense de votre dévouement, et « de plus, je vous ai porté pour la somme de quarante mille « francs sur les deux millions que je viens de distri- « buer. »

Mon père, accablé de tant de bienfaits, ne trouva pas un mot à répondre ; l'Empereur lui tendit la main qu'il serra avec effusion, et le baron, sans qu'il ait été le moindrement question de poison, se retira, laissant sur la cheminée la croix de commandeur et la note que l'empereur y avait jointe pour la Chancellerie. Il en est résulté que mon père est resté toute sa vie officier de la Légion-d'Honneur.

Comme je l'ai dit, ceci se passait le 14 au soir, et, après le départ de l'Empereur, mon père resta seul.

Vers deux heures du matin, Roustan, qui était couché en travers de la porte, entendit des soupirs douloureux. Malgré la défense expresse de Sa Majesté, il pénétra dans la chambre, et vit l'Empereur assis sur son lit, tenant encore à la main un verre dont il venait de boire le contenu. Napoléon était pâle et ne proférait aucune parole. Roustan ne comprenant rien à ce qui pouvait s'être passé, effrayé de l'air de stupeur de son maître, courut aussitôt éveiller le duc de Vicence, le général Gourgaud et le baron Yvan. Ils entrèrent tous les trois ensemble chez l'Empereur qui était toujours dans la même attitude, l'œil morne et fixe. En en-

tendant du bruit, Sa Majesté se retourna vers ces messieurs, et s'adressant à son médecin : « Hé bien, Yvan, lui dit-il, « le poison que tu m'as donné ne produit point d'effet. »

Il y a dans ces paroles quelque chose de très-singulier que je livre à la méditation des lecteurs.

Mon père, ne pensant pas qu'il pouvait être question du poison qu'il avait donné lors de la campagne de Moscou, voulut se défendre d'en avoir donné la veille; mais l'Empereur lui imposa vivement silence. Le docteur, après avoir tâté le pouls de l'Empereur, reconnut l'approche d'une de ces crises nerveuses auxquelles Sa Majesté était sujette, et après avoir fait une prescription, il se retira auprès de la cheminée.

En entendant l'Empereur parler froidement au duc de Vicence et au général Gourgaud de son empoisonnement, il vint dans l'esprit de mon père que, malgré le manque absolu des symptômes d'empoisonnement, il serait possible que Sa Majesté se fût procuré d'un autre médecin un poison minéral ou autre, dont les effets ne se produisent que quelques heures après l'avoir pris. Cette idée effraya tellement mon père, qui se voyait déjà accusé d'avoir empoisonné son souverain, qu'il perdit complétement la tête, sortit de la chambre, descendit le grand escalier, et, poursuivi par cette idée funeste, il prit un cheval tout sellé dans les écuries, et s'élança au grand galop sur la route de Paris. Un mouchoir blanc attaché autour de son bras lui permit de passer à travers les lignes des alliés. Jamais l'Empereur ne lui pardonna ce moment de faiblesse.

Tout le monde sait la fin de cette nuit terrible et ce que dit l'Empereur. Quant à mon père, dont l'air égaré et les habits couverts de boue nous effrayèrent beaucoup ma sœur et moi, sa raison ne tarda pas à lui revenir. Alors il voulut retourner à Fontainebleau ; mais hélas ! il n'était plus temps. Pendant tout le reste de sa vie il ne put jamais se pardonner d'avoir abandonné le grand homme qui se montra toujours pour lui un ami et un père, et jusqu'à ses derniers instants il regretta de n'avoir pas été mourir avec lui sur la terre étrangère...

Mais il n'a jamais cru à un empoisonnement.

Baron YVAN.

FABLES.

L'AVÉNEMENT DU LION.

C'était deuil aux forêts : sa majesté Lionne
Avait subi le sort des choses d'ici-bas :
Porte-faix et porte-couronne
Sont égaux devant le trépas!
Encor, si nous laissions des regrets sur la terre,
Cette nécessité semblerait moins amère ;
Mais les regrets, le plus souvent,
Hélas! ne durent qu'un moment :
Car il est un revers à toutes les médailles,
La fête après les funérailles,
Après le deuil l'avénement ;
Bientôt la gaieté se réveille,
Bientôt s'envole le chagrin,
Et déjà l'on peut voir sous les pleurs de la veille
Le sourire du lendemain!
Aussi, quand du défunt la dépouille mortelle
Eut été mise en terre avec solennité,
Bien vite on oublia l'ancienne majesté
Pour songer à fêter la majesté nouvelle ;
Et lorsque du vieux roi le jeune successeur
Pour montrer sa face royale
Parcourut à pas lents sa vaste capitale,
On applaudit avec fureur;
C'était dans la gente animale
Des élans, des transports, des larmes de bonheur!
Un sage, un vieux renard vivant dans la retraite,
Retiré loin des cours et du bruit importun,
S'était mis aussi de la fête,
Criait, battait des mains, et plus fort que chacun.
« Et vous aussi, lui dit quelqu'un,
Vous partagez cette aveugle allégresse
Et joignez votre voix à ces cris insensés?
Applaudir sans savoir qui vous applaudissez!
Est-ce donc là votre sagesse?
— Mon ami, répliqua le Nestor des forêts,
Si je me réjouis, c'est par expérience :
Voulez-vous être heureux, faites ce que je fais,
Soyez heureux de confiance ;
Car le bonheur c'est l'espérance ;
En ce bas monde *avant* vaut toujours mieux qu'*après*,
Et vous risquerez fort de n'applaudir jamais
Si vous n'applaudissez d'avance ! »

LA CONVERSION DU LOUP.

Un vieux loup de mauvaise vie,
Connu par ses exploits gloutons,
Un beau jour fut pris de l'envie
D'aimer Dieu désormais en place des moutons.
L'intention était honnête :
Notre loup, tout d'abord, pensa l'affaire faite
Et voulut dans le bien jusqu'au cou se jeter.
Certain renard qu'il aimait fréquenter,
Grand mangeur de poulets, du reste bonne bête,
Renard de pensée et de tête,
Et renommé pour son esprit profond,
Voulut le modérer dans ses transports sublimes :
Pensait-il donc, tout sortant de ses crimes,
Tout frais du sang de ses victimes,
Entrer au ciel, et d'un seul bond
Passer ermite saint de brigand vagabond?
Il en dit encor davantage,
Mais, nouveau converti, le loup n'était pas sage
Et voulut être saint à la barbe des gens.
Le voilà donc, retiré loin des champs,
Vivant d'eau fraîche et des fruits de la terre,
Les yeux baissés, la mine austère,
N'osant regarder un mouton
Par repentir...... et par précaution,
Jeûnant exactement pendant tout son carême,
Ses quatre-temps, ses vigiles, et même
Encore au delà, disait-on.
Tout alla bien d'abord ; mais hélas ! la raison
Est faible.... chez les loups ; et le nôtre, tout blême,
Commençait à trouver du mal à faire bien ;

Et puis, on n'est pas loup pour rien !
Un jour enfin, jetant là son beau zèle,
Il perdit sa vertu par quelque coup de dent
Et redevint brigand comme devant.
Mais la morale, quelle est-elle?
La voici : Si d'un mal vous voulez vous guérir,
Laissez tout doucement se fermer la blessure ;
Pour être sûr de réussir,
Il faut savoir en tout garder une mesure.

L'IMMORTELLE ET LES ÉPIS.

Vaine de ses nombreux printemps,
Et relevant sa tête altière,
L'immortelle raillait des épis jaunissants
Qui près d'elle tombaient sous la faux meurtrière :
« Je vous ai vus naître en ces champs,
Et vous mourez, et je vis, disait-elle,
Et ce jour n'aura point pour vous de lendemain;
Mais pour moi, la fleur immortelle,
Le printemps de retour me retrouve nouvelle,
Et bien loin est le jour qui verra mon déclin. »
Un épi répondit : « Ne soyez point si vaine
D'échapper toujours au trépas :
Car si vous en valiez la peine
On ne vous épargnerait pas.
D'un amas de printemps stériles
Cessez de tirer vanité :
Mieux vaut une mort prompte après des jours utiles
Qu'une vaine immortalité !

ANATOLE DE SÉGUR.

LES NOCES VENDÉENNES.

On distingue en Vendée la Plaine, le Bocage et le Marais. Le Marais et le Bocage sont les points les plus curieux du pays, sous le rapport pittoresque et sous le rapport moral.

Les gens du Marais ne tranchent pas moins par le costume que par le caractère sur le reste des Vendéens. Ils portent de larges pantalons, rehaussés de ceintures écarlates, des vestes en drap fin, à boutons argentés, d'énormes chapeaux entourés de velours et quelquefois de rubans. Les femmes étalent un véritable luxe d'étoffes éclatantes, de soieries et de dentelles, de dorures et de bijoux. Leur coiffe altière, élevée de deux pieds, rappelle les fameux hennins du quatorzième siècle. Un gros cœur en or pend au-dessous de leur épais chignon sur l'opulente carnation de leur cou. Des chaînes d'argent attachent les clefs du ménage à leur ceinture. Des boucles du même métal brillent sur leurs souliers, dont la forme coquette fait valoir les bas à fourchettes rouges.

Même richesse à l'intérieur des habitations : grands lits de bois peints, bourrés de plume jusqu'au ciel ; piles de linge blanc parfumé dans les armoires ; vaissellier garni de faïence de toutes les couleurs ; cellier rempli de vin de la Plaine, de la Saintonge ou de l'Anjou ; table toujours couverte de pain blanc, de beurre frais et de poisson délicat, quelquefois d'une oie grasse ou d'un excellent canard, avec un service d'argenterie massive. Et puis aux jours de foire et de marché un train complet de voyage pour aller à Beauvoir, à Challans ou à Machecoul ; autant de maîtres, autant de juments bien nourries, autant de lourds valets montés comme leurs maîtres.

Ce bien-être, cependant, n'est pas le lot de tous les maraichains, mais seulement des riches cultivateurs connus sous le nom de cabaniers. Le Marais, qui est le pays des contrastes, offre à côté d'eux les pauvres pêcheurs du *marais mouillé*, qu'on nomme *huttiers*, du nom de leurs maisons de terre et de branchages, mais dont la demeure véritable est leur batelet, auquel ils semblent incorporés comme le centaure antique à son cheval. Le huttier vit en effet sur l'eau les deux tiers de l'année. Il naît et s'élève, travaille et voyage, se marie et meurt dans la case étroite de sa barque. Il la quitte à peine quelques instants pour vendre sa chasse ou sa pêche au rivage prochain. Il la fait voler sur les eaux au moyen d'une perche ou rame appelée pégouille. Il court avec elle au-devant du gibier qu'il abat à coup sûr, ou du poisson qu'il enveloppe dans ses longs filets.

Rien d'étrange à voir comme les promenades des huttiers, par un beau jour de fête, sur la vaste nappe argentée dont l'Océan couvre leur pays. Le village s'élève sur un monticule au-dessus du marais... Un gai carillon ébranle le clocher réfléchi dans l'onde... A ce signal, les huttes éparses tressaillent sur leurs tertres lointains... Des coiffes blanches s'en détachent par groupes, comme des goëlands effleurant le sol de leurs ailes blanches... Chaque famille s'installe dans son bateau, chaque bateau se rallie au bateau voisin, et, de tous les ilots de cette mer tranquille, vingt flottilles prennent leur essor vers le centre commun. Les bateaux cinglent d'ordinaire deux à deux, et tellement rapprochés que ceux qui les remplissent ont l'air de marcher sur l'eau en se donnant le bras. Ainsi les huttiers vont au baptême de leurs enfants, à l'enterrement de leurs pères, au mariage de leurs filles. Ainsi leurs prêtres vont leur porter les secours de la religion, leurs médecins les secours de l'art, et leurs amis les secours de l'amitié.

Nous avons vu chez eux le spectacle d'une noce, et nous ne l'oublierons jamais. Dès le matin, la barque nuptiale fut entourée de toutes les yoles d'alentour, pavoisées de rubans et de feuilles de tamarin, montées par les huttiers et les huttières dans leurs plus beaux habits de fête. Le signal du départ fut donné par la *veze*, qui réveilla mille échos joyeux à perte d'ouïe... Les chants et les coups de fusil alternaient avec la musette champêtre. Le soleil levant changeait le Marais en une plaine de nacre enflammée. Après la messe, le repas eut lieu sur la flottille. Deux barques, chargées de vivres, allaient de rang en rang servir les autres, puis elles s'établirent au centre ; on se serra tout à l'entour, et les bateaux devinrent une grande table flottante. La fête se termina par des chants, des coups de fusil, des danses même, et, le soir venu, par une joute entre les barques illuminées... Les époux furent conduits, sur les onze heures, à la hutte de famille. Leur bateau y entra sans peine, car l'eau s'élevait jusqu'à la moitié des murs. Ils n'eurent qu'un mouvement à faire pour passer de ce batelet dans le lit nuptial... Et barques et convives, chants et musique se dispersèrent et s'évanouirent dans toutes les directions...

Voici maintenant le tableau d'une noce chez les paysans du Bocage.

Les jeunes gens se recherchent et se connaissent aux *assemblées* du dimanche, consacrées, le matin, à la quête des domestiques, et, le soir, au plaisir et à la danse. Ici, comme dans toutes les campagnes, l'amour se fait à coups de pied et à coups de poing, et se traduit par des niches et des surprises à casser bras et jambes.

Quand les deux familles sont d'accord, chacun invite à la noce tous ses parents, alliés et amis, c'est-à-dire presque tout le village. Le matin du grand jour, les jeunes filles revêtent la mariée de la robe en drap de Silésie bleu, de la ceinture argentée que le mari seul pourra défaire, et de la coiffe à longues barbes, où toutes celles qui veulent se marier dans l'année fichent une épingle. Autrefois le fiancé se poudrait ce jour-là comme son seigneur. On retrouve encore cet usage en quelques cantons.

Le cortége se rend à l'église. Le parrain et la marraine de la future marchent derrière elle, le parrain portant un énorme gâteau à bénir, la marraine portant une épine blanche garnie de rubans et de fruits, et une quenouille avec son fuseau. Avant d'unir les époux, le prêtre bénit, outre les anneaux, treize pièces d'argent que l'homme donne à la femme. Tous ces symboles s'expliquent d'eux-mêmes : l'épine et les fruits, ce sont les joies et les douleurs d'ici-bas; la quenouille, c'est le travail; le gâteau, c'est la communion du ménage; l'argent, c'est la protection du mari. Au milieu de l'office, les cloches sonnent le glas funèbre, toutes les voix chantent le *libera*, et tous les cœurs prient pour l'âme des morts.

Au sortir de l'église, la mariée s'arrête et reçoit le baiser d'adieu de sa famille et de ses amis. Les garçons la saluent de coups de pistolet et de coups de fusil. Chasseur par état et soldat par souvenir, le Vendéen ne connait pas d'autre sérénade que l'explosion de la poudre enflammée. Soit qu'elle marche, soit qu'elle chevauche, soit qu'on la porte à travers les chemins creux, l'épouse doit se rendre de l'église à la maison par la ligne la plus directe. Si elle prenait le moindre détour, elle abandonnerait le sentier de la vertu. Arrivés sur le seuil conjugal, on présente aux mariés du vin, du beurre et du pain frais. A jeun et fatigués, ils acceptent ce premier repas. En même temps, une pyramide de fagots s'élève dans le pré voisin, on y met le feu, et la flamme tourbillonne en l'air au bruit des détonations.

C'est le signal des premières danses; la veze et souvent le violon y répondent. La foule joyeuse se divise en couples. Aux *courantes* succèdent les *rondes*, aux *rondes* le *pichefrit* national. Deux jeunes gars et deux jeunes filles se font vis-à-vis; chaque danseur est derrière sa danseuse immobile. Par-dessus l'épaule de celle-ci, il provoque son adversaire en s'agitant sur une mesure croissante... Tout à coup les deux rivaux s'élancent, se donnent la main, dansent ensemble ou séparément, et se placent devant leurs danseuses qui recommencent le même exercice. S'il faut en croire M. Massé-Isidore, qui nous fournit quelques-uns de ces détails, le pichefrit remonte aux danses guerrières des anciens Agésinates.

Mais voici l'heure du diner. Sous une vaste tente de toile blanche, tout le monde se range autour d'une table chargée d'assiettes d'étain, de bouteilles et de plats homériques. Le couvert de la mariée est le seul qui mérite ce nom. L'époux la sert debout, la serviette sur le bras, jusqu'au dessert. Alors cessent les chansons qui ont accompagné le repas (1). On apporte les gâteaux offerts aux mariés par leurs parrains et leurs marraines. Ce sont de véritables monuments dans lesquels entrent deux boisseaux de farine. Les plus vigoureux garçons de la noce les soulèvent sur leurs bras et les portent en dansant autour des tables. Tous les convives les imitent, armés de leurs assiettes d'étain qu'ils entre-choquent en l'air, — non sans détacher au vol et manger quelques parcelles des gâteaux. Encore un souvenir de l'antiquité, qui fait rêver à la danse des Corybantes. Des cadeaux de toute espèce sont offerts de la même sorte aux époux : du linge, de la vaisselle, de l'argent, de petits sabots et des bonnets enfantins.

Nouvelles danses jusqu'au souper, et après le souper nouvelles cérémonies. Une porte s'ouvre. Une troupe de jeunes filles s'avance, soutenant un énorme bouquet d'épines, chargé de rubans, de fruits et de fleurs. Elles le présentent tristement à l'épousée. Celle-ci tombe en pleurant dans les bras de sa mère; l'émotion gagne toute l'assistance, et les jeunes filles chantent cette fameuse chanson de la mariée, qui se retrouve dans toutes les campagnes de l'Ouest, avec quelques variantes. C'est l'adieu de l'amour à l'hymen, du plaisir au devoir, de la virginité à la maternité. L'expression en est tour à tour impitoyable et touchante :

Ce bouquet fruitager
Que ma main vous présente,
Il est fait de façon
A vous faire comprendre,
Que tous ces vains honneurs
Passent comme les fleurs.
Vous n'irez plus au bal,
Au bal, aux assemblées;
Vous resterez à la maison
Pendant que nous irons.
Adieu, château brillant,
Beau château de mon père,
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler! etc.

Et la chanson n'exagère pas. Le sort de la paysanne est en effet l'opposé du sort de la femme du monde. La liberté et la joie de celle-ci commencent avec son mariage. L'esclavage et les peines de celle-là datent du jour de ses noces.

Tandis que la mariée fond en larmes, le plus jeune de ses frères, se glissant sous la table, lui dérobe sa jarretière rouge.... Ses sanglots redoublent à ce vol symbolique, mais déjà les toasts joyeux les couvrent. La jarretière est coupée en petits morceaux, et chaque convive en décore sa boutonnière. Parfois, le jeune frère enlève aussi un soulier, qu'il adjuge au plus offrant. Le marié le rachète à ce dernier, et le prix retourne au trésor fraternel.

Tout à coup on entend frapper à la porte. « Ce sont des étrangers qui demandent l'hospitalité. Qu'on les connaisse ou non, peu importe, ils sont invités et admis au banquet conjugal. Deux d'entre eux portent dans une corbeille couverte d'un voile blanc, ce qu'on appelle le *Moumon* : c'est ordinairement une colombe, une tourterelle, ou un jeune lapin enjolivé de rubans. Ils posent leur corbeille sur la table, sans la découvrir ni proférer une seule parole; si on veut savoir ce qu'elle contient, on la joue aux cartes. Si les voyageurs la gagnent, ils la remportent sans la découvrir, mais s'ils la perdent, ils lèvent le voile, et le *Moumon* s'échappant au milieu des plats et des assiettes excite la plus vive hilarité. » (Massé-Isidore).

Dans certains cantons, la nuit entière se passe en réjouissances. Dans quelques autres, les époux s'échappent vers quatre heures du matin, et vont se cacher dans une maison voisine. Mais bientôt toute la noce se met à leur recherche, et finit par les découvrir. Alors on leur présente une soupe à l'oignon, qu'ils mangent au bruit des éclats de rire et des coups de fusil, — à moins que la mariée ne la renverse ou ne la jette au visage des plaisants : — ce qui annonce au futur ménage une série d'orages domestiques.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Il y en a une sur la bouillie de millet, une autre sur l'oiseau que l'on fait envoler d'une soupière, vingt autres sur vingt sujets du même genre; le tout entremêlé des lazzis intarissables du ménestrel, dont la triple fonction est d'amuser, de faire danser, et de boire toute la journée.

SCULPTEURS CÉLÈBRES.

FRANÇOIS GIRARDON.



Tombeau du cardinal de Richelieu, par François Girardon (Chapelle de la Sorbonne).

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux grandes conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des heures entières en contemplation devant la nature ; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée ; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En

conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, si ce n'est d'antipathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à emplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils. Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose; il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant serait incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur pressentait que l'antre obscur de la chicane ne devait guère convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtemps contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte, à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes; chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que nous aurions voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour pour son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire des contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées; mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors, il lui arriva souvent de quitter l'atelier, et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait si magnifiquement les artistes, et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les bras vers l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi! » qui a toujours été la révélation des grands hommes.

Troyes possédait dans ce temps-là, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs célèbres, François Gentil et Messer Domenico. François Gentil était Troyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-on, du Primatice, auquel François I[er] avait donné à Troyes l'abbaye de Saint-Martin-ès-aires. Girardon développa ses heureuses dispositions par l'analyse des œuvres de ces deux maîtres : œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui, le sentiment de Pierre Mignard; œuvres si belles et si abondantes, au dire des contemporains, que le chevalier Bernin passa deux mois à les copier, et avoua en partant que Troyes était une petite Rome. Hélas! qu'est-elle devenue, cette Rome?...

Girardon, nous l'avons dit, se servit utilement de ces grands modèles, et quand son âme se fut assez échauffée, quand il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit un bloc de pierre et en tira une image de Vierge, empreinte de timidité et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce naïve ferait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en tremblant de joie, comme un pieux hommage à sa sœur. Le premier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait plus qu'à continuer, lorsqu'une occasion comme la Providence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes; Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises

dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporté par l'aile de Dieu.

Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais disons-le en passant, et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou s'il ne donne pas le génie! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait plus besoin de la mélancolie, de l'extase dans les temples et de la vue du ciel, que de l'analyse des chefs-d'œuvre antiques.

Quoi qu'il en soit, quand il revint en 1652, il était digne de se joindre au cortége qui commençait à rayonner autour du jeune roi Louis XIV; mais il consacra une année aux amis du pays. Avant d'aller prendre sa place parmi les demi-dieux de la cour de France, Girardon passa une année tout entière à travailler humblement pour ses concitoyens. Ceci est, par-dessus tout, digne d'éloges. Il n'a pas cette impatiente ambition de la jeunesse. Lui, qui revient de Rome, tout brûlant d'inspiration, il n'est pas désireux d'un plus grand théâtre que sa vieille ville; il donne une première offrande de son talent à ses compatriotes; il fait des bustes pour un M. Quinot, des statues pour des cheminées; il n'est pas pressé de briller autre part; on dirait qu'il a le sentiment de sa force et le pressentiment de sa longue carrière, et que, certain d'arriver toujours, il juge inutile de se hâter. Il se repose dans sa famille, et il attend. Cependant ses amis, ambitieux pour lui, l'excitent; on lui donne des lettres pour Colbert et pour Mignard, qui venait d'achever les peintures du Val-de-Grâce, et on l'envoie à Paris. Une fois à Paris, dans cette atmosphère glorieuse qui dilatait alors les poitrines, quand il a serré la main de Mignard, coudoyé Molière et rencontré Pujet, il comprend que c'est là son terrain, qu'il a aussi de grandes choses à accomplir, et il se met à l'œuvre. En 1660, il remporte un prix de trois cents louis d'or. Ce succès l'enhardit; Mignard se sert de son crédit pour le pousser avec éclat; les faveurs du roi viennent le trouver; des amitiés illustres emplissent sa demeure; La Fontaine et Boileau le nomment leur Phidias, Santeuil le chante en latin; Versailles, qu'il a vu commencer et finir, le demande pour peupler ses solitudes, et, en 1687, l'Académie lui ouvre ses portes.

Maintenant, jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1715, toute sa vie fut une longue suite de triomphes. Aimé du roi, aux volontés duquel il fut constamment dévoué, estimé de tous ses rivaux, il garda au front pendant tout le cours de son existence patriarcale, sans aucun nuage, cette précieuse auréole dont il n'était fier qu'en pensant à son pays!

Ah! l'amour de son pays, ce fut, après la sculpture, la grande passion de Girardon. Au milieu des innombrables travaux qu'il accomplissait; dans cette grande quantité de statues, de fontaines, de vases et de bas-reliefs qu'il répandait dans les jardins royaux, et notamment à Versailles, il gardait toujours dans un coin de son atelier un bloc de marbre choisi dont il faisait, en cachette et avec dévotion, un chef-d'œuvre pour son pays. En 1687, il vint à Troyes avec un grand médaillon de marbre blanc représentant Louis XIV, que le maire et les échevins allèrent, à la tête de toutes les compagnies, recevoir de ses mains. Ce jour-là, Girardon se sentit bien heureux. En entendant les acclamations et les applaudissements du peuple, il se prit à pleurer en souriant. Ce fut, dit-il, le plus beau jour de sa vie; l'amitié du grand roi lui donna moins d'orgueil. Ce médaillon fut placé en 1690 dans la grande salle de l'hôtel de ville, où il est encore maintenant.

L'année suivante il fit fermer d'une grille de fer, faite à ses frais et sur ses dessins, le devant du chœur de l'église de Saint-Remy, où il avait été baptisé, et le 30 mars 1690 il vint lui-même placer au-dessus de cette grille un Christ en bronze, qui est regardé comme un de ses plus beaux ouvrages. Ces voyages à Troyes et ces surprises étaient les distractions du grand artiste. Environ dans le même temps, il exécuta de grands travaux au maître-autel de l'église Saint-Jean; et là, remarquons encore un trait caractéristique de cette âme pieuse et reconnaissante. Il avait fait ses premières études sur les dessins de François Gentil, il ne l'oublia pas, et trouva moyen de placer dans son œuvre deux statues de son premier maître. C'était une façon d'acquitter sa dette et d'associer l'avenir au passé!

Les églises n'étaient pas seules à jouir de sa munificence. Il avait conçu, avant la mort de Colbert, un projet qu'il ne put réaliser. Il voulait se servir de la protection du ministre pour faire bâtir devant l'Hôtel-de-Ville une place au milieu de laquelle il aurait mis une statue équestre de Louis XIV. En 1692, il eut l'intention d'orner la bibliothèque publique des bustes des grands hommes de Troyes. Il avait déjà fait ceux de Passerat et d'Urbain IV, mais ses ouvrages pour le roi l'empêchèrent d'achever cette entreprise. Ses amis particuliers recevaient aussi des marques glorieuses de son souvenir. Il avait exécuté pour le château de Villacerf, appartenant aux Colbert, ses premiers protecteurs, des bas-reliefs et des bustes, parmi lesquels on remarquait ceux de Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse (maintenant au Musée de Troyes). Ils sont en marbre blanc, d'une ravissante délicatesse et d'une incroyable perfection de détails.

Cette passion dominante de Girardon pour tout ce qui tenait à la Champagne, lui fit choisir une femme parmi ses compatriotes. Il épousa, en 167., Catherine Duchemin,

célèbre par sa beauté et par la vérité avec laquelle elle peignait les fleurs et les fruits. Ce fut là une touchante et sainte union! Ces deux âmes d'artistes se fondirent en une seule. Du jour où elle épousa Girardon, Catherine Duchemin se dit que c'était assez de lui pour glorifier la maison; et, sacrifiant ses grands talents à ses devoirs, elle laissa les pinceaux, se fit épouse économe, mère dévouée, se contentant d'admirer son mari, de lui donner parfois des conseils, et ne se laissant jamais surprendre par un regret, par un soupir sur cet art, auquel elle avait irrévocablement renoncé.

Il me semble voir d'ici ces deux figures calmes et souriantes dans l'atelier du sculpteur. On cause de la chère province, des vendanges qu'on ira y faire au mois de septembre et que Girardon ne manque jamais d'aller surveiller. On emmènera La Fontaine pour rire un peu; M. Simon, l'intendant de M. de La Feuillade, a promis que le P. Bouhours et Fontenelle y seraient; on fera de ravissantes promenades à Rosière, qui rappellera un peu Versailles, comme un bosquet rappelle une forêt; on ira revoir tous les vieux amis; les amis de chair et d'os qui peuvent mourir, et les amis de pierre et de marbre, que la mort a plus de peine à emporter. Girardon accomplira, comme tous les ans, son pèlerinage aux fresques de Sainte-Jules, qu'il cherche à défendre contre les douces railleries de sa femme; et l'entretien se prolonge longtemps ainsi, et les larmes viennent aux yeux des deux époux, qui se quittent à grand'-peine, l'un pour aller où l'appellent les devoirs de chancelier de l'Académie et d'inspecteur-général des ouvrages de sculpture; et l'autre, qui a été autrefois aussi de l'Académie, pour porter, heureuse mère, heureuse épouse, le surplus de ses caresses à ses enfants. Sur le seuil de l'atelier on se retourne, on jette un long regard à tous les hôtes qui sont là, attendant le dernier coup de ciseau qui doit les détacher du tronc et leur donner la vie, et on ne peut, en se séparant, s'empêcher d'adresser un salut respectueux à Louis XIV, à cheval, dépassant de la moitié de son corps tout un peuple de dieux et de déesses qui forment sa cour. Oui, ces deux êtres privilégiés, ces deux cœurs d'élite, ont dû avoir ensemble de saintes et ravissantes causeries, commençant par l'art et finissant par la famille, deux religions pour ces deux anges!

Girardon survécut à sa femme, morte en 1698. Il la pleura chrétiennement, et, après l'avoir cousue dans son linceul, il se recueillit gravement, comme Tintoret devant sa fille morte, songeant à lui donner un cercueil de marbre qui fût digne de sa gloire et de son amour pour elle.

Comme notre sculpteur se faisait vieux alors, et que sa main tremblait, il a confié l'exécution de sa tâche sacrée à deux de ses élèves, Nourrisson et Le Lorrain; mais c'est lui-même qui a fait le dessin; c'est lui qui a présidé au travail; c'est lui qui d'avance, et avec ses larmes, amollissait pour le ciseau le sarcophage où reposait l'autre moitié de lui-même! Ce tombeau, élevé dans l'église de Saint-Landry, représentait Jésus-Christ descendu de la croix et la Sainte Vierge offrant son fils au Père Éternel. Touchante image, qui allait bien au tombeau de la femme chrétienne!

Il semble que Girardon, comme La Fontaine, son candide ami, et comme tous les profanes honnêtes de ce temps-là, demandait pardon à Dieu, dans ses derniers ouvrages, d'avoir si longtemps consacré son ciseau aux dieux païens. Il n'avait pas assez fait de Christs pour toutes les Vénus et pour tous les Amours qu'il avait fait sourire et s'embrasser dans les bosquets de Versailles! L'approche de ces bords glacés et sinistres, où chacun vient aborder à son tour, éteignait en lui cette chaude inspiration qui s'était répandue si longtemps sur les pas de Le Nôtre. A la fin de sa vie, on le voit préoccupé de travaux d'église; sainte expiation de la faute innocente d'avoir donné des chefs-d'œuvre à la France!

Il vécut encore dix ans après sa femme, toujours le même, plus triste seulement, mais toujours affable, toujours simple, malgré l'immense renommée dont il jouissait; et quand il sentit qu'il avait fini son magnifique pèlerinage; quand le patriarche qui avait vu naître et mourir tous les sculpteurs du dix-septième siècle comprit qu'il n'avait plus qu'à refermer sur lui la porte, il rassembla ses dernières forces pour accomplir un dernier voyage à Troyes; et là, comme ses jambes ne pouvaient plus le soutenir, il se fit porter dans un fauteuil en face du portail de l'église de Saint-Nicolas, et se mit à le contempler tout à son aise. C'était son adieu à l'art et à son berceau, c'était son salut à la tombe. Il revint ensuite auprès de son roi bien-aimé, qui semblait l'avoir attendu, et, la même année, le même mois, le même jour, peut-être à la même heure, le 1er septembre 1715, ces deux augustes vieillards, ces deux fronts couronnés, le roi Louis XIV et le sculpteur Girardon, partirent ensemble, appuyés l'un sur l'autre, pour aller se faire juger par l'autre roi du ciel, qui avait donné à chacun sa mission et son génie!

Si maintenant nous examinons les nombreux ouvrages que Girardon a laissés, l'influence incontestable qu'il a exercée sur son époque par sa renommée et par la charge d'inspecteur-général des travaux de sculpture, dont il fut revêtu à la mort de Lebrun; la paix profonde dont il a joui, le silence admirable qui régna au dedans et au dehors de sa demeure; si nous considérons que soixante années de cette glorieuse vie furent employées sans relâche à façonner le marbre, à consacrer les fontaines des jardins royaux, à mettre toujours son nom à côté de celui de Louis XIV, qui a mis le sien partout, on conviendra que jamais existence ne fut plus digne d'envie!

Aussi voyez comme les contemporains l'admirent! Tous les sculpteurs, ses rivaux, se proclament ses élèves, et abaissent respectueusement devant lui leur ciseau, ne reconnaissant d'autres ordres que les siens, d'autre inspiration que la sienne. Tous, excepté Pujet, trop d'un seul bloc pour obéir à quelqu'un, tous défilent silencieusement devant lui: Auguier, Coysevox, Renaudin, Coustou, sont ses courtisans, et, soit par déférence, soit par conviction, s'emparent de sa manière, multiplient ses formes, et n'ont pas d'autre originalité.

Le tombeau de Richelieu, qu'on voit encore à la Sorbonne, passe généralement pour son chef-d'œuvre. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait exécuté ce mausolée sur les dessins de Lebrun; mais cette opinion est sans fondement; et s'il était vrai que Lebrun y fût pour quelque chose, Girardon était trop loyal pour mettre au bas du monument l'inscription *F G T invenit et fecit*, et Lebrun trop jaloux pour la souffrir. Il avait fait fondre en bronze et d'un seul jet une statue équestre de Louis XIV, qui décorait la place des Victoires. Cette statue fut détruite en 1792, avec tant d'autres choses, hélas! qui n'étaient pas de bronze et qu'on croyait plus solides encore.

L'Enlèvement de Proserpine, *la Fontaine de Saturne*, la figure de *l'Hiver*, des bustes nombreux de Louis XIV, celui de Boileau, un médaillon représentant *le grand Condé*, et auquel il ne manquait, disait le neveu du héros, qu'un peu de tabac au bout du nez pour que la ressemblance fût parfaite; tels sont les morceaux de lui qui méritent surtout l'admiration de tous et l'examen approfondi des adeptes. Nous ne donnerons point ici la description de

ces ouvrages, qu'on peut trouver indiqués dans tous les catalogues, et que chacun peut visiter à Versailles et dans les musées; mais nous résumerons ce travail sur Girardon par l'exposé de l'opinion que nous nous sommes formée de sa manière et de l'école dont il est le chef.

Comme nous l'avons dit dans le cours de ce récit, l'antiquité sévère ne devait pas éveiller les sympathies du doux sculpteur troyen; et d'ailleurs, les besoins de son temps dispensaient de la copier. Girardon vint à une époque de luxe et de galanterie où l'amour passait des mœurs dans les arts. Pour égayer les feuillages animés déjà des poétiques visions de Mlle de La Vallière et de tant d'autres, ce que demandait Louis XIV, ce n'étaient pas ces figures graves et froides, au nez grec, aux bras glissant le long du corps, aux attitudes compassées; ce qu'il fallait, c'était, dans le marbre, cette coquetterie que l'on applaudissait dans le monde; c'étaient ces bras arrondis, ces gestes gracieux, ce voluptueux, en un mot, qui détend l'âme et fait doucement soupirer.

Il y a deux façons d'atteindre à l'idéal : par l'énergie et par l'amour. Pujet était dans la sculpture à peu près ce que Corneille était dans l'art dramatique. Ses conceptions avaient cette beauté mâle qui étonne; il taillait des héros qu'on admirait, mais auxquels la sympathie n'était pas toujours fidèle. Ils étaient trop en dehors de nos proportions. Comme Corneille, Pujet devait son triomphe à ses hardiesses; comme Corneille, il était plus grand que vrai, plus surhumain que tendre. Girardon, au contraire, comme Racine, avait cette beauté qui trouble l'âme, beauté humaine, et cependant divinement harmonieuse, moins grande que l'autre et plus vraie. Tous les deux arrivaient au génie, l'un par l'élan de la pensée, l'autre par sa flamme. Corneille drape ses amants, Racine les fait pleurer; Pujet déride rarement ses figures, Girardon les laisse rarement calmes. Corneille et Pujet sont Romains en France; Racine et Girardon sont Français à Rome. Les deux premiers imposent l'admiration ; les deux derniers la laissent doucement venir à la suite de l'émotion. Les deux premiers sont des Titans qui veulent faire de leurs enfants des dieux; les deux derniers sont des Prométhées qui mettent dans leurs œuvres le feu du ciel. Girardon, en un mot, n'eut pas cette réflexion, cette exactitude de la pose qui distingue la statuaire antique; mais il eut à un degré sublime l'instinct des sensibilités de la chair. Quand on frôle les moelleux contours de ses statues, on croit les sentir tressaillir, et on tressaille soi-même.

Qu'il nous soit permis de dire ici toute notre pensée. Pujet et Corneille ont travaillé surtout pour les philosophes; Racine et Girardon surtout pour les amoureux; et comme, en somme, il y a au monde plus d'amoureux que de philosophes, nous croyons que le magnifique à-propos des



Portrait de François Girardon.

derniers compense la majestueuse profondeur des premiers, et que ces quatre génies brillent au ciel de l'art d'un éclat fraternel!

Louis ULBACH.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

QUELQUES AFFAIRES D'HONNEUR[1].

Napoléon n'aimait pas les duels; aussi les empêchait-il autant qu'il était en lui. Il avait un trop grand besoin de ses officiers pour vider ses querelles avec l'Europe, bien autrement importantes que les querelles particulières de quelques amours-propres froissés. Cependant il ne fit jamais revivre les anciennes lois contre les duellistes et n'en institua pas de nouvelles.

Lorsqu'il apprenait qu'une *affaire*, comme on avait alors coutume d'appeler ces sortes de différends, avait eu lieu dans son armée, il en témoignait tout haut son mécontentement.

I.

Ainsi, le lendemain de ce fameux duel entre Junot, qui n'était encore que son premier aide de camp, et le général Lannes (ce dernier n'avait pas non plus reçu le bâton brodé d'abeilles, puisque c'était pendant la campagne d'Égypte), et lorsque Desgenettes vint raconter au général en chef Bonaparte les détails de ce combat, en lui apprenant que Junot, avant de recevoir cet effroyable coup de sabre qui mit ses jours en danger, avait failli ouvrir le crâne à son antagoniste, Napoléon devint furieux:

— Eh quoi! s'écria-t-il avec indignation, ils vont s'égorger entre eux!... Ils ont été là, au milieu des roseaux du Nil, le disputer en férocité aux crocodiles et leur abandonner le cadavre de celui des deux que la mort aurait frappé!... N'ont-ils pas assez des Arabes, des Mamelouks, de la faim, de la soif et de la peste!... Ils mériteraient que je les fisse venir devant moi, et que... Mais non, ajouta-t-il après un silence, je ne veux pas les voir!... Je veux même qu'on ne me parle plus d'eux!

Ces paroles de blâme, dans la bouche de Napoléon, furent plus puissantes et plus efficaces contre les duels que ne l'eussent été les plus sévères punitions.

II.

Peu de temps après la création de l'Empire, eut lieu une rencontre qui fit beaucoup de bruit par la qualité des champions.

L'Empereur venait d'autoriser la formation d'un régiment composé d'étrangers qu'il voulait admettre au service de France (le régiment d'Aremberg). Malgré la dénomination de ce corps, la plupart des officiers qui y furent admis étaient Français. C'était comme une porte ouverte à quelques jeunes gens riches et distingués qui, en achetant une compagnie, avec l'autorisation du ministre de la guerre, pouvaient ainsi franchir les premiers grades et arriver plus vite.

Parmi les officiers de ce nouveau régiment se trouvaient M. Charles de Sainte-Croix, qui avait abandonné la carrière diplomatique pour prendre celle des armes, et M. de Marioles, jeune homme charmant, assez proche parent de l'impératrice Joséphine. Il paraît que le grade de capitaine leur ayant été promis à tous les deux, bien qu'il n'y eût qu'un seul brevet à donner, et ni l'un ni l'autre ne voulant abandonner ses prétentions, ces jeunes gens, disons-nous, résolurent de se disputer ce brevet les armes à la main, et M. de Marioles succomba. Sa mort fut pendant huit jours le sujet de toutes les conversations du faubourg Saint-Germain.

La famille de M. de Marioles se réunit pour porter plainte à l'Empereur, qui, déjà courroucé contre M. de Sainte-Croix, parlait de le faire enfermer à Vincennes, en attendant qu'une commission nommée *ad hoc* instruisît son procès; mais ce dernier s'étant prudemment caché pendant le premier éclat de cette aventure, les limiers de la police impériale, malgré leur adresse, ne purent le découvrir, car Fouché, qui venait de rentrer au ministère de la police, le protégeait d'une manière toute spéciale, à cause des liens d'amitié qui l'unissaient à la mère du jeune homme, Mme de Sainte-Croix. Cette fois, tout se borna donc à des menaces de la part de Napoléon; Fouché lui ayant fait observer que, s'il exerçait un tel acte de rigueur, inusité jusqu'alors, les malveillants ne manqueraient pas de dire qu'il accomplissait moins un acte de justice qu'un acte de vengeance personnelle, la famille de la victime ayant l'honneur de lui être alliée. L'affaire en resta là, et même par la suite Napoléon témoigna beaucoup d'amitié au jeune Sainte-Croix, qui obtint dans l'armée, par sa valeur et ses talents militaires, un avancement aussi brillant que rapide.

Entré au service en 1804, à peine âgé de vingt-deux ans, il en avait tout au plus vingt-huit lorsqu'il fut tué en Portugal, étant déjà parvenu au grade de général de brigade. M. de Sainte-Croix était petit de taille, d'une charmante figure et d'une complexion délicate; à son air de candeur, on l'eût pris pour une jeune fille plutôt que pour un intrépide soldat. Les traits de son visage étaient si fins et si réguliers, ses joues si rosées, ses cheveux d'un blond si soyeux et si naturellement bouclés, et enfin ses manières étaient si modestes et son langage si doux, que Napoléon, lorsqu'il était de bonne humeur, ne désignait jamais autrement ce brave officier-général qu'en l'appelant ***mademoiselle de Sainte-Croix.***

III.

Une autre fois il advint que l'Empereur joua le rôle de conciliateur entre deux sous-officiers qui, s'étant épris de la même beauté, allaient, comme jadis les preux, se la disputer en champ clos.

Notre armée occupait Vienne: c'était peu de temps après la bataille de Wagram, un sergent et un fourrier, appartenant tous deux à un régiment de ligne, avaient fait choix d'une prairie coupée de bosquets de bois avoisinant Schœnbrunn, où résidait alors l'Empereur. Les deux adversaires avaient déjà mis le sabre à la main et commençaient à ferrailler chaudement, quand Napoléon, qui se promenait à pied, accompagné seulement de l'aide de camp de service, vint à passer devant eux. Qu'on juge de l'effroi des témoins et des deux champions à la vue de l'Empereur!... Les armes leur tombent des mains.

Napoléon s'arrête et s'informe du sujet de la querelle. Or, le hasard voulut que les deux rivaux fussent connus de l'aide de camp de l'Empereur, qui lui apprit que tous deux étaient d'anciens soldats de l'armée d'Italie, et même qu'ils avaient été proposés depuis peu par leur colonel pour avoir la croix. Napoléon leur ordonna, sous peine de se voir retirer leurs galons, de s'embrasser sur-le-champ; puis il leur dit:

— Mes enfants, la femme est capricieuse comme la fortune; et puisque vous étiez avec moi en Italie, il est inutile de faire de nouvelles preuves: je vous connais. Retournez à votre cantonnement; soyez amis, et ne vous battez jamais que contre les ennemis de la France, ou, sinon, c'est à moi que vous aurez affaire!

Le lendemain, les deux sous-officiers recevaient en même temps leur brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur.

IV.

Mais un duel qui trouva l'Empereur bien moins indulgent, fut celui qui eut lieu à Burgos, entre le général Franceschi, aide de camp du nouveau roi d'Espagne Joseph Bonaparte, et Filangieri, colonel de sa garde, tous deux écuyers ordinaires du frère de l'Empereur. Le sujet de la querelle fut à peu près le même que celui qui avait existé entre MM. de Marioles et de Sainte-Croix, puisqu'ils se

disputaient la place de grand-écuyer de Joseph, chacun d'eux prétendant que cette dignité lui avait été promise par le roi lui-même, ce qui n'était malheureusement que trop vrai.

Or, il n'y avait pas un quart d'heure que Napoléon avait pris possession du palais de Burgos, lorqu'on vint lui donner les détails de cette affaire, qui s'était passée dans le parc même, une heure avant son arrivée.

Pour que la hiérarchie militaire ne souffrît pas de leur rencontre, les deux adversaires s'étaient battus en costume d'écuyer. Le général Francheschi avait été tué. L'esprit de Napoléon fut vivement frappé de ce qu'une mauvaise nouvelle était la première qu'il reçût en entrant dans ce palais. Avec ses instincts de superstition et sa croyance à la fatalité, cet événement pouvait exercer sur son imagination une certaine influence. L'ordre de lui amener le colonel Filangieri fut aussitôt donné.

— Un duel, monsieur! toujours des duels! s'écria l'Empereur d'un ton si courroucé, dès qu'il aperçut le colonel, que tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher de trembler pour lui; vous savez que je n'en veux pas!... vous savez que je les abhorre!... Je dois punir!...

— Sire, que Votre Majesté me fasse juger si elle le veut; mais au moins qu'elle daigne m'écouter... Je...

— Je ne veux rien savoir!... interrompit brusquement Napoléon; et que pourriez-vous me dire, tête de Vésuve que vous êtes?... Je vous ai déjà pardonné votre affaire avec Saint-Simon; mais cette fois il n'en sera pas de même. Eh quoi! monsieur, au moment d'entrer en campagne, quand tout le monde devrait être uni, vous vous battez? et avec qui encore? avec un officier au-dessus de vous par son grade?... Cela est d'un exemple déplorable; je dois punir, vous dis-je, et vous serez puni.

Ici Napoléon garda un moment le silence comme pour entendre la justification du colonel; mais voyant que celui-ci restait les yeux baissés et ne proférait pas une parole, tant il était anéanti, il reprit d'un ton moins courroucé:

— Oui, vous avez une tête de Vésuve! Quelle belle équipée, n'est-ce pas? J'arrive, et la première chose que je trouve dans mon palais, c'est du sang!

Et après une nouvelle pause et d'un ton presque paternel:

— Voyez, monsieur, ce que vous avez fait: mon frère a besoin de ses braves officiers, et voilà que vous lui en enlevez deux du même coup, Francheschi, que vous avez tué, et vous; car vous sentez que vous ne pouvez plus rester à son service.

Ici Napoléon se tut encore quelques secondes, pendant lesquelles il sembla réfléchir, puis enfin il ajouta avec un geste d'impatience:

— Allons! retirez-vous, partez! Rendez-vous prisonnier à la citadelle de Turin; vous y attendrez mes ordres. Ou bien faites-vous réclamer par Murat; il a aussi du Vésuve dans la tête, lui!... Le roi de Naples ne peut manquer de vous bien accueillir; il sait ce que c'est que ces sortes d'affaires!... Allons! monsieur, partez tout de suite, vous dis-je, et que je n'entende jamais parler de vous.

Le colonel Filangieri quitta Burgos le jour même.

Cet événement causa un vif chagrin à Napoléon, car le soir il répéta à plusieurs reprises:

— Des duels!... des duels en campagne!... c'est une indignité!... Ce n'est pas du courage, c'est de la fureur de cannibale!...

Si Napoléon s'était un peu radouci en cette occasion, c'est qu'il aimait beaucoup Filangieri à cause de son père, qu'il estimait d'une façon toute particulière. Et puis, ayant fait élever ce jeune homme à ses frais au Prytanée français (aujourd'hui collége Louis-le-Grand), il le considérait comme un de ses enfants d'adoption, d'autant plus qu'il était filleul de sa sœur, Mme Murat: enfin, il avait appris que cet officier avait refusé le grade de colonel d'un régiment au service de Naples, alors qu'il n'était encore que simple lieutenant dans la garde des consuls, et que son protégé n'avait consenti à redevenir Napolitain que lorsqu'un frère de l'Empereur avait été appelé à régner sur des Italiens.

V.

Ce qui nous reste à dire maintenant au sujet des affaires d'honneur ressemble un peu à la petite pièce que l'on représente après une tragédie:

Quelques propos légers avaient été tenus par un capitaine des grenadiers de la garde sur le compte de la sœur d'un de ses camarades, comme lui capitaine dans le même régiment. Ce dernier avait voulu qu'il adressât, en présence de sa famille assemblée, des excuses à sa sœur; l'autre s'y étant refusé, prétendant qu'il n'y avait eu de sa part aucune offense, on résolut de se battre.

On se rendit au bois de Boulogne; car la mode voulait à cette époque que ce fût dans ce lieu que ces sortes d'affaires se vidassent. Les témoins, qui étaient également des camarades officiers dans la garde, essayèrent encore une fois le rôle de pacificateurs; mais les deux champions ne voulurent rien entendre; les efforts des témoins semblaient au contraire les irriter davantage. Les épées étaient donc tirées, lorsqu'un ouvrier, que jusqu'alors personne n'avait aperçu, s'avança, et, s'adressant aux combattants, leur dit d'un ton piteux:

— Hélas! mes chers officiers, je suis un pauvre menuisier sans ouvrage et père de famille.

— Eh! mon brave homme, retirez-vous, s'écrie l'un des témoins; nous n'avons pas le temps de vous faire l'aumône: vous voyez bien qu'on va se couper la gorge!

— C'est pour cela, mes braves officiers, que je viens vous demander la préférence.

— Quelle préférence?

— Celle de faire les cercueils de ces deux braves officiers; je suis un pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage...

A ces mots, les deux capitaines se regardèrent, immobiles et indécis; un éclat de rire leur échappa à tous deux en même temps, puis ils se tendirent la main et s'embrassèrent amicalement. Chacun des assistants ayant ensuite donné une pièce de cinq francs au pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage, on alla terminer le différend, la fourchette à la main, chez Gillet, restaurateur à la porte Maillot, l'un des plus grands pacificateurs des temps modernes.

Cette affaire n'ayant fait couler que le champagne, Napoléon n'en sut rien; mais, à quelques jours de là, un officier supérieur des dragons de l'impératrice, bien que n'ayant pas la réputation d'être excessivement brave, n'en eut pas moins un duel très-sérieux avec un de ses camarades, qui le blessa dangereusement d'un coup de pistolet.

Le grand-maréchal en apprend la nouvelle à l'Empereur:

— Sire, lui dit-il, ce pauvre *** a bien décidément une balle dans le ventre.

— Lui! une balle dans le ventre!... répliqua Napoléon; allons donc, c'est impossible!... A moins cependant qu'il ne l'ait avalée, ajouta-t-il avec un demi-sourire.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

CHRONIQUE DU PONT-NEUF [1].

XI. — Tabarin.

Nous voici en présence d'une des plus grandes célébrités de l'époque. Ce théâtre, que vous voyez construit en plein vent et adossé contre une des maisons qui forment l'entrée de la place Dauphine, est le théâtre de Tabarin. Ces quelques planches grossièrement ajustées, et surmontées d'un large paravent, ont le merveilleux privilége d'attirer une foule de spectateurs ; et quels spectateurs! gens de tous états et de toutes conditions, depuis l'homme de cour jusqu'au plus infime prolétaire.

Là, chaque jour, entre quatre et six heures du soir, on accourt de tous les quartiers de la ville, on accourt, on se presse pour acheter les drogues inoffensives du docteur Mondor, et écouter les excellentes rencontres du farceur Tabarin.

Inutile dulci, pourrait-on écrire au fronton du petit théâtre. Par malheur le théâtre n'a pas de fronton, et les seules inscriptions qu'on y lise, sont deux quatrains tracés sur deux pancartes d'égale dimension, accrochées à chaque bout de la scène. En les lisant, vous reconnaîtrez sans peine que les auteurs ont la prétention non-seulement de divertir, mais aussi de moraliser leur auditoire. J'ai bien peur qu'ils n'aient jamais accompli que la première moitié de leur tâche. Voici les deux quatrains:

Le monde n'est que tromperie
Ou du moins charlatanerie ;
Nous agitons notre cerveau
Comme Tabarin son chapeau.

Chacun joue son personnage ;
Tel se pense plus que lui sage
Qui est plus que lui charlatan.
Messieurs, Dieu vous donne bon an !

Probablement parmi les drogues qu'ils vendaient, nos bateleurs ne se piquaient pas de débiter de la bonne poésie; mais, comme on voit aussi, ils en usaient assez cavalièrement avec leur public, qui, loin de leur garder rancune, riait aux éclats et applaudissait avec frénésie. Ce n'est que de loin en loin, par écrit, et sous le voile de l'anonyme, que quelques esprits chagrins essayaient de protester contre l'entraînement de la multitude. La multitude ne lisait point les pamphlets, et la vogue de Tabarin ne faisait que s'en accroître.

Quel était donc cet homme qui occupait ainsi l'attention de ses contemporains, et qui, sans le vouloir, sans le savoir peut-être, était devenu l'objet de l'empressement général et le sujet de tous les entretiens? Cet homme, tour à tour baladin, orateur, bouffon et poëte, prôné par les uns, attaqué par les autres, et répondant à tous par des quolibets ou des sarcasmes; cet homme qui, faisant revivre sur le Pont-Neuf de Paris les hardiesses des Pasquin et des Marforio, préparait peut-être les voies à la véritable comédie, qui était-il? d'où venait-il?

Nous avons fait de vaines recherches pour pénétrer ce mystère.

Comme Homère, le plus illustre de ses devanciers, et Bobèche, le dernier de ses imitateurs, Tabarin a disparu sans qu'on ait pu savoir le lieu et la date de sa naissance.

Il semble que cette obscurité qui enveloppe l'origine et la fin de quelques hommes des temps passés, s'attache plus particulièrement aux comédiens et aux artistes, qui vivent pour ainsi dire sous les regards du public. Il y a tant de lumière sur le milieu de leur carrière, que le reste se perd dans les ténèbres et échappe souvent aux investigations les plus patientes. Pour des spectateurs habitués à ne considérer les hommes qu'en raison du plaisir qu'ils en retirent, le comédien n'a d'autre existence que celle qu'il mène sur les planches de son théâtre; leur sollicitude ne va point au delà.

Faisons comme le public du Pont-Neuf, et, sans nous préoccuper d'un mystère qu'il s'est montré si peu soucieux d'approfondir, occupons-nous du célèbre bouffon au moment où sa renommée brille du plus vif éclat, et où pourtant il va subitement disparaître de la scène qu'il a si longtemps illustrée.

Nous sommes au mois d'août 1634. Tabarin n'est plus ce jeune et infatigable bateleur qui, dès l'année 1617, débuta avec tant de succès sur le théâtre de Mondor. Tabarin s'est fait homme. Sous l'enveloppe du baladin et du bouffon il y a, dit-on, un cœur qui sent et qui souffre. Aussi sa gaieté est-elle moins au fond qu'à la surface, et ses lazzis ont-ils perdu en vivacité communicative ce qu'ils ont gagné en à-propos et en justesse. C'est qu'en effet Tabarin a fait un dur apprentissage de la vie. Devenu l'époux d'une femme jeune, jolie et quelque peu légère, il a quitté brusquement Paris pour courir la province, et maintenant que le voilà de retour après plusieurs années d'absence, on accourt vers lui avec un empressement plein de joie et d'enthousiasme.

Aussi, dès son entrée sur la scène, quels cris! quels trépignements frénétiques!... N'est-ce pas toujours le bon, le facétieux Tabarin d'autrefois?... Oui, en effet, le voilà bien avec son immense chapeau surmonté d'un panache, la figure couverte du masque comique, son manteau fièrement drapé sur les épaules, son large pantalon, et sa batte d'arlequin passée dans sa ceinture.

Tandis qu'il répond par de respectueuses salutations aux applaudissements de l'assemblée, Mondor s'avance à son tour, et paraît attendre, pour prendre la parole, que le calme soit entièrement rétabli. Cependant les musiciens prennent place au fond du théâtre, une espèce de nain, coiffé d'une toque, se tient debout devant le coffre où sont les drogues du charlatan, et sur le dernier plan, à droite, on aperçoit les personnages qui doivent se montrer dans le spectacle du jour.

Or, ce spectacle est invariablement divisé en deux parties distinctes : la parade d'abord, la farce ensuite, avec distribution de drogues pour intermède; la parade, durant laquelle Tabarin pose à son maître des questions auxquelles celui-ci répond longuement, lentement, comme il convient à un docteur qui sait le prix des choses qu'il débite. Le valet l'écoute d'abord avec patience, puis enfin il l'interrompt pour donner lui-même la solution vainement cherchée par le maître. En général, ces solutions ont quelque chose d'inattendu, de piquant, d'épigrammatique, qui manque rarement d'exciter les rires et les bravos de l'assemblée.

— Maître, dit Tabarin, quels gens trouvez-vous les plus courtois du monde?

— J'ai été en Italie, répond emphatiquement celui-ci,

(1) Voir les numéros de juin et d'août 1845.

j'ai vu les Espagnes et traversé une grande partie des Allemagnes, mais je n'ai jamais remarqué tant de courtoisie qu'en France. Vous voyez les Français qui s'embrassent, se caressent, se bienveillent, s'ôtent le chapeau... ; enfin je n'ai, entre toutes les contrées où je me suis trouvé, vu, ni remarqué gens si courtois qu'en France.

— Appelez-vous un trait de courtoisie que d'ôter le chapeau?

— La coutume d'ôter le chapeau en signe de bienveillance est ancienne, Tabarin, pour témoigner l'honneur, le respect et l'amitié qu'on doit à ceux qu'on salue...

— De façon que toute l'essence de la courtoisie, vous la jugez consister à ôter le chapeau!... Eh bien, voulez-vous savoir qui sont les gens les plus courtois du monde?

— Qui, Tabarin?

— Ce sont les *tireurs de laine* (voleurs) de Paris; car ils ne sont pas seulement contents de vous ôter le chapeau, mais le plus souvent ils vous ôtent le manteau quand et quand (1)...

Tabarin demande ensuite à son maître *lequel il aimerait mieux d'être cheval ou âne?*

— Sans contredit, la condition du cheval est plus noble, et par conséquent préférable, répond celui-ci.

— Eh bien, moi, je préfère celle de l'âne, reprend Tabarin; parce que les chevaux ont la peine de courir les bénéfices, et le plus souvent ce sont les ânes qui les prennent (2).

Maintenant, mon maitre, continue-t-il, aiguisez le tranchant de vos résolutions, je m'en vais emmancher la serpe d'une subtile demande: Si vous aviez enclos, dans un grand sac, un sergent, un meunier, un tailleur et un procureur, qui est-ce de ces quatre qui sortirait le premier, si on lui faisait ouverture?

— A la vérité, il faut que je confesse ingénûment que je suis bien empêché à résoudre cette demande, ou que je ne vois surgir aucune raison qui me fasse connaître lequel des quatre sortirait le premier. Cela est indifférent, et les actions qui sont indifférentes ne peuvent pas se résoudre facilement. Car les philosophes disent que toutes les fois que deux causes sont tellement préparées à produire un effet que *non est major ratio unius quam alterius, tunc non datur actio*, l'effet ne suit pas. Aussi faut-il qu'il y ait quelque disposition qui dispose l'agent à sortir son effet *extra causas*. Moi je ne rencontre aucune raison formelle pourquoi l'un sortirait plutôt que l'autre, puisque *omnia sunt paria*, sinon que je dis que celui qui serait le plus proche de l'embouchure du sac sortirait le premier.

— Je vois qu'il faut que je vous enseigne ce secret, mon maître, à condition que vous payerez pinte?

— Il n'y a chose qu'un homme vertueux ne doive pratiquer pour apprendre quelque science.

— Eh bien donc... le premier qui sortirait du sac, si un sergent, un procureur, un meunier et un tailleur étaient dedans, c'est un voleur, mon maître... Il n'y a rien de plus assuré que ce que je dis (3).

Ainsi discouraient Mondor et son illustre compère. Ce jour-là, Tabarin avait eu plus de succès encore que de coutume; et soit qu'il se trouvât naturellement dans de bonnes dispositions, soit (ce qui nous paraît plus probable) qu'en cherchant à vaincre la mélancolie profonde qui depuis quelque temps s'était emparée de lui, il se fût jeté dans un excès contraire, jamais on ne l'avait vu jouer avec plus de verve, d'entrain et de folle gaieté. Jamais aussi Mondor n'avait eu un tel débit de baumes, d'onguents, de drogues de toute sorte. Spectateurs et bateleurs étaient tous contents les uns des autres; tous... à l'exception peut-être de celui qui avait excité ces vifs transports de joie.

Maintenant, dit Mondor, il s'agit de remercier l'honorable assemblée, en lui annonçant que nous allons représenter devant elle la farce de *Francisquine*, suivie des *Merveilleuses aventures et amours du capitaine Rodomont...*

— Rodomont! s'écria Tabarin d'un ton qui contrastait singulièrement avec l'air de joyeuse humeur qu'il avait montré jusque-là... Rodomont! reprit-il, comme si ce nom l'eût rappelé tout à coup au sentiment de quelque douleur assoupie.

— Oui, Rodomont, fit le maître; Rodomont, qui revient de l'armée tout couvert de lauriers et de gloire!



Le capitaine Rodomont, glorieux et crotté.

— Glorieux et crotté, murmura Tabarin, cherchant à cacher sous un rire forcé l'émotion qui le dominait en ce moment.

— Vertu Dieu! qu'osez-vous dire?... Apprenez, faquin,

(1) Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, rencontres, conceptions, où, parmi les subtilités tabariniques, on voit l'éloquente doctrine de Mondor; 22e question, 1re partie, p. 63.

(2) Ibid., 2e partie, question 16, p. 53.

(3) Fantaisie 47.

que le brave, l'invincible capitaine Rodomont n'a sur soi que la poussière amassée au champ de l'honneur ; poussière un peu détrempée peut-être par le brouillard de la Seine, mais...

— C'est ce que je voulais dire, interrompit Tabarin... Et à ce propos, maître, voulez-vous me permettre de vous adresser une seule question ?

— Parlez, Tabarin, parlez, je vous écoute.

— Comment se fait-il que... le brave capitaine Rodomont, comme vous dites, revienne de l'armée couvert de lauriers et de gloire, puisqu'il n'y a eu ni bataille, ni guerre depuis plus de deux ans ?..

— L'observation me plait ; et bien qu'elle provienne des ténébrosités d'un cerveau étroit, je ne laisserai pas d'y répondre.

— Voyons, dit Tabarin, car à mon tour je vous écoute.

— Premièrement; j'ai parlé d'armée et non point de guerre, deux choses qui se touchent, différentes pourtant. Secondement, quand j'ai dit que Rodomont revenait couvert de gloire et de lauriers, je me suis servi d'une expression courtoise pour peindre la vaillance du capitaine, et l'honneur qu'il était capable d'acquérir... un jour ou l'autre...

— Oui, sans compter le tour de bâton..., comme qui dirait une branche de laurier moins les feuilles.

— Pour ce qui est de la guerre, poursuivit Mondor sans prendre garde à l'interruption de son interlocuteur, *bella! horrida bella!... bella matribus detestata!* non-seulement il n'y en a pas en ce moment, Dieu merci ! mais il n'y en aura plus jamais.

— Est-ce que par hasard tous les hommes seraient devenus sages en une nuit?

— Tous? non... mais quelques-uns, et c'est déjà beaucoup, *initium sapientiæ stultitia caruisse*... Or, de toutes les sottises la plus sotte sans contredit, de toutes les folies la plus folle et la plus criminelle, n'est-ce point de s'entr'égorger pour des motifs qu'on ignore ou des intérêts qu'on ne comprend pas?

— Oui, vous avez raison, mon maître... C'est là une grande vérité... Il ne s'agit que de la faire comprendre à tout le monde en même temps, sans quoi je crains fort que les plus raisonnables ne payent l'amende.

— Ne faut-il pas que les premiers convaincus fassent les premiers sacrifices?

— A ce compte-là, si une armée ennemie se présente à la frontière, au lieu de la repousser, il faudra donc lui ouvrir passage?

— Sans aucun doute.

— Mais alors elle envahira notre territoire...

— D'accord.

— Elle dévastera nos champs, s'emparera de nos villes...

— Fort bien.

— Saccagera nos maisons, pillera, volera, violera...

— Cela va sans dire.

— Et il ne sera pas permis de repousser la force par la force ?

— Non, certes.

— De répondre à des coups de fusil par des coups de fusil ?...

— Il n'y faut pas songer.

— Et de chercher à tuer ceux qui s'efforcent de nous tuer nous et les nôtres ?

— Tuer des ennemis, *bone Deus!* quel crime abominable !... Il vaut bien mieux les laisser faire.

— Ah !

— Sauf à les désarmer plus tard à force de courtoisie, à les faire rougir de leur erreur, et à les livrer ensuite aux remords de leur conscience.

— Et s'ils n'ont pas de conscience ?

— Ne faut-il pas que quelqu'un donne le bon exemple ?... Vois-tu, mon pauvre Tabarin, le moment n'est pas éloigné où l'on n'entendra plus parler ni de batailles, ni de sang répandu... Si on lutte encore, ce sera à force de politesses... Les seuls assauts possibles seront des assauts de bons procédés ; enfin, il n'y aura plus que des expéditions *philanthropiques* et des guerres... *d'agrément*.

— Comme ce sera *agréable* ! fit Tabarin ébahi.

Lorsque deux armées se rencontreront, continua Mondor tout entier au développement de son idée, au lieu de se tirer des coups de fusil, elles se tireront des coups de chapeau; au lieu de se disputer les positions avantageuses, elles se disputeront l'honneur de se céder le pas.

— Absolument comme Messieurs du Châtelet et de la Grand'Chambre.

— Dans le siége des villes, on n'emploiera plus ni pétards, ni mines, ni bombardements, moyens qui ne sont bons qu'à détruire les murailles et à troubler le repos des habitants. Tout au contraire, l'armée assiégeante s'empressera de changer les lames de sabre et les fers de lance en socs de charrue, pour cultiver les champs où elle sera établie. Les batteries d'artillerie (cela va sans dire) seront transformées en batteries... de cuisine, lesquelles vomiront sans cesse dans les murs assiégés, non des boulets, mais des poulets, non des bombes, mais des dindons suivis de jambons, de saucisses, et de bonnes marmites pleines de consommés exquis.

— Tudieu ! s'écria Tabarin, que ne sommes-nous assiégés de la sorte, mon maître !... nous n'aurions pas besoin de faire le métier que nous faisons... Mais j'y songe, Henri de Navarre aurait bien dû agir comme vous dites, pendant le dernier siége de Paris...

Ignorant que tu es ! n'as-tu pas ouï raconter que précisément ce prince fit entrer dans la ville des charrettes chargées de farine pour nourrir les habitants...

— Ce qui fit dire à quelques-uns qu'il avait voulu leur jeter de la poudre aux yeux.

— C'est possible, mon fils... Toujours est-il que le procédé inventé par Henri quatrième, d'autres l'emploieront, l'étendront, le perfectionneront... Et voilà justement comment, grâce à la philanthropie moderne, les hommes seront tous heureux et libres ; comment la gloire sera mise à la portée de chacun, et comment enfin les lauriers naîtront sans culture sur le terrain immaculé de l'honneur et de la vertu !...

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette dernière phrase de Mondor, comme si la foule eût pensé que les fastueuses promesses du charlatan allaient se réaliser à ses yeux.

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise, moi, ajouta Tabarin lorsque le calme fut un peu rétabli.

— Parle, parle, mon fils, dit Mondor encore tout gonflé du succès qu'il venait d'obtenir, parle, nous t'écoutons volontiers et avec intérêt...

— Eh bien donc, reprit Tabarin, je crois que vos prétendus philanthropes sont encore plus charlatans que vous et moi, mon maître...; que leurs viandes sont creuses, creuses comme leurs cerveaux et leurs théories ;... et que le beau système que vous venez d'exposer n'est qu'un nouveau leurre, un nouveau plat de leur façon... La guerre est une cruelle nécessité, j'en conviens, mais c'est une nécessité... ; et puisqu'il faut la subir..., *à la guerre comme à la guerre*, dit le proverbe. D'ailleurs, elle n'est pas aussi affligeante

pour l'humanité qu'on veut bien le faire croire; si elle entraîne des malheurs, elle engendre aussi de grandes choses. Supprimez-la, que mettrez-vous à la place de ces nobles et généreuses passions qui naissent en elle et par elle? En vérité, je n'ose ici le dire. Et au lieu de ces beaux noms, de ces héroïques caractères qui sont la force et l'orgueil du pays, qu'aurez-vous, grand Dieu! des champions de bas étage, des héros de balcons ou de ruelles, prêts à porter le trouble dans nos maisons, à attenter à l'honneur de nos filles et de nos femmes, comme...

En prononçant ces mots, Tabarin jetait de sombres regards sur les deux personnages qui occupaient le fond du théâtre, et dont toute l'attention paraissait absorbée par le charme d'une causerie intime.

Or, de ces deux personnages, l'un était Francisquine, la jeune femme de Tabarin, et l'autre le capitaine Rodomont, une espèce de cadet de Gascogne qui s'était attaché à Mondor pendant sa dernière tournée en province, et avait fini par entrer dans sa troupe, moins peut-être par vocation pour la comédie que par amour pour la comédienne.

C'est là du moins ce que Tabarin avait cru reconnaître; et depuis ce moment, il était en proie à tous les tourments de la jalousie. Voilà pourquoi les dernières paroles qu'il venait de prononcer étaient empreintes d'une si profonde amertume.

— Allons, fit Mondor, feignant de n'en pas comprendre toute la portée, il ne faut point désespérer ainsi, mon pauvre Tabarin... Le monde n'a pas été fait en deux jours... C'est un peu de temps à attendre...

— Et une sotte épreuve à subir, répondit celui-ci.

— Bah! qui vivra verra.

— Oui, qui vivra..., dit Tabarin avec une expression d'indéfinissable tristesse.

Cette fois, Mondor comprit qu'il était temps de couper court aux fâcheuses préoccupations de son compère. En conséquence, il renonça (non sans regret peut-être) aux belles choses qu'il lui restait à dire sur la guerre et sur la paix, sur la philanthropie et la concorde universelle; et s'approchant du bord du théâtre, il annonça à l'assemblée qu'on allait représenter devant elle la pièce en vogue, la farce de *Francisquine*, revue, augmentée pour le plus grand divertissement des badauds de la capitale, et corrigée pour la formelle édification de messieurs les habitants de la Cité (1).

Avant d'aller plus loin, il convient de faire observer que les pièces imprimées dans le recueil des œuvres de Tabarin ne sauraient donner une idée exacte de leur représentation. Ce ne sont point là, tant s'en faut, des pièces de théâtre dans l'acception ordinaire du mot; mais simplement des sujets, des thèmes à improvisations, des sortes de canevas semblables à ceux qui furent adoptés plus tard par la comédie italienne, et qui, renfermant les acteurs dans un cadre tracé à l'avance, leur permettaient néanmoins de donner un libre essor à leur verve comique, et de se livrer sans trop de risques aux hasards de l'inspiration. Les écrivains du temps, ceux qui ont critiqué Tabarin comme ceux qui ont fait son éloge, sont d'accord sur ce point, qu'il valait beaucoup mieux l'entendre que de le lire (2). Essayons de faire comme eux, et s'il se peut, laissons là le rôle de lecteur pour prendre celui de spectateur.

Le théâtre représente une place publique; décor tout trouvé pour un théâtre dressé au milieu du Pont-Neuf. Quant à l'action, voici en quoi elle consiste :

Lucas est parti pour les Indes, laissant à Tabarin la garde de sa pupille Isabelle. Pendant son absence, la vigilance de Tabarin a été mise en défaut. Le capitaine Rodomont a trouvé moyen de s'introduire dans la place, à la faveur de plusieurs déguisements que le fidèle argus n'a pas su reconnaître. En dernier lieu, il s'est avisé d'un étrange expédient. Renfermé dans un sac, il s'est fait porter devant la maison d'Isabelle, où on l'a déposé en attendant le moment de l'y introduire. Mais Isabelle est absente, et l'entreprenant capitaine attend avec une vive impatience que la main de sa maîtresse le délivre de sa prison.

Lucas arrive sur ces entrefaites; personne pour le recevoir!

— Tabarin! Tabarin!... point de réponse. Misérable valet, est-ce ainsi que tu veilles sur le dépôt qui te fut confié?... Et Isabelle, où peut-elle être à cette heure?...

Tandis qu'il cherche et furète de tous côtés, il aperçoit le sac, et s'imagine que c'est là un des ballots de marchandises qu'il a expédiés en arrivant en France. Pour mieux s'en assurer, il délie les cordons; le sac s'entr'ouvre, et le vieillard se trouve face à face avec le capitaine Rodomont... Stupéfaction de part et d'autre.

— Rodomont!

— Monsieur Lucas!... déjà de retour de votre voyage!

— Comme vous voyez.

— Et... vous portez-vous bien, monsieur Lucas?

— Parfaitement, monsieur Rodomont...

— J'en suis bien aise.

— Et moi je serais bien aise à mon tour de savoir ce que vous faites là, dans ce sac?

— Dans ce sac?... j'étais en train de m'ennuyer beaucoup, je vous jure.

— Ah!... eh bien, alors, pourriez-vous me dire pourquoi vous y êtes entré?

— Pourquoi?... je ne sais si je dois... Au fait, vous êtes un galant homme, monsieur Lucas, et je crois qu'on peut compter sur votre discrétion.

— Oui, oui, voyons, parlez...

— Eh bien, mon cher monsieur Lucas..., un autre vous ferait là-dessus mille histoires plus surprenantes les unes que les autres... Il vous dirait qu'il est entré dans ce sac pour se mettre à l'ombre, se dérober aux regards indiscrets, ou bien encore pour se livrer plus librement à la méditation... Il pourrait chercher à vous faire croire que c'est l'accomplissement d'un vœu..., un essai de retraite et de solitude..., une manière de voyager, comme en Arabie, en portant sa tente avec soi... Quant à moi, je vous dirais que je me promène..., vous ne voudriez pas me croire..., non, vous ne le voudriez pas... Loin donc d'avoir recours à de pareils subterfuges, j'aime mieux avouer franchement toute la vérité... Sachez donc...

Et il lui raconte confidentiellement qu'une jeune veuve qui l'adore l'a fait enlever et mettre dans ce sac pour le faire porter chez elle dès que la nuit sera venue. Il s'agit de for-

(1) A cette époque, en effet, les habitants de la Cité venaient de présenter requête au Parlement pour se plaindre des *choses messéantes et scandaleuses* que débitaient sur leurs théâtres les charlatans du Pont-Neuf.

(2) « N'avez-vous point vu et lu les *Questions de Tabarin?* dit un des personnages dans l'écrit intitulé : *le Caquet de l'accouchée*.

— Oui, madame, répond la femme d'un secrétaire du roi, je les ai lues il n'y a pas un mois; mais je n'y prends pas beaucoup de plaisir; car on m'a dit qu'il y a bien à dire de ce que dit Tabarin, et de ce qu'on a écrit sous son nom; et qu'il n'y a rien de tel que de l'ouïr.

— Vrami, mademoiselle, dit la femme d'un médecin, je l'ai ouï dire aussi à mon mari. »

(*Troisième après-dînée*, p. 10.)

cer par un coup d'éclat un oncle fort riche, et de qui la dame dépend, à consentir à leur mariage.

— Ah!... et cette jeune veuve est-elle jolie?

— Charmante!... une taille! des pieds! des mains! une bouche et des yeux!...

— Et riche?

— A plusieurs millions.

— Eh bien, alors, pourquoi ne l'épousez-vous pas?

— Pourquoi?... j'en aime une autre.

— Vous en aimez une autre?... Il me vient une idée, ajoute Lucas... Je voulais épouser Isabelle...; mais, ma foi, je commence à croire que la veuve ferait mieux mon affaire... Vous vous appelez Rodomont, je m'appelle Lucas; vous êtes gros, je suis maigre...; vous êtes jeune, et je suis... riche; je ne vois donc pas trop quelle différence... d'ailleurs, *la nuit*, comme on dit, *tous les chats*...

— Bien pensé!... interrompt le capitaine saisissant la balle au bond.

— La jeune veuve, poursuit Lucas, sera bien un peu étonnée... d'abord : mais elle finira par trouver le tour excellent, et, ma foi!...

— Elle ne pourra pas résister.

— Non, elle ne le pourra pas.

Lucas entre dans le sac, et le capitaine l'y enferme en lui recommandant de ne pas bouger, quoi qu'il arrive...

Ceci ne rappelle-t-il point la fable du bouc et du renard?

> Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
> Et vous lui fait un beau sermon
> Pour l'exhorter à patience.

Cependant arrivent Isabelle et Tabarin. Rodomont leur dit tout bas qu'il y a dans le sac un voleur qui cherche à s'introduire chez eux pour y dérober tout, pendant la nuit, et attenter à l'honneur d'Isabelle.

Tabarin, indigné, prend un bâton et frappe à coups redoublés sur Lucas, qui d'abord garde le silence, de peur de se trahir, mais qui, forcé par la douleur, fait entendre des cris plaintifs et finit par demander grâce... Isabelle s'empresse de délier le sac, et s'enfuit aussitôt en voyant apparaître le malheureux Lucas meurtri de coups et à demi-mort de frayeur.

— *Oimè! che prodigio, miracolo grande!* s'écrie Tabarin, en reconnaissant son maître.

Et il lui demande pardon de la liberté grande... C'était pour défendre son bien et l'honneur d'Isabelle.

— Il n'était pas besoin de m'assommer pour cela.

Tabarin proteste qu'il a agi en bon et fidèle serviteur. Ce qu'il a fait, il l'a fait en conscience et dans l'intérêt de son maître.

— Mon intérêt, mon intérêt!... me rouer de coups par intérêt, murmura le vieillard... Allons, voyons, drôle, fais-moi venir Isabelle.

— Isabelle?... fait Tabarin, étonné de ne pas la voir près de lui...

Puis il s'éloigne comme pour exécuter les ordres de son maître, mais en réalité pour vérifier un affreux soupçon qui vient de traverser son âme.

Pendant son absence, plus longue qu'elle n'aurait dû l'être, Lucas, livré à lui-même, entretient le public sur l'inconvénient des lointains voyages et le danger des retours imprévus.

Tabarin revient enfin, mais tout en lui dénote le trouble et l'inquiétude.

— Eh bien, Isabelle? dit Lucas.

— Isabelle, répond Tabarin d'un air effaré... Isabelle! reprend-il comme si la voix lui manquait pour en dire davantage.

— Répondras-tu? voyons, où est Isabelle? s'écrie le vieillard impatienté.

— Isabelle...

— Eh bien?...

— Partie! dit Tabarin, arrivant d'un bond et sans transition au seul mot qui pût rendre l'état de son âme.

— Partie?... que me dis-tu là, Tabarin? voyons, as-tu perdu la raison?

— Plût au Ciel! murmura sourdement celui-ci.

— Il est vrai, mon pauvre garçon, que tu n'aurais pas perdu grand'chose, reprit Mondor, incapable de laisser échapper une occasion de placer une mauvaise plaisanterie.

Puis, s'adressant au public :

— Messieurs et dames, fit-il, ne soyez pas surpris de l'air tragique de notre cher Tabarin; c'est une manière à lui, un détour qu'il prend pour mieux vous faire rire.

— Rire, rire! s'écria Tabarin presque fou de douleur; vous croyez donc que je veux rire!... Si c'est ce masque ridicule qui vous fait parler ainsi, tenez, ajouta-t-il en arrachant celui qui lui couvrait la figure et le foulant aux pieds avec fureur... Regardez-moi bien maintenant, direz-vous encore que je veux rire?...

Mondor recula saisi d'étonnement et d'effroi, car les traits de Tabarin étaient bouleversés, sa voix éclatait en sanglots, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

La foule cependant croyait assister à une véritable représentation. Jamais elle n'avait vu son bouffon chéri feindre aussi bien la douleur et la colère; et, charmée de cette nouvelle preuve de talent qu'elle découvrait en lui, elle applaudissait avec transport et répondait par de longs rires aux cris de désespoir du malheureux Tabarin.

Mondor lui dit quelques mots à l'oreille, et comme il paraissait hors d'état de rien entendre :

— Messieurs et dames, ajouta-t-il en s'avançant sur le bord du théâtre..., décidément, le pauvre garçon a perdu le peu de raison que Dieu lui avait départie... Que Dieu la lui rende!... En attendant et pour aujourd'hui, la farce est finie... Demain, vous et moi peut-être en saurons-nous davantage.

Et, prenant par le bras Tabarin, qui était resté immobile au milieu de la scène, il l'entraîna derrière le rideau du fond.

Le lendemain, la foule était plus compacte, plus pressée, plus curieuse que jamais autour des tréteaux de Mondor et de Tabarin. A l'heure fixée pour l'ouverture des représentations, on apercevait bien sur la scène les comparses ordinaires, les musiciens et le nain distributeur de drogues, mais les principaux acteurs ne se montraient pas encore, et les musiciens avaient beau redoubler d'énergie pour tromper à force de bruit l'impatience publique, l'impatience ne faisait que croître de moment en moment.

— Tabarin! Tabarin! criait-on de toutes parts.

Après une longue attente, Mondor parut enfin, mais seul et de l'air effaré d'un homme qui voit s'anéantir sa dernière ressource; à sa vue, les cris éclatèrent avec une nouvelle violence :

— Tabarin! Tabarin! nous voulons voir Tabarin!...

Mondor fit quelques pas en avant comme pour haranguer l'assemblée :

—Tabarin! fit-il tristement en appuyant un doigt sur le front et désignant de l'autre un cabaret fort connu des habitués de la place Dauphine, Tabarin!... ayez pitié de lui

et de moi... le pauvre diable !... *Il cherche au fond d'un broc sa raison égarée!*

A ces mots, une partie de l'assemblée se précipita en grand tumulte vers le lieu désigné. Tabarin était là, en effet, assis devant une cruche vide, les coudes appuyés sur la table, la tête entre ses deux mains, immobile, inerte, et comme enseveli dans une torpeur profonde. Néanmoins, au bruit qui se fit tout à coup autour de lui, à la voix connue de cette multitude qui l'appelait avec une sorte d'enthousiasme frénétique, il parut s'arracher à un rêve pénible; il releva la tête, regarda un moment sans rien voir; puis, il tressaillit involontairement. On eût dit que le sentiment d'artiste s'éveillait en lui plus fort que sa douleur d'amant et d'époux. Il se leva donc, s'avança en chancelant jusque sur le seuil de la porte et dit :

— Me voilà !

C'en était fait. Sans qu'il s'en doutât peut-être, Tabarin retombait sous le charme qui l'avait fait l'idole ou plutôt l'esclave de la multitude. Le baladin allait retrouver ces tréteaux qu'il croyait avoir quittés pour toujours.

Sitôt qu'il y reparut, un long murmure d'approbation parcourut toute l'assemblée ; tous les regards étaient fixés sur lui; toutes les poitrines respiraient plus librement comme délivrées de l'anxiété orageuse qui avait pesé sur elles quelques instants auparavant. Quant à lui, il semblait avoir repris sa gaieté ordinaire, et soit qu'il fût encore un peu sous l'empire de l'ivresse, soit qu'il voulût, par une sorte d'à-propos puisé dans le fond même de la situation, faire excuser par son seigneur et maître, le public, l'acte d'irrévérence qu'il venait de commettre à son égard, il entra sur la scène d'un pas légèrement aviné et chantant à tue-tête ce couplet d'un vau-de-vire d'Olivier Basselin :

On m'a défendu l'eau, du moins en beuverie,
De peur que je ne tombe en une hydropisie ;
Je me perds si j'en boy.
En l'eau n'y a saveur... Prendrai-je pour breuvage
Ce qui n'a point de goust ? mon voisin, qui est sage,
Ne le fait, que je croy...

Ensuite, ramené brusquement à la réalité par quelques interpellations qui lui étaient adressées du milieu de la foule sur les incidents de la veille et du jour même, il se mit à raconter l'histoire d'un bateleur, d'un paillasse qui avait fait l'insigne sottise d'épouser une femme jeune, jolie, et coquette. Cette femme n'avait pas tardé (c'est Tabarin qui parle) à faire ce que font les femmes exposées chaque jour aux empressements de mille adorateurs. Grâce aux légèretés, aux étourderies de la belle, le pauvre paillasse était devenu le plus malheureux et le plus ridicule des maris. Le voyez-vous, en effet, lui, le railleur par excellence, exposé aux railleries de chacun? lui, qui s'était si follement diverti et avait tant fait rire les autres sur ce thème inépuisable des infortunes conjugales, attaché à son tour au banc de douleur et souffleté sans pitié par les sarcasmes de la foule à qui il a appris lui-même à être impitoyable? En cet état, plus de repos, plus de merci. Il dirait en pleurant sa misère et sa souffrance, qu'on ne le croirait pas. Il montrerait son cœur saignant et déchiré..., on ne ferait qu'en rire... rire..., tenez... comme vous faites en ce moment !..

Et en effet, l'assemblée tout entière, loin de prendre au sérieux l'histoire racontée par le pauvre bateleur, riait aux éclats et battait des mains à la vérité du tableau qu'il venait de tracer et à la singulière énergie de son langage.

Aussi Tabarin, refoulant sa douleur au fond de son âme et passant la main sur ses yeux pour essuyer quelques larmes involontaires, se mit à pousser un éclat de rire qui domina tous ceux de l'auditoire, et se retira en entonnant d'une voix qu'il s'efforçait de rendre joyeuse le dernier couplet de la chanson qu'il avait commencée :

Qui aime bien le vin est de bonne nature.
Les morts ne boivent plus dedans la sépulture.
Eh ! qui sait s'il vivra
Peut-être encor demain ?... Chassons mélancolie !
Je vais boire d'autant à cette compagnie...
Suive qui m'aimera !

A dater de ce jour, Tabarin ne reparut plus sur le théâtre du Pont-Neuf; à dater de ce jour aussi, commence pour lui cette première mort de l'artiste qu'on appelle *obscurité, oubli.*

Et maintenant, faut-il dire avec quelques historiens que, frappé au cœur par l'abandon de sa femme, Tabarin mourut peu de temps après dans l'isolement et la misère ?

Ou bien faut-il adopter l'opinion de ceux qui prétendent que le pauvre baladin du Pont-Neuf ayant perdu d'un seul coup ce qui faisait le bonheur, l'orgueil et le but de sa vie, tomba dans un découragement profond, et se livra sans réserve à la brutale passion de l'ivrognerie? Et devons-nous répéter, d'après un ingénieux et spirituel biographe, le récit dramatique où il le fait mourir sous la table d'un cabaret à la suite d'un duel bachique contre un colporteur piémontais (1) ?

D'ailleurs, qu'est-ce qui empêche de croire que, touchée de repentir, Francisquine vint retrouver l'époux qu'elle avait délaissé, et qu'ils vécurent encore longtemps ensemble, terminant par une fin heureuse et calme une existence si diversement agitée ?

Nous l'avons déjà dit, il n'existe rien d'authentique touchant la vie et la mort du célèbre baladin. Est-ce une raison pour se jeter à cet égard dans l'absurde ou l'extraordinaire? Hypothèse pour hypothèse, nous préférons celle qui console à celle qui contriste.

EUGÈNE LABAT.

(La suite prochainement.)

(1) Voir, tome Ier du *Monde dramatique*, le curieux et intéressant article publié par M. E. Alboize, auteur de *l'Histoire des prisons*.

SALON DE 1846.

Cette année, comme les années précédentes, l'ouverture du Salon a été signalée, à la façon des cérémonies antiques, par un chœur d'imprécations et par un chœur de bénédictions; chœur de bénédictions des artistes reçus par le jury, chœur d'imprécations des artistes refusés. Il en sera malheureusement, mais nécessairement ainsi, tant qu'il y aura des réprouvés et des élus, quelle que soit d'ailleurs l'équité ou l'iniquité des jugements. Qui pourrait enlever aux condamnés le droit de se plaindre, même d'une sentence méritée? D'un autre côté, le moyen d'admettre au Salon toutes les monstruosités qui s'y présentent, à en juger par quelques-unes de celles qui y pénètrent à travers le crible de l'examen? Il est seulement à regretter que les artistes acceptés du public n'aient pas une garantie contre les distractions ou les préventions

du jury. Par exemple, pourquoi refuser des tableaux de MM. Scheffer, Delacroix, Gudin, Diaz, Pernot? Pourquoi rejeter même tout artiste ayant déjà exposé deux fois, ayant reçu des récompenses ou des travaux du gouvernement? Pourquoi laisser à la porte tel système au nom de tel autre; la couleur au nom du dessin, le dessin au nom de la couleur, etc.? Comme si le Salon n'était pas essentiellement une lice ouverte à tous les systèmes, à toutes les écoles et même à toutes les fantaisies.

Un membre du jury nous expliquait hier, d'une manière assez piquante, les contradictions de ce savant tribunal. Il se divise en deux partis inconciliables : ceux qui veulent tout admettre et ceux qui veulent juger sévèrement. Quand les premiers siégent en majorité, ils laissent passer sans contrôle toutes les croûtes qui vont remplir la galerie noire. Quand les seconds dominent au contraire, ils repoussent les Scheffer, les Gudin et les Delacroix qui leur semblent manqués.

Quelquefois même ils sévissent contre des Académiciens en personne, témoin M. Pradier, à qui on refusait dernièrement une statuette. Heureusement, le célèbre sculpteur entra à l'instant même et vit son ouvrage parmi les plâtres de rebut. « Mes chers collègues, dit-il en souriant, vous faites erreur : c'est ici que vous vouliez placer cette statuette. » Et l'attirant du lot condamné, il la mit au premier rang des œuvres admises. Les juges sourirent à leur tour, et passèrent outre; mais tous les artistes méconnus ne sont pas là pour faire comme M. Pradier.

On se souvient de l'obstination des tourlourous, qui voyaient, l'année dernière, la *Bataille d'Isly dans la Prise de la Smahla*, et qui, apercevant dans un autre cadre le portrait de M. Bugeaud, reprochaient à M. Vernet d'avoir exclu de son tableau l'illustre maréchal. Cette fois les tourlourous seront contents du peintre de nos victoires. Voici bien dans le grand Salon la vraie bataille d'Isly et le vrai maréchal Bugeaud, avec sa casquette et son manteau blanc. L'artiste a choisi le moment où le colonel Yusuf présente au maréchal les étendards de l'ennemi vaincu et ce fameux parasol du fils de l'empereur de Maroc, que tout Paris a vu défiler le long du quai des Tuileries. Il y a là vingt portraits d'une ressemblance frappante, des mouvements bien rendus, d'excellentes figures de troupiers, des chevaux qui sortent au galop de la toile; mais y a-t-il réellement une bataille, et surtout une bataille orientale? Cela nous semble douteux.

Si nous suivons l'admiration de la foule, nous passerons du tableau de M. Vernet à ceux de M. Ary Scheffer. Il y en a sept, tout autant; et le premier, l'*Enfant charitable*, est dans le grand Salon, près du *Portrait du roi*, de M. Winterhalter. On reconnaît d'abord ici la poétique intelligence de M. Scheffer, cet habile traducteur de Goëthe. « Il y eut un jour, dit l'auteur du *Gœtz de Berlichingen*, un enfant bien pieux, qui, allant à l'école, rencontra un pauvre vieillard auquel il donna son déjeuner. Le vieillard était un ange qui, ayant repris sa forme véritable, doua l'enfant du pouvoir de guérir les malades qu'il toucherait. Aussitôt l'enfant courut vers sa mère grandement malade et la guérit. L'enfant, depuis, guérit des rois et des empereurs et fonda un beau couvent. »

Comme expression, ce tableau est admirable. L'enfant est d'une naïveté charmante; on voit, de cette figure vermeille, la vie passer au visage défaillant de la mère. Mais si l'on examine l'exécution, tout est noyé dans une sorte de vapeur, au milieu de laquelle les chairs ressemblent à du carton, et les contours aux visions d'un rêve. Les fanatiques de M. Scheffer trouvent que cela complète l'idéal de ses tableaux et que telle est la condition essentielle de son talent. C'est peut-être vrai.

Les six autres ouvrages de ce peintre sont réunis dans la grande galerie. On y remarque deux *Christ*, qui ressemblent trop aux *Faust*, leurs voisins, et deux *Marguerites*; l'une au Jardin (c'est la meilleure), l'autre au sabbat, en compagnie d'un admirable corbeau; mais le véritable chef-d'œuvre de M. Scheffer, c'est *saint Augustin et sainte Monique*, sa mère, en extase et se donnant la main.

« Nous étions seuls, conversant avec « une ineffable douceur et dans l'oubli « du passé, dévorant l'horizon de l'ave- « nir; nous cherchions entre nous, en « présence de la vérité que vous êtes, « quelle sera pour les saints cette vie « éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'o- « reille n'a pas entendue, et où n'atteint « pas le cœur de l'homme. » (*Confessions de* SAINT AUGUSTIN, liv. IX, chap. X.)

L'effet de ce tableau est véritablement contagieux. On tombe en extase avec les deux saints personnages. On voit comme eux se dérouler à perte de vue les profondeurs du ciel... et on oublie complétement que les bras du saint Augustin ne tiennent pas à son corps.

Le portrait de l'abbé de Lamennais respire bien l'humeur chagrine amassée au fond de cette âme orageuse par les misères publiques et les douleurs particulières. Cependant les rides qui séparent les yeux nous semblent exagérées, et l'étincelle du génie manque à ces petits yeux, très-pénétrants d'ailleurs.

Tout à côté des tableaux de M. Scheffer est placé, violent contraste, un tableau de M. Decamps : la réalité à côté du rêve, le soleil à côté du brouillard, la Turquie d'Asie à côté de la cellule de Lamennais. M. Decamps a exposé quatre toiles, où l'on retrouve sa manière solide et nette, éclatante et brutale, avec une variété de tons qui est un progrès heureux. Cette variété se fait surtout sentir entre le *Retour du Berger, effet de pluie*, et la *Salle d'asile de l'Asie Mineure*. Cette dernière œuvre est tout simplement un bijou (1). Un soleil vif éclaire cet intérieur gris et tranquille, et dessine un prisme ardent sur la nudité des murailles. Au centre, sur un pauvre divan, un vieux pédagogue turc est assis sur ses jambes maigres; son caftan était jadis violet, l'âge en a rendu la couleur incertaine; la robe n'a pas moins souffert des injures des ans. Il se console de cette décadence avec la longue pipe qu'il tient à la main, et qu'il remplira bientôt de l'excellent tabac renfermé dans les vases coloriés qui ornent son bahut. En attendant, les enfants confiés à sa garde sont éparpillés autour de lui dans les postures les plus pittoresques. En voici un installé sans façon sur la manche du bonhomme; en voilà un autre qui, pour mieux déchiffrer une page d'écriture, s'est couché dessus à plat ventre, « comme un lézard sur une feuille sèche. » Un troisième, d'une ravissante physionomie, pense à jouer beaucoup plus qu'à écouter le maître. Il y a là aussi un groupe de cinq ou six négrillons, à calottes rouges et blanches, qu'il est impossible de regarder sans rire. Nous reprocherons seulement à l'un d'entre eux d'avoir ôté ses babouches jaunes pour montrer des pieds qui manquent de finesse et de grâce. C'est l'unique défaut que l'œil le plus sévère puisse trouver dans cette charmante toile.

M. Eugène Delacroix n'avait jamais excité peut-être d'aussi violents débats entre ses fanatiques et ses détracteurs. Pour ceux qui le jugent sans partialité, ceci est une nouvelle preuve de sa puissance, mais aussi de son incorrection. M. Delacroix se trompe souvent, mais c'est toujours un homme de génie. Tel est le caractère des *Adieux de Roméo et de Juliette*, de l'*Enlèvement de Rebecca*, et de *Marguerite à l'église*. Certes, Roméo et Juliette sont laids, mais quelle passion mêlée de tendresse et d'inquiétude! comme ce paysage bleuâtre rend merveilleusement l'heure indécise où le chant de l'alouette succède au chant du rossignol! Marguerite à l'église n'est pas plus belle que Juliette sur le balcon; mais dans ce corps défaillant et penché, quel trouble et quel désordre, quelles affres et quelles luttes sur ce visage décomposé! Et quel sourire vraiment diabolique sur celui de Méphistophélès! Ces deux tableaux sont d'autant plus remarquables, qu'ici M. Delacroix n'était pas sur son terrain. Ce qu'il lui faut, ce sont les grands horizons et les grands drames, les batailles et les naufrages. Aussi sa meilleure esquisse de cette année (car on ne peut l'appeler un tableau), est-elle *l'Enlèvement de Rébecca* par les ordres du templier Boisguilbert. Tout le monde connaît cette magnifique scène de *l'Ivanhoé* de Walter Scott. Le peintre en a saisi le moment le plus terrible. Déjà le château de Frondebœuf brûle dans le fond. Sur le devant, un esclave à cheval reçoit en croupe le beau corps renversé de Rébecca. Le contraste de cette jeune fille brisée comme une fleur, et de ces guerriers violents comme l'orage, est admirablement rendu. Il y a dans tout ce groupe un mouvement et une vie prodigieuse. Le cheval s'élance, les hommes s'agitent, les flammes montent, le château s'écroule, au point de faire illusion au regard. Ce n'est plus un ta-

(1) La gravure de ce tableau de M. Decamps paraîtra dans le prochain numéro du *Musée* avec *le Linné* de M. Biard.

bleau, c'est la scène elle-même avec ses acteurs et ses accidents réels. Pour arriver à de tels effets, il faut nécessairement improviser. De là toutes les erreurs et toutes les gaucheries de la brosse. De là, par exemple, cet esclave debout qui ne tient pas sur ses jambes et dont la tête semble appartenir à un autre corps; mais derrière tant de négligences, il y a le génie de la peinture; à travers tant de taches, on reconnait le soleil.

M. Théophile Gautier, qui fait si bien danser les *Willis*, ne les aurait pas mieux peintes que M. Gendron.

Les tableaux de Henri Lehmann sont toujours un peu froids, surtout l'*Hamlet;* mais le dessin est parfait et les contours gracieux, notamment dans les *Océanides*, l'*Ophélia*, et le portrait de Mme la comtesse d'Agout.

Autant vaudrait analyser une palette féerique que d'expliquer les toiles de M. Diaz. Le *Jardin des amours*, l'*Abandon*, les *Délaissées*, la *Sagesse*, sont autant de caprices délicieux, d'impossibilités ravissantes, d'ébauches qui ressemblent à des chefs-d'œuvre. M. Diaz est assurément un grand poëte, s'il n'est pas un grand peintre. On ne saurait pousser plus loin la rêverie de la couleur.

L'espace va nous manquer et pourtant que d'ouvrages à signaler encore! Le *Christ dans la barque*, de M. Pils, un des meilleurs tableaux religieux du Salon; un *Portrait d'homme* et le *Solon* de M. Papety; les peintures officielles de M. Winterhalter; les *Contrebandiers* et les *Faneuses*, de M. Adolphe Leleux, natures prises sur le fait; la *Halte*, de M. Hédouin, digne émule du précédent; la charmante *Primavera*, de M. Muller; les portraits excellents de MM. Flandrin, Tissier, A. Duval, Pérignon, etc. Les paysages si frais et si chauds de MM. Cabat, Thuillier, Lapierre, Leroux, Noyon, Chevandier, Malathier, Buttura, Fleury, etc.; les raisins de M. Saint-Jean, qui font venir l'eau à la bouche; les immenses et innombrables marines de M. Gudin, qui peint sur mer à toutes voiles, comme M. Vernet peint sur terre au grand galop; les toiles remarquables de MM. Nanteuil, Glaire, Gué, Corot, Bréard, Girardet, Hafner, Granet, Rousseau, Philipoteaux, Coignet, Dedreux, Lepoitevin, Grolig..., et tant d'autres qu'il faut renvoyer au prochain numéro!

Nous citerons cependant le touchant et consciencieux tableau de M. Duboy de la Verne: *Saint Vincent de Paul, chez la veuve de la rue Saint-Landry*, délivrant les orphelins des mains mercenaires pour les confier à Mme Legras et aux sœurs de charité. Ce sujet figurait très-dignement dans la belle église de Saint-Vincent-de-Paul.

Encore un coup d'œil aux miniatures, qui sont tout à fait remarquables cette année. M. Maxime David rivalise de plus en plus heureusement avec Mme de Mirbel. Si celle-ci à plus d'adresse et de métier, celui-là a plus de conscience et d'art. La grâce et la distinction sont égales de part et d'autre. Ce qui complétera le triomphe de M. David, c'est le temps, juge en dernier ressort. Les cinq miniatures exposées par ce maître, sous le n° 1912, et surtout les portraits de Mmes D..., de M. de L..., de M. D... et de M. le comte Ferdinand de Lasteyrie, député, sont travaillés tellement à fond, qu'ils ne pourront que gagner à vieillir, comme tous les bons ouvrages. Nous avons été surpris de ne pas trouver dans le cadre de M. David ses beaux portraits du prince Napoléon Jérôme et de Rechid Pacha. L'un se sera envolé en Italie, et l'autre à Constantinople. Ce n'est pas tout agrément de peindre les illustres personnages. Les miniatures de Mme Herbelein et de M. Pomairac sont aussi de véritables œuvres d'art.

Le jury s'est montré sévère pour les grands pastels. Il en a renvoyé quatre à M. Eugène Tourneux, le poétique émule de M. Maréchal, sous prétexte que le jeune artiste n'a qu'un pas à faire pour arriver à la peinture à l'huile. M. Tourneux est homme à répondre à cette sommation par quelque admirable tableau. On peut déjà donner ce nom à son pastel admis sous le n° 2088: la *Fuite en Egypte*. Il y a là toutes les qualités de la plus grande peinture: richesse et harmonie de couleurs, science profonde de l'arrangement, merveilleux emploi de la lumière, et par-dessus tout, ce je ne sais quoi qui fait les vrais talents, ce que les anciens appelaient le *feu du ciel*, ce que Boileau appelait l'*influence secrète*, et Voltaire, le *diable au corps*. Comme le jury, nous donnons rendez-vous à M. Tourneux, pour l'an prochain, aux meilleurs rangs de la galerie des tableaux.

C. DE CHATOUVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 MARS AU 10 AVRIL.)

SCIENCES. — Inauguration du chemin de fer de Tours. — THÉATRES, LIVRES ET MUSIQUE. — *Une année dans le Levant. Sous les ombrages. La Jeune Angleterre. Les Paysans.* — Longchamps.

Quoique l'abondance des matières, et surtout l'article du Salon, ait terriblement rogné les ailes de Mercure, il a trouvé moyen de voler jusqu'à Tours.... il est vrai que c'était avec la vapeur, qui dépasse aujourd'hui les oiseaux. L'inauguration du chemin de fer d'Orléans à Tours a été une grande et belle fête; mille échos en ont déjà porté le récit à nos lecteurs; mais il est un détail que nous signalerons, parce que tout le monde a négligé de le faire. Nous voulons parler du confortable croissant qui s'établit dans les wagons. Ceux qui ont transporté à Tours les princes et les invités de l'administration sont de véritables boudoirs. Il y a là-dedans des siéges contournés si mollement, qu'on irait entre leurs bras jusqu'à Saint-Pétersbourg, sans s'apercevoir qu'on eût changé de place. L'habile et renommé fabricant qui nous a fait ces douceurs, M. Jeanselme, achève en ce moment des wagons-postes qui seront la merveille du genre. Les murailles et les bureaux circulaires sont en chêne sculpté, et les plafonds en érable avec incrustations. Les employés ambulants de M. Conte trouveront dans ces bureaux-miniatures tout ce qu'il faut pour écrire, distribuer et cacheter leurs paquets, pour saisir les lettres au vol ou les semer de station en station. Espérons que les voyageurs ne tarderont pas à être traités comme les directeurs des postes, et que nous inaugurerons bientôt les wagons-restaurants, les wagons-dortoirs et les wagons-salons, que Mercure prédisait, il y a quelques mois, sans se croire aussi prophète. Qui sait si nous n'aurons pas bientôt des wagons-théâtres, sur la portière desquels on lira: Tel jour ou telle nuit, de Paris à Tours, Mlle Rachel jouera *Jeanne d'Arc*, M. Dupré chantera *Robert le Diable*, ou Mlle Carlotta Grisi dansera *Giselle?*

—En attendant ces comédies et cette musique ambulante, les pièces et les concerts se succèdent rapidement, du Théâtre-Français à la salle de Hertz. M. Alexandre Dumas vient de faire une chose qui lui semblait impossible depuis longtemps, c'est de ne pas réussir. Ce triomphateur universel a vu chanceler sa *Fille du Régent* sur les eaux orageuses de la Comédie-Française. Mais on sait que les échecs de M. Dumas seraient des succès pour les autres. Il y a encore dans la *Fille du Régent* assez de passion et d'esprit pour une cinquantaine de représentations. M. Scribe, lui, réussit toujours, témoin sa *Geneviève*, qui remplit la salle du Gymnase. *Les Mousquetaires de la Reine* font toujours fureur à l'Opéra-Comique; quant à ceux de l'Ambigu, ils en sont à leur cent cinquantième représentation! La popularité de ces héros s'étend jusqu'à la boucherie. Nous avons vu hier dans un étal un superbe mousquetaire dessiné sur un veau, avec cette inscription: *Porthos*. Ce que c'est que la gloire!

— M. Alexis de Valon vient de publier à la librairie de J. Labitte un livre fort intéressant. *Une Année dans le Levant*, tel

est le titre de ces deux volumes qui font connaître à merveille la Sicile, Malte, la Grèce et la Turquie. L'auteur nous introduit avec une aisance toute gracieuse dans ces belles contrées de l'Orient, où il sait découvrir des aspects nouveaux et dont il décrit les paysages avec beaucoup de fraîcheur et de poésie. Il aborde sans crainte, chemin faisant, les questions sérieuses qu'il rencontre, fait dans le premier volume un éloquent résumé de l'histoire de la Grèce pendant ces dernières années, et explique avec lucidité dans le second la situation commerciale de la Turquie. Au reste, nos lecteurs connaissent M. Alexis de Valon. Un des plus agréables chapitres de son voyage, *Rhodes et Pathmos*, a été publié ici même, l'année dernière, et c'est dans le *Musée* que le jeune écrivain a débuté, en avril 1843, par une jolie nouvelle, intitulée : *François de Civille*.

— On chante toujours avec fureur les fables de La Fontaine travesties. Mais voici venir un champion du grand fabuliste; M. Vimeux qui, dans son *La Fontaine vengé*, fustige avec esprit, sur l'air du Tra, la, la, le *servum pecus* des imitateurs. Il va sans dire que le fustigateur n'a pas moins de succès que les fustigés.

—Mme Ollion, née Delille, publie aussi un nouveau quadrille, *le Mauresque*, et une mélodie pour piano qui font leur chemin dans les salons...

— Mais la grande nouvelle musicale, c'est l'apparition chez l'éditeur Brullé des *Paysans*, chants rustiques de M. Pierre Dupont, un de nos jeunes poëtes les plus distingués, qui, un beau matin, s'est réveillé compositeur. Les *Bœufs*, le *Chien du Berger*, les *Louis d'or*, le *Braconnier*, la *Musette neuve* et la *Fête du Village* sont à la fois des perles de poésie exquise et des mélodies qu'attend la popularité. Par-dessus tout, cela est entièrement neuf et original. Nous prédisons aux *Paysans* un succès de cent mille exemplaires; — et nous reviendrons en détail sur leurs mérites.

— Parmi les livres illustrés qui vont prendre le chemin des châteaux, il faut noter : SOUS LES OMBRAGES, *simples récits*, par M. Alfred Désessarts. L'auteur s'est déjà fait connaître par de nombreux écrits toujours empreints du cachet de la distinction ; on n'a pas oublié ses beaux vers sur le *Monument de Molière* et la *Civilisation chrétienne en Orient*, couronnés par l'Académie française. M. A. Désessarts joint les qualités du prosateur à celles du poëte; on s'en convaincra par la lecture des *Ombrages*. Il n'est personne qui ne s'intéresse à la *Sœur aînée*, aux *Deux anges*, à *Jean Ciudad*. Le *Trésor de l'émigré* est un petit drame palpitant. Ajoutons que ce livre est parfaitement digne d'être mis entre les mains de la jeunesse.

— Il y a en Angleterre un homme politique, M. d'Israëli, qui s'amuse à faire des romans. Ces romans se tirent à cent mille exemplaires et rapportent des millions à l'auteur. Eh bien ! ces romans qui agitent depuis cinq ans les trois royaumes, n'étaient encore connus que de nom en France. Mlle Sobry vient de nous les révéler par son excellente traduction de la *Jeune Angleterre*. On appelle ainsi le groupe de torys libéraux qui combattent les idées de Robert Peel de l'autre côté de la Manche. Sous ce titre et sous la forme d'un récit dramatique, M. Israëli déroule toutes les intrigues qui remuent les Chambres et la nation anglaise. Une élégante notice de M. Chasles, et des clefs qui donnent le nom de tous les masques, ajoutent un intérêt piquant à la lecture de la *Jeune Angleterre*.

— Les concerts se multiplient tellement, que les ailes de Mercure lui-même ne peuvent les suivre. Du reste, nos rossignols par excellence, les chanteurs du Théâtre-Italien, viennent de s'envoler. Un très-petit nombre de salons privilégiés ont reçu leurs adieux d'amis. Mario a fait entendre les siens, de la façon la plus mélodieuse, chez Mme Adrien Benoît-Champy, qui joint toujours le luxe des arts aux charmes de ses gracieuses réceptions.

— Le concert monstre de la saison a été celui de M. Prudent au grand Opéra. Décidément M. Prudent tient cette année le sceptre du piano ; qu'il garde bien cette royauté fugitive. Nous savons plusieurs mains agiles qui la lui disputent de leurs dix doigts; et parmi ces mains rivales, deux des plus habiles sont sans contredit celles de Mlle Martin, qui prépare aussi son concert. En attendant, elle reçoit dans ses beaux salons sa clientèle enthousiaste, c'est-à-dire la meilleure et la plus brillante société. Et là, entre un morceau de harpe de Huerta et un air de Duprez, la jeune pianiste exécute les chefs-d'œuvre des maîtres, avec une justesse et une grâce, avec une force et une légèreté qui enlèvent les bravos de M. Prudent lui-même. PITRE-CHEVALIER.

—La promenade de Longchamps vient de s'achever au milieu des flots de poussière et des rayons de soleil. On y a vu, comme de coutume, beaucoup de beaux chevaux, peu de belles femmes, encore moins de beaux habits;—les hommes s'obstinent à se vêtir de fracs sans queue et de gilets... sans bornes. En revanche, les femmes et les enfants s'habillent avec un goût parfait. Tout le monde a remarqué, par exemple, aux Champs-Elysées les ravissants costumes d'enfants, sortis de la maison, si justement renommée, de MM. Morlet et Rebours.



Oui, madame, j'ai eu l'honneur de faire la guerre, et la chance d'en revenir.



Avis au public.
Une personne désirerait se défaire d'une dent.
S'adresser rue des Douleurs, 4 ; *écrire franco.*

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

SIMPLE VOYAGE EN ITALIE[1]



Vue de la place Saint-Marc, à Venise.

V. — ILES BORROMÉES. VENISE.

Quittons Milan, puisqu'il nous faut suivre le cours de notre rapide voyage ; Milan, la ville franche, ouverte, hospitalière par excellence, où l'on apprend à connaître sous tous ses beaux côtés le caractère italien si souvent méconnu, calomnié à l'étranger, parce qu'on le juge sur quelques rares et indignes exceptions. Mais avant de prendre congé de la Lombardie, ne consacrerons-nous pas un jour ou deux à visiter les îles Borromées, comparables aux *îles Fortunées* des anciens ? Si vous nous demandez ce que sont ces îles, nous vous répondrons : figurez-vous des lacs purs comme le ciel, et couronnés de vignes en amphithéâtres, des corbeilles de fleurs flottantes, des terrasses tapissées de jasmins, d'orangers et de grenadiers, des palais de marbre cachés dans la verdure, un voyage au milieu des parfums, des marbres, des fleurs et des lauriers. L'une de ces îles s'appelle l'île *Belle*. Laquelle est la plus belle ? à laquelle des trois accorder la palme, sans rendre les autres sœurs justement célèbres ? Jean-Paul, l'illustre rêveur, le poëte-fantaisie par excellence, s'est imaginé de décrire ces îles sans les avoir vues et comme Platon a peint les champs Élysées, seulement d'après les tableaux de ses fantaisies et

(1) Voyez le numéro de février dernier.

de son imagination. Mais il a eu beau accumuler les teintes les plus vives, les merveilles de l'art, et tous les enchantements de la nature; quand on visite ces iles, on reconnait qu'elles sont encore au-dessus de la description du poëte: que peut-on dire de plus à leur louange?

A présent Venise nous attend, Venise, autre merveille toute différente de celles que nous avons admirées jusqu'alors, et que tant de relations, de poëmes et de strophes n'ont pu parvenir à gâter.

Sur notre route, plusieurs villes célèbres se rencontrent, mais nous ne ferons que les visiter en passant. Nous ne saurions trop souvent répéter qu'on ne peut tout voir dans un premier voyage en Italie, et qu'il est bien des choses que l'on est forcé de renvoyer au prochain pèlerinage. C'est ainsi que nous ne ferons que visiter au passage Mantoue, la patrie de Virgile, où l'on ne trouve pas même un monument élevé à la mémoire du poëte, mais où l'on admire, en revanche, les plus belles choses qu'ait laissées Jules Romain, cet élève de Raphaël, qui serait peut-être le premier peintre du monde si son maître n'eût pas existé. Nous ne ferons guère plus de séjour à Vérone, la patrie de Roméo et Juliette, où nous remarquons cependant quelques beaux restes d'antiquités. Nous prendrons à peine le temps de visiter à Vicence le théâtre si curieux que Palladio fit construire sur le modèle des théâtres grecs, et sans lequel il est bien difficile de comprendre la mise en scène des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Padoue ne nous arrêtera pas plus longtemps, la ville n'ayant en soi rien de bien curieux, et notre manière de voyager ne nous permettant pas de nous appesantir sur tout ce que son Université, si fameuse dans toute l'Italie, peut avoir d'intéressant aux yeux des doctes de profession.

Mais déjà nous voici sur le canal de la Brenta, qui doit nous conduire droit à Venise. Le bâtiment qui nous transporte a nom *le Bucentaure*, et n'est, comme on le pense bien, que le très-indigne petit-fils du fameux *Bucentaure* qui servit autrefois à transporter les doges. Ce bâtiment se compose d'une petite antichambre, suivie d'une chambre tapissée en noir, avec une table et deux estrades garnies de maroquin. Voilà qui nous donne déjà l'idée de l'intérieur de la plupart des gondoles, qui seraient bientôt gâtées par l'eau de la mer, si on n'eût choisi des couleurs sombres pour les décorer. *Le Bucentaure* nous conduit rapidement en vue de Venise, et nous n'avons plus qu'à nous convaincre par nos propres yeux si tout ce qu'on raconte de cette ville surprenante est au-dessus ou au-dessous de la réalité.

Disons-le cependant avec franchise, beaucoup de voyageurs, en entrant à Venise, ne sont pas autant surpris qu'ils s'y étaient d'avance attendus; nous avons même entendu des gens de bonne foi avouer que l'entrée par le grand canal ne leur a guère causé plus d'impression que celle de Lyon ou de Paris par la rivière. Mais quand on est une fois dans la ville, qu'on voit sortir de l'eau, de tous côtés, des palais, des églises, des hôtels et des rues, car on ne peut faire un pas sans avoir un pied dans la mer, alors, on se sent vraiment émerveillé et comme entraîné loin du monde réel. Parcourons donc cette ville étrange où les rues se succèdent et s'entrelacent comme les issues d'un labyrinthe, où, pour se rendre d'un quartier à un autre, il faut souvent franchir jusqu'à vingt ponts. A chaque pas, ce sont des palais d'une architecture pleine d'élégance et de coquetterie, où le goût de l'Italie se trouve heureusement allié au goût byzantin; puis les lagunes qui varient et animent tout. Ce n'est pas qu'elles soient absolument exemptes de reproches : elles sont souvent noirâtres, troubles, et exhalent même en été certaines odeurs fétides. Mais, telles qu'elles sont, elles n'en offrent pas moins le plus curieux spectacle que l'on puisse voir. Quoi de plus singulier, en effet, que d'avoir sous ses fenêtres un bras de mer qui s'insinue entre chaque maison? Une dame priait un jour un officier français de lui dire au juste de ce qu'était Venise. « Madame, lui répondit-il, figurez-vous un bain de pied sur lequel vous ferez flotter des coquilles de noix, et vous aurez une parfaite idée de ce qu'est Venise. »

Mais il est bien temps de faire notre premier voyage en gondole, et de faire plus ample connaissance avec cet équipage, dont tout le monde parle d'après le témoignage toujours un peu enjolivé des barcarolles et des opéras comiques.

La gondole est longue et étroite comme un poisson; au milieu, se trouve une espèce de caisse de carrosse, basse, faite en berlingot; il n'y a qu'une seule portière au devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux personnes dans le fond, et pour deux autres de chaque côté sur une banquette, qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui occupent le fond. L'intérieur est ouvert de tous côtés et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand harpon en col de grue, garni de six larges dents de fer. Tout le bateau est peint en noir et verni; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en avoir une différente en quoi que ce soit de celle du petit particulier; de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut être dans une gondole fermée. L'habileté des gondoliers vénitiens est proverbiale; ils glissent plutôt qu'ils ne voguent sur les lagunes, et tournent en un coup de main cette longue barque comme sur la pointe d'une aiguille. Le nombre des gondoliers est infini, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres.

Quant à la ville de Venise considérée dans son ensemble, tout en l'appelant avec les romanciers et les poëtes Venise la belle, l'enchantée, nous croyons qu'on peut l'appeler aussi Venise la muette et la silencieuse. En effet, on n'est pas peu surpris, en parcourant ces rues étroites, de n'entendre d'autre bruit que le cri monotone et régulier des hommes qui se promènent du soir au matin en proposant aux habitants de *l'eau fraîche*, denrée que la position de la ville au milieu des mers rend toujours précieuse. On a dit avec raison qu'à Venise les affaires, les actes ordinaires de la vie se font comme par enchantement : chacun s'y meut par des ressorts invisibles; on va, on vient, on se croise, on se rencontre, par un mouvement d'existence régulier, monotone; il semble que l'on vive à bord d'un vaisseau.

Mais après avoir erré au hasard dans les rues, sur les quais et les ponts de Venise, nous nous trouvons tout à coup transportés sur cette fameuse place Saint-Marc, que l'on peut considérer sinon comme la plus belle, du moins comme la plus curieuse et la plus variée de toutes les places du monde. Elle est terminée des deux bouts par les églises Saint-Marc et San-Geminiano, et des côtés par les procuraties vieilles et neuves. On a donné ce nom de *procuraties* à des galeries couvertes qui règnent autour de la place, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux arcades de notre Palais-Royal. C'est là que se réunissent les oisifs, les gens du bel air, les étrangers, les causeurs. Il faut voir la place Saint-Marc par un beau soir d'été, vers dix heures, toute en feu, toute en joie, alors que les conversations bourdonnent autour des cafés, que les promeneurs vont et viennent,

qu'on entend de tous côtés ces mille rumeurs de la vie élégante et mondaine, tandis que dans le fond de quelque lagune lointaine retentit le cri sauvage du gondolier, qui avertit les rameurs survenants de se garer au détour des rues. . . .

Une autre place plus petite que la première, et célèbre dans tant de romans sous le nom de *Piazzetta*, conduit directement à la mer. Comment décrire le mouvement, l'empressement singulier et toute cette bigarrure de costumes, de gestes et de maintiens, qui forme autour de ce petit emplacement le plus curieux mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et arrivent à chaque instant? Comment surtout nous arrêter à décrire tous les lieux que nous visitons avec cette heureuse incohérence du voyageur à Venise, qui flotte sans cesse du *Rialto*, ce pont si merveilleux, à l'église Saint-Marc, du palais des doges au grand canal? L'église Saint-Marc à elle seule demanderait tout un volume de description : c'est une église à la grecque du temps de Byzance, basse, presque impénétrable à la lumière, couverte de sept dômes revêtus en dedans de mosaïque à fond d'or. Beaucoup de gens critiquent le style de cette église, qui est en effet fort éloigné du goût des anciens; mais telle qu'elle est, elle n'en représente pas moins un édifice intéressant et curieux, dont on a peine à se détacher dès qu'on y est introduit.

On y voit de très-vieilles mosaïques, qui remontent à l'origine de la peinture moderne; non-seulement les murs et les plafonds en sont couverts, mais même le pavé, qui n'est autre chose qu'un composé de petites pièces de marbre, jaspe, lapis, agate, serpentine, cuivre, etc. Après avoir longtemps admiré et médité dans l'intérieur de cette église mystérieuse, nous sortirons pour contempler au portail ces quatre chevaux de bronze, qui furent, dit-on, fondus par Néron, et que l'on se souvient d'avoir vus, sous l'Empire, rayonner au sommet de l'Arc de Triomphe du Carrousel. Puis nous monterons en haut de la grande tour, d'où l'on découvre toute l'étendue de Venise, les îles et petites villes et mer qui l'accompagnent, les bâtiments qui couvrent les lagunes, toute la côte d'Italie depuis Comacchio jusqu'à Trévise, le Frioul, les Alpes, la Carinthie, l'Istrie et le commencement de la Dalmatie, unique et enivrante perspective dont lord Byron ne pouvait rassasier ses yeux.

Nous ne nommerons pas même les églises sans nombre où se pressent les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, ni les palais d'une magnificence inouïe qui se trouvent autour du grand canal. Faites souvent, pouvons-nous dire aux voyageurs qui nous suivront, la promenade que nous avons accomplie chaque soir depuis notre arrivée, sur ce canal dont on ne peut se lasser d'admirer les beautés. Perdu dans le fond d'une gondole nonchalante, laissez défiler devant vos yeux ces édifices splendides qui datent de plusieurs siècles, et dont l'architecture n'a pas été encore surpassée. Laissant de côté les souvenirs fastueux, l'histoire, les doges et leur palais si imposant et si sombre, livrez-vous aux émotions de cette promenade du soir, au milieu des autres gondoles qui glissent furtivement autour de la vôtre, vous contentant d'aspirer les brises de la Brenta, qui jouent et circulent autour de vous; écoutez les chants réguliers des gondoliers qui reviennent du Lido, n'ayant d'autre pensée que de savourer pleinement les délices, l'extase de cette promenade qui se fait pour ainsi dire entre le ciel et la terre. C'est en revenant d'une pareille course que vous saurez ce que vaut un séjour à Venise, que vous aurez rapporté de ces pensées et de ces impressions qui souvent ornent toute une existence avec les réminiscences d'un seul voyage.

Mais nous nous étions promis de ne pas perdre de temps, et nous devrions avoir quitté Venise déjà depuis plusieurs jours, sous peine de ne plus faire qu'effleurer ce qui nous reste à voir. Regagnons donc au plus vite l'embouchure de la Brenta, donnons un dernier coup d'œil à nos chers palais que nous ne reverrons plus, et comme l'a dit Milton, un des plus vieux voyageurs en Italie, « troquons les gondoles contre les chaises de poste, et le grand canal de Venise contre les Apennins. »

VI.

Nous irons tout d'une traite, et sans nous arrêter en route, de Venise à Bologne, renvoyant, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la description de beaucoup de choses à un autre voyage. Nous ne ferons donc que nommer en passant l'antique et sombre Fénare, où nous aurions pourtant, si nous avions plus de temps à nous, à saluer le tombeau de l'Arioste que l'on trouve dans une des églises. Nous arriverons droit à Bologne, belle ville toute remplie de portiques sous lesquels on peut faire trois ou quatre lieues à couvert et sans crainte de la pluie. Ces portiques voûtés sont soutenus par des colonnes de toutes sortes d'ordres, et par des pilastres carrés. Les voyageurs ne sont pas d'accord sur l'effet général de ces galeries : les uns les trouvent sombres, tristes, et se plaignent que la ville emprunte à ces constructions régulières un air de monotonie et d'austérité que l'on reproche à certaines villes de Suisse; d'autres y voient au contraire un ensemble imposant, qui offre à la vue une file de bâtiments pleins de noblesse. Il est juste d'ajouter que les maisons soutenues par ces piliers sont généralement d'une grande beauté, et que plusieurs méritent d'être citées comme des modèles d'architecture italienne.

Mais engageons-nous dans la ville, et d'abord admirons cette curieuse tour *degli Asinelli*, droite et menue comme un cierge, la plus haute tour d'Italie, on peut le dire, et peut-être même une des plus hautes de l'Europe. De là, nous nous rendrons sur cette place principale de Bologne, où nous attend la plus belle fontaine de marbre et de bronze que nous ayons encore vue. Cette fontaine est dominée tout entière par un Neptune colossal, accompagné de quatre petits Amours montés sur autant de dauphins, et plus bas de quatre grandes figures de femmes qui jettent incessamment de l'eau fraîche par le bout des mamelles; cette fontaine est l'œuvre du fameux sculpteur Jean de Bologne. Plusieurs palais d'une grande magnificence, la célèbre église de San-Petronio, nous fixeront longtemps sur cette place, qui est, on peut le dire, le lieu de rendez-vous de l'admiration voyageuse. La plupart des villes d'Italie, Rome, Bologne, Florence, Venise, Naples, ont ainsi une place d'élite qui peut être considérée comme une scène privilégiée où les merveilles des arts se sont donné rendez-vous. Ces places sont de plus le théâtre des mouvements les plus vifs et les plus animés de la population.

On remarquera que jusqu'à présent nous avons presque évité de parler de peinture, le terrain dans lequel nous nous trouvons circonscrits étant vraiment trop limité pour qu'un si grand sujet pût y être traité dignement. Toutefois nous n'oublierons pas que Bologne est le chef d'ordre des peintures de l'école de Lombardie, comme Venise l'est de l'école vénitienne. C'est dans cette ville que se trouvent les principaux chefs-d'œuvre des Carraches, du Guide, du Guerchin, de l'Albane, etc. De même que nous

avons couru rapidement, ou même enjambé par-dessus les tableaux de Venise, nous ne dirons rien ou presque rien de ceux de Bologne, ou de ceux de toutes les autres villes où il s'en trouve une aussi grande quantité. Toutefois, il nous faut au moins recommander aux visiteurs les églises Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Dominique, où l'on admire des chefs-d'œuvre de tous les peintres du pays et plusieurs statues de Michel-Ange. Si nous citons les couvents, qui passent pour les plus beaux de l'Italie (après ceux de Milan toutefois), les palais Fantuzzi, Magnani, Malvezzi, qui sont des merveilles d'architecture, nous aurons rappelé ce que Bologne contient de plus important en fait d'édifices publics.

Mais après avoir examiné l'ensemble et les détails de l'intérieur, nous nous rendrons dans la campagne pour admirer la position de la ville adossée à des collines qui regardent le nord. Entre elles, s'étend la magnifique vallée de la Lombardie, la plus vaste qui existe dans les pays civilisés. A Bologne, une maison bâtie sur la colline, avec fronton et colonnes, comme un temple antique, forme de vingt endroits de la ville un point de vue à souhait pour le plaisir des yeux. Cette colline, qui porte le temple, a l'air de s'avancer au milieu des maisons, et est garnie de bouquets comme un peintre pourrait les dessiner. On peut se figurer par là de quelles riantes et gracieuses perspectives cette heureuse ville est entourée.

Mais nous nous sommes promis de ne point nous attacher seulement aux sites et aux édifices que nous déploient les différentes villes que nous visitons, nous voulons aussi saisir au vol, de temps à autre, quelques-unes de ces figures italiennes si curieuses à étudier dans leur cadre, c'est-à-dire dans les pays qu'elles habitent. Ainsi, avant de quitter Bologne, nous n'oublierons pas de remarquer ce singulier fond de fierté et d'amour-propre national qui compose le caractère bolonais, et rend le plus simple bourgeois de la ville intraitable dès qu'il entend un étranger censurer un poëte, un peintre ou un sculpteur de sa nation. Ce sentiment d'orgueil qui ne veut pas qu'on avoue les torts du pays où l'on est né, se retrouve même chez les gens du peuple, qui apportent dans leurs relations avec les supérieurs une sorte de dignité ombrageuse que l'on est si loin de rencontrer chez les artisans ou les employés subalternes des grandes villes d'Angleterre, d'Allemagne et même de France.

L'homme du peuple de Bologne se retrouve tout entier dans le caractère et la manière d'être du bottier Ronchetti, qui jouit de tant de renommée vers 1815, et dont le nom n'est pas encore effacé des souvenirs de la noblesse bolonaise. Tout bottier qu'il était, ce Ronchetti aimait les beaux-arts en connaisseur, sachant au besoin disserter peinture, sculpture et musique avec autant de délicatesse et de jugement qu'un grand seigneur ou qu'un artiste de profession. Mais, par un phénomène assez rare chez les *artisans-artistes*, Ronchetti ne négligeait en rien son état, et l'exerçait avec un véritable fanatisme, qui le plaçait même avec ses pratiques sur une sorte de pied d'égalité dans tout ce qui avait rapport à la chaussure. Un seul fait donnera l'idée de son humeur et de ses instincts particuliers. Murat, qui était comme on sait fort amoureux de la beauté de son pied, avait souvent répété qu'on ne pouvait le chausser qu'à Paris, et ne cessait de citer Astley comme le seul bottier qui lui eût confectionné des bottes vraiment dignes de lui. Il ne laissa pas de s'adresser à Ronchetti en désespoir de cause ; mais celui-ci ayant entendu parler des préventions de son auguste client, et indigné de n'être pris que comme un artiste de rebut, ne voulut jamais faire qu'une botte ; il est juste de dire que cette botte était admirable, et pouvait être considérée comme un chef-d'œuvre. Le roi, émerveillé, après avoir essayé la première demandait la seconde : « Sire, répliqua Ronchetti, faites-la faire dans votre Paris » ; et rien au monde ne put lui faire changer de résolution. Ainsi le roi de Naples se vit condamné au sort de Cendrillon pour avoir méconnu tout ce qui pouvait se loger de fierté nationale et de dignité froissée dans le cœur d'un cordonnier de Bologne.

Mais pendant le temps que nous avons mis à rapporter cette histoire, nous nous trouvons tout naturellement transportés sur la route de Bologne à Florence, car on sait que rien n'abrége les distances comme une anecdote contée bien ou mal dans le cours d'un voyage. Nous ne décrirons pas, nous qui avons été forcés déjà de laisser de côté tant de rares et belles choses, les montées et les descentes qu'il nous faut faire en traversant les Apennins. Nous supposons donc qu'un doux sommeil nous a surpris en quittant Bologne, et nous a couverts de ses pavots pour nous empêcher de voir de petites villes assez insignifiantes du reste, telles que Firenzuola, et d'autres qui ne valent assurément pas l'honneur d'être nommées. Nos yeux ne se rouvrirent que pour contempler la vallée Scarpieria qui nous donne un avant-goût des beautés admirables des paysages de la Toscane. Nous franchirons encore une montagne du haut de laquelle nous commencerons à découvrir toute cette belle terre de promission ; et puis, à force de laisser nos yeux s'égarer de site en site et de colline en colline, nous nous trouverons presque sans nous en douter aux portes de Florence.

Que l'on nous accuse tant qu'on le voudra de froideur et d'indifférence, mais à coup sûr nous ne changerons pas notre manière de voyager toute simple, et, on peut le dire, toute négligée. Nous aborderons donc cette belle et fameuse Florence comme nous avons fait pour les autres villes, sans exclamations, sans superlatifs, laissant venir à nous les enchantements et les cris d'enthousiasme suivant leur ordre et sans la moindre contrainte. Ce n'est pas quand les choses les plus ravissantes et les plus sublimes vous attendent qu'il faut sortir de la simplicité ; le mieux est, au contraire, de rester aussi vrai et aussi naturel que possible.

Une fois dans la ville, la première ruelle qui s'offre à nos yeux nous conduit droit à la place du *Grand-Duc*, cette place merveilleuse, à la fois riche en sculpture comme un musée, majestueuse et décorée comme la cour du plus beau palais, animée, vivante, comme le point de réunion où l'élégance et le loisir se mêlent si heureusement avec l'aspect d'une population qui semble avoir conservé toutes les allures libres et brusques de l'existence des républiques du moyen âge.

Mais comment, tout en évitant de plonger dans l'histoire et le domaine des livres, ne pas se dire, avec une sorte d'émotion involontaire, que c'est dans l'enceinte de cette ville qu'ont vécu Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci ? C'est là, peut-on dire aussi, que la civilisation moderne a réellement commencé. Laurent de Médicis a joué à Florence le rôle de roi, et tenu une cour où, pour la première fois depuis Auguste, le mérite militaire ne dominait pas. Mais laissons de côté ce qu'était la ville dans le passé, et voyons ce qu'elle est maintenant.

Florence, pavée de grands blocs de pierre blanche de forme irrégulière, est d'une rare propreté. Si l'on excepte quelques bourgs hollandais, elle est peut-être la ville la plus propre de l'univers, et certes, on ne pourrait accorder indistinctement cette louange à toutes les villes de l'Italie, qui sont, pour la plupart, plus négligées qu'il n'est permis

de l'être même à des villes du Midi. L'architecture gréco-gothique, qui domine dans la plupart des rues de Florence, a toute la propreté et le fini d'une belle miniature. On remarque, dans plusieurs endroits de la ville, un caractère de grandiose et de mélancolie que l'on ne peut attribuer qu'à un mélange de civilisation primitive et d'art perfectionné, qui tient à l'origine et aux destinées du peuple.

Ainsi, puisque nous sommes sur cette place du Grand-Duc, où Florence se trouve pour ainsi dire résumée dans toute sa beauté, observons d'un côté le *Palais-Vieux*, cette forteresse bâtie en 1298 par les dons volontaires des négociants, qui élève fièrement ses créneaux de brique et ses murs d'une hauteur immense; puis, aux environs, ces chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture, qui semblent se jouer autour de cet édifice imposant : le *Persée*, de Benvenuto Cellini; l'*Hercule*, de Bandinelli; le *David*, de Michel-Ange; la jolie galerie de Vasari, la statue équestre d'un Médicis, le charmant portique de Lanzi, etc... Quel édifice d'architecture grecque pourrait dire à l'imagination et au souvenir autant de choses que cette forteresse du moyen âge, pleine de force et de rudesse, dont la masse semble lutter contre un siècle déjà poli et éclairé?

De la place du Grand-Duc nous nous rendrons à celle de la Cathédrale, la seconde de Florence, et qui ne peut être comparée qu'à celle de Pise pour la beauté. Comme sur cette dernière, on voit une cathédrale, un baptistaire et un clocher, formant trois édifices distincts. Il n'y manque que le *Campo Santo;* mais avons-nous le droit de le regretter, quand nous nous trouvons devant ces portes du baptistaire, faites par Ghiberti, et si belles, si parfaites, que Michel-Ange les appelait *les portes du paradis?* Mais puisque nous ne pouvons que traverser toutes ces églises de Florence, où l'histoire de la peinture et de l'art moderne se trouve écrite en caractères immortels, arrêtons-nous du moins sous les voûtes divines de cette église de Santa-Croce, si négligée, si rustique à l'extérieur, mais qui contient dans son enceinte des trésors que toutes les richesses des souverains de l'Europe ne sauraient payer.

Le toit de cette église est en simple charpente, sa façade n'est pas même achevée; mais, dès qu'on a dépassé le seuil de la porte, on trouve, à droite, le tombeau de Michel-Ange; plus loin, celui d'Alfieri, par Canova; puis le tombeau de Machiavel; et vis-à-vis de Michel-Ange repose Galilée. Quels hommes! Et la Toscane pourrait y joindre le Dante, Boccace et Pétrarque! Mais ne quittons pas cette église sans contempler cette admirable chapelle des Niccolini, toute simple, faite en entier de marbre de Carrare, sans autres ornements que cinq statues de la même matière. Si nous passons dans le cloître, nous trouverons la chapelle des Pazzi, d'ordre corinthien : quelle louange pourrons-nous lui donner, et quel récit aurons-nous à en faire, quand nous aurons rappelé que Winckelmann assure dans une de ses lettres qu'il ne la donnerait pas, tout imparfaite qu'elle est, pour le temple d'Éphèse!

A Saint-Laurent, autre église, nous trouvons les Médicis, qui sont en grande partie de la main de Michel-Ange. Il faut renoncer à donner même une faible idée de ces statues allégoriques, *le Jour, l'Aurore, la Nuit, le Crépuscule,* qui sont des chefs-d'œuvre de grandeur et de beauté. C'est à Saint-Laurent que se trouve cette chapelle, vaste comme une église, si remplie de pierres précieuses, travaillées avec tant de soin et si polies, qu'on éprouve au premier aspect un véritable éblouissement. Les murs représentent des nappes de pierreries, le ciel du dôme est de lapis-lazuli étoilé d'or. Chaque angle a dans son encoignure un pilastre d'albâtre, à corniche de bronze doré, et chaque face une grande niche de pierre de touche, dans laquelle est alternativement un tombeau de granit et de porphyre. Sur le tombeau, un oreiller de jaspe rouge, bordé d'émeraudes et de diamants; sur l'oreiller une couronne d'or, et dans le haut de la niche une statue de bronze de celui des grands-ducs dont cette chapelle forme la sépulture!

Mais quoi! nous nous étions promis de ne nous arrêter en rien aux détails, et voici que nous nous occupons malgré nous à décrire une chapelle qui est à la vérité une des merveilles du monde. Mais que serait-ce donc si nous voulions rappeler seulement ce que nous avons vu dans ce célèbre palais *degli Uffizi*, où se trouve la collection principale des tableaux et des statues que possède Florence; ou seulement dans cette fameuse *Tribune*, cette petite pièce octogone dont le pavé est en marbre, le plafond en nacre de perle, et où l'on voit réunis *les deux Lutteurs, la Vénus de Médicis, l'Apollon, le jeune Faune, le Rémouleur,* enfin les plus précieux morceaux que nous ait laissés la statuaire antique! Que dirons-nous des autres salles où l'on admire *la Niobé*, les portraits de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, peints par eux-mêmes, sur tous les plafonds des arabesques inimitables executées par les meilleurs élèves de Raphaël; les plus admirables peintures mêlées à des tables de fleurs figurées en pierres de rapport; des cabinets formés en colonnes de jaspe, de lapis et d'or; des porcelaines du Japon les plus rares; des ouvrages de cristal de roche d'un travail exquis; des diamants et des pierreries d'un prix inestimable!



Portrait de Michel-Ange.

Pour communiquer de la galerie du palais Pitti où loge le grand-duc, et qui est assez éloigné, on a jeté par-dessus les maisons et par-dessus les ponts de très-longs corridors. Ce palais donne sur une place longue et étroite, dont il occupe un des grands côtés. La cour intérieure est d'un dessin magnifique; quant aux salles du palais, qu'il nous suffise d'assurer qu'on y voit la fleur des chefs-d'œuvre de Titien, de Corrège, d'André del Sarte, de Raphaël, du Dominiquin, de Canova, enfin de tout ce que l'Italie a produit de plus sublime en fait d'artistes. Nous sommes obligés de nous en tirer avec le palais Pitti un peu comme avec tous les musées, dômes, palais et cloîtres que nous avons visités jusqu'à présent, c'est-à-dire de compter beaucoup sur les pérégrinations futures de nos lecteurs, qui auront nécessairement à compléter une foule d'impressions que nous ne faisons qu'éveiller ou même qu'indiquer ici.

Mais pour nous reposer de la peinture et de l'architecture, qui pourraient bien nous fatiguer à la longue, nous nous occuperons maintenant à connaître un peu la ville elle-même, considérée indépendamment des collections et des musées. Nous visiterons d'abord les rives de l'Arno, ce fleuve aimé des poëtes, et qu'ils nous ont fait, par parenthèse, beaucoup plus limpide et pur qu'il n'est en réalité. Nous dirons, nous, en notre qualité de simple prosateur, que l'Arno est le plus souvent d'une couleur sale et jaunâtre, qui lui donne beaucoup d'analogie avec la teinte de notre Loire, que nous avons vue, pour notre part, presque toujours chargée de sable. A part ce léger inconvénient, l'Arno a des rives charmantes et de ravissants points de vue, qui justifient amplement tous les sonnets et les vers descriptifs et champêtres que les poëtes de tous les temps ont pu lui adresser.

Mais c'est surtout à Florence que l'on peut observer les scènes curieuses de cette vie en plein air que mène une certaine partie de la population dans plusieurs villes d'Italie. Tandis que les personnes des classes élevées se rendent au théâtre de *la Pergola*, qui est à Florence ce que *la Scala* est à Milan, *San-Carlo* à Naples, *la Fenice* à Venise, c'est-à-dire le premier théâtre de la ville; les gens du peuple, artisans, commissionnaires, tous ces bohémiens des grandes villes trouvent leur comédie dans les marchés et les rues. Nous connaissons déjà la place du Grand-Duc par les chefs-d'œuvre et les monuments qu'elle possède, mais si nous l'observons aux différentes heures de la journée, nous verrons qu'elle peut de plus être considérée comme une sorte de panorama vivant, un véritable théâtre en permanence, où se passe toujours une représentation quelconque. La vente du poisson, des légumes et des autres denrées, a été reléguée dans des rues obscures et étroites, afin de laisser sur les grandes places l'espace nécessaire pour les représentations en plein vent.

Nous voici donc sur la place du Grand-Duc, sans autre intention que de jouir des divers spectacles que nous avons sous les yeux. Dès le point du jour, une trompette enrouée se fait entendre accompagnée d'un tambour, tandis qu'un *ciarlatano*, le chapeau à trois cornes sur la tête, l'épée au côté, est monté sur un cheval d'une maigreur *apocalyptique*. Nous connaissons déjà le charlatan génois, nous n'avons même pas craint de transcrire un modèle de son genre d'éloquence; mais le charlatan florentin possède un masque bien plus comique que le premier. Son improvisation est aussi plus brillante et plus audacieuse. Il faut le voir, après qu'il a su se concilier l'auditoire par un exorde digne de Cicéron et d'Hortensius, s'emparer d'un paysan qui s'avance vers lui en multipliant les saluts les plus respectueux, tirer une paire de pinces de sa poche avec une imperturbable gravité, retourner le paysan comme s'il voulait lui rompre le cou, et, en un clin d'œil, montrer à la foule, d'un air triomphant, la dent qu'il vient d'arracher. Mais la foule ne reste pas longtemps fidèle à cet incomparable opérateur. Sur un autre point de la place, des équilibristes étonnent les spectateurs par la vivacité de leurs danses et la hardiesse de leurs sauts périlleux (*salti mortali*). Il est même des bateleurs qui, pour attirer la foule, ne craignent pas de recourir aux expédients les plus bouffons.

Ainsi, sur cette même place, il n'est pas rare de voir un homme à coiffure fantastique se prendre de querelle avec un autre personnage qui n'est autre qu'un compère; bientôt la querelle dégénère en bataille. Le compère roule sur le pavé, et, menacé en apparence d'une prompte mort, se met à crier de toutes ses forces : *ajuta! ajuta!* A l'instant même, la foule se rassemble autour des deux combattants, et le vainqueur, qui tient le pied sur le cou du vaincu, lui tend la main de bonne grâce pour l'aider à se relever, et annonce aussitôt aux assistants que son adversaire, eût-il succombé à la lutte terrible qui vient de s'engager, on l'eût vu à l'instant même se remettre sur ses pieds de lui-même, plus frais et plus dispos que jamais, pour peu qu'on eût placé sur ses lèvres quelques gouttes de l'incomparable élixir qui guérit infailliblement blessures, contusions, foulures, fractures, et dont voici les derniers échantillons contenus dans ces fioles, etc.

Où serions-nous conduits s'il nous fallait rapporter en détail tous les jeux et les divertissements de cette Italie toujours si insouciante et si joyeuse malgré la grandeur de ses souvenirs et la triste réalité de son présent? Mais nous ne saurions quitter Florence sans visiter du moins quelques-unes de ses belles promenades, si nombreuses qu'on en peut choisir une nouvelle presque tous les soirs. La plus fréquentée de ces promenades s'appelle *le Cascine*, et doit son nom aux fermes établies par le grand-duc Léopold à la fin du siècle dernier. En sortant de la porte du Prato, on trouve des allées d'arbres, et sur les bords de l'Arno des bois où l'on a ménagé mille sentiers agréables pour les piétons. Dans l'intérieur de la ville se déploient les jardins Boboli, qui sont dessinés avec magnificence et appartiennent au palais Pitti. Mais de toutes les promenades des environs de Florence, celle qui l'emporte sur les autres est peut-être *Bello Squardo*, délicieuse colline d'où l'on découvre la ville, la vallée de l'Arno et les collines de Fiesole, qui sont le plus bel ornement du pays, ainsi que toutes les collines des alentours, qui sont tapissées d'oliviers.

Mais, nous dira-t-on, avec tant d'heureux priviléges de la nature et de l'art, Florence est-elle donc une ville parfaite? Non assurément; il faut même avouer que la ville est plutôt intéressante que belle, qu'elle a plusieurs quartiers qui passeraient, ailleurs qu'en Italie, pour décidément laids; que dans ses environs, si variés et si pittoresques, on voudrait trouver quelque chose de plus majestueux et de plus ample. La population elle-même n'est pas exempte de tout reproche : le Florentin, avec toutes ses qualités aimables, est souvent enclin à la sécheresse et au calcul; il se voit un peu trop lui-même dans toutes choses, et ne fait jamais entièrement oublier qu'il est le descendant d'une république marchande. On s'est plaint aussi parfois que la ville était un peu trop mêlée d'Anglais. Il est certain que les Anglais résident en grand nombre à Florence, comme du reste dans toute l'Italie; mais est-ce bien là véritablement un mal? Quant à nous, nous ne voyons pas trop quel blâme sérieux il est permis d'adresser aux Anglais hors de chez

eux, si ce n'est peut-être de posséder l'intelligence du voyage à un si haut degré, qu'il est rare que les meilleurs lits, les meilleures auberges, les meilleures voitures et les meilleurs repas ne soient pas d'avance accaparés par eux.

Florence n'est donc pas une ville parfaite, tant s'en faut, et pourtant elle sera toujours la ville privilégiée des étrangers ; c'est surtout à elle que l'on rêve, lorsqu'au retour on se met à tourner l'œil du regret vers sa chère Italie qu'on se plaint d'avoir si peu vue. On voudrait pouvoir revenir sans cesse à Florence, y séjourner, y vivre, ne plus connaître d'autres mœurs, d'autres habitants que ceux de cette ville charmante. Et c'est presque toujours, hélas! lorsqu'on commence à peine à sentir et à goûter les jouissances du pays, qu'il faut songer à s'en séparer.

VII.

Un touriste moderne a eu la franchise d'écrire sur ses tablettes : « Je voyage, non pour connaître l'Italie, mais « pour me faire plaisir. » Telle est, comme on a dû s'en apercevoir déjà, notre devise constante dans le cours de nos excursions. On remarquera cependant que notre méthode n'est pas tellement libre et arbitraire, que nous marchions au hasard et suivant notre fantaisie. On a pu voir que nous suivons un itinéraire assez rigoureux, et qui ne permet guère, pour peu qu'on s'y conforme littéralement, de revenir sur ses pas ni de repasser par les lieux que l'on a déjà parcourus. Nous déployons donc cet itinéraire en sortant de Florence, et nous voyons que la ville vers laquelle nous devons tendre maintenant n'est rien moins que Rome, et l'on conviendra sans peine qu'à ce nom-là seul il y aurait tant de choses à dire, que le mieux est, quant à présent, de garder le silence et de poursuivre notre route.

Nous continuerons même à garder ce silence éloquent et à conserver la contenance la plus simple et la plus naturelle, quand nous nous trouverons transportés dans cette fameuse campagne de Rome, qui n'a rien en vérité en soi de surnaturel, si ce n'est les souvenirs et les idées qu'on y rattache. A l'approche des autres capitales de l'Europe, on rencontre de nombreuses maisons de plaisance et un grand mouvement de piétons, de voyageurs et de voitures. Autour de l'éternelle Rome, on ne voit absolument que des champs tristes et silencieux comme un cimetière. Ce grand calme, il faut bien l'avouer, porte directement sur l'âme, et l'homme le plus froid ne peut se défendre d'une certaine émotion en contemplant ces quelques collines couvertes de broussailles et de bruyères, ces plaines à perte de vue, et, dans un lointain vaporeux, le dôme de Saint-Pierre qui s'élève de toutes ses proportions gigantesques au-dessus des autres édifices placés autour de lui.

Puisqu'il est convenu d'avance, entre nos lecteurs et nous, que nous laissons de côté les villes de passage et les lieux de transition, nous n'avons plus qu'à rouler rapidement sur le large pavé de l'ancienne voie Flaminienne, et à descendre la dernière colline qui conduit vers le *ponte Molle* construit sur le Tibre.

Voici déjà les septs collines qui se déploient à nos yeux, les palais, les dômes, le Colisée, les pins et les cyprès des jardins et des *villa,* et une foule d'autres lieux qui ne nous avaient été connus jusqu'alors que par Horace et Tibulle.

Nous entrons dans Rome par la porte du Peuple, et la place qui se présente à nous, et que l'on a également dédiée au peuple, ne nous donne guère, par son élégance et même par sa coquetterie, l'idée d'une place pontificale. Trois rues s'ouvrent en face de la porte que nous venons de franchir : celle du milieu, la plus belle et la plus large, est cette fameuse rue du *Corso,* qu'il faut voir quand le carnaval la remplit de ses fêtes si animées et si bruyantes. Mais, sans nous laisser aller à notre caprice dans cette ville où l'on passerait aisément des années entières si l'on avait la prétention de tout connaître et de tout contempler à loisir, profitons du peu de temps qui nous est accordé, et que chacune de nos journées contienne le plus grand nombre possible de musées, de palais, d'églises, de statues et de ruines.

Nous parcourrons alternativement les endroits marquants de Rome moderne, et ces restes magnifiques, ces décombres immortels que l'on appelle *Rome l'antique.* Nous saluerons la colonne Antonine, que nous nous garderons bien de confondre, après tant d'autres voyageurs, avec la colonne Trajane; puis nous nous rendrons droit au Capitole, que nous devons connaître déjà d'extérieur, du moins d'après tant de tableaux et de descriptions. Ce n'est pas que cette colline enfoncée, avec ses palais modernes, son église resserrée, ses escaliers sans noblesse et sans grâce, réponde précisément à l'image grandiose que nous avions pu nous en tracer à l'avance. Mais nous admirerons, pour la grandeur du moins, l'escalier du centre, assez large pour que trois quadriges y puissent monter de front; puis ces trophées, ces statues, ces pierres milliaires, et surtout la statue en bronze de l'empereur Marc-Aurèle, l'un des beaux ouvrages de l'antiquité. Trois palais, construits sur les plans de Michel-Ange, s'élèvent aux trois côtés de la place. Mais rien n'est plus frappant que la perspective dont on jouit des degrés du temple de Jupiter Capitolin : cet arc de triomphe, affaissé dans le terrain qui s'élève du fond de la vallée; ces rangées de colonnes dont les chapiteaux sont réunis par des blocs de marbre; puis ces façades de plusieurs temples romains, auxquels on a adossé des églises et des chapelles chrétiennes.

De là, nous nous rendrons au *Forum,* que l'inélégance moderne n'a pas craint de nommer *Campo vaccino* (le champ des vaches). Qui eût dit, hélas! que cet emplacement célèbre, théâtre des débats politiques du peuple romain, où Cicéron prononça ses *Catilinaires,* où César et Auguste célébrèrent leurs triomphes, dût recevoir de l'indifférente postérité cette appellation barbare, digne des Huns et des Goths? Plus loin, voici l'arc de triomphe de Septime-Sévère, aux proportions si élégantes; puis des colonnes de granit oriental, derniers débris du temple à la Concorde, et qui témoignent encore de la beauté de l'édifice; puis un autre arc élevé à Titus, et le plus admiré de tous : les rosaces du plafond et les bas-reliefs représentent le triomphe de Titus après la prise de Jérusalem. Enfin, pour couronner notre promenade, nous entrerons dans le Colisée, qui est encore un de ces monuments éternels qui n'ont rien à redouter de l'exaltation et des louanges des voyageurs, tant ils sont toujours assurés de demeurer au-dessus de tous les récits. Cette enceinte immense se soutient par son propre poids, malgré le peu de soin qu'on en a et les pierres qui pendent des corniches. L'amphithéâtre de Vérone, qui n'est guère que le tiers du Colisée, contient plus de 30,000 personnes : qu'on juge, d'après cela, de l'étendue de ce dernier. Quiconque passe quelques jours à Rome, et ne songe pas à aller contempler, chaque soir, le soleil couchant à travers les lézardes et les ouvertures du Colisée, ne mérite guère de faire le voyage d'Italie.

ARNOULD FRÉMY.

(La fin prochainement.)

LE CHATEAU DE MONTFORT.

LÉGENDE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Dans son état actuel de dégradation, ce château offre une des ruines les plus pittoresques de la Bourgogne. Précédé d'une longue avenue de noyers, presque tous brisés par les vents qui soufflent avec impétuosité sur la montagne, et d'une croix gothique mutilée en 1793, il présente, au midi, en arrière d'un vaste préau, trois hautes tours octogones. Celles dites de l'*Est* et des *Oubliettes* défendent un portail en ogive bien conservé et jadis armé de herses, ponts-levis, barbacanes et machicoulis. La troisième tour, à l'ouest, dite *tour d'Amélie*, est jointe aux deux autres par une forte muraille. Des cuisines, le commun, les magasins étaient au rez-de-chaussée à droite; à gauche, une immense écurie voûtée et soutenue par des piliers ornés de sculptures curieuses, régnait dans toute la largeur de la cour intérieure. En face, un vaste bâtiment contenait les chambres d'habitation, et s'élevait à pic sur le rocher qui sert d'assiette au château. Plusieurs escaliers conduisaient dans les trois tours de la façade, et dans celles moins élevées qui protégeaient l'enceinte de ce noble manoir. Au-dessus du portail, à droite, on trouve la chapelle, jadis ornée d'une belle rose délicatement sculptée, et dont il ne reste que quelques fragments. C'est de là que, suivant la tradition, le dernier des palatins arquebusa un jour le bailli d'Auxois, qui, revenant de Montbard à Semur, chevauchait, *au gré du sire*, un peu trop sur la droite de la route.

Les souterrains étaient également magnifiques. L'un d'eux surtout, soutenu, comme celui de Chillon, par sept piliers, est encore dans un état de conservation parfaite. La salle de la monnaie, dont la voûte repose sur un seul pilier, auquel aboutissent des arceaux pleins de hardiesse et de légèreté; des fourneaux brisés, des statues mutilées jonchent le sol de leurs débris, et attestent l'ancienne splendeur de ce château. Mais revenons à la tour d'Amélie et à l'événement tragique dont elle fut le théâtre il y a deux siècles et demi.

Il semble que le Ciel, dans ses impénétrables décrets, se plaise à marquer d'un sceau de malheur les êtres qu'il destine à éprouver des revers qui dépassent la mesure ordinaire. Amélie d'Orange, dont nous essayons de retracer ici l'histoire, était d'une famille qui semblait vouée au destin le plus cruel. Louise de Coligny, sa mère, avait vu massacrer sous ses yeux le héros à qui elle devait le jour. L'amiral de Coligny venait de sceller de son sang l'attachement qu'il portait à ses croyances religieuses, et de tomber victime de la faiblesse de Charles IX et de la cruelle duplicité de Catherine de Médicis. Le jeune et beau Théligny, qu'il avait donné pour époux à sa fille, venait de subir le même sort, et Louise restait veuve et orpheline bien jeune encore, avec tous les avantages de naissance, de fortune et de beauté qui pouvaient faire de sa main l'objet des désirs ambitieux d'une foule de prétendants.

L'exemple d'une cour corrompue rendant la jeunesse peu scrupuleuse sur les moyens de réussir, Louise dut penser à faire un choix qui la mit à l'abri des poursuites dont elle était l'objet. Parmi les seigneurs qui recherchaient son alliance, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, n'était ni le plus jeune, ni le plus beau; mais l'âme de Louise savait apprécier des qualités plus solides, et, dès que le temps du deuil de son veuvage fut expiré, elle donna sa main et son immense fortune au héros des Pays-Bas, dont le nom est devenu immortel par l'affranchissement des provinces qu'il arracha à la domination espagnole, et qui apportait dans la communauté conjugale une dot de gloire et d'illustration que ne pouvaient égaler les avantages de tous ses rivaux.

Le choix si sensé et si digne d'une belle âme que venait de faire Louise de Coligny, eut pour elle des suites heureuses. A la fin de la première année qui suivit son mariage, elle donna le jour à un fils, Maurice de Nassau, prince d'Orange, dont les qualités héroïques rendirent le nom fameux. L'année suivante, Louise devint mère d'une fille, qu'elle nomma Amélie, et qui, en comblant les vœux de ses parents, embellit par ses jeux enfantins le noble château de Montfort qu'ils avaient choisi pour leur résidence.

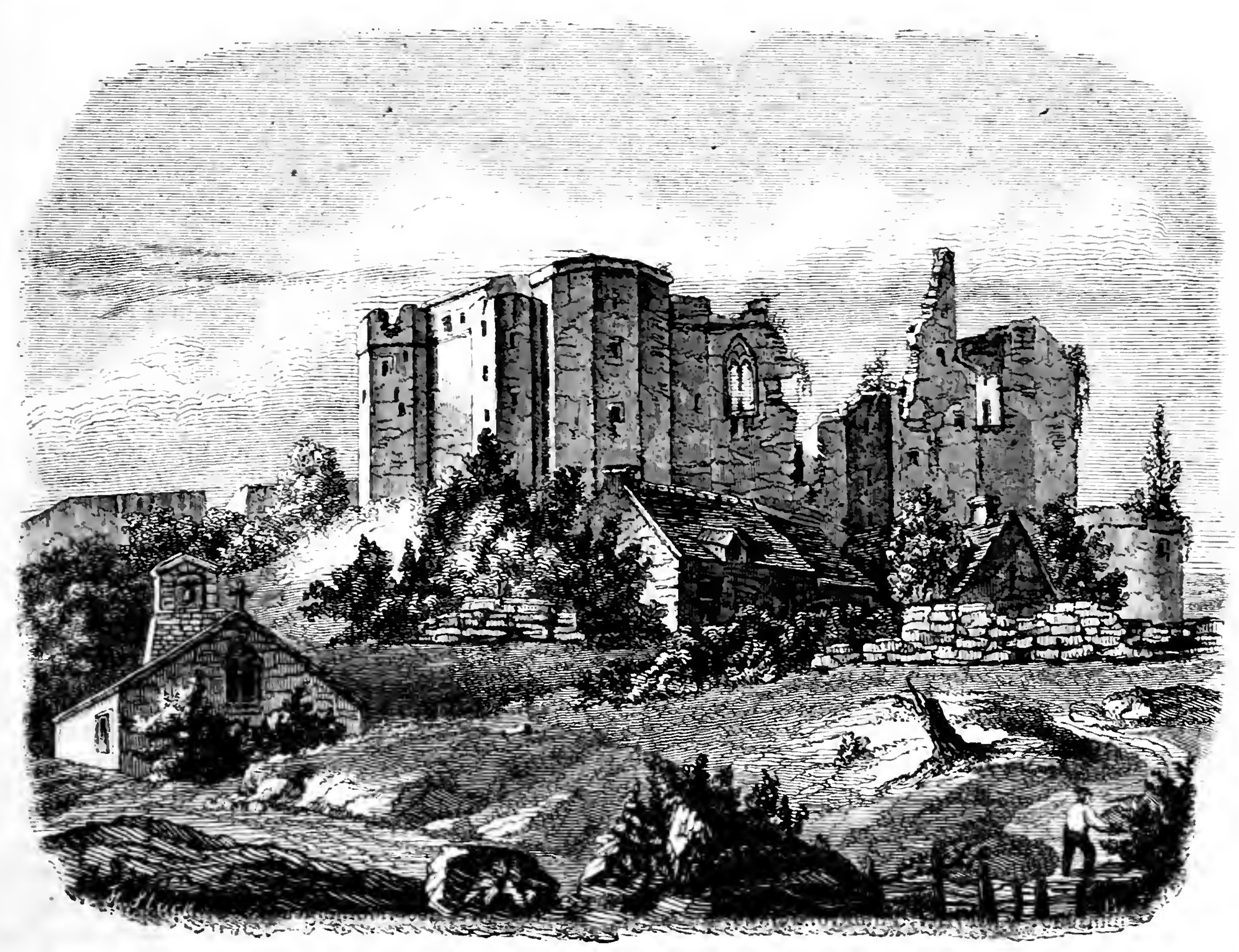
Le prince Guillaume adorait la jeune et charmante Amélie, et, lorsque après les longues absences que nécessitaient les intérêts de la Hollande, il revenait déposer ses lauriers pour n'être plus qu'époux et père, son bonheur était au comble entre une femme chérie et deux enfants dont son cœur paternel aimait à suivre les jeux innocents et à admirer les qualités naissantes. S'il contemplait avec orgueil son fils, dont le jeune front semblait déjà rayonner de gloire, et dont les amusements guerriers et le caractère bouillant faisaient présager les hautes destinées et la belliqueuse carrière, c'était avec le plus profond attendrissement qu'il serrait sur son cœur la jeune Amélie, dont la figure céleste et l'angélique douceur semblaient appartenir plutôt au ciel qu'à la terre.

Lorsque des raisons d'État arrachaient Guillaume d'Orange à ses affections de famille pour le rendre à ses glorieux travaux, il éprouvait une peine que n'étouffaient pas ses préoccupations ambitieuses. Cette peine avait sa source dans l'attachement qu'il portait à sa femme et à ses enfants. Le cœur d'un époux et d'un père battait toujours sous la cuirasse du noble guerrier, et plus d'une fois, au moment des adieux, une larme vint tomber sur la brillante écharpe brodée par Louise et Amélie, et trahir l'émotion de cette âme si belle, qui savait allier les plus douces affections aux pensées élevées de l'homme d'État. Sa dernière caresse était toujours pour Amélie, qui, après s'être arrachée de ses bras, se hâtait de monter sur une des tours de la façade du château, pour voir encore son père descendre la montagne, entouré de sa nombreuse escorte, et lui envoyer un dernier baiser sur une touffe de liserons roses, arrachée aux créneaux.

L'adolescence d'Amélie avait fait place à cet âge brillant de la jeunesse, où tous les trésors de la beauté viennent d'éclore. Elle achevait son seizième printemps, et l'on aurait cherché vainement une jeune fille plus belle et plus richement douée de tout ce qu'une excellente éducation peut ajouter aux dons de la nature. Le prince Guillaume ne l'avait point encore emmenée avec lui en Hollande, et c'était dans la retraite de Montfort que s'étaient écoulées

les heureuses années de son enfance, sous l'œil vigilant de sa mère, dont l'instruction, supérieure à celle des femmes de son siècle, pouvait suppléer près d'Amélie à toutes les leçons qu'elle eût pu recevoir ailleurs. Mais le prince, fier de sa fille, et sachant de combien de dangers était environné le rang qu'elle occupait, se décida à la tirer de la douce retraite où elle avait vécu jusqu'alors, et à la conduire dans une sphère où elle devait trouver un époux digne d'elle.

Ce ne fut pas sans une pénible émotion qu'Amélie reçut la nouvelle d'un départ qui l'enlevait à ses occupations de jeune fille, à ses fleurs, à ses oiseaux, à sa biche chérie, et (disons toute la vérité) à un objet que son cœur avait distingué, et auquel, presque à l'insu d'elle-même, elle



Vue du château de Montfort (1).

donnait des regrets qu'elle n'eût jamais osé laisser voir.

Parmi les seigneurs des environs, qui, de temps à autre, venaient visiter les nobles habitants de Montfort, le prince Guillaume avait remarqué le jeune baron Olivier de Ragny, orphelin de père et de mère, doué d'une raison précoce et de toutes les qualités qui pouvaient lui mériter une haute renommée. Olivier, à vingt-cinq ans, offrait l'heureux assemblage de tout ce qui peut gagner l'estime des hommes et faire impression sur le cœur des femmes. Si la naissance et la fortune du jeune baron n'étaient pas égales à celles du prince Guillaume, cependant la bannière de la maison d'Orange aurait pu, sans déroger, unir son lion et ses léopards couronnés d'azur aux colombes symboliques qui ornaient l'écu du sire de Ragny; mais un obstacle plus insurmontable séparait ces deux nobles maisons: le prince d'Orange professait hautement la religion réformée, et Olivier de Ragny était zélé catholique; ce qui, dans ces temps d'intolérance religieuse, était un motif de rupture des plus douces affections.

Olivier n'avait pas vu deux fois Amélie d'Orange sans ressentir le pouvoir de ses charmes; mais, connaissant l'inflexibilité des principes du prince, il comprit de suite l'inutilité des espérances qu'il aurait pu concevoir sans cet obstacle. En homme d'honneur, il crut devoir rendre plus rares des visites qui n'auraient servi qu'à alimenter un sentiment sans espoir, et plusieurs mois se passèrent sans qu'il revînt à Montfort.

Cependant le bruit se répandit dans tout le canton que le prince d'Orange allait partir pour la Hollande, et que cette fois les deux princesses seraient du voyage. Guillaume était aimé de tous ses voisins, et ceux mêmes qui ne partageaient pas ses croyances religieuses rendaient une entière justice à sa loyauté, à sa bonté, et à cette charité évangélique qui faisait trouver à tous les malheureux un père dans sa personne et un asile sous son noble toit.

Ce fut donc un concours immense de visites au château de Montfort lorsqu'on sut le départ prochain du prince et de sa famille. Dans cette circonstance, Olivier de Ragny ne put se dispenser de suivre l'exemple de toute la noblesse du voisinage. Il vint, le cœur agité par un trouble qu'il parvint pourtant à maîtriser, surtout lorsqu'en entrant dans la salle d'honneur un coup d'œil rapide lui

(1) Extraite du *Voyage pittoresque en Bourgogne*, grand in-folio, chez Gussco-Jobard, éditeur, rue de la Liberté, à Dijon.

apprit à l'instant qu'Amélie n'y était pas. Le prince et la princesse lui firent un accueil affectueux, et l'invitèrent à rester au château jusqu'au lendemain; mais il s'en excusa, dit qu'il venait seulement offrir ses vœux et ses hommages à leurs altesses, et, après quelques moments de conversation, il partit l'âme oppressée par deux sentiments opposés, le regret de n'avoir pas vu Amélie, et la certitude que son absence était pour lui un bienfait du Ciel, puisqu'un seul regard de cette jeune fille eût suffi pour raviver la plaie de son cœur, et le rendre le plus malheureux des hommes.

Olivier, sous l'empire d'une douloureuse préoccupation, descendait lentement la montagne, laissant aller son coursier au petit pas, lorsqu'il entendit une rumeur du côté du village, et des voix de femmes, parmi lesquelles son cœur plutôt que son oreille crut reconnaître celle d'Amélie. Oubliant aussitôt ses craintes et ses résolutions, il pique des deux, arrive près d'un groupe de paysans, et distingue au milieu d'eux une femme à genoux, près d'une biche blessée à l'épaule, et dont le sang coulait en abondance. A sa taille légère, à ses beaux cheveux blonds, Olivier à sur-le-champ reconnu Amélie dont il ne voit pas encore le visage; mais, au bruit qu'il fait en écartant les paysans, elle se retourne et lui dit :

— Ah! venez, venez, baron de Ragny, voyez ma pauvre Léïla qu'on a tuée! j'allais l'emmener dans quelques jours avec moi en Hollande; mon père, à ma prière, avait ordonné qu'on préparât un chariot pour elle, et des méchants viennent de lui tirer un coup de fusil, comme si c'était une biche sauvage.

Olivier s'était approché; avec un peu d'eau qu'il trouva dans un fossé, il lava la plaie, et vit avec joie que le joli animal n'avait reçu qu'une blessure légère dont sa peau seule avait souffert. Il détacha son écharpe et demanda à Amélie la permission d'en faire un baudage pour l'épaule de Léïla, en attendant un autre pansement, et il ramena le sourire sur le charmant visage de la jeune fille, en lui donnant la positive assurance que sa biche serait en état de la suivre lorsque le jour de son départ arriverait.

— Vous voulez donc emporter un souvenir de la Bourgogne, mademoiselle? dit Olivier d'une voix émue.

— Ah! sire de Ragny, dit Amélie, je n'aurais pas emmené Léïla avec moi, que jamais le souvenir des lieux où je suis née ne s'effacerait de ma mémoire. C'est malgré moi, croyez-le bien, que je quitte ma paisible retraite : mais vous êtes le seul à qui j'aie osé le dire, car la volonté de mon père sera toujours pour moi la voix du Ciel.

En parlant ainsi, deux larmes s'échappèrent de ses paupières et vinrent tomber sur la main d'Olivier qui avait saisi la sienne, et qui, emporté par un sentiment qu'il ne put maitriser, lui dit de manière à n'être entendu que d'elle :

— Amélie! ange céleste! ils sont ineffaçables aussi, les souvenirs que vous laisserez en ces lieux, et j'atteste le Ciel qui m'entend, que jamais votre image ne sortira de mon cœur, quel que soit le destin qui nous sépare.

— Adieu, baron de Ragny, dit Amélie avec un soupir mêlé de larmes, vos pensées et les miennes se rencontreront sur le sommet de ces tours, et si je suis assez heureuse pour y revenir bientôt, ce sera avec bonheur que je vous y retrouverai.

Olivier baisa respectueusement la blanche main qu'il tenait encore dans les siennes, et sans proférer une parole de plus, il remonta sur son cheval et partit au galop. Avant de quitter le sentier qu'il suivait pour atteindre la grande route, il tourna la tête et aperçut Amélie à la même place, donnant sans doute des ordres pour faire emporter la biche par les paysans. Il crut voir un mouchoir blanc s'agiter en l'air, comme un signe d'adieu.... Était-ce une illusion? Dieu seul le sait, mais ce qui est bien plus certain, c'est que le jeune baron emporta dans son cœur plus d'amour qu'il n'eût été à souhaiter pour son repos.

Trois jours après cet entretien, qui laissa dans l'âme de ces jeunes gens des traces ineffaçables, on vit un matin descendre du château de Montfort une compagnie d'hommes d'armes, au milieu de laquelle flottait la bannière du prince. Cette troupe précédait un coche (c'était le nom qu'on donnait alors aux voitures destinées à transporter les dames d'une haute condition). Ce coche était doublé en velours bleu de ciel, et chaque panneau portait en riche broderie l'écusson d'Orange et celui de Châtillon, nom de famille de Louise de Coligny. A la portière de droite, venait, sur un magnifique palefroi, le prince Guillaume, couvert d'une brillante armure, et la tête ornée d'un léger casque de parade, rehaussé d'or et surmonté d'un panache orange, bleu et blanc. Derrière le coche venaient deux haquenées blanches, couvertes de riches housses, et destinées aux deux princesses, dans le cas où, fatiguées de la voiture, elles désireraient faire une partie de la route à cheval. Venaient ensuite deux fourgons pour les femmes de service et la vaisselle indispensable dans un long voyage, attendu qu'à cette époque, le peu d'hôtelleries qu'on trouvait sur les routes n'étaient pas montées de manière à recevoir convenablement de tels hôtes. Enfin, la marche était fermée par un joli chariot couvert en toile bleue, brodée en laine, et offrant aussi les armoiries d'Orange et de Châtillon. Les roues de ce chariot étaient basses, et toute sa construction légère et gracieuse comme l'objet auquel il était destiné; c'était le char de voyage de Léïla. Une épaisse et molle litière de foin frais empêchait la jolie blessée de sentir les cahots et de souffrir de la route.

Ce cortége presque royal, voyageant à petites journées, mit un assez long temps pour arriver à Delft, où le prince avait un palais qu'il préférait à ses autres résidences. Enfin on arriva, et à peine la nouvelle en fut-elle connue, que de toutes parts on s'empressa de venir offrir au prince et aux princesses les hommages d'une population heureuse de les voir. Des fêtes brillantes leur furent offertes, et si la jeunesse hollandaise n'avait pas les grâces légères qui de tout temps furent le partage des Français, le désir de paraître avec avantage aux yeux de Louise et d'Amélie fit faire de grands frais de toilette et d'équipement à tous les jeunes gens dont le rang et la fortune leur permettaient d'approcher des princesses.

A peine la jeune Amélie eut-elle paru dans les fêtes, que le bruit de sa beauté et de ses manières affables se répandit, non-seulement dans les provinces des Pays-Bas, mais encore en Allemagne et dans tout le Nord de la France. De tous côtés il arrivait de nouveaux admirateurs à cette jeune fille si modeste, si ignorante de sa beauté, et dont le cœur gardait un doux souvenir qui la préservait de tout autre attachement.

Aucune nouvelle de Montfort n'arrivait sans qu'Amélie sentit son front se couvrir de rougeur. On attribuait ce trouble au plaisir qu'elle éprouvait à entendre parler des lieux qui lui étaient chers; mais une vague espérance causait cette émotion, et la tendre jeune fille pensait qu'il n'était pas impossible qu'Olivier de Ragny trouvât le moyen de lui faire parvenir indirectement un souvenir. Son attente toujours déçue devint une douleur pour cette âme aimante, et une grande tristesse s'empara de la noble fille dont chacun peut-être enviait le sort.

Selon la prévision d'Olivier, Léïla avait été promptement guérie, et sa gentillesse faisait toujours l'amusement favori d'Amélie. Elle avait gardé et serré soigneusement l'écharpe blanche et violette que portait le sir de Ragny, et dont il s'était servi pour panser la blessure de la biche. Cette écharpe était devenue pour Amélie une relique précieuse, qu'elle n'eût pas cédée pour le plus riche écrin; mais ce sentiment si pur et si caché à tous les yeux devait bientôt faire place à toutes les exigences du devoir qu'allait dicter la volonté paternelle.

Il y avait à peine trois mois que Guillaume d'Orange était en Hollande avec sa famille, que de tous côtés vinrent des prétendants se mettre sur les rangs pour demander la main d'Amélie. Hélas! une haute naissance est sans doute un brillant avantage, mais souvent aussi elle est une entrave au bonheur. La crainte d'une mésalliance fait éloigner l'homme que le cœur d'une jeune fille aurait choisi, et, par respect pour les convenances du rang, on sacrifie toute une vie qui aurait pu être heureuse, et qui ne devient que trop souvent un enfer anticipé.

Le comte Frédéric-Casimir, prince palatin de Landsberg, âgé de cinquante ans, d'un caractère violent et jaloux, mais richement partagé du côté de la naissance, de la fortune et des talents militaires, vint offrir son alliance à Guillaume d'Orange, avec la présomption de n'être pas refusé.

En effet, cette proposition offrait tant d'avantages que le père d'Amélie, ignorant d'ailleurs les secrets sentiments de sa fille, crut devoir passer par-dessus la disproportion d'âge en faveur d'une union qui assurait à son pays un allié puissant, et au besoin un vaillant défenseur : Casimir fut donc accepté.

Lorsque le prince annonça à Amélie la décision qu'il avait prise, la douce et timide jeune fille baissa les yeux pour cacher les larmes qu'elle sentait prêtes à couler, et elle salua silencieusement son père en signe de soumission. Telles étaient les mœurs de ce siècle et le respect qu'on portait à la puissance paternelle. Amélie, pour rien au monde, n'eût osé se permettre la moindre objection : un père était pour elle le représentant de Dieu sur la terre, et elle regardait comme sacrés et sans appel les ordres qui émanaient de sa volonté. La mère d'Amélie, ne voyant que par les yeux de son époux et croyant, comme lui, le cœur de sa fille parfaitement libre, reçut avec joie l'annonce de son prochain mariage, et se fit une douce jouissance d'en hâter les apprêts.

Rien ne peut donner une idée de la magnificence des présents que reçut la jeune fiancée. Pierreries, dentelles, étoffes précieuses, vaisselle d'or et d'argent, équipages somptueux, chevaux du plus grand prix, tout fut prodigué à cette jeune fille pour cacher, autant que possible, à ses yeux ce qui manquait à son futur époux en agréments personnels. Casimir n'avait cependant rien de repoussant en lui : il avait été beau à vingt-cinq ans, mais cet âge avait doublé, et sa taille épaissie, ses cheveux blancs et rares, son visage bruni par les travaux guerriers, pour une jeune fille de seize ans n'avaient rien d'attrayant. Du reste, le palatin eût-il été jeune et beau, Amélie s'en serait à peine aperçue. Elle obéissait aveuglément à l'ordre de son père, et jusqu'au jour de son mariage, ses yeux ne s'étaient jamais levés sur son fiancé.

La cérémonie nuptiale fut entourée de toute la pompe qui pouvait en rehausser la solennité. La veille au soir, le palais de Delft, au moment de la signature du contrat, resplendissait de mille feux de couleurs, et tous les appartements, remplis de la plus brillante société, offraient le coup d'œil féerique le plus animé. Le château et la terre de Montfort furent donnés en dot à la jeune épouse, et en cela, son père voulut lui faire un présent agréable, connaissant l'attachement qu'elle portait au berceau de son enfance, et ne se doutant pas qu'il la rapprochait d'un lieu fatal à son repos.

Dès que les fêtes du mariage furent terminées, le palatin témoigna le désir de venir prendre possession de son château de Montfort. Le motif secret de ce départ précipité avait sa source dans ce caractère jaloux et ombrageux, qui ne pouvait penser sans frémir aux hommages que recevait Amélie à la cour de son père. Dissimulant ce honteux sentiment, Casimir sut colorer son départ par le spécieux prétexte du bonheur qu'il prétendait devoir goûter dans une retraite où il serait tout à sa femme, sans qu'aucun soin étranger vînt l'en distraire. Amélie, toujours soumise et résignée, suivit son époux sans se plaindre, et dès qu'elle fut arrivée dans son château, elle se fit un genre de vie tout à fait selon les goûts de Casimir, passant ses journées dans la tour où était son appartement, occupée à lire, ou à des ouvrages de couture qu'elle faisait distribuer par son intendant aux pauvres du pays.

Casimir aurait bien voulu pouvoir se dispenser de faire de son château le rendez-vous de la noblesse du voisinage; mais à moins de passer pour un sauvage, ou de laisser deviner sa sombre jalousie, il ne pouvait fermer sa porte à ses voisins, et rompre toutes relations avec eux. Mais il prit le prétexte de la santé d'Amélie qui était chancelante, pour ne jamais la laisser paraître lorsqu'il arrivait quelques visites au château, et pour ne pas la conduire avec lui dans celles qu'il rendait.

Amélie ne voyait donc personne que son mari, et le vieil intendant qui l'avait vue naître, et qui était le distributeur de ses aumônes. Elle aurait regardé comme un crime de s'informer de ce qu'était devenu le sire de Ragny, et si parfois un souvenir bien involontaire venait traverser sa mémoire, la chaste épouse de Casimir se le reprochait et l'éloignait comme une mauvaise pensée.

Malgré cette vie presque claustrale que menait la jeune châtelaine de Montfort, son ombrageux époux trouvait encore quelque chose à reprendre dans sa conduite. Avait-elle ouvert sa fenêtre du côté de l'avenue le jour où quelque visiteur était venu au château, le farouche Casimir y voyait l'intention de se faire voir aux arrivants, et il entrait dans des accès de fureur qui faisaient trembler la malheureuse jeune femme. Il lui avait ôté sa biche favorite, sa jolie Léïla, que le prince d'Orange avait renvoyée à Montfort avec les fourgons qui contenaient le trousseau d'Amélie. Cette biche devint la bête noire du palatin, non-seulement parce qu'il était jaloux de l'affection que sa femme avait pour elle, mais encore parce que le plaisir qu'elle avait à la voir courir et sauter dans la cour du château était pour Amélie un prétexte de descendre et de quitter la tour où elle était confinée.

Cet état de choses parut si injuste au vieil intendant, qu'il crut devoir en informer le prince d'Orange, et lui apprendre combien sa jeune maîtresse était malheureuse. Guillaume, qui avait espéré une conduite bien différente de la part de celui qu'il avait choisi pour gendre, crut devoir s'en expliquer avec lui. Sous prétexte de lui confier une mission importante et de réclamer l'appui de ses talents diplomatiques, il lui fit parvenir un message qui l'invitait à se rendre au plus tôt en Hollande, mais sans lui parler du véritable motif qui lui faisait désirer sa présence.

Le désir de briller dans un poste éminent balançait dans l'âme du palatin la honteuse passion de la jalousie. Il pensa

qu'Amélie, étant près de devenir mère, ne pourrait songer à sortir ni à recevoir des visites. Il partit donc, et sa douce victime put respirer en paix pendant quelque temps.

Six semaines après le départ du palatin, la jeune princesse mit au monde un fils qu'elle nomma Frédéric. Ce moment fut pour elle une joie au milieu de ses peines. En couvrant de baisers la figure de son enfant, elle pardonnait à son époux, et il lui semblait qu'il reviendrait désormais avec plus de douceur et de confiance en elle, lorsqu'il la verrait uniquement occupée à soigner et à élever son fils.

Le bonheur est le meilleur baume pour la santé. Amélie, presque heureuse, osait entrevoir un avenir moins sombre; imprévoyante, comme on l'est à son âge, elle avait repris sa fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté. N'étant plus sous la garde tyrannique du palatin, elle descendait souvent dans la cour du château, son enfant dans ses bras, suivie de la biche fidèle qui lui avait été rendue. Qui l'eût vue alors si belle, si jeune et si gracieusement calme, eût cru voir une des belles madones de Raphaël, sortie de son cadre et animée par un souffle du Créateur.

Un jour, le bon intendant lui raconta qu'un ermite, dont la demeure était sur une montagne parallèle à celle de Montfort, faisait un bien immense dans le pays, non-seulement par les aumônes qu'il distribuait, mais encore par les remèdes qu'il donnait aux malades. Ce récit intéressa vivement Amélie. Quoique sa religion différât de celle de l'ermite, sa charité la rapprochait de lui, et elle désira le voir et lui porter une offrande pour les pauvres qu'il connaissait mieux qu'elle. Pendant le temps du sommeil de son enfant, elle prit le bras de l'intendant, et suivit le sentier qui conduisait à l'ermitage. Elle traversa le jardin et frappa légèrement à la porte : un instant après l'ermite vint ouvrir. Il avait son capuchon rabattu sur les yeux, et on ne voyait de lui que ses pieds nus dans ses sandales.

— Mon père, dit Amélie, si je viens ici troubler votre solitude, ce n'est pas, croyez-le bien, une curiosité indiscrète qui m'amène. Je sais tout le bien que vous faites aux pauvres de mes terres, et je désirerais faire passer par vos mains quelques aumônes que vous pouvez distribuer mieux que moi, qui ne sors presque jamais, et qui ne connais pas ceux qui ont besoin.

En entendant cette voix d'ange, l'ermite chancela sur ses jambes, et, à la grande surprise d'Amélie, il tomba sans mouvement à ses pieds. Dans cette chute, le capuchon qu'il avait sur la figure se renversa et offrit aux yeux de la princesse éperdue les traits amaigris, mais toujours présents à sa pensée, d'Olivier de Ragny. Plus morte que vive, elle allait appeler l'intendant qui s'était éloigné par respect; mais, revenant à la vie, Olivier se jeta à ses genoux et lui dit :

— C'est donc en vain, madame, que j'ai voulu me cacher à vos yeux et cependant vivre près de vous sous ce déguisement? Le Ciel, plus fort que ma volonté, a permis que vous ayez reconnu le malheureux qui n'a pu trouver ni la mort, ni la fin de son amour, en apprenant votre mariage.

— Sire de Ragny, dit Amélie hors d'elle-même, laissez-moi vous fuir; songez à ce lien dont vous parlez, ce lien qui me rend criminelle, si je reste un instant de plus.

En disant ces mots, elle jette sur une table une bourse pleine d'or, et s'échappe en courant, le visage couvert de larmes et bouleversé par l'effroi.

Le vieil intendant qui était resté au jardin, ne comprenant rien à l'état où il voyait sa maîtresse, hasarda quelques questions; mais, n'obtenant aucune réponse, il lui offrit son bras, dont le secours ne vint jamais plus à propos pour soutenir la marche tremblante d'Amélie. En rentrant au château, elle courut s'enfermer dans sa chambre, puis elle prit dans ses bras son enfant endormi, le couvrit de baisers et de larmes, et lui demanda tacitement pardon de l'éclair de bonheur qui venait de traverser son cœur, en retrouvant si près d'elle celui dont l'image la suivait sans cesse, malgré ses efforts pour l'oublier.

Elle était encore sous le poids de l'émotion qu'elle avait éprouvée, lorsqu'on vint l'avertir qu'un courrier de Hollande venait d'arriver. Elle ordonne qu'on le fasse entrer, et son sang se glace en voyant un homme, couvert d'habits de deuil, qui lui présente un paquet scellé de cire noire. Elle n'a pas la force d'interroger cet homme; d'une main tremblante elle brise le cachet, et à peine a-t-elle lu les premières lignes qu'elle tombe dans d'horribles convulsions, en criant d'une voix déchirante : « Mon père! mon père assassiné! » On relève la malheureuse Amélie, l'intendant lit le contenu de la lettre, et l'affreuse vérité est connue. Le prince Guillaume d'Orange venait d'être assassiné à Delft, à la porte même de son palais, par un forcené, nommé Balthazard Gérard, natif de Villefors, en Franche-Comté. La haine qu'il portait aux opinions religieuses du prince l'avait porté à cet acte de fanatisme et de barbarie. L'infortuné Guillaume était mort percé de trois balles qui lui avaient été tirées à bout portant, et Amélie perdait un père adoré et un protecteur contre les mauvais procédés de son époux.

Tant de sensations diverses dans le même jour ne pouvaient manquer de porter atteinte à l'organisation si délicate de la malheureuse Amélie. A peine deux mois s'étaient écoulés depuis la naissance de son enfant, le lait se porta au cerveau et sa raison s'égara. Dans son délire, elle invoquait son père, le suppliait de la soustraire à la colère du palatin, puis, mettant une main sur son cœur, et parlant bas, comme si un être invisible eût pu l'entendre, elle murmurait de douces paroles, qu'aucune oreille humaine n'a recueillies, et qu'il n'est donné à personne de deviner...

Souvent l'infortunée était plus calme : dans un moment où la femme qui la veillait crut pouvoir céder au sommeil, elle se leva sans bruit, donna un dernier baiser à son enfant, et, montant rapidement au sommet de la tour qu'elle habitait, elle s'élança du haut de la plate-forme, et ce corps si frêle et si beau vint se briser sur les rochers qui forment l'esplanade du château de Montfort...

Vingt ans après ce déplorable événement, Frédéric de Landsberg, baron de Montfort et fils d'Amélie, faisait élever un monument à la mémoire de sa mère, et une table de marbre blanc, scellée dans un mur et recouvrant la bière de la princesse, retraçait ses vertus et ses malheurs.

Celle qui écrit cette histoire a vu ce que la Révolution a laissé de ce monument. Ayant souvent parcouru les ruines du château de Montfort, elle a pris sur les lieux mêmes les principaux documents qui lui ont servi à retracer des faits dont l'authenticité peut être vérifiée dans les riches archives de l'ancienne province de Bourgogne.

MARIE DE BLAYS.

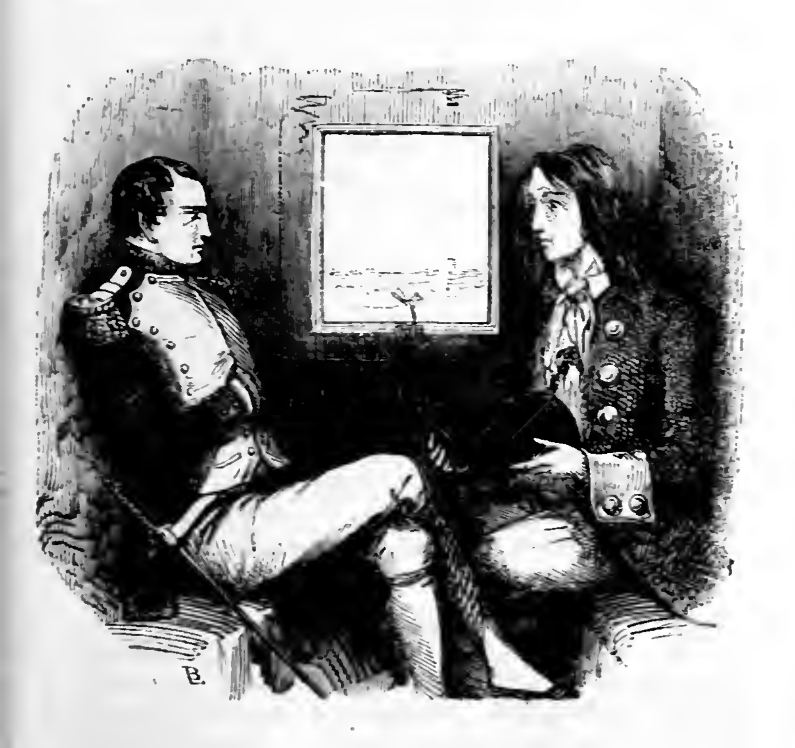
LES PETITS THÉATRES DE PARIS (1).

I. — LE BOULEVARD DU TEMPLE. (Suite.)

Nous ne ferons pas ici l'histoire de Déburau, car c'est toute une Iliade et toute une Odyssée; une Iliade par les combats, une Odyssée par les voyages entremêlés d'aventures fabuleuses. D'ailleurs, tout le monde connait le canevas que Jules Janin a tracé de ces épopées encore à faire.

Déburau, on le sait, naquit en Bohême, dans la patrie d'Esméralda et du prince de la Palférine. C'est au milieu d'un campement que naquit, d'un soldat obscur, le fameux mime destiné à figurer dans tant de pantomimes et parades militaires. On connait l'histoire de ce singulier voyage d'acrobates à travers l'Europe, sur un cheval de dix-huit francs qui portait cinq personnes; d'abord le vieux soldat, puis Déburau et son frère, les deux paillasses, puis leurs deux sœurs les Bohémiennes.

C'est dans ce voyage que Déburau, clown obscur, réalisa deux prodiges sans le vouloir. A Constantinople, il vit par-dessus un rideau et du haut d'une échelle les épouses sacrées de Sa Hautesse; sur la route de Paris à Saint-Cloud il monta dans la voiture de l'Empereur, et ces deux grands hommes eurent ensemble une conversation que les dramaturges futurs auront quelque peine à rétablir.



Napoléon et Déburau.

Mais nous ne voulons suivre Déburau que sur la scène qui fut son champ de bataille à lui, le champ de bataille de toutes ses victoires. Et d'abord, parlons à nos lecteurs de la salle des Funambules. C'est ici qu'il nous faut réclamer l'indulgence. Nous voudrions avoir à décrire le fameux amphithéâtre d'Émilius Scaurus, composé de trois ordres d'architecture, et soutenu par trois cent soixante colonnes, les plus élevées en bois doré, celles du milieu en cristal de roche, les dernières en marbre de Crète. Mais, il nous faut l'avouer, la salle des Funambules n'a ni voiles de pourpre, ni jets d'eau de senteur, ni allées plantées d'arbres. C'est une manière de boyau éclairé par de méchants quinquets, et orné d'enluminures à la fois riches et grossières, comme la robe d'une sauteuse. Excepté aux avant-scènes, où le public est un peu mêlé, tout l'amphithéâtre regorge de vrai peuple, de celui qui demande du pain et des jeux. Si l'on doit entendre la voix de Dieu quelque part, c'est assurément là, ou le proverbe serait bien menteur. Et pourtant ces pauvres banquettes ont vu Gérard, Redouté, Picard, Charles Nodier, Charlet, Béranger, réunis là pour applaudir Déburau qu'ils aimaient tous. Mlle Mars, Mlle Georges et Mme Malibran s'y sont trouvées réunies dans la même loge. Charles Nodier a écrit pour cette scène une comédie, *le Bœuf enragé;* aux autres théâtres du boulevard il n'avait voulu donner que des mélodrames, gardant pour ses livres tout le meilleur de son esprit. Plus tard Théophile Gautier, habitué des Funambules, est venu chercher là l'idée de son plus bel article de la Revue, *Shakspeare aux Funambules.* C'est là qu'il a appris à faire les pantomimes comme *Giselle* et la *Péri*, deux chefs-d'œuvre.

On voit qu'aucune illustration n'a manqué à cette salle. Quant à la scène, elle est machinée comme l'Opéra, à trois étages. Les planches sont mal jointes, les machines éreintées, les trappes incertaines, mais qu'importe. Les Funambules n'ont jamais reculé devant les féeries qui sembleraient le plus inexécutables à un autre théâtre. Jamais le fantastique du décor et de la mise en scène n'ont été poussés plus loin. On voit les garçons de théâtre qui viennent changer à la main le décor, et Cassandre ou Arlequin se dérangent tranquillement de leur rôle pour ouvrir quelque trappe qui doit servir à un changement à vue ou à une surprise. Il est impossible de rendre plus clairement l'allure naïve du poteau shakspéarien : *Ceci est un palais.* Tout dernièrement, nous avons vu jouer aux Funambules un mimodrame intitulé *la Caverne des serpents.* Au dénoûment, un Indien, pour se venger, jette un enfant européen dans la caverne; sa mère se précipite, le prend dans ses bras, et vient mourir avec lui sur le devant de la scène. Eh bien! le croirait-on? on a beau voir les ficelles qui font mouvoir les serpents de carton armés de dards écarlates, le ridicule n'ôte rien au sublime, ni le terrible au grotesque.

Mais les drames indiens, les pantomimes militaires ornées de combats au sabre, et les mimodrames moyen âge ne sont aux Funambules que l'exception et l'accident. Le véritable genre du théâtre, celui qui a fait sa gloire, c'est la *pantomime-arlequinade-féerie;* l'affiche ajoute *dans le genre anglais.* Modestie sublime! La pantomime des Funambules est bien véritablement française, aussi française que le *Cid* et l'*Étourdi*, à qui personne ne contestera cette qualité malgré leur origine espagnole et italienne. Je sais bien que les personnages ont des noms italiens : Cassandre, Arlequin, Gille, Léandre, Colombine, Isabelle. Le sujet est le même que dans toutes les farces anglaises et italiennes. C'est éternellement Colombine, enlevée par Arlequin, et poursuivie à travers des pays fantastiques par Cassandre,

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

Gille, son valet, et Léandre, son gendre. Après avoir subi toutes sortes de mésaventures, Cassandre consent enfin à unir les deux amants, grâce à la protection d'une bonne fée, qui est toujours du parti de l'amour et de la jeunesse, et qui, sous un costume de Pallas en cuirasse d'or, terrasse le diable dans un *grrrand combat au sabre*. Voilà ce que Déburau a pris à la farce étrangère; mais que n'y a-t-il pas ajouté! Dans la farce italienne, Gille est un lourdaud bête et méchant, qui reçoit plus de coups qu'il n'en donne, et qui rit tout seul de ses grosses malices; dans la pantomime anglaise, Clown est un gros John Bull à la figure bariolée, qui a bu trop de gin et qui vous casse la tête pour rire. Avec le coup d'œil instantané du génie, Déburau a compris que ces deux personnages si drôles ne seraient pas assez comiques pour nous. Il a pris au Pulcinella italien sa figure maigre et blanche, moins le nez de carton noir, une assez misérable facétie, et son costume moins le chapeau pointu, usé chez nous par le mélodrame. Il a inventé un Gille froid, sérieux, railleur, satirique, qui agit sans raison, sert ses ennemis par paradoxe, et bat ses amis par excès de bon goût. Le Gille imaginé par Déburau vit dans une action dramatique, et la traverse incessamment, mais sans jamais s'y mêler d'une façon sérieuse. On voit que ce Gille est un galant homme qui, forcé de faire partie d'un mélodrame, sait bien qu'en penser, et l'égaye en le critiquant avec esprit. Tandis que les *poursuivants* (mot consacré) s'acharnent à poursuivre Colombine, Gille s'amuse à lutter corps à corps avec des ours danseurs, à couper en deux des lézards gigantesques, et à voler des gigots de carton dont il n'a que faire. Il tue le temps. Quand ce Gille inouï fut créé, Déburau lui donna un nom froidement comique, un nom vraiment français, il l'appela *Pierrot*. Déburau se doute à peine qu'il a fait un chef-d'œuvre, même aujourd'hui qu'on le lui a tant répété. Il a tout simplement créé le seul valet qui aurait pu convenir à Don Juan. Quand le Commandeur de pierre engloutit sa victime, Leporello tremble et gémit, Sganarelle demande ses gages. Pierrot aurait profité de ce moment dramatique pour dérober avec adresse le mouchoir de poche du commandeur. Heureux ce père sculpté s'il avait pu même rentrer dans sa trappe sans attraper quelque horion! Pierrot (grand symbole du peuple) ne s'étonne de rien. Ce n'est que par complaisance et savoir-vivre qu'il consent par intervalles à prendre le Commandeur pour un vrai commandeur. Il sait fort bien que c'est un acteur vêtu de cuir à buffleteries.

Au reste, nos observations sur Pierrot, à propos de Don Juan, ne sont pas restées à l'état hypothétique; un librettiste a eu l'heureuse idée de transporter dans je ne sais plus quelle pantomime la scène de la statue. Déburau a été incroyable de ruse et de scepticisme. Les gens du monde qui n'ont pas vu Déburau ne peuvent s'en faire une idée qu'en songeant au comique si cruel de Daumier, et à la fameuse scène d'Hamlet.

Outre cette pantomime, celles où Déburau a été le plus remarquable sont *les Trente-six infortunes de Pierrot*, *Ma mère l'Oie* ou *Arlequin et l'œuf d'or*, *le Billet de mille francs*, pantomime en un acte, dans laquelle il a créé un rôle de chiffonnier; *les Jolis soldats*, *le Diable à quatre*, et surtout *le Songe d'Or*. *Le Diable à quatre* est tiré d'une pièce de Sédaine, la même dont l'Opéra vient de refaire, quinze ans après les Funambules, une nouvelle pantomime. *Le Songe d'or* a fourni à M. Rosier l'idée d'une comédie pour Frédérick, *l'Avare de Florence*. Dans *le Diable à quatre*, Déburau a créé le rôle du savetier avec une verve, une originalité, un entrain que M. Bouquet a essayé de reproduire dans une admirable vignette devenue fort rare. Dans *le Songe d'or*, il joue le domestique de l'avare. Rien n'est plus effrayant et plus triste que cet affreux rôle de spectre mourant d'inanition; rien n'atteint à un plus haut degré la vérité idéale (1).

Outre Déburau, deux autres grands comédiens ont illustré la scène des Funambules, ce sont Frédérick Lemaitre et Mme Saqui. Frédérick a longtemps été le grand comédien des Funambules; longtemps il a distribué chaque soir à ce public sympathique sa ration de rire et de pleurs. On se souvient encore de la terreur qu'il inspirait dans le rôle d'*Arimane*, et dans celui du *Faux ermite*. Un ordre du ministre, qui ordonnait à tout acteur des Funambules de danser sur la corde avant de faire son entrée, força Frédérick à tomber de la pantomime à la poésie. S'il a créé avec tant d'âme, de passion et de verve, *Méphistophelès*, *le Joueur*, *le Maréchal d'Ancre*, *le Marchand de Venise*, *Gennaro*, *Ruy-Blas* — des chefs-d'œuvre, — il ne faut pas lui en vouloir, ce n'est pas sa faute!

Quant à Mme Saqui, elle ne parut qu'une fois aux Funambules, mais les habitués n'oublieront jamais cette soirée mémorable. Pour moi, je vivrais cent ans sans en perdre le souvenir. Je me rendais comme de coutume aux Funambules, lorsque l'affiche colossale attira mes yeux: *Pour la dernière fois, grands exercices de Mme Saqui, accompagnée de M. Lalanne.* Pour la dernière fois! Je me sentis le cœur serré, comme plus tard à la représentation de retraite de Mlle Mars. Je n'avais jamais vu Mme Saqui; elle n'avait pas paru à Paris depuis vingt années, mais mon père et mon grand-père m'avaient parlé souvent de son ancienne gloire. Je savais que, comme Déburau, elle avait parlé à Napoléon; je savais que dans la force de son talent, elle avait traversé la Seine sur une corde tendue, avec un drapeau tricolore dans chaque main. L'Empereur, qui reconnaissait toutes les supériorités, avait aimé et encouragé celle-là. Quand j'entrai dans la salle, un religieux silence courbait toutes les têtes. On causait à voix basse. Voici ce que j'entendis conter autour de moi. Après avoir moissonné des lauriers dans toute la France, après y avoir ramassé plus d'or que ses bras robustes n'en pouvaient porter, Mme Saqui venait d'arriver à Paris, pauvre et vieille enfin. Sa première visite avait été pour M. Dorsay, qui devait aux bienfaits de la grande danseuse le théâtre fondé par elle. M. Dorsay avait été ingrat comme les autres. Il avait refusé à Mme Saqui la permission de paraître sur son théâtre à elle, sur le théâtre qui s'appelait encore le *Théâtre de Mme Saqui!*

Le vaudeville qui servait de lever de rideau fut écouté avec une impatience impossible à décrire. — Puis l'entr'acte. — Enfin le rideau se releva, pour la vraie pièce cette fois. Une corde tendue au fond du théâtre venait s'attacher à la première galerie; scène périlleuse, décor terrible et gros d'émotions, même avant l'entrée des acteurs.

Il se fit un grand silence.— Mme Saqui parut.

Oh! qui pourra dire ce qui se passa alors dans l'âme de ces mille spectateurs immobiles comme un seul homme!

Qu'on se figure une femme de soixante ans, maigre, ridée, pâle sous son rouge, coiffée d'une perruque à la Ninon, cachant mal les cheveux blancs, affublée d'un costume de Pallas avec un casque et une cuirasse en carton, recouverts de papier doré. Lorsqu'on la vit entrer en danseuse, vive et légère comme autrefois, et pourtant fatiguée et chancelante, chacun se prit à avoir pitié de cette pauvre femme jadis svelte, forte et agile comme les guerrières

(1) On dit que Déburau vient d'être attaché par M. Dumas au Théâtre Montpensier.

antiques, et que la misère forçait à revêtir une dernière fois, pour payer son voyage, un costume devenu hélas! ridicule pour elle. Les applaudissements ébranlèrent la salle.

Souriante, et mordant ses pauvres lèvres pâlies pour les rougir, Mme Saqui monta sur la corde. Là, elle se retrouvait sur son terrain. Le cœur de la vieille funambule battit à soulever sa cuirasse. Alors commença une série de tours effrayants, des difficultés à faire trémir Auriol. Le succès dépassait tout ce qu'on avait pu rêver. L'artiste éclairée par une sorte de lumière intérieure, on comprit un moment ce qu'elle avait dû être dans sa jeunesse.

Moi, l'avouerai-je? je négligeais un peu d'admirer les voltiges et les écarts pour contempler la tête de la danseuse, triste débris d'une beauté supérieure. Tout à coup je la vis pâlir, ses lèvres se crispèrent, ses yeux s'injectèrent de sang; un murmure de pitié et de sympathie parcourut la salle.

Mme Saqui venait de manquer un de ses tours, le plus beau de tous. J'ai oublié comment cela s'appelle, mais qu'importe? D'ailleurs j'étais tout au drame effrayant qui se passait sur son visage.

Trois fois la funambule essaya avec d'horribles efforts de vaincre la difficulté; trois frois ses forces épuisées trahirent son grand cœur. Rien ne peut rendre la colère, le désespoir, le regret immense qu'elle essayait de cacher sous un sourire.

Je songeai alors qu'une hésitation, le moindre geste eût perdu cette femme; elle se fût brisé la tête en tombant, elle eût tué peut-être les spectateurs au-dessus desquels elle voltigeait. Elle souriait toujours, pauvre femme! Je compris pour la première fois ce que doit quelquefois souffrir un roi forcé de sourire à ses courtisans.

Mme Saqui fut accablée de fleurs et de bravos. Mais au moment de quitter ce public, le dernier qu'elle devait voir jamais, sa fermeté l'abandonna. Elle éclata en pleurs et en sanglots. Après le spectacle, comme Mme Saqui dépouillait pour la dernière fois le casque doré, un de ses anciens amis, un grand écrivain mort aujourd'hui, me présenta à elle.

— Vous voulez être poëte, me dit-elle avec un sourire doux et triste, voyez pourtant ce que c'est que la gloire!

Une grosse larme tomba sur sa joue, et je me retirai pénétré de respect.

Dans le cours de sa longue carrière d'acrobate, Mme Saqui a parcouru toutes les villes du monde, elle a exploré toutes les contrées, parlé tous les langages, dormi sous toutes les étoiles du monde. Rien ne lui était inconnu, ni le pavé des capitales et le mauvais lambeau de tapis sur lequel, enfant abandonné, elle faisait ses tours, ni les palais des plus grands rois d'Europe, où l'on a dressé pour elle des tentures de soie et d'or. Elle y a dansé comme Rubini y chante.

Dans son théâtre, dont elle était à la fois la directrice et le premier sujet, on la vénérait comme une mère. Cet oiseau, qui n'appartenait point à la terre, devenait à ses heures un directeur habile et un régisseur audacieux. Au reste, ses façons avec sa troupe étaient toutes patriarcales. Le plus souvent, on la trouvait au foyer, assise dans un grand fauteuil d'aïeule. Un rouet devant elle, caressant parfois les cheveux de deux nains assis à ses pieds, l'acrobate, entourée de ses premiers sujets, filait laborieusement comme une reine au temps d'Homère.

Voici une anecdote assez curieuse sur Jean Lalanne, dit *Navarin le Fameux*, père de Mme Saqui. La célèbre funambule aimait à raconter cette aventure, qui avait jeté tant de renommée et de gloire sur sa famille.

Jean Lalanne était alors le premier danseur de la troupe de Nicolet. Mme Saqui avait cinq ans.

Un jour, quelques sauteurs étrangers vinrent proposer à Nicolet de donner une représentation sur son théâtre, et de lutter avec ses premiers sujets.

On s'y porta en foule, à cette époque le funambulisme était encore en honneur, et les riches uniformes, les habits chargés de brochettes de décorations, les parures de diamants étincelaient aux galeries au milieu des modestes costumes bourgeois. Une partie de la cour avait honoré le spectacle de sa présence.

Il y eut d'abord assaut entre la troupe étrangère et la troupe parisienne; la lutte fut rude, les avantages partagés Mais bientôt un choix fut fait parmi les plus forts danseurs, et les paris furent ouverts.

Chaque banquette fut convertie en tapis vert, chaque spectateur en un joueur ardent, effréné, qui voyait devant lui son jeu rapide, vivant, animé, fantastique. Tels étaient la rage et l'acharnement des danseurs qu'ils ne semblaient plus des êtres humains. Ils ressemblaient plutôt aux créations de Callot et d'Hogarth, ou bien à ces marionnettes que le bon Nodier suspendait au-dessus de son lit, et faisait danser au moyen d'une ficelle qui mettait en branle tous les personnages. Au bout d'une demi-heure, il ne resta plus sur le théâtre que deux sauteurs dont les forces ne fussent pas complétement épuisées, c'était Jean Lalanne et un des sauteurs étrangers; tout l'intérêt des paris s'était réuni sur eux, et la salle entière, muette d'anxiété, regardait cette lutte comme autrefois Albe et Rome durent contempler le combat des Horaces et des Curiaces.

Enfin la victoire resta à Jean Lalanne, et le triomphe qui la suivit fut de nature à faire changer d'avis ceux qui nomment la gloire une vaine fumée. Tous ceux qui avaient parié pour Lalanne le firent appeler après la chute du rideau et lui remirent le gain de leurs paris; et bon nombre de spectateurs, entraînés par cet exemple, se mirent à lui jeter sur la scène des écus de six et de trois francs, des pièces de monnaie de toutes valeurs, et jusqu'à des sous et des liards, modeste offrande du vrai public. Jean Lalanne et sa femme emportèrent tout ce qu'ils purent, et quand la fatigue les prit enfin, avec ce qui restait d'argent sur la scène, on remplit encore deux chapeaux qu'on porta dans la loge de Jean Lalanne.

Le bruit qu'avait fait cet assaut arriva aux oreilles du roi, et M. Nicolet fut mandé à Saint-Germain, où, comme jadis Mlle Georges à Tilsitt, les acrobates jouèrent en quelque sorte devant un parterre de rois. Le roi prit un plaisir extrême à ce divertissement, et, quelques moments avant de se retirer, il ordonna qu'on fît venir à sa loge un des sauteurs qu'il désigna. C'était Jean Lalanne.

— Je suis content de toi, mon ami, dit le monarque. Comment te nommes-tu?

— Sire, Jean Lalanne, dit Navarin.

— Navarin... Pourquoi?

— Sire, je suis né en Navarre, dans le pays des ancêtres de Votre Majesté.

— Très-bien. Je suis aise de voir que les enfants de ce bon pays de Navarre n'ont point dégénéré; à dater de ce jour tu te nommeras *Navarin le Fameux*.

Le roi se retourna ensuite vers M. Nicolet, qui se tenait respectueusement à la porte.

— Monsieur Nicolet, lui dit-il, je dois aussi vous témoigner ma satisfaction et encourager vos efforts. Je vous au-

torise à faire prendre dès ce jour à votre troupe le titre de *premiers danseurs du roi.*

Nicolet était radieux. Il fit monter à cheval un de ses hommes, et lui ordonna de courir à Paris, bride abattue, et d'aller faire changer la composition de l'affiche. Cinq à six jours après, un piqueur du château arriva en toute hâte au théâtre des *Premiers danseurs du roi*, et remit au directeur un ordre de la Cour. Cet ordre enjoignait à M. Nicolet d'envoyer le lendemain sans faute aux Tuileries, vers midi, le sauteur Lalanne. Une lettre particulière adressée au fameux Navarin lui ordonnait de se munir, en se rendant au palais, de tout l'attirail nécessaire pour une danse de corde. Les laquais, qui avaient leurs ordres, introduisirent l'acrobate dans une grande salle du pavillon Marsan. Tout en dressant son équipage de voltige, Navarin se perdait en suppositions, quand les battants de la porte s'ouvrirent. Un page cria :

— Monseigneur le comte d'Artois !

Depuis, le prince et l'acrobate se virent presque chaque jour pendant près d'un mois. La cour et le théâtre des premiers danseurs s'épuisaient en conjectures, car Navarin le Fameux avait été discret.

Un jour le comte de Provence, depuis Louis XVIII, entra par hasard, et trouva son frère occupé à passer un six avec l'aplomb d'un vétéran.



— Parbleu, s'écria-t-il, je n'aurais pas deviné celle-là.

Plus tard, quand la future Mme Saqui exerçait sous les yeux de son père, celui-ci ne manquait jamais de lui dire en soupirant :

— Ah ! ma fille, je ne souhaiterais qu'une chose pour faire ta fortune, c'est *une jambe aussi brillante* que celle de monseigneur le comte d'Artois !

Après Mme Saqui, le théâtre fondé par elle passa, comme nous l'avons dit, à M. Dorsay, qui y introduisit le vaudeville et le mélodrame. Quand l'avénement du drame, vers 1829 ou 1830, tua aux boulevards le mélodrame pur, le théâtre Dorsay devint son dernier asile. C'est là que se réfugièrent les châteaux, les torrents, les chaumières, les souterrains, les tyrans, les brigands, les chevaliers et les héroïnes persécutées de cette Allemagne fantastique inventée lors de la première révolution par les faiseurs de mélodrames. Ce théâtre fut abattu il y a quelques années, et on éleva sur ses ruines un théâtre nouveau qui prit l'héritage et le titre des anciens Délassements-Comiques.

La coquetterie de la salle, et les jolies actrices qui y abondent, en ont fait un théâtre à *Lions* et à *Loge infernale* comme les Variétés, toute proportion gardée, bien entendu. C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'ancien théâtre des *Délassements-Comiques.*

Ce théâtre, bâti longtemps avant la Révolution, prospérait sous la direction de Valcour, auteur et comédien comme Molière, lorsqu'un incendie vint détruire la salle en 1787. On en construisit immédiatement une nouvelle, on renouvela le matériel avec de nombreuses améliorations, et le succès couronna bientôt ces nouveaux efforts. Mais ce théâtre était, comme tous les petits spectacles, en butte à la jalousie de ses voisins. M. Lenoir rendit une ordonnance par laquelle il était enjoint au directeur du *Théâtre des Délassements-Comiques* de ne représenter à l'avenir que des pantomimes ; de n'avoir jamais que trois acteurs en scène, et d'élever une gaze entre eux et le public. A peine cette ordonnance avait-elle été rendue que la Révolution arriva et que cette gaze fut, dit l'*Almanach des Spectacles de* 1792, déchirée par les mains de la Liberté.

A partir de ce moment, le théâtre des Délassements-Comiques eut, comme tous ses confrères, le droit de jouer tous les genres, et les joua tous. Aussi eut-il beaucoup moins de succès qu'auparavant avec ses simples farces et ses pantomimes. Les journaux du temps rapportent qu'en 1791 les Délassements furent obligés d'appeler à leur secours un célèbre physicien nommé Perrin, et nous ont conservé cette singulière affiche :

Aujourd'hui à six heures et demie, dans la salle des Délassements-Comiques, M. Perrin, physicien célèbre, donnera une représentation de ses prestiges : 1° *L'Encrier uniquement et parfaitement isolé, qui fournit à volonté de l'encre rouge, bleue, verte, lilas*, etc., etc. 2° *Le grand tour du citron.* 3° *Le grand tour de la colombe, qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable et tiré par une croisée.* 4° *L'expérience de la montre pilée dans un mortier et retrouvée aussi belle qu'auparavant*, etc.

Grâce aux recettes de M. Perrin, le théâtre des Délassements-Comiques se releva un peu et vécut jusqu'en 1807 époque à laquelle il fut détruit par le décret impérial qui supprima d'un coup vingt-cinq théâtres. Le théâtre des Délassements, où on jouait l'opéra, la tragédie, la comédie, le drame, le vaudeville et le ballet, fut le berceau de plusieurs de nos gloires littéraires et dramatiques. C'est là qu'a débuté Joanni, qui nous a laissé de si beaux souvenirs dans les rôles d'Auguste de Cinna, de Ruy Gomez d'Hernani, du quaker de Chatterton. Potier s'essaya aussi tout jeune sur cette scène du boulevard. M. de Rougemont, l'auteur de *Lavaubalière*, y donna un vaudeville grivois intitulé *La mère Camus;* M. Dumersan le numismate et l'auteur des *Saltimbanques*, y fit jouer *Gilles dans un potiron*; M. Simonin, *La belle aux cheveux d'or* et *Gracieuse et Percinet.* Un autre homme célèbre, dont la célébrité durera longtemps, aussi longtemps que les œuvres de Voltaire, illustra le théâtre des Délassements. C'est maître André, le perruquier poëte, qui y fit jouer sa fameuse tragédie intitulée *Le tremblement de terre de Lisbonne.* On sait quel fut l'avis de Voltaire. Il renvoya le manuscrit à maître André, après avoir écrit sur chaque feuillet : Faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques. Maître André, qui était un homme entêté, ne dédia pas moins sa pièce à Voltaire avec une épître commençant ainsi :

ÉPITRE

A Monsieur l'illustre et célèbre poète
Monsieur de Voltaire.

« Monsieur et cher confrère,

« C'est un écolier novice dans l'art de la poésie qui « *s'hasarde* à vous dédier son premier ouvrage, vous « ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les « pompeux ouvrages que vous avez mis et que vous met- « tez journellement au jour, etc., etc. » — Nous croyons que Voltaire a eu raison. Il est vrai que de son temps les ouvriers poëtes n'étaient pas encore à la mode.

A côté des Délassements-Comiques, on remarque un petit théâtre qui occupe le rez-de-chaussée d'une maison à six étages. C'est le théâtre Lazary. Rien n'est plus triste et plus mélancolique que la vue de ce pauvre spectacle qui n'a pas de quoi avoir une baraque à lui tout seul. Et, pourtant, comme tous ses confrères, il a eu, dans son temps, de plus hautes destinées.

Il fut fondé en 1777 par un sieur Teissier, qui le destina aux élèves pour la danse de l'Opéra et du Conservatoire. La troupe fut composée de quatre-vingts élèves. *La Jérusalem délivrée*, grande pantomime à spectacle, fut jouée pour l'ouverture. Quelque temps après, la direction du *Théâtre des Élèves de l'Opéra* passa au sieur Parisot, qui eut l'honneur d'y recevoir le fameux Paul Jones. Nous empruntons cette anecdote aux Mémoires de Bachaumont.

Paul Jones étant à Paris en 1780, alla recevoir les applaudissements des Parisiens dans presque tous les grands théâtres. Ne voulant manquer aucune ovation, il se rendit, le 18 mai, aux *Élèves de l'Opéra*. Comme le public en avait été prévenu, une foule immense se pressa sur son passage. Le sieur Parisot, voyant une recette assurée par la présence d'un des amis de Washington et de La Fayette, avait imaginé de suspendre en l'air une couronne qui, par une poulie, devait se hisser au-dessus de la tête du héros américain et puis redescendre s'y placer. Heureusement



Parisot et les élèves de l'Opéra reconduisant Paul Jones à son carrosse.

Paul Jones, prévenu à temps, obtint du directeur qu'il renonçât à son ingénieuse idée. On jouait ce soir-là le *Siége de Grenade*, pantomime, dans laquelle Parisot remplissait le rôle du *Comte d'Estaing*. A la fin du spectacle, Parisot, toujours en costume de chef d'escadre, reconduisit Paul Jones à son carrosse avec une bougie de chaque main.

Toute sa vie Parisot pensa à l'honneur que lui avait fait le héros et en conserva un légitime orgueil. Mais la gloire lui fit si bien négliger l'argent qu'il ne paya plus ni les auteurs, ni les comédiens, ni les entrepreneurs, et qu'un ordre du roi lui enjoignit de fermer sa salle.

Le théâtre des *Élèves de l'Opéra* se releva pendant la Révolution, et comme les *Variétés amusantes* avaient été érigées en Théâtre-Français, il prit leur titre sous la direction de l'italien Lazzari. Ce célèbre arlequin était inimitable dans les farces et féeries italiennes dont il composait lui-même les canevas. Les titres de quelques-unes de ces arlequinades nous sont restés. Ce sont : *L'Amour puni par Vénus*, *l'Esprit follet*, *la Tartane de Venise* et enfin *le Diable-à-Quatre*, titre si souvent employé qu'il paraît destiné à rester au théâtre tant qu'il y aura des théâtres. La foule revint chez Lazzari. Mais, par une étrange destinée, ce spectacle qui, de chute en chute, s'était toujours relevé, fut détruit par un incendie le 31 mai 1798, au moment même où les succès commençaient à y devenir fructueux.

Aujourd'hui le théâtre Lazary (par corruption de Lazzari) occupe, comme nous l'avons dit, le rez-de-chaussée et l'entresol d'une maison habitée. Jamais théâtre plus microscopique ne servit de chapelle à Thalie, à Terpsi-

chore et à Melpomène. La tête du premier comique touche littéralement les frises. A ce propos, voici une observation qu'il n'est pas inutile de consigner ici. Dans les théâtres destinés au public aristocratique, les acteurs chargés d'emplois comiques sont généralement maigres, mièvres, souffreteux; chez eux *l'âme a tué le corps*, comme on disait au temps de la littérature romantique. Ils sont l'image fidèle de la société qu'ils représentent et à laquelle s'adresse leur art. Dans les théâtres populaires, au contraire, l'acteur, pour plaire au peuple, doit avoir été créé à son image; il doit avoir sa vigueur, ses instincts, ses rudes appétits. Le comique du théâtre Lazary est un géant; il a, comme son public, des cheveux crépus, un bon cœur et des mains calleuses. Goliath semblerait efféminé auprès de M. Adolphe, le comédien qui a remplacé Déburau avec tant de succès pendant que Déburau était en prison.

Déburau en prison! Eh, que pouvait vouloir la loi à ce joyeux Bohême qui n'est ni propriétaire, ni juré, ni électeur, ni éligible?

Il nous faut pourtant raconter cette triste histoire de Cour d'assises que nous avons oubliée, un peu à dessein, il faut bien le dire. Donc un dimanche, par un beau soleil, Déburau était allé se promener dans la campagne avec sa femme. Triste, pâle encore de sa corvée dramatique, il aspirait avec bonheur l'air et le soleil. Quel beau jour pour lui! Il avait sur le dos un habit comme l'habit de tout le monde, et il tenait sous le bras sa femme, son épouse légitime, non plus Isabelle ou Colombine, cette fille volage de monsieur Cassandre, qui s'enfuit toujours avec Arlequin; il contemplait un vrai soleil, non plus un soleil de quinquets et de toile peinte, et de vrais arbres, de vrais ruisseaux, une nature qu'on n'a pas besoin d'épousseter! Il n'était plus Pierrot ni Gille; son maître n'était plus ce vieil avare qui fait dîner sa famille et son valet avec un pain de seigle! Non, il n'était plus Pierrot; il était Jean-Gilles-Gaspard Déburau, le citoyen, l'époux, le père, et un peu aussi le joyeux Bohême à qui si longtemps avaient appartenu pour sa part le sable des routes, l'ombre des forêts et l'azur semé de cent mille étoiles! Tout à coup un cri plus terrible que ne dut être pour don Juan d'Aragon le cor de Ruy Gomez, vint siffler à son oreille.

— Colombine! criait la voix.

Déburau crut avoir mal entendu. Il se demanda si cette heureuse journée, si ce ciel bleu, ces beaux arbres, si tout cela n'était pas un rêve et s'il n'était pas retombé tout à coup dans l'affreuse réalité, dans ses amours avec Colombine et sa rivalité avec Arlequin, ce mauvais plaisant. Il écouta.

Une troupe de gamins et d'ivrognes avait reconnu le grand mime. Et les voix criaient toujours, voix railleuses, stridentes, inexorables.

— Colombine, Colombine, Gille, Pierrot, criaient les voix.

— Et ta figure blanche!

— Qu'a-t-il fait de son compère Arlequin?

— Il l'a tué.

— Gille, mon ami Gille, fais-nous voir ta face de clair de lune!

— Ohé, Colombine!

On espérait que le pauvre Gille allait se fâcher et que sa colère donnerait la comédie. Mais Déburau avait son parti pris. Il voulait rester dans son beau rêve et ne s'apercevoir de rien.

Alors, au lieu de lui dire des injures, on lui jeta des pierres.

Cette fois, le but fut atteint. Gille se mit bien véritablement en colère; mais sa colère n'eut rien de comique. Il craignait pour la vie de la pauvre femme qui se pendait à son bras plus morte que vive. Gille qu'on voulait forcer à avoir de la mémoire, se souvint qu'il savait se servir d'une canne mieux que Charles Lecour lui-même. Il fit le moulinet avec une verve terrible au moment même où un plaisant, plus gai que tous les autres, était venu le narguer de trop près. La femme eut beau arrêter le bras de son mari; Déburau lui-même eut beau amortir le coup autant qu'il lui fut possible, le malheureux tomba, assommé comme un bœuf.

L'examen du cadavre constata que le crâne de la victime était organisé de manière à ne pouvoir résister à la moindre lésion. Après plusieurs mois de prison préventive le pauvre Déburau passa en Cour d'assises et fut acquitté.

C'est pendant sa prison préventive qu'il fut remplacé par M. Adolphe, le comique herculéen qui est encore aujourd'hui le coq des petits théâtres, et qui n'a de rival pour la force et l'agilité que son ami le Goliath du théâtre Lazary.

Le théâtre Lazary, qui est le dernier dans l'échelle des petits théâtres du boulevard, est tellement pauvre pour payer ses auteurs, qu'il doit, la plupart du temps, se contenter de pièces rarrangées. Au reste, la commission des auteurs dramatiques (qui ignore peut-être son existence) ne le chicane pas pour ses empiétements sur le répertoire de la Comédie-Française. D'un autre côté, comme le privilége exige que les ouvrages portent le nom générique de *pièces*, soient mêlés de couplets, et ne dépassent pas deux actes, ces rarrangements produisent l'effet le plus singulier du monde. J'ai vu jouer au théâtre Lazary Shakspeare, Racine, Molière, Scribe, Victor Hugo et Alexandre Dumas, *réduits* en deux actes et mêlés de couplets. Je citerai entre autres l'*Alchimiste*, d'Alexandre Dumas, et le *Marchand de Venise*, de Shakspeare, dans lesquels les couplets du crû m'ont semblé bien mal à l'aise.

Le théâtre Lazary est, avec le théâtre des Ombres chinoises de M. Séraphin, le dernier théâtre de Paris qui ait conservé un *aboyeur*.

L'aboyeur est un employé, pourvu d'un bel organe, qui vend à la porte des billets enfermés dans un grand sac attaché autour de sa ceinture, et qui invite le public à entrer, à peu près de la façon que nous avons décrite en parlant du père de la jeune Malaga; mais cependant d'une façon plus familière et plus provoquante.

Avant de quitter le boulevard du Temple, il nous reste à entrer dans deux petits spectacles; l'un encore à peu près inconnu, l'autre depuis longtemps célèbre.

Ce sont: le *Spectacle pittoresque et maritime* et le *Salon de Curtius*.

Le *Spectacle pittoresque et maritime* est situé dans une toute petite salle. Il a tout à fait l'aspect des petits théâtres d'autrefois qui déployaient tant de séductions à la porte. En passant devant, on est frappé de la gaieté des illuminations en verres de couleurs avec des réflecteurs de fer-blanc à facettes. On entend avec surprise des éclats de rire stridents et des couplets grivois chantés par une voix rauque et avinée. On cherche d'où peut venir ce bruit, et l'on ne voit pas sans étonnement sur le rebord extérieur d'une fenêtre un horrible petit nain surmonté d'une tête gigantesque. Le nain interrompt parfois son monologue pour apostropher les badauds et faire ainsi de la satire personnelle; il se livre tout à son aise sur sa fenêtre à la comédie aristophanesque sans redouter nullement la censure.

Les poëtes, les esprits rêveurs qui acceptent facilement toute croyance, se plaisent aux lazzis de ce nain inexpli-

cable dont la tête, virile et ornée de moustaches excessives, s'appuie sur un corps d'enfant au berceau. Quant aux esprits inquiets et analyseurs qui veulent tout comprendre et tout expliquer, ils ne tardent pas à s'apercevoir que le prétendu nain est un saltimbanque placé derrière la fenêtre, en dedans de la baraque, et qui fait jouer un corps postiche. Mais en sont-ils bien plus avancés?

Vous entrez; le théâtre représente la mer. Vous voyez successivement défiler des navires de guerre et de commerce avec les pavillons de toutes les nations; il y a jusqu'à des chaloupes et des barques de pêcheurs. Après diverses manœuvres, les navires vous donnent le spectacle d'un grand combat naval, et le tout se termine par une explosion générale. Le rideau tombe.

Ce n'est pas tout. Au bout de quelques instants la toile se lève de nouveau. Le théâtre représente toujours la mer. Une jeune demoiselle en robe blanche avec une écharpe rose (elle se nomme Rose, comme l'associée de la jeune Malaga) vient danser un pas de schall au milieu des flots agités. Pourquoi mademoiselle Rose vient-elle faire des jetés-battus dans une mer de carton? A-t-on voulu représenter par là la naissance de Cypris ou tout autre mythe païen? C'est une difficulté que nous livrons aux Saumaises présents et futurs.

Le *Spectacle pittoresque et maritime* est situé le premier sur le boulevard du Temple. Nous traversons de nouveau la belle esplanade plantée d'arbres verts, égayée par les couleurs variées des costumes populaires et par les lanternes rouges des marchandes d'oranges. Nous voici au *Salon de Curtius.*

Voilà un théâtre, cette fois, dans lequel nous aimons à nous arrêter. Voilà un théâtre classique et fidèle aux traditions. Depuis soixante ans il est resté noir et enfumé; depuis soixante ans il a conservé les mêmes costumes et les mêmes draperies pour en revêtir les héros de tous les temps. Je crois même, Dieu me pardonne, qu'il n'a pas changé son cicérone enroué, et que ce vieillard est éternel comme le Salon de Curtius. Quelques personnes affirment qu'il est lui-même en cire. Comme la gloire elle-même, le Salon de Curtius est impartial et distribue un rameau du même laurier à toutes les célébrités. Héros, savants, scélérats, monarques et prix-Montyon, tout le monde a sa place dans ce pandæmonium. Les historiens romains racontent que dans la décadence de l'empire, on changeait si souvent d'empereur que les sculpteurs n'avaient plus le temps d'exécuter leurs statues. On avait pris le parti de ne renouveler que les têtes et de les ficher dans les anciens corps au moyen d'un pieu en fer. De même au Salon de Curtius, les noms et les vêtements changent, mais jamais les corps. Il est vrai qu'il en est absolument de même des têtes. En Italie on a fait des saint Joseph avec des statues du dieu Mars et des madones avec des Vénus grecques. Au Salon de Curtius les transformations sont encore plus complètes. Ainsi avec une vingtaine de figures tout au plus on nous a fait voir successivement Charlemagne, Roland, Geneviève de Brabant, la bergère d'Ivry, Fénelon, le général Foy, Charlotte Corday, Jean Bart, Cléopâtre, Napoléon, Barnave, les quatre fils Aymon, les sept infants de Lara et le cruel Eliçabide, assassin de l'enfant de La Villette. Ce qui surtout n'a pas bougé de place c'est le couvert où mange le roi et son auguste famille. On y a vu Louis XV et son auguste famille, le Directoire, les trois Consuls, Napoléon, Alexandre, Guillaume, François, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et leur auguste famille!

Il y a là aussi une poupée qui est censée dire *maman*, mais dont la voix rappelle bien plutôt celle des tournebroche et des petits chiens à vingt-cinq sous.

Puisque nous avons parlé du Salon de Curtius, n'oublions pas un trait caractéristique; devant la porte il y a deux lampions. Le lampion, on le sait, est le symbole de l'allégresse publique. Au salon de Curtius c'est toujours fête.

Quant à la porte, elle est gardée par un factionnaire également en cire dont les incarnations ont été, je crois, plus nombreuses que celles du dieu Vichnou. Il a été successivement garde-française, hussard de Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, gendarme, sergent de la garde nationale, et garde municipal.

Espérons, pour la tranquillité de la France, que là doivent s'arrêter les transformations du soldat en cire.

Puisque nos lecteurs ont bien voulu nous suivre patiemment et nous accompagner jusqu'au bout dans cette laborieuse exploration, nous les aurions bien priés d'accomplir avec nous le voyage de la Bastille pour entrer au théâtre Beaumarchais. Mais, hélas! comme l'ancien théâtre de Bobino, aujourd'hui théâtre du Luxembourg, déchu volontairement du rang de théâtre de marionnettes pour jouer comme tout le monde la comédie et le drame, le théâtre Beaumarchais, quoique rangé parmi les tout petits théâtres, marche tout bonnement sur les brisées de l'Ambigu-Comique et de la Comédie-Française.

C'est pour la même raison que nous avons passé sous silence le théâtre des Folies-Dramatiques, succursale des Variétés et du Palais-Royal.

Constatons cependant en deux mots les titres du théâtre Beaumarchais.

D'abord il a été à une époque une pépinière de très-jolies femmes pour les grands théâtres. C'est de là que sont sorties Mmes Nathalie et Scriwaneck.

Ensuite, au milieu de tout son mauvais bagage dramatique, il nous a donné un drame d'un des plus grands poëtes de ce temps.

Ce poëte est le seul qui ait conservé dans nos siècles prosaïques le talent d'improvisation des rapsodes antiques, et la fantaisie inépuisable des conteurs arabes. C'est un homme qui tient en réserve cent mille de ces prodigieuses histoires de brigrands et de souterrains, de tigres et de serpents, de passions échevelées qu'aiment tant les femmes et les enfants de tous les pays. C'est un poëte qui a eu le courage de faire des poëmes épiques à une époque où un sonnet même est quelquefois d'un placement difficile, et qui, en l'an de grâce 1845, sait encore jouer aux échecs.

Nous avons nommé Méry.

Pour rendre enfin au théâtre Beaumarchais tout ce qui lui appartient, rappelons que Victor Hugo y a eu sa loge à l'année, comme Charles Nodier a eu la sienne aux Funambules.

Maintenant, il nous reste à dire un mot à nos lecteurs du théâtre de la Foire-Saint-Laurent, du théâtre de marionnettes du sieur Séraphin, et des petits spectacles des Champs-Élysées, et nous aurons enfin rempli notre cadre, cadre restreint sans doute, mais où nous ne nous sommes pas attaché à être tout à fait complet, ne désirant entretenir nos lecteurs que des spectacles qui ont conservé une individualité un peu excentrique.

II. — THÉATRES DIVERS.

Au bout de la rue de Chabrol, sur l'emplacement de l'ancienne foire Saint-Laurent, on a bâti, il y a quelques an-

nées, un vaste bazar ou caravansérail, qui a redonné de la vie et du mouvement à ce quartier un peu désert. En face de la principale façade de ce grand édifice, l'œil du promeneur est attiré par un vaste enclos verdoyant de gazon et fermé par une palissade en bois. Sur ces planches disjointes, une affiche rose, écrite à la main et dont le titre seul est imprimé, étonne le regard. Je lus sur cette affiche: *Théâtre de la Foire-Saint-Laurent. — Pierrot somnambule, pantomime en deux actes à la manière anglaise, mêlée de chants, de danses et de travestissements, jouée par MM. Bourgeois, Laurent, Charles, Alphonse, MMmes Marie, Eugénie. Le spectacle sera terminé par la Révolte des nègres, mimodrame en deux actes de MM. Alphonse et Léon, mêlé de combats au sabre et de feux d'artifice, joué par les mêmes acteurs.*

J'ouvris une barrière ménagée dans la palissade, et j'entrai dans l'enclos. Le milieu était occupé par une cabane; de tous côtés, parmi l'herbe, paissaient de pauvres moutons maigres et souffreteux. Je me crus la dupe d'une mystification. Néanmoins, je me dis que s'il y avait en effet un spectacle quelque part, ce devait être dans la cabane, et j'entrai. Les premières places coûtaient six sous, les secondes quatre sous, et les troisièmes deux sous. Comme c'était un dimanche, il y avait trois représentations. Les malheureux comédiens avaient déjà fait deux fois ce jour-là le métier que j'allais leur voir faire.

Ce que je vis alors est inénarrable. Figurez-vous une salle un peu moins grande, y compris la scène, qu'une chambre à coucher raisonnable. Là, devant un public grouillant, de pauvres diables, affublés de haillons sans nom, jouent une comédie qui a l'air d'un mauvais rêve. Ils jouent cette comédie, qu'ils ont faite eux-mêmes, au milieu de prétendus décors qu'ils ont faits eux-mêmes. Le feu d'artifice est exécuté au moyen de quatre fusées à deux sous; la toiture est à jour, et, lorsqu'il pleut, l'eau du ciel fait ruisseler sur les pauvres comédiens le blanc et le noir dont ils sont barbouillés.

Voilà, hélas! ce qu'est devenu l'héritage de ces fameux théâtres de la Foire, dont le nom seul éveillait des souvenirs magiques!

En effet, il n'y a pas cent années encore, le théâtre de la Foire-Saint-Laurent faisait une rude concurrence aux comédiens ordinaires du roi. Les bourgeois, les bourgeoises surtout venaient admirer les rats funambules, les crapauds mélomanes et les Munitos littéraires du chevalier Pellegrin, de Jean Monnet, des frères Allard et de Lécluze. Elles ne cherchaient pas à cacher leur sympathie naïve pour ce spectacle si léger à l'intelligence, et qu'elles préféraient au marivaudage déclamatoire de la Comédie-Française. On y était moins bien assis peut-être; des planches raboteuses figuraient les cloisons élégantes du théâtre où brillait Molé; des toiles grossières remplaçaient le velours; au lieu de splendides quinquets à l'huile, de fumeuses chandelles éclairaient la scène tant bien que mal, et la salle subsidiairement. Mais que pouvaient *le Glorieux*, *le Dissipateur*, *le Métromane* et *le Bourru bienfaisant*, contre des athlètes aussi redoutables que Cassandre, Zoroastre, le grand enchanteur Merlin, Pantalon, Gille, Paillasse, le spirituel, le gracieux Arlequin, et surtout contre l'ingénieux, l'illustre, l'incomparable seigneur Polichinelle? Polichinelle! cet éternel symbole du satirisme humain, qui, sous le nom romain de Maccus et sous le pseudonyme révolutionnaire de Mayeux, n'a cessé de réjouir soixante générations par sa raillerie amèrement bouffonne, profonde et incisive jusqu'à la cruauté! Les atellannes souvent médiocres de Fuzelier, de Dorneval, de Piron même et du grand Lesage, interprétées par ces comédiens de bois, prenaient un tel caractère d'originalité comique et de poésie populaire, que le Théâtre-Français vit un moment son existence compromise. Au nom du bon goût, de l'art et de la morale, mais au fond au nom de leur privilége sérieusement attaqué, les comédiens vivants envoyèrent aux marionnettes une compagnie de mousquetaires et de gendarmes du roi. Paris, ce Paris si tranquille et si benin alors, ne put maîtriser son indignation contre ce procédé sauvage. Huit jours durant, la foule assiégea les baraques de la Foire, en réclamant à haute voix ses baladins chéris. Huit jours la force armée campa, le mousqueton au poing, sur l'avant-scène qui faillit se transformer en champ de bataille. Dire à combien d'exactions Arlequin et Polichinelle furent en butte, à quelles restrictions mortelles on assujettit leur verve et leur gaieté; détailler leurs ruses et leurs épiques fourberies pour se soustraire à ces fourches caudines, ce serait risquer de dépasser les bornes étroites de cet article, et de déflorer un sujet mille fois plus intéressant et plus grand que la Batrachomyomachie d'Homère; sujet qui tenta jusqu'à son dernier jour Théodore Hoffmann, et dont l'immensité fit toujours reculer son génie.

Mais les marionnettes rencontrèrent un ennemi plus puissant que la Comédie-Française, à savoir, l'Opéra-Comique, qui, ne pouvant à son aise faire chanter les pauvres acteurs de bois, les vendit comme bois de chauffage, lorsqu'à force d'intrigues il fut parvenu à s'emparer de la Comédie-Italienne.

Les marionnettes sont une transition toute naturelle pour arriver au théâtre du sieur Séraphin. Nous disons le théâtre du sieur Séraphin, quoique ce fameux impressario ait depuis quelques années payé son tribut à la nature; mais, plus heureux que le sculpteur qui enfanta la divine Vénus de Milo, il a pu attacher son nom à son œuvre. Nous n'analyserons pas le drame des ombres chinoises; tout le monde se souvient des émotions charmantes que *le Pont cassé* nous a données dans notre enfance. On se rappelle aussi le fameux couplet : Peut-on passer la rivière?

Les canards l'ont bein passée,
Tirelire, lire,
Tirelire, lonfa.

Outre les Ombres chinoises, avec leur décor en papier huilé, leur pantomime savante et leurs couplets facétieux, le théâtre du sieur Séraphin a encore une troupe complète; une belle troupe bien habillée à neuf, habile au chant et à la danse. Les premiers sujets ne sont pas maigres et pâles comme nos premiers rôles de drames; ils sont, au contraire, dodus et bien enluminés. Ils ont conservé la démarche pompeuse des comédiens de l'hôtel de Bourgogne et la fameuse déclamation chantée. Le jeune premier n'a pas de dettes, la prima donna ne part jamais pour la Russie, et le ténor n'est nullement fier de son *ut*. Ils chantent comme Mme Stolz et dansent comme la Cerrito ; ils jouent la pantomime mieux que Carlotta et savent faire passer leur public enfantin du rire aux douces larmes. Qui n'a vu ces charmants comédiens jouer la *Belle au bois dormant*? Le prince est bien embarrassé et ne peut trouver le fameux château enchanté; mais une blanche étoile d'argent parait au ciel et le guide vers sa dame inconnue, comme jadis les mages vers l'enfant Jésus. Le château est entouré de broussailles de cent pieds de haut et défendu par Hercule, revêtu de sa peau de lion et armé de sa massue. Mais grâce à son courage le prince triomphe de ces enchantements et réveille par un baiser la belle qui dormait depuis cent ans parmi les roses. O doux souvenirs!

Après la féerie viennent les points de vue mécaniques avec les voitures, les chariots, les ouvriers, les soldats, les laveuses, les forgerons. Tout cela se remue et agite qui sa pioche, qui son battoir, qui son marteau. C'est une complication à faire trouver simple la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg. On vous montre enfin le panorama de Nang-King, avec différents effets de soleil et de lune, et tout est dit. Il faut déjà quitter ce monde d'enchantements et de féeries.

Traversons donc le Carrousel et les Tuileries; et rendons-nous aux Champs-Élysées, cette patrie de Polichinelle.

C'est aux Champs-Élysées que se sont réfugiés les derniers saltimbanques. On les y voit encore aux fêtes de Juillet et à la fête du roi. C'est là qu'on joue sur deux théâtres décorés de lauriers des pantomimes militaires où les Français sont toujours vainqueurs. C'est là qu'on trouve le grand serpent boa, la femme qui tire l'épée comme Saint-Georges, mademoiselle Élisa qui pèse deux cents livres, et les sirènes pêchées vivantes dans la mer Glaciale. C'est là que *travaillent* les Alcides et le Cirque de la famille Bouthor. C'est là qu'une jeune fille, frêle et maladive, se fait rompre sur le ventre des pavés gros comme des maisons! Mais que voir, que remarquer, que choisir parmi toutes ces merveilles, quand Polichinelle est là qui vous sollicite?

Je voudrais bien vous parler de Polichinelle, de son chat, de ses amours et de sa fin tragique; mais qui oserait parler de Polichinelle après Nodier? Et d'ailleurs, vous connaissez tous Polichinelle, ce don Juan des carrefours, et vous vous rappelez sa fin tragique.

Toute la ville est lasse des débordements de Polichinelle et le commissaire vient le réprimander. Il tue le commissaire et on le mène pendre. Mais Polichinelle feint de ne pas savoir comment on s'y prend pour être pendu. Quelle rouerie! Lui qui l'a été tant de fois! Le bourreau passe sa tête dans le nœud coulant pour enseigner à Polichinelle la manière de s'en servir. Polichinelle pend le bourreau à sa place et s'endort du sommeil du juste. Un papillon vient tourmenter Polichinelle dans son sommeil; Polichinelle maltraite le papillon. Mais ce papillon, c'était le diable déguisé. Le diable emporte Polichinelle. Quel drame!

On sait quel amour le bon Nodier portait à Polichinelle. Tous les jours il allait perdre quelques heures à écouter ce drame éternel. Il avait fini par devenir un peu l'ami du directeur, et causait avec lui lorsque cet industriel sortait de sa baraque pour respirer un peu.

— Mon ami, lui dit-il un jour, comment diable faites-vous pour donner à Polichinelle cette voix nasillarde si comique, toujours la même et toujours égale? Cela doit être bien difficile.

— Difficile? Oh, non! Il faut la pratique.

— J'entends, il faut de l'habitude...

— La pratique.

— Eh bien oui, de la pratique, de l'habitude.

— Non, la pratique.

— Qu'est-ce que la pratique?

— C'est ce petit instrument.

Nodier mit la pratique dans sa bouche et essaya de faire parler Polichinelle. Polichinelle parla comme père et mère.

— Comme c'est commode! s'écria Nodier ravi.

— Comme ça, répondit le directeur. Ces pratiques, c'est trop petit, on est sujet à les avaler.

— Bah! Est-ce que vous avez déjà avalé celle-là?

— Trois fois!

Nodier ôta précipitamment la pratique de sa bouche, et se promit de laisser Polichinelle parler tout seul à l'avenir.

Je crois que le bon Nodier a écrit quelque part cette histoire, mais il fallait la lui entendre conter.

Puisque nous avons nommé Nodier, arrêtons-nous là. Au reste, nous en avons fini avec les petits théâtres. Un de nos amis, investigateur patient, nous a bien assuré qu'il existe, rue Zacharie, dans le quartier de l'Hôtel-Dieu, un petit théâtre nommé le *Théâtre des exploits militaires*. Mais, nous l'avouons à notre honte, il nous a été impossible de le trouver, et nous sommes en ce moment dans la position de la plus belle fille du monde.

THÉODORE DE BANVILLE.

FIN.



Charles Nodier et le directeur du théâtre de Polichinelle.

POST-SCRIPTUM.

L'article qu'on vient de lire a manqué d'acquérir une *actualité* fatale et inattendue. Il était déjà écrit et imprimé, lorsqu'à propos de la signature du privilége du Théâtre-Montpensier, il fut question, comme si c'était possible, de fermer le spectacle des Funambules; c'est-à-dire de renverser d'un trait de plume toute cette gloire, tous ces prodiges, tout ce passé éblouissant de souvenirs!... *Le Constitutionnel*, lui-même, s'émut, et demanda à Georges Sand un article sur Déburau; le *Charivari*, et M. Champfleury dans le *Corsaire-Satan*, furent alors très-spirituels. Quant à nous, nous eûmes le courage de ne pas croire à cet attentat, devant lequel on a fini par reculer. Cependant nous tremblons à l'idée qu'on osera peut-être un jour revenir à ce projet insensé, et nous pensons que le temps est venu d'élever, dans nos colonnes, un monument pieux aux grands artistes qui entourent Déburau, et qui le secondent de leur science et de leur inspiration inépuisable.

Mais peut-être s'imagine-t-on, d'après quelques feuilletons ignorants, que Déburau est le seul grand comédien du *Spectacle des Funambules*: c'est à nous qu'il appartient de tuer ce préjugé gothique, car nul don Quichotte ne s'est plus que nous escrimé contre les moulins à vent de la *rengaine*, et nous tenons à cette gloire chevaleresque, de laquelle nous espérons bien nous faire quelque jour un titre pour entrer à l'Académie.

Et d'abord, posons en principe que le *Spectacle des Funambules* est l'union intelligente de toutes les gloires, de tous les talents, nous dirions de tous les génies, si le génie n'était pas un comme le soleil. Les Funambules, grands dieux! figurez-vous la Comédie-Française à ces glorieuses époques où la force, la grâce, la pitié, la terreur, l'esprit, l'amour, la poésie tragique et comique s'appelaient Champmeslé, Clairon, Sophie Arnould... Mais à quoi bon répéter ici ces noms illustres, lorsqu'une indifférence coupable a failli laisser perdre ceux du père Laplace et de Carolina Laponne! Oui, je frémis en songeant que Jules Janin, Georges Sand et Champfleury lui-même ont négligé de nommer Charles, Cossard, et Reine, et Béatrix, et le père Laplace, et Carolina Laponne! C'est que c'est bien autre chose en vérité que Préville, Fleury, Talma, Dugazon, Lekain, Molé, et Mlle Georges, et Mlle Mars, et Mme Dorval, et Mlle Faucit elle-même! Quant à moi, qui veux être l'Homère de ces comédiens fameux, je vais essayer d'analyser leurs talents divers d'une façon consciencieuse.

A tout seigneur tout honneur: commençons par le père Laplace, qui a créé Cassandre, comme Déburau a créé Pierrot, et qui a fait oublier à jamais le vulgaire Pantalon des farces italiennes. Le père Laplace exècre Pantalon, ne lui parlez pas de Pantalon! Le père Laplace, qui est un homme digne, a le plus profond mépris pour ce farceur; autant vaudrait lui parler de M. Arnal, ou de M. Alcide Tousez. Le père Laplace étonne les humains par cette apparence majestueuse que les peintres ont donnée (peut-être à tort) au Zeus grec et aux bourgmestres flamands; ce qui ne l'empêche en aucune façon de broder des cabrioles à faire frémir la nature. Figurez-vous le sérieux de Brahma uni à l'agilité d'un singe des îles! Le père Laplace attire le respect par son crâne chauve comme celui d'Eschyle, parsemé de rares cheveux d'argent, par ses rides profondes et par la majesté bourgeoise répandue sur son visage. Enfin c'est un vieillard impérial dont la vieillesse de théâtre étonne par le réalisme, comme autrefois celle de Joanny. On voit qu'il aurait été, s'il l'avait voulu, Jupiter à la Comédie-Française, ou juge de paix quelque part. Il a préféré être Cassandre, ne l'en blâmons pas! et honorons en lui *un burgrave fameux parmi tous les burgraves!*

L'histoire de ce brave homme est touchante: chef, comme Abraham, d'une nombreuse postérité, il a amassé une petite terre et une petite rente au moyen des économies qu'il a faites dans ses deux métiers, car il a deux métiers. Il est artiste dramatique et cordonnier en vieux; mais quoi de plus honorable que de faire sortir de sa cendre, comme un phénix, la chaussure de son prochain, et de distribuer le soir à ce frère en Dieu le pain de la poésie? C'est ainsi que M. Derosselle, le *père barbare* de l'Odéon, est un célèbre taillandier, auteur du couteau actuel de la guillotine (je ne m'étonne pas si Agnès a peur de lui). Quant au père Laplace, il reçoit huit cents francs par an, pour avoir chaque soir (et deux fois le dimanche) la tête rompue, les yeux enfoncés, les côtes brisées et les articulations démises *réellement*. Comme Sénèque, il se soumet à son destin; il sait qu'un Cassandre *doit souffrir et se taire sans murmurer*. Horace avait deviné le père Laplace, quand il écrivait:

... impavidum ferient ruinæ.

Bon vieillard! on le roule autour de la scène dans des tonneaux défoncés, il saute! on le jette dans le trou du souffleur la tête la première, il rit et il saute! on lui casse sur la tête des cruches réelles, il saute et il rit, de son affreux petit rire, quelque chose d'effrayant!

M. Cossard est bien Arlequin, comme Mlle Reine, sa commère, était bien Colombine. Ce couple fantastique semblait avoir reçu par la métempsycose l'âme traditionnelle de ces deux caractères. Jamais Arlequin ne fut plus fallacieux, plus torpille, plus horrible sans masque (caractère typique de la race); jamais Colombine ne se montra plus folle, plus brune, plus pailletée, et n'eut à un plus haut degré les lèvres de grenade sanglante et la tête *cochon d'Inde* de l'emploi. (Nous sommes forcé d'employer ici un mot de l'argot technique; qu'on ne voie rien de blessant dans notre épithète.)

Depuis que Mlle Reine a été enlevée aux beaux-arts par un engagement russe, Arlequin *se traîne* un peu, et tâche en vain d'égayer sa nouvelle commère, Mlle Béatrix, une jolie enfant encore un peu étonnée au milieu de ce *drame-pétard* toujours mêlé de surprises, démolitions, incendies, trappes et vers lyriques!

Quant à M. Charles, auteur et acteur, qui joue les Léandre depuis vingt ans, c'est Léandre lui-même. Impossible de rêver une tête plus stupidement élégante et plus niaisement prétentieuse.

Personne, mieux que Charles, ne sait brûler à la chandelle un jabot de papier et crever en s'asseyant un tonneau plein d'encre. Léandre partage avec Cassandre la spécialité des *infortunes*, et ils s'en acquittent bien, je vous jure! J'ai vu, moi qui vous parle, ce pauvre père Laplace, jouer, ACCROUPI!!! un rôle de fée naine dans une pantomime en dix-huit tableaux!

Mais à propos de naine, n'allons pas oublier ce qu'il y a de plus prodigieux, de plus inouï, de plus merveilleux, de plus incroyable, de plus Hoffmann enfin au *spectacle des Funambules!* c'est Mlle Carolina, Laponne; une femme de trente ans, haute d'un pied, qui a des cheveux d'Andalouse, des appas de reine tragique, et quelle voix! cela chante, danse, joue la comédie, la tragédie, les premiers rôles, les amoureuses, les travestis, les génies bleus, roses, de l'air, du feu, de l'eau, d'or, d'argent, tout ce qu'on veut! c'est à faire douter de Cuvier et de Fourier. Inutile de vous dire que l'ambition de ce pauvre être est d'être une vraie femme, hélas!

Elle me rappelait ces vieillards bossus, *crus enfants*, que je vois depuis dix ans (les mêmes) jouer la comédie au Gymnase enfantin et au théâtre Comte! mais ici c'est trop d'horreur enfin, et je renonce à vous décrire ces pauvres petits êtres qui sont restés à huit ans et qui en ont quarante-cinq! Quelques vieux Parisiens les croient de bois peint, et affirment qu'ils appartiennent à quelque chéf-d'œuvre de sonnerie allemande. Le fait est qu'ils ont un pas de bois, un visage de bois, un rire de bois. Chose étrange! dans ces théâtres qui défient toute physiologie, les hommes ne dépassent pas la taille de quatre pieds, tandis que les jeunes personnes atteignent à la taille monumentale des statues de villes exposées sur la place de la Concorde! si bien que lorsqu'on entre là, la scène vous fait l'effet d'une horloge de Nuremberg à personnages, prise d'assaut par Hippolyte, reine des amazones, suivie de son état-major!

Th. de B.

SALON DE 1846 (1).

Nous avions commencé au hasard notre promenade au Salon, passant de la peinture au pastel, revenant à la peinture par la miniature, mêlant le profane au sacré et les tableaux de genre aux tableaux d'histoire. Aujourd'hui que nous savons par cœur notre grande et notre petite galerie, nous allons procéder par ordre, en rendant à tout seigneur tout honneur, c'est-à-dire en débutant par les tableaux religieux.

Voici d'abord un sujet vraiment national, traité avec talent par M. Lecurieux. C'est *Saint Firmin* baptisant nos idolâtres aïeux d'Amiens et de Beauvais. L'apôtre étant hors des portes de la ville, sur le rivage de la Somme, près d'un piédestal où une statue païenne avait été brisée, se disposait à conférer le baptême à la foule que sa parole venait d'arracher à l'idolâtrie.

A sa droite, apparaissait la jeune et noble Attilia, s'inclinant sur la cuve baptismale pour recevoir l'eau régénératrice que le saint apôtre allait verser sur sa tête.

Du même côté était Faustinien se préparant lui-même à recevoir le sacrement des chrétiens, en dépouillant ses épaules de la toge sénatoriale; du côté opposé se trouvait sa famille. A l'entour on découvrait la foule de trois mille convertis en moins de quarante jours, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dans l'attitude du respect, de la surprise et de la componction.

Comme sentiment et comme expression, ce tableau est irréprochable. L'exécution pèche seulement par la confusion des personnages, — confusion encore augmentée par la hauteur fâcheuse à laquelle est placée la toile.

On ne peut s'arrêter sans émotion devant *l'Évanouissement de la Vierge*, par M. Varcollier. C'est la première et la dernière œuvre du jeune artiste. Il est mort après l'avoir achevée, avant qu'elle fût suspendue aux murailles du Louvre. Ce tableau annonçait un talent sérieux et profond. La tête de la vierge est d'une mélancolie touchante. L'ange qui la soutient, la Foi qui pleure à côté, la Résignation qui tient une couronne d'épines à la main et attend sa récompense dans l'autre monde, tout cela est conçu avec une gravité magistrale, et rendu avec une délicatesse rare. Ce tableau suffira pour sauver de l'oubli le nom de M. Varcollier.

La *Résurrection de la Vierge* a moins bien inspiré M. Claude Thevenin.

Trois jours après la sépulture de la mère du Sauveur, saint Thomas, le seul des apôtres qui n'eût pas été présent à cette cérémonie, désira voir une fois encore le visage de son auguste reine. Les apôtres y consentirent. Ils s'assemblèrent donc autour du sépulcre, et, après quelques prières, ils en détournèrent la pierre. Mais, au lieu de trouver le corps céleste qu'ils cherchaient, ils n'y trouvèrent que les suaires et des fleurs. Puis, levant les yeux, ils aperçurent Marie montant au ciel, qui les bénissait. Des anges l'accompagnaient, chantant des louanges et répandant des fleurs dans le divin tombeau.

La grâce de la Vierge est un peu maniérée pour une sainte qui monte au ciel. Les anges, au contraire, n'ont pas assez de finesse et de douceur; mais les figures des apôtres sont d'un modèle parfait et d'une expression très-juste.

Nous avions indiqué en passant le Christ de M. Isidore Pils comme le meilleur tableau religieux du Salon. Il mérite donc de fixer sérieusement l'attention de la critique.

« 1. — Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Genezareth, se trouvant accablé par la foule du peuple, qui se pressait pour entendre la parole de Dieu,

« 2. — Il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets.

« 3. — Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre, et, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. »

Ce tableau, qui sent le maître d'une lieue, fait le plus grand honneur à l'Ecole de Rome, dans laquelle M. Pils a complété son talent. On ne dira plus que cette Ecole est inutile aux progrès de l'art.

De même que M. Varcollier, M. Ch. Lefebvre a traité l'*Evanouissement de la Vierge*. Malheureusement, le jury a plutôt caché qu'exposé ce tableau, en le perchant à une hauteur que le lorgnon n'atteint qu'avec peine. Nous n'en avons pas moins remarqué la facilité de l'exécution, la délicatesse des détails, et surtout l'expression des figures. La Vierge est bien la mère des douleurs, à demi morte en face du divin Crucifié. Saint Jean et les saintes femmes conservent, au milieu de leur abattement, un reste d'espoir qui annonce le triomphe de la résurrection. Cette nuance de sentiment est d'une grande finesse, et n'appartient pas à une intelligence ordinaire. M. Lefebvre a, plus loin, d'excellents portraits, qui sont placés à portée de vue, et justement appréciés des connaisseurs.

Encore deux tableaux peints sans bras par M. Ducornet, c'est-à-dire peints avec les pieds et la bouche! « Saint Denis vint à Paris, vers l'an 240, au temps de l'empereur Dèce; accompagné de saint Rustique et de saint Eleuthère, il osait annoncer la morale de Jésus sous le portique même

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

du temple consacré aux divinités du paganisme. » Ce tableau n'est pas parfait sans doute. Saint Denis est un peu froid pour un apôtre qui joue sa vie, et ses auditeurs ne sont pas non plus très-animés par ses paroles. Mais les détails de l'exécution semblent prodigieux, quand on songe que tout cela est fait à coups de pieds! Le moyen de critiquer un artiste qui peut vous dire : — Je peins avec le gros orteil et les lèvres ! Faites-vous couper les deux bras, et essayez de faire comme moi, avant de blâmer mon ouvrage!

La *Sainte Philomène*, la célèbre thaumaturge du dix-neuvième siècle, n'est pas un tour de force moins surprenant que le *Saint Denis*.

« Ma captivité durait depuis trente-sept jours, quand, au milieu d'une lumière céleste, je vois Marie tenant son divin Fils entre ses bras. « Ma fille, me dit-elle, encore trois « jours de prison, et après ces quarante jours, tu sortiras de « cet état pénible. » Une si heureuse nouvelle me faisait battre le cœur de joie ; mais comme la reine des anges m'eut ajouté que j'en sortirais pour soutenir d'affreux tourments, un combat plus terrible encore que les précédents, je passai subitement de la joie aux plus cruelles angoisses. »

Ce programme est vraiment rempli avec la conscience et l'habileté d'un homme qui aurait dix doigts à sa disposition. La figure de la vierge est une réminiscence des maîtres italiens, mais il va sans dire qu'elle n'en a que plus de valeur et de beauté.

M. Cibot a eu une idée très-ingénieuse, c'est de représenter la *Reine du ciel* recevant, avec une joie mêlée de respect, la couronne des mains enfantines de son divin Fils. Cela pouvait être maniéré, et cela est simple et naïf.

Le *Calvaire*, de M. Aiffre, témoigne de fortes études et d'excellentes intentions. Mais les résultats sont un peu froids, et nous oserons dire trop académiques, n'en déplaise à messieurs du Jury.

L'*Enfant Jésus au milieu des docteurs*, de M. F. Cassel, est d'une chaleur de ton et d'une vigueur de contours qui rappellent les maîtres de Venise. La foi respire, ainsi que le talent, dans cette composition vivement inspirée.

M. Leger-Cherelle est élève de M. Delacroix ; cela se voit de loin. On reconnaît dans la *Sainte Irène* attachée au pilier du supplice, quelques-unes des qualités du maître, avec une louable intention d'éviter ses défauts. Mais les défauts et les qualités de M. Delacroix se tiennent de si près qu'il est bien difficile de les séparer.

M. Besson a bravé à plaisir toutes les traditions de la légende, en représentant *la Madeleine* au milieu des lampes, des chaises, des colonnes grecques, des tentures romaines, des rideaux à la Louis XIV, des étoffes à ramages, des vases du Japon. Fantaisie d'artiste! dira-t-il. Mais est-il permis à la fantaisie la plus magistrale de poser la Madeleine de l'Évangile au milieu du magasin de MM. Susse ou Giroux? La figure de M. Besson n'en est pas moins séduisante; seulement il ne faut plus l'appeler sainte, et il faut changer l'époque : c'est une Madeleine du dix-neuvième siècle dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin.

Passons des sujets religieux aux marines. La mer est infinie comme le ciel, et nous n'en voulons pour preuve que la fécondité de M. Gudin, qui occupe à lui seul plus de cinq pages du Livret! total, treize tableaux. Le jury, dit-on, en a renvoyé autant. Malgré la fatalité de ce nombre, M. Gudin garde le trident de Neptune. *Sourdis, archevêque de Bordeaux, chassant les Espagnols du port de Roses, le* 26 *mars* 1841, est vraiment un tableau du plus vif intérêt:

Le cardinal-ministre avait mis à la tête de l'armée navale Sourdis, archevêque de Bordeaux, qualifié général des armées du Levant, avec ordre de se préparer à faire voile vers les côtes de Catalogne avec les vaisseaux et les galères de la Méditerranée. « Le prélat, dit Levassor dans son *Histoire de Louis XIII*, qui étudiait plus assidûment le cérémonial de la mer que les rubriques de son bréviaire et de son missel, et auquel le bruit du canon plaisoit beaucoup plus que la musique et le son des orgues de son église, exécuta promptement l'ordre qu'on lui avoit donné de se mettre en mer avec les vaisseaux et les galères, et de se rendre maître du cap de Quiers. Le 15 février il y envoie trois vaisseaux avec quatre cents hommes, qui s'emparent de la ville et de trois tours sur les éminences; il fait partir ensuite dix vaisseaux de guerre avec des munitions, et huit cents hommes de pied qui arrivent le 12 mars. Le prélat général d'armée vient enfin lui-même le 26 avec douze galères, chasse celles des Espagnols et leurs vaisseaux du port de Roses et des autres qu'ils avoient encore, et leur prend quelques vaisseaux et quelques galères. De manière que le duc de Ferrandin, général des galères d'Espagne, ou trop foible ou effrayé, n'ose sortir du port de Gênes pour s'opposer à ce premier feu de l'archevêque. »

Époque singulière et curieuse, où, tandis qu'un cardinal assiégeait des villes, un archevêque prenait des vaisseaux à l'abordage! M. Gudin a merveilleusement rendu ces contrastes du profane et du sacré : des vêtements sacerdotaux et des uniformes militaires, des bénédictions pastorales et des décharges de la mitraille.

Sa *Bataille du Texel* (1673), n'est pas moins intéressante. Il y a surtout au plus fort de la mêlée un certain pavillon bleu qui est à lui seul tout un drame. Écoutez plutôt la naïve relation de Quincy, l'historien militaire de Louis XIV.

La flotte du célèbre amiral hollandais Ruyter était aux prises avec celles du prince anglais Robert et du comte d'Estrées, commandant pour la France. « Le prince Robert, qui avait l'œil à tout, voulant aller donner du secours aux siens, fut entouré de vaisseaux ennemis, et se trouva en si grand péril, qu'il fut obligé d'arborer le pavillon bleu, signal que les Anglois ont pour demander du secours. Mais la fumée aïant empêché pendant quelque temps que les siens ne le pussent découvrir, le danger devint si grand, qu'on fut obligé de mettre le signal tout au plus haut du vaisseau, afin qu'on pût le voir de plus loin. Cette vue ne manqua pas de faire venir plusieurs vaisseaux au secours du prince; le combat recommença en cet endroit plus furieux qu'auparavant, si bien qu'il y eut en un moment un nombre infini de monde tué de part et d'autre. Pour ce qui est du comte d'Estrées, quand il vit qu'une escadre ennemie vouloit encore percer au travers de la sienne pour venir accabler le prince Robert, il s'y opposa généreusement sans avoir pu en venir à bout : enfin le combat n'auroit point fini entre les deux chefs qu'avec la perte de l'un et de l'autre, si l'on ne fût venu dire au prince Robert que le vice-amiral Sprach, qui étoit aux mains avec le vice-amiral Blankert, étoit encore en plus grand danger que lui, ce qui obligea ce prince de faire tant d'efforts, qu'il écarta tous les vaisseaux qui l'environnaient pour lui aller donner secours; mais il arriva un peu trop tard, car le vice-amiral Sprach, après avoir soutenu le combat avec beaucoup de courage, et avoir changé deux fois de vaisseau, s'étoit malheureusement noyé. Il fut extrêmement plaint des Anglois, qui faisoient une grande estime de sa personne. Cependant, comme la nuit approchoit, on ne songea plus de part et d'autre qu'à sauver les vaisseaux qui étoient le plus endommagés, et chacun s'étant retiré de son côté, le combat finit. »

Dans ces tableaux, destinés, ainsi que leurs voisins, au Musée de Versailles, on retrouve la verve, l'audace et la puissance des premières marines de M. Gudin : des eaux d'une transparence à faire illusion, des poupes de vaisseaux d'une richesse fantastique, un mouvement d'hommes et de barques prodigieux, des effets de lumière et de fumée toujours saisissants, sinon toujours naturels, des lointains où l'œil se perd à travers l'or, la nacre et la pourpre... mais aussi, il faut le dire, des parties négligées ou bâclées avec une précipitation par trop commerciale.

M. H. Lehmann nous détourne en passant des marines; laissons-nous aller à cette diversion séduisante. Le meilleur moyen de faire apprécier l'*Hamlet* et l'*Ophélia* de cet éminent artiste, c'est de les mettre sous les yeux de nos lecteurs. Ils apprécieront par eux-mêmes toute la vigueur du premier tableau, toute la grâce du second, toute la poésie et toute la solidité de l'un et de l'autre. Il y a déjà longtemps que M. H. Lehmann est au rang des maîtres, et ce talent consciencieux n'est pas de ceux qui s'élèvent pour retomber.





Salon de 1846. — Hamlet et Ophélia, de M. H. Lehmann.

Revenons de Schakspeare à l'Océan. M. L. Meyer vise moins haut que M. Gudin, mais il ne manque jamais son but. Cet artiste consciencieux grandit d'année en année, et devient un rival sérieux pour l'Horace Vernet de l'Océan.

L'évasion de Jean Bart, et *le Chien de Terre-Neuve* sont deux charmants épisodes, qui valent la peine d'être racontés en détail.

Après le combat sanglant que Jean Bart et le comte de Forbin eurent à soutenir contre les Anglais en 1689, ils furent tous deux faits prisonniers, après s'être défendus comme des lions contre une force plus nombreuse que la leur. Malgré les blessures qu'ils avaient reçues et malgré leur captivité, les deux braves marins n'étaient point perdus pour la France. Ils usèrent bientôt d'adresse, gagnèrent tout d'abord un matelot d'Ostende, qui leur procura une lime à l'aide de laquelle ils scièrent peu à peu les barreaux de fer de leur fenêtre; ils réussirent à cacher leur opération jusqu'à ce que leurs blessures commençassent à se fermer. Ayant ensuite mis dans leurs intérêts deux mousses qu'on leur avait donnés pour leur service, ils s'emparèrent, par leur intermédiaire, d'un canot norwégien dont le batelier était ivre-mort, descendirent une nuit par la fenêtre de leur prison au moyen de leurs draps, et s'embarquèrent sur le petit canot avec autant d'assurance que si c'eût été un vaisseau amiral. Jean Bart maniait l'aviron, aidé des deux mousses, Forbin ne le pouvant pas à cause de ses plaies encore saignantes. Ils traversèrent ainsi la rade de Plymouth, au milieu de vingt bâtiments qui criaient de tous côtés : « Où va la chaloupe ? » et auxquels ils répondirent en anglais par ce seul mot : « Pêcheurs. » Enfin, après avoir fait sur leur chétive embarcation soixante-quatre lieues dans la Manche en moins de quarante-huit

heures, ils prirent terre, avec une inexprimable joie, en un village à six lieues de Saint-Malo. La France avait retrouvé deux héros. En récompense de leur dévouement pour sauver la flotte marchande, Louis XIV les nomma l'un et l'autre capitaines de vaisseau. Avant la fin de l'année 1689, Jean Bart et Forbin avaient déjà pris leur revanche, en enlevant dans leurs courses incessantes nombre de bâtiments ennemis.

L'histoire du *Chien de Terre-Neuve* est moins nationale, mais n'est pas moins touchante. Elle est tout à fait digne de figurer dans la *Morale en action*, ou dans la *Biographie des bêtes célèbres*. En 1825, le bateau à vapeur *le Comet* fut, pendant la nuit, rencontré près des Gourock dans le golfe de la Clyde (Écosse) par *l'Ayr*, autre steamer, qui faisait une route contraire à la sienne. Les deux navires s'abordèrent, et le choc fut si violent que l'un et l'autre coulèrent avant que les passagers eussent pu quitter leurs cabines. Sur *le Comet* était un chien de Terre-Neuve ; dans la confusion du naufrage, il saisit par le bras une jeune femme, qui avait eu le temps de gagner le pont du bâtiment où les flots l'avaient atteinte ; cette dame s'accrocha au chien, qui la porta sur le rivage, où le lendemain elle fut trouvée et rendue à la vie. Six ans encore après cet événement, le chien de Terre-Neuve veillait sur la côte où il avait amené la naufragée. Il y mourut sans l'avoir jamais quittée, sans avoir voulu s'attacher à aucun des habitants de la localité la plus voisine, qui cependant eurent soin de lui tant qu'il s'obstina dans cette vie solitaire.

L'*Évasion de Jean Bart* est le chef-d'œuvre de M. Louis Meyer. L'escadre ennemie couvre les eaux ; la barque de salut passe au milieu d'un ravissant clair de lune ; des lumières brillent çà et là dans les entreponts anglais ; la scène entière est rendue avec une conscience de détails minutieuse ; l'illusion est parfaite ; tout est bien senti et bien exécuté.

Le *Chien de Terre-Neuve* est d'un effet saisissant : la tempête gronde encore, la mer se calme à peine ; un rayon de soleil traverse l'étendue ; les débris du navire flottent autour des rochers ; le chien libérateur contemple la femme qu'il vient d'arracher à l'abîme, et attend qu'elle le récompense par un regard en rouvrant les yeux à la lumière... On ne peut regarder ce tableau sans attendrissement et sans admiration.

M. L. Garneray a exposé une *Vue de Barfleur* et une *Pêche à l'anguille*, qui soutiennent dignement la réputation de ce maître.

M. Morel-Fatio s'est inspiré de M. de La Landelle, et il ne pouvait mieux faire : l'*Incendie de la Gorgone* est une œuvre considérable ; le succès du tableau égalera celui du roman.

Nous avons remarqué encore le *Souvenir de Trouville*, de M. Mozin ; le *Port d'Ancône*, de M. Stanfield ; les trois tableaux de M. A. Meyer, et surtout son petit *Port du Conquet* ; la *Pêche aux bogues* et le *Soleil couchant*, de M. Barry, qui est resté cependant au-dessous de sa réputation ; et la *Marée basse*, charmant tableau de M. A. de Vauquelin.

Abordons enfin la terre, et saluons les fleurs et les fruits de M. Saint-Jean et de ses nombreux disciples. Le *Cep de vigne*, du jeune maître, fait littéralement venir l'eau à la bouche. Ces grappes transparentes et ces pampres dorés entourant un tronc d'arbre n'ont qu'un seul défaut, c'est l'excès de la perfection. Cela est un peu trop travaillé, et n'a pas tout l'abandon et toute la simplicité de la nature. Du reste, on dirait un produit du soleil et de la rosée plutôt que de la palette et du pinceau.

L'École de Lyon, dévouée à Flore, grandit chaque année sous l'impulsion de M. Saint-Jean. Il y a des progrès incontestables dans le *Panier de fleurs* de M. Regnier, et dans le *Berceau de fruits* de M. Grobon.

On reconnaît dans le beau vase de Mme Delaporte-Bessin, l'élève favorite de Redouté. Cette artiste a beaucoup de rivales habiles, mais aucune n'égale la fraicheur et l'aisance de son pinceau.

Les animaux de M. Alfred Dedreux, de M. de Montpezat et de M. de Lansac, sont les phénix des animaux... du Salon. Les animaux des forêts reconnaîtraient-ils cette supériorité ? Nous n'oserions trop l'affirmer, du moins pour les chevaux et les chiens de M. Dedreux.

Outre les portraits de bêtes, il y a tant de portraits d'hommes et de femmes au Louvre, qu'autant vaudrait passer une armée en revue.

M. Winterhalter a emprisonné le roi Louis-Philippe dans un habit, une culotte, une jarretière et des souliers par trop étroits. Il y a vraiment de la cruauté à joindre un tel supplice aux tourments déjà si nombreux du rang suprême. Ce tableau est, du reste, assez élégant dans ses détails, et obtiendra un succès d'étiquette à la cour de Windsor.

Nous avons cité précédemment le beau portrait de la comtesse d'A..., par M. H. Lehmann. Celui de Mme Alphonse Karr en est le digne pendant sous tous les rapports.

M. Court a reproduit avec sa grâce un peu maniérée le charmant visage de miss E... et la tête patriarcale du cardinal de Croï.

Les quatre miniatures de Mlle Girbaud, les portraits de M. de Niewkerque, par M. Lehmann ; des deux jeunes princes de Galitzin, par M. Decaisne ; des enfants de M. de Laborde, par M. Muller ; de M. le baron Thénard, par M. Roller ; de M. de Marnier, par M. Billardet ; de M. Alph. Rohen, par M. Lefebvre ; de Mme ***, par M. Aug. Debay ; de Mlles C. D. et F. C., par M. Lepaulle ; de M. Diaz, par M. Charpentier ; de M. R... et de la jeune Grecque, par M. Guet, sont d'une ressemblance qui fait se récrier tous les amis des modèles. Quel meilleur éloge leur donner ?

Quant aux quatre portraits de M. Hipp. Flandrin, ils sont plus que ressemblants. Tranchons le mot, ce sont des chefs-d'œuvre.

M. Biard, ce talent si souple et si varié, a exposé huit tableaux qui captivent plus que jamais la foule. *Le Droit de visite*, *le Peintre classique*, *l'Aveugle et le perroquet*, *un Dessert chez le curé*, sont des bijoux d'observation et d'exécution, de finesse et de bonne humeur. Une plume plus savante que la nôtre, et depuis longtemps chère au *Musée des Familles*, va vous dire les sérieux mérites de *la Jeunesse de Linnée*.

M. O. Penguilly sera le Callot de notre temps, s'il ne l'est déjà. Regardez plutôt son *Pierrot* et sa *Sentinelle*. La verve et la fantaisie peuvent-elles aller plus loin ?

Mme Grün a dépassé dans ses excellentes *Études de femme*, et dans son *Moine*, ce que nous avions prédit de son avenir. Il ne faut pas beaucoup de progrès semblables pour arriver à la perfection. Même éloge à M. Luminais ; ses *Jeunes Filles passant un gué* feront leur chemin, et sa *Jeune Malade* est d'un talent plein de force et de vie.

Les *Derniers moments de Napoléon*, de M. Georges Rouget, promettent aussi un artiste très-distingué. Il y a déjà un vrai mérite à traiter un sujet aussi élevé, sans demeurer au-dessous. Ce tableau a obtenu avec justice les honneurs du grand Salon.

M. Hipp. Bellangé laisse à M. Horace Vernet les grandes pages militaires, mais il se réserve les épisodes, et il les traite avec une entente parfaite du genre. *La Veille de la*

bataille de la Moskowa est une histoire aussi touchante à raconter à la plume qu'au pinceau.

Ce fut sur le champ de bataille qui allait être illustré par une des victoires les plus disputées et les plus mémorables dont les hommes puissent garder le souvenir, que l'Empereur reçut pour la première fois le portrait de ce fils sur qui reposait tant d'amour et d'espérances. Un officier de la maison impériale le lui apporta. Nous laissons à cet officier le soin de retracer cette scène intéressante :

« J'arrivai, dit M. de Bausset, le 6 septembre à sept heures du matin, à la tente de Sa Majesté. Je lui remis les dépêches que l'Impératrice avait bien voulu me confier, et je lui demandai ses ordres relativement au portrait de son fils. Je pensais qu'étant à la veille de livrer la grande bataille qu'il avait tant désirée, il différerait de quelques jours d'ordonner l'ouverture de la caisse dans laquelle ce portrait était renfermé... Je me trompais : pressé de jouir d'une vue aussi chère à son cœur, il m'ordonna de le faire porter de suite à sa tente. Je ne puis exprimer le plaisir que cette vue lui fit éprouver. Le regret de ne pouvoir serrer son fils contre son cœur fut la seule pensée qui vint troubler une émotion si douce. Ses yeux exprimaient l'attendrissement le plus vrai. Il appela lui-même tous les officiers de sa maison, et les généraux qui attendaient à quelque distance ses ordres, pour leur faire partager les sentiments dont son cœur était rempli. « Messieurs, leur dit-il, « si mon fils avait quinze ans, croyez qu'il serait ici, au mi- « lieu de tant de braves, autrement qu'en peinture. » Un moment après il ajouta : « Ce portrait est admirable. »

Il le fit placer en dehors de sa tente, sur une chaise, afin que les braves officiers et soldats de sa garde pussent le voir et y puiser un nouveau courage. Le portrait resta ainsi toute la journée.

M. Bellangé a rendu cette scène avec une grande vivacité. Il y a bien un peu de *chauvinisme* dans les détails, mais l'ensemble a de la grandeur et de l'émotion véritable.

Le moyen de voir aussi sans émotion l'assassinat de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, représenté par M. Camille Bouchet, d'après le savant historien de la *Conquête de l'Angleterre?*

Quatre chevaliers ou hommes d'armes du palais, Richard le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Traci et Regnault, fils d'Ours, se conjurèrent ensemble à la vie et à la mort et partirent subitement pour l'Angleterre le jour de Noël... Les conjurés entrèrent dans l'église, armés de la tête aux pieds et brandissant leur épée ; l'un d'eux, Regnault, s'était saisi dans la cour d'une hache de charpentier... Une voix cria : « Où est le traître ? » Becket ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? — Le voici, répondit Becket, mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement? quel est votre dessein ? — Que tu meures ! — Je m'y résigne, vous ne me verrez point fuir devant vos épées ; mais, au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement ; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux et déclara fermement qu'il ne sortirait point et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Traci leva son épée, et d'un même coup de revers trancha la main d'un moine Saxon appelé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête ; un second coup porté par un autre Normand le renversa la face contre terre ; un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence que l'épée se brisa sur le pavé.

Tels sont les procédés des révolutions. Elles sont quelquefois plus cruelles encore. C'est Mme Louise Desnos qui nous l'apprend, avec M. Thiers, en nous peignant la condamnation de Mme de Lamballe.

C'était à la Force que se trouvait l'infortunée princesse de Lamballe, qui avait été célèbre à la cour par sa beauté et par ses liaisons avec la reine. On la conduit mourante au terrible guichet. « Qui êtes-vous? lui demandent les bourreaux en écharpe. — Louise de Savoie, princesse de Lamballe. — Quel était votre rôle à la cour? Connaissez-vous les complots du château ? — Je n'ai connu aucun complot. — Faites serment d'aimer la liberté et l'égalité, faites serment de haïr le roi, la reine et la royauté. — Je ferai le premier serment ; je ne puis faire le second, il n'est pas dans mon cœur.

— Jurez-donc, lui dit un des assistants qui voulait la sauver. Mais l'infortunée ne voyait et n'entendait plus rien. « Qu'on élargisse madame, » dit le chef du guichet... *Élargir* voulait dire *égorger*. Ici, comme à l'Abbaye, on avait imaginé un mot pour servir de signal de mort.

Mme Desnos, trop émue elle-même par ce sujet, a exagéré un peu l'émotion de ses personnages. Le contraste n'est pas non plus assez vif entre les bourreaux et la victime, mais la beauté de celle-ci est d'une grande dignité et d'une touchante candeur.

Il est difficile de décrire aux lectrices du *Musée* les nudités de la statuaire moderne. Comment ne pas dire toutefois que la *Poésie légère* de M. Pradier est une merveille qu'admireront les siècles à venir, comme le nôtre admire les chefs-d'œuvre grecs ? Nous pouvons du moins recommander aux regards les plus scrupuleux les bustes de M. Dantan, de MM. Bonnassieux et Suc, le *Cambronne* de M. Debay, les *Vierges* de MM. Gaspard Ottin et Lemaire, le *Tabernacle* de M. Molchneht et le *Satan* de M. Toulmouche, figure pleine de force et de grandeur.

Comment oublier aussi la *Veuve du soldat franck* de M. Carle Elshoëet ? Une page de Tacite taillée dans le marbre français ! Cela palpite et fait palpiter. M. David est absent du Salon ; M. Elshoëet le remplace avec honneur. Il entend et fait comme lui la sculpture nationale.

C. DE CHATOUVILLE.

UN TABLEAU DE M. BIARD.

(EXPOSITION DE 1846.)

Que pourrais-je dire de neuf sur le mérite artistique d'un peintre dont la réputation est si énormément populaire? Vous parlerai-je de son immense talent, de la fraîcheur, de la grâce et surtout de l'esprit de ses charmantes

compositions? vous dirai-je les succès de ses critiques si fines, si gaies et néanmoins si délicates, que nul n'a eu l'idée de s'en fâcher, même en se trouvant posé à l'improviste sur ses toiles malicieuses? Vous ferai-je remarquer que chaque jour on découvre dans ce grand artiste un nouveau genre de talent qu'on était loin de lui soupçonner, comme celui de paysagiste, par exemple, dans lequel il a débuté en maître cette année? Ma foi, je ne dirai pas un mot de tout cela, parce que je n'aime pas à rabâcher jusqu'à satiété, à la manière des feuilletonnistes, ce que tout le monde sait aussi bien et peut-être mieux que moi. Mais je puis, à propos de la jolie gravure que vous avez sous les yeux, vous raconter une histoire bien vieille et que vous avez peut-être oubliée. La voici :

Il y avait une fois un ménage honnête, mais pauvre, qui vivait dans un village de la province de Smolande, en Suède. Une très-petite rente et beaucoup d'économie suffisaient à peine à l'entretien d'un jeune couple, et cependant ce fut avec la plus grande joie qu'il reçut, en 1707, le fils que la Providence lui envoya pour être sa consolation sur la terre. Charles, tel était le nom qui lui fut imposé au baptême, Charles, dis-je, fut, jusqu'à sept ans, un enfant fort ordinaire, mais très-gai, très-vif, et préférant de beaucoup à l'étude le plaisir de courir après les papillons ou d'aller cueillir des fleurs dans la prairie. Son père, qui lui-même avait le goût de la culture des plantes, vit sans chagrin ce penchant se développer dans son fils, et il lui permit de planter dans un coin du jardin les marguerites, les primevères, les orchis et autres plantes sauvages que l'enfant allait arracher sur la lisière des bois.

Un jour le père et la mère de Charles partirent de leur modeste habitation pour rendre visite à un de leurs parents, et ils laissèrent l'enfant sous la tutelle d'une bonne vieille servante qui avait vu naître Charles, et qui, en conséquence, le gâtait un peu plus que si elle eût été sa mère; et vous allez voir les belles choses qui en résultèrent!

Après quatre jours d'absence, le papa et la maman de Charles revinrent au logis, embrassèrent leur enfant chéri, et, après avoir visité leur modeste asile, ils coururent dans leur petit jardin pour voir en pleine floraison les magnifiques tulipes, les superbes renoncules, les jacinthes et vingt autres espèces de fleurs toutes plus belles les unes que les autres, et qu'ils devaient à la munificence du docteur Rothman, de Lunden. Charles les conduisait, et son front rayonnait d'une sorte de vanité triomphante et mystérieuse. — Vois-tu, mon papa, s'écria-t-il avec orgueil, ton jardin est beau maintenant, et c'est moi qui ai fait tout cela!

Le jardin, ses belles cultures, ses fleurs si doubles, si brillantes, la joie et la consolation de notre jeune couple, tout était bouleversé, saccagé à tout jamais. La flore des bois, des montagnes et des prairies, modestement parée de ses corolles toujours simples, sans éclat, sans odeur, était venue remplacer les magnifiques mais éphémères monstruosités que nous appelons *fleurs doubles*, *variétés*, etc., et que la main du jardinier n'obtient qu'à force de soins et de travaux. La place des brillantes tulipes de Harlem avait été usurpée par la tulipe jaune des bois; les jacinthes de Hollande avaient cédé la leur aux scilles des prairies; les anémones et les renoncules aux mille couleurs étaient remplacées par le bouton d'or des prés et la renoncule âcre; la camomille des champs s'était emparée des massifs où s'élevaient naguère les tiges orgueilleuses des anthémis de l'Inde; la bugle rampante, la bétoine aux fleurs bleues, l'ortie aux piqûres brûlantes, le lierre terrestre et la bardane aux têtes hameçonnées, s'étendaient à l'aise sur un sol préparé avec le plus grand soin pour recevoir les graines des plus précieuses plantes de l'Inde, de la Chine et du Japon; en un mot, toutes les plantes si coûteuses, si brillantes, si estimées des flores étrangères, avaient été impitoyablement arrachées par l'enfant.

Vous peindre le désespoir et la fureur des parents de Charles est impossible. Vainement l'enfant, prosterné à leurs genoux, implorait le pardon; vainement il leur disait qu'il n'avait arraché que les monstruosités, c'est-à-dire les fleurs doubles; qu'il avait classé les autres selon une méthode que l'observation de la nature lui avait inspirée, etc. Tout fut inutile, et le lendemain le pauvre enfant fut claquemuré chez magister Patridg, maître d'école du village. Alors plus de promenades dans les bois, plus de papillons à poursuivre, plus de rossignols ni de fauvettes à écouter sous la feuillée. Le pauvre Charles devint triste comme son rudiment et presque aussi stupide que son professeur.

Six mois après, magister Patridg vint déclarer au père et à la mère qu'ils pouvaient retirer leur enfant de chez lui, et que sa conscience professorale ne lui permettait pas de garder plus longtemps dans sa classe un idiot dont il ne ferait jamais rien. Il leur conseilla charitablement de lui faire apprendre un état mécanique, et indiqua celui de cordonnier, comme le seul qui pouvait s'harmoniser avec la pauvreté de son intelligence. Les parents, persuadés par cet homme, se désaffectionnèrent entièrement et le placèrent chez maître Ludger, cordonnier.

Charles ne montra pas plus d'aptitude à façonner un soulier qu'à apprendre la philosophie scolastique, et, à quinze ans, après avoir été roué de coups par son maître, il fut mis honteusement à la porte. Il n'osa pas retourner chez ses parents qui déjà l'avaient chassé de chez eux, et, sans argent comme sans espérance, ce qui est le pire, il s'achemina vers Lunden et fut offrir ses services au docteur Rothman, qui l'accueillit en qualité de domestique.

Le docteur aimait la botanique et s'occupait un peu d'entomologie. Dans ses nombreuses excursions botaniques, il se faisait accompagner par le jeune Charles, qui portait les filets à insectes, la boîte d'herborisation, un volume de la botanique de Tournefort, et le havresac dans lequel étaient les petites provisions de bouche.

Un jour (et ici je prie le lecteur de jeter un coup d'œil sur notre gravure), un jour, après une assez longue course, le docteur, assis sous un frais ombrage, au bord d'une fontaine, se met à faire l'inventaire des minimes richesses végétales qu'il a ramassées pendant la promenade. Regardez-le : il s'occupe minutieusement à étudier avec une loupe les petits détails d'une fleur qui absorbe toute son attention. Certes, voilà un botaniste, mais c'est tout : la loupe me fait deviner l'homme. Maintenant voyons Charles : la fleurette qu'il tient dans sa main l'occupe sans doute, mais une loupe lui serait bien inutile, à lui, car c'est dans le ciel qu'il va chercher ses inspirations. La petite fleurette élève son esprit jusqu'à Dieu, et c'est Dieu qui commence à lui révéler les mystères de la création tout entière! Rothman n'a plus de domestique, il vient de trouver un maître. Le vieillard lève la tête; il comprend ce que je viens de vous dire, car tout le monde comprend le génie.

La scène se passe en Suède; aussi voyez comme Biard a rappelé les souvenirs de ses voyages dans le Nord. Ce n'est plus cet éternel ciel d'Italie, cette végétation chaudement colorée que trop de peintres empruntent aux environs de Naples pour la transporter en Normandie ou en Hollande; c'est un paysage frais, un vert prononcé, en un mot, la vérité du Danemarck et de la Suède.

Rothman recommanda, non plus son domestique, mais

son jeune ami au savant Stobœus, et tous deux lui procurèrent les moyens d'acquérir de l'instruction. Lorsque Charles se crut assez fort pour enseigner la botanique et l'entomologie, il fut à Upsal, où il vécut quelque temps dans un état bien près de la misère. S'étant brouillé avec un médecin puissant de cette ville, celui-ci fit fermer ses cours et le força à quitter sa patrie. Longtemps il erra misérable dans diverses parties de l'Europe, lorsque enfin, en Hollande, Boerhaave le rencontra, le devina, et lui donna la direction du jardin de Cliffort.

Pendant que tout ceci se passait, la misère aux dents longues et creuses était venue frapper rudement à la porte de la chaumière des parents de Charles, de ce pauvre idiot qu'ils avaient complétement oublié depuis bien des années.

Il y avait alors à Stockholm un grand seigneur dont l'immense réputation scientifique remplissait toute l'Europe. Cet homme était chevalier de l'Étoile polaire, favori du roi et de la reine de Suède, fondateur et premier président de l'Université de Stockholm, professeur de l'Académie d'Upsal, membre des Académies de toutes les capitales de l'Europe, etc., etc., et, ce qui vaut mieux, le créateur et le réformateur de toutes les branches de l'histoire naturelle. Le père de Charles sollicita une audience de ce grand seigneur, et il ne le fit qu'en tremblant, car il savait, par la clameur publique, que ce vaste génie avait une tache comme tous les autres, et cette tache était une vanité excessive, poussée jusqu'à la puérilité ; nonobstant cela, il fut admis de suite en audience particulière. Quand il traversa les appartements dorés du chevalier de l'Étoile polaire, son cœur battait d'une manière étrange. Enfin deux huissiers l'annoncent ; il entre et se trouve... dans les bras de l'idiot, de l'enfant abandonné ; dans les bras de son fils, de l'immortel Charles Von Linné. Vous savez le reste si vous avez du goût pour l'histoire naturelle.

BOITARD.



SALON DE 1846. — La jeunesse de Linné. Tableau de M. Biard.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 AVRIL AU 10 MAI.)

Séance annuelle des Académies. — M. Viennet, M. Arago, etc. — Les nouveaux décorés. — Ibrahim Pacha. — Un mot de Son Altesse. — Les courses de chevaux. LES THÉATRES. — LES LIVRES. *La Mère et la Marâtre.*

Voici pour les Académies la saison des séances annuelles. Hier, l'Académie française remettait à 1847 le concours de poésie, le sujet proposé, *la Vapeur*, n'ayant inspiré dignement aucun lauréat, pas même M. Bignan, le lauréat perpétuel. Puis M. Viennet obtenait son succès accoutumé avec les fables si mordantes dont nos lecteurs connaissent les échantillons.

Nous espérons bien puiser encore prochainement, pour leur plaisir, dans le portefeuille de l'auteur. Demain, ce sera M. Arago qui lira à l'Académie des sciences l'éloge de Monge. Et ne croyez pas que cette grave séance et ce grave discours endorment les auditeurs! M. Arago est un de ces beaux diseurs qui ont le talent de dorer les pilules scientifiques les plus amères, et d'amuser les ignorants eux-mêmes en leur communiquant les trésors du savoir.

— On a remarqué aux séances académiques beaucoup de poitrines constellées de nouvelles croix d'honneur; quelques-unes sont aussi tombées des mains littéraires de M. de Salvandy sur la poésie, le roman et la presse : on cite parmi les chevaliers du 1er mai MM. Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Hipp. Lucas, Francis Wey, Achille Jubinal, de Bazancourt, etc. Nous applaudissons de grand cœur à cette réhabilitation des jeunes lettres, si maltraitées depuis quinze ans par les hommes d'Etat; mais on nous permettra de citer la réponse d'un historien-journaliste à qui l'on demandait avec étonnement pourquoi il n'était pas décoré : «La croix est fort agréable, dit-il, mais elle impose une grande privation. — Laquelle? — Celle de ne plus pouvoir regarder les décorés sans rire. — Les décorés s'en dédommagent, reprit une femme d'esprit, en riant sous cape entre eux, comme les augures de l'ancienne Rome.

— Nous ne nous étions pas trompé en annonçant, il y a deux mois, la vive attention qu'exciterait à Paris Ibrahim Pacha. L'admiration que le vainqueur de Nezib inspire à la capitale de la France n'a d'égale que l'admiration que cette grande ville lui inspire à lui-même. Rien n'échappe ici à l'illustre fils de Méhémet, et il ne peut à son tour échapper à personne. La cour, les monuments publics, les tribunaux, les Chambres, les théâtres, l'Hippodrome, le Champ-de-Mars, l'ont vu successivement. Partout, il recherche et reçoit de la meilleure grâce du monde des leçons de civilisation. Cependant celle qui l'attendait au Luxembourg lui a semblé un peu rude. Il aperçoit, dans le Musée, le célèbre tableau de M. Horace Vernet, *le Massacre des Mamelucks*.

— Que représente cette toile? demande-t-il à ses ciceroni.

— Les mamelucks... au Caire, répondent ceux-ci, fort embarrassés.

— En effet, je reconnais leur brillant costume. Et quel est cet homme à la figure sombre et terrible?

— C'est... c'est... le prince qui les fait... massacrer?

— Mon père !... s'écrie Ibrahim en détournant la tête...

Puis, se calmant aussitôt, il ajoute avec une merveilleuse présence d'esprit :

— Mon père ne ressemble plus à ce portrait...

Cela voulait dire : — Mon père ne commettrait plus aujourd'hui une telle action. La suite du pacha comprit et applaudit sa noble pensée.

Le même jour, en effet, on venait d'apprendre par les journaux d'Egypte que Méhémet-Ali, ce conquérant qui a décimé tant de populations par le bras même de son fils, va donner à toutes les classes de son empire la liberté et l'égalité devant la loi, et faire reconstruire aux dépens du trésor royal les habitations insalubres des pauvres fellahs. Cela s'appelle rendre leçon pour leçon aux gouvernements civilisés. Combien les Etats d'Europe, et la France elle-même, n'auraient-ils pas de villages et de cités à rebâtir, pour donner aux paysans et aux ouvriers un air pur et une vie saine!

— Voilà les vieilles maisons qui tombent d'elles-mêmes, pour faire appel à ce progrès, comme celle de la rue Mogador qui s'est écroulée sur vingt locataires; heureusement, au lieu de les broyer tous, ainsi qu'on pouvait le craindre, elle s'est contentée d'en écraser deux.

— En attendant qu'on ramène la race humaine à sa force primitive, on s'occupe activement d'améliorer la race chevaline. Nous avons vu, depuis un mois, courir tant de bêtes de toute sorte au Champ-de-Mars et à la Croix-de-Berny, que nous en sommes encore essoufflés pour ces malheureux.

M. Alphonse Karr résume ces courses par la phrase suivante, curieux spécimen de la langue à la mode : « Il y a eu un *steeple-chase* sur le *derby* du Champ-de-Mars. Les *gentlemen-riders*, les membres du *jokey's club*, et toute la *fashion* du *sport*, étaient sur le *turf*, comme en un *raout*. La plupart étaient revêtus de *twines* et de leurs *grooms*, menant à la main les *race-horse*. Les *dandys*, le *stud-book* à la main, réglaient leurs paris, tandis que les *grooms* se préparaient à la course avec quelques verres de *grog*, de *brandy* et de *bishop*. Les *puffs* des journaux disent qu'il était venu du monde de fort loin, par les *railsways* et les *steamers*. »

Ce qu'il y a de plus clair dans cette langue, c'est que les *sportsmen* parlent français... comme des chevaux d'Angleterre.

Si encore les sportsmen n'amélioraient pas les chevaux aux dépens des hommes! Mais sur ces magnifiques bêtes, élevées avec tant de soins dans des haras splendides, rien de plus piteux à voir que ces misérables jockeys, réduits à l'état de nains par des moyens honteux. On les empêche de grandir et de grossir, comme certaines espèces de chiens, en les gorgeant de vinaigre ou de liqueurs fortes, en les faisant transpirer des nuits entières dans des couvertures de laine, jusqu'à ce qu'ils ne pèsent plus que 30 à 40 kilogr., poids moyen d'un jockey de course. Et il y a des mères qui livrent leurs fils à un tel supplice; et cela est encouragé et subventionné par les Chambres et par les communes; et cela se fait publiquement chez une nation chrétienne, où l'on appelle barbares les Indiens aplatissant la tête de leurs enfants !

Il faut ajouter, à l'honneur des gentlemen-riders, qu'ils ne se ménagent pas plus que leurs jockeys. Il y a deux ans, aux courses d'Avranches où les Anglais viennent toujours et trouvent de meilleurs rivaux qu'à la Croix-de-Berny, M. de Montécot, gentilhomme berichon, arriva sur l'hippodrome, boitant, soutenu par un ami, avec une balafre sur la joue droite, un emplâtre sur l'œil gauche: c'étaient les fruits d'un très-récent *steeple-chase* sérieux. Dans cet état de délabrement, M. de Montecot se fit porter sur son cheval, recommença à franchir les haies et gagna le prix. Eh bien, ce même sportsman vient de se surpasser encore au Champ-de-Mars. Ecoutez un rapporteur expert :

Le signal est donné. M. le duc d'Albuféra commande la charge. Le *Roi des Bohémiens*, monté par M. Lancosme-Brèves, prend la corde et mène la course en bondissant. Il semble que pour huit tours les cavaliers vont ménager leurs bêtes: il n'en est rien: le trio équestre part à fond de train. Peu à peu, M. de Lancosme-Brèves dépasse ses rivaux. Le cavalier de *Grey Hercules*, M. Médric de Bonéxic, fine moustache bretonne, se laisse distancer. Les choses continuent ainsi, avec une rapidité qui semble croître, et vers la moitié du septième tour, un tiers de l'hippodrome sépare *Grey Hercules* du *Roi des Bohémiens*. A ce moment, voici que *Potteen*, montée par M. de Montécot, fait un effort et commence à gagner du terrain, et au grand applaudissement du public, au tournant de l'Ecole-Militaire, elle va dépasser son rival, lorsque tout à coup le cheval butte et le cavalier va rouler dans la poussière. *Potteen*, serrant de trop près la corde, s'était pris la jambe dans un poteau.

Voilà donc le *Roi des Bohémiens* triomphant à l'aise: *Grey Hercules* est toujours bien loin en arrière. Cependant au moment où il passe devant le but pour commencer le dernier tour, M. de Lancosme-Brèves entend déjà tout près de lui le galop et le souffle ardent d'un cheval. C'est *Potteen*, c'est M. de Montécot. Le cavalier résolu s'est relevé, il s'est élancé sur son cheval; ils accourent tous deux pleins de passion ; M. de Montécot passe devant les tribunes, tenant ses étriers à la main et la figure tout ensanglantée. Quel triomphe ! Sur toute la ligne des buttes, l'émotion a couru avec un immense hourra. Tous les cœurs étaient pour l'énergique Berrichon; mais voyez le malheur ! du bout de l'horizon voici poindre, avancer, arriver le fils de l'Armorique sur son *Hercule* gris pommelé et avec sa petite moustache castillane. *Potteen*, qui a passé le *Roi des Bohémiens*, se voit atteinte par *Grey Hercules*. Une lutte admirable s'engage dans le dernier tournant; un frémissement s'élève de tout le Champ-de-Mars. M. de Montécot arrive aux tribunes, ses étriers toujours à la main et le visage plein de poussière et de sang; mais, vers le but, il est vaincu. La Bretagne prend le pas sur le Berry!

Voilà les émotions qui entretiennent la passion des courses, et qui font cette année, comme l'année dernière, le succès de l'Hippodrome. On y voit, du reste, des écuyères fort lestes, sur des chevaux très-fringants ; tout cela couvert d'oripeaux qui rappellent l'antiquité par leur

vieillerie plutôt que par leur richesse ; — mais tout cela courant, sautant, caracolant avec un tel entrain et un tel pêle-mêle, que les spectateurs éblouis par l'ensemble n'ont pas le temps de remarquer la pauvreté des détails.

— L'Hippodrome n'absorbe pas tellement la foule qu'il n'en reste un peu pour les autres théâtres de Paris. Les dernières représentations de Mlle Rachel remplissent encore la Comédie-Française, qui se consolera du départ de l'illustre tragédienne en comptant les 100,000 fr. de dommages-intérêts de Mlle Plessy. Celle-ci se consolera à son tour avec quelque cadeau de l'empereur ou de l'impératrice de Russie, et lorsque la jolie transfuge nous reviendra, elle sera reçue à bras ouverts, et tout sera pardonné.

— Mme Stoltz est rentrée en triomphe au Grand-Opéra. Parmi les bouquets qui ont salué le retour de la *Favorite,* celui du marquis d'A... était tellement gros qu'il s'est arrêté à moitié chemin, et qu'avant d'arriver aux pieds de la cantatrice, il a coiffé au passage une vingtaine de têtes du parterre et de l'orchestre. Mme Stoltz revient d'autant plus triomphante qu'elle apporte la promesse formelle d'un opéra de Rossini. Ce que sollicitaient en vain depuis quinze ans tous les rois et tous les directeurs de théâtres, un sourire de femme l'a obtenu. La première représentation de cet opéra sera une solennité sans exemple à l'Académie Royale de Musique. Elle se terminera, dit-on, par l'inauguration d'une magnifique statue de Rossini, en marbre italien, que M. le ministre de l'intérieur donne à notre théâtre lyrique, et qui se dressera sous le péristyle, derrière le contrôle, comme la statue de Voltaire au Théâtre-Français.

— Le vent souffle à la féerie sur toute la ligne du boulevard : féerie au Cirque, féerie à la Gaîté, féerie à l'Ambigu-Comique, féerie à la Porte-Saint-Martin, en attendant les féeries du théâtre Montpensier. Ici toutefois les poëtes auront le pas sur les machinistes et en profiteront largement, témoin le drame d'ouverture, *Monte Christo,* qui aura dix actes en vingt ou trente tableaux et dont la représentation prendra deux soirées. Pendez-vous, monsieur Dumas! cette invention n'est pas de vous. Cela se fait en Espagne depuis deux ou trois cents ans, et nous pourrions citer des tragédies bretonnes qui durent toute une semaine dans les fêtes religieuses de Quimper ou de Lannion. C'est le cas de répéter : « Rien de nouveau sous le soleil. »

— Parlez-nous des enfants pour trouver tout nouveau et tout beau. Il faut voir par exemple les petits spectateurs du Théâtre Comte se pâmer d'aise en écoutant *Madame de Genlis* ou *les Deux Rousseau, les Enfants jaloux, le Sourd,* etc. M. Comte est, certes, le plus heureux *impressario* du monde; il est vrai qu'il n'est pas le moins habile, et qu'il sait payer de sa personne à l'occasion. Quand le drame ou le vaudeville languissent, la fantasmagorie ne manque jamais ses effets. Aussi la salle enfantine est-elle toujours remplie du parterre au cintre.

— Le bruit des concerts expire lentement. Deux toutes jeunes filles viennent de s'y distinguer entre cent rivales : Mlle de Lamorlière et Mlle Martin. Mlle de Lamorlière a son instrument dans son gosier, et cet instrument a fait tant de progrès qu'on va bientôt l'entendre au Grand-Opéra. Nous lui souhaitons l'éclatant succès qu'elle vient d'obtenir chez Hertz dans la *Velleda,* de M. Jean Michaëli.

Mlle Martin n'a pas été moins applaudie à son concert qu'à ses soirées musicales, et c'était vraiment justice. L'ingrat clavier du piano devient tour à tour sous les doigts magiques de Mlle Martin un violon plaintif, un orgue foudroyant, une voix perlée, un orchestre complet.

— Nous avons entendu encore une jeune voix très-remarquable à l'ancienne institution Daubrée, si dignement tenue aujourd'hui par Mme Lemaire. On tirait une loterie pour les pauvres; Mlle Hugo a charmé le brillant auditoire par des notes d'une exquise pureté et par une méthode réellement magistrale.

— Tout le monde connaît l'encyclopédie populaire imprimée sous le titre de *Manuels Roret.* Cette encyclopédie si utile vient de s'enrichir d'un *Traité complet d'architecture religieuse,* par M. J. P. Schmit, ancien chef de division au ministère des cultes, inspecteur des monuments religieux, et membre du Comité historique des arts et monuments. C'est dire assez que M. Schmit est un homme d'expérience, et son livre le prouve encore mieux que ses titres. Il a pour but d'éclairer l'ignorance et d'arrêter le vandalisme des démolisseurs qui sacrifient le passé au présent, la pierre au moellon, l'art au métier, le pittoresque à l'alignement. Sans doute, dit l'auteur, il faut élargir nos rues étroites et redresser nos routes tortueuses, mais on peut le faire sans abattre les monuments qui font le juste orgueil de notre pays. Lorsqu'un alignement rencontre un édifice religieux ou historique sur son chemin, il faut que ce soit l'alignement qui cède et non le monument; il faut que celui-ci serve de jalon, dût la rue ou la route tourner à l'entour. Un édifice forme toujours un point de vue pittoresque au bout d'une longue avenue... Et le livre entier vient à l'appui de cette noble proposition, en enseignant dans tous ses détails l'art de bâtir et partant de conserver les monuments religieux. M. Schmit joint l'exemple au précepte, et le crayon à la plume, dans un atlas de dessins où ses leçons parlent clairement aux yeux les plus ignorants et les plus rebelles. — Qu'il soit loué et béni d'avance pour toutes les églises et toutes les chapelles que son courageux et docte manuel sauvera de la destruction!

— Voici encore un intrépide champion des monuments historiques! C'est M. Achille Jubinal, membre de la Société royale des antiquaires de France, et révélateur de ces *Anciennes tapisseries historiées,* qui amusaient naguère, en les instruisant, les lecteurs du *Musée des Familles.* Cette fois, dans un in-folio d'un luxe royal, édité par M. Didron, M. Jubinal reproduit et explique les merveilles de *la Armeria real,* Musée d'artillerie de Madrid. Ce Musée est sans contredit un des plus riches et des plus vastes de l'Europe. On y voit un grand nombre de boucliers, dont presque tous les ornements sont en gravure et en ciselure, ainsi qu'un grand nombre d'épées, parmi lesquelles se font remarquer celles qu'on prétend avoir appartenu à Pélage, au Cid, à Bernard del Carpio, à Roland, à Gonzalve de Cordoue, à Pizarre, à Cortez, à Ferdinand le Catholique, à Charles-Quint, à François Ier. La plupart ont des poignées et des fourreaux enrichis d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses, et portent le chiffre ou le nom de leur premier possesseur. Tel est le magnifique présent que M. Jubinal offre aux peintres et aux historiens français, comme à tous les amateurs des beaux livres et des belles gravures! Celles de *la Armeria real* sont vraiment dignes du sujet. Elles sont gravées sur acier, sur pierre et sur bois, d'après les dessins de Gaspard Sensi et de Victor Sansonnetti, ancien élève de M. Ingres.

— Nos lecteurs se souviennent de la charmante légende du *Drak*, publiée dans le Musée de novembre dernier, par M. Siméon Pécontal. Eh bien! ce n'était là qu'une perle du riche collier que l'auteur livre aujourd'hui tout entier au public, sous l'heureux titre de *Ballades et Légendes.* Ce recueil enrichit notre langue de trésors inconnus, et mérite un succès populaire.

Jugez-en par la légende suivante. Avec les poëtes comme M. Pécontal, l'éloge le plus sûr est la citation. P.-C.

LA MÈRE ET LA MARATRE.

LÉGENDE DANOISE.

I.

Dans une île lointaine,
Voyageant vers le soir,
Au bord d'une fontaine
Dyring alla s'asseoir.

Près de l'eau qui ruisselle
Christel vint reposer;
Dyring la trouva belle,
Il voulut l'épouser.

Ensemble, en un village,
Ils vécurent sept ans,
Et de leur mariage
Ils eurent sept enfants.

Mais las! la mort jalouse
Entra dans la maison,
Et moissonna l'épouse
En sa jeune saison.

II.

Dans une île lointaine,
Voyageant vers le soir,
Au bord d'une fontaine
Dyring alla s'asseoir.

Près de l'eau qui ruisselle
Brunhil vint reposer;
Dyring la trouva belle,
Il voulut l'épouser.

Elle devint sa femme;
Mais Brunhil par malheur
Était bien grande dame,
Avait bien mauvais cœur.

Quand elle entra, hautaine,
Sous le toit de l'époux,
Les sept enfants en peine
Priaient à deux genoux.

Ils priaient devant l'âtre,
Pleurant, c'était pitié!
La méchante marâtre
Les repoussa du pied.

Et d'une voix cruelle
Leur refusant du pain :
Plus d'une fois, dit-elle,
Vous aurez soif et faim.

Puis elle leur retire
Les coussins bleus du lit :
— La paille peut suffire,
L'édredon amollit.

Et de leur réduit sombre
Éteignant le flambeau :
— Vous resterez dans l'ombre
Comme dans un tombeau.

Et les enfants en larmes
Priaient bien tard, la nuit,
Pleins de vagues alarmes,
Tremblant au moindre bruit.

Ils appelaient leur mère.
Elle se réveilla,
Et de leurs pleurs, sous terre
Tout son corps se mouilla!

— Dieu! quand leur voix m'appelle
Au séjour des vivants,
Que ne puis-je, dit-elle,
Aller voir mes enfants!

Ce cri perçant de mère
Dans le ciel s'entendit,
Et le bon Dieu le Père
A ces vœux répondit :

— Pars à la nuit tombante,
Va, mais sois de retour
Avant que le coq chante
Pour le lever du jour.

Alors la bonne mère,
Ne perdant pas de temps,
Franchit le cimetière,
Chemine à travers champs.

Elle arrive au village,
S'en va le long des murs;
Elle a bien du courage,
Mais ses pas sont peu sûrs;

Ses jambes sont peu fortes;
Elle craint d'avancer :
Les chiens hurlent aux portes
En l'entendant passer.

Au seuil de sa demeure,
Grâce à Dieu, la voilà.
Son aînée, à cette heure,
Triste et seule, était là.

— Que fais-tu là, ma fille,
Les yeux rouges de pleurs?
Comment va ma famille,
Tes frères et tes sœurs?

— Vous êtes grande et belle,
Ma mère avait vos traits;
Mais vous n'êtes pas elle,
Je vous reconnaîtrais.

Elle était rose et blanche,
On l'aimait tout d'abord,
Et vous, votre front penche,
Pâle comme la mort.

— Et comment, ma colombe,
Aurais-je un teint rosé?
Si longtemps dans la tombe,
Hélas! j'ai reposé!

Elle entre dans la chambre
Où pleuraient les enfants,
Sur la paille, en décembre,
L'un sur l'autre gisants.

A leurs cris son cœur saigne;
Elle s'approche d'eux;
Elle en prend un, le peigne,
Lui tresse les cheveux;

De l'autre avec tendresse
Elle sèche les pleurs,
Parle à tous, les caresse,
Apaise leurs douleurs.

Et puis, appelant Claire :
— Claire, ma chère enfant,
Va-t'en dire à ton père
De venir à l'instant.

Quand il parut, la mère :
— Je t'ai laissé du pain,
Dit-elle avec colère,
Et mes enfants ont faim.

On les bat, on les raille;
Ils ne peuvent dormir,
Et sur des lits de paille
Ils ne font que gémir.

Ah! lorsque la nuit tombe,
S'il me faut chaque soir,
Dyring, quitter ma tombe
Pour remplir ton devoir,

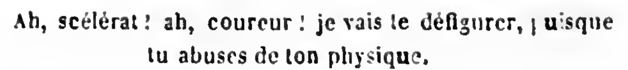
Et si Brunhil, ta femme,
Pour mes fils sans pitié,
Des soins que je réclame
Ne prend pas la moitié;

Eh bien! quand viendra l'heure
De me séparer d'eux,
Dans ma sombre demeure
Vous me suivrez tous deux!

La marâtre frissonne
A ces mots menaçants,
Et dit : Je serai bonne,
Christel, pour tes enfants.

Et depuis ce jour-là, quand Dyring et sa femme
Entendaient vers le soir les aboiements du chien,
Au foyer des enfants ils ranimaient la flamme,
Cherchant avec effroi s'il ne leur manquait rien;
Et quand le chien hurlait plus fort devant la porte
Ils se sauvaient de peur de voir entrer la morte.





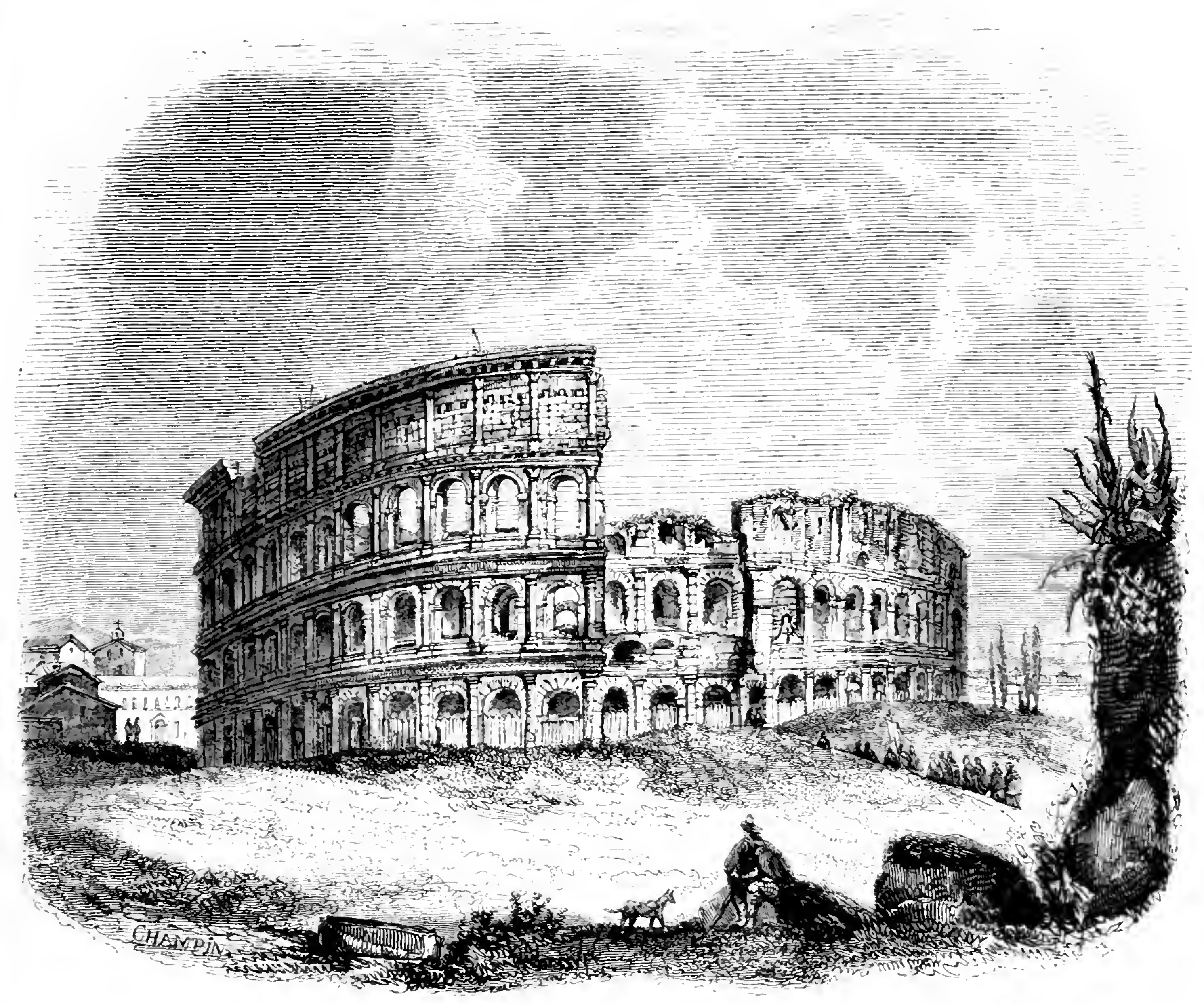
Ah, scélérat! ah, coureur! je vais te défigurer, puisque tu abuses de ton physique.



Un profond penseur, rédacteur en chef du Journal *l'Éclaireur*.

Imprimerie de Hennuyer et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

SIMPLE VOYAGE EN ITALIE[1].



Vue du Colisée.

VIII. — ROME. LE VATICAN. TABLEAUX. ENVIRONS DE ROME.

Nous quitterons à présent les antiquités pour jeter un coup d'œil sur Rome et sur Saint-Pierre, du haut de la promenade qui s'étend de l'Académie de France, ci-devant villa Médicis. Rien n'est comparable à la perspective dont on jouit des bords de la fontaine qui s'élève devant l'Académie. Les chênes verts sous lesquels on se trouve placé forment comme une haute fenêtre carrée qui sert de cadre au dôme que l'on aperçoit dans le lointain : on se croirait dans un paysage de l'Albane, si l'écho sonore des gouttes d'eau de la fontaine ne rappelait de temps à autre le sentiment de la réalité.

Mais, tout délicieux qu'ils soient, ces détails sont bien minces, si l'on songe que nous n'avons pas encore visité l'église Saint-Pierre, qui efface, nous pouvons le dire sans exagération, tout ce que nous avons vu jusqu'à présent en fait d'églises et de palais. Mais, quelle que soit la grandeur de l'édifice, on ne sent pas d'abord tout ce qu'il a d'imposant et de gigantesque ; la plupart des voyageurs se seraient crus, en entrant, plus éblouis, plus frappés, plus accablés qu'ils ne le sont réellement ; ce n'est qu'en avançant par degrés et s'emparant, pour ainsi dire, des détails et de l'ensemble de cette reine des métropoles, qu'on sent ses impressions monter et grandir, et qu'on arrive enfin à saisir par l'âme et les yeux toute l'étendue et la beauté de ce chef-d'œuvre des âges modernes.

Nous ne ferons pas comme certains voyageurs, amis des chiffres, qui inscrivent scrupuleusement sur leurs tablettes les mesures exactes de la façade, des colonnes et du vaisseau ; nous dirons seulement, pour donner quelque idée des proportions, que les figures placées sur la balustrade supérieure, et qui, vues d'en bas, paraissent de grandeur naturelle, ont dix-sept pieds de hauteur, et que le balcon d'où le pape envoie sa bénédiction au peuple est d'une élévation telle, qu'il est fort difficile de distinguer les traits du souverain pontife. Quant au vestibule, on n'en saurait donner une meilleure idée, qu'en rappelant ce trait bien

(1) Voir les numéros de février et d'avril 1845.

connu d'un Anglais, qui, étant venu passer huit jours à Rome avec l'intention de voir tout ce que cette ville renferme de remarquable, envoya à un de ses amis une description de Saint-Pierre, d'où il résultait évidemment qu'il s'imaginait avoir vu l'église tout entière, tandis qu'il n'avait pas été au delà du vestibule.

Mais nous avons beaucoup de chemin à faire pour traverser la nef et arriver au tombeau de saint Pierre, autour duquel brillent toutes ces petites lampes qui, dit-on, ne s'éteignent jamais, entourées d'une grille dorée et d'un lit de fleurs que la piété des fidèles a le soin de renouveler sans cesse. Au-dessus de ce tombeau s'élève le dôme merveilleux construit par Michel-Ange, œuvre sublime qui fait ressortir le mauvais goût du dais et des quatre colonnes torses du maître-autel, ouvrage de Bernini, artiste plein de hardiesse et de mouvement, mais qui est souvent bien éloigné de la noblesse et de la simplicité des beaux temps de la sculpture. Mais une *Transfiguration*, de Raphaël, en mosaïque, d'un travail accompli, et un groupe en marbre, de Michel-Ange, représentant *Marie tenant sur ses genoux le corps de Jésus-Christ*, nous ramènent bientôt dans les régions du sublime.

Nous ne nous attacherons pas seulement aux beautés de l'enceinte, nous jouirons aussi du spectacle unique que la place déploie à l'extérieur, et où l'on remarque cette célèbre colonnade au-dessus de tous les éloges; et, près d'un obélisque magnifique, deux fontaines que l'on peut appeler deux feux d'artifice d'eau, qui jouent toute l'année, jour et nuit sans interruption. Les fontaines, pour le dire en passant, sont une des plus belles parties de Rome. On en rencontre presque à chaque pas, et il en est qui semblent envoyer en l'air des fleuves entiers; on cite surtout celle de la place Navone, qui est en effet le modèle de ce que l'architecture peut réaliser d'enchanteur quand elle emprunte les prestiges de l'eau pour seconder les ressources de son art.

Au milieu des objets sans nombre qui nous appellent et nous sollicitent à la fois, il nous faut traiter presque comme un édifice ordinaire ce fameux Panthéon, qui se fait surtout reconnaître pour un monument de la haute antiquité romaine à son vestibule composé de seize colonnes magnifiques. Quand on entre dans l'intérieur, on est d'abord frappé de l'effet grandiose de cette simple voûte circulaire : les marbres les plus riches couvrent les murs. Mais nous ne saurions nous permettre le détail des objets d'art qu'on y a rassemblés, sous peine de ne pouvoir rien dire du Vatican, qui nous attend et est peut-être en droit déjà de s'étonner de nos lenteurs.

Un jeune Allemand, qui allait faire la visite à laquelle nous nous préparons, demanda assez naïvement à ses compagnons ce qu'ils iraient voir après avoir *tout vu* dans le Vatican. Il ne put revenir de son étonnement quand on lui eut fait comprendre que, dût-il rester une année à Rome, et consacrer cette année entière au Vatican, il lui serait difficile de tout voir dans ce palais, qui contient *onze mille* salles et chambres, et où l'on admire les chapelles Sixtine et Pauline de Michel-Ange; les loges et les salles de Raphaël; la bibliothèque, la galerie de tableaux, plusieurs milliers de statues et de bas-reliefs dans le Musée des antiques, et une foule d'autres objets trop longs à énumérer. Bien que nous ayons confessé d'avance avoir fort peu de temps à donner à cette visite comme à tant d'autres, que Dieu nous préserve pourtant d'avoir affaire à quelques-uns de ces *ciceroni* officieux et incommodes, qui s'engagent à vous faire voir en huit jours tout ce que Rome et ses environs offrent de plus remarquable; qui vous font visiter, le même jour et d'une seule traite, le château Saint-Ange, l'église Saint-Pierre, avec ses chapelles, ses dômes et sa croix; le Vatican tout entier, avec ses milliers de chambres salles et galeries; de là vous traînent au *monte Mario*, situé à une lieue de Rome, pour voir la *villa Millini* et la *villa Madonna*. Nous nous garderons bien de visiter le Vatican de la sorte, et nous préférons de beaucoup omettre ou négliger une infinité de choses, plutôt que de ne pas contempler à loisir, et suivant les lois ordinaires de la jouissance et de la sensation, celles que nous aurons la faculté de contempler.

Notre première promenade sera consacrée aux loges du Vatican. L'avis général de tous les artistes et des amis de la peinture les plus éclairés est que, pour connaître Raphaël, il ne suffit pas d'avoir vu ses tableaux épars dans les Musées de Paris, de Vienne, de Dresde ou des autres villes d'Italie, il faut surtout avoir admiré ses peintures à fresque des salles du Vatican. Les sujets de ces fresques ont été si souvent reproduits par la gravure, que nous n'avons rien à en dire, et qu'il nous suffit de rappeler l'*Assemblée des Pères de l'Église*, premier ouvrage exécuté au Vatican par Raphaël, avec une supériorité telle, que le pape Jules II donna l'ordre d'enlever aussitôt tous les tableaux qui avaient été composés par Pérugin, Signorelli, Brumante, de Milan, etc...; puis *le Parnasse*, autre chef-d'œuvre où l'on voit Apollon représenté tenant un violon à la main, et tant d'autres compositions immortelles, dont une seule ferait la gloire d'un musée et d'une ville.

Après avoir traversé une grande partie de la galerie, nous rencontrons *la Transfiguration*, de Raphaël, et nous soupirons de regret et d'admiration en songeant que, pendant plusieurs années, cette toile sublime a été parisienne, ainsi, du reste, que la plupart des chefs-d'œuvre placés dans les six pièces qui composent la galerie du Vatican. C'est même au voyage qu'ils ont fait à Paris que ces tableaux doivent d'être ainsi réunis, et de ne pas être retournés dans l'obscurité de leurs églises et de leurs chapelles.

Mais où nous arrêterions-nous, s'il fallait indiquer seulement les richesses des autres galeries de Rome? Celle du palais Borghèse, entre autres, où l'on trouve de 17 à 1800 tableaux originaux des premiers maîtres; celle du palais Farnèse, qui est considéré comme le plus beau palais de Rome et qui fut construit par Sangallo, Michel-Ange et Jacques de La Porte? Ce magnifique édifice est orné d'un vestibule qui se compose de douze colonnes doriques de granit égyptien; les Carrache, les Dominiquin ont semé à profusion les trésors de leurs pinceaux sur les murs des appartements supérieurs.

Le président de Brosses, dans une de ses lettres sur Rome, qu'il adresse à son ami, M. de Quintin, s'écrie : « Vous êtes né coiffé, monsieur l'amateur de peintures; vous allez avoir encore du Raphaël, et du plus exquis. Pour celui-ci, ce sont mes amours particulières, mieux que le Vatican, mieux que Montorio : je veux parler du petit Farnèse de la Longara, où se trouvent les deux salons de la Psyché et de la Galathée.... »

Et à ce propos, le président, que nous sommes obligé d'abréger, car il est souvent quelque peu verbeux dans ses histoires, raconte que Raphaël ayant commencé par le salon de la *Galathée*, qui est celui du fond, où il a peint le plafond et la frise en arabesques et en jeux d'enfants, jeta Rome tout entière dans l'enchantement par cette seule frise. Michel-Ange la vint voir en son absence; il ne dit mot, et ayant trouvé du noir sur une palette, en une douzaine de coups de pinceau, il barbouilla sur la muraille,

a chiar oscuro, une tête démesurée d'un gros jeune homme tout réjoui, puis s'en alla. Raphaël, apercevant à son retour cette tête monstrueuse, s'écria : — Michel-Ange est venu ici; qu'est-ce donc qu'il a dit? — Rien du tout, lui répliquèrent ses élèves; il a fait cette tête, puis s'en est allé. — J'entends, dit Raphaël; il a raison, mes figures sont trop petites; il faut me rectifier à cet égard dans le reste de l'ouvrage. Et là-dessus, il se mit à repeindre les murs du salon, en ayant soin d'interrompre son sujet à l'endroit de la tête noire, sans y toucher; si bien qu'elle y est encore, et qu'on est fort étonné de l'effet ridicule que fait là ce gros visage disparate, mais, du reste, admirablement bien fait.

Le Triomphe de Galathée se promenant sur les ondes est un morceau sans prix, que quelques connaisseurs regardent comme le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Raphaël. L'histoire de Psyché, non moins admirable, qui est représentée en dix ou douze pièces, est considérée, avec *la Transfiguration*, comme le dernier tableau que Raphaël ait exécuté. On ne sait si ce fut dans ce palais que l'artiste mourut, ou dans la maison que l'on montre rue des Coronari, près du pont Saint-Ange; mais on sait que, peu de temps avant sa mort, le cardinal Bibbieno lui proposait en mariage sa nièce et son héritière : le pape le voulait faire cardinal. Ainsi, on eût vu un cardinal enlever peut-être des mains de Raphaël ces pinceaux et cette palette que la mort est venue si brusquement lui arracher. Lequel est le plus triste et le plus regrettable, de voir un grand artiste succomber au faîte de sa gloire et dans la plénitude de ses triomphes, ou bien de le voir renoncer, de son plein gré et en échange d'honneurs périssables, à la culture de son art et aux nouveaux chefs-d'œuvre que son génie était encore à même d'enfanter?

Ces noms de Raphaël et de Michel-Ange nous conduiraient loin, si nous voulions rappeler tout ce qui s'y rattache : la seule description de la chapelle Sixtine mériterait tout un volume. Les églises Saint-Jean, Saint-Paul, Sainte-Marie-Majeure, celle de Saint-Pierre-aux-Liens, où se trouvent le tombeau de Jules II et la célèbre statue de Moïse, par Michel-Ange, méritent tour à tour de nous attirer par les singularités de l'architecture, ou par les chefs-d'œuvre du Dominiquin, du Guide ou des Carrache qui les décorent intérieurement.

Mais si nous sortions de la ville pour visiter les environs en détail et noter tout ce qu'ils offrent de curieux, c'est alors surtout que nous pourrions dire que notre voyage ne finirait jamais. Toutefois, nous ne résisterons pas au plaisir de goûter les perspectives admirables dont on jouit de Tivoli et de Frascati, bien qu'on y ait partout sous les yeux cette campagne de Rome, toujours un peu vide et même désolée, et qui ne convient guère qu'aux âmes mélancoliques. Mais la ville de Rome, que l'on aperçoit dans le lointain, égaye le paysage et forme un digne horizon au tableau que l'on a sous les yeux. Les jardins de Frascati, si vastes, si bien plantés, nous délasseront des impressions vastes et grandioses que nous a causées la vue de tant d'édifices.

Le Belvédère et le parc Ludovisi sont deux montagnes découpées en terrasses, couvertes de verdure, de grottes et de superbes cascades. Quoi de plus enchanteur que le grand jet-d'eau du Belvédère, qui s'élance avec un bruit effroyable d'eau et d'air entremêlés ensemble, et la colline du Belvédère elle-même, taillée à trois étages, ornée de grottes et de façades en architecture rustique, garnies de cascades d'eau jaillissante? La cascade de Ludovisi, surmontée d'une plate-forme avec un vaste bassin en gerbe, est encore plus belle que celle du Belvédère. On admire, sur le pied de la colline, un très-beau morceau d'architecture de Jacques de La Porte. Les avenues d'en bas sont garnies d'orangers et de palissades de lauriers, de terrasses en gradins, de balustrades chargées de vases pleins de myrtes et de grenadiers.

Que de choses il nous reste à visiter encore à l'intérieur ou dans les environs de Rome! Et l'ancien Tibur, cette maison de campagne d'Horace, autour de laquelle on croit voir le dieu des bois, de retour d'Arcadie, courir de son pied de chèvre pour gagner son gîte; et cette chute de l'Anio, si pittoresque et si agréable; et, sur le penchant du mont Esquilin, tant de ruines vantées; cette colonne du temple de la Paix, au sommet de laquelle est une statue de la Vierge, morceau d'antiquité vraiment sublime; et cet obélisque de granit, tiré du tombeau d'Auguste, et que Fontana fit placer sur cette colline; et cette statue exquise de sainte Bibiane, faite par le Bernin, qui suffit pour nous réconcilier avec le talent de cet artiste, si souvent admirable malgré ses défauts!

Et pourtant, bien que nous n'ayons, pour ainsi dire, qu'un faible aperçu des magnificences et des curiosités de Rome, l'heure du départ a sonné pour nous; la nature de notre voyage ne nous permet pas un plus long séjour; il nous faut donc aller donner un dernier coup d'œil à Saint-Pierre, au Vatican, au Panthéon, au Colisée, à la rue du *Cours*, à la place d'Espagne, à tout ce que nous avons admiré et que nous ne devons plus revoir peut-être.

Est-ce là visiter Rome? nous diront certaines personnes; pouvons-nous, après ce pèlerinage incohérent et rapide, nous vanter de connaître à fond cette ville que l'on n'a jamais assez vue? Non sans doute; mais nous pouvons, sans trop de vanité, nous figurer que nous en savons assez déjà pour avoir le vif désir d'y retourner bientôt. Pour visiter Rome, il faut, dit-on, une année entière. Soit; mais on peut dire aussi qu'il est permis de la visiter en moins de temps. Le vif et spirituel Stendhal, qui a fini par écrire sur Rome un ouvrage si curieux et si intéressant, nous a avoué à nous-même n'avoir séjourné, à son premier voyage dans cette ville, que trente-six heures. Mais il est juste d'ajouter aussi que, dans la suite, il y était retourné plusieurs fois, et avait même fini par y passer près de trente années de sa vie.

IX. — LES BRIGANDS. NAPLES. CHIAJA. POMPÉÏ. TOMBEAU DE VIRGILE. CRIS DE NAPLES. BAÏA. LE VÉSUVE. THÉATRES.

A présent, chers lecteurs, veillons bien sur nous, sur notre suite, nos bagages, notre portefeuille et même sur nos personnes. La route qui doit nous conduire de Rome à Naples est, dit-on, la terre classique des brigands, des vols à main armée, des expéditions nocturnes.

Du reste, les voyageurs ne sont pas absolument d'accord sur le compte des brigands d'Italie; les uns croient pieusement à leur existence, et ne doutent pas qu'en traversant les États du pape ou le royaume de Naples ils ne soient destinés à faire quelques-unes de ces rencontres peu rassurantes; heureux s'ils en sont quittes pour payer leur tribut à ces malfaiteurs qui leur apparaissent dans la personne de chaque voiturin ou de chaque piéton que le hasard amène sur leur passage! D'autres, au contraire, sont, sur ce chapitre-là, d'une incrédulité complète; ils prétendent que la race des brigands romains ou calabrais est détruite depuis longtemps, et qu'on ne voit plus que dans les romances et les nouvelles de ces individus en culotte courte de drap bleu, un manteau de drap brun jeté

sur l'épaule, au chapeau de feutre roux, pointu, orné de rubans de couleur fauve, ceinture de cuir, carabine sur l'épaule, pistolets, poignard autour des reins, etc....

Cependant, s'il est vrai que les brigands italiens ne soient qu'une espèce purement fabuleuse, comment s'expliquer la réalité de tant de personnages qui ont acquis un renom malheureusement trop célèbre : Maïno, d'Alexandrie, entre autres, qui se faisait appeler l'*empereur des Alpes*, et signait de ce titre les proclamations qu'il faisait afficher sur la route ; — Parella, qui fut poursuivi pendant trois années par les soldats français, et ne succomba que par suite de la trahison d'un de ses domestiques ; — et le célèbre Giuseppe Mastrilli, qui ne dut son salut, en 1789, qu'à son étrange ressemblance avec le duc de Calabre, ce qui lui fit éviter la mort au moment où il allait être attaché au gibet ; — et ce Fra-Diavolo, devenu depuis un héros d'opéra-comique, mais qui, en 1806, jetait l'épouvante sur toute la côte de la Méditerranée, ex-moine, ex-galérien, toujours couvert d'amulettes et armé de poignards ; — et enfin le trop fameux Gasparoni, dont la bande se composait de deux cents hommes, qui a commis jusqu'à cent quarante-trois assassinats, enlevé des couvents de filles d'un seul coup, dévot de même que Fra-Diavolo, observant strictement toutes les formes extérieures de la religion, se gardant bien de commettre un vol ou un meurtre un vendredi, gardant fidèlement le jeûne, et allant scrupuleusement à confesse une ou deux fois par mois?

Certes, voilà des personnages devenus historiques dans les fastes du brigandage italien, et dont on ne niera pas l'existence. Mais, pour accorder les deux opinions qui nient ou affirment la réalité des malfaiteurs à main armée dans les environs de Naples, nous dirons que si les brigands ne sont pas entièrement détruits dans ce pays, leur nombre est du moins fort diminué, et la preuve, c'est que, sans avoir pris d'escorte ni de précautions d'aucun genre, nous avons pu nous rendre de Rome à Naples sans avoir fait aucune rencontre alarmante.

Mais si nous avons, dans nos excursions précédentes, exprimé de justes regrets sur la rapidité avec laquelle il nous a fallu franchir certaines distances, ces regrets ne nous suivront pas sur la route de Naples. A l'exception de la voie Appienne, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, et qui a le privilége de joindre à l'utilité la majesté et la grandeur, nous ne trouverons guère sur notre chemin de points qui méritent de nous arrêter. Nous n'avons rien à dire de Velletri, si ce n'est qu'on est frappé de la beauté et même de la majesté de la plupart des femmes qu'on y rencontre. A Terracine, le seul endroit un peu remarquable est une auberge d'une apparence très-noble, et infiniment mieux tenue que ne le sont généralement les auberges de passage en Italie. La route jusqu'à Capoue est assez triste et uniforme, et les louanges que mérite l'hôtel de Terracine ne sauraient s'appliquer aux auberges de cette dernière ville. Il faut même reconnaître que si les soldats d'Annibal avaient fait dans cette ville, jadis si célèbre par ses délices, d'aussi méchants repas que ceux que l'on sert aux voyageurs, ils ne s'y seraient pas autant amollis, et le monde romain aurait fort bien pu avoir d'autres destinées.

Lorsqu'on approche de Rome, on traverse pendant une journée entière des champs de fougère ou des bruyères arides ; on n'aperçoit au loin ni habitation ni groupes d'arbres, ce qui donne aux plaines romaines un caractère général d'abandon, et fait que l'on entre dans la ville éternelle au milieu du silence et de la tristesse. La campagne de Naples est toute différente ; on y distingue à chaque pas les signes de la fécondité et de l'abondance : des vignes, des arbres verts, des orangers, des citronniers, des pampres qui, de même que dans les champs de la Lombardie, courent en festons d'un orme à l'autre, et donnent un air de joie à toute la contrée.

La situation de Naples est peut-être la plus belle du monde, tant pour l'étendue de mer qu'on découvre que pour la gaieté du port, l'admirable sérénité du ciel et cette immensité de la rade, qui semble construite pour recevoir les vaisseaux du monde entier.

Mais entrons dans cette heureuse ville, comme on y entre généralement, c'est-à-dire sans se douter que l'on se trouve dans l'intérieur. Naples n'a ni portes ni murs d'enceinte, et l'on éprouve, en traversant les rues et les places au milieu de cette multitude qui vous presse et vous coudoie, la même impression que si, pendant le cours d'un voyage en mer, on était tout à coup surpris par la tempête au milieu d'un calme profond.

Tout ce qu'on a pu nous dire d'avance de cette population, si remuante et si curieuse, n'est rien auprès du spectacle que nous avons sous les yeux. Nous voici engagés dans cette fameuse rue de Tolède, qui est la plus longue de Naples, et représente, pour ainsi dire, la ville tout entière. Ces mille cris confus, ces voix qui se choquent, ces gens à l'air empressé, ce tumulte infernal, feraient croire à une rumeur populaire, une émeute, un soulèvement de la foule à la voix de quelque nouveau Mazaniello. Point du tout ; ce bruit, ce brouhaha, est le train ordinaire de la population napolitaine. Si nous regardons de près ces gens bruyants, nous voyons qu'ils sont, au fond, des gens fort paisibles, qui crient seulement pour débiter leurs marchandises, et s'efforcent ainsi d'attirer l'attention des passants.

Nous aurons, dans la suite, l'occasion d'observer de plus près ces excellents types populaires napolitains, tant de fois reproduits par le dessin et la peinture, mais que l'on ne saurait mieux étudier que sur leur théâtre même. Ce sont ces mille marchands ambulants, qui n'ont d'autre vêtement qu'une chemise et un caleçon de grosse toile ; les marchands de melons d'eau, de petits poissons et de coquillages, qui portent toute leur fortune dans une corbeille d'osier placée en équilibre sur leur tête ; les marchands sédentaires de macaroni, de beignets ; les débitants de limonade et d'oranges, dont la figure se perd au milieu des guirlandes de fleurs, d'oranges et de rubans. Joignez à tout cela le bruit des voitures publiques que les conducteurs mènent au grand galop, comme s'il s'agissait de gagner le prix de la course ; les conversations même des passants d'un rang distingué, qui se font presque toujours, à Naples, à voix haute ; le bourdonnement des *lazzaroni*, qui chantent du matin au soir en se berçant dans leurs corbeilles d'osier, et vous admettrez sans peine que la réputation du peuple de Naples, d'être le plus bruyant et le plus tumultueux de la terre, n'a rien d'usurpé.

Bien que certains voyageurs aient prétendu que la ville de Naples a plus de prix par ses accessoires que par elle-même, nous n'en donnerons pas moins à la ville toute l'attention qu'elle mérite. Nous nous rendrons, après avoir descendu la rue de Tolède, sur la place Royale, où nous ne trouverons guère à satisfaire notre goût pour l'architecture. Mais nous aurons bientôt l'occasion d'admirer cette baie, d'où l'on embrasse, d'un côté, le Pausilippe ; de l'autre, le mont Vésuve, et plus loin, le cap de Sorrente ; en face, l'île de Caprée.

Nous ferons aussi notre première promenade dans ce magnifique quartier appelé *Chiaja*. Nous nous reposerons sous les ombrages de cette délicieuse promenade appelée *villa Reale*, située aussi sur le bord de la mer, et que l'on peut regarder comme la reine des jardins publics. Qu'on se représente des allées de chênes verts, touffus, entremêlées de jardins anglais, de terrasses, de fleurs, de fontaines jaillissantes, et enfin la mer, qui vient se briser contre le mur extérieur. Dans un rond-point qui se trouve au centre du jardin, on organise souvent, en été, des concerts de symphonie, et il est aisé de se figurer le charme de cette musique en plein air, sous ces délicieux ombrages, en vue de cette mer enchantée qui semble, elle aussi, par moments, exhaler des soupirs et des harmonies.

Mais de toutes les sensations neuves et inattendues que le séjour de Naples fait éprouver, aucune n'est comparable peut-être à celle du premier jour du réveil, alors que, dès la pointe du jour, on entend les cris de la veille, plus énergiques et plus perçants que jamais, mêlés au braiement des ânes, au mugissement des bestiaux et à ces mille voix des marchands, que nous apprendrons bientôt à distinguer quand nous aurons fait avec la ville une plus ample connaissance.

Nous commencerons, dès à présent, nos excursions dans les alentours, revenant à la ville elle-même, aux habitants et à nos chers *lazzaroni* ou *lazarielli* (les deux se disent), suivant les hasards de nos courses et les diverses haltes que nous serons obligés de faire.

Les plans en relief des édifices de Pompéï, que nous rencontrons de tous côtés, doivent nous inspirer un vif désir de connaître cette ville, si singulièrement sortie du tombeau. On ne peut se défendre d'un sentiment particulier d'intérêt, et même d'une certaine émotion, quand on a sous les yeux, au Musée de Naples, cette collection si nombreuse des meubles, des outils à l'usage des anciens. Dans une salle, on remarque les ornements de toilette à l'usage des dames, les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les peignes à dents d'ivoire, les aiguilles à cheveux, les boites de fard, et jusqu'à des rouets à filer. Ailleurs, ce sont des armes grecques, ornées et ciselées avec tant de perfection ; puis des vases chargés de bas-reliefs ; puis une collection de verreries, plus curieuses que vraiment belles ; car il faut convenir que les cristaux des anciens, presque toujours d'une teinte louche et verdâtre, sont de beaucoup dépassés par ce qui se fabrique en Bohème, en Angleterre et même en France.



Le tombeau de Virgile.

Visitons maintenant le tombeau de Virgile, car il n'est guère possible de quitter Naples sans avoir au moins cueilli une branche de laurier sur la sépulture du poëte. On aperçoit sur un des côtés du Pausilippe une vigne d'un aspect sauvage, un escalier de pierre qui conduit à la porte d'un jardin, et, après avoir traversé plusieurs sentiers sinueux,

on se trouve devant un petit dôme garni de niches, où l'on voyait autrefois des urnes cinéraires; à travers certaines ouvertures pratiquées de loin en loin, on aperçoit l'entrée de la grotte du Pausilippe, comme au fond d'un vaste précipice. Le petit dôme représente le monument élevé à la mémoire du poëte, et il faut reconnaître que, sans le nom de Virgile qui le protége, il n'aurait par lui-même que peu d'attrait, surtout pour des yeux qui viennent de contempler les merveilles architecturales de Florence, de Rome et même de Naples.

Nous avons déjà parlé des crieurs ambulants qui ont failli nous étourdir par leurs vociférations à notre première entrée dans la rue de Tolède. A présent que nos oreilles sont un peu faites à ce bruit, qui du reste enchante les Napolitains, avides surtout de ce qui étourdit les sens, nous pouvons établir un certain classement entre ces mille voix qui retentissent, tonnent, glapissent à la fois. Dans d'autres villes, à Paris par exemple, on crie presque toujours par leur nom les objets que l'on veut vendre : à Naples, il est rare qu'on n'ait pas recours à une métaphore, à un trope, à une figure quelconque de cette rhétorique populaire qui n'est pas un des traits les moins curieux de cette population à part.

Ainsi le marchand de marrons annonce sa marchandise par ce cri : *Ah! che belli mastaccioli!* (ah ! quels beaux pains d'épices) parce que le pain d'épices est de la même couleur que les marrons; ou bien : *Ah! che montagna di soma!* (ah ! quelle montagne de fardeau !) pour peindre le poids des grappes de raisin. Les cerises deviennent du corail, les figues du miel, le pain de la manne, etc... Parfois, on se borne à une recommandation générale, comme lorsque l'on crie à tue-tête : *Alla compra a buon prezzo!* (venez acheter à bon marché !) ce qui du reste pourrait s'entendre de la plupart des marchandises que l'on débite dans les rues de Naples; ou bien : *Com' e fina ! com' e fina !* (comme elle est fine ! comme elle est fine !) formule de langage à laquelle il faut être initié par avance pour comprendre qu'il s'agit de l'eau-de-vie que l'on propose aux passants. Un cri fort commun est : *Ah ! che belle cose! ah! che bellezza!* ce qui se dit souvent d'objets qui n'ont pas la moindre prétention à la beauté; mais on sait qu'à Naples tout est *bello* ou *bravo*. Quelquefois même la figure est si audacieuse qu'elle n'a pas le moindre rapport avec l'objet qu'on propose. Ainsi, qui pourrait se douter qu'on lui offre de la morue sèche quand on crie des poules *(galline)*, ou que par des pâtés de cailles (*zampe di quaglie*), il faut entendre des noix ? Tous ces cris se font du reste avec de si grands efforts que l'on croit à chaque instant que le crieur marchand va se rompre les veines du cou. Mais le plus assourdissant de tous est sans contredit celui-ci : *Alici! alici!* (des anchois ! des anchois !) Ce cri se fait entendre depuis le point du jour jusque fort avant dans la nuit. Aussi, quand on voit venir de loin un lazzarone qui revient du port et tient sur sa tête un grand panier d'osier placé horizontalement, on agira prudemment en s'en éloignant, à moins d'être doué d'oreilles vraiment napolitaines.

Mais il ne faut pas que les cris de Naples, si curieux, si variés, et qui équivalent à une comédie perpétuelle, nous fassent oublier nos excursions du dehors. On peut regarder comme une des parties les plus agréables du voyage à Naples, la visite que l'on fait à Baïa. Nous nous engagerons vaillamment dans le chemin percé et grouppé à travers le Pausilippe par où l'on gagne l'autre côté de la colline. Cet étonnant ouvrage, qui remonte à des temps fort anciens, n'a pas toujours été du goût de tout le monde. Sénèque, dans une de ses lettres, raconte de bonne foi la frayeur que lui causait ce passage obscur. Pour nous, que la traversée des *tunnels* des chemins de fer a rendus plus braves, nous déclarerons n'avoir pas ressenti la moindre impression d'effroi pendant cette traversée, attendu qu'on a fait à la voûte une ou deux grandes lucarnes qui percent jusqu'en haut pour donner un peu de jour. L'issue de la caverne nous mène droit au lac Agnano, où l'eau bout naturellement sur le rivage sans être chaude. Nous rencontrons bientôt la fameuse grotte du Chien, d'où s'échappe une vapeur mortelle pour tous les animaux, excepté pour la vipère.

Nous n'avons que peu de chemin à faire pour arriver à Pozzuoli, où nous avons à notre arrivée à nous défendre contre cet essaim de petits *lazzaroni* qui veulent vous faire acheter une foule de petits bronzes, de pierres gravées, de morceaux de statue et autres chefs-d'œuvre de rebut. Mais la position de la ville, si agréablement assise à l'extrémité du lac, vaut seule le voyage. Nous saluerons les débris d'un temple de Jupiter, puis le pont de Caligula, qui s'étend fort avant dans la mer et ferme le port de Pozzuoli. Ce môle est un ouvrage d'Antonin le Pieux et est encore un témoignage de la hardiesse et de la grandeur des travaux des anciens.

Mais empressons-nous de nous rendre dans ce golfe de Baïa, où nous appelle la poésie moderne et où nous pouvons encore pénétrer, malgré les esquifs et les *nefs* de tous les faiseurs de barcarolles, de méditations, de stances et de rêveries rassemblés dans ce lieu charmant, qui sembleraient vouloir nous barrer le passage. Le golfe de Baïa et sa colline en demi-amphithéâtre, si renommée chez les Romains pour être le plus voluptueux endroit de l'Italie, est comme ces vieilles beautés qui, sur un visage pâle et miné, laissent encore deviner les traces de leurs charmes. Tout ce qu'on pourrait dire à la louange de cette baie enchanteresse et de cette colline couverte de bois, qui se mire dans une mer toujours calme et limpide, n'a rien d'exagéré. On aime à se représenter ce que devait être ce terrain, plein de maisons de campagne d'un goût exquis, de jardins en amphithéâtre, de terrasses sur la mer, de temples, de colonnes, de portiques, de statues, de monuments, du temps de Cicéron, de Pompée, d'Horace, de Mécène, de Catulle, d'Auguste, etc... Quels délicieux repas on devait faire après une promenade à pied à la villa de Lucullus, près du promontoire de Misène ! Et quel spectacle que celui de ces barques dorées, ornées de banderoles de couleurs, et étincelantes de mille flambeaux; cette mer couverte de roses, ces bâtiments pleins de courtisanes aux cheveux épars, ces concerts sur l'eau pendant l'obscurité de la nuit, tout ce luxe que le voluptueux Sénèque a si vivement décrit et si sévèrement censuré !

L'admirable piscine que fit construire Agrippa pour servir de réservoir à la flotte qui stationnait au promontoire de Misène, l'ancienne maison de campagne d'Agrippine, l'île de Procida, cette jolie plaine inculte et négligée qui passe pour être les Champs Élysées, le lac d'Averne si pur, si vermeil, et au-dessus duquel les oiseaux volent tant qu'il leur plait; la maison de campagne de Cicéron, où il écrivit ses *Questions académiques :* voilà de ces lieux, et tant d'autres, que nous visitons, mais qu'il ne nous faut faire absolument qu'effleurer, si nous ne voulons pas allonger notre voyage au delà des proportions voulues. Nous renverrons pour toutes ces curiosités, ainsi que pour Amalfi, Herculanum, Pompeï, même Sorrento, à toutes les descriptions de l'Italie anciennes et modernes. Nous avons en effet à nous acquitter d'une ascension dont on ne peut guère se dispenser, pour peu que l'on séjourne

quelque temps à Naples et que l'on peut même nous reprocher d'avoir retardée si longtemps. On devine sans doute que nous voulons parler de l'ascension au Vésuve.

Mais, pour rassurer d'avance les lecteurs sur les dangers que cette expédition nous prépare, nous dirons que les chances du cratère, des éruptions et même des tremblements de terre ne sont rien auprès des violences réelles qu'exercent sur les voyageurs ces mille *ciceroni* officieux qui viennent leur faire des offres de service avec une ardeur telle, qu'ils les tirent littéralement l'un par la tête ou le collet d'habit, l'autre par les jambes, et les placent de vive force sur des ânes comme des ballots de marchandises. Une fois débarrassés de cette cohorte importune, nous pouvons contempler à loisir la montée, bordée des deux côtés de vignobles, où de jolies vigneronnes viennent vous présenter des paniers de ce raisin délicieux avec lequel on fait le fameux vin de *lacryma-christi*. La perspective s'étend à mesure que l'on monte ; à gauche, on découvre une suite de petites villes jusqu'à Sorrente; à droite, la vaste cité de Naples qui s'élève en amphithéâtre jusqu'au couvent des Camaldules, et couronnée par le magnifique château de Caserte. Mais bientôt la végétation cesse, la verdure disparaît, et on ne tarde pas à apercevoir cette sombre mer de laves qu'il est bien difficile d'aborder sans un certain tremblement. Les glaciers des Alpes sont terribles à la vérité, mais du moins on entend le bruit des torrents et des avalanches, ainsi que la clochette des troupeaux des environs ; tandis que sur ces cimes volcaniques on n'a d'autre impression que celle de l'immobilité et du silence. Si nous montons encore, nous ne tarderons pas à nous trouver sur le bord même du cratère, dont on estime la profondeur à peu près à trois cents pieds. Le sol du fond du cratère se compose de mille couleurs différentes, qui forment un tapis d'une incomparable beauté, lorsqu'elles sont éclairées par le soleil; mais la sensation que produit ce spectacle n'est pas complétement agréable, et on a eu raison de comparer ce tapis à la tunique bigarrée de quelque animal dangereux, léopard, serpent ou panthère.

Mais après avoir pris notre part de témérité soit en marchant autour du cratère sur un sol mou et pliant comme la cendre, soit en nous penchant sur l'entonnoir au risque d'avoir le sort d'Empédocle ou d'être surpris par quelque pluie de pierre, nous nous délasserons de ce spectacle terrible en contemplant le coucher du soleil qui s'enfonce dans les flots derrière l'île d'Ischia. Pour peu que le Vésuve fasse alors aux contemplateurs la grâce de quelque éruption, que quelques pierres enflammées soient lancées en l'air, ou que des colonnes de flammes s'élèvent du cratère, on jouit d'un spectacle vraiment magique et d'un second coucher de soleil à l'aide de cette illumination soudaine qui répand des traînées de flamme bleuâtre, des gerbes d'étincelles et des milliers d'éclairs au milieu des ténèbres.

Nous nous sommes promis de ne nous perdre dans aucune extase, et certes ce spectacle ne nous fera pas manquer à notre promesse. C'est pourquoi, notre ascension une fois accomplie, nous devons nous empresser de retourner à Naples que nous ne quitterons pas sans avoir du moins dit quelque chose des spectacles, qui sont sans contredit l'affaire la plus importante et la plus grave de la population.

La salle de Saint-Charles est trop connue pour que nous ayons une description bien détaillée à en faire. Il nous suffira de rappeler qu'à la suite d'un incendie, elle fut reconstruite en 1816 par Barbaja, qui s'éleva des humbles fonctions de garçon de café à Milan à la condition d'entrepreneur plénipotentiaire des principales scènes d'Italie. Voici comment un voyageur, qui se trouvait à l'ouverture de cette salle, a rendu compte de sa première impression : « Je me suis cru transporté dans le palais de quelque empereur d'Orient. Mes yeux sont éblouis, mon âme ravie : rien de plus frais, et cependant rien de plus majestueux, deux choses qui ne sont pas aisées à réunir... La salle est or et argent, et les loges bleu de ciel foncé. Il y a un lustre superbe, étincelant de lumière, qui fait resplendir de partout les ornements or et argent. Rien de plus magnifique et de plus majestueux que la grande loge du roi, au-dessus de la porte du milieu : elle repose sur deux palmiers d'or et de grandeur naturelle ; la draperie est en feuilles de métal d'un rouge pâle; le satin bleu, les ornements d'or et les glaces sont distribués avec un goût que je n'ai vu nulle part en Italie. La lumière, qui pénètre dans tous les coins de la salle, permet de jouir des moindres détails. »

Cette description courte et fidèle suffit pour donner une idée de ce qu'est l'intérieur du théâtre Saint-Charles. Quant à la musique qui s'y fait, il suffit de rappeler que c'est pour cette scène que Rossini a composé son *Otello*, et que les plus grands chanteurs qui ont depuis été applaudis par toute l'Europe ont fait leurs débuts et obtenu leurs premiers triomphes au grand théâtre de Naples.

Les autres théâtres, tels que *le Fondo*, *le Théâtre-Neuf* et beaucoup d'autres, ne sont à proprement parler que les satellites du théâtre Saint-Charles. Nous pouvons donc sans inconvénient éviter de grossir notre relation du détail des pièces déclamées ou chantantées, burlesques ou dramatiques que nous y avons vu représenter. Cependant, nous ne saurions faire un meilleur usage de l'une de nos dernières soirées, que de la consacrer au théâtre si curieux et si franchement napolitain de *San-Carlino*, qui est peut-être l'endroit d'Italie où l'on joue la comédie avec le plus de naturel et de gaieté.

On monte au bureau par une espèce de cave, et l'on arrive de là au parterre, qui est tout garni de stalles fermées. On ne découvre pas sans surprise, dans l'intérieur de ce petit théâtre, plusieurs personnes appartenant à la meilleure société de Naples. Il est vrai qu'on trouve à San-Carlino ce que n'offrent pas toujours des scènes plus élevées : une satire franche et vive des mœurs et des ridicules du moment. Tout événement de la journée, qui frappe ou occupe en quelque point, devient, pour le théâtre San-Carlino, un sujet de pièce ou plutôt de proverbe, où figure invariablement l'incomparable *Pulcinella*, qui débite souvent, sous son demi-masque noir, des facéties pleines de sel et de naïveté, que relève encore l'accent burlesque du patois napolitain. Pulcinella a pour auxiliaire une amoureuse, qui est ordinairement d'une corpulence colossale, ce qui ne laisse pas d'ajouter beaucoup au comique de ses intentions. La parodie joue un grand rôle à ce théâtre : les acteurs des autres scènes, les chanteurs en vogue, souvent même des personnages publics y sont imités avec un naturel parfait. Il est vrai de dire que cette comédie est d'une espèce particulière. A Paris même, dans nos moindres théâtres, on reconnaît dans chaque acteur un art et une étude spéciale; tandis qu'à Naples on croit voir des acteurs de société, qui tiennent leur talent de la nature, et vous persuadent, par leur manière de jouer libre et familière, qu'ils vous introduisent dans leur intimité, et ne font que mimer et représenter des choses qu'au besoin nous pourrions représenter aussi bien qu'eux.

Il est onze heures du soir, nous sortons de San-Carlino, et comment avouer sans confusion que nous quittons Naples demain pour retourner en France, et que notre voyage en Italie est achevé? Quoi! dira-t-on, est-il permis

de conclure une aussi grande entreprise par une visite à un petit théâtre qui, dans la hiérarchie dramatique, occupe un rang à peu près égal à celui des scènes de marionnettes? N'eût-il pas mieux valu terminer par quelque résumé général sur l'art antique et l'art moderne, ou mieux, par des considérations sur l'état politique de l'Italie, les causes de son état d'asservissement, les symptômes d'une rébellion prochaine, les malheurs de la division en États séparés, la nécessité de constituer une capitale qui devienne un centre commun d'intérêts, d'idées, de principes, etc....

Oui sans doute, tout cela eût mieux valu pour finir que ce que nous avons dit. Nous demandons cependant qu'on veuille bien se rappeler notre titre : *Simple voyage en Italie*. Nous nous somme proposé, non pas de disserter, de peindre ni de discuter, mais seulement de voir et de voyager en peu de temps et à peu de frais. Avons-nous tenu parole? Vous vous en convaincrez si vous voulez bien suivre notre itinéraire. Nous avons voulu prouver que, sans de grandes dépenses, sans une dose extraordinaire de savoir ni d'études préalables, il était permis de voir et même, jusqu'à un certain point, de connaître l'Italie. Si l'on veut bien reconnaître que nous ne nous sommes pas trop écartés de notre plan, c'est plus que nous ne demandons, et la bonne foi des voyageurs a été si souvent suspectée, qu'on doit leur savoir gré d'être restés, une fois du moins, fidèles à leur programme.

ARNOULT FRÉMY.

FIN

LES COUVENTS DE PARIS.

L'ABBAYE-AUX-BOIS.

Ce couvent, élevé il y a six cents ans, sous le règne de Philippe Auguste, est le plus ancien de Paris comme monument (1). A l'époque de sa fondation, il était, ainsi que son nom l'indique, situé au milieu des bois. Alentour s'étendaient les antiques ombrages qui avaient appartenu aux forêts druidiques; à peu de distance était l'herbage où on amenait paître les troupeaux sur un tertre surmonté d'une croix rouge; dans le lointain on apercevait le fleuve et la masse informe de la cité, d'où le couvent dans sa longévité devait voir naître et s'élever notre Paris moderne.

Les fenêtres du monastère, tournées à l'occident, ne découvraient que des bois, des blocs de rocher, des campagnes agrestes et primitives. Sa musique religieuse, ses chants, ses harpes se mêlaient alors aux bruits sauvages d'un climat rigoureux, aux murmures élevés des vents, aux mugissements des loups errants dans leur domaine ; ces voix du cloître faisaient entendre la note d'amour et de piété dans le concert encore barbare de la nature.

C'étaient alors des pèlerins, des voyageurs attardés, des hommes d'armes blessés qui, sonnant du cor à ses portes fortifiées, venaient demander des aumônes, des prières et des spécifiques, composés avec des plantes précieuses que, selon la tradition, les prières des saintes filles du Christ faisaient naître autour du monastère.

Quelques siècles ont passé, et maintenant c'est un horizon infini d'habitations humaines qui se déroulent devant les croisées de l'abbaye... Sujet de méditation plus profond, mais moins doux que la nature; ce sont de brillants équipages qui roulent dans sa cour, des femmes élégantes, des grands du monde qui viennent à ses parloirs. Tout a changé, s'est renouvelé alentour avec une rapidité constante, avec une activité de révolution infatigable. L'abbaye a vu s'élever et tomber des générations de rues et de maisons, comme elle voyait aux premiers jours se renouveler la feuillée des bois.

Cette origine antique, cette fixité au milieu du mouvement universel, jointes au charme indéfinissable qui s'attache à certains objets, ont donné à ce lieu une espèce de célébrité sainte : de toutes les maisons religieuses de Paris, l'Abbaye-aux-Bois est la plus connue.

(1) Jean de Nesle, châtelain de Bruges, et Eustache sa femme le firent bâtir en 1202, dans un lieu qu'on appelait alors *le Batiz*, et qui était situé au diocèse de Noyon.

Deux communautés d'ordres différents ont habité cette enceinte.

Les religieuses de sa fondation appartenaient à l'ordre de Saint-Bernard. Au dix-septième siècle, effrayées du passage dévastateur des gens de guerre, des incursions continuelles des ennemis, elles se réfugièrent dans une demeure isolée, au delà du faubourg Saint-Antoine ; mais le bâtiment qu'elles avaient fait relever de ses ruines fut peu de temps après consumé par un incendie, et ce nouveau malheur ramena les sœurs émigrées dans leur premier asile.

Anne d'Autriche, au terme des guerres civiles qui signalèrent sa régence, dota plusieurs communautés; en ce temps-là, elle ratifia les titres de l'Abbaye-aux-Bois et lui accorda de nouveaux priviléges. Un siècle après, on voulut donner à ce couvent une église plus vaste et plus régulière, et, en 1718, la duchesse d'Orléans en posa la première pierre.

Le monastère, ayant vu sa croix renversée pendant la Révolution, demeura quelque temps divisé en propriété particulière. Sous l'Empire, son église, rendue au culte, devint première succursale de Saint-Thomas-d'Aquin, et, en 1815, les religieuses de la *Congrégation de Notre-Dame* rachetèrent et vinrent habiter le bâtiment consacré qui devait toujours conserver sa primitive destination.

L'ordre de la Congrégation de Notre-Dame prit naissance à Laon, au commencement du dix-septième siècle. Pierre Fourrier, chanoine de Saint-Augustin, curé de Mataincourt, en Lorraine, et la dame Alix Leclerc en jetèrent d'abord les fondements sous la forme d'une association séculière, destinée à l'instruction de la jeunesse.

Jamais communauté ne se forma sous de plus favorables auspices; car le père Fourrier, objet d'admiration et de respect pour toute la Lorraine, célèbre dans des temps de trouble où régnait un mélange terrible d'oppression et d'anarchie, était un de ces héros chrétiens qui se donnent autant de peine pour secourir les hommes que les autres s'en donnent pour les détruire.

En 1617, Alix et ses compagnes, sous l'autorisation du pape Paul V, prirent l'habit religieux et vécurent en clôture sous la règle de Saint-Augustin. Les communautés de cet ordre se multiplièrent, et, en 1645, l'une d'elles vint s'établir à Paris où, après plusieurs changements de do-

micile et sa suppression passagère amenée par la Révolution, elle s'établit à l'Abbaye-aux-Bois.

Cette communauté compte en ce moment cinquante religieuses.

La règle primitive est demeurée dans toute son intégrité. La supérieure triennale peut être réélue trois fois, ce qui lui fait au plus un règne de douze années. Le costume noir, avec la guimpe et le bandeau blanc, a conservé tout le caractère antique. Les religieuses de cet ordre ont le grand bréviaire romain, et portent le sacré cœur de Marie suspendu sur leur poitrine.

La piété des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame les a portées à joindre à la règle de Saint-Augustin une des plus anciennes et des plus saintes pratiques du cloître. Deux religieuses, relevées tour à tour, prient toutes les nuits dans la chapelle, et on retrouve ici l'adoration perpétuelle, cette belle pensée du christianisme, qui efface ce qu'il y a de borné dans les forces et la piété humaine, et offre à l'Eternel un hommage sans fin comme lui.

La communauté de la Congrégation de Notre-Dame a toujours été dirigée par des femmes d'un grand mérite qui l'ont sagement conduite dans sa voie. Mme de Navarre qui conçut, il y a trente ans, la pensée d'établir ses sœurs dans l'antique monastère de l'Abbaye-aux-Bois réussit dans cette entreprise, malgré d'innombrables obstacles de fortune, grâce à un courage qui ne se rebutait devant aucune épreuve, et à cette belle vertu de l'espérance avec laquelle on accomplit tant de choses. Mme de Navarre étendait sa tendre sollicitude dans toute cette maison religieuse, qui renferme aussi des enfants et des étrangères. Son souvenir est resté vivant et paré des plus beaux traits chez toutes les personnes qui l'ont connue. Mme Saint-Xavier, la supérieure actuelle, réunit tous les suffrages dans la noble tâche dont elle est chargée. On dirait, en effet, que cette jeune supérieure fut formée par la nature exprès pour le cloître : elle a sur les traits cette beauté idéale qui vient d'une expression angélique; elle conserve la plus grande simplicité dans les hauteurs de la religion, et parle des choses du Ciel avec les accents de la langue maternelle.

Les dames de cette congrégation entretiennent d'ailleurs dans leur intérieur l'union et l'harmonie qui naissent de la bonté et de la douceur naturelles, rehaussées par la religion. Le cœur de Marie qu'elles portent sur leur poitrine n'est point un vain symbole.

L'Abbaye-aux-Bois est le type du monastère, tel que nous aimons à nous le représenter : il porte le cachet antique et consacré; il a conservé la régularité sainte; et il n'a point cet aspect sombre et austère qu'il est tristement inutile d'empreindre sur le sanctuaire où Dieu donne l'hospitalité à la vertu.

L'édifice est divisé en plusieurs corps de logis. Au centre se trouve le bâtiment occupé par la communauté, le cloître où depuis six cents ans des voiles de religieuses passent sous les longs arceaux alignés autour du préau planté d'arbres et de fleurs. Puis le pensionnat, dirigé par les dames de la congrégation et dont l'excellente éducation a été souvent signalée comme un modèle en ce genre. Il y a aussi dans la même enceinte une école gratuite pour des jeunes filles pauvres dont le nombre s'élève ordinairement à cent cinquante ou deux cents élèves. Les ailes de bâtiment qui s'étendent sur la cour sont habitées par les dames pensionnaires ou simples locataires de l'abbaye.



Portrait de Mme Récamier, d'après Gérard.

Déjà depuis longtemps une célébrité mondaine est venue réfléchir sa lumière sur l'antique monastère, Mme Récamier s'est retirée du monde dans cette maison religieuse. La présence d'une femme dont la réputation était européenne, dont le nom se trouvait mêlé à l'histoire du temps, et qui, dans sa retraite, attirait encore toutes les grandeurs

du jour autour d'elle, appelait dans ce cloître une splendeur étrangère; mais assez pure pour s'allier à celles de la religion.

Depuis ce moment, les regards ont été bien plus attirés vers l'Abbaye-aux-Bois. La noble recluse embellissait le monastère, et le monastère aussi était un cadre qui la faisait mieux ressortir.

On pourrait dire de Mme Récamier qu'elle est la dernière beauté historique : elle seule représente encore aujourd'hui ces femmes de France, puissantes et adorées, qui comptaient des rois parmi leurs sujets. Nos anciennes annales sont semées de noms de femmes dont l'esprit et la beauté faisaient la guerre et la paix, les orages et les beaux jours, et qui prenaient place dans l'histoire aussi bien que princes et capitaines. Maintenant, que sont devenues ces gracieuses puissances? Depuis le dix-neuvième siècle, il ne s'en montre pas une à l'horizon; les femmes ont abandonné les rênes du monde, elles ont déserté une politique aride, abstraite, un ordre de choses trop au-dessus ou trop au-dessous d'elles.

Mme Récamier seule, comme les femmes célèbres des temps monarchiques, a marqué aux yeux du pouvoir, a été tour à tour adulée, redoutée, exilée par lui, et, comme les reines d'autrefois, après une existence brillante et mouvementée, elle est venue se reposer dans un cloître.

Toutes les circonstances fortuites qui forment l'ensemble d'une renommée se réunissaient pour la rendre célèbre. Elle avait cette beauté parfaite des filles préférées du Créateur. Elle apparaissait dans toutes les sphères : sa position la mettait en rapport avec les grands, elle avait de douces amitiés parmi les têtes couronnées; sa bienfaisance la conduisait dans les plus humbles demeures, elle restait dans le souvenir des pauvres. Une supériorité naturelle d'esprit et de raison la retranchait dans un sanctuaire respecté; et elle avait en même temps une âme d'une tendresse et d'une douceur exquises, faite pour lui attirer de toute part la sympathie qui entre toujours pour la plus grande part dans la gloire des femmes.

Tous les nobles amis de Mme Récamier lui sont restés fidèles, et elle est restée fidèle à la mémoire de ceux qui ne sont plus, ce qui lui fait un large cercle d'affections.

Sa demeure à l'Abbaye-aux-Bois a un luxe tout idéal et poétique. Des portraits d'amis célèbres, des objets d'art du plus grand prix qui sont là comme des dons d'amitié, mille reliques précieuses au cœur et à l'esprit sont amassées dans ses salons : d'illustres souvenirs décorent ici les lambris comme ailleurs le marbre et l'or.

M. de Chateaubriand, M. Ballanche, des hommes supérieurs et distingués viennent chaque jour dans ce salon prendre leur place habituelle auprès de Mme Récamier : ils ont prononcé entre ses mains le vœu d'une amitié enthousiaste et pure, seul sentiment qui, par son élévation et sa durée, mérite d'être compté dans la vie.

La plupart des femmes retirées à l'Abbaye-aux-Bois ont aussi marqué dans le monde d'une manière brillante. Occupées maintenant d'œuvres de bienfaisance, elles brillent encore des charmes de la charité aux yeux des pauvres et des affligés, et elles pensent n'avoir rien perdu.

Dans les fastes de l'Abbaye-aux-Bois, il se trouve un nom plein d'intérêt. Mlle de Lavalette avait été placée dans cette maison religieuse pendant la captivité de son père. Le jour de l'évasion elle était près de sa mère dans la chaise à porteurs qui se rendait à la Conciergerie, et après la visite où s'accomplit la délivrance du prisonnier, Mlle de Lavalette revint à l'Abbaye, tandis que le noble condamné fuyait et qu'il laissait dans la prison la généreuse femme.

M. l'abbé Frayssinous demeurait à l'Abbaye-aux-Bois dans le temps de sa plus grande célébrité. Ce couvent se rappelle aussi le séjour qu'y fit Mme d'Abrantès, après son éblouissante fortune et avant sa regrettable fin.

Il y eut ici une destinée moins célèbre dont le secret demeura enfermé sous les ombrages parfumés du cloître, mais dont la situation bizarre et touchante montre que bien souvent dans la vie le roman est une vérité.

Quelques jeunes personnes bien nées et sans fortune sont recueillies et élevées avec une bonté toute maternelle par les religieuses de l'abbaye : c'est de l'une de ces filles adoptives de la communauté dont il s'agit.

Il y a vingt ans, un navire venait d'échouer sur une plage déserte du Midi. Ses mâts, ses voiles, ses armures, fraîchement brisés, s'élevaient en monceau sur un banc de rocher, ou, entraînés par un vent violent qui restait de la tempête, se dispersaient dans la plaine. Il ne restait dans ces débris ni une voix humaine, ni aucun vestige indicateur qui pût faire connaître le nom du vaisseau, le port qu'il avait quitté, ni le lieu de sa destination.

Un vieux matelot, errant seul sur la grève, contemplait ce désastre avec une sympathie émue, éveillée en lui par des scènes qui se rattachaient à son aventureuse carrière.

Dans un instant, il s'éleva de ces décombres un triste et doux vagissement qui, malgré sa faiblesse, glissa au milieu des bruits de l'ouragan. Le matelot s'avança guidé par la voix, et découvrit une jolie petite fille d'un an, couchée sur une planche brisée, et à l'ombre d'une voile qui s'arrondissait encore sur sa tête comme le cintre d'un berceau.

Le vieux marin prit dans ses bras l'enfant du naufrage et le recueillit en même temps dans son cœur, il l'emporta dans sa demeure et lui servit de père nourricier.

A quelque temps de là, le matelot était à Paris, où il avait apporté sa petite fille dans un pan de son manteau. Il chérissait cette enfant que la mer lui avait apportée : mais il comprenait que s'il avait su lui donner le lait nécessaire à ses premiers jours, un temps viendrait bien vite où il ne trouverait plus dans son rude langage les paroles qu'il faudrait lui apprendre, ni même dans son bon cœur tous les sentiments qu'il faudrait lui inspirer : il songea à la remettre entre des mains plus habiles à la former.

Un jour donc le vieux marin vint sonner à l'Abbaye-aux-Bois, et déposa sa petite fille dans le tour des religieuses. Il faisait cadeau de sa bonne œuvre au couvent.

Malgré les apparences contraires, il y avait cependant un lien entre le vieux marin et les saintes femmes qu'il venait trouver : la vierge Marie, la protectrice de l'Abbaye-aux-Bois, est aussi la douce patronne des matelots.

L'enfant fut reçue avec joie par celles qui sont les mères de tous les infortunés. Elle grandit, s'épanouit dans le saint asile; elle y fut heureuse et belle. Le souffle de la tempête qui avait jeté le vaisseau sur la plage savait seul d'où venait ce vaisseau, et quels étaient les passagers qui se trouvaient à son bord. On ne connut jamais les parents de la jeune fille; elle n'eut d'autre famille que ses bienfaitrices, d'autre pays que le monastère, avec ses ombrages bénis et son air parfumé d'encens; ce fut là qu'elle aima d'amour filial et d'amour de la patrie.

Une excellente éducation ayant perfectionné tout ce que la nature avait fait pour elle, cette jeune personne est sortie dernièrement de l'abbaye pour prendre place parmi les institutrices d'une maison royale.

La Vierge, protectrice des mers, n'avait pas failli à sa mission : à deux cents lieues de distance, elle avait recueilli l'enfant du naufrage dans son antique sanctuaire de l'Abbaye-aux-Bois.

CLÉMENCE ROBERT.

LETTRES SUR LA BELGIQUE.

PHYSIONOMIE DU PAYS ET DES HABITANTS, MŒURS, USAGES, ARTS, MONUMENTS, INDUSTRIE.

I.

De Bruxelles, le... 184..

C'est une route passablement ennuyeuse que celle qui conduit de Paris à Bruxelles. Le rat de La Fontaine n'aurait su y rencontrer de ces taupinées qu'il prenait successivement tantôt pour les Apennins, tantôt pour le Caucase; mais il aurait fort bien pu là aussi s'écrier, en voyant ces plaines sans fin qui confinent toujours à l'horizon : « Que le monde est grand et spacieux ! »

La distance n'est pourtant pas très-considérable; quelque soixante-dix à soixante-quinze lieues. Il est vrai que les postillons savent à merveille l'allonger par leur lenteur. Trente-trois heures, ni plus ni moins, pour faire le trajet : guère plus de huit kilomètres à l'heure ! Juste le temps que mettent les cochers de coucous pour aller de Paris à Saint-Cloud (1). Je dormis une grande partie du chemin, ce qui fait que je ne puis, à ma honte, rien vous dire ni de la jolie cathédrale de Senlis, dont on voit le clocher de plusieurs lieues, ni du pont construit à Pont-Sainte-Maxence par notre célèbre Péronnet, qu'on dit être fort beau, et dont je n'ai aperçu que le pavé et quatre disgracieux obélisques, dans le style de l'époque, qui sont placés aux deux bouts; ni de Roye, violée tant de fois; ni de Péronne, qui ne l'a jamais été; ni du monument élevé par la ville de Cambrai à Fénelon. J'avais réservé toute mon attention pour la Belgique.

Je commencerais bien par vous entretenir de Mons, qui est la première ville qu'on rencontre avant Bruxelles; mais comme je n'ai fait que la traverser, et que je compte m'y arrêter à mon retour, je me bornerai à vous dire, quant à présent, que l'aspect en est riant, que les rues, au moins celles que j'ai pu apercevoir, sont larges, bien aérées, bien entretenues, et que l'autorité municipale a eu la singulière idée de défendre à toute voiture, à tout cavalier, d'y circuler autrement qu'au pas. Il n'y a d'exception que pour la malle-poste. Ce qui est plus merveilleux encore, c'est qu'il est interdit de fumer sur la voie publique; on n'use de tolérance que pour les voyageurs qui passent. M. le bourgmestre est probablement propriétaire d'un estaminet au profit duquel il exploite le précepte : *Compelle intrare* (2).

Parlons donc de Bruxelles, où je suis déjà établi depuis plusieurs jours, que j'ai parcouru dans tous les sens, et que je commence à savoir un peu mieux que mon Paris, ce dont vous serez étonné faiblement. Ce qui vous surprendra peut-être davantage, c'est qu'après tout ce que nous avons lu, tout ce que nous avons entendu raconter sur cette ville si fréquentée par nos compatriotes, vous ne la connaissez, croyez-m'en, guère mieux que Quimper-Corentin, dont on ne parle pas souvent. Je ne sais si je réussirai mieux à vous en faire comprendre la physionomie, les habitudes. Vous me trouverez peut-être un peu minutieux, mais c'est le résumé de mes notes journalières que je vous envoie; et puis, ce qui sera dit une fois sur la capitale me dispensera probablement de m'étendre aussi longuement sur ce qui concerne les autres villes que j'aurai occasion de visiter, car il y a de ces mœurs et de ces caractères généraux qui ne varient que peu d'une province à une autre, et qu'il suffit de citer en passant.

(1) Quand le chemin de fer de Paris à Bruxelles sera terminé, le trajet n'exigera plus que neuf à dix heures.

(2) On nous certifie que ces défenses ne subsistent plus, et qu'on galope et qu'on fume dans les rues de Mons, à volonté, ainsi qu'il convient à un pays complétement civilisé.

Bruxelles donc est une jolie ville renfermant de 100 à 110,000 âmes; qui, pour un Français, tient à la fois de la capitale et de la province. C'est Paris pour le luxe et quelque peu pour le bruit; c'est une grande ville de département pour le sentiment d'ennui qu'on éprouve tout en y entrant. C'est Paris encore pour la beauté des rues principales; c'est la province pour leur détestable petit pavé irrégulier et en têtes de clous, sur lequel on marche comme sur des œufs, au grand risque de gagner des entorses si l'on est trop pressé ou trop préoccupé pour compter ses pas.

Un immense avantage que Paris devrait lui envier, c'est une propreté extrême due en premier lieu aux mœurs du pays, en second lieu à la situation de la ville, bâtie sur le penchant d'une montagne dont la pente rapide favorise le prompt écoulement des eaux (1), enfin au soin que prend la police urbaine d'empêcher tout dépôt d'ordures sur la voie publique.

Ici les habitants ont l'habitude non de laver en jetant simplement quelques seaux d'eau, mais de *récurer*, c'est le mot usité, le devant de leurs maisons. Le pavé devient et demeure ainsi fort net, mais ses joints sont constamment dégradés, ce qui le rend rude à la marche et le transforme, quand il pleut, en une sorte d'archipel à cent mille ilots lilliputiens à travers lesquels il est difficile de se diriger sans prendre de fréquents bains de pieds aussi peu salutaires qu'agréables. Les gens du pays ne s'aperçoivent pas de ces inconvénients; toutefois ils sont obligés de porter de fortes chaussures qui ne contribuent pas peu, j'imagine, à favoriser le développement excentrique des pieds des Bruxelloises, ordinairement assez amples pour ne pas redouter les larges interstices du pavé. On peut croire aussi que c'est à cette cause qu'il faut attribuer le nombre remarquable de boiteux qu'on rencontre, bien que, suivant certains médecins, cette infirmité tienne davantage à une autre cause dont je vous parlerai peut-être plus tard.

L'amour de la propreté, si répandu dans toutes les provinces du nord de l'Europe à la honte des pays méridionaux, ne permet pas aux Bruxellois de tolérer une muraille noircie par le temps; aussi toutes leurs maisons, tous leurs édifices, les statues même des jardins publics, j'allais presque dire les arbres, sont-ils enduits d'une peinture blanchâtre à l'huile fréquemment renouvelée, et lessivée plus fréquemment encore. Le samedi est le jour du grand débarbouillage, si l'on peut s'exprimer ainsi. Vous voyez alors sur toutes les portes les domestiques, et quelquefois les maitres, quand il s'agit d'habitations de marchands, occupés à lancer de l'eau sur la devanture des maisons aussi haut qu'il est possible, l'essuyer après, passer ensuite

(1) Une grande partie de notre 12e arrondissement est bâtie comme ce quartier de Bruxelles, sur une montagne assez rapide, et n'en est pas plus propre. Il faut donc, quoi qu'il en coûte à mon cœur de Français et de Parisien, reconnaître dans ces différences, qui ne sont pas à notre avantage, l'influence des mœurs nationales.

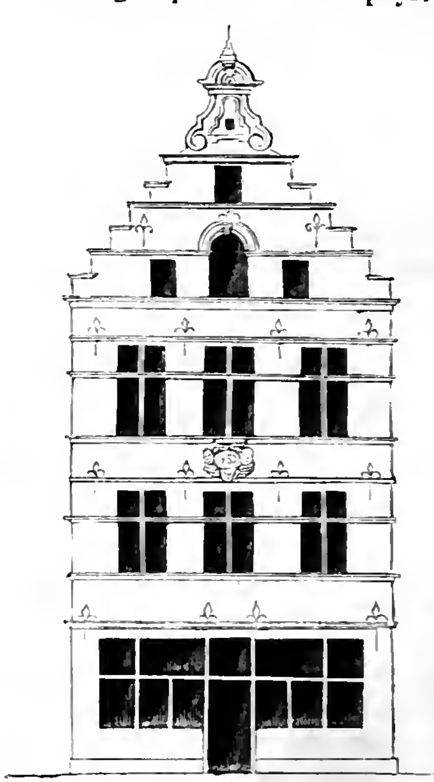
le torchon mouillé sur les dalles du trottoir, nettoyer au tripoli les boutons de cuivre des portes et des sonnettes, et tout cela est fait avec un tel soin que deux minutes après que l'opération est terminée, une femme parée peut passer sans risquer de salir le bas de sa robe ou ses souliers de couleur, à la différence de ce qui se passe à Paris, où un boutiquier ne peut laver la devanture de son magasin sans laisser comme témoignage de sa propreté des mares d'eau bientôt converties en mares de boue qui rendent le passage impraticable durant plusieurs heures dans la saison la plus sèche, et que personne ne veille à faire écouler. On peut dire qu'à Paris les jours de propreté sont ceux qui rendent la ville plus sale.

A Bruxelles point de soubassements crottés, point d'inscriptions ou d'emblèmes orduriers sur les murailles, point, ou rarement, de ces grands étalages d'affiches de toutes dimensions et de toutes couleurs qui couvrent chez nous le pied des maisons, de façon qu'on pourrait croire que les rez-de-chaussée sont construits de papier. Mais l'affiche peinte sur mur a eu assez de succès ; l'industrie belge n'avait garde de manquer à l'inventer à son tour.



Maison de Bruxelles.

Le goût sans bornes du badigeonnage, désespoir de nos artistes, surtout de nos archéologues, produit un assez étrange effet dans ces villes belges et flamandes encore peuplées d'une grande quantité de constructions d'un autre temps, dans les formes desquelles domine le type espagnol. Les maisons anciennes, comme les nouvelles, également revêtues de la même peinture, empruntent toutes la même apparence de juvénilité. On pourrait donc les supposer toutes simultanément et récemment bâties, en sorte que la diversité des styles ne semble être que le résultat d'un caprice. L'esprit, au milieu de ces villes blanches, est hors d'état de se reporter vers le temps passé. Il n'y a pas plus de rêverie possible là, même lorsqu'on est entouré des plus anciens monuments, qu'au milieu des plaines sans accidents et sans ombrages qui couvrent le pays.



Maison du marché au bois, à Bruxelles.

On se tromperait grandement au reste si l'on supposait que ces maisons, construites en briques, à pignons en gradins, ou arrondis et amortis par des consoles renversées, à peu près dans le goût, sauf la différence des proportions, de la partie supérieure du portail de Saint-Gervais, offrent le charme ou la variété de ces jolies maisons de bois si pittoresques, si capricieusement décorées dont la même époque, du quinzième siècle au dix-septième, enrichissait surtout nos villes de la Normandie, de la Touraine et d'une partie de la Bretagne. Celles des provinces belges et flamandes ne s'écartent guère de deux ou trois modèles fort austères, et qui n'admettent ni sculptures ni fantaisies. Toute la richesse de l'ornementation, toutes les coquetteries de l'architecture étaient réservées pour les édifices publics, encore assez sobrement pour les cathédrales jusqu'au dix-septième siècle, mais avec un luxe dont nous nous faisons à peine une idée pour les hôtels-de-ville.

Le pittoresque est donc entièrement exclu même des quartiers qui sembleraient le plus devoir s'y prêter. En compensation (l'artiste ne trouverait pas que c'en fût une), les yeux ne rencontrent nulle part de ces tristes masures dont l'état de délabrement atteste la profonde misère de ceux qui les habitent et dont l'aspect blesse si souvent nos regards jusque dans les rues aristocratiques du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin.

Il est un autre genre de propreté que recommandent des inscriptions placées presque à chaque coin des rues principales ou des monuments, tantôt en français, tantôt en flamand. Quelquefois la poésie s'en mêle, témoin ce singulier distique qu'on lit sur la porte d'une église :

Arrêtez vos ordures autour du temple saint :
Faites-les ailleurs si le besoin vous contraint.

Voici un exemple de style lapidaire :

Les chiens hors du
Temple de Dieu.

Je ne pense pas qu'il faille absolument juger des muses belges sur ces deux échantillons.

Les rues marchandes sont comparativement en petit nombre. Dans les autres, les boutiques sont très-rares. Néanmoins, comme les habitations entre cour et jardin sont peu communes, attendu que la cherté du terrain ne permet guère d'avoir ni l'une ni l'autre, à l'exception de quelques cinq ou six mètres carrés revêtus d'un gazon humide et plantés de deux ou trois arbustes étiolés qu'on décore du dernier nom, les rez-de-chaussée forment partout des appartements bordant la voie publique et occupés principalement par des négociants, des notaires, des huissiers, des médecins, dont les noms sont écrits sur des plaques de cuivre posées sur le ventail de la porte, quelquefois même autour de la patère qui reçoit le bouton de tirage de la sonnette, car les marteaux ou heurtoirs de nos portes-cochères sont inconnus ici. Comme on ne peut lire ces noms qu'en les voyant d'assez près, on trouve difficilement la personne qu'on cherche. Si l'on n'a pas une indication très-précise, il faut aller de porte en porte d'un côté de la rue à l'autre, et toutes ces portes étant fermées constamment, sans autre portier pour les ouvrir que les domestiques, ce n'est pas sans peine qu'on arrive à son but. Souvent vous êtes obligé de sonner en vous recommandant au hasard. Après cinq ou dix minutes d'attente, une domestique parait; mais elle ne parle que le flamand, et vous ne le comprenez pas plus qu'elle n'entend le français. Alors elle appelle sa maitresse, et vous êtes tout confus en apprenant que le hasard vous a mal servi, qu'on ne saurait vous dire au juste où vous pourriez mieux vous adresser, qu'il vous faudra par conséquent renouveler l'épreuve deux ou trois fois aux mêmes conditions; vous vous retirez en vous excusant tout haut de votre mieux, en maugréant tout bas; mais vous vous impatientez seul, car il faut convenir, pour rendre hommage à la vérité, que nulle part on ne vous témoigne mauvais gré du dérangement. Il fait partie des habitudes du pays.

Si jamais vous venez ici et que pareille chose vous advienne, ce que je vous garantis, n'oubliez pas, dans la confusion que vous pourrez éprouver, de vous retourner, en sortant de la maison, pour faire un agréable salut de remerciement à la domestique qui vous reconduit, avant que la porte de la rue se referme sur vous. Outre que la politesse est toujours de bon goût, elle peut ici vous préserver de certain accident burlesque qu'elle m'eût fait éviter si j'eusse pris le conseil pour moi-même. Je suis un peu honteux encore en vous le racontant, et peu s'en faut que je ne le passe sous silence. Mais la charité l'emporte. Je vous livre, pour le besoin, de l'expérience toute faite et que j'ai failli payer du même prix que le renard de la fable.

Figurez-vous donc que je sortais d'une de ces visites improvisées dont je vous parlais à l'instant, et dans laquelle j'avais eu le bonheur de me trouver face à face avec une dame on ne peut plus gracieuse de figure, de tournure et de langage, qui avait mis la plus aimable complaisance à me donner les renseignements nécessaires pour me diriger sans nouvel encombre, mais dont l'affabilité toute séduisante ne pouvait m'empêcher d'apercevoir un petit pli railleur assez prononcé aux deux coins de la bouche la plus fraiche du monde. J'y crus lire un indice de certaine impression malicieuse que causait à ma belle *cicerona* mon maintien un peu décontenancé, qui n'en devenait pas plus assuré.

En descendant l'escalier, j'entendis, ou du moins je crus entendre comme un éclat de rire qui prend son essor après avoir été trop longtemps comprimé. Je n'étais pas moins empressé, je vous le certifie, de me retrouver à l'air libre de la rue, et dans mon empressement j'eus la grossièreté de m'élancer par la porte à peine entr'ouverte, sans daigner faire un signe de remerciement à la grosse bonne Flamande qui la tenait. Mais j'avais à peine touché du pied le seuil extérieur, que je me sentis comme attiré avec force en arrière. Je crus que c'était la grosse Flamande qui, ne pouvant me faire comprendre son baragouin, avait saisi le pan de ma redingote pour m'avertir que sa maîtresse me rappelait. Quelles idées me passèrent subitement par la tête, avec la rapidité de l'éclair, je ne saurais vous le dire, lorsqu'en détournant la tête je vis tout simplement que la porte était refermée et que ma redingote était demeurée prise dans l'ouverture. J'allongeai le bras pour tirer la sonnette; vain effort, il s'en fallait d'un demi-pied, pardon, de quatorze centimètres, que le bout de mes doigts pût y atteindre. Oh! si j'avais pu y ajouter ce que ma mine venait de gagner subitement en longueur! En cet instant, je commençai à comprendre quelque chose au supplice de Tantale.



Ma position ne laissait pas que d'être assez critique. Rien n'était plus facile matériellement pour la faire cesser que d'imiter pour un moment le chaste Joseph, quoique mon aventure n'eût de commun avec la sienne que le point le moins important. Mais il était midi, cela se passait dans une des rues les plus fréquentées de Bruxelles, et je ne pouvais me résoudre à donner ce spectacle aux passants. Je ne pouvais pas songer davantage à frapper à coups de poing sur la porte. Outre qu'il était possible que la grosse Flamande fût trop éloignée pour m'entendre, il était probable, d'autre part, que, peu accoutumée à cette manière insolite de s'annoncer, elle n'y donnerait nulle attention, et que je n'attirerais que celle des badauds, qui ne tarderaient pas à s'attrouper autour de moi pour se divertir à mes dépens. Devais-je d'ailleurs risquer par ma bêtise de causer un scandale à la porte d'une dame pour prix de son obligeance? Et puis peut-être redoutais-je au fond, encore plus que tout cela, la sotte figure que j'allais faire à ses yeux. Personne n'aime à être pris en flagrant délit de ridicule; et si j'allais me rencontrer avec elle dans le monde, sans cesse poursuivi par ce sourire malicieux

que je connaissais déjà, et qui me rappellerait sans cesse ma piteuse aventure!... Il me restait, il est vrai, le moyen héroïque dont use le castor, ou quelque chose de semblable. Mais la mode des spencers est passée depuis longtemps et je ne jugeai pas à propos de tenter de la faire revenir.

Je me résignai donc à attendre autant qu'il plairait à Dieu que quelqu'un vînt à sortir ou à sonner; et, pour ne pas trop attirer l'attention, je pris mon agenda, ayant l'air de le consulter avec un soin minutieux qui dut me faire prendre pour un homme occupé des plus graves affaires. Tandis que je dissimulais ainsi, ni plus ni moins que le chat qui attend que quelque souris arrive à la portée de sa patte, un bon génie, sans doute, eut pitié de moi, car je ne sais comment ce que vingt essais n'avaient pu faire se trouva fait tout seul, et je fus fort satisfait, au bout d'une bonne demi-heure, de me sentir absolument rendu à la liberté avec ma redingote saine et sauve.

Ce qui vous fait maudire encore cet usage inhospitalier des portes de maison fermées constamment, c'est l'impossibilité de rencontrer un abri momentané si vous venez à être surpris par un orage; le pauvre piéton n'a rien de mieux à faire, en pareil cas, que de se résigner au baptême surabondant que le ciel lui envoie, et dont il est assuré de ne pas perdre une seule goutte.

Ces habitudes de clôture permanente ne comprennent pas les portes seules; une fenêtre ouverte est une singularité que se permet rarement un vrai Bruxellois; aussi, quand on pénètre dans un appartement et même dans une boutique peu achalandée, où le mouvement fréquemment répété de la porte ne vient pas établir une ventilation salutaire, on se sent suffoqué. Je ne serais pas surpris que le teint couleur farine de pois des femmes de Bruxelles, leur peau terne, et l'air vieux qui succède presque sans transition chez elles à celui de la première jeunesse, ne fussent dus à cette sorte de divorce contracté avec l'air ambiant.

Ce n'est pas cependant que les femmes y soient moins qu'ailleurs entachées du sentiment qui perdit notre première mère; le diable trouve toujours son compte. Si les dames paraissent moins à la fenêtre que chez nous, elles ont imaginé d'y attacher extérieurement des miroirs qui leur permettent de voir tout ce qui se passe dans la rue sans être vues. Il y a de ces réflecteurs à tous les étages, et l'on ne saurait croire ce qu'ils ont d'impatientant pour l'étranger qui n'est point fait à cette désobligeante coutume. Les habitants des rez-de-chaussée y en joignent une autre, celle de garnir les vitres inférieures d'un châssis transparent de dentelle, de tissu de jonc, ou de persiennes à lames verticales, destinés à les protéger contre les regards indiscrets des passants, sans réciprocité. Est-ce encore un reste, un souvenir des mœurs espagnoles? On dirait que Bruxelles n'est peuplée que de gens qui se cachent et sont constamment aux aguets.

La propreté n'a pu manquer de s'introduire de la rue dans les maisons, ou plutôt c'est des maisons qu'elle est sortie dans la rue. Les boutiques, bien entendu, y participent; on n'en voit aucune, même parmi celles occupées par le genre de commerce le plus infime, offrir cette apparence repoussante ou cette odeur nauséabonde, qui font qu'on n'entre qu'avec répugnance chez quelques-uns de nos marchands. Par une conséquence facile à déduire, on ne rencontre point au dehors de ces étalages embarrassants pour la voie publique, ou redoutables pour qui tient à conserver intacte la netteté de ses vêtements. Mais, d'autre part, on ne connaît point encore ici ce luxe ruineux de glaces, de dorure, de sculpture ou de peinture, grâce auquel, à Paris, plus d'un marchand est déjà en faillite avant d'avoir inauguré son splendide magasin. Ce qui vaut mieux, c'est qu'ici tous sont d'une politesse exemplaire; il n'en est pas un qui ne vous remercie d'être entré chez lui, n'eussiez-vous fait qu'une emplette de quelques *cents* (1). Cela ne prouve point qu'ils ne vous trompent pas aussi bien que d'autres moins cérémonieux; leur habitude générale, au contraire, est de surfaire, même pour les objets les plus usuels, et j'ai été raillé par une ménagère pour avoir donné les dix centimes qu'on me demandait d'une boite d'allumettes phosphoriques que j'aurais pu obtenir pour quatre centimes. On ne voit que très-rarement des marchands à prix fixe. Ceux qui vendent des objets fabriqués en sont encore à étiqueter leurs marchandises avec des signes particuliers connus d'eux seulement, et que continuent seuls d'employer chez nous les boutiquiers spéculant sans honte sur la confiance de l'acheteur, ou sur sa timidité à rabattre du prix exagéré qu'on lui fait.

Sauf ces différences plus ou moins sensibles, le Parisien pur sang pourrait se croire tout au plus transporté dans quelque quartier nouveau de sa ville natale : voici des soieries de Lyon, des mousselines de Mulhouse, des cotonnades de Rouen; — de la bijouterie, de l'orfévrerie, des bronzes faits exactement sur les modèles de la rue de la Paix, de la place de la Bourse et du Palais-Royal; à la porte des libraires, vous voyez les caricatures du *Charivari*, les dos jaunes de tous les Manuels Roret, et les bandes découpées portant les titres des romans de Paul de Kock, d'Eugène Sue, de Georges Sand, des *Guêpes* d'Alphonse Karr, des mille et une *physiologies*, que Dieu maudisse ce mot, qui fondent sur nous comme des avalanches; et au milieu de tout cela, pour dernier trait de ressemblance, vous n'apercevez guère plus de fruits de l'art ou de la littérature belge qu'à Paris même.

Mais ce qui marque la différence bien prononcée des deux pays, c'est l'absence de ces marchands de vin qu'on rencontre, dans la capitale du monde civilisé, de quatre en quatre pas, en outre des coins de rue qui leur appartiennent sans partage et sans distinction de quartier. Les peuples de la Flandre ont le bonheur d'être privés de cette affreuse et homicide boisson, composée de jus de betterave, ou de décoction de bois de teinture édulcorée de litharge qu'on vend pour du vin à nos ouvriers. Ils s'enivrent avec de la bière et du tabac, on pourrait même être tenté de croire qu'ils se nourrissent de cette dernière substance, ou du moins que la Belgique est en possession d'en fournir le monde entier, tant est grand le nombre des marchands de cigares qui garnissent les deux côtés des rues de Bruxelles. Une boutique de tabac à Bruxelles ressemble assez à nos magasins de thés.

Les rues sont communément tortueuses, comme toutes celles des villes du moyen âge. Il faut généralement attribuer ce défaut de régularité à l'insouciance de l'ancienne police édilaire; mais je crois, au risque d'avancer un paradoxe, que cette disposition qui nous choque si fort aujourd'hui, ne tenait pas moins aux mœurs et aux nécessités d'un temps où les populations avaient si souvent les armes à la main. On évitait la ligne droite dans le percement des rues, par le même motif qui la faisait et la fait encore prohiber pour les abords d'une place fortifiée. Le brisement de la ligne était un moyen de défense pour des gens habitués aux séditions et aux barricades.

Un troisième motif existe à Bruxelles, c'est la pente rapide de la montagne sur laquelle est construite, comme je

(1) On appelle *cents* une pièce de monnaie de deux centimes. Les Belges ont *substantifié* dans leur langage usuel l'abréviation 2 cent^s.

pense l'avoir déjà dit, la majeure partie de la ville, et qu'on ne peut adoucir que par des côtoiements. Une rue directe du bas au haut serait impraticable pour les voitures, et horriblement fatigante pour les piétons. L'inclinaison du sol est telle que le grand portail de la belle église de Sainte-Gudule, construite à mi-côte, à une espèce de repos, est précédé de trente-deux marches, tandis que la porte du transept est de niveau avec le sol extérieur.

Quelques-unes de ces rues offrent, à un point quelconque, une sorte de renflement qu'on décore du nom de place. Il est de ces places si peu apparentes, qu'on les cherche encore après les avoir dépassées.

En fait de places régulières, je n'en vois pas plus de six qui méritent ce nom : c'est dans la ville basse, la place dite de l'Ancien-Marché, qui n'a rien de remarquable; la Grande-Place, sur laquelle s'élèvent le magnifique Hôtel-de-Ville, et, vis-à-vis, la Maison du Roi, qu'on appelle aussi la *Maison au pain* ou Broad-huysen : aux deux bouts, d'anciennes maisons de corporations assez curieuses; la place de la Monnaie, où l'on voit en effet l'Hôtel des Monnaies faisant face au Grand-Théâtre; enfin, la place des Martyrs, qu'on a débaptisée de son ancien nom de Saint-Michel, après y avoir enterré les victimes des journées de septembre. Dans la ville haute, sont la place des Barricades et la place Royale dont vous allez trouver la description ci-dessous. Adieu donc pour aujourd'hui.

II.

J'ai terminé ma première lettre en vous parlant du haut quartier ou quartier aristocratique de Bruxelles : permettez-moi de vous y ramener en vous faisant monter la rue Montagne-de-la-Cour. Cette rue forme comme la tête d'un long serpent de seize cents mètres qui traverse, sous plusieurs noms, toute la ville dans la direction du sud-est au nord-ouest, et dont la queue aboutit directement à la route de Gand. C'est l'équivalent, en raccourci, de la grande voie qui s'étend à Paris de la barrière Saint-Martin à la barrière Saint-Jacques, ou plutôt de celle qui va en se tortuant de La Chapelle à la barrière d'Enfer. On peut en quelque sorte la considérer comme la colonne vertébrale de la capitale de la Belgique, et un faiseur d'épigrammes ne manquerait pas de dire que c'est en effet un type des épines dorsales bruxelloises, généralement assez ennemies de la ligne droite. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cette propension au zigzag se remarque plus volontiers chez les femmes; aussi un établissement orthopédique, que vient de fonder à la porte de Namur un médecin français, promet-il de prospérer. Il semble que tout, choses ou gens, a besoin d'être contrefait pour s'acclimater ici.

Si vous ajoutez à ceci ce que j'ai dit dans ma précédente, vous en conclurez que le beau sexe y est peu favorisé. Ce n'est pas qu'on ne rencontre assez volontiers, là comme autre part, une foule de jeunes personnes blanches et roses, beaucoup trop blanches et trop roses même, car la réunion de ces couleurs tendres, qui donnent à une jeune fille une apparence tout aérienne, tout éthérée, n'est que trop souvent le pronostic d'une affection féconde en effets désastreux pour la beauté.

Ici, il n'est guère de transition apparente pour une femme entre l'âge de dix-sept à dix-huit ans et l'âge de quarante ans; on dirait qu'une génération entière manque. On m'assure qu'il n'en est pas de même dans les autres villes de la Belgique; je vérifierai cette assertion sous peu. En attendant, j'ai voulu faire des expériences, et dès que j'aperçois à la promenade, au théâtre ou dans une boutique une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, aux yeux brillants, au teint frais, à la taille irréprochable, au râtelier complet, je m'enquiers de son pays, et l'on me répond communément : *Liégeoise, Gantoise*, quelquefois *Parisienne*, jamais *Bruxelloise*.

C'est principalement dans la rue de la Montagne-de-la-Cour qu'on voit en plus grand nombre de ces jolies marchandes, parce que c'est là aussi que se trouvent les plus belles boutiques. Je ne saurais mieux la comparer, proportion gardée s'entend, qu'à notre rue Vivienne ou à notre rue Richelieu. C'est le bazar d'élite de tous les objets de luxe à l'usage de la *fashion* et du *comfort*, et la plus convenable arrivée au quartier vraiment monumental d'en haut, au quartier de la Cour.

La rue débouche tout vis-à-vis l'église moderne de Saint-Jacques sur Caudenberg, sur la place Royale, espèce de T ou plutôt de maillet à manche tronqué, qu'entourent sur trois côtés, représentant un développement de quelque trois cents à trois cent cinquante mètres, de belles maisons d'une grande architecture uniforme et monumentale, rappelant quelque peu celles de notre place Vendôme, avec balcons de pierre à balustres. C'est sur cette place, construite au siècle dernier, devant le bâtiment de la haute Cour militaire, que se réunissent le soir les tambours et les trompettes de la garnison, pour préluder à la retraite par des batteries et des fanfares.

Il paraît que chacune des trois ouvertures de cette place était décorée autrefois d'une espèce d'arc de triomphe, ou d'un portique à colonnes qui a été abattu; de même qu'on a détruit chez nous, il y a peu d'années, les deux arcades hardies qui reliaient notre théâtre de l'Odéon aux maisons latérales, et donnaient à la place un aspect pittoresque qu'il faut regretter. Notre place Royale, qui formait un tout si complet et si original, vient d'être également défigurée et déshonorée. Les mutilateurs sont, dit-on, plus rares en Belgique qu'en France; je veux le croire; mais on voit que quand ils s'y mettent, ils ne cèdent en rien aux nôtres. Retournons sur la place Royale de Bruxelles.

De la droite de la tête du maillet, part la rue de la Régence, qui conduit au chevet de la belle et curieuse église du Grand-Sablon; de la gauche du maillet part une courte rue de la même architecture que la place, conduisant à l'ouverture de la magnifique rue Royale, longue de plus de quinze cents mètres, large de vingt-sept, bordée d'un côté, sur un tiers de sa longueur, par le Parc, magnifique jardin où je vous mènerai faire un tour de promenade, sur l'autre côté par des jardins, de beaux hôtels, et à l'entrée de laquelle est une petite place latérale où s'élève un monument à la mémoire du général Belliard, non encore achevé.

Le Parc, qui a la figure d'un parallélogramme, dont la sommité voisine de la place Royale représente une ligne brisée en trois parties égales, est entouré sur les trois autres par les belles rues de : *Bellevue*, qui n'est pas moins large que la rue Royale, et sur laquelle donnent l'entrée du palais du roi, ainsi que les fenêtres des appartements; *Ducale*, sur laquelle est l'ancien palais du prince d'Orange; de *la Loi*, occupée en entier par le palais de la Nation, faisant face à celui du roi, et par les hôtels de plusieurs ministères.

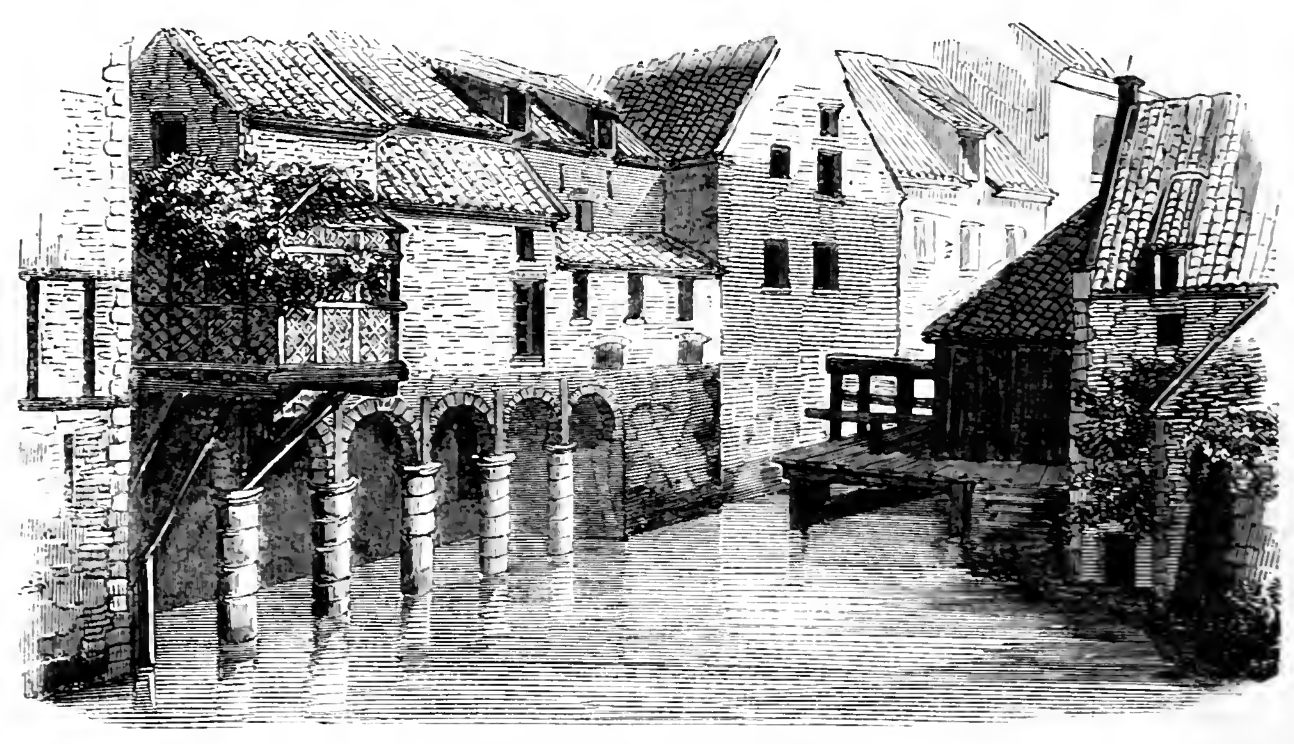
Je tâcherai de vous donner prochainement une idée du style de ces divers édifices, mais vous pouvez dès à présent vous figurer combien leur réunion à l'entour d'un beau jardin planté de grands arbres et heureusement distribué selon un système moitié anglais, moitié français, et parfaitement entretenu comme on entretient tout en Belgique, peut donner d'éclat à cette partie de la ville.

Bruxelles est entourée, sans interruption, de boulevards formés d'une double rangée d'arbres, présentant un développement de sept mille mètres environ, ouverts de treize portes, dont une seule, la porte de Hal, est monumentale. Je vous en donnerai les dessins plus tard. Plusieurs de ces portes communiquent à des faubourgs populeux. Il en est deux, néanmoins, qui n'existent guère encore qu'en principe, ce sont le quartier Louise et le quartier Léopold.

La basse ville est traversée par deux petites rivières tortueuses comme ses rues, larges seulement de quelques mètres, qui semblent vouloir être, au moins par le nom, une contrefaçon de Paris ; l'une s'appelle la Senne, l'autre la petite Senne. Ces rivières sont encaissées par des murailles que l'humidité et le défaut d'air rendent toutes vertes ; c'est, je crois, le seul endroit que les Bruxellois aient oublié de badigeonner.

Vous savez combien sont presque toujours pittoresques ces percées que le passage d'une petite rivière commande dans les rues d'un bourg ou d'un village ; vous apercevez là d'un coup d'œil rapide, de votre chaise de poste ou par la lucarne de votre diligence, en passant sur un pont que vous trouvez toujours trop court, des arbres qui se mirent dans l'eau, opposant leur fraîche et mystérieuse verdure à la verdure desséchée et poudreuse des arbres de la route, à l'aspect glacial et monotone des maisons. Pour animer la scène, se trouvent tout à point un pêcheur qui s'endort sur sa ligne ; une jeune fille qui vient emplir sa cruche comme la pieuse Rébecca, ou laver son linge comme la belle fille d'Alcinoüs ; des oiseaux aquatiques dont les manœuvres tracent sur la face de l'onde de longues paraboles concentriques, et remuent une multitude de paillettes brillant de tous les feux du spectre solaire. Le voyageur ne manque jamais en passant de jeter un regard complaisant sur ces points de vue fugitifs, empreints d'une apparence de calme et de paix qui lui fait regretter de ne pouvoir planter sa tente sur ce rivage tranquille.

Dans une ville industrielle, il ne faut point compter sur le pittoresque ; chaque mètre de terrain doit produire son revenu ; chaque goutte d'eau courante doit faire tourner une roue. Aussi, j'ai eu beau chercher tout le long des deux Sennes, je n'y ai trouvé à faire que le modeste croquis que je vous envoie.



Ancienne maison de Bruxelles.

Les promenades favorites sont le Parc, le boulevard Botanique et l'allée Verte.

Je vous ai déjà entretenu du premier, et probablement m'accusez-vous d'être peu méthodique lorsque vous me voyez revenir plusieurs fois sur le même objet. Observez, je vous prie, que je n'ai nullement la prétention de faire un itinéraire, que je couche mes idées sur le papier au fur et à mesure qu'elles se présentent d'elles-mêmes, ou qu'elles sont provoquées par quelque circonstance extérieure. Ayez donc la bonté de les accepter comme elles me viennent.

Le Parc, pour épuiser ce sujet, est un jardin qui n'a guère plus de quatre cent cinquante mètres de long sur deux cent cinquante de large ; mais l'architecte qui l'a planté, il y a près de soixante-dix ans, a fait un si judicieux mélange du style sévère du jardin français et du style pittoresque des jardins anglais, évitant ainsi la froideur qu'on reproche quelquefois justement aux premiers, le décousu des autres, qu'il a réussi à créer un ensemble à la fois monumental et gracieux. Il est bon de noter que cet architecte était un Français, du moins me l'a-t-on dit même à Bruxelles, quoique son nom de Zinner ne semble pas accuser cette origine.

Je vous donne ci-contre un petit plan de ce jardin.

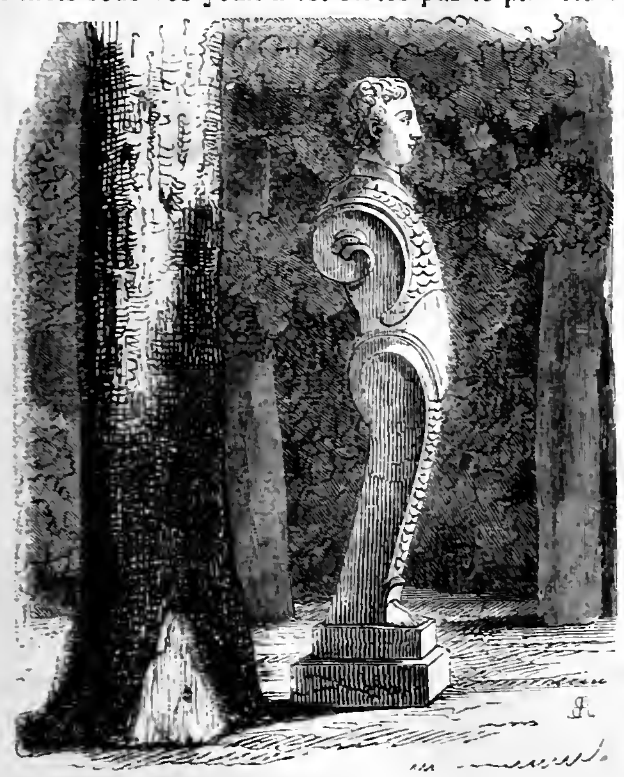
Figurez-vous, pour bien le comprendre, que tous les grands massifs sont plantés sur des terrains rapportés de deux mètres de hauteur, qui ajoutent autant à l'élévation des arbres d'un beau jet, je vous le jure, et que ces massifs, au lieu d'être géométriquement disposés en quinconces comme chez nous, ce qui leur donnerait peu de masse eu égard à la médiocre superficie qu'ils occupent, sont entremêlés d'arbres plus petits, qui leur prêtent l'apparence d'épais fourrés découpés par des chemins sinueux.

Par opposition, aux deux points que je vous ai marqués A et B, sont deux fonds ou entonnoirs boisés et ombreux, formant un agréable contraste avec les allées sablées et les ronds-points exposés au soleil. Une simple perche, placée transversalement, avertit qu'on ne doit pas descendre dans ces fonds où beaucoup d'inconvenances pourraient se commettre, et l'on m'assure qu'il ne vient dans l'idée de per-

sonne, même des gens les plus grossiers, d'enfreindre la défense. Cela vous paraîtra d'autant plus extraordinaire, qu'il n'y a pas ombre de sentinelles ni aux portes, ni dans l'intérieur du Parc ; que les surveillants s'y montrent rarement, et que le soir, quand le son d'une cloche a annoncé la fermeture des portes, on ne voit point, comme aux Tuileries, des soldats traquant l'arme au bras le pauvre monde pour le faire sortir; on n'entend pas une multitude d'aboyeurs, hurlant d'une manière sauvage aux oreilles des promeneurs paisibles, comme cela se pratique au Luxembourg.

Il en résulte bien que de temps en temps, ce qui est arrivé à votre serviteur, quelques flâneurs se trouvent enfermés ; mais rien n'est si facile que de se désemprisonner, le jardin n'étant clos que d'une mince haie vive de charmille ne dépassant guère la hauteur d'appui, et fortifiée au dehors par une simple barrière rustique formée de pieux reliés par des perches. Eh bien ! je n'ai pas entendu dire, quoique la fermeture n'ait lieu généralement qu'à la nuit tombée, qu'on ait reconnu le besoin de prendre des mesures pour empêcher la circulation dans l'obscurité au milieu des fourrés et dans les autres endroits écartés ou mystérieux. Cependant la ville de Bruxelles, dont je vous vantais la propreté matérielle, n'est pas plus exempte qu'une autre grande ville de ces immondices morales qu'on est presque toujours sûr de rencontrer le soir en tas dans certaines rues tristement privilégiées.

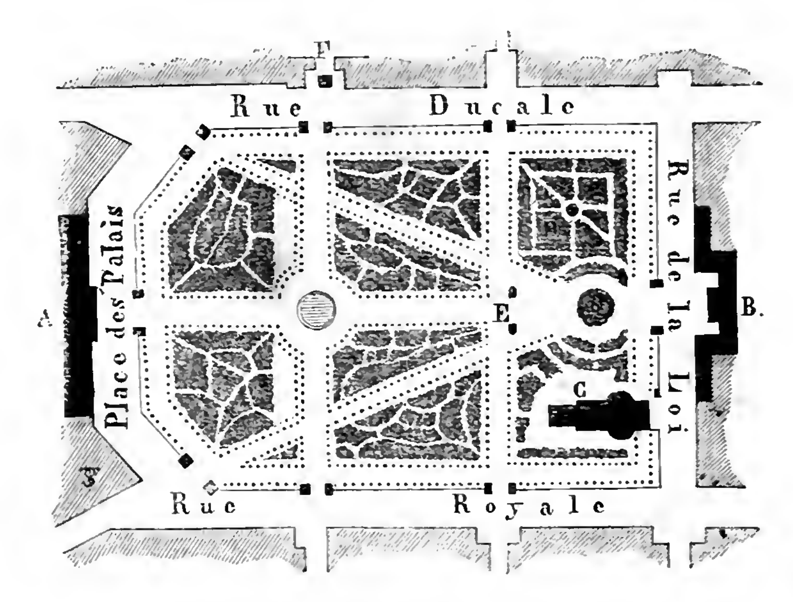
L'art du statuaire a voulu mêler ses œuvres à celles de l'architecte pour la décoration du Parc. A l'entour des deux ronds-points que vous voyez sur le plan, dont l'un est occupé par un bassin, l'autre par un immense parterre circulaire, et dans quelques allées principales, sont placés des Termes surmontés de têtes. Le style des termes appartient incontestablement au goût indigène ; l'échantillon que je mets sous vos yeux n'est certes pas le plus ridicule.



Terme dans le Parc, à Bruxelles.

Aux deux points C et D, sont deux groupes portés sur des piédestaux parallélogrammatiques, à bases renflées, représentant, l'un le Commerce, l'autre l'Agriculture. Ces groupes sont composés d'enfants gros, gras, obèses, ressemblant parfaitement à ces figures aérostatiques qu'on fait depuis quelques années en baudruche, paraissant devoir suer le faro par tous les pores, si l'on n'y mettait bon ordre, en les oignant chaque année d'un nouvel enduit de peinture à l'huile. Vous pouvez vous figurer l'effet.

Le petit bâtiment teinté de noir que vous voyez sur un des coins du jardin est ce qu'on appelle le Vauxhall, qui n'a rien de comparable ni à celui de Londres, ni à celui qu'on voyait il y a peu d'années encore à Paris vis-à-vis le Diorama incendié. La partie donnant sur la rue de la Loi est tout simplement un théâtre assez mesquin où sont joués les vaudevilles et les farces de nos théâtres de la Bourse, du Palais-Royal et du boulevard Montmartre, et assez souvent, aussi souvent du moins qu'il est possible, par les acteurs de ces mêmes théâtres. Vous voyez que Paris vous suit partout sur cette terre, que tout semble forcer d'être française (1) ; l'autre partie, sur le Parc, est un café fort simple, où l'on a les indicibles avantages de fumer sous la verdure à la vue des promeneurs à qui cette jouissance est interdite, et d'entendre une musique soporifique, exécutée par une douzaine de musiciens paraissant dormir autour d'une longue table et ne jouer que par réminiscence ; après chaque morceau, le chef d'orchestre vient faire la cueillette des sous.



Plan du Parc, à Bruxelles.

Il en est tout autrement au côté opposé du Parc ; là, sous une rotonde à jour, le dimanche, se rend la musique militaire du régiment des Guides, pour exécuter des morceaux d'harmonie, à l'issue de la messe musquée. C'est là qu'il faut aller pour voir, au milieu de la journée, la population élégante bruxelloise dans sa parure de ville.

De temps à autre, ces concerts se renforcent d'un orchestre composé d'amateurs ou artistes formant la société dite de la grande harmonie. Dans ces occasions les portes du Parc sont fermées au public, et l'on n'y est admis que moyennant une rétribution de cinquante centimes, dont le produit est destiné aux pauvres. Ces jours ne sont pas les moins brillants, ils sont très-profitables à ceux à qui ils sont dédiés, et je ne vois pas pourquoi Paris, qui adopte avec empressement tant de sottises étrangères, n'adopterait aussi, par-ci, par-là, quelques bons usages tels que celui-ci. J'ai assisté à quelques-unes de ces matinées musicales. J'aurais juré plus d'une fois, je ne sais par quelle fatalité, que je venais d'entendre des quadrilles de Musard, ou des morceaux de la *Muette*, ou des *Huguenots*, de *Guillaume Tell* ou de *Robert-le-Diable* ; mais le programme (1) me prouvait péremptoirement que mon érudi-

(1) Depuis que ces lettres ont été écrites, Bruxelles s'est enrichie de deux nouveaux théâtres, l'un dit des *Nouveautés*, l'autre du *Vau-*

tion musicale était en défaut, et que les morceaux exécutés étaient bien des fruits indigènes. Ainsi soit-il. L'exécution m'a paru d'ailleurs très-remarquable; bien supérieure, pour ce qui concerne la musique militaire, à ces symphonies discordantes que nos musiciens de régiments de ligne exécutent aux Tuileries et au Luxembourg, emprisonnés dans un parterre ou mêlés à la foule qui les coudoie, et qui peut bien s'attribuer une bonne partie des fausses notes qu'ils se permettent.

Est-ce que notre amour pour les arts, qui nous vaut ces prétendus concerts, ne pourrait pas s'étendre jusqu'aux concertants, et leur procurer, dans l'un et l'autre jardin, un modeste pavillon, où ils n'auraient pas l'air de jouer par charité, comme ces artistes qui courent les rues?

Je viens de vous parler de la *messe musquée.*

« On appelait ainsi, dit Mercier (*Tableau de Paris*), une messe qui se disait, il y a quelques années, au Saint-Esprit, à deux heures. Le beau monde s'y rendait en foule avant le dîner.... L'archevêque a défendu cette messe, et l'on a pris le parti de s'en passer. Il aurait mieux valu ne point abolir la *messe musquée.* »

On peut, vous le savez, voir encore à Paris quelque réminiscence de cette messe à Saint-Roch, à Saint-Thomas d'Aquin, à Notre-Dame de Lorette tous les dimanches, après une heure. C'est à ce moment que les élégantes de l'aristocratie nobiliaire, de l'aristocratie financière, encombrent les rues environnantes de leurs équipages et de leurs laquais, parent l'église de leurs toilettes mondaines et inondent l'atmosphère de leurs parfums peu canoniques.

Bruxelles avait oublié de nous emprunter une mode si confortable, et, par suite de cette lacune, les fidèles peu matineux manquaient souvent l'office; un bon chanoine de Sainte-Gudule, pour concilier leur dévotion avec leur paresse autant que faire se pourrait, a imaginé ces années dernières de fonder une messe tardive qui a eu de suite le privilége d'attirer le beau monde, les belles toilettes, et où l'on n'étouffe ni plus ni moins qu'à Saint-Roch à la même heure.

N'allez pas vous imaginer qu'il ne s'agit, comme à Paris, que d'une assistance à peu près entièrement féminine. Les hommes ne rougissent pas ici d'assister aux offices; la population se prétend religieuse, et manifeste sa croyance. Les médisants prétendent, de leur côté, que de même qu'à Séville et à Grenade, la dévotion n'est pas toujours le seul motif qui remplit les églises des villes de la Belgique, et qu'il ne s'y ébauche pas moins de mariages que dans les soirées, quoique tous ne s'y terminent pas. Il va sans dire que la messe musquée n'est pas la moins féconde en incidents de ce genre. Au reste, l'intérieur des temples offre pendant la célébration du service divin un aspect recueilli qui fait honte à un Français; on n'y voit point de ces promeneurs perpétuels, qui semblent n'entrer dans une église que pour lorgner les femmes et afficher l'ignorance, le dédain des pratiques religieuses et insulter à Dieu. Il est absolument interdit de circuler dans les églises dès que l'office est commencé, sinon pour aller prendre sa place, et des avis imprimés en gros caractères, affichés à toutes le portes, rappellent cette défense à ceux qui seraient tentés de l'oublier. Les suisses tiennent sévèrement la main à cette règle d'une police bien entendue, dont ne paraissent pas se douter ceux qui devraient les surveiller, ou l'exercer.

Si le Parc est la promenade du milieu du jour, l'allée Verte est celle de l'après-dînée.

L'allée Verte est située tout au bas de la ville, dans la direction de la route de Malines et d'Anvers, de Laken, qui est le Neuilly de Bruxelles, moins les belles îles sur la rivière. C'est là qu'est le palais de campagne du roi, ce palais où Napoléon signa plus d'un décret.

Cette allée Verte est une longue avenue plantée de quatre rangées d'arbres, et qui a près d'une demi-lieue de longueur. C'est là que tous ceux qui ont des chevaux, des équipages, la plus simple demi-fortune, vont les faire admirer, ou tout au moins exciter l'envie de ceux qui n'en ont pas. A Bruxelles, le luxe est grand sur ce point; c'est même plus qu'un luxe, c'est une passion; il y a une sorte de honte pour qui sort un peu du commun des martyrs, de n'avoir pas sa calèche ou pour le moins son tilbury, J'ai entendu parler de plus d'une maison, dont les maîtres, possesseurs de six ou huit mille francs de revenus tout au plus, se nourrissent en cachette de pommes de terre, de haricots, pour pouvoir entretenir une voiture. Les élégants du second ordre font comme chez nous; ils louent des chevaux pour aller caracoler dans l'allée Verte, ou s'y font promener dans des *vigilantes*, c'est-à-dire des cabriolets ou des calèches de place. Il faut dire que pour la plupart ces chevaux de louage sont fort supérieurs à nos tristes locatis, et que ces voitures sont d'une propreté fort inconnue de nos loueurs de véhicules publics, sans que les prix soient plus élevés.

Les plus modestes promeneurs, c'est-à-dire les plus nombreux, vont à pied dans la contre-allée de droite, celle de gauche qui longe, à quelques mètres de distance seulement, le canal de Charleroi, est beaucoup moins fréquentée. On jouit de la première d'une vue champêtre très-étendue et fort agréable, quoiqu'elle soit unie comme une table, ce que vous savez déjà être la physionomie générale du pays. Mais ces vastes plaines de verdure qui ne sont que des marais, le voisinage du canal de Wilfebroeek qui la longe à quelques mètres seulement de distance, l'épaisseur des arbres séculaires de l'allée qui s'entrelacent comme ceux d'une forêt, rendent les approches de la soirée humides et pernicieuses pour la santé, principalement pour les femmes, plus attentives à briller par de légères toilettes qu'à se garantir contre les influences d'une mauvaise atmosphère. Les promenades à l'allée Verte et les privations qu'on s'impose pour y briller sont considérées par quelques médecins comme faisant partie des causes de ce mal dont je vous ai fait connaître les funestes effets. Nonobstant le nombreux concours qui afflue en ce lieu, la spéculation n'y a point encore établi de chaises; elles se sont jusqu'à présent restreintes au Parc sous la forme de siéges à fond de bois, lourds, carrés et incommodes. Les bancs établis par l'édilité en assez grand nombre dans ce jardin et dans l'allée Verte sont, au contraire, infiniment plus commodes que les nôtres, tous pourvus d'un dossier légèrement renversé et d'accoudoirs à chaque extrémité, autre amélioration que je voudrais aussi voir introduire chez nous.

Au bout de l'allée Verte est un jardin public portant le nom pompeux de Tivoli, et celui plus ambitieux encore de *Jardin des Fées*. Les délices de cet *Eden* comprennent la locomotion dans des allées sablées, dessinées au travers d'une plantation d'arbrisseaux *pas plus hauts que cela*, qui donnent de l'ombre jusqu'à la rotule du genou, quand le soleil descend sur l'horizon; la promenade en bateau sur

deville. Le premier est très-remarquable par son système nouveau d'éclairage, qui a lieu à travers un plafond de verre transparent, disposition qui fait disparaître l'inconvénient de l'énorme lustre suspendu, si menaçant pour le parterre, si incommode et si pernicieux pour la vue des personnes placées à son niveau. Il y a dix ou douze ans, un architecte de Paris avait projeté l'établissement d'un système analogue pour les théâtres de cette capitale. Nous sommes bien aises de prendre date, afin de rendre à chacun ce qui lui est dû.

un petit ruisseau verdâtre, faisant le tour d'un tertre sur lequel on a bâti un *casino* carré, fort peu architectonique surtout dans l'intérieur, au milieu de gros plâtras tout blancs posés côte à côte, qui ont la prétention de figurer des rocailles. Là, dans un corridor qui fait le tour de l'édifice, on boit du faro et l'on fume le cigare de rigueur. Plus loin, en plein vent, une aigre musique de guinguette, exécutée par un orchestre en blouse installé au milieu des sables comme une pyramide d'Égypte, ne fait danser personne. On allume, le soir venu, deux ou trois cents verres de couleur, puis on tire une cinquantaine de fusées aux acclamations des grisettes, des commis marchands et même de la bourgeoisie, qui ne dédaigne pas de venir chercher là des *divertissements* qu'elle ne saurait rencontrer autre part, car les fées belges champêtres semblent avoir jeté leurs baguettes, épuisées des efforts qu'elles ont faits pour inventer de si belles choses.

Il est vrai que sous ce rapport nous ne sommes guère plus riches aujourd'hui ; si je ne me trompe, la Grande-Chaumière, ce paradis des étudiants, est tout ce qui nous reste comme jardin où l'on danse. Mais on entend parler encore des merveilleuses fêtes qui se donnaient dans ces jardins non moins merveilleux de Biron, de Marbeuf, du hameau de Chantilly, de Tivoli, de Frascati, de Beaujon, de Ruggieri, du Delta et dans beaucoup d'autres que j'oublie. Notre Grande-Chaumière, du plus loin que je me la rappelle, est une délicieuse oasis comparée au désert du jardin des Fées bruxelloises.

Mes jouissances et mes expérimentations se multiplient à souhait.

Un honnête Bruxellois qui m'a accueilli avec une cordialité toute française, vient me prendre pour me mener à la Société du *Commerce*. Que diable allez-vous faire là, vous écrierez-vous, et depuis quand vous mêlez-vous de commerce ? Ne vous hâtez pas de juger du contenu du sac sur l'étiquette, comme font les Parisiens.

Les Bruxellois aiment beaucoup jouer, boire et fumer; c'est ce qui les a engagés à fonder plusieurs sociétés littéraires, dont la principale est celle du *Commerce*, peut-être par allusion à ce qu'ils ne considèrent guère la littérature que du point de vue commercial. En fait de littérature donc, on trouve d'abord dans cette société, comme dans toutes les autres : 1° un billard ; 2° des cartes ; 3° des trictracs, des échecs ; 4° des cigares. Secondement des journaux, surtout des journaux de Paris, depuis le Moniteur universel jusqu'au Charivari inclusivement. Du reste, il n'y est jamais question ni de livres, ni d'arts, ni même de commerce ; je vous dirai tantôt pourquoi.

Ces sociétés littéraires ne font aucun tort aux estaminets, lesquels sont de grandes salles ayant pour tout ornement la blancheur des murs, pour mobilier, des tables, des bancs et un comptoir bien cirés, sans compter les étagères ou dressoirs garnis d'une infinité de mesures d'étain, brunies, polies, brillantes comme de l'argent. C'est dans ces mesures que les robinets, correspondant au cellier, qui règnent tout le long du comptoir comme des pièces d'artillerie sur le couronnement d'un bastion, versent incessamment des flots mousseux de faro, de bière blanche de Louvain, de Lambic et de trois ou quatre autres sortes de bières ; car on n'a pas l'habitude ici de servir la bière en bouteille comme dans nos cafés ; le temps manquerait ainsi que la place. Lorsque l'épaisse atmosphère formée par la fumée des cigares, et à travers laquelle la flamme du gaz n'apparaît que comme un point rouge, vient à se dissiper pour un moment, vous pouvez apercevoir autour des tables bon nombre de bourgeois, de magistrats, de négociants qui viennent volontiers partager avec les gens de conditions fort inférieures les plaisirs de la nicotiane et du houblon.

Ces estaminets ne sont pas moins bruyants et sont certainement plus fréquentés que les cabarets de Paris ; mais au lieu de cette gaieté pétillante, de ces joyeux propos, de ces lazzis pleins de verve que l'homme du peuple, le plus grossier, trouve souvent chez nous au fond du verre, l'ivresse du buveur de faro ne se manifeste au premier degré que par une expansion de bruit qui n'est qu'étourdissante, à son degré extrême que par un morne abrutissement. Je serais tenté de dire qu'il y a entre ces deux ivresses la même différence qu'entre la mousse froide et compacte de la bière et la mousse légère et fugitive du vin de Champagne.

Je veux, pour vous laisser sur la bonne bouche, quant à l'article des estaminets, vous faire connaître un genre de décoration tout à fait pastoral que vous ne vous attendriez pas à rencontrer dans de tels endroits. Ce sont des couronnes placées soigneusement sous verre contre les murs de la salle, et ces couronnes sont des espèces d'*ex-voto* ou de primes décernées à la bienfaisance par les pensionnaires de l'hospice des vieillards, au profit desquels se font des collectes le soir dans ces réunions buvantes et fumantes. La plus belle couronne se donne à l'établissement qui a offert la plus belle collecte. J'aime mieux, et vous partagerez mon sentiment, ces œuvres de charité, que ces *poules d'honneur* qui ont lieu dans certains cafés et dans certains estaminets de notre bon Paris, qui a encore beaucoup à emprunter, ainsi que vous le voyez, à ses voisins, touchant la manière d'accroître les ressources des pauvres. Voici un des cas où la contrefaçon serait licite, et il serait noble à lui de s'y livrer, pour se venger de celle qu'on fait ici déloyalement à son préjudice.

SCHMIT.

CHRONIQUE DU PONT-NEUF [1].

XII. Le Pont-Neuf en 1640. — Les petites industries. — Mendiants, caïmans, coupeurs de bourse et tireurs de laine. — Les voleurs comme il faut. — Richelieu et Louis XIII. — Sonnet de Pierre Corneille.

La période de 1640 à 1650 est d'une grande importance dans l'histoire de France et dans celle du Pont-Neuf. Durant ce court espace de dix années, Richelieu meurt, Louis XIII meurt ; les troubles de la Fronde mettent aux prises la cour et le Parlement ; et le Pont-Neuf, placé entre le palais et le Louvre, devient le théâtre de graves événements, et comme le champ de bataille où luttent les forces des deux partis.

Avant d'aborder cette partie sérieuse de notre chronique, arrêtons-nous un moment à considérer la physionomie du Pont-Neuf en 1640, ou plutôt contentons-nous de décrire,

(1) Voir les numéros de juin et d'août 1845 et d'avril 1846.

en la reproduisant, à la page suivante, la curieuse gravure que nous avons donnée en tête de cet écrit.

Cette gravure est de Stephano della Bella, artiste florentin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Elle est dédiée au roi Louis XIII. Rien, dans l'ensemble ou le détail des scènes qu'elle représente, ne signale les troubles qui éclatèrent en 1644. Rien, par conséquent, ne nous empêche de la considérer malgré sa date (1646), comme répondant à une époque de quelques années antérieure.

En y jetant les yeux, on est frappé tout d'abord de la magnificence du point de vue et de la piquante variété des sujets qu'elle renferme. Au centre, autour de la statue de Henri IV, des charlatans discourent au milieu de la foule ébahie. Non loin de là, les promeneurs, les oisifs, les nouvellistes viennent, selon l'expression du poëte Saint-Amant, faire leur cour au cheval de bronze, c'est-à-dire, s'asseoir au soleil, et deviser sur les grands intérêts de l'Etat. C'est *la petite Provence* du dix-septième siècle. A droite, les trottoirs sont couverts de marchands de toute sorte : marchands de vins, marchands de fruits, marchands de friperie et menue mercerie. A gauche, des spadassins se battent à outrance, tandis que le guet arrive au pas de course pour séparer ou plutôt pour arrêter les combattants.

Si nous ne savions déjà combien, en dépit des édits des rois et des déclarations du Parlement, les duels étaient dans les goûts et les habitudes de l'époque, nous en trouverions ici une nouvelle preuve dans l'indifférence des spectateurs. C'est à peine si les plus rapprochés de l'événement daignent y prendre garde. Les autres poursuivent leur chemin tout entiers au plaisir de la promenade, pensant sans doute que les plus furieux coups d'épée ne sauraient valoir ni un couplet de chanson, ni un tour de gobelet, ni une vive repartie. Que les duellistes se battent et s'égorgent, qu'importe ; et pourquoi s'arrêter pour si peu? c'est l'affaire du guet tout au plus. Donc, la foule insouciante passe sans détourner la tête, sans regarder comment se battent les duellistes, sauf à se dédommager plus tard, en allant voir en Grève comment on les punit (1).

La chaussée du pont est encombrée de bêtes de somme, de lourdes charrettes et de riches carrosses précédés de coureurs à pied. D'élégants cavaliers paraissent çà et là, lançant leurs chevaux au galop, ou s'approchant des carrosses pour saluer les dames dont on aperçoit les têtes à travers les glaces ou les portières. Quelques piétons, fourvoyés au milieu de cette immense cohue, se hâtent d'échapper au danger en se réfugiant sur les trottoirs. C'est là, dit-on, que le père Arnoux, un des confesseurs du roi, passant dans un somptueux équipage, faillit écraser un frère minime à qui il dit, pour s'excuser sans doute de ne l'avoir pas aperçu :

Minime, Minime, semper minimus eris (1).

A quoi l'autre riposta sur-le-champ :

Jesuita, jesuita, non Jesus ibat ita (2) !

On rapporte aussi (mais nous hésitons à le croire), qu'un seigneur étranger passant sur le Pont-Neuf, sur le soir, son cheval s'abattit, et fut presque aussitôt écrasé par un carrose lancé à toute vitesse. Le seigneur ayant mis l'épée à la main, pour tirer vengeance de cet acte de barbarie, le cocher, effrayé, ne trouva d'autre excuse à donner sinon qu'il avait pris le cheval pour un homme.

N'oublions pas de mentionner, comme circonstance caractéristique de l'époque, le nombre prodigieux de caïmans (3) ou mendiants, infirmes ou valides, qu'on voit répandus sur toute la surface du Pont-Neuf. Les uns, rangés contre les trottoirs, chantent ou crient en implorant la pitié des assistants, les autres se pressent autour des brillants équipages, et tous se parent avec ostentation des infirmités dont leur corps est couvert. Pour le coup, on se croirait dans la vallée des larmes et des misères. Mais qu'on se rassure, ces larmes ne sont point l'expression de la douleur, et ces misères ne sont le plus souvent que mensonge et imposture. Fussent-elles vraies, il ne faudrait pas trop s'en attrister, car, comme dit Regnier, le poëte contemporain :

Souvent aux malheureux les malheurs sont propices,
Puis, les gueux en gueusant trouvent mille délices.

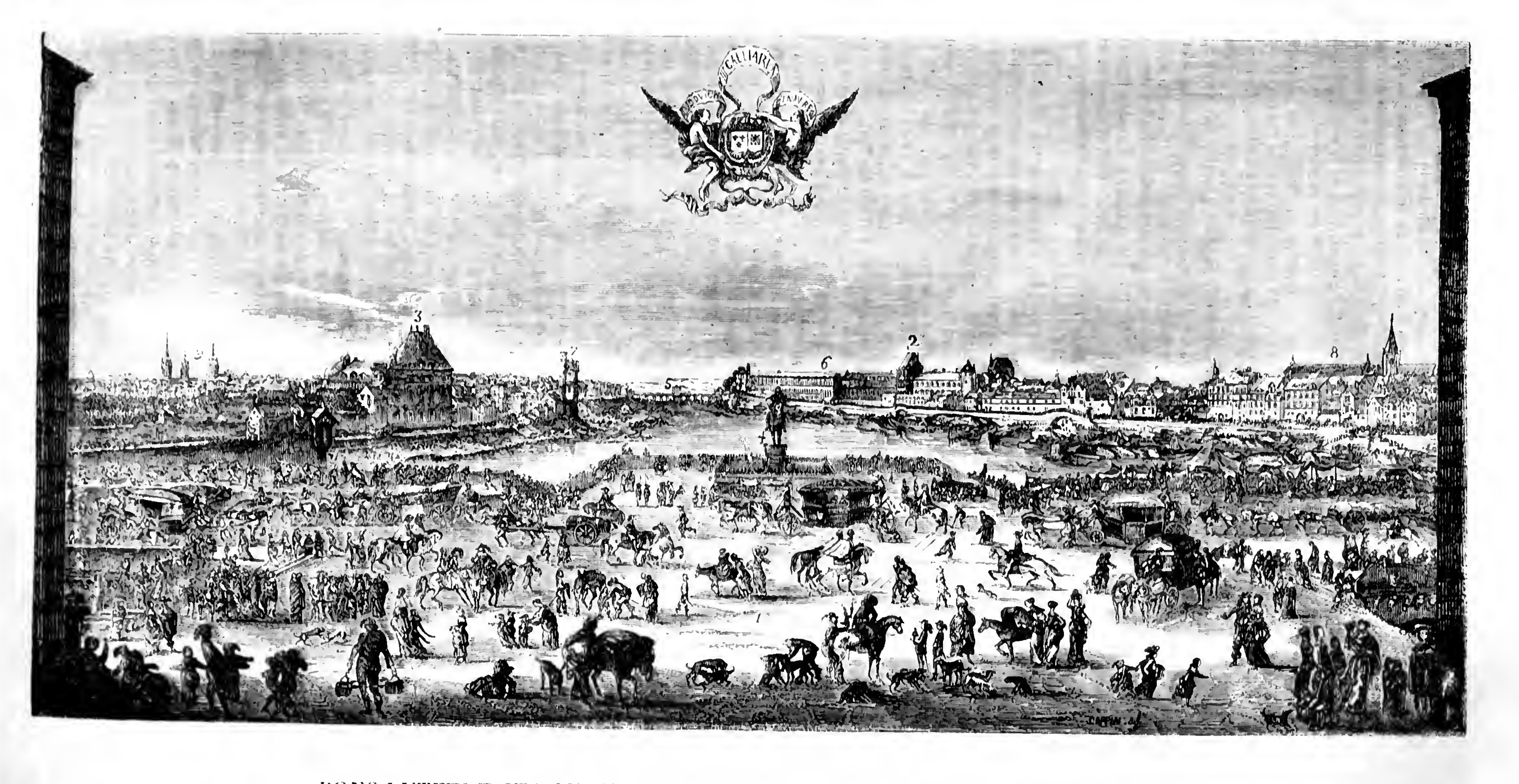
Laissons-les donc exploiter leur honnête industrie, et passons outre.

(1) Le duel était la passion des classes élevées. La jeune noblesse surtout faisait profession de batailler sans cesse, à tout propos, ou même sans propos. Pour en venir aux mains, il n'était pas nécessaire d'avoir une insulte à venger, une querelle à vider, une haine à satisfaire, non, il suffisait de se rencontrer, de se regarder d'une certaine façon, de se déplaire au premier aspect, sur la mine... aussitôt on se mesurait des yeux, on se provoquait, les épées sortaient du fourreau, le sang coulait par les rues, sur les places publiques, et le vainqueur allait réjouir ses cercles habituels du récit de ses belles prouesses. — Henri II avait puissamment contribué à mettre le duel en honneur. Henri IV, le premier entre ses successeurs, entreprit de réformer cet usage barbare, et il rendit un édit portant les peines les plus sévères contre ceux qui oseraient se battre. Il était temps, puisque, d'aprés l'Etoile, *au mois de mars* 1607, *on avait donné avis au roi que, depuis l'avénement de Sa Majesté à la couronne, on faisait compte au moins de quatre mille gentilshommes tués en ces misérables rencontres.* — Sous Louis XIII, la mode des duels reprit avec une frénésie que la sévérité inflexible du cardinal de Richelieu fut impuissante à réprimer. Il y eut d'éclatants exemples sans doute ; les sires de Bouteville et Deschapelles furent exécutés en place de Grève ; mais le sang versé sur les échafauds n'amortit point une passion qui consistait à braver la mort, et qui dans de nouveaux périls semblait puiser un aliment et des forces nouvelles. C'est alors que brillèrent du plus vif éclat les *Rodomonts* et les *raffinés d'honneur.* Dans les lieux publics, partout où il y avait presse ou tumulte, on les voyait, disent les historiens contemporains, le feutre sur l'oreille, la tête ombragée d'un volumineux panache, couverts d'un riche manteau de velours ou de taffetas, le pourpoint et le haut de chausses relevés de rubans incarnats et de passements d'or ou d'argent, les bottes blanches garnies d'éperons, la longue épée pendue à la ceinture, l'air hautain, la démarche décidée, relevant fièrement leurs moustaches avec deux doigts ou à l'aide d'une baguette qu'ils avaient sans cesse à la main ; battant le pavé ; se faisant entendre, même au milieu du plus grand tumulte, et provoquant du geste ou du regard tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. — A la cour de Louis XIII, les plus distingués parmi les *raffinés d'honneur,* étaient Balagni, surnommé le brave, Pompignan, Végole, le cadet de Suze, Monglas, Villemore, Lafontaine, le baron de Montmorin, Pétris, etc... tous morts sans utilité ou sans gloire, victimes de leurs fausses idées sur le point d'honneur, victimes surtout du désir d'avoir des prouesses à raconter, *prouesses,* dit d'Aubigné, *dont l'histoire ne parlera jamais qu'avec mépris.* — Pour se faire une idée des ravages produits par cette déplorable folie, il faut lire le curieux préambule de l'ordonnance du mois de juin 1613, où, faute d'explication meilleure, on attribue la passion du duel aux suggestions du démon : « Quand on considérerait seulement comme roi, fait-on dire à Louis XIV enfant, le sang de notre noblesse répandu par la fureur des duels, nous ne pourrions, sans être touché d'une extrême douleur, voir les tragiques effets d'une passion si brutale et si préjudiciable à la France. Mais la qualité de roi trés-chrétien nous obligeant d'être plus sensible aux intérêts de Dieu qu'aux nôtres, nous ne saurions penser sans horreur à ce crime détestable qui pousse nos sujets à sacrifier leur corps et leur âme à cette idole de vanité qu'ils adorent au mépris de leur salut, et qui n'est autre que le *démon*, qui, se présentant à eux sous le voile d'un faux honneur, les éblouit de telle sorte, qu'ils aiment mieux se précipiter dans un malheur éternel que de souffrir une honte purement imaginaire... Il faut bien, en effet, que le *démon* les ait charmés pour leur faire établir le plus haut point de la valeur en des combats de gladiateurs, qui n'étaient autrefois pratiqués que par les plus misérables de tous les esclaves. »

(1) Minime, Minime, tu seras toujours minime (très-petit).

(2) Jésuite, Jésuite, Jésus n'allait point ainsi.

(3) Caïman vient de l'ancien mot *caïmander*, que nous écrivons aujourd'hui *quémander*, et qui signifie demander en cachette, mendier.



PONS LVTETIÆ STRVCTVS, DICTVS NOVVS, ET QUÆ EX PROSPICI POSSVNT,

(VUE DU PONT DE PARIS, DIT PONT-NEUF, ET DE SA PERSPECTIVE, EN 1646.)

Ste Della-Bella Florentinus. Ins. Fecit. A. D. 1646. Cum privilegio regis.

1. Pons novvs.	1. Le Pont-Neuf.	6. Porticvs Lvparæ.	6. La galerie du Louvre.
2. Lvpara.	2. Le Louvre.	7. Tvrris Nelensis.	7. La tour de Nesle.
3. Palativm Nivernense.	3. L'hostel de Nevers.	8. Fanvm S. Germani Altissiodorensis.	8. L'église de St-Germain-l'Auxerrois.
4. Statva Henrici magni.	4. La statue d'Henri le Grand.	9. Fanvm S. Germani Pratensis.	9. L'église de St-Germain-des-Prés.
5. Ambvlacrvm reginæ.	5. Le Cours de la reyne-mère.		

Voici des cavaliers qui s'abordent et se saluent, l'un d'eux porte une dame en croupe. Plus bas, à gauche, une foule d'étudiants, *par l'odeur alléchés*, entourent un marchand de comestibles. Viennent ensuite des archers du guet la hallebarde sur l'épaule, des blanchisseuses qui reviennent du lavoir, des magistrats à cheval qui se dirigent du côté du Louvre, des enfants qui se battent, un porteur d'eau dont les seaux sont, comme aujourd'hui, maintenus à l'aide d'un cerceau.

Le premier plan est occupé à gauche, par des bohémiens accroupis au pied des maisons, à droite, par des chanteurs, et, au milieu, par des marchands d'engins et de chiens de chasse. Un seigneur à cheval s'est arrêté devant eux; on lui présente des milans, des éperviers, des oiseaux de toute sorte; et pendant ce temps, une femme jeune et belle passe lentement, la taille svelte et souple, le dos cambré, la robe retroussée, le regard provocant... C'est une de celles qu'on appelait alors *demoiselles du Pont-Neuf*. Le seigneur ne paraît point faire attention à elle. Peut-être est-il tout occupé à débattre les conditions de son marché avec les oiseleurs; peut-être aussi pense-t-il qu'on ne doit pas courir... deux gibiers à la fois. Remarquons, à cette occasion, que le costume des femmes, avec leurs *robes vertugalles*, qu'on appelait aussi *vertugadins* ou *vertu-gardiens*, leur corsage serré et montant, leur *colet monté à plusieurs étages*, et leur tête ornée de plumes ou de pierreries, offrait un ensemble plein de distinction et d'élégance.

Parmi les petites industries qui s'exercent librement dans ce vaste bazar du Pont-Neuf, il en est une dont nous n'avons pas encore parlé, et qui se distingue par l'activité et l'étendue de son exploitation. Les plus habiles bateleurs ne sont pas sur les tréteaux; les charlatans et joueurs de gobelets ont autour d'eux, et parmi la foule qui circule, des rivaux qui ne leur cèdent ni pour la prestesse de la main, ni pour la sûreté du coup d'œil, ni pour la variété des tours d'escamotage.

Voyez, en effet, tandis que le charlatan pérore, tandis que le comédien en plein vent se livre à ses plus étourdissantes folies, voyez une main furtive se glisser sous le manteau du spectateur attentif, palper discrètement sa ceinture, plonger dans son haut-de-chausses béant, et en ressortir bientôt munie de quelque objet précieux. Cette main est celle d'un *coupeur de bourse*, espèce de voleur fort répandue, et dont la principale industrie consiste à couper ou détacher adroitement les bourses que la mode a suspendues à la ceinture des gens de distinction. Le *coupeur de bourse* opère en plein jour et au milieu de la foule; plus elle est compacte, plus la curée est abondante. Autant qu'il peut, il évite le bruit et le scandale; mais si l'occasion exige qu'il se montre, il ne recule devant aucune difficulté; il se pose résolument en honnête homme, en cicerone officieux, et déploie dans tous ces rôles un talent et une verve qui feraient honneur aux plus habiles comédiens.

Les écrits du temps sont remplis du récit de ses prouesses. Ici, c'est un pauvre diable qui tout à coup interrompt par ses cris de détresse le silence qui se fait autour des tréteaux; là, le spectacle fini, cinquante spectateurs s'aperçoivent qu'ils ont été complétement dévalisés, et ils se regardent muets d'étonnement. Plus loin, un homme s'avance, qu'à son costume, à son air à la fois curieux et circonspect, on reconnaît sans peine pour un nouveau venu dans Paris. Celui-là sans doute ne sera pas facile à surprendre, car il a entendu parler des voleurs qu'on rencontre à chaque pas dans la capitale du monde civilisé; il sait à quoi on s'expose en s'aventurant parmi la foule; et il se tient sur ses gardes comme un éclaireur qui met le pied en pays ennemi. Quoi qu'il fasse pourtant, il ne peut tellement s'isoler dans un lieu aussi fréquenté que le Pont-Neuf, qu'il ne se trouve enfin à côté de quelqu'un; il ne peut assister à un spectacle aussi varié, aussi nouveau pour lui, sans désirer, sans solliciter les éclaircissements les plus indispensables. Il avise un homme, parmi tous ceux qui l'entourent, un homme au maintien réservé, et de qui le costume annonce une certaine aisance. C'est à lui qu'il s'adresse. Or, voyez le bonheur! Celui-ci est précisément un provincial arrivé depuis peu à Paris, dont il connaît déjà toutes les merveilles, mais dont il redoute les séductions et les périls. Il a appris à ses dépens à se méfier des larrons, des coupeurs de bourse. Et cependant, il se montre plein de politesse et d'obligeance à l'égard de celui qui l'interroge. Il lui fait passer en revue tout ce que le Pont-Neuf offre de curieux et d'intéressant. Le cheval de bronze et la Samaritaine, les choses qu'on voit et celles qu'on ne voit pas, les mœurs et les usages, il lui raconte tout, il lui explique tout. Il lui dit la qualité et le nom des personnages qui passent, le prix réel des richesses étalées à leurs yeux, et sur tout cela lui cite quelques anecdotes qui prouvent qu'il est initié aux mystères de la vie parisienne. Bref, il tient son auditeur attentif et comme enchaîné sous le charme de sa parole.

— Ah! monsieur, s'écrie-t-il transporté d'un soudain enthousiasme, la belle ville que Paris! le délicieux séjour!... Quel dommage qu'on y soit exposé sans cesse aux entreprises de gens sans cœur et sans conscience! Les voleurs, monsieur!... Méfiez-vous des voleurs!

Et l'honnête provincial, ramené à ses idées de circonspection par le discours de son interlocuteur, porte la main à sa ceinture, et la trouve veuve de la bourse qu'il y avait soigneusement attachée.

— Au voleur! Au voleur! s'écrie-t-il à son tour.

Mais voleur et donneur d'avis ont disparu en même temps, et le pauvre détroussé ne voit autour de lui que gens riant de sa mésaventure.

Une autre fois, dans un groupe fortuitement formé sur le terre-plein du Pont-Neuf, on s'entrenait des mille tours d'adresse opérés par les filous et les coupeurs de bourse. Il y avait là un homme assez richement costumé, et qui, parce qu'il avait beaucoup vécu, se croyait en droit de douter de toutes ces histoires surprenantes. Selon lui, les voleurs n'étaient dangereux que pour les sots; un homme intelligent et sage n'avait rien à redouter de leur audace. Et pour preuve il citait son exemple. Il avait longtemps voyagé sans fâcheuse rencontre. Depuis qu'il était à Paris, il n'avait cessé de fréquenter les lieux publics, de se mêler à la foule, et jamais il n'avait éprouvé la moindre disgrâce. Pourtant il avait ordinairement sur lui des objets qui, par leur prix, pouvaient tenter la cupidité des malfaiteurs. Ce disant, il montrait un drageoir en argent ciselé, et une belle canne à pomme d'or (les cannes étaient alors fort à la mode). Pourquoi ai-je conservé cela? ajoutait-il orgueilleusement, parce que je l'ai voulu, parce que j'ai été circonspect... Que diable! on tient ce qu'on tient.

— Vous croyez donc, fit un interlocuteur, qu'il suffit de tenir une chose pour être sûr de la conserver?

— Sans aucun doute... On voit du moins celui qui voudrait vous la ravir.

— Cela fait-il qu'on ne puisse la perdre?... Je ne le pense pas; et malgré tout ce que vous venez de nous dire, je suis convaincu que si vous possédez encore ce riche

drageoir et cette magnifique canne, c'est... qu'il ne s'est encore trouvé près de vous personne qui ait songé sérieusement à vous en débarrasser.

— M'en débarrasser ! Je défierais bien le plus habile, dit l'imprudent vieillard.

— Eh bien, continua l'autre, supposez qu'il y ait ici un voleur..., pour que cette supposition ne puisse blesser personne, je consens à passer pour ce voleur.

— Oh ! monsieur... Je ne me permettrai jamais...

— Mon Dieu ! permettez-vous toujours..., ce n'est qu'une supposition... Je suis donc un voleur... et j'arrive au moment même où, avec cette aimable courtoisie qui vous distingue, vous offrez une praline à... à monsieur que voilà... Veuillez ouvrir votre drageoir, et le présenter à monsieur...

— Eh bien, après?... fit le vieillard en exécutant le mouvement qui lui était indiqué.

— Après?... Oh ! maintenant le rôle du voleur est on ne peut plus facile.

— Je ne vois pas cela...

— Vous allez le voir... Tandis que le drageoir est ainsi placé entre vous, qui le présentez ouvert à monsieur, et monsieur, qui y plonge les deux doigts pour en retirer une praline,... moi... le voleur, je m'approche... je passe vivement entre vous deux... (remarquez bien ceci) je m'empare du bijou précieux, et... je m'en vais...

En parlant ainsi, il avait pris le drageoir, et avait fait quelques pas dans la direction de la place Dauphine...

— Et je m'en vais... ajouta-t-il en continuant à s'éloigner lentement.

— Oh ! le plaisant tour ! disait le vieillard incrédule en haussant les épaules de pitié... Votre voleur est un maladroit, monsieur... Je le ferais arrêter à l'instant même, je rattraperais mon drageoir, et lui serait pendu, pendu sans miséricorde... Donc, le tour ne vaut rien, je le répète,et vous pouvez revenir...

Mais l'autre s'éloignait toujours... Un horrible soupçon traversa l'esprit du vieillard...

— Revenez, monsieur, revenez, cria-t-il d'une voix fortement émue !...

Pendant ce temps, l'homme à la démonstration avait gagné l'angle des premières maisons, et avait disparu tout à coup.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le vieillard éperdu, serait-ce un véritable voleur ?

— Un voleur et un misérable, fit le troisième interlocuteur rouge de colère !... mais, au nom du grand roi qui est là sur son cheval de bronze, je jure de le ramener mort ou vif à vos pieds !...

Et s'emparant de la canne du vieillard immobile de stupeur, il s'élança sur les traces de son complice, et, comme lui, disparut pour ne plus revenir.

Ainsi faisaient les *coupeurs de bourse*, ces hardis comédiens. Mais après la comédie, la tragédie ; après les *coupeurs de bourse*, les *tireurs de laine*. L'œuvre de ceux-ci commençait là où finissait l'œuvre de ceux-là ! Aux uns l'empire du jour, aux autres celui des ténèbres. Or, sitôt que le jour avait fui, nos *gentilshommes de la nuit* se mettaient en campagne ; se blottissaient, immobiles, aux angles des rues, aux abords des ponts, et se précipitaient de là sur les passants attardés, qu'ils maltraitaient en leur arrachant leurs manteaux, et qu'ils tuaient même en cas de résistance.

Les faits de ce genre se renouvelaient fréquemment sur le Pont-Neuf et ailleurs. Racontés, le soir, par quelque raffiné bel esprit ou quelque seigneur blasé, ils faisaient les délices des cercles et des ruelles. Car peu à peu le sens moral s'effaçait dans toutes les classes, et on eût dit que la société française assistait en riant au spectacle de sa propre dégradation. Sous le rapport du vol, et seulement sous ce rapport, les mœurs publiques tournaient singulièrement au Spartiate, et pour peu que le tour fût habilement exécuté, pour peu que le voleur montrât ou de l'esprit ou de l'audace, on exaltait son action presque à l'égal d'un trait d'héroïsme. Les maladroits ou les malheureux seuls étaient réputés dignes du plus sévère châtiment. A ceux-ci le gibet, aux autres, les applaudissements et la louange.

Quoi d'étonnant dès lors qu'on s'efforçât d'imiter ce qu'on avait admiré ; et si, après avoir complaisamment recueilli et raconté des actions d'une aussi affligeante immoralité, les gens de haut parage cherchaient à changer de rôle en devenant *héros* de simples historiens qu'ils étaient.

Il faut le dire aussi, le mauvais exemple venait de haut et de loin. A la suite des guerres intestines qui avaient désolé la France pendant plus d'un siècle, la loi était tombée dans un tel discrédit, et chacun avait pris de telles habitudes de violence et de rapine, que les plus grands seigneurs se croyaient tout permis, même le vol et le brigandage. Qu'on lise les registres du Parlement, on verra que de beaux noms flétris, que de glorieux blasons ternis ou traînés dans la fange.

Vers les derniers jours d'avril 1603, la Cour suprême prononça la peine de mort contre La Grange Santerre, *gentilhomme de grand lieu*, dit l'Estoile, et *insigne voleur*. Comme on demandait sa grâce à Henri IV : « Prouvez-moi, dit ce prince, qu'il n'a jamais volé sur les grands chemins, et je vous l'accorde. » La Grange fut exécuté en place de Grève. « On a remarqué de lui et de sa maison une chose notable, ajoute l'Estoile, c'est que son grand-père avait été exécuté pour voleries, que son père était en prison pour le même crime, et que ses deux frères furent décapités deux jours après lui (1). »

Qui ne connaît l'histoire du maréchal de Raiz, de Guillaume de La Marck, de M. de Charolais, et surtout de M. d'Angoulesme, « *lequel*, selon Talleman des Réaux, *s'il eût pu se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avait donnée, aurait été un des plus grands hommes de son siècle.* » En lui donnant le commandement d'un corps d'armée, le cardinal de Richelieu eut la cruauté de lui dire : « *Monsieur, le roi veut que vous vous absteniez de... et en disant cela*, continue Talleman, *il faisait avec sa main la patte de chapon rôti, lui voulant dire qu'il ne fallait pas griveller* (voler). »

On sait que dans son château de Grosbois, il avait des faux monnayeurs à ses gages. Il pensait refaire par là sa fortune, et payer ses créanciers. Le roi, informé de ce qui se passait, lui ayant demandé un jour ce qu'il faisait dans ses terres, il répondit : « *Sire, je fais ce que je dois.* » « *Avant de mourir*, dit encore Talleman des Réaux, *il montra à M. d'Agamy, de qui je le sais, bon nombre de faux louis d'or qu'il confrontait avec de bons louis.* » Quand ses gens lui demandaient leurs gages, il leur disait : « *Quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême : vous êtes en beau lieu ; profitez-en.*

A la fin du règne de Louis XIII et au commencement du règne suivant, on vit un prince du sang prendre plaisir à s'embusquer la nuit sur le Pont-Neuf, et à détrousser les passants. On lit dans les Mémoires du comte de Rochefort, que ce prince et sa compagnie ayant enlevé quatre ou cinq manteaux de la sorte, sur la plainte d'une des victimes les

(1) *Journal de Henri IV*, 30 avril 1603.

archers arrivèrent pour s'emparer des coupables. A leur approche, les nobles voleurs prirent la fuite. Parmi les complices du prince, étaient le chevalier de Rieux et Rochefort lui-même. Ceux-ci s'étaient réfugiés sur la statue d'Henri IV. Le chevalier de Rieux, effrayé, voulut en descendre. Il posa le pied sur les rênes de bronze, elles cédèrent sous son poids et « *il tomba sur le pavé,* dit le comte de Rochefort, *pendant que je demeurais perché comme un oiseau de proie. Les archers n'eurent que faire de lanterne sourde pour nous découvrir. Le chevalier de Rieux, qui s'était blessé, se plaignait de toute sa force. Étant accourus au bruit, ils m'aidèrent à descendre malgré moi, et nous menèrent au Châtelet* (1).

Ainsi, à la face du ciel, au centre de la ville, et presque sous les murs du palais habité par le roi, on osait donner l'exemple du vol et du brigandage.

Pour réprimer de tels désordres, l'autorité avait beaucoup fait sans doute, mais ses efforts demeuraient impuissants. Les anciens recueils de lois et règlements sont là pour en rendre témoignage. A chaque crime nouveau qui vient contrister la cité, le roi écrit au Parlement, le Parlement admoneste le Châtelet, le Châtelet met sur pied toutes les forces dont il peut disposer; mais, presque dépourvu de moyens d'action et de surveillance, il ne peut soutenir longtemps le rôle qu'on lui impose. Il frappe un grand coup, s'arrête, et les crimes recommencent.

La période que nous venons de parcourir, et seulement en ce qui rentre dans le cadre de notre chronique, offre deux dates remarquables par leur rapprochement. Le 4 décembre 1642, le cardinal ministre meurt dans son palais de la rue Saint-Honoré, et son cortége funèbre traverse le Pont-Neuf, se dirigeant vers la Sorbonne, lieu désigné pour la sépulture; et le 14 mai 1643, le roi Louis XIII meurt au Louvre, d'où son corps est porté à Notre-Dame avant d'être déposé dans les caveaux de Saint-Denis. En sorte que maître et serviteur se suivent à quelques mois de distance, et que la mort réunit coup sur coup ceux que la fortune avait rapprochés, et que la politique avait rendus inséparables.

(1) *Mémoires du comte de Rochefort*, p. 152.
Nous ne voudrions point multiplier les citations, cependant il nous est impossible de passer sous silence une publication de cette époque, l'*Espadon satirique*, recueil de pièces dans lequel un gentilhomme, le sieur d'Esternod, avoue ingénument qu'il fut tenté de faire le métier de voleur, et qu'il aurait cédé à la tentation, n'eût été la crainte de Dieu et des sergents. Encore, dans cette double crainte, lui ferons-nous honneur d'une bonne moitié.

Le diable me tentait d'arracher des manteaux,
Et de tirer la laine à quelques cocardeaux,
Et j'eus touché peut-être en ces harpes modernes,
Si l'on ne m'eût connu au brillant des lanternes,
Et si je n'eus pas craint qu'un chevalier du guet
M'eût fait faire aux prisons mon premier coup d'essai.

Il y a dans l'histoire de leur vie une anecdote fort connue, et qui semble s'être fatalement vérifiée à l'occasion de leur mort.

On raconte que Louis, sortant un soir de son appartement pour passer dans celui de la reine, marchait précédé de ses pages, et s'entretenait de quelque affaire avec le cardinal. A la première porte, le ministre voulut se retirer pour faire place au roi; « *Passez*, lui dit ce prince d'un air chagrin, *passez, n'êtes-vous pas le maître?* » Richelieu prit aussitôt un flambeau de la main d'un des pages, et marcha devant le roi, en disant : « *Sire, je ne puis passer devant Votre Majesté, qu'en faisant la fonction du plus humble de vos serviteurs.* » Chose étrange que cette scène se soit renouvelée plus tard dans une forme plus solennelle, et que, devant la porte du tombeau comme devant la porte du palais, le serviteur ait précédé le maître!

Au surplus, de ces deux morts, la première excita des transports de joie par toute la France, et le Pont-Neuf se couvrit de feux de joie devant lesquels ne furent point chantées les louanges du cardinal défunt. Quant à l'autre, elle ne fit guère plus de sensation que celle d'un simple particulier, et le peuple assista aux cérémonies funèbres du monarque avec cette froide indifférence qu'il n'a que trop manifestée depuis en de telles occasions.

Interprète du sentiment public, Pierre Corneille composa, sous forme d'épitaphe, un sonnet dans lequel il apprécie le roi et le ministre, et que nous citons d'autant plus volontiers, que le jugement du poëte contemporain a été précisément sanctionné par la postérité.

Sous ce marbre repose un monarque françois,
Que ne saurait l'envie accuser d'aucun vice.
Il fut et le plus juste et le meilleur des rois:
Son règne fut pourtant celui de l'injustice.

Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix,
Dont longtemps nous et lui portâmes le supplice.
L'orgueil, l'ambition, l'intérêt, l'avarice,
Revêtus de son nom nous donnèrent des lois.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine sort du jour,
Que dans la tombe même il l'oblige à le suivre.

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus?
Après trente et trois ans sur le trône perdus,
Commençant de régner, il a cessé de vivre.

Ces quelques lignes suffiraient à prouver, selon nous, à quel point, dans l'auteur de *Cinna* et des *Horaces*, le sens politique se trouvait uni au sens poétique. Que vous en semble, ami lecteur? Napoléon n'avait-il pas raison de dire que si Corneille eût vécu de son temps, il en aurait fait un premier ministre?

EUGÈNE LABAT.

(*La suite prochainement.*)

HISTOIRE DE LA DANSE.

TROISIÈME PARTIE (1).

IX. — DU GRAND BALLET SOUS HENRI IV.

Les Béarnais ont passé de tout temps pour d'excellents danseurs; on en vit six exécuter, aux noces d'Isabeau de Bavière, une danse du pays, qui eut, au dire de Froissart, un très-grand succès.

Henri IV aimait aussi beaucoup la danse; il était surtout fameux dans les *tricotets*; il ajouta à cette danse un pas qui a conservé son nom; c'est un trépignement de pieds qu'il faisait en dansant la fin du dernier couplet de l'air: Vive Henri IV; ce trépignement marque exactement la valeur de ces mots : *de boire et de battre.*

Si l'on en croit les mémoires du temps, plus de quatre-vingts ballets furent exécutés sous le règne de ce prince, c'est-à-dire de 1589 à 1610; le grave Sully était l'âme de

(1) Voir le numéro de novembre 1845 et de mars 1846.

tous ces divertissements; il rapporte lui-même que le roi trouvait toujours qu'il y manquait quelque chose, quand Sully n'y était pas.

C'était à l'Arsenal que s'exécutaient ces jeux et ces spectacles; Sully y avait fait construire une salle spacieuse pour cet objet.

X. — DU GRAND BALLET SOUS LOUIS XIII.

Louis XIII était naturellement triste, par goût ou par caractère; la cour se ressentit de cette fâcheuse disposition d'esprit du monarque. Néanmoins il s'y donna plusieurs ballets.

Le premier dont fassent mention les auteurs est le *ballet de maître Galimathias, pour le grand bal de la douairière de Billebahaut et de son fanfan de Sotteville*. Ce ne fut qu'une bouffonnerie.

Le 10 février 1619, Madame Chrétienne de France épousa le duc de Savoie. A cette occasion, on exécuta devant elle *le ballet gris de lin*, en l'honneur de sa couleur favorite. Dans ce ballet l'Amour, privé depuis longtemps de la lumière, déchire son bandeau. Ses yeux sont éblouis par les couleurs brillantes qu'Iris étale devant lui. Ordinairement la convoitise suit de près l'admiration; l'enfant mutin veut aussitôt s'attribuer une de ces couleurs, et son choix tombe sur le gris de lin. Il ordonne que toutes les fleurs s'en décorent; il veut qu'il brille dans les pierres les plus précieuses, que les oiseaux les plus rares en parent leur plumage, qu'il serve d'ornement aux habits les plus galants et qu'il soit le symbole de l'amour sans fin.

En 1630, le duc de Nemours donna un ballet, appelé le *ballet des Goutteux*. Ce prince, qui avait lui-même la goutte, au point de ne pouvoir remuer, se fit apporter dans son fauteuil au milieu de la danse, dont il marquait la mesure avec son bâton.

Le cardinal de Savoie était alors à la cour. La reine, toujours à la recherche de ce qui pouvait égayer la tristesse du roi, le pria d'inventer pour sa majesté ténébreuse quel-



Ballet des montagnards. Le Vent et le Son.

que nouvel et original divertissement. Le cardinal s'adjoignit le comte Philippe d'Aglie, Italien renommé pour ces sortes de fêtes, et le 21 août 1631, ils donnèrent à Monceaux, le ballet appelé *Gli abitatori di monti*, autrement dit *les Montagnards*. Le théâtre représentait cinq grandes montagnes : les montagnes venteuses, les montagnes résonnantes, les montagnes lumineuses, les montagnes ombreuses et les Alpes. Ces montagnes s'ouvrirent l'une après l'autre; de la première sortirent des danseurs vêtus de couleur de chair, portant des moulins à vent sur la tête et des soufflets à la main : ces messieurs étaient des vents. De la seconde des gens armés de tambours, ayant une cloche pour ornement de tête et des habits couverts de grelots; ceux-ci étaient des sons; la nymphe Echo les conduisait. Les montagnes lumineuses vomirent des danseurs couverts de lanternes de diverses couleurs; le Mensonge, caractérisé par une jambe de bois qui le faisait clocher en marchant, par un habit couvert de plusieurs masques et par une lanterne sourde, dirigeait ce luisant cortége; les habitants des montagnes ombrageuses étaient conduits par le Sommeil, que des songes de toute espèce entouraient. Ces montagnards s'en donnaient à cœur joie dans la vallée, chacun suivant ses attributions, lorsque tout à coup ils furent attaqués et mis en fuite par neuf cavaliers français, qui descendirent des Alpes, conduits par la Renommée.

Le cardinal de Richelieu ne voulait être étranger à aucune gloire; lui aussi eut son ballet, et le 16 février 1641, il régala la cour d'un divertissement intitulé *La prospérité des armes de France*.

Comme on le voit, les grands seigneurs, les cardinaux même, ne dédaignaient point de consacrer leurs loisirs à l'art chorégraphique. Néanmoins Louis XIII avait un directeur des ballets; c'était un nommé Durand, courtisan sans talent et sans goût, dont le principal mérite consistait à jouir de la faveur du cardinal de Richelieu.

Louis XIII fut le premier qui établit des maîtrises pour les maîtres de ballet et les joueurs de violon; mais cette institution nuisit plutôt qu'elle ne servit à la danse. Cet art ne fit de véritables progrès que sous le règne de Louis XIV.

XI. — DU GRAND BALLET SOUS LOUIS XIV.

Toutes ces compositions, comme on le voit, n'étaient que de plates bouffonneries ou de fades allégories, dans lesquelles l'auteur, avant tout, s'évertuait à réjouir ou à flatter le maître; c'était beaucoup sans doute, surtout lorsqu'il avait le bonheur de réussir; mais l'art proprement dit ne pouvait rester longtemps dans cette ornière. Il en sortit sous Louis XIV. Benserade, alors chargé de la direction des fêtes de la cour, ne se contenta pas, comme ses prédécesseurs, d'emprunter ses personnages à l'histoire ou à la mythologie, il en tira également ses sujets. Ce fut un grand pas; les ballets eurent plus d'unité; et les allusions que l'on continua d'y rencontrer, à la grandeur et à la gloire du monarque, devinrent nécessairement plus fines et plus délicates en devenant plus indirectes.

C'est dans un ballet de ce poëte, que Louis XIV commença à danser en public; ce ballet était intitulé *Cassandre*; c'était en 1651; le roi avait alors treize ans. Louis devait être un jour le plus bel homme de sa cour, et par conséquent de son royaume; nous n'ajouterons pas qu'au moment de ses débuts, il en fut le plus jeune; mais il est certain que la jeunesse d'un prince appelé à une pareille renommée devait avoir des grâces en rapport avec sa destinée; son succès fut un succès d'enthousiasme.

Louis XIV dansa dans un grand nombre de ballets; les principaux sont : *le Triomphe de Bacchus*, *le Temps*, *les Plaisirs*, *l'Amour malade*, *Alcibiade*, *la Raillerie*, *l'Impatience*, *Vincennes*, *les Amours déguisés*. Nous ne fati-

guerons point nos lecteurs de la description de ces fêtes, qui se ressemblaient toutes, et dont d'ailleurs les intermèdes ou entremets des pièces de Molière, que tout le monde a entre les mains, donnent une suffisante idée. Disons seulement qu'on les désignait souvent sous le seul titre de *Ballet du Roi.*

On s'imagine peut-être que Louis XIV s'y attribuait toujours le rôle le plus noble, et que le plus grand roi de la terre ne consentait à déposer son sceptre que pour prendre la foudre du plus puissant des dieux; c'est une erreur. Dans le *Triomphe de Bacchus*, par exemple, Louis représentait un *filou*, *traîneur d'épée*, *sortant du palais de Silène*, *échauffé par le vin* (ce sont les propres paroles du livret), et voici le couplet que lui inspirait son nouvel état :

Dans le métier qui nous occupe,
Nos sentiments sont assez beaux ;
Car nous prisons plus une jupe,
Que nous ne ferions vingt manteaux.

Il y avait du vrai dans ces paroles.

Louis aimait passionnément ces genres de spectacles, ce qui s'explique naturellement par l'immense supériorité avec laquelle il y excellait. Cependant il cessa bientôt de s'y produire. Le ballet de *Flore*, donné en 1669, est le dernier ballet dans lequel Louis XIV dansa en public; Louis était alors dans toute la force de l'âge (il avait environ trente ans), et dans toute la plénitude de sa beauté; mais, dit-on, il avait été frappé de ces vers que Narcisse adresse à l'empereur des Romains, dans la tragédie de *Britannicus* :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre...

Il n'en avait pas fallu davantage pour guérir le grand roi de ses velléités de danseur.

Quelques historiens ont fait un grand crime à Louis XIV de s'être ainsi prodigué en public ; cela provient d'une erreur de mot, et le reproche tombera sans doute lorsqu'on saura devant quel public le roi consentait à se donner ainsi en spectacle. En effet, ces ballets n'étaient jamais représentés que sur les théâtres de la cour, à Versailles ou à Saint-Germain, quelquefois aux Tuileries, et je puis assurer que la société n'y était pas mauvaise. Il est facile d'en juger par le nom seul des acteurs : la reine, Monsieur, Mme la comtesse de Soissons, Mlle de Nemours, les ducs de Sully et de Saint-Aignan, les marquis de Nassau, de Sancourt, de Genlis, les duchesses de Foix, de Sully, de Créquy, de Luynes, Mme de Montespan, Mlles de Montansier, d'Elbœuf, d'Arquien (depuis reine de Pologne), de Brancas, de Caraman, de Sévigné, et *une foule d'autres;* tels étaient à cette époque, dit le manuscrit original de Despréaux, *les sujets de la danse employés aux fêtes de la cour.*

Quoi qu'il en soit, le goût de Louis XIV pour la danse ne fut point stérile pour l'art ; l'année 1661 surtout doit rester éternellement gravée dans le souvenir de tous les admirateurs de la pirouette et de l'entrechat. Ce fut cette année que Louis XIV fonda l'Académie de danse, dont les membres jouissaient de tous les droits d'officiers de la maison du roi ; notez aussi, en passant, qu'il n'y avait alors, en France, d'autre académie que l'Académie Française. Les *considérants* des lettres-patentes portant création de l'Académie de Danse peuvent servir à donner la mesure de la grande estime dans laquelle le roi tenait l'art chorégraphique; voici comment il s'y exprime :

« Bien que l'art de la danse ait toujours été reconnu l'un des plus honnêtes et des plus nécessaires à former le corps, et lui donner les premières et les plus naturelles dispositions à toutes sortes d'exercices, et entr'autres à ceux des armes, et par conséquent l'un des plus utiles à notre noblesse et autres qui ont l'honneur de nous approcher, non-seulement en temps de guerre, dans nos armées, mais encore en temps de paix, dans les divertissements de nos ballets ; néanmoins, il s'est, pendant le désordre et la confusion des dernières guerres, introduit dans ledit art, comme dans tous les autres, un grand nombre d'abus capables de les porter à leur ruine irréparable... A quoi étant nécessaire de pourvoir, et désirant rétablir ledit art dans sa perfection, et l'augmenter autant que faire se pourra, nous avons jugé à propos d'établir, dans notre bonne ville de Paris, une Académie royale de Danse, composée des treize membres des plus expérimentés dudit art, savoir :

MM. Galant du Désert, maître à danser de la reine.
Prevôt, maître à danser du roi.
Jean Renaud, maître à danser de Monsieur.
Guillaume Raynal, maître à danser du dauphin, etc.

En même temps, une salle du Louvre fut assignée aux assemblées de la nouvelle et déjà illustre compagnie; mais, il faut le dire, les modestes académiciens ne crurent pas devoir déférer à cette dernière manifestation de la bienveillance royale, et ils préférèrent établir le lieu de leurs réunions dans un cabaret obscur, qui avait pour enseigne *l'Epée de bois.*

Cette année (1661) fut célèbre aussi par la représentation des *Fâcheux*, de Molière, comédie-ballet, conçue, faite et apprise en quinze jours, pour la fête fameuse donnée au roi, le 17 août, par le surintendant Fouquet, dans sa magnifique maison de Vaux. C'était la première fois que l'on mêlait la danse à une action dramatique. Cette espèce d'invention, née du hasard et de la nécessité — c'est Molière lui-même qui le dit dans l'avertissement placé en tête de sa pièce — eut beaucoup de succès ; et Molière, par la suite, en fit usage toutes les fois qu'il reçut du roi l'ordre de composer quelque divertissement pour sa cour.

Les *Fâcheux* furent représentés, pour la seconde fois, à Fontainebleau ; puis, quelques mois après, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, qu'occupait alors la troupe de Molière ; mais le public ne put encore jouir de l'effet de ce nouveau spectacle ; on en avait supprimé les divertissements par disette de danseurs.

Quoi qu'il en soit, ce fut là — et l'honneur en doit revenir à Molière — l'origine du *ballet-opéra.*

XII. — DU BALLET-OPÉRA.

L'opéra naquit à Florence. Ottavio Rinuccini, célèbre compositeur de la fin du seizième siècle, doit en être considéré comme l'inventeur. Invité par trois seigneurs florentins à mettre en musique le poëme de *Daphné*, de Giacomo Peri, il se surpassa tellement dans cette composition, que le grand-duc lui-même voulut l'entendre, et que l'on regarde encore aujourd'hui cet opéra comme le modèle du genre.

L'opéra ne fut introduit à Paris qu'un demi-siècle plus tard. En 1645, le cardinal Mazarin fit venir d'Italie une troupe de musiciens, qui exécutèrent sur le théâtre du Petit-Bourbon une pièce toute en musique, intitulée *Finta pazza* (la Folle supposée), qui attira tous les curieux par sa nouveauté. Ce théâtre du Petit-Bourbon était situé rue

des Poulies, à l'endroit où l'on a bâti depuis le portail du Louvre qui fait face à la petite porte de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le succès de cette nouveauté fit souhaiter qu'on travaillât sur des paroles françaises; mais la réalisation de ce vœu offrait de grandes difficultés; en effet, il manquait en France, à cette époque, trois choses : d'abord des poëtes, puis des musiciens, et en troisième lieu des chanteurs. Grâce au Ciel, ils n'y sont plus aussi rares aujourd'hui! Néanmoins, un abbé, nommé Perrin, se décida à tenter l'épreuve. Adjoint à Cambert, alors surintendant de la musique de la reine-mère et organiste de Saint-Honoré, il composa une pastorale en cinq actes, qui fut représentée, le 17 avril 1659, à Issy, dans la maison de M. Delahaye, le maître d'hôtel de la reine Anne d'Autriche. Cet essai réussit à souhait.

Dans ce temps-là, il y avait à Paris un marquis, célèbre par sa fortune considérable et par son goût supérieur pour les sciences mécaniques. On le nommait Alexandre de Rieux, Marquis de Sourdeac. Déjà en 1660 il s'était avisé de faire représenter, dans son château de Neubourg, en Normandie, une pièce toute de machines, intitulée la *Toison d'or*, à l'occasion du mariage de Louis XIV. Depuis, curieux de poursuivre à Paris ses travaux en ce genre, il avait fait construire, dans son hôtel de la rue Garancière, un théâtre magnifique, qui pouvait contenir cinq cents spectateurs. Perrin et Cambert l'allèrent trouver, et lui offrirent de s'associer avec eux pour le perfectionnement de l'œuvre qu'ils avaient entreprise. L'offre fut acceptée, et, dix ans après, c'est-à-dire le 28 juin 1669, le roi leur donnait des *lettres-patentes pour établir par tout le royaume des académies d'opéra ou représentations en musique en langue française.*

C'est ainsi que l'opéra fut institué.

Cependant il fallait un théâtre. Un nommé Champeau se chargea de fournir les fonds nécessaires, et bientôt on vit s'élever sur l'emplacement d'un jeu de paume de la rue Mazarine une salle magnifique que l'on nomma *Hôtel de Guénégaud.* Le théâtre construit, on s'aperçut qu'on manquait de comédiens chanteurs; Perrin se chargea d'en trouver; il recruta tous les chantres de cathédrales, et parvint de cette façon à se composer une troupe assez complète. Cambert, de son côté, avait engagé plusieurs professeurs de danse. Mais alors surgit une nouvelle difficulté; les chantres ne voulaient point paraître sur la scène en compagnie de leurs camarades les danseurs, et, quand ils devaient y paraître seuls, ils refusaient absolument d'accompagner leur chant du moindre geste. En vain l'abbé, qui voyait par là ses efforts avorter, tâchait de lever leurs pieux scrupules. Pendant les premières répétitions il fallut essayer une nouvelle combinaison; on plaça les chantres récalcitrants dans les coulisses, les danseurs sur le théâtre; ces derniers chargés de traduire par leurs gestes l'expression des paroles que les premiers auraient chantées. Rien n'était moins sûr que de faire accepter ce stratagème par le public. Heureusement, bientôt ces difficultés s'aplanirent, et, le 22 mars 1671, le nouveau théâtre fut inauguré par la pastorale de *Pomone*, le premier, par ordre de date bien entendu, des opéras français représentés sur un théâtre public.

La place de parterre coûtait alors un demi-louis d'or.

Il en est souvent de l'amitié comme du mariage; on n'est pas plutôt uni qu'on demande à se séparer. Deux ans à peine après leur association, la discorde se mit entre les trois amis. Lully, alors surintendant de la musique du roi, en profita pour se faire concéder leur privilége. Aussitôt il fit élever dans la rue de Vaugirard, en face du Luxembourg, une nouvelle salle qu'on appela le théâtre de *Bel-Air*, du nom du jeu de paume dont il prenait la place.

C'est de là qu'en juillet 1673 l'opéra passa sur la salle du Palais-Royal, construite, comme nous l'avons déjà dit, par le cardinal de Richelieu, pour la représentation de la tragédie de Mirame, et devenue vacante en ce moment par la mort de Molière. Cette salle occupait la partie des bâtiments situés à droite en entrant dans la première cour du palais. L'opéra l'occupa pendant quatre-vingt-dix ans. Brûlée en 1763, cette salle fut reconstruite sur-le-champ, puis brûlée de nouveau en 1781, après une représentation de l'*Orphée*, de Gluck. Décidément la place n'était pas tenable. Alors l'opéra alla s'installer sur un nouveau théâtre que le lieutenant de police Lenoir avait fait bâtir à son intention, en soixante-quinze jours, près la Porte Saint-Martin. Treize ans plus tard, en 1794, le gouvernement le transporta sur celui que la demoiselle Montansier avait établi rue de Richelieu, d'où, chassé par suite de l'assassinat du duc de Berry, il fut transféré provisoirement à la salle Favart, et enfin à la salle Le Pelletier, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Cela dit en passant, revenons à Lully.

La révolution qui plaça Lully à la tête de l'Académie de l'Opéra fit comme toutes les révolutions, elle fit table rase. Le poëte Bertin fut remplacé par Quinault, le marquis de Sourdeac par le machiniste modénois Vigarani, et le musicien Cambert par Lully lui-même. Beauchamps, seul, maître à danser du feu roi, que Perrin avait chargé de la composition des ballets, conserva son emploi, dont, du reste, il s'acquittait à merveille. On assure qu'il composait les figures de ses ballets dans son pigeonnier, en s'inspirant des diverses évolutions, des groupes variés que faisaient ces animaux en se précipitant sur le grain qu'il leur jetait. Il dansait merveilleusement lui-même, et était surtout, dit-on, inimitable en *tourbillon.*

Lully était l'homme qui convenait à l'opéra. Ramassé en Italie par le chevalier de Guise, à qui Mlle de Montpensier avait demandé, en partant, de lui ramener quelque petit Italien, il n'avait pas tardé à se faire remarquer de sa maîtresse, qui l'admit au nombre de ses musiciens, pour le violon; il avait alors dix ans. De là il passa au service du roi; Louis XIV créa exprès pour lui une nouvelle *bande* de violons, qu'on nomma les *Petits Violons* et qui en peu de temps surpassa la fameuse bande des vingt-quatre. Enfin il fut nommé surintendant de la musique de Sa Majesté.

Personne, dit M. de Fresneuse, ne savait mieux que lui conduire une troupe d'acteurs. Il est vrai qu'il leur cassait de temps à autre des violons sur la tête, mais chacun savait qu'un instant après il n'y pensait plus.

Lully et son poëte Quinault peuvent être véritablement considérés comme les fondateurs du ballet-opéra en France, par les perfectionnements qu'ils ont apportés à ce genre de composition.

Il est surtout une innovation que l'on doit à Lully, qui seule suffirait pour le recommander à la reconnaissance des amateurs de l'art de la danse. Avant lui, aucune danseuse n'avait encore paru sur un théâtre public. Des danseurs, déguisés en femmes, en remplissaient les rôles, et cette substitution ridicule était si bien admise, que, dans le ballet des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, donné en 1672, le grand-écuyer, les ducs de Montmouth et de Villeroy et le marquis de Rossen, dansant en présence de Louis XIV, ne crurent pouvoir mieux faire que de choisir pour partners les danseurs Saint-André, Favière Lapierre et Beauchamps.

Ce fut dans le ballet intitulé *le Triomphe de l'Amour*, donné en 1681, que Lully osa donner, pour la première fois, au public ce spectacle extraordinaire. Suivant la coutume, ce ballet avait d'abord été représenté à Saint-Germain, devant le roi; et les rôles de femmes y avaient été remplis par la dauphine, par Mademoiselle, par la princesse de Conti et par Mlle de Nantes. A Paris, Lully remplaça ces nobles danseuses par Mlles Lafontaine, Pesant, Carré et Leclerc. On comprend quelle vogue eut cette audacieuse innovation. Nous ne parlons pas d'une foule de filles jeunes et jolies qui garnissaient le théâtre et représentaient ainsi les chœurs nombreux de demoiselles qui figuraient habituellement dans les ballets de la cour.

Ces danseuses reçurent le nom de *femmes pantomimes*, pour les distinguer des *dilettante titrées*.

Nous ne décrirons pas les nombreux et divers ballets donnés à la cour ou à Paris sous la direction de Lully; cependant, outre ceux que nous avons déjà cités, il est bon, je crois, de mentionner celui d'*Amadis*, dans lequel on introduisit pour la première fois les *vols*, et où le danseur Berain parut avec des manches de veste d'une forme tellement nouvelle, que leur nom (manches Amadis) a survécu à leur inventeur.

Parmi les danseurs célèbres qui ont illustré cette époque, il ne faut point oublier Pécourt, le successeur de Beauchamps pour la composition des ballets; un jour, le maréchal de Choiseul l'ayant rencontré chez Ninon, à une heure où il ne s'y attendait guère, et vêtu d'un habit équivoque qui ressemblait assez à un uniforme, lui demanda depuis quand il était militaire, et dans quel corps il servait.

— Maréchal, répondit Pécourt, je commande dans un corps où vous servez depuis longtemps.

Du Meny, qui débuta en 1677, dans le *Prologue d'Isis*, avait précédemment appartenu à M. Foucault, en qualité de cuisinier. Il avait la manie de piller tous les rubans de toutes les filles d'opéra, et était parvenu à se composer un ameublement complet qu'il appelait ses souvenirs.

Mlle Lafontaine, dont nous avons parlé plus haut, eut aussi beaucoup de talent; elle termina sa vie dans un couvent.

Peu de personnes, je pense, savent comment mourut Lully. C'était à la fin de 1686; le roi venait d'être malade; toutes les églises de France chantaient des *Te Deum* pour remercier le Ciel de sa convalescence. Lully ne fut pas des derniers à faire chanter le sien, et il choisit pour cette solennité l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré. Lully dirigeait lui-même les musiciens et battait la mesure avec sa canne. Dans l'ardeur de l'action, il s'en donna un coup léger sur le bout du pied; il y vint aussitôt un petit ciron qui augmenta peu à peu. Lully envoya chercher M. Alliot, son médecin.

— Docteur, demanda-t-il, que faut-il faire?

Le docteur considéra attentivement la blessure et hocha gravement la tête.

— Il faut vous faire couper le petit doigt; répondit-il.

Lully se retourna brusquement dans son lit. Le lendemain, le docteur revint; la douleur persistait.

— Docteur, demanda Lully, que faut-il faire?

Le docteur regarda de nouveau la plaie.

— Il faut vous faire couper le pied; répondit-il.

Lully ferma les yeux et feignit de dormir. Le surlendemain, le docteur revint. Le mal empirait à vue d'œil.

— Docteur, demanda Lully, que faut-il faire?

Le docteur s'approcha du malade.

— Il faut vous faire couper la jambe, répondit-il.

Lully devint pensif et garda le silence. Le jour suivant, le docteur revint. Lully souffrait plus cruellement encore.

— Docteur, demanda-t-il, que faut-il faire?

Le docteur souleva la couverture, et la laissant retomber sur-le-champ:

— Rien; répondit-il... vous êtes un homme mort.

En effet, quelques jours après, c'est-à-dire le 22 mars 1687, Lully eut une convulsion terrible qui l'emporta. Il avait alors cinquante-quatre ans.

Le roi avait comblé Lully de bienfaits; il lui avait donné des lettres de noblesse, puis plus tard une charge de secrétaire; après sa mort, il concéda le privilége de l'Opéra à son second fils, Jean-Louis Lully. Mais Jean-Louis eut à peine le temps de jouir de cette faveur, étant mort au mois de décembre de l'année suivante.

Son successeur, Jean-Nicolas de Francine, eut plus de bonheur; c'est sous sa direction, en 1697, que fut représenté le ballet de l'*Europe galante*, de De la Motte; ce ballet en cinq entrées eut un succès prodigieux; on le regarde comme le chef-d'œuvre des ouvrages de ce genre. Ce qui ajoute encore à la renommée de cette composition, c'est que ce fut à cette occasion que l'on fixa les honoraires des poëtes et des musiciens qui travaillaient pour la scène de l'Opéra. Jusque-là on s'était contenté de donner, une fois pour toutes, aux auteurs une somme débattue à l'avance. De la Motte, et Campra, son collaborateur pour la musique, n'ayant pu s'entendre avec M. de Francine sur le chiffre de leur rétribution, il fut convenu qu'à l'avenir les compositeurs de tout ballet ou de tout opéra recevraient, chacun en particulier, cent livres par jour des dix premières représentations de leurs pièces, et cinquante livres de même par jour jusqu'à la vingtième.

A cette époque, l'entrée du parterre de l'Opéra ne coûtait que trente sous, celle des secondes loges trois livres, et la place des premières six livres; mais, sur ces entrefaites, parut un arrêt du conseil du roi qui augmenta ces prix d'un sixième en faveur des pauvres de l'hôpital.

Ce fut sous la direction de M. de Francine que débuta la célèbre Mlle Maupin. Cette demoiselle, nommée Daubigny, avait épousé fort jeune un particulier de Saint-Germain, nommé Maupin. Fatiguée bientôt de son mari, elle l'expédia en province avec une commission qu'elle lui avait fait obtenir, et arriva seule à Paris, où elle fit la connaissance de Sézane, le plus fameux prévôt de salle du temps. Mlle Maupin acquit, sous les leçons de ce maître, une force prodigieuse dans le maniement des armes. Elle prenait souvent un habit d'homme, et, sous ce travestissement, il lui est arrivé nombre d'aventures.

Un soir, le danseur Du Meny lui ayant dit quelques paroles qui lui avaient déplu, elle alla l'attendre dans une rue, auprès de la place des Victoires, et l'abordant sans se faire reconnaître, elle lui proposa de mettre l'épée à la main. Du Meny, qui n'avait jamais exercé que ses jambes, jugea plus à propos de leur demander ses moyens de défense et prit la fuite. Mais la Maupin avait eu le temps de lui dérober sa montre et de lui allonger deux ou trois coups de flamberge. Le lendemain, qui était un jour d'opéra, Du Meny ne manqua pas de raconter son aventure à ses camarades, en ajoutant que cinq ou six personnes s'étaient ruées sur lui.

— Tu en as menti, dit la Maupin, qui parut sur ces entrefaites; c'est moi seule qui t'ai frappé du plat de mon épée, et, pour preuve, voilà ta montre.

Ajoutons, pour la moralité de l'histoire, que Mlle Mau-

pin finit par faire revenir son mari près d'elle ; elle était encore d'une beauté parfaite.

En voilà assez pour donner une idée de ce qu'était la danse à cette époque. Néanmoins nous ne voulons pas terminer ce chapitre sans faire mention des deux célèbres danseuses qui illustrèrent le ballet-opéra ; nous voulons parler de Mlles Sallé et Camargo.

Il n'est personne qui ne connaisse le madrigal que Voltaire adressa à ces deux virtuoses ; le voici :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux ! est ravissante !
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

En effet Mlle Sallé avait une grâce parfaite ; sa danse était naïve, gracieuse, sans gambades ni sauts. On sait le succès qu'elle obtint en Angleterre, en 1741, après avoir quitté l'Opéra. A la représentation donnée à son bénéfice, ses admirateurs enthousiasmés lui jetèrent pour plus de trois cent mille francs de guinées enveloppées dans des bank-notes, comme des bonbons.

La réputation de Mlle Camargo ne fut pas moins grande. Marie-Anne Cupis de Camargo, c'est ainsi qu'on l'appelait, était née à Bruxelles, le 15 avril 1710, d'une famille noble, d'origine espagnole. Elle avait seize ans lorsqu'elle débuta sur la grande scène de l'Opéra. Nous ne raconterons point ici son enlèvement par M. le comte de Melun, ni le mémoire présenté au roi, à ce sujet, par M. Cupis de Camargo, le père. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est que ce fut Mlle de Camargo qui, la première, battit des entrechats ; il est vrai qu'elle ne les battit qu'à quatre, tandis qu'aujourd'hui on voit des danseurs les frotter à seize en avant. Ce fut elle aussi qui raccourcit les jupes des danseuses, ce qui, disent les Mémoires du temps, scandalisa fort une partie du public.

D'après ce que nous avons vu, tous les ballets dits ballets-opéras n'étaient autre chose que des opéras coupés de manière à donner un peu plus de développement à la danse ; le chant n'en était pas moins l'objet principal. Noverre, le premier, donna à la danse la position qui lui était due sur nos théâtres, en créant le *ballet d'action* ou *ballet pantomime*, tel que nous le possédons encore aujourd'hui.



Ballet-pantomime : Le *Monde*, les *Fleuves*, la *Musique*, le *Jeu*.

XIII. — DU BALLET PANTOMIME.

Noverre était le chef de l'école de Stuttgard, d'où sont sortis tous les grands danseurs de l'époque. Lorsqu'il arriva pour la première fois à l'Opéra, il trouva bien des abus, bien des ridicules à réformer. Parmi ces abus, il faut mettre en première ligne la routine. En tout opéra, on avait des *passe-pieds* au prologue, des *musettes* au premier acte, des *tambourins* au second, des *chaconnes* au troisième, des *passacailles* au quatrième, et jamais personne n'avait songé, non-seulement à les modifier, mais même à les transposer. Parmi les ridicules, il faut compter les costumes et les masques, que la peinture du temps elle-même semblait avoir consacrés.

Ces costumes étaient assez bizarres pour qu'on les décrive. Ils offraient, dit M. Castil-Blaze à qui nous emprunterons encore quelques citations, un mélange confus des habits de l'époque et de ceux de l'antiquité.

Armide, dans l'opéra de ce nom, ses confidentes, ses nymphes, paraissaient en robe à queue de soie à ramages, la taille longue et busquée, les manches serrées jusqu'aux coudes ; de grandes engageantes de dentelle flottaient

autour de leur avant-bras. Une espèce de cimier, fait en pain de sucre, s'élevait au-dessus de leur tête; un voile qui pendait jusqu'à terre s'attachait à la pointe du cimier.

Les héros portaient un casque chargé de plumes, avec la grande perruque.

Dans les ballets, on eut recours aux emblèmes pour caractériser les divers personnages et les faire connaître au public au moment de leur entrée en scène. Les *vents* portaient un masque bouffi, tenant un soufflet d'une main, un éventail de l'autre. La *Débauche*, coiffée d'une couronne dont les fleurons étaient des verres à pied, remplis de vin rouge, blanc, jaune, orange, portait des épaulettes, une ceinture, des jarretières dans le même goût; et enfin des gobelets disposés en caparaçon, comme les grelots sur un mulet d'Espagne. Les *suivants de Silène* avaient pour casque une pinte, des litres pour brassards et une feuillette pour cuirasse. Le Génie de la *musique* était représenté avec le costume de M. Somno, couvert des clefs de G-RÉ-SOL et de C-SOL-UT; il avait une guitare pour couvre-chef, le corselet fait d'une basse de viole et deux luths en manière de cuissards. Les *jardiniers* paraissaient couverts de choux, de carottes, d'asperges et de navets enfilés à des cordons ou réunis en bottes sur leur tête. On voyait les *Fleuves* en grande robe de chambre verte, culotte courte, bas de soie, perruque et petit chapeau à lampion, ayant cocarde, nœud d'épée, cordons de souliers et de montre en roseaux verdoyants, et les poches pleines d'algues et de joncs. Le *Jeu* se présentait entièrement équipé avec des brelans d'as et de valets, des quintes et des seizièmes majeures, etc. La *Crapule* (c'était un des personnages des ballets du roi) paraissait avec des attributs plus singuliers encore. Enfin, pour terminer la description de cette galerie burlesque, disons que le *Monde*, car le Monde dansait aussi, avait un habit complet peint à la manière des cartes de géographie. Sur son cœur on lisait *France*; *Espagne*, un peu plus bas; *Angleterre*, derrière sa *manche*; *Allemagne*, du côté opposé; *Italie*, le long d'une de ses *bottes*; *Pôles*, vers ses omoplates; au milieu de son dos, était affiché : *Terres australes inconnues*, et plus bas : *Iles sous le vent*.

Les dieux n'étaient guère mieux représentés. Une grande robe traînante de taffetas cramoisi-orange, garnie en galons d'argent, un mantelet de drap d'argent flottant sur les épaules, une perruque à marteaux, un masque doré, couronné par les rayons du soleil, tel était le costume d'Apollon, dans l'*Épithalame pudique* de d'Urfé.

Noverre lui-même, le réformateur futur, eut à subir, dans les commencements, pour ses œuvres, les conséquences de ce mauvais goût. Dans le ballet des *Horaces et des Curiaces*, de sa composition, on vit paraître Camille, la sœur des Horaces, avec deux monstrueux *paniers* de chaque côté; sur la tête, une coiffure de deux ou trois pieds de haut, farcie d'une prodigieuse quantité de fleurs et de rubans. Les six combattants n'étaient pas en reste avec la jeune Romaine; ils s'avancèrent avec leurs *tonnelets* sur les hanches; les Horaces en habit de drap d'or, les Curiaces en habit de drap d'argent; tous ayant d'ailleurs de chaque côté de la tête cinq boucles de cheveux poudrés à blanc, et un toupet prodigieusement exhaussé, qu'on appelait alors *toupet à la grecque*.

Par respect pour l'histoire, il faut reconnaître que, lorsque Noverre s'avisa de réformer ces absurdes costumes, déjà Mlle Clairon avait quitté les paniers et Lekain les tonnelets.

Comme nous l'avons vu, le masque, grotesque imitation de la coutume des anciens, faisait toujours partie du costume des danseurs de ce temps. Il y avait des masques nobles, sérieux, comiques, etc., selon les différents genres. Les femmes, bien entendu, s'étaient modestement abstenues d'ajouter ce vain ornement à leurs charmes. Ce fut Maximilien Gardel, qui, le premier, en 1766, commença à danser sans masque; et, le croirait-on, cette innovation pensa occasionner une émeute au parterre. Il fallut revenir au masque, et ce ne fut qu'en 1773 que cette mode tomba complétement pour ne plus reparaître.

Mais, quelque mérite qu'ait eu Noverre à purger notre scène de ces absurdités, ce n'est pas là, nous le répétons, son plus grand titre de gloire. N'oublions pas que nous lui devons le *ballet d'action*, perdu ou du moins oublié depuis l'invasion des barbares.

Noverre avait la plus haute idée de la danse, et il exigeait absolument de ses danseurs toutes les qualités que Lucien demandait à ceux de son temps.

Les premiers ballets pantomimes de Noverre furent représentés en France vers l'an 1766; plusieurs fragments en avaient déjà été donnés auparavant, mais sans succès. Il fallut, pour faire goûter au public ce nouveau genre de composition, que Noverre, alors maître de ballets à Stutgard, vînt lui-même à Paris en surveiller l'exécution.

Noverre, à vrai dire, se trouva parfaitement secondé par Maximilien Gardel, Dauberval et Vestris.

La famille Vestris est une véritable famille royale, par la beauté, le nombre, le talent et la fierté de ceux qui la composaient. Elle était originaire de Florence, et régna pendant près d'un siècle sur la scène de notre Opéra.

Gaëtan Vestris, le chef de cette famille, succéda au grand Dupré, en 1748, et resta au théâtre jusqu'en 1800. Il avait quatre frères, dont on le distinguait par le nom de *beau Vestris*.

Son fils Auguste le surpassa; ce que du reste il reconnaissait parfaitement, car il le surnommait de son plein gré, *le diou de la danse*.

— Si Auguste est plus fort que moi, disait-il, c'est qu'il a pour père Gaëtan Vestris, avantage que la nature m'a refusé.

— Si le *diou* de la danse, disait-il d'autres fois, veut bien toucher à terre de temps en temps, c'est pour ne pas humilier ses camarades.

Du reste, le père Gaëtan ne se ménageait pas lui-même:

— Il n'y a dans ce moment que trois grands hommes vivants, disait-il parfois, moi, Voltaire et le roi de Prusse.

Dans cette nomenclature, il paraissait oublier le *diou*, mais le *diou* n'était pas un homme.

Auguste débuta à l'Opéra, dans la *Cinquantaine*, en 1772, et ne se retira qu'en 1816. Il fut le professeur de Mlle Taglioni et de Perrot.

Auguste-Armand Vestris, son fils, monta sur la scène en 1800; Charles Vestris, son élève et son cousin, parut en 1809. Il y avait aussi plusieurs demoiselles Vestris, qui se distinguèrent de leur côté dans le même art.

A ces illustres danseurs, il est juste d'ajouter la *Guimard*, cette maigre mais ravissante créature, qui faisait de son temps tourner toutes les têtes, qui avait palais à la ville, château à la campagne, et, dans chacune de ces royales habitations, un théâtre où venaient jouer successivement, pour son seul plaisir, les meilleurs acteurs des trois théâtres de la capitale. — Mlle Miller, depuis Mme Gardel, qu'on appelait la Vénus de Médicis de la danse. — Enfin Mme Lionnois, qui dansait d'une façon si remarquable *la gargouillade*.

Mais, peut-être, ne sait-on pas ce qu'on entend par gargouillade? La gargouillade était un pas destiné à représenter les vents; car, de même qu'on cherchait à déter-

miner, par le costume, le caractère des différents acteurs, on s'efforçait aussi d'expliquer leurs attributs par les différents mouvements de leurs bras et de leurs jambes. Ceci était plus raisonnable. Voyons pourtant comment on procédait.

« La gargouillade, dit le *Dictionnaire encyclopédique*, est un pas consacré à l'entrée des vents. Il se forme en faisant, du côté que l'on veut, une demi-pirouette sur les deux pieds; une des jambes, en s'élevant, forme un tour de jambes en dehors, et l'autre un tour de jambes en dedans, presque dans le même temps. Le danseur retombe sur celle des deux jambes qui est partie la dernière, et forme cette demi-pirouette avec l'autre jambe, qui reste en l'air. »

Voilà, il faut l'avouer, un vent parfaitement représenté.

HIPP. ÉTIENNEZ.

(*La fin prochainement.*)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 MAI AU 10 JUIN.)

La mort du pape. — La guerre à l'Académie. — L'Institut historique. — M. Émile Deschamps. — Le chemin de fer de Sceaux. — LES THÉATRES: M. de Fresne.

Tous les échos du monde chrétien répètent la grande nouvelle : Le pape est mort! Le cardinal Camerlingue a frappé trois fois la tête de Grégoire XVI avec le petit marteau d'argent en l'appelant trois fois par son nom de baptême. Puis il s'est tourné vers les assistants, et a dit: *Le pape est réellement mort.* A l'heure qu'il est on porte Sa Sainteté en terre, sur un char traîné par des mules blanches, à la lueur des torches et au bruit des trompettes. Les cardinaux vont se réunir en conclave pour élire le nouveau chef de l'Eglise catholique. Nous décrirons, dans notre prochain numéro, les curieuses cérémonies de cette élection.

—L'Académie des sciences est en pleine guerre, au sujet de l'éloge de Monge, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Les deux champions sont M. Arago et M. Libri. Comme dans la grande scène du *Dépit amoureux*, les deux illustres savants se jettent à la tête toutes les lettres d'amitié qu'ils s'étaient écrites autrefois. Les grands journaux en sont remplis depuis quinze jours. Nos modestes colonnes et notre humeur pacifique ne nous permettant pas d'imiter les grands journaux, nous laisserons ce combat finir de lui-même, et nous rentrerons à l'Académie quand les portes de Janus y seront fermées.

Voici d'ailleurs l'Institut historique qui nous appelle à l'Hôtel-de-Ville. L'institut historique grandit d'année en année, et ses séances rappellent fort les séances du palais Mazarin. Il ne se croit pas cependant obligé de pousser la solennité jusqu'à l'ennui, et la preuve, c'est qu'il vient de choisir pour orateur M. Émile Deschamps, l'écrivain qui s'entend le mieux à rendre la science amusante, et l'homme du monde qui cache le fond le plus solide sous les formes les plus gracieuses. M. Émile Deschamps est la Providence des académies qui ne savent plus que dire. Cet esprit intarissable est toujours prêt à soutenir quelque noble cause, et ce cœur généreux n'a rien à refuser quand il s'agit de seconder une bonne action.

Dernièrement, par exemple, une société fondée à Lyon pour secourir les artistes malheureux, devait tenir une séance solennelle, et ne savait comment y attirer l'élite de la seconde cité de France. Par bonheur elle était présidée par M. le baron Taylor, cet autre champion non moins dévoué de la littérature et des beaux-arts. — Adressons-nous à M. Émile Deschamps, s'écrie M. Taylor; et la sommation suivante arrive au spirituel écrivain :

« Il nous faut un discours de vous, d'ici à trois jours.

« Titre : — *Harangue de Molière à Louis XIV, et réponse de Louis XIV à Molière*, ou *vice versâ*.

« Sujet : — Notre séance du 25 avril 1846, à Lyon, en faveur des artistes malheureux.

Facilités : — Si les trois jours ne vous suffisent pas, prenez les trois nuits.... »

C'était demander l'impossible; voilà pourquoi M. Émile Deschamps s'en chargea! Et pour rendre la chose plus impossible encore, il s'engagea à faire le double discours en vers!

De peur de perdre un feuillet ou une seconde, n'ayant pu se procurer Pégase, égaré depuis Boileau ou tué sous l'*Art poétique*, on mit à la disposition de M. Deschamps un courrier à cheval, qui s'installa à sa porte, bride en main, prêt à brûler le pavé...

Tout en faisant parler Louis XIV et Molière, le poëte entendait le cheval piaffer dans la cour, et chaque coup de pied de la bête impatiente était un coup d'aiguillon pour l'infatigable esprit... Cette harmonie monotone faisait tomber les plus belles rimes deux à deux, comme le bruit du van sépare les grains de blé de la paille et de la poussière.

Le cheval piaffa si bien et la plume courut si vite que l'œuvre fut non-seulement terminée mais parfaite à l'heure dite, et que, le courrier s'inspirant de la verve du poëte, le tout arriva à Lyon quelques heures avant la séance.

Ce fut un succès que vous ne sauriez vous figurer... Ce succès trouva des échos jusqu'à Paris... L'*Artiste* publia les beaux vers de M. Émile Deschamps, et l'Institut historique lui demanda un nouveau discours

Cette fois M. Deschamps a traité, dans une prose aussi brillante que la poésie, de l'*Influence philosophique et sociale de la langue française sur l'Europe, depuis deux siècles.* Jamais la grande salle de l'Hôtel-de-Ville n'avait vu de plus illustre ni de plus gracieux auditoire; jamais, surtout, elle n'avait retenti de plus unanimes applaudissements. Les aperçus lumineux et les fines saillies se succédaient sans interruption... Après une page éloquente sur M. Martinez de la Rosa, l'ambassadeur-poëte de l'Espagne, qui se trouvait précisément à la séance, M. Deschamps disait avec son aimable sourire : — Tout en imposant les chapeaux, la France gouverne les têtes... Et les jolies femmes, comme les hommes d'État, battaient des mains à qui mieux mieux.

En sortant de cette séance, tout le monde s'en promettait bientôt une autre en plus haut lieu, c'est-à-dire à l'Académie française, où M. Émile Deschamps doit, suivant l'opinion générale, remplir la première vacance. (Quand nous disons bientôt, nous n'entendons hâter la mort d'aucun immortel.) Ce jour-là, il n'y aura ni morts, ni blessés dans la lice académique. Les deux écoles se donneront la main pour accueillir le nouvel élu, aussi cher à l'ancienne génération par ses traditions et ses manières, qu'à la génération actuelle par ses sentiments et ses idées (1).

L'Institut historique ne s'est pas borné à s'enrichir des talents reconnus, il a voulu encourager aussi les talents qui débutent. Et il ne pouvait mieux choisir qu'il n'a fait, en couronnant le savant et ingénieux Mémoire sur les *funérailles antiques*, par M. Léopold de Latapie, attaché à la Bibliothèque royale.

— *Dimanche soir, 7 juin.* Nous venons

(1) En attendant cette suprême consécration de son talent et de sa renommée, M. Émile Deschamps nous a promis pour notre prochain numéro, une de ces intéressantes et gracieuses Nouvelles dont sa plume a le secret. Nous n'avons point mis de courrier à cheval à la porte de l'auteur, mais nous n'en comptons pas moins sur son exactitude accoutumée. Les habiles graveurs du *Musée des Familles* achèvent de reproduire pour cette Nouvelle un des chefs-d'œuvre les plus délicats du burin anglais.

d'assister à une grande et curieuse cérémonie : à l'inauguration du chemin de fer de Sceaux. Ce petit chemin n'a que 11 kilomètres de long, mais il fera époque dans l'histoire des rails-ways. Il s'agit, en effet, d'un système tout nouveau et des plus hardis.

Dès 1837, M. Arnoux entreprit de remédier à l'énorme dépense qu'impose dans les pays tourmentés l'établissement des courbes à grand rayon sur les chemins de fer. Il se proposa d'établir des trains de locomotives et de voitures, qui laissassent aux essieux la mobilité dont ils jouissent dans les avant-trains des voitures ordinaires, et qui imprimassent régulièrement à ces essieux une direction toujours perpendiculaire à la voie, quelque sinueuse que celle-ci pût être, par l'action même de ces sinuosités. A cet effet, il attache au premier essieu du convoi, par-dessous, un appareil directeur, composé de quatre disques ou galets qui s'appuient deux à deux sur chacun des rails. En se conformant aux sinuosités de la ligne, cet appareil directeur en transmet immédiatement les effets à l'essieu dont il dépend; plus le tournant se courbe, plus l'essieu s'oblique relativement à sa position première, et c'est ainsi que l'essieu est constamment perpendiculaire à la courbe. Du premier essieu de la voiture à l'essieu de derrière, la transmission du mouvement a lieu sur des chaînes croisées, s'enroulant sur deux couronnes égales, couchées à plat et fixées chacune à chacun des deux essieux; c'est un mécanisme exactement semblable à celui qui, dans le rouet de nos ménagères de village, transmet le mouvement de la grande roue à la petite, qui porte à son centre la broche sur laquelle s'enroule le fil. Telle est la conception de M. Arnoux. Ses voitures et ses locomotives, ont, comme les avant-trains des voitures ordinaires, tous leurs essieux mobiles autour d'une cheville ouvrière; elles ont une flèche. Il y a une action régulière du premier essieu de chaque voiture sur le second, et de la flèche d'une voiture sur le premier essieu de la voiture suivante. Le tout cède à l'influence d'un appareil directeur très-solidement et très-simplement établi.

Avant d'arriver à la réalisation de sa découverte, M. Arnoux a subi toutes les tortures de l'inventeur. Il a dépensé 200,000 fr. pour un essai en petit, à Saint-Mandé. Il a passé par toutes les filières si lentes et si impitoyables de l'Institut et de l'Administration. En 1844 seulement, il a obtenu du gouvernement la concession du chemin de fer de Sceaux, et il vient de le livrer à la science et au public, après dix-huit mois de travail assidu. Le duc de Nemours, les ministres, les inspecteurs-généraux des pont et chaussées, les sommités de l'Académie, du génie, de la politique et des arts assistaient à cette inauguration. Un banquet a eu lieu dans le magnifique parc de Sceaux. Des discours ont été prononcés suivant l'usage. Mais rien n'a plus satisfait les assistants que le chemin de fer lui-même. On peut dire que M. Arnoux s'est joué de toutes les difficultés de son entreprise, qu'il a brisé d'avance tous les bâtons qu'on pouvait jeter dans ses roues à pivot. Il a bravé des courbes d'un rayon de 30 mètres! Il a tourné les champs et les maisons que l'ancien système eût abattus et coupés en deux. Il a monté et descendu les collines en lacet, tout comme eussent fait les chemins de terre les plus classiques et les plus rococos.

Mais le plus grand avantage du système Arnoux c'est l'économie. Le chemin de Sceaux n'a coûté, personnel et matériel compris, que quatre millions, soit 400,000 fr. par kilomètre. Or, tous les chemins tracés aux environs de Paris ont coûté le double au moins. Si le procédé qu'on vient d'inaugurer avec tant de succès doit recevoir la consécration de l'avenir, voici un petit calcul qui servira de moralité à notre compte-rendu. Nos Chambres ont voté et commencé 600,000 kilomètres, d'après l'ancien système. Ces 600,000 kilomètres coûteront à peu près deux milliards et demi. Avec le système Arnoux, ont eût économisé 600 millions! Cela ne valait-il pas la peine d'écouter et d'essayer d'abord les propositions du modeste savant, qu'on a tenu depuis 1837, à la porte des Académies et des ministères?

Attendons, pour nous prononcer, l'inauguration du célèbre chemin de fer du Nord et celle du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain, dont notre prochain numéro vous donnera des nouvelles.

— En fait de nouveautés dramatiques, les deux premiers théâtres de Paris nous ont ramenés, l'un au temps biblique du roi David, l'autre au temps antique des vestales romaines. *David* était représenté au Grand-Opéra par Mme Stoltz, et la *Vestale* était jouée à la Comédie-Française par Mlle Rimblot, élève de M. Beauvallet. Bien que cette tragédienne soit moins renommée que Mme Stoltz, la *Vestale* a mieux réussi que le roi *David*. Les auteurs de la première pièce sont MM. Elie Sauvage et Duhaume; les auteurs de l'opéra sont Alexandre Soumet et M. Mallefille pour les paroles, et M. Mermet pour la musique. On trouve généralement que M. Mermet a entrepris au-dessus de ses forces. Si son œuvre eût été un petit opéra, au lieu de vouloir être un grand opéra, elle eût probablement obtenu un succès honorable. Le lendemain de la première représentation, Mme Stoltz s'est fait poser les sangsues.—Auteur infortuné!

—L'audace réussit pourtant quelquefois; témoin le succès récent de M. Félicien David; et témoin le succès tout nouveau de M. Eugène de Fresne.

Ceci est, en effet, une histoire d'hier; c'est-à-dire de samedi dernier, 6 juin... La scène se passait à l'Abbaye-au-Bois, dans ces beaux salons de Mme Récamier, tout pleins de merveilleux souvenirs; espèce de paradis moitié religieux, et moitié mondain, où il y a si peu d'élus parmi tant d'aspirants! Là, se pressaient, sur les dix heures, tous les beaux esprits et toutes les grâces parisiennes : les puissants d'hier, les puissants d'aujourd'hui, et les puissants de demain : M. de Chateaubriand, tout vert encore et tout radieux sur ses jambes chancelantes, et entouré des gloires de notre siècle comme un cèdre-géant de ses rejetons; M. le comte de Salvandy, qui sait donner une main au passé et l'autre à l'avenir ; M. le baron de Barante, M. le duc de Noailles, MM. de Kergorlay, M. le marquis de Custines, MM. Ampère et Lenormand, M. Vatout, M. Léon Pillet, MM. Théophile Gauthier, Gérard de Nerval, Charles Didier, Hippolyte Lucas ; Mmes de Bawr, Sophie Gay, Virginie Ancelot, Louise Collet, Mme de Casa-Mayor, qui vient de faire recevoir au Théâtre-Français une comédie politique; en un mot, toute une foule de ministres passés ou présents, de pairs et de députés, de professeurs, de journalistes, de poëtes et d'historiens, de duchesses et de marquises françaises, espagnoles, italiennes, russes, etc., etc. Chacun recevait en entrant un programme imprimé sur vélin et intitulé de la sorte ; *Fragments de Lénor*, opéra en 4 actes, paroles de M. Tessié du Motay; musique de M. Eugène de Fresne ; — *Fragments de Cymodocée*, opéra en 5 actes (imité des *Martyrs* de M. de Chateaubriand), paroles de M. Pitre Chevalier, musique de M. Eugène de Fresne. Et cette musique était exécutée par qui? — par les artistes mêmes qui doivent bientôt la chanter au Grand-Opéra : par MM. Baroilhet, Gardoni et Bessin ; Mme Stoltz n'avait pu se trouver au rendez-vous, mais elle était vaillamment remplacée par Mlle Lamorlière, qui se préparait ainsi à jouer la *Juive* et la *Favorite*. Les chœurs étaient chantés par de jeunes amateurs, qui s'en sont tirés comme s'ils eussent passé leur vie sur les planches. Le concert a duré deux heures, et n'a été interrompu que par les bravos et les applaudissements de l'auditoire; applaudissements significatifs et nullement suspects, car ils étaient prodigués par les experts et les juges du camp, directeurs de théâtres, commissaires royaux, feuilletonnistes et artistes. On a justement admiré la grâce et l'énergie des vers de M. Tessié du Motay, esprit audacieux qui fait en même temps des poëmes et des machines atmosphériques. M. Bessin a donné les vibrations les plus terribles au rôle de Zimbris, le nécromancien de *Lénor*. Mlle de Lamorlière a fait verser des larmes en disant les adieux de Cymodocée à son père endormi. Enfin, M. Baroilhet, qui avait déjà rendu le rôle de Wilhem avec cette puissante douceur dont il a le secret, a été véritablement sublime dans le grand duo final des deux martyrs. Jamais le paisible enclos de l'Abbaye-au-Bois n'avait entendu des battements de mains et des trépignements semblables. Les jeunes religieuses auront rêvé toute la nuit de chœurs de démons mêlés à des chœurs d'anges. Quant au héros de cette noble fête, M. Eugène de Fresne, il ne pouvait dépouiller plus à propos le pseudonyme de Jean Michaëli qui a commencé sa réputation musicale. Si les essais de Jean Michaëli étaient pleins de belles promesses, les œuvres de M. de Fresne tiennent et dépassent toutes ces promesses; et *Mercure*, en saluant un compositeur de premier ordre, ne fait que servir d'écho à l'opinion des maîtres de l'art.

P.-C.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 21 Batignolles.

MADEMOISELLE DU RIBAN.

— 1635 —



L'enlèvement de Mlle du Riban.

Sous le roi Louis XIII, pendant le règne du cardinal de Richelieu, vivait, dans une petite ferme entre Tours et Amboise, la famille du Riban : le père, ancien brigadier dans un régiment de dragons, amputé d'un bras au siége de La Rochelle, retiré avec une pension de cinquante écus et l'un des moindres fermiers d'un seigneur très-riche de la Touraine ; la mère, d'une pauvre et noble maison de la Bretagne, que des circonstances, très-fort à l'avantage de du Riban, avaient unie en mariage à cet estimable roturier, alors jeune possesseur d'une assez belle fortune, acquise par le commerce, et perdue depuis par une imprudente générosité; une fille de dix-sept ans, Éléonore, l'unique fruit de cette union si heureuse et si cruellement éprouvée... N'oublions pas Marianne, autre jeune Bretonne de vingt ans, l'enfant d'une vieille servante morte au service de Mme du Riban dans les jours de prospérité ; cette bonne petite Marianne avait voulu rester sans gages dans la maison, après tous les désastres, pour que ses an-

ciens maîtres fussent encore servis ; certes, on peut bien la compter comme de la famille.

Dans tout le voisinage, on avait une sorte de vénération pour les du Riban. Quoique d'une éducation supérieure aux autres fermiers, ils ne se posaient au-dessus de personne, et on leur accordait tout ce qu'ils ne se donnaient pas. Les grandes dames châtelaines, à la messe du dimanche, admiraient toutes la grâce naïve et spirituelle d'Éléonore, ses beaux cheveux blonds, ses beaux yeux bruns et sa tenue décente et distinguée, et elles en faisaient mille compliments à ses parents, qui rougissaient d'orgueil et de joie; mais ils ne répondaient que par des excuses reconnaissantes aux avances des maisons riches et aristocratiques qui s'ouvraient d'elles-mêmes à leur fille ; de sorte que, polis et convenables avec tous, ils restaient toujours entre eux, ne voulant ni se mêler avec des gens de mœurs inférieures, ni voir des familles si au-dessus d'eux par la fortune. Il y a des positions qui ne sont à l'aise que dans la solitude. C'est Mme du Riban qui, fière au fond de l'âme de sa naissance et modeste à cause de sa destinée, avait senti tout cela d'abord, et avait dicté un plan de conduite si réservé. Du reste, elle avait donné à sa fille l'éducation et l'instruction dont elle était douée elle-même : la connaissance des langues italienne et espagnole et des arts du dessin et de la musique, ainsi que de l'histoire et de la philosophie morale. L'esprit et les talents d'Éléonore charmaient les veillées de la ferme, quand tout le jour avait été aux rudes travaux.

— Mon Éléonore, dit un soir du Riban, depuis un an avant ta naissance, qu'un bon curé bas-breton m'a uni à ta mère, je ne me rappelle pas un seul nuage dans nos cœurs, si notre ciel a été chargé de tempêtes; et malgré tous nos malheurs, je plains les heureux que je vois, parce qu'ils n'ont pas une femme douce, tendre et courageuse comme la mienne. Si tu savais (eh! mon Dieu! il faut que tu saches tout, pour chérir encore plus ta mère), si tu savais tout ce qu'elle a fait et souffert pour moi!...

— Allons, mon ami, reprit vivement Mme du Riban, n'allez-vous pas encore vous perdre en gratitude, quand c'est moi qui devrais...

— Eh bien! non, repartit du Riban ; mais du moins il faut que notre enfant connaisse avec quelques détails exacts les événements de notre vie et de son enfance. Elle est d'âge maintenant à les comprendre et à en profiter. Ne craignez rien, ma chère femme, je ne dirai que les faits ; ce ne sera pas ma faute s'ils parlent souvent pour vous.

« Mon père, un bon Normand, avait fait de brillantes affaires dans le négoce, brillantes et loyales, car M. de Sully, qui s'y connaissait, l'avait un jour présenté au roi Henri, en disant à Sa Majesté :

— Sire, voilà un honnête homme.

A quoi le roi avait répondu :

— Merci, mon cher duc, c'est ce dont nous avons le moins à Saint-Germain.

Quand Dieu rappela mon père (ma mère avait perdu le jour en me le donnant), je fus effrayé de ma solitude, et je voulus faire mon tour de France pour distraire mon chagrin. Je commençai par la Bretagne..., et c'est aussi par la Bretagne que je finis; car j'y rencontrai ta mère, mon Éléonore, ta mère, qui était absolument comme tu es aujourd'hui. Mon cœur et mon sort se fixèrent pour toujours. Elle était noble, j'étais roturier, mais elle crut reconnaître que mon âme n'avait point de roture; et sa tendre détermination fut plus forte que les préjugés de sa famille, et plus éloquente que mes pistoles, qui pourtant ne plaidaient pas trop mal pour mon mariage dans une maison ruinée depuis les troubles de la Ligue.

J'emmenai ma femme en Normandie, où elle s'accoutuma en souriant aux choses du commerce, et le Ciel nous récompensa encore de notre bonheur en nous accordant notre chère Eléonore. Tout alla pour le mieux pendant six ans, nous n'avions rien à désirer : c'est alors, hélas! qu'on a tout à craindre. Un matin, je vis entrer dans mon comptoir le marquis de Luxeul, dont mon père avait éprouvé mainte fois l'obligeance ; il était pâle et défait; il me dit : « Mon cher du Riban, si vous ne venez à mon secours, je suis un homme abîmé, déshonoré...; j'ai perdu cette nuit au jeu cinquante mille écus que je ne puis payer. J'ai des biens pour plus du triple de cette somme, mais il me la faut dans les vingt-quatre heures; et d'ailleurs, à cause de ma femme et de mon jeune fils encore au collége, il m'est impossible d'avouer une pareille sottise. Si vous pouvez me donner ces cinquante mille écus, je vous ferai en échange une promesse de vente, sous seing privé, de tous mes immeubles que vous connaissez ; vous les vendrez ou je les vendrai d'ici à deux ans, à l'amiable et sans avoir l'air d'y être forcé, vous prélèverez le montant de votre créance en principal et intérêts sur le prix de la vente, et vous m'aurez sauvé plus que la vie. » Je répondis au marquis que je n'avais guère en tout que les cinquante mille écus qu'il n'avait pas, mais que, si ma femme y consentait, je les lui remettrais aux conditions proposées. Elle y consentit, puisque c'était une chose belle et généreuse, et l'honneur du marquis de Luxeul fut sauvé. Nous étions encore sous le coup de cette première émotion, lorsque nous apprîmes que le marquis se trouvait compromis dans une de ces conspirations de cour trop communes en notre époque, et que, par suite, il avait été obligé de s'enfuir inopinément, et qu'enfin tous ses biens étaient confisqués. Je voulus faire valoir mon acte de promesse de vente, mais il n'était pas en forme authentique, et l'autorité passa outre à la confiscation. Nous voilà ruinés à notre tour et pouvant à peine faire honneur à nos affaires ; mais j'étais fort de santé et d'âme. Je connaissais le colonel du régiment des dragons de la Reine ; il me dit que si je m'engageais dans son corps, il me promettait un avancement rapide. Je n'hésitai pas, je remis à ta mère, ma pauvre Eléonore, pour elle et pour toi, le prix de mon engagement, et je partis pour le siége de La Rochelle, commandé par le cardinal-ministre en personne. Je fus fait brigadier à la première escarmouche..., et à la seconde j'eus le bras gauche emporté. Obligé de quitter le service avec une modique pension, je cherchai quelque temps à quoi je pourrais être bon ; enfin, je trouvai à louer cette petite ferme en Touraine..., où nous vivons assez pauvrement, mais ensemble, ce qui vaut mieux que de vivre séparés dans l'opulence ; et pourvu que notre propriétaire, qui m'a toujours eu l'air d'un honnête homme, me garde pour son fermier jusqu'à ce que je n'en puisse plus tout à fait, j'espère, mon Eléonore, pouvoir t'établir convenablement, et je fermerai les yeux sans rien regretter que de ne plus vous voir, toi, ma fille chérie, qui es ma parure et mon orgueil, et toi, ma chère femme, qui as été toujours ma consolation et mon admiration ; car enfin, quand je pense que tes mains nobles se prêtent sans effort et sans dégoût à tous les... Allons, allons, vous me faites encore des signes, mon amie, et je me tais, de peur que vous n'entendiez quelques éloges de vous ; mais du moins vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer..., et de vous embrasser.

Et ils pleurèrent et s'embrassèrent tous les trois.

— Merci, mon père, dit Eléonore, je ne savais tout cela que bien incomplétement, et je vous aime de tous vos

malheurs, comme de toutes vos vertus et de toutes vos bontés pour moi; mais, dites, n'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Luxeul?

— Ah! ma fille, si fait! il s'était enfui jusqu'en Amérique avec sa femme, qu'il perdit bientôt, et son jeune fils. Il m'écrivit plusieurs lettres pour me témoigner son désespoir; il ne songeait pas, me disait-il, à sa propre infortune qu'il ne méritait pas..., le roi reconnaîtrait un jour son innocence; il n'était occupé que de notre ruine, qui se dressait incessamment devant ses yeux, comme un remords visible; et si j'ai mis aujourd'hui la conversation sur ce sujet, c'est un peu parce que j'ai reçu ce matin des nouvelles du marquis de Luxeul. Il travaille, me dit-il, pour tâcher de gagner ce qu'il me doit, et pour ne plus me le devoir, et il instruit son fils, qui est à présent un grand jeune homme de vingt-deux ans, à lui succéder dans sa reconnaissance et dans ses obligations; mais la terre d'exil est peu féconde, et jusqu'à présent, il n'a guère pu que vivre jour à jour. A propos de ce jeune homme, son père m'écrit qu'il est poëte (mauvaise chance pour faire fortune), et il nous envoie de sa part des vers, qu'Éléonore va nous lire.

La jeune fille obéit avec grâce, et les vers furent trouvés charmants... surtout par elle.

— Ma mère, reprit Eléonore, me permettrez-vous de joindre cette pièce de vers aux poésies que j'ai déjà rassemblées?

—Tout ce que tu voudras, mon enfant, répondit la mère; c'est quand la réalité n'est pas brillante qu'il faut recourir aux choses d'imagination.

Quinze mois s'étaient écoulés sans événements pour la famille, lorsque Mme du Riban fut prise d'un mal subit que la mort suivit de près. Deux pauvres cœurs furent brisés, et se serrèrent plus étroitement encore l'un contre l'autre. Eléonore se voua tout entière au culte filial; elle eût donné sa vie pour que celle de son père fût heureuse, ou du moins pour que sa vieillesse eût le bien-être dont on a tant besoin quand l'âge du bonheur est passé.

— Mademoiselle, lui disait Marianne, je ne sais, mais je gagerais qu'un grand et riche seigneur vous épousera bientôt, et que vous serez la Providence de votre père, comme vous êtes sa joie et son amour. Je vous dirai même que j'ai rêvé cela trois fois.

— Vraiment, Marianne? mais voilà qui devient grave.

— Ne riez pas, mademoiselle: moi, d'abord, je crois aux rêves et à l'astrologie, comme la reine mère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après cette dernière conversation, M. du Riban reçut un billet ainsi conçu:

« Monsieur du Riban,

« Voilà six mois que j'ai vu votre fille; voilà six mois que je l'aime; j'ai appris toutes ses qualités et toutes ses vertus. Permettez-moi de lui faire ma cour... Elle n'aura qu'un mot à dire pour que mon nom et ma fortune soient à ses pieds.

« Comte Robert de Mérolles. »

Le comte Robert de Mérolles, maître d'une immense fortune à l'âge de trente-six ans, possédait un superbe château du côté de Saumur, à une journée de marche de la ferme du Riban, et il avait une des premières charges à la cour. C'était un *beau* dans toute la force du terme, joueur, danseur, chasseur..., très-galant, très-volage et très-insolent... Mais il était venu passer trois semaines dans les environs d'Amboise, et il avait aperçu mainte fois Eléonore à l'église, belle et pure et priant comme un ange, et tout son orgueil, toute sa fatuité avaient fléchi devant cette adorable image. « Enfin, si elle est un jour comtesse de Mérolles, s'était-il dit, elle égalera en aristocratie toutes les grandes dames qu'elle surpasse en beauté. Le père est de trop sans doute..., mais ne songeons qu'à la fille; je puis tout ce que je veux..., et je veux qu'elle soit ma femme; et ceux qui ne seraient pas contents, je me chargerais de les mécontenter encore davantage. »

Du Riban répondit que sa fille et lui étaient fort honorés de la recherche du comte de Mérolles. Il vint à la ferme. Eléonore n'avait pas une grande sympathie pour lui; mais elle était reconnaissante, elle était sûre de le rendre heureux, et aussi de réhabiliter les vieux jours de son père; et elle se décida très-franchement à suivre le comte de Mérolles, comme Esther Assuérus. Quant à Marianne, elle triomphait. Le jour des noces fut arrêté; elles devaient se faire au château de Mérolles, dont le vieux chapelain donnerait la bénédiction aux jeunes époux. Le comte Robert, en échange de tout le bien qu'il faisait, ne demanda qu'une chose, c'est qu'Eléonore prît le nom de famille de sa mère; elle ne voulait pas, son père l'exigea, et on ne l'appela plus au château de Mérolles et dans toute la société du comte que Eléonore de Kérouan.

La veille des noces, une parente du comte Robert vint dans son coche, attelé de quatre mules, chercher la mariée et son père... Du Riban fut saisi instantanément d'une cruelle attaque de goutte. Il y était sujet; ces accès duraient ordinairement plus de trois semaines sans qu'il pût bouger, mais sans aucun péril pour sa vie. Il ne voulut pas que la cérémonie fût retardée pour lui, et malgré les instances d'Eléonore, il ordonna son départ.

— Vous voudrez bien, madame, dit-il à la parente de Robert, servir de mère à ma fille, je vous la confie..., et dans trois jours vous me ramènerez la comtesse de Mérolles.

— Adieu donc, mon père, reprit Eléonore, le cœur et les yeux gros de larmes...; vous obéir est presque toujours mon bonheur..., et toujours mon devoir; mais permettez-moi d'emmener Marianne, elle sera la demoiselle d'honneur..., je ne croirais pas à l'espérance si cette chère Marianne n'était pas auprès de moi. Docteur, ajouta-t-elle, en s'adressant au médecin qu'on avait appelé, je vous recommande mon père, vous le ferez garder par cette bonne sœur de charité qu'il connait déjà... Adieu, adieu, mon père, bénissez-moi ici, puisque vous ne pouvez pas me bénir en me conduisant à l'autel... »

Et les trois voyageuses partirent. Marianne avait soigneusement plié et enveloppé les parures de noces; Eléonore avait plus soigneusement encore rassemblé dans un petit portefeuille son trésor de poésies qui la suivait dans la poche de toutes ses robes.

On arriva devant le château de Mérolles à neuf heures du soir, c'était un lundi du mois de mai 1775; la lune brillait splendide, et argentait merveilleusement les vieilles tourelles et le haut donjon de ce manoir gothique, qui avait été bâti par la reine Blanche, à ce que disaient les paysans de la contrée et même les bourgeois de Saumur.

Il n'y a pas de nom plus populaire en France que celui de la reine Blanche. Les nourrices ont des chansons sur la reine Blanche, avec quoi elles endorment les petits enfants, et quand les petits enfants se réveillent, le premier mot qu'ils bégayent après papa et maman, c'est la reine Blanche; les mariniers parlent de la reine Blanche autour des feux allumés, le soir, sur leurs grands bateaux; les bûcherons vous montrent les vieux arbres sous lesquels s'est assise la reine Blanche, et si vous demandez à un postillon: Quel est cette vieille tour ruinée? il vous répondra: C'était le château de la reine Blanche; et il vous ré-

pondra cela en Auvergne, en Champagne, en Normandie, en Artois ou en Languedoc. La reine Blanche était partout. Elle a demeuré dix ans dans chacun de ses quatre-vingts châteaux ; elle s'est mariée, et elle est morte dans je ne sais combien de tours rondes ou carrées. La reine Blanche, c'est l'histoire de France pour toutes les bonnes femmes, et le nombre en est grand de cette façon ; la reine Blanche est comme un doux fantôme qui revient sans cesse à toutes les imaginations du peuple. Du reste, ne demandez pas quand elle vivait, où elle était née, de qui elle était fille, femme ou mère... C'est la reine Blanche! cela suffit.

Mais c'est principalement son veuvage de treize mois que la reine Blanche a passé à Melun comme à Clermont, à Pau comme à Chantilly, à Evreux comme à Dijon, etc.

Et il n'y a pas à en douter, car de père en fils on a conservé dans tous ces lieux la tradition d'une reine vêtue de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui pleurait et priait depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, et qui, la nuit, se promenait à grands pas sur la plate-forme de la grande tour, en appelant l'âme de son époux, qui ne venait pas toutes les fois...

Et, en effet, tout le monde a raison, quoique chacun ait tort. Une grande vérité est toujours au fond des erreurs populaires. Les veuves des rois de France ont, pendant plusieurs siècles, porté le deuil en blanc, comme les rois eux-mêmes le portaient en violet. De là viennent toutes les blanches reines qui, par un calembour historique fort pardonnable, sont devenues la reine Blanche pour les vingt-neuf millions sept cent quatre-vingt douze mille ignorants qui restent encore parmi les trente millions de Français, pour tempérer un peu l'éclat des lumières du siècle.

Et puis, si Blanche de Castille, mère de saint Louis, morte en 1253, est la reine Blanche par excellence, n'oublions pas Blanche de Bourgogne, reine de France aussi, et femme de Charles le Bel, qui mourut en 1326; ni Blanche de Navarre, encore reine de France, seconde femme de Philippe de Valois, qui mourut en 1398; ni Blanche de France, reine de Bohême, fille de Philippe le Hardi, qui mourut en 1305; ni l'autre Blanche de France, reine de Castille, fille de saint Louis, petite-fille par conséquent de notre Blanche de Castille, qui mourut en 1320; ni Blanche de Bourbon, autre reine de Castille, qui mourut en 1361; ni Blanche d'Artois, reine de Navarre, qui mourut en 1302; ni Blanche, reine de Navarre, fille de Charles III, roi de Navarre, et qui mourut en 1441 ; ni une troisième Blanche de France, fille posthume du roi Charles IV, mariée à Philippe de France, duc d'Orléans, et qui mourut en 1392; ni Blanche de Sicile ou d'Anjou, fille de Charles de France, comte d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, qui mourut en 1272; ni Blanche, reine d'Aragon, qui mourut en 1310; ni Blanche... Mais voilà bien assez d'érudition pour expliquer et motiver tous les ignares quiproquos de reines Blanches, dont les trente-deux mille cinquante-six communes de France sont inondées, de manière à ne pouvoir jamais s'en tirer ; et pour jeter tous les doutes et toute l'obscurité possibles sur l'origine du château de Mérolles.

Le fait est qu'il était très-ancien, très-gothique, très-imposant et magnifiquement entretenu.

Dès que le coche fut signalé de loin par une vedette établie sur la grande tour, une nombreuse cavalcade, le comte Robert en tête, s'élança au grand galop sur l'avenue de peupliers, avec des valets portant des torches allumées ; lorsque Robert fut à la distance d'un coup de pistolet, il mit pied à terre et présenta, par la portière, un bouquet des plus belles fleurs à Eléonore ; puis il remonta sur son cheval limousin, et il escorta le coche, avec toute sa suite, jusqu'à la cour d'honneur du château. On n'en fait pas plus pour les reines Blanches ou non. Les ponts s'abaissèrent, et aussitôt éclatèrent des fanfares de chasse et les canons des remparts; puis toutes les fenêtres s'illuminèrent spontanément, et des touffes de fusées rougeâtres se croisèrent dans le ciel.

Après quelques moments de repos, un souper royal fut servi. Eléonore présenta les excuses de son père, qui furent bien vite acceptées, et tous les seigneurs témoignaient par leurs regards du bon goût de Robert, et approuvaient, en souriant, le choix de son cœur. Le souper fini, la tante de Robert conduisit Eléonore dans son appartement, et lui-même, ayant pris congé de sa fiancée, fit de nouveau seller son cheval, car, par respect et convenance, il allait passer la nuit dans un pavillon à deux lieues du château.

Eléonore passa la sienne en prières et à parler de son père avec Marianne.

— D'où vient donc, disait-elle, qu'entourée de tant de splendeurs et de félicités, je ne suis pas gaie?... Ah! c'est que mon bon père n'est pas là, et que sans lui tout n'est rien pour moi.

—Mais dans trois jours vous l'embrasserez, lui répondait Marianne, et puis vous le prendrez avec vous pour toute la vie ; le comte Robert l'a promis. Il quittera sa ferme pour habiter votre château.

— Marianne, chère Marianne, j'ai bien besoin de cette assurance, car un bonheur que mon père ne partagerait pas avec moi, me serait la plus affreuse des infortunes..., et je voudrais que la mort me fermât les yeux, si je ne devais pas le voir à tout moment. Ah! quelle fatalité que ce marquis de Luxeul ait entraîné mon pauvre père dans sa ruine! Cette pensée m'obsède continuellement.

— Mais quand tout se répare d'un autre côté, reprenait Marianne, pourquoi se créer des fantômes lugubres?... Moi, j'emploie mieux mon imagination.

— Au fait, dit Eléonore, en chassant ses vilaines idées, je suis folle à force de raison.

Et les deux jeunes filles s'endormirent comme deux colombes fatiguées.

La matinée du lendemain fut remplie par une grande chasse dans la forêt. Eléonore obtint la grâce de trois biches, et même d'un sanglier, avec cette différence, qu'elle voulut que la liberté fût rendue aux biches, et qu'on n'accordât au sanglier que la vie dans une détention perpétuelle. Sa clémence était encore de la justice.

Le mariage devait avoir lieu à minuit dans la chapelle du château, et ce ne fut dans la soirée que musique et jeux de toutes sortes. Tout le voisinage noble avait été convié, et c'était un grand amusement de voir arriver les dames et les demoiselles, et leurs frères et leurs maris, sur des haquenées ou en litière. Que de vanités et de ridicules descendaient au perron! Il fallait voir et les révérences prétentieuses, et les sourires pincés, et les compliments hypocrites!... Au fond, toutes les femmes étaient furieuses et ne pardonnaient pas à Eléonore son mariage. Si on ôtait l'envie et la colère du cœur des gens qui vous font des politesses, il n'y resterait pas grand'chose.

Il ne manquait plus que le vicomte de Mayret, l'intime ami de Robert et un de ses témoins. On commençait à s'en inquiéter, lorsqu'on le vit arriver au grand galop de son cheval, accompagné d'un autre cavalier.

— Mon cher comte, dit-il, à Robert, pardon de mon retard; au moment où j'allais me mettre en route, le jeune baron de Valbelle, que voici, est descendu chez moi, venant d'Espagne. Nos deux familles sont liées depuis longtemps, et j'ai pensé que vous me permettriez de l'amener

avec moi ; le bonheur est indulgent, et mademoiselle de Kérouan..., madame de Mérolles, ajouta-t-il en saluant Eléonore, me pardonnera peut-être cette indiscrétion.

— Nous ne vous pardonnerons pas, répondit Robert, mais nous vous remercierons. Et les deux arrivants se mêlèrent à la foule rassemblée dans les salons.

Les conversations s'organisèrent, et le jeune baron de Valbelle y prit une part active et modeste à la fois. Eléonore fut frappée des nobles sentiments qu'il émettait et de la tournure poétique de son esprit. Quelques paroles d'une haute distinction prononcées par Eléonore n'échappèrent pas non plus au jeune étranger. Le niveau des âmes et des intelligences s'établit si vite !...

Vers onze heures du soir, Eléonore se retira avec Marianne pour aller dans sa chambre, compléter sa toilette d'épousée. Comme elles passaient toutes les deux dans un corridor du premier étage, elles entendirent des voix dans un appartement voisin, et les noms de du Riban et d'Eléonore prononcés avec vivacité. C'était le comte Robert qui se préparait également pour la cérémonie, et trois ou quatre de ses amis les plus élégants. Comme les mêmes noms se répétaient encore, et qu'un rire équivoque avait accompagné celui de du Riban, les deux jeunes filles se blottirent dans un petit enfoncement obscur qui se trouvait là, et elles prêtèrent l'oreille.

— Décidément, mon cher comte, vous faites à merveille, disait une voix; Eléonore est charmante, et il faut tout faire pour des beautés pareilles..., même les épouser... Quant au du Riban, cela est moins gai ; comment vous en tirerez-vous? En vérité, de si charmantes filles ne devraient jamais avoir de père, et surtout des pères de la sorte... (Rire général.)

— Eh ! mais, répondit Robert, croyez-vous que je n'y aie pas songé ? Par la sembleu ! que dirait-on de moi à la cour, si j'allais m'affubler d'un pareil beau-père ? Toute jolie figure est noble de naissance ; Eléonore marchera de front avec les duchesses ; d'ailleurs elle portera mon nom, et sa mère s'appelait de Kérouan. La chose est arrangeable ; et puis, je l'aime..., mais mon amour ne va pas jusqu'à subir et accepter le père... Elle croit, car je le lui ai promis, que du Riban viendra patriarcalement habiter avec nous... Ah ! ah ! ah ! nous irons lui faire après-demain une longue et assommante visite de deux heures, après quoi je déclare à ma femme que nous partons pour l'Italie, et qu'au retour nous prendrons *nos arrangements de famille*..... Nous revenons d'Italie, nous ne prenons pas d'arrangements, la comtesse de Mérolles, emportée dans le grand tourbillon des voyages et du beau monde, ne pense plus même à réclamer... D'ailleurs, j'aurai fait grandement les choses ; le du Riban aura reçu une bonne somme qui lui donnera toute facilité pour vivre selon ses goûts, qui sont simples, dans quelque petite ville, où il trouvera une partie d'*ombre* à faire tous les soirs... Sa fille, si l'envie lui en prend encore, pourra l'aller voir de temps à autre dans la vie ; mais moi, je n'en serai pas le moins du monde ennuyé..., et j'aurai fait, je crois, une action d'éclat en fait d'amour, sans compromettre ma dignité de gentilhomme.

— Bravo ! bravo ! crièrent les autres voix.

Eléonore et Marianne, à chaque mot de cette conversation, se serraient la main de stupeur, et leur cœur battait comme une horloge ; mais entendant que Robert se disposait à descendre avec ses amis, elles se glissèrent vite et sans bruit dans leur appartement. Là, Eléonore se laissa tomber sur un canapé comme anéantie, puis, se relevant tout à coup avec l'audace de la dignité blessée et le courage de l'amour filial :

— Marianne, dit-elle, je ne serai jamais la femme du comte de Mérolles, de cet indigne, dont une voix secrète me dénonçait les mauvais sentiments... Et cependant, c'est dans une heure !... Je ne veux pas d'esclandre, point de scène à effet... Seule de mon bord ici, je n'aurais pas la force de combattre... j'aurai celle de fuir...

— Fuir, mademoiselle ! et comment?... Tenez, on vous appelle, on vient vous chercher ; vous ne pourriez, sans être vue, franchir les portes du château..., et d'ailleurs les ponts sont levés à cette heure !

— J'ai tout prévu, tout imaginé, tout créé, pendant que j'écoutais ces horribles propos... Viens, et ne t'inquiète pas... Les tourterelles et les biches ne sont plus timides quand elles défendent leurs petits... Oh ! mon bon père, oserai-je moins pour toi !

Alors, ayant mis à la hâte son voile et son bouquet, elle redescendit avec Marianne au milieu de tout le monde, en composant son visage et son maintien. Dès qu'elle eut aperçu le jeune baron de Valbelle :

— Monsieur, lui dit Éléonore à demi-voix, j'ai un service immense à vous demander. Allez dans ce cabinet solitaire qui donne là sur les fossés ; j'y serai sur vos pas... Et silence !

Le jeune étranger obéit sans souffler. Éléonore le suivit avec Marianne.

— Monsieur, lui dit-elle, les instants sont chers ; vous avez les sentiments d'un chevalier français, je l'ai vu... Je me confie à votre honneur... Je ne pourrais plus, sans opprobre, devenir la femme du comte de Mérolles... Vous saurez pourquoi. La fuite, et une fuite prompte peut seule m'y soustraire. Les portes et les issues du château me sont interdites... Je n'aurais d'espoir que ce balcon et ces fossés pleins d'eau... Mais, seule avec mon amie, je ne puis rien... Voyez... Réfléchissez... Pouvez-vous me secourir?... le voulez-vous ?

— Madame, répondit le baron, vous commandez et j'obéis aveuglément, et je me sens digne de la confiance que vous me témoignez et de l'honneur que vous me faites. Tenez-vous avec mademoiselle aux alentours de ce cabinet ; en moins d'un quart d'heure je serai sous le balcon... Trois coups dans la main seront le signal ; accourez alors, je me charge du reste.

Et il rentra précipitamment dans le salon, puis sortit par le perron du château dans la grande cour.

Éléonore et Marianne attendaient avec anxiété, mêlées aux groupes des conviés ; l'aiguille de la grande pendule avançait, avançait... Enfin le signal se fit entendre... Elles passèrent rapidement dans le cabinet, dont elles fermèrent la porte au verrou, et coururent au balcon. Un cheval était au bas, ayant de l'eau jusqu'au poitrail et buvant avec avidité, tandis que son cavalier, droit sur les étriers, et encore en habit de gala, levait les bras pour recevoir Éléonore, qui se laissait glisser doucement et en se recommandant à son ange gardien, et cependant Marianne imprimait un tendre et respectueux baiser sur sa main fugitive. La lune éclairait d'un rayon caressant ce rapt vertueux, cette fuite héroïque... Ces trois personnages formaient ainsi un tableau comme en rêvent les peintres ou les poëtes.

— Venez, venez, madame, soupira doucement le cavalier ; je vais vous déposer à quelques pas d'ici, sur le bord des fossés, dans un endroit favorable, et je reviendrai chercher votre compagne, et nous verrons alors à nous diriger où vous l'ordonnerez...

Les voilà tous trois dans les champs.

— Veuillez, monsieur, nous conduire jusqu'à la prochaine petite ville ; là, nous trouverons quelque voiturin,

et nous achèverons notre route sans vous, mais non sans le souvenir reconnaissant de votre généreuse assistance.»

Le baron de Valbelle avait fait monter les deux jeunes femmes sur le cheval qu'il menait par la bride, et tout en devisant sur les causes de cette fuite, dont Éléonore raconta tout ce qu'elle devait raconter sans dire son vrai nom, ils arrivèrent ainsi à la ville de ***, et, s'adressant à la Poste, on leur donna une carriole. Quand les deux voyageuses y furent installées avec un bon vieux conducteur, Éléonore dit adieu de la voix et du geste à son noble protecteur.

— Ne puis-je du moins savoir, madame, où vous allez, et qui j'ai eu le bonheur de secourir? dit timidement le baron de Valbelle.

— Vous le saurez, monsieur..., un jour..., bientôt... Mon père l'écrira à l'ami qui vous a présenté, et dont je sais le nom et le château, et il joindra pour vous une lettre dont les expressions de profonde gratitude seront puisées dans mon cœur... Adieu! et soyez béni!...

Puis elle dit quelques mots tout bas au conducteur, et la carriole partit.

Cependant, quelques papiers étaient tombés de la poche d'Éléonore au moment où elle montait dans cette petite voiture, sans qu'aucun s'en aperçût. M. de Valbelle les trouva après le départ, et, tout en les ramassant avec distraction...

— Quel ange de grâce et de piété filiale! se disait-il à lui-même. Heureux son père!... plus heureux qui sera son époux!

Mais tout à coup il frémit, il pâlit, et pousse un cri de joie inquiète... Qu'a-t-il donc vu sur un des papiers qu'il tient en main!... Dieu le sait. Toujours est-il qu'il remonta vite sur son cheval, et qu'il se mit à la poursuite de la carriole. Il avait l'air, tout en volant, de rassembler et de combiner mille circonstances dans sa tête... Enfin, arrivé près de la voiture...

— Mademoiselle du Riban! cria-t-il.

— Qui m'appelle? répondit Éléonore.

— Mademoiselle de Kérouan, reprit-il en souriant, voici quelques vers qui sont tombés de votre poche.

Et il les jeta dans la carriole, et disparut.

Éléonore resta stupéfaite...

— Comment, c'est lui qui me nomme Mlle du Riban, quand il ne m'a entendu appeler que Mlle de Kérouan!... Et ces papiers ne disent mon nom nulle part! Quel est-il donc lui-même? Ce nom de Valbelle m'est tout à fait inconnu...

Et elle se perdait en conjectures, pendant que le cocher se perdait en coups de fouet et en paroles... énergiques, pour faire trotter un cheval qui pouvait à peine marcher.

Cependant le comte Robert de Mérolles recevait un billet d'Éléonore, écrit à la Poste tandis qu'on attelait la carriole, et qu'un petit palefrenier avait été chargé de lui porter; ce billet disait:

« Monsieur le comte,

« Je m'enfuis de votre château, et je brise l'union si glorieuse que vous m'aviez offerte avec tant de générosité, je ne l'oublierai pas. Mais rappelez-vous vous-même la conversation que vous avez eue il y a quelques heures dans votre chambre..., et jugez si la fille de M. du Riban pourrait maintenant, sans crime, devenir la femme du comte Robert de Mérolles.

« Éléonore. »

Le château était tout en désarroi quand ce billet y arriva; le comte Robert l'ouvrit, et congédia ses hôtes sans leur rien expliquer... La rage couvait dans son cœur, et la vengeance devait y éclore.

Laissons-le dans ces funestes dispositions, et retournons à Éléonore. Elle approchait de la ferme; elle apercevait la bonne sœur de charité sur la porte...

— Eh bien!... mon père? cria-t-elle.

— Il va mieux, répondit la sœur, mais il ne peut pas encore marcher... Venez, venez, votre vue le ranimera.

Éléonore est au cou de son père. Que de choses elle avait à lui conter, depuis cette affreuse conversation jusqu'à sa fuite, et à ce mystérieux baron de Valbelle!... Du Riban pleurait de chagrin, de joie, d'admiration..., de tout ce qui fait pleurer...

Dix jours se passèrent ainsi dans les tristesses et les tendresses, sans aucun événement extérieur... Le onzième se levait à peine, que des huissiers vinrent signifier à du Riban de quitter la ferme, et saisirent tout son mobilier en payement de fermages arriérés qu'il n'avait pas pu acquitter encore... Il l'avait caché à sa fille... Mais ce qu'il ignorait lui-même, c'est que le comte Robert de Mérolles s'était rendu acquéreur de la ferme, à prix d'or, le surlendemain de la noce manquée, et c'était en son nom que les huissiers venaient procéder... Comme ils faisaient leur rude besogne, au milieu des larmes d'Éléonore et de Marianne, et de la douleur muette et immobile du pauvre goutteux..., on entendit le fouet d'une chaise de poste, et l'on vit, une minute après, entrer le baron de Valbelle, s'écriant:

— Mes amis, je suis le fils du marquis de Luxeul, je l'ai perdu il y a un an... Dévoré du désir de faire réhabiliter sa mémoire, et d'acquitter sa dette envers vous, généreux et admirable du Riban, j'arrivais en France sous un nom supposé, le mien étant encore proscrit; j'ai vu, j'ai apprécié, j'ai aidé dans sa périlleuse et noble imprudence, mademoiselle Éléonore de Kérouan, puis, à ces poésies tombées de sa poche, et à quelques autres indices, j'ai cru la reconnaître pour mademoiselle du Riban; je l'ai appelée de ce nom, elle a répondu... L'espoir m'a donné des ailes; j'ai couru à Paris plus vite que je n'en avais le dessein, j'ai vu le cardinal-ministre, je lui ai donné les preuves de l'innocence de mon père... Je lui ai dit des vers et j'ai écouté les siens; — il vient de fonder l'Académie française, son orgueil est de bonne humeur... — Bref, il rend l'honneur au nom de mon père, il rend tous ses biens à son fils, c'est-à-dire une valeur quatre fois plus forte que votre créance, dont j'ai déjà réalisé le montant; voici un portefeuille qui le contient. Prenez, monsieur du Riban, et pardonnez à mon père tous vos chagrins, dont il est mort.

Quant à vous, messieurs, dit-il aux huissiers, vous n'avez plus rien à faire ici, voilà ce qu'il vous faut, en bonnes espèces, et M. du Riban quittera la ferme de sa propre volonté...

Maintenant, si mademoiselle voulait agréer pour son époux celui qu'elle appelait son libérateur, nous vivrions tous les trois..., tous les quatre, reprit-il en souriant à Marianne, dans mon château de Luxeul. Pardonnez-moi de brusquer ainsi les choses, mais quand on a été douze ans malheureux, on ne veut pas perdre une minute pour le bonheur. »

Éléonore regarda tendrement son père...

— Embrassez-moi, mes enfants, s'écria-t-il.

— Quand je vous le disais, moi, reprit Marianne... Puis des sanglots de plaisir la suffoquèrent.

Furent-ils heureux longtemps? on ne le dit pas; mais, certes, ils le furent toujours.

Émile DESCHAMPS.

GRÉGOIRE XVI ET PIE IX,

OU LA MORT ET L'ÉLECTION DU PAPE.

Rome, juin 1846.

Le pape est mort! Vive le pape! Autrefois un long espace de temps séparait ces deux cris à Rome. Ils viennent de se rapprocher, à l'étonnement de toute l'Europe, comme en France les deux cris : Le roi est mort! Vive le roi! Vous me demandez le tableau des cérémonies qui ont accompagné ces deux acclamations, c'est-à-dire de la mort et des obsèques de Grégoire XVI, de l'élection et de l'installation de Pie IX. Ce double tableau est en effet la chose la plus imposante et la plus curieuse que le moyen âge ait léguée à la société moderne. Rien n'approche encore d'une telle solennité, pas même l'inauguration de vos chemins de fer internationaux. Jugez-en par le simple résumé que je vous envoie des fêtes de Rome, en réponse au brillant récit que vous m'avez adressé des fêtes de Lille et de Bruxelles.

Je ne vous dirai qu'un mot des obsèques de Grégoire XVI. Dès que le cardinal camerlingue eut vérifié la mort du pape, en lui donnant trois coups de marteau sur la tête, la cloche majeure du Capitole l'annonça à toutes les églises, et les ambassadeurs étrangers l'annoncèrent à tout le monde chrétien. Quelques jours après, le corps, embaumé par les cubiculaires et revêtu des habits pontificaux, fut transporté du Quirinal au Vatican, par la voie Papale, sur une litière splendide portée par des mules blanches, caparaçonnées de noir, escortée des massiers armés de torches, des pénitenciers armés de flambeaux, des dragons, des Suisses, des trompettes, des carabiniers et des artilleurs conduisant sept pièces de canon. Vous dire l'immense effet de ce convoi militaire et religieux, serait aussi difficile que de vous nombrer la foule qui se pressait à la suite de ce corps vêtu de blanc, porté entre le ciel et la terre. Le lit de parade était dressé dans la chapelle Sixtine, où il s'élevait jusqu'aux fresques de Michel-Ange. Figurez-vous un monument colossal de velours, de soie, d'or, d'argent et de lumières. Grégoire XVI fut posé au sommet, la tiare en tête, la crosse en main... On eût dit qu'il vivait encore. Après trois jours et trois nuits de psalmodie continuelle, autre convoi et nouveau cortége aussi majestueux que le premier. Cette fois, on porta le corps dans la grande basilique de Saint-Pierre. Une estrade l'attendait, non moins splendidement lugubre que le lit de parade. On y coucha le Saint-Père sur un plan incliné, de façon à ce que tout le monde pût le voir de la tiare aux babouches. Puis la multitude fut admise à lui baiser les pieds, placés, à cet effet, en dehors de la grille de fer. Cette exposition et ce baisement de pieds durèrent trois jours, pendant lesquels la basilique ne désemplit pas une minute. Jugez par là des milliers de lèvres qui vinrent se poser sur les pieds de l'auguste cadavre! Le quatrième jour enfin (le septième des funérailles), le corps fut déposé au milieu de l'église, sous le mausolée où dormait son prédécesseur, lequel descendit alors dans les caveaux où Grégoire ira le rejoindre à son tour. L'oraison funèbre, dernier acte de ce drame lugubre, fut prononcée en latin; après quoi les gardes-nobles quittèrent le deuil, les massiers relevèrent leurs masses, les cardinaux entendirent la messe du Saint-Esprit, et allèrent au conclave élire un nouveau pape.

Le mot seul de conclave définit la chose. C'est, en effet, ou du moins ce doit être la prison la plus complète, le secret le plus impénétrable. Tous les cardinaux du sacré collége s'enferment au Quirinal, avec leurs aides conclavistes et leurs médecins. Une fois entrés là, ils n'en sortent plus qu'avec un pape. Chaque jour on voit passer des équipages portant leur diner : quelquefois un œuf à la coque, escorté de quatre chevaux et d'autant de piqueurs! On introduit cela par une trappe secrète, et c'est la seule communication qu'on ait avec le dehors. Toutes les portes et toutes les fenêtres sont murées hermétiquement. L'air ne vient aux cardinaux que par le ciel, — comme les inspirations qu'ils demandent à Dieu. Chaque votant habite une cellule à part, mais tous se réunissent pour l'élection dans la chapelle centrale; il y a trois modes d'élection : 1° l'acclamation; 2° le compromis; 3° le scrutin. L'acclamation et le scrutin s'expliquent d'eux-mêmes. Le compromis est une élection au second degré. Les cardinaux s'entendent alors pour nommer entre eux des délégués chargés de l'élection. On sait que le pape ne peut être choisi qu'entre les cardinaux, absents ou présents, qui composent le sacré collége. Leur nombre pourrait s'élever jusqu'à soixante-dix; mais il n'y en a guère ordinairement que soixante, et les deux tiers ou la moitié seulement se rendent au conclave. Le scrutin, qui est la forme la plus habituelle, s'exécute ainsi : le doyen du sacré collége vote le premier. Il prend dans un bassin d'argent un bulletin disposé d'avance, et le remplit devant une des tables en pupitre, qui sont disposées de telle façon que le votant soit en vue de tous, sans qu'on puisse voir ce qu'il écrit; chaque cardinal accomplit la même formalité. Le votant prend ensuite son bulletin entre l'index et le pouce, l'élève en l'air, de manière qu'il puisse être vu de tous, et se dirige vers l'autel, où il prononce ce serment : « Je prends à témoin Dieu, qui doit me juger, que j'élis celui que je juge devoir être élu.» Sur l'autel est placé un grand calice d'argent dont la coupe est en vermeil, il est recouvert d'une large patène sur laquelle est gravée l'image du Saint-Esprit. Le votant met son bulletin sur la patène, et le fait glisser dans le calice; puis il retourne à sa place. Les cardinaux votent par rang d'ancienneté et dans l'ordre hiérarchique, évêques, prêtres et diacres. Si un cardinal, présent dans la salle, ne peut quitter sa place pour aller à l'autel, un des scrutateurs porte son billet dans le calice. Pour les cardinaux retenus dans leurs cellules, les infirmiers leur portent la boîte, dont ils laissent la clef sur l'autel, et un des bassins, qui contient autant de bulletins qu'il y a d'infirmes. Si un malade ne peut écrire, il fait écrire par un tiers, qui s'engage par serment au secret. Quand tous les bulletins ont été déposés, le premier scrutateur les mêle, le dernier les compte, les enlevant un à un du calice pour les mettre dans un autre. Alors les cardinaux, qui ont tous devant eux une liste imprimée des noms, marquent chaque nom prononcé. Ainsi pour tous les bulletins. Si, dans cette première opération, un des cardinaux a obtenu le nombre suffisant de voix pour l'élection, il est aussitôt déclaré pape. Il faut réunir les deux tiers de voix pour être élu.

Vous savez qu'en toute occasion Rome se hâte lentement. On a vu des conclaves durer jusqu'à cinq mois. Au milieu

des affaires compliquées de l'Italie actuelle, je m'attendais à quelque lenteur de ce genre, et tandis que les cardinaux de France s'acheminaient à petites journées vers Rome, j'allais tous les soirs, par simple curiosité, regarder la *fumata*, sur la place du Quirinal. Voici ce que c'est que la *fumata*. Quand les cardinaux ont dépouillé les scrutins du jour, si personne n'a obtenu les deux tiers des voix, les bulletins sont brûlés dans un poêle placé derrière l'autel, et d'où la fumée est conduite au dehors par un tuyau qu'on aperçoit de la place du Quirinal. Si, au contraire, quelqu'un a obtenu la majorité, on conserve précieusement les bulletins, et, comme il n'y a point de fumée sans feu, le tuyau du poêle demeure intact au faîte du palais. Vous concevez donc avec quelle impatience la foule attend et observe chaque soir la *fumata* du Quirinal. Des milliers d'yeux restent fixés en l'air jusqu'au moment solennel du scrutin... Si à ce moment le petit tourbillon de fumée s'élève, les Romains se disent bonsoir, et vont se coucher. Ils n'ont point encore de pape et le scrutin est à refaire.

Le premier jour nous étions fort nombreux à guetter la *fumata*, et nous la vîmes s'élever d'assez bonne heure au-dessus du palais. On s'attendait à la revoir si souvent, que le lendemain les curieux étaient clair-semés sur la place. Or, jugez de notre surprise..., lorsque l'heure solennelle arrive sans la moindre fumée... Chacun croit à un retard, et tous les yeux restent levés de plus belle... Mais les minutes, les quarts d'heure s'écoulent... Pas plus de *fumata* que sur la main ! Et cependant le moyen de croire que le pape fût élu au bout de quarante-huit heures ! Soudain de grands coups de marteau retentissent derrière la cloison qui fermait la *loge* (on nomme ainsi le balcon du Quirinal). Cette cloison tombe par morceaux, avec acclamation du peuple, et le maître des cérémonies paraît sur le balcon, revêtu de son grand costume et la croix à la main... Il annonce d'une voix sonore, à toute la population de Rome, accourue depuis un instant, la nomination du nouveau pape en ces termes : « Je vous apporte la nouvelle d'une grande joie. Nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime comte Mastaï Ferretti, archevêque-évêque d'Imola, lequel a choisi le nom vénéré de Pie IX. »

Les acclamations recommencèrent et redoublèrent pour l'élu du conclave, et un de mes voisins me les expliqua de la sorte :

— Il y a quelque trente ans, un des plus beaux et des plus brillants cavaliers de l'Italie aimait une jeune personne plus belle encore, et qu'il devait épouser prochainement. Ce trésor lui fut enlevé tout à coup par la mort jalouse, et tel fut son désespoir, qu'il renonça au monde et se fit prêtre. Il avait porté jusqu'alors les épaulettes au service de l'Autriche, et acquis la réputation du meilleur dilettante qui fût de Naples à Milan. Tout cela s'engloutit sous la robe noire. L'officier devint missionnaire et affronta le martyre dans les Indes... Il survécut malgré lui à tous les périls, revint en Italie, ne put cacher son mérite, fut nommé évêque d'Imola, puis archevêque, puis cardinal... Et c'est lui que le conclave vient, au second tour de scrutin, d'élire pape à l'âge de cinquante-quatre ans, — chose presque inouïe dans les fastes du sacré collége !

La popularité du nouveau pontife me fut encore mieux démontrée le jour du couronnement. Ce jour-là, tandis que son nom retentissait dans toutes les bouches, Pie IX, escorté du conclave en robes rouges et en barrettes, fut porté sur la *sedia*, du Quirinal à Saint-Pierre, et de Saint-Pierre au Vatican. Là, il revêtit les habits épiscopaux, la chape et la mitre d'argent, et au bruit des canons du château Saint-Ange, au milieu de tout le clergé, de toute l'armée et de tout le peuple romain, il fit son entrée solennelle dans la basilique tendue de damas à franges d'or, donna ses pieds à baiser aux cardinaux, aux archiprêtres, aux prêtres et aux moines, traversa l'immense nef au son des trompettes éclatant du haut des galeries, vit brûler trois fois l'étoupe qui lui annonce la vanité de la gloire : (*Sic transit gloria mundi*); et, remontant enfin sur la *sedia* recouverte du dais papal, alla recevoir la tiare (1) dans la grande loge de Saint-Pierre, au centre de la cour de Rome et du sacré collége, en présence de l'innombrable population répandue sur le parvis.

J'étais là, palpitant d'émotion ; mais comment vous peindre une solennité qui est sans analogue ici-bas ? comment surtout vous peindre le moment de la bénédiction *Urbi et Orbi* (à Rome et à l'Univers) ? Figurez-vous cette foule agglomérée à perte de vue, ces milliers de prêtres et de moines dans tous les costumes du moyen âge, ce sacré collége et cette cour en robe rouge et en barrette, ce bruit des cloches en branle, des fanfares militaires, des salves de l'artillerie Saint-Ange ; et au milieu de tout cela, ce pontife couvert d'argent et de pierreries, la tiare au front, le sceptre à la main, seul debout au-dessus de cent mille hommes agenouillés, entr'ouvrant les bras vers les quatre points cardinaux, et bénissant la famille de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde !

Puisse cette bénédiction porter la clémence à tous les rois, la liberté à tous les peuples, la consolation à tous les malheureux ! Telle est, assure-t-on, l'ambition de Pie IX, et telle sera, s'il plaît à Dieu, la gloire de son règne.

C. DE C.

(1) La tiare ou triple couronne qui sert aujourd'hui pour la cérémonie, est celle dont Napoléon fit présent à Pie VII. Elle est en velours blanc. Les trois couronnes sont dessinées en saphirs, en émeraudes, en rubis, en perles et en diamants. Sur le sommet est une large émeraude surmontée d'une croix en diamants. Cette tiare est estimée 80,000 écus romains, ou 428,000 francs.



Portrait de Grégoire XVI.

VOYAGE EN FRANCE [1].

Le Dauphiné [2].



Vue de l'église de Saint-Maurice à Vienne

Notre-Dame-de-la-Balme. — Quelques mots sur les anciens Dauphins. — Monuments de Vienne. — Rives. — Caractère dauphinois. — Le lac Palladru. — Saint-Marcellin et ses environs.— Histoire tragique. — La fonderie de Saint-Gervais. — Une *vogue*. — Habitants des *Travers*. — Une noce.

Vers le milieu du mois d'avril, nous quittâmes Lyon pour explorer le Dauphiné, en commençant par l'Isère, ce département si riche en curiosités naturelles, en monuments anciens, en sites riants ou agrestes, et en productions variées. Nous ne nous étions pas tracé d'itinéraire, préférant obéir à l'impulsion qui nous serait donnée tantôt par le hasard, tantôt par notre fantaisie, les deux meilleurs guides que puisse suivre, dans ses pérégrinations, le voyageur, artiste ou poëte... Or, M. et Mme R..., avec lesquels je faisais cette excursion, étaient l'un et l'autre.

En conséquence, au lieu de prendre la route de Vienne, ainsi que n'eût pas manqué de le faire un touriste méthodique, nous nous rendîmes d'abord au petit village de Notre-Dame-de-la-Balme (1), auprès duquel se trouve la fameuse grotte du même nom, qui comptait jadis parmi

(1) Voir le numéro de septembre 1845.
(2) La reproduction de cet article est interdite.

(1) Balme ou Baume est un nom communément donné dans les provinces du Midi de la France aux rochers à pic percés d'anfractuosités.

les *merveilles* du Dauphiné et est aujourd'hui l'une de ses plus remarquables *curiosités*. La Balme est situé non loin du Rhône, à huit lieues au nord de la Tour-du-Pin, et à une distance à peu près égale de Lyon. En sortant du village, on suit un chemin gazonné, légèrement montueux, et l'on arrive en quelques minutes devant un rocher à pic dont la hauteur est de 130 pieds. C'est dans ce rocher qu'existe la grotte de la Balme, laquelle a été évidemment creusée par les eaux. Son ouverture, dont la forme se rapproche de celle d'un arc de triomphe, est haute de cent pieds et large de trente. En entrant dans la vaste salle qui sert de péristyle à deux galeries, on voit à droite la chapelle dédiée à la Vierge, sous laquelle on entend murmurer le ruisseau qui se précipite hors de la caverne et va ensuite arroser les prairies environnantes. Des deux galeries précitées, l'une mène à la grotte dite du *Capucin*, qui communique avec une série de salles où l'on remarque diverses pétrifications très-bizarres. Ici, ce sont des jambons, là des champignons... La stalagmite qui a donné son nom à la grotte, représente un capucin ; une autre ressemble à un orgue.

Plus loin, on admire un bassin d'assez grande dimension, exhaussé de deux à trois pieds au-dessus du sol, et au centre duquel s'élève une stalagmite ayant la forme d'une élégante colonne, dont le faîte atteint presqu'à la voûte et le long de laquelle glissent les eaux qui comblent le bassin et s'épandent à l'entour. Mais la partie de cette caverne la plus curieuse à visiter est la grotte appelée particulièrement la Balme, au fond de laquelle on voit couler le ruisseau qui aboutit au lac, dont nul ne connaissait l'étendue avant 1782, qu'un jeune savant nommé Bourret imagina de le parcourir à la nage, afin de le mesurer. Ce fut, revêtu d'un corselet de liége et muni d'une torche qu'il tenait hors de l'eau dans sa main gauche, qu'il pénétra seul sous ces voûtes imposantes, où il erra pendant une heure, se reposant de temps en temps sur quelque bloc de rocher. Depuis cette époque, il y a sur le ruisseau qui conduit au lac, un bateau, grâce auquel les visiteurs de la Balme peuvent se promener sans danger sur cette belle nappe d'eau si transparente, qu'à la clarté des flambeaux on peut en apercevoir distinctement le fond.

En parcourant ce vaste bassin naturel qu'enserrent et recouvrent des masses de roc desquelles l'eau suinte incessamment et se cristallise en stalagmites irrégulières, nous nous sentîmes tellement impressionnés, qu'à peine échangeâmes-nous à voix basse quelques paroles avec nos bateliers. Ce fut seulement quand nous nous retrouvâmes hors de la caverne, en plein soleil, sur l'herbe embaumée et fleurie qui tapisse la marge du ruisseau, que nous nous communiquâmes mutuellement les sensations diverses produites sur notre esprit par cette singulière promenade aquatique.

Après avoir déjeuné dans le village, nous nous fîmes conduire à un débarcadère, — j'ai déjà dit que le Rhône est peu distant de la Balme, — et nous y attendîmes le passage du bateau à vapeur sur lequel nous descendîmes le fleuve jusqu'à Vienne.

Cette antique cité, fondée par les Allobroges, habitants primitifs des terres renfermées entre le Rhône et les Alpes, et qui, avant d'être érigée en comté, avait successivement eu pour maîtres les Romains, les Burgondes et les Francs, fut le berceau du christianisme dans les Gaules

Guy IV, un des comtes du Viennois, ayant pris en 1050 le titre de dauphin (1), que ses successeurs adoptèrent également, le nom de Dauphiné devint celui de cette province qui, après avoir formé à deux époques le royaume de Bourgogne, se trouvait alors fractionnée en plusieurs comtés et baronnies. Plus tard, en 1349, Humbert II ayant perdu son unique enfant, qui tomba sous ses yeux d'une fenêtre de son château dans l'Isère, offrit à Philippe de Valois de lui céder la souveraineté de ses États, à condition que les armes et les titres des dauphins seraient conservés à perpétuité, et qu'on n'incorporerait jamais le Dauphiné au royaume de France. Philippe accepta cette offre pour son petit-fils Charles, et ce dernier fut mis en possession du Dauphiné par Humbert, qui entra, immédiatement après cette intronisation, dans l'ordre de Saint-Dominique. Lorsque Charles régna ensuite sur la France, le titre de dauphin fut transféré à son fils aîné. Cette dernière règle a été invariablement suivie par tous les rois de France jusqu'à la révolution de 1830, bien que depuis celle de 1789 le Dauphiné eût cessé d'être un pays à États et fût divisé en trois départements.

Nous débarquâmes à Vienne dans la soirée. En entrant dans l'hôtel situé sur le quai, où des Lyonnais de nos amis nous avaient conseillé de prendre gîte, nous rencontrâmes un individu qui s'arrêta subitement en jetant une joyeuse exclamation de surprise. C'était un ancien camarade de classe de M. R... au collége de Lyon. Habitant de Rives, où il retournait à l'instant même, M. H... nous pressa si vivement d'aller visiter sa ville natale, dont les aciéries et les papeteries ont une renommée européenne, que nous cédâmes à ses instances.

— A après-demain, dit-il en nous quittant. Une journée vous suffira pour connaître les monuments de Vienne, dont les environs n'offrent guère d'aliment à la curiosité.

Le lendemain matin donc nous commençâmes nos courses dans la ville. Et d'abord nous nous rendîmes à la cathédrale, dédiée à saint Maurice, et regardée comme une des plus belles et des plus anciennes églises de France. On croit qu'elle fut premièrement érigée en l'honneur des Machabées par l'apôtre saint Paul ; mais la construction primitive de cet édifice n'offrait rien de remarquable. En 1052, l'archevêque Léger, seigneur du Viennois, jeta les fondements de la superbe basilique qu'on admire aujourd'hui et qui ne fut entièrement achevée qu'en 1533. La façade en est magnifique. De l'espèce de parvis, où l'on monte par vingt-huit degrés et sur lequel donnent les trois portails de l'église, les regards planent sur le Rhône. Plusieurs niches, jadis toutes occupées par des figures de saints, les unes de petite dimension, les autres de grandeur presque naturelle, ornent cette façade ; mais la plupart de ces statues ont été détruites ou mutilées par la rage aveugle du féroce baron des Adrets (1), ou par le vandalisme des révolutionnaires de 93. L'intérieur de la cathédrale n'est pas moins grandiose que son extérieur. Le marbre antique a été prodigué dans ses ornements. Quarante-huit piliers d'une imposante hauteur soutiennent la voûte. Autour de la nef et au-dessus des arcs des bas côtés, règne une galerie décorée d'une balustrade gothique. Le mausolée de l'archevêque de Montmorin est placé à droite du grand autel.

(1) L'étymologie de ce titre est incertaine. Quelques historiens le font dériver des Delphinéens, nom qui fut donné aux Allobroges à leur retour de Delphes, qu'ils étaient allés assiéger avec les Gaulois. D'autres pensent que le nom de Dauphiné tire son origine de la figure d'un dauphin qu'un comte du Viennois fit représenter sur son écu. Il y a encore à ce sujet diverses opinions moins accréditées que nous nous dispenserons de rapporter.

(1) Ce terrible chef de huguenots qui, au seizième siècle, jeta l'épouvante et la désolation dans le Dauphiné, ne se montra pas moins cruel et sanguinaire après sa conversion au catholicisme. Il tourna alors contre ses anciens coreligionnaires la rage infernale qui semblait l'animer contre le genre humain tout entier.

Parmi les monuments dont les Romains ont doté Vienne pendant le temps qu'elle a été soumise à leur domination, le mieux conservé est le cénotaphe appelé *pyramide de l'Aiguille*, et situé au milieu d'un champ, à quelques pas de la ville. Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque de la construction ni sur la destination de ce monument funéraire.

Quant au temple érigé en l'honneur d'Auguste et de Livie, et dont on fit ensuite un prétoire, il serait aujourd'hui en ruines si on ne l'avait pas consolidé à plusieurs reprises par des ouvrages de maçonnerie. Depuis 1822, le Musée des antiques y est établi. Les autres témoignages de la puissance et de la splendeur romaines que renferme l'ancienne capitale de l'Allobrogie, sont les vestiges encore assez considérables d'un pont sur le Rhône, d'un aqueduc, d'une naumachie, etc. Il y a encore, aux portes de la ville, la tour de Sainte-Colombe, bâtie par les ordres de Philippe de Valois; et, parmi les constructions modernes, on cite le nouveau pont en fil de fer, aussi élégant que solide.

Ainsi que nous l'avions promis à M. H..., nous ne restâmes à Vienne que trente-six heures; puis nous partîmes pour Rives où nous arrivâmes vers midi. La diligence, dont nous occupions le coupé, s'arrêta pour relayer devant l'hôtel de la Poste, situé dans la grande ou, pour mieux dire, dans l'unique rue du bourg.

Rives, lieu de passage que traverse la route de Lyon à Grenoble, se compose de deux rangs de maisons bâties de chaque côté de cette route, de cinq à six hameaux dépendant de la même commune, et de diverses manufactures.

En descendant de voiture, nous nous trouvâmes vis-à-vis de M. H..., qui était venu au-devant de nous. L'aciérie dont il est propriétaire se trouvant isolée de Rives, nous pûmes, chemin faisant, admirer la ravissante situation de ce bourg, lequel doit son nom aux nombreux cours d'eau qui arrosent ses prairies onduleuses, parsemées de bouquets de bois et d'usines, source intarissable de prospérité pour le pays. C'est au bord du Réaulmont et à quelques pas seulement de l'endroit où cette petite rivière, à la fois calme et limpide, se relie à celle du Furens, qu'on découvre la fabrique et l'habitation de M. H..., à demi-voilées par un rideau de peupliers d'Italie, et dominées par un coteau au sommet duquel on voit les ruines de l'ancien château de Rives.

Présumant que nous avions besoin de prendre quelques rafraîchissements, notre hôte nous fit d'abord entrer dans sa demeure et nous introduisit dans la salle à manger, où était servie, sur une table autour de laquelle quinze à vingt convives auraient pu trouver place, une collation dont nous fûmes un peu étonnés qu'aucune femme ne vînt nous faire les honneurs. Nous savions que notre hôte était marié et qu'il avait deux filles. L'absence de ces dames nous parut d'autant plus énigmatique que M. H..., malgré la parfaite urbanité de ses manières, ne nous adressa à ce sujet ni excuse, ni explication... Probablement, à son avis, elles eussent été tout à fait superflues. Seulement lorsque, cédant à ses instances, nous nous mîmes à table, il dit avec ce sourire dont la bonhomie tempère la malice, et qui est un des traits distinctifs de la physionomie des Dauphinois :

— Tantôt nous serons un peu moins à l'aise... Mes parents sont nombreux et mes amis aussi.

Nous comprîmes que l'hospitalier fabricant avait invité à dîner pour ce jour-là l'élite de la société rivoise, et que Mmes H..., excellentes ménagères comme le sont les Dauphinoises de toutes les classes sans exception, aidaient à la préparation du repas. Effectivement, en sortant de la salle à manger pour nous rendre dans les appartements qui nous étaient destinés, — nous devions coucher la nuit suivante à l'aciérie, — nous aperçûmes dans la cuisine, devant laquelle nous passâmes et dont la porte se trouvait entre-bâillée, une dame de trente-cinq à quarante ans et deux jeunes personnes, toutes trois en négligé du matin et tellement absorbées par leurs occupations culinaires, qu'elles ne nous entendirent point traverser le couloir à quelques pas derrière elles. Plus de doute, nous étions condamnés à subir la fatigue et l'ennui inséparables d'un *grand gala* de province. Cependant le mouvement de contrariété que nous éprouvâmes d'abord céda promptement à notre gaieté naturelle, et après nous être reposés quelques instants, nous passâmes des heures fort agréables à visiter plusieurs usines et à parcourir la délicieuse campagne dont Rives est entouré.

De retour à l'aciérie, nous nous hâtâmes de changer nos habits de voyage pour d'autres plus convenables à la circonstance, et nous descendîmes dans le salon où une vingtaine de personnes se trouvaient déjà réunies. Les femmes, dont quelques-unes nous parurent jolies, étaient aussi parées que si elles eussent été conviées à une noce. Ce fut seulement au moment de passer dans la salle à manger, que Mme H..., également en grande toilette et escortée de ses deux filles, parut dans le salon. L'accueil gracieux qu'elle nous fit nous prouva que nous ne nous étions pas trompés, en attribuant son apparente négligence à notre égard, à la nécessité de vaquer à ses devoirs de bonne ménagère. Le dîner fut aussi splendide qu'abondant, et les mets aussi délicats que variés. Nous n'en fûmes point surpris, sachant combien la gastronomie est en honneur en Dauphiné.

Contrairement à notre attente, ce long repas ne nous causa pourtant point d'ennui. Doué d'une intelligence presque universelle des sciences et des arts sérieux, d'une remarquable facilité d'élocution (1) et d'une finesse d'esprit que son caractère indépendant et conséquemment loyal retient seul sur les limites de la ruse, le Dauphinois réunit toutes les qualités qui constituent le causeur par excellence; et comme d'ailleurs il a la conscience de ses avantages, il n'est point empêché d'en tirer parti par cette fausse timidité qui prend sa source dans un excessif amour-propre saturé de méfiance. Aussi, bien que Mme H..., évidemment fatiguée des préparatifs de ce festin, et de plus toute préoccupée de l'ordonnance des plats et de la surveillance du service, gardât un silence qui, dans un dîner parisien, n'eût pas manqué de devenir contagieux, la conversation n'en fut pas moins soutenue par les convives avec beaucoup d'enjouement et de vivacité. D'abord chacun s'enquit de la marche que nous nous proposions de suivre, et sur notre réponse que nous voyagions sans aucun plan arrêté, ce fut à qui nous indiquerait les endroits les plus curieux à visiter. Celui-ci nous envoyait à la Grande-Chartreuse; celui-là à Pont-en-Royans; un troisième à Allevard. Notre hôte, à côté duquel j'étais placée, insistait pour que nous visitassions la fonderie de canons pour la marine, établie à Saint-Gervais, tandis que mon voisin de droite plaidait la cause du lac Palladru, qui se trouve dans les environs de la Tour-du-Pin.

Fort embarrassés de choisir parmi tant de directions contradictoires, nous déclarâmes vouloir d'abord nous rendre à Saint-Marcellin, et de là dans les montagnes, à travers lesquelles nous chercherions notre chemin jusqu'à Sassenage, d'où nous descendrions dans la vallée du Grai-

(1) Le Dauphiné a fourni à la France plus d'un illustre orateur : Mounier, Barnave, et de nos jours, Garnier-Pagès.

sivaudan. Cette détermination prise, on passa à un autre sujet à peu près inévitable pour les voyageurs en cette province éminemment patriotique, et qui se glorifie à juste titre d'avoir fourni à l'armée française cette fameuse 32me demi-brigade surnommée *la Brave* par Napoléon.

— Savez-vous, me dit celui de mes voisins qui nous avait précédemment engagés à diriger nos pas vers le lac Palladru, et auquel on donnait le titre de colonel depuis qu'il avait commandé un de ces *corps francs* qui, lors de la première invasion des alliés, s'étaient spontanément formés dans les départements frontières ; savez-vous que l'*Empereur* s'est arrêté, le soir de son passage, à Rives, dans ce même hôtel de la Poste devant lequel vous êtes descendus?

— Ah ! fis-je avec l'accent de la curiosité.

Le colonel comprit que j'attendais quelques détails sur ce passage dont je supposais naturellement qu'il avait été témoin, et ce fut plutôt à ma pensée qu'à mon exclamation qu'il répondit :

— J'étais alors aux eaux de la Motte, où mon médecin m'avait envoyé me guérir d'un rhumatisme aigu et presque universel dont j'avais été subitement atteint. Mais madame, ajouta-t-il en élevant un peu la voix et me désignant une dame au maintien prétentieux placée vis-à-vis de moi, à côté de M. R... avec lequel elle conversait, madame vous racontera volontiers, j'en suis sûr, plusieurs particularités...

— Moi! interrompit-elle d'un ton aigre, en vérité, colonel, vous êtes étrangement distrait! A l'époque dont vous parlez, j'étais encore une enfant.

— Une enfant de dix-huit ans, me glissa à l'oreille mon sarcastique voisin. Elle se trouvait au nombre des dames de la ville que Napoléon avait,— peu galamment, je l'avoue,— refusé de recevoir, et qui, pour avoir accès dans la salle où on lui avait servi à souper, se costumèrent en servantes d'auberge. A la vérité, plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis ce soir-là, et il est rare que la mémoire d'une femme ait assez de bonne volonté pour remonter si haut. J'ajouterai que la voisine de votre compagnon de voyage était la seule jeune fille qui fit partie de cette députation composée de femmes mariées. Elle dut cette faveur à l'influence de son père, un des notables habitants de Rives et qui, en l'absence du maire, adressa à l'Empereur exactement le même discours qu'il avait débité, peu de temps auparavant, au comte d'Artois, en se bornant à substituer la *majesté impériale* à l'*altesse royale*..., expédient d'ailleurs familier aux autorités de premier comme de second ordre.

— Vous êtes frondeur! remarquai-je en riant.

— Je suis Dauphinois, me répondit-il avec un sourire.

— Et je vous préviens, me dit M. H... d'un ton confidentiel, que le colonel est encore un très-habile mystificateur.

— Alors, repris-je, tout ce que vient de me dire monsieur...

— Est *historique*, se hâta d'affirmer notre hôte. Le colonel ne mystifie jamais qu'en action.

— Mon cher, reprit l'ancien chef de volontaires, c'est mal à vous de révéler ainsi traîtreusement à madame un défaut dont je me suis depuis longtemps corrigé...

— Ne vous fiez pas trop à cette conversion, murmura M. H... tandis que mon autre voisin continuait :

— Stupide divertissement auquel je ne me suis jamais livré que par esprit d'imitation...

— Ou de représailles, acheva M. H... Croiriez-vous, madame, que, dans une petite ville dont je vous tairai le nom, des femmes appartenant à la classe distinguée de la société, — ce fut l'épouse d'un fonctionnaire public qui imagina la mystification que je vais vous rapporter,— trouvèrent très-plaisant de faire transporter, une nuit pendant son sommeil, un jeune homme du caractère le plus inoffensif comme le plus intrépide, dans un fossé rempli de neige, où on l'enterra à moitié?...

— Mais il aurait pu en mourir! m'écriai-je.

— Du moins a-t-il failli en devenir perclus, dit le colonel.

A ce moment les bouteilles de vin de l'*Ermitage* et de la *Côte Saint-André* ayant cessé de circuler, M. H... se leva de table et pria sa femme de faire servir le café, suivant la coutume parisienne, dans le salon.

Désirant reprendre le lendemain, de bonne heure, le cours de nos pérégrinations, nous nous retirâmes des premiers. M. H... s'étant informé de la manière dont nous nous proposions de nous rendre jusqu'au pied des montagnes, au milieu desquelles on ne peut voyager que sur des mules, ou pédestrement, nous exprimâmes notre intention de louer une voiture quelconque et des chevaux pour un ou deux jours.

— Dans ce cas, nous répondit-il, permettez-moi de mettre à votre disposition notre modeste équipage de campagne, dont vous userez aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Vous oubliez, mon cher, objecta le colonel, qui en entendant ces paroles se rapprocha de nous, que Mme H... et ses filles doivent aller visiter prochainement une de leurs parentes à Grenoble; si vos aimables hôtes veulent me faire l'honneur de se servir de ma cariole, qui est d'ailleurs beaucoup plus légère que votre vieille berline, et trouvera aussi plus sûrement sa voie dans les chemins de traverse, je leur en aurai une obligation infinie.

Nous ne crûmes pas devoir répondre par un refus à cette offre polie, et le lendemain, après un déjeuner matinal, nous montâmes dans la cariole qui nous attendait à la porte de la maison, et dans laquelle notre bagage se trouvait déjà porté. Grande fut alors notre surprise, en voyant le colonel prendre place sur le siége de devant que nous croyions devoir être occupé par un domestique, et saisir les rênes du cheval. Nous nous récriâmes tous trois, mais il interrompit nos exclamations en nous expliquant que son cocher était malade, son cheval un peu ombrageux, et que lui-même, le colonel, avait précisément à Saint-Marcellin, où nous devions passer, des amis chez lesquels il s'arrêterait à son retour. Ces diverses raisons nous imposèrent silence, et nous quittâmes Rives sans plus de délai.

Afin, sans doute, de doubler les agréments de notre voyage, le colonel évita presque constamment, ainsi qu'il nous l'avait fait pressentir, de suivre la grande route; tantôt nous longions les champs dont la verdure naissante et uniforme n'était mélangée d'aucune fleur; tantôt nous traversions des prairies dont l'herbe cependant touffue disparaissait entièrement aux regards sous la profusion de primevères, de petites marguerites et surtout de violettes que faisaient éclore les rayons vivifiants d'un soleil de printemps. Quelquefois nous tournions une colline sur le penchant de laquelle de rustiques habitations se dessinaient au milieu des vignes dont les pampres d'un vert gai s'entremêlaient aux branches des cerisiers couvertes de bouquets d'une éclatante blancheur. Souvent aussi nous rasions un bois de châtaigniers, des plantations de noyers ou de mûriers blancs ; et de distance en distance, la scène était animée par l'apparition d'une jeune fille que le bruit de la voiture attirait à sa fenêtre, par le passage à côté de nous d'un joyeux garçon qui chassait devant lui des pour-

ceaux noirs ou des dindons, en fredonnant une chanson patoise, et par les éclats de voix de quelques vieux paysans qui discutaient à la porte d'un cabaret les conditions du marché qu'ils allaient conclure.

Tout à coup notre conducteur arrêta son cheval et quitta son siége pour nous aider à sortir de la cariole.

Nous ne comprenions pas comment nous pouvions être déjà arrivés à Saint-Marcellin. Notre étonnement s'accrut encore lorsque, après être descendus de voiture, nous vîmes devant nous, non pas une ville, mais une nappe d'eau dont nos yeux n'apercevaient pas l'autre extrémité et à la surface de laquelle se reflétaient les paysages gracieusement disposés en amphithéâtre sur ses bords.

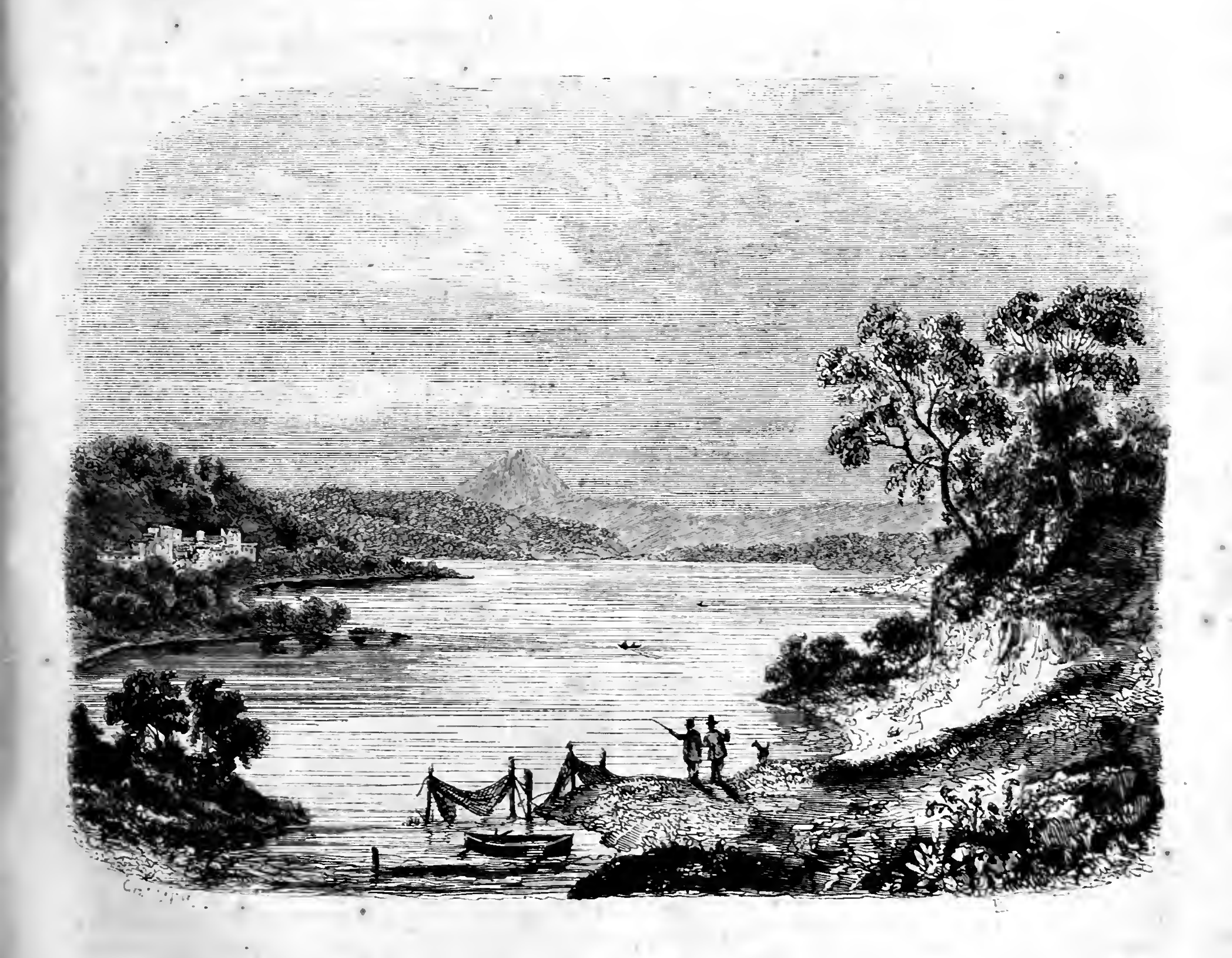
— C'est le lac Palladru! proclama Mme R..., qui possédait une collection de *vues* du Dauphiné.

— Ah çà! ajouta son mari en se tournant vers le colonel, vous avez donc voulu nous faire une surprise?

— Ou peut-être, insinuai-je à demi-voix et en souriant, une mystification?

L'ancien chef de corps francs se défendit d'avoir eu ni l'une ni l'autre des intentions que nous lui prêtions. Il n'avait été mû, assura-t-il, que par le désir de nous faire connaître un des plus beaux sites du département, moins fréquemment visité que les autres, à cause de son éloignement des parties du Dauphiné universellement explorées par les touristes. Nous feignîmes d'ajouter foi à cette assertion.

Le lac Palladru mérite bien en effet qu'on se dérange tout exprès pour l'admirer. Le silence qui règne sur ses rives solitaires lui imprime un cachet tout particulier de grandeur mystérieuse, en harmonie avec les traditions, les unes authentiques, les autres fabuleuses, qui se rattachent à son histoire. Parmi les premières, nous choisirons celle qui nous apprend qu'en 1168, le bassin de ce lac, alors peu vaste, vit son étendue doublée par un tremblement de terre qui engloutit les restes de la ville d'Ars, saccagée un demi-siècle auparavant par Frédéric Barberousse, et creusa ainsi un abîme dans lequel les eaux se répandirent. Parmi les secondes, nous citerons la croyance populaire d'après laquelle on entend, les jours de grandes fêtes, vibrer les cloches des églises submergées. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il existe dans le lac Palladru des gouffres et des tournants d'eau dont les nageurs et les pêcheurs s'écartent avec effroi.



Vue du lac Palladru (Dauphiné).

Cependant le colonel, ayant promis de nous accompagner jusqu'au pied des montagnes que nous voulions parcourir, tenait à honneur d'exécuter sa promesse. En conséquence, après nous être promenés au bord du lac, nous primes la route qui mène à Saint-Marcellin, en passant par Voiron et Moirans, deux petites villes fort agréablement situées dans des vallons fertiles, et dont la première est connue pour ses toiles, qui font concurrence à celles de la Hollande, en Amérique et en Espagne. Nous couchâmes ce jour-là à Moirans, et le lendemain à Saint-Marcellin.

Cette dernière ville, qui date seulement du moyen âge, eut beaucoup à souffrir des guerres religieuses et civiles du seizième siècle. La campagne d'alentour est riante et la terre productive. Ses vignobles et ses bois de mûriers sont surtout d'un grand rapport; la culture en grand de cet arbre fut introduite, au commencement du dix-huitième siècle, dans cette localité, par François Jubié, qui établit en même temps à la Sône, village situé pour ainsi dire à la porte de Saint-Marcellin, une filature et un moulinage de soie, lesquels furent à la fois simplifiés et perfectionnés, en 1771, par le célèbre Jacques de Vaucanson, né à Grenoble, et inventeur d'une foule de machines et de mécanismes ingénieux. Longtemps incompris en France, il refusa pourtant les offres brillantes que Frédéric le Grand lui fit pour l'attirer à sa cour.

Nous fimes part à notre complaisant conducteur du projet que nous avions formé d'aller passer une matinée à la Sône, pour visiter la manufacture et le château bâti, aux temps les plus reculés de la féodalité, sur une roche qui domine l'Isère. Nous comptions d'ailleurs traverser la rivière sur le nouveau pont en fer construit en cet endroit; mais le colonel nous pria de le dispenser de nous suivre dans cette excursion.

— Nous nous retrouverons, si vous voulez, aux ruines de Beauvoir, nous dit-il, mais je ne saurais aller jusqu'à la Sône... Encore moins pourrais-je me décider à franchir le seuil de la porte de ce manoir où s'est accompli un de ces drames sanglants qui accompagnent souvent les grandes commotions politiques.

— Auguste J... fut mon intime ami, reprit le colonel après une courte pause.

Il avait sans doute deviné, à l'expression de notre physionomie, que la crainte de raviver dans son âme de pénibles souvenirs nous empêchait seule de le questionner sur ce sujet.

— Nous étions à peu près du même âge, continua-t-il, et nous avions fait nos études ensemble. D'un caractère sérieux, profond, un peu arrogant, Auguste comptait malheureusement à la Sône, parmi ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de mettre à l'épreuve la bonté de son cœur, des ennemis occultes. Ceux-ci n'attendaient que le moment propice pour se venger de quelques procédés hautains ressentis comme une insulte. Ce moment arriva. Un jour de printemps, un bruit tellement incroyable que ceux qui les premiers le colportèrent de village en village le débitaient comme une fable absurde, se répandit parmi les populations dauphinoises qu'elle électrisa soudain... Napoléon s'était enfui de l'île d'Elbe... Il venait de débarquer près d'Antibes... Il s'avançait vers Gap.

— Armons-nous, et courons au-devant de l'Empereur! crièrent presque unanimement les habitants de la Sône en apprenant cette nouvelle.

Et une vingtaine des plus déterminés d'entre eux se rendirent au château pour demander à Auguste J..., maire de la commune, de la poudre et des balles... Elles leur furent déniées. Alors le mécontentement populaire se manifesta par de sourds murmures, auxquels succédèrent bientôt des cris de menace, des vociférations, qui n'ébranlèrent nullement la fermeté du jeune maire. Debout sur le premier degré du perron qui descendait du château dans la cour, il répétait son refus par un signe négatif; sa voix eût été couverte par les clameurs des paysans, clameurs d'autant plus alarmantes que plusieurs de ceux qui les poussaient étaient munis de piques et de baïonnettes. Mme J..., aïeule d'Auguste, inquiète de cette rumeur inusitée qui parvenait jusqu'à son appartement, et dont aucun de ses domestiques ne pouvait, tant ils étaient eux-mêmes troublés, lui expliquer la cause, accourut, aussi vite que le lui permettaient les quatre-vingts années accumulées sur sa tête, auprès de son petit-fils... Il était trop tard... Auguste venait de tomber sous les coups de ces forcenés, qui, dans leur accès de frénétique colère, avaient oublié et les nombreux bienfaits répandus dans le pays depuis plus d'un siècle par la famille J..., et les services rendus à la patrie par les deux frères d'Auguste, l'un et l'autre officiers dans la garde impériale, et les preuves de bonté soutenue que donnait incessamment aux indigents de la commune la vénérable octogénaire dont ils brisaient le cœur.

Le colonel se tut. Nous avions écouté en silence ce triste récit, que la voix profondément émue du narrateur avait rendu bien autrement saisissant que notre plume n'a pu le reproduire, et nous renonçâmes, nous aussi, à aller à la Sône.

Nous sortimes de Saint-Marcellin et nous gagnâmes le bord de l'Isère, dont nous remontâmes le cours jusqu'à un bac établi à peu de distance des ruines de ce célèbre château de Beauvoir, autrefois résidence favorite des dauphins de la troisième race, et dont il ne reste plus aujourd'hui que des amas de pierre et quelques pans de muraille.

Résolus à nous laisser guider par le colonel, qui nous conseillait, ainsi que l'avait fait précédemment notre hôte à Rives, de visiter la fonderie de Saint-Gervais, nous passâmes le bac et côtoyâmes l'Isère, dont les eaux toujours troubles et grisâtres contrastent avec celles presque constamment claires et argentées des ruisseaux torrentueux qui y affluent. Bien qu'en suivant les nombreux méandres de la rivière nous eussions considérablement allongé notre chemin, comme nous étions partis de grand matin de Saint-Marcellin, nous arrivâmes avant dix heures au port de Saint-Gervais; ainsi on nomme le petit village formé par une vingtaine de maisons qui se groupent autour de la fonderie, sur la rive gauche de l'Isère, qu'on peut traverser en cet endroit, pour gagner la grande route, sur un pont suspendu. Quant au hameau de Saint-Gervais, il se compose de chaumières disséminées au pied de la montagne, sous des châtaigniers touffus, à un quart de lieue environ du port. C'est toujours dans ce dernier endroit que s'arrêtent les étrangers, aussi y trouve-t-on une espèce d'auberge ou plutôt de cabaret où nous entrâmes. Puis, tandis qu'on nous préparait à déjeuner, nous nous promenâmes sur l'espèce de quai qui défend la fonderie contre les fréquents débordements de l'Isère.

A l'exception du port proprement dit, dont l'aspect est peu attrayant, ce petit pays, que bornent d'un côté la rivière, de l'autre, de hautes montagnes, anneau détaché de la grande chaine des Alpes, nous parut réunir tous les genres de séduction : de délicieux points de vue, un terrain singulièrement accidenté, une végétation vivace, de magnifiques ombrages, et des eaux aussi fraiches que limpides, qui, après s'être précipitées en torrents impétueux du haut des rochers, poursuivent paisiblement leur cours

à travers les prairies et les champs parsemés de vignes et d'arbres fruitiers.

Comme nous nous disposions à rentrer à l'auberge, nous rencontrâmes une jeune paysanne de quinze à seize ans, dont l'extérieur agréable attira notre attention. Son *déshabillé* d'indienne de couleur sombre, son fichu de toile blanche et son bonnet de linon étaient si propres et si bien attachés, sa voix nous parut si douce quand elle dit en faisant une petite révérence : « *bonjour la compagnie* », et sa physionomie exprimait tant d'intelligence, qu'elle excita notre curiosité. Nous lui demandâmes d'où elle venait, où elle allait, qui elle était.

— Je suis la petite-fille de la mère Grizard, nous répondit-elle; je viens vendre ici, comme c'est ma coutume toutes les semaines, le beurre et les œufs des habitants de la Rivière qui en ont de trop pour leur consommation.

A ce moment, elle fut interrompue par l'hôtelière, qui, s'emparant du panier que la jeune fille portait à son bras, s'écria :

— Quoi ! Madeleine, rien que deux pains de beurre et une douzaine d'œufs!

— Ah ! madame Thomasset, cela ne doit pas vous étonner... C'est demain la *vogue* de La Rivière, et chacun garde son beurre et ses œufs pour faire des *pognes*...

— Heureusement j'ai d'autres provisions, repartit Mme Thomasset en mettant dans la main de la petite pourvoyeuse une trentaine de gros sous. Messieurs et mesdames, continua-t-elle en se tournant vers nous, votre couvert est mis.

Mme R... et moi nous fussions volontiers restées encore quelques instants avec Madeleine Grizard, qui nous charmait autant par ses gracieuses façons que par sa gentille figure; mais nos compagnons de voyage ayant déjà témoigné quelque impatience de se mettre à table, nous rentrâmes dans l'hôtellerie. En traversant la cuisine, nous interrogeâmes au sujet de cette enfant le fils de la cabaretière, qui, tandis que celle-ci veillait à la cuisson des œufs à la crème, qu'elle venait de mettre dans un plat de terre sur le feu, retournait sur le gril des pigeons à la crapaudine, sans quitter toutefois la queue d'une poêle pleine d'huile de noix bouillante, dans laquelle le père Thomasset vint jeter une demi-douzaine de petites truites.

— Mon Dieu, répondit le jeune garçon, Madeleine n'est qu'une pauvre petite fille de La Rivière, un village pas loin d'ici, qui n'est pas beau comme le port, par exemple!... Il n'y a pas une seule maison bourgeoise !

— Et qu'est-ce que la *vogue?* demanda Mme R...

— Vous ne savez pas ça! C'est la fête du pays.

— Et les *pognes?*

— Oh! c'est quelque chose de bien bon, dont ma mère vous fera certainement goûter demain.

— Nous ne devons pas coucher ici, objectai-je.

— En ce cas, vous ne verrez pas *couler* des canons, c'est aujourd'hui jour d'*épreuve*.

Cela disant, le jeune garçon prit le plat d'œufs à la crème des mains de sa mère, laquelle saisit la poêle dont elle se mit en devoir de retirer le poisson.

Nous passâmes dans une pièce voisine où ces messieurs étaient installés. A peine avions-nous commencé notre repas qu'une épouvantable détonation se fit entendre... La maison des Thomasset, qui en réalité n'était qu'une bicoque, sembla prête à s'écrouler; les vitres des fenêtres tremblèrent, et l'une d'elles, qui se trouvait un peu fêlée, fut brisée en mille morceaux; Mme R... ne put retenir un cri de frayeur; quant à moi, je laissai échapper de ma main le verre que je portais en ce moment à mes lèvres.

Quel fracas! nous écriâmes-nous. A-t-on donc tiré douze canons à la fois, ou serait-ce que les échos des montagnes environnantes décuplent le bruit à nos oreilles?

— Nullement, nous répondit le colonel; mais, outre que le retentissement produit par les bouches à feu de la marine, lesquelles sont en fonte et d'un gros calibre, doit être beaucoup plus fort que celui des canons pour le service des armées de terre, on les charge à *outrance*, afin de les éprouver, et d'être sûr qu'ils n'éclateront pas quand on les tirera à bord d'un vaisseau.

Comme notre *cicérone* achevait son explication, un second coup de canon nous assourdit de nouveau; l'épreuve dura près d'une demi-heure. Quand l'hôtelier nous eut assuré que tout était fini, nous sortîmes de sa maison, fort indécis sur ce qu'il nous convenait de faire. On ne devait couler de canons que le lendemain au soir, et malgré notre désir de voir ce spectacle, — il n'y a en France que trois fonderies pour la marine, — nous reculions devant la nécessité de passer deux nuits dans la misérable demeure des Thomasset. Mais notre embarras cessa bientôt, grâce à la prévoyance du colonel, qui, de Saint-Marcellin, avait envoyé, à notre insu, un message à une de ses parentes, propriétaire d'un bien de campagne à peu de distance de Saint-Gervais. Aussi ne tardâmes-nous pas à voir arriver un jeune homme, qui, après avoir serré la main du colonel en l'appelant « cousin », nous invita au nom de sa mère à venir nous installer à l'instant au *Lavoir*, où l'on serait heureux de nous garder pendant plusieurs jours. Il est peu de provinces en France où l'hospitalité soit aussi universellement et aussi gracieusement exercée qu'en Dauphiné. Dans les vallées comme dans les montagnes, dans les cabanes comme dans les châteaux, le voyageur se voit toujours cordialement accueilli. Nous acceptâmes donc sans cérémonie cette invitation inattendue, dont nous remerciâmes également celui qui nous la faisait et celui qui nous l'avait value, et nous nous rendîmes aussitôt au Lavoir. Cette propriété doit son nom à un bassin qu'alimente une source dont l'eau ne gèle jamais, quelque rigoureux que soient les hivers.

Nous fûmes reçus par la parente du colonel avec moins d'apparat mais autant d'empressement que par le propriétaire de l'aciérie de Rives. Quelques voisins avaient été invités à dîner avec nous; le repas fut entièrement composé de mets dauphinois.

Au premier service, nous eûmes un salmis de bartavelles et de râles de genêt, appelés par les chasseurs rois des cailles, un barbeau, poisson blanc, fort commun dans l'Isère, et dont la chair, un peu fade, était relevée par une sauce d'un très-haut goût, des rissoles de volaille, et une friture de grenouilles. Puis nous vîmes paraître un dindon rôti d'une grosseur monstrueuse, farci de marrons, une salade de doucettes ou mâches assaisonnées avec du vinaigre rouge et de l'huile de noix fine; un plat de courges au sucre et à la fleur d'oranger, un autre de pommes de terre pilées et mélangées de fines herbes et de fromage, tous deux cuits au four, et enfin des pognes de différentes espèces. La pogne est une pâtisserie légère, ayant ordinairement la forme d'une tourte, et qu'on garnit soit de légumes, soit de fruits. Celle dont je goûtai était à la marmelade de pommes; mais il y en avait d'autres sur la table, aux épinards et à la crème. Vint ensuite le dessert, composé de fromages frais de lait de chèvre, appelés *tomes*, et d'autres salés, dits *chevrières*, du nom d'un village situé près de Saint-Marcellin où on les fabrique; de châtaignes séchées et bouillies dans du lait, de superbes pommes de reinette parfaitement conservées, et de confitures de ménage, espèce

de raisiné dans lequel sont mêlés des quartiers de coing, des noix vertes et de petites poires extrêmement parfumées. Les vins rouges et blancs étaient du pays, et auraient pu soutenir la comparaison avec ceux de Bourgogne.

Au sortir de table, le colonel prit congé de nous, laissant à sa parente le soin de nous procurer des mules et un guide pour voyager dans les montagnes. Comme on avait dîné de très-bonne heure, nous aurions pu faire une excursion dans la campagne avant le tomber de la nuit, mais la propriétaire du Lavoir nous ayant proposé de visiter son jardin, nous acceptâmes son offre.

Néanmoins, tandis que la bonne dame, qui ne se doutait pas de la privation qu'elle nous imposait, nous conduisait à travers les détours de son labyrinthe en charmille, et signalait à notre admiration ses plates-blandes de jacinthes de toutes nuances, nous jetâmes plus d'un coup d'œil furtif hors de l'enclos qu'entourait seulement une haie de buis... D'un côté, nous apercevions derrière les arbres le hameau de Saint-Gervais, de l'autre, celui de Rovon, qui s'élève sur un rocher au bord de l'Isère; et la brise du soir, qui commençait à souffler, nous apportait avec les senteurs aromatiques des montagnes, le bruit d'une cascade voisine, et le tintement des clochettes suspendues au cou des boucs et des béliers conducteurs qui ramenaient les troupeaux à l'étable. Puis, quand la lune se leva, nous remarquâmes à la cime d'un rocher à pic une ruine si haute et si lointaine, qu'elle semblait se profiler sur le fond bleu du ciel. Le fils de notre hôtesse prétendait que c'étaient les vestiges d'un château bâti par les Sarrasins, lorsque, forcés par Karl Martel d'abandonner en fuyant le centre de la France, ils se répandirent dans le Dauphiné. Mais un habitant de Rovon, qui avait dîné avec nous, réfuta cette allégation, et affirma que c'était tout simplement une roche dont la forme bizarrement accidentée simulait une ruine.

Nous eûmes quelque velléité d'aller nous assurer par nos propres yeux du plus ou moins de justesse de ces deux suppositions, car ni l'un ni l'autre de ces messieurs n'avait encore tenté cette ascension, qu'ils regardaient même comme impraticable, et dont ils réussirent à nous dissuader. D'ailleurs c'était le lendemain, ainsi que l'avait annoncé Madeleine Grizard, la vogue de La Rivière, et depuis notre entrée en Dauphiné, nous n'avions pas encore eu le gai spectacle d'aucune fête villageoise.

En conséquence, nous retournâmes le lendemain matin au port, où nous nous arrêtâmes quelques instants pour regarder une troupe d'enfants, lesquels, en dépit de la défense qui leur en était faite, s'amusaient à bouleverser les monceaux de minerai disséminés autour de la fonderie, pour y chercher de petits fragments de cristal de roche qui s'y trouvent mêlés. Les mines du Dauphiné renferment plusieurs gîtes de cristal, et la montagne de La Grave, dans le pays d'Oisans, recèle dans ses flancs une précieuse cristallière.

Nous suivîmes ensuite, en remontant l'Isère dont le bord est en cet endroit fort escarpé, un sentier tortueux qui nous conduisit au village de La Rivière. En voyant ces maisons éparses dans un pré où se groupent çà et là des bouquets d'arbres, et que traversent en tous sens des ruisseaux bordés de touffes d'amarantes et de myosotis, nous nous demandâmes comment le jeune Thomasset pouvait préférer à un si poétique hameau son prosaïque village du port; car les paysans ne sont pas aussi insensibles qu'on le pense généralement aux beautés de la nature; l'influence qu'exercent sur leur moral les sites riants ou sauvages qu'ils ont constamment sous les yeux, et les ravages que fait la nostalgie parmi les individus nés dans des pays misérables mais essentiellement romantiques, en sont des preuves irréfragables.

Si l'on eût voulu rechercher la source du dédain des habitants du port pour ceux de La Rivière, on l'aurait indubitablement trouvée dans la pauvreté de ces derniers, pauvreté qui cependant n'a rien de repoussant. Chacun dans cette localité a sa maisonnette ou sa cabane, composée au plus de trois pièces, souvent d'une seule; son petit pré où paissent quelques chèvres ou une vache, et son champ, divisé en plusieurs carrés qui fournissent, l'un les racines et les *favioles* pour la soupe, les autres, du chanvre en quantité suffisante pour que les propriétaires n'aient jamais besoin d'acheter une pièce de toile, du blé noir ou sarrasin, de l'orge, de l'avoine et un peu de froment.

Nous arrivâmes à La Rivière vers le milieu du jour. C'était sur une place dont la terre avait été préalablement battue et que de hauts tilleuls abritaient de leur ombre, que la fête avait lieu. Des marchands de rubans, de fichus de soie, de dentelles communes et autres *affiquets*, allaient et venaient, s'arrêtant devant les maisons pour tenter les ménagères qui n'avaient pas encore commencé leur toilette. Pendant ce temps, les hommes d'un âge mûr jouaient à la boule, exercice favori des Dauphinois; les vieillards les regardaient et jugeaient les coups douteux en buvant du vin ou de l'eau-de-vie de genièvre; et les filles, impatientes de voir commencer la danse, occupaient, serrées les unes contre les autres et se tenant par le bras, tout un côté de la salle de verdure. Quant aux garçons, ils arrivaient par deux, par trois, d'un pas lent, qui révélait une intention secrète de se faire désirer. Le costume de ceux-ci et de celles-là se rapproche tellement, dans cette partie du Dauphiné, de l'habillement des paysans et paysannes des environs de Paris, qu'il serait tout à fait superflu de le décrire. La coiffure des femmes se fait seule remarquer par l'épais chignon qu'elles forment avec leurs cheveux au-dessous de leurs bonnets, à la naissance du cou.

Après avoir vainement cherché autour de nous la gentille Madeleine, nous nous informâmes d'elle à une jeune fille qui nous parut être à peu près de son âge, et qui s'en allait prendre son rang parmi les danseuses.

— Oh! nous répondit-elle, Madeleine ne viendra sûrement pas à la vogue... Si vous voulez lui parler, vous la trouverez assise à son rouet, auprès de sa grand'mère.

Cela disant, la petite villageoise nous indiquait du geste une cabane à la porte de laquelle on voyait une demi-douzaine d'enfants dont l'âge s'échelonnait depuis cinq jusqu'à douze ans, et qui jouaient entre eux avec des quilles grossièrement façonnées.

Nous nous approchâmes d'eux.

— Est-ce ici la demeure de la mère Grizard? leur demandai-je.

— *Oua, oua,* me répondirent-ils tous ensemble, avec une si étrange intonation de voix qu'on eût dit l'aboiement d'une meute de jeunes chiens.

Puis, le plus âgé de tous se précipita dans la cabane, où nous l'entendîmes du dehors baragouiner en patois quelques mots à la suite desquels une vieille femme parut au seuil de la porte, et nous invita, dans un langage demi-patois demi-français, à entrer dans sa demeure, dont le mobilier consistait en un grand lit, une vieille armoire, une maie, des bancs de bois et une table de forme carrée. A côté de cette chambre de pauvre apparence, était une petite pièce où couchaient sans doute les enfants.

En ce moment, Madeleine ne filait pas; elle était occu-

pée à couper en parts égales une pogne toute chaude qu'elle avait pétrie le matin, et qu'une voisine s'était chargée de faire cuire avec les siennes dans son four. En nous apercevant, la petite Grizard jeta un cri de surprise et vint au-devant de nous. Puis, tout en essuyant avec le coin de son tablier de bure un banc qu'elle approcha de la table, nous invitant ainsi tacitement à y prendre place, elle expliqua à sa grand'mère comment elle nous connaissait.

Nous fûmes d'abord stupéfaits de la dissemblance qui existait, sous le triple rapport du physique, des manières et du langage, entre Madeleine et les autres enfants, ses frères et sœurs, qui l'entouraient. Ceux-ci avaient la voix rude et gutturale, le regard sauvage, et quoiqu'ils entendissent assez bien ce que nous disions, ils étaient hors d'état de nous répondre. Au reste, ces anomalies ne sont pas rares, en Dauphiné, parmi les membres des familles appartenant aux classes inférieures. La cause en est fort simple : ceux qui se trouvent en contact plus ou moins fréquent avec la société bourgeoise ne tardent pas, grâce à leur intelligente nature, à se policer, tandis que les autres, n'ayant de rapport qu'avec leurs pareils, s'abrutissent au contraire de plus en plus.



Costume des paysans du Dauphiné.

Cependant, la mère Grizard avait tiré de l'armoire un pain bis non encore entamé qu'elle mit sur la table, en même temps que sa petite-fille y posait une de ces cruches en terre vernissée, à goulot, et à anse de panier, qui sont d'un usage général en Dauphiné où, par parenthèse, on entend parfaitement l'art de la céramique, depuis la porcelaine et la faïence jusqu'à la poterie commune et la tuilerie. L'une de ces cruches contenait du lait, l'autre de la piquette. Madeleine nous servit encore dans un de ces moules en terre brune percés de trous, qui, en ce pays, remplacent les éclisses d'osier, une tome toute fraîche.

Craignant de blesser ces pauvres femmes par un refus, nous goûtâmes à leur pain bis et à leur fromage, tout en demandant à Madeleine pourquoi elle n'était pas encore à la fête. Elle rougit à cette question, et ce fut sa grand'mère qui se chargea de nous répondre.

— Qu'irait-elle faire à la vogue, dit-elle d'un air chagrin; personne ne la ferait danser. Elle n'a pas d'*amoureux*.

— Elle est pourtant bien gentille, remarquai-je.

— Ça, c'est vrai, repartit la vieille ; mais les garçons sont vaniteux et intéressés... Quand une jeune fille n'a pas seulement de quoi s'acheter un tablier de taffetas, ils ne se soucient guère de s'adresser à elle...

A ce moment, un des marchands ambulants que j'ai pré-

cédemment mentionnés parut au seuil de la porte de la cabane. La mère Grizard lui fit un signe de tête négatif; mais, du regard, nous lui enjoignîmes de rester, et naturellement ce fut à nous qu'il obéit. Tandis que M. R... essayait vainement de faire accepter à la bonne-femme quelques pièces de monnaie pour le goûter qu'elle venait de nous offrir, nous choisîmes à la hâte, Mme R... et moi, dans l'espèce d'éventaire qui servait de boutique au colporteur, un tablier de soie-puce et un collier de velours noir avec le cœur et la croix en argent, que nous attachâmes aussitôt, l'un à la taille, l'autre au cou de Madeleine qui, muette de surprise et de bonheur, nous laissait faire sans nous adresser un mot de remerciement; mais, à défaut de sa voix, ses yeux nous exprimaient toute sa gratitude.

Le premier mouvement de la vieille, en voyant sa petite-fille ainsi parée, fut de l'embrasser; puis, se tournant vers nous, elle dit d'un ton où perçait un sentiment de regret :

— Nous ne pouvons vraiment pas, mes bonnes dames, accepter de si beaux cadeaux.

— Ce serait vous montrer trop fières, lui répondis-je; nous n'avons pas refusé, nous, d'accepter votre repas.

Cette observation ne permettait point de réplique, d'autant que la mère Grizard ne demandait pas mieux que de se laisser persuader. Nous sortîmes de la cabane, après avoir payé nos emplettes au colporteur, lequel, grâce à ce que nous n'en avions pas d'abord réglé le prix, les taxa au double de leur valeur. Partout et toujours, les commerçants, grands et petits, savent profiter de l'occasion.

Avant de quitter La Rivière, nous eûmes le plaisir de voir la petite Grizard conduite à la danse par le plus beau garçon de l'endroit, et d'entendre les autres villageoises murmurer en lui jetant des regards envieux :

— Comme Madeleine est donc *brave* aujourd'hui !

Nous ne retournâmes pas au Lavoir par le même chemin que nous avions pris le matin. Nous nous enfonçâmes dans un *travers*... C'est le nom générique des hameaux situés à mi-côte des montagnes de cette partie du Dauphiné. Celui que nous visitâmes se compose de douze à quinze huttes adossées à des blocs de rocher.

Les habitants de ces misérables demeures ne comprennent pas un mot de français. Ils parlent un patois que son origine celtique rend inintelligible, même à beaucoup de paysans des terres basses, dont le dialecte est un mélange de la langue romane et de l'idiome provençal. Les hommes passent leur vie à ramasser le bois mort dans les forêts des régions supérieures et à pêcher des truites dans les petits lacs de la montagne ; les femmes à tricoter des bas bleus ou à tresser de grossiers chapeaux de paille; les enfants, à façonner avec de l'écorce d'arbre des paniers dans lesquels ils vont ensuite vendre les fraises qu'ils récoltent en assez grande abondance dans les bois. Presque tous ont une physionomie disgracieuse. Sobres, comme le deviennent par nécessité d'abord, puis par habitude, les gens paresseux, ils se contentent, pour leur nourriture, d'un mélange de grains d'orge et de favioles, ou petits haricots de couleur, cuits simplement dans l'eau avec du sel. L'heure à laquelle nous passâmes dans le travers étant celle du dîner des paysans, la plupart de ceux-ci étaient accroupis au soleil devant la porte de leurs huttes, tenant sur leurs genoux une écuelle en terre pleine de cette soupe peu appétissante, après laquelle quelques-uns mangèrent un morceau de pain si noir et si lourd, que la farine d'avoine ou de sarrasin devait y être entrée au moins pour moitié. Ils étalèrent dessus un peu de fromage blanc à peine égoutté et probablement fait avec le lait de quelques chèvres qui cabriolaient sur les rochers dans les interstices desquels croissent les rares herbages qu'elles broutaient avec avidité.

Nous ne nous arrêtâmes pas longtemps au milieu de cette population farouche dont les regards méfiants et curieux épiaient nos moindres mouvements.

Le soir de ce même jour, nous assistâmes à la *coulée* d'un canon, curieux spectacle pour celui qui en est témoin pour la première fois. Ces ruisseaux de fonte incandescente qui s'élancent hors du creuset et vont se jeter dans les moulures en sable préparées à l'avance pour les recevoir, présentent le tableau en miniature d'un volcan vomissant des torrents de lave.

Le lendemain, nous prîmes congé de nos hôtes; mais le fils de la propriétaire du Lavoir voulut nous accompagner jusqu'à une ferme qu'il possédait à mi-côte et où nous devions trouver des mules et un guide pour continuer notre voyage jusqu'à Grenoble. Ce mot de *mi-côte* ne nous produisit pas une impression agréable; nous nous attendions à retrouver chez ces fermiers, à quelque différence près, l'aspect misérable, la mine rébarbative, presque sinistre, des habitants du travers. Nous fûmes donc aussi charmés que surpris lorsque, après avoir suivi, pendant environ une heure, un chemin montagneux, mais large et facile, et que bordaient des buis aussi hauts que des arbres, nous entrâmes dans une immense prairie encadrée par des massifs de hêtres et de chênes, et à l'extrémité de laquelle s'élevait un bâtiment en pierre entouré de plusieurs autres beaucoup plus petits, construits en bois, et servant, celui-ci d'étable, celui-là de bergerie, le troisième de grange.

Tout, en cet endroit, respirait l'ordre, l'aisance et ce confortable rustique qui égaye plus l'âme que le luxe des villes. La façade du bâtiment principal, évidemment la demeure du fermier, était décorée d'une tenture de vigne; de chaque côté de la porte d'entrée, on voyait un large banc de pierre, et toutes les fenêtres étaient pourvues de contrevents. Un rapide ruisseau, sans doute détaché du bassin dans lequel se précipitait non loin de là, avec un bruit sourd et monotone, un torrent écumeux, arrosait la prairie, ombragée çà et là par de gros châtaigniers sous lesquels se reposaient, en ruminant l'herbe parfumée, des bœufs vigoureux. Ces animaux sont employés dans ces contrées agrestes, non-seulement au labour, mais aussi au transport des récoltes.

A mesure que nous approchions de la ferme, nous entendions, de plus en plus distinctement, un bruit de voix dont les joyeux éclats semblaient indiquer qu'on célébrait une fête de famille. Effectivement, lorsque arrivés devant la maison, notre introducteur en ouvrit brusquement la porte, nous reconnûmes qu'il nous avait amenés... à la noce.

Dans une pièce si vaste, que nous jugeâmes qu'elle devait prendre à peu près tout le rez-de-chaussée du bâtiment, plus de quarante personnes des deux sexes et d'âges différents se trouvaient réunies. En nous voyant paraître, le fermier s'avança pour nous souhaiter la bienvenue. On nous attendait, la propriétaire du Lavoir ayant répondu au brave homme, qui était allé l'avant-veille l'inviter à la noce de sa fille aînée, que son fils s'y rendrait peut-être avec des *Parisiens*, momentanément ses hôtes. La fermière s'approcha de nous à son tour, et nous présenta les jeunes mariés.

Il y avait au plus une heure que la famille et les invités étaient de retour de l'église, et comme la paroisse était fort éloignée et qu'on avait fait le trajet à pied, la nouvelle épouse paraissait un peu fatiguée. C'était une blonde aux yeux noirs, à laquelle son petit bonnet en mousseline brodée, garni de dentelle et serré sur sa tête par un large ruban de satin

blanc dont la rosette attachait sur le côté gauche un bouquet de fleurs d'orangers, seyait admirablement. Elle portait à ses oreilles de grands anneaux en or, comme le cœur et la croix suspendus par une chaîne en cheveux à son cou, dont cet ornement rendait la difformité plus frappante, difformité d'ailleurs trop commune dans les pays montagneux, où les eaux proviennent en grande partie de la fonte des neiges, pour que les regards des habitants en soient choqués... On comprend que la jeune femme avait un goître. Son mari, grand et robuste garçon à la chevelure noire et aux yeux bleus, était fils d'un charbonnier, possesseur de plusieurs hectares de bois situés sur le plateau de la montagne que nous avions commencé de gravir.

La présentation des mariés faite, nous nous assîmes et, pour ne pas interrompre la gaieté de ces bonnes gens, qui s'étaient tus à notre entrée, nous liâmes tout de suite conversation avec eux. Tout en causant, nous parcourions du regard ce local spacieux qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Les murs, simplement blanchis à la chaux, étaient garnis de planches sur lesquelles devait être habituellement rangée la vaisselle en terre vernissée et en faïence à fleurs rouges et bleues que les plus jeunes enfants du fermier achevaient en ce moment d'étaler sur la table longue et étroite qui occupait le milieu de la pièce, tandis que leur mère, aidée de ses servantes, s'occupait à dresser les plats, et veillait la broche, placée devant la haute et large cheminée dans laquelle brillait un feu ardent. Il y avait, à l'extrémité de la salle, de grandes armoires en noyer, laissées ouvertes afin qu'on pût admirer le linge qu'elles contenaient, et dans un coin, nous découvrîmes une de ces anciennes horloges appelées *coucous*.

A peine eûmes-nous terminé notre rapide examen de l'intérieur de cette habitation, que nous fûmes invités à nous mettre à table. Des chaises de paille avaient été placées pour nous dans le haut bout. Tous les autres convives s'assirent sur des bancs de bois. Nous remarquâmes aussi que leurs couverts étaient en buis; les mariés et nous seuls en avions d'argent. Il n'y eut qu'un service à ce repas, pour lequel on avait récemment tué un porc, ainsi que cela se pratique toujours dans les grandes solennités. En conséquence, nous eûmes des saucissons, des andouilles, des *fricassées* de boudin et un énorme rôti de porc frais, véritable régal pour les montagnards, qui se nourrissent habituellement de lard et de chevreau. Les autres mets étaient exactement les mêmes que ceux qui avaient composé le dîner l'avant-veille au Lavoir. Il y eut cependant de plus à celui-ci un grand bocal plein de cerises à l'eau-de-vie et un fromage entier de Sassenage posé sur un plateau en bois.

Vers la fin du repas, les plus jeunes enfants des deux familles qu'unissaient ce mariage nous offrirent des dragées, tandis que les parents et amis des nouveaux époux chantaient des couplets de circonstance en patois montagnard; après quoi, on se leva de table et l'on alla attendre dans la prairie le ménétrier de Saint-Gervais et de trois ou quatre autres communes, lequel était retenu depuis longtemps pour ce jour-là. Mais, soit qu'il fût tombé subitement malade, soit qu'on l'eût gardé à la vogue de La Rivière, il ne vint pas; on se consola de ce manque de parole en dansant aux chansons.

Il était environ deux heures de l'après-midi, lorsque nous demandâmes si l'on pouvait nous procurer des mules. On nous en amena aussitôt six qui appartenaient au charbonnier, lequel ne devait s'en retourner chez lui avec sa femme, son fils et sa bru qu'après avoir passé une semaine à la ferme, et il nous fallait au plus deux jours pour gagner Sassenage, d'où l'on pouvait se rendre en voiture à Grenoble. Quatre de ces mules étaient destinées à nous servir de monture ainsi qu'à notre guide; les deux autres à porter notre bagage. Il faisait un temps superbe, et nous partîmes, bien persuadés que nous atteindrions avant la nuit l'habitation d'un propriétaire de forêts, ami de nos hôtes du Lavoir, et chez lequel nous devions coucher.

Mme Camille LEBRUN.

(La fin prochainement.)

LES ÉLECTIONS EN ANGLETERRE[1].

Si les hommes connaissaient à fond et par eux-mêmes tout ce qu'ils aiment ou admirent, les bosses de l'amour et de l'admiration, comme dirait un phrénologiste, n'auraient guère sur leur crâne que la grosseur d'une lentille, mais celle de l'indifférence s'y élèverait au volume d'une loupe monstrueuse. A moi tout le premier, hélas! j'applique ce désolant aphorisme : tous les objets que j'ai aimés et admirés, j'en excepte un seul, ont vite perdu leurs droits à ces deux sentiments, dès que je les ai placés en face de ce verre amoindrissant qu'on appelle l'observation.

Au premier rang de ces objets qui ne m'ont laissé que le regret de les avoir connus, était autrefois l'Angleterre et sa constitution politique : tout ce que j'avais lu et entendu de ce pays m'avait passionné, exalté, au point que j'étais atteint d'anglomanie furieuse. Le plus intime et le meilleur de mes amis était fort affligé de me voir dans cet état; car vingt fois nous avions été sur le point de nous brouiller à jamais dans nos continuelles et ardentes discussions sur la prééminence de l'Angleterre sur la France, ou de la France sur l'Angleterre. Moi, je soutenais toujours que la civilisation en Angleterre était en avance de cinquante ans sur le reste de l'Europe; mais mon ami, homme d'esprit et de sens, trouva le moyen de couper le mal dans sa racine. Il me conseilla un voyage en Angleterre à l'époque des élections, et me munit de lettres de recommandation pour un riche négociant hollandais, établi à Londres depuis trente ans, et nommé M. Van Krooeck.

Me voici donc dans la capitale des Trois-Royaumes, dans la ville aux dix-sept cent mille habitants, dans l'entrepôt du monde entier, dans l'asile inviolable et sacré de la liberté humaine.

Ce dernier privilége surtout m'enthousiasmait tellement, qu'en me promenant dans les larges rues de Londres, je me sentais libre et léger comme un homme récemment

(1) Au moment où tous les esprits en France sont préoccupés des élections générales, ce curieux tableau des élections d'Angleterre, imité d'un spirituel écrivain de ce pays, offrira d'autant plus d'intérêt à nos lecteurs, qu'en politique comme en géographie, il n'y a guère entre les deux Etats que la largeur de la Manche. On pourra voir toutefois avec un certain amour-propre national que nos mœurs électorales sont encore fort au-dessus des mœurs anglaises.

délivré des chaînes qui chargeaient ses mains et entravaient ses pieds. Le troisième jour de mon arrivée, le Hollandais auquel j'étais recommandé me conduisit aux élections de la Cité. Comme il demeurait à l'extrémité opposée de la ville, nous avions un long chemin à faire, ce dont il voulut profiter pour commencer ses remarques et mon instruction sur les Anglais et l'Angleterre.

— Tous ces hommes que vous voyez raides et silencieux sur ces larges trottoirs, me dit-il, portent sur leur visage l'expression du sentiment qui est la source de leurs vices et de leurs vertus, l'orgueil, l'orgueil immense, sans égal, effrayant. L'Anglais, monsieur, aime son roi comme son ami, mais ne veut pas reconnaître d'autre maître que les lois, à la confection desquelles il a lui-même contribué. L'Anglais a un profond mépris pour ces peuples qui donnent à un homme une liberté illimitée, pour vivre tous après en esclaves sous ses ordres.

— C'est en effet une curieuse position, observai-je, que celle des nations qui ont des gouvernements absolus : elles inspirent à leur tyran une continuelle terreur, et tremblent en même temps sous son pouvoir qu'elles croient être une délégation du Ciel.

— Cette contradiction de fait est aussi vraie que singulière, répondit le vieux Hollandais; mais elle se trouve en Angleterre sous une autre forme. Ici le nom de liberté retentit dans toutes les assemblées : des milliers d'hommes sont prêts à mourir pour ce mot, dont à peine quelques-uns comprennent le sens. D'ailleurs, la liberté est ici le privilége du riche et du riche seul; le pauvre ouvrier en parle dans un langage digne d'un Caton ou d'un Brutus, s'en fait le vigilant gardien, et ne la connaîtra jamais. Le seul jour où il peut exercer cette magnifique liberté, c'est le jour des élections, et ce jour-là il la vend pour quelques pots de bière et quelques tranches de bœuf, ou quelques schellings.

— Cet indigne marché est-il donc aussi réel, aussi général qu'on le dit? m'écriai-je, en regardant attentivement mon interlocuteur.

— Très-réel et très-général, me répondit-il en souriant. Eh ! monsieur, n'en faites pas un crime à ce pauvre peuple anglais; pendant sept ans, il a le plaisir politique de parler de sa liberté; mais ce n'est que tous les sept ans, à l'époque des élections, qu'il a le plaisir bien plus solide de boire de bonne bière et de manger du bœuf.



Électeur jouant son vote contre un pot de bière.

Nous passions justement devant une taverne où des électeurs étaient attablés, les cartes à la main, entre des barriques et des pots énormes.

Tenez, me dit mon cicérone, voilà de braves gens qui jouent, du plus grand sérieux, leurs votes contre des pots de bière.

Bientôt nous arrivâmes auprès d'un grand et sombre bâtiment, qui me semblait être une prison.

— Vous ne vous trompez pas, me dit M. Van Krooeck, c'est la prison pour dettes. Voyez ce malheureux débiteur qui cause à travers les barreaux de sa fenêtre du rez-de-chaussée, avec ces deux hommes qui paraissent très-animés; voulez-vous écouter quelques instants leur conversation? Il y a dix à parier contre un, qu'ils parlent des élections, et discutent à leur point de vue les chances et les mérites de chaque candidat.

— Volontiers, répliquai-je, mais pour qu'ils ne s'aperçoivent pas que nous les écoutons, arrêtons-nous à l'étalage de ce marchand de vieilles gravures, comme pour voir et acheter quelques pièces de sa marchandise.

L'un des deux interlocuteurs du prisonnier pour dettes était un portefaix, l'autre un soldat de marine, portant au front une énorme balafre; ce que nous vîmes aux crochets suspendus aux épaules du premier et à l'uniforme un peu râpé du second.

— Mes amis, leur disait le prisonnier à travers sa fenêtre grillée, moi je n'ai de crainte que pour notre liberté, et je donnerai ma voix, si je puis sortir d'ici à une heure de cette prison pour aller voter, à celui des deux candidats qui exposera les opinions les plus tranchées sur la liberté du peuple.

— Vous comptez donc sortir sitôt de prison ? demanda le soldat.

— Oui, répliqua le prisonnier, puisque sir Colingbrocke, qui connaît mon opinion, doit à l'heure qu'il est avoir payé la dette qui me fait retenir ici. Oh! sir Colingbrocke est un chaud radical, un ami de la liberté, je le répète; aussi ma voix lui appartient.

— Pour moi, dit le portefaix, je veux le bien du peuple, et comme ma fille et moi nous sommes du peuple, je veux notre bien-être à tous deux. Or, le concurrent de sir Colingbrocke, M. Larker, un riche négociant, comme vous savez,

a promis à Hary Jenskins, le prétendu de ma fille, la place de garde-magasins chez lui ; cela vaut par an cinquante livres sterling, ce qui nous mettra tous fort à l'aise. Je vous laisse à penser, mes bons amis, si ma voix peut appartenir à un autre qu'à M. Larker, le bienfaiteur du peuple et de ma famille ?

— Bon ! s'écria le soldat, voilà qui est parler stupidement ! il faut n'avoir jamais amorcé un fusil ni ébréché un sabre sur la tête chauve d'un Chinois, pour donner son suffrage à deux cockneys de bourgeois plutôt qu'à un brave militaire ! A qui convient-il de faire les lois, je vous prie, si ce n'est à ceux qui les défendent ? Mon colonel, lord Leveson, serait bien plus digne d'être élu, lui qui laissait le soldat piller à discrétion les villes prises d'assaut, enlever les femmes et brûler les maisons. On dit qu'il déteste le peuple et veut à tout prix le maintien de la loi des céréales ; mais il se fait chérir du soldat par la liberté qu'il lui accorde hors de la vieille Angleterre. Hourra pour lui ! Quand il se portera candidat je crierai si haut mon vote qu'il en vaudra dix ; je ne vote aujourd'hui pour personne.

Là-dessus, les trois politiques se séparèrent, bien convaincus de la sincérité et du désintéressement de leurs principes.

— Vous venez d'apprécier, me dit alors en souriant, M. Van Krooeck, dans toute sa crudité la profonde connaissance des Anglais à l'endroit de la liberté. Le député libéral est, pour ce débiteur insolvable, celui qui lui ouvrira les portes de sa prison ; le portefaix et le soldat n'ont pas une autre balance pour peser le mérite du candidat de leur choix.

Je témoignai à M. Van Krooeck mon extrême surprise de ce que je venais d'entendre.

— Monsieur, ces trois hommes sont de pauvres diables à qui l'oppression de la misère paraît moins insupportable que celle de l'aristocratie ; leur opinion n'est qu'une exception, voilà tout. Il faut croire à plus d'élévation et de délicatesse dans la masse, n'est-ce pas, monsieur ?

— C'est ce dont vous jugerez bientôt, monsieur, répondit M. Van Krooeck en secouant la tête ; nous voici bientôt arrivés.

En effet, après un quart d'heure de marche, nous fûmes frappés d'un bruit lointain encore, mais pourtant formidable, de voix humaines. A mesure que nous approchions, ce vacarme augmentait d'intensité, et nous y distinguions le rire désordonné, la douleur, l'imprécation, l'agonie ; mais c'était peu d'entendre sans voir. Quel spectacle, grand Dieu, frappa mes regards effarés !

— Mais, monsieur, dis-je à mon cicérone néerlandais, ce n'est pas une opération politique qui se prépare ici ; nous sommes sur un champ de foire, au milieu de marchands gorgés de bière, qui s'entre-déchirent sans savoir pourquoi. Je vous avoue que ce spectacle n'est guère amusant.

— Mais il est instructif, monsieur le Français.

Nous entrâmes, mais à grand'peine dans une de ces immenses auberges-cafés-restaurants, que les Anglais appellent tavernes.

De longues tables étaient chargées de cadavres de toutes sortes d'animaux, empilés comme les pierres d'une maison qu'on va bâtir. Jamais je n'avais vu une destruction d'êtres animés aussi considérable, aussi variée, aussi capable d'ôter complétement l'appétit à tout autre homme qu'à un Anglais.

— Voici une autre face des mœurs de ce pays, monsieur, me dit alors M. Van Krooeck. Il n'y a point au monde un peuple aussi mangeur que le peuple anglais, et



Premier élément politique en Angleterre.

chez ce peuple point de fête où il mange davantage qu'au moment des élections. Le bœuf gras est réellement ici le premier élément politique. Depuis trente ans que j'habite ce pays, je ne cesse point de m'étonner aux repas monstres

de ce peuple ; j'aurais cinq cents têtes, et chacune d'elles serait munie d'une intelligence, qu'il me serait encore tout à fait impossible de compter le nombre de vaches, de bœufs, de porcs, d'oies et de dindons qui depuis ce matin sont morts pour le bien de la vieille Angleterre, leur patrie.

Pour tout dire en un mot, monsieur, continua M. Van Krooeck, manger est la première, la plus importante chose que font les Anglais, en toute circonstance, affaire, plaisir, charité ou combat. Veulent-ils bâtir une église ou doter un hôpital? les directeurs, administrateurs et présidents s'assemblent pour délibérer sur ce sujet...., non, mais pour manger à ce sujet. Ce n'est que par ce moyen que l'église ou la dotation de l'hôpital arrive à bonne fin. Quand une société de bienfaisance ou de tempérance projette de secourir les pauvres, ou de corriger l'ivrognerie, les membres, dont l'office est de distribuer la charité publique à des gens qui ont faim, et d'offrir le modèle de la tempérance à ceux qui s'enivrent, commencent par se rassembler pour manger eux-mêmes et boire de très-bons vins. On n'a encore jamais vu, en ce pays, que les philanthropes aient apaisé l'estomac des nécessiteux avant d'avoir rempli le leur. Mais, je le répète, c'est surtout au renouvellement des membres de la Chambre des communes que cette effrayante anglo-gastronomie s'étale dans sa dévorante ampleur. Le mérite d'un candidat se mesure souvent sur le nombre des plats qu'il fait servir à ses partisans : aussi les suffrages de ceux-ci s'adressent-ils, non aux principes du politique, mais à la succulente table de l'amphitryon.

— Mais ces gens-là, monsieur, dis-je à mon philosophe hollandais, doivent mutuellement se moquer les uns des autres, et en face ; car il est impossible que, des deux parts, on ne sente pas ce qu'il y a d'absurde et d'humiliant dans une pareille machine gouvernementale.

— Voilà une erreur, répliqua Van Krooeck ; ces gens-là, monsieur, agissent avec le plus grand sérieux du monde : le millionnaire croit aussi légitime d'acheter une conscience politique, que le gueux famélique croit naturel d'acheter quelques bons dîners avec cette même conscience. Cependant, continua-t-il, je comprendrais et je pardonnerais, quant au misérable qui a faim, cette vente d'un prétendu privilége de citoyen qui lui est de tous points parfaitement inutile ; j'irais plus loin, je dirai que c'est un penchant très-naturel, universel même, chez tout homme, de manger le plus qu'il peut, quand ce qu'il mange ne lui coûte rien. Mais ce qui me confond, c'est qu'ici toute cette grasse bonne chaire ne produit chez les Anglais ni l'humeur facile, ni la gaieté. Au contraire, chaque morceau qu'ils avalent, chaque pot de bière qu'ils entament semble enflammer leur animosité. Plus d'un honnête homme ici, doux et inoffensif comme un lapin avant le dîner, est, en sortant de table et bien repu, aussi dangereux qu'une coulevrine chargée jusqu'à la gueule.

M. Van Krooeck achevait à peine ces réflexions culinaires, qu'un fait vint leur donner toute la force de la vérité. Près de nous une douzaine de gens venaient d'achever un repas de Gargantua, ou du moins qu'on pouvait juger tel à l'énorme quantité d'os rongés et mis à nu qui étaient amoncelés sur les plats et les assiettes des convives : tout à coup un gros petit homme rouge et joufflu, qu'on eût pris pour le plus débonnaire des mortels, se lève, et jetant sur ses commensaux un regard courroucé :

— Gentlemen, leur dit-il, vous le savez, je ne suis qu'un simple marchand de modes, et par état comme par goût, je voudrais être pacifique avec tout le genre humain ; mais le moyen de l'être, quand un misérable pâtissier, ce grand blafard de Cakeill, que vous connaissez tous, ose me narguer chaque jour, en prédisant le succès de son grand imbécile de sir Colingbrocke au préjudice de notre cher et digne M. Larker? Puis-je souffrir cet affront? continua le forcené marchand de modes, et le souffrirez-vous, mes bons amis?

— Non, par le diable ! s'écrièrent ses auditeurs ; l'outrecuidance de ce pâtissier est intolérable pour tout homme d'honneur.

— Eh bien ! sus à lui, vociféra le marchand de modes, car le voilà là-bas, au milieu d'une troupe de nigauds comme lui ; depuis quelques minutes je le voyais passer et repasser devant cette fenêtre, et voilà, mes bons amis, ce qui a troublé ma digestion et m'a mis en fureur.

— Mort au pâtissier ! s'écrièrent-ils tous ensemble en se précipitant hors de la taverne et courant au pâtissier et à ses amis qui, ne se méfiant de rien, furent entourés, assaillis, abîmés de coups par des gens qui sortaient de table.

Je ne voulais pas être plus longtemps spectateur de cette scène politico-gastronomique, toute comique qu'elle pût être, parce que je craignais de voir quelque tête cassée ou tout autre affligeant malheur. Mais un intérêt d'un autre genre y retint mes yeux attachés ; le féroce marchand de modes et les convives de son opinion s'étant précipités et mis à courir sur la place sans dire un mot au maître de la taverne, celui-ci crut qu'ils se sauvaient sans payer leur bon déjeuner, et courut après eux en brandissant le bois d'un cerf, tué ce jour même pour servir ainsi doublement aux élections. Les garçons, voyant leur maître s'élancer dans la foule avec cette singulière arme, la première qui lui était tombée sous la main, à son exemple s'armèrent, qui d'une cuiller à pot, qui d'une longue fourchette, qui d'une broche, et suivirent leur maître pour lui prêter main-forte. Les assaillants furent assaillis à leur tour, et lâchèrent prise, au grand contentement du pâtissier et des siens, qui, à la faveur de ce secours inattendu, prirent l'offensive et étrillèrent d'une rude façon le marchand de modes et sa bande.

Quel tableau ! quelles mœurs ! pour un étranger venu en Angleterre afin d'y admirer une civilisation de cinquante ans en avance sur le reste de l'Europe ! J'en étais pourtant là, et j'en pouvais à peine croire au témoignage de mes yeux.

— Ah ! monsieur Van Krooeck, dis-je à mon cicérone sortons d'ici, l'épaisse vapeur des viandes fumantes me suffoque dans cette maison, la vue du sang sur cette grande place attriste mes regards. Allons-nous-en.

— Bah ! bah ! s'écria mon gros Hollandais, vous êtes trop susceptible ; il faut prendre ces choses pour ce qu'elles sont, une comédie étrange, unique au monde, et qu'on doit voir au moins une fois en sa vie. Allons maintenant sur les hustings ; nous saisirons mieux l'ensemble de la scène et nous entendrons causer les gens.

Des deux côtés de la place s'élevaient des *hustings* ou échafaudages formés de planches ployant et prêtes à craquer sous le poids, les trépignements et les luttes des bruyants fils d'Albion. Mais c'était le milieu de la place qui présentait une scène folle, triste, fantastique, étourdissante ; des groupes nombreux discutaient ou plutôt hurlaient leurs arguments en faveur de leur candidat, d'autres couraient çà et là une bourse à la main, dont ils distribuaient le contenu à de pauvres hères à la mine affamée. Cette vue me rappela la distribution de gros sous, qu'à un jour déterminé de la semaine, font à leur porte avec ostentation certains millionnaires à une foule déguenillée et grelotante, qui a trotté parfois deux lieues de chemin pour venir recevoir dix

centimes. Mais dans cette comparaison l'avantage restait aux pauvres, qui recevaient le denier de la charité ou de la vanité, comme on voudra ; tandis que le citoyen anglais vend, lui, et à vil prix, sa chère liberté. Enfin, il y en avait une foule d'autres qu'on ne voyait qu'en partie, cachés, enfouis, perdus qu'ils étaient dans des masses informes ou plutôt dans des pelotons d'hommes se bousculant, se traînant, se déchirant avec la furie de l'ivresse et de la colère, et si singulièrement enchevêtrés les uns sur les autres, qu'on ne voyait de l'un qu'un bras, de l'autre qu'une jambe en l'air, d'un troisième la tête ensanglantée, d'un quatrième enfin le bâton à moitié rompu, sans apercevoir la main qui le tenait.

— Vous voyez bien ces hommes graves et posés, me dit Van Krooeck en me montrant une autre partie des hustings, qui supposerait qu'il pût jamais s'élever entre eux un sujet de dispute et de batterie? Il y en a mille pourtant qui peuvent surgir en un jour : car, sachez-le, l'Anglais est trop poli pour battre son voisin sans une raison, ou tout au moins sans un prétexte. Mais, tenez, prêtez l'oreille, là, à deux pas de nous ; voyez-vous ces deux hommes au visage animé, à la parole haute? Entre eux une scène se prépare.

— Je vous répète, monsieur, disait l'un des deux personnages à son interlocuteur, que M. Larker nous a régalés à la fin du dîner, avec du gin de sa propre distillerie, et qu'il a fait en cela acte de bon citoyen, puisque le gin est une liqueur indigène et nationale.

— Fort bien, répliqua l'autre avec vivacité, mais quand sir Colingbrocke traite ses amis avec une excellente eau-de-vie de France, agit-il en mauvais Anglais, lui qui achète fort cher cette liqueur étrangère, ce qui fait entrer bien de l'argent dans les coffres de l'excise, et de plus ce qui entretient nos bonnes relations commerciales et politiques avec nos voisins les Français? Qui oserait dire après cela que sir Colingbrocke a tort, et le cède en bons sentiments à tout habitant des Trois-Royaumes?

— Qui? moi! cria le partisan de la boisson indigène ; mais à peine avait-il prononcé cette imprudente bravade, que saisi au milieu du corps par son redoutable adversaire, il allait mesurer la hauteur des *hustings* aux pavés, lorsque heureusement un bras vigoureux l'arrêta sur la balustrade et prévint une chute qui eût pu être mortelle.

Nous laissâmes ces bons citoyens terminer leur querelle et prouver, à grand renfort de gourmades, s'il est plus ou moins politique de s'enivrer avec du gin anglais ou de l'eau-de-vie de France.

M. Van Krooeck me fit alors remarquer une autre partie du drame qui se jouait sur la place. Plusieurs de ceux qui ne cessaient d'affluer sur cette place ne paraissaient pas encore en état d'ivresse, et plusieurs de ceux qui s'y trouvaient déjà semblaient tout récemment dégrisés ; mais les uns et les autres se jetaient au milieu des nombreux combattants qui encombraient le passage, et comme pour les séparer : le croirait-on? leur but, comme me l'expliqua M. Van Kroocck, n'était que d'attraper quelques horions pour avoir le plaisir d'en rendre à leur tour, et aussi pour avoir le prétexte d'aller boire aux dépens du parti vainqueur, auquel ils ne manquaient pas de se rallier après la victoire ; puis, sortis des tavernes ivres de nouveau, de nouveau ils se dégrisaient à force de coups, et jouaient ce jeu toute la journée.

— Ces gens-là, dis-je à M. Van Krooeck, peuvent-ils avoir la moindre idée de l'importante question nationale qui va se décider? Ne sont-ils pas plutôt, en pareille circonstance, un embarras, un sujet de vergogne pour les candidats? car autant vaudrait se dire nommés par les pavés de cette place que par des électeurs ivres-morts qui discutent à coups de poing?

— Le sens et la raison des hommes ne sont rien ici, monsieur, répondit le Hollandais ; leur affluence seule produit l'effet qu'on désire, qui est d'avoir des noms, beaucoup de noms, rien que des noms. Peu importe qui ou quoi ces noms désignent! on prendrait les noms des rues, monsieur, à défaut d'autres pour en faire des électeurs.

Au dernier renouvellement de la Chambre, continua M. Van Krooek, je fis une excursion dans un village voisin où m'appelait une affaire ; j'étais loin de m'attendre aux scènes grotesques dont j'y fus témoin.

A Londres, monsieur, les acteurs du singulier spectacle qui vous étonne appartiennent pour la plupart aux plus infimes classes de la société ; les plus distingués sont de petits marchands, les *gentry*, c'est-à-dire les propriétaires se respectent assez en général. Mais dans les petites villes, dans les villages de comtés, c'est un pêle-mêle sans retenue, un oubli complet des habitudes distinguées dues au rang, à la fortune, à l'éducation.

Ainsi, quand le candidat à la représentation de ce village parut sur la place, il était accompagné de madame sa femme, qui distribuait à droite et à gauche de gracieux sourires, et de madame la femme du maire, qui donnait des poignées de main aux artisans et aux laboureurs. Je dois rendre cette justice à madame la femme du futur député, qu'elle n'avait pas bu le plus petit verre de wisky ; quant à madame la mairesse, quelques spectateurs disaient d'elle qu'elle était une fort jolie femme avant d'avoir eu la petite vérole.

Mais j'oubliais de vous dire, continua M. Van Krooeck, en quel étrange cortége ces illustres personnages firent leur entrée sur la place des élections. Ils étaient précédés de trois joueurs de flûte et suivis de neuf douzaines de jambons portés par leurs domestiques ; comme ils avaient acheté plus de liquide que n'en pourrait probablement consommer la population électorale du lieu, ils avaient fait venir de Londres deux douzaines de poëtes et de feuilletonistes, pour être les utiles auxiliaires des habitants dans l'opération de vider les barriques. Dire ce que la multitude applaudit avec le plus de force, de M. le député, des dames, des écrivains de Londres, de la bière ou des jambons, c'est, monsieur, ce qui me serait tout à fait impossible ; mais vous comprenez de reste qu'un candidat ainsi appuyé ne pouvait manquer son élection, qui fut en effet emportée d'emblée.

Comme je considérais cette espèce de mascarade en spectateur fort tranquille et surtout fort indifférent, un habitant du village vint droit à moi, piqué sans doute qu'il était de voir le peu d'intérêt que je semblais prendre à ce qui lui en inspirait un si vif à lui ; car des deux candidats, l'un était un riche propriétaire de mines de houille, l'autre un non moins riche propriétaire foncier. Or, ces deux hommes pouvaient à leur gré affamer le pays, l'un en suspendant le travail de ses mines, l'autre en refusant de vendre son blé ou bien en le vendant à un prix élevé.

— Monsieur, me dit d'une voix assez impérieuse l'électeur essoufflé, pour qui votez-vous, pour le charbon ou pour le blé ?

— Ni pour l'un ni pour l'autre, monsieur, car...

Je n'eus pas le temps d'achever.

— Ah! quelle honte! s'écria l'électeur, que cette indifférence aux intérêts du pays! Allez-vous-en d'ici, dit-il en me lançant un regard plein de menace.

Comme j ne jugeai pas à propos d'obéir à cette in-

jonction, je fus en un instant entouré de quinze à vingt personnes, qui se fussent immédiatement portées à des violences, sans le bruit d'un incident qui vint s'emparer de toute leur attention. C'était un combat entre la vache d'un partisan de la houille et le chien d'un partisan du blé, tous deux bien connus de la foule. Ce combat leur parut presque aussi intéressant que s'il eût eu lieu entre les maîtres mêmes de ces animaux, et que si l'élection de l'un ou de l'autre candidat en eut dû dépendre. Le chien de l'électeur du blé resta vainqueur, à la grande satisfaction des gens de son opinion, à qui cette victoire parut un heureux présage. Tel fut, monsieur, l'important incident auquel je dus de n'être pas assommé, et qui put distraire mon agresseur des graves intérêts du pays dont il semblait occupé au point de chercher querelle à un homme paisible.

A l'instant où finissait cette histoire d'une élection de village, nous entendîmes un grand bruit de voix qui criaient :

— Le voilà! le voilà! Hourra pour M. Larker! Hourra pour sir Colingbrocke!

C'étaient les deux concurrents, qui venaient pour la seconde fois sur la place où le matin ils n'avaient fait qu'apparaître. Et la foule, depuis lors, était restée à les attendre, buvant, jurant, se battant, comme j'ai tâché de le peindre plus haut. A la vue des héros de la fête, qui tous deux prirent place sur les hustings, pour y débiter chacun un superbe speech, tout cet immense tumulte, qui assourdissait tout à l'heure, s'apaisa comme par enchantement. Les dos cessèrent de retentir de coups, les voix de vociférer les plus effroyables jurons, dans lesquels je remarquai que le diable intervenait inévitablement. L'un des orateurs, le baronnet Colingbrocke, étendait le bras pour parler, lorsqu'il fut abordé par un homme fort mal vêtu, qui lui dit très-familièrement :

— Gentleman, je veux faire quelque chose en votre faveur; touchez cette main qui raccommode des souliers, pour prouver que vous ne méprisez pas le peuple : cela décidera pour vous bien des hommes chancelants à qui j'ai entendu dire que vous étiez trop fier et trop dur pour rien faire en faveur des pauvres prolétaires.

— Ils mentent, mon ami, ils mentent ou ils se trompent; la preuve, la voici. Et là-dessus, sir Colingbrocke mit sa main blanche dans la main calleuse et noire du savetier.

Comme les deux personnages avaient parlé fort haut, et que leur échange de courtoisie sur les hustings se voyait de partout, la foule ne perdit rien de cette petite scène, et en témoigna sa jubilation par des hourras et des applaudissements frénétiques.

Quant au savetier, la joie, l'orgueil d'avoir publiquement touché la main d'un gentleman, n'était-ce pas pour lui une liberté illimitée, et la plus grande somme de bien qu'un législateur pût faire à ses concitoyens? A qui donc fut vraiment utile ce jeu de la ruse hypocrite et de la sotte vanité? Au riche gentilhomme, à qui il n'en coûta que la peine de se laver les mains en rentrant dans sa somptueuse demeure.

Sa poignée de main prépara la foule à écouter son discours emphatique et vide de sens, cent fois mieux que ne l'eût fait le plus habile exorde. Tout ce discours roulait sur la tendance, de plus en plus prononcée, de l'aristocratie à se rapprocher du pauvre peuple et à sympathiser à ses souffrances. Aussi eut-il un succès prodigieux.

— Je crois, dis-je à M. Van Krooeck, que ce menteur de baronnet sera le candidat heureux. Qu'en pensez-vous monsieur?

— Jusqu'à présent, les chances sont en sa faveur, répondit-il; la scène de son début a été d'un puissant effet, et le sujet de son discours est un rêve qui transporte ce pauvre peuple dans un monde idéal de félicités; aussi vous avez pu observer, comme moi, que tous les assistants, même les partisans de son compétiteur, étaient comme enchaînés à sa parole. J'en ai même vu plusieurs qui jetaient leurs rubans verts pour y substituer le ruban jaune qui est la couleur de sir Colingbrocke. Cependant la connaissance que j'ai des mœurs anglaises m'empêchait de parier pour lui jusqu'à présent : le moindre incident, le plus insignifiant hasard peut lui faire perdre en un instant tout ce qu'il vient de gagner. Ecoutons maintenant son concurrent. Le voilà qui tousse et crache ; il va parler.



Portrait de M. Larker, candidat.

M. Larker parla en effet, et dit fort lourdement de fort bonnes choses. Son texte, à lui, était : « facilité du travail pour le peuple. » Il établissait très-logiquement que cette facilité de travail résultait de l'extension du commerce extérieur, résultant elle-même de l'abaissement des tarifs. C'était là véritablement une question palpitante de vérité et d'intérêt pour le peuple. Mais à sa froideur on s'apercevait aisément qu'il n'en jugeait pas ainsi. Cela pour deux raisons : d'abord parce que le langage traînant et pâteux de l'orateur dépréciait le fond excellent de son discours; ensuite parce que ce fond même était moins du goût de ce brave peuple que celui de l'adroit baronnet.

Que promettait ce dernier, en effet? Des lois favorables au bien-être général, une aristocratie compatissante qui abaisserait l'échelle mobile des céréales, multiplierait les sociétés de bienfaisance, et enfin en viendrait peut-être à distribuer son superflu aux malheureux en leur touchant dans la main. Le pauvre peuple jouirait donc d'un facile bonheur quand viendraient ces jours fortunés promis par sir Colingbrocke.

Que promettait, au contraire, la grosse logique du négo-

ciant? De bonnes lois, c'est vrai, mais qui imposaient toujours au peuple la dure nécessité du travail; ce travail serait sans interruption, c'est vrai, mais la fatigue du pauvre ouvrier serait sans interruption aussi, par conséquent. Cette perspective, à tout prendre, était bien moins séduisante que l'autre; et après le discours de son adversaire sir Colingbrocke avait trois chances de plus qu'auparavant.

— Attendez, voici maintenant le plus curieux, me dit à l'oreille M. Van Krooeck : depuis quelques années l'Angleterre a fait des progrès dans la voie de la corruption; et il est d'usage aujourd'hui qu'après avoir exposé les principes généraux de la politique qu'il suivra à la Chambre, chaque candidat fasse personnellement à ses électeurs des promesses brillantes, qu'il réalise plus ou moins, quelquefois nullement. L'un met en avant sa fortune, l'autre son crédit, celui-ci son commerce, celui-là sa bonne volonté. Tenez, les voilà qui commencent.

— Hommes de la Cité, disait le baronnet, je veux faire bâtir quarante grandes maisons dans vos quartiers, et les louer à soixante-quinze pour cent au-dessous du taux actuel des loyers.

— Honnêtes habitants de la Cité, reprit aussitôt le négociant, je ferai construire un dock colossal où seront employés quinze cents hommes du matin au soir.

— Moi, répliqua le baronnet, j'ai des bois immenses où je vous permettrai d'aller ramasser les branches mortes pendant l'hiver.

— Bravo! bravo! hourra pour le baronnet, cria le peuple.

— Et moi, cria le riche marchand, j'ai vingt vaisseaux sur les mers, douze usines, quinze fabriques de coton; j'emploierai les ouvriers toute l'année, même l'hiver, et j'augmenterai les salaires de deux pence par jour.

D'assez faibles applaudissements accueillirent ces libéralités qui n'excluaient pas la nécessité du travail.

— Et moi, enfin, reprit le baronnet, je vous ferai bâtir



Promesses électorales. Spécimen d'une chapelle anglaise.

une église, dont voici le spécimen, dans le dernier genre, avec pasteur orné de sa croix, grande nef et bas-côtés, fenêtres et portes ogives, promenade ombragée alentour, etc., etc.

En même temps le baronnet déroula une immense gravure, représentant en effet sa promesse électorale, et dont ses agents répandirent sur la foule des milliers d'exemplaires.

Cette dernière épreuve de la séduction fut aussi favorable que les autres à sir Colingbrocke, et M. Van Krooeck et moi nous nous attendions définitivement à le voir nommer député.

— Voici le moment, me dit mon gros négociant hollandais, où l'on va recueillir les suffrages ; mais qu'est-ce qu'il se passe donc là-bas? Quel tumulte, bon Dieu!

— Savez-vous ce que c'est? demanda-t-il à un homme qui venait tout essoufflé se reposer près de nous ou peut-être y chercher un refuge contre quelque menaçante agression.

— Il y a, répondit l'homme, que l'élection de sir Colingbrocke, à laquelle je m'intéressais en qualité de courtier, — car je suis un de ceux qui ont distribué son argent à ses fidèles électeurs, — que cette élection, dis-je...

Le pauvre homme était tellement hors d'haleine qu'il pouvait à peine parler.

— Eh bien! enfin, que cette élection est fort compromise.

— Comment cela?

— Vous savez, messieurs, que le ruban jaune est la couleur de sir Colingbrocke?

— Oui... Eh bien?

— Eh bien! le marchand de ruban jaune venait d'en vendre trois aunes à vingt électeurs qui, abandonnant le parti de M. Larker, avaient embrassé soudainement celui de mon honorable patron. Vingt, trente, cent autres allaient sans doute les imiter...

— Mais, je ne vois pas, répondis-je, que ce fait-là soit un cas à compromettre l'élection de votre patron, bien au contraire.

— Monsieur, je serais de votre avis, s'il n'y avait pas autre chose, répondit ingénûment le pauvre diable. Mais il y a autre chose, voyez-vous!

— Qu'est-ce donc alors?

— Voilà. Le marchand de rubans n'ayant pas à rendre la monnaie d'une guinée, est allé la chercher avec ses acheteurs chez le marchand de gin le plus voisin. Pendant ce temps-là, les verts partisans de M. Larker, indignés de la défection qui venait de faire un vide dans leurs rangs, se sont jetés sur la petite boutique ambulante du marchand absent, ont fait main-basse sur tous ses rubans jaunes et se sont enfuis en les emportant au plus vite. En vain on a cherché du ruban jaune dans toutes les boutiques de la Cité : on n'en a pas trouvé seulement ce qu'il faudrait pour attacher le bonnet de nuit de sa seigneurie le lord-maire. C'est sûrement un coup monté par les larkéristes : oui, oui, les triples coquins, ils ont accaparé toute notre couleur pour compromettre notre succès et nous ruiner.

— Mais, dis-je à l'homme que ce tour d'adresse semblait avoir confondu et démoralisé, ne peut-on voter pour tel ou tel candidat sans avoir un ruban vert ou jaune pendu à sa boutonnière ou à son chapeau?

— Sans ce signe, monsieur, comment reconnaître dans une si grande foule ceux que l'on va prendre pour les mener voter? Comment se concerter avec ses amis? A qui distribuer de l'argent? Sur qui taper dans la bagarre? Autant il est réjouissant de faire tomber son poing bien serré sur le dos d'un adversaire, autant il serait lamentable d'en faire sentir le poids à un homme qui partage vos convictions politiques. N'est-ce pas bien vrai, monsieur?... Vous me paraissez étranger, mais la justice est de tous les pays ; et vous pensez comme moi là-dessus, n'est-ce pas?

— Sans doute, sans doute, mon ami, m'empressai-je de répondre, en riant, pour en savoir davantage de ce singulier homme qui pleurait presque de douleur à la vue de son parti en désarroi.

— Eh bien! monsieur, outre les inconvénients que je viens de vous signaler, en voici d'autres qui vont faire échouer certainement le baron sir de Colingbrocke. Tous ceux qui allaient faire défection au parti de M. Larker, et grand en était le nombre! séduits qu'ils étaient par les brillantes et généreuses promesses de l'honorable baronnet; tous ces gens, dis-je, n'ayant plus aucun moyen de se faire connaître à nous, vont demeurer dans leur opinion erronée, je puis même dire fausse; ce qui ne sera pas moins préjudiciable aux intérêts de la vieille Angleterre qu'à ceux de sir Colingbrocke.

— En effet, répondis-je, l'Angleterre va perdre beaucoup à la déconvenue de sir Colingbrocke ; mais, pour lui, il gagnera tout ce qu'il ne donnera pas, et c'est beaucoup, car il avait fait de bien larges promesses.

— Et il les aurait tenues, ajouta piteusement mon interlocuteur désolé... Oui, il les aurait tenues, ces promesses, et voilà le comble de notre infortune, c'est qu'il ne les tiendra pas s'il n'est pas nommé. Car...

— Car il n'aime guère le peuple, mon brave ami, répondis-je sérieusement à ce pauvre homme, dont l'espèce de bonne foi dans l'erreur et l'égoïsme me faisait pitié. Non, il n'aime guère le peuple, votre sir Colingbrocke, qui, riche à millions, ne donne au peuple des loyers à bon marché et les branches mortes de ses bois qu'en retour d'un vote qui se trouve être ainsi un acte de mauvais citoyen.

— Mais, monsieur, dit l'homme fort étonné, les choses ont toujours été ainsi ; et il n'est pas un Anglais qui n'espère bien que rien n'y sera changé.

— Il a raison, me dit M. Van Krooeck ; le fait ici efface la notion du droit à tel point, qu'une révolution sociale pourra seule rétablir cette notion dans l'esprit de tout un peuple.

— Enfin, demandai-je au courtier d'élections, sir Colingbrocke, dans votre opinion, a donc à présent bien peu de chances?

— Oh! oui, bien peu, puisque cent cinquante à deux cents électeurs, qui étaient en retard, qu'on attendait d'un instant à l'autre et auxquels on devait une distribution d'argent, se promènent à l'heure qu'il est dans la foule sans qu'on ait le moyen de les reconnaître.

— Mais ils n'ont, répliquai-je, qu'à se présenter eux-mêmes pour être connus.

— Non, monsieur, non, me dit Van Krooeck, la forme est toute-puissante dans ce pays : le fond est peu de chose ou même rien sans la forme. Les gens dont nous parle cet homme n'oseront pas se présenter sans ruban jaune ; d'ailleurs, sans le ruban jaune ils ne recevraient pas leur salaire, et sans le salaire payé d'avance ces ouvriers constitutionnels ne travaillent pas. Ils font grève, comme on dit à présent en France. Mais voilà enfin les votes qui se prononcent : approchons-nous pour mieux voir et entendre.

Nous nous mêlâmes donc à la foule. Quelle langue dira jamais dans sa vérité cette scène de confusion! Les deux partis semblaient également enflammés de fureur, de jalousie, de patriotisme et de punch.

Tout se tournait maintenant contre le baronnet, si heureux d'abord. Ses partisans, ravis de voir son succès si bien préparé et n'en doutant presque plus, étaient tous

allés abreuver leur joie avec force bière, punch et liqueurs. Si bien qu'au moment de voter, ils étaient presque tous privés de leurs facultés par une ivresse complète. J'en vis un que deux hommes soutenaient par les bras : on eût dit un paralytique digne de toute pitié. Comme il ne put pas seulement lever la tête pour voir où il était, on le jeta dans un coin, et un autre parut. Celui-ci marchait encore, mais pour le moment ayant perdu l'usage de sa langue, il demeura muet comme un poisson. Un troisième, bien ivre aussi, mais qui pourtant pouvait marcher et parler, interrogé sur le candidat auquel il donnait son vote, répondit en soupirant bien haut : *Tabac et eau-de-vie*. Un quatrième, enfin, aussi zélé pour la religion que pour l'eau-de-vie, de France, à ce qu'il parut, répondit ainsi à la question : Pour qui votez-vous ? « Moi, dit-il, que le diable me rôtisse pendant mille ans, et puisse-t-il se fatiguer à cette ingrate besogne, si je ne vote pas pour sir Colingbrocke, l'ami de notre respectable religion ! » Ce vote fut le plus explicite et le plus intelligible de tous ceux qu'obtint le malheureux baronnet ; la plupart de ses électeurs, les moins en goguette, n'ayant pu lui donner leurs voix, faute de rubans jaunes. Et, en vérité, ce fut justice que ce sir Colingbrocke, qui n'offrait au peuple que des espérances chimériques ou des aumônes humiliantes, ne l'emportât pas sur son concurrent qui présentait à ce même peuple les avantages réels et dignes d'un travail continu et bien rétribué.

— Eh bien ! me dit, en nous en allant, M. Van Krooeck, vous venez de voir ce que c'est qu'une élection en Angleterre, monsieur, et quel rôle y jouent l'amour et l'espoir de la liberté et du bonheur publics.

— Les élections sont ici, répondis-je, un théâtre fort instructif où les passions les plus destructives de toute moralité et de toute grandeur nationale jouent leur rôle sans déguisement ; c'est une école où une multitude de fous deviennent pires, mais où l'homme d'état philosophe peut recueillir d'utiles enseignements.

Le lendemain, je pris congé de M. Van Krooeck, et sans regret je quittai l'Angleterre, ce pays classique de la liberté à propos duquel nulle dispute ne s'éleva plus entre mon ami et moi. J'appréciais mieux la France où les mœurs politiques ne sont pas encore aussi avancées que chez nos voisins d'outre-Manche.

François CHARPENTIER,
Ancien professeur de l'Université.

HISTOIRE DE LA DANSE.

QUATRIEME ET DERNIÈRE PARTIE (1).

XIV. — DE LA DANSE PENDANT LA RÉVOLUTION.

La fièvre révolutionnaire qui s'empara des esprits pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle n'eut pas sur l'art de la danse l'influence à laquelle on était en droit de s'attendre. Tandis qu'on renversait en France la plus vieille monarchie du monde, tandis que l'étranger envahissait nos frontières, et que la guillotine, dressée en permanence sur nos places publiques, plongeait la nation dans l'épouvante et la stupeur, les théâtres, pour ainsi dire oubliés au milieu de ce bouleversement général, continuaient paisiblement le cours de leurs représentations quotidiennes. Le 21 janvier 1793, le soir même du jour où la tête de l'infortuné Louis XVI était tombée sur l'échafaud, toutes les salles furent ouvertes, comme de coutume ; il est vrai de dire qu'on y compta fort peu de spectateurs.

Sur ces entrefaites, l'Opéra prit le nom de *Théâtre des Arts*.

La direction en fut confiée à Payan, agent de la commune de Paris. On était alors au fort de la terreur, et, bien qu'on ne payât personne, tout, dit-on, y marchait à merveille.

Jusque-là on n'avait encore joué à l'Opéra que des pièces mythologiques ; Payan inventa les *sans-culottides*, pièces révolutionnaires à grand spectacle, dans lesquelles on exaltait les vertus de la République ou celles des héros.

Dans *la Rosière républicaine*, Vestris, en sans-culotte, dansait un pas de trois avec deux religieuses

Ce fut aussi à cette époque que Gardel le jeune, qu'il ne faut pas confondre avec Maximilien, eut l'idée de mettre *la Marseillaise* en action. On ne peut se faire une idée de la sensation que produisait cette composition, exécutée par une foule nombreuse, armée de haches, de piques, de mousquets, et au bruit du tocsin, de la générale et du canon. Pendant la dernière strophe, chantée lentement, à demi-voix, comme une prière, tous les spectateurs tombaient à genoux.

Si, comme nous l'avons dit, la République négligea le ballet-pantomime, elle rétablit du moins le ballet ambulatoire, depuis longtemps hors d'usage. Il y eut un grand nombre de ballets de ce genre. Le plus remarquable est, sans contredit, *la Fête à l'Être suprême* ; il fut, comme on sait, dessiné par David et conduit par Robespierre. Les détails en sont trop connus pour que nous prenions la peine de les reproduire.

Robespierre en avait promis un autre en l'honneur d'Agricole Viala et de Barra ; mais, cette fois, le public fut singulièrement trompé dans son attente. Robespierre lui joua le tour de se faire couper la tête, la veille même du jour marqué pour la cérémonie.

Comme on le pense bien, la troupe chantante et dansante de l'Opéra jouait un grand rôle dans ces ballets. C'était d'elle que le plus souvent on tirait les déesses de la Raison et celles de la Liberté. Parmi les danseuses chargées de ces honorables fonctions, nous ne nommerons que Mlle Maillard et Mlle Aubry, bien qu'il y en eût d'autres ; car la République avait des déesses de rechange.

Mlle Maillard était une des plus belles actrices qui eussent brillé sur la scène de l'Opéra. « On n'avait jamais vu, dit un auteur du temps, de tête plus admirable ni de plus magnifique stature. »

Après le 9 thermidor, une réaction violente s'opéra dans les idées et dans les mœurs. Les carmagnoles, les bras nus, les bonnets rouges disparurent, et l'on vit surgir à

(1) Voyez les numéros de novembre 1845, mars et juin 1846.

leur place une population pleine d'élégance et de jeunesse. C'est ce qu'on appela la *jeunesse dorée*.

Les effets de cette réaction s'étendirent jusqu'aux théâtres. Ouverts jusque-là au seul profit des sans-culottes, ils furent tout à coup envahis par cette foule nouvelle que la terreur tenait depuis longtemps éloignée de cette sorte de plaisirs. Les sans-culottides étaient tombées avec leur inventeur. Gardel, l'inépuisable Gardel, qui avait survécu à la tourmente, leur substitua des pièces d'un goût plus épuré. Ce fut alors qu'il fit représenter son ballet intitulé *le Jugement de Pâris*.

Peu à peu, le ballet reprit donc ses anciennes allures. Il était nécessaire qu'il fît quelques pas en arrière, pour rentrer dans la voie qui devait le conduire à la perfection où il est arrivé aujourd'hui.

XV. — DU BAL.

Le bal, comme le ballet, fut dans l'origine un plaisir exclusivement réservé aux cours, tant les dépenses qu'il occasionnait étaient considérables.

Un des plus beaux bals dont il soit question dans l'histoire, est celui que Louis XII donna, après la prise de Milan, aux nobles du pays. Dans ce temps-là, c'étaient les dames qui choisissaient leurs danseurs; nous avons peine à comprendre qu'elles aient renoncé à ce galant privilége.

Les bals donnés par Louis XIV furent, sans contredit, ceux dans lesquels on déploya le plus de magnificence. Nous ne citerons que celui qui eut lieu à Versailles, à l'occasion du mariage du duc de Bourgogne. Le roi lui-même avait invité ses gentilshommes à y assister *dans leurs habits les plus propres*, et, pour éviter la confusion, on avait établi à la porte un *moulinet*.

Dans tout bal réglé il y avait un roi et une reine, chargés d'ouvrir le bal et d'en faire observer les règles. La reine ensuite conviait successivement tous les cavaliers, et désignait à chacun d'eux, en le congédiant, la personne qu'il devait faire danser. Cette reine était, comme on le voit, la protectrice des vieilles et des laides; mais elle a disparu de nos assemblées modernes, les vieilles et les laides seules nous sont restées.

Il existait aussi à cette époque une coutume assez singulière, au profit de ceux ou de celles qui, par goût ou par caractère, se présentaient dans un bal avec l'intention formelle de n'y point danser. Les hommes s'enveloppaient dans un manteau, les dames se ceignaient d'une écharpe, et l'on reconnaissait par là qu'ils ne se proposaient pas d'accepter les invitations qu'on leur pourrait faire. C'était ce qu'on appelait le privilége de l'*incognito*.

Cet usage donna lieu à une aventure fort extraordinaire.

C'était chez Mme la présidente ***, qui donnait un bal à l'occasion du mariage de sa fille. Quatre jeunes seigneurs de la cour, après avoir soupé aux *Bons-Enfants*, s'avisèrent d'aller à ce bal, enveloppés de manteaux d'écarlate doublés de velours, et coiffés de chapeaux garnis de grands bouquets de plumes. La mariée, qui ignorait sans doute la règle du bal, crut qu'il était de la bienséance d'en aller prendre un pour danser; elle s'adressa à M. le marquis de B.... Celui-ci se défendit d'abord avec énergie, sous le prétexte qu'il n'était pas en habit décent; mais, vaincu bientôt par l'insistance de la jeune femme, il entra avec elle dans le centre du bal, et laissa tomber son manteau. Ce ne fut qu'un cri; les dames coururent à leurs éventails, les hommes à leurs épées; on cria de fermer les portes; mais ces jeunes seigneurs, se doutant bien de ce qui devait arriver, avaient eu la précaution d'ordonner à leurs valets de s'en emparer; ceux-ci mirent l'épée à la main, donnèrent des armes à leurs maîtres, de sorte qu'ils se firent jour pour sortir sans coup férir. L'événement fit grand bruit dans Paris, et le roi l'apprit avec un vif mécontentement; mais il en excusa néanmoins les auteurs, sur ce qu'ils s'étaient présentés au bal *incognito*.

La société galante du dix-huitième siècle était éminemment faite pour le bal. L'usage ne tarda pas à s'en répandre, non-seulement dans la noblesse, mais même dans la classe la plus bourgeoise.

Sur ces entrefaites, la Révolution éclata. On peut danser sur un volcan, mais encore faut-il qu'on l'ignore. Aussitôt tous les salons se fermèrent, et la danse descendit dans la rue; à mesure que les hôtels devenaient déserts, le forum se remplissait. C'est alors qu'on vit danser *la carmagnole* sur les places publiques, autour des échafauds et des arbres de la liberté!

La réaction qui suivit le 9 thermidor ne s'opéra pas seulement au profit de la politique et des théâtres. Il tardait aux femmes, qui avaient passé le dernier hiver dans la tristesse et dans l'effroi, d'égayer celui-ci par des fêtes, des concerts, des festins et des bals, et de faire succéder la richesse et l'éclat des parures à la négligence et même à la malpropreté dont on avait fait parade pendant la terreur.

Elles adoptèrent le costume grec, marchèrent les jambes nues et seulement ornées de cothurnes, avec des diamants et des émeraudes aux doigts des pieds. Une tunique drapée à l'antique dessinait la taille, et laissait presqu'à nu la gorge et les bras. Les jeunes hommes portaient les cheveux noués en tresses et fixés par des peignes, à la manière des militaires, des habits à collets noirs ou verts, et des cravates énormes, suivant l'usage des chouans, pour montrer leur sympathie avec ces derniers. Les mains dans les poches d'un pantalon qui montait jusqu'aux aisselles, ils avaient assez l'air d'une autruche; ils affectaient de grasseyer en parlant, ce qui leur avait fait donner le nom d'*incroyables*; ils se faisaient couper les cheveux à la victime, et saluaient en inclinant la tête une fois et brusquement, comme lorsqu'elle tombe, par allusion au supplice de l'échafaud presque passé en habitude.

Mme Tallien et la jeune comtesse de Beauharnais étaient l'âme des fêtes de cette bizarre époque.

Parmi les bals nombreux qui suivirent cette régénération de la société française, nous ne mentionnerons que le *bal des victimes*, donné exclusivement par des parents des victimes du tribunal révolutionnaire, et dans lequel on ne fut admis qu'en vêtements de deuil et le crêpe au bras.

Les bals de l'*Hôtel-de-Ville* sont d'une très-ancienne origine; ils font partie des réjouissances par lesquelles les Parisiens célèbrent les événements heureux pour l'État, tels que la naissance des princes, leurs fêtes, les victoires remportées sur l'ennemi, etc.

La Ville déployait toujours un grand luxe dans ces occasions; quelquefois même il lui arriva de mal calculer ses dépenses. On cite à ce sujet un mot d'Henri IV, qui peint merveilleusement le cœur de ce roi. Il s'agissait de donner un bal pour fêter les ambassadeurs suisses, mais il fallait de l'argent pour payer les violons. Pour faire face aux dépenses, le prévôt des marchands et les échevins demandèrent au roi un impôt sur les fontaines.

— Messieurs, répondit le roi, point d'impôts sur les fontaines; cherchez, pour régaler mes alliés, quelque autre moyen qui ne soit pas à charge à mon peuple. Allez, messieurs, il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.

XVI. — DES BALS MASQUÉS OU COSTUMÉS.

Le 29 janvier 1393, la duchesse de Berry donnait dans son château des Gobelins une mascarade splendide, à laquelle toute la cour assistait. Vers minuit, une troupe de masques, déguisés en sauvages, se présenta; leur habillement était fait de poils collés avec de la poix. Le duc d'Orléans, cherchant à deviner un des masques, et entraîné par une imprudente curiosité, s'en approcha un flambeau à la main, et mit le feu à son habit. En un instant toute la salle est en flammes; le désordre est à son comble; chacun fuit épouvanté. Soudain le cri de *sauve le roi!* retentit de toutes parts. En effet, le roi Charles VI faisait partie de la bande des sauvages. La duchesse d'Orléans le reconnaît et le sauve d'une mort certaine, en étouffant avec sa robe le feu qui consumait déjà ses habits. Mais le comte de Jouy et le bâtard de Foix furent misérablement brûlés; le jeune Nantouillet eût péri comme eux, lui-même, s'il n'eût rencontré une cuve pleine d'eau, dans laquelle il se précipita.

Un événement à peu près semblable arriva, en 1810, à l'hôtel du prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, pendant un bal qu'il donnait à l'empereur Napoléon. La jeune et belle princesse y perdit la vie dans les flammes, en voulant sauver son enfant.

D'après ce qui précède, on voit que les mascarades étaient depuis fort longtemps en usage à la cour de nos rois. Mais on n'y dansait pas. Ce fut Catherine de Médicis qui, la première, ajouta la danse à ce genre de divertissement. Le roi Henri IV s'y divertissait beaucoup.

« Le dimanche 23 février 1597, qui était le premier dimanche de carême (dit le *Journal de L'Étoile*), le roi Henri fit une mascarade de *sorciers*, et alla voir les compagnies de Paris. Il fut sur la présidente de Saint-André, sur Zamet, et à tous pleins d'autres lieux, ayant toujours la *marquise* à son côté, qui le démasquait et le baisait partout où il entrait. »

Louis XIII donna aussi des mascarades, mais celles de Louis XIV sont encore les plus brillantes. La première que ce roi dansa eut lieu chez le cardinal Mazarin, le 2 janvier 1655; la dernière est le *Carnaval* de Benserade, qu'on exécuta le 18 janvier 1668.

A cette époque, les masques jouissaient d'un grand nombre de priviléges; ainsi ils avaient le droit de prendre la reine du bal pour danser, quel que fût son rang. Un masque, déguisé en paralytique, enveloppé d'une vieille couverture, parfumé de camphre et de lavande, invita de cette façon la duchesse de Bourgogne, qui présidait un bal que Louis XIV donnait à Versailles, et cette princesse voulut bien l'accepter par respect pour la règle. Ils avaient également le droit de se présenter dans toute réunion, après minuit, et alors ils étaient complétement maîtres de la maison. Voici une anecdote rapportée dans le journal secret des divertissements de la cour de Louis XIV, qui suffira pour donner une idée de la licence à laquelle il était permis de se livrer pendant le carnaval.

Le président de N*** donnait un bal dans la rue des Blancs-Manteaux. Vers le milieu de la nuit, trois carrossées de dames et d'hommes déguisés se présentèrent à la porte de la rue; toute la livrée était en surtout gris pour n'être pas reconnue. Mais les suisses, qui avaient ordre de n'admettre que les masques munis de billets, refusèrent l'entrée, quoiqu'il fût une heure du matin. Sur ce refus, un des personnages masqués, qui paraissait être le chef des autres, ordonne de mettre le feu à la porte. Aussitôt la livrée va chercher des fagots chez un fruitier voisin, on les dresse contre la porte, on les allume avec des flambeaux. Les suisses, épouvantés de cette attaque, allèrent en avertir le président, qui leur ordonna d'ouvrir toutes les portes, se doutant bien qu'il fallait que ce fût des personnages de la première qualité pour faire une action si hardie. Tout le cortége défila dans la cour, et l'on vit entrer dans le bal une bande de douze masques magnifiquement parés, avec une infinité de *grisons* masqués, tenant un flambeau d'une main et une épée de l'autre. M. de N***, sentant qu'il avait une faute à réparer, fit apporter de grands bassins de confitures sèches et de dragées; ce qui n'empêcha point une dame de la compagnie de donner un coup de pied dans l'un des bassins et de le faire sauter en l'air. Mais cet événement n'eut pas de suite. Les masques dansèrent tranquillement le reste de la nuit, et sortirent sans se faire reconnaître.

Le lendemain, cette aventure fut rapportée au dîner du roi et de la reine-mère, par des gens qui n'y avaient point participé. Le roi leur demanda leur opinion sur la conduite des masques. Tous furent d'avis qu'ils avaient eu raison, et bien leur en prit, car la dame qui avait renversé avec le pied le bassin de confiture était Mlle de Montpensier, et celui qui avait donné l'ordre de mettre le feu aux portes était le roi.

Les bals masqués de l'Opéra sont les premiers bals de ce genre qui aient été ouverts au public. Ce fut le duc d'Orléans, alors régent, qui les institua par ordonnance du 31 décembre 1715. Leur succès fut prodigieux. Les plus grandes dames, les plus grands seigneurs, les princes et les princesses même se faisaient une véritable fête d'y assister. Nous sommes fondés à croire, du reste, que, de nos jours encore, beaucoup de dames se donnent ce plaisir; la vertu, comme l'imagination, aime parfois à s'égarer.

De la cour, l'usage du bal masqué n'avait pas manqué de se répandre dans la ville. Mais cet usage tomba tout à fait dès que tout le monde eut la faculté d'être admis aux bals masqués de l'Opéra. Ce genre de divertissement ne fut remis à la mode, dans les salons, que vers la fin de la Restauration, par Madame, duchesse de Berry, qui donna plusieurs bals costumés pendant le carnaval de 1829.

A l'un de ces bals, Madame perdit, en dansant la galoppe, une frange de diamants estimée cinq cent mille francs; mais Madame ne parut pas s'en préoccuper un instant. Il est vrai que notre expression est vicieuse. Madame ne perdit pas ses diamants, elle les laissa tomber; ils furent tous retrouvés le lendemain.

XVII. — DES BALS CHAMPÊTRES.

Le peuple parisien a des goûts éminemment champêtres; il lui faut à tout prix des fleurs et du gazon. Il ne lui suffit pas d'en avoir sur sa fenêtre, à son habit, sur sa cheminée; dès qu'un rayon de soleil vient l'informer du retour de la belle saison, il s'en va tondre les collines et batifoler sur l'herbe, aux doux sons des flageolets et des cornets à pistons.

Ce que voyant, les frères Ruggieri, cinq frères célèbres dont les descendants sont depuis un siècle en possession du privilége de divertir le peuple de Paris, conçurent l'idée d'offrir au public, dans la ville même, un jardin délicieux, où il pût trouver à la fois tous ses goûts satisfaits, tous les plaisirs réunis. Le *Jardin Ruggieri* fut ouvert en 1766, rue Saint-Lazare, dans le quartier alors connu sous le nom de *Porcherons*. Les imitateurs ne tardèrent pas à surgir. L'année suivante, un nommé Torré fonda, à l'angle des rues de Bondy et de Lancry, un nouveau jardin qu'il surnomma le *Vauxhall*. Quelques années plus tard, il s'en établissait un troisième, sous le nom de *Colisée*, dans les

Champs-Élysées, après le carré Marigny. La reine Marie-Antoinette, Monsieur, le comte d'Artois et Mme Élisabeth honorèrent plusieurs fois ce jardin de leur présence. Le *Ranelagh* du bois de Boulogne date de la même époque; il fut ouvert le lundi 25 juillet 1774. On sait la vogue que lui donna, pendant la Restauration, Mme la duchesse de Berry.

Nous ne parlerons point du *Cirque royal*, de la *Redoute chinoise*, du *Vauxhall d'été*, dans lequel se trouvait un bassin où l'on se promenait en batelet; ni du *Panthéon*, ni du *Jardin des grands marronniers*, ouvert par un maître de danse nommé Luquet, et nous arriverons de suite au jardin de *Tivoli*, dont le nom populaire promet de se perpétuer, de règne en règne, jusqu'à la postérité la plus reculée.

Le premier jardin connu sous le nom de *Tivoli* fut ouvert en 1796, par Claude Ruggieri, dans les superbes jardins du fermier-général Boutin, qui leur avait lui-même donné ce nom. Ce jardin, dont les dimensions surpassaient de beaucoup la grandeur ordinaire de ces sortes d'établissements, eut une vogue extraordinaire; l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse le visitèrent tous les trois dans la même soirée, en 1815, ce qui du reste ne l'empêcha point, en 1826, de tomber sous la cognée des spéculateurs.

En face des propriétés Boutin se trouvaient les propriétés Labouxière. A peine le premier jardin était-il détruit, qu'on en vit s'ouvrir un second, sous le nom de *Nouveau Tivoli*. Mais ce dernier n'eut pas une durée plus grande que son prédécesseur; depuis deux ans ses pelouses se sont converties en asphalte, et ses grands arbres en madriers.

Enfin, tout récemment, un troisième *Tivoli* vient de s'ouvrir à la barrière Rochechouart, au sommet de la chaussée de Clignancourt, dans le parc du château de briques, surnommé le *Château-Rouge*, où, dit-on, Henri IV et la belle Gabrielle se donnaient leurs rendez-vous d'amour. Nous n'avons rien à dire de cet établissement, qui appartient exclusivement à l'histoire contemporaine.

Parmi les divertissements variés et nombreux que ces jardins offraient au public, il faut mettre en première ligne la danse. Or, la danse en plein air a toujours eu un charme qu'on lui demanderait en vain dans l'espace étroit et au milieu de l'atmosphère enflammée des salons. Ajoutez à cela l'entrain d'un orchestre bruyant, l'éclat d'une illumination féerique, l'imprévu des rencontres, quelques allées sombres et tortueuses, beaucoup d'herbe tendre, et vous comprendrez avec quel empressement la foule devait se porter dans ces réunions, embellies par tout ce que la capitale renfermait de plus jeune, de plus élégant et de plus coquet.

XVIII. — DES DANSES NATIONALES.

Les plus vieilles danses populaires étaient *la ronde*, *le branle* et *le menuet*. Ces danses étaient fort gaies, et par suite tout à fait dédaignées par les grands. La cour et les salons avaient des danses particulières, graves, raides, cérémonieuses, comme le commandaient l'étiquette et le bon ton. C'était *la boccane*, *les canaries*, *les passe-pieds*, *les duchesses*, *la pavane*, *la chaconne*, *la sarabande*, *les passacailles*, etc.

La boccane avait été inventée par le maître à danser d'Anne d'Autriche, qui lui avait donné son nom; les canaries avaient été tirées d'une mascarade où les danseurs étaient habillés en *rois de Mauritanie* ou *sauvages*; on y faisait, dit Trévoux, des pas excessivement gaillards.

La pavane empruntait son nom au *paon*, dont elle était chargée de représenter les mouvements. Deux cardinaux la dansèrent au bal dont nous avons déjà parlé, et que Louis XII donna à Milan. Les vêtements que portaient alors les danseurs et les danseuses, dit Mme Élise Voïart, suffiraient seuls pour annoncer le caractère de la pavane. Dans un vieil ouvrage composé à cette époque, et orné de figures et d'airs de danse, on voit les cavaliers le chapeau bas, une longue épée au côté, un ample manteau relevé sur le bras, offrant avec toute la gravité possible la main droite à leurs dames. Celles-ci, bien raides et bien compassées, portent des robes si longues, si amples, si chargées d'or, de perles et de pierreries, qu'affublées de tels habits, il leur était impossible de donner la moindre vivacité à leur danse. C'était ce qu'il fallait. Catherine de Médicis modifia la pavane et lui ajouta de la grâce; mais, pour cela, un grand changement dans les modes fut nécessaire; ce changement s'opéra. La chaconne, bien qu'empruntée aux Maures, tire son nom de l'italien *ciacona*, qui signifie aveugle, parce que, dit-on, ce fut un aveugle italien qui l'importa. La sarabande, inventée par *la signora Sarabanda*, célèbre comédienne, se dansait ordinairement avec la guitare ou les castagnettes; l'air en était si agréable, que M. des Yveteaux, âgé de quatre-vingts ans et sur son lit de mort, se le fit jouer jusqu'à ce qu'il trépassât. Enfin, les passacailles étaient ainsi nommées, parce qu'on les exécutait sur un air que les Espagnols avaient coutume de jouer sur leur guitare, la nuit, en se promenant dans les rues.

Bientôt, pourtant, les danses populaires pénétrèrent dans les salons et à la cour; cette faveur ne leur fut pas accordée sans conditions, et les conditions étaient dures. Mais le tout était de pénétrer; le marché fut accepté. Déjà, du temps de Louis XIV, l'usage était de commencer le bal par un grand branle. Un cavalier prenait la main d'une dame, faisait quelques pas avec elle en avant et en arrière sur un air grave et mesuré, puis tous les danseurs se réunissaient en cercle pour danser. Peu à peu le branle reprit son premier caractère. Ce fut alors qu'on vit apparaître *le branle à mener*, ainsi nommé parce que chacun le menait à son tour, et allait se ranger à la suite des autres danseurs, après l'avoir exécuté; *le rond de Ronchard*, *la boulangère*, *le branle des sabotiers*, *le branle des lavandières*, où l'on frappait dans les mains comme si on eût lavé du linge; le *branle des chevaux*, celui des *oies*, dans lesquels les danseurs imitaient par leurs mouvements les sauts et les attitudes de ces animaux. Ordinairement c'était aux chansons que l'on menait les branles; il y en avait un consacré à terminer la soirée, et que, pour cette raison, on appelait *branle de sortie;* mais le plus remarquable était le *branle aux flambeaux*, dans lequel tous les danseurs tenaient à la main un flambeau allumé.

Vers le même temps, on commença à danser le *rigodon*, la *gaillarde*, surnommée la romanesque, la *gavotte*, originaire du Lyonnais, et dans laquelle, dit Trévoux, on *baisait et donnait le bouquet;* puis les danses de caractère, telles que l'*arlequin*, le *pierrot*, le *paysan*, l'*ivrogne*, le *scaramouche*, le *sabotier*.

Le menuet est originaire du Poitou. Le célèbre Pécourt y apporta une notable modification, en remplaçant la figure de l'S, qui était sa première forme, par celle du Z. Ce que c'est que d'être un grand homme!

Le menuet seul, fidèle à ses engagements, conserva la dignité que les danseurs du grand monde lui avaient imposée. Aussi était-il considéré, malgré l'envahissement des danses légères, comme la danse noble par excellence, et maintenu fermement au premier rang par ses passionnés admirateurs.

Le menuet tenait encore le sceptre dans les salons, quand parut une aventurière, qui venait on sait bien d'où, mais dont rien ne légitimait les prétentions; chacun devine que nous voulons parler de la *contredanse*. Ce fut en 1710 que s'opéra cette mémorable révolution.

La contredanse nous vient de l'Angleterre, où son nom signifie *danse des champs*.

La contredanse ne s'implanta pas d'un seul bond sur nos parquets; elle transigea d'abord, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avec le menuet, et lui emprunta les *chassés*, les *traversés*, les *changements de main* et les *balancés*; mais ce qui est bon à prendre, dit Beaumarchais, est bon à garder; dès lors c'en fut fait du menuet, et peu à peu l'on vit s'introniser à sa place la *jalousie*, le *cotillon*, les *manches vertes*, les *rats*, la *cabaretière*, le *testard*, le *rémouleur*, la *belle mariée*, la *ferlane*, la *blonde et la brune*, l'*aimable vainqueur*, toutes autant de contredanses, qui jetèrent successivement le désespoir dans le cœur des vieux danseurs.

Marcel, célèbre maître à danser du temps, ne contribua pas peu au succès de la contredanse. C'était un homme de belle figure, bien fait, et en même temps fort original et très-spirituel; ce qui est assez singulier. Il prétendait connaître le caractère des gens à leur démarche. Un jour, un homme qui se disait Anglais vint le visiter.

— Vous, Anglais, monsieur! dit Marcel... A ces jambes pliantes, à ce corps voûté, je vous avoue que je n'aurais jamais reconnu l'habitant d'un pays libre.

Un autre jour, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile et dans l'attitude d'une méditation profonde, il regardait danser Helvétius, son élève.

— Grand Dieu! s'écria-t-il tout à coup, que de choses dans un menuet!

Marcel, il faut l'avouer, avait trop bonne idée du menuet et de la liberté.

La vogue de Marcel ne tenait pas seulement à sa belle figure et à son originalité. C'était lui qui avait appris aux dames à se servir, par un coup de talon ou par un écart entier, de leurs longues robes de cour à queue traînante, et les dames lui en savaient gré. Il recevait chez lui tout ce qu'il y avait de plus grand à Paris et à l'étranger; ses leçons étaient d'un prix fou; les moindres révérences se payaient six francs; celles de présentation à la cour allaient jusqu'à trois cents francs. Il en coûtait cher alors pour avoir des grâces.

Mais, fragilité des choses humaines! Quelques années à peine après cette époque, on rencontrait Marcel, rongé de goutte, portant une perruque à la Louis XIV, et appuyé sur deux laquais qui lui servaient de béquilles. Quelques années encore, et on ne le rencontrait plus.

La même gloire et la même fin à peu près étaient réservées plus tard à Trenitz, autre maître à danser, qui nous a transmis son nom entre la *poule* et la *pastourelle*.

La contredanse ne se contenta pas d'envahir les salons de Paris; elle se répandit sur la France entière, où elle remplaça successivement les danses des différents pays. Quelques provinces cependant ont encore conservé leurs danses nationales. A Pontivy, près de Vannes, on danse une espèce de branle dont le nombre des figurants est illimité; aux environs de Nantes, chaque couple de danseurs danse les bras entrelacés. Les *bourrées* sont toujours en usage en Auvergne et dans les montagnes du Dauphiné; les danseuses s'accompagnent de la voix, et à l'aide d'un tambour garni de grelots, dont elles se servent avec beaucoup de dextérité. Dans le Languedoc, dans la Provence, et en général dans toutes les contrées qui bordent la Méditerranée, on retrouve les *farandoles*, les *bails*, les *contrapas*, que les Maures y avaient importés. Enfin, pour terminer ce chapitre, nous mentionnerons une danse bayonnaise, très-gracieuse et très-vive, que l'on appelle le *pamperqué*.

Nous aurions beaucoup à dire encore pour compléter l'*Histoire pittoresque de la Danse*. Mais les *Danses étrangères*, la *Chorégraphie* et l'*Influence générale de la Danse* formeront un petit article à part, qui trouvera sa place dans le prochain volume du *Musée*. Avec la conscience d'un historien qui interroge la cendre des empires, nous avons conduit nos lecteurs, ou plutôt nos lectrices, depuis la danse de David devant l'arche jusqu'à la contredanse du bal Mabille, exclusivement. Que pourrait-on nous demander de plus?

HIPPOLYTE ÉTIENNEZ.

FIN.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 JUIN AU 10 JUILLET.)

Le chemin du Nord. — Disette de nouvelles. — Le trésor... déniché. — Trois milliards qui ne valent pas un million. — L'Opéra-Comique à Montmartre — Le théâtre de Saint-Germain. — M. Romagnesi. — *L'art de devenir député.*

Nous avions préparé de belles tirades sur l'inauguration du chemin de fer du Nord. Mais quoi! le vin de Champagne est bu; les harangues sont oubliées. Ce chemin de fer en est déjà aux catastrophes comme les autres. Nous n'avons donc plus qu'un mot à vous dire: Si vous ne craignez pas de tomber dans les marais de Fampoux, partez le matin de Paris avec l'article de notre collaborateur, M. Schmit (numéro de juin); au lieu de rester comme lui trente-trois heures en route, vous arriverez en dix heures à Bruxelles, vous dînerez et parcourrez la ville, le *Musée des familles* à la main, et vous reviendrez le lendemain déjeuner à Paris, si vous voulez dormir en wagons. O vapeur, voilà de tes coups!

— Voici, du reste, le temps de la disette et de l'aridité pour les journaux comme pour la terre. Plus rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est que la chaleur est accablante, que tout le monde s'enfuit aux eaux et aux bains de mer, ou du moins à la campagne. Les journaux seuls, ces Parisiens à perpétuité, ne peuvent faire comme tout le monde. Il faut qu'ils servent à leurs lecteurs, jusqu'au fond des retraites les plus reculées, leur contingent ordinaire de nouvelles plus ou moins dignes de ce nom. Aussi, on entend chaque jour les grands carrés de papier, les grands journaux quotidiens se demander les uns aux autres, comme dans le conte de Barbe-Bleue: « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » L'un répond par des accidents de chemins de fer, l'autre par des assassinats; celui-ci par le retour du grand serpent de mer, et celui-là par des pluies de crapauds, presque tous enfin par les enfants à deux têtes qui ne manquent jamais d'occuper la place de nos députés dans l'intervalle des sessions. Le *Constitutionnel* seul a trouvé du nouveau: c'est un trésor à Montmartre! L'histoire remonte au delà de la grande révolution. En voici la substance:

Il y avait en ce temps-là un comte Chartraire de Montigny, qui était si riche, si riche, qu'il ne pouvait parvenir à se ruiner. Entre autres moyens qu'il employait pour cela, il fit bâtir à Montmartre une quantité de maisons qu'on nomma, selon l'usage, les *Folies-Montigny*.

Notre comte se rendit ainsi tellement populaire, que lui et ses maisons furent épargnées en 1793. Toutefois, il jugea prudent d'émigrer, en confiant la garde des *Folies* à un domestique incorruptible. Ce valet sans pareil s'appelait Beuchot. Un beau jour, ou plutôt une affreuse nuit, il donna asile à l'abbesse de Montmartre et à son trésor, menacés, l'une portant l'autre, par les sans-culottes de l'endroit. Cette abbesse, ancienne amie du comte Chartraire, était d'autant plus opulente qu'elle appartenait à l'illustre maison de Montmorency. Elle fut enlevée des *Folies* et guillotinée, mais son trésor demeura sous la garde de Beuchot..

Les années s'écoulèrent; le comte Chartraire mourut. La propriété changea de maîtres, et Beuchot gardait toujours son secret. Un jour cependant il mourut à son tour, et en mourant il confia la clef du trésor à une femme de ses amies. Cette clef était la révélation suivante : « Creusez sous la « serre des Folies-Montigny, vous trouve-« rez une première cave, puis une se-« conde, puis une troisième. Dans cette « troisième cave, vous trouverez une « pierre de taille, sous cette pierre de « taille une cachette, et dans cette ca-« chette le trésor de l'abbesse. »

L'amie de Beuchot se le tint pour dit, et guetta l'occasion d'arriver à la pierre philosophale. Cette occasion se fit attendre jusqu'en 1846! — La bonne dame était octogénaire, mais mieux vaut tard que jamais! Après avoir passé de mains en mains, le terrain précieux venait d'être acquis par la commune! La dame court à la mairie de Montmartre, y raconte ce que vous venez de lire, entreprend les fouilles à son compte et dépose 600 fr. en espèces. On pioche à l'endroit indiqué..., on trouve la première cave, la seconde, la troisième... Vous jugez des palpitations! Voici la pierre de taille qui couvre le trésor... On la soulève. Le nid était bien là! mais l'oiseau avait été déniché! Par qui? c'est la question que débattent à cette heure toutes les commères de Montmartre... En attendant la solution, l'amie de Beuchot s'est réveillée ruinée, de son rêve de millionnaire... La pauvre dame avait emprunté les 600 fr. déposés à la mairie..., et il lui faudra, pour les restituer, vendre son lit et ses chemises! Morale à choisir : les trésors sont des chimères, ou les valets incorruptibles sont des mythes.

— A moins que ces trésors ne soient visibles et palpables comme la poudre d'or de ce fleuve de l'isthme de Panama, où, dit-on, les habitants pêchent à la main cinquante francs par jour, et où les ingénieurs de l'Etat se préparent à draguer une somme de trois milliards. Voilà une riche nouvelle, s'il en fut jamais! Eh bien, *Mercure*, qui se connaît en affaires, donnerait ces trois milliards de poudre d'or pour un simple million frappé à la Monnaie de France.

— Les théâtres chôment plus ou moins à Paris durant cette canicule; mais il n'en est pas de même en province, où les habitués sont de toutes les saisons. Et sans aller plus loin que la banlieue, on vient de jouer à Montmartre, à deux pas des *Folies-Montigny*, un charmant opéra comique, *la Tête de Méduse*, paroles de M. Desforges, et musique de M. Scard, dont nous publierons bientôt une excellente mélodie. M. Daudé, l'ancien chanteur de la salle Favart, s'est surpassé dans le principal rôle; et l'acteur et le compositeur ne tarderont pas à briller sur une plus grande scène.

— Le théâtre de Saint-Germain-en-Laye, remis à neuf, depuis les premiers rôles jusqu'aux dernières loges, vient de rouvrir sous l'habile direction de M. Sorant, et sous l'illustre patronage de M. Alexandre Dumas. Notre célèbre collaborateur a fixé la mode à Saint-Germain en y établissant ses pénates. Nous vous conterons bientôt, à la plume et au crayon, les merveilles de l'île et du château de *Monte-Christo*, créées à grands frais sur le plus délicieux coteau de Saint-Germain. En attendant, M. Dumas reçoit dans sa belle maison du Boulingrin, tantôt messieurs les comédiens du Roi, tantôt la troupe de l'Ambigu-Comique; et les Saint-Germinois voient représenter, le soir, les *Demoiselles de Saint-Cyr* ou les *Trois Mousquetaires*; les Parisiens qui sont venus respirer et dîner au pavillon Henri IV, achèvent de remplir l'élégante salle, et le dernier convoi du chemin de fer emmène à la fois les acteurs et les spectateurs. Heureusement le théâtre reste, et les indigènes vont y applaudir, le surlendemain, leurs comédiens ordinaires, MM. Sorant, Monval, Lingé, Château-Renaud, et mesdames Sorant, Léontine, Anaïs, etc., qui jouent fort dignement les meilleures nouveautés de Paris.

La musique vient quelquefois varier le spectacle, et la salle tremble encore des applaudissements qu'a obtenus, la semaine dernière, le beau concert de Mme D. Mengal. Il est vrai que cette excellente chanteuse, qui est en même temps une pianiste accomplie, était secondée par son mari, premier cor du grand Opéra, c'est-à-dire premier cor de France, par la voix si puissante de M. Wartel, par l'organe si exercé de Mlle Julienne, par le hautbois de M. Verroust et par la clarinette de M. Berteux, tous artistes distingués de l'Académie royale de Musique. On se croyait, non pas à Saint-Germain, mais à Paris, rue Lepelletier. L'intervalle n'est pas long, du reste, et Mme Mengal pourra le franchir de nouveau.

— C'est ce que nous avons fait, en sens contraire, pour aller entendre, à l'Hôtel-de-Ville, un charmant petit prodige, Mlle Herminie Séron, jeune Espagnole de huit ans, dont la guitare rappelle le violon précoce des sœurs Milanollo, et qui fera l'hiver prochain les délices des salons de Paris.

—Voici M. Romagnési, ce roi de la romance, qui, après avoir charmé nos mères, vient enseigner son charme même à nos filles. M. Romagnési a résumé les doubles secrets de son art, et comme compositeur et comme chanteur, dans une toute petite brochure in-8, intitulée: *la Physiologie du chant, méthode abrégée de l'art de chanter, à l'usage des colléges, des pensionnats et des institutions religieuses*. Rien de plus précis et de plus complet, de plus ingénieux et de plus clair, que cette méthode de M. Romagnési. Elle enseigne à la fois ou successivement la manière d'apprécier la pensée du compositeur et la manière de l'exprimer le mieux possible, la position et le développement de la voix, la prononciation et l'expression avec toutes leurs gradations et leurs nuances les plus délicates. M. Romagnési joint l'exemple au précepte, en dix mélodies nouvelles de sa composition, si bien modulées et si bien expliquées, que tous ses élèves pourront les chanter comme lui-même. Ce petit livre deviendra le *vade mecum* des professeurs et des pensionnaires, et pleuvra, sous forme de prix, dans toutes les maisons d'éducation.

— Il vient de paraître un petit volume qui fait du bruit dans le monde politique, par ce temps de fièvre électorale. C'est *L'art de devenir député et même ministre, par un oisif qui n'est ni l'un ni l'autre.* L'analyse d'un tel ouvrage nous écarterait de nos habitudes. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'il est fort spirituel et très-opportun. On en jugera par ce portrait du courtier d'élections.

« Le courtier d'élections est le second tome du courtier de commerce. De même que lui, il a un cabriolet, et fatigue trois chevaux par jour, parle douze heures de suite sans embarras, sans préparation, dit vrai et ment tour à tour selon les besoins de la situation; presque toujours entraîné par la situation du côté le moins moral, il saute comme un saltimbanque, se blanchit comme un pierrot, se barriole comme un arlequin, arbore effrontément les couleurs de la marchandise qu'il propose... et sa marchandise à lui, c'est un candidat à la députation; ses preneurs sont des électeurs. Il garantit sa marchandise; mais il n'est pas solvable. La marchandise une fois prise, bonne ou mauvaise, il faut la garder; cela ne se reprend pas.

« Le courtier d'élections a fait souvent ses premières armes dans le maquignonnage. Les termes dont il se servait jadis pour vanter un cheval lui servent également aujourd'hui pour vanter un aspirant-député. Ainsi, il dira aux électeurs: « C'est du pur sang! il voit bien, se tient sur un pied ferme, et marche droit devant lui!

« Les électeurs se laissent quelquefois prendre à ces belles paroles et ne tardent pas à se repentir de leur faiblesse. Le député nommé sous cette influence est presque toujours poussif, aveugle, peureux ou fourbu; et, comme je l'ai dit plus haut, pour les députés, il n'y a pas de cas rédhibitoire. »

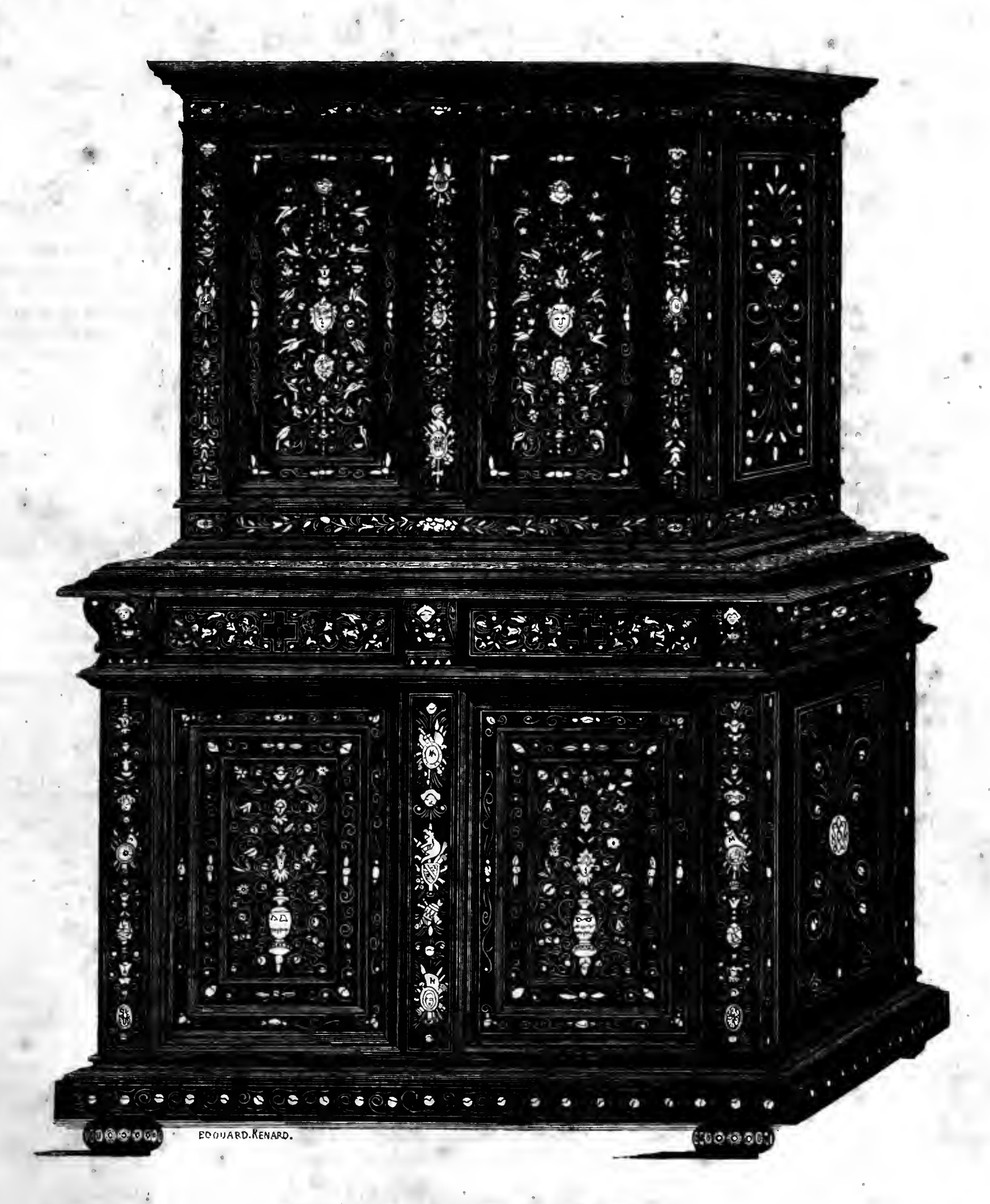
Pitre-Chevalier.

—*Le bon La Fontaine*, quadrille pour piano ou orchestre, par Joseph Vimeux. Ce brillant quadrille, qui n'exige aucune étude, vient de paraître chez J. Meissonnier et fils, éditeurs, rue Dauphine. On reconnaît dans cette charmante composition le talent si varié de l'auteur du *Cavalier hadjoute*, de *Petit Pierre le Marin*, etc.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

SECRÉTAIRE DE HENRI IV ET COMMODE DE MARIE DE MÉDICIS.

MEUBLES FLORENTINS DU SEIZIÈME SIÈCLE, RETROUVÉS PAR M. DE BALZAC.



Secrétaire de Henri IV, retrouvé par M. de Balzac.

Tous les cinq ans, à l'époque des Expositions de l'Industrie, on est convenu, par bail d'admiration, de crier au prodige devant les commodes, les secrétaires et les affreux *bonheur du jour*, étalés dans les galeries des Champs-Élysées. Rien n'a le droit de se comparer à ces lits à bateau semés d'étoiles d'or, à ces fauteuils en palissandre incrustés de faïence émaillée. Le roi leur sourit, les princes leur envoient des compliments, mais personne ne les achète. Cette crise passée, on revient bien vite à la vieille et sainte admiration pour les beaux meubles du seizième et du dix-

septième siècle, qu'on ne peut pas plus imiter et refaire qu'on ne peut refaire et imiter *le Cid*, *les Satires* de Boileau, et *les Fables* de La Fontaine. Tel siècle, telles choses. Une fois ces combinaisons épuisées, combinaisons qu'amène le hasard, peut-être la sagesse créatrice, n'attendez plus que des avortements plus ou moins brillants. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de l'enfantement de produits analogues ; car chaque époque est belle de sa propre beauté, de même que chaque nation a sa matière de prédilection à ouvrer. L'Égypte s'attaque à l'argile et au granit, la Grèce au marbre, l'Italie au verre et aux couleurs, la France, pauvre en matières dures et brillantes, se borne à tailler et à ciseler le bois. Le cycle de ses chefs-d'œuvre, en ce genre de travail, commence au moyen âge, et va presque sans interruption jusqu'à Louis XIV. Le dix-huitième siècle eut bien ses caprices, mais ces caprices sont aux grandes pièces d'ébénisterie exactement ce que Watteau est au Poussin et à Lebrun. C'est le joli après le beau, la chanson après le poëme. La Révolution française guillotina l'art en place de Grève; les sans-culottes devaient être naturellement sans fauteuils. C'est au Consulat que nous sommes redevables des sphinx en sapin doré, qui portent les cadenettes à la hussarde, témoignage de la campagne d'Égypte, et de ces honnêtes têtes de lion plaquées aux commodes en merisier.

La Restauration mérite véritablement ce nom de la reconnaissance des arts. Nous lui devons, quelles qu'aient été ses intentions rétrogrades, la passion des beaux meubles, dont fut saisie la France, surtout vers les dernières années du règne du roi Charles X. Mais, à vrai dire, cette passion eut plus de surface que de profondeur; elle agita le monde artiste sans ébranler la routine qui continua à adorer l'acajou, ce faux dieu venu d'Amérique, cèdre des épiciers. Il est si vrai que cette passion s'est réduite d'année en année à la mincité d'une fantaisie, qu'aujourd'hui elle est presque insensible, et ne vit guère plus avec sa première énergie que dans l'âme de quelques natures d'élite. On peut en dire autant de l'art tout entier.

Je sais que l'Angleterre ne paye l'art que sous le contrôle de la France; que la Russie nous enlève, chaque année, une foule de grands peintres parfaitement inconnus; que la Belgique nous suit comme un filou suit une poche; que l'Allemagne, que nous remorquons par une chaîne d'un demi-siècle, invente aujourd'hui l'esprit encyclopédique, moins Voltaire et Diderot, c'est-à-dire l'esprit sans l'esprit. Eh bien ! en dépit de cette universelle acceptation de notre supériorité, la France actuelle se soucie fort peu d'art et de poésie. Interrogez-la, et si elle est franche, elle vous répondra, la main sur des actions de chemins de fer, sa croyance du moment : « Non ! je ne suis pas artiste. »

Au milieu des combinaisons industrielles par lesquelles la France croit s'enrichir, parce qu'elle compte soixante nouvelles espèces de pianos, comme s'il n'était malheureusement pas prouvé qu'un piano suppose au moins dix pianistes, il est donc fort heureux qu'il se rencontre çà et là quelques esprits curieux, veillant à la conservation des reliques de l'art que le public détruit par sottise, ou laisse périr par ignorance. Les riches, ennuyés ou blasés, n'acceptent que les choses tarifées à dire d'expert ; pour eux, une statue n'est qu'un lingot de marbre; un tableau, qu'un billet de banque encadré. Ils ne reconnaissent pour bonnes et valables que les peintures signées : Garat...

Une toile poudreuse gisant à terre, une statue oubliée dans un coin ne sera jamais relevée par un amateur millionnaire. Il attendrait plutôt, comme don Juan, que la statue quittât son socle pour l'inviter à souper. Quelque artiste pauvre, quelque poëte, adopteront seuls l'orphelin de l'art. MM. Victor Hugo, Sauvageot, Devéria, etc., ont sauvé plus de chefs-d'œuvre de la destruction que M. de Cailleux, M. de Rothschild, et le Musée du Sommerard ensemble.

C'est ainsi que la fameuse chapelle de Van Heik est restée exposée une année entière en plein mur sur le quai Malaquais sans trouver un seul admirateur. Il est juste de convenir que tout l'Institut passe là du matin au soir. Cette chapelle une fois reconnue et prônée, c'est à qui en voulait une bribe. La reine en acheta le fond, un banquier prit un volet et un prince l'autre : le chef-d'œuvre ainsi dépecé rapporta plus de vingt fois, à son heureux Christophe Colomb, ce qu'il avait été payé par lui. Mais pour arriver à cette gloire, il dut passer par le martyre. On l'écartela.

C'est chez ce même marchand, un nommé Dufour, que les splendides tapisseries du lit de Louis XIV, à Versailles, furent retrouvées après avoir été refusées pendant deux ans par tous les visiteurs, *comme des imitations d'étoffes mal réussies*.

Chez ce marchand enfin, il y a quelque temps, deux hommes, un prince et un homme de lettres, se disputaient deux meubles. L'un d'eux marchandait, c'était le prince K***; l'autre admirait, c'était M. de Balzac. Le premier tenait au bon marché, le second à la possession; l'amant l'emporta.

Ici commence l'historique des deux meubles dont nous donnons les dessins.

Il faut reconnaître toutefois, à l'honneur du prince, que, pour lui, ces deux magnifiques raretés n'avaient qu'un intérêt d'art, tandis qu'à leur illustre acquéreur elles offraient un immense intérêt national.

Ces deux meubles sont tout simplement ce qu'on appellerait de nos jours la commode de Marie de Médicis et le secrétaire de Henri IV; c'est-à-dire deux merveilles de l'école florentine au plus beau temps des Médicis.

D'une architecture élégante et pure, ces deux divins morceaux sont en ébène, veinés de filets dor. La commode, vrai meuble de reine, est à pans brisés, avec pendentifs et bases tournées et spiralées aux angles. Des figures de sirènes, incrustées en nacre chatoyante, comme toute la décoration, forment le milieu des ventaux et des tiroirs. Au milieu d'arabesques et d'enroulements fleuris, d'une délicatesse miraculeuse et comme en rêvent les ondines dans leurs palais transparents, se jouent par centaines des oiseaux dont l'ornementation est telle qu'on les croirait colorés de tous les feux éblouissants que jette l'opale. Dix ans de la vie d'un de nos plus habiles artistes en incrustation ne suffiraient pas pour accomplir un pareil travail. Un seul morceau d'ébène recouvre cette commode armoriée aux armes de France et de Florence. La couronne qui domine l'écusson est celle de grande-duchesse. Ce détail, si hautement significatif, donne à croire que ces meubles sont un cadeau du grand-duc François II à sa fille. Quel souverain pourrait aujourd'hui se permettre une pareille preuve de tendresse?

Le secrétaire était composé d'un avant-corps à deux ventaux, chargé d'une tablette profilée sur laquelle s'élève la partie supérieure, également divisée en deux compartiments et terminée par une corniche d'une exquise pureté de moulures. L'ornementation de ce meuble, où les monogrammes de Henri et de Marie sont répétés sur les deux étendards, est plus sérieuse que celle du meuble de la reine, mais d'une perfection non moins rare. Des trophées d'armes, des allégories guerrières, des têtes grimaçantes ou

terribles remplacent la fantaisie plus gracieuse qui décore la commode. La prodigieuse habileté avec laquelle l'incrustation de ces deux morceaux est obtenue, est si effrayante comme résultat, qu'elle provoque le parallèle avec la mosaïque en pierre dure la mieux exécutée.

Une singularité précieuse donne au secrétaire une incalculable valeur historique. L'écusson de Henri IV a été arraché d'un des ventaux, et témérairement remplacé par les armes de Concini. Ce meuble a donc été donné au maréchal d'Ancre par la reine après la mort de Henri IV. Cette révélation, du reste, ne ferait que confirmer les suppositions des historiens et les malices des mémoires du temps.

Maintenant, comme tradition, voici ce qui doit compléter l'authenticité de ce fait. Après l'assassinat du maréchal d'Ancre, ses dépouilles enrichirent, comme on le sait, la maison de Luynes. Or, c'est précisément en Touraine, et près de la petite ville de Luynes, que ce double trésor archéologique a été découvert. Il est à présumer qu'il aura été pris par un patriotisme intéressé et conservé grâce à un civisme prévoyant.

Ainsi voilà deux meubles sans prix — sur lesquels se sont appuyés Henriette d'Angleterre, Louis XIII et Gaston d'Orléans, deux miracles de l'art au seizième siècle, qui est lui-même un miracle, deux de ces curiosités, poétiquement historiques, qui, sorties d'une chambre de reine, du palais d'un grand roi, ne devraient se retrouver que dans le Musée d'une grande nation ou dans le cabinet d'un souverain, — devenus la propriété d'un homme de lettres.

Cet homme de lettres, si grand par son talent, mais dont la bourse n'a pas la profondeur de son génie, a fait pour le souvenir de l'ancienne France, en acquérant à prix d'or ces deux ouvrages d'un si prodigieux mérite, ce que la France nouvelle devrait faire, au lieu d'acheter tant de kilomètres d'affreux tableaux de batailles.

LÉON GOZLAN.

Nos lecteurs nous sauront gré de joindre au spirituel article de M. Léon Gozlan une notice sur les illustres personnages dont il a parlé.

Marie de Médicis. — Concini. — Albert de Luynes.

Marie de Médicis, qui fut successivement reine et régente de France, était fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême. Dès que Henri IV eut obtenu du pape la dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois, il fit demander, par ses ambassadeurs, la main de Marie de Médicis. Cette union fut heureusement conclue et pompeusement célébrée. Ferdinand, frère et successeur de François au trône de Toscane, reçut la procuration du roi par le duc de Bellegarde, grand-écuyer de France, et épousa Marie de Médicis, sa nièce, au nom de Henri IV, le 5 octobre de l'année 1600. Suivant l'usage en pareil cas, il mit une jambe dans le lit de la mariée. La cérémonie fut présidée par le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII. Le récit des fêtes qui suivirent justifie la magnificence attribuée aux ducs de Toscane.

La représentation d'une seule comédie coûta plus de soixante mille écus. Faut-il s'étonner dès lors que Marie de Médicis ait apporté en France deux meubles qui font encore, après deux siècles et demi, le désespoir de nos artistes et l'admiration des hommes de goût?

« Lorsque la reine fut arrivée à Lyon, le roi, qui était occupé à mettre le duc de Savoie à la raison, la vint joindre en cette ville, et conclut le mariage le jour même. Ensuite la ville de Lyon honora cette princesse par la pompe d'une magnifique entrée. »

On sait que le 15 mai 1610 le poignard de Ravaillac rendit Marie de Médicis veuve. La veille de ce jour fatal, Henri IV, avant de la quitter pour un grand projet, l'avait déclarée régente de France, et fait couronner solennellement comme telle.

La régence fut confirmée à Marie de Médicis pendant la minorité de Louis XIII, son fils, et ce fut alors que tous ses malheurs commencèrent par la faveur de Concino Concini, et de Léonora Galigaï, sa femme.

Ces deux personnages sont les exemples les plus frappants du caprice des destinées et de l'ingratitude des cours. Né dans la plus basse classe, au comté de Penna, en Toscane, Concini avait accompagné Marie de Médicis en France en qualité de simple valet. Léonora Dori, dite Galigaï, son épouse, n'était pas mieux partagée que lui-même du côté de la naissance et de la fortune. Fille d'un pauvre menuisier de Florence, elle occupait aussi le plus humble emploi dans la domesticité de la reine... Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle était la femme du monde la plus laide et la plus maltraitée de la nature. Eh bien, malgré tous ces désavantages, Léonora devint la favorite toute-puissante de Marie de Médicis, et éleva son mari au rang de marquis d'Ancre, de gouverneur de Normandie et d'Amiens, de maréchal de France, et presque de premier ministre. Par le fait, Concini gouverna le royaume, sous le nom de la régente, pendant les premières années du règne de Louis XIII.

— Comment avez-vous acquis tant d'empire sur votre maîtresse? demandait-on à la maréchale d'Ancre; quel philtre, quel sortilége avez-vous employé? — Pas d'autre, répondit-elle, que l'ascendant des âmes fortes sur les âmes faibles. Le mot était d'une justesse profonde. Léonora était la fermeté et l'énergie incarnées. Marie de Médicis n'avait que de la passion et de l'entêtement. Elle le montra bien en défendant ses deux favoris jusqu'au pied de l'échafaud. De là, comme dit M. Gozlan, ces malices des mémoires contemporains qui donnèrent au marquis d'Ancre un titre plus intime que celui d'ami. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qui n'a jamais été démontrée, Concini s'empara du gouvernement au point de forcer tous les ministres à prendre ses instructions. Sully fut le seul qui affranchit les finances de son contrôle. Mais Concini, ou plutôt sa femme, dilapida le trésor de l'État par la main de la régente elle-même. Léonora vendit les grâces et les priviléges, trafiqua de son influence sous toutes les formes, et amassa une fortune incroyable : outre les revenus de ses charges et de celles de son mari, qui montaient à un million de livres, chacun d'eux avait pareille somme dans ses coffres, plusieurs millions placés en France et en Italie, deux millions en meubles et en bijoux, sans compter tout ce qui fut pillé chez eux par le peuple.

Un favori de Louis XIII renversa les favoris de Marie de Médicis; ce fut Albert de Luynes, homme de rien comme son rival, habile comme lui à capter la confiance de ses maîtres. Luynes gagna celle du jeune roi en jouant avec lui à la fauconnerie et à la chasse, et de gouverneur des oiseaux de Sa Majesté, il devint son ministre intime et son instrument perfide. Menacé dans sa toute-puissance, Concini osa faire le rêve que l'on attribua plus tard à Fouquet; il fortifia ses places et ses châteaux, suborna l'armée, et se fit une escorte aussi nombreuse et plus redoutable que celle de Louis XIII. Ce fut alors que celui-ci l'abandonna à Luynes, et que Luynes l'abandonna à Vitry, capitaine

des gardes. Le lundi 24 avril 1617, comme le maréchal d'Ancre entrait au Louvre pour le conseil, Vitry l'aborde et lui demande son épée. Concini fait un mouvement, soit pour résister, soit pour se rendre... Aussitôt il reçoit trois coups de pistolet dans la tête et dans la poitrine. Il tombe mort sans prononcer une parole. On vit alors ce que c'est que la fidélité des courtisans... Louis XIII s'étant montré sur le balcon du palais, pour sanctionner le meurtre du maréchal, tous les amis de celui-ci s'éloignèrent de son cadavre, et allèrent se ranger autour d'Albert de Luynes, le nouveau soleil!... Ce fut à qui maudirait le plus haut Concini, à qui courrait le plus vite arrêter sa femme et enfermer la régente dans ses appartements.

Le peuple, toujours prêt à insulter ses propres idoles, surpassa en lâcheté les courtisans eux-mêmes. On avait d'abord jeté le corps du marquis d'Ancre dans les latrines, puis on l'avait enterré secrètement, pendant la nuit, à Saint-Germain-l'Auxerrois. Un de ses amis de la veille découvre sa sépulture et l'indique à la populace ameutée... Alors tous ces hommes qui, naguère, baisaient les pieds du favori, se ruent comme des vampires sur sa tombe, en arrachent son corps ensanglanté, le traînent par les rues et sur les places publiques, le pendent ici, l'écartellent plus loin, et finissent par le dépecer avec leurs dents. Ces lambeaux horribles furent mis à l'enchère, et trouvèrent une multitude d'acheteurs; et le pauvre Louis XIII, voyant ces infamies, se persuada qu'il avait bien fait de tuer un homme si détesté de tout le monde.

La Chronique, si savante et si spirituelle, du Pont-Neuf, avait dit un mot de ces événements à nos lecteurs; nous leur en donnerons bientôt un récit détaillé, écrit par M. Hippolyte Castille avec une vérité saisissante.

La disgrâce et l'exil de Marie de Médicis suivirent immédiatement la mort de Concini. A cette nouvelle, l'étonnement de la régente n'eut d'égal que sa douleur. Elle pleura longtemps à chaudes larmes, et s'accusa d'avoir été jouée par deux enfants comme Luynes et Louis XIII. Puis, se flattant de dominer encore celui-ci, elle résolut d'en appeler à l'amour filial. C'était en appeler au néant, car l'amour filial n'existait point dans le cœur de Louis XIII. En ordonnant l'exil de sa mère, il lui refusa le baiser d'adieu! Elle n'obtint qu'à grand'peine de le saluer au milieu des ennemis qui la chassaient. Au moment du départ, le roi se rendit dans l'appartement de la régente. Tout ce qu'ils devaient se dire était réglé d'avance, jusqu'aux moindres termes, jusqu'aux moindres gestes. Après avoir balbutié en sanglotant quelques regrets, Marie de Médicis voulut ajouter une prière pour Léonora, détenue depuis la mort de Concini; Louis la regarda d'un air embarrassé, et s'éloigna sans lui répondre un mot. Elle fit un pas pour retenir Luynes qui sortait avec son maître; mais le roi appela trois fois son favori d'un ton si impérieux qu'il tourna le dos à la reine. Elle rentra chez elle suffoquée par la colère et les pleurs, se jeta dans son carrosse, la tête enveloppée d'une mante, et partit pour l'exil qui devait abréger sa vieillesse... Louis XIII la suivit des yeux, avec la joie secrète d'un écolier délivré de son pédagogue, et prenant le bras de Luynes, *il s'amusa tout le reste de la journée.*

Quelques jours après, la maréchale d'Ancre fut condamnée à mort, décapitée et brûlée en place de Grève. Il va sans dire que tous ses biens confisqués passèrent au duc de Luynes..., avec la belle commode que lui avait donnée Marie de Médicis, et le royal secrétaire sur lequel Concini avait substitué ses armes à celles de Henri IV.



Commode de Marie de Médicis, retrouvée par M. de Balzac.

VOYAGE EN FRANCE [1].

LE DAUPHINÉ.



Bac sur l'Isère.

II.

Un orage. — Le Lans. — Sassenage. — L'autocrate du Dauphiné. — La tour Saint-Vérain. — Grenoble. — Vizille. — La Grande-Chartreuse.—Château-Bayard.—La vallée d'Allevard.—Le pays d'Oisans. Gap. — Les ruines de Tallard. — Le mont Aiguille. — L'héroïne de Nyons. —Grignan.— Valence.— Pont-en-Royans.—Le prince Dgem. — Saint-Vallier.

Pour nous rendre à Grenoble par les montagnes, nous devions d'abord gagner le Lans, bourg assez considérable, situé sur un plateau fort élevé et couvert de neige pendant huit mois de l'année. Il nous eût été impossible, quand même nous ne nous fussions pas arrêtés à mi-côte, d'atteindre ce village avant la fin du jour. En conséquence, il avait été convenu, chez les fermiers que nous venions de quitter, que nous demanderions ce soir-là l'hospitalité à un propriétaire de forêts dont l'habitation était bien connue de Louis, le muletier qui nous servait de guide.

Il y avait déjà trois heures que nous montions, à la file les uns des autres,—car les mules ne marchent pas volontiers de front,— le chemin percé à travers les bois de chênes et de hêtres entremêlés de buis énormes, auxquels succèdent, dans les régions plus âpres, ceux d'arbres résineux de diverses essences, lorsque M. R... demanda à Louis, qui s'avançait en tête de notre petite caravane, combien de temps s'écoulerait encore avant que nous atteignissions la maison où nous devions prendre gîte pour la nuit suivante.

— Deux heures nous suffiront, répondit le muletier, qui, quoique montagnard, s'exprimait très-intelligiblement en français; deux heures nous suffiront, si l'orage n'interrompt pas notre marche.

— L'orage! nous écriâmes-nous en portant simultanément nos regards vers le ciel, que dérobait en partie à notre vue le dôme verdoyant formé au-dessus de nos têtes par les rameaux des arbres que nous côtoyions.

Ce que nous en aperçûmes alors nous fit craindre que les prévisions de Louis ne se vérifiassent.

— Pressons le pas de nos montures, dis-je en cassant

(1) Voir les numéros de septembre 1845 et de juillet 1846.

une branche de houx dont je voulus me servir en guise de cravache.

Mais au lieu de se hâter, ma mule, au premier coup de houssine que je lui donnai, demeura immobile; au second, elle se mit à ruer.

— Ah! s'écria notre conducteur, si vous entamez une lutte avec Gothon, — c'est l'habitude des muletiers, ainsi que des pâtres des montagnes, de donner un nom à chacune de leurs bêtes,— vous n'aurez pas le dessus, je vous en avertis. Nos mules ont le caractère aussi indépendant que le pied ferme et l'instinct infaillible... N'essayez donc pas de modifier leur paisible allure, ni même de diriger leur marche; dans les passages périlleux surtout, ce serait fort imprudent.

Suivant les avis du muletier, je jetai ma baguette et laissai flotter les rênes sur le cou de Gothon, qui recommença aussitôt de cheminer à la suite de la mule que montait notre guide.

Cependant, la forêt devenait de plus en plus ténébreuse; des nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de nos têtes et déversaient par instants de larges gouttes d'eau qui pénétraient jusqu'à nous, en dépit des branchages feuillus que projetaient jusqu'au milieu de la route les arbres dont elle est bordée. Puis, un coup de tonnerre strident et prolongé, que décuplèrent les nombreux échos d'alentour, fit taire les oiseaux babillards dont le gazouillement est toujours plus animé vers le lever et le coucher du soleil, et fut comme le signal d'une pluie torrentielle qui nous eût transpercés, si nous ne nous fussions couverts en toute hâte des épais manteaux de ratine dont nous nous étions précautionnés à Saint-Marcellin. Mais la pluie augmentant d'intensité, l'eau sillonna bientôt de rigoles irrégulières les talus de gazon qui encaissaient pour ainsi dire le chemin, lequel se trouva en quelques minutes transformé en un ruisseau peu profond, quoique rapide.

— N'y a-t-il dans les environs aucune habitation où ces dames puissent s'abriter pendant la durée de l'orage? dit M. R... en s'adressant au muletier.

— Si fait, répondit celui-ci. Nous arriverons tout à l'heure à la chaumière d'un bûcheron de ma connaissance, un brave homme qui ne manque jamais de m'offrir une *goutte* de genièvre quand il me voit passer.

Effectivement, nous ne tardâmes pas à arriver devant une cabane adossée à un massif de chênes séculaires et élevée sur un bloc de rocher de façon à braver les rafales qui, en toutes saisons, sont fréquentes sur les versants des Alpes. La porte de cette rustique demeure s'ouvrait avec un simple loquet en bois; les carreaux de l'unique fenêtre qui éclairât la pièce du rez-de-chaussée étaient en papier huilé; quant à l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, il consistait en une échelle portative qu'on appliquait contre le mur extérieur, un peu au-dessous d'une ouverture servant à la fois de porte et de croisée, et que fermait seulement un treillis en osier. A côté de cette bicoque, il y avait un grand hangar où séchaient, empilés les uns sur les autres, des fagots verts.

Nous vîmes tout cela d'un coup d'œil, tandis que nous descendions de nos mules. Notre conducteur, qui était sauté le premier à bas de la sienne, nous introduisit sans cérémonie chez le bûcheron, lequel rentrait précisément alors avec son fils. Ce dernier essuyait en ce moment leurs deux fusils tout ruisselants de l'eau du ciel, pendant que le père tournait et retournait d'une main un coq de bruyère qu'il venait de tuer, et tendait de l'autre à sa femme un gobelet d'étain pour qu'elle y versât de cette eau-de-vie de genièvre dont il régalait parfois son ami le muletier. Celui-ci adressa quelques mots en patois à la famille que notre entrée inattendue avait soudainement immobilisée; mais dès que ces braves gens eurent compris notre situation, ils s'empressèrent à l'envi les uns des autres de nous faire les honneurs de leur logis.

La mère, tout en approchant pour nous du foyer les meilleurs siéges de sa pauvre demeure, fit signe à son garçon, qui pouvait avoir quinze à seize ans, de raviver le feu avec un fagot de broutilles sèches. Puis, comme l'intérieur de la cabane était déjà extrêmement sombre, elle alluma la mèche d'une lampe en fer, pleine d'huile de noix commune, et ressemblant pour la forme à un petit bénitier. Cette sorte de lampe ne peut être posée à plat, on l'accroche contre le mur à un clou ou à une tringle en bois.

Cela fait, la bonne femme posa sur la table le cruchon de genièvre, une jatte en terre brune pleine de lait de chèvre, et trois verres qu'elle alla prendre dans une grande armoire en chêne tellement artisoné, qu'on devinait que ce meuble devait avoir fait partie du mobilier de cinq ou six générations. Pendant ce temps, le bûcheron offrait de sa liqueur favorite à M. R..., en disant :

— Si ces dames, qui ne se soucient peut-être pas de se réchauffer avec une goutte d'eau-de-vie, veulent se rafraîchir avec une écuelle de lait, en voici qui vient d'être trait.

Nous remerciâmes tous trois notre hôte, sans toutefois accepter ce qu'il nous offrait, et, nous débarrassant de nos manteaux, nous nous rangeâmes en demi-cercle autour du foyer. Nous restâmes quelques instants silencieux, prêtant l'oreille tantôt à la crépitation de la flamme qui brillait dans la cheminée et annihilait complétement la faible clarté répandue par la petite lampe, tantôt au fracas du tonnerre et au mugissement du vent qui, s'étant tout à coup élevé, faisait tourbillonner la pluie jusque dans l'intérieur de la chaumière, dont notre guide avait omis de fermer la porte en sortant pour aller mettre à l'abri sous le hangar ses mules et notre bagage. Le bûcheron, s'en étant aperçu, se hâta de la fermer, après quoi il échangea quelques paroles, toujours dans le dialecte montagnard, avec sa femme et son fils, et s'assit auprès de nous.

— Dans cette partie de la montagne, nous dit-il ensuite, nous n'avons pas souvent occasion d'exercer l'hospitalité, car ce chemin, très-fréquenté par les charbonniers, ne l'est guère par les voyageurs. Aussi sommes-nous fort mal approvisionnés; seulement, comme *la femme* a mis la *marmite* au feu aujourd'hui, qu'elle a *cuit* tout récemment et que j'ai tué ce soir ce coq de bruyère...

— Comment! interrompit gaiement M. R..., un potage, du pain frais et un rôti de gibier! mais il y a là de quoi souper parfaitement! D'ailleurs, la pluie cessera peut-être bientôt et...

— Elle redouble en ce moment, annonça le muletier en rentrant dans la cabane.

— Où donc passerons-nous la nuit? demandai-je.

— En effet, reprit le bûcheron, vous ne serez pas trop à votre aise ici...

— Et nous vous gênerons beaucoup, ajoutai-je.

J'avais remarqué, non sans quelque étonnement, que la femme de notre hôte, tout en s'occupant fort activement de plumer le coq de bruyère pour lequel son fils préparait une broche en bois, ne nous avait pas adressé une seule fois la parole, circonstance dont j'inférais naturellement que notre intrusion sous son toit la contrariait quelque peu. Il n'en était rien pourtant; le silence que gardait la bonne femme vis-à-vis de nous provenait de l'impossibilité où elle était de parler ni de comprendre le français. Ainsi en est-il, dans les Alpes dauphinoises, de tous ceux qui n'ont pas des

rapports fréquents soit avec les habitants des plaines, soit avec les étrangers qui, pendant la belle saison, explorent cette belle et pittoresque contrée. Or, la plupart des touristes ont l'habitude de suivre, dans les pays qu'ils parcourent, l'itinéraire tracé par les voyageurs qui les y ont précédés; d'où il résulte que nous fûmes peut-être les premiers visiteurs de la fonderie de Saint-Gervais auxquels l'idée vint de se rendre à Grenoble en gravissant les montagnes dont cet établissement est entouré. Nous ignorons si notre bizarrerie — en France on qualifie de bizarre quiconque ne se montre pas routinier — a eu assez de *retentissement* pour nous valoir des imitateurs.

Bien que notre hôte fût natif de ces montagnes, comme il avait été soldat, il savait le français; mais il n'avait pas jugé utile de communiquer aux siens l'instruction qu'il avait acquise à l'armée.

— Nous vous céderons cette chambre, reprit le bûcheron, et nous nous retirerons, ma femme et moi, dans celle d'en haut où couche habituellement notre fils, qui dormira cette nuit avec Louis sous le hangar.

La pluie ne discontinuait pas de tomber, ni le vent de siffler, ni le tonnerre de gronder. Nous jugeâmes qu'en effet, il n'y aurait pas moyen de nous remettre en route avant le lendemain matin.

Une heure environ s'était écoulée depuis notre installation dans la chaumière, lorsque la femme du bûcheron servit le repas du soir. Aux mets substantiels mentionnés précédemment par notre hôte, la ménagère ajouta des noix sèches, dont il y avait un monceau dans un coin de la chambre, et un fromage frais, lequel, assez heureusement pour nous, se trouva excellent, car il nous fut impossible de goûter au bouillon ni au bouilli de ces bonnes gens, qui avaient mis le *pot-au-feu*, suivant leur coutume, avec un morceau de chevreau. Nous ne pûmes pas non plus avaler une seule bouchée du coq sauvage rôti à notre intention. Ce volatile avait probablement passé sa vie dans les régions supérieures de la montagne, où il s'était nourri de baies de genièvre, car sa chair, d'ailleurs excessivement coriace, avait une saveur amère dont notre palais ne voulut point s'accommoder. Quant au pain, il s'en fallait qu'il fût aussi frais que nous nous y attendions d'après ce que nous avait dit notre hôte. La cuisson en datait au moins d'une semaine, ce qui paraissait récent au brave homme, les montagnards ayant l'habitude de cuire seulement une ou deux fois par mois.

Peu après le souper, le bûcheron, qui se levait tous les jours avant l'aube, se retira, ainsi que sa famille et notre muletier, nous laissant en possession du rez-de-chaussée de sa chaumière, où nous restâmes à causer et à narrer, chacun à notre tour, des histoires à faire mourir de peur... ou de rire. Le temps passe vite lorsqu'on écoute ou qu'on raconte.

A peine les premières lueurs de l'aurore eurent-elles pénétré dans la cabane dont nous avions ouvert la fenêtre, que notre guide, qui avait pris à ce sujet nos ordres la veille, vint nous avertir que tout était prêt pour le départ. Depuis quelques heures déjà il ne pleuvait plus, et les eaux, qui avaient envahi momentanément le chemin, s'étaient écoulées. Si la terre n'eût pas été si profondément humectée que nos pieds y enfonçaient jusqu'à la cheville, nous aurions préféré marcher pendant quelque temps, bien que la montée se fît de plus en plus rude; mais nous étions tellement las du repos incomplet auquel nous avait condamnés l'orage, le soleil levant colorait le feuillage de si riches teintes d'or et de pourpre, l'air était si imprégné de suaves et humides parfums, que, dans cette lente et un peu pénible ascension, nous eussions ressenti plus de plaisir que de fatigue.

Nous remontâmes donc à regret sur nos mules, après avoir remercié nos hôtes de leur bon accueil, en retour duquel il nous fut impossible de leur faire accepter aucune pièce d'argent. En général, les montagnards du Dauphiné se montrent très-désintéressés dans leurs rapports avec les voyageurs. Même dans les cantons renommés pour leurs sites, leurs châteaux ou leurs ruines, et où, par conséquent, les artistes et les étrangers affluent, le berger des Alpes, bien différent en cela de celui des Pyrénées, donne toujours de bon cœur et sans demander de rétribution, au passant harassé ou attardé, un abri sous son toit et la moitié de son frugal repas.

Avant d'arriver à l'habitation où, sans l'orage qui nous avait surpris, nous eussions passé la nuit, il nous fallut traverser un de ces nombreux ravins creusés dans les flancs des hautes montagnes dauphinoises par la fonte périodique des neiges qui, durant les trois quarts de l'année, couvrent leur cime. La plupart de ces ravins, dans le lit desquels on marche à pied sec pendant les ardentes chaleurs de la canicule, deviennent, dans la saison des grandes eaux, des torrents dévastateurs.

Celui qui traversait la route que nous suivions se trouvait tellement enflé par la précédente pluie, que nous nous arrêtâmes un instant au bord pour nous consulter sur la manière dont nous le franchirions. Un énorme tronc d'arbre aplati était jeté d'une rive à l'autre; mais quel voyageur eût été assez téméraire pour s'aventurer sur ce pont, dont, au reste, j'ai vu beaucoup d'analogues dans ces solitudes boisées, et que les habitants du pays passent très-lestement en marchant de côté, comme font les enfants lorsqu'ils s'amusent à courir *la poste aux ânes*. Quant à nous, nous n'eussions certainement pu faire un pas de cette façon au-dessus de ce rapide cours d'eau sans éprouver des vertiges.

Nous eussions bien voulu, au risque de perdre un peu de temps, remonter le ravin jusqu'à ce que nous trouvassions un endroit plus guéable; mais les rochers, les arbres et les buissons étaient tellement agglomérés en cet endroit, qu'ils opposaient à notre marche une barrière infranchissable.

Nous nous décidâmes donc à nous fier à la sagacité de nos mules pour nous transporter sur le bord opposé, où nous parvînmes effectivement sains et saufs; mais comme les pauvres bêtes eurent dans ce passage de l'eau jusqu'au poitrail, nous fûmes trempés jusqu'aux genoux. Heureusement il ne nous restait plus qu'un très-court trajet à faire pour gagner la maison du propriétaire de forêts. Bien que celui-ci fût absent, les domestiques s'empressèrent de nous préparer des lits sur lesquels nous nous reposâmes pendant quelques heures, et un déjeuner auquel nous fîmes tous honneur.

La matinée était encore peu avancée quand nous nous remîmes en marche; vers midi nous sortîmes de la forêt et traversâmes des prairies montueuses couvertes de violettes. Je ne pense pas qu'il y ait aucun pays où l'on voie une aussi grande profusion de ces charmantes fleurs printanières qu'en Dauphiné. On en trouve dans les bois les plus sombres, dans les prés, au bord des ruisseaux, partout enfin. Leurs nuances varient suivant que le terrain qu'elles occupent est sec ou marécageux, découvert ou ombragé. Il y en a de blanches, de gris de lin, de couleur d'iris, de bleu d'azur, et d'un violet si foncé que de loin on les croirait noires.

A ces pelouses naturelles où régnait un air vif mais

pourtant tempéré, succédèrent des terres incultes parsemées de masses de rochers, de bouquets de mélèzes, de thuyas et de sapins, de touffes de bruyère blanche, de rhododendron et de genêt sauvage. Et à mesure que nous avancions, la température devenait plus froide et le terrain plus humide, car nous approchions des régions où la neige, commençant seulement à fondre sous les chauds rayons du soleil, inondait d'une eau glacée la pente de la montagne.

Nous arrivâmes vers trois heures de relevée à une singulière montée, au bas de laquelle mes compagnons de voyage et moi nous voulûmes mettre pied à terre. Il nous semblait trop imprudent de nous hasarder à dos de mule sur l'espèce d'échelle naturellement taillée dans le roc, qui se présentait à nous comme le seul moyen de parvenir à l'immense plateau qui nous dominait. Mais Louis arrêta notre mouvement.

— Restez sur vos bêtes, nous dit-il, pourvu que vous ne les taquiniez pas en essayant de les diriger à votre guise, vous ne courrez nul danger, au lieu que vous tomberez probablement et vous vous enrhumerez à coup sûr, si vous vous opiniâtrez à monter à pied les degrés sur lesquels ruisselle une eau fangeuse.

Comme dans les précédentes occasions, nous nous conformâmes aux avis de notre guide, et, en effet, nos mules grimpèrent sans broncher ces échelons de granit au haut desquels nous vîmes s'étendre devant nous une plaine neigeuse, si vaste que nous ne lui découvrîmes pas d'abord de limite. Là, il n'y avait plus de chemin de tracé; notre conducteur n'était guidé dans sa marche que par les énormes roches, les massifs de bouleaux ou de genévriers qui, de distance en distance, interrompaient l'uniforme blancheur de ce désert dont le silence n'était troublé que par le tintement des clochettes appendues au cou de nos mules, et par le résonnement de nos voix, qui, au milieu de cette solitude, paraissaient étrangement sonores.

Bien que nous nous fussions enveloppés de nouveau dans nos manteaux, nous ne tardâmes pas à ressentir les atteintes du froid, ayant négligé de nous pourvoir de chaussons et de gants fourrés. Aussi éprouvâmes-nous tous trois une vive sensation de plaisir en apercevant au loin s'élever assez haut dans les airs une spirale de fumée... Notre guide nous apprit que nous approchions de la demeure d'un charbonnier, dans l'étable duquel il comptait faire reposer un instant ses mules, qui avaient encore à fournir une course de plusieurs lieues avant d'atteindre le Lans.

La demeure de ce charbonnier était une misérable hutte de moitié moins spacieuse que le bâtiment y attenant où logeaient les bestiaux. A la vérité, c'est dans ce dernier endroit que les habitants pauvres des montagnes passent la journée, et font la veillée pendant les huit à neuf mois que dure l'hiver. Ils n'en sortent que pour aller se coucher ou pour préparer leurs repas. Au moment où nous entrâmes dans cette cabane, laquelle ne différait guère de celle du bûcheron que nous avions quittée le matin, la femme du charbonnier venait d'allumer du feu pour mettre cuire les légumes secs dont devait se composer le souper de la famille.

Voyant combien nous avions froid, la ménagère jeta dans la cheminée deux grandes pelletées de charbon, qui, s'embrasant presque spontanément au contact des fagots enflammés, répandirent autour du foyer une vivifiante chaleur. La charbonnière nous offrit ensuite des bas et des gants tout neufs en laine grossièrement tricotée par elle et ses filles; nous nous empressâmes de les lui acheter. Ainsi prémunis contre les effets pernicieux d'une température glaciale, nous remontâmes sur nos mules.

A quelques minutes de chemin de l'habitation du charbonnier, nous tournâmes une masse de rochers, du haut desquels descendait jusqu'à nos pieds une cascatelle qui, dans l'état de parfaite congélation où elle était alors, présentait l'aspect d'un escalier de cristal, auquel la réflexion des rayons du soleil prêtait en ce moment les nuances changeantes du girasol. Lorsque nous eûmes dépassé ces rochers, nous ne rencontrâmes plus dans la plaine de neige que nous continuions de traverser, que quelques pins dont le feuillage noir avait été dépouillé en plusieurs endroits, par le vent, de l'enveloppe de neige qui le couvrait. Nous n'étions pas encore sortis de ce désert glacé, lorsque la nuit étendit sur la terre son voile sombre; mais bientôt la lune se leva et nous permit d'apercevoir dans le lointain le village du Lans, dont le maire devait être notre hôte cette nuit-là. Cependant plus d'une heure s'écoula avant que nous atteignissions le bourg.

Le maire de la commune, ayant été prévenu de notre passage au Lans par une lettre de son ami l'ex-colonel de corps francs, nous attendait; aussi trouvâmes-nous, dans la salle où il nous introduisit, un feu splendide, ce qui n'empêchait pas que l'atmosphère de cette immense pièce fût glacée. Nous aurions bien préféré qu'on ne nous traitât pas si cérémonieusement, et qu'on nous reçût dans la cuisine, où les habitants aisés de ces froides régions ont l'habitude de se tenir pendant la saison des neiges. Nous regrettâmes également qu'on ne nous laissât pas souper frugalement avec un morceau de pain et une tranche d'un des saucissons que nous voyions suspendus au plafond au-dessus de la table à manger, car nous étions accablés de fatigue et de sommeil, et nous aspirions après le repos. Mais il n'en fut pas ainsi; au bout d'une heure environ d'attente, on servit une collation magnifique, à laquelle avaient été conviés, toujours dans le but de nous faire honneur, le brigadier de gendarmerie, le juge de paix et le notaire du Lans... Le repas se prolongea jusqu'à près de minuit!

Bien que les chambres où l'on nous installa eussent été préalablement chauffées, la température nous en parut encore moins supportable que celle de la salle à manger. Nos lits, qu'on prit soin de bassiner, n'en restèrent pas moins très-humides, et malgré les trois lourdes couvertures que chacun de nous eut pour se couvrir, nous grelottâmes la nuit durant. Néanmoins, nous nous levâmes de fort bonne heure, voulant arriver à Sassenage dans cette même journée. Notre hôte, après nous avoir fait les honneurs d'un déjeuner presque aussi copieux que le souper de la veille, monta sur une mule à lui appartenant et nous accompagna jusqu'à une ou deux lieues du village.

A mesure que nous nous éloignions du Lans, nous voyions avec joie la nature revêtir le manteau d'un vert gai dont chaque printemps la pare. La déclivité du terrain, qui devint tout à coup fort rapide, rendit cette transformation vraiment féerique.

Les sites variaient presqu'à chaque pas. Au sommet de rochers de configurations bizarres, des chèvres bondissaient follement sur une mousse aussi fine que le velours, tandis que des brebis, plus paisibles, broutaient nonchalamment au bord de ruisseaux torrentueux l'herbe nouvelle parfumée de thym, de mélisse et de menthe. Au souffle déjà attiédi de la brise, le napel balançait ses belles fleurs bleues à côté du cytise et du romarin. La perdrix des montagnes et le râle de genêt au plumage rougeâtre couraient effarés devant nous, et l'abeille butinait en bour-

donnant les sucs du lis orangé et d'autres plantes alpestres.

Tout à coup, après avoir longé pendant un quart d'heure environ un ravin profond et large, nous nous trouvâmes devant un bloc de granit naturellement taillé en biseau, et qui semblait avoir été placé là par quelque mauvais génie dans le but d'arrêter la marche du voyageur et de le forcer à rebrousser chemin, car des bouquetins seuls eussent pu, je crois, gravir ce roc escarpé, dont la base était en partie baignée par les eaux du torrent qui, à deux pas, tourbillonnaient d'une façon effrayante.

— Pourquoi nous avez-vous amenés ici? demandai-je à notre guide.

— Pourquoi? répéta le muletier d'un air étonné; eh! parce que vous m'avez recommandé de vous conduire à Sassenage par le chemin le plus court.

— Mais où donc est-il votre chemin? dit M. R...; le passage est barré d'un côté par le roc, de l'autre, par l'abîme...

— Entre le roc et l'abîme on passe, affirma Louis, et il poussa sa mule en avant.

Celle-ci, en effet, entra dans l'eau, et franchit en cinq à six secondes le passage périlleux au delà du quel le chemin continuait.

— Vous voyez, reprit Louis, en élevant un peu la voix afin d'être distinctement entendu de nous, il ne s'agit que de laisser vos montures suivre leur instinct, et de ne point regarder l'eau qui tourne autour de vous, car, ajouta-t-il plus bas, comme s'il appréhendait que ses paroles ne parvinssent à l'oreille de quelque *farfadet*, il y a dans tous les abîmes des *esprits* invisibles qui tiennent leurs yeux fixés sur ceux des passants, afin de les fasciner par leur regard et de les entraîner dans leur demeure humide.

— Ces dames ne redoutent pas les *esprits*, remarqua M. R..., mais elles peuvent avoir peur, et...

— Nullement, nous écriâmes-nous ensemble, Mme R.... et moi.

— Louis, ajoutai-je, appelez donc Gothon.

Le muletier m'obéit, et Gothon, docile à la voix de son maître, s'avança la première dans le torrent. Mes compagnons retinrent leurs mules, craignant qu'en entrant dans l'eau en même temps que la mienne, elles ne gênassent sa traversée; mais ils ne purent empêcher que celles qui portaient notre bagage, marchassent à la suite de leur compagne, ce dont au reste Gothon ne parut nullement s'émouvoir, et nous eussions effectué très-paisiblement notre passage, si un mouvement de curiosité presque involontaire ne m'avait poussée à jeter un coup d'œil sur le tournant d'eau qui mugissait à côté de moi. Aussitôt, j'eus un étourdissement; pour ne pas tomber, je me cramponnai des deux mains au cou de ma mule... Presque en même temps, une exclamation de terreur dans laquelle les deux voix de M. et de Mme R... se confondirent, m'apprit que j'avais fait faire à Gothon un pas divergent de la ligne droite dont elle ne devait point s'écarter... Le gouffre béant nous eût infailliblement engloutis, si une main vigoureuse n'eût saisi la bride de ma mule.

En me voyant pencher la tête vers l'abîme, notre conducteur avait deviné l'effet que cette vue produirait sur mon cerveau, et il s'était précipité dans le torrent pour m'arracher à une mort imminente.

Dans cette brusque évolution, la mule chargée de nos porte-manteaux, et qui suivait Gothon de très-près, éprouva un tel choc qu'elle dévia d'un pas de son chemin et disparut dans le tournant. Occupé de me sauver, Louis ne put aller à son secours.

— Pauvre Mariette! s'écria le brave garçon en s'essuyant les yeux du revers de la main, et avec une expression de regret si douloureux qu'on eût cru qu'il pleurait une sœur ou une épouse.

Cette perte lui causa un tel chagrin, que depuis ce moment jusqu'à celui où il nous quitta, nous obtînmes à peine de lui quelques monosyllabes en réponse à nos questions.



La mule dans le torrent, avec les porte-manteaux.

Nous eûmes ensuite à gravir une montagne couverte de bois, à travers lesquels était tracé un chemin qui, après nous avoir conduits orbiculairement jusqu'à une grande hauteur, nous fit descendre presque verticalement dans un vaste bassin encaissé par des roches de granit, et qui doit avoir été un lac à une époque reculée. Puis nous entrâmes dans une gorge au milieu de laquelle coule un torrent, dont les bords aréneux, parsemés de fragments de quartz, n'offrent qu'un passage bien étroit au voyageur. Au sortir de cette gorge, nous suivîmes encore pendant quelque temps un chemin agreste, rocailleux, inégal, qui se fit graduellement riant et fleuri... Nous approchions de Sassenage.

Ce fut dans ce bourg que nous nous séparâmes de notre guide, à qui nous remîmes pour son maître le montant du prix de la mule abîmée dans le torrent, et, pour lui-même, une récompense en argent proportionnée aux éminents services qu'il nous avait rendus pendant ce court voyage.

La situation de Sassenage est charmante; les maisons de ce village sont propres et bien bâties; les habitants prévenants et gracieux; quant à la beauté des sites environnants, elle a été si souvent constatée et décrite par le crayon ou la plume des touristes, que je crains fort de n'avoir rien à apprendre à cet égard aux lecteurs de cette simple narration.

Bien que nous fussions très-fatigués, et que nous eussions trouvé un logement confortable dans une petite auberge du bourg, nous ne voulûmes pas nous reposer avant d'avoir visité la fameuse grotte de la magicienne Mélusine, qui était, à ce qu'assure la chronique dauphinoise, moitié femme et moitié serpent... De vieilles traditions font descendre de cette sirène l'ancienne et illustre famille de Sassenage.

Avant de parvenir à la grotte de Mélusine, il faut d'abord prendre un sentier, qui part de la place du village et aboutit à un défilé bien boisé, au milieu duquel le Furon court bruyamment. On continue de monter en suivant toujours les bords ombragés de cette rivière furibonde. De distance en distance elle offre, aux regards du promeneur, le spectacle de magnifiques cascades, d'où se détachent tantôt des masses d'écume, qui se répandent sur la pelouse en larges flocons, tantôt des tourbillons de gouttes d'eau si fines et si blanches, qu'on les prendrait de loin pour des nuages de poussière, s'ils ne s'éparpillaient ensuite au gré du vent, à l'entour du lit du Furon, en perles transparentes. Le fond de la grotte de Mélusine est également occupé par une chute d'eau. A l'entrée d'une galerie souterraine, dans l'intérieur de laquelle un petit nombre seulement de curieux pénètrent, se trouvent les deux excavations de forme circulaire creusées dans le roc par la nature, et qui comptaient jadis parmi les *merveilles* du Dauphiné, sous le nom de *cuves* de Sassenage. On prétendait qu'elles ne se remplissaient d'eau que le jour des Rois. La légende fabuleuse nous apprend qu'une de ces cuves servait de baignoire à l'enchanteresse qui avait fixé sa résidence en cet endroit. On voit aussi un peu plus loin une table de pierre sur laquelle Mélusine, qui, toute fée qu'elle était, mangeait à ce qu'il paraît comme une simple mortelle, prenait ses repas.

Quand nous eûmes visité la demeure de la célèbre magicienne, nous retournâmes au bourg par un autre chemin que celui par lequel nous y étions venus, mais qui abonde également en points de vue délicieux.

C'est dans l'église de Sassenage qu'ont été déposées, en 1822, les dépouilles mortelles du plus vaillant et du plus habile capitaine du seizième et aussi du dix-septième siècle, car François de Bonne, duc de Lesdiguières, connétable de France, et l'on pourrait ajouter *autocrate* du Dauphiné, ne cessa pas de combattre depuis l'âge de dix-huit ans, où il débuta comme simple archer dans la carrière militaire, jusqu'au jour de sa mort, qui eut lieu en 1626, à Valence, où, quoique octogénaire, il s'était rendu pour soumettre un parti de huguenots, ses anciens coreligionnaires, contre lesquels il avait tourné ses armes depuis qu'il était rentré dans le giron de l'Église catholique.

Le caractère audacieusement indépendant et cruellement despotique de ce guerrier à la fois intrépide et sagace, que le duc de Savoie appelait le *renard* du Dauphiné, peut être franchement dépeint en deux traits.

S'étant emparé de Grenoble sur les ligueurs, qui tenaient cette ville depuis la mort du duc de Guise, Lesdiguières demanda à Henri IV, qui régnait alors, de lui donner le gouvernement de cette place... Le roi le lui ayant refusé, il s'y installa, et dépêcha à Paris son secrétaire pour signifier au Béarnais que s'il ne lui convenait pas que lui, Lesdiguières, gouvernât le Dauphiné, il fallait trouver moyen de l'en empêcher. L'audace du duc eut d'autant plus de succès qu'on n'aurait pu se passer de ses services.

Le fait suivant, beaucoup moins connu, porte un cachet de barbarie féodale presque incroyable pour nous autres *humanitaires* du dix-neuvième siècle.

Un paysan ayant volé une truite dans l'étang du parc de Vizille, le connétable ordonna qu'on lui tranchât immédiatement la tête, ce qui fut exécuté... En ce temps-là, la vie d'un homme n'avait pas plus de valeur que celle d'un poisson. Afin de corroborer l'impression produite sur ses vassaux par cette sentence arbitraire, le duc fit sculpter sur une pierre un poisson et une tête d'homme. Au reste, les Dauphinois étaient accoutumés aux manières absolues de leur seigneur. « Viendrez ou brûlerez », — c'est-à-dire serez brûlés, ne manquait jamais d'ajouter Lesdiguières chaque fois qu'il imposait quelque corvée à ses paysans. Et ceux-ci s'empressaient d'obéir, car ils connaissaient l'inflexible rigueur du maître.

Sassenage est situé près du confluent de l'Isère et du Drac, — en langue celtique, Der-ach, *furieuse rivière*, — et à une lieue environ de Grenoble. Néanmoins, au lieu de nous rendre directement dans cette ville, nous préférâmes, selon notre habitude de suivre nos inspirations de chaque jour, aller d'abord à Vizille, dont le château est si riche de souvenirs. Notre bagage, se trouvant diminué de moitié par la perte de la mule qui en portait une partie, n'était plus très-embarrassant; en conséquence, nous louâmes une espèce de char-à-bancs fort léger et fort étroit, et, après avoir passé vingt-quatre heures à Sassenage, nous partîmes pour Vizille.

Nous nous arrêtâmes en chemin pour jeter un coup d'œil sur une autre prétendue merveille de la province, — la tour Sans-Venin, ou, pour parler correctement, Saint-Vérain, car il est évident que cette tour qui s'élève au sommet d'un rocher escarpé, et sur l'origine de laquelle les savants ne sont pas d'accord, doit son nom à une chapelle située à peu de distance et dédiée à Saint-Vérain.

Le bourg de Vizille s'étend dans une petite vallée où serpente la Romanche, à deux ou trois lieues au sud de Grenoble. Nul n'a encore oublié le terrible incendie qui, en 1825, réduisit en cendres presque toutes les maisons du bourg, la manufacture de toiles peintes et le château. Un furieux ouragan, qui avait terrassé des milliers d'arbres dans les forêts voisines, rendit infructueux tous les efforts tentés par la population de Grenoble accourue à la suite des pompiers pour maîtriser le feu. La bienfaisance nationale vint au secours des malheureux habitants de Vizille; quant aux propriétaires du château et des fabriques, ils n'avaient point à redouter les suites de ce désastre,... leur immense fortune leur permettrait d'en réparer de plus considérables encore.

Vizille appartient à la famille Périer depuis 1775 que Claude Périer, négociant de Grenoble et père du célèbre ministre qui fut une des premières victimes du choléra, l'acquit du dernier duc de Villeroi, dans la maison duquel elle était passée par succession vers la fin du dix-septième siècle. On voit encore sur un rocher qui domine la vallée de Vaulnaveys, les ruines de l'ancien château que les dauphins du Viennois possédaient dans ce pays, et où ils venaient de temps en temps se livrer au plaisir de la chasse au courre ou au faucon. Lesdiguières, après avoir pacifié par la force des armes le Dauphiné, si longtemps désolé par les guerres civiles et religieuses, acheta la seigneurie de Vizille, et fit commencer, en 1611, la construction du superbe manoir qu'il était bien loin de soupçonner, ce hautain seigneur, devoir un jour renfermer dans ses murs un établissement industriel! Lorsqu'en 1622 le duc, nommé connétable par Louis XIII, abjura le calvinisme, il ajouta une chapelle à cette magnifique demeure féodale, pour laquelle il abandonna dès lors son château de Lesdiguières, près Saint-Bonnet, où il était né de parents nobles mais pauvres. Le connétable déploya dans sa nouvelle résidence

une splendeur souveraine dont l'intérieur des bâtiments conservait encore de beaux vestiges avant l'incendie qui les dévasta. Les plafonds aussi bien que les boiseries de tous les appartements étaient décorés d'arabesques et de peintures.

Ce château de Vizille a été le théâtre de plus d'un événement remarquable. C'est là qu'eut lieu, en 1788, l'assemblée extraordinaire des États du Dauphiné, dont le comte de Morges fut président, et dans laquelle Mounier et Barnave rédigèrent l'*adresse* que les trois ordres de la province envoyèrent au roi Louis XVI.

Le pape Pie VI, enlevé de Rome par les ordres du Directoire, se reposa dans ce manoir un jour et une nuit en se rendant à Valence; Napoléon, lors de son retour de l'île d'Elbe, s'y arrêta également; le comte d'Artois, depuis Charles X, et plus tard le général La Fayette le visitèrent... Ainsi, tous les représentants des idées et des partis qui depuis plus d'un demi-siècle ont surgi en France, se sont succédé dans cette résidence quasi-royale.

De Vizille nous allâmes à Grenoble. Cette ville s'appelait anciennement Cularo; lorsque l'Allobrogie devint une province romaine, elle échangea ce nom pour celui de Gratianopolis, par reconnaissance pour l'empereur Gratien, qui, pendant un court séjour qu'il y fit, donna l'ordre de relever ses murs d'enceinte et y établit un siége épiscopal... Comme on le voit, l'esprit de courtisanerie ne date pas de nos jours. La langue franque a métamorphosé le nom de Gratianopolis en celui de Grenoble.

Cependant, malgré la protection de l'empereur romain, Grenoble n'acquit une certaine importance que sous la domination des dauphins, qui abandonnèrent Vienne pour y fixer leur résidence.

Bien des calamités diverses ont pesé sur cette ville à différentes époques. Selon Chorier, l'historien du Dauphiné, Grenoble, après avoir passé du joug des Romains sous celui des Burgondes, puis subi l'invasion des Franks, aurait été saccagée par les Maures ou Sarrasins, qui, vaincus près de Tours par Karl Martel, s'étaient répandus dans le Languedoc, la Provence et l'Embrunois. Mais, suivant d'autres auteurs, cette irruption des Sarrasins serait fabuleuse, sinon à l'égard des villes des Hautes-Alpes, du moins quant à celles du Graisivaudan dont Grenoble faisait partie. Les mêmes auteurs prétendent que cette belle contrée fut envahie, vers le milieu du dixième siècle, par une armée de barbares venus de la Hongrie en Italie sur l'appel d'un prince nommé Bérenger, qui disputait l'empire à Louis l'Aveugle.

Plus tard, sous le règne d'Humbert, quand la peste et la famine se réunirent pour désoler le Dauphiné, Grenoble vit ses habitants décimés par ce double fléau. Alors, comme naguère à Saint-Pétersbourg et à Paris même quand le choléra éclata, le peuple ne voulut point croire à l'épidémie; il accusa les juifs d'avoir empoisonné les eaux. Un grand nombre de ces malheureux périrent victimes de la fureur populaire, à laquelle Humbert ne parvint à arracher quelques-uns d'entre eux qu'en les faisant jeter en prison et en confisquant leurs biens... Il est présumable que cette dernière précaution lui fut suggérée autant par son propre intérêt que par un sentiment d'humanité.

Un autre événement, également désastreux et peut-être plus saisissant encore, avait jeté la terreur parmi les Grenoblois en 1219.

C'était en septembre, pendant une foire qui avait au moins doublé la population ordinaire de la ville. Il pouvait être environ dix heures du soir, lorsque les eaux d'un lac, formé trente ans auparavant dans une vallée de l'Oisans par une inondation de la Romanche, rompirent la digue naturelle qui les retenait dans le bassin où elles s'étaient précipitées, et franchissant avec une effrayante rapidité la distance qui les séparait de l'Isère, allèrent tomber dans cette rivière déjà grossie par de précédentes pluies. Les deux courants firent irruption dans la ville... Il est plus facile de se représenter à soi-même que de dépeindre aux lecteurs le désordre et l'épouvante que répandit à une pareille heure dans cette cité, dont un grand nombre d'habitants étaient déjà plongés dans le sommeil, ce sinistre imprévu. Les uns se réfugièrent sur les toits des maisons, les autres sur les tours des églises; un grand nombre de ces malheureux essaya de sortir de l'enceinte de la ville dont à cette heure les portes étaient fermées. Avant qu'on eût pu les ouvrir, les flots avaient envahi toutes les rues et submergé des milliers d'individus. Lorsque ensuite les eaux se furent écoulées, il n'y eut pas une seule famille qui ne comptât des victimes parmi ses membres.

A l'exception de la crypte ou chapelle souterraine qui existe au-dessous de l'église Saint-Laurent, Grenoble ne possède aucune antiquité. Le monument le plus ancien de la ville est l'hôtel Lesdiguières, bâtiment vaste et irrégulier qui sert maintenant d'hôtel-de-ville et dont les jardins sont devenus une promenade publique. Grenoble était autrefois une ville fort laide et fort triste, n'en déplaise aux auteurs de livres de géographie, qui lui accordaient généreusement l'épithète de *jolie*, qu'au reste elle méritera bientôt si elle continue de marcher dans la voie d'embellissements où elle est entrée depuis une vingtaine d'années. Quelques rues nouvellement percées, dont une entre autres porte le nom de Vaucanson, se font remarquer par l'élégante construction et le parfait alignement des maisons. Il est à regretter que la statue colossale en bronze qui représente Bayard mourant, ait été érigée sur une petite place tout à fait en désaccord avec les proportions grandioses de ce monument.

Avant de quitter Grenoble pour nous rendre à la Grande-Chartreuse, nous allâmes voir le pont de Claix, que Lesdiguières fit construire, en 1611, sur le Drac : l'avenue qui y conduit de la ville a une lieue de long; elle est bordée de chaque côté par une contre-allée ombreuse, et forme ainsi une promenade fort agréable. La structure de ce pont est extrêmement hardie. Il est soutenu par une seule arche massive et pourtant gracieuse, qui s'élance d'un rocher à l'autre au-dessus de la *furieuse rivière.* Cette gigantesque construction n'est pas la seule dont le connétable, qui au reste à cette époque n'était pas encore promu à cette dignité, ait doté le Drac; le Pont-Bernard, situé à une lieue du château de Lesdiguières, dans les Hautes-Alpes, sur l'ancienne route de Gap, n'est pas moins remarquable que celui de Claix. L'effrayant précipice que le torrent impétueux, gêné dans sa course en cet endroit, forme au-dessous du Pont-Bernard, rend son aspect encore plus imposant. Malheureusement, comme depuis qu'on a ouvert une autre route au chef-lieu de préfecture du département, ce passage a été entièrement abandonné, on laisse tomber en ruines un des plus beaux ouvrages qu'ait légués à la postérité la puissance féodale. Nous étions curieux de connaître l'étymologie de ce nom vulgaire de Bernard donné à un pont aussi pittoresque, dans un siècle où le prosaïsme n'était pas en honneur comme dans le nôtre, mais personne ne put nous renseigner à ce sujet.

Pour aller de Grenoble à la Grande-Chartreuse, qui en est éloignée de six lieues, il existe deux chemins... Nous choisîmes le plus long, parce qu'il est aussi le plus horrible, je veux dire le plus magnifique. Après avoir gagné Voreppe,

bourg situé au nord de Grenoble, nous atteignîmes le défilé où coule le Guiers-Mort, ruisseau torrentueux qui se jette dans le Guiers-Vif, près de la frontière de Savoie. A l'entrée de ce défilé, qui était gardé par un portier au temps où les chartreux unissaient le pouvoir à la richesse, se trouve le hameau de Fourvoirie, où l'on a établi des usines. Jadis, les montagnes qui s'élèvent de chaque côté du torrent ne laissaient pas de passage au voyageur; cette sombre gorge était entièrement occupée par les eaux du Guiers. Les religieux firent élargir cette voie au moyen de mines savamment pratiquées. Le chemin suit d'abord la rive gauche du ravin jusqu'à un gouffre sur lequel est jeté un pont qui conduit à l'autre bord. Là commence une ascension difficile et fatigante, car du sentier sinueux et de plus en plus glissant que gravit le voyageur, celui-ci domine des précipices effroyables. La tristesse lugubre de cette solitude s'augmente encore de l'impression produite sur l'organe auriculaire par les mugissements du Guiers qui roule ses eaux tumultueuses sur un lit de rochers, et par les cris des oiseaux de proie.

Enfin on débouche dans un vallon latéral, qui présente aujourd'hui l'aspect d'une belle prairie, mais qui n'était qu'un affreux désert lorsque saint Bruno, célèbre docteur de Cologne, vint s'y établir en 1084, avec quelques amis comme lui dégoûtés du monde, sous la protection de saint Hugues, évêque de Grenoble (1).

Le premier établissement de ces pieux solitaires se composait de quelques cabanes au milieu desquelles était un oratoire. L'emplacement où furent construites ces humbles demeures, est celui où s'élève actuellement la chapelle dédiée au fondateur de cet ordre sévère, dont les règlements se transmirent traditionnellement d'un prieur à l'autre, pendant environ quarante ans. Les statuts n'en furent rédigés que sous Guignes, cinquième prieur du monastère; quant au titre de général, il fut donné au supérieur de la Grande-Chartreuse, lorsque ce couvent eut acquis assez d'importance pour devenir le siége du chef de toutes les maisons du même ordre établies dans la chrétienté.

Les cabanes qui avaient été la première retraite des chartreux furent détruites peu d'années après leur construction par une avalanche. Le bâtiment en bois recouvert de chaume qui les remplaça fut, à différentes époques, la proie des flammes. Après le dernier incendie qui le dévasta en 1676, dom Masson, alors général de l'ordre, le fit rebâtir tel qu'il est actuellement.

Cette maison, que Mme R... ni moi, ne pûmes visiter, l'entrée en étant formellement interdite aux femmes, se compose de plusieurs corps de logis qui communiquent les uns aux autres par des galeries. L'église n'a rien de remarquable que son extrême simplicité. Le bel autel en marbre, jadis donné à ce couvent par la chartreuse de Pavie, et qui orne maintenant la cathédrale de Grenoble, se trouve remplacé par un autre en bois peint et doré. La partie du bâtiment destinée à loger les étrangers est fort commodément distribuée. M. R... se loua beaucoup de l'accueil que lui firent les religieux. Comme le jour où il pénétra dans le monastère était un jeudi, il put converser avec les frères du cloître, desquels il apprit les précédents détails qu'il nous transmit ensuite. On sait que les jeudis et dimanches de chaque semaine, les chartreux jouissent de quelques heures de récréation, pendant lesquelles ils peuvent se promener et s'entretenir ensemble dans un lieu dépendant du cloître et qu'on appelle *spaciement*. Le reste du temps, l'isolement et le silence le plus absolu leur sont imposés. Des jeûnes fréquents et rigoureux leur sont également prescrits. Pendant plusieurs mois de l'année, ils ne prennent chaque jour qu'un seul repas, et trois fois par semaine, ce repas consiste en un morceau de pain, du sel et de l'eau. La viande et le vin pur sont en tout temps prohibés.

Les chartreux ne portent point de linge, mais un cilice en crin qu'ils ne quittent jamais... Ils sont vêtus d'une longue robe en serge blanche, sur laquelle ils posent une dalmatique de même étoffe dont le capuchon couvre leur tête entièrement rase.

De la Grande-Chartreuse, nous n'avions que trois lieues environ à faire pour nous rendre à Pontcharra, où nous passâmes la nuit suivante, car à peu de distance de ce village est le vieux manoir où naquit le guerrier sans peur et sans reproche. Bayard restera toujours le type de l'héroïsme chevaleresque, comme Lesdiguières, de la puissance féodale.

Le château de Bayard, ou, comme on l'appelle habituellement, Château-Bayard, domine le fort Barreaux. C'est de là que le *renard du Dauphiné*, qui ne mérita peut-être jamais plus qu'en cette circonstance le surnom dont son voisin et ennemi l'avait qualifié, surveillait complaisamment les travaux du duc de Savoie, fort étonné qu'il ne fît aucun mouvement pour s'opposer à l'établissement d'un fort sur les terres mêmes de la France. Il comprit le motif de cette indifférence et de cette inaction, lorsqu'une nuit Lesdiguières, à la tête de ses archers, surprit le fort complétement achevé et s'en empara presque sans coup férir.

De Pontcharra, nous gagnâmes la contrée rocheuse au centre de laquelle se trouve le riche pays connu sous le nom de vallée d'Allevard, bien que ce village n'occupe pas le fond d'une vallée, mais un plateau fort élevé qu'enserrent à la vérité de hautes montagnes aux flancs boisés, à la cime neigeuse.

L'une de ces montagnes, dite des Sept-Laus, offre l'image saisissante du plus effroyable chaos. Le nom de *montagne abîmée*, que les habitants des environs lui ont conservé, suffit à indiquer qu'elle a été le théâtre de quelqu'une de ces convulsions de la nature qui, en l'espace d'une minute, ouvrent des gouffres, engloutissent les rochers, inondent les plaines, et parfois aussi livrent passage au souffle pestilentiel de l'air méphitique que la terre renferme dans ses entrailles. La montagne des Sept-Laus est parsemée d'un grand nombre de lacs, la plupart trop petits pour qu'on prenne la peine de les énumérer.

Le canton d'Allevard est très-fréquenté par les touristes de tous pays; à chaque instant nous rencontrions des compagnies nombreuses composées de peintres, de naturalistes et de simples curieux, qui venaient admirer comme nous la magnifique cascade du Pichou, les ruines de la chartreuse de Saint-Hugon, la tour du Treuil, dont l'origine est inconnue, les pics glacées du Grand-Charnier, lequel doit, à ce qu'on prétend, son nom peu romantique à un terrible massacre de Sarrasins qui eut lieu en cet endroit, et la fertile montagne de Brame-Farine, dont les versants sont couverts de champs bien cultivés et de verdoyantes prairies.

C'est par un chemin bordé de noyers qu'on arrive au village et au château d'Allevard. Le parc qui entoure ce château est un des plus beaux qu'on puisse voir; il est traversé par le torrent du Breda qui y forme une superbe cascade. A la vérité, les cascades sont choses si communes dans cette partie du Dauphiné, que les habitants n'y feraient nulle attention, si l'admiration des étrangers ne

(1) Saint Bruno n'acheva pas sa vie à la Chartreuse. Le pape Urbain II, désirant le fixer auprès de lui, l'appela à Rome. Mais le saint homme aspirait toujours après la solitude, qu'il alla de nouveau chercher dans les monts de la Calabre, où il mourut en 1101.

forçait la leur. Il y a à Allevard des mines de fer dont l'exploitation est très-importante, et non loin desquelles des forges et un haut-fourneau sont établis. Ces usines occupent beaucoup d'ouvriers; aussi règne-t-il à l'entour de cet établissement un air d'aisance et de bien-être qui frappe tout d'abord le voyageur.

Bien différente fut l'impression que nous éprouvâmes en parcourant l'Oisans, pays d'ailleurs fort curieux à explorer, qui s'étend à l'est de Grenoble, et que j'ai déjà nommé à propos de l'inondation de cette ville.

Sans doute, il est dans l'Oisans des côtes où le sol se montre généreux et la végétation luxuriante : au Bourg, par exemple, à Livet et à Séchilienne, le paysan n'a pas de privations à endurer ; mais à mesure qu'on approche du département des Hautes-Alpes, on est péniblement ému de la profonde misère où sont plongés les habitants de ces lieux élevés, riches seulement en plantes alpestres et en minéraux précieux. Il existe, dans les environs de la Grave, une cristallière fort belle, une carrière de marbre blanc statuaire et une mine de plomb argentifère. Mais ces richesses n'empêchent pas que l'hiver y soit rude et long, la terre peu productive, le combustible très-rare et conséquemment très-cher.



Une vue de la Grande-Chartreuse.

Pour traverser cette contrée sauvage, nous eûmes encore recours aux paisibles bêtes qui nous avaient servi de montures pour voyager dans les montagnes du Lans et de Sassenage. Dans celles d'Allevard et jusque au bourg d'Oisans, les routes sont assez larges pour qu'on puisse y circuler en voiture, à l'exception toutefois de certains passages escarpés qu'il faut franchir pédestrement.

Nous cheminions donc de nouveau sur des mules, en compagnie d'un guide que nous avions pris à Livet. Nous arrivâmes ainsi un matin dans un hameau composé de dix à douze chaumières. L'air était vif et froid, et quoique nous ne fussions pas dans la partie la plus haute du pays, il s'en fallait que la neige fût entièrement fondue. Toutes les habitations étant hermétiquement fermées, nous heurtâmes à la porte d'une cabane qui nous fut aussitôt ouverte par une petite fille. Supposant qu'elle n'entendait que le patois, nous chargeâmes notre guide de lui demander si

nous pouvions nous réchauffer et nous reposer dans sa demeure. A notre grande surprise, elle nous répondit en bon français que si nous avions bien froid, nous ferions mieux d'entrer dans l'étable.

A ces mots, une femme jeune encore, mais vieillie avant l'âge par les privations, quitta une table devant laquelle elle se tenait en ce moment debout, entourée de trois ou quatre petits garçons, et s'avança vers nous une hache à la main.

— Excusez, nous dit-elle, l'incivilité de la petite... Comme elle préfère de beaucoup demeurer dans l'étable que dans la maison, elle croyait au contraire vous faire une politesse.

En achevant ces mots, la brave femme alla à son foyer, et y jeta quelques menus brins de bouleau sur lesquels elle entassa une douzaine de petites mottes faites d'une matière noirâtre. Quand elle y eut mis le feu qu'elle souffla avec sa bouche, elle ramassa sa hache qu'elle avait posée à terre à côté d'elle, et retournant à la table auprès de laquelle étaient restés les enfants, elle nous dit :

— Vous permettez, monsieur et mesdames? les petits n'ont pas encore déjeuné.

En même temps la bonne femme prit un pain dans sa huche, le mit sur la table et en coupa six morceaux au moyen de l'instrument tranchant qu'elle tenait à la main; il n'est pas probable en effet qu'elle en fût venue à ses fins avec un couteau ordinaire... C'est la coutume des pauvres montagnards de ce canton, de cuire une fois l'année seulement. En apprenant cela, nous ne nous étonnâmes plus que notre hôte le bûcheron nous eût présenté comme frais du pain d'une semaine. Celui des habitants de l'Oisans, fait avec de la farine de seigle et de sarrasin, ressemble pour la forme au pain de munition et pour la dureté au biscuit de mer.

Tous les enfants trempèrent ensemble les morceaux qu'on venait de leur distribuer dans une terrine pleine de lait que leur mère leur abandonna et à même laquelle ils burent ensuite chacun à leur tour. Nous les regardions manger avec une gloutonnerie qui nous prouvait que pour eux ce repas était un régal, lorsque notre odorat fut désagréablement affecté par une fumée nauséabonde que la cheminée, dont nous étions proches, nous envoyait par bouffées. Notre guide, qui était entré avec nous dans la cabane, nous expliqua alors que les mottes qui brûlaient dans le foyer étaient faites de bouse de vache séchée au soleil.

— Roson, dit la mère de famille à l'enfant qui nous avait introduits dans cette pauvre demeure, monte au grenier, il s'y trouve encore deux ou trois fagots; tu les jetteras par la lucarne... Tes frères les ramasseront et ces dames auront un feu plus à leur convenance.

— Oh! non, mère, s'écria la petite fille avec l'accent de la terreur, je n'irai pas; j'ai trop peur des *revenants*.

— D'où lui vient cette crainte de rencontrer des revenants en plein jour dans un grenier? demandai-je curieusement à la pauvre paysanne.

— Ça n'a pas de bon sens, me répondit-elle. M. le curé le lui a dit cent fois, et mon mari aussi, qui, sans vanité, n'est pas un ignorant non plus... mais depuis que mon beau-père est mort, la petite ne peut se décider à remettre les pieds là-haut.

— Son aïeul y habitait-il donc?

— Non pas de son vivant. Ah! ajouta-t-elle, en voyant l'étonnement se peindre sur mon visage, vous ne savez peut-être pas que dans ce canton où, pendant plusieurs mois de l'année, toute communication devient impossible d'un hameau à l'autre, ceux d'entre nous qui nous trouvons éloignés de l'église paroissiale, sommes forcés de garder dans nos demeures les corps de nos parents décédés, jusqu'à ce que les chemins redeviennent praticables et la terre assez molle pour qu'on puisse la creuser. En attendant ce moment, nous exposons nos *morts* dans les combles de nos habitations, à l'air glacé qui les empêche de se putréfier.

Nous avions écouté avec un sentiment de tristesse indicible cette explication pendant laquelle notre muletier était allé chercher les fagots mis en réserve dans le grenier, de sorte que nous pûmes nous chauffer tout en déjeunant avec les provisions que nous avions emportées avec nous et dont nous laissâmes la plus grande partie à notre hôtesse.

Pendant notre repas, la bonne femme nous raconta plusieurs histoires, dont les avalanches, les chasses aux ours et aux chamois, et les voyages lointains de quelques habitants aventureux de la localité, furent les principaux sujets : c'est la coutume, parmi ces populations pauvres, d'aller exercer divers métiers, notamment celui de colporteur, durant la mauvaise saison ou quelquefois des années entières, soit dans d'autres départements de la France, soit dans des pays étrangers.

Ces hommes, qui reviennent tous achever leur vie sur le sol natal, rapportent de leurs pérégrinations un pécule plus ou moins considérable, mais toujours honnêtement acquis, et une certaine instruction qu'ils se plaisent à communiquer à leur famille et à leurs voisins. Le mari de notre hôtesse était un de ces professeurs ambulants que fournit principalement le département des Hautes-Alpes, et qui parcourent les campagnes pendant l'hiver, s'arrêtant plusieurs semaines et souvent plusieurs mois dans des hameaux ou dans des fermes isolées, pour y donner des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. En apprenant ces détails, nous cessâmes de nous étonner de la facilité avec laquelle cette famille de montagnards s'exprimait en français.

En sortant de ce hameau, nous nous dirigeâmes vers le bourg de La Grave. Il est situé sur la rive droite de la Romanche, au milieu d'un paysage extrêmement agreste. Non loin de ce bourg est le petit village de Fraux, fameux par sa chute d'eau d'un volume et d'une hauteur remarquables.

De La Grave à Briançon, il n'y a que neuf lieues; mais nous renonçâmes à visiter cette ville, ainsi que celle d'Embrun. Ne pouvant pas consacrer un long temps à notre tournée en Dauphiné, nous préférâmes aller immédiatement à Gap.

Cette ville, vue à distance, offre, par sa disposition en hémicycle, un coup d'œil agréable. Lorsque nous y arrivâmes, le soleil couchant dorait de ses rayons rougeâtres les coteaux fertiles dont elle est entourée, et sur la pente desquels se dessinent de riantes *villas*. Celui, entre autres, appelé Puy-More, en souvenir de la forteresse qu'y avaient bâtie les Sarrasins, est couvert de riches vignobles. Mais l'intérieur de cette ancienne cité est tout à fait disgracieux : les rues sont mal percées et les maisons mal construites. Néanmoins, les Gapençais ne parlent jamais qu'avec un sentiment d'orgueil de leur ville, qui possède depuis 1798 le mausolée de Lesdiguières, et dans les murs de laquelle Napoléon s'est reposé une nuit en revenant de l'île d'Elbe.

Le tombeau du connétable fut construit du vivant et par les ordres de ce célèbre capitaine qui, fidèle à ses habitudes d'autocrate, tint renfermé le sculpteur Jacob Richer, jusqu'à ce qu'il eût terminé ce chef-d'œuvre. La statue qui le représente armé de pied en cap et couché sur un sarcophage en marbre noir, est en albâtre, ainsi que les bas-reliefs du monument, qui réunit dans son ensemble comme dans ses détails une grande vérité d'exécution et un fini parfait.

En nous rendant de Gap à Nyons, nous aperçûmes, à peu de distance de la Durance, une imposante masse de ruines... C'était le château de Tallard, qui a appartenu jadis aux princes d'Orange, puis aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et ensuite successivement à plusieurs illustres maisons du Dauphiné. C'est de ce gigantesque castel qu'il est dit qu'on y comptait autant de tours que de mois dans l'année, de portes que de semaines, de fenêtres que de jours, de degrés à monter que d'heures.

Nous vîmes aussi dans le lointain le Mont-Aiguille, appelé mont *inaccessible,* jusqu'à ce qu'un officier du roi Charles VIII, ayant nom Antoine de Ville, et possesseur de la terre de Domjulien, en fit le premier l'ascension, le 28 juin 1492, par les ordres de son souverain, qui se trouvait alors à Grenoble. Plus de trois siècles s'écoulèrent ensuite sans qu'il se trouvât un voyageur assez intrépide pour tenter une seconde fois cette escalade périlleuse, de sorte que la montagne reprit son ancien nom d'inaccessible. Enfin en 1834, un individu nommé Jean Liotard, parvint à son sommet et en redescendit, les vêtements en lambeaux, le corps ensanglanté et l'esprit tellement impressionné par les dangers qu'il avait courus, qu'on craignit un instant que sa raison ne fût égarée. Un repos de quelque semaines la lui fit heureusement recouvrer.

On sait que le Mont-Aiguille est un énorme rocher à pic, d'une prodigieuse hauteur, ayant à peu près la forme d'une pyramide, à laquelle une autre montagne conique sert de piédestal.

A mesure que nous avancions dans le département de la Drôme, nous voyions la nature changer d'aspect. Cette partie du Dauphiné ressemble beaucoup à la Provence; le territoire de Nyons est tout planté d'oliviers, de grenadiers, de jujubiers et de figuiers. Les habitants de ce pays vantent surtout la salubrité de l'air qu'on y respire. Effectivement, aucune des maladies pestilentielles qui, à diverses époques, ont dévasté le midi de la France, n'avait envahi cette terre favorisée du Ciel... Le choléra seul osa y faire irruption.

— Le *pontias* ne soufflait malheureusemeut pas à ce moment-là, nous expliqua un médecin de Nyons.

Or, le pontias est l'antidote du *vésine*, ou mauvais vent, qui, de même que le simoun de l'Afrique et le sirocco de l'Italie, énerve le corps, dessèche les plantes et arrête les progrès de la végétation. Nous demeurâmes trop peu de temps à Nyons pour pouvoir juger par nous-mêmes des effets opposés produits par ces deux vents particuliers, à ce qu'on nous a assuré, à ce charmant vallon au milieu duquel s'élève la ville.

Nyons se glorifie d'avoir vu naître Philis de la Tour-du-Pin de la Charce, femme énergique et courageuse qui en 1692, lors d'une invasion en Dauphiné du duc de Savoie, se couvrit d'une armure, monta à cheval, encourageant par sa présence d'esprit et son intrépidité les habitants des campagnes, marcha à leur tête contre l'ennemi de la France, lequel avait déjà saccagé Gap, et le força de se retirer.

A huit lieues de Montélimart, s'élève au milieu d'une vaste plaine, sur une roche isolée, exposée au souffle de la bise, le château de Grignan, auquel on parvient après avoir traversé le village dont les maisons s'éparpillent à ses pieds, et gravi une rampe fort raide. Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'architecture grandiose de ce château, dont la tristesse nous parut égaler la majesté. Nous nous bornerons à conduire nos lecteurs dans l'église du village, où l'on voit, sur une tombe de modeste apparence, une tablette de marbre noir avec cette inscription : « Ci-gît Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, décédée le 18 avril 1696. »

Nous traversâmes Montélimart, ville autrefois fortifiée, que des bosquets d'orangers, de lauriers et de mûriers entourent d'une verte ceinture, et le bourg d'Étoile, qui appartenait jadis aux sires de Poitiers. La duchesse de Valentinois y avait un château qu'elle abandonna lorsqu'elle devint la favorite d'Henri II; depuis plus de deux cents ans, il n'en reste pas de vestiges.

Valence ne nous retint pas longtemps; elle possède cependant quelques antiquités, dont les seules vraiment remarquables sont un mausolée romain, petit édifice carré, orné de colonnes corinthiennes, de sculptures et d'arabesques, et une maison qui date du quinzième siècle, et dont la façade est bizarrement décorée de statues et de figures, les unes mythologiques, les autres grotesques... Une imprimerie est maintenant établie dans cette maison.

A Valence, l'idée nous vint de parcourir le Royannais, pays montagneux, situé en partie dans la Drôme et en partie dans l'Isère. Pont-en-Royans, principale ville du Royannais, est partagée par la Bourne, jolie rivière limpide, de chaque côté de laquelle s'élève, plaquée contre les rochers qui l'encaissent, une rangée de maisons, d'où l'on voit à chaque instant descendre et remonter des seaux attachés à des cordes, au moyen desquelles les habitants puisent par leurs fenêtres l'eau du torrent.

En revenant de cette courte excursion, nous nous détournâmes un peu de notre chemin pour examiner les ruines de Rochechinard, ancien château où fut détenu pendant plusieurs années le prince Dgem, appelé Zizim par les Francs, et qui, après avoir été vaincu par son frère Bajazet, dans les plaines de Syrie, dut renoncer à faire valoir ses droits au trône ottoman.

Zizim s'était réfugié auprès des chevaliers de Rhodes qui, suivant les annalistes orientaux, s'engagèrent par un traité secret avec l'usurpateur Bajazet II, à le retenir dans leurs possessions, moyennant une rente annuelle de quarante-cinq mille ducats. Afin de rendre impossible la réunion de Zizim avec ses adhérents, et en même temps mettre ce prince à l'abri des tentatives d'empoisonnement ou d'assassinat dont le menaçait la haine de son frère, il fut décidé que le commandeur, Charles-Alleman Rochechinard, l'emmènerait dans une de ses terres de France.

Je ne détaillerai pas ici la vie fatalement accidentée de Zizim qui, de sa retraite en Dauphiné, fut transféré dans une forteresse d'Auvergne, de là dans les prisons de Rome, et mourut empoisonné à Terracine, après avoir été mis en liberté par Charles VIII, roi de France. Je mentionnerai seulement son amour pour la belle Hélène de Sassenage, amour auquel la noble jeune fille ne se montra pas insensible, et que l'attachement de chacun des deux amants pour sa religion respective ne leur permit pas de sceller par un mariage.

Après avoir erré au milieu des ruines de Rochechinard, nous voulûmes visiter le gothique manoir de Saint-Vallier, résidence favorite de la belle Diane, et qui s'élève tout près de la petite ville du même nom, au confluent du Rhône et de la Galaure, à l'extrémité nord du département de la Drôme. Là se terminèrent nos pérégrinations en Dauphiné.

Mme CAMILLE LEBRUN.

FIN.

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA TYPOGRAPHIE.

DEUXIÈME PARTIE (1).

Dans la première partie de ce travail, nous avons montré les inventeurs à l'œuvre; nous avons dit leurs luttes, leurs souffrances. Pour épurer leur gloire, pour la faire briller incontestable, éclatante, dégagée par la discussion, nous avons débrouillé les traditions confuses, incertaines et contradictoires. En choisissant nos matériaux, nous avons même complétement écarté certaines fables plus inadmissibles encore que la mythologie des Coster. Il nous a paru sans intérêt d'examiner, avec un grave auteur, si Saturne ne fut pas le véritable inventeur de l'imprimerie, et de disputer sur une phrase de Cicéron, peut-être mal comprise. Nous avions hâte d'arriver à des résultats clairs et positifs. Désormais, ce tableau succinct ne mentionnera que des faits, et abandonnera complétement la dissertation critique.

Comme nous l'avons dit, la base de l'art de l'imprimerie, c'est le type mobile. Examinons rapidement le concours des industries diverses nécessaires pour féconder ce point de départ.

Il faut d'abord dessiner, puis graver en relief, au bout d'un poinçon de fer, chaque lettre de l'alphabet, chaque signe typographique. La pureté du dessin, la netteté de la gravure, sont les premières conditions de toute beauté typographique. On a donc une collection de poinçons équivalant à un alphabet complet, et l'on procède au frappage des matrices

La matrice est un petit billot de cuivre doux, dans lequel, par un procédé mécanique, on enfonce le poinçon d'acier, qui donne ainsi l'empreinte en creux de la lettre qu'il porte en relief à son extrémité.

L'avantage des poinçons sur la gravure directe des matrices est double; d'abord la taille creuse au burin est moins sûre et moins égale que la taille en relief; en second lieu, le poinçon sert à frapper une, deux, dix, cent matrices, et, lorsque les matrices sont usées par la production de cinq cent mille lettres, le poinçon reste neuf et intact, puisqu'il n'a donné qu'un petit nombre d'épreuves.

Maintenant commencent les opérations de la fonte. Prenons la matrice qui représente en creux la lettre a. Cette matrice est fixée au fond d'un moule d'une espèce particulière, moule très-petit, très-léger, que l'ouvrier fondeur manie aisément de la main gauche, au moyen d'un manche double. Cet ouvrier prend avec une cuiller un peu de métal en fusion (alliage de plomb et d'antimoine), et le verse dans le moule. Puis il secoue le moule sur une feuille de papier saupoudrée d'émeri, et il en tombe une petite lame de plomb haute de neuf à dix lignes, et dont l'extrémité reproduit en relief la lettre a de la matrice. Cette petite lame est le caractère typographique.

Lorsqu'on a fondu un nombre suffisant de chaque espèce de lettres, on le porte dans des cornets de papier à l'imprimerie, et les ouvriers compositeurs en remplissent de grandes boîtes qu'on appelle des *casses*, dont les compartiments se nomment *cassetins*. Il y a autant de cassetins que de lettres et de signes typographiques.

L'apparent désordre de ces lettres, de ces chiffres, de ces signes, est profondément calculé pour la célérité du travail de la composition. On a placé plus près de la main du compositeur les lettres qui se reproduisent le plus souvent dans les mots de la langue française, ce qui explique aussi la différence dans la dimension des cassetins.

L'ouvrier se place devant cette casse; il tient dans la main gauche un instrument de fer appelé *composteur*, construit de telle sorte qu'au moyen de l'écartement de ses branches, on obtient la longueur fixe qu'on veut donner aux lignes.

La *copie* (on appelle ainsi le manuscrit de l'auteur) étant placée sous les yeux de l'ouvrier, il prend une à une dans les cassetins les lettres nécessaires, et les range horizontalement dans le composteur jusqu'à ce que la ligne soit pleine. Un cran uniforme, que portent toutes les lettres, le guide dans cette opération, et lui permet de les mettre dans leur vrai sens sans l'obliger à les regarder une à une. Aussi est-il fort rare de trouver à l'impression des lettres retournées. Sa ligne étant finie, il la couvre d'une petite lame de plomb, appelée *interligne* parce qu'elle produit un peu de blanc entre chaque ligne de composition; et il recommence de nouvelles lignes. Lorsque le composteur est plein, l'ouvrier saisit cette poignée des deux mains, la retire du composteur et la pose sur une planche à rebords qu'on appelle *galée*. Quand cette galée elle-même est pleine, il passe une ficelle autour de la composition, il serre fortement, et fait un nœud; la page ne fait plus qu'une masse solide qu'il pose sur le *marbre*, espèce de table en pierre dure ou en fonte polie.

Lorsque la copie est terminée, l'ouvrier chargé des fonctions de *metteur en pages* rassemble tous les paquets, les divise en pages d'égale longueur, dispose les titres, les blancs, etc.

C'est ici le lieu d'indiquer comment s'obtiennent les blancs en typographie. On met du blanc entre les mots au moyen d'un petit morceau de plomb de même épaisseur que le caractère, du même *point*, comme on dit en typographie, mais beaucoup moins haut sur tige, de sorte qu'à l'impression la couche d'encre ne l'atteint pas. Ces blancs s'appellent des *espaces*; ils permettent au compositeur d'augmenter ou de diminuer l'intervalle des mots, et de donner aux lignes une égalité mathématique; c'est ce qu'on appelle *justifier* la ligne, c'est-à-dire la rendre juste. La longueur déterminée pour les lignes d'un même ouvrage se nomme *justification* (1).

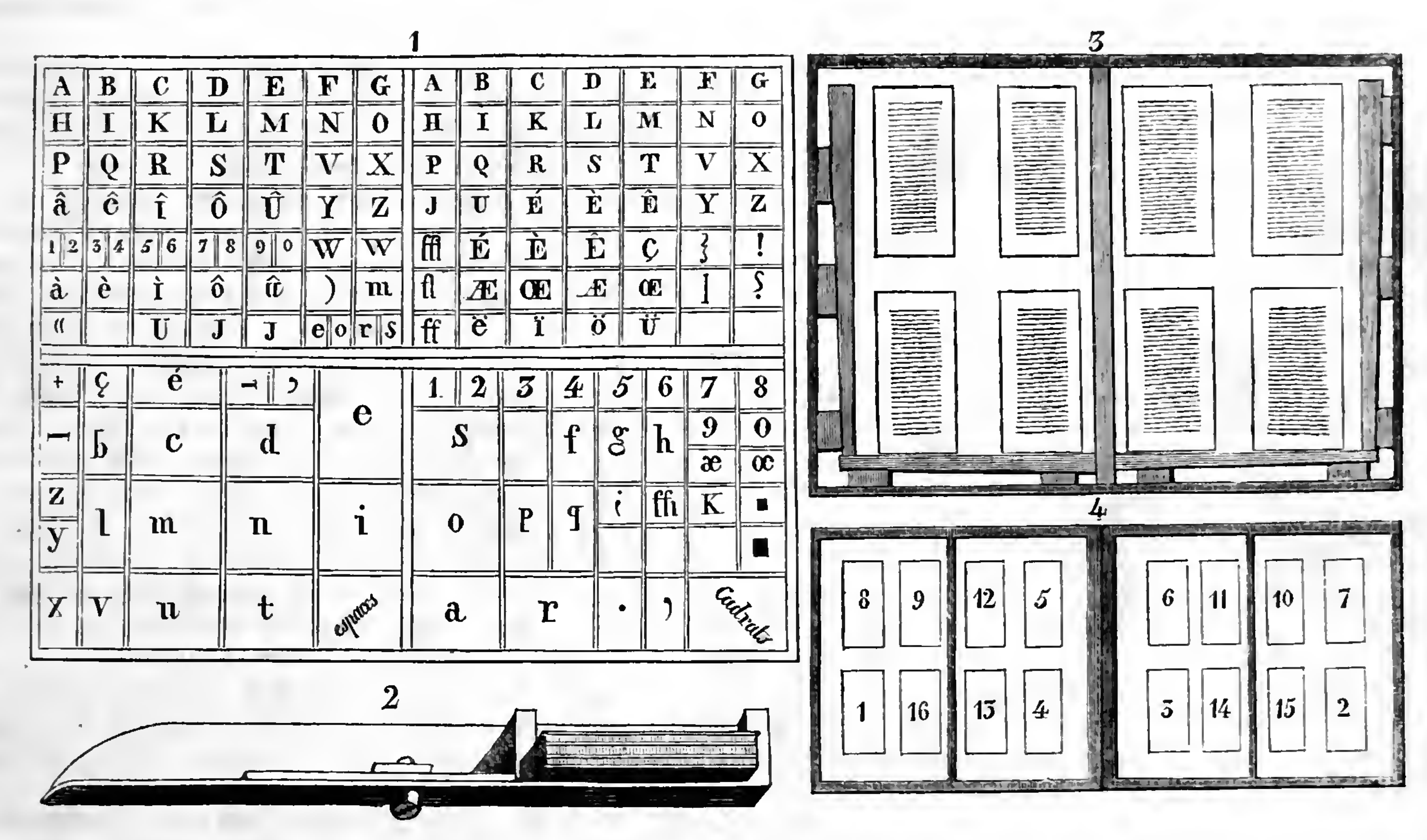
Le petit espace blanc par lequel commencent invariablement tous les alinéas, est produit par un morceau de plomb appelé *cadratin*, c'est-à-dire *petit cadrat*.

(1) Voir le numéro de janvier 1846.

(1) Pour tout ce qui concerne le vocabulaire typographique, nous prions nos lecteurs de se reporter au dictionnaire élémentaire qui terminera notre travail. Nous avons promis d'user modérément des termes techniques; cependant il nous faut quelquefois y avoir recours, pour éviter des répétitions de mots fatigantes, et par suite obscures. Nous essayons d'initier les abonnés du *Musée des Familles* aux secrets d'un art intéressant. Jusqu'à présent on l'a décrit de manière à ne se faire comprendre que des gens du métier, inconvénient grave, dans lequel nous souhaitons de n'être pas tombé. Nous faisons observer encore que ces études ardues font céder toute préoccupation littéraire, et nous demandons grâce pour notre style.

Pour remplir la fin d'un chapitre, ou pour faire une page entièrement blanche, au lieu d'employer des paquets d'interlignes, on emploie de véritables lingots de plomb, qui atteignent les dimensions les plus formidables. Dans ce cas, on y fait de grands trous au milieu pour en diminuer le poids. Autrefois on se servait de réglettes en bois, c'est à MM. Didot qu'est due l'invention des garnitures en fonte.

C'est au moyen de ces grosses pièces que se font les marges intérieures, c'est-à-dire les blancs entre les pages elles-mêmes. On les règle sur la dimension du papier qu'on devra employer. Cette série de blancs interpaginaires, construite par le metteur en pages, s'appelle *garniture*. Les pages étant posées sur le marbre et garnies, on les entoure d'un châssis de fer portant une barre au milieu. On pose le long et au bas des pages de longs morceaux de bois appelés *biseaux* à cause de leur forme, et l'on enfonce des coins de bois entre ces biseaux et le bord du châssis. Dès lors tout se tient d'une seule pièce comme une planche de menuiserie, et peut se manier ou se transporter comme on veut. Le châssis contient deux, quatre, huit, douze, seize, dix-huit, vingt-quatre, trente-deux pages, selon que le format est in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in-seize, in-dix-huit, in-vingt-quatre ou in-trente-deux, c'est-à-dire selon que la feuille de papier doit se plier en deux, en quatre, en huit, en douze, en seize, en dix-huit, en vingt-quatre ou en trente-deux feuillets, et contenir par conséquent quatre, huit, seize, vingt-quatre, trente-deux, trente-six, quarante-huit ou soixante-quatre pages.



1. Casse. 2. Composteur. 3 et 4. Forme in-8°.

Mais pour que la feuille de papier puisse se plier de manière à ce que les pages se suivent, il faut que ces pages soient disposées dans un certain ordre, qu'on appelle *imposition*, en partant de ce principe que toute feuille de papier s'imprime des deux côtés, verso et recto, ce qui fait qu'on classe les feuilles en deux formes, appelées *première* et *seconde*. Nous donnons ci-dessous l'imposition d'une feuille in-8°, composée de seize pages, huit d'un côté, huit de l'autre. Cet exemple suffira pour faire comprendre le principe.

On se rend facilement compte qu'à l'impression le 1 tombera sur le 2, le 15 sur le 16, etc.

Tout ceci étant réglé — nous passons sur les opérations intermédiaires, telles que la correction et la révision des épreuves, — on livre les formes aux ouvriers imprimeurs. Nous renvoyons à la troisième partie de ce travail pour tout ce qui concerne les presses et les procédés d'impression typographique. C'est la seule branche de l'art que l'industrie moderne ait notablement modifiée et réellement perfectionnée.

On s'étonne, du reste, on hésite à prononcer sur les inventions et les perfectionnements modernes, quand on songe qu'avec des presses de bois, des procédés chimiques très-imparfaits, et des balles de cuir pour distribuer l'encre, les anciens ont réalisé ces chefs-d'œuvre exquis, qui font l'admiration des siècles et le désespoir des imprimeurs modernes. L'impression était autrefois plus longue et plus coûteuse sans nul doute, mais l'attention scrupuleuse, la sollicitude paternelle des vieux typographes pour les ouvrages sortis de leurs ateliers, compensaient largement l'imperfection de leur matériel. Parmi les grands hommes qui seront éternellement la gloire de leur art et de leur nation, il n'en est pas de plus célèbres que les Alde Manuce, les Estienne et les Elzevier. Ils furent non-seulement d'éminents artistes, mais encore des savants illustres et des hommes de bien. Liés avec une société d'élite, protégés par les souverains de tous pays, ils furent réellement rois, et fondèrent de véritables dynasties.

Les Alde Manuce régnèrent pendant cent ans à Venise; Venise, alors la grande cité, la reine du commerce,

le foyer de civilisation et de lumière; Venise, république indépendante et fière, riche et libre, qui régnait sur l'Italie par son opulence intelligente, sur les mers par ses flottes superbes et vaillantes, par ses corsaires rapides comme l'aigle et forts comme le lion. Manuce l'ancien, le chef de la famille (Aldo Pio Manuzio) était un docte professeur de princes, un amant éclairé de la belle littérature de l'antiquité. Précepteur du prince Alberto Pio de Carpi, ami et compagnon d'études du jeune prince Pic de la Mirandole, de ce prodige d'érudition qui soutint la fameuse thèse *de omni re scibili et quibusdam aliis*, il ne se fit imprimeur que dans le but unique de répandre et de faire aimer ses auteurs favoris.

Sa patrie était Bassiano, dans les États du pape ; mais il jugea Venise, le centre du commerce et la véritable cité reine de l'Italie, un lieu plus favorable pour l'établissement qu'il méditait. Manuce était pauvre, le prince de Carpi et Pic de la Mirandole lui avancèrent libéralement les premiers fonds; dès 1492, Aldo était fixé à Venise, mais un atelier d'imprimeur n'était pas facile à monter; celui de Manuce ne s'ouvrit qu'en 1494. Il mit à profit ces deux années pour préparer sa vogue, et fonder sa réputation sur des bases solides. Il fit un cours public de grec et de latin. Sa parole savamment éloquente, ses vues ingénieuses et nouvelles, sa critique aiguisée et sagace le placèrent au premier rang dans l'estime des Vénitiens. Aussi s'arracha-t-on les exemplaires d'*Héro et Léandre*, édition grecque-latine, le premier ouvrage qui soit sorti des presses manuziennes. Après la *grammaire grecque* de Lascaris, qui suivit immédiatement, vinrent les *Œuvres complètes d'Aristote*, qui jusqu'alors n'avaient jamais été imprimées. C'est là surtout le grand titre de gloire d'Aldo l'ancien. L'entreprise était hérissée de périls; le monde savant ne possédait pas un seul manuscrit satisfaisant, une seule leçon correcte des œuvres du précepteur d'Alexandre. Il fallait toute l'ardeur d'un bibliomane, toutes les lumières d'un helléniste, toute la pénétration du génie, pour recoudre les fragments, épurer les textes falsifiés, combler les lacunes, expliquer les obscurités, faire enfin, pour une immense composition littéraire, ce que Georges Cuvier fit quatre cents ans plus tard pour les êtres antédiluviens dont il reconstruisit les squelettes épars. Aldo l'ancien ne borna pas là ses bienfaits; l'in-folio et l'in-quarto, les deux formats primitifs seuls connus de Gutenberg, étaient évidemment trop incommodes ; il publia une collection in-octavo ou grand in-douze des classiques latins. Les poëmes de Virgile ouvrirent la série. Manuce suivit le texte d'un manuscrit copié tout entier de la main même de Pétrarque. Il eut la pensée de rendre hommage à l'auteur des *Canzone* en imitant son écriture cursive et penchée, qu'il fit dessiner et graver par le célèbre François de Bologne. Ces nouveaux types, longtemps connus sous le nom de *caractères aldins*, sont encore en usage aujourd'hui sous le nom d'*italique*. Ils étaient d'une netteté si charmante et si douce à l'œil, que les exagérations contemporaines veulent qu'ils fussent gravés sur argent. Simon de Colines, habile imprimeur de Paris, et successeur d'Henri Estienne dont il avait épousé la veuve, les introduisit en France dans les premières années du seizième siècle.

Modeste et peu confiant dans ses lumières cependant éprouvées, d'ailleurs surchargé de besogne et en proie à des inquiétudes d'argent, Aldo se faisait aider dans ses travaux par des savants illustres et des notabilités de tout genre. C'est ce qu'on appela l'académie Aldine. Les membres de cette société purement et noblement littéraire, étaient remarquables à plus d'un titre. C'étaient Alcyoneo le rhéteur, qui, après avoir ajusté à ses ouvrages les plus beaux morceaux du traité inédit *de Gloriâ* de Cicéron, brûla le manuscrit original afin que son larcin ne fût pas découvert. Vers le commencement de ce siècle, on reprocha quelque chose d'analogue à Paul-Louis Courier, le pamphlétaire-vigneron. Paul-Louis, comme on sait, fut un grand helléniste. Il découvrit, dans la bibliothèque du Vatican, un passage, que l'on croyait perdu, du roman grec de *Daphnis et Chloé*; il le traduisit avec soin; mais quand il rendit le manuscrit précieux dont il avait savouré la primeur, le passage exploré se trouva couvert d'une immense nappe d'encre; on accusa, non sans raison, le jaloux helléniste d'avoir volontairement monopolisé la découverte à son profit. Courier se justifia tant bien que mal. Mais on ne peut nier que le précédent établi par le délit avéré d'Alcyoneo ne donne quelque poids aux accusations formulées contre le spirituel satiriste.

A côté d'Alcyoneo, brillait, par une singularité plus forte, Andrea Navajero, qui, chaque année, brûlait en l'honneur de Catulle un exemplaire de Martial; puis c'étaient Battista Egnazio; le moine Bolzani, qui, le premier, exposa en langue vulgaire, c'est-à-dire en latin, les principes de la grammaire grecque; Démétrius Chalcondyles, à qui l'on est redevable de la première édition d'Homère; Alcandro, qui devint cardinal.

Les ateliers d'Aldo Manuzio étaient le rendez-vous de ce qu'il y avait de noble, de lettré, d'intelligent ou d'illustre à Venise; c'était le bon ton parmi les jeunes désœuvrés d'aller s'y coudoyer avec les vieillards à barbe grise. Il fallait voir comment les recevait Aldo. Une farouche inscription, placée au-dessus de la porte principale, les avertissait de ne pas dire une parole inutile (1); et le maître du logis leur tournait le dos sans façon dès qu'ils voulaient lui débiter les importantes niaiseries à la mode.

Un jour, Pierre Bembo, le cardinal-poëte, un des familiers de la maison, entra mystérieusement dans le cabinet d'Aldo; il était accompagné d'une femme aux puissantes épaules, à la tournure virile, au regard froid et clair, à la chevelure blonde, longue à lui servir de manteau.

— Seigneur Aldo, dit-elle, je n'ai pas voulu passer à Venise sans voir l'un de ses plus grands hommes. Votre imprimerie vous coûte plus qu'elle ne rend; m'a-t-on dit; permettez-moi de m'associer à votre noble entreprise, et de vous aider de mes deniers, de ma protection au besoin.

Aldo accepta avec empressement ces offres brillantes, et partout il célébra les vertus immaculées de sa patronne inattendue. Cette femme c'était Lucrezia Borgia.

Quelque temps après, le typographe reçut une nouvelle visite presque aussi singulière. Un vieillard inconnu, au masque railleur et sarcastique, au regard vif et furetant, demanda la faveur d'être introduit près de Manuzio. Celui-ci, fort occupé, laissa faire longtemps antichambre au nouveau venu. Enfin il le fit appeler. C'était Érasme, le Voltaire hollandais, qui venait contempler Aldo sur le théâtre de sa gloire, et le remercier de sa belle édition de *l'Éloge de la Folie*. Aldo s'excusa de son mieux, reçut Érasme à sa table et l'hébergea pendant huit jours. Mais jamais natures plus dissemblables ne s'étaient trouvées en contact, et quand ils se quittèrent Érasme et Manuzio étaient brouillés à mort.

Manuzio, souvent gêné dans ses desseins par le manque d'argent, avait épousé en 1500, la fille d'Andrea Toresano d'Asola, aussi imprimeur, et de plus fort riche. Andrea vint

(1) Amice quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

souvent au secours de son gendre; l'établissement de Venise prospérait enfin, quand la guerre, ce fléau nécessaire comme la foudre et terrible comme elle, éclata sur Venise. L'empereur Maximilien entra en armes sur le territoire de la république; cette agression avait pour but d'obtenir vengeance du traité d'alliance conclu par les Vénitiens avec le roi Louis XII. Toutes les propriétés de Manuzio furent pillées et dévastées; Venise offrit une grosse somme à l'empereur. Maximilien faisait la guerre en vrai soudard; il accepta joyeusement et se retira de même. Mais alors ce fut bien une autre affaire : les Français, qui convoitaient les possessions vénitiennes, cherchèrent querelle au sénat; ils prétendirent qu'un accommodement n'avait pu être valablement conclu avec l'empereur sans l'assentiment de Louis XII, et ils déclarèrent la guerre à leur tour. Aldo subit pendant quelques années d'étranges vicissitudes; un jour, quittant Milan, il tomba aux mains d'une troupe de soldats vénitiens, qui le prirent pour un espion; on l'emmena à Caneto, où le peuple lui eût fait un mauvais parti, sans l'intervention d'un sénateur nommé Joffredo Cacoli. Enfin la paix fut conclue; Aldo s'empressa de rentrer à Venise, mais hélas! plus pauvre encore qu'il n'en était parti. Il s'associa avec Andrea d'Asola, en restant le chef suprême de l'établissement, qui se rouvrit enfin en 1512. Brisé par l'âge et les chagrins, il s'occupait avec ardeur de son art favori, et préparait la première Bible polyglotte (hébreu, grec et latin), lorsque la mort le surprit en 1515. Il avait soixante-huit ans. La seule page de cette Bible qui ait jamais été exécutée, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, n° 3064.

Paul Manuzio et Manuzio le jeune marchèrent sur les traces de leur père et de leur grand-père. En 1585, le dernier laissa son imprimerie à Nicolas Manassi, l'un de ses ouvriers.

La marque distinctive, nous dirions presque les armoiries des Manuzio, sont une ancre autour de laquelle s'enroule un dauphin monstrueux, la tête en bas, avec le mot ALDUS coupé en deux par la tige de l'ancre.

On voit que cette famille s'éteignit assez misérablement après une courte durée. Mais depuis quelque temps déjà, un autre astre s'était levé à l'horizon et brillait du plus vif éclat: nous voulons parler de la dynastie des Estienne.

Issus d'une bonne famille bourgeoise de Paris, les Estienne exercèrent de 1503 à 1629, c'est-à-dire sous les règnes de Louis XII, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Ils firent faire peu de progrès à la typographie; et leur renommée, légitime certainement, tient surtout à leurs grandes qualités personnelles, et à leurs éditions d'une correction rare et soigneusement expurgées.

Henri Ier, le chef de la famille, naquit en 1470 et mourut le 24 juillet 1520; il avait pour marque un écu chargé de trois fleurs de lis; au-dessus de cet écu, une main sortant d'un nuage tient un livre fermé; la devise est *Plus olei quam vini* (plus d'huile que de vin). Le premier, il avertit ses lecteurs des fautes d'impression, au moyen d'un erratum final. En somme, le plus grand mérite d'Henri Ier, c'est d'avoir donné le jour à Robert, qui fut l'homme illustre de la famille.

Ce grand homme naquit en 1503, et ne devint imprimeur qu'après la mort de son frère François, qui exerça de 1520 à 1526. Robert débuta par les *Partitions oratoires* de Cicéron, qui portent la date de 7 *des kalendes de mars* 1527. Puis, d'année en année, il publia quelque belle édition classique, soigneusement revue par les savants qui fréquentaient sa maison. Son atelier était établi près de la rue Saint-Jacques; il avait coutume, rapporte la tradition, d'afficher à sa porte les épreuves des livres en cours d'impression, et il offrait un écu d'or de récompense aux passants qui y découvriraient une faute. Sa scrupuleuse exactitude était si bien honorée, que François Ier, lui rendant un jour visite, attendit, pour l'avertir de sa présence, qu'il eût achevé la correction d'une épreuve qu'il tenait en main.

C'était une vie toute de travail et de vertus intimes que celle de Robert Estienne. La science brillait même à son foyer domestique. Il avait épousé Pétronille Badius, fille de Josse Badius. Épouse et fille de savant, cette excellente femme parlait purement et facilement le latin; elle en voulut inculquer elle-même les éléments à ses enfants et à ses domestiques, si bien que tout le monde dans la maison parlait la langue cicéronienne.

Comme les Manuce, Étienne était peu riche; cependant il eût mené jusqu'au bout une vie tranquille sinon heureuse, mais il eut maille à partir avec la Sorbonne. On lui reprochait son édition de la Bible de 1532. On l'accusa de schisme et d'hétérodoxie. De telles accusations avaient un terrible caractère de gravité à cette époque; les premières tentatives de la Réforme ébranlaient sourdement le monde chrétien.

Sans le ferme appui du roi François Ier, Robert Estienne eût été forcé de quitter la France dès 1533. Mais l'autorité du roi balançait à peine celle de la Sorbonne; Estienne dut se soumettre à certaines conditions imposées, il prit notamment l'obligation de ne rien imprimer sans le consentement exprès de l'autorité ecclésiastique. Il se rejeta dans les études purement littéraires, et composa son fameux *Thesaurus linguæ latinæ*, ouvrage excellent, immense, qui contient la substance de la meilleure latinité, et dont il perfectionna le texte dans plusieurs éditions successives.

Mais la question religieuse était pressante, chacun avait les yeux fixés sur la réforme; Luther régnait en Allemagne, Zwingli venait d'être massacré à Zurich; l'Église catholique, attaquée par la force, se défendait par la force; personne ne pouvait rester indifférent ou neutre dans un pareil débat. Estienne descendit encore une fois dans l'arène par sa nouvelle Bible de 1545. Le roi commençait à se refroidir. Ennemi personnel de la religion réformée, il avait des motifs tout particuliers d'être quelque peu fâché contre son imprimeur (Robert avait reçu, dès 1539, le titre d'imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu). En effet, François Ier ne pouvait oublier qu'en 1512, Zwingli accompagnait comme aumônier les vingt mille Suisses levés par le pape Jules II contre le roi Louis XII; en 1515, Zwingli assistait dans le camp de nos ennemis à la bataille de Marignan; lors de ses démêlés avec Charles-Quint, François Ier voulut obtenir l'alliance de la Confédération helvétique; une voix éloquente renversa ses projets : c'était celle de Zwingli. Le roi de France pouvait donc, sans injustice, s'offenser de la conduite d'Estienne; il lui garda longtemps rancune, jusqu'au jour où sa clémence naturelle reprenant le dessus, il arrêta les poursuites.

A cette époque, une épouvantable catastrophe vint jeter la douleur dans l'âme de Robert; son confrère, son ami Estienne Dolet fut, par arrêt de la Sorbonne, brûlé vif en place de Grève, le 3 août 1546.

Dolet, esprit inquiet, turbulent, vindicatif, incisif et insolent au delà de toutes bornes, s'était toute sa vie attiré de mauvaises affaires. A Toulouse, il avait traité les magistrats d'ignorants, de barbares et de cuistres, dans une discussion sur l'éducation universitaire; condamné à la prison, il multiplia tellement les injures qu'on lui fit faire

amende honorable dans les rues de Toulouse. A Lyon, il mit en avant des propositions luthériennes, qui compromirent encore sa liberté. Il eut une querelle, tua un homme, s'enfuit à Orléans, vint à Paris, se présenta hardiment à François I[er] qu'il charma, obtint sa grâce pleine et entière, et retourna à Lyon. Il y fonda une belle imprimerie d'où sont sortis quelques traités politiques de Claude Cottereau, et une belle édition de *la Pandore*, par Jean Olivier, évêque d'Angers. Il avait pour devise une main qui polit avec une doloire un tronc noueux et informe, avec ces mots à l'entour : *Scabra et impolita adamussim dolo atque perpolio.* Dolet parvint bientôt à se faire emprisonner par deux fois. Le grand-aumônier de France, Pierre Duchâtel, lui fit encore obtenir des lettres de grâce ; mais la Sorbonne, constamment maltraitée dans les écrits de Dolet, obtint du Parlement qu'il ordonnât pour condition de l'entérinement, que les livres de Dolet seraient brûlés par la main du bourreau. Dolet jeta les hauts cris, vomit des torrents d'injures contre tout le monde, amis et ennemis, et finit par rester aux mains terribles de l'inquisition. Il mourut avec un grand courage, et l'on fit courir dans Paris ce mauvais calembour à son éloge :

Dolet quisque Dolet ; non dolet ipse Dolet.
Chacun plaint Dolet ; mais Dolet lui-même ne se plaint pas.

Robert Estienne, qui avait réimprimé quelques-uns des anciens ouvrages de Dolet, ne se sentait pas à son aise; l'air de la France lui devenait dangereux. Une querelle théologique, que fit naître la mort de François I[er], arrivée le 31 mars 1547, faillit procurer à Robert le triste honneur d'être également brûlé à la requête de la Sorbonne.

Pierre Duchâtel, évêque d'Orléans, grand-aumônier de France, conseiller familier du feu roi, fit imprimer chez Robert une *Oraison funèbre de François I[er]*. L'orateur faisait entendre que l'illustre défunt s'en était allé tout droit de cette vie dans la gloire éternelle.

— Hérétique ! cria la Sorbonne en colère, vous niez donc le purgatoire ?

Une députation de docteurs fut envoyée au nouveau roi pour faire des remontrances et appeler son attention sur cette grave affaire. « Les députés, dit un auteur, arrivèrent à Saint-Germain-en-Laye au milieu des intrigues et des agitations du nouveau règne. Ne sachant à qui s'adresser, ils tombèrent entre les mains du maître d'hôtel de Henri II ; c'était un Espagnol appelé Mendoza, esprit libre et plaisant, qui les régala bien. Ils parlèrent à table du sujet qui les amenait.

— Messieurs, leur dit Mendoza, on est un peu occupé ici. Le temps n'est pas propre pour agiter ces matières ; d'ailleurs, entre nous, j'ai fort connu le caractère du roi, il ne savait s'arrêter nulle part, il fallait toujours qu'il fût en mouvement; je puis vous répondre que s'il a été en purgatoire il n'aura fait qu'y passer, ou tout au plus goûter le vin en passant, vous ne l'y trouverez plus. »

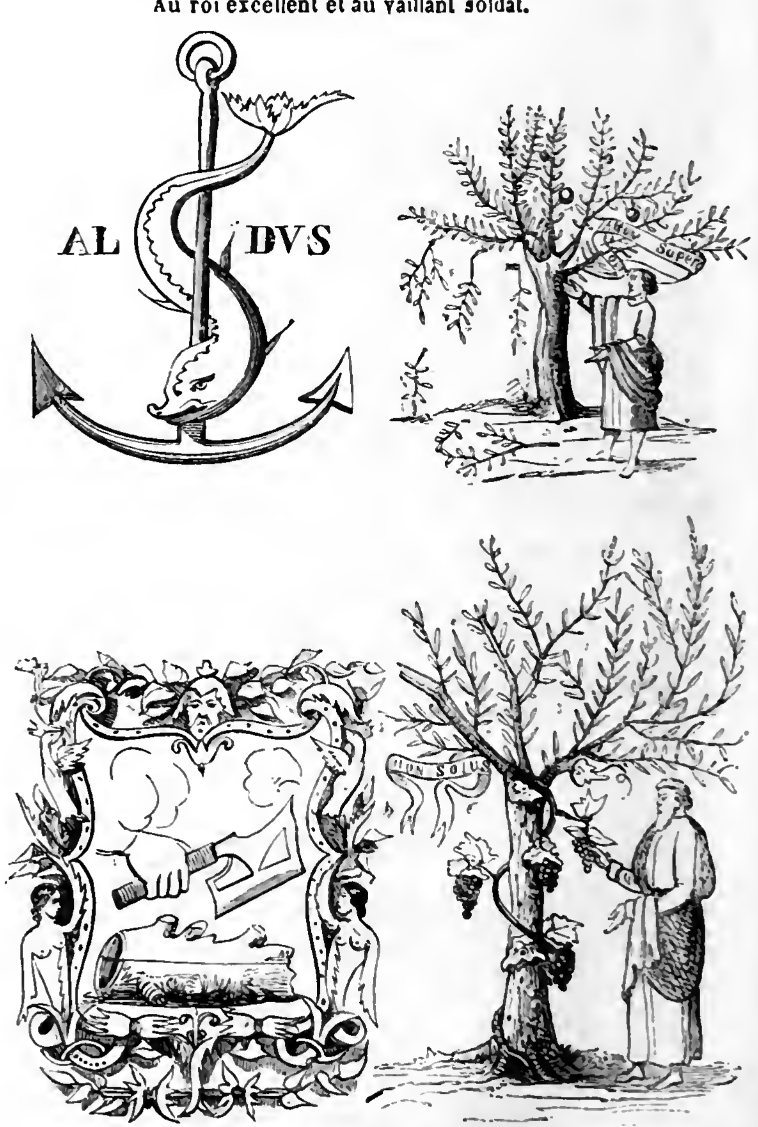
Les députés se retirèrent en fulminant contre l'impiété de la cour ; et Estienne, après avoir vainement lutté contre ses adversaires, finit par se retirer à Genève avec sa famille.

Son beau-frère, Conrad Badius (1), l'y avait précédé de trois ans.

Robert Estienne mourut le 7 septembre 1559, après avoir déshérité son fils puiné, Robert (II), qui avait refusé d'abjurer le catholicisme. On voit que la Sorbonne avait quelque raison de soupçonner son orthodoxie.

A partir de Robert, la marque des Estienne est un olivier dont plusieurs branches rompues tombent à terre. Un grand vieillard essaye vainement d'atteindre aux fruits ; une banderole, enroulée dans la partie droite de l'arbre, porte cette légende : NOLI ALTVM SAPERE. Henri (II) Estienne, l'illustre fils de Robert, conserva cette marque, mais en lui donnant une grandeur double ; cette nouvelle vignette est une copie fort améliorée de la première ; le vieillard est d'un dessin bien moins grossier, et les draperies ont quelque chose de la calme simplicité des attitudes grecques. Les ouvrages publiés par les Estienne, comme imprimeurs du roi, sont marqués d'une lance autour de laquelle s'entrelacent un serpent et une branche d'olivier. On lit au bas ce vers d'Homère :

Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ
Au roi excellent et au vaillant soldat.



Henri (II) Estienne fut le plus grand helléniste de son siècle. Après une vie errante et vagabonde, il mourut fou à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Robert III, son neveu, fut imprimeur de Henri IV. Il mourut sans postérité.

Les premiers types dont se servirent les Estienne ne laissaient pas que d'être assez imparfaits ; mais, en 1532, Robert en fit graver d'une forme bien plus élégante, qu'il employa pour la première fois dans sa belle Bible latine.

(1) Conrad, successeur de son père Josse Badius, fut un fougueux réformiste et un redoutable adversaire pour les ordres religieux. Il traduisit l'*Alcoran des cordeliers*, en un volume, et en ajouta un second avec ce titre singulier : *Recueil des plus notables bourdes et blasphèmes impudents de ceux qui ont osé comparer saint François à Jésus-Christ, tiré du grand livre des Conformités, jadis composé par frère Barthélemy de Pise, cordelier en son vivant ; parti en deux livres. Nouvellement y a été ajoutée la figure d'un arbre, contenant par branches la conférence de saint François à Jésus-Christ, le tout nouveau, revu et corrigé.*

Il tenait beaucoup à la beauté du dessin typique, et c'est à sa demande que François Ier fit fondre les beaux caractères grecs que possède encore l'Imprimerie royale.

Le Nord eut aussi ses Alde et ses Estienne. Christophe Plantin leur est peut-être supérieur à certains égards. D'abord relieur à Paris, Christophe apprit la typographie chez Robert Macé à Caen; les disputes religieuses l'empêchèrent de se fixer en France; il gagna Anvers, s'y établit, et malgré la concurrence de Beller ou Bellier, dont la réputation était déjà faite, il amassa une fortune considérable. Il en fit le plus noble usage; sa table était ouverte à tous les savants; il les employait comme correcteurs et les rétribuait avec largesse. Philippe II lui donna le titre d'*archi-typographe* du roi, et le chargea de donner une nouvelle édition de la Bible polyglotte d'Alcala. Elle parut de 1569 à 1572, en 8 volumes grand in-folio. La Bibliothèque du roi, à Paris, en possède un magnifique exemplaire sur vélin. « En ajoutant, dit Raphelengc, à sa réputation, ce chef-d'œuvre le ruina presque, à cause de l'excessive rigueur que mirent les ministres espagnols à poursuivre le remboursement des sommes que lui avait prêtées le trésor royal. » Sa marque typographique est une main qui tient un compas ouvert, autour duquel on lit ces mots: *Labore et constantiâ* (1).

Le grand mérite des Elzevier, famille trop vantée, et qui ne fournit aucun détail intéressant à la biographie, est d'avoir employé de beaux types, admirablement gravés, et d'avoir donné des éditions, petit format, d'une irréprochable pureté d'aspect. Malheureusement leurs livres sont peu corrects; la science faisait défaut aux Elzevier, qui n'étaient que des juifs marchands, âpres au gain, avides, et ennemis des lettres. Ils ont exercé, de 1592 à 1692, à Leyde, La Haye, Utrecht et Amsterdam. Louis Elzevier est le premier imprimeur qui ait distingué le *v* consonne de l'*u* voyelle; Lazare Zetner, imprimeur à Strasbourg, avait introduit, dès 1619, l'U rond et le J consonne à queue dans les lettres capitales. Leur marque est une aigle éployée tenant la foudre au bec, avec cette devise : *Concordiâ res parvæ crescunt.*

On peut nommer sans crainte, auprès de ces illustres imprimeurs :

Jacques Bellaert, qui imprima le premier livre paru à Haarlem, avec la date, le nom de l'imprimeur et de la ville;

Laurent-François Alopa, imprimeur vénitien, grand latiniste et plus grand helléniste;

Erhard Ratdolt qui naquit à Augsbourg, s'établit à Venise, et introduisit l'usage d'imprimer des figures sur bois dans le corps même de l'ouvrage.

Jean Augereau, imprimeur à Paris (1535), un des premiers qui abandonnèrent le caractère gothique pour le romain (En réalité c'est à Nicolas Jenson qu'est due la création du caractère romain encore en usage maintenant);

Augustin, imprimeur de Ferrare, à qui l'on doit la première publication des Contes de Boccace (1474-1475);

Jean Barbou, imprimeur à Paris, auteur de l'édition princeps de Marot, in-8°, 1539, corrigée par l'auteur, et portant pour épigraphe : *Mort n'y mord;*

Daniel Bomberg, né à Anvers et établi à Venise; célèbre par ses impressions hébraïques (Bomberg imprima trois fois le Talmud, en 11 vol. in-folio, entreprise qui lui coûta trois cent mille écus. Il était si passionné pour la langue hébraïque, et il voulait donner tant de perfection à ses éditions, qu'il entretenait et payait libéralement un grand nombre de juifs qu'il faisait travailler à fixer les contestations sur les points-voyelles. Ces frais allèrent si loin qu'il se ruina);

Nicolas Vivenay, imprimeur à l'hôtel de Condé, à Paris, qui fut condamné aux galères pour avoir vendu des pièces mazarinesques;

Louis Billaine, qui donna la première édition du Glossaire de Ducange;

Sébastien Cramoisy, l'un des plus célèbres typographes du dix-septième siècle. (Sa probité et ses talents firent pleuvoir sur lui les dignités et les récompenses. Il fut échevin; il eut la première place de juridiction consulaire, l'administration des hôpitaux, et fut nommé directeur de l'Imprimerie royale, établie au Louvre par le cardinal de Richelieu.)

A. VITU.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Camus rapporte qu'en traversant les rues d'Anvers on passe devant la maison de Christophe Plantin ; elle appartient aux Moretus ses descendants et ses successeurs. On y imprime encore. La cour est ornée des bustes de Juste Lipse et d'autres savants qui soutinrent l'honneur de cette maison.



François Ier chez Henri Estienne.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN.

I. — SAINT-MALO.

Nous n'apprendrons rien à la plupart de nos lecteurs en leur disant que l'aspect et la position de Saint-Malo sont des plus magnifiques et des plus terribles qu'on puisse voir. Il faut, pour les apprécier complétement, arriver par mer dans la vieille cité d'Aaron (1). Mais si vous ne pouvez vous donner ce plaisir, jetez un coup d'œil sur la carte de la Manche. Non-seulement Saint-Malo domine le plus large golfe de ce petit Océan; mais depuis la pointe du Talberg jusqu'au cap de la Hogue, quelle effrayante série d'îlots et de promontoires, de bancs et de rochers, de forts et de canons! Ne dirait-on pas d'une gueule fantastique, ouverte du sud au nord sur un arc de cinquante lieues, et hérissée de mille dents de granit blanchies par l'écume ou noircies par la poudre? Or, pour descendre jusqu'à Saint-Malo qui occupe le fond de cette gueule, il faut braver tous ces récifs et conjurer tous ces tonnerres. Et une fois descendus là, vous trouvez — un nid d'aigles sur un écueil, une ville aussi compacte et aussi sourcilleuse que le roc qui la supporte, cramponnée à ce roc, ainsi qu'un vaste polype, avec ses tours et ses bastions crénelés, une ville coiffée tous les matins d'un brouillard, et tous les soirs d'un orage, portant un collier de bouches à feu par-dessus sa cuirasse de pierres de taille, attachant à ses flancs nus la mer montante comme une robe d'azur à franges d'argent, secouant autour d'elle avec une coquetterie farouche l'écharpe ruisselante des vagues, lançant au loin son môle et ses forts comme autant de défis à la tempête, berçant dans son port une armée de vaillants matelots sur une flotte de vaillants navires, et dénouant à chaque marée sa ceinture écumante, pour livrer passage aux invincibles enfants de Du Guay-Trouin et de Surcouf.

Pendant les dernières années du dix-septième siècle, sur le déclin du soleil de Louis XIV, au plus fort de nos guerres avec l'Angleterre et la Hollande, Saint-Malo régnait sur la Manche dans toute sa formidable majesté!

Seule alors et nue sur son rocher, à peine attachée à son câble de pierre (2), quelquefois rompu par l'ouragan, la cité d'Aaron ne portait pas encore ses lourdes chaussées dont le génie moderne a flanqué ses murailles. Saint-Servan, son fiancé jaloux, ne lui avait point mis au côté ce bouquet de villas fleuries et de jardins anglais dont les parfums offusquent son rude orgueil. Elle respirait sans mélange l'arome du goudron pétillant dans ses chantiers, ou l'odeur des algues sauvages broyées par l'Océan sur sa grève d'or. Elle n'avait d'autre parure que ses longs remparts battus de l'onde, ses hautes tourelles battues du vent, son gothique château balafré par les boulets, sa noire couronne d'artillerie foudroyante, sa meute de bouledogues hurlant autour de ses portes, son peuple de mariniers en chemises rouges et en culottes blanches, ses vaisseaux à la voile dans sa rade ou à l'ancre dans son bassin, quelques moulins épars, dont l'ouragan déchirait les ailes, et aux jours de bataille, qui étaient ses jours de fête, la fumée de ses canons pour panache, la flamme de ses brûlots pour feu de joie, la bombe en éclats sur sa tête, et la mitraille criblant son drapeau.

Alors tout bourgeois de Saint-Malo portait l'épée, gardait sa ville et sa maison, armait et montait son navire..., et faisait la course entre les deux mondes. Au premier vaisseau qui lui criait : « Qui vive ! » ce vaisseau, eût-il cent canons, il ne répondait ni : Breton, ni : Français, mais : Malouin ; il arborait au grand mât son pavillon semé d'hermines, il prenait la hache d'une main, le pistolet de l'autre, et, le poignard aux dents, il sautait à l'abordage ; puis il amarinait tranquillement sa prise, l'amenait au port en fumant sa pipe, et la partageait avec le roi. Quand il avait ainsi rempli ses coffres et ceux de l'État, il endossait l'habit de drap d'or, allait saluer Louis XIV à Versailles, et s'en revenait gentilhomme et capitaine. Si quelque trêve ou quelque blessure le retenait à terre, il élevait un hôtel de granit sur son rocher, une villa royale dans ses bois, ajoutait un quartier à sa ville, un bastion à ses remparts, un phare à son rivage, et donnait une église à son évêque, ou un hôpital à ses compagnons.

Toute la population de Saint-Malo était digne de ses négociants et de ses capitaines. Né avec cette triple cuirasse que prête le poëte au premier navigateur, chaque enfant avait une nacelle pour berceau, la mer pour nourrice, la voile et l'aviron pour hochets. Celui qui eût tremblé à son premier combat eût été, comme le fils de Jean-Bart, attaché par son père au milieu de la mitraille. Aussi les matelots malouins étaient-ils connus et redoutés comme les plus habiles et les plus intrépides, toujours les premiers à l'abordage et les derniers sur la vergue. Leur réputation était si incontestable qu'ils composaient exclusivement, par ordonnance du roi, l'équipage du vaisseau amiral de France, portant le premier pavillon de la chrétienté.

Tel était Saint-Malo, et tels étaient ses habitants, au moment où s'ouvrit l'histoire qu'on va lire.

II. — MONSIEUR RENÉ.

C'était le soir du lundi gras de l'année 1690. Il fallait aux Malouins, qui célébraient ce carnaval, une singulière ardeur pour le plaisir ; car ils venaient d'apprendre que les Anglais se préparaient à bombarder leur ville pour la troisième fois. Exaspérée des victoires de ces braves corsaires, la populace de Londres s'était portée en masse au Parlement, et avait menacé les lords de les jeter dans la Tamise, s'il restait sous quinze jours pierre sur pierre à Saint-Malo. L'amirauté anglaise avait donc fait bourrer de poudre, de salpêtre et de mitraille le plus énorme brûlot qu'eût encore inventé le génie de la destruction, et elle avait lancé vers la Bretagne cette machine infernale, escortée de huit ou dix navires de guerre.

(1) L'anachorète Aaron, qui s'établit le premier sur le rocher de Saint-Malo, est regardé comme le fondateur de cette ville.

(2) Une jetée étroite est le seul trait-d'union entre Saint-Malo et le continent.

Malgré cette formidable attente, le lundi gras n'avait jamais été plus brillant à Saint-Malo. Tous les navires étaient pavoisés dans le port, tous les cabarets retentissaient de chants bachiques, et une foule de masques bariolés amusaient la population sur les quais et sur les remparts.

Le chef et le boute-en-train de ces bandes joyeuses était un beau jeune homme de dix-sept ans, chez qui la valeur n'avait pas attendu le nombre des années.

Grand et vigoureux, leste et découplé, la main blanche et fine, la démarche superbe, la mine avenante et quelque peu bravache, de longs cheveux bruns, bouclés et flottants, la moustache en croc et vierge du rasoir, le teint coloré par un sang généreux, le nez légèrement aquilin, les yeux d'un bleu de mer, limpide et transparent, les sourcils épais et sombres, le front large et découvert; tel était le gentilhomme.

Ses compagnons l'appelaient René ou Monsieur René, et il avait sans doute de bonnes raisons pour cacher son nom de famille, car il imposait silence à ceux qui s'avisaient d'en prononcer la première lettre... Du reste, on voyait que ce simple nom : monsieur René, était singulièrement populaire dans toute la jeunesse de Saint-Malo.

Quant à nous, qui pouvons être indiscret impunément, disons bien vite au lecteur que le véritable nom de ce jeune homme devait être un des plus glorieux du grand siècle de Louis XIV. C'était tout uniment René Du Guay Trouin (1), le futur vainqueur de tant de batailles, le futur conquérant de Rio-Janeiro, le futur chef d'escadre du roi, etc., etc.

Loin de prévoir alors une si haute destinée, sa famille voulait en faire un magistrat ou un consul, et l'avait envoyé à l'Université de Caen, où elle le croyait affublé de la robe et penché sur le Code Justinien, — tandis que le garnement traînait la cape et l'épée de foire en foire, jouant son or sur tous les tapis verts, son cœur contre tous les beaux yeux, et sa vie sur tous les écueils de la Manche... Il avait enfin couronné tant d'audace en venant fêter les jours gras à Saint-Malo pendant une absence de son père...

Suivi des enfants de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple, comme un roi l'eût été de sa cour et de ses sujets, monsieur René menait donc depuis le matin, de folie en folie, son cortége de carnaval, jetant l'esprit à pleine bouche et l'argent à pleines mains, donnant ici des sérénades, et là des charivaris, distribuant aux dames les dragées et les sourires, aux pères et aux maris les mystifications, aux insolents les bourrades et les coups d'épée, faisant rire tous les bons diables et damner tous les honnêtes gens, bravant à la fois la maréchaussée, le guet et la garnison ; dirigeant un combat naval en costume de chef d'escadre, présidant aux joutes du port sous l'habit d'un simple matelot, conduisant une troupe dansante de bayadères sous la pelisse dorée d'un nabab, et jouant, avec la robe d'avocat, la perruque et le bonnet carré, une farce de palais que Racine eût ajoutée aux *Plaideurs*.

Après tous ces jeux et toutes ces transformations, monsieur René disparut soudain vers cinq ou six heures. Il alla dans une auberge ignorée reprendre ses habits, qui n'avaient rien de commun avec ceux de la basoche : les demi-bottes molles en cuir jaune, les amples culottes à la Louis XIII, le justaucorps brun sous le petit manteau noir, la ceinture écarlate nouée sur la hanche, le feutre gris relevé par-devant, la plume rouge sur l'oreille, et la rapière au côté. Ainsi équipé, et digne d'être peint par Van Dyck, notre héros courut au port, se jeta dans un canot, le poussa au large, saisit deux rames, et les maniant avec autant de force que d'adresse, traversa le détroit qui s'étend de Saint-Malo à Dinard.

Tout voyageur qui entre à Saint-Malo ou qui en sort par l'ouest, le nord et le sud, est obligé de franchir cette demi-lieue de mer, qui sert d'embouchure à la Rance. On y trouve donc à presque toute heure des bateaux prêts à mettre à la voile. Une conque marine appelait autrefois les passagers; aujourd'hui, c'est une cloche qui remplit cet office.

Si monsieur René se servit à lui-même de batelier, c'est qu'il voulait arriver plus vite et partir l'incognito. Il fut trompé, sans le savoir, dans cette dernière espérance; il eut beau rabattre son grand chapeau sur ses yeux, un homme de mauvaise mine, qui l'avait suivi jusqu'au port, le reconnut au moment où il s'embarquait.

— C'est bien lui! dit cet homme avec un regard d'oiseau de proie...

Et il courut avertir une dizaine de personnages, non moins hétéroclites que lui-même.

III. — MARIE-ANGE.

Pendant ce temps-là, René fendait les vagues, arrivait à l'autre bord, y attachait son canot et gagnait la plus belle maison de Dinard.

Située au sommet occidental de la côte, cette maison dominait à la fois le village et la route, la campagne et la mer, et le petit hâvre animé par les bateaux de passage. A l'entour régnait un jardin, planté de légumes et de fleurs, ombragé d'une forêt d'arbres à fruits, et environné de ces talus rehaussés de haies vives, qui donnent un si gracieux aspect aux fermes bretonnes. Cette année-là, le printemps était éclos un bon mois d'avance. Aussi, rien n'était charmant à voir, aux feux du soleil couchant, comme ce jardin tapissé de mousse humide, tendu de verdure flottante, émaillé de fleurs agrestes, embaumé de parfums sauvages. On eût dit une vaste corbeille d'épines blanches, d'églantines roses, de pâles marguerites et de boutons d'or, — sur laquelle chaque pommier, se dressant comme un gros bouquet, laissait pleuvoir, au souffle du soir, une neige odorante.

Eh bien, il y avait dans ce joli séjour quelque chose de plus joli encore : c'était une jeune fille qui venait d'apparaître, ou plutôt de s'épanouir à une croisée, comme la reine des fleurs de l'enclos. Rappelez-vous, en effet, tout ce qu'il y a de plus frais et de plus gracieux dans vos souvenirs : les joues vermeilles de l'enfance, une bouche à tromper les abeilles, des traits à décourager la miniature, des cheveux qu'on eût pris pour de l'or transparent; et puis cette taille à la fois svelte et arrondie, souple et vigoureuse de la jeune fille prête à devenir jeune femme, en un mot la tête de l'Amour sur le corps de sa mère, tout cela dans le riche costume des portraits de Largillière et de Mignard, avec certaines formes villageoises qui semblaient annoncer Watteau.

— Bonsoir, Marie-Ange, dit René sous la fenêtre, à demi-voix et la main sur ses lèvres. En trois pas il fut dans la chambre, mais la surprise le cloua sur le seuil. Au lieu d'accourir à lui, comme il s'y attendait, Marie-Ange lui sourit à peine et demeura sur sa chaise. Marthe, la vieille servante, ne l'avait pas même aperçu. Elle avait un air abattu qui tenait de l'idiotisme, et qui formait le plus étrange contraste avec sa figure virile, armée de bourgeons et de moustaches... Ce fut un nouvel étonnement pour René, qui n'en

(1) Chaque membre de la maison Trouin se distinguait par un titre particulier. L'aîné s'appelait Trouin de la Barbinais, comme son père: notre héros prit le nom de Du Guay, du village où il avait été en nourrice. La famille, du reste, possédait la noblesse, et Louis XIV ne fit que la confirmer plus tard à son illustre chef d'escadre.

trait d'ordinaire à la maison qu'en terrassant ce dragon femelle.

— Singulières figures de carnaval! reprit-il avec sa gaieté communicative... Qu'avez-vous donc, petite sœur? Où est M. Bernard, votre père?

A ce nom, Marie-Ange saisit la main de René, mais elle laissa échapper un torrent de larmes.

Puis elle raconta que depuis deux jours son père était disparu, sans que personne eût pu retrouver sa trace... On le supposait noyé dans la baie, ou enlevé, sinon égorgé par des corsaires.

Il faut dire que M. Bernard était lui-même un des corsaires les plus redoutés de Saint-Malo. Après vingt ans d'expéditions brillantes et lucratives, il s'était retiré dans sa jolie maison de Dinard, où il se reposait en exerçant les fonctions qui avaient commencé sa fortune, celles de pilote hauturier du roi, dont ses aïeux se glorifiaient de père en fils. Marie-Ange, sa fille unique et son idole, était la sœur de lait du jeune Trouin; de là, l'intime liaison qui existait entre ces deux enfants, et qui ne laissait pas d'effaroucher depuis quelque temps la bonne Marthe. Plus sa maîtresse devenait jolie, plus monsieur René lui semblait dangereux; car il ne parlait guère de mariage, et c'était le plus mauvais sujet de Saint-Malo. L'honnête dragon, d'ailleurs, gardait les pommes d'or pour un rival, d'autant moins suspect à notre héros, qu'il lui touchait de plus près... Mais ce jour-là, toutes les préoccupations étaient pour M. Bernard.

Soit légèreté naturelle, soit égoïsme d'amoureux, René trouva ces préoccupations exagérées.

— Allons donc! s'écria-t-il en essuyant les larmes de la jeune fille, et en admirant son visage embelli encore par cette rosée, votre piété filiale bat la campagne, ma chère sœur. Jamais navire ni barque n'ont chaviré sous un Bernard. Votre père, d'ailleurs, nage comme un poisson... Quant aux corsaires, il sait trop bien les prendre pour se laisser prendre par eux. Il se sera tout simplement chargé de la conduite d'un vaisseau ami, et il n'aura pas eu le temps de vous prévenir de son départ.

— C'est ce qu'il n'a jamais fait! dit Marie-Ange, voulant et n'osant espérer.

— Vous savez le proverbe, reprit le jeune homme, il y a commencement à tout. Par exemple, ajouta-t-il en serrant les blanches mains de la jeune fille, et en se mirant dans l'azur de ses beaux yeux, vous ne m'avez jamais dit encore que vous m'aimiez..., autrement qu'un frère..., à moi, qui ne vous parle depuis... six semaines que de mon amour..., et vous allez me le dire aujourd'hui pour la première fois, afin d'adoucir l'amertume de nos adieux!

— Vous partez! s'écria Marie-Ange. Et ce mot valut presque celui qu'on implorait d'elle.

Il réveilla en sursaut la pauvre Marthe, dont tous les bourgeons flamboyèrent d'indignation.

— Il faut bien que je parte, hélas! continua René en se rapprochant de Marie-Ange, mon père arrive ce soir ou demain de Brest, avec mon frère Luc, et vous savez que si ce cher père me trouvait à Saint-Malo...

— Oui, nous savons qu'il vous étrillerait de la bonne manière! interrompit Marthe, en arrachant René de son siége, comme pour joindre la démonstration à la parole. Ce digne M. Trouin! ajouta-t-elle, les bras croisés et les moustaches frémissantes, ce digne M. Trouin, qui vous croit plongé dans les lois et les ordonnances de l'Université, quand depuis deux mois on ne voit que vous au tripot et à la taverne, à la salle d'armes et à la comédie, partout où il y a de l'argent à perdre, des vitres à casser, du sang à répandre et de pauvres filles à...

Elle n'acheva pas sa phrase, car René lui en fit avaler le reste, et la rejeta sur sa chaise en feignant de l'embrasser... C'était sa plaisante manière de calmer les emportements de la bonne femme.

— Tout beau! ma chère Marthe, lui dit-il avec une gravité qui la fit rire elle-même et la désarma suivant l'usage. Apprenez que la soupe au lait qui s'enlève se perd dans les cendres, et qu'un vieux proverbe dit: Tu te fâches, donc tu as tort! Voilà tout ce que je possède de la sagesse des nations, je vous l'offre de grand cœur. Quant à mon père, il oublie aussi que le naturel chassé par la porte rentre par la fenêtre, et il servira d'exemple à ceux qui prennent la vocation de leurs enfants à rebours. Il a beau me destiner à la robe, ventrebleu, je suis fait pour l'épée, je ne connaîtrai jamais d'autre code que celui de la mer, d'autre tribunal qu'un bon navire, d'autre plaidoirie que celle des canons..., et d'autres chaînes que celles dont Vénus attachait Mars, ajouta-t-il en se retournant gracieusement vers Marie-Ange.

Puis, tandis que la duègne grommelait encore entre ses dents, il revint s'asseoir près de la jeune fille, lui répéta à demi-voix de tendres paroles, et finit par lui présenter une bague enrichie de pierreries.

Marie-Ange rougit en hésitant, essaya la bague avec une joie naïve, puis la retira brusquement et la rendit avec un soupir. René s'aperçut alors qu'elle en avait une autre au doigt, un simple anneau d'or, il est vrai, mais qui recevait de cette préférence un prix inestimable...

— Morbleu! dit-il en pâlissant et en se mordant la lèvre, qui vous a donné cela, Marie-Ange? quel qu'il soit, j'aurai sa vie ou il aura la mienne!

— Silence! fit la jeune fille épouvantée; retirez ce blasphème... qui nous porterait malheur! Partez, mon frère, ajouta-t-elle, en lui serrant convulsivement la main, oubliez-moi pour toujours, et laissez-moi pleurer mon père.

Cette scène allait finir cruellement, lorsqu'un grand bruit s'éleva du dehors.

IV. — BERNARD.

C'étaient tous les pêcheurs de la côte qui accouraient en gesticulant avec colère, et en criant:

— *Oui! oui! au feu la maison du traître! au feu! au feu!...*

Quelques femmes criaient plus fort que les hommes, et l'une d'elles avait déjà la torche à la main. René, qui avait ouvert une fenêtre, la referma avant que Marie-Ange eût rien compris..., puis il fit signe à Marthe de l'entraîner dans la salle basse, et lui donnant le change par quelques mots adroits, il se précipita au-devant de l'émeute. Il était temps qu'il arrivât, et il fallut toute l'audace de sa mine pour arrêter les plus furieux.

— Le premier qui approche est mort! dit-il, en se campant à la porte, et en brandissant son épée sur sa tête.

—*Monsieur René!* c'est *monsieur René!* s'écrièrent plusieurs voix, et ce nom fit plus d'effet que toutes les menaces. Néanmoins les femmes continuaient de hurler:

— Point de grâce! au feu! au feu la maison du traître!

René saisit une de ces mégères, lui arracha sa torche, et fit reculer la bande à vingt pas.

Assuré ainsi que Marie-Ange ne pouvait plus les entendre:

— Voyons, dit-il, que voulez-vous? qu'est-il arrivé? quel est le traître?

— C'est M. Bernard! il est passé aux Anglais! il nous a vendus pour mille guinées! c'est lui qui vient mettre Saint-

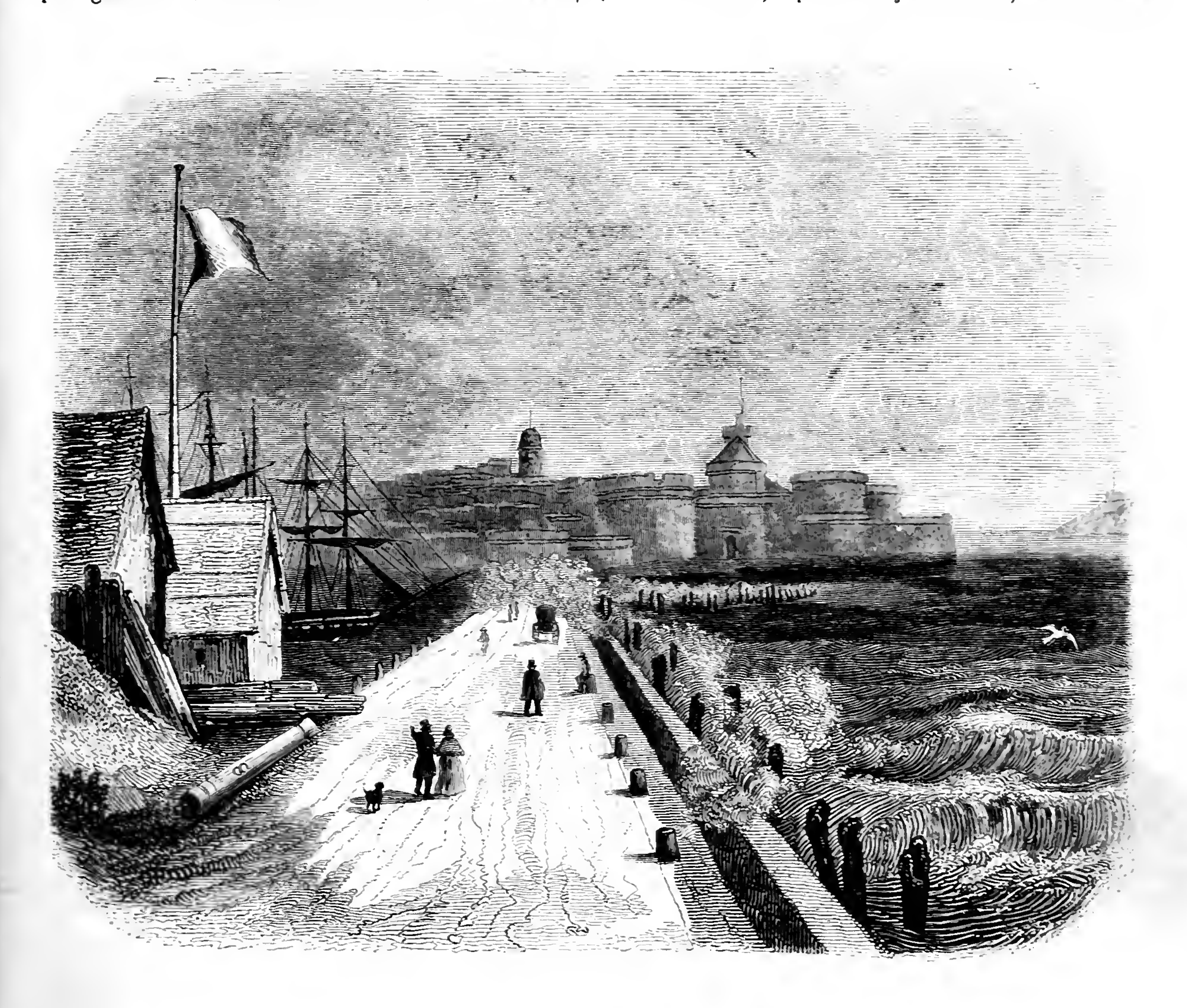
Malo en cendres! mais sa maison sera brûlée avant les nôtres. Au feu! au feu!

Et René fut obligé de tirer l'épée pour la seconde fois. Enfin, il arracha le mot de l'énigme à l'un des chefs, tout en repoussant la foule jusqu'à cette place du village d'où l'on embrasse la plus belle vue de Saint-Malo.

La surveille, un schoner sans pavillon s'était montré près de la côte. Il y avait déposé nuitamment un espion de l'Angleterre, chargé d'offrir mille guinées au pilote assez lâche pour guider le brûlot infernal sous les murs de Saint-Malo; or, M. Bernard, acceptant ce marché infâme, s'était embarqué avec l'espion sur le schoner anglais.

— Et vous avez pu croire une telle imposture! s'écria René avec le plus méprisant éclat de rire... M. Bernard vendu aux Anglais! M. Bernard qui les tue, les prend et les brûle sur toutes les mers, depuis quarante ans! M. Bernard, si fidèle à notre rocher, que vous-mêmes l'avez surnommé *le Chien de Saint-Malo!* Au nom de Dieu, mes pauvres amis, qui vous a fait ce conte à dormir debout?

— C'est moi, répondit un jeune marin, au front ensanglanté, moi qui, enlevé de force par les Anglais, ai vu de mes yeux M. Bernard sur le schoner, et me suis évadé à la nage, sous une grêle de balles, pour annoncer cette trahison à mes compatriotes. Vous me connaissez bien, monsieur René, Pierre-Marie Le Gall, l'élève pilote que vous nommiez votre matelot..., nous avons assez pêché, bataillé et navigué de conserve en cette baie. C'est dans mon canot que votre père vous prit, il y a deux mois, pour vous renvoyer en poste à l'École de Caen. Je lui avais bien prédit que vous n'y feriez pas long séjour. Mon canot est toujours à votre disposition..., mais je vous prie de croire à mes paroles!



Vue de Saint-Malo.

René demeura en effet confondu, et serra silencieusement la main de son matelot.

— Il y a là, dit-il ensuite, un mystère que je ne puis comprendre!

Mais tous deux persuadèrent aux pêcheurs, que brûler la maison de Bernard serait en tout cas une lâcheté sans objet. La fille du pilote, cette ange du pays, était-elle coupable du crime de son père? et ne valait-il pas mieux réserver aux Anglais toutes les vengeances? Bref, René exalta si bien la commisération des femmes et le patriotisme des hommes, que celles-ci s'éloignèrent en criant : Vive Marie-Ange! et ceux-là en criant : Mort aux Anglais!

— Oui, mes amis, poursuivit l'héroïque jeune homme, mort aux Anglais! qu'ils arrivent avec leur machine infernale, conduite par Bernard ou par tout autre, et moi je viendrai vous chercher pour défendre nos remparts! J'allais

quitter cette nuit Saint-Malo ! mais j'y reste pour vaincre ou mourir avec vous !

— A la bonne heure ! répétèrent deux ou trois cents voix, car la foule s'était multipliée, et René la maniait enfin comme un seul homme.

— Venez nous chercher au premier coup de canon; à bientôt, monsieur René !... Mort aux Anglais !

— Mort aux Anglais ! au revoir mes amis !

Cette scène avait duré près d'une demi-heure. Notre héros regagna la maison de Bernard, en réfléchissant à sa trahison, sans pouvoir se l'expliquer. Comment avaient pu échouer ainsi en un seul jour quarante ans de patriotisme, de gloire et de vertu ? était-ce un accès de cupidité, de vengeance ou de folie ? René se perdait dans cet abîme et oubliait ses propres émotions, lorsqu'elles furent ravivées par une nouvelle surprise.

V. — LES DEUX FRÈRES.

Il avait franchi la haie de l'enclos, et il rentrait à l'improviste par le jardin. Arrivé sous un massif où l'ombre commençait à s'épaissir, il entendit par la fenêtre de la salle basse une voix mêlée à celle de Marie-Ange. Il crut d'abord que c'était une voix de femme, tant elle était douce, tendre et langoureuse...; puis il s'approcha sur le bout du pied, et force lui fut de reconnaître une voix d'homme...

Alors il posa la main sur la garde de son épée, et se pencha en frémissant de colère...; mais il se recula bientôt comme frappé au cœur, et balbutia d'une voix étouffée : Mon frère Luc !

Puis il se laissa choir sur un banc de gazon, et il entendit le dialogue suivant:

— Je précède mon père de quelques heures au plus, disait le jeune homme, il arrive ce soir ou cette nuit avec son navire tout neuf, armé des beaux canons qu'il vient de prendre à Brest, et portant l'illustre dame qui veut bien en être la marraine, Mme la comtesse Gabrielle de La Bourdonnais.

— Cette belle et riche veuve de dix-sept ans, qui a perdu son mari l'an passé, le matin même de ses noces ?

— Précisément. Vous savez que le canot qui les portait à Dinard sombra sous voiles, et que tous deux auraient péri à la fois sans le courage d'un de leurs invités, qui sauva la jeune femme au péril de sa vie.

— Et ce généreux sauveur était monsieur René, votre frère ; oh ! je n'ai pas oublié cela ! soupira Marie-Ange...

— Mme de La Bourdonnais ne l'a pas oublié non plus. Elle a comblé mon père d'honneurs à Brest; elle s'est proposée d'elle-même pour marraine de sa goëlette, et elle vient présider à la bénédiction de *la Gabrielle*, qui aura lieu demain soir. Vous connaissez la magnificence de M. Trouin ; il m'a fait prendre les devants pour ordonner une fête comme on n'en vit jamais à Saint-Malo ; un banquet de cinq mille livres, un feu d'artifice, des coups de canon, une course de bateaux, et comme c'est le mardi gras, un bal masqué !

— Dont Mme de La Bourdonnais sera la reine, soupira encore Marie-Ange.

— J'accours remplir les intentions de mon père, mais j'ai voulu d'abord me remettre à vos genoux, m'assurer que vous aimez toujours votre fiancé, que vous avez gardé mon anneau, comme j'ai gardé le vôtre, et que vous êtes prête à combler enfin notre bonheur. Car voilà deux grands mois que je ne vous ai vue, Marie-Ange! Ah ! si vous saviez combien de larmes, de prières et de regrets j'ai confiés à cette bague depuis mon départ !...

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de tendresse, que René sentit une larme se gonfler sous sa paupière...

— Vous avez ma promesse, Luc, répondit la jeune fille, et dès que je serai tranquille sur le sort de mon père...

— Oh ! dès demain, je saurai ce qu'il est devenu ! Dieu, qui bénit nos serments, n'empoisonnera pas notre joie par un malheur...

— Qu'il vous entende, Luc ! et je serai heureuse d'appartenir à celui qui m'aura rendu mon père ! Mais M. Trouin qui n'a jamais voulu entendre parler de notre mariage, êtes-vous sûr d'obtenir enfin son consentement?

— Oui, car je suis résolu à tous les sacrifices pour le mériter ! Vous savez mon aversion pour cet état de marin que l'on m'impose, comme à l'aîné de la famille : je l'ai toujours avoué franchement..., la gloire des braves m'effraye plus qu'elle ne me tente...; ma main tremblante n'est point faite pour porter l'épée...; l'odeur de la poudre, la vue du sang, qui réjouissent les héros, me soulèvent le cœur et m'arrachent des larmes... Mon pauvre père, qui est né sur l'Océan, et qui ne comprend pas qu'un Trouin ne soit point un loup de mer, a eu beau m'élever à la façon d'Achille, me tremper tout petit dans l'eau salée, m'attacher au mât de son navire, m'apprendre à jurer, à fumer et à boire de l'eau-de-vie...; tout cela n'a servi qu'à m'empêcher de croître, à me donner le mal de mer chronique et à me rendre timide par nature et par système. Mon ambition serait d'être un savant et un bel esprit... Je n'aime qu'un coin du navire où l'on m'a traîné de force..., c'est celui où je cache mes livres et mes papiers, où je me console la nuit par la lecture des grossières occupations du jour ! Eh bien, Marie-Ange ! voyez à quel point je vous aime ! je vais renoncer à ces études qui me charment, pour embrasser ces travaux qui me dégoûtent. Oui, poursuivit-il en s'exaltant de plus en plus, je me déferai de toutes les qualités que raille mon père, pour afficher tous les défauts qu'il me souhaite. Il me reproche d'être sage comme une fille, de trembler auprès des dames comme auprès de l'ennemi, de ne pas oser faire des dettes, d'éviter les cabarets, les académies et les tripots. Eh ! bien, je ne courtiserai point les femmes, car je ne puis aimer et adorer que vous seule, mais je jetterai l'argent par les fenêtres, je jouerai un jeu d'enfer, j'enverrai mes créanciers au diable, je m'enivrerai de rhum, de tabac et de poudre, je prendrai à deux mains cette épée que j'ai en horreur, et les yeux fermés, je verserai le sang humain... Je serai corsaire en un mot, je serai forban !... Et afin de me préparer à ce rôle, j'en porterai demain le costume au bal de mon père ! Tout cela pour enlever son consentement à notre mariage, en obtenant de lui mon premier brevet de commandement (1).

— Pauvre Luc !... balbutia la jeune fille avec attendrissement..., mais je ne veux pas que mon bonheur soit votre malheur !... Quelle fatalité, ajouta-t-elle d'une voix indécise, que M. René ne soit pas à votre place et vous à la sienne !

— Ah ! c'est ce que je me dis toujours, et je vendrais mon droit d'aînesse moins cher qu'Esaü !

— M. René porte l'épée avec tant de courage et tant de joie !

— Et je porterais la robe avec tant de convenance et de bonheur !

— Dieu sait où il arriverait dans la marine royale !

— Et moi dans la magistrature ou la diplomatie !

— Je le vois d'ici capitaine de vaisseau..., peut-être chef d'escadre !...

(1) Les capitaines et officiers corsaires ne subissaient alors d'autres épreuves que celle de l'expérience et l'approbation des armateurs de leurs navires.

— Et moi, président à mortier, consul ou ambassadeur. C'était notre rêve d'enfance, et celui de notre mère, quand René périssait d'ennui à l'école, et moi du mal de cœur dans cette baie. Je faisais ses thèmes et ses versions, tandis qu'il maniait pour moi la rame et le gouvernail. Mon père nous surprenait et nous battait tous deux, mais nous recommencions dès le lendemain. On m'enfermait avec le livre des *Jugements d'Oléron*, et *l'Histoire héroïque des flibustiers*, interdits à René comme des poisons mortels..., et je passais, la nuit, ces ouvrages à mon frère, qui m'envoyait en retour les débris de son *Quinte-Curce* et de son *Virgile*. Il y a deux mois, n'a-t-il pas fait mille fois plus encore? O dévouement que je n'oublierai jamais! n'est-il pas allé à ma place attaquer cette canonnière de Plimouth qu'il enleva si intrépidement à l'abordage? Pendant ce temps-là, je rédigeais, dans sa chambre, une belle amplification sur *la Gloire d'être avocat*, à l'effet d'obtenir sa rentrée en grâce à l'Université de Caen! Brave et excellent René! quels furent mes remords, mes caresses et mes larmes, quand je le vis reparaître, tout couvert de sang, le bras déchiré par ces poignards anglais qu'il avait affrontés pour moi!... Ah! moi aussi j'ai connu en ce moment l'ivresse des héros! je demandais une épée, des pistolets, des canons! je voulais vaincre ou mourir pour venger mon frère! Et lui, il m'embrassait en riant de sa blessure et de mon délire; il me remerciait avec effusion de lui avoir donné le plus beau jour de sa vie! Ah! j'en pleure encore d'admiration, de honte et de reconnaissance.

La voix du jeune homme se perdit, en effet, dans ses pleurs, Marie-Ange pleurait aussi de toute son âme, et des soupirs étouffés partaient également du jardin.

— Notre bonne mère, continua Luc, était complice de ces changements de rôles, et nous servait de bouclier contre les fureurs paternelles! Elle nous aime tant, pauvre mère! et donnerait si volontiers son bonheur pour assurer le nôtre! mais elle n'a pas réussi mieux que nous à changer les résolutions de notre père. Il faut que mon frère ronge sa chaîne sur les bancs de l'Université jusqu'à ce qu'il soit devenu le plus détestable avocat de France; et moi je dois acheter au prix de mes goûts, de mon repos, et peut-être de ma vie, ce brevet exécré qui m'assurera seul votre main; bientôt, je l'espère, je serai lieutenant sur *la Gabrielle*, j'oublierai alors tous mes chagrins en devenant votre mari..., et mon existence se partagera en deux portions cruellement inégales: quelques jours de bonheur céleste auprès de vous, Marie-Ange, et de longs mois de douleur et de misère sur l'Océan!

— Non, par la corbleu! cela ne sera pas, s'écria tout à coup une voix énergique.

Et d'une main essuyant ses larmes, de l'autre s'accrochant au balcon, René s'élança d'un bond dans la salle.

VI. — RÉVOLUTION.

L'apparition d'un revenant sorti de terre n'eût pas été plus étourdissante, et ce fut alors un curieux spectacle que ces trois figures si étrangement réunies. Marie-Ange, toute rouge et toute tremblante entre les deux frères, n'osait plus envisager ni l'un ni l'autre... René considérait tour à tour avec tendresse et avec envie ces fiancés dont il venait de surprendre le secret et dont il tenait le sort dans sa main. Luc se croyait le jouet d'une hallucination et touchait son frère pour s'assurer que c'était bien lui...

Luc Trouin avait quelques années de plus que René, mais on l'eût pris facilement pour son cadet, tant il lui cédait en force corporelle. C'était cependant la même taille, les mêmes traits, les mêmes yeux, le même timbre de voix, la même chevelure et à peu près le même costume; mais tout cela respirait chez l'un la bravoure, l'insouciance et la folie; chez l'autre, la timidité, la mélancolie et la raison. En un mot, Luc semblait être l'ombre, ou plutôt l'esprit de René.

Cependant les acclamations se croisaient et se multipliaient entre les deux frères et la jeune fille...

— Monsieur René!

— Mon frère ici!

— Vous nous écoutiez!

— Depuis quand revenu?

— Moi qui vous croyais retourné à Saint-Malo!

— Moi qui te croyais enfermé à Caen!

Nous ne répéterons pas ce dialogue entrecoupé d'interjections... Nous expliquerons plutôt la révolution qui venait de s'opérer chez notre héros. Son amour pour sa sœur de lait n'était qu'un ardent caprice, tandis que l'affection de Luc était une question de bonheur ou de malheur. Faut-il dire aussi que le nom de Mme de La Bourdonnais avait réveillé chez son jeune sauveur un songe merveilleux? Croyons plutôt que ce souvenir ne fut pour rien dans sa résolution, car il passa si vaguement dans sa tête, que lui-même n'eût pu en rendre compte. Bref, arrachant de son cœur, non sans le faire saigner, sa passion pour Marie-Ange, il jura de sacrifier cette passion à l'amour de son frère... Sacrifice d'autant plus généreux, mais aussi d'autant plus opportun, que l'astre de René (on a pu le voir comme lui-même), venait de faire pâlir celui de Luc, aux yeux fascinés de la jeune fille.

Allant donc tout droit à son plan qui s'improvisait dans son cerveau, et répondant à peine aux cris de surprise de son frère et aux questions troublées de Marie-Ange:

— Non, mes amis! répéta René, qui les embrassa tous deux à la fois, non, vous ne serez jamais séparés, jamais malheureux! Je le jure sur ma volonté, qu'aucune autre n'a fait plier encore! C'est votre faute aussi, sournois et ingrats que vous êtes! vous n'auriez pas tant gémi si vous m'aviez confié vos peines!

Luc serra avec effusion la main de son frère, et Marie-Ange prit en rougissant celle de Luc. La leçon si délicate que lui donnait le premier avait ranimé toute sa tendresse pour le second...

— Allons, reprit René, je vous pardonne, et je me charge de vous marier!

— Comment cela?...

— Vous le verrez..., bornez-vous à m'écouter et à m'obéir. Vous, Marie-Ange, cessez de pleurer votre père, ce n'est point sa vie qui est en péril... (René comprima un soupir.) Bernard reparaîtra, j'espère, tel qu'il a toujours été..., vous saurez alors le seret de sa disparition... En attendant, silence absolu! Toi, Luc, tu voulais entreprendre un rôle au-dessus de tes forces; c'est à moi de le jouer à ta place! tu me céderas demain ton nom et ton costume de forban au bal masqué de M. Trouin, et après-demain ton poste au combat sur le pont de *la Gabrielle*.

— J'y consens, mais cette fois, je serai ton partner! s'écria vivement Luc.

— Tu le seras même au bal si tu veux; je t'offre, pour y garder l'incognito, une robe mirobolante et un étourdissant bonnet de président à mortier.

— Je les accepte... en signe d'heureux augure.

— Je ne te demande en retour, ajouta René, qu'un petit service...

— Pourquoi pas un grand?... je serais si heureux de me sacrifier à mon tour...

— La chose au contraire te profitera comme à moi. Il s'agit de prendre à ton compte et d'orner de ton paraphe les

notes, mémoires, exploits, protêts, saisies, prises de corps... et autres billets doux que voici...

René tira de son pourpoint, et jeta sur la table une liasse de papiers couverts des timbres les plus sinistres du monde.

— Tes dettes ! s'écria Luc, qui recula avec un vertueux effroi.

— Total : poursuivit René en riant, neuf mille trois cent soixante-dix-sept livres neuf sous six deniers, frais compris! une vétille pour laquelle des nuées de recors me harcèlent depuis quinze jours, tant et si bien, que je ne puis plus voir le soleil qu'à la faveur de mille déguisements, ce qui fait de mon existence un carnaval perpétuel, en attendant que j'aille passer mon carême en prison...

— Je serais heureux, sans doute, d'y aller à ta place... J'aimerais encore mieux cela qu'un voyage au long cours... Mais je ne comprends pas la possibilité...

— Tu ne comprends pas? Notre père me reproche amèrement de faire des dettes, et à toi de ne pas en avoir... En te passant les miennes, je le satisfais doublement. Il nous embrasse l'un et l'autre, il paye la somme, personne ne va en prison..., et tout le monde est content... même les créanciers...

Luc ne put s'empêcher de rire à son tour, et malgré sa répugnance à tromper M. Trouin, il prit une plume et s'assit devant le dossier fatal... Mais il n'avait pas tracé les lettres de son nom..., que son frère l'arrêta en disant :

— Il est trop tard ! Adieu mes beaux plans... Les recors sont comme les loups... Quand on parle de la bête, on en voit la...

V. — LES CRÉANCIERS.

Une tête sinistre, en effet, venait de paraître à la croisée..., la même qui avait suivi René à Saint-Malo... Dix autres surgirent aux issues de la maison et du jardin. Bref, notre héros reconnut tous les limiers de la justice..., et vit qu'il était bloqué dans les règles...

— Ouvrez, au nom du roi! dit en même temps une voix formidable...

Luc et Marie-Ange tremblèrent de la tête aux pieds... Marthe accourut toute bouleversée dans la salle... René seul garda un sang-froid magnifique.

— Plus qu'un quart d'heure de soleil, dit-il en regardant le couchant. Rien n'est perdu encore. Nous sommes quatre contre dix ; mais nous avons l'avantage de la position. J'accepte l'abordage...

Se posant aussitôt en capitaine qui ordonne le branlebas de combat :

— A vous, Marthe, la défense des avant-postes... Et voilà l'occasion d'illustrer vos moustaches !... A vous, frère et sœur, le premier étage!... Et à moi le grenier, dernier retranchement!... En avant les paroles adroites et les barricades solides ! Souvenez-vous qu'un quart d'heure de résistance suffit au salut de la place!

Et pour toute réponse à la troisième sommation, il poussa les verroux, ferma les serrures, s'empara des clefs et disparut...

Alors la maison subit un véritable siége. Les assaillants et la garnison parlementèrent. La porte fut enfoncée, la salle envahie, et chaque pièce enlevée d'assaut... Marie-Ange résistait par la grâce, Luc par la persuasion, et Marthe par la force. Croyant qu'on en voulait à sa maîtresse, la brave femme joua des pieds, des mains et des dents, comme le meilleur chien de garde... Malheureusement, il était impossible de soutenir que monsieur René n'était pas là... Les recors l'avaient aperçu de leurs yeux de lynx. Enfin ils arrivèrent à son dernier refuge, et ils allaient le saisir bel et bien..., lorsqu'il leur échappa par la fenêtre, en se laissant glisser le long d'une corde. Pas un ne le suivit dans cette voie périlleuse, mais tous redescendirent l'escalier et le rejoignirent dans le jardin. Là, ce fut une lutte de vitesse, où il triompha sans peine... Mais à l'extrémité de l'enclos, sa position devint affreuse. Devant lui la mer battant le roc à vingt pieds, derrière lui ses persécuteurs... à cinquante pas... Son incertitude ne dura qu'une seconde... En un tour de main ses vêtements sont à bas, et il plonge dans le gouffre à corps perdu... Marie-Ange, qui le suivait de loin, s'évanouit d'épouvante, et les recors eux-mêmes poussent un cri d'horreur... Ils accourent au bord et ne voient qu'un tourbillon d'écume...

— Le malheureux! s'écrient-ils, il est englouti ou broyé!

Mais un cri joyeux leur répond, le cri d'un baigneur qui jouit de la fraîcheur de l'eau... René sort triomphant du tourbillon, fend les vagues comme un requin, gagne un rocher qui formait une petite île, et saluant d'un éclat de rire messieurs les gens du roi, les engage ironiquement à venir lui serrer la main.

—Hâtez-vous, messires, leur dit-il, pendant qu'ils se regardent ébahis et confondus... Vous savez qu'une fois le soleil couché, il sera trop tard... Et, tenez..., voici le bel astre qui descend majestueusement vers la mer... Il lui donne le baiser du soir et fait rougir et palpiter toutes ses ondes... Il entre dans son lit, messieurs; vous n'avez plus qu'une minute. Le voilà qui se couche! le voilà couché!.. Il ferme ses rideaux de pourpre et d'or! bonne nuit, et à demain ! Admirable spectacle pour un débiteur poursuivi, acheva René en donnant le coup de grâce aux recors. Je ne sache rien de plus agréable à voir, messieurs, si ce n'est le pied de nez qui orne en ce moment vos figures...

Les gens du roi se retirèrent suffoqués de honte et de rage, et notre héros triomphant regagna le bord.

Il s'aperçut alors que ses ennemis s'étaient vengés en lui enlevant ses habits...

— Morbleu ! s'écria-t-il, le tour est lâche, mais il est bien joué! Après avoir pris tant de costumes aujourd'hui, je ne croyais pas achever le carnaval dans celui de notre premier père... Comment rentrer ainsi chez Marie-Ange? Ou comment retourner à Saint-Malo?

Il allait appeler... à tout hasard, lorsqu'un paquet, lancé par derrière, lui tomba sur la tête.

Il reconnut avec joie ses vêtements, et aperçut Marthe, cachée dans le feuillage... comme la Galatée de Virgile.

— Ces corbeaux emportaient votre dépouille, dit-elle en se couvrant pudiquement les yeux ; mais je la leur ai arrachée pièce à pièce, et la voilà! Mademoiselle y a joint un peignoir blanc pour vous essuyer. Elle vous attend avec M. Luc dans la salle basse.

A la tendre façon dont Marthe prononça ce *monsieur Luc*, René comprit qu'il devait à son nouveau rôle ce dévouement inattendu.

Un quart d'heure après, le canot de René regagnait Saint-Malo, chargé de douze personnes : 1° les deux frères, salués de loin par Marie-Ange; 2° devinez qui? Les dix recors qu'ils avaient retrouvés sur la grève...

Les voyant chercher un bateau de passage, comme des âmes en peine au bord du Léthé, René leur avait proposé galamment d'être leur Caron :

— Passons ensemble le fleuve de l'Oubli, leur avait-il dit avec la grâce que donne la victoire.

Chemin faisant, la substitution de Luc à René (avec promesse de payement sous vingt-quatre heures), fut ac-

ceptée et signée pour les diverses créances, — hormis celle du tailleur-costumier, le plus féroce de tous malheureusement, dont le représentant n'était point là...

Allégé ainsi des trois quarts de son fardeau, René ne put toutefois renoncer à l'occasion d'une petite vengeance.

Comme le canot abordait le quai, couvert encore d'une foule joyeuse :

— Bain pour bain, messieurs les gens du roi ! dit-il en débarquant avec son frère... Et faisant chavirer l'embarcation d'un coup de pied, il plongea dans l'eau tous les recors, aux grands éclats de rire des assistants..

Ainsi finit le lundi-gras de René Du Guay-Trouin. A la faveur du crépuscule, il accompagna son frère jusqu'à la maison parternelle.

— Au revoir, Luc, lui dit-il en le quittant sur la porte, embrasse pour moi notre bonne mère ; prépare tout pour la fête et le bal de M. Trouin, et c'est ici, demain, que je gagnerai ta cause et la mienne !

VIII. — L'AFFAIRE D'HONNEUR.

Un dernier incident devait couronner cette journée si pleine d'aventures. Luc était rentré, et René allait gagner son auberge, lorsque apparut dans l'ombre un inconnu, porteur d'un pied de moustaches, d'une figure de potence, d'une énorme rapière et d'une lettre cachetée de rouge...

— M. Luc Trouin n'est-il pas de retour ? demanda ce messager rébarbatif, en se posant sur la hanche.

René pressentit une méchante affaire, et répondit bravement : C'est moi !

— Voilà donc ma commission faite, reprit l'inconnu qui remit la lettre.

René pria un passant d'arrêter sa lanterne, et lut ce qui suit.

Monsieur Luc Trouin de la Barbinais,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'apprends d'aventure que vous avez la prétention d'épouser Mlle Marie-Ange Bernard... Ayant distingué cette demoiselle à la dernière foire de Dinan, je vous fais savoir que je désire me couper incontinent la gorge avec vous, et que demain, jour de mardi-gras, je me rendrai, à cet effet, à Saint-Malo, où je vous somme de m'indiquer un rendez-vous. Sur ce, Dieu vous ait en sa sainte garde.

Le chevalier ALCIDE DE LA BRILLANTAIS.

— Demain soit, repartit René sans hésitation, au pied du vieux rempart, à sept heures du soir. Je serai exact, portez-en l'assurance à M. de La Brillantais...

Le messager parut surpris de la fermeté de cette réponse, et s'éloigna en répétant : — A demain.

— Le premier spadassin de Dinan ! murmura notre héros en continuant sa route... Quel bonheur que je me sois trouvé là pour me faire tuer à la place de ce cher Luc !...

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 JUILLET AU 10 AOUT.)

POLITIQUE TRANSPYRÉNÉENNE : Un mal de jambe diplomatique. — LES THÉATRES : Incendie de l'Hippodrome. — La comédie au Palais. — M. Trinquelot, professeur de langues. — LES LIVRES : M. N. Martin. — *La chanson du Lin.* — Un gobelet de 3,667 francs. — Les filets et les casseroles de Rossini. — L'exposition des produits chinois. — L'attelage Bencraft. — AVIS AUX ABONNÉS.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, il n'y a plus en France d'Académies, de théâtres, ni de salons ; il n'y a que des colléges électoraux ; il n'y a plus de science, de littérature, ni d'art ; il n'y a que de la politique. Que deviendra donc *Mercure*, à qui la politique est interdite ? Eh bien ! il fera de l'anecdote sans toucher aux questions politiques ; il passera les Pyrénées pour se mettre à l'ordre du jour. Écoutez plutôt.

Le mariage de la jeune reine d'Espagne occupe tous les Espagnols : c'est bien naturel. Il occupe surtout la jeune reine elle-même ; c'est encore plus naturel. Mais on sait ce que sont les mariages d'Etat, mariages de raison par excellence, où l'on s'occupe d'unir les royaumes et non les cœurs, où l'on fait de l'équilibre européen et non du bonheur domestique. Or, l'équilibre européen désespère, depuis deux ans (à ce qu'on dit), la jeune reine d'Espagne. L'Angleterre veut lui donner un mari, la France veut lui en donner un autre, l'Espagne ne veut ni de celui-ci ni de celui-là, et la reine, qui a ses idées, ne veut aucun de ceux qu'on lui propose. Tandis que chaque cabinet lui crie « prenez mon ours », son cœur parle tout bas, et parle (toujours à ce qu'on dit), en faveur d'un prince espagnol : quoi de plus national ? d'un cousin : quoi de plus simple ? en un mot, de l'infant ***, quoi de plus juste ? L'infant *** est jeune, beau, brave et galant. Mais si cela suffit pour plaire à Isabelle, cela ne suffit pas pour concilier les cabinets européens. Ils repoussent l'infant *** à l'unanimité. La diplomatie est bien habile, mais le cœur est habile aussi. Après une année d'intrigues et de contre-intrigues, l'infant obtint dernièrement d'être invité à un bal de la reine. On avait persuadé aux ambassadeurs de toutes les puissances que cette invitation ne compromettrait en rien leurs gouvernements. La grande question du mariage resterait entière après comme avant le bal. Il s'agissait de danser, et voilà tout. M. Bulwer, l'ambassadeur anglais, fut le seul qui ne voulut point entendre raison ; il jura de briller par son absence à la fête où paraîtrait l'infant ***. Le jour arrivé, M. Bulwer s'excuse, en effet, sur un très-grand mal de jambe. Le prétexte pouvait-il être mieux trouvé pour s'absenter d'un bal ? La jeune reine sourit et adresse une seconde lettre à M. Bulwer. Cette fois, il répond qu'il paraîtra par respect pour la reine ; mais qu'il disparaîtra l'instant d'après... Il évitait encore ainsi d'approuver par sa présence celle de l'infant, — auquel il tournerait, pour ainsi dire, le dos, après avoir salué la reine. En fait de grande diplomatie, on sait qu'il n'y a pas de petites choses. Le bal s'ouvre, on danse... L'infant arrive... M. Bulwer arrive aussi... Et, surprise étrange, M. Bulwer reste ! Il est même salué par l'infant, et il lui rend son salut !... Que dis-je ! il cause avec lui pendant deux ou trois minutes !... Puis, comme son mal de jambe ne pouvait être guéri depuis le matin, il va s'asseoir en boitant avec grâce dans un coin du salon royal... Tous ses collègues sont stupéfaits de sa présence, et plus stupéfaits encore de la voir se prolonger. Décidément, se dit l'infant ***, un bon vent a soufflé de Londres, l'Angleterre est pour moi ! ma candidature vogue à pleines voiles !... et il dansa toute la soirée comme un bienheureux... Mais cela n'était rien encore : — où s'arrête l'ambition d'une femme ? La reine avait fait venir M. Bulwer, qui ne pouvait marcher ! elle avait fait rester M. Bulwer, qui devait entrer et sortir ! elle avait fait parler M. Bulwer, qui ne pouvait prononcer un mot ! elle jura de faire danser M. Bulwer, qui ne pouvait se tenir debout !... Elle s'avance vers l'ambassadeur impotent... Elle se fait inviter, comme sait le faire un reine ; tous deux prennent place dans un quadrille, et M. Bulwer danse, vis-à-vis l'infant, avec autant de légèreté que l'infant lui-même ! Pour le coup c'était à n'y rien comprendre, à en perdre la tête, et à jeter sa langue aux chiens... C'est ce que firent tous les ambassadeurs confondus, et sérieusement

furieux contre leur collègue. Celui-ci ne répondit à leur reproche que par un sourire et par ce mot de Talleyrand et de La Fontaine : *attendez la fin!*

La fin, puisqu'il faut abréger, fut que la reine et l'infant, dans l'excès de leur joie, oublièrent de la dissimuler, que le lendemain c'était la nouvelle de tout Madrid, le surlendemain, de toute l'Espagne, et trois jours après, de toute l'Europe ; si bien que, d'après les habiles prévisions de M. Bulwer, la Péninsule entière, et tous les cabinets, et tous les prétendants s'insurgèrent à la fois contre l'infant ***, et qu'il fallut l'exiler au bout de la semaine, pour le repos de l'Espagne et pour l'équilibre européen.

On se souvient qu'il a passé dernièrement à Paris, où sa mélancolie et sa figure ont obtenu les plus grands succès. Aux diplomates qui accouraient en souriant lui faire leurs compliments de condoléance, il répétait en souriant à l'unisson, ces deux maximes politiques : —

1° Quand un mal de jambe ne sert plus à rien, que faut-il faire ?— Il faut danser!

2° Quand on ne peut plus vaincre ses ennemis, quel est le moyen d'en triompher? C'est de les compromettre !

— Et qui vous a enseigné ces belles maximes? lui demandait-on.

— M. Bulwer, ambassadeur d'Angleterre en Espagne, qui a fait mon éducation diplomatique entre deux contre-danses.

—Jamais les théâtres de Paris n'avaient lutté plus courageusement contre la température et la politique. Le nombre des actes et des tableaux s'élève en même temps que le thermomètre de l'ingénieur Chevalier. Le Grand-Opéra multiplie de jour en jour les débuts. Mlle Rapi a obtenu un succès sérieux. Au Théâtre-Français MM. Ballande et Bouchet ont été les heureux entre les débutants. D'autres auraient mérité le même bonheur, surtout le jeune Monrose, qui a gardé quelque chose de la verve et du sourire de son père. Frédéric Lemaître vient de créer à la Porte-Saint-Martin, dans le *Docteur noir*, drame en sept actes, un de ces rôles monstres qui résument tout le talent et toutes les forces d'un acteur. Ce n'est pas peu dire, quand il s'agit de Frédéric. Il a triomphé des quarante degrés de chaleur qui régnaient dans la salle, mais il n'a pu triompher de la longueur de la pièce, dont le succès est demeuré au-dessous du thermomètre. La royauté du boulevard reste pour quelque temps encore à l'*Ambigu-Comique*, où le *Marché de Londres* continue son succès de double et triple queue. MM. Souvestre et Bourgeois ont porté au Vaudeville, avec un grand talent d'émotion, le sujet si terrible et si touchant de Werther. Leur *Charlotte* fait ou fera pleurer toutes les femmes. Il y a dans ce petit drame une grande idée. Werther se manque en voulant se tuer, et devient l'époux de Charlotte à la fin du premier acte. Au second acte, qu'arrive-t-il? Werther est infidèle, et c'est Charlotte qui se tue de désespoir. On voit que la morale de la pièce est contre les mariages de passion. Le Gymnase, jaloux du Vaudeville, vient de ressusciter *Clarisse Harlowe*, immense succès... pour Mlle Rose Chéri.

— Les *Fleurs animées*, d'après Granville, ont, au théâtre de la Bourse, un jardinier très-naïf et très-amusant dans la personne de l'acteur Têtard. Ce jeune homme, plein d'avenir, s'élève de rôle en rôle ; il justifie de jour en jour toutes les espérances qu'il avait données.

— Le théâtre des Jeunes-Elèves, dirigé par M. Comte, a donné dernièrement une brillante représentation au bénéfice d'Alfred, son vieux pensionnaire, après vingt-sept années de service. *Riquet à la houppe*, comédie-féerie, qui faisait partie de cette représentation, a excité un fou-rire parmi les nombreux habitués du spectacle enfantin. La foule de lycéens en vacances, qui encombre tous les soirs l'entrée de cette jolie salle, obstruait tellement le passage Choiseul, qu'elle a nécessité l'agrandissement du vestibule. Rien n'est, dit-on, plus riche ni plus gracieux que la nouvelle entrée, pour laquelle on a choisi un style d'architecture à la fois élégant et original.

— Et l'Hippodrome aussi allait de succès en succès, et il comptait tellement sur sa prospérité, qu'il se croyait suffisamment gardé par un invalide, — sans le moindre pompier ni la moindre pompe. Sécurité fatale ! Le feu a pris une belle nuit au magasin des costumes, c'est-à-dire à des monceaux de toile, de velours, de soie, de gaze, de carton et de papier. Tout le tournoi du moyen âge, qu'on répétait encore, y a passé... Les chevaux, épouvantés par la flamme, refusaient de sortir... Il a fallu les lancer de force dans toutes les directions.., et puis courir après... Mlle Mogador a retrouvé le sien à deux lieues de là... et le cheval et l'écuyère en pleurent encore de joie... Quant aux singes, ç'a été un véritable combat. Les pauvres bêtes s'obstinaient à mourir dans les décombres. Ils luttaient corps à corps avec les paysans et les gardes municipaux. Enfin on a alléché l'un d'eux avec un morceau de chair fumante... Il s'est élancé dehors et tous les autres l'ont suivi. Qui eût jamais cru que les singes fussent aussi moutons que cela ? L'Hippodrome était assuré ; il renaît donc de ses cendres, comme le Phénix, et il annonce aujourd'hui même sa réouverture.

— Nous sortirons, s'il vous plaît, des théâtres... par le Palais, cet éternel spectacle des mœurs. La comédie n'est pas souvent amusante aux théâtres. Elle l'est toujours à la police correctionnelle. Si *Mercure* n'avait rien à faire, il passerait tous les jours quelques heures à la 7e chambre. Il y est allé l'autre jour par hasard, et voici ce qu'il a vu et entendu :

M. Trinquelot est accusé d'avoir battu sa femme, et accusé par sa femme elle-même. C'est un énorme monsieur de cinquante ans, gourmé, pincé, raide comme un pieu, le menton enfoncé dans une haute cravate blanche, dont les bouts voltigent comme deux ailes, à la mode du Directoire. M. Trinquelot est professeur de langues, et respecte beaucoup plus sa profession que sa femme. On le verra, du reste, au choix particulier de ses expressions, à l'égard de l'une et de l'autre.

« M. le président, dit-il en se posant avec dignité, si madame Trinquelot avait le moindre souci de l'importance du nom que je lui ai conféré, elle se fût bien gardée du scandale de sa poursuite. Le grand Napoléon, dont les idées se sont souvent rencontrées avec les miennes, disait qu'il faut laver son linge sale en famille. Ma femme aurait dû se rappeler ce *mott*, que je lui ai souvent cité.

— Pourquoi avez-vous battu votre femme? demande le président.

— Je me garderai bien de le dire, répond M. Trinquelot avec un surcroît de majesté. J'ai trop de respect pour mon caractère sacré d'homme, de mari et de professeur de langues. Un autre illustre empereur, que l'on pourrait, à certains égards, comparer au grand Napoléon, déjà nommé, et avec lequel aussi mes idées se sont rencontrées souvent, a dit quelque part : La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.

— Ce sont là des insinuations que rien ne justifie. Vous avez porté au visage de votre femme des coups qui ont amené l'effusion du sang.

— Ceci, monsieur le président, est une figure de rhétorique que nous appelons exagération. Le fait est que l'ongle de mon index s'étant trouvé en contact avec l'épiderme de la joue de madame Trinquelot, une gouttelette rougeâtre est apparue... Si c'est là une effusion de sang, alors je n'ai plus aucune teinture de la langue de Bossuet, une des six que je professe.

— Nous allons entendre les témoins. »

Ceci fut le second acte de la comédie. Un petit homme s'avance à la barre, sec, jaune, nerveux, claquant des dents et tremblant des pieds à la tête. Il n'a qu'une réponse et qu'un refrain : *Je voudrais bien m'en aller !*

« Vous avez vu M. Trinquelot battre sa femme. Dites toute la vérité.

— Je n'ai rien vu, monsieur le président, et *je voudrais bien m'en aller...*

— Prenez votre temps et remettez-vous.

— J'ai un frisson de l'occiput à l'orteil... Ce n'est pas ma faute. La mère dont je suis l'unique fruit m'a légué son unique tempérament nerveux et impressionnable... L'auguste appareil de la justice, la chaleur, je sens que je me dérobe... *Je voudrais bien m'en aller.* »

Au lieu de cela, on lui donne un siége, et il reprend en s'y laissant choir :

« Daignez agréer mes excuses, mais j'ai peur de tout !... Le pétard le plus enfantin me donne des frissonnements intraduisibles. C'est la Révolution qui est cause de cela. C'est que je l'ai traversée, cette horrible époque. J'avais vingt-neuf mois lors des massacres de septembre...

— Cessez de divaguer ainsi et répondez...

— Impossible, monsieur, impossible ; je sens que je m'en vas sous moi... Permettez que je vous tire ma révérence.

— Avez-vous vu le prévenu battre sa femme, oui ou non ?

— Allons, voilà que ça me tient dans le ventre, à présent... Les émotions me font toujours cet effet... Monsieur le président, vous direz tout ce que vous voudrez, mais *il faut absolument que je m'en aille...* »

Et le petit bonhomme se sauve, en effet, tenant son ventre dans les deux mains, la figure aussi écarlate qu'il l'avait pâle en entrant.

Malheureusement il y avait, au défaut de témoignage, un certificat de médecin, et M. Trinquelot fut condamné à deux cents francs d'amende et aux dépens, malgré sa vénération pour sa personne et son état...

Encore une fois, nous vous jurons que cette comédie valait tous les spectacles qu'on donne en ce moment à Paris.

— Toute la littérature est aux champs ou en voyage, si bien qu'il ne paraît plus de nouveaux livres... Mais les anciens reparaissent et les meilleurs sont honorés d'une seconde édition. C'est ce qui vient d'arriver aux *Poëtes contemporains de l'Allemagne*, par M. N. Martin, ouvrage excellent publié par MM. Renouard, et dont nous avions cité à nos lecteurs un fragment si remarquable. Il n'y a pas plus de cinq à six mois de cela, et déjà épuisés sous le format in-8°, les *Poëtes de l'Allemagne* reçoivent la consécration populaire du format-Charpentier. Ce simple fait ne vaut-il pas tous les éloges, et pouvons-nous mieux recommander à nos lecteurs l'œuvre de M. Martin? L'auteur, du reste, en étudiant les poëtes, ne fait que juger ses pairs. Il en a donné mille preuves dans ses premiers ouvrages, et en voici une de plus qu'il nous envoie, en attendant un *Voyage dans le Tyrol autrichien*, que nous parcourrons bientôt avec lui. La *Chanson du lin* mériterait, par sa naïveté poétique, d'être répétée en chœur par tous les paysans et par tous les ouvriers qui cultivent et travaillent cet élément de tant d'industries.

LA CHANSON DU LIN.

Pourquoi ne pas chanter le lin?
Le blé compte assez de poëtes.
— Plus d'un le chantait, dont la faim
A glacé les lèvres muettes.

Je chante le lin qu'on bénit
Dans les vallons et les montagnes;
Le lin nourricier qui fournit
Le travail aux pauvres campagnes;

Le lin qui protége les mœurs,
En rassemblant au seuil tranquille,
Les parents, les fils et les sœurs
Autour de l'aïeule qui file.

Sous les doigts prompts du tisserand
La trame se remplit sans trêve :
Lundi la toile s'entreprend,
Samedi soir elle s'achève.

Puis c'est le tour du blanchisseur.
Le lin tissé, dans les prairies
S'étend, sur la molle épaisseur
Des herbes hautes et fleuries.

Aux baisers de l'air, du soleil,
Le lin qu'à flots clairs l'onde assiége,
S'embellit d'un éclat pareil
Aux vierges flocons de la neige.

— Et le prodige est accompli!
Maintenant, taillez dans la toile;
Comme une aile, au mât assoupli
Qu'elle palpite, blanche voile!

Qu'elle brille au banquet royal
Sous le vermeil qui la décore!
Sous le chaume, au repas frugal,
Qu'elle brille bien plus encore!

Honneur plus grand! si le soldat,
Blessé d'une balle trop sûre,
S'arrache sanglant du combat,
Qu'on l'effile sur sa blessure!

Linge usé, lambeau sans valeur,
Sa gloire n'est pas éclipsée,
Car transformé par le fouleur,
Il porte en tous lieux la pensée.

N. MARTIN.

— Il y a quelque temps, on vendait un gobelet à Londres, et c'était à qui mettrait son enchère sur ce gobelet... Il monta à cent francs, à deux cents, à mille, à quinze cents, à deux mille, enfin à trois mille six cent soixante-sept francs. Il fut adjugé pour cette somme énorme à M. Isachs, marchand de bric-à-brac. Quel est donc ce gobelet, et qui peut lui donner un si grand prix? D'abord, il a près de cent ans. En 1764, le maire de Strafford l'a offert au célèbre comédien Garrick. Celui-ci, ou son héritier, le céda à M. Davisson, banquier de Londres, et c'était la succession de ce dernier qui le faisait vendre à l'encan. Voilà pour l'histoire. Quant à la matière et à la forme, le gobelet est fait de simple bois de mûrier, entouré de cercles de vermeil, et sculpté sur toutes les faces et sur le couvercle; le tout a environ onze pouces de haut... Mais encore une fois pourquoi 3,667 fr.? C'est que les sculptures de ce gobelet représentent les principales scènes des pièces de Shakspeare; c'est qu'enfin ce gobelet a été taillé, en 1756, par l'horloger Scharp, dans le bois du mûrier planté en 1609 par Shakspeare lui-même, auprès de sa maison de Strafford! Et voilà pourquoi il s'appelle le gobelet de Shakspeare. O généreuses illusions de la gloire!

— A propos de curiosités, il paraît qu'on va vendre à Bologne les lignes, les filets et la batterie de cuisine de Rossini. Ce grand homme, qui se bornait depuis quinze ans à être le plus inébranlable pêcheur à la ligne et le plus adroit cuisinier des cinq parties du monde, vient de renoncer à cette gloire et à tous ses fragiles instruments, dans un beau mouvement d'émulation. Il s'est souvenu qu'un personnage de son nom avait fait autrefois *Le Barbier de Séville, Guillaume Tell* et dix autres chefs-d'œuvre de musique, qui lui ont mérité une statue dans le temple de l'harmonie parisienne, et il s'est mis décidément à écrire pour notre Académie royale un opéra qui égalera, dit-on, le mérite et la renommée de ceux de l'ancien Rossini. MM. Niédermeyer et Gustave Vaëz l'assistent dans son travail, et envoient toutes les semaines un bulletin à M. Léon Pillet. Le grand homme est au quatrième acte, et il n'a pas encore repris une seule fois ses lignes et ses casseroles. Néanmoins M. Léon Pillet ne sera tout à fait tranquille que quand ces jouets de l'Achille musical auront été vendus à l'encan. Lui-même offre cinquante pistoles du four de campagne et dix mille livres de la ligne de fond.

— L'attention des Parisiens qui sont encore à Paris s'est vivement portée sur les produits rapportés de Chine par nos délégués industriels, et exposés depuis le 17 juillet dans la rue Neuve-Saint-Laurent. On a surtout remarqué les joujous, les albums d'agriculture, les pipes à l'opium, les sabres verts des mandarins, les armes des soldats, les ustensiles de ménage et les pieds de dames reproduits en cire. Il faut voir ces pieds pour y croire! Les doigts et le talon sont si bien ramenés sous la plante, que le tout offre à peu près la grosseur d'un œuf de poule. C'est hideux! La dame chinoise se meut sur les pouces à l'aide d'un bâton, en se balançant comme un canard engraissé. Les Chinois assurent qu'ils ne peuvent fixer l'inconstance de leurs femmes qu'en les empêchant ainsi de marcher. Les paysannes qui ne peuvent se réduire les pieds, les dissimulent au moyen d'un morceau de bois attaché sous le talon avec des bandelettes. O civilisation du grand empire! Les mains ont un autre agrément, ce sont des ongles qui ressemblent à de véritables griffes.

On peut se figurer, rue Saint-Laurent, toute la population chinoise : les lettrés avec la plume de paon, croix d'honneur du pays, et les mandarins avec leurs deux sabres verts, avec lesquels on fait le moulinet devant eux, leur plaque sur la poitrine et leur bouton au chapeau; le bourgeois sous son paletot flottant, le soldat sous ses armes étranges, et les femmes dans leurs costumes, que de jolies Parisiennes ont essayés, dit-on, avec le plus grand succès. Avis aux modistes pour cet hiver!

La bimbeloterie est d'une variété prodigieuse et d'un travail inimaginable.

Quelques pièces d'orfévrerie étonneront nos plus habiles ciseleurs.

Les armes et la coutellerie sont fort élémentaires, mais d'une modicité de prix à humilier Châtellerault. Les cartes et les plans, surtout celui de Canton, avec sa ville flottante et ses bateaux de fleurs, l'album des vers à soie, publié par un empereur, les dessins de tentures et d'étoffes, forment un ensemble très-instructif et dont nos artistes industriels tireront un grand parti.

Quant aux soies et aux tissus de tout genre, ils sont fort curieux assurément, mais ils n'ont rien d'inquiétant pour les habiles ouvriers de nos manufactures.

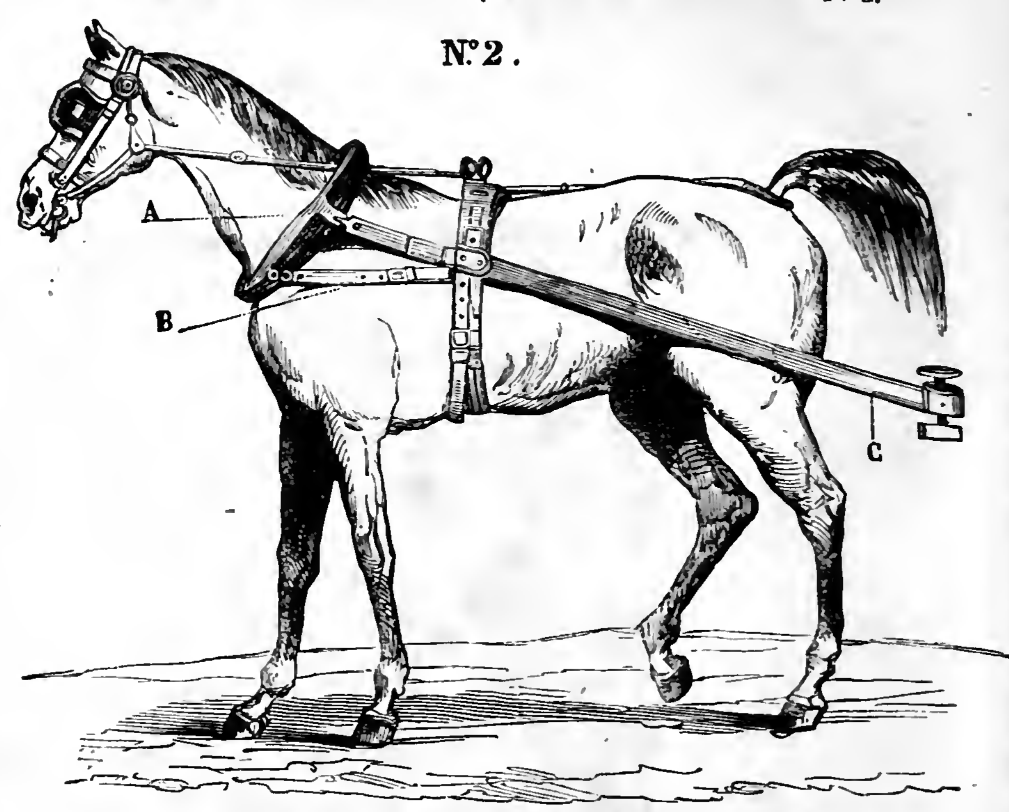
— Voici une découverte qui n'arrive point de Chine, et qui n'en a pas moins de chances de succès. C'est le nouveau système de M. Bencraft pour atteler et seller les chevaux. Cela intéresse tant de personnes... et tant de bêtes, que nous devons en faire part au public. Et puis, il est noble et généreux de s'occuper des chevaux,—par les chemins de fer qui courent, ou qui ne courent pas! Le système Bencraft est aussi simple qu'ingénieux. Il consiste, 1° pour l'attelage, à remonter de beaucoup le point où le trait s'attache au collier, ce qui laisse au cheval toute sa liberté de mouvements; 2° pour

la selle, à poser une plaque d'acier élastique portant sur les arçons, auxquels elle est perpendiculaire, de façon que le cavalier ne pèse jamais directement sur le cheval et sur un seul point, mais sur toute la partie solide de la selle.—Le vainqueur du dernier grand steeple-chase de la Croix-de-Berny, M. W. Peel, a dû son triomphe à la selle Bencraft.

Un juge expert, M. le baron de Curnieu, raconte ainsi l'expérience qu'il a faite de l'attelage remonté :

« J'ai attelé avec le collier de M. Bencraft un cheval de cabriolet à moi bien connu, et cela six heures par jour dans Paris pendant une semaine; il a marché mieux que d'habitude. Je lui ai fait faire un voyage d'une quarantaine de lieues en quatre jours, même résultat. Enfin, j'ai attelé au cabriolet un cheval qui ne l'avait peut-être été que fort peu, et qui, à ma connaissance, ne l'avait pas été de deux mois; j'ai attelé à la charrette un vieux cheval de selle dont les épaules n'étaient pas faites et qu'un collier ordinaire venait d'écorcher; la blessure a séché, même pendant le travail, sous le collier Bencraft. Or, tous ceux qui attellent des chevaux savent la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de *faire les épaules* sans les écorcher, ou au moins *sans les friser*. » Mais une gravure parlera plus éloquemment que tous ces éloges; voici l'image d'un cheval attelé suivant le système Bencraft.

P.-C.



Cheval attelé suivant le système Bencraft. A, point de traction. B, courroie.

AVIS AUX ABONNÉS.

Les abonnés du *Musée des familles* qui l'ont suivi depuis sa fondation jusqu'à ce jour ont pu remarquer les progrès soutenus de la rédaction, de l'administration, de la gravure, de l'impression et du papier. Ces progrès les auront frappés, surtout dans les derniers volumes. Un simple coup d'œil jeté sur la collection convaincrait, à cet égard, les plus incrédules. Décidés à marcher toujours en avant, et à maintenir notre Recueil au-dessus de toute concurrence, nous allons l'améliorer encore et le développer tout à la fois, à partir d'octobre prochain, au moyen d'une distribution nouvelle et d'une minime augmentation de prix.

1° Amélioration. Nous acquerrons des caractères neufs, et nous ferons tirer, sécher et satiner à loisir chaque livraison un mois d'avance, ce qui doublera la netteté de l'impression, la finesse des gravures et l'éclat du papier. Le *Musée des familles* pourrra désormais braver la comparaison avec les plus brillants chefs-d'œuvre de la typographie illustrée.

Mais comment concilierons-nous ce tirage fait un mois d'avance avec l'actualité du *Mercure*, cette partie vivante du *Musée*, qui lui donne l'intérêt d'un journal mensuel? C'est pour résoudre ce problème que nous élargirons et distribuerons autrement notre cadre.

2° Développements. Les deux feuilles d'impression (16 pages, 32 colonnes) qui composent chaque livraison seront divisées en deux parties inégales. Les sept premiers huitièmes renfermeront, comme de coutume, les études spéciales, les articles variés, les nouvelles morales, qui forment notre Bibliothèque et notre Musée proprement dits. Dans le dernier huitième, nous continuerons d'insérer les nouvelles, les découvertes et les curiosités importantes de la science, de la littérature, des arts, des travaux publics, des salons même et des modes, qui ont aussi leur côté grave, en un mot tous les faits qui joignent à l'intérêt du moment un intérêt d'avenir, — dont il convient de fixer le souvenir par une gravure explicative, et qu'il peut être utile et agréable de retrouver dans notre Recueil, non-seulement au bout d'un mois, mais encore après de longues années. Ce sera là la portion solide et durable de ce que nous appelons notre Journal. Reléguée trop souvent jusqu'ici dans le *Mercure*, elle méritait une place plus considérable. Reste la portion légère, anecdotique, amusante, passagère, en un mot, de l'ancien *Mercure*. Cette causerie, nous le savons, a son prix et son charme. Loin d'être sacrifiée par nous, elle sera plus actuelle, plus complète et plus étendue qu'auparavant. Nous l'imprimerons et la tirerons à part, au dernier moment, sur les deux pages intérieures de la couverture des livraisons, à laquelle nous consacrerons désormais un papier plus clair et plus fin.

De cette façon, l'ensemble du *Musée* contiendra chaque mois, en plus, deux pages de trois colonnes, ce qui donnera tous les ans à nos lecteurs un bénéfice de soixante-douze colonnes. Les abonnés qui voudront conserver ces *Mercures* tirés à part n'auront qu'à réunir toutes les couvertures de l'année. Ils auront ainsi une double collection.

3° Augmentation du prix d'abonnement. Cette augmentation sera de 80 centimes par an. Le nouveau prix sera donc, à partir d'octobre 1846 : 6 francs pour Paris et 7 francs 50 c. pour les départements.

Tous nos abonnés sans exception, nous en avons la confiance, trouveront une augmentation si légère plus que justifiée par les améliorations déjà réalisées depuis douze ans, à plus forte raison par les nouveaux progrès et l'heureux développement que nous allons réaliser. Il va sans dire que, en même temps que nos gravures se perfectionneront encore, notre rédaction sera plus que jamais instructive, amusante, religieuse, morale, et plus que jamais signée des meilleurs noms de notre littérature. On en trouvera la preuve à la fin du numéro de septembre prochain, dans la table détaillée du 13e volume, et dans la liste des articles qui formeront le volume suivant.

Nous publierons prochainement une table complète, alphabétique et méthodique, par ordre d'auteurs et par ordre de matières, des dix premiers volumes du *Musée des Familles*.

Erratum important. La gravure de la page 297, numéro de juillet dernier, représente la *Grotte de Notre-Dame de la Balme*, et non l'*Eglise de Saint-Maurice, à Vienne*.

LE PAVILLON SUR L'EAU.

NOUVELLE CHINOISE.



Dans la province de Canton, à quelques *li* de la ville, demeuraient porte à porte deux riches Chinois retirés des affaires; à quelle époque, c'est ce qu'il importe peu de savoir, les contes n'ont pas besoin d'une chronologie

bien précise. L'un de ces Chinois s'appelait Tou, et l'autre Kouan ; Tou avait occupé de hautes fonctions scientifiques. Il était *hanlin* et lettré de la Chambre de jaspe ; Kouan, dans des emplois moins relevés, avait su amasser de la fortune et de la considération.

Tou et Kouan, que reliait une parenté éloignée, s'étaient aimés autrefois. Plus jeunes, ils se plaisaient à se réunir avec quelques-uns de leurs anciens condisciples, et, pendant les soirées d'automne, ils faisaient voltiger le pinceau chargé de noir sur le treillis du papier à fleurs, et célébraient par des improvisations la beauté des reines-marguerites, tout en buvant de petites tasses de vin ; mais leurs deux caractères, qui ne présentaient d'abord que des différences presque insensibles, devinrent, avec le temps, tout à fait opposés. Telle une branche d'amandier qui se bifurque et dont les baguettes, rapprochées par le bas, s'écartent complétement au sommet, de sorte que l'une répand son parfum amer dans le jardin, tandis que l'autre secoue sa neige de fleurs en dehors de la muraille.

D'année en année, Tou prenait de la gravité ; son ventre s'arrondissait majestueusement, son triple menton s'étageait d'un air solennel, il ne faisait plus que des distiques moraux bons à suspendre aux poteaux des pavillons.

Kouan, au contraire, semblait se ragaillardir avec l'âge, il chantait plus joyeusement que jamais le vin, les fleurs et les hirondelles. Son esprit, débarrassé des soins vulgaires, était vif, alerte comme celui d'un jeune homme, et quand le mot qu'il fallait enchâsser dans un vers avait été donné, sa main n'hésitait pas un seul instant.

Peu à peu les deux amis s'étaient pris d'animosité l'un contre l'autre. Ils ne pouvaient plus se parler sans s'égratigner de paroles piquantes, et ils étaient comme deux baies de ronces, hérissés d'épines et de griffes. Les choses en vinrent au point qu'ils n'eurent plus aucun rapport ensemble et firent pendre, chacun de son côté, à la façade de leurs maisons, une tablette portant la défense formelle qu'aucun des habitants du logis voisin, sous quelque prétexte que ce fût, en franchît jamais le seuil.

Ils auraient bien voulu pouvoir déraciner leurs maisons et les planter ailleurs ; malheureusement cela n'était pas possible. Tou essaya même de vendre sa propriété ; mais il n'en put trouver un prix raisonnable, et d'ailleurs il en coûte toujours de quitter les lambris sculptés, les tables polies, les fenêtres transparentes, les treillis dorés, les siéges de bambou, les vases de porcelaine, les cabinets de laque rouge ou noire, les cartouches d'anciens poëmes, qu'on a pris tant de peine à disposer ; il est dur de céder à d'autres le jardin qu'on a planté soi-même de saules, de pêchers et de pruniers, où l'on a vu, chaque printemps, s'épanouir la jolie fleur de méï ; chacun de ces objets attache le cœur de l'homme avec un fil plus ténu que la soie, mais aussi difficile à rompre qu'une chaîne de fer.

A l'époque où Tou et Kouan étaient amis, ils avaient fait élever dans leur jardin chacun un pavillon, sur le bord d'une pièce d'eau commune aux deux propriétés : c'était un plaisir pour eux de s'envoyer du haut du balcon des salutations familières et de fumer la goutte d'opium enflammé sur le champignon de porcelaine en échangeant des bouffées bienveillantes ; mais depuis leurs dissensions, ils avaient fait bâtir un mur qui séparait l'étang en deux portions égales ; seulement, comme la profondeur du bassin était grande, le mur s'appuyait sur des pilotis formant des espèces d'arcades basses, dont les baies laissaient passer les eaux sur lesquelles s'allongeaient les reflets du pavillon opposé.

Ces pavillons comptaient trois étages avec des terrasses en retraite. Les toits, retroussés et courbés aux angles en pointes de sabot, étaient couverts de tuiles rondes brillantes et semblables aux écailles qui papelonnent le ventre des carpes ; sur chaque arête se profilaient des dentelures en forme de feuillages et de dragons. Des piliers de vernis rouge, réunis par une frise découpée à jours, comme la feuille d'ivoire d'un éventail, soutenaient cette toiture élégante. Leurs fûts reposaient sur un petit mur bas, plaqué de carreaux de porcelaine disposés avec une agréable symétrie, et bordé d'un garde-fou d'un dessin bizarre, de manière à former devant le corps de logis une galerie ouverte.

Cette disposition se répétait à chaque étage, non sans quelques variantes : ici les carreaux de porcelaine étaient remplacés par des bas-reliefs représentant divers sujets de la vie champêtre ; un lacis de branches curieusement difformes et faisant des coudes inattendus, se substituait au balcon ; des poteaux, peints de couleurs vives, servaient de piédestaux à des chimères verruqueuses, à des monstres fantastiques, produit de toutes les impossibilités soudées ensemble. L'édifice se terminait par une corniche évidée et dorée, garnie d'une balustrade de bambou aux nœuds égaux, ornée à chaque compartiment d'une boule de métal. L'intérieur n'était pas moins somptueux : aux parois des murailles, des vers de Touchi et de Litaipe étaient écrits d'une main agile par lignes perpendiculaires, en caractères d'or sur fond de laque. Des feuilles de talc laissaient filtrer à travers les fenêtres un jour laiteux et couleur d'opale, et sur leur rebord, des pots de pivoine, d'orchis, de primevères de la Chine, d'érythrine à fleurs blanches, placés avec art, réjouissaient les yeux par leurs nuances délicates. Des carreaux, d'une soie magnifiquement ramagée, étaient disposées dans les coins de chaque chambre ; et sur les tables, qui renvoyaient des reflets comme un miroir, on trouvait toujours des cure-dents, des éventails, des pipes d'ébène, des pierres de porphyre, des pinceaux, et tout ce qui est nécessaire pour écrire.

Des rochers artificiels, dans l'interstice desquels des saules, des noyers plongeaient leurs racines, servaient du côté de la terre de base à ces constructions ; du côté de l'eau elles portaient sur des poteaux de bois indestructible.

C'était en réalité un coup d'œil charmant de voir le saule précipiter du haut de ces roches vers la surface de l'eau ses filaments d'or et ses houppes de soie, et les couleurs brillantes des pavillons reluire dans un cadre de feuillages bigarrés.

Sous le cristal de l'onde, folâtraient par bandes des poissons d'azur écaillés d'or ; des flottes de jolis canards à cols d'émeraude manœuvraient en tous sens, et les larges feuilles du nymphœa-nelumbo s'étalaient paresseusement sous la transparence diamantée de ce petit lac alimenté par une source vive.

Excepté vers le milieu, où le fond était formé d'un sable argenté d'une finesse extraordinaire, et où les bouillons de la source qui sourdait n'eussent pas permis à la végétation aquatique d'implanter ses fibrilles, tout le reste de l'étang était tapissé du plus beau velours vert qu'on puisse imaginer, par des nappes de cresson vivace.

Sans cette vilaine muraille, élevée par l'inimitié réciproque des deux voisins, il n'y eût pas eu assurément, dans toute l'étendue de l'Empire du milieu, qui, comme on sait, occupe plus des trois quarts du monde, un jardin plus pittoresque et plus délicieux ; chacun eût agrandi sa propriété de la vue de celle de l'autre ; car l'homme ici-bas ne peut prendre des objets que l'apparence.

Telle qu'elle était cependant, un sage n'eût pas souhaité,

pour terminer sa vie dans la contemplation de la nature et les amusements de la poésie, une retraite plus fraîche et plus propice.

Tou et Kouan avaient gagné à leur mésintelligence une muraille pour toute perspective, et s'étaient privés réciproquement de la vue des charmants pavillons, mais ils se consolaient par l'idée d'avoir fait tort chacun à son voisin.

Cet état de choses régnait déjà depuis quelques années : les orties et les mauvaises herbes avaient envahi les sentiers qui conduisaient d'une maison à l'autre. Les branches d'arbustes épineux s'entre-croisaient, comme si elles eussent voulu intercepter toute communication ; on eût dit que les plantes comprenaient les dissensions qui divisaient les deux anciens amis, et y prenaient part en tâchant de les séparer encore davantage.

Pendant ce temps, les femmes de Tou et de Kouan avaient chacune donné le jour à un enfant. Mme Tou était mère d'une charmante fille, et Mme Kouan, d'un garçon le plus joli du monde. Cet heureux événement, qui avait mis la joie dans les deux maisons, était ignoré de part et d'autre, car, bien que leurs propriétés se touchassent, les deux Chinois vivaient aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils eussent été séparés par le fleuve Jaune ou la grande muraille ; les connaissances communes évitaient toute allusion à la maison voisine, et les serviteurs, s'ils se rencontraient par hasard, avaient ordre de ne se point parler sous peine du fouet et de la *cangue*.

Le garçon s'appelait Tchin-Sing, et la fille, Ju-Kiouan, c'est-à-dire la perle et le jaspe ; leur parfaite beauté justifiait le choix de ces noms. Dès qu'ils furent un peu grandelets, la muraille, qui coupait l'étang en deux et bornait désagréablement la vue de ce côté, attira leur attention, et ils demandèrent à leurs parents ce qu'il y avait derrière cette clôture si singulièrement posée au milieu d'une pièce d'eau, et à qui appartenaient les grands arbres dont on apercevait la cime.

On leur répondait que c'était l'habitation de gens bizarres, quinteux, revêches et de tout point insociables, et que cette clôture avait été faite pour se défendre du contact de si méchants voisins.

Cette explication avait suffi à ces enfants, ils s'étaient accoutumés à la muraille et n'y prenaient plus garde.

Ju-Kiouan croissait en grâces et en perfections ; elle était habile à tous les travaux de son sexe, et maniait l'aiguille avec une adresse incomparable. Les papillons qu'elle brodait sur le satin semblaient vivre et battre des ailes, vous eussiez juré entendre le chant des oiseaux qu'elle fixait au canevas ; plus d'un nez abusé se colla sur ses tapisseries pour respirer le parfum des fleurs qu'elle y semait. Les talents de Ju-Kiouan ne se bornaient pas là, elle savait par cœur le livre des Odes et les cinq règles de conduite ; jamais main plus légère ne jeta sur le papier de soie des caractères plus hardis et plus nets. Les dragons ne sont pas plus rapides dans leur vol, que son poignet lorsqu'il fait pleuvoir la pluie noire du pinceau. Elle connaissait tous les modes de poésies, le *Tardif*, le *Hâté*, l'*Élevé* et le *Rentrant*, et composait des pièces pleines de mérite sur les sujets qui doivent naturellement frapper une jeune fille, le retour des hirondelles, les saules printaniers, les reines-marguerites et autres objets analogues. Plus d'un lettré qui se croit digne d'enfourcher le cheval d'or, n'eût pas improvisé avec autant de facilité.

Tchin-Sing n'avait pas moins profité de ses études, son nom se trouvait être des premiers sur la liste des examens. Quoiqu'il fût bien jeune, il eût pu se coiffer du bonnet noir, et déjà toutes les mères pensaient qu'un garçon si avancé dans la science ferait un excellent gendre et parviendrait bientôt aux plus hautes dignités littéraires ; mais Tchin-Sing répondait d'un air enjoué aux négociateurs qu'on lui envoyait, qu'il était trop tôt, et qu'il désirait jouir encore quelque temps de sa liberté. Il refusa successivement Hongiu, Lo Mengli, Oma, Pofo et autres jeunes personnes fort distinguées. Jamais, sans excepter le beau Fangan, dont les dames remplissaient la voiture d'oranges et de sucreries lorsqu'il revenait de tirer de l'arc, jeune homme ne fut plus choyé et ne reçut plus d'avances : mais son cœur paraissait insensible à l'amour, non par froideur, car à mille détails on pouvait deviner que Tchin-Sing avait l'âme tendre ; on eût dit qu'il se souvenait d'une image connue dans une existence antérieure, et qu'il espérait retrouver dans celle-ci. On avait beau lui vanter les sourcils de feuille de saule, les pieds imperceptibles, et la taille de libellule des beautés qu'on lui proposait, il écoutait d'un air distrait et comme pensant à tout autre chose.

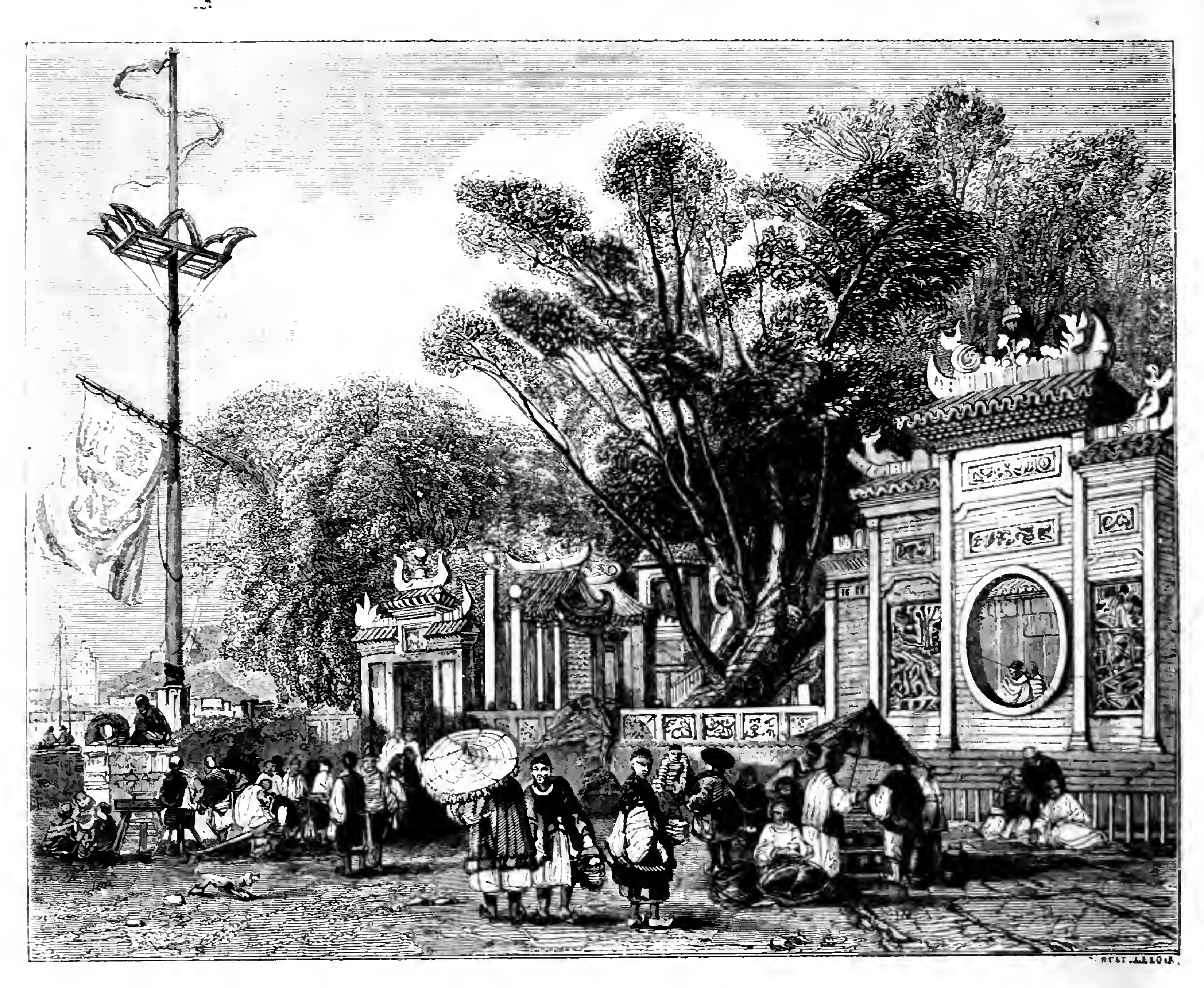
De son côté Ju-Kiouan ne se montrait pas moins difficile, elle éconduisait tous les prétendants. Celui-ci saluait sans grâce, celui-là n'était pas soigneux sur ses habits ; l'un avait une écriture lourde et commune, l'autre ne savait pas le livre des vers, ou s'était trompé sur la rime ; bref, ils avaient tous un défaut quelconque. Ju-Kiouan en traçait des portraits si comiques, que ses parents finissaient par en rire eux-mêmes, et mettaient à la porte, le plus poliment du monde, le pauvre aspirant qui croyait déjà poser le pied sur le seuil du pavillon oriental.

A la fin les parents des deux enfants s'alarmèrent de leur persistance à repousser tous les partis qu'on leur présentait. Mme Tou et Mme Kouan, préoccupées sans doute de ces idées de mariage, continuaient dans leurs rêves de nuit leurs pensées de jour. — Un des songes qu'elles firent les frappa particulièrement. Mme Kouan rêva qu'elle voyait sur la poitrine de son fils Tchin-Sing, une pierre de jaspe si merveilleusement polie, qu'elle jetait des rayons comme une escarboucle ; de son côté Mme Tou rêva que sa fille portait au cou une perle du plus bel orient et d'une valeur inestimable. Quelle signification pouvaient avoir ces deux songes ? celui de Mme Kouan présageait-il à Tchin-Sing les honneurs de l'Académie impériale, et celui de Mme Tou voulait-il dire que Ju-Kiouan trouverait quelque trésor enfoui dans le jardin ou sous une brique de l'âtre. Une telle explication n'avait rien de déraisonnable, et plus d'un s'en fût contenté ; mais les bonnes dames virent dans ce songe des allusions à des mariages extrêmement avantageux que devaient bientôt conclure leurs enfants. Malheureusement Tchin-Sing et Ju-Kiouan persistaient plus que jamais dans leur résolution, et démentaient la prophétie.

Kouan et Tou, quoiqu'ils n'eussent rien rêvé, s'étonnaient d'une pareille opiniâtreté, le mariage étant d'ordinaire une cérémonie pour laquelle les jeunes gens ne montrent pas une aversion si soutenue ; ils s'imaginèrent que cette résistance venait peut-être d'une inclination préconçue ; mais Tchin-Sing ne faisait la cour à aucune jeune fille, et nul jeune homme ne se promenait le long des treillis de Ju-Kiouan. Quelques jours d'observation suffirent pour en convaincre les deux familles. Mme Tou et Mme Kouan crurent plus que jamais aux grandes destinées présagées par le rêve.

Les deux femmes allèrent, chacune de son côté, consulter le bonze du temple de Fô, un bel édifice aux toits découpés, aux fenêtres rondes, tout reluisant d'or et de vernis, plaqué de tablettes votives, orné de mâts d'où flottent des bannières de soie historiées de chimères et de dragons, ombragé d'arbres millénaires et d'une grosseur monstrueuse,

Après avoir brûlé du papier doré et des parfums devant l'idole, le bonze répondit à Mme Tou qu'il fallait le jaspe à la perle, et à Mme Kouan qu'il fallait la perle au jaspe ; que leur union seule pourrait terminer toutes les difficultés. Peu satisfaites de cette réponse ambiguë, les deux femmes revinrent chez elles, sans s'être vues au temple, par un chemin différent; leur perplexité était encore plus grande qu'auparavant.



Or, il arriva qu'un jour Ju-Kiouan était accoudée à la balustrade du pavillon champêtre, précisément à l'heure où Tchin-Sing en faisait autant de son côté.

Le temps était beau, aucun nuage ne voilait le ciel ; il ne faisait pas assez de vent pour agiter une feuille de tremble, pas une ride ne moirait la surface de l'étang plus uni qu'un miroir. A peine si, dans ses jeux, quelque carpe, faisant la cabriole, venait y tracer un cercle bientôt évanoui ; les arbres de la rive s'y réfléchissaient si exactement que l'on hésitait entre l'image et la réalité; on eût dit une forêt plantée la tête en bas, et soudant ses racines aux racines d'une forêt identique ; un bois qui se serait noyé pour un chagrin d'amour ; les poissons avaient l'air de nager dans le feuillage, et les oiseaux de voler dans l'eau. Ju-Kiouan s'amusait à considérer cette transparence merveilleuse, lorsque jetant les yeux sur la portion de l'étang qui avoisinait le mur de séparation, elle aperçut le reflet du pavillon opposé qui s'étendait jusque-là en glissant par-dessous l'arche.

Elle n'avait jamais fait attention à ce jeu d'optique, qui la surprit et l'intéressa. Elle distinguait les piliers rouges, les frises découpées, les pots de reines-marguerites, les girouettes dorées, et si la réfraction ne les eût renversées, elle aurait lu les sentences inscrites sur les tablettes. Mais ce qui l'étonna au plus haut degré, ce fut de voir penchée sur la rampe du balcon, dans une position pareille à la sienne, une figure qui lui ressemblait d'une telle façon, que si elle ne fût pas venue de l'autre côté du bassin, elle l'eût prise pour elle-même : c'était l'ombre de Tchin-Sing, et si l'on trouve étrange qu'un garçon puisse être pris pour une demoiselle, nous répondrons que Tchin-Sing, à cause de la chaleur, avait ôté son bonnet de licencié, qu'il était extrêmement jeune et n'avait pas encore de barbe; ses traits délicats, son teint uni et ses yeux brillants pouvaient facilement prêter à l'illusion, qui du reste ne dura guère. Ju-Kiouan, aux mouvements de son cœur, reconnut bien vite que ce n'était point une jeune fille dont l'eau répétait l'image.

Jusque-là, elle avait cru que la terre ne renfermait pas l'être créé pour elle, et bien souvent elle avait souhaité d'avoir à sa disposition un des chevaux de Fargana, qui font mille lieues par jour, pour le chercher dans les espaces imaginaires. Elle s'imaginait qu'elle était dépareillée en ce monde et qu'elle ne connaîtrait jamais la douceur de l'union

des sarcelles. Jamais, se disait-elle, je ne consacrerai la lentille d'eau et l'alisma sur l'autel des ancêtres, et j'entrerai seule parmi les mûriers et les ormes.

En voyant cette ombre dans l'eau, elle comprit que sa beauté avait une sœur ou plutôt un frère. Loin d'en être fâchée, elle se trouva tout heureuse; l'orgueil de se croire unique céda bien vite à l'amour, car dès cet instant, le cœur de Ju-Kiouan fut lié à jamais; un seul coup d'œil échangé non pas même directement, mais par simple réflexion, suffit pour cela. Qu'on n'accuse pas là-dessus Ju-Kiouan de frivolité; devenir amoureuse d'un jeune homme sur son reflet..., n'est-ce pas une folie? Mais à moins d'une longue fréquentation qui permette d'étudier les caractères, que voit-on de plus dans les hommes? un aspect purement extérieur, pareil à celui donné par un miroir; et n'est-ce pas le propre des jeunes filles de juger de l'âme d'un futur mari par l'émail de ses dents et la coupe de ses ongles?

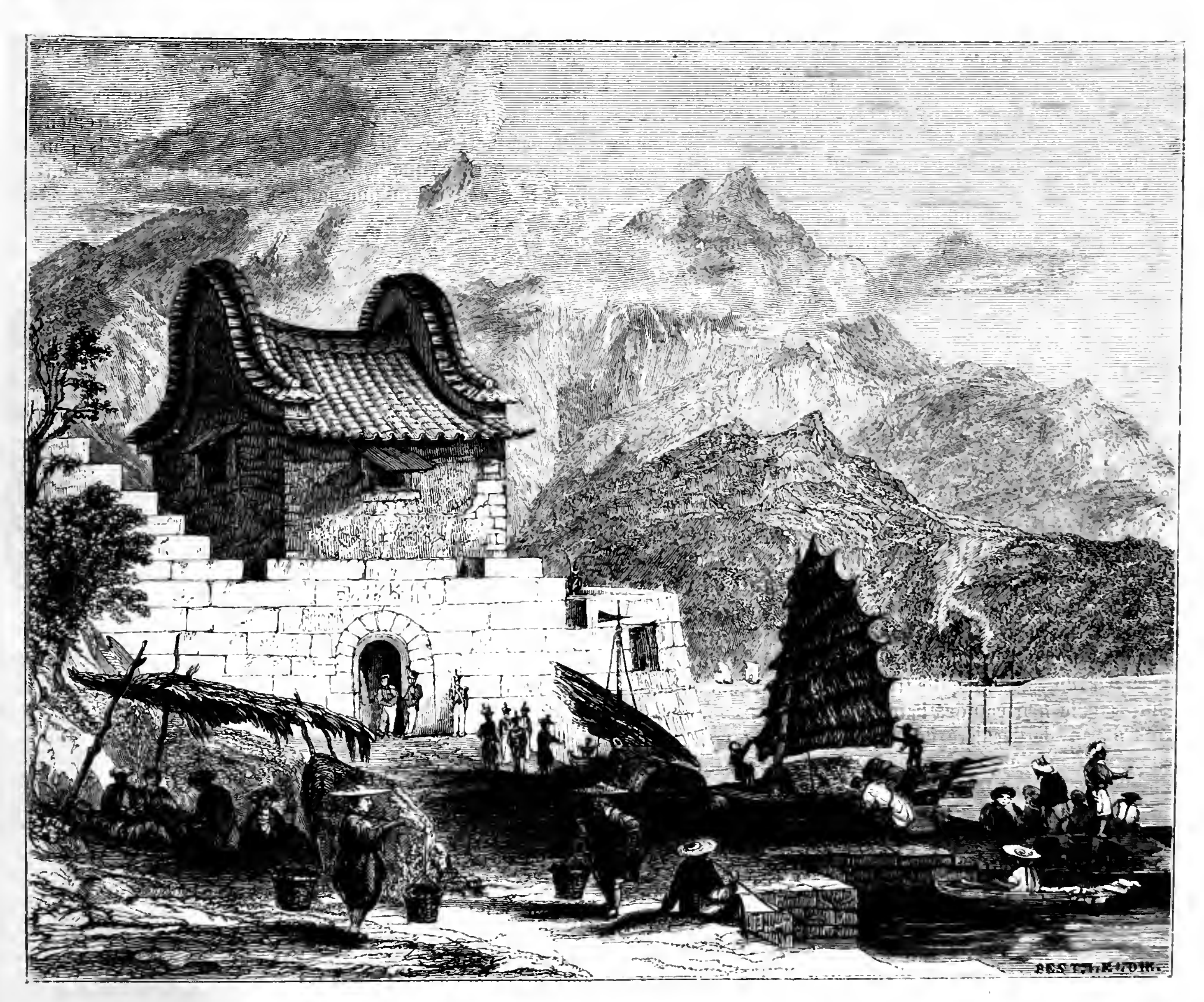
Tchin-Sing avait aussi aperçu cette beauté merveilleuse: est-ce un songe que je fais tout éveillé, s'écria-t-il? Cette charmante figure qui scintille sous le cristal de l'eau doit être formée des rayons argentés de la lune par une nuit de printemps et du plus subtil arome des fleurs; quoique je ne l'aie jamais vue, je la reconnais, c'est bien elle dont l'image est gravée dans mon âme, la belle inconnue à qui j'adresse mes distiques et mes quatrains.

Tchin-Sing en était là de son monologue, lorsqu'il entendit la voix de son père qui l'appelait.

— Mon fils, lui dit-il, c'est un parti très-riche et très-convenable que l'on te propose par l'organe de Wang, mon ami. C'est une fille qui a du sang impérial dans les veines, dont la beauté est célèbre, et qui possède toutes les qualités propres à rendre un mari heureux.

Tchin-Sing, tout préoccupé de l'aventure du pavillon, et brûlant d'amour pour l'image entrevue dans l'eau, refusa nettement. Son père, outré de colère, s'emporta et lui fit les menaces les plus violentes.

— Mauvais sujet, s'écriait le vieillard, si tu persistes dans ton entêtement, je prierai le magistrat qu'il te fasse enfermer dans cette forteresse occupée par les barbares d'Europe, d'où l'on ne découvre que des roches battues par la mer, des montagnes coiffées de nuages, et des eaux noires sillonnées par ces monstrueuses inventions des mauvais génies, qui marchent avec des roues et vomissent une fumée



fétide. Là, tu auras le temps de réfléchir et de t'amender.

Ces menaces n'effrayèrent pas beaucoup Tchin-Sing qui répondit qu'il accepterait la première épouse qu'on lui présenterait, pourvu que ce ne fut pas celle-là.

Le lendemain, à la même heure, il se rendit au pavillon champêtre, et, comme la veille, se pencha en dehors la balustrade.

Au bout de quelques minutes, il vit s'allonger sur l'eau le reflet de Ju-Kiouan comme un bouquet de fleurs submergées.

Le jeune homme posa la main sur son cœur, mit des baisers au bout de ses doigts et les envoya au reflet avec un geste plein de grâce et de passion.

Un sourire joyeux s'épanouit comme un bouton de grenade dans la transparence de l'eau et prouva à Tchin-Sing qu'il n'était pas désagréable à la belle inconnue; mais comme on ne peut pas avoir de bien longues conversations avec un reflet dont on ne peut voir le corps, il fit signe qu'il allait écrire, et rentra dans l'intérieur du pavillon. Au bout de quelques instants il sortit tenant un carré de papier argenté et coloré sur lequel il avait improvisé une déclaration d'amour en vers de sept syllabes. Il roula sa pièce de vers, l'enferma dans le calice d'une fleur et enveloppa le tout d'une large feuille de nénufar qu'il posa délicatement sur l'eau.

Une légère brise, qui s'éleva fort à propos, poussa la déclaration vers une des baies de la muraille, de sorte que Ju-Kiouan n'eut qu'à se baisser pour la recueillir. De peur d'être surprise, elle se retira dans la plus reculée de ses chambres, et lut avec un plaisir infini les expressions d'amour et les métaphores dont Tchin-Sing s'était servi; outre la joie de se savoir aimée, elle éprouvait la satisfaction de l'être par un homme de mérite, car la beauté de l'écriture, le choix des mots, l'exactitude des rimes, l'éclat des images prouvaient une éducation brillante: ce qui la frappa surtout c'était le nom de Tchin-Sing. Elle avait trop souvent entendu sa mère parler du rêve de la perle, pour n'être pas frappée de cette coïncidence; aussi ne douta-t-elle pas un instant que Tchin-Sing ne fût l'époux que le Ciel lui destinait.

Le jour suivant, comme la brise avait changé, Ju-Kiouan envoya par le même moyen, vers le pavillon opposé, une réponse en vers, où, malgré toute la modestie naturelle à une jeune fille, il était facile de voir qu'elle partageait l'amour de Tchin-Sing.

En lisant la signature du billet, Tchin-Sing ne put retenir une exclamation de surprise: « Le Jaspe! » N'est-ce pas la pierre précieuse que ma mère voyait en songe étinceler sur ma poitrine comme une escarboucle!... Décidément il faut que je me présente dans cette maison; car c'est là qu'habite l'épouse prophétisée par les esprits nocturnes. — Comme il allait sortir, il se souvint des dissensions qui divisaient les deux propriétaires, et des prohibitions inscrites sur la tablette; et, ne sachant quel parti prendre, il conta toute l'histoire à Mme Kouan; Ju-Kiouan, de son côté, avait tout dit à Mme Tou. Ces noms de perle et de jaspe parurent décisifs aux deux matrones, qui retournèrent au temple de Fo consulter le bonze.

Le bonze répondit que telle était, en effet, la signification du rêve, et que ne pas s'y conformer serait encourir la colère céleste. Touché des instances des deux mères, et aussi par quelques légers présents qu'elles lui firent, il se chargea des démarches auprès de Tou et de Kouan, et les entortilla si bien, qu'ils ne purent se dédire lorsqu'il découvrit la vraie origine des époux. En se revoyant après un si long temps, les deux anciens amis s'étonnèrent d'avoir pu se séparer pour des causes si frivoles, et sentirent combien ils s'étaient privés l'un et l'autre. Les noces se firent; la perle et le jaspe purent enfin se parler autrement que par l'intermédiaire d'un reflet. — En furent-ils plus heureux, c'est ce que nous n'oserions affirmer; car le bonheur n'est souvent qu'une ombre dans l'eau.

THÉOPHILE GAUTIER.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN (1).

IX. — LA MAISON TROUIN.

Quand vous irez à Saint-Malo, n'oubliez pas une des plus grandes curiosités de cette ville. Faites-vous conduire rue Corne-de-Cerf, en face de la Poissonnerie; on vous y montrera quatre maisons de bois sculpté. Vous reconnaîtrez ces belles cages, ouvragées à grand prix, où nos aïeux vivaient à jour, entre quatre murs de verre, et qui, épargnées par l'incendie depuis trois siècles, tombent aujourd'hui sous le marteau des bandes noires. Vous vous arrêterez devant la dernière de ces quatre maisons. C'est la plus importante et la plus curieuse, disons aussi la plus vénérable et la plus illustre, car là naquit et vécut le grand homme dont nous vous racontons la jeunesse; cette maison, en un mot, est la MAISON DU GUAY-TROUIN. Tout le monde, à Saint-Malo, la désigne encore sous ce nom glorieux. Un spéculateur vient de la dénaturer sous prétexte de l'embellir, pour la louer aux baigneurs anglais. Mais nous avons eu le bonheur de la visiter avant qu'elle fût remise à neuf, et lorsque l'imagination pouvait encore y ressusciter notre héros au milieu de sa famille et de ses habitudes. En voici l'exacte description, telle que nous la retrouvons sur notre journal de voyage.

L'édifice a trois étages en saillie l'un sur l'autre, ce qui le fait remonter pour le moins au seizième siècle. La façade est toute en bois sculpté et en petits vitraux, quelques-uns splendidement coloriés. Cela devait être autrefois d'une grande richesse et d'une rare élégance. A Saint-Malo, la ville de pierre, il n'y avait pas alors de luxe plus coûteux que le bois. Voilà pourquoi de telles habitations étaient le privilége des familles opulentes. Ce ne fut guère que sous Louis XIV que les riches Malouins élevèrent leurs grandes maisons de granit; encore les boiseries dorées de ces maisons sont-elles leur première magnificence.

La porte de l'hôtel Trouin est très-étroite; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une porte bâtarde. On voit au-dessus un écusson, aux armes de la famille, avec deux lions pour supports. Cinq autres écussons, formant cariatides, terminent les cinq montants de la façade, joints entre eux par des grilles en fer. Les cariatides du premier étage sont des soldats armés d'épées et coiffés de tricornes. Le premier et le deuxième étage ne forment qu'un grand vitrail enchâssé de plomb. C'est au troisième qu'on voit encore un reste de verres coloriés.

Le rez-de-chaussée contenait les bureaux et les magasins, où s'enregistraient et s'entassaient les marchandises que les Trouin échangeaient avec l'Espagne et ses colonies. La porte de ces magasins est surmontée d'ancres et d'autres insignes maritimes.

(1) Voir le numéro d'août dernier.

Une allée obscure, mais boisée soigneusement, conduit à l'escalier, dont la cage étroite est aussi ornée de moulures. Tout le devant du premier étage est occupé par un grand salon, enrichi de panneaux, de poutres et de traverses sculptés. A droite, une cachette est pratiquée dans le mur. C'est là qu'on déposait le trésor de famille, l'or, les bijoux et les papiers précieux... Quatre fenêtres à vitraux devaient inonder la pièce de lumière, car, au lieu des maisons qui bordent maintenant l'autre côté de la rue, on avait pour horizon l'ancien rempart de la ville, le port animé par les vaisseaux, et la perspective de l'Océan. La cheminée est petite, mais on juge de la recherche de ses ornements par des traces de peinture à fresque.

Sur le derrière de l'étage sont des chambres boisées, sculptées, vitrées comme le reste, et donnant sur une petite cour, où surgit un énorme rocher.

Ce rocher, contre lequel la mer brisait autrefois, s'élève jusqu'au troisième étage. On présume qu'il a été taillé à vif pour faire place à l'habitation. Du deuxième et du troisième étages, composés de chambres diverses, on voit l'eau suinter sur les flancs noirs de la pierre et des fleurs sauvages montrer la tête à ses anfractuosités. Son sommet portait encore, il n'y a pas longtemps, un pommier superbe. Un souvenir moins riant et plus ancien se dresse au delà du même rocher. Tandis qu'il s'appuyait d'un côté à la maison Trouin, il soutenait de l'autre la maison du fossoyeur et l'ossuaire du cimetière de Saint-Malo. La pioche ne peut fouiller en cet endroit sans y rencontrer des ossements.

Tels sont les restes de la maison où M. Trouin de la Barbinais fêtait la bénédiction de *la Gabrielle*. le mardi-gras de l'année 1690.

X. — LES CONVIVES.

Ce jour-là tous les vitraux coloriés étincelaient de lumières. Les meilleurs vins d'Espagne montaient de la cave profonde aux tables dressées dans la grande salle. Autour de ces tables, sur des siéges couverts des plus riches étoffes d'Orient, se tenaient assis les premiers négociants et les premiers capitaines de Saint-Malo, les Groult, dont les aïeux avaient eu François Ier pour parrain, les Magon, les Danican, les Le Fer, les Bellisle, les Porée, les Chapdelaine, les Lamennais, ancêtres de l'illustre abbé, enfin tous ces hommes assez riches et assez magnifiques pour faire à Louis XIV un cadeau de trente millions, en attendant qu'ils donnassent une flotte à Du Guay-Trouin pour aller prendre Rio-Janeiro. Ces rois de la mer étaient d'ailleurs reconnaissables à l'opulence de leurs costumes. Ce n'étaient que pourpoints de soie, brochés d'or et d'argent, manteaux de velours doublés d'hermines, épées enrichies de perles et de diamants... Quant aux femmes, leurs amples robes de brocart, leurs coiffures, leurs dentelles et leurs bijoux, sans compter leurs charmes naturels, n'eussent point déparé la cour de Versailles ou les petits appartements de Marly. Il y avait bien quelque incohérence dans toutes ces toilettes inaccoutumées... Un certain parfum de tabac et de goudron s'échappait des jabots et des perruques de nos corsaires... Leurs bras rudes et nerveux maniaient les verres d'une façon qui trahissait l'habitude des pistolets d'abordage. Et parmi les plus blanches mains de ces dames, quelques-unes semblaient capables de souffleter un roi, comme Mlle Lelarge (1). Mais cela ne faisait qu'ajouter encore au caractère original du banquet.

(1) Cette superbe fille d'un capitaine de Saint-Malo, importunée des galanteries de Charles II, roi d'Angleterre, avait appliqué à ce prince un vigoureux soufflet... Il eut l'esprit de profiter de la leçon, et d'y répondre par un cadeau royal.

M. Trouin se distinguait au milieu de ses convives par la mâle simplicité de ses manières et de son extérieur. C'était un beau vieillard, encore plein de force et de vivacité, terrible par ses épaisses moustaches noires, à la mode du dernier règne, et vénérable par la chevelure argentée qui tombait comme une cascade de neige sur ses épaules. Fidèle aux habits et aux coutumes de sa jeunesse, on l'eût pris pour un cavalier de la Fronde, à voir ses larges culottes, son pourpoint flottant et sa collerette taillée en pointes. La garde de sa vieille épée était le seul bijou qui tranchât sur le drap brun de ses vêtements. Sa figure ouverte et colorée, ses gros yeux injectés de sang annonçaient à la fois la violence et la bonté. Une certaine grimace et un juron significatif lui échappaient de temps en temps contre la goutte, qui le tourmentait depuis plusieurs années sans pouvoir dompter son courage. Il commandait à tous avec la même autorité qu'à lui-même, et sa femme seule triomphait de sa dureté par une douceur inaltérable, — comme les pentes insensibles, qui arrêtent l'Océan bien mieux qu'un obstacle à pic.

Cette tendre aménité respirait sur le visage encore beau de Mme Trouin, dans ses traits calmes et souriants, dans son embonpoint d'une blancheur sereine, et jusque dans l'arrangement de sa riche toilette, où les couleurs les plus pâles se fondaient harmonieusement.

M. Trouin avait à sa droite Mme la comtesse Gabrielle de La Bourdonnais, la reine de la fête. On la reconnaissait d'ailleurs au respect de tous et à son éclatante beauté. Imaginez la tête de Vénus avec la taille de Diane, des joues de rose et des épaules de marbre, des yeux d'un bleu mourant, avec des cheveux d'un noir de jais, un mélange prodigieux de grâce et de vigueur, de naïveté et de résolution. Tel était effectivement le caractère de Mme de La Bourdonnais. Veuve sans avoir été mariée, comme nous l'avons dit, elle profitait de toutes les libertés de sa position, au grand désespoir de sa double famille. Elle secouait en souriant, avec une aisance au-dessus de son âge, le joug de la naissance, celui de la fortune et celui des préjugés. Elle avait refusé naguère la main d'un prince, réservant ses millions et sa personne à l'homme qui lui plairait. En un mot, c'était une de ces femmes qu'on appelait déjà des *lionnes*; car nous avons emprunté le mot au dix-septième siècle, M. de Chateaubriand, cet illustre Malouin, nous l'apprend dans la *Vie de Rancé*. La comtesse portait, avec une audace et un bonheur qui n'étaient qu'à elle, une espèce de robe de cheval en lampas pourpre et or, avec un chapeau noir à plume blanche, sans autres ornements que deux pierres du Brésil qui valaient trente mille livres chacune.

Quelque honorables que fussent M. Trouin et ses amis, jamais négociants-corsaires n'avaient eu si grande dame à leur table. Mais la gloire qu'ils en tiraient n'était rien près de la joie de la comtesse. Elle n'avait exprimé qu'un regret dès la veille, et elle l'avait fait vivement, à plusieurs reprises, c'était de ne pas voir M. René Du Guay à cette fête de famille.

— Monsieur Trouin, s'était-elle écriée, vous oubliez que votre fils m'a sauvé la vie au péril de la sienne, cela n'est pas bien ! je m'en souviens, moi ! et j'espérais lui en témoigner ici ma reconnaissance... Il devait partager avec moi les honneurs de cette journée !...

Elle avait même, de sa voix la plus doucement impérieuse, conjuré le vieux corsaire d'envoyer un exprès chercher René à Caen pour le bal... Mais M. Trouin, après une hésitation galante, avait osé refuser...

— René travaille, madame, avait dit ce père inexorable... Il travaille même admirablement depuis deux mois..

Il m'écrit qu'il a repassé tous ses auteurs latins..., et que les Pandectes lui inspirent un intérêt singulier... J'ai attendu trois ans cette bonne résolution... Gardons-nous de la renverser par un moment de faiblesse! Qui sait si la vue de *la Gabrielle* et de vos beaux yeux, madame, ne lui tournerait pas encore la tête pour trois ans!

Le compliment avait flatté la comtesse..., mais le refus l'avait piquée au vif... S'adressant alors à Luc Trouin :

— Si vous tenez à mon estime, lui avait-elle dit, et si vous aimez votre frère, il sera ici demain soir! Ma voiture, mes chevaux et mes gens sont à votre disposition pour l'aller chercher!...

Luc avait rougi, pâli, tremblé, puis jeté à l'oreille de la noble dame un mot qui l'avait apaisée comme par miracle... Elle n'avait plus dès lors parlé de M. René, et elle avait présidé à toutes les cérémonies avec enchantement, — chuchotant parfois à l'écart avec Luc, riant du plus grand cœur de la confiance de M. Trouin, et se retournant vers un groupe de masques qui suivaient gaiement la fête...

Le chef de ce groupe, on le devine, n'était autre que Du Guay en personne : caché sous un brillant costume de gondolier vénitien, il avait assisté à la bénédiction de la goëlette par l'évêque et le clergé de Saint-Malo; il avait entendu et tiré plus d'une fois les coups de canon et de fusil; il avait accompagné la promenade triomphale de *la Gabrielle* dans la rade de Dinard; enfin, il avait remporté le prix de force et d'adresse dans la course de bateaux qui avait terminé la journée...

Ce prix était une magnifique chaîne d'or, offerte par la noble marraine du navire... René avait osé l'aller recevoir de la main de la comtesse, au risque d'être reconnu de son père..., qui accourait embrasser le vainqueur... Mais tandis que la goutte retardait les pas du vieux corsaire, le jeune gondolier, baisant la main qui le couronnait, avait regagné d'un bond son canot... M. Trouin était arrivé pour applaudir à ce nouveau tour de force..., sans savoir qui l'avait exécuté, ni pourquoi tout le monde riait autour de lui...

XI. — LE FORBAN.

L'audace de René ne s'était arrêtée qu'au seuil de la maison paternelle..., et Luc attendait la fin du banquet pour le voir reparaître au bal masqué... Il avait d'autant plus besoin de ses conseils, qu'ils l'avaient guidé pour l'arrangement de toute la fête... Tandis que Luc seul était visible sur la scène, Du Guay, tour à tour dans la coulisse et parmi le public, dirigeait le spectacle d'un œil et le contemplait de l'autre, se doublant à chaque instant, pour créer et pour jouir de ses créations; c'était lui qui avait ordonné les sérénades, commandé le souper, préparé le feu d'artifice, organisé le bal, etc., — le tout avec une prodigalité qui dépassait d'un tiers la somme fixée par M. Trouin, mais avec un éclat qui électrisait le digne homme, et attirait à Luc des félicitations dont il rougissait.

Le banquet achevé, tout le monde se mit aux fenêtres, et assista au feu d'artifice... Ses gerbes flamboyantes, partant du rempart, éclairaient *la Gabrielle*, mouillée dans le port au milieu des vaisseaux pavoisés... Encore une invention de René..., qui mit le comble à la gloire de son frère... Cependant Luc s'inquiétait de ne point le voir aux lueurs des pétards et des fusées... Il tremblait qu'un créancier barbare ne l'eût surpris... et fait sombrer au port... Il se souvenait que le tailleur-costumier, le plus terrible de tous, était étranger au compromis de la veille...

Déjà l'appareil de la danse avait remplacé celui du festin... Les invités du bal affluaient dans leurs travestissements de toutes époques et de tous pays, les uns le front découvert, les autres soigneusement masqués (on sait qu'en ce temps-là les bals masqués l'étaient véritablement). Bref, les plus beaux cavaliers et les plus jolies femmes de Saint-Malo se groupaient en s'intriguant dans la vaste salle. Et, semblable à un corps qui soupirerait après son âme, Luc attendait en vain le signal de l'arrivée de son frère! A ce signal, qui serait l'explosion d'un pétard dans la rue, il devait disparaître, en cédant à Du Guay son rôle et son nom..., pour revenir ensuite *incognito* sous sa grande robe de président à mortier. Il faut dire que plus le moment décisif approchait, plus Luc se faisait un crime et un épouvantail de cette audacieuse supercherie. Mais ses frayeurs et ses remords se perdaient dans son anxiété fraternelle...

Enfin le signal tant désiré retentit..., et Luc se précipita au devant de René...

— Eh bien! qui t'a donc retenu si longtemps? lui demanda-t-il, en l'entraînant dans sa chambre.

— Rien, répondit Du Guay, qui ôta son masque... de la main gauche... Une rencontre sous le vieux rempart... un ancien compte à régler... Comment me trouves-tu dans ton costume de forban?

Ce costume se composait d'énormes culottes écarlates, de bas d'un rouge plus foncé, d'un manteau noir brodé en blanc d'ancres et de canons, d'un large chapeau gris, dont la plume ondoyante semblait une flamme, d'une ceinture de cuir chargée d'une hache et de trois pistolets, et d'un sabre long de quatre pieds sur trois pouces de large.

— Admirable! Mais qu'est-ce que cela? s'écria Luc, pâle d'effroi...

Il venait d'apercevoir du sang au poignet de son frere...

— Cela? dit René en riant, c'est l'ornement de l'habit, le bracelet du corsaire...

— Mais tu es blessé, malheureux!

— Eh bien, oui! reprit notre héros, rajustant son appareil à la hâte, je viens de me battre... J'ai reçu cette égratignure, et j'ai crevé un œil à mon adversaire..., un Amadis de Dinan qui se trouvait trop beau garçon. Je te conterai demain cette histoire. Mets vite ta robe de président, et soyons tout entiers à nos rôles! Je m'appelle jusqu'à minuit Luc Trouin de la Barbinais..., et tu es un inconnu, un curieux..., n'importe qui, excepté toi-même!

— Tu tiens toujours à cette comédie?

— Plus que jamais, cher frère! je viens de réussir dans la tragédie : je montrerai mon talent dans les deux genres.

René embrassa tendrement Luc, qui ne put obtenir d'autre explication...

S'il avait su, l'excellent cœur, que René venait de croiser l'épée à sa place, contre le chevalier de la Brillantais!...

Lorsque le forban fit son entrée dans la salle, tout le monde crut que c'était Luc, et particulièrement M. Trouin. Nous avons déjà dit, en effet, que les deux frères avaient la même taille et le même son de voix. Or, sauf un petit nombre de complices indispensables, nul ne soupçonnait la présence de René au bal.

Après avoir fait quelques tours pour se montrer et voir les autres, le beau masque alla saluer et admirer Mme de la Bourdonnais, qui trônait sous le costume éblouissant de la reine Anne, au milieu d'un groupe figurant la cour de Louis XII. Elle prit aussi d'abord René pour Luc, et il l'intrigua singulièrement en cette qualité; elle ne pouvait comprendre une telle métamorphose de l'homme le plus timide et le plus réservé, en l'homme le plus galant et le plus téméraire... Toutes les dames, à qui Du Guay fit successivement la cour, eurent la même surprise; si bien qu'au moment où il aborda M. Trouin, celui-ci apprenait que son fils aîné n'était plus reconnaissable... Rien, on le sait, n'eût flatté

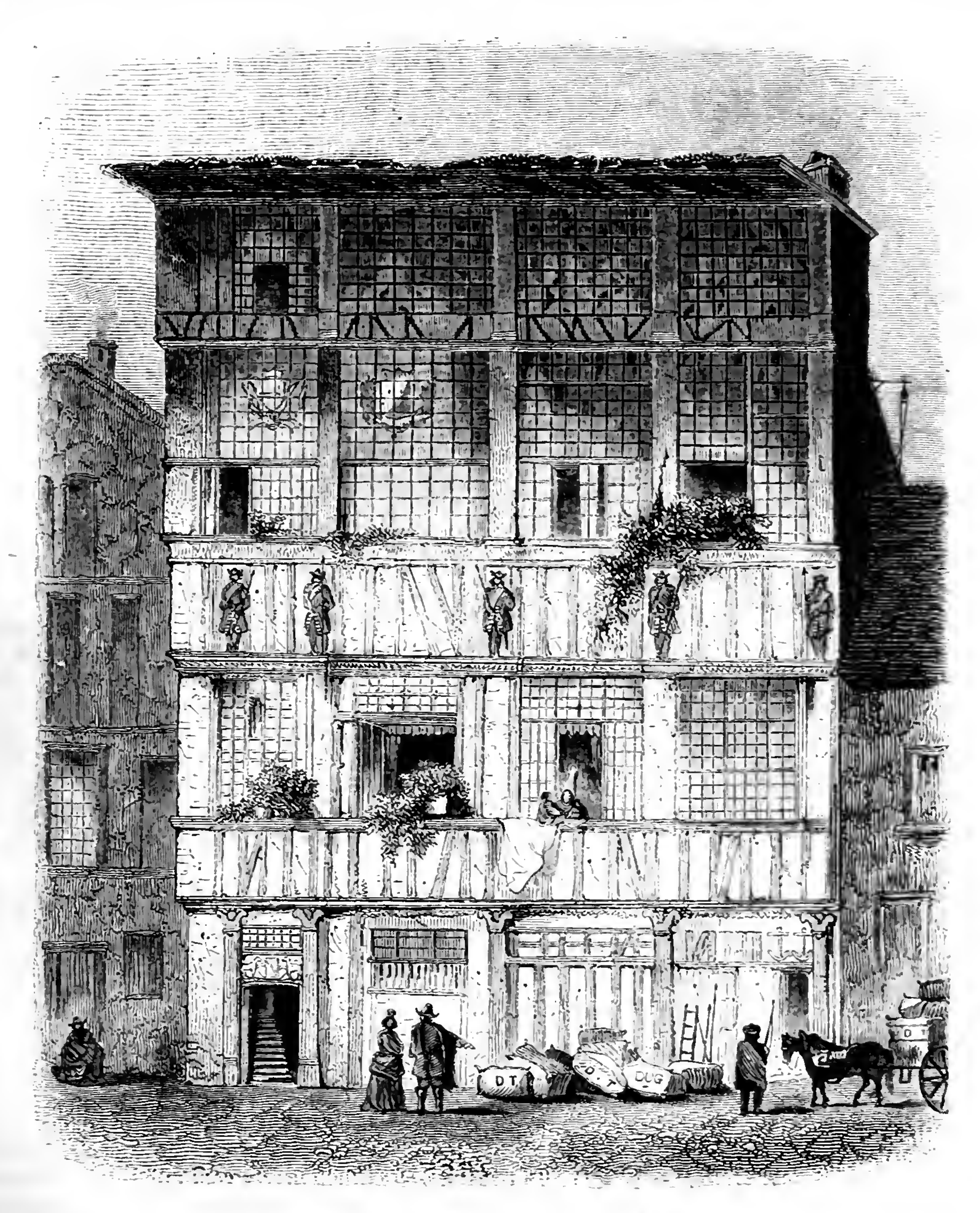
le vieux corsaire, comme cette transformation...; mais pénétré de l'incorrigible sagesse de Luc, il refusait de croire à tant de joie..., lorsque René vint lui enlever ses doutes...

Qu'on n'oublie pas, pour suivre cette scène avec intérêt, tous les miracles dont notre héros entreprenait l'accomplissement : le payement de ses propres dettes, l'enlèvement du brevet de Luc, le consentement paternel à son mariage, etc., etc. Qu'on n'oublie pas, surtout, quel péril il courait, en affrontant le plus terrible père de cette époque des pères terribles !... Une inflexion de voix, un geste, un mouvement de son masque, une distraction dans son rôle pouvaient le trahir et le perdre à chaque instant. Aussi, quelque intrépide, quelque imprudent qu'il fût, il sentit un frisson lui parcourir tous les membres, lorsqu'il prit en plein bal le bras de cet homme qui le croyait à l'Université !

Hélas ! deux personnages frissonnaient bien plus encore, en le suivant des yeux à travers la foule : c'étaient sa bonne mère, confidente et complice forcée de cette nouvelle incartade, et son pauvre frère qui venait d'entrer, pâle et couvert d'une sueur froide, sous son masque et sa robe de président à mortier...

— Eh bien, Luc, dit M. Trouin à René, on prétend qu'une révolution s'est opérée dans ta personne ?

— Parbleu oui, mon père ! répondit le forban, posant son chapeau sur l'oreille et la main à la poignée de son sabre ; sur mon âme, cette fête m'a remué jusqu'à fond de cale ! je sens que je vire de bord de la poupe à la proue, et que le diable me déralingue, si je me reconnais moi-même !



Maison Du Guay-Trouin, à Saint-Malo.

A ce langage si étrange dans la bouche de Luc, M. Trouin s'arrêta stupéfait et considéra son fils des pieds à la tête... René craignit d'avoir un peu trop chargé son début..., mais son père le rassura par un joyeux serrement de main :

— Bombes et mitraille !... (c'était son juron privilégié), voilà des paroles qui valent mieux que toutes les billevesées grecques et latines dont tu m'as criblé jusqu'ici les oreilles...

— Le grec et le latin ! ventrebleu ! qu'il n'en soit plus question !... tout ce que j'en ai appris ne vaut pas une bouffée de tabac ! Quand je pense au temps que j'ai perdu dans cette galère, je donnerais Virgile et Cicéron à manger aux requins, et je ferais un feu de joie de l'Université !

C'était là parler d'inspiration ! aussi Du Guay fut admirable d'éloquence.

— Attendons, dit M. Trouin en riant, attendons pour brûler les écoles, que ton frère ait achevé ses études...

— Pauvre René ! soupira notre héros, avec une conviction touchante, que je le plains sincèrement dans son passé... et dans son avenir !... (il n'osa pas dire dans son présent), condamné à la robe et au bonnet, aux lois et aux ordon-

nances... à perpétuité!... Quel destin! Voyons, bon père, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'arracher de ce bas-fonds, de l'embarquer avec nous sur *la Gabrielle*, et d'en faire un loup de mer... comme vous et moi?

— Jamais! repartit M. Trouin, de ce ton qui ne souffrait pas de réplique... René remplacera notre cousin le juge de Rennes, ou notre neveu le consul de Malgues, à moins qu'il n'aime mieux hériter de notre beau-frère, le chanoine de Dol...

Du Guay frémit à ce mot de chanoine, comme s'il eût senti le fer sacré dans ses cheveux.

— D'ailleurs, ajouta le vieux corsaire, je n'ai plus d'inquiétude sur sa vocation...; sa dernière lettre m'annonce qu'il travaille nuit et jour, et qu'il navigue à pleines voiles dans le Code Justinien...

René se mordit la lèvre et changea brusquement le gouvernail.

— N'en parlons plus, mon père, j'aime trop Du Guay pour m'opposer à son bonheur... et au vôtre...; qu'il se convertisse à la robe aussi cordialement que je reviens à l'épée!

— C'est donc bien vrai! reprit M. Trouin, dans l'enchantement, tu ne t'échapperas plus au moment de t'embarquer?...

— Je serai le premier à bord!

— Tu n'auras plus le mal de mer?

— Je m'en guérirai en trinquant avec vous!

— Tu fumeras?

— Comme la cheminée de la cambuse... Voilà mon tuyau!

René tira de ses hauts-de-chausses une énorme pipe en écume de mer.

— Elle est encore toute chaude! s'écria le vétéran.

— Je crois bien! je viens d'y fumer quatre onces de havane...

— Très-bien! si tu la culottes, je te la fais monter en or!... Et quand tu entendras le branle-bas de combat... tu n'auras plus la colique?

— Je suivrai votre exemple, j'avalerai trois grains de poudre dans un verre de tafia, je prendrai un pistolet d'une main, mon sabre de l'autre, et malheur à l'ennemi qui se trouvera devant moi!

Joignant l'action à la parole, René entraîna son père en armant un de ses pistolets, visa par la fenêtre une lanterne du port, et la fit voler en mille éclats...

— Bombes et mitraille! mais c'est admirablement tiré!... dit M. Trouin au comble de la joie... Ah! mon cher Luc, continua-t-il en reprenant le bras de René, te voilà comme je te voulais!... Je reconnais enfin mon sang!

Et à travers la foule, électrisée comme lui par cette scène, le digne homme allait et venait de groupe en groupe, montrant son fils avec orgueil et confiant son bonheur à tous.

— Tu ne sais pas, mon ami? dit-il ensuite à l'oreille de René, eh bien, je pressentais depuis ce matin ce qui arrive!

— Vraiment?

— J'y vois clair sans lunettes, Dieu merci!... tu avais si bien organisé cette fête! Tu la faisais marcher si superbement! Et tout cela, sans avoir l'air d'y songer, en paraissant, au contraire, occupé d'autre chose!

— C'était la révolution qui s'achevait en moi... Le vieil homme succombait sous le nouveau... Le démon de la mer et des combats s'emparait de sa proie!...

— Mais conte-moi donc, reprit M. Trouin, qui t'a ainsi métamorphosé?...

— C'est une femme, mon père...

En abordant ce côté pénible de son rôle, Du Guay laissa échapper un soupir...

— Une femme! toi qui n'osais parler à aucune!...

— Encore une transformation!

— Dis-moi le nom de cette femme, que je la bénisse!

— Vous la bénirez! Il serait possible?

— Mais je lui dois le plus beau jour de ma vie!

— Et pourtant vous l'avez souvent maudite!

— Je lui en demanderai pardon! Son nom, te dis-je!

— Je n'ose le prononcer devant tout ce monde...

René entraîna M. Trouin dans sa chambre, contiguë au salon... Il avait besoin de recueillir toutes ses forces pour achever son sacrifice..., et il comptait forcer plus sûrement l'ennemi dans son dernier retranchement.

— O mon père! reprit-il, aussi langoureux qu'il était violent tout à l'heure, avant d'apprendre le nom de cette femme à qui vous devez tant, jurez-moi que vous n'aurez rien à me refuser pour elle!...

— Je te le jure!

— Eh bien! c'est Marie-Ange Bernard..., dont vous m'avez interdit de rechercher la main, et c'est ma propre main que je vous prie de lui rendre pour récompense...

La voix de René faiblit en entrecoupant ces paroles... Il sentit une grosse larme rouler sous son masque..., et il porta la main sur son cœur pour en comprimer les battements. M. Trouin fronça le sourcil, se laissa tomber sur un fauteuil, et blasphéma contre sa goutte..., qu'il avait oubliée depuis un quart d'heure.

— Mademoiselle Bernard! mademoiselle Bernard! murmura-t-il, la fille d'un simple pilote hauturier! Vous êtes encore trop jeunes tous deux; ce n'est là qu'une amourette.

— N'appelez pas amourette une passion qui fait des miracles! interrompit René, avec l'éloquence de son propre amour... C'est à Marie-Ange que j'ai promis d'être un marin digne de vous, de vous suivre dans toutes vos courses, de combattre enfin comme un lion..., et j'ai déjà commencé, mon père!...

— Tu as commencé, dit le vieux corsaire, qui se redressa de joie.

— Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai gagné mes éperons, ajouta René, en reprenant son courage et sa contenance... Vous avez ouï parler du terrible chevalier de la Brillantais?

— Ce bretteur de Dinan, qui a tué huit hommes en duel.

— Il n'en tuera pas d'autres! C'était mon rival près de Marie-Ange; je viens de me battre avec lui sous le vieux rempart, à l'épée et au pistolet... Je lui ai cassé un bras et crevé un œil..., et voilà tout ce qu'il a eu de mon sang!

Du Guay montra héroïquement son poignet déchiré; M. Trouin se jeta dans ses bras, en pleurant d'ivresse et de gloire...

— Mon Luc! mon digne Luc! s'écria-t-il, tu épouseras Marie-Ange!... et je la remercierai à genoux de m'avoir rendu mon fils!

Ce succès coûtait assez cher à René pour qu'il ne s'oubliât pas lui-même.

— Alors, mon père, continua-t-il, vous m'accorderez avec votre consentement ce qui devait en être la condition, ce que je redoutais tant de mériter naguère, et ce que je veux aujourd'hui obtenir à tout prix!

— Un commandement?

— Un commandement sur *la Gabrielle*, au poste le plus périlleux, dans la première course et le premier combat; dès demain, mon père, si, comme on le dit, les Anglais arrivent! Ne me donnez qu'une batterie et quatre hommes, cela me suffira pour vaincre ou mourir!

M. Trouin allait de transport en transport. Il se crut le jouet d'un rêve, et s'écria :

— Mais es-tu bien Luc? ôte ton masque, et viens que je te contemple !...

René frémit des pieds à la tête... Heureusement quelqu'un entra, et lui fournit un prétexte de rester masqué. Son père oublia sa dangereuse idée pour presser la main du nouveau venu.

C'était justement le premier maître hydrographe de Brest, alors en tournée à Saint-Malo. M. Kervan passait avec justice pour le plus savant homme de la côte, en fait de manœuvre et de navigation...

— Corbleu ! dit le vieux corsaire en se frappant le front, c'est un bon vent qui vous pousse, mon ami... Ce beau masque me demande un commandement sur mon navire, faites-moi donc le plaisir de l'interroger pour voir s'il en est capable.

M. Kervan, qui ne faisait que d'entrer au bal, pria à son tour René d'ôter son masque. Mais M. Trouin, changeant d'avis, lui ordonna de le garder.

— Je veux vous faire une surprise, dit-il au professeur ; après l'examen vous saurez le nom de l'aspirant...

— La Providence est pour moi, pensa notre héros, je suis sauvé !

Et retrouvant, en même temps que son aplomb, toutes ses idées et tous ses souvenirs, il répondit aux questions de M. Kervan, sur la théorie et sur la pratique, sur la mer et sur les vents, sur le branlebas de combat et sur l'abordage, sur les moindres détails de la mâture, des batteries et du gréement, avec une si heureuse précision, et en des termes si bien choisis, que le maître confondu s'écria :

— Quel que soit ce jeune homme, il deviendra, si on le laisse faire, le premier marin de son siècle !

— Eh bien ! ce jeune homme est mon fils aîné ! dit M. Trouin avec explosion. Luc, ôtez maintenant votre masque, et remerciez notre ami de son horoscope...

M. Kervan connaissait à merveille toute la famille Trouin. Du Guay se trouvait donc pris cette fois... Il n'y avait pas à reculer, et la moindre hésitation le perdait ! Il se démasqua, mais en tournant le dos à son père, et en se précipitant vers le professeur.

— René ! murmura celui-ci, qui le reconnut au premier coup d'œil...

— Au nom du Ciel, monsieur, dites Luc, repartit Du Guay, si vous tenez à être prophète !...

M. Kervan devina tout, et accepta la complicité. Il avait toujours déploré la direction donnée à l'élève de Caen.

— Oui, mon cher Trouin, reprit-il, accordez un brevet à votre fils, et un brevet de commandant en second ne sera pas de trop ! Je dirais de commandant en premier, si vous ne montiez vous-même *la Gabrielle*.

René avait déjà remis son masque, comme par un mouvement machinal, et s'était retourné triomphant vers son père.

— Mais, bombes et mitraille ! répétait celui-ci, comment diable as-tu appris tout cela, toi qui ne savais pas diriger une yole, il y a trois semaines ?

René fut quitte pour attribuer ce nouveau prodige à Marie-Ange, — sous l'inspiration de laquelle il avait travaillé nuit et jour. Il avait voulu, d'ailleurs, surprendre agréablement M. Trouin.

— Va donc, conclut ce dernier, pour ton brevet au premier départ, et pour ton mariage au prochain retour !..

Il va sans dire que l'honorable capitaine ignorait encore les soupçons qui planaient sur Bernard. S'il les avait connus, ses promesses n'auraient été que provisoires. Raison de plus pour René de ne rien laisser au hasard.

— Vous allez me trouver trop exigeant, mon bon père, reprit-il de sa voix la plus séduisante, mais j'avais donné à Marie-Ange une espérance si douce !... celle de recevoir de moi, ce soir même, votre lettre de consentement enveloppée dans mon brevet... Si elle ne voit rien arriver, elle croira que vous m'avez refusé encore !...

— Enfant gâté, dit tendrement M. Trouin, avoue qu'en devenant lion, tu as gardé quelque chose du chat ! Au fait, ajouta-t-il, l'idée est gracieuse..., et je ne veux rien ôter à tes vœux, quand tu as mis le comble aux miens !...

Le vieux corsaire prit sur son bureau une lettre et un brevet en blanc, il les remplit à la hâte, adressa galamment la lettre à mademoiselle Bernard, et la remit avec le brevet à René, qui les serra par un geste convulsif.

— Enfin..., pensa-t-il, en étouffant d'émotion sous son masque, je tiens mon bonheur et celui de Luc! nous verrons si le destin nous l'arrachera !

Et il remercia M. Trouin avec l'effusion la plus sincère et la plus cordiale. Puis, reprenant le ton patelin d'un suppliant :

— Pendant que vous y êtes, mon père, lui dit-il à l'oreille, encore un petit mot, s'il vous plaît...

— Pour qui ?

— Pour votre caissier...

— Tu veux de l'argent?

— Oui.

— Qu'en feras-tu? toi qui ne connais ni l'académie, ni le cabaret, ni le tripot?

— Vous oubliez... ma métamorphose !...

— Vraiment ! tu as changé aussi tes habitudes ?

— Il faut bien avoir les défauts de ses qualités ! Ne m'avez-vous pas reproché mille fois ma sagesse ? Ne m'avez-vous pas dit que le vrai marin doit réunir le triple talent d'Henri IV, adorer Vénus, Bellone et Bacchus !... J'ai voulu vous satisfaire et me compléter sur tous les points... Marie-Ange est pour moi Vénus, et vous savez si je l'aime !... J'ai payé aujourd'hui mon tribut à Bellone...

— Et tu veux rendre aussi tes hommages à Bacchus, demanda M. Trouin, de son air le plus scélérat...

— Il les a reçus avant Bellone...

— Bah ! tu es allé au cabaret?...

— Tous les jours, depuis que je vous ai quitté... puis au tripot... toutes les nuits...

— Et tu as bu... Le vieux corsaire redressa son nez bourgeonné et fit un geste digne de Silène.

— Du plus cher et du meilleur.

— Et tu as joué?..

— En conséquence ! Alors sont venus les frais de toilette..., de régal..., de danse, etc..., toujours pour vous agréer, mon père... Si bien qu'à l'heure qu'il est je dois...

— Tu as des créanciers !!...

— Sous peine de prise de corps.

— Tu es poursuivi !!!...

— Une somme d'environ...

René s'arrêta devant le chiffre.

— Bombes et mitraille ! eh ! que m'importe la somme! s'écria M. Trouin, ravi cette fois jusqu'au délire et pressant son fils entre ses bras. Poursuivi pour dettes !!!... absolument comme moi, à son âge !... Plus de doute, mon ami ! J'avais reconnu là ma vocation. Je réponds donc de la tienne ! Salut au vrai loup de mer !... La somme?... Mais rien que pour cette nouvelle, je donnerais cinq mille livres...

— Ce n'est pas assez, mon père, dit René hardiment.

M. Trouin le considéra avec un étonnement mêlé d'admiration...

— Il me faut juste le double !

Le digne capitaine resta muet et confondu..., mais il était allé trop loin pour reculer. Écrivant donc un bon de dix mille francs sur sa caisse :

— M. Kervan a raison! s'écria-t-il en le remettant à Du Guay; tu seras le plus grand marin de ton époque! Seulement, je t'avertis, ajouta-t-il prudemment, qu'une fois muni du brevet que tu portes, ce sont mes prises sur l'ennemi qui ont payé mes dettes.

— Ouvrez-moi l'Océan! dit notre héros en montrant le port d'un geste sublime, et bientôt, comme les Argonautes, je vous rapporterai la toison d'or, et l'humble écusson des Trouin brillera parmi les plus illustres!...



Armoiries de la maison Trouin.

XII. — MADAME DE LA BOURDONNAIS.

Cette scène avait duré plus d'une heure. Le père et le fils rentrèrent dans le bal en triomphe. Devenu le héros de la soirée, et toujours pris pour Luc, René attirait comme un astre tous les regards, et particulièrement ceux des femmes; mais le premier qu'il rencontra fut celui de son frère... qui avait tout entendu et qui tremblait sous sa robe noire.

— Eh bien! lui dit-il à demi-voix, ai-je dignement porté ton nom?

— Imprudent et noble cœur! répondit Luc en lui prenant les mains. Tant de périls bravés pour moi! Pourquoi ne m'avoir pas prévenu de cet horrible duel?... Si je n'avais pas su défendre ma vie, j'aurais du moins préservé la tienne. Ah! quand pourrai-je t'embrasser et te remercier à mon aise!...

— Ce n'est pas le sacrifice du sang qui coûte..., soupira René, se rappelant Marie-Ange; mais oublions les dangers du combat pour les plaisirs de la victoire. J'ai ton mariage et mon brevet, ton avenir et le mien, dans ma poche.

— Avenir d'un jour, hélas! repartit Luc. Notre père sera détrompé dès demain. Comment veux-tu, bon Dieu, que je soutienne un pareil rôle?

— Crois-tu donc, par hasard, que je te rendrai ton épée? Tu garderas ma robe et nous serons quittes! Je ne suis pas au bout de mes plans!...

— Dieu veuille t'entendre!... mais ce rêve est trop beau... je frémis pour le réveil.

Les deux frères se pressèrent la main et restèrent quelque temps en silence... Un doux mirage faisait alors passer devant leurs yeux la fille de Bernard, apportant l'espérance à Luc sur le rayon d'un sourire, et laissant le regret à René dans le reflet d'une larme. Le plus généreux dévouement a ses justes retours d'égoïsme : notre héros fléchissait, en le consommant, sous le poids de son sacrifice... Jamais l'Ange de Dinard ne lui avait semblé plus désirable qu'au moment où il la perdait. Il la voyait à sa fenêtre, au milieu des fleurs, saluant son retour, prête à l'aimer et à le lui dire..., et son cœur défaillait en renonçant à tant de bonheur!...

Tout à coup, Mme de La Bourdonnais parut devant lui, éclatante de beauté, de coquetterie et de toilette, le masque d'une main et l'éventail de l'autre, la robe traînante, les épaules découvertes, les cheveux parfumés, l'œil et le sourire étincelants... Elle lui lança un regard si vif et si pénétrant qu'il demeura comme ébloui... et lâcha la main de son frère... En vain la figure de Marie-Ange s'interposa encore, plus charmante et plus regrettable que jamais... Il s'élança vers la comtesse avec l'ardeur d'un homme qui s'attache à l'illusion pour se dédommager de la réalité.

Du Guay causa, dansa et se promena avec Mme de La Bourdonnais jusqu'à onze heures. La noble dame semblait lire au fond de son âme, et vouloir l'étourdir, sinon le consoler, par toutes les séductions imaginables... Elle déploya tour à tour une grâce et une finesse, une gaieté et une mélancolie, une folie et une raison, dont René, qui avait pourtant vu tant de femmes de près, n'avait pas encore l'idée! Bref, l'image de Marie-Ange, qui le dominait si tristement tout à l'heure, ne lui revint pas un instant à l'esprit...

Une seule chose l'étonnait, c'était de n'être pas reconnu par la comtesse, de n'être pas même questionné par elle à cet égard. Il savait cependant qu'elle avait réclamé sa présence au bal, qu'elle avait voulu l'envoyer chercher à Caen, et que Luc avait fini par lui avouer que c'était inutile... Alors, comment son tact si infaillible et son âme si généreuse ne lui disaient-ils pas : « Ce jeune homme qui cause avec vous depuis une heure n'est pas Luc Trouin, mais René Du Guay, votre sauveur, celui que vous appeliez si instamment hier... Ce bras qui vous sert d'appui, cette main qui touche la vôtre sont les mains qui vous ont arrachée l'année dernière aux vagues de Dinard! Ce cœur que vous faites battre si étrangement, a senti, dans l'abîme en face de la mort, les palpitations du vôtre... et mille fois depuis, ce souvenir enivrant a troublé ses pensées et ses rêves, et fait monter à son cerveau des bouffées d'ambition à lui briser le crâne!... Comment ne le reconnaissez-vous pas... à votre propre reconnaissance? »

Vingt fois René fut près de s'écrier : — C'est moi, madame!...

Mais il craignait que cet aveu ne fût un reproche, ou une imprudence, et qu'il n'entraînât un autre aveu plus téméraire encore; car, invinciblement fasciné par la comtesse, ne se connaissant plus lui-même, cédant à l'ébullition de sa tête, aux battements de sa poitrine, à l'éblouissement de ses yeux, il avait fini par user de son incognito pour laisser paraître un amour insensé...

Nouvel étonnement pour lui : Mme de La Bourdonnais ne s'offensa point... et le laissa même s'exalter jusqu'au délire...

Alors seulement elle le quitta de la meilleure grâce du monde; lui donna sa main délicieuse à baiser; et prenant congé de M. Trouin, annonça son départ pour une de ses terres... Sa voiture, en effet, l'attendait dans la rue, et ses chevaux fougueux l'emportèrent au galop...

Elle avait habitué chacun à ses caprices. Celui-ci ne surprit donc personne. Mais René demeura dans la position la plus étrange : suspendu entre un ciel d'espérances et un enfer de remords...

XIII. — L'INCONNUE.

Il était encore abîmé dans ses réflexions lorsqu'une espèce d'apparition le réveilla en sursaut. Un masque qu'il n'avait pas remarqué dans le bal se trouva debout devant lui. C'était une femme revêtue d'un riche costume indien, et si bien enveloppée, voilée et gantée, qu'on devinait seulement une taille charmante...

Elle appela notre forban du bout de l'éventail, lui prit le bras et l'entraîna dans les groupes; ils commençaient à s'éclaircir, depuis le départ de Mme de La Bourdonnais.

— Monsieur, dit l'inconnue ou l'Indienne, j'ai à vous parler... sérieusement...

— La raison, au bal masqué! voilà qui est original... Je vous écoute d'autant mieux, madame...

— D'abord, je vous connais... Vous n'êtes pas Luc, mais René Du Guay...

— Qui vous en assure, s'il vous plaît?

— Cette blessure à votre main, et cette chaîne d'or à votre cou.

René croyait l'une et l'autre si bien cachées qu'il tressaillit de surprise:

— Vous avez des yeux de lynx, dit-il en rabattant sa manche et en croisant son pourpoint jusqu'au menton...

— Il est trop tard, reprit l'inconnue, avec un rire malin... D'ailleurs, il n'y a rien là qui ne vous fasse honneur... Cette blessure vous a été faite par M. de la Brillantais, sous le vieux rempart, au coucher du soleil, et cette chaîne est le prix de la course en bateau que vous a décerné la comtesse de La Bourdonnais.



La comtesse de La Bourdonnais.

— Mais tout cela ne vous dit point que je sois René.

— Est-ce que vous pensez m'en faire accroire... comme à votre digne père?

Et le rire de l'Indienne éclata comme un bruit argentin dans l'oreille du jeune homme.

— Décidément, vous savez tout, madame! rendez les chances égales, en me dévoilant votre nom... ou votre visage...

— Ce serait détruire tout l'effet de ce que j'ai à vous dire.

— Je vous ai donc vue... quelquefois?

— Vous avez vu ma figure... Je veux, ce soir, vous montrer mon âme... comme j'ai deviné la vôtre...

L'accent profond de ces paroles fit battre le cœur de René... Après le trouble où venait de le plonger Mme de La Bourdonnais, il n'aurait jamais cru retrouver une impression semblable. La voix qui lui parlait réveillait en lui de

mystérieux souvenirs... Mais il s'épuisa en vains efforts pour la reconnaître...

— René, je vous aime ! reprit la même voix, plus douce et plus pénétrante encore.

Et cette fois notre héros sentit le vertige lui monter à la tête... Tant d'émotions en un jour étaient au-dessus de ses forces... Tout ce qu'il avait éprouvé chez Marie-Ange et près de la comtesse s'unissait pour l'accabler d'un seul coup... Leurs images tourbillonnaient devant lui avec celle de l'Indienne... Il se fit dans son âme comme un chaos de regrets et d'espérances, de joies et de remords ; si bien que, fermant les yeux sur l'avenir et le passé, il s'abandonna en aveugle aux charmes du présent...

— Oui, je vous aime, poursuivit l'inconnue, et je n'aimerai jamais que vous ! je ne puis vous le dire que sous le masque, tant est profond l'abîme qui nous sépare ! mais je veux du moins vous prouver mon dévouement en vous ouvrant le chemin de la gloire et du bonheur.

Ces mots étaient d'un effet immanquable sur Du Guay. Il dressa l'oreille comme le jeune cheval qui entend le clairon du combat...

— Je sais tout ce que vous avez souffert dans votre vocation ; M. Trouin se trompe, ce n'est pas moi qui l'approuverai ! Votre place est sur le banc de quart, et non sur le banc de l'école !

— Ah ! qui que vous soyez, mille fois merci ! s'écria Du Guay, en pressant d'une main la garde de son sabre, et de l'autre le bras charmant de l'inconnue.

— Mais, avouez-le, continua celle-ci, vos torts ont dépassé ceux de votre père ; vous ne suiviez pas en droite ligne le sentier de l'honneur, et vous avez choisi d'étranges compagnons de route.

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda René, piqué au vif.

— Je veux dire que vous êtes fait pour les salons et non pour les tavernes ; pour les champs de bataille et non pour les tripots et les salles d'armes...

Et, sans laisser au jeune homme le temps de répondre, elle lui raconta jour par jour toute sa vie depuis deux mois.

— Quand votre père vous renvoyait en poste à Caen, sous la surveillance de deux estafiers, je ne vous blâme pas d'avoir suborné ces pauvres diables et d'avoir tourné bride à la porte de l'école après avoir allumé votre pipe avec la lettre de M. Trouin pour le recteur... Vous seriez alors couru vous embarquer sur le premier navire de la côte ; je ne vous en ferais pas encore de reproches ; vous voyez que je suis indulgente... Mais, voilà ce qui est impardonnable ! vous êtes allé dépenser votre courage, votre esprit et votre argent, de foire en foire... Vous avez hanté des aventuriers de toute sorte, heureux de vivre à vos dépens et de s'abriter sous votre crédit... En leur compagnie, vous avez suivi des intrigues de bas étage, fustigé le guet, bouleversé les auberges, ferraillé de carrefour en carrefour, répandu votre noble sang sur les bornes. En cette ville même, vous vous êtes battu à la muraille avec un canonnier, et vous vous êtes coupé la gorge avec un maître d'armes ; vous êtes allé à Rouen avec un bretteur poursuivi par la justice ; vous avez tous deux forcé la maison d'un magistrat, vous en avez enlevé une femme sans nom, et vous vous l'êtes disputée l'épée à la main... Après quelques jours de prison, vous êtes allé à Paris continuer les mêmes désordres (1) ; enfin, vous êtes revenu à Saint-Malo, criblé de dettes et harcelé par les exempts, contre lesquels on vous a vu lutter par terre et par eau, à travers les folies du carnaval... Je vous le demande, René, cette vie est-elle digne de vous ? Ces triomphes suffisent-ils à votre ambition ? Est-ce ainsi que vous préludez à la gloire ?

La conscience de notre héros n'eût pas parlé avec plus de fermeté et de justesse ; il resta muet de confusion et de repentir, heureux d'avoir un masque pour cacher sa rougeur et ses larmes.

— Vous avez raison, madame, balbutia-t-il, je ne mérite pas de vous donner la main.

Et quittant le bras de l'Indienne, il voulut s'enfuir.

— Restez ! dit-elle en le retenant avec tendresse ; si je vous ai avoué que je vous aime, c'est que je suis encore sûre de vous ! Votre cœur est demeuré intact au milieu de vos égarements... Je vous reconnais à cette larme brûlante qui vient de tomber de vos yeux sur ma main... ; à l'héroïque entreprise où vous a lancé le dévouement fraternel. Je suis pour vous dans cette entreprise, bien que la piété filiale en souffre un peu ; et je viens vous proposer un traité d'alliance contre votre père.

— Vous êtes un ange de miséricorde et de bonté ! s'écria Du Guay avec reconnaissance.

— Je veux être un ange de rédemption. Je veux faire de vous un héros, un grand homme !

René releva la tête par un admirable mouvement.

— Voici mes conditions : plus de duel inutile ni de plaisirs honteux !... Adieu le cabaret, le tripot et l'académie ! il me faut du travail, des œuvres et des combats ! Continuez votre projet d'hier ; prenez demain la place de Luc sur *la Gabrielle*... Désarmez votre père à force de courage et de talent ! Et s'il s'obstine à vous fermer la carrière, c'est moi qui vous l'ouvrirai ! A partir d'aujourd'hui, je veille sur vous et je vous suis des yeux. Vous ne me verrez point, mais vous sentirez mon influence ! elle sera toute-puissante pour votre bonheur, si vous la méritez toujours !

René était ivre d'orgueil et de joie ; il se sentait grandir d'une coudée ; il voyait, comme Renaud, tous ses rêves réalisés par une Armide. Un seul mot, un mot fatal, troublait cet enchantement.

— Ne pas vous voir, madame ! mais c'est me retirer ensemble l'encouragement et la récompense ! Pour vous voir un seul moment, je ferais mille fois ce que vous me demandez !

— Eh bien ! reprit l'Indienne après un silence, vous me verrez un jour...

Elle remit à René un médaillon d'or ciselé, fermé soigneusement...

— Portez ce médaillon comme un talisman sacré ; appuyé sur votre cœur, il en comptera les battements... Il vous préservera des coups mortels, et vous dira quand vous ferez bien ou mal ; enfin vous me connaîtrez en l'ouvrant.

— Et quand l'ouvrirai-je ?

— *Quand vous serez capitaine des vaisseaux de Sa Majesté !* Pas avant. Jurez-le-moi !

— Je vous le jure, madame ; et je n'attendrai pas longtemps !

L'Indienne pressa la main de René avec tant d'énergie, qu'il lui sembla recevoir d'elle une force surhumaine... Puis elle disparut en lui défendant de la suivre... Et lui-même courut prendre l'air sur le rempart, pour empêcher son cerveau d'éclater comme un volcan...

(1) Tous ces faits sont historiques. Duguay-Trouin lui-même les a confessés dans ses *Mémoires*. Voir l'édition contrefaite, in-12, d'Amsterdam, la seule qui renferme le récit complet de la jeunesse de l'auteur. Toutes les autres éditions ont été mutilées par lui-même, à la sollicitation du cardinal de Fleury ; mais M. Cunat, de Saint-Malo, le véridique historien de Robert Surcouf, a retrouvé et publiera sans doute le manuscrit complet des *Mémoires de Du Guay-Trouin*.

XIV. — LES ANGLAIS!

Minuit sonnait à l'horloge de la cathédrale ; tout le bruit et tout le mouvement du carnaval avaient cessé ; les dernières lumières s'éteignaient çà et là, et la maison Trouin seule jetait mille feux par ses vitraux coloriés. Les remparts, le quai, le port et la rade, étaient complétement déserts ; les îles et les caps semblaient dormir sur l'eau comme d'énormes baleines ; la mer était pleine jusqu'au bord, et jetait au loin ces immenses palpitations, si admirables à entendre la nuit... Tout cela était baigné d'un clair de lune d'une telle splendeur, que les phares de la côte pâlissaient au sommet de leurs tours.

René puisait le calme et la fraîcheur dans la contemplation de ce tableau sublime : — Voilà, se disait-il, le regard perdu sur l'Océan, voilà la carrière où m'attendent la gloire et le bonheur !... Ah ! si je pouvais la convertir à l'instant même en un vaste champ de bataille, par quels exploits je mériterais d'ouvrir ce médaillon, qui contient le secret de ma destinée !

Tout à coup, au moment où ses yeux plongeaient aux limites de l'horizon, il tressaillit des pieds à la tête, poussa une exclamation mêlée de surprise, de joie et de terreur ; regarda quelque temps encore, avec l'ardeur du lion qui voit arriver sa proie, leva les deux bras au ciel en disant :

— Merci, mon Dieu !... vous m'avez exaucé !... reprit, comme une flèche, le chemin de la maison de son père, et rattachant à peine son masque sur son front, rentra dans le bal, en criant : — Aux armes ! voilà les Anglais !...

Nous renonçons à décrire l'effet d'une pareille nouvelle, ainsi annoncée, à une telle heure, à ces corsaires en habits de soie et de velours... La musique se tait, les quadrilles s'arrêtent ; les femmes s'évanouissent, les hommes tirent l'épée !... Le cri : Aux armes ! les Anglais ! vole de bouche en bouche, de porte en porte, de rue en rue ; réveille toute la ville en sursaut, et la jette en masse sur les remparts, au bruit du tocsin de toutes les cloches.

Notre héros ne s'était pas trompé : la population entière, hommes, femmes, enfants, accourus à son appel, à moitié endormis encore, et dans les costumes les plus étranges, virent bientôt une voile, puis deux, puis cinq, puis dix, puis vingt ; enfin, toute la flotte anglaise, escortant la machine infernale, sortir des profondeurs de la Manche, s'approcher comme une bande de goëlands gigantesques, se déployer lentement dans les eaux de Saint-Malo, et annoncer à cette ville le sort qui l'attendait, par vingt-six coups de canon (1), multipliés d'échos en échos.

XV. — LE SERPENT SOUS LES FLEURS.

Le mercredi matin, tous les vaisseaux anglais étaient embossés à portée de canon des remparts. Le brûlot infernal se reconnaissait, entre tous, à ses vastes flancs noirs, pleins d'épouvantables mystères... L'imagination se perdait en conjectures atroces sur les éléments de destruction qu'il pouvait contenir ; et cependant aucune de ces conjectures n'approchait seulement de la réalité !... L'amiral Damby donna vingt-quatre heures aux Malouins pour capituler, ou voir leurs maisons réduites en cendres. Pour toute réponse, les Malouins se disposèrent, comme un seul homme, à vaincre ou à mourir...

Après avoir fait porter sur *la Gabrielle* toutes les munitions nécessaires à une sortie, M. Trouin attendait l'heure du combat avec le calme d'un sénateur romain. Assis dans son cabinet, au milieu de ses commis, comme si la mort n'avait pas plané sur sa tête, il parcourait froidement les lettres amassées pendant son absence.

Arrivé au courrier de Caen :

— Lisons, dit-il, la correspondance de René. J'avais exigé de lui un message par semaine... En voilà huit... C'est bien mon compte. Voyons s'il persévère dans ses bonnes résolutions.

Et le digne corsaire, s'épanouissant d'une lettre à l'autre, prononça tout haut les passages suivants, pour mieux en savourer la douceur :

« Université de Caen, 1er mars.

« Mon cher père, *Je travaille* et je fais tous mes efforts pour vous contenter... L'étude des lois n'est pas aussi difficile que je le croyais... J'espère en savoir bientôt aussi long que nos docteurs, etc., etc. »

« Université de Caen, 8 mars.

« Mon cher père, *Je travaille assidûment* et j'ai le bonheur de satisfaire tout le monde... La robe me coûte à porter ; mais je suis heureux de vous offrir ce sacrifice, etc. »

« Université de Caen, 15 mars.

« Mon cher père, *Je travaille de toutes mes forces*, et vous serez enchanté d'apprendre mes progrès. Nous avons eu hier une conférence sur les DETTES DE JEU... J'ai plaidé une heure contre ce fléau de la jeunesse, et j'ai gagné ma cause aux applaudissements des maîtres. Ah ! si tous les joueurs avaient pu m'entendre !... etc., etc. »

« Université de Caen, 22 mars.

« Mon cher père, *Je continue de travailler avec succès*... Je m'habitue à la robe et à la discipline. J'ai essayé ce matin un bonnet de juge, et n'ai pu me regarder sans rire, etc. »

« Université de Caen, 1er avril.

« Mon cher père, *J'ai tant travaillé* que je suis tombé malade... Mais soyez sans inquiétude... Veuillez seulement m'envoyer une douzaine de pistoles par la poste, *bureau restant*, pour m'acheter quelques douceurs, etc. »

— Pauvre garçon ! dit M. Trouin tout attendri ; au lieu de douze pistoles, je lui enverrai cent écus !

Et après avoir lu les trois dernières lettres, dont le refrain était toujours : *je travaille, je travaille, je travaille*... :

(1) Un moine de Saint-Malo, témoin de ce siége mémorable, a laissé une relation manuscrite que nous avons trouvée et transcrite aux archives de la cité bretonne. Cette RELASION (*sic*) n'est pas moins singulière par la forme que par le fond ; le style et l'orthographe en font une véritable curiosité. L'auteur débute ainsi : « Le... l'armée angloise parust, forte de 26 voyles, scavoir : 12 vaisseaux de guere, de 50 à soixante pièces de cannons, 5 galiots à bombes, de 10 mortiers et 40 homes d'équippage chacunes, 3 brulots, 4 brigantins, 2 corvettes de 4 canons, etc., ladite armée commandée par le fils du milord et comte de Damgby, chef du conseil du Prince. Cet amyral était un jeune homme sans expérience, qui n'a jamais inventé la poudre. Excusez sy vous voyez du désordre dans mon discours. Il n'est pas possible qu'il ne se ressente de l'émotion produite par la poudre et le cannon, etc. »

Entre autres distractions, le bon moine a oublié de ponctuer son manuscrit, dans lequel on rencontre à peine çà et là quelques virgules égarées... *Rari nantes in gurgite vasto*. Du reste, il analyse les bombes et les boulets jusqu'au dernier grain de mitraille, et détaille leurs mille résultats, sans oublier la moindre vitre cassée. Il raconte surtout avec une prolixité sympathique les infortunes de ses frères, les moines récollets de l'île de Céaambre, visités et dépouillés tout d'abord par les marins anglais. « Il était resté à Cezembre 3 religieux, dont un gouteux, les deux premiers s'allèrent cacher dans un trou de rocher, où ils demeurèrent deux jours sans manger, le goutteux qui étoit un bonhomme âgé de 62 ans et fort simple ce qui ce remarquoit assez dans son extérieur et dans ces manières et dans ces expressions étoit resté seule dans le couvent. Les voyant venir attaquer fust vite à la cave tirer du vin leur dist qu'ils étoist les bien venues et celuy à qui il en présenta le premier luy ayant dit dans son jargon : Voulez-vous emppoissoner nous traytre ? le bonhomme beut à leur santez. Vous pouvez juger si ces dégoutés de metres hôtes épargnèrent à ce gouteux la peine d'aller à la cave. La canaille fort insolente ce mis à maltreter le vieillard mesme le dépouilla lui arracha ses habits le mit tout nud ne lui laissant que ses mutandes. Comme le bonhomme se plaignoit avec un air simple et grande naiveté qu'on leur avoit tout pris jusqu'à un petit chien tourne broche qui servoit à leur cuisine un officier généreux appersut ce petit animal entre les bras d'un de leur gens et donna des coups de canne à ce marault. »

— Quel miraculeux changement! s'écria le vieux capitaine; un garnement hier, et aujourd'hui un petit saint. En vérité, je suis trop heureux dans mes enfants...les voilà tous deux tels que je les voulais, et je n'ai plus rien à demander au Ciel. Je savais bien, morbleu! que je viendrais à bout de René comme de Luc; que je ferais de l'un le modèle des avocats, et de l'autre l'exemple des corsaires! Ah! c'est que je m'entends un peu à conduire la jeunesse, et je ne suis pas de ces pères de comédie, à qui on fait croire que les vessies sont des lanternes.

Tout en exhalant ainsi sa joie, M. Trouin avait ouvert une lettre du matin, posée sur celles de son fils. Soudain sa figure s'allongea, ses traits se bouleversèrent, et un horrible jurement s'échappa de ses lèvres. Voici le serpent que le digne homme avait trouvé parmi les fleurs :

« Monsieur Trouin,

« Je ne puis vous laisser ni me laisser moi-même berner plus longtemps par M. Duguay, votre fils; vous le croyez à Caen, tout confit dans l'étude, et il n'a pas mis les pieds à l'école... Depuis deux mois, il court les foires, les tripots et les cabarets; il a eu quatre ou cinq duels, a enlevé une femme à Rouen, s'y est fait mettre en prison, a couru jusqu'à Paris et est revenu vous braver à Saint-Malo. Après avoir édifié toute la ville pendant le carnaval, il a poussé l'audace jusqu'à figurer cette nuit à votre bal, sous le nom de son frère Luc, dans un costume de forban, qu'il me doit encore, avec les fournitures ci-jointes, etc... Total 999 livres dix-neuf sous onze deniers, pour lesquels j'ai prise de corps contre sa personne. Il m'avait leurré jusqu'ici de faux noms et de belles paroles, mais je viens de tout apprendre par un espion qui l'a suivi hier jusqu'à votre porte. Je vous prie donc de le traiter comme il le mérite et de faire droit à ma créance.

« J'ai l'honneur, etc. Chrysostome Duciseau,

« Tailleur-costumier. »

On se souvient que ce terrible créancier était resté en dehors des transactions de Dinard. Voilà la surprise qu'il ménageait à notre héros!

Cette lettre fatale révélait à M. Trouin toutes les comédies de la veille : le brevet, le mariage, le duel, etc.

— Bombes et mitraille! s'écria-t-il, le forban d'hier n'était pas Luc... Et pendant qu'un compère m'adressait de huit jours en huit jours ces lettres de Caen, René osait...

Il ne put achever : il étouffait de rage. Il relut la dénonciation et resta anéanti. Puis sa colère fit une telle explosion de cris, de blasphèmes, de chaises brisées, que toute la maison en trembla, et que chacun accourut, le croyant suffoqué par la goutte.

Mais lui, sans répondre à personne :

— Caissier! mon fils vous a-t-il présenté un bon de dix mille livres?

— Non, monsieur.

— A la bonne heure! Si on vous le présente, vous le mettrez en pièces et viendrez m'avertir!

Puis saisissant une plume, il écrivit à M. Duciseau.

« Deux mille livres pour vous si René est en prison dans une heure! Ameutez contre lui tous ses créanciers et tous les exempts de la ville. »

Au même instant, la rumeur publique mit le comble à sa fureur, en lui apprenant que le pilote Bernard était sur la flotte anglaise. Croyant aussitôt avec passion ce qu'il eût nié de sang-froid en toute autre circonstance :

— Bernard chez les Anglais! reprit-il convulsivement, et c'est la fille de ce traître qui épouserait mon fils aîné!... Bombes et mitraille! je lui tordrais plutôt le cou!... Luc! poursuivit-il avec de nouveaux cris, où est Luc? Qu'on m'amène Luc mort ou vif!

Mais Luc se garda bien de paraître. Il s'était réfugié au premier bruit sur *la Gabrielle*, aimant mieux affronter les boulets ennemis que la justice de son père.

Enfin Mme Trouin parvint à calmer le paroxysme de son mari, ou du moins à le tourner adroitement contre les Anglais, dont l'artillerie foudroyante annonçait la dernière sommation.

Cependant le capitaine ne cessa de jurer, de gesticuler et de casser ses meubles, que lorsque M. Duciseau vint lui annoncer en personne l'incarcération de René.

Les exempts, ces hommes sans entrailles, l'avaient arrêté courant au péril comme à une fête, l'avaient sommé de verser dix mille livres quand il se préparait à verser son sang, et l'avaient traîné à la prison au milieu de l'indignation générale...

XVI. — LE COMBAT.

Le lendemain, au point du jour, les bombes et les boulets pleuvaient sur Saint-Malo de toutes les batteries de la flotte anglaise. Une des premières bombes creva la voûte de la cathédrale et brisa le grand vitrail du chœur; « bel ouvrage et lestement travaillé », dit notre moine. « Dès le grand matin, ajoute-t-il, presque toutes les femmes et enfans avoient vidé la ville. On ne voyoit dans les rues que charrettes du monde qui délogeoit, et jens chargez qui emportoient avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Ce fust un spectacle bien pitoiable. »

Tandis que les Malouins, aux prises avec l'incendie et la mort, ripostaient à l'ennemi de tous les canons de leurs remparts, une flottille de corsaires quittait le port sous le feu de l'escadre anglaise pour aller tenter au dehors une diversion redoutable.

A la tête de cette flottille s'avançait *la Gabrielle*, avec son pavillon bénit de la veille et empressé de recevoir le baptême de sang.

M. Trouin, en grand costume, le porte-voix à la main, le poignard et les pistolets à la ceinture, se dressait au milieu du banc de quart, dominant tout son équipage de ses beaux cheveux blancs. A sa droite, se tenait Luc, surveillé par le vieillard, armé comme lui jusqu'aux dents, le visage pâle, mais la contenance assurée, décidé à mourir s'il le fallait pour obtenir le pardon de son père. Quelques larmes brillaient encore dans ses yeux, dernières traces de l'orage qui venait d'éclater sur sa tête; mais la mitraille volant autour de lui sécha bientôt ces larmes, et M. Trouin lui-même fut surpris de la fermeté de sa voix lorsqu'il lui fit répéter le commandement de branle-bas de combat.

La Gabrielle doublait en ce moment la pointe de Dinard... et Luc avait vu un mouchoir blanc s'agiter à la fenêtre de Marie-Ange...

Au même instant, comme la goëlette lançait sa première bordée aux vaisseaux anglais, une écoutille du gaillard d'arrière s'ouvrit, une tête aux longs cheveux parut sur le pont, deux mains armées de pistolets s'y cramponnèrent, un nouveau combattant se joignit à l'équipage, et M. Trouin reconnut son fils René!

Le vieux corsaire faillit tomber à la renverse, et oublia son navire, les Anglais et le monde entier...

— Encore !!!... s'écria-t-il, d'une voix plus tonnante que celle des canons.

Et s'élançant, noir de colère, sur René, il allait l'écraser de son porte-voix... si le jeune homme n'eût gagné la hune avec l'agilité d'un écureuil...

Du haut de cette tribune inaccessible, il raconta comment un génie tutélaire avait ouvert sa prison, la veille au

soir. Il s'y débattait depuis dix heures, comme un lion dans sa cage, tenté de se briser le crâne sur les murs à chaque coup de canon, lorsque le chef des recors en personne était venu lui dire : « Vous êtes libre ! » Un inconnu, agissant en son nom, avait couru chez ses créanciers payer toutes ses dettes, et avait apporté au greffe une mainlevée générale...

Du Guay soupçonnait bien le mot de cette énigme, mais ce secret resta au fond de son cœur. C'était l'Indienne sans doute, cet ange gardien, qui entrait dans son rôle.



Portrait de Du Guay-Trouin.

Quant à son intrusion à bord de *la Gabrielle*, il avait gagné l'entrepont par un sabord, et passé la nuit dans la cale avec les gargousses. René termina par demander grâce à son père, pour sa fuite de Caen, ses lettres, ses courses, son rôle de la veille, en un mot, pour toutes ses fredaines passées et présentes, jurant de se comporter désormais en véritable héros, si l'on daignait lui en fournir l'occasion..., mais déclarant qu'il aimait mieux se faire tuer par les Anglais que de porter jamais la robe et le bonnet d'avocat...

Cette confidence mit tout l'équipage du côté de notre héros, mais ne fit que redoubler la fureur de M. Trouin. Il y répondit par une explosion de menaces et de jurements for-

midables, appelant tout le monde à son aide pour y joindre les coups...

Mais René devait lui épargner la peine de le forcer dans son dernier retranchement... Voyant un boulet frapper l'artimon, il se précipite sur la dunette, vole à son père, et reçoit, à sa place, une vergue qui allait l'écraser... Lui-même tombe sur l'angle des lisses, y déchire sa blessure de la veille, se relève sanglant et tend la main au vieillard...

Eh bien, telle était la colère de M. Trouin, qu'elle étouffa sa bonté... Son premier mouvement fut d'ouvrir ses bras à son fils, mais le voyant sauf et souriant, il lui enleva son épée, et le fit garrotter dans l'entrepont... Toute son autorité suffit à peine à obtenir cette violence de l'équipage... René pleurait de douleur, les matelots pleuraient de pitié... Luc sanglotait à deux genoux... Tout fut inutile, le vieux capitaine détourna la tête, remonta sur son banc de quart, et ordonna l'abordage d'une frégate ennemie...

Quand les deux navires se choquèrent, en se mitraillant à bout portant, on entendait encore René crier d'une voix déchirante :

— Mes armes, mon père! rendez-moi mes armes!...

Quelques minutes après, M. Trouin reçut une balle au front et perdit connaissance. Son dernier regard vit tomber son pavillon, ses matelots renoncer à le défendre, et les Anglais vainqueurs se ruer sur son vaisseau.

Il fit un effort désespéré pour se jeter à la mer, mais il ne put y parvenir, et sentit des mains anglaises lui arracher son épée!

Quand il revint à lui, quel fut son étonnement! au lieu des Anglais, il vit ses deux fils à ses côtés, ses matelots triomphants, son pavillon relevé, la frégate reprise, et les ennemis rendus... Du Guay venait de faire ce miracle, après avoir brisé ses liens...

Electrisé par son exemple, Luc l'avait secondé, en fermant les yeux, et tous deux, blessés à la poitrine, mais par bonheur aussi légèrement que leur père, lui présentaient, avec son épée, celle du capitaine anglais.

M. Trouin crut mourir de joie..., il tomba tout en pleurs dans les bras de ses fils, en balbutiant :

— Mes enfants! mes dignes enfants!

— Maintenant, me pardonnerez-vous, demanda René, et me rendrez-vous mes armes?

— Non-seulement je te pardonne, répondit le vieillard, mais mon épée sera désormais la tienne, je te cède le commandement de *la Gabrielle*.

Et montant aussitôt sur le banc de quart, au milieu des acclamations de l'équipage, notre héros ramena en triomphe à Saint-Malo son navire et sa prise...

XVII. — LE CHIEN DE SAINT-MALO.

Malheureusement la victoire des Trouin ne sauvait pas leur patrie...; les bombes anglaises continuaient de semer l'incendie et la mort dans la ville, et le brûlot infernal se préparait à l'ensevelir d'un seul coup sous ses ruines.

Au moment où l'horrible machine s'avançait par une brise favorable, René revenait à Dinard d'une nouvelle expédition, avec son matelot La Gall et les pêcheurs qu'il était allé chercher, suivant sa promesse.

Ils avaient repoussé victorieusement une descente des ennemis à Saint-Jagu, mais ils rapportaient sur un brancard l'élève pilote blessé à mort.

A cette vue lamentable, et à celle du brûlot destructeur, que l'on croyait toujours guidé par Bernard, rien ne put contenir l'indignation des paysans et des mariniers..., ameutés de village en village, autour de leur ami expirant. Ce n'était plus l'incendie de la maison du traître, c'était l'extermination de sa famille que réclamait leur vengeance...

— Mort à tous les Bernard! allons les fusiller sur la Pointe! que le misérable, avant de nous écraser, voie, de la flotte anglaise, toute sa race périr de notre main! Que le flot lui porte, avec nos malédictions, le cadavre de son dernier enfant!...

Ainsi criaient les malheureux en délire, oubliant sur quelles têtes allait tomber leur fureur : Marie-Ange, qu'ils appelaient naguère la bonne vierge de Dinard, et un oncle septuagénaire, avec un neveu de douze ans, qu'elle avait retirés le jour même de Saint-Malo.

Du Guay se flattait toujours que les plus insensés s'arrêteraient devant de telles victimes; mais, arrivé à cent pas de la maison maudite, il sentit toute l'impuissance de ses efforts contre une multitude qui n'avait plus rien d'humain...

La machine infernale s'approchait justement de Dinard, pour doubler le Fort-Royal et le Grand-Bey... La ville et la campagne étaient plongées dans un effroyable silence, le silence de toute une population qui attend la mort!... Les habitants fuyaient leurs maisons, les soldats leurs postes, et les animaux leurs étables... Pas un canon ne tirait sur le brûlot. Que pouvait un boulet contre un volcan? On n'entendait enfin que le son des cloches, pareil au glas mortuaire, et les prêtres implorant la miséricorde divine...

Les pêcheurs y mêlèrent une dernière imprécation, culbutèrent René comme un torrent, lui passèrent sur le corps, envahirent la maison de Bernard, en arrachèrent Marie-Ange, son oncle et son neveu, les traînèrent jusqu'à la Pointe, et s'apprêtèrent à les fusiller...

Ce fut alors que la machine infernale éclata..., et jamais oreille humaine n'ouït une explosion semblable... Une immense colonne de flamme et de fumée s'éleva d'abord perpendiculairement...; des milliers de détonations se succédèrent aussitôt, pareilles au feu roulant de cent batteries, et la dernière, la plus épouvantable de toutes, sembla ébranler à la fois le ciel, la terre et la mer, et suspendre l'harmonie des éléments. Le moine de Saint-Malo prétend qu'on l'entendit jusqu'à Alençon, c'est-à-dire à plus de trente lieues (1)...

Enfin, la colonne de fumée ardente s'étendit lentement, en s'affaissant sur elle-même, et en voilant la lumière du jour, au point d'imiter la nuit. Puis, comme un feu d'artifice, tiré sous un dais sombre et colossal, on vit s'élancer de la gueule du volcan, et se disperser en tous sens, des jets de flamme écarlate, des corps noirs et massifs, des soleils tournoyants, des chaînes et des barres de fer, des bombes d'une grosseur incroyable, des tonneaux de poudre, de soufre et de salpêtre; en un mot, tous les instruments d'extermination imaginables.

Au premier bruit, chacun s'était jeté à genoux, en recommandant son âme à Dieu. Mais figurez-vous la surprise et la joie commune, lorsqu'on aperçut, en se relevant, toutes les maisons de Saint-Malo debout et intactes, et le brûlot infernal échoué à cinquante mètres des remparts, et

(1) Les artifices de l'affreuse machine, ajoute-t-il, avaient été préparés secrètement dans la Tour de Londres, sous la surveillance du Prince d'Orange. « C'estoit un entassement de 25 tonneaux de poudre (40 à 50 milliers), de 600 bombes de 300 livres, de camphre, d'huyle, de souffre, d'alcool, de poix, de mitraille, de lames de couteaux. de grapins, d'allumettes, de paille, de barils cerclés de fer, de quartiers de roc, de copeaux, etc. Le tout entremêlé de tuyaux et de mèches pour y mettre le feu partout à la fois ». Le rocher où s'échoua le brûlot fut fendu; toutes les portes de Saint-Malo s'ouvrirent d'elles-mêmes; toutes les cloches sonnèrent; des pierres monstrueuses passèrent pardessus les maisons. On recueillit les jours suivants des centaines de charretées de fer, de bois et de granit. Si l'explosion avait eu lieu au pied du rempart, il ne restait pas un mur debout, ni un être vivant dans toute la ville.

vidant innocemment sur un écueil ses entrailles éteintes par le naufrage !...

On crut d'abord à un miracle, et un cri de reconnaissance monta vers le ciel... Mais le ciel y répondit en jetant un corps sanglant sur le rivage, au pied même du promontoire de Dinard, à vingt pas des mariniers qui couchaient en joue Marie-Ange...

Ce corps, que notre héros releva le premier, était celui du pilote Bernard.

C'était donc bien lui qui conduisait le brûlot ! Et les pêcheurs allaient l'achever sans doute, lorsque René trouva sur sa poitrine un rouleau de fer-blanc.

Ce rouleau contenait un parchemin, et sur ce parchemin Bernard avait écrit de son sang :

« Les Anglais cherchent un traître pour anéantir Saint-Malo; de peur qu'ils ne le trouvent, je vais passer pour tel, et feindre d'accepter leurs offres. Je crèverai leur machine infernale sur un écueil, et je me perdrai en sauvant mon pays. Permettez, mon Dieu ! qu'un honnête homme trouve cet écrit, et prouve que je ne suis pas mort en lâche, mais comme il convenait au *Chien de Saint-Malo*.

« *Signé* : BERNARD. »

Comment exprimer l'effet de cette révélation, d'abord sur René, puis sur les pêcheurs, puis sur Marie-Ange, puis sur Luc Trouin, puis sur tous les habitants de Saint-Malo ? L'explosion de leur repentir, de leur enthousiasme, de leur ivresse, n'eut d'égale que celle de leur joie, quand leur sauveur revint à lui, sauvé à son tour par la Providence, qui, des trente blessures dont il était criblé, voulut que pas une ne fût mortelle.

XVIII. — LE MÉDAILLON.

Le soir même, la flotte anglaise quitta la baie, chassee à pleines voiles par tous les corsaires de Saint-Malo. Porté en triomphe, en même temps que sa fille, par ceux qui avaient failli les massacrer, le pilote Bernard reçut du roi des lettres de noblesse, et de ses concitoyens un compas d'honneur, avec le commandement des gardes-côtes.

Un mois après, effectuant l'échange si désiré, Luc prit ses grades à Caën, à la place de son frère ; puis il devint l'heureux époux de Marie-Ange Bernard, et il alla occuper le consulat de Malgues, en Espagne.

Et Mme de La Bourdonnais ? et l'Indienne ? Animé par leur double souvenir, qu'une étrange passion mêlait dans son cœur, René Du Guay-Trouin se couvrit de gloire sur toutes les mers. En moins de deux ans, il enleva plus de trente vaisseaux à l'Angleterre et à la Hollande. Il devint l'orgueil de son pays, l'admiration de ses rivaux, et la terreur des ennemis de la France.

A chaque victoire, une lettre de l'ange gardien lui disait: « Courage ! je vous admire comme je vous aime ! Vous touchez au terme de vos épreuves... »

Prisonnier des Anglais à Plymouth, il fut miraculeusement délivré par une jolie marchande, qui séduisit l'officier chargé de sa garde. Encore un chef-d'œuvre de l'inconnue, qui trouvait partout des agents de sa volonté !

Cependant René attendait toujours cette récompense royale, dont une récompense plus douce devait être la suite...

— *Quand vous serez capitaine des vaisseaux du roi !* se répétait-il en couvant des yeux le médaillon qui renfermait le secret de son destin...

Il l'avait porté religieusement, depuis le bal masqué, attaché sur son cœur à la chaîne d'or de Mme de La Bourdonnais.

Un jour, enfin, qu'il était à Saint-Malo, convalescent d'une blessure, son frère Luc, le seul confident de ses espérances, entra dans sa chambre avec Marie-Ange et un enfant joli comme l'amour... René, qui les croyait à Malgues, se jeta tout étonné dans leurs bras.

— Nous te surprenons à notre tour, dit le consul; nous arrivons d'Espagne, comme tu revenais autrefois de l'Université. J'ai traversé Paris, frère ; j'ai vu Louis XIV à Versailles... Voilà ce qu'il m'a chargé de te remettre.

Du Guay ouvrit une longue caisse dorée, portant le soleil du grand roi..., et y trouva une magnifique épée, — enveloppée dans un brevet de capitaine de vaisseau.

— Enfin ! enfin ! s'écria-t-il radieux, les mains levées au ciel...

Et tirant le médaillon de sa poitrine, il en fit sauter le couvercle d'or.

Il poussa en même temps une exclamation de surprise, de joie, de délire...

C'était le portrait de Mme de La Bourdonnais !

Ainsi la comtesse et l'Indienne ne faisaient qu'un... Mais comment expliquer cette charmante énigme ?

— Tu en trouveras sans doute le mot, reprit Luc, dans cette lettre que Mme de La Bourdonnais m'a confiée pour toi.

René lut, à travers ses larmes, d'une voix étouffée par l'émotion :

Paris, 8 janvier 1692.

« Ma vie vous appartient depuis que vous l'avez sauvée à Dinard ; mais je n'ai pas voulu vous la donner comme une faveur aux yeux du monde. Je vous ai étudié doublement au bal de votre père, d'abord en feignant de ne pas vous reconnaître, puis en me cachant sous un costume indien, quand vous me croyiez partie pour mes terres... Je vous ai ouvert le chemin de la gloire et vous l'ai désignée pour but ; vous l'avez atteint et dépassé... C'est à vous maintenant de m'élever à vous... Je vous attends...

GABRIELLE.

Un quart d'heure après, Du Guay-Trouin volait à Paris. Mais tant de bonheur devait avoir un horrible réveil !

Le futur époux de Mme de La Bourdonnais la trouva mourante d'une fluxion de poitrine.

— Ne me plaignez pas, lui dit-elle, à son dernier soupir, j'ai gagné cette maladie en allant demander au roi votre brevet de capitaine de vaisseau. Sa Majesté a daigné me faire monter dans son carrosse, toutes les portières étaient ouvertes (1) ; le froid m'a saisie au cœur, et je meurs pour vous : si je n'ai pu vous donner la femme qui vous aimait le mieux, j'ai du moins donné à la France un de ses plus grands hommes... Jurez-moi, ajouta-t-elle en souriant encore, de vivre pour mon souvenir, et de n'épouser que la mer..., comme le doge de Venise...

Le baiser de l'éternel adieu fut le sceau de ce serment ; — Du Guay-Trouin le tint sans regret jusqu'à sa mort.

On sait quelles immortelles victoires furent les dignes filles de son mariage avec la mer ! Il les couronna par la prise de Rio-Janeiro, la plus brillante et la plus riche conquête de la marine française. Une vie noblement exemplaire expia les égarements de sa première jeunesse. Enfin il mourut, chargé de vertus et d'honneurs, lieutenant-général des armées navales, commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, membre du Conseil royal de l'Amirauté, du Conseil de la Compagnie des Indes, etc., — laissant à la France un des noms les plus glorieux, et peut-être le plus pur du grand siècle de Louis XIV.

FIN. PITRE-CHEVALIER.

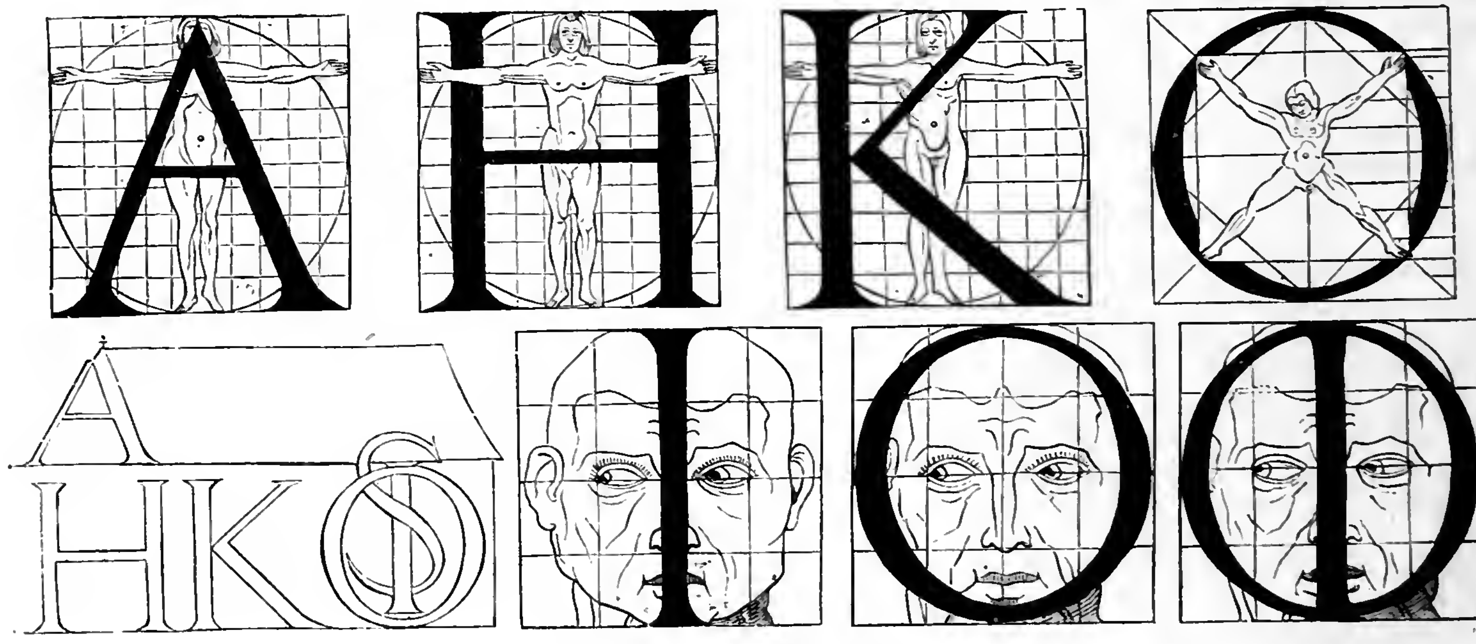
(1) Voir les *Mémoires de Saint-Simon* sur cette impitoyable habitude du grand roi.

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA TYPOGRAPHIE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE(1).

Il faut convenir que les illustres typographes dont nous avons raconté la vie furent bien secondés dans leur œuvre par les artistes contemporains. Notre aperçu sur l'art typographique des seizième et dix-septième siècles serait incomplet si nous ne nous occupions maintenant des graveurs.

Geoffroy Tory est le plus anciennement connu de ces excellents artistes à qui la typographie dut sa première splendeur. Il avait étudié l'antique à Rome, et fit de longs travaux sur l'alphabet. Dans un ouvrage in-folio aussi rare que curieux, intitulé *Champ-Fleury*, il établit des proportions entre l'alphabet latin et le corps humain. Il avance que les lettres latines dérivent du nom de la déesse Io, ce qu'il prouve en montrant qu'elles sont toutes formées d'une ligne droite et d'un cercle, I, O. En les divisant en dix lignes, il trouve des rapports entre ces lignes et le nom d'Apollon et des neuf muses; ou bien encore avec les sept arts libéraux, la grammaire, la métaphysique et la dialectique; après avoir construit des lettres qui sont des hommes, il dessine des hommes qui sont des lettres, et chez lesquels se retrouvent toujours Apollon, les muses, les sciences et les arts libéraux. Il retrouve l'alphabet dans les muscles, et les muscles dans l'alphabet; puis, par un jeu de fantaisie, qui touche peut-être profondément à la réalité, il établit des rapports entre la forme des lettres et les genres d'architecture; il bâtit des lettres qui sont des maisons; il écrit des maisons qui sont des lettres et qu'habitent tout naturellement les sept arts libéraux, les sciences, Apollon et les muses; puis ces maisons se trouvent faites de corps humains, les escaliers sont des S, les murs sont des I; tout à coup ces I deviennent des membres, les S des fausses côtes; et le tout se transforme finalement en un flageolet inventé par ledit Apollon, et dans les sept trous duquel Tory loge un art libéral; en somme, Apollon finit par jouer de ce flageolet, qui est un homme ou un I, ou l'arbre de la science, comme il vous plaira. L'ouvrage est accompagné de planches représentant les alphabets quadreaux (anciennes capitales); des lettres de formes bâtarde, tourneuse; alphabet des langues persienne, arabique, africaine, turque, tartarienne, chaldaïque, fantastique et utopique; l'alphabet des lettres fleuries, et enfin des modèles de chiffres et lettres entrela-



L'alphabet de Geoffroy Tory.

cées. Inutile de dire que le plus fantastique de tout cela, c'est l'alphabet africain, complétement inventé par le graveur.

Il termine son livre par cette exclamation naïve : « Je « suis sûr d'avoir des gloseurs et des mordants ; mais je ne « les estime pas la valeur d'un poil. »

En 1509 Tory devint correcteur dans l'atelier d'Henri Estienne; il appliqua sa science à perfectionner les caractères de Josse Badius, le beau-père de son patron. Dès 1516, il obtint un privilége pour l'impression d'*Heures* à l'usage de Rome et de Paris, décorées de lettres fleuries, d'estampes et d'arabesques de son invention, qu'il exécutait lui-même avec beaucoup de goût. Il devint libraire, et prit pour enseigne un vase antique percé d'un foret et placé sur un livre clos par trois chaînes et cadenas, avec les mots *non plus*. La fêlure de ce vase l'a fait nommer par les amateurs d'estampes *le maître au pot cassé.* Il n'a pas gravé lui-même toutes les estampes dont les livres sont ornés; beaucoup d'entre elles portent la croix de Lorraine, marque de Pierre Wociriot, le premier graveur sur cuivre qu'ait possédé la France (1).

C'est à l'école du bon vieux Geoffroy Tory que se forma Claude Garamond, le plus célèbre des graveurs en caractères. C'est lui qui grava et fondit, sous les yeux de son maître, les caractères romains nécessaires pour l'impression du *Champ-Fleury*; c'est à lui que François Ier confia, comme nous l'avons dit, la gravure des types grecs, sur les dessins d'Ange Vergen de Candie, son écrivain royal.

Conrad Neobar, patenté dès 1538 pour l'impression royale des livres grecs, fit usage des premières fontes de ces caractères dans ses éditions d'Aristote et de Philon; Eusèbe fut ensuite publié par Robert Estienne avec ces mêmes types. Le trait vif et net de ces caractères n'a jamais été surpassé; aussi conçoit-on aisément les longues

(1) Voir les numéros de janvier et d'août 1846.

(1) C'est à Pierre Wociriot que sont dues les jolies estampes sur cuivre qui ornent plusieurs livres de Simon de Colines et des Estienne.

réclamations que nous avons mentionnées ; lorsque la république de Genève les eut rendus à l'État, les poinçons demeurèrent dans les bureaux de la Chambre des comptes et restèrent longtemps sans emploi ; enfin en 1791, M. Dubon-Lavesne les remit en usage pour une édition des œuvres de Xénophon entreprise par l'Imprimerie royale.

On ne peut faire un plus grand éloge des types romains de Garamond qu'en les comparant à ses caractères grecs ; les fameux caractères des Elzevirs provenaient des poinçons de Garamond.

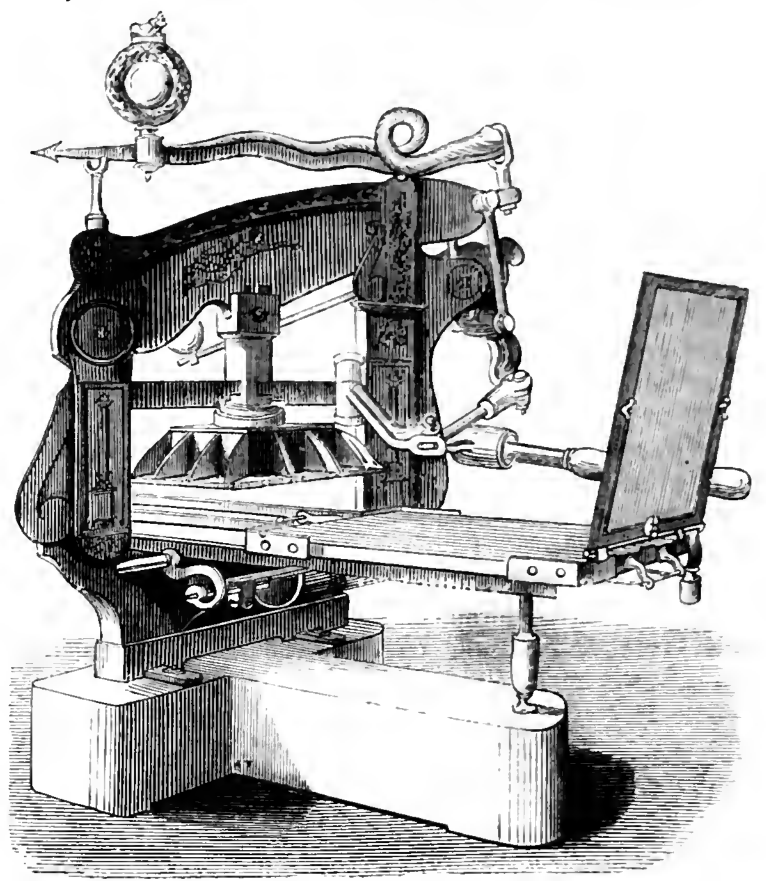
Cet illustre artiste mourut en 1561 ; Guillaume Lebé, célèbre aussi par ses beaux caractères orientaux faits pour Robert Estienne, et par la fonte des types nécessaires à l'impression de la grande Bible de Plantin, fut chargé de procéder à l'inventaire de la superbe fonderie de Claude Garamond ; il acheta la plus grande partie des poinçons et des matrices et les réunit à son fonds propre, ce qui composa le plus riche dépôt qui existât alors en Europe. Il mourut en 1598. Son fils et son petit-fils continuèrent la maison jusqu'en 1685 ; la veuve de ce dernier (appelé Guillaume, comme son père et son aïeul) et ses quatre filles, excellentes artistes fondeuses, confièrent la direction de la maison à Jean-Claude Fournier qui, en 1730, devint propriétaire du fonds. Le troisième fils de J.-C. Fournier fut Pierre-Simon, l'auteur du *Manuel*, l'une des célébrités de l'art typographique.

Pierre-Simon grava sur acier de grosses et moyennes lettres de fontes (c'est ainsi qu'on appelle en typographie d'énormes caractères d'affiche de deux à cinq pouces de grosseur). Le nombre des caractères gravés par P.-S. Fournier est très-considérable.

A cette même époque, l'art typographique acquit une nouvelle splendeur en Angleterre, grâce à Barkerville, et en Espagne, grâce à Harra. Celui-ci introduisit le premier le satinage du papier.

1700 — 1845.

Nous n'avons pas encore dit un seul mot de la presse, l'instrument typographique qui a le plus varié depuis son origine. Rien n'était plus simple que la première presse : c'était un pressoir à vin, légèrement modifié, que construisit, sur les indications de Gutenberg, un charpentier nommé André Schultheiss. On sait comment la pression s'opère avec cet instrument : une planche, fixée à l'extrémité inférieure d'une grosse vis en bois, descend avec une force plus ou moins grande sur un plateau inférieur et immobile. Outre la grossièreté générale, cette presse présentait une grande diffficulté de manœuvre. On ne plaçait qu'avec une peine et des précautions infinies la forme sur le plateau ; le papier se chiffonnait, se maculait entre ces deux planches : il fallut donc mobiliser le plateau inférieur ; ce qu'on obtint en le plaçant sur une double coulisse, le long de laquelle il glisse à volonté, au moyen d'une corde enroulée autour d'un cylindre que termine une manivelle ; ce qui amena l'expression de *presse roulante*. Bientôt le manche passé dans le trou de la vis pour la faire tourner fut remplacé par une longue poignée à demeure, qu'on appelle *barreau*. Mais cette pression directe était fort inégale, et n'agissait efficacement que sur une surface restreinte ; il fallait presque toujours deux ou trois coups de barreau pour une seule épreuve. Cependant, chose presque incroyable, c'est au moyen de cette machine informe qu'ont été obtenus tous les chefs-d'œuvre de la typographie ancienne, nous ajouterions presque et moderne ; car on n'a sérieusement modifié la presse que vers la fin du dix-huitième siècle, et il n'est presque pas une typographie parisienne qui n'offre encore aux regards des curieux une vieille presse seizième siècle, reléguée dans un coin, ou même servant encore à faire des épreuves pour la correction en première. On ne se figure pas les affreux craquements qui résultaient de l'emploi de ces machines de bois ; c'était un tapage infernal ; et la locution, *faire gémir la presse*, qui n'est plus juste maintenant, se trouvait autrefois de la plus rigoureuse exactitude.



C'est vers 1798 (1) que se sont définitivement introduites les presses en fer. Outre la légèreté, l'élégance, la promptitude de maniement, elles offrent de plus sérieux avantages ; des ressorts, diversement agencés selon les divers systèmes, étendent au loin l'action de la vis de pression, et permettent d'imprimer les plus grands formats d'un coup de barreau. De plus, des vis secondaires, bien combinées, permettent de donner plus ou moins de *foulage*, selon la nature du travail, et un point d'arrêt mécanique, sensible pour la main la moins exercée, avertit l'ouvrier qu'il a atteint la limite normale de pression. Le barreau, au lieu d'être emmanché directement, se rattache à la machine par un coude oblique, en fer forgé, qui forme ressort et l'empêche de se lancer à l'improviste au nez de l'ouvrier, comme cela arrivait vingt fois par jour avec les anciennes presses. Lord Sthanhope, pair d'Angleterre, mort dans les premières années du dix-neuvième siècle, contribua beaucoup à ces perfectionnements ; il existe même des presses à la Stanhope.

Vers le commencement de ce siècle, le bruit se répandit en France qu'un Américain, nommé Kinsley, venait

(1) C'est décidément à François-Ambroise Didot, chef et fondateur de l'illustre dynastie des Didot, que revient tout l'honneur de l'invention de la presse à un coup, longtemps réclamé par Anisson-Dupéron, directeur de l'Imprimerie royale. Les dates tranchent la question sans réplique. C'est en 1783 seulement qu'Anisson parla de sa prétendue invention à l'Académie des sciences, et voici ce qu'on lit dès 1777, à la page xc de *Daphnis et Chloé*, édition grecque et latine de M. de Villoison :

« C'est avec autant de sagacité que d'utilité réelle pour l'avance-« ment de son art que Didot l'aîné a imaginé et fait exécuter heureu-« sement, mais à grands frais, une presse d'imprimerie d'une con-« struction nouvelle, à laquelle il a su donner assez de force pour « que les ouvriers puissent fouler également et d'un seul coup la « feuille de papier dans toute son étendue, etc. »

d'inventer une presse, au moyen de laquelle l'encre était portée sur la forme, et le papier étendu avec une si grande promptitude, qu'un seul ouvrier suffisait pour l'impression de deux mille feuilles par heure. Mais les esprits étaient si peu sur la voie, que le savant bibliographe Peignot ne craignit pas d'affirmer « qu'on devait regarder cette découverte comme une fable. »

Ce ne fut que de 1816 à 1825 que parurent les premières presses mécaniques. Elles se composent en principe d'une table mobile, qui supporte les formes composées et dont toute la surface est successivement soumise à la pression d'un grand cylindre creux et tournant sur un axe. Un ouvrier passe rapidement la feuille de papier blanc entre des cordons plats, disposés à cet effet sur la surface du cylindre; cette feuille, immédiatement entraînée, arrive sur la forme, s'imprime d'un côté, se retourne sur deux petits cylindres intermédiaires, se glisse d'elle-même sur un autre gros cylindre, passe sur l'autre extrémité de la table ou *marbre* mobile, et s'imprime de l'autre côté. La feuille s'imprime donc complétement d'un seul coup, le travail ne s'arrête pas un instant. La presse à bras, au contraire, ne peut imprimer qu'un côté de la feuille à la fois, et interrompt son action pour quelques secondes après chaque coup de barreau. Trouver un procédé mécanique pour que les formes s'enduisissent d'encre spontanément, tel était le véritable problème de la presse mécanique. Voici comment on l'a résolu : de longs rouleaux, d'une matière résistante, mais élastique (mélasse et colle-forte fondues ensemble et solidifiées dans des moules), sont juxtaposés à poste fixe, de manière à pouvoir cependant tourner en liberté au moindre frottement. Le premier et le plus gros de ces rouleaux prend directement de l'encre à l'encrier-réservoir, placé à chaque extrémité de la machine. L'extrémité du *marbre* mobile se termine par une table de bois, sur laquelle les rouleaux étalent l'encre au passage et la *distribuent* avec égalité ; puis la forme arrive à son tour et passe sous les rouleaux, dont elle reçoit la couche voulue.

La machine entière se meut par une série d'engrenages, entraînés par une immense roue, nommée *volant*, que font tourner des hommes, ou une machine à vapeur.

Avec la presse mécanique, le format n'a plus de limites. On peut tirer à la fois plusieurs feuilles appartenant à des ouvrages différents. Certaines presses mécaniques compliquées opèrent, presque simultanément, le tirage, le séchage et le satinage de la feuille.

La vitesse ordinaire d'une presse mécanique est de douze ou quinze cents *à l'heure*, imprimés des deux côtés, c'est-à-dire deux mille quatre cents ou trois mille de tirage, opérés à grande peine en vingt-quatre heures par une presse à bras.

L'introduction des presses mécaniques amena dans les procédés ordinaires une modification qui n'est pas sans importance; les ouvriers imprimeurs remplacèrent par de petits rouleaux les *balles* de peau, usitées jusqu'alors pour distribuer l'encre sur la forme, et dont l'emploi difficile exigeait une habileté peu commune. Le rouleau est incontestablement une amélioration. Il donne un ton plus égal à la couleur générale de l'impression, et se prête à une célérité plus grande. Ce qui n'empêche pas les vieux compagnons de regretter les balles et de regarder les rouleaux comme une prime offerte à la gourmandise des apprentis. En effet, les tonneaux de mélasse, destinés à la confection des rouleaux, ne laissent pas que de subir parfois d'assez rudes atteintes, grâce à la convoitise de ces messieurs.

Le travail de la presse détériore promptement les caractères d'imprimerie; en effet, le mélange de plomb et d'antimoine qui les compose ne résiste guère au frottement; il s'écrase, se pulvérise, et finit par donner au tirage ce qu'on appelle des *têtes de clous*. Il faut donc renouveler partiellement le matériel tout le long de l'année. On devine que les typographes ont dû chercher les moyens de compenser ou d'atténuer une perte si énorme. Ce but est en partie atteint par le stéréotypage, art par lequel on immobilise les types et on conserve les pages composées, passées à l'état de plaque métallique.

Cette nouvelle industrie typographique fut inventée vers 1730 par un orfévre d'Edimbourg, appelé William Ged, qui donna, en 1744, une édition stéréotype de Salluste (Edimburg, 1744, in-12 de cent cinquante pages). Ses procédés, que nous décrirons plus bas, furent considérés à tort comme imparfaits, et il mourut dans la misère, le 19 octobre 1749. Citons encore, parmi ceux qui ont fait des tentatives de ce genre, Michel Funickter, André Foulis de Glasgow, et Daniel Saltzmann.

Joseph Carez, imprimeur à Toul, inventa, en 1785, le *clichage*, qui n'est autre chose qu'un procédé pour stéréotyper. Carez avait remarqué que son ami, M. Thouvenin, antiquaire distingué, obtenait des empreintes de médailles au moyen d'un coup de marteau vivement appliqué sur une bille d'étain. L'imprimeur imagina de stéréotyper de la même manière; il frappait un coup vif, au moyen d'un bloc de bois suspendu à une bascule; ce bloc tombait sur le métal destiné à recevoir l'empreinte de la forme quand il était au point de fusion convenable. Il exécuta ainsi un livre d'église avec le plain-chant noté (2 vol. in-8°, Toul, 1786), et une Bible complète en un vol. in-8°. Ce brave homme, qui mourut en 1801 sous-préfet de Toul, appelait cela les *omotypes*. Son procédé est maintenant hors d'usage.

Puis vint Herhan, qui imagina de composer avec des matrices en creux, et de couler directement le plomb sur la page; cette méthode eut un certain succès. Il y eut une collection de classiques, *stéréotypés d'après le procédé d'Herhan*. Elle porte pour marque les portraits de Gutenberg, Fust et Schœffer, de profil dans un médaillon. Les frais immenses qu'eût entraînés l'adoption générale des idées d'Herhan, y firent complétement renoncer, et l'on revint, purement et simplement, à l'invention de William Ged. On moule la page avec du plâtre, ou du sable fin de rivière; on fait cuire ce moule au four; on y coule du métal en fusion, et l'on plonge le tout dans une cuve d'eau froide. On obtient ainsi une plaque de métal, haute de trois lignes environ, et qui peut se conserver indéfiniment sans entraver la circulation et le libre emploi du caractère mobile, auquel on épargne ainsi la fatigue et l'usure des longs tirages qui le détruisent si promptement. Les huit lignes qui manquent pour compléter la hauteur des onze lignes et demie, à laquelle sont ajustées les presses, est complétée avec des blocs de plomb, qui n'ont jamais besoin d'être renouvelés. Quand les clichés sont trop fatigués, on les met à la fonte; mais on ne perd que trois lignes et demie de métal; c'est donc une économie des deux tiers.

M. Pierre Leroux, le célèbre fondateur du *Globe* et l'auteur du livre de *l'Humanité*, fut ouvrier compositeur, comme Franklin, Béranger, Hégésippe Moreau. Il inventa, il y a vingt-cinq ans, ce qu'il appelle un peu pompeusement une nouvelle typographie; son projet consiste à fondre les lettres non une par une, comme autrefois, mais par rayons entiers de cinquante, cent ou même cinq cents lettres, n'ayant que trois lignes et demie de hauteur; et à

les faire composer par une machine, conséquence nécessaire, le caractère devenant trop petit pour être saisi par les doigts du compositeur. M. Pierre Leroux raconte lui-même, dans un *Mémoire*, qu'il réalisa autrefois un modèle de la machine; mais des obstacles sans nombre, la pauvreté surtout, s'opposèrent à ce qu'il réussit à l'appliquer en grand. Rien n'est plus touchant que le récit de ses luttes, de ses travaux incessants. Aidé seulement par son jeune frère, il se fit menuisier, serrurier, forgeron. A la mort de son père, il vendit son petit héritage pour continuer l'étude de son problème; enfin il lui fallut renoncer, du moins pour un temps, à son œuvre, ou plutôt, comme il dit, l'arracher violemment de son cœur. Ajoutons, pour être juste, que son idée, loin d'être méconnue, incomprise, avait été parfaitement accueillie par M. Firmin Didot, qui lui offrit les avances nécessaires. Mais M. Leroux, préoccupé d'idées politiques que nous n'avons pas mission de discuter ici, refusa péremptoirement ces offres.

M. Leroux est maintenant imprimeur à La Châtre.

D'ailleurs, en même temps que M. Leroux rêvait la fonderie multiple, M. Henri Didot réalisait, dès 1818, la fonderie polyamatype; c'est la même idée appliquée aux caractères ordinaires.

Parmi les améliorations de détail, nous ne pouvons passer sous silence les caractères sténotypes de M. A. Pinard.

Plusieurs machines à composer ont été proposées dans ces derniers temps; nous citerons entre autres le *gérotype*, inventé par M. Gaubert; et le clavier compositeur de MM. Young et Delcambre.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, la typographie française n'employa pour l'impression courante que les deux seuls types romain et italique, gravés sur une échelle graduée; ils suffisaient à tout, texte, titre, affiche et couverture. En trois cents ans, le dessin n'en avait guère varié; c'était, sans trop de dégénération, ce beau type rond, net, plein sans être gras, svelte sans maigreur, qu'avaient employé les Alde Manuce et les Elzevirs.

Mais avec la Restauration commença une renaissance littéraire; les premières années du gouvernement de Juillet virent éclore les publications par livraison (1), le journal à bon marché et les annonces. De là les révolutions diverses qui amenèrent un renouvellement intégral des types jusqu'alors employés.

Il est, je crois, assez piquant d'étudier ce côté pittoresque et presque inattendu du grand mouvement littéraire de ce siècle. Cet examen, pour être sans grande importance, ne manque pas complétement d'intérêt.

Par une destinée bizarre et peut-être sans exemple, cette école littéraire qui, par Chateaubriand, Chénier, N. Lemercier, B. Constant, Mme de Staël, arrive à MM. Delavigne, Soumet, Deschamps, de Vigny, Dumas, V. Hugo, fut constamment attaquée comme coupable de plusieurs énormes crimes : novation, orgueil, témérité, barbarie, vandalisme, impiété, rébellion, etc. C'était, tout au contraire, une école de retour vers le passé, de réaction bienfaisante et légitime; elle essayait, au nom de la poésie, de la religion et de la royauté, de réparer les brèches faites par la littérature prosaïque, anarchique et impie du dix-huitième siècle. Elle arrosait, avec Ronsard, Belleau, Théophile, Villon, Marot, Rotrou et le vieux Corneille, le terrain desséché, brûlé par la chaux vive de Voltaire. Elle puisa en plein catholicisme, dans la chevalerie, dans l'art monarchique du moyen âge.

Les caractères gothiques reparurent dans la typographie.

Byron, le *Freyschütz* et les Contes d'Hoffman conquirent à leur tour une superbe popularité; on traduisit même *le Sabbat des sorcières* de Ludwig Tieck; Victor Hugo publia ses ballades *les deux Archers, la Nonne, la Ronde du Sabbat;* le genre fantastique eut bientôt droit de bourgeoisie; son humeur conquérante envahit tout pour quelque temps; la gravure inventa des types nouveaux, incongrus, cornus, fourchus, brisés, ombrés, écartelés, diaboliques, faits pour effrayer les enfants, mais surtout les bibliophiles; en effet, rien de moins régulier, de moins satisfaisant comme lignes et comme aspect, rien de plus difficile et de plus incommode au lecteur.

Jusque-là, les caractères destinés à l'impression des textes restaient intacts; le caprice et la fantaisie ne s'installaient qu'à la partie la plus extérieure, la plus périssable du livre, les titres et la couverture; les publications à bon marché et par souscription amenèrent des changements plus graves.

Avec le bon marché a disparu l'ancienne perfection de la typographie; les caractères actuels sont longs, gras, sales; ils fatiguent l'œil et font danser les lignes et les pages. Pour obtenir plus promptement des feuilles sèches, on mêle à l'encre une grande quantité d'huiles siccatives qui jaunissent promptement et font même des taches dans les livres. On ne peut attendre de la presse mécanique des produits aussi parfaits que ceux de la presse à bras. Le *foulage*, trop fort est souvent inégal; les marges se dérangent à chaque instant, et le *registre* est imparfait (Voy. ce mot au vocalaire). Le livre s'enlaidit chaque jour et disparaît peu à peu, tué par le journal.

La quantité de livres imprimés depuis l'invention est telle que, selon les meilleures autorités, cinq cents volumes in-folio suffiraient à peine au simple énoncé du titre de ces livres. Le savant Struve a dit qu'il serait plus facile de transporter le mont Atlas que de faire une bibliographie universelle.

La *Bibliothèque historique de France*, édition de 1768-78, 5 vol. in-folio, présente dans les quatre premiers volumes quarante-huit mille deux cent vingt-trois articles, et encore n'était-elle pas complète alors.

A l'imprimerie des orphelins, fondée à Halle par le baron de Canstein, pour l'Ecriture sainte spécialement, on a imprimé, dans l'espace de vingt-deux ans (1710 à 1752), la quantité de trois cent vingt-sept mille exemplaires de la Bible, et deux cent soixante mille exemplaires du Nouveau-Testament, le tout in-octavo et in-douze. Il existe dans le monde chrétien à peu près *quatorze ou quinze mille éditions* de la Bible, qui, tirées à cinq mille exemplaires en moyenne, donnent soixante-dix à soixante-quinze millions d'exemplaires.

Les collections de Bibles ont été à la mode chez les bibliophiles allemands. La bibliothèque de Stuttgart renferme des trésors en ce genre. On remarque particulièrement deux Bibles manuscrites, ornées de dessins et de miniatures. L'une renferme cinq mille cent cinquante-deux tableaux, avec deux versets par tableau; l'un latin, l'autre français, tous deux décorés d'une capitale alternativement or et azur. En supposant que l'on pût aujourd'hui faire exécuter chaque tableau avec les deux versets pour 12 francs, le livre entier coûterait, avec le vélin, 62,000 francs. Le second manuscrit n'a que quatre sixièmes du nombre des tableaux, mais ce ne sont pas de simples lavis, ce sont de magnifiques peintures. Il a dû coûter 40,000 francs.

Nous pourrions donner une liste de livres rares ou précieux

(1) Il est assez curieux que dès le seizième siècle un imprimeur ait eu l'idée de ce mode de publication économique. Peignot rapporte que Christophe Wechel n'imprimait les auteurs latins que par partie, afin, disait-il, d'en faciliter la vente.

sans empiéter sur le domaine de la bibliographie proprement dite. Citons pourtant : « *Anastasii bibliothecarii historia, de vitis romanorum pontificum a Petro apostolo usque ad Nicolaum I, nunquam hactenus typis excusa, deinde vita Hadriani II, et Stephani VI. Auctore Guilielmo bibliothecario; ex bibliotheca Marci Velseri.* » Mayence, in-4°, 352 pages.

On prétend qu'il n'existe que deux exemplaires de cet ouvrage, qui contient de précieux détails sur la fameuse papesse Jeanne.

Grammaire latine réduite en jeux de cartes ou de dés, par dom César Joseph Montpié de Négré, religieux de la Congrégation de Saint-Maur; imprimé par Philippe Vincent.

Æschyli tragediæ sex. Glasguæ, 1795, in-folio avec figures de Flaxman. Il n'a été tiré que cinquante-deux exemplaires, plus onze sur grand papier. Le prix de cet ouvrage s'est élevé, dans les ventes publiques d'Angleterre, depuis 200 jusqu'à 400 livres sterling (de 5,000 à 10,000 francs.)

Le *Virgile* de Didot, 1798, 1 vol. grand in-folio, avec des dessins de Gérard et de Girodet, se vendait 600 francs et 900 avant la lettre. Il ne contient aucune faute typographique, si ce n'est un j dont le point manque.

Diatribe de l'ingénieur Seid Moustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences. Constantinople; imprimé dans la nouvelle typographie de Scutari, fondée par le sultan Sélim III; 1803, in-8° de 64 pages. Cet ouvrage singulier fut composé en français par l'auteur, et annoté par le célèbre orientaliste Langlès. Seid Moustapha mourut victime de son admiration trop vive pour la science militaire des Français.

Apothéose et imprécations de Pythagore, publiées par Charles Nodier à Crotone (Besançon, 1808). In-4° de 73 pages, grand vélin superfin. Ce livre, imprimé en style lapidaire, a été tiré à dix-sept exemplaires, dont deux sur papier rose.

Nous nous en tenons à ce court échantillon. Nous craindrions de dépasser les bornes déjà si étendues de notre travail.

Il existait, avant, la révolution française, des imprimeries particulières, d'où il sortait des ouvrages qui, ordinairement, étaient tirés à petit nombre (1).

Toutes ces imprimeries particulières ont disparu sous le régime de la législation impériale encore en vigueur, qui restreint dans une limite invariable le nombre des imprimeurs pour chaque ville, et qui astreint à un brevet l'exercice de cette profession.

AUGUSTE VITU.

P. S. Nous croyons être agréable au lecteur en terminant par l'explication de quelques termes qui n'auraient pas été suffisamment définis dans le courant de nos articles.

ADDITION ou MANCHETTE. Note marginale, comme on en trouve dans les vieux livres.

BELLE PAGE. Dans les éditions de luxe, quand un chapitre finit sur une page impaire, c'est-à-dire au recto, on laisse le verso en blanc, et on recommence le chapitre suivant à la prochaine page impaire; c'est ce qu'on appelle commencer *en belle page*.

BON A TIRER. C'est l'avant-dernière épreuve; elle est assez satisfaisante pour que l'auteur ou l'éditeur puisse autoriser l'impression par les mots : *Bon à tirer*, avec sa signature.

BOURDON. Les ouvriers appellent *faire un bourdon*, l'oubli de composer tout ou partie d'une phrase. Cette faute se répare en intercalant le fragment oublié et en *remaniant* la suite jusqu'au bout.

CONSCIENCE. Par une figure qui n'est pas sans grâce, on appelle *homme en conscience* ou *de conscience*, l'ouvrier qui travaille à la journée, et qui, par conséquent, pourrait, s'il le voulait, ne travailler qu'à son aise.

COPIE. Manuscrit des ouvrages livrés à la composition; cependant, lorsqu'il s'agit d'une réimpression, l'exemplaire imprimé sur lequel on compose s'appelle également *copie*.

COQUILLE. Lorsque le compositeur *distribue* et qu'il jette par distraction une lettre dans un cassetin étranger, cela s'appelle *faire une coquille*. Lorsqu'il composera, il se trouvera nécessairement dans son travail une lettre pour une autre. C'est encore une coquille.

DÉCHARGE. Lorsqu'après un tirage déjà long une forme s'empâte, on l'essuie en tirant quelques feuilles sans mettre d'encre. Ces feuilles, pâles et non margées, s'appellent des *décharges*.

DÉCOIGNOIR. Morceau de buis rond ou carré, terminé en lame obtuse, et qui sert à retirer les coins lorsqu'on veut *desserrer* une forme.

DELEATUR. Mot latin qui s'abrége ainsi, ₰, et qui sert au correcteur pour indiquer qu'une lettre doit être retranchée.

DISTRIBUER. Replacer une à une dans leur cassetin particulier les lettres qui composaient les formes tirées, et qui vont servir à en composer de nouvelles.

DIVISION. Les compositeurs appellent ainsi, et avec juste raison, le *trait d'union* qui sert à diviser un mot, lorsqu'il n'entre pas tout entier dans une ligne.

DOUBLON. Faute de l'ouvrier, qui compose deux fois le même mot ou la même phrase.

FAUX TITRE. C'est le titre de l'ouvrage placé au milieu d'une page blanche, et par lequel commencent invariablement tous les livres.

FILETS. On nomme ainsi les lames de plomb diversement

(1) Voici une notice des principales :

Imprimerie du monastère Saint-Denis (1571). Elle existait dans l'intérieur de ce monastère, situé à Paris, rue de l'Amandier.

Imprimerie du cardinal Duperron. Elle fut établie à Bagnolet en 1600; le cardinal y faisait imprimer ses ouvrages, et en était lui-même le correcteur : les éditions qui en sortaient, tirées à petit nombre, étaient destinées aux amis de l'auteur. Il recueillait leurs avis, et ensuite il faisait imprimer en nombre, soit à Paris, soit ailleurs, les mêmes ouvrages pour les livrer au public.

Imprimerie de Sully, établie vers 1630, au château de Sully dans l'Orléanais.

Imprimerie du cardinal de Richelieu, établie en 1640, à Richelieu. Elle coûta 36,000 livres à établir. On ne cite aucun ouvrage sorti de cette imprimerie du vivant du fondateur.

Imprimerie de Fouquet, établie en 1660, à Saint-Mandé. On ne cite aucun ouvrage sorti de ces presses; mais Guy Patin, dans sa lettre du 23 février 1663, rapporte que le roi a fait saisir quelques libelles qui s'imprimaient à Montreuil sous Vincennes, par le soin des parents de Fouquet, alors enfermé à la Bastille.

Imprimerie savarienne, établie en 1715, à Paris, pour la littérature orientale.

Imprimerie de Louis XV, établie en 1718 aux Tuileries. On en vit sortir : *Cours des principaux fleuves et rivières de l'Europe*, composé et imprimé par Louis XV, 1718; du Cabinet de Sa Majesté, dirigée par J. Collombat, 1718, in-8°.

Imprimerie du duc d'Aiguillon, établie en 1735, dans sa terre de Verdet, en Touraine.

Imprimerie de Madame la Dauphine, 1758, à Versailles. *Elévation du cœur à N. S. J.-C., par rapport à la sainte Communion*, imprimée de la main de Madame la Dauphine (mère de Sa Majesté), 1758, in-16.

Imprimerie de Monseigneur le duc de Bourgogne, Versailles, 1760 : *Prière à l'usage des enfants de France*, in-12.

Imprimerie de la marquise de Pompadour, 1660, Versailles : *Rodogune, princesse des Parthes; Au Nord*, 1760, in-4°, avec une figure d'après le dessin de Boucher, gravée par madame de Pompadour elle-même.

Imprimerie du Dauphin (Louis XVI), au château de Versailles, 1766.

Imprimerie de Ketel, établie par le célèbre Beaumarchais tout exprès pour l'impression des œuvres complètes de Voltaire. Il y avait là huit fondeurs de caractères, qui les coulaient sur des matrices de Baskerville. Cette imprimerie fut détruite au commencement de la révolution française.

Imprimerie de Franklin, Passy, 1782.

Imprimerie des enfants aveugles, établie par Haüy, 1786. Deux ouvrages.

fondues qui servent à former les cadres, à séparer les colonnes d'un journal, etc. Selon leur œil, ce sont des filets maigres, gras, doubles, en gouttière, de cadre, etc.

On appelle *filets anglais* des signes d'ornement qui terminent les chapitres.

Forme. C'est l'assemblage de pages mobiles mises en ordre, garnies ou margées, et serrées dans un châssis. Il faut deux formes pour une feuille.

Frisquette. Feuille de papier découpée et fixée au châssis d'une presse à bras pour empêcher les morceaux de plomb qui forment l'intervalle des pages de faire des taches sur le papier.

Galée. Cadre de bois sur lequel l'ouvrier dépose ses lignes à mesure qu'il les retire du composteur.

Garniture. Ensemble de lingots de plomb ou de réglettes de bois, qui maintiennent l'intervalle entre les pages, et déterminent la largeur des marges.

Labeur. Ouvrage de longue haleine. — Opposition aux brochures et aux *ouvrages de ville*, tels que lettres de faire part, titres, couvertures, affiches, etc.

Ligne de pied. Ligne de cadrats qu'on met au bas de chaque page pour la soutenir.

Maculature. Décharge qui a servi plusieurs fois et qui n'est plus qu'un chiffon noir.

Mettre en pate. Démolir brusquement un paquet ou une forme, de manière à n'en faire qu'une masse confuse et difficile à débrouiller.

Paquet. Assemblage d'un certain nombre de lignes telles que les fournit le compositeur au metteur en page.

Placard. Epreuve faite sur des paquets imposés. Ce mode d'épreuve évite, en cas de corrections nombreuses, les frais de remaniement de la mise en page.

Point typographique. Le sixième de la ligne. Les caractères d'imprimerie portent généralement de six à douze points. Passé ce dernier chiffre, ils rentrent dans les caractères de titres et d'affiches.

Les anciens imprimeurs donnaient aux caractères des noms bizarres, venus, pour la plupart, des premiers livres auxquels on les avait employés, ou de quelque qualité extérieure :

Le six était de la *nompareille ;*
Le sept, de la *mignonne ;*
Le sept et demi, du *petit-texte ;*
Le huit, de la *gaillarde ;*
Le neuf, du *petit-romain*,
Le dix, de la *philosophie ;*
Le onze, du *cicéro ;*
Le douze et le treize, du *saint-augustin*,
Le quatorze, du *gros-romain*,
Le seize, du *gros-texte ;*
Le dix-huit ou vingt, de la *palestine*.
Le vingt-quatre, du *petit-canon ;*
Le trente-deux, du *gros-canon ;*
Le quarante ou quarante-huit, du *double-canon*, etc., etc.

Police. Tableau proportionnel de ce qui doit entrer de chaque lettre dans une fonte générale.

Porte-page. Feuille de papier fort, sur laquelle on pose un paquet solidement lié.

Prote. Directeur et correcteur en chef d'une typographie.

Ramette. Châssis sans barre médiane.

Réclame. Mot qui se trouve au bas de la page verso et qui est le même que celui qui recommence la page suivante. Elle se place toujours au bas de la dernière page de la feuille. La réclame facilite le travail du relieur et sert à rectifier les erreurs qui pourraient se trouver par hasard dans les *signatures* (V. ce mot). Les réclames ont été inventées en Italie, vers 1468, ainsi qu'on le voit dans le *Corneille Tacite* de Jean de Spire, à Venise ; elles n'ont été introduites en France que vers 1520. Elles sont maintenant hors d'usage.

Registre. Ce mot désigne le point de rencontre des lignes et des pages qui doivent être placées et rangées également l'une sur l'autre, de façon que la page verso ne dépasse pas la page recto ni par le haut, ni par le bas, ni sur les côtés.

Revertatur. Qu'il soit retourné ! Signe de correction pour retourner les lettres qui se trouvent à l'envers.

Renfoncer. Mettre du blanc au commencement de la ligne. Les alinéas sont tous renfoncés d'un cadratin.

Retiration. Impression du côté resté blanc après le premier tirage à bras.

Signatures. On nomme ainsi les chiffres que l'on place au bas des pages recto, au-dessous de la dernière ligne, pour faire connaître l'ordre des feuilles d'un livre et faciliter ainsi le travail du relieur. Pour indiquer l'ordre des feuillets de chaque feuille, on ajoute au chiffre principal un point ou deux points à la suite. Une feuille in-8° porte deux signatures, la première au bas de la page 1, la seconde au bas de la page 3. Les anciens imprimeurs se servaient de lettres pour signatures. Ulric Gering les employait déjà en 1470.

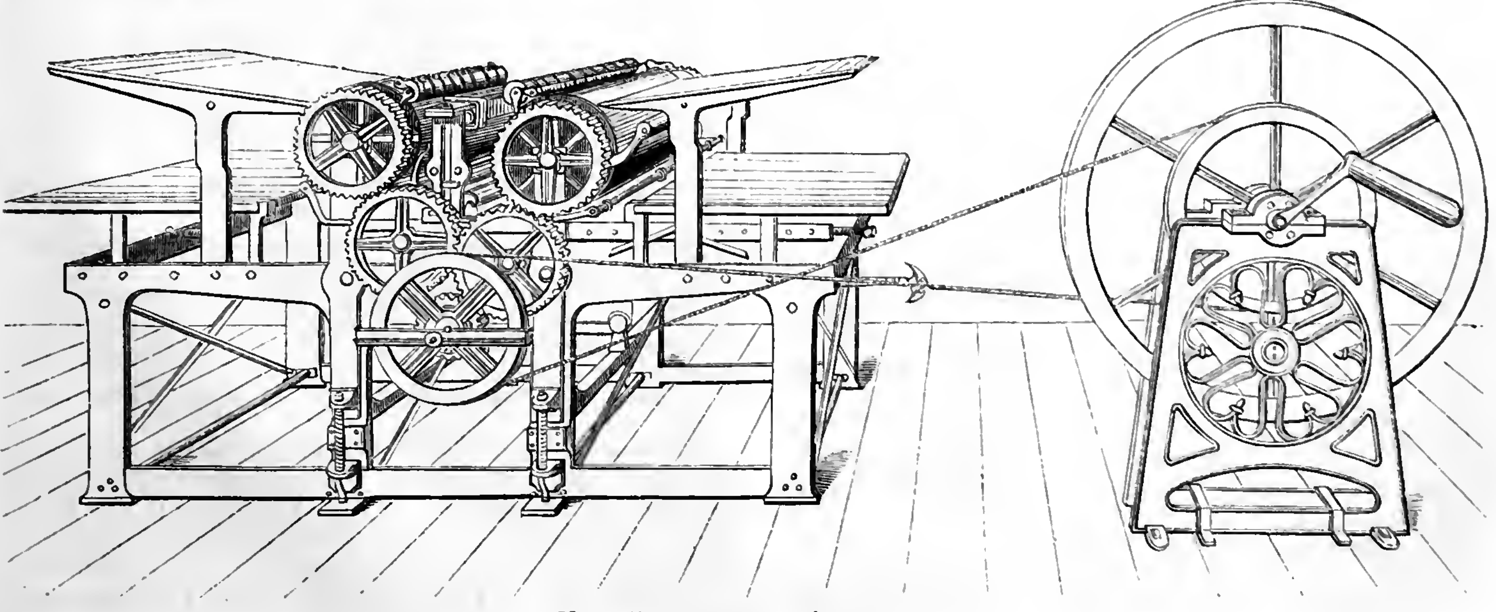
Taquer. Faire usage du taquoir, bloc de bois parfaitement équarri, qu'on passe à coups de marteau sur les formes, pour qu'aucune lettre ne lève plus haut que les autres.

Tierce. Dernière épreuve qui se fait sous presse pour vérifier l'exécution des corrections indiquées au *bon à tirer*. Si la tierce est trop *chargée*, on voit une *révision*.

Titre courant. Se place à toutes les pages d'un livre sur la même ligne que le folio.

Visorium. Petit instrument de bois qui se plante dans la casse au moyen d'une tige de fer, et qui sert à fixer la copie sur laquelle travaille le compositeur. Le *visorium* tombe en désuétude.

FIN.



Vue d'une presse mécanique.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 10 AOUT AU 10 SEPTEMBRE.)

Les prix et les vacances. — Les distributions académiques. — L'église de Sainte-Clotilde. — LES THÉATRES : *Robert Bruce*. — M. Bettini. — *Mme de Tencin*. — Le troisième théâtre lyrique, etc. — *Les Paysans*. — La guerre de la galette. — LES LIVRES : M. Consoni. — M. Linguet. — M. Bonnat. — Errata.

Au moment où nous terminions notre dernier *Mercure*, une joyeuse fanfare annonçait, dans les colléges, des couronnes aux plus dignes, et les vacances à tous. Les couronnes ont été distribuées avec la solennité ordinaire : par les ministres au concours général, par les préfets dans les colléges royaux, par les évêques dans les séminaires, par les maires et les mères dans les écoles de province. Au concours général, on remarquait MM. Guizot, de Salvandy, Victor Hugo, et autres hommes d'État. Mais ne croyez pas qu'ils fussent là en qualité de grands personnages. Ils étaient là comme pères, pour embrasser leurs enfants. M. de Salvandy l'a dit avec émotion.

« Jeunes élèves, les succès des fils font la joie et l'orgueil des pères. Vos triomphes sont les triomphes de vos familles. Elles y trouvent la compensation de tous les chagrins ou le couronnement de toutes les ambitions; car, de tous les biens que la Providence peut nous dispenser, les espérances qui nous viennent de vous sont encore les plus réels et les plus chers.»

On a compris cette éloquence du Grand-Maître, lorsqu'on a entendu proclamer parmi les vainqueurs le jeune Paul de Salvandy, élève du collége Henri IV. Un tonnerre d'applaudissements a retenti dans toute la salle. Le même enthousiasme a salué les noms du jeune Victor Hugo, du jeune Guizot et du jeune Casimir Delavigne.

Il n'est pas une petite ville en France, il n'est pas un collége communal, une simple école de frères et de religieuses, où ces joies n'aient éclaté avec des transports semblables, sinon avec de pareils honneurs... Peut-être même les sensations sont-elles plus franches et plus vives encore aux modestes fêtes de la province. Là, les choses se passent tout à fait en famille; les enfants pleurent sans honte, les pères les embrassent sur les deux joues, les mères s'évanouissent en sécurité... Nous citerons pour exemple la petite ville de Pont-Sainte-Maxence, dont le nom résume toute la célébrité, en rappelant à la fois sa pieuse légende et son pont, chef-d'œuvre de Peyronnet. Un savant docteur et un prêtre versé dans l'éducation de l'enfance nous racontent, tout émus encore, des merveilles de la distribution des prix faite à l'école communale par les sœurs de la Providence... Au milieu des tentures blanches et des fleurs, des chants et des prières, ils ont vu avec admiration les exercices les plus compliqués, les problèmes les plus utiles exécutés et résolus avec un ensemble et un aplomb merveilleux par de petites filles de dix-huit mois à dix ans. — C'est le cas de dire qu'il n'y a plus d'enfants, ou qu'il n'y en a plus guère.

Et maintenant, que de bonheurs variés pour toute cette jeunesse en vacances! Les uns bondissent autour des châteaux, les autres autour des chaumières paternelles, car le paysan donne aujourd'hui à son fils la même éducation que le grand seigneur. Ceux-ci vont aux eaux, ceux-là aux bains de mer. Presque tous chassent, — qui au renard, qui au cerf, qui au lièvre, qui à la perdrix, qui au simple moineau, suivant l'âge, la force et l'adresse de chacun. — Amusez-vous, enfants, car le temps court plus vite que vous encore... Quand nous écrivions ces lignes, les vacances commençaient à peine, et quand ces mêmes lignes vous parviendront les vacances toucheront à leur terme de rigueur...

— Les distributions académiques ont suivi les distributions universitaires. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient d'accorder le grand prix Gobert, de 9,000 fr., à M. Aurélien de Courson, auteur de l'*Histoire des peuples bretons dans la Gaule armoricaine et dans les îles Britanniques*. On ne pouvait couronner une œuvre plus savante ni un écrivain plus honorable. — Le second prix de 1,000 fr. a été conservé à M. Monteil, le patriarche de nos historiens nationaux. Les prix Montyon ont été distribués, suivant l'usage, à une multitude de femmes de lettres plus ou moins jolies. M. Montyon, s'il voit cela de l'autre monde, doit s'écrier, en parodiant Alceste :

> Par la sembleu! messieurs, je ne croyais pas être
> Si *galant* que je suis!...

Quant à l'Académie des Beaux-Arts, ce n'est pas aux jolies femmes qu'elle en veut, c'est à sainte Clotilde, ni plus ni moins! Vous savez que la ville de Paris a eu l'excellente idée d'élever sur le terrain de Bellechasse une église à sainte Clotilde qui, par un oubli incroyable, n'en a aucune dans la capitale du royaume de Clovis!

La ville de Paris désire que cette église soit gothique : encore une excellente idée! Mais voilà que l'Académie des Beaux-Arts proteste contre le projet, qu'elle appelle une *faute grave*. Et pourquoi cette protestation? « Parce que le style gothique, dit l'Académie à M. le ministre de l'intérieur, blesse autant le goût et les convenances que le sentiment religieux. » Personne, sans doute, ne voudrait croire à cette assertion extraordinaire, si la protestation n'était *officielle*. Il y a plus, elle contient encore cette assertion non moins extraordinaire, savoir : « que les édifices gothiques (sur lesquels s'est appesanti, il est vrai, le poids de huit siècles, joint à trois siècles d'indifférence et d'abandon) manquent, *sous le rapport de la solidité*, des conditions exigées par l'architecture.»

Vous croyez rêver? Et *Mercure* aussi! Qui se serait douté que les églises gothiques manquaient de sentiment religieux et de solidité!...

En résumé, le conseil municipal a passé outre, et a maintenu le style gothique, en dépit de l'Académie des Beaux-Arts. Pour peu que la nouvelle église soit aussi religieuse et aussi solide que Notre-Dame, la femme de Clovis et la ville de Paris n'en demandent pas davantage.— «MM. les académiciens, s'est écrié M. de Rambuteau, seront libres de ne pas aller à la messe à Sainte-Clotilde, s'ils craignent que les piliers ne leur tombent sur la tête, ou si le demi-jour des vitraux coloriés leur donne des idées trop égrillardes... »

— On sait que la province a aussi ses académies, qui ont aussi leurs solennités. Dans la séance annuelle de la Société Racinienne à la Ferté-Milon, la medaille d'argent a été décernée à Mlle Prudmée Truchy, peintre de fleurs.

— L'Académie royale vit toujours sur son idée fixe, le futur opéra de Rossini, — lequel, par parenthèse, vient de se remarier à Bologne, avec Mlle Pélissier. En attendant le chef-d'œuvre, M. Léon Pillet en cherche les interprètes. Il vient de produire, à ce titre, M. Bettini, ténor grave, cavalier superbe et voix magnifique, dont le succès a été des plus brillants dans *Lucie*. L'héritage de M. Duprez est assuré à M. Bettini. Il chante déjà admirablement le français; il ne lui reste plus qu'à le parler. Et nous savons qu'il s'est mis pour cela dans les mains d'un excellent maître, qui, évitant les longueurs de la grande route, le conduira au but par un chemin de traverse. — Quant à l'œuvre nouvelle du maestro, on sait déjà le titre du livret, dit M. Théophile Gautier, il s'appelle *Robert Bruce*. —

— La Comédie-Française a joué une pièce un peu mélodramatique au fond, mais très-littéraire dans la forme : *Madame de Tencin*, par MM. Marc Fournier et Eugène de Mirecourt. On y a remarqué Beauvallet dans un rôle qui frise le comique, et dont il s'est acquitté avec un bonheur étonnant.

— Le troisième théâtre lyrique, depuis si longtemps promis, a cessé d'être un mythe, il vient de prendre un corps sous la forme d'un bel et bon privilége, accordé par le ministre à MM. Adolphe Adam et Milon Thibaudeau. Enfin, les lauréats de l'école de Rome et les innombrables aspirants à l'héritage de Rossini auront un orchestre et des chanteurs pour se faire entendre! les malheureux ont attendu cette grâce assez longtemps! Où se placera le nouveau théâtre? Sur le boulevard, bien entendu. — Au Cirque, disent quelques-uns. Mais M. Gallois proteste, et il a raison. La disparition du

Cirque national serait une calamité populaire.

— Parlez-nous de l'Hippodrome pour la vitesse et l'exactitude ! Il a rouvert à l'heure dite, et il ne reste plus trace de l'incendie, que sur quelques arbres grillés; encore on peut croire que c'est le fait de notre soleil tropical. La *Croix de Berny* a retrouvé ses triomphes, en attendant la *Prise de la Smala* d'Abd-el-Kader, dans laquelle sera reproduit en action l'immense tableau de M. Horace Vernet.

—*Mercure* est tout fier d'avoir prédit le premier le grand succès des *Paysans*, poésies et chants rustiques de M. Pierre Dupont. Jamais prophétie ne fut mieux réalisée. Après avoir recueilli, de salon en salon, les suffrages des artistes et des connaisseurs, les *Paysans* viennent d'électriser la foule aux *Variétés*, par l'organe habile de M. Hoffmann. Après les *Bœufs*, cet acteur peut chanter le *Chien du berger*, le *Braconnier*, les *Louis d'or*, etc. Tout cela doit également plaire à l'élite et à la multitude; car tout cela est à la fois simple et beau, naturel et poétique, comme les fleurs des champs. Comme parole, c'est du Théocrite en sabots; comme musique, c'est du Paul Potter noté.

— Qui ne connaît, au moins de réputation, les célèbres marchands de galette du boulevard Saint-Denis et du boulevard Saint-Martin ? Jusqu'ici les honnêtes émules de M. *Coupe-toujours* faisaient, comme lui, leur fortune en paix..., mais la guerre civile, avec toutes ses horreurs, vient d'aigrir leur pâte et de croiser leurs couteaux... Et devinez quel a été l'Ajax de cette guerre intestine ?... M. Collet, dit *Coupe-toujours*, en personne! M. Gazeaux, son jeune voisin, avait imaginé une nouvelle galette, qui faisait fureur... De cette fureur naquit la rage du Nestor détrôné. Rien de mieux jusqu'ici. La concurrence est le nerf du commerce... Mais, au moins, a dit Mᵉ Schayé au tribunal (car il y a eu procès), au moins ne fallait-il recourir qu'à des armes courtoises. Gazeaux avait une enseigne ainsi conçue : *A la Galette de la Porte Saint-Martin;* Collet inscrivit sur la sienne ces mots : *A la Renommée de la galette de la Porte Saint-Martin.* L'identité des caractères était d'ailleurs désespérante.

Gazeaux avait peint l'extérieur de son établissement en bois de chêne; M. Collet l'imita servilement. Voulant à tout prix échapper à ces plagiats industriels, Gazeaux se mit de nouveau en frais et substitua la couleur vert-bronze à la couleur de chêne; immédiatement son vieux confrère imita de plus en plus servilement ce changement de couleur.

Enfin, Collet s'arrangea de telle sorte que les deux boutiques rivales semblaient n'en faire qu'une.

De cette confusion il est résulté un fait des plus fâcheux, s'il faut en croire le récit de Mᵉ Schayé :

« Deux spectateurs de la Porte-Saint-Martin, descendant du paradis, viennent se rafraîchir chez M. Collet, avec deux sous de galette : celui-ci s'empresse de leur vendre son infect produit; je dis *infect*, car il faut que vous sachiez que M. Collet fait sa galette avec du beurre à 90 centimes, c'est-à-dire avec du beurre d'un montant insupportable. Les premiers coups de dent avaient à peine attaqué le morceau, que les mangeurs se récrièrent, prétendant qu'ils étaient empoisonnés, et se livrèrent même à des violences. On les mit à la porte; mais voilà que, fendant la foule, ils se précipitent dans le nº 18, croyant toujours entrer dans la boutique de l'empoisonneur : ils adressent à M. Gazeaux les injures qui revenaient à M. Collet.

« Il ne faudrait pas, ajoute Mᵉ Schayé, une seconde scène de cette nature pour discréditer tout à fait l'innocente industrie de mon client. »

Dénoûment : le nº 20 a été battu judiciairement par le nº 18; le vétéran a perdu son procès contre le conscrit. M. Collet a été condamné à renoncer à l'enseigne et aux couleurs de M. Gazeaux : *Quid non mortalia pectora cogis..... auri sacra fames !*

— Nous avons sous les yeux une correspondance de M. Consoni, chanoine italien et professeur de théologie, avec M. Lombroso, homme de lettres israélite, dont le résultat a été l'éclatante régénération évangélique de ce dernier. Cet ouvrage, qui est appelé à faire beaucoup de bien, commence par réhabiliter fort habilement les Juifs dans l'opinion publique et par les rendre intéressants, en racontant leur histoire : il passe ensuite en revue les obstacles qui s'opposent à la conversion de ce peuple, et propose d'excellents moyens pour les surmonter.

— Peu de gens savent le grec, moins encore le français, a dit Paul-Louis Courier, cet esprit si mordant et si profond. — C'est pour enseigner à tous le *véritable français* que M. Goyer-Linguet a écrit le *Génie de la Langue française*, ou le *Dictionnaire du langage choisi*, ouvrage qui manquait encore à notre siècle de progrès. Cet ouvrage n'est ni un dictionnaire dans le sens vulgaire du mot, ni encore moins une grammaire. L'un ne donne que l'étymologie, la signification et la valeur des mots; l'autre ne contient qu'une aride et fastidieuse nomenclature de milliers de règles controversées qui régissent l'orthographe et la syntaxe. M. Goyer-Linguet a embrassé un point de vue plus élevé. Il s'est proposé de répandre, de populariser, de vulgariser les belles et nobles locutions du langage littéraire, de les rendre familières à un plus grand nombre de personnes. Voici l'excellente méthode qu'il a adoptée. Au lieu de procéder par voie de préceptes, il a mieux aimé procéder par voie d'exemples. Les instituteurs de la langue, selon lui, les vrais grammairiens ne sont ni Vaugelas, ni Beauzée, ni Dumarsais, ni Court de Gebelin, etc. : ce sont les grands écrivains dont il reproduit les phrases, dont il encadre les passages dans l'ordre alphabétique de chaque mot de son ouvrage. Il indique avec un goût exquis, avec une rare justesse, avec une sagacité analytique, l'usage, la place, l'emploi de chaque terme, les bornes de telle acception, les limites de telle concordance. Un dictionnaire ainsi conçu et exécuté ne donne point de la langue le squelette décharné, la froide et disgracieuse charpente; il en représente le corps plein de vie avec la fraîcheur de sa carnation, l'éclat de son coloris, la vigueur de ses tons.

Ce livre peut être consulté avec fruit par toutes les classes de la société : le littérateur aimera à y retrouver les locutions de ses maîtres favoris; l'homme d'affaires ou du monde, pressé par le temps, y cherchera l'expression la plus élégante de la pensée qui le préoccupe; il n'est pas jusqu'aux personnes dont l'instruction est imparfaite qui ne s'estimeront heureuses d'avoir à leur disposition un répertoire aussi varié que complet de formules choisies pour revêtir leurs propres idées.

— On vient de nous communiquer un poëme inédit, qui fera doublement honneur à notre brave armée d'Afrique. Ce poëme est de M. Eug. Bonnal. Il a pour titre : *La France à Alger*. Nous en citerons les vers suivants, qui rappellent le célèbre parasol enlevé à la bataille d'Isly, et qui glorifient deux noms si chers à notre littérature, les noms de Balzac et de Pongerville.

Conquérant de drapeaux pris sous chaque soleil,
Jamais Français ne vit un pavillon pareil.
Rideau trop impuissant pour voiler notre flamme,
Salut, nouveau témoin des élans de noir âme!
Ton tabernacle est prêt à ce temple immortel,
Où de drapeaux la Gloire orne son grand autel !...
Tressaillez, nos aïeux! Sur le sol des Numides,
Grand comme à Marengo, grand comme aux Pyramides,
Oui ! toujours, oui ! partout, à lui-même pareil,
Le Français vole au feu, tel que l'aigle au soleil !
Que de hauts faits la poudre a cachés dans son ombre!
Patrie ! odonnes-tu que le barde dénombre
Tous les illustres noms, aimant du bulletin,
Quand *Balzac, Pongerville* ont ouvert leur destin ?
Leur nom brillant ailleurs, leur nom, noble fortune,
Était pour eux, sans gloire, une page importune :
Quel lien de famille, officiers de chasseurs !
En France, la Pensée et la Gloire sont sœurs !

M. Bonnal ne compte publier son poëme que quand nos expéditions en Afrique seront terminées. Nous l'engageons cependant à ne point attendre pour cela la prise d'Abd-el-Kader. P.-C.

ERRATA DU TOME XIII.

1º *Histoire de la Typographie*, première partie, numéro de janvier, 99, 101, on a transposé les quatre bouts de colonnes au-dessous des deux gravures : *gravure sur bois* et *caractères mobiles*, ce qui est à droite au bas doit être à gauche au bas, et réciproquement.

2º *Lettres sur la Belgique*, numéro de juin, page 272, deuxième colonne, dernier alinéa.

Par opposition aux deux points marqués A et B, lisez : *Dans les deux massifs du côté de la place du palais...*

Page 273, première colonne, dernier alinéa.

Aux deux points C et D, lisez : au point E, *sur le plan*, A indique le palais du roi; B le palais du sénat; D le pavillon de musique; F la statue du général Béliard.

Rue Ducale, *lisez :* rue Royale.

Rue Royale, *lisez* : rue Ducale.

3º *Le Dauphiné*, première partie, numéro de juillet, page 297, au-dessous de la gravure; lisez : *N.-D. de la Balme*, et non *église de Saint-Maurice*.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

AVIS. La variété des articles inscrits dans la table ci-dessus, et les noms de MM. Alfred de Vigny, de Ségur, Alex. Dumas, Th. Gautier, Boitard, Pitre-Chevalier, Emile Deschamps, Léon Gozlan, P. de Kock, E. Labat, Fr. Wey, A. Frémy, H. Blaze, Hipp. Castille, Marco Saint-Hilaire, G. de La Landelle, etc., prouvent assez à nos lecteurs comment nous savons tenir nos promesses. — Plus riches encore, s'il est possible, en noms honorables et en excellents articles, les prochains numéros du *Musée* contiendront : — *Après Constantine*, par M. MERY (avec une gravure dont MM. BEST et LELOIR ont fait un de leurs chefs-d'œuvre); *De la démocratie et de l'aristocratie*, par M. BOITARD; *Le Petit Bossu*, par M. P. DE KOCK; *Déceptions de voyages*, par M. WEY; *Les Hasards de la Saint-Barthélemy*, par le BIBLIOPHILE JACOB; *Un Couple affreux*, par M. MERY; *Le Petit Mécontent*, par Mme DESBORDES-VALMORE; des articles de Mmes TASTU et ANCELOT; un fragment de M. DE LAMARTINE; des poésies de M. ALFRED DE VIGNY; une *Scène* de M. H. MONNIER; la *Chronique du Pont-Neuf*, par M. EUG. LABAT, qui nous donnera ensuite la *Chronique de la Place de la Concorde*; *Concini*, par M. H. CASTILLE; la *Description d'une locomotive*, qui expliquera tout le mécanisme des chemins de fer; *Le Christianisme aux îles Marquises*; *Rio-Janeiro*, etc., etc.; enfin la suite du *Voyage en France*, si désirée par nos lecteurs : *la Bresse, le Languedoc, Poitiers*; le *Voyage en Basse-Bretagne*, par M. PITRE-CHEVALIER, et les *Voyages en chemins de fer*, description anecdotique de tous les pays traversés par nos *rails-ways*.

